Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure

Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique

Centenaire de la naissance
d'Algirdas Julien GREIMAS (1917-1992)

Unesco, 30 mai-2 juin 2017

Coordinateurs

Denis BERTRAND
Jean-François BORDRON
Ivan DARRAULT
Jacques FONTANILLE

Responsable de l'édition numérique

Verónica ESTAY STANGE

Association Française de Sémiotique

AFS Éditions

ISBN : 979-10-95835-01-1
Publication en ligne : afsemio.fr / juin 2019

Comité Scientifique

Président : BORDRON Jean-François, Université de Limoges

ALONSO Juan, Université Paris V - Paris Descartes
BADIR Sémir, FNRS - Université de Liège
BASSO Pierluigi, Université Lumière Lyon 2
BERTRAND Denis, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
BEYAERT-GESLIN Anne, Université de Bordeaux 3
BIGLARI Amir, CeReS - Université de Limoges
COLAS BLAISE Marion, Université du Luxembourg
COSTANTINI Michel, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
COUEGNAS Nicolas, Université de Limoges
DARRAS Bernard, Université Paris I - Panthéon Sorbonne
DARRAULT-HARRIS Ivan, Université de Limoges
DONDERO Maria Giulia, FNRS - Université de Liège
ESTAY STANGE Verónica, SciencesPo-Paris
FONTANILLE Jacques, Université de Limoges
HENAULT Anne, Université Paris IV - La Sorbonne
LE GUERN Odile, Université Lumière Lyon 2
MANIGLIER Patrice, Université Paris-Ouest Nanterre
MOUTAT Audrey, Université de Limoges
PLOQUIN Françoise, *Le Français dans le Monde*
PROVENZANO François, Université de Liège
REYES Everardo, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
TORE Gian Maria, Université du Luxembourg
VINCENSINI Jean-Jacques, Université de Tours
VISETTI Yves-Marie, CNRS - Paris
ZINNA Alessandro, Université de Toulouse

Sommaire

Préface, par Jean-François Bordron et Jacques Fontanille 7

PREMIÈRE PARTIE

Du côté des principes

1. Immanence et réalité

Phénoménologie de la structure : de l'idéalité formelle à la structure cognitive, par Jean Petitot 13
Chaînes sémiologiques et production de la réalité, par Augustin Berque 25
Greimas et la sémiotique du monde naturel, par Jean-Marie Klinkenberg 34
La sémiotique de Greimas comme épistémologie dicursive immanente, par Waldir Beividas 46

2. Par delà le signe : générativité, narrativité

Réévaluation de la notion de « signe » dans la théorie sémiotique post-greimassienne,
par Pierre Boudon 55
Sémiotiques imparfaites. *Le signe et le susperstructures du sens*, par Georice Berthin Madébé 74
Du modèle génératif au modèle gigogne réticulaire, par Pierre-Antoine Navarette 84
Réflexions sur le principe de narrativité, par Raúl Dorra, María Isabel Filinich,
Luisa Ruiz Moreno, Blanca Alberta Rodríguez Vázquez et María Luisa Solís Zepeda 100

DEUXIÈME PARTIE

Du côté de l'histoire

1. Le temps de Greimas

Le sémioticien avant la lettre (essais littéraires de Greimas en lithuanien),
par Kęstutis Nastopka 111
Aux sources de la sémiotique : un Greimas inédit, par Ivan Darrault-Harris 117
L'enseignement de Greimas en Turquie : du projet scientifique à la théorie sémiotique,
par Nedret Öztokat-Kiliçeri 123

2. Le temps de la sémiotique

De la sémiotique structurale comme idéologie scientifique.
Une lecture saussurienne de « l'actualité du saussurisme », par Anne-Gaëlle Toutain 130
Greimas et Saussure, auteurs « au futur », Guido Ferraro 137
Il n'y a pas d'autre structuralisme, Michel Costantini 142

TROISIÈME PARTIE

Du côté des voisinages théoriques

1. De la mythologie à la psychanalyse et à la linguistique

Greimas. Une mythologie, par Paolo Fabbri 154
De la narratologie structurale à la pragmatique énonciative : formes poétiques grecques entre récit mythique et action rituelle, par Claude Calame 164
Du phénoménalisme au rationalisme : la notion de « relation » dans l'épistémologie freudienne, par Jean-Jacques Vincensini 181
Narration et argumentation. Retour sur l'analyse du discours en sciences sociales, par LTTR 13 191
Greimas et la linguistique, par François Rastier 201

2. Dialogues contemporains

La collaboration entre A. J. Greimas et R. Barthes : de la lexicologie à la sémiologie et « une autre voie » du structuralisme, par Thomas Broden 213
Comparer Greimas et Girard et échapper par le multiculturalisme à l'exclusion inscrite dans la narrativité, par Patrick Imbert 227
Traces de Tahsin Yücel dans Sémantique Structurale *d'Algirdas Julien Greimas et inversement*, par Songül Aslan Karakul, Melih Çomak et Veli Doğan Günay 239
Le visage chez Emmanuel Levinas. Approche sémiotique, par Anouar Ben Msila 245
Algirdas Julien Greimas et Lev Karsavine : dialogue sémiotique et philosophique, par Inna Merkoulova 256

QUATRIÈME PARTIE

Du côté des modèles

1. Structure et prise sur le sens

La méthode greimassienne : validation et résistances, par Tiziana Migliore 264
Efficacité et efficience dans la perspective de la compétence, par Luisa Ruiz Moreno 272
La sémiotique générative de Greimas et sa valeur « scientifique », par Francesco Marsciani 284

2. La structure en question

La Modalité, charpente du sens, par Per Aage Brandt 291
Penser les intensités des signes. Le devenir des structures, entre philosophie et anthropologie sémiotique, par Antonino Bondì 302
Les figures de la structure, un air de famille, par Bernard Darras 314
Des conditions d'émergence du sens aux conditions d'instauration des discours, par Michael Schulz 326

3. Sémiose du sensible

Perception et iconicité, diagramme et monade, par Jean-François Bordron 340
Autonomie des « sujets de faire » dans les dispositifs modaux et ouverts (De la Sémiotique des passions *à l'esthétique de l'inattendu)*, par Isabelle Rieusset-Lemarié 350
Rythme, structure et sensibilité, par Verónica Estay Stange et Audrey Moutat 368

CINQUIÈME PARTIE

Du côté du discours en acte

1. Enonciation et praxis

De la sémiotique structurale à la sémiotique de l'énonciation : le devenir de la structure, par Marion Colas-Blaise 376
L'énonciation et ses enjeux : évaluation des avancées, transformations, nouvelles problématiques, par Patrizia Violi 388
Embrayage et débrayage : des effets aux concepts, par Raphaël Horrein 397
Le travail des algorithmes. Quelques réflexions sur l'actantialité et l'énonciation, par Maria Giulia Dondero 405
La toison d'or de la traduction : la quête de l'objet de valeur, par Magdalena Nowotna 417

2. Gestualités

Formes et structures dans le bégaiement, par Anne Croll 424
L'avenir de la structure sous le prisme de la forme (dansante), par Valeria De Luca 459
De la geste à la gestualité. Le regard de Greimas entre Histoire et aventure, par Pierluigi Basso Fossali 471

SIXIÈME PARTIE

Du côté des domaines de recherche

1. De l'espace

Sémiotique de l'espace & extension du domaine d'application, par Manar Hammad 489
« Work in progress ». *Perception socialisée et espace urbain en (re)création*, par Julien Thiburce 493
Pour une description aspectuelle du mouvement, par Lucia Teixeira 511

2. Du monde sensible : ouïr, voir goûter

Esquisse d'une sémiotique dynamique de la musique (au-delà du logocentrisme), par Wolfgang Wildgen 523
La répétition verbale dans le plan d'expression de la chanson : une étude comparative de « Cotidiano », de Chico Buarque et « Gago Apaixonado », de Noel Rosa, par Carolina Lindenberg Lemos, José Roberto Do Carmo Jr. et Lucas Takeo Shimoda 540
Sémiotique visuelle et structuralisme pratiqué. La conflictualité de l'image, par Anne Beyaert-Geslin 552
Le format technique des images : la sémiotique visuelle à la lumière des modes d'existence de Bruno Latour, par Enzo D'Armenio 559
Cuisiner après Greimas : de la soupe au pistou au texte gastronomique, par Gianfranco Marrone .. 570

3. Du filmique et du médiatique

Des structures en séries, par François Jost 583
Acte véridictoire et méta-discours. Vrai, faux, mensonge et secret dans Taxi Téhéran *(2015) de Jafar Panahi*, par Ralitza Bonéva 589

4. De l'histoire

L'algorithme narratif de l'histoire, par Enrique Ballón Aguirre 606
L'envers sensible du discours historique, par Anne-Lise Santander..... 620

5. Du politique et du juridique

La sémiotique : un retour du politique dans les sciences sociales, par Bernard Lamizet..... 630
Les études de société et de culture : la sémiotique au Brésil, par Diana Luz Pessoa de Barros 643
Proposition d'un modèle sémiotique pour les études de genre, par Adriana Tulio Baggio..... 652
De l'actant collectif à la formation collective. Une analyse de la terreur, par Daniele Salerno 664
Le nomos*. Esquisse de narrativisation d'un terme juridique*, par Ricardo Bertolotti..... 680

6. Du social et de l'économique

Structure et variabilité : une réponse aux défis de l'éducation, par Viviane Huys..... 691
Sémiotique des interactions marchandes, à la recherche d'un langage du marché,
par François Bobrie..... 698
Identity in the expanded field. Interaction between man and machine on semiotic grounds,
par Javier Toscano 714
L'innovation en tant que champ sémantique : imaginaire, valorisation, tension,
par Giulia Ceriani 722
Greimas et la sémiotique de la mode, par Isabella Pezzini 727

7. De l'expérience religieuse

Hors du salut, point de texte : le défi du radicalisme religieux à la rationalité structurale,
par Massimo Leone..... 739
De Greimas à Jenni. Depuis De l'imperfection *à* Son visage et le tien,
l'avenir d'une « saisie exceptionnelle », par Françoise Leflaive 748
Beyond the freedom vs *oppression opposition:*
the meaning of the Londoner hijabista look, par Marilia Jardim 758

8. De la littérature et des arts

Actualité de Maupassant, par Dalia Satkauskyte..... 770
Sémiose esthétique : structuration et logos de l'art. L'anti-sculpture de Fausto Melotti,
par Stefania Caliandro 777
Aspectualité dans l'art : quand la photographie capture la sculpture, par Francesca Polacci.....782

ENVOI

Structure, praxis et discours de circonstance, par Denis Bertrand 793
Lancement !, par Jacques Fontanille..... 806

Préface

L'avenir de la structure

L'imposant dossier que nous mettons en ligne sur le site de l'Association Française de Sémiotique est l'aboutissement du congrès organisé pour le centenaire de la naissance d'A. J Greimas. Ce congrès a eu lieu du 30 mai au 2 juin 2017, dans les locaux et sous le patronage de l'Unesco, à Paris. Nous remercions l'ensemble des organisateurs qui ont réussi à mobiliser pour cette occasion non seulement les élèves directs de Greimas ou certains de ses proches collaborateurs des tous débuts, mais aussi les élèves de ses élèves et de ses collaborateurs, et sans doute un peu plus loin encore, ainsi que les nombreux chercheurs qui ont été inspirés ou sollicités par son œuvre. On observera, à la simple vue de la table des matières, la diversité des domaines pour lesquels la sémiotique, telle que Greimas l'a conçue, a pu servir de référence théorique et méthodologique.

« Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure ». Ce titre suggère plusieurs idées que nous voudrions d'abord souligner.

Une certaine équivalence est posée entre la pensée de Greimas et le structuralisme, en tant que paradigme scientifique localisé et daté, un épisode de l'histoire récente des idées. Mais il s'agit moins de se référer à ce mouvement intellectuel proprement dit qu'à la notion elle-même qui lui a donné son nom et dont la place est devenue centrale dans la sémiotique contemporaine. Il s'agit également de se demander si ce caractère *structural* qualifie spécifiquement ou non un paradigme particulier de la sémiotique (*grosso modo* celui issu de Saussure, Hjelmslev et Greimas). La triplication peircienne (1, 2, 3) ne serait-elle pas également une structure ? Et la sémiosphère de Lotman ? Mais sous quelles conditions et avec quelles propriétés qui les différencieraient de la première ? On pourrait aisément montrer que la deuxième (Peirce) est une *structure d'emboîtements hiérarchisés*, mais aussi une *structure de déformation* qui peut caractériser des processus, que ce soit d'interprétation ou de perception. Et la troisième, d'un tout autre genre qu'un *système de dépendances*, est tout de même une *structure topologique*, une *morphologie spatialisante* capable de traiter de l'information et de la signification. Il y a donc bien de l'avenir pour la structure, mais surtout si nous savons poser non seulement les conditions de recevabilité de celle que nous pratiquons, mais aussi et surtout les différences et les relations avec les autres acceptions sémiotiques de la structure. Un avenir, en somme, dans une diversification collectivement raisonnée et maîtrisée.

Que ce concept de structure ait un avenir peut en effet se comprendre de diverses façons. Une certaine ironie est perceptible dans la mesure où une structure, en tant que forme idéale, semble plutôt étrangère au temps. On a souvent reproché au structuralisme d'ignorer l'histoire et sa dialectique. Cela n'a pas empêché les sémioticiens de construire une certaine pensée de la temporalité. Si l'on voulait pourtant introduire un contexte polémique, il est certain que la question de l'histoire se présenterait d'elle-même comme la plus prégnante. Que cela soit pour l'essentiel une erreur, voire un contre-sens, comme le montrent plusieurs contributions à

ce congrès, consacrées aux relations entre histoire et structure, cela reste une certaine idée reçue qu'il est toujours utile de signaler.

L'avenir cependant se conçoit mieux s'il est possible de trouver dans l'histoire la promesse d'une certaine pérennité, si l'on conçoit un avenir lisse et sans ruptures majeures. La notion de structure a une histoire faite de plusieurs histoires entremêlées, en particulier une histoire philosophique et une histoire linguistique. Ce n'est pas ici le lieu de retracer cette histoire mais il est utile de proposer à son sujet quelques repères.

Si nous nous donnons comme point d'appui la définition que Hjelmslev a proposée de la structure comme « entité autonome de dépendances internes » (Hjelmslev 1971, 28), on constate aisément qu'il se situe ainsi dans la lignée des théories de la dépendance initiées aussi bien par la phénoménologie de Husserl que par la théorie de la forme (*Gestalt*). On peut donc faire commencer l'idée structurale par ce que Husserl a conçu comme une « légalité idéale dans un tout formant une unité » (Husserl 1972, 23). En tant que système de dépendances la structure est donc proche de la théorie du tout et des parties, la *méréologie*. Toutefois, sous la plume de Hjelmslev, réinterprétant Saussure, les *dépendances* inscrivent la structure dans une épistémologie générale des sciences, alors que l'*autonomie* prépare la spécification d'un objet et du champ disciplinaire qui se l'appropriera. A cet égard, plusieurs contributions à cet ouvrage, et quelques-unes des discussions dont ce dernier ne garde pas la trace, semblent faire prévaloir la *structuration* plutôt que la *structure*, probablement pour afficher une distance plus sensible à l'égard de l'épisode intellectuel du milieu du siècle dernier. Il n'est pourtant pas assuré que dans cette version procédurale, qui transfère la responsabilité de la structure vers le processus méthodologique, la valence d'*autonomie* soit conservée : la construction des dépendances y est acquise, mais celle d'un objet scientifique spécifique pourrait alors être reléguée à l'arrière-plan, à moins qu'on ne présuppose qu'il soit déjà bien installé, ce qui est rien moins qu'évident. « Structuration » dédouane, certes, mais banalise aussi… la structure.

Mais par ailleurs Lévi-Strauss a fortement souligné l'inspiration qu'il a pu trouver dans l'ouvrage de Darcy-Thompson *On growth and form* (1917). Par ce biais, la notion de structure a pu être conçue en résonance avec la notion de *morphologie* au sens géométrico-topologique de ce terme. On conçoit alors (*cf. supra*) que même dans la mouvance structuraliste des années 50-60 du siècle précédent, la structure pouvait être entendue de diverses manières.

Méréologie et *morphologie* sont au fond deux façons de formaliser la notion plus intuitive de *différence*, l'une s'attachant au poids intentionnel des différents types de liage entre les parties, l'autre visant plutôt une intentionnalité éidétique et iconique, les morphologies étant susceptibles de spécifier des espèces, des genres, des cultures, et même des individus. Cette dernière expression, la *différence*, est, comme on le constatera, la plus généralement utilisée en accord avec l'adage greimassien : *il n'y a de sens que dans la différence*. Convenons de dire que, dans ce dernier contexte, la notion de structure, comprise comme le lieu de la différence, appartient au lexique *grammatical*, autant sémantique que syntaxique.

Quel que soit le registre que l'on choisisse, logique, géométrique, grammatical, la notion centrale est toujours celle de *forme*. C'est la raison pour laquelle on a pu reprocher au structuralisme d'ignorer le registre de la sensibilité, jugé plus proche des notions de qualité et d'intensité que de celle de forme. Mais, comme on le sait, aussi bien la sémiotique des passions que la grammaire tensive ou la sémiotique de la perception ont très largement répondu à cette objection. On observera que le vaste domaine de ce que nous éprouvons, s'il est sans doute générateur de sens, se présente surtout comme fait de nombreux plans d'expression, de signifiants, peut-être plus difficiles à formaliser, certes, mais donnant lieu lui aussi à des formes, plus labiles, moins réifiables (ce qui n'est pas à regretter), mais tout aussi reconnaissables, en l'occurrence *ré-éprouvables*.

Parmi les objections faites à la notion de structure, il faut signaler encore celle de laisser en friche les questions que la pragmatique considère au contraire comme premières, celles des actes et des pratiques. Ici encore, il est inutile de rappeler que ce champ a été très largement exploré dans le contexte de la sémiotique, sans pour autant abandonner la notion de structure. Mais par là même s'ouvre, à côté des formes déjà signalées, logiques, spatiales, grammaticales, le vaste champ des formes temporelles qui organisent les vies individuelles, les vies collectives et l'histoire. Et, eu égard aux deux manières de « structurer » les formes, ni la *méréologie* ni la *morphologie* ne semblent pouvoir exactement rendre compte des *formes de processus* : pratiques, stratégies ou formes de vie, toutes ces formes sont *cursives* et *fluentes*, sans espoir d'une totalisation fermée qui permettrait d'en structurer les parties, et qui, plus que d'une morphologie de type éidéique, relèvent d'une *déformation continue*. A cet égard, la *structuration* peut aussi bien se comprendre comme *prise*, *déprise* ou *reprise* de formes : l'avenir de la structure implique donc à cet égard non pas seulement une morphologie dynamique, comme il est en usage de dire, mais plus généralement une *dynamique des déformations* (méta- ou infra-morphoses), au sein desquelles, parfois et sous des conditions à préciser, des formes stables peuvent heureusement être saisies ou entr'aperçues.

Nous venons de rappeler sommairement quelques objections que l'on a pu faire à la notion de structure et indiquer à la fois les réponses effectivement données dans la pratique de la sémiotique dite *structurale*, et celles qui restent ouvertes. Il s'agissait ainsi d'indiquer une première cartographie du vaste ensemble de textes que nous proposons à la lecture.

L'avenir de la structure n'est pas seulement l'avenir de la sémiotique comprise comme discipline singulière. Nous devons aussi signaler les nombreuses interfaces qui ont pu se construire entre la sémiotique, la sociologie, la psychologie et, bien sûr et en premier lieu, l'anthropologie. Le rapport avec les sciences naturelles, comme la biologie, est une question déjà ancienne comme le montrent les recherches en morphodynamique (Thom, Petitot). Ces interfaces génèrent de nombreux problèmes dont le plus important paraît être le suivant : comment comprendre le passage entre des disciplines possédant une sémiologie propre et affirmant par là une certaine ontologie, et une théorie du sens qui ne postule comme existants que des formes symboliques ? Il ne s'agit pas simplement d'un jeu de métalangages dont il s'agirait de trouver les positions relatives, mais plus profondément d'une décision quant à la nature de ce que l'on présuppose avant même de commencer la recherche. La notion de structure peut ici aussi servir de guide en cela qu'elle offre la possibilité de tracer un chemin fait d'analogies entre des domaines par ailleurs matériellement distincts. On peut sur ce point rappeler le modèle kantien dit de « l'analogies des phénomènes ».

Le cas de l'interface avec l'anthropologie est à cet égard particulièrement éclairant : quand l'anthropologie structurale visait des universaux de la nature humaine, l'analogie opérait, du côté de la sémiotique et chez Greimas lui-même, en universalisant la structure ; or l'anthropologie contemporaine, notamment celle dite « de la nature » (Descola) vise la *structuration de la diversité* des modes d'identification et de relation : il en résulte que, la nature des phénomènes visés ayant été révisée, l'analogie opère, du côté de la sémiotique, en suscitant un redéploiement des variétés des pratiques et des formes de vie. Inversement, les développements significatifs des recherches sémiotiques dans le domaine de l'énonciation ont eu pour effet, directement (Latour) ou indirectement (Viveiros de Castro), l'exploitation analogique de l'équivalent d'une composante énonciative dans le traitement des ontologies dont les anthropologues rendent compte.

Les contributions présentées ici sont disposées de telle sorte que le spectre des études sémiotiques soit le plus visible possible, en particulier quant à leurs rencontres avec d'autres champs disciplinaires, artistiques et médiatiques (littératures, cinéma, musique, télévision), sociaux, économiques, politiques ou religieux, autant que scientifiques (linguistique,

anthropologie, psychanalyse, parmi d'autres). On notera en particulier la vaste question des instances énonçantes et des pratiques d'énonciation, qui fait actuellement l'objet d'un renouvellement actif et d'envergure, ainsi que les rapports de plus en plus prégnants entre la sémiotique, les sciences de la cognition et les recherches portant sur l'analyse informatique des corpus.

Du côté des problématiques théoriques ou méthodologiques mises en débat, le spectre visible est lui aussi largement ouvert : de l'immanence en question jusqu'au retour sur le signe, de la narrativité profonde à la diversité des diagrammatisations sémiotiques, en passant par l'univers modal, les passions et le monde sensible, dans ses composantes profondes, comme le rythme, ou dans ses manifestations particulières, comme l'ouïe, le goût, l'odorat ou la vue. L'avenir de la structure est également, on le sait aussi par analogie, dans la *sémio-diversité*.

Jean-François BORDRON et Jacques FONTANILLE
Mai 2019

PREMIÈRE PARTIE

Du côté des principes

1. Immanence et réalité

Phénoménologie de la structure : de l'idéalité formelle à l'incarnation cognitive

Jean PETITOT
Centre d'Analyse et de Mathématique Sociales, EHESS-PSL, Paris

C'est évidemment une grande émotion que d'intervenir dans ce Congrès du Centenaire et je remercie les organisateurs de m'y avoir convié. Pour ceux et celles de ma génération qui ont fait partie des premiers disciples de Greimas, ce savant inspiré, scientifique et humaniste, nationaliste et cosmopolite, dialectologue, lexicologue, mythologue qui, comme il l'explique dans son « Essai d'autobiographie intellectuelle » et sa conférence de 1971 à Vilnius (publiée par Ivan Darrault) sur « Les problèmes généraux de la sémiotique » s'est voué à la « mission du XXe siècle » qu'était, selon lui, « la constitution des sciences de l'homme », pour nous, donc, cette célébration remet narrativement en perspective le « sens de notre vie ». Elle est un récit cognitif et affectif qui récapitule et croise nos propres autobiographies intellectuelles et possède un côté quelque peu testamentaire.

Grâce à tout un ensemble de travaux, l'histoire du greimassisme est bien connue. Le numéro spécial des *Actes sémiotiques* dirigé par Eric Landowski, les recherches biographiques de Thomas Broden pour un numéro spécial de *Semiotica*, le volume d'entretiens édité par Amir Biglari, en sont des parangons récents.

En accord avec Jacques Fontanille, Denis Bertrand et Ivan Darrault, je vais me focaliser sur trois thèmes :

1. le statut de la formalisation en sémiotique structurale ;
2. le dialogue compliqué avec la phénoménologie ;
3. l'ouverture vers les sciences cognitives.

1. La formalisation en sémiotique structurale

1.1. Constituer les sciences humaines

Comme le savent beaucoup d'entre vous, dans les années 1970, mon investissement majeur en sémiotique a concerné la formalisation des structures élémentaires. Très tôt, dès les classes préparatoires, bien qu'ayant opté pour les mathématiques pures, j'avais été passionné par la qualité théorique du structuralisme de Lévi-Strauss. J'avais commencé à suivre ses cours au Collège de France et à lire Saussure et Jakobson. La lecture de *Sémantique structurale* fut un choc intellectuel. Je retrouvais chez Greimas les qualités du vrai savant que j'appréciais tant dans la pensée et la pratique mathématiques : la rigueur inflexible, le sens aigu du théorique, la responsabilité argumentative, la ferveur de l'esprit, la retenue sentimentale, bref, ce « respect de la science et de la beauté » dont il parla plus tard (1985) à Vytautas Kavolis. Une telle « mission de constitution » m'appelait.

Dans sa conférence de Vilnius de 1971, Greimas explique que « la sémiotique en tant que science est (...) le lieu de la création – qu'elle se pose comme objectif – d'un langage mathématique adapté aux sciences humaines. » (24) Et qu'il s'agissait là d'un « idéal éloigné », d'un « horizon » « systémique » et « cybernétique ». C'est un idéal de cet ordre qui a fonctionné pour moi comme Destinateur. Mais encore fallait-il disposer *d'une mathématique idoine au concept de structure*. Or rien de tel n'existait dans les années 1960. Cela nous conduit à un premier problème clef.

1.2. Axiomatisation, schématisation, modélisation

En ce qui concerne la formalisation d'un domaine de réalité, il est essentiel de comprendre les différences entre axiomatisation, schématisation et modélisation. On part d'un corpus de phénomènes empiriques (en l'occurrence les structures narratives observées, décrites, classifiées, conceptualisées par tous les éminents spécialistes dont Greimas s'est inspiré). Ces phénomènes exemplifient un phénomène noyau (en l'occurrence des systèmes d'écarts différentiels sémantiques et des syntaxes actantielles). Pour conceptualiser ce domaine de réalité on construit comme dit Greimas « un édifice théorique », i.e. une théorie *conceptuelle* partant de concepts empiriques descriptifs pour aboutir à des concepts de plus en plus abstraits et *catégoriaux*. Au sommet de l'architecture se trouve ce que l'on appelle les « indéfinissables » de la théorie qui ont valeur d'*universaux*. Inspiré par des logiciens comme Carnap et des formalistes comme Hjelmslev, Greimas a été très clair sur ce point. Le *Dictionnaire* en est un admirable exemple.

Mais on rencontre ici une croisée des chemins qui m'a d'emblée orienté. Que faire avec les indéfinissables? En mathématiques, ont utilise la méthode dite des *définitions implicites*, qui est caractéristique de l'axiomatique depuis Euclide et qui consiste à remplacer la définition introuvable des indéfinissables par des règles opérationnelles d'usage. Greimas a opté pour cette voie-là. A ce sujet, j'ai été très intéressé par sa discussion avec Kavolis. Il explique très bien la méthode axiomatique : « On est (...) obligé de rassembler tous les concepts indéfinissables et les utiliser pour formuler son axiomatique, car ce n'est qu'à cette condition qu'une théorie peut être opérationnelle » (17). Mais il explique aussi que c'est avec les indéfinissables « que les problèmes philosophiques commencent ». On a l'impression qu'une de ses critiques majeures envers la philosophie porte sur ce point : remplacer la définition introuvable des indéfinissables par des idées spéculatives incompréhensibles et incommunicables. C'est en ce sens qu'il affirme qu'« on ne peut pas (...) philosopher sous peine de voir le projet scientifique disparaître ». Opérationalité axiomatique *vs* obscurité spéculative, voilà l'alternative. Tout mon effort a consisté à dépasser cette antinomie.

Chez Greimas, les indéfinissables sont les catégories formelles a prioriques (au sens d'une Analytique transcendantale) constitutives du concept de structure : *continu / discontinu / discret* (avec une *projection* du discontinu sur le continu qui est à l'origine de *l'articulation* du continu en unité discrètes) ; *terme / relation* ; *identité / altérité* (l'altérité comprenant *distinction*, *différence*, *opposition*) ; *présupposition réciproque* et *implication* ; *totalité / parties* (méréologie) ; *local / global* ; *assertion / négation* (permettant de définir la contradiction) ; *jonction* : *conjonction / disjonction* ; *sujet / objet*, etc. C'est avec ces indéfinissables que Greimas a construit ses syntaxes conceptuelles articulant la forme du contenu. Il en a dérivé un métalangage descriptif dans le cadre d'une épistémologie de la formalisation très explicite qui, reprenant Hjelmslev, pose que le métalangage est lui-même une sémiotique. Selon lui, la formalisation consiste à doter les indéfinissables d'une « expression formelle », ce qui permet « de produire la [sémiotique] comme une 'pure algèbre' » (Dict., 225). Mais elle n'est qu'une simple « représentation », la réalité empirique sous-jacente, la forme sémiotique comme « sens du sens » (Greimas 1970, 17), étant indépendante de la formalisation. Ceci-dit, que signifie « doter d'une expression formelle » ? Est-ce nécessairement axiomatiser ?

Si l'on regarde ce qui se passe dans des sciences naturelles comme la physique, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'axiomatisation mais de *modélisation*. Elle consiste en général :

a) à partir du phénomène empirique *noyau* dont traite la théorie conceptuelle-descriptive et à définir son *formatage* comme phénomène, c'est-à-dire *son format non-conceptuel de phénoménalité* ; c'est la base de tout ;

b) à s'interroger sur l'existence de mathématiques appropriées aux caractéristiques de ce formatage du phénomène noyau : dans le cadre d'une philosophie transcendantale de la constitution, 1. et 2. correspondent au dégagement d'une *esthétique transcendantale* ; chez Kant, pour me mouvement, le formatage des phénomènes est spatio-temporel et assuré par des intuitions pures qui sont radicalement non-conceptuelles ;
c) à *interpréte*r – à *schématiser* – les concepts indéfinissables en termes de ces mathématiques spécifiques ;
d) à *construire* mathématiquement à partir de là les concepts dérivés de la hiérarchie définitionnelle ;
e) à élaborer des *modèles* diversifiés qui s'ajustent avec la *diversité* des phénomènes empiriques.

On voit alors fort bien la différence radicale qui existe entre ces deux façons de doter les indéfinissables d'une « expression formelle ». Du côté de l'axiomatique, la formalisation ne concerne que la conceptualité et ne prend pas en compte le format non-conceptuel de la phénoménalité. Du côté de la schématisation-construction-modélisation, on part au contraire du formatage non-conceptuel des phénomènes.

Pour la sémiotique greimassienne, le phénomène noyau est celui de *discontinuité qualitative* (d'écart différentiel, d'articulation, de segmentation d'un continuum). Le structuralisme repose sur une esthétique transcendantale de la discontinuité qualitative. Comme je l'ai très souvent souligné, c'est Gilles Deleuze qui a le mieux formulé ce point en 1973 dans *A quoi reconnaît-on le structuralisme ?* : « le structuralisme n'est pas séparable d'une philosophie transcendantale nouvelle, où les lieux l'emportent sur ce qui les remplit » (306) et « ce qui est structural c'est l'espace, mais un espace inétendu, pré-extensif, pur spatium » (305). Il s'agit du point clé, du point critique si l'on peut dire : *la forme du sens est une forme spatiale*, non pas évidemment au sens de l'espace externe naïf mais au sens du *type d'idéalité* qu'elle implique. Sa forme d'idéalité n'est pas symbolique comme en logique formelle mais géométrique : une structure est une configuration topologique de valeurs positionnelles. Ce que j'ai appelé un « schématisme de la structure » est un schématisme interprétant les catégories de « l'Analytique des concepts » sémiotique en termes « d'intuitions pures » topologiques du discontinu.

Le problème était donc de savoir s'il y avait ou non une mathématique des discontinuités qualitatives permettant de schématiser de façon idoine les indéfinissables sémiotiques. C'est là qu'a joué une *contingence de contemporanéité* qui a tout déterminé. C'est souvent le cas dans l'histoire des idées. En tant que jeune mathématicien, je travaillais au Centre de mathématiques de l'Ecole Polytechnique que venait de créer Laurent Schwartz et, en particulier, j'approfondissais la théorie des singularités dont l'un des principaux inventeurs était René Thom depuis les années 1950 (médaille Fields 1958). Je connaissais bien Thom et voilà qu'à partir de la fin des années 1960 il commença à expliquer que la théorie des singularités des systèmes dynamiques et de ce que l'on appelle leurs déploiements universels permettait de développer une géométrie générale des discontinuités qualitatives et de construire des modèles (i) des phénomènes critiques comme ceux de transition de phases, (ii) de la morphogenèse biologique, (iii) des structures linguistiques au sens de Jakobson et de Tesnière (qu'il admirait tous deux beaucoup).

Du Sens de Greimas paraît en 1970 ; *Stabilité structurelle et Morphogenèse* de Thom paraît en 1972 mais nous disposions du manuscrit dès 1969. Cette contemporanéité m'a guidé, comme le narrateur de *La Recherche*, de deux côtés, du côté de chez Greimas et du côté de chez Thom. On ne saurait trop insister sur le fait que beaucoup d'avancées scientifiques se sont opérées par la conjonction entre des théories conceptuelles-descriptives spécifiques et des mathématiques venues d'ailleurs mais qui se sont révélées adéquates.

2. Les modèles

2.1. Les modèles phonologiques

J'aimerais dire maintenant un mot sur les modèles morphodynamiques en sémiotique. Mais auparavant, j'aimerais rappeler que ces modèles sont des modèles *exacts* en phonologie où l'on dispose de données empiriques massives tant (i) sur l'audio-acoustique physique que (ii) sur la perception phonétique, qui est une perception dite « catégorielle » parce que, hautement non-linéaire, elle catégorise et discrétise les sons du langage en allophones de phonèmes, et que (iii) sur les systèmes phonologiques des langues naturelles on peut modéliser complètement, rigoureusement et dans les détails, par exemple les *Preliminaries to Speech Analysis* de Raman Jakobson, Gunnar Fant et Morris Halle.

Cette profonde adéquation à la phonologie est méthodologiquement essentielle puisqu'elle justifie le transfert des modèles au structuralisme sémio-linguistique dans la mesure où ce dernier vient précisément d'un transfert de la phonologie.

2.2. « Topologie du carré sémiotique »

La première synthèse entre la sémiotique greimassienne et la morphodynamique thomienne, entre formes du sens et morphologies spatiales, s'est effectuée dans « Topologie du carré sémiotique » que j'ai publié en 1977 grâce à Pierre Ouellet dans les *Etudes littéraires* de l'Université Laval à Québec.

Je ne vais pas vous ennuyer en exposant pour la énième fois ces modèles de structures élémentaires. Dans le cadre de ce Congrès, je préfère me focaliser sur la dialectique entre *intensivité* et *extensivité* qui en est constitutive. Comme l'indique leur nom, les modèles morphodynamiques sont des modèles *morphologiques* et, dans la lignée de la Morphologie goethéenne qui est l'ancêtre du structuralisme, traitent les structures comme des morphologies naturelles. Mais comme leur nom l'indique aussi, ils sont des modèles *dynamiques* et cette dynamicité est une *tensivité* puisque, par définition, dans les sciences naturelles, la dynamique traite de grandeurs intensives (par exemple des vitesses ou des accélérations en Mécanique). Ces modèles ajoutent donc d'emblée une *tensivité mathématique*, immanente et constitutive, à la conceptualité abstraite non tensive du Greimas des années 60-70.

Mais l'on sait que la tensivité a été intégrée à la *conceptualité* sémiotique, en particulier avec les travaux de Claude Zilberberg et Jacques Fontanille. Il est donc intéressant, sur le plan de l'histoire des idées et de la philosophie des sciences, de comparer le *supplément mathématique tensif* des modèles dynamiques avec *l'enrichissement conceptuel tensif*.

La tensivité des modèles morphodynamiques est double.

2.2.1. Tensivité du premier ordre et potentiels générateurs

Il y a d'abord une tensivité disons du premier ordre qui vient du fait que les systèmes de détermination réciproque de valeurs positionnelles occupables par des termes (des sèmes) sont engendrés, comme dans les sciences naturelles, au moyen d'un *principe d'optimisation*, et plus précisément de *minimisation d'une énergie*. C'est un peu le geste fondateur. Dans les cas dits « élémentaires », l'énergie est une énergie potentielle et l'on part donc de *potentiels générateurs*. On les appelle des *dynamiques internes*. Les valeurs positionnelles sont alors les minima séparés par des seuils. Comme tous les minima et tous les seuils sont définis en même temps par le potentiel, on voit comment se schématise les indéfinissables de détermination réciproque et de système.

La tensivité du premier ordre, que l'on peut appeler « interne », est alors évidente. La hauteur du potentiel est un *degré* qui mesure une intensité et c'est une grandeur intensive. Les minima sont plus ou moins profonds, leurs écarts de hauteur sont plus ou moins grands, les seuils qui les séparent sont plus ou moins élevés. Cette tensivité mathématique schématisante est un précurseur mathématique de la tensivité conceptuelle introduite dans les années 80 par Claude Zilberberg comme « sous-jacente » aux sèmes et constituée de propriétés dynamiques.

Evidemment, cette définition dynamique-intensive des systèmes de places pose la question de savoir quelles *grandeurs extensives* peuvent être corrélatives de cette tensivité interne du premier ordre. Cela conduit au deuxième type de tensivité des modèles, quant à lui beaucoup plus profond.

2.2.2. Tensivité du deuxième ordre et déploiements universels

Un avantage majeur de ces modèles est que, en déformant les potentiels, on peut modifier tous les rapports internes d'intensité en même temps. Mais il existe plusieurs paramètres *extensifs* permettant de faire varier ces degrés et le potentiel générateur est donc une grandeur intensive contrôlée d'une façon extensive *multidimensionnelle*. Qui plus est, cette extensivité est liée à une intensivité interne très différente de celle dont nous venons de parler et que l'on peut appeler une *tensivité du deuxième ordre*.

L'apport principal des modèles morphodynamiques, celui qui repose sur des progrès mathématiques remarquables, qui fait intervenir la théorie des singularités et qui explique leur pertinence comme modèles de différenciation et de morphogenèse est d'avoir révélé le statut profond de cette tensivité du deuxième ordre et de l'extensivité corrélative.

Supposons qu'un système de valeurs positionnelles (de détermination réciproque de places) soit défini par un potentiel générateur. En jouant sur les paramètres de contrôle des minima et des seuils, on peut *fusionner* toutes les places en une seule. On obtient un potentiel avec un seul minimum. Mais ce minimum est, comme on dit, une singularité *dégénérée* : il contient *en puissance* plusieurs minima. Toute grandeur intensive peut ainsi se reployer sur son degré 0. Kant le disait déjà. Et cette dégénérescence rend le potentiel *instable*. Le point essentiel est que toute instabilité a tendance à se stabiliser, à se « relaxer ». On dit alors que la singularité instable se *déploie*. Ce faisant, dans un processus de passage de la puissance à l'acte, le minimum dégénéré se scinde en plusieurs minima séparés par des seuils et l'on retrouve un potentiel générateur normal.

Le théorème de base (hautement non trivial) dit qu'il existe un nombre bien défini de paramètres indépendants, dits paramètres *externes*, regroupant toutes les possibilités qualitatives de stabilisations partielles ou complètes du potentiel instable. Cela précise considérablement les paramètres introduits plus haut. Les paramètres externes sont des grandeurs *extensives* engendrant ce que l'on appelle l'*espace externe* du *déploiement universel* du potentiel instable et de sa singularité dégénérée. On voit ainsi émerger de la tensivité interne du premier ordre une tensivité du deuxième ordre, beaucoup plus profonde, liée à des degrés d'instabilité / stabilité et de dégénérescence. Elle est corrélative de l'extensivité de l'espace externe et schématise la dialectique reploiement / déploiement.

La notion de déploiement externe et extensif de singularités internes instables est inséparable de celle de morphologie. Pourquoi? Tout simplement parce que la *dimension* de l'espace externe (le nombre de paramètres de stabilisation indépendants) mesure un degré d'instabilité. Il y a donc des *sous-espaces* de l'espace externe de dimensions *intermédiaires* qui correspondent à des stabilisations seulement partielles où le minimum dégénéré ne s'est pas complètement différencié en minima et seuils non dégénérés. Ces sous-espaces singuliers s'appellent des strates. Ils segmentent l'espace externe et leur géométrie très typique y induit une morphologie. C'est ainsi que se trouve schématisée la projection du discontinu sur le

continu si chère à Greimas : les instabilités de la tensivité interne se déploient en discontinuités qualitatives dans les espaces externes.

2.2.3. Le lien avec *Tension et Signification*

Comme je le disais tout à l'heure, il est intéressant de relier ce schématisme morphodynamique (et donc *mathématique*) avec l'enrichissement *conceptuel* proposé par Claude Zilberberg et Jacques Fontanille dans *Tension et Signification* (1998). Le point est celui des liens entre *intensité et étendue*. L'intensité du deuxième ordre, disons « critique », qui reploie de façon instable plusieurs places, correspond à la façon dont, selon les auteurs, « l'intensivité se saisit de l'extensivité ». Dire que l'extensivité est l'étendue de l'espace externe d'un déploiement correspond très bien à leur notion de « *diffusion* ». La tensivité instable du deuxième ordre étant reployée, elle est bien « sans diffusion ». En revanche, une fois relaxées et déployées, les instabilités internes conduisent à des tensivités du premier ordre qui, elles, sont « avec diffusion ».

2.3. Rôles des déploiements universels

Avant que d'en venir à l'incarnation (l'embodiment) des structures, j'aimerais rappeler que de nombreux concepts greimassiens se trouvent schématisés très naturellement dans les modèles morphodynamiques.

a) La *conversion* entre les oppositions sémiques de la sémantique fondamentale du parcours génératif et les rôles actantiels de la syntaxe fondamentale se schématise en posant que les actants occupent les places (les minima) alors que les sèmes occupent les seuils. La *complémentarité* sèmes/ actants est donc constitutive des modèles.
b) Ces modèles actantiels sont, par construction, des modèles de *jonction* entre des actants syntaxiques dotés de compétences modales et des objets modalisés. Il y a *disjonction* lorsque deux places actantielles sont séparées par un seuil et *conjonction* lorsqu'une place actantielle est capturée par une autre place, ainsi que son seuil sémique, à travers ce qu'on appelle en dynamique une « *bifurcation* ». Quant à la relation polémique de conflit, elle signifie que les places disjointes sont énergétiquement équivalentes (de même tensivité interne).
c) La *projection* de la dimension du paradigmatique sur celle du syntagmatique, que Greimas considérait être l'apport principal de Lévi-Strauss par rapport à Propp, se trouve rigoureusement schématisée par la notion de déploiement et sa dialectique interne/ externe. La famille des potentiels générateurs internes définit un *système* paradigmatique. Mais dans les espaces externes, on peut considérer des *trajectoires*. C'est le point crucial. Lorsque les trajectoires traversent des strates singulières du déploiement, il se produit des *interactions actantielles* de conjonction, de disjonction ou de conflit qui transforment les investissements sémiques. Les trajectoires externes syntagmatisent donc des interactions d'actants syntaxiques. Elles convertissent les *systèmes* (paradigmes internes) en *procès* et les systèmes axiologiques de valeurs en processus idéologiques pilotant les actions. On ne saurait trop y insister : sans déploiements externalisant les relations tensives internes, la projection du paradigmatique sur le syntagmatique n'est pas schématisable.
d) Mais alors se pose le grand problème dit des *dynamiques externes*, à savoir celui des dynamiques, cette fois dans les espaces externes, qui pilotent les trajectoires externes de syntagmation. Pour ce faire, on doit introduire dans les modèles mathématiques ce que l'on appelle une *polarisation* des strates singulières, polarisation qui les rend *attractives ou répulsives*. Cette polarisation correspond à ce que Greimas appelait les dimensions

phorique (euphorie/ dysphorie) et *thymique*, le sujet réagissant thymiquement à son environnement, comme il est dit dans *Du Sens II* (1983, 13) par « un système d'attractions et de répulsions ». Ce sont les *Destinateurs* garants des valeurs qui polarisent les espaces externes. Le phorique « porte vers ou loin de » et, en faisant évoluer les relations actantielles, réalise les compétences modales des actants en existence modale. Per Aage Brandt dans sa thèse de 1987, *La charpente modale du sens*, a fait faire un pas de géant à la schématisation de *l'intentionnalité* et de la *modalisation* des sujets syntaxiques dans ce contexte. Là encore, on voit comment la structure *mathématique* même des modèles est en résonance avec des enrichissements *conceptuels*. Le lien est par exemple clair avec ce que Jacques Fontanille a appelé (*Actes Sémiotiques*, 2017) la corrélation entre « la modalisation du spectacle actantiel » et « la polarisation des valeurs narratives ».

On voit ainsi comment l'on passe dans les modèles d'actants syntaxiques à des actants *fonctionnels*, c'est-à-dire à des sujets sémiotiques sujets d'affects thymiques, de modalités du faire et de l'être, d'intentionnalité, de valeurs, d'axiologies, d'idéologies, de projets, bref de destins.

3. L'embodiment des structures

J'aimerais maintenant évoquer tout un ensemble d'autres recherches ne portant plus sur la formalisation des structures élémentaires mais sur l'interfaçage de la sémiotique avec d'autres disciplines. Presque toutes concernent le dépassement du principe méthodologique d'immanence vers la *substantialité concrète* des processus sémiotiques. En un mot, il s'agit non seulement de passer, comme nous venons juste de le voir, d'actants syntaxiques à des actants fonctionnels, mais d'actants fonctionnels à des sujets sémiotiques *réels*.

Pour ma part, je me suis ouvert à ces problématiques en deux temps. Dès le début des années 1970 dans le cadre d'une synthèse entre phénoménologie, morphodynamique et sémiotique. Puis, à partir du milieu des années 1980, dans le cadre des sciences cognitives et même des neurosciences cognitives. Je suivais alors l'anticipation de Claude Lévi-Strauss dans le *Finale* de *L'homme nu* : « Le structuralisme authentique cherche (...) à saisir avant tout des propriétés intrinsèques de certains types d'ordres. Ces propriétés n'expriment rien qui leur soit extérieur. Ou, si l'on veut absolument qu'elles se réfèrent à quelque chose d'externe, il faudra se tourner vers l'organisation cérébrale. » (561)

Mais là encore, il est véritablement intéressant sur le plan des idées, de noter la convergence remarquable de ces développements exogènes avec des enrichissements conceptuels endogènes successifs de la théorie sémiotique. Permettez-moi d'évoquer rapidement quelques-unes de ces convergences.

3.1. Phénoménologie de la perception et hylémorphisme

D'emblée, deux classes de liens m'ont frappé. D'une part, ceux entre la problématique des sujets sémiotiques et la phénoménologie du corps proprioceptif (Leibkörper, la « chair » chez Merleau-Ponty). D'autre par ceux entre la morphodynamique thomienne et la phénoménologie de la perception. Les deux convergeant vers une phénoménologie du sensible. Je commence par la seconde.

De façon clairement revendiquée, les modèles morphodynamiques sont des modèles *hylémorphistes* des morphologies sensibles du monde naturel. On peut montrer qu'ils sont tout à fait adaptés à une modélisation *naturaliste* de la phénoménologie de la perception (même si Husserl était radicalement antinaturaliste). On pourra consulter à ce propos le recueil *Naturalizing Phenomenogy* que nous avons édité en 1999 avec Jean-Michel Roy,

Francisco Varela et Bernard Pachoud à Stanford University Press. L'implémentation neuronale de ces modèles est également largement confirmée par une masse de résultats expérimentaux récents sur ce que l'on appelle l'architecture fonctionnelle des aires corticales visuelles. On pourra consulter à ce propos *Neurogéométrie de la vision* et *Elements of Neurogeometry*. Ces domaines de recherche sont immenses.

Tout cela donne un sens scientifique technique à ce que Kant, dans sa *Critique du Jugement* de 1790 appelait la Nature comme *Techné* et même comme *Art*, c'est-à-dire la Nature comme productrice de *formes organisées*. C'est cette *techné* kantienne, héritière de l'hylémorphisme aristotélicien et source commune aux formes naturelles et aux oeuvres d'art, que Goethe a rethématisée explicitement dans sa *Morphologie*. Comme je l'ai souvent expliqué, la filiation de Goethe à Thom (en passant par Geoffroy Saint-Hilaire et D'Arcy Thompson) est essentielle pour notre propos car elle est, du côté des sciences biologiques, l'analogue parfait de celle conduisant de Goethe au structuralisme à travers le formalisme russe (Propp, Jakobson et bien d'autres). Claude Lévi-Strauss s'en réclame explicitement, dès l'*Anthropologie structurale* de 1958 et sa *Leçon inaugurale* au Collège de France en 1960. Propp hérite de Goethe et Greimas y pensait aussi puisque le fameux *Mehr Licht!* goethéen hésitant entre le trivial et le sublime conclut *De l'imperfection* (*cf.* le documentaire généreusement distribué dans ce Congrès).

J'ai eu le plaisir de débattre de la techné de la Nature avec Jean-Claude Coquet à propos de son ouvrage *Phusis et Logos* et de sa réhabilitation de la réalité de la phusis à côté de la rationalité du logos. Selon lui, en tant qu'expérience *vécue*, le monde sensible perceptif et somatique n'est pas une affaire de logos et une « phénoménologie du langage » adéquate doit coupler phusis et logos. Dans le ternaire phusis / techné / logos, par rapport à la techné, la phusis concerne l'implémentation physique, chimique, biologique, neuronale des formes alors que, toujours par rapport à cette même techné, le logos concerne la conversion des formes en structures conceptuelles.

3.2. La sémiotique du monde naturel et iconisme primaire

Il était naturel d'approfondir dans le contexte morphodynamique du début des années 70 ce que Greimas appelait la *sémiotique du monde naturel*. Il s'agissait de faire de cette sémiotique bien plus qu'une simple sémiotique figurative de surface permettant des effets « d'illusion référentielle ». Certes, comme cela avait été magistralement prouvé par l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss, le niveau figuratif du parcours génératif extrait, à partir des figures et de leurs constellations figuratives, des traits sémiques isotopants (en fait des classèmes), mais il y a bien plus dans le figuratif.

D'ailleurs la position de Greimas dans les années 60 était assez ambigüe à ce sujet. D'un côté, il affirmait que la perception est « le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » et que la sémiotique avait pour vocation de décrire le monde sensible. Il admettait donc l'esthésie comme une instance *a quo*, non conceptuelle, du sens. Mais d'un autre côté, de même qu'il écartait à l'époque les structures de l'affect, il mettait les *structures* de la perception en tant que telle à l'écart des structures du sens. Sans doute parce que, par essence, la perception renvoie au monde extérieur alors que le principe d'immanence est « internaliste » et implique que l'on ne transfère pas dans l'édifice conceptuel de la sémiotique des éléments « externalistes ».

Mais nous rencontrons là un enjeu théorique considérable. Certes, la perception renvoie référentiellement au monde externe. Mais, indépendamment de toute référentialité, elle possède aussi ses structures propres, structures non conceptuelles et pré-sémiotiques que la Gestalthéorie issue de Brentano a bien mis en évidence (Stumpf, Meinong, Köhler, Koffka,

Kanizsa). Et le point crucial est que la « spatialité » (au sens du « pur spatium » de Deleuze) des schèmes morphodynamiques *s'enracine dans ces structures perceptives*.

Il existe au moins deux aspects de cet enracinement.

a) L'enracinement des syntaxes actantielles dans les structures perceptives. Cette thèse, d'emblée très importante chez Thom, a plus tard convergé avec la thèse fondamentale des grammaires cognitives telles qu'elles ont été développées par Len Talmy, Ron Langacker, George Lakoff, Eve Sweetser, Mark Turner, Mark Johnson, Peter Gärdenfors, Gilles Fauconnier. Avec Per Aage Brandt et Wolfgang Wildgen, nous avons beaucoup travaillé la question. La thèse est celle d'une *iconicité profonde* des syntaxes actantielles (ou des grammaires casuelles) au moyen d'« image-schemas ». Ceux qui sont intéressés peuvent consulter *Cognitive Morphodynamics* (2011) publié chez Peter Lang dans la collection de Per Aage Brandt et Wolfgang Wildgen. Le lien est profond avec les travaux de Jean-François Bordron sur *L'iconicité et ses images* (2011). Intuitif, proto-sémiotique, le « moment iconique » est un moment profond du processus génétique de constitution du sens. Il relie l'organisation phénoménale de l'être sensible à la sémiose.
b) Le deuxième aspect généralise le premier et concerne la façon dont la sémiose est *contrainte* par l'organisation morphologique pré-sémiotique du monde naturel. J'ai eu la chance de pouvoir en discuter longuement avec Umberto Eco. Je me permets de renvoyer au récent recueil *The Philosophy of Umberto Eco*. Il appelait ces contraintes des « lignes de résistance de l'être » et en avait développé l'idée, en particulier dans *Kant et l'Ornithorynque*. Il s'agissait pour lui, non pas d'un « vétéro-réalisme » perceptif positif mais seulement d'un réalisme « négatif » imposant des contraintes. En termes peirciens, on pourrait parler d'une « priméité » morphologique des discontinuités qualitatives sensibles, d'un « iconisme primaire » constituant, comme le disait Eco, « le seuil inférieur de la sémiotique » et sur lequel viendrait s'accrocher la « tercéité » de la sémiose. La *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio* va d'ailleurs publier un numéro spécial sur ce thème : *Eco, Kant and the Platypus: Twenty Years After*.

Le schématisme morphodynamique est profondément ancré dans cet iconisme primaire du sensible. J'aimerais pouvoir en parler plus longuement, en allant de la phénoménologie de la perception jusqu'à l'esthétique dont nous avons tant parlé dans notre séminaire avec Ivan Darrault, Jean-Jacques Vincensini et Michel Costantini et où se sont croisées tant d'affinités avec les amis de Paris, de Bologne, de Sienne, d'Aarhus, de Montréal, de Québec. Mais je n'ai pas le temps. Je me permets de renvoyer à *Morphologie et Esthétique*.

3.3. L'incarnation du sens

Pour conclure, j'aimerais ajouter quelques remarques sur le passage des sujets « de papier » à des sujets « de chair », autrement dit à des sujets substantiels et vivants, possédant un psychisme réel et un corps charnel, et interagissant avec le monde naturel et les institutions sociales à travers des passions, des émotions et des états d'âme. Cette problématique de l'incarnation ou de l'« embodiment » est devenue un mouvement de fond des sciences du langage, un véritable changement de paradigme. Elle soulève évidemment un grand problème méthodologique car si le sens est la forme du sens, la sémiotique structurale avec son principe d'immanence et son autonomie de la forme, ne peut élaborer que peu de choses sur la substance. Comme le disait Jean-Jacques Vincensini dans ses analyses du morphologiste goethéen André Jollès (auteur de *Einfachen Formen*, *Formes simples*, 1930), pour retrouver un peu de substance, il faut considérer ce confluent de l'anthropologie et de la linguistique qu'est la sémiotique narrative comme une « fenêtre » sur les structures anthropologiques et psycho-cognitives de l'imaginaire. Mais est-ce une fenêtre qui permet seulement d'observer, ou bien plutôt une porte-fenêtre qui permet aussi de sortir ?

Le débat est compliqué car il ne faut pas oublier que le structuralisme des années 60-70 se voulait être, comme on disait à l'époque, « sans sujet ». Dans la lignée du « tournant linguistique » des années 30, il fallait désubjectiver et décorporer les sciences humaines. L'enjeu était également *politique*. On se focalisait sur les *compétences* des sujets, celles-ci étant pensées comme d'ordre *social* et l'on écartait les *performances* qui relevaient trop d'un individualisme subjectal. C'est l'une des raisons majeures pour laquelle, la phénoménologie, en tant que philosophie du sujet, s'est trouvée marginalisée. Souvenons-nous de la virulence des conflits entre Merleau-Ponty et Sartre ou du choix du Collège de France pour Foucault contre Ricœur.

Pour ma part, je n'ai jamais compris cette déconstruction du sujet. En effet, autonomiser les compétences par rapport aux performances qui les incarnent revient à traiter les structures comme des *idéalités*. Mais on ne voit pas pourquoi le caractère non psychologique et symbolique des idéalités en ferait des entités sociales. Les idéalités relèvent du sujet transcendantal et le transcendantal n'est pas un social « sans sujet ». Quoi qu'il en soit de cette affaire, le structuralisme des années 60-70 était partie prenante de ce mouvement de désubjectivation au nom de l'objectivation.

Et pourtant, dès que j'avais lu les *Ideen II* de Husserl (qui ont profondément influencé Merleau-Ponty) au début des années 80, j'avais été saisi par la façon dont, dans le contexte d'une phénoménologie du corps propre vivant (le *Leibkörper* de Husserl et la chair de Merleau-Ponty), Husserl avait élaboré une théorie des *objets-valeurs*. Si l'on utilise le ternaire husserlien hylé / noèses / noèmes, la hylé en cause est *l'affect* et les synthèses noétiques produisent comme corrélats noématiques des objets investis de valeurs (par exemple esthétiques ou morales). Comme l'explique Husserl, « la valeur est le corrélat noématique de l'affect ». Et comme les affects procèdent du corps, une phénoménologie des objets-valeurs ne peut se passer du *Leibkörper*. Il y a des moments dynamiques et énergétiques de tension, de relaxation, d'inhibition, d'activation qui, toujours selon Husserl, constituent « les soubassements hylétiques de la vie de désir et de vouloir ». La proximité avec la sémiotique des sujets intentionnels modalisés et des objets-valeurs est évidente.

A l'intérieur de la sémiotique, la reprise en considération du sujet a été profonde et multiple.

a) Pensons à la sémiotique « subjectale » de Jean-Claude Coquet affirmant que « le corps est le niveau substantiel de l'instance énonçante ».
b) Pensons à la psycho-sémiotique et à l'étho-sémiotique d'Ivan Darrault qui relient « l'intelligence syntagmatique » qu'est la compétence narrative aux comportements d'agents réels.
c) Pensons au grand chantier de la *sémiotique des passions* à partir des années 80 et aux nombreuses recherches sur cette sémiotique « vivante » du sensible et du perceptif où, comme le dit si bien Denis Bertrand, « la sensibilité fait corps avec la langue ». Comme l'a expliqué Jacques Fontanille, il s'agissait de passer d'actants syntaxiques calculés en tant que positions *formelles* à des actants constitués comme positions *corporelles* par débrayage à partir de l'instance énonçante. Le corps propre est alors conçu comme la « substance » d'un sujet animé de tensions sensori-motrices. La sémiotique des passions prolonge les modalités du faire syntaxique vers les modalités de l'être subjectal.
d) Pensons aussi au retour du sensible dans les travaux d'Eric Landowski sur la capacité de saisir, de lire, d'interpréter les *expressions* des sujets « éprouvants » dans ce qu'il appelle la « coprésence sensible » de leurs interactions. Il s'agit de viser une sémiotique de l'expérience vécue, du senti, de l'éprouver, de la présence au monde.

La « mission » de « constitution des sciences de l'homme » que Greimas assignait au XXe siècle et à laquelle il a si largement œuvré se poursuit en ce début du XXIe siècle. Espérons

que les nouvelles générations seront sensibles à cet appel comme l'a été la nôtre. La situation présente est d'une richesse inouïe et pleine d'avenir.

Références bibliographiques

BIGLARI, Amir (éd.) (2014), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas.

BORDRON, Jean-François (2011), *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF.

BRANDT, Per Aage (1992), *La Charpente modale du sens : pour une sémio-linguistique morphogénétique et dynamique* (thèse d'Etat, Paris III, 1986), Amsterdam, John Benjamins.

BRODEN, Thomas F. (éd.) (2017), « Foreword » to *A. J. Greimas: Life and Semiotics*, special issue of *Semiotica*. *The Journal of the International Association for Semiotic Studies*, Mouton de Gruyter, vol. 214.

COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, PUV.

— et Jean PETITOT (2011), *in* I. Darrault (éd.), « Le débat », *Actes Sémiotiques*, 114.

DARRAULT, Ivan (2016), « De l'allégorie à la scène mythique », *in* S. Badir et M. G. Dondero (éds.), *L'image peut-elle nier ?*, PULg.

DELEUZE, Gilles (1973), « A quoi reconnaît-on le structuralisme ? », *in* F. Chatelet (éd.), *Histoire de la philosophie,* Paris, Hachette.

ECO, Umberto (1997), *Kant e l'Ornitorinco*, Milan, Bompiani, trad. fr., *Kant et l'Ornithorynque*, Paris, Grasset, 1999.

FONTANILLE, Jacques (1995), *Sémiotique du visible : des mondes de lumière*, Paris, PUF.

— et Claude ZILBERBERG (1998), *Tension et signification*, Bruxelles, Mardaga.

GOETHE, Johann Wolfgang von (1982), *Werke*, Edition de Hambourg, vol. 1-14, Erich Trunz (éd.), Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.

— (1970), *Du Sens*, Paris, Seuil.

— (1983), *Du Sens II*, Paris, Seuil.

— (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.

— (2017), *Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes*, (présentation I. Darrault-Harris et D. Bertrand), Limoges, Lambert-Lucas.

— et Joseph COURTÉS (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

HUSSERL, Edmund (1913), *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, II, Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution*, *Husserliana* IV (1952), M. Biemel éd., La Haye, M. Nijhoff. *Idées directrices pour une Phénoménologie II : Recherches phénoménologiques pour la Constitution* (1982), trad. E. Escoubas, Paris, PUF.

JAKOBSON, Roman, FANT, Gunnar et HALLE, Morris (1952/1967), *Preliminaries to Speech Analysis,* Cambridge, MIT Press.

JOLLES, André (1930), *Einfache Formen*, Halle, Max Niemeyer. *Formes simples*, trad. A.M. Buguet, Paris, Seuil, 1972.

KANT, Immanuel (1790/1913), *Kritik der Urtheilskraft*, *Kants gesammelte Schriften*, Band V, Preussische Akademie der Wissenschaften, Berlin, Georg Reimer. *Critique de la Faculté de Juger* (1979), trad. A. Philonenko, Paris, Vrin.

LANDOWSKI, Eric (1989), *La société réfléchie. Essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil.

— (éd.) (2017), « A. J. Greimas. Sept lectures pour un centenaire », *Actes Sémiotiques*, 120.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
— (1973), « Leçon inaugurale au Collège de France 5 janvier 1960 », *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon.
— (1971), *Mythologiques*, t. IV : *L'Homme nu*, Paris, Plon.
MERLEAU-PONTY, Maurice (1968), *Résumés de Cours. Collège de France 1952-1960*, Paris, Gallimard.
— (1976), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
PETITOT, Jean (1977), « Topologie du carré sémiotique », *Etudes littéraires*, vol. 10, 3, pp. 347-426.
— (1985a), *Les catastrophes de la parole. De Roman Jakobson à René Thom*, Paris, Maloine.
— (1985b), *Morphogenèse du Sens. Pour un schématisme de la structure*, Paris, PUF. *Morphogenesis of Meaning*, trans. F. Manjali, Berne, Peter Lang, 2003.
— (2004), *Morphologie et Esthétique*, Paris, Maisonneuve et Larose.
— (2008), *Neurogéométrie de la vision. Modèles mathématiques et physiques des architectures fonctionnelles*, Paris, Les Editions de l'Ecole Polytechnique.
— (2011), *Cognitive Morphodynamics. Dynamical Morphological Models of Constituency in Perception and Syntax*, Berne, Peter Lang.
— (2016), « Semiotic enargeia : a tribute to Umberto Eco », *in The Philosophy of Umberto Eco*, La Salle (Illinois), The Library of Living Philosophers, Open Court Publishing Company, pp. 331-362.
— (2017), « Mémoires et parcours sémiotiques du côté de Greimas », *in* E. Landowski (éd.), « A. J. Greimas. Sept lectures pour un centenaire », *Actes Sémiotiques*, 120.
— (2017), *Elements of Neurogeometry, I. Functional Architectures of Vision*, Berlin, Heidelberg, Springer.
— VARELA, Francisco, Jean-Michel ROY, Bernard PACHOUD (éds.) (1999), *Naturalizing Phenomenology: Issues in Contemporary Phenomenology and Cognitive Science*, Stanford, Stanford University Press.
THOM, René (1972), *Stabilité Structurelle et Morphogenèse*, New York-Paris, Benjamin-Ediscience.
WILDGEN, Wolfgang (1982), *Catastrophe Theoretic Semantics. An Elaboration and Application of René Thom's Theory*, Amsterdam, Benjamins.
ZILBERBERG, Claude (2006), *Eléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.

Chaînes sémiologiques et production de la réalité

Augustin BERQUE
EHESS, Paris

1. Le *sens*, du point de vue mésologique

Je parlerai ici de *sens*, terme qui est familier aux sémioticiens, mais du point de vue de la *mésologie*[1], terme qui leur est moins. Ce terme figurait dans la première édition du *Petit Larousse*, en 1906, il n'y est plus aujourd'hui. En 1906, le *Petit Larousse* le définissait comme « Partie de la biologie qui traite des rapports des milieux et des organismes », « milieu » étant pour sa part défini sous ce rapport comme « Lieu dans lequel on se meut. Sphère morale ou sociale : *être sorti de son milieu* ». A peu de chose près, c'était là effectivement le sens dans lequel l'entendit le créateur du terme « mésologie », le physiologiste Charles Robin (1821-1885), qui l'introduisit lors de la séance inaugurale de la Société de biologie, le 7 juin 1848, comme le rappelle Georges Canguilhem (1968) :

> Dans le *Système de Politique positive* (1851), Comte nomme deux jeunes médecins qu'il donne pour ses disciples, les docteurs Segond et Robin. Ce sont là les deux fondateurs, en 1848, de la *Société de Biologie* (…). L'esprit qui animait les fondateurs de la Société était celui de la philosophie positive. Le 7 juin 1848, Robin lisait un mémoire *Sur la direction que se sont proposée en se réunissant les membres fondateurs de la Société de biologie pour répondre au titre qu'ils ont choisi.* Robin y exposait la classification comtienne des sciences, y traitait dans l'esprit du *Cours* des tâches de la biologie, au premier rang desquelles la constitution d'une étude des milieux, pour laquelle Robin inventait même le terme de *mésologie* (71-72).

Bien que cette mésologie ait eu pignon sur rue au XIXe siècle, notamment sous l'impulsion d'un collègue de Robin, le médecin et statisticien Louis-Adolphe Bertillon (1821-1883) – à qui, pour cette raison, l'on attribue souvent mais à tort la paternité de cette discipline –, celle-ci a été peu à peu évincée par l'écologie, plus tard venue (c'est en 1866 que Haeckel lance *Ökologie*, qui pénétrera en français sous la forme *écologie* en 1874). On peut s'interroger sur cette éviction, la définition d'*Ökologie* étant initialement à peu près la même[2] que celle de la mésologie, et la première édition du *Petit Larousse* ignorant encore le terme « écologie ». C'est sans doute qu'en tant que science positive, considérant des objets, la mésologie ne pouvait couvrir sans un réductionnisme abusif le champ qu'elle s'était attribué ; aussi bien, celui-ci est-il aujourd'hui couvert par deux sciences bien distinctes, l'écologie et la sociologie.

Or tandis que la mésologie périclitait en France, une mésologie nouvelle naissait en Allemagne dans les travaux du naturaliste balte Jakob von Uexküll (1864-1944), sous le nom d'*Umweltlehre.* Nouvelle, parce qu'Uexküll opère un changement de point de vue radical : il s'agit désormais de considérer l'animal – disons plus largement le vivant – non plus comme un objet mais comme un sujet (*als Subjekt*), qui en tant que tel établit avec le donné environnemental (*Umgebung*) une relation propre à son espèce, élaborant de la sorte ce qui est son milieu spécifique (*Umwelt*). D'où cette distinction capitale : le milieu (*Umwelt*) n'est pas l'environnement (*Umgebung*). L'environnement est universel, donné tel quel à toutes les espèces, le milieu est singulier, propre à telle ou telle espèce. C'est dire du même pas que, si

[1] Pour une mise au point récente sur ce thème, v. Augustin Berque (2014 et 2017).

[2] Soit, selon l'équivalent allemand du *Petit Larousse*, le *Duden, Deutsches Universal Wörterbuch* (1989) : « Wissenschaft von den Wechselbeziehungen zwischen den Lebewesen u. ihrer Umwelt (als teilgebiet der Biologie) » (science des corrélations entre les êtres vivants et leur milieu, comme partie de la biologie).

l'environnement fait l'objet de l'écologie, la mésologie a pour objet les milieux, qui sont aussi nombreux que les espèces vivantes[3].

C'est dire aussi, et par là même, que le milieu a un certain sens, lequel est propre à chaque espèce ; et de fait, l'ouvrage dans lequel Uexküll fera en 1934 la synthèse de ses travaux[4], *Incursions dans les milieux d'animaux et d'humains*, comprend un second essai intitulé *Théorie de la signification*, dans lequel, avec un demi-siècle d'avance, sont jetées les bases de ce qui deviendra plus tard la biosémiotique. Selon son (re)fondateur, le biologiste danois Jesper Hoffmeyer (1993), celle-ci sera posée comme l'étude de la « sémiosphère » qui est inhérente à la vie :

> La sémiosphère est une sphère tout comme l'atmosphère, l'hydrosphère, et la biosphère. Elle pénètre dans tous les coins ces autres sphères, en incorporant toutes les formes de la communication : sons, odeurs, mouvements, couleurs, formes, champs électriques, radiations thermiques, ondes de toute espèce, signaux chimiques, toucher, etc. Bref, des signes de vie (VII).

Personnellement, j'ai découvert la mésologie chez le philosophe japonais Watsuji Tetsurô[5] (1889-1960), qui en avait probablement entendu parler lors d'un séjour en Allemagne, en 1927-1928, et qui en fit le thème d'un livre publié en 1935, *Fûdo* (*Milieux*)[6]. La mésologie (*fûdoron* 風土論) de Watsuji est effectivement fondée sur le même principe que celle d'Uexküll : distinguer le milieu (*fûdo* 風土) de l'environnement naturel (*shizen kankyô* 自然環境), car le premier suppose la subjectité (*shutaisei* 主体性) de l'être considéré, humain en l'occurrence. En effet, Watsuji borne sa mésologie aux milieux humains, et la définit comme une phénoménologie herméneutique. C'est dans cette même optique que j'ai écrit l'un de mes premiers essais sur le milieu nippon, *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature* (1986), dont le thème était en effet de saisir le sens que les Japonais, au fil de l'histoire, ont donné à leur relation à la nature de leur archipel.

Ce livre fut pour moi l'occasion de définir comment, du point de vue mésologique, j'entendais le mot « sens » ; à savoir, triplement :

1. Une direction physique dans l'espace-temps, comme lorsqu'on dit « prendre une rue en sens interdit », ou « dans le sens des aiguilles d'une montre » ; on est là niveau ontologique de la matière, et de cette entité physico-chimique qu'est la planète.
2. La faculté de sentir que possède tout être vivant, comme lorsqu'on parle du « sens de l'ouïe », ou que l'on dit « tu n'as pas le sens du rythme » ; on est là au niveau ontologique de la chair, et de cette entité écologique qu'est la biosphère.
3. La signification des choses, et en particulier celle des signes, comme lorsqu'on dit « le sens de cette phrase », ou « cela n'a aucun sens » ; on est là au niveau ontologique de l'esprit, et de cette entité éco-techno-symbolique qu'est l'écoumène, c'est-à-dire l'ensemble des milieux humains, ou la relation de l'humanité à l'étendue terrestre.

Le niveau 3 suppose le niveau 2, qui suppose le niveau 1, alors que l'inverse n'est pas vrai, justement parce qu'il y a un sens – celui de l'évolution et de l'histoire – dans la suite 1-2-3, et *a priori* non pas dans la suite 3-2-1, non plus qu'il n'y en aurait à couper le niveau 3 des deux autres niveaux qu'il suppose. En ce sens, la mésologie récuse radicalement la clôture des systèmes de signes sur eux-mêmes.

---

[3] La mésologie d'Uexküll s'apparente ainsi à l'éthologie, dont il fut l'un des fondateurs.

[4] Jakob von Uexküll, *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen. Bedeutungslehre* (1934), qui sera traduit en français sous les titres *Mondes animaux et monde humain* (1965) puis *Milieu animal et milieu humain* (2010). La seconde traduction ne comporte malheureusement pas la *Bedeutungslehre (Théorie de la signification)*.

[5] Dans l'ordre normal en Asie orientale, patronyme (Watsuji) avant le prénom (Tetsurô) ; ainsi que, plus loin, pour Nishida (patronyme) Kitarô (prénom).

[6] Que j'ai traduit en français sous le titre *Fûdo. Le milieu humain* (2011).

2. La ternarité de la réalité

La mésologie d'Uexküll se donnait fondamentalement pour objet de comprendre ce qu'est la réalité pour un certain animal. Cette réalité n'est pas réductible à ce qui est la réalité pour l'observateur. C'est une réalité concrète, supposant conjointement l'animal et son propre milieu, tandis que celle de l'observateur est une réalité abstraite, supposant le regard de nulle part que la science moderne porte sur un environnement objectifié. Uexküll parle donc de « contrepoint » (*Kontrapunkt*) et de « contre-assemblage » (*Gegengefüge*) entre l'animal et son milieu : l'un suppose l'autre, l'un n'existe pas sans l'autre, tandis que l'environnement s'impose tel quel à toutes les espèces. Ainsi un même objet pourra exister différemment selon l'espèce considérée. Pour dire ce mode d'existence, Uexküll parle de *Ton*, ce que les traducteurs ont généralement rendu par « tonalité », « coloris » etc., mais que je préfère traduire par « en tant que » pour la raison que l'on verra plus bas. Par exemple une même touffe d'herbe, concrètement, pourra exister en tant qu'aliment (*Esston*) pour la vache, en tant qu'obstacle (*Hinderniston*) pour la fourmi, en tant qu'abri (*Schutzton*) pour le scarabée, etc.

C'est dire que, dans la *relation médiale* – le contrepoint – entre l'animal et son milieu, le donné environnemental prend un sens particulier. Cette prise de sens, qui engendre un certain mode existentiel, Uexküll l'appelle très logiquement « tonation » (*Tönung*). Il ne va pas toutefois jusqu'à créer de concept proprement ontologique pour dire ce mode existentiel. Watsuji en revanche, qui était philosophe, en pose un dès la première ligne de *Fûdo* : « Ce que vise ce livre, c'est à élucider la médiance (*fûdosei* 風土性) en tant que moment structurel de l'existence humaine »[7]. Par ajout du suffixe *sei* 性, qui conceptualise (comme *-ness* en anglais, ou en français *-ité*), ce concept de *fûdosei* est dérivé très régulièrement de *fûdo*[8], terme qu'après moult cogitations je m'étais résolu à rendre par « milieu » ; d'où « médiance », dérivé de la racine latine *med* qui est celle de « milieu » mais celle aussi de *medietas*, qui a donné en français « moitié ». La médiance en effet, c'est le contrepoint, le contre-assemblage de deux « moitiés » indissociables, l'une qui est un certain être, et l'autre qui est son milieu.

Ce concept, on voit que Watsuji l'a défini comme « le moment structurel de l'existence humaine (*ningen sonzai no kôzô keiki* 人間存在の構造契機) ». « Moment structurel (*kôzô keiki* 構造契機) » traduit ici directement l'allemand *Strukturmoment*, où *das Moment* (et non *der Moment*, i.e. un court laps de temps) a le sens que lui donne la mécanique, à savoir le couplage dynamique de deux forces. Pour la mésologie de l'écoumène, la médiance en somme, c'est le couplage dynamique de l'individu et de son milieu éco-techno-symbolique, lequel est nécessairement collectif (tel le langage), comme Watsuji, du reste, l'illustre par le mot même de *ningen* 人間 (être humain, *Mensch*), dont il a fait le concept central de son éthique[9], et où le premier sinogramme (人, lu *hito* quand il est seul) signifie pour lui la moitié

---

[7] *Kono sho no mezasu tokoro wa ningen sonzai no kôzô keiki to shite wo akiraka ni suru koto de aru* この書の目ざすところは人間存在の構造契機としての風土性を明らかにすることである.

[8] *Fûdo* est composé des deux sinogrammes « vent » (*fû* 風) et « terre » (*do* 土). Il rend globalement les particularités aussi bien physiques que sociales d'une certaine contrée. *Fûdobyô* 風土病, par exemple, c'est « maladie endémique ». Toutefois, *fû* est très polysémique, et compte parmi ses acceptions celle de « manière de, façon, mode ». Par exemple, *nihonfû* 日本風 signifiera « à la (manière) japonaise ». Dans *fûdo*, *fû* étant en position de déterminant et *do* en position de déterminé, l'on pourra donc considérer que le milieu (*Umwelt, fûdo*), c'est l'*Umgebung* (*do*) déterminé par un certain *Ton* (*fû*), en somme la manière (*fû*) d'exister que l'environnement (*do*) prend pour un certain être.

[9] Un an avant *Fûdo*, en 1934, Watsuji avait publié *Ningen no gaku to shite no rinrigaku* 人間の学としての倫理学, « L'éthique comme étude du *ningen* », i.e. comme étude de l'entrelien humain. Plus tard, son œuvre monumentale *Rinrigaku (Ethique)* s'est fondée sur le même principe.

individuelle de l'humain, l'autre moitié étant son *aida* (間) ou plus concrètement son *aidagara* 間柄, i.e. son entrelien avec autrui et, par ce truchement, avec les choses de son milieu. C'est pourquoi *Fûdo* a pour sous-titre *Ningengakuteki kôsatsu* 人間学的考察, « réflexion sur l'entrelien humain ».

Bien que dynamique, la médiance est chez Watsuji plutôt un état qu'une opération. Comme il l'écrit, le milieu donne chair (*nikutai* 肉体) à l'histoire, mais cela ne dit pas comment l'histoire, à partir de l'environnement, donne sens au milieu. Cette opération qui donne sens au milieu, c'eût été l'équivalent conceptuel, à la fois ontologique (ou plutôt ontogénétique) et logique, de ce qu'Uexküll a rendu par l'image de la *Tönung*. Avant d'écrire *Le sauvage et l'artifice*, il me manquait donc encore un terme pour dire cette prise de sens, qui au fil de l'histoire a produit la médiance nippone. J'ai relaté dans ce livre comment ce sont Gilbert Durand et Jean Piaget qui, à partir de la notion de trajet, m'ont guidé en fin de compte vers le néologisme de *trajection* [10]. Parallèlement, j'étais guidé aussi par un concept de l'esthétique japonaise, le *mitate* 見立て, littéralement « instituer par le regard », autrement dit voir comme, voir en tant que. Cela consiste, par exemple, à voir un certain paysage comme si c'en était un autre, célèbre en peinture ou en littérature [11].

A ce stade, toutefois, je ne disposais pas d'une formulation proprement logique et ontologique de la trajection ; la notion n'allait donc guère plus loin que de postuler que la réalité concrète est *trajective*, c'est-à-dire une sorte de va-et-vient entre les deux pôles théoriques du subjectif et de l'objectif, que le dualisme moderne a dissociés.

Le problème est en effet logique et ontologique à la fois ; c'est de savoir comment, dans la biosphère, une même touffe d'herbe peut concrètement exister en tant qu'aliment (soit A) mais aussi en tant qu'obstacle (soit non-A) ; ou bien comment, dans l'écoumène, les « huit paysages de la Xiang et de la Xiao » (*Xiao-Xiang ba jing* 瀟湘八景 dans le Zhejiang, soit A) peuvent aussi exister au Japon en tant que « huit paysages d'Ômi » (*Ômi hakkei* 近江八景, soit non-A). Comment un même objet peut-il être deux choses différentes, et comment deux lieux géographiquement différents peuvent-ils être un même paysage ?

La réponse, c'est que la réalité, concrètement sinon dans l'abstrait, ne s'établit pas dans un rapport binaire (S est P, l'herbe est un aliment) mais dans un rapport ternaire : S est P pour I (l'interprète), l'herbe est un aliment pour la vache, mais pour la fourmi, c'est un obstacle. Les rives du lac Biwa près d'Ômi ne sont pas en elles-mêmes (S) celles des rivières Xiao et Xiang (P), elles le sont pour les lettrés (I). Soit, toujours, le rapport ternaire S-I-P, non pas le rapport binaire S-P. Dans la biosphère aussi bien que dans l'écoumène, en biologie comme en histoire de l'art, la réalité (r) n'est donc pas l'en-soi (S) du Réel (R), c'est-à-dire un pur objet (S), elle est nécessairement trajective, c'est-à-dire *S en tant que P pour I* ; ou pour simplifier en sous-entendant I : la réalité, c'est S en tant que P, soit la formule *r = S/P*.

Et cela vaut même en physique, du moins à l'échelle quantique, et à cette différence près que l'interprète I, là, n'est pas un être vivant, mais l'appareillage – ou plus abstraitement la méthode – de l'expérimentation. Selon la méthode I, en effet, une même particule S existera concrètement soit en tant qu'onde (P), soit en tant que corpuscule (P'). Autrement dit, soit en tant qu'A, soit en tant que non-A, dans un rapport ternaire et non pas binaire ; ce qui conduisit Heisenberg (1955) à écrire, closant ainsi trois siècles de dualisme moderne :

---

[10] J'ai appris bien plus tard que ce terme n'était en fait pas un néologisme. Le *Dictionnaire de la langue française* d'Emile Littré en donnait déjà la définition suivante : « Terme de rhétorique. *Trajection des épithètes, se dit, dans Eschyle, du transport de l'épithète à un substantif qui semblerait ne pas la comporter* » (WEIL, Weil, 1876, 49). Etym. Lat. *trajectionem*, transposition ou hyperbate, de *trajicere* (voy. TRAJECTOIRE) ». Toutefois, le sens dans lequel j'utilise « trajection » en mésologie a peu de rapport avec cette définition.

[11] Outre *Le sauvage…* (1986), j'ai détaillé la chose dans *Les raisons du paysage, de la Chine antique aux environnements de synthèse* (1994).

> S'il est permis de parler de l'image de la nature selon les sciences exactes de notre temps, il faut entendre par là, plutôt que l'image de la nature, l'image de nos rapports avec la nature. (…) C'est avant tout le réseau des rapports entre l'homme et la nature qui est la visée de cette science. (…) La science, cessant d'être le spectateur de la nature, se reconnaît elle-même comme partie des actions réciproques entre la nature et l'homme. La méthode scientifique, qui choisit, explique, ordonne, admet les limites qui lui sont imposées par le fait que l'emploi de la méthode transforme son objet, et que, par conséquent, la méthode ne peut plus se séparer de son objet (33-34).

3. Les *chaînes trajectives*

C'était là reconnaître que tout est affaire de milieu (*Umwelt, fûdo, S/P*), plutôt que d'environnement (*Umgebung, shizen kankyô, S*). Autrement dit, nous avons concrètement affaire avec des choses (S/P), non pas abstraitement avec des objets (S) – rappelons en passant que le sujet du logicien, i.e. ce dont il s'agit (S), c'est l'objet du physicien (S). Trajectés en tant que quelque chose (*als etwas*) par les sens, par l'action, par la pensée, par le langage, les objets de l'environnement *ek-sistent* hors de leur identité abstraite (S) pour devenir, en rapport avec nous, les choses concrètes (S/P) de notre milieu.

Si toutefois c'est là poser la trajectivité ou la médiance des choses (S/P), ce n'est pas encore dire comment fonctionne la trajection qui fait ek-sister l'objet hors de son identité (S). Cette trajection est certes analogue à une prédication (S est P, le sujet S est le prédicat P), mais elle ne s'y réduit pas, puisqu'elle ne concerne pas seulement le langage mais d'abord les sens et l'action (ce qui vaut pour tout le vivant dans toute la biosphère), puis la pensée (ce qui vaut pour les animaux supérieurs), et enfin seulement le langage (ce qui, double articulation oblige, ne vaut que pour le seul *zôon logon echôn*, dans la seule écoumène)[12]. Dans la concrétude, ou mieux la concrescence (le croître-ensemble, *cum-crescere*) du milieu S/P et de l'interprète I, la trajection est non seulement un processus, mais c'est un enchaînement où, compte tenu de la mortalité du vivant et de la ternarité S-I-P, de nouveaux interprètes I, I', I'', I''' et ainsi de suite ne cessent de réinterpréter ce qui était la réalité (S/P) pour l'interprète antérieur. Dans ce processus, S/P se trouve indéfiniment placé en position de sujet (S) par rapport aux nouveaux prédicats P', P'', P''' et ainsi de suite. Le processus évolue donc en (S/P)/P', puis en ((S/P)/P')/P'', puis en (((S/P)P')/P'')/P''', et ainsi de suite, indéfiniment.

C'est là une figuration non seulement logique, mais ontologique aussi. Dans l'histoire de la pensée européenne, et cela depuis Aristote, il y a en effet homologie entre le rapport sujet/prédicat en logique et le rapport substance/accident en métaphysique ; car le sujet logique, « ce qui gît dessous », *to hupokeimenon*, ou « ce qui est jeté dessous », *subjectum*, c'est aussi la substance, le « se-tenir-dessous », *hupostasis* ou *substantia.* Cette vision est si prégnante que les scolastiques iront jusqu'à attribuer au sujet le genre féminin, et au prédicat le genre masculin, dans la position orthodoxe de la copulation :

> Parmi ceux qui appliquent la grammaire de Vénus (…) [i]l y en a qui, prenant la fonction du sujet, ignorent le prédicat, d'autres qui se contentant du prédicat, ne se prêtent nullement à la soumission légale du terme sujet (…) [A]u couple *subjectum / praedicatum,* employé d'abord par les grammairiens, se substitue dans la seconde moitié du XIIe siècle le couple *suppositum / appositum* (…) Alain [de Lille] n'est ni grammairien ni logicien, et en tant que poète il joue ici à son gré de ces termes techniques. Le texte impose que le prédicat désigne l'élément mâle du couple et que le sujet soit l'élément femelle (celui qui est 'placé sous' dans la position « légale » du rapport sexuel (*subjecti termini subjectionem legitimam*) (…) Le sujet (*suppositum*) dans toute phrase a la valeur du féminin parce qu'il est « placé sous », tandis que le prédicat qui lui est joint (*appositum*) a celle du masculin. Manifestement, Alain fait allusion à la position dite « naturelle » du coït. Le prédicat est l'homme parce que c'est lui qui, par sa semence, permet au substantif féminin de procréer le sens. (Alain de Lille, 1120-1202 ou 1203, 83, et *ibid.* note 2, ainsi que p. 105 note 1)

[12] Conformément à son étymologie (*hê oikoumenê*, l'humainement habitée), « écoumène » est en mésologie du genre féminin. Il est du genre masculin dans son usage traditionnel en géographie, où il désigne la partie habitée de la Terre et non pas la relation humaine à l'étendue terrestre.

Or le sens n'est pas seulement « procréé » dans la trajection S/P, il ne cesse d'évoluer dans la *chaîne trajective* (((S/P)/P')/P'')/P'''…, et ainsi de suite, indéfiniment ; et ce faisant, il ne cesse de se substantialiser (je n'irai pas jusqu'à dire « féminiser »[13]). En effet, si dans la relation initiale S/P, S est substantiel et P insubstantiel – car il n'est qu'un accident, un attribut, qui à lui seul n'existe pas vraiment :

> [Pour Aristote] un prédicat n'a pas proprement d'existence, il n'est pas un être, mais il présuppose des existants desquels il puisse être prédiqué et qui, dans une proposition, joueront le rôle de sujets, *hupokeimena*. (…) Le sujet doit en effet y être entendu comme une substance (Robert Blanché et Jacques Dubucs, 1996, 35),

et si même, dans la « logique du lieu (*basho no ronri* 場所の論理) » de Nishida Kitarô (1870-1945), laquelle, en substituant l'identité du prédicat à l'identité du sujet, culbutait pourtant la logique aristotélicienne en son énantiomère, le prédicat est posé comme un « néant absolu (*zettai mu* 絶対無) » [14], en revanche, dans les chaînes trajectives de la réalité concrète : (((S/P)/P')/P'')/P'''…, le prédicat P, au fur et à mesure du déroulement d'une chaîne, est placé en position de sujet S' par rapport au prédicat suivant P', puis de S'' par rapport à P'', et ainsi de suite ; c'est dire qu'il gît toujours plus profondément sous l'accumulation des prédicats subséquents P', P'', P'''… et ainsi de suite. Il devient donc de plus en plus « gisant-dessous », *hupokeimenon.*

Cette substantialisation de l'insubstantiel, c'est ce que l'on appelle en métaphysique une hypostase. Dans les chaînes trajectives de la réalité, il y a de la sorte, en spirale, indéfiniment assomption de S en tant que P, hypostase de P en S', et ainsi de suite. C'est dire, concrètement, que le sens devient chose, et que les choses deviennent des objets réels, de plus en plus matériels, mais réciproquement aussi : derechef, mais un chaînon plus loin, l'objet devient chose, la chose devient sens, et ainsi de suite. L'évolution, l'histoire, c'est cela : le déroulement d'une chaîne trajective, où, indéfiniment, s'inverse mais se reprend toujours plus outre la relation matière/vie/esprit [15].

4. Quand le mythe s'hypostasie en histoire

Les familiers de Roland Barthes auront en mémoire ses fameuses *Mythologies* (1957), où il est question de « chaînes sémiologiques ». Barthes, on le sait, interprète le signe comme relation entre signifiant et signifié, selon la formule « $S^{\tilde{a}}/S^{\acute{e}}$ = signe ». Or les *Mythologies* montrent que, dans le mythe, cette relation est « doublée » :

> Le mythe se constitue à partir d'une chaîne pré-existante : le signe de la première chaîne devient le signifiant du second [… ce que Barthes illustre par] une phrase figurant comme exemple d'une grammaire : c'est un signe composé de signifiant et de signifié, mais qui devient dans son contexte de grammaire un nouveau signifiant dont le signifié est : « je suis ici comme exemple d'une règle grammaticale » (222-223).

L'effet de ces chaînes sémiologiques est, selon Barthes, que ce qui est historique se trouve mythiquement déshistoricisé et, de ce fait, naturalisé. Tel est le mythe : l'histoire travestie en nature. Au lu de ce qui précède, on comprendra : un prédicat P travesti en sujet S, un accident insubstantiel travesti en substance ; et c'est effectivement ce qui se passe dans l'histoire des

[13] Les grammairiens appellent une telle figure « prétérition ».
[14] Sur ce thème, v. Berque (2000), et plus particulièrement mes articles (2002) « La logique du lieu dépasse-t-elle la modernité ? » et « Du prédicat sans base : entre *mundus* et *baburu*, la modernité ».
[15] Je ramasse ici l'idée directrice de mon *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie* (2014).

milieux humains, tout comme dans l'évolution des milieux vivants [16], où il y a, par « calage trajectif » [17], indéfiniment hypostase (substantialisation) de S/P en S' par rapport à un prédicat postérieur P', puis de cet (S/P)/P' en S'' par rapport à un prédicat ultérieur P'', et ainsi de suite, selon la formule (((S/P)/P')/P'')/P'''…, indéfiniment. Et de fait, on peut représenter les chaînes sémiologiques barthésiennes exactement de la même façon [18] : (((S^{ã}/S^{é})/ S^{é}')/ S^{é}'') / S^{é}'''… et ainsi de suite, indéfiniment.

Plus simplement dit, cela signifie que dans les chaînes sémiologiques, tout comme dans les chaînes trajectives, il y a toujours interprétation d'interprétations, on-dit d'on-a-dit, perçu de perceptions, etc. ; d'où, indéfiniment, naturalisation de l'artifice, hypostase des prédicats, autrement dit ce que Heidegger, dans *L'origine de l'œuvre d'art*, appelle le retrait de l'œuvre dans la Terre. Du point de vue de la mésologie, cela conduit certes à admettre que la réalité des milieux est toujours quelque peu mythique[19], mais n'équivaut pas pour autant au métabasisme (le « on en a fini avec la base » de la *French theory*) d'un pur constructivisme, car le S ou le S^{ã} initial, la Terre, gît toujours néanmoins là, sous nos pieds comme devant nos yeux.

Ce que le rapprochement susdit entre chaînes trajectives et chaînes sémiologiques ne montre pas, toutefois, c'est que la dyade S-P ne peut concrètement s'établir que dans un rapport ternaire S-I-P, où I est l'interprète pour lequel S existe en tant que P. Ce n'est que dans la ternarité concrète – plus : *concrescente* – de S-I-P que S peut être P, donc signifier quelque chose ; il va de soi en effet que l'on peut transposer la triade S-I-P en une triade S^{ã}-I-S^{é}. L'on retrouve ici le principe ternaire de la *sémiotique visuelle* de Charles Sanders Peirce (1839-1914), qui se distingue comme on le sait radicalement de la binarité du signe saussurien :

> Le signe saussurien naissant de l'association d'un signifiant et d'un signifié, il s'ensuit que la source de la signification réside à l'intérieur du signe, comme dans une capsule. Il en va autrement de la position peircienne, qui est d'inspiration empiriste : ici la source de la signification se trouve forcément en dehors du signe. De ce fait, parler de la manière dont un signe fonctionne entraîne fatalement la prise en compte du contexte et des circonstances dans lesquelles l'interprétation sémiotique a lieu (…) (Jappy, 2010).

Il est vrai que ce que Peirce appelle *the Interpretant* dans la triade dont les deux autres termes sont *the Object* et *the Sign*, n'est pas exactement ce que j'entends ici par I (l'interprète – à savoir un être vivant – de S en tant que P)[20] ; ce serait plutôt le noème que I a dans la tête à propos de S, autrement dit ce que j'entends par P ; mais peu importe ici. L'intéressant est que, pour Peirce, l'*interpretant* peut indéfiniment, à son tour, être réinterprété en d'autres *interpretants*, dans le processus que Peirce nomme *semiosis* ; et c'est aussi que, du point de vue de la mésologie, cette sémiose n'est autre qu'une chaîne sémiologique, donc une chaîne

---

[16] Plus de détails sur ce point dans *Poétique de la Terre* (2014), partic. le chap. X : « Histoire, évolution, trajection ».

[17] Cette expression m'a été inspirée par une notion bouddhique (sk *niśraya*, jp *eji* 依止, lu également *eshi*) dont Frédéric Girard (2008, 212) donne les traductions suivantes : « appui ; prendre appui sur un maître, une personne vertueuse ; résider chez un maître ». Il ajoute cette citation du *Mahāyānasūtrālamkāra* : « C'est parce qu'ils sont sans nature propre que [tous les *dharma*] s'érigent / L'antérieur est le point d'appui du postérieur (*qian wei hou yizhi* 前為後依止) ». En somme, pour s'établir, une relation se cale sur une autre, qui la précède, et toutes se calent mutuellement, indéfiniment et sans qu'il y ait besoin d'en substantifier les termes. En revanche, du point de vue des chaînes trajectives, il y a bien substantification, mais toujours relative.

[18] Barthes quant à lui adopte une autre figuration, mais qui revient strictement au même.

[19] Du point de vue de la physique, c'est admettre avec Bernard d'Espagnat (1979 et 1994) que nous n'atteignons jamais au Réel (l'en-soi pur de l'objet), mais seulement à un « réel voilé », c'est-à-dire entaché par la relation de la méthode avec l'objet, comme l'avait déjà posé Heisenberg (1955).

[20] Y compris en physique, puisque si ce que Heisenberg appelle « la méthode » est un appareillage matériel, cet appareillage est un artefact humain, et les données qui en ressortent sont nécessairement surprédiquées par un interprète humain.

trajective, et ce avec les mêmes effets : l'intrication de la nature (S), de l'histoire (S/P) et du mythe (P) dans la réalité des milieux, donc dans la réalité des choses telles qu'elles existent pour nous.

Si toutefois les chaînes sémiologiques barthésiennes montrent bien comment l'histoire devient mythe, autrement dit comment le signe $S^{\tilde{a}}/S^{\acute{e}}$ est hypostasié en un signifiant du second degré $S^{\tilde{a}'}$, elles ne montrent pas l'inverse : comment cette hypostase devient vraiment substantielle, c'est-à-dire comment le mythe devient histoire, jusque dans les faits les plus matériels. Or c'est bien ce qui se passe dans l'histoire des milieux concrets. J'en ai détaillé un exemple dans un ouvrage antérieur, *Histoire de l'habitat idéal, de l'Orient vers l'Occident* (2016). L'« habitat idéal » en question, c'est la maison individuelle au plus près de la nature, que plébiscitent, avec une remarquable constance, les trois quarts des Français (ils ne sont pas les seuls). L'histoire montre que cet idéal a pris son origine dans deux mythes homologues, en Occident celui de l'Âge d'or puis sa suite arcadienne, en Orient celui du *Datong* 大同, la « Grande Identité » où les dieux étaient les commensaux des humains, et où les villes, closes de murailles et de douves, n'existaient pas encore. De ce mythe est née, sous les Six Dynasties (IIIe-VIe siècle), la pratique de l'ermitage mandarinal ; de cette pratique l'idée de paysage, *shanshui* 山水, que l'on date communément de la réunion du Pavillon des orchidées (Lanting)[21], le 3e jour du 3e mois de 353 ; de celle-ci l'aménagement de jardins paysagers ; de ceux-ci, avec leurs « fabriques » figurant de faux ermitages, ce que l'Europe du XVIIIe siècle, les croisant avec le mythe arcadien, prendra pour de véritables maisons dans une nature charmante ; de là, aux XIXe et XXe siècles, le paradigme de nos pavillons banlieusards, lesquels provoqueront l'éclatement des villes et l'étalement périurbain, pour aboutir à l'actuel urbain diffus, dont l'empreinte écologique disproportionnée n'est pas le moindre des facteurs du réchauffement de la planète.

De la sorte, en trois mille ans d'histoire, ce qui à l'origine n'était qu'un mythe – un simple dire (P) – s'est hypostasié, plus, matérialisé dans les effets telluriques de l'anthropocène (S). La sémiosphère est redevenue atmosphère, le dire est redevenu la Terre, qui pourtant l'avait engendré au fil de l'évolution puis de l'histoire... Ne serait-ce pas ainsi que vit le sens, toujours recommencé mais toujours plus outre, dans les chaînes trajectives de la réalité ?

Références bibliographiques

BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.

BERQUE, Augustin (2014), *La mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?*, Nanterre La Défense, Presses universitaires de Paris Ouest.

— (1986), *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard.

— (1994), *Les raisons du paysage, de la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris, Hazan.

— (2000), (éd.), *Logique du lieu et dépassement de la modernité*, Bruxelles, Ousia, 2 vol.

— (2014), *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*, Paris, Belin.

— (2010), *Histoire de l'habitat idéal, de l'Orient vers l'Occident*, Paris, Le Félin (poche 2016).

— (2008), *La pensée paysagère*, Bastia, éditions éoliennes, 2016.

— (2017), *Là, sur les bords de l'Yvette*. *Dialogues mésologiques,* Bastia, éditions éoliennes.

[21] Sur ce thème, v. Berque (2008).

BLANCHÉ, Robert et DUBUCS, Jacques (1970), *La logique et son histoire*, Paris, Armand Colin, 1996.
CANGUILHEM, Georges (1968), *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin.
ESPAGNAT, Bernard de (1979), *A la recherche du réel. Le regard d'un physicien*, Paris, Dunod.
— (1994), *Le réel voilé : analyse des concepts quantiques*, Paris, Fayard.
GIRARD, Frédéric (2008), *Vocabulaire du bouddhisme japonais*, vol. I, Genève, Droz.
HEISENBERG, Werner (1955), *La nature dans la physique contemporaine (Das Naturbild der heutigen Physik)*, Paris, Gallimard, 1962.
HOFFMEYER, Jesper (1993), *Signs of meaning in the universe*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 1996.
JAPPY, Tony (2010), *Regards sur le poème muet. Petite introduction à la sémiotique visuelle peircienne*, Perpignan, Presses universitaires.
LILLE, Alain de (1120-1202 ou 1203), *La plainte de Natura (De planctu naturae)*, traduit du latin et commenté par Yves Delègue, Grenoble, Jérôme Million, 2013.
MONNET, Livia (éd.) (2002), *Approches critiques de la pensée japonaise au XXe siècle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
UEXKÜLL, Jakob von (1934), *Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen. Bedeutungslehre*, tr. fr. sous le titre *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Denoël, 1965 ; puis *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot & Rivages, 2010 (sans la *Bedeutungslehre - Théorie de la signification*).
WATSUJI, Tetsurô (1935), *Fûdo. Le milieu humain* (1935), tr. fr. A. Berque, Paris, CNRS, 2011.

Greimas et la sémiotique du monde naturel

Jean-Marie KLINKENBERG
Membre de l'Académie royale de Belgique
Groupe μ, Université de Liège (Belgique)

1. Greimas et la phénoménologie

On sait que Greimas s'est tôt initié à la phénoménologie. Si on lit bien les jubilants entretiens qu'il a eu avec Jean-Claude Chevalier lors de la préparation du passionnant ouvrage que sont les *Combats pour la linguistique*, on constate que cette branche de la philosophie est une des plus importantes parmi les composantes de la formation qu'il se donne sur le tas, par la lecture et au cours les discussions bouillonnantes qui animent le petit groupe qui se constitue, à Alexandrie, autour de lui-même et de Barthes.

Il faudra un jour étudier ce qui est resté de ce contact entre Greimas et la phénoménologie. Car on n'a pas encore mesuré l'ampleur et la nature de cet héritage, malgré l'excellent dossier que les *Actes sémiotiques*, sous la direction d'Ivan Darrault, ont consacré aux rapports qu'entretiennent la phénoménologie et la sémiotique (Darrault-Harris, 2011).

Sans vouloir défricher ce terrain, je prendrai la question comme point de départ d'une réflexion sur le rapport entre la pensée greimassienne et le monde naturel.

Pour bien partir, il faut toutefois commencer par distinguer deux choses qui tendent parfois à être confondues : d'une part l'intérêt que Greimas lui-même a pu avoir pour la phénoménologie, de l'autre, la conception de cette branche de la philosophie que se font aujourd'hui la sémiotique et les sémioticiens[1].

Ce qu'il faut souligner dans la relation entre la phénoménologie et la pensée de Greimas telle qu'elle se développe à l'époque, ce sont essentiellement deux choses : (1) que l'intérêt de ce dernier se concentre principalement sur la pensée de Merleau-Ponty (Darrault rappelle que si la phénoménologie « est présente dès le commencement, dans le célèbre article de Greimas intitulé 'L'actualité du saussurisme' (1956), [c'est] sous la forme d'un hommage appuyé à Merleau-Ponty » (2011). La deuxième chose à souligner, c'est qu'aux origines la rencontre se produit principalement, aux origines, sur la base de parentés épistémologiques.

2. La problématique consubstantialité du langage et de la pensée

En effet, Greimas semble bien opérer un tri dans les contributions de Merleau-Ponty. A lire attentivement l'article séminal « L'actualité du saussurisme » qu'il publie en 1956 dans la vénérable revue de linguistique *Le français moderne*, on pourrait croire qu'il ne retient de lui ni son intérêt pour le corps ni son attention pour la perception. Ce qui semble l'attirer chez le

[1] De la démarche phénoménologique, les continuateurs de Greimas retiennent surtout deux choses : (1) son caractère philosophique et (2) la place centrale qu'elle ménage au sujet, ce qui préfigure les diverses théories de l'énonciation.

En suivant Husserl, J.-F. Bordron expose que le mot de phénoménologie désigne « avant tout, une méthode et une attitude de pensée : *l'attitude de pensée* spécifiquement *philosophique*, et la méthode spécifiquement *philosophique*. » [1] Et de préciser, de manière que l'on pourra trouver polémique : « Cette attitude de pensée "spécifiquement philosophique" s'oppose à la méthode qui prévaut dans les sciences de la nature, de telle sorte que si la phénoménologie peut prétendre à la scientificité, ce n'est pas au même sens que ces dernières. La différence réside dans la mise entre parenthèses de toute croyance au monde à laquelle renvoie le terme d'*époché* et qui est le nerf et la raison d'être de cette méthode. » (Bordron 2011). Même si l'on peut trouver chez Greimas des manifestations de ce principe d'une « mise entre parenthèses de toute croyance au monde », il ne le doit pas à la phénoménologie, comme je vais le démontrer.

philosophe, c'est plutôt la thèse d'une pensée tout entière prise dans le langage. Ce qui le séduit, c'est l'avènement d'une nouvelle « psychologie du langage où la dichotomie de la pensée et du langage est abandonnée au profit d'une conception du langage où le sens est immanent à la forme linguistique » ; et à ses yeux, cette conception « paraît à bien des égards, comme le prolongement naturel de la pensée saussurienne… » (1956, 195). Et de renvoyer ici à la *Phénoménologie de la perception* et spécialement au chapitre « Le corps comme expression et la parole » (1945, 203-23). Dans ce chapitre, comme dans *Signes* (1960), livre qu'il publie peu avant sa mort, Merleau-Ponty développe en effet la thèse d'une étroite consubstantialité entre la pensée et la langue. Et Greimas aurait sans doute pu souscrire à cette proposition : « La parole, chez celui qui parle, ne traduit pas une pensée déjà faite mais l'accomplit ».

La préoccupation qui se manifeste d'emblée, chez le linguiste comme chez le philosophe, c'est donc bien la question du rapport entre les deux instances que sont le langage et la pensée. Vaste question, à laquelle ils apportent la réponse de la consubstantialité.

Cette position n'est pas évidemment neuve. On se rappellera que le psychologue Henri Delacroix (1924) l'exprimait dans une phrase célèbre : « La pensée fait le langage en se faisant par le langage ».

Formule assurément frappante mais qui, pour jolie qu'elle soit, doit être interrogée. Le lien entre les deux instances peut en effet être décrit de deux points de vue antinomiques, ce que perçoit bien Greimas dans ses premières réflexions sur le thème dans *Le Français moderne*.

Pour bien distinguer ces points de vue, revenons à la formule de Delacroix. La symétrie de l'énoncé – qui se justifie par le fait que les deux mouvements auxquels il renvoie sont simultanés – pourrait occulter la réversibilité de ces derniers, et interdire d'isoler chacune des deux propositions qu'elle associe. Pourtant, chacune mérite d'être examinée pour elle-même. La première affirme en effet que de la pensée (retraduisons : du sens) peut créer du langage (du sémiotique) ; la seconde affirme que le langage (les sémiotiques) peut créer de la pensée (du sens). Deux processus que, de manière imagée, Merleau-Ponty discrimine bien. Dans la foulée de Saussure, il distingue en effet une « parole parlée », celle qui est impliquée dans le premier mouvement, et une « parole parlante » impliquée dans le second (1945, 229).

Or l'une et l'autre de ces propositions sont problématiques.

Soit la première. Si la pensée (le sens) est en puissance de créer le langage, c'est donc qu'elle a une forme d'existence en amont de ce dernier ; en d'autres termes, qu'elle doit exister autrement que sous une forme langagière. Mais quelle pourrait être cette forme d'existence ? Voilà qui est n'est pas évident, mais qui nous éloigne tout cas de la consubstantialité. A cette question irritante, Greimas va tenter, on va le voir plus loin (§ 3.2.), d'apporter une esquisse de solution.

Mais la seconde proposition est également problématique : le langage serait à même de produire la pensée ; autrement dit : de faire advenir un sens qui n'existait pas auparavant. On reconnait ici une posture constructiviste familière aux sémioticiens, et que l'on attribue parfois à Greimas, dont on va voir que la pensée est moins simple que cela. Posture familière aux sémioticiens, dis-je, mais qui a été élaborée bien en amont de la sémiotique.

Par exemple, Ernst Cassirer, un des inspirateurs de Merleau-Ponty, pose dès 1933 la question du rapport entre le sens et la perception. Pour lui, la construction du monde des objets – il ne s'agit donc plus seulement de la pensée – se fait à partir du langage déjà constitué. La position alors défendue va sinon jusqu'à identifier le monde avec le langage, en tout cas à soumettre la description du premier à celle du second. Citons l'auteur de *Philosophie der symbolischen Formen* : « La représentation 'objective' (…) n'est pas le point de départ du processus de formation du langage, mais le but auquel ce processus conduit ; elle n'est pas son *terminus a quo*, mais son *terminus ad quem* » (1933, 23). Cette identification du monde et du langage est évidemment susceptible de créer un malaise, dans la mesure où elle

exclut la possibilité de tout mouvement allant de la matérialité du monde aux langages. Et elle répond au réalisme hérité du Moyen Âge par un enfermement dans une enveloppe autonomiste, posé d'emblée.

Ce malaise, Greimas l'a éprouvé. Dès 1956, il reprochait déjà discrètement à Merleau-Ponty d'avoir déserté la problématique. Si ce dernier avait – je le rappelle – distingué la « parole parlée » de la « parole parlante », « ce n'est, semble-t-il », regrette Greimas, « que pour s'occuper aussitôt de cette dernière » (1956, 200), et donc laisser de côté la question de la « parole parlée ».

Le mot de malaise, je l'emprunte à Greimas lui-même dans un autre texte (1970, 51-52) : si le linguiste doit être agacé de la position des logiciens néo-positvistes affirmant sans autre forme de procès « l'existence d'une référence des 'noms propres' à des 'objets du monde' », il doit aussi se sentir « mal à l'aise dans l'univers clos et auto-suffisant du langage » et interpelé par sa « tendance à hypostasier celui-ci, allant jusqu'à identifier le monde avec le langage ». Greimas, on le voit, critique ici Cassirer, sans le nommer ; et il se montre sensible aux dangers que court une discipline qui serait menacée par le solipsisme (dangers qu'elle n'a pas toujours conjurés).

3. Un programme de sémiotique du monde naturel : une destinée météorique

3.1. Le monde naturel : une « réalité signifiante » ?

C'est pour tenter de surmonter le malaise produit par cette identification et d'apporter une solution au problème de la référence que Greimas va mettre au point, en 1968, la notion de « sémiotique du monde naturel ». Dans cette sémiotique en projet, il ne s'agit plus « de considérer le monde extralinguistique (…) comme un référent absolu, mais comme un lieu de manifestation du sensible, susceptible de devenir la manifestation du sens humain (…) de traiter en somme ce référent comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins implicites ». Une telle sémiotique aurait pour objectif d'étudier la relation entre les langages et ces « systèmes de signification du monde naturel » (…) « non comme une référence du symbolique au naturel, du variable à l'invariant, mais comme un réseau de corrélation entre deux niveaux de réalité signifiante » (52)

Tous les mots comptent dans ces formules, que nous allons examiner. Notons au passage que Greimas renvoie ici à une conception de la nature qui est évidemment critiquable : la nature comme donné absolu et comme entité invariante. Car il y a d'autres conceptions de la nature, moins discutables, auxquelles je reviendrai (§ 5.2). Mais arrêtons nous pour l'instant au programme de sémiotique du monde naturel, et reprenons la formule de Greimas : il s'agit de traiter le référent « comme un ensemble de système sémiotiques plus ou moins implicites ».

Même si l'on prend la précaution de ne pas affirmer que les choses auraient en soi leur sens – c'est bien ce que suggérerait l'idée, rejetée, d'un « référent absolu » –, la question continue évidemment à se poser de savoir d'où provient le sens de ce référent dont on fait une « réalité signifiante » ou un « système sémiotique implicite », formules assurément lourdes de présupposés.

3.2. Le rôle de la perception

Greimas nous met sur la piste. C'est du côté de la perception qu'il convient d'aller chercher la solution. Et je me plais à citer cette phrase de *Sémantique structurale* (1966) : « Nous proposons de considérer la perception comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » (8). Et d'insister : « Le sémiologique est saisissable (…) à

l'intérieur de la perception » (56) ou encore « le monde sensible est immédiatement présent jusque dans la forme linguistique et participe à sa constitution » (Greimas 1970, 56).

Une nouvelle voie s'ouvre donc ici. Peut-être s'est elle ouverte devant Greimas à cause de ses lectures phénoménologiques. Si c'est le cas, alors il s'agit d'autres chapitres de la phénoménologie que ceux qu'il cite explicitement et qui insistaient sur la consubstantialité de la pensée et du langage. Car c'est bien ici l'intérêt pour le corps comme condition permanente de l'expérience et pour la perception comme acte constitutif, thèmes bien présents chez Merleau-Ponty, qui aurait laissé des traces.

Ainsi, une manière d'échapper à la circularité gödelienne serait de prendre en considération le système neurophysiologique de la perception. C'est ce dont Greimas semble avoir eu la prescience.

Je parle de prescience, car même s'il salue dans la foulée la substitution de la psychologie de la forme et de la psychologie comportementale à la psychologie humaniste des « facultés » et de l'introspection, même s'il envisage favorablement que les analyses qualitatives de la sémiotique contribuent à combler l'hiatus entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme (1966, 9), même s'il pose que le procès de la médiation entre la langue et le monde sensible est « en corrélation avec les activités physiologiques du cerveau » (1970, 46)[2], Greimas il n'a pu ou su ou pas désiré tenir compte des avancées de la connaissance sur les mécanismes perceptifs.

Ceci peut évidemment se comprendre : en effet, au moment où Greimas met en avant le rôle de la perception, les neurosciences sont encore dominées par une conception cybernétique héritée du comportementalisme ; et ses propositions sont antérieures à l'explosion des techniques d'imagerie non intrusives, qui permettent aujourd'hui de corréler des comportements sémiotiques (écouter un son, mémoriser une information, lire un texte, prier, regarder vivre l'autre...) à des activités cérébrales localisées et mesurées. Ces techniques mettent bien en évidence que l'hypothèse de Greimas – l'existence d'un réseau de corrélation entre deux niveaux de réalité signifiante fondant la sémiotique du monde naturel – a cessé d'être spéculative, mais repose sur des fondements anatomo-physiologiques vérifiables [3].

Pourtant, et j'y reviendrai (§ 4.2), en soulignant le rôle de la perception, Greimas est animé par des intuitions qui l'amènent à formuler quelques propositions techniques, modestes mais qui rencontrent spectaculairement les acquis de ces disciplines.

[2] Je note au passage que Greimas pointe ce qui est sans doute le problème majeur de la sémiogénétique : l'interface entre le monde sensible et les structures sémiotiques (« La transformation de l'expression en contenu, considéré comme une procédure de la mise en corrélation de deux systèmes virtuels – dont l'un commande le procès de la perception et dont l'autre rend compte de la manifestation linguistique de la structure sémantique – peut-être présentée comme une tentative d'explication du passage du référent extra-linguistique ou plan du contenu linguistique, c'est-à-dire à la structure sémantique » (1970, 46). Explication qui n'en est sans doute pas une : cette « procédure de mise en corrélation » reste elle même mystérieuse. La seule modélisation connue de cette mise en corrélation est due à Edeline (2008 ; partiellement repris dans Groupe μ, 2015, chap. II).

[3] Même si constater cette corrélation ne fournit pas une explication directe de l'interface entre les deux niveaux en question. L'usage de l'imagerie médicale comme outil d'interprétation du comportement humain suscite chez certains le scepticisme, car la démarche qu'elle autorise est susceptible d'amener à confondre la cause et l'effet (l'excitation d'un organe peut être le résultat physiologique d'une décision, et non sa cause, comme l'illustre le débat, initié par Libet, sur l'antériorité des traces neuronales de la décision par rapport à la conscience de cette décision ; cf. Wegner, 2002, Soon, Brass, Heinze, Haynes, 2008) voire à conclure à une causalité là où il n'y en a pas. Plus généralement, de telles conclusions tirées de l'observation d'un être animé pourraient être entachées de l'erreur de raisonnement dite « pétition de principe » : la conclusion de l'expérience résulte directement des postulats métaphysiques du chercheur, voire de ses préjugés sociaux, et non des faits.

3.3. La désertification phénoménologique

Dans les années 60 et 70 s'ouvrait ainsi un chemin qui ne sera plus guère arpenté avant la fin du siècle. Car le malaise face au problème du monde naturel ne se dissipera pas vraiment. A titre de symptôme, observons dans l'article *Monde naturel* du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas et Courtés 1979, 233) l'abondance des guillemets et des précautions du genre « pour ainsi dire » : « Par rapport à la structure 'profonde' de l'univers, qui est physique, chimique, biologique, etc., le monde naturel correspond, pour ainsi dire, à sa structure 'de surface' ; c'est, d'autre part, une structure 'discursive' car il se présente dans le cadre d'une relation sujet/objet, il est 'l'énoncé' construit par le sujet humain et déchiffrable par lui ».

Le chantier ouvert dans ces années-là est donc largement déserté. Ni la psychologie de la forme, ni la physiologie ni les sciences cognitives n'aideront à y travailler ; et même la phénoménologie a fui à l'horizon. Ivan Darrault (2011) aura cette belle formule : il parlera de la « désertification phénoménologique de l'œuvre de Greimas ». Mais plutôt que de désertification, mieux vaudrait peut-être parler d'évolution vers une autre forme de phénoménologie, plus sophistiquée et plus implicite à la fois, et dont on retrouvera les manifestations dans *Sémiotique des passions* et *De l'imperfection*.

En tout cas, les urgences se sont déplacées. Greimas observait en 1970 : « On peut dire que les progrès de la sémiotique, dans ces derniers temps, consistent pour l'essentiel dans l'élaboration de son champ de manœuvre, dans l'exploration plus poussée des possibilités stratégiques de l'appréhension de la signification. Sans qu'on sache rien de plus sur la nature du sens, on a appris à mieux connaître où il se manifeste et comment il se transforme » (1970, 17).

4. Retour à la perception et à la sémiogenèse

Près d'une cinquantaine d'années ont passé : le cadastre de ce qui vient d'être appelé champ de manœuvre s'est certes spectaculairement précisé, et le contenu de ce champ s'est notablement enrichi et complexifié, et – pour paraphraser le titre de ce congrès – la structure a encore un bel avenir devant elle. Mais la question de la *nature* du sens, pointée par Greimas, est restée pendante. Comme aussi ces deux autres questions, qui lui sont liées : celles de savoir *comment* et *pourquoi* naît ce sens. Pour paraphraser la formule célèbre de Leibniz, nos disciplines ne se sont guère demandé « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? », laissant ce problème à la philosophie ou le renvoyant à des temps meilleurs.

S'il peut paraître risqué de se poser la question du « pourquoi », une chose est sûre : on en sait beaucoup plus aujourd'hui qu'en 1970 sur le « comment ».

Pour nous en effet – un « nous » qui n'est pas majestatif, son référent étant ici le Groupe μ –, le lieu où il faut rechercher le fondement du principe d'opposition, afin d'échapper à la circularité, est bien le système neurophysiologique de la perception, dont Greimas avait eu la prescience, comme je l'ai dit.

4.1. Fondements de la sémiogenèse

On peut ainsi démontrer (Groupe μ, 2011, 2015) que le circuit de la signification prend bien son départ dans le monde naturel. Le processus part des stimulus issus de ce monde et aboutit à l'élaboration des structures sémiotiques. Un processus qui peut être nommé *anasémiose.*

Ce processus de sémiogenèse est nécessairement interactif : il peut en effet être décrit comme le traitement de ces stimulus par l'organisme – par le corps – à travers un

enchainement de modules. Le point de départ n'est donc pas le monde naturel en tant que tel – sa réalité n'est aprochable que par inférence et modélisation – mais l'interaction entre le corps et les manifestations du monde auxquelles ce corps est sensible.

Soit un champ quelconque, sur lequel porte la perception visuelle. Dans son déroulement le plus simple, cette activité consiste à détecter une qualité dans le champ. Or, nos organes perceptifs et le système nerveux qui centralise les informations fournies par eux sont équipés pour détecter les invariants. Dans ce cas précis, le tapis de neurones que constitue la rétine ne se limite pas à repérer de multiples points juxtaposés : si tous ces points ont la même luminance et la même couleur, ils sont perçus – grâce à une série de processus dont la description technique serait un peu longue (Groupe μ, 1992, 2015) – comme constituant ensemble une tache unique.

La qualité perçue peut alors être dite translocale. Autrement dit, elle est la propriété commune extraite d'une série de sensations éparses et transcende le donné immédiat. Pourquoi cette translocalité ? Son avantage est une énorme économie : au lieu de traiter une masse d'informations distinctes, le système central n'a plus à traiter qu'une donnée unique.

Détecter une qualité dans un champ permet de distinguer une entité, dotée de cette qualité. On la distingue parce qu'on la discrimine par rapport à son environnement : sur ce papier blanc, on discerne une tache (entité) bleue (qualité). On peut en quelque sorte dire que l'entité est une qualité réifiée grâce à l'activité perceptrice.

Il est capital de noter que la qualité ne peut être identifiée que moyennant une manœuvre de différenciation. Si la forme est perçue, c'est qu'elle se détache d'un fond perceptuel : elle constitue une figure, au sens gestaltiste du terme.

Il y a donc bien une syntaxe du monde naturel. Car du fait même qu'elle est ségréguée, l'entité entre en relation avec ce fond perceptuel, qui présente une qualité translocale distincte de la première : la feuille sur laquelle s'étale une tache bleue est elle aussi une entité qui a sa qualité. On voit donc que la notion même d'entité présuppose celle d'interaction : on ne peut en effet distinguer des entités que grâce à une relation de contraste entre deux qualités.

Il faut souligner que ces seuils n'existent pas comme tels dans la nature, qui n'est donc pas un « référent absolu » : ils procèdent bien de la dialectique entre les stimulus et un organisme récepteur.

Le seuillage ne serait pas possible si nos organes n'étaient pas équipés pour comparer les stimulus voisins entre eux. Autrement dit s'ils ne permettaient pas de distinguer au moins deux occurrences sensorielles. Dès lors, l'appareillage produisant la comparaison doit obligatoirement comporter au moins deux récepteurs, ou permettre de mesurer deux états d'un même phénomène à deux moments distincts.

C'est ce que nous appellons le principe du contraste élémentaire, ou dipôle [4]. Ce principe dont les biosémioticiens – e.g. Hoffmeyer & Emmeche, 1991 – font le principe majeur de la perception et sans lequel il n'y aurait ni information ni sens, est général chez tous les êtres percevants. Osons donc la formule : pour tirer un sens du monde, il ne suffit pas de le percevoir : il faut le percevoir deux fois.

Cette perception dipolaire est la stratégie que l'individu vivant a mise au point pour gérer son environnement (soulignons le possessif de « *son* environnement » : celui auquel il est sensible ; les organismes récepteurs sont en effet éminemment variables). Cet individu est en effet plongé dans de nombreux flux entrecroisés : flux de matière (le vent, les courants d'eau, la nourriture…), flux d'énergie (la chaleur solaire, la pesanteur…), flux de radiations diverses (la lumière…) Tous ces flux sont orientés, et caractérisés par une variation le long d'un axe, c'est-à-dire un *gradient*. Vivre revient à se situer parmi les gradients pouvant être perçus, vivre, c'est les mesurer, c'est y réagir de façon appropriée.

[4] Contraste qui se ramène à la perception différentielle d'une grandeur physique (par exemple l'intensité lumineuse).

Nous voici donc en possession d'une explication de l'origine corporelle du sens : la conjonction de ces trois données – qualité et entité, caractérisées par une interaction – qui constitue bien une connaissance élémentaire. Un sens qu'on trouve chez l'humain certes, mais aussi chez tous les autres êtres vivants.

4.2. Intuitions greimassiennes sur la sémiogenèse

Dans le cadre de la présente contribution, je n'irai pas plus loin. Je devrais, pour le faire, montrer que cette conjonction ne peut pleinement jouer son rôle que moyennant trois complexifications, allant dans le sens de la permanentisation et même de l'institutionnalisation : sa stabilisation dans le temps, sa stabilisation dans les objets ou coordination, et sa stabilisation dans l'échange social. Puis corréler la perception aux phénomènes auto-organisateurs qui existeraient déjà dans le substrat naturel (voir les travaux de Jean Petitot). Ensuite, pour me faire l'exécuteur testamentaire de Greimas sur ce point, il me faudrait étudier la relation et les façonnements réciproques entre les langages et ces « systèmes de signification du monde naturel ». Sur tous ces points, je me permets de renvoyer aux *Principia semiotica* du Groupe μ (2015).

Mais je soulignerai, comme je l'ai annoncé, quelques intuitions importantes de Greimas sur la perception et sur la sémiotique du monde naturel qui se sont vu confirmées par les avancées récentes de la sémiotique cognitive. Et j'en fournirai deux exemples

On se rappellera que l'objectif ultime de la sémiotique du monde naturel est d'établir une corrélation systématique entre le monde sensible et le langage (audacieusement – ou distraitement – qualifié de « naturel »). Et Greimas de poser que cette « corrélation entre le monde sensible et le langage naturel est à rechercher non au niveau des mots et des choses, mais à celui des unités élémentaires de leur articulation » (1970, 56). Unités dont l'existence est simplement posée du côté du monde sensible. Or de ce côté, de telles unités élémentaires existent bien : ce sont celles que j'ai appelé « qualités » et « entités », et ces unités sont bel et bien articulées. Ces unités proviennent bien de la perception, et c'est donc cette dernière qui permet au monde sensible de participer à la constitution de toutes les formes sémiotiques (et non des seules formes linguistiques).

Deuxième exemple, sur lequel je puis me permettre d'être plus bref. Greimas avançait au même moment que « le sémiologique (…) ne doit à la réalité extérieure, qui s'y manifeste en tant que forme de l'expression, que des articulations distinctives de sens *négatifs* » (1966, 56). Or je viens d'insister sur le principe de dipolarité, un phénomène qui justifie amplement la conception oppositive du sens. Cette oppositivité constituait un postulat dans la doxa structuraliste, mais il est à présent validé, puisqu'il est établi qu'elle repose sur un fondement anatomo-physiologique.

5. Du corps et de la nature

Cette mise en avant du rôle de la perception, à laquelle je me livre, est contemporaine de préoccupations qui ont en commun de réhabiliter le corps [5], qu'il s'agisse de s'orienter vers les « formes de vie », les pratiques, les passions et le monde de l'énonciation. La sémiotique n'est pas seule dans cette voie. Et elle n'est même pas pionnière. Sa réhabilitation a elle est

[5] Trois publications aux titres symboliques, tous publiés dans la première décennie de ce siècle, y sont de bons symptômes de cette réhabilitation du corps. Ce sont Ce sont : *Soma et Séma. Figures du corps,* de Jacques Fontanille (2004), *La casa y el caracol* (*Para una semiótica del cuerpo*), de Raúl Dorra (2005) et le collectif en deux volumes *Body, Language and Mind,* (Ziemke et al., 2007, Frank et al., 2008).

par exemple largement postérieure à la vague des écrivains du corps, à ce corpus littéraire dont l'œuvre de Bataille représente sans doute l'exemple achevé. On observe donc un courant qui semble abandonner l'autonomisme logiciste qui avait caractérisé le structuralisme classique.

5.1. Le corps comme terminus a quo

Mais il y a deux manières d'aborder la question du corps, que Jacques Fontanille distingue avec pertinence et clarté, même s'il n'économise pas, lui non plus, les guillemets :

> (1) le corps comme substrat de la semiosis, (2) le corps comme figure sémiotique. Apparemment, la distinction est facile à établir : dans le premier cas, le corps participe de la modalité sémiotique et fournit un des aspects de la 'substance' sémiotique ; dans le second cas, le corps est une figure parmi d'autres ; il prend alors la forme de figures du discours, figures de l'expression ou figures du contenu, qui résultent du processus de sémiotisation et de la 'mise en forme' du corps des acteurs. (2004, 16)

D'où le programme qui s'offre à la discipline, même si sa formulation comporte elle aussi pas mal de guillemets : « Entre le corps comme 'ressort' et 'substrat' des opérations sémiotiques profondes, d'une part, et les figures discursives du corps, d'autre part, il y aurait donc place pour un parcours génératif de la signification, parcours qui ne serait plus formel et logique, mais phénoménal et 'incarné' » (2004, 17). C'est bien ce que l'on trouve au bout du projet de sémiotique du monde naturel : une sémiotique charnelle.

Si nous entendons nous engager dans la voie indiquée par le Greimas de la sémiotique du monde naturel et prendre au sérieux l'idée du sensible, c'est donc en nous donnant les moyens de comprendre comment le sens prend son origine dans les expériences sensorielles et est façonné par celles-ci ; c'est en partant d'une sensorialité pleinement reconnue et en plaçant le corps au terminus *a quo* et non comme ce terminus *ad quem*, un corps appréhendé à la fois dans sa généralité et dans ses composants de base : la cellule et la matière.

Une telle théorie sémiotique permet non seulement de comprendre que les langages sont une poursuite de l'activité perceptive par d'autres moyens, mais aussi de rendre compte de certains fondamentaux des sciences du langage, comme l'importance qu'on y donne à la syntaxe, ou encore – j'y insiste – la conception différentielle et négative du sens. Mais ceci est une autre histoire.

5.2. La nature : variable et non « absolue »

Une telle sémiotique bouleverse aussi l'idée de nature, en la culturalisant. Car ce qu'on appelle la « nature » n'est pas un objet divin qui ne viendrait de nulle part et qui ignorerait la variation, comme le craignait Greimas. Sans doute la conception qu'avait ce dernier de la nature était-elle influencée par la doxa structuraliste du moment, qui ne pouvait penser les rapports entre nature et culture qu'en termes d'opposition radicale.

Lévi-Strauss s'exprime avec netteté sur ce sujet dans *Les Structures élémentaires de la parenté* : pour lui, il y a bien là « deux ordres exclusifs » et complémentaires. Sa phrase est célèbre « Posons (…) que tout ce qui est universel, chez l'homme, relève de l'ordre de la nature et se caractérise par la spontanéité, que tout ce qui est astreint à une norme appartient à la culture et présente les attributs du relatif et du particulier » (1949, 10). En résumant et en schématisant, on a d'un côté l'universalité des caractères naturels, de l'autre la variabilité des règles culturelles ; d'un côté ce qui est nécessaire, de l'autre ce qui est contingent.

Mais le rapport entre les deux n'est pas simple. Si pour Lévi-Strauss il y a opposition, pour Durkheim, c'est d'une superposition qu'il s'agit. Sa note *Société* du *Vocabulaire de la langue philosophique* (1975) de Lalande est célèbre : « La grande différence entre les sociétés

animales et les sociétés humaines est que, dans les premières, l'individu est gouverné exclusivement du dedans, par les instincts (…) ; *Les sociétés humaines présentent un phénomène nouveau, qui consiste en ce que certaines manières d'agir sont imposées ou du moins proposées du dehors à l'individu et se surajoutent à sa nature propre* » (71 ; je souligne). Et le sociologue de poursuivre dans ce texte datant de la fin de sa vie, « tel est le caractère des 'institutions' (…) que rend possible l'existence du langage, et dont le langage est lui-même un exemple » (*id.*). Il y aurait donc une nature donnée, à laquelle nous appartenons comme êtres biologiques, et à laquelle les institutions, comme faits de culture, viennent se surajouter. Pour trouver la nature il suffirait donc de gratter cette couche ajoutée. Mais la culture est néanmoins en quelque sorte incluse dans la nature, car, selon l'auteur de *La Division du travail social*, il est de la nature humaine de développer de la culture.

Qu'il s'agisse d'opposition, de superposition ou d'engendrement, toutes ces conceptions font que tant l'anthropologie que la sémiotique ont trouvé dans leur berceau une alternative douloureuse :

> soit renvoyer la gamme des comportements humains à des fonctions biologiques ou écologiques que le masque de la culture obscurcirait aux yeux de ceux qui en sont les jouets, soit poser que l'action de la nature se déploie toujours dans les termes de la culture, que celle-là ne nous est accessible qu'au travers des filtres que celle-ci impose, et donner ainsi tout pouvoir à l'ordre symbolique de faire advenir le monde physique à la réalité pour soi. (Descola, 2001)

Un pan important de la sémiotique a aujourd'hui choisi. Mais si l'on se situe dans une perspective historique, on verra que ce choix est tout sauf évident.

En effet, la nature varie au cours de son histoire (la vie est d'abord anaérobie, la géologie du quaternaire a peu à voir avec celle du primaire [6]). Par ailleurs, à côté de cette variation diachronique, il faut aussi tenir compte de sa variété synchronique : il y a non pas une mais plusieurs natures ; et même autant de natures qu'il y a de groupes de sujets, voire de sujets. On se souviendra ici du célèbre concept d'*Umwelt*, de Jacob Johann von Uexküll (1934) : chaque espèce vivante a une niche écologique – une nature –, qui est son univers signifiant propre (le ver de terre donne du sens à son environnement, en le découpant selon le dipôle lumière/obscurité, sens qui n'est pas celui que nous donnons au nôtre). Mais si l'espèce subit les déterminations de cet espace, en retour, elle détermine ses contours et agit aussi sur lui (c'est la catasémiose), de sorte que l'*Umwelt* porte la trace de son action (ce même ver de terre y fore des galeries). Cette double influence est bien constitutive d'une culture. Car, si l'on considère les choses sur le très long terme – par exemple en millions d'années –, et si l'on distinguer, dans le concept global de nature, les différents Umwelten, la différence entre nature et culture se résorbe. Et la résorption ne se fait pas au seul profit d'une nature conçue de manière étroite et réductrice : elle se fait aussi au profit de la culture. Ainsi, ni la nature ni la culture ne doivent être posées comme des premiers, comme des postulats, ne doivent être conçues comme autonomes, mais doivent être vues dans leur inextricable relation. La culture n'est en effet rien d'autre que le nom que nous donnons à une adaptation donnée à un milieu complexe, à un système par lequel s'organisent les activités d'une collectivité. Si vivre c'est se situer parmi les gradients et y réagir de façon pertinente, on a bien un ajustement, constitutif d'une culture.

Par ailleurs le concept de nature, et à fortiori celui d'histoire de la nature, peut lui-même être considéré comme un fait culturel.

A la question de savoir comment les êtres vivant organisent leur survie, on peut apporter une réponse résolument naturaliste : elle consiste à tenir que l'esprit et son fonctionnement

[6] Sa genèse s'inscrit dans la durée et correspond à des interactions, d'abord entre phénomènes physiques et chimiques, puis, à partir de l'apparition de la vie, à des interactions entre des organismes et leur milieu, et donc à des interactions entre des organismes et une culture.

sont liés à l'état physique du monde, duquel le sujet fait partie. On conviendra que soutenir cette thèse est tenir un propos relevant du discours scientifique. Or qualifier de la sorte le discours où nous inscrivons un propos de ce type n'empêche nullement de reconnaitre que dans le fonctionnement des systèmes de la pensée humaine on observe aussi un continuum, dont le discours scientifique ne constitue qu'un pôle. Pour certains, l'observation et l'expérimentation priment, et tout discours devrait se plier à ces impératifs, et se donner des règles précises comme la non contradiction ou le tiers-exclu, les autres discours étant disqualifiés comme impertinents. D'autres pourraient être appelés culturalistes : pour eux le discours de la culture (ou de l'art, ou de la foi) a également une pertinence explicative. De ce côté, l'expérimentation et l'observation ne jouent qu'un rôle réduit. Un rôle qui, notons-le bien, ne peut toutefois être nul : c'est en effet toujours sur la base de quelques faits qu'on élabore un système destiné à permettre une compréhension du monde. Reconnaitre que le rôle de l'observation ne peut être nul mène à défendre cette thèse : entre ces positions relatives à la connaissance, il y a non une opposition, mais bien un continuum sur un axe. On a d'un côté la portion culturelle de l'axe, où l'on retrouve l'art, le mythe et les symbolismes divers, et où l'observation et l'expérimentation qui mènent à la vérification ne jouent qu'un rôle très effacé (mais non nul), et de l'autre une portion scientifique, où ces principes sont donnés comme incontournables. Et tout discours peut se trouver n'importe où entre ces deux pôles. La littérature ou les livres sacrés, par exemple, sont bien des discours de savoir, mais dont la dialectique se situe près du pôle culturaliste.

Ainsi, pour certains, le monde physique est quasi inexistant, mais il y a de belles histoires ; pour d'autres, l'univers s'offre à la rationalité, et est mû par des forces que l'on peut chercher à expliquer. Pour les uns, le monde est en puissance d'être décrit, pour les autres, il est en puissance d'être chanté. Mais dans l'un et l'autre cas, on observe la prétention à fournir un système donnant l'impression que tout a une place. Sans doute l'homme n'a-t-il pas trouvé de meilleure technique pour dissoudre l'angoisse qu'il éprouve devant le monde comme être conscient.

On peut du coup non pas justifier les autonomismes culturalistes ou naturalismes, mais expliquer leur apparition dans les systèmes de pensée humains. Car s'il n'y a pas de justification à l'autonomie, on observe bien des processus d'autonomisation.

Ces processus sont dus à la complexité des phénomènes d'interaction et des moments historiques dans lesquels ils s'inscrivent. On s'aperçoit en effet qu'au cours du temps, les systèmes tendent à se cristalliser. Dès lors, au lieu de recevoir l'impact du monde extérieur et de s'y conformer ou d'y réagir – de procéder à leur mise à niveau –, ils peuvent tendre à une résilience totale. Ils donnent du coup forme au monde extérieur.

L'opposition nature-culture apparait bien, en définitive, comme l'ultime formulation d'un dualisme qui s'est historiquement exprimé dans une culture particulière. Et d'ailleurs, pour Philippe Descola (2001), l'ontologie naturaliste, celle qui « est le principe directeur de notre propre cosmologie et [qui] imbibe notre sens commun et notre principe scientifique » n'est qu'une des quatre types d'ontologies possibles, à côté des ontologies totémiste, analogiste et animiste.

Or, il n'y a de « réduction » possible des sciences de l'une aux sciences de l'autre que si l'on tient pour le dualisme typique. Il n'y a par contre aucune réduction qui tienne si l'on pose qu'entre le naturel et le culturel, il y a un continuum. Une polarité, mais avec une solidarité constante : voilà une configuration qui ne devrait pas étonner ceux qui sont familiers du concept d'axe sémantique.

Références bibliographiques

AAVV, 2011, « Le Débat », *Actes Sémiotiques* (2011), 114 [en ligne]. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2736> (consulté le 17 mai 2017)

BORDRON, Jean-François (2011), « Phénoménologie et sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 114 [en ligne]. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2743> (consulté le 17 mai 2017)

CASSIRER, Ernst (1933), « Le Langage et la construction du monde des objets », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 30, pp. 18-44.

DARRAULT-HARRIS, Ivan (2011), « Phénoménologie et sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 114 [en ligne]. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2734> (consulté le 17 mai 2017)

DELACROIX, Henri (1924), *Le Langage et la pensée*, Paris, Félix Alcan.

DESCOLA, Philippe (2001), *Anthropologie de la nature*. Leçon inaugurale prononcée le jeudi 29 mars 2001, Paris, Collège de France.

DORRA, Raúl (2005), *La casa y el caracol. Para una semiótica del cuerpo*, Puebla, Universidad Autónoma de Puebla-Plaza y Valdés, 2005.

DURKHEIM, Emile (1975), *Textes*, t. I, Paris, Minuit.

EDELINE, Francis (2008), « Des expériences visuelles aux énoncés linguistiques : contribution de la théorie des graphes », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne]. Disponible sur : http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2568

FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et Séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose.

GREIMAS, Algirdas-Julien (1956), « L'actualité du saussurisme », *Le Français moderne*, 24, pp. 191-203.

— (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.

— (1970), *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Le Seuil.

— (2006), « Entretien avec Algirdas Julien Greimas (1917-1992), *in* Jean-Claude Chevalier et Pierre Encrevé, *Combats pour la linguistique de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique*, Paris, ENS-Ed., 2006, pp. 121-143.

— et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

GROUPE μ (1992), *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*, Paris, Seuil.

— 1994, « Sens rhétorique et sens cognitif », « La rhétorique et la sémiotique. Rhetorics and Semiotics », n° spécial de *RSSI, Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry*, vol. 14, Montréal, Association canadienne de sémiotique / Canadian Semiotic Association.

— (2011), « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? Abrégé de sémiogénétique », *Signata. Annales des sémiotiques. Annal of Semiotics*, 2, 2011, n° spécial « La sémiotique, entre autres. Semiotics, among others », pp. 281-313.

— (2015), *Principia semiotica. Aux sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles.

— (2018), *Nouveau traité du signe visuel*, Paris, Allia.

HOFFMEYER, Jesper, EMMECHE, Claus (1991), *From Language to Nature. The Semiotic Metaphor in Biology*, *Semiotica*, 84, pp. 1-42.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1949), *Structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *La Phénoménologie de la per*ception, Paris, Gallimard.

— (1960), *Signes*, Paris, Gallimard.

SOON, Chun Siong, BRASS, Marcel, HEINZE, Hans-Jochen, HAYNES, John-Dylan (2008), « Unconscious determinants of free decisions in the human brain », *Nature Neuroscience,* 11, pp. 543-545.

UEXKÜLL Johann von (1934), *Mondes animaux et monde humain. Suivi de Théorie de la signification* (tr. fr., Paris, Denoël, Médiations, 1965 ; rééd. sous le titre *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Rivages, 2010).
WEGNER, Daniel M. (2002), *The Illusion of Conscious Will*, MIT Press, Bradford Books.
ZIEMKE, Tom, ZLATEV, Jordan, FRANK, Roslyn M. (éds.), *Body, Language and Mind:* vol. 1*: Embodiment*, Mouton, De Gruyter, 2007.

La sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive immanente

Waldir BEIVIDAS
Universidade de São Paulo/CAPES - Brésil

La science se crée comme un point de vue sur le monde
et non pas comme exploration.
(Greimas 1974, 11)

1. Introduction

Dans ses mouvements théoriques des dernières années, le champ de la sémiotique européenne s'est retrouvé aux prises avec le concept d'*immanence*. Il en est venu à occuper, pour les chercheurs, une place tout aussi centrale que gênante – on peut consulter, entre autres, les trois volumes de *Topicos del Seminário* des amis de Puebla, organisés par M. Luisa Ruiz Moreno et Alessandro Zinna (2014a, b, 2015).

L'immanence est devenue une pomme de discorde non seulement entre la sémiotique et d'autres théories du discours mais encore au sein même de la théorie sémiotique. Les uns la critiquent ouvertement, parfois avec de la virulence dans le style ; pour d'autres, le concept aurait déjà joué son rôle de contrôle méthodologique de la description ; l'adage greimassien, « hors du texte, pas de salut », s'étant périmé, il faudrait alors sortir du texte et amplifier l'immanence afin d'y intégrer le contexte, l'intertexte, les pratiques sociales, l'expérience des interactions, bref la phénoménologie globale du vécu humain. Pour faire face à la difficulté, on propose d'élargir le concept d'immanence, de l'exfolier en des *plans* d'immanence. En fait, on ne voit pas bien comment ces plans se distinguent du concept de « pertinence » ou des petites « ontologies régionales » pour les descriptions des objets spécifiques. Envisagé de la sorte, le concept d'immanence, à mon sens, perd de son élan ainsi que son pouvoir heuristique majeur : celui de gérer le soubassement de la théorie sémiotique depuis Hjelmslev.

Le présent texte envisage l'immanence par le biais contraire, peut-être très conservateur. Au lieu de minimiser son impact, je cherche, de fait, à mon échelle, à radicaliser ce principe et à amplifier sa gamme. Dans les dernières pages des *Prolégomènes* (1971a, 159-160), Hjelmslev avoue qu'il avait mis entre parenthèses des données transcendantes de la phénoménologie du vécu humain en faveur de l'immanence méthodologique de la théorie – en tant que geste de « limitation provisoire », disait-il. Il en découle qu'à la fin du parcours, immanence et transcendance se composeraient à un niveau supérieur, continue Hjelmslev, *fondé sur l'immanence* (160). Il est clair que, chemin faisant, on passe d'un niveau méthodologique à un niveau précisement *épistémologique* de la connaissance, dont la thèse maximale de Hjelmslev résume la portée : « La langue est la forme par laquelle nous concevons le monde » (*Essais linguistiques,* 1971b, 173).

Or il y a dans des textes de Greimas des formulations pénétrantes qui vont dans la même direction. Je reviendrai sur ce point, en argumentant que Greimas accueille la méthodologie immanente de Hjelmslev tout autant qu'il envisage sa Sémiotique comme une *épistémologie immanente* pour la connaissance humaine, en prennant la science dans sa globalité comme un langage unique, les sciences de la nature opérant sur le plan de l'expression, les sciences humaines se plaçant dans le plan du contenu de ce macro-langage. Cela peut nous amener à plaider en faveur de cette épistémologie immanente, que je nomme *épistémologie discursive,*

parce que c'est en tant que discours que les langages se réalisent pleinement (la langue naturelle, par principe, et les autres langages, par conséquence).

2. Le monde comme signifiance immanente au langage

L'un des textes greimassiens qui met le mieux en évidence tant l'accueil de la proposition immanentiste de Hjelmslev que sa promotion au degré épistémologique de la connaissance humaine est intitulé « Considérations sur le langage » (1970, 19-38). La théorie hjelmslevienne, inconnue à l'époque, y figure dès les premiers paragraphes, sans détour. Greimas signalait que cette méconnaissance relevait surtout du fait que ladite théorie ne se restreignait pas au domaine de la linguistique *stricto sensu* ; elle prenait son envol dans une amplitude plus grande : « Sa théorie du langage [de Hjelmslev] est en fait une théorie de la connaissance scientifique des objets de tous ordres dénommés 'langages' (et non des seules 'langues naturelles') » (1970, 20). Je me permets d'avancer deux interprétations divergentes de l'extrait susmentionné :

(i) chez Hjelmslev il n'était pas question d'objets de tous ordres, mais *seulement* de ceux dénommés langages, à côté de la langue naturelle ;

(ii) s'il s'agissait d'une théorie de la connaissance scientifique d'objets de tous ordres, ils devraient alors être tous considérés comme des langages.

Si l'on s'en tient à (ii), Greimas sera donc attiré par le radicalisme de l'épistémologie discursive : tous les objets au monde sont des langages, et, de ce fait, immanents. Par ailleurs, si l'on revient à (i) il y aura forcément des objets *hors-langage*, ce qui configurerait un résidu de réalisme naïf ou encore d'un nomenclaturisme, dans la formulation de Greimas, à en juger par le propos lucide et cohérent de R. Amacker (1975, 88) :

> Il n'y a pas, quant à l'arbitraire linguistique, de position médiane : ou l'on considère la langue comme radicalement arbitraire (…), ou l'on est, de façon plus ou moins explicite, plus ou moins directe, un nomenclaturiste.

Une lecture linéaire du raisonnement de Greimas semble imposer la première interprétation. Il reste à vérifier la façon dont le raisonnement se poursuit dans la suite du chapitre et, au demeurant, comment il permet la deuxième interprétation (c'est-à-dire : tous les objets au monde sont des langages). En effet, la contraposition entre les deux interprétations n'a rien de trivial. La difficulté comme l'enjeu sont millénaires. Je cite Greimas dans le texte même :

> C'est comme autant d'échos lointains des débats d'autrefois qui reviennent, avec les transpositions nécessaires, les mêmes problèmes essentiels : les structures que l'on décrit sont-elles « réelles » ou « construites » ? Existent-elles dans les choses ou dans les consciences ? (1970, 21)

Pour faire face à la difficulté, Greimas lève d'abord l'ambiguité dans l'usage des termes « langue » et « langage », en adoptant le vocable neuf proposé par Hjelmslev, « sémiotique ». D'emblée il ouvre la voie à une réflexion qu'il nomme « L'objet scientifique : une sémiotique » :

> Une épistémologie qui prend sa source dans la réflexion sur le langage ne peut que reposer, une fois de plus, en termes quelque peu différents peut-être, le problème du statut scientifique de l'objet de connaissance et de ses relations avec le sujet connaissant : *pour autant qu'elle amène à voir dans la science un langage à son tour*. (1970, 21 – italiques dans l'original)

L'emphase du raisonnement porte sur la science conçue *comme* langage, ce que je comprends comme une restriction au regard d'une éventuelle appréhension directe du monde,

en faveur d'une conception de l'objet scientifique même comme un objet devant se situer à mi-chemin entre la réalité à être connue et la théorie à connaître :

> La science n'est langage que dans la mesure où celui-ci est compris comme un lieu de médiation, comme un écran sur lequel se dessinent les formes intelligibles du monde. La connaissance, dès lors, cesse d'être subjective, sans résider pour autant dans les objets « réels ». (1970, 21)

Solution magnifique, qui évite le subjectivisme de la conscience ou de l'esprit constructeur, en même temps qu'elle remet en question le réalisme positiviste, qui veut que le réel se trouve posé et disposé au préalable. Le terme « réel », mis entre guillemets par Greimas, mérite ce relief, ne serait-ce que pour atténuer l'éventuel résidu de réalisme dans la citation antérieure, à défaut de l'éliminer complètement. Du moment que l'immanence du langage statue sur le caractère langagier des sciences, elle assure, en conséquence, une objectivité de structuration sémiotique au monde humain.

Quoique magnifique, la solution est, à mon sens, insuffisante : placer le langage dans la situation d'un « lieu de médiation », à mi-chemin, c'est avouer qu'il y a deux choses à être médiées ; c'est avouer que l'on ne sait pas comment résoudre le pôle de départ ; c'est enfin se voir obligé d'escamoter le problème moyennant l'appel aux guillemets – le « réel » – ce qui m'obligera, pour ma part, à revenir sur la question, comme un problème laissé en suspens.

Greimas poursuit son raisonnement, en y introduisant la proposition audacieuse qui considère chaque science en particulier comme une sémiotique particulière, le savoir général de l'humanité constituant « la totalité des sémiotiques » (1970, 22). Il met en relief sa compréhension, vigoureusement même : « la constatation que les objets scientifiques sont des langages n'est pas, par conséquent, d'ordre métaphorique (…) : *ils le sont de par leur origine et leur statut* » (1970, 24 – je souligne). Or, si chaque science configure une sémiotique particulière, et si cette compréhension ne se sert d'aucun détour métaphorique, on devra alors accepter la séquence des arguments : il faut comprendre l'univers scientifique global, du point de vue de la théorie du langage, comme « coextensif avec l'univers sémantique, découpé en sémiotiques particulières, définies chacune comme une hiérarchie relationnelle » (Greimas, 1970, 26).

Cette dernière formulation demande tout de même une correction. L'univers sémantique « découpé en sémiotiques particulières » est une expression qui peut suggérer que cet univers est antérieur aux découpages des sémiotiques particulières. Il en ressort, une fois de plus, un résidu de réalisme, toujours difficile à éliminer. En fait, du point de vue d'une radicale immanence de l'univers sémantique (parce qu'il est langagier) – on n'oubliera pas qu'il est coextensif à l'univers scientifique – la formulation la moins coûteuse, me semble-t-il, consisterait à inverser la perspective et à prendre en compte un tel univers sémantique, c'est-à-dire, l'univers scientifique dans son ensemble, comme la *résultante*, pas à pas, du développement des langages scientifiques en question et *en cours de construction permanente*. Il ne s'agit pas d'un partage des sciences ni de délimitations de quelque chose qui était déjà là, en amont (*a priori*), mais de constructions régionales de leurs sémantismes par les sciences locales, constructions régionales en progression, qui peuvent présenter d'éventuelles intersections sémantiques entre elles. L'univers sémantique global se présenterait en expansion continuelle, comme une résultante, toujours en aval (*a posteriori*), à l'image d'un grenier où s'accumulent les objets de connaissance, construits par la science humaine au fil de son histoire, davantage que d'une source primordiale et pleine d'où jaillirait l'eau qui y séjournait depuis toujours.

Greimas avance ses propos en cherchant aussi à encadrer les sciences humaines dans l'univers scientifique. A mesure que l'on investit la théorie du langage de « dimensions d'une épistémologie générale », dit-il, la séparation entre les sciences qui prend pour point de départ une division aprioristique, fondée sur des termes-objets – par exemple, homme *vs* nature –

sera dépourvue de sens. Au contraire, ce qui comptera seront les « propriétés structurelles ou procédurières » de chaque sémiotique particulière (1970, 27). La différence entre elles reposera sur le fait que les sciences naturelles, parce qu'elles ne décrivent que les structures discriminatives de l'univers physique, opèrent dans le *plan de l'expression* du langage global de la science, alors que les sciences humaines sont aux prises avec le sens investit dans les structures, ce qui correspond alors au *plan du contenu* et aux traces à la fois distinctives et significatives. Rien de plus conséquent que d'envisager les sciences, dans leur dessein majeur et global, comme « la construction d'un langage unique » (33).

Ces réflexions nous permettent d'assurer fiablement ce qui suit : si pour Hjelmslev les sciences autres que la linguistique se présentent comme « des théories relatives au contenu linguistique étudié indépendamment de la structure de la langue » (1966, 157), la distribution des rôles entre les sciences naturelles et humaines, par Greimas, offre la possibilité de l'immanence, sinon maximale et péremptoire comme chez le Danois, en tout cas *globale* et *efficiente*. Autrement dit, comme la science globale est un vaste langage, elle se doit de respecter foncièrement le principe de base de tout langage, depuis Saussure : le principe de *l'arbitraire*.

Il convient d'y avancer ; il faut défendre l'immanence, inexorable, déduite de l'arbitraire de l'acte sémiologique et amener la science globale à l'assumer. Cette tâche, nous devons en convenir, est d'envergure éminemment épistémologique. Le monde naturel et humain *devient* immanent. Nature et homme se retrouvent conciliés dans l'immanence du langage, quelque régionalisés que puissent être les sémantismes dans des sémiotiques particulières, dans des sciences particulières.

3. Déhiscences de la forme immanente

L'univers scientifique conçu donc comme un « macro-langage », régionalisé dans des sémiotiques particulières – les sciences naturelles pour le macro-plan de l'expression et les sciences humaines pour le macro-plan du contenu – il arrive qu'une nouvelle proposition de Greimas perfectionne encore plus un tel entendement. Il s'agit de la déhiscence que le Lituanien fait éclore du concept saussurien de *forme* et aussi de celui, hjelmslevien, d'*immanence*. Voyons, avant tout, l'évolution de la forme de Saussure à Hjelmslev.

L'évolution du concept de forme est un fait très connu et incorporé à la théorie sémiotique. Chez Saussure, malgré le fait qu'il a jeté les bases de la nature du langage dans l'expression célèbre – la langue est forme, non pas substance – ses formulations ont requis l'intervention de Hjelmslev. Malheureusement cette intervention a été peu répandue et mal assimilée par les linguistiques et par d'autres disciplines humaines déployées dans le cadre général du structuralisme. Je fais référence au fait qu'en maintes occasions dans le *Cours* où Saussure introduit le concept de forme, des flancs s'ouvrent à la fausse impression qu'il s'agit d'une forme *uniface*, forme unique tournée vers le signifiant seulement, ou encore forme unique qui combine deux ordres (hétérogènes) de phénomènes : « La linguistique travaille donc sur le terrain limitrophe où les éléments des deux ordres [signifiant – signifié] se combinent ; cette combinaison produit une forme, non une substance » (2005, 157).

La facilité d'entendement de la forme dans le plan du signifiant est proportionnelle à la difficulté d'appliquer la même procédure formelle au plan du signifié. Et cela a laissé de profondes et d'inégales empreintes sur la conception de la structure. Il est facile de vérifier que l'ancienne opposition entre *forme* vs *contenu* persiste obstinément dans les champs de la philosophie, de la sociologie, de la psychanalyse, de la théorie littéraire mais aussi chez bon nombre de linguistes, en dépit des années écoulées du structuralisme vigoureux du milieu du siècle dernier. La forme est bien admise à part entière dans le signifiant ; reste le contenu,

simplement homologué au signifié comme quelque chose sinon inaccessible à la formalisation du moins très résistante à celle-ci.

Autrement dit, au pôle du signifiant l'imaginaire général des linguistiques, philosophies et autres disciplines humaines attenantes, a concédé et concède toujours de bon gré le statut formel et structural ; au pôle du signifié tout est resté et reste encore dans une ambiance nébuleuse. La masse conceptuelle du signifié en est restée à ce point, masse sémantique, libre terrain pour des herméneutiques idiosyncratiques à la dérive. La magistrale formulation de Hjelmslev d'une *forme du contenu* pour le plan du signifié saussurien est passée inaperçue aux yeux de la communauté générale des sciences humaines, même dans les décennies d'essor du structuralisme. Voici la première déhiscence pour le concept saussurien de forme : il y a deux formes, l'une pour chaque face du signe saussurien, isomorphes quant à leur statut, distinctes quant aux règles internes de constitution : la forme de l'expression et la forme du contenu.

Le concept de forme du contenu a une valeur inestimable pour toute entreprise structuraliste, mieux, pour toute entreprise de la connaissance humaine. Quand cela nous tombe sur la tête, c'est comme (la pomme de) la gravitation de Newton : une fois découverte, on ne saurait y échapper. En effet, même si la chose prend l'allure de truisme pour les linguistes et sémioticiens, pour qui la pomme saussurienne est déjà tombée sur la tête, tellement évidentes sont les choses, l'exploit de Copenhague a consisté à comparer des phrases simples dans différentes langues pour y repérer combien différemment elles façonnent leurs contenus (*cf.* le fameux exemple de Hjelmslev *I don't know, je ne sais pas…* ou celui de Mounin et Guiraud *J'ai mal à la tête, me duele la cabeza* (espagnol)*, tenho dor de cabeça* (portugais)…).

La simplicité des exemples s'amalgame avec le poids de l'évidence éclatante des différentes *formes* par lesquelles les langues traitent leurs contenus, ou plutôt, les *forgent*. On y rajoute le fait que chacune d'elles peut démultiplier les formes de contenu en créant un sens proche, par des tournures voisines et différentes. Ainsi Hjelmslev théorise-t-il la double forme, celle de l'expression et celle du contenu :

> Nous constatons donc dans le contenu linguistique, dans son processus, une forme spécifique, la forme du contenu, qui est indépendante du sens avec lequel elle se trouve en rapport arbitraire et qu'elle transforme en substance du contenu (1971a, 69-71).

4. Greimas et la forme triple

Malgré des réserves qu'on peut tenir à propos de quelques passages du raisonnement de Hjelmslev dans ses exemples (*cf.* Beividas 2017, 78-88), on se doit de reconnaître la fécondité méthodologique de la théorisation de la « forme du contenu ». D'emblée, elle a conféré au champ des sémantismes des sciences humaines une vocation sinon de forte scientificité, du moins de contrôle de l'imaginaire des idiosyncrasies du chercheur, du moment où elle est née sous le sceau de la structure immanente. Et comme pour l'univers extrêmement labile des sémantismes humains nous ne comptons pas sur la punition de la nature, contrairement aux éléments chimiques qui peuvent exploser sous les yeux d'un alchimiste moins prudent, le concept de forme du contenu est le meilleur concept jamais imaginé pour un contrôle de l'investigation où les sémantismes (heureusement) n'explosent pas.

C'est dans ce contexte de réflexion que nous pouvons estimer un nouveau dédoublement déhiscent dans la proposition de Greimas à partir de la forme unique de Saussure et de la forme duelle de Hjelmslev. Effectivement, examinons un texte bref et dense de moins d'une dizaine de pages du sémioticien lituanien, intitulé « La structure sémantique » (1970, 39-48). Ce qui m'intéresse dans ce texte aussi court que difficile à interpréter, ce sont les intentions globales de Greimas :

(i) il cherche à « situer la structure sémantique dans l'économie d'une théorie épistémologique générale » (43) ;
(ii) il propose une conception de l'univers comme substance « progressivement articulée à travers les différentes sortes de langages » (45) ;
(iii) il tâche de définir les sciences comme « des langages construits, manifestant de façon spécifique la forme de la substance » (43) ;
(iv) il établit que les sciences « ne sont rien d'autre que des formes scientifiques construites comme des langages » (48) ;
(v) il présente, enfin, une tentative d'explication « du passage du référent extralinguistique au plan du contenu linguistique, c'est-à-dire à la structure sémantique » (46) ; en d'autres termes, il propose de rendre compte « du phénomène de l'intériorisation du monde extérieur » (48) et d'entrevoir la possibilité de postuler un plan homogène pour la description de l'univers scientifique et sémantique.

Dans ma lecture, ces propos se fondent tous sur l'hypothèse, alors lancée, qui consiste à exfolier le concept de forme dans trois niveaux d'articulation : une *forme linguistique*, une *forme sémiotique* et une *forme scientifique*. Pour pouvoir attester une autonomie nécessaire de ces formes les unes devant les autres, Greimas propose une réflexion pertinente sur le fait que, pour le plan de l'expression du langage verbal, il y a autonomie de la formation de la substance phonique (p *vs* b) par rapport à la substance graphique (deux ou trois jambes dans n *vs* m). Même si de telles catégories (phonématique et graphématique) n'ont rien en commun, elles ne provoquent aucun « changement dans les conditions de la signification » (42). Cela l'autorise à postuler une « forme de la substance » qui soit variable et autonome par rapport à la *forme linguistique* (sur le plan de l'expression).

Si l'on applique le même raisonnement au plan du contenu, on s'autorisera, dit-il, à « accepter en même temps que la *forme* qu'on appellera *sémiotique* de la substance soit différente de ce qu'on pourrait appeler la *forme scientifique* de la même substance » (42). Greimas propose un commentaire que j'ose ramener à un exemple : une science comme la chimie établit la formalisation de la substance à travers une formule syntagmatique comme H_2O, forme scientifique corrélée à une forme sémiotique, forme langagière en général, comme « eau » (avec tous ses sémantismes qualitatifs possibles dans des discours variés comme ceux de « santé », « régénération », « hygiène », etc.) ce qui, à son tour, correspond, dans un langage spécifique, comme la langue naturelle, dans une forme linguistique, par exemple, les morphèmes « eau », « baptême », etc, mais aussi dans d'autres langages non verbaux comme une photo de pluie, de vitrée mouillée, la peinture d'une goutte sur une feuille, ou d'une rivière qui coule, etc. Quoi qu'il en soit, on aurait trois formes correspondantes et transcodifiables dans leurs langages spécifiques : une forme scientifique, une forme sémiotique et une forme linguistique, ou plutôt, pour étendre aux autres langages, « forme codique » (*cf.* Beividas 2014, chap. 5).

La valeur de cette forme triple, pour l'hypothèse générale de l'épistémologie discursive de cet article, m'amène à voir dans le texte de Greimas plus que la modestie avec laquelle il se revêt. Au fait, dans l'ouverture du texte, Greimas se prémunit contre les pièges métaphysiques que l'univers sémantique nous tend toujours :

> La question de savoir si la structure sémantique est immanente et sous-entendue à l'univers sémantique, ou si elle n'est qu'une construction métalinguistique rendant compte de l'univers donné, peut être considérée comme non pertinente. Le sens apparaît toujours comme une donnée immédiate : cela suffit à l'homme pour vivre et agir dans un monde signifiant. (1970, 39)

Mais les résultats auxquels il arrive, même en face d'une apparente complication qu'il confesse dans sa proposition de forme triple, sont prometteuses. Effectivement, plus que de procurer des pistes fécondes pour comprendre le phénomène de l'intériorisation du monde

extérieur, c'est-à-dire, le passage du référent extra-langagier vers le plan du contenu langagier d'une structure sémantique ; plus que de dépasser la solution de continuité entre le monde « existant », celui des sciences naturelles, et le monde « signifiant », celui des sciences humaines ; plus que de procurer des pistes pour que l'on postule un plan qui soit homogène pour la description de l'univers scientifique et sémantique ; plus que tout cela, la valeur repose sur le fait qu'*il cesse d'y avoir* de telles dichotomies presque antinomiques – référent externe, référent interne, univers existant, univers signifiant, sciences de la nature, sciences de l'homme. Tout cela dans son ensemble compose un seul et même univers de statut discursif – à quoi s'applique la logique des raisonnements : univers discursif *immanent*.

5. En guise de spéculation : le langage comme le réel, le monde comme simulacre

Le concept d'immanence ainsi radicalisé, il nous invite à oser inverser quelques raisonnements millénairement pétrifiés. En fait, au lieu de prendre en compte les différents référents internes, langagiers, comme s'ils n'étaient que des « simulacres », plus ou moins « spéculaires », plus ou moins « motivés », d'un monde externe, supposé définitivement réel, c'est l'entendement inverse qui s'impose. C'est le monde naïvement pris comme réel qui transparaît comme un *effet de réalité*, comme un simulacre, spéctaculaire, des entités créés par l'architecture des formes langagières. En d'autres mots, le réel s'avère comme un immense spectacle des signes-en-discours, en *des* discours. Et cela au mode triple : par les formules des formes scientifiques, dans les discours physique ou chimique ($E = mc^2$; H_2O, …), par des formes sémiotiques des anthropologies humaines (terre, air, feu, eau) exprimées dans les formes linguistiques et/ou codiques disponibles (mots, photos, peintures, etc.).

Chacun à sa façon, ces référents, scientifiques, anthropologiques, codiques, tous immanents, simulent et se disputent un degré plus grand de « véridiction », ou d'« évidence », pour un monde supposé « réel » et « externe ». Quelques-uns simulent mieux que d'autres un spontanéisme immédiat pour le monde ; mais ce seront tous de simples *signes-en-discours*, de simples conséquences de la machinerie formelle des langages, par laquelle tous les discours, scientifiques ou non, projettent et construisent leurs substances cosmologiques ou noologiques. En somme, les sciences naturelles et humaines construisent et disputent des formes langagières, rivalisantes, et non des substances réelles, hypostasiées.

Si l'on pouvait se fier à une étymologie assurée, le monde se révélerait pleinement, pour ainsi dire, comme le grand « mensonge » – du bas latin *mentire*, de *mens, mentis* (≈ esprit) – c'est-à-dire, un vaste produit « mental », inventé langagièrement. Tout se passe comme si, sans garantie d'une vérité première ou d'une saisie certaine et directe d'un réel supposé ultime et vrai, on devait projeter et plonger le monde qui nous entoure dans un spontanéisme réaliste et objectif, via des langages. Ce faisant, *on fait comme si* tout était de la sorte. On oublie que « vérité première », « monde », « réel ultime », « réel vrai », « externe », tout comme « mensonge », partagent tous et la même provenance et le même destin… celui de n'être que des signes-en-discours. Ils ne font rien de plus que de nous rappeler et de nous remettre à « notre inévitable insertion dans l'univers clos du discours » (Greimas 1970, 8), ou plutôt, à notre inévitable insertion dans le monde *ouvert*, en expansion, des univers immanents du discours. Véritable exploit de l'esprit langagier, le monde apparaîtrait avant tout comme un remarquable spectacle… langagier. En paraphrasant le commentaire juste et définitif de Frederico Fellini sur le cinéma – « nous ne devons pas nous empêtrer dans les fantômes de la vérité. Le cinéma est un formidable mensonge qui a dû inventer tous ses détails » –, on pourrait dire, on saurait dire également : le langage est un formidable « mensonge » qui a sû *inventer le monde* dans tous ses détails « réels ».

Le mode d'existence du monde est un jeu millénaire entre des épistémologies (langagières) rivales. Il est trop tôt pour témoigner des étapes décisives du jeu, mais je pense qu'avec ce

genre de réflexions et de spéculations le principe d'immanence, langagier, pourra occuper davantage sa place. Ainsi commencera-t-il à gagner quelques points en avantage épistémologique dans le grand jeu existentiel de la nature et de l'homme.

Références bibliographiques

AMACKER, René (1975), *Linguistique saussurienne*, Genève, Droz AS.

BEIVIDAS, Waldir (2014), *Semióticas sincréticas : posições. A linguagem do cinema*, São Paulo : AnnaBlume.

— (2019), *La Sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive : une troisième voie pour la connaissance*, Limoges, Lambert-Lucas.

GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du Sens*. *Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

— (1974), « L'énonciation. Une posture épistémologique », *Significação. Revista Brasileira de Semiótica,* 1, Ribeirão Preto, Centro de Estudos Semióticos, pp. 9-25.

HJELMSLEV, Louis (1966), *Le langage*, Paris, Minuit.

— (1971a), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.

— (1971b), *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.

SAUSSURE, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Edition critique par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 2005.

ZINNA, Alessandro et RUIZ MORENO, Luisa (éds.) (2014a), « La immanencia en cuestión I », *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, 31, Puebla, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla.

— (2014b), « La immanencia en cuestión II », *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica,* 32, Puebla, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla.

— (2015), « La immanencia en cuestión III », *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, 33, Puebla, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, 2015.

2. Par delà le signe : générativité, narrativité

Réévaluation de la notion de « signe » dans la théorie sémiotique post-greimassienne

Pierre BOUDON
LEAP (Laboratoire d'Etude de l'Architecture Potentielle)
Université de Montréal (P.Q., Canada)

I

On sait que la notion de « signe », dans la théorie greimassienne, avait perdu le caractère constitutif qu'elle pouvait avoir dans la théorie saussurienne, lieu d'un partage différentiel entre signifiants et signifiés, au profit de celle d'*opération* sur ces signes dont la nature tombait au rang d'élémentarité neutre comparable à celle du symbole mathématique et/ou logique régie par des opérations algébriques. Toutefois, l'évolution de la théorie greimassienne à travers les différents intérêts de ses disciples (sémiotique des passions, sémiotique tensive) ont remis en question ce caractère « abstractisé », « opératoire », bref, « soustrait » de ces qualités sensibles.

Rétablir ce caractère constituant du signe ne veut pas dire se détourner radicalement d'une forme d'« universalité », prête à toute espèce de mise en situation programmatique (appliquer, par exemple, un même schéma méthodologique à toute espèce d'objets empiriques, littéraire, musicologique, architecturale, etc.) mais lui opposer plutôt une conception « polyverselle », multiplement polarisée, qui tient compte des différents *situs* dans lesquels se rencontrent ces objets d'analyse (disposition, voisinage, interface).

Cette situation n'est pas sans faire penser à celle, au départ, de la phénoménologie husserlienne (*cf.* celle des *Logische Untersuchungen*), notamment la constitution d'une *époché* comme opération abstractive des propriétés des objets *in situ* (soit, le suspens de leurs qualités « mondaines », aléatoires). Cette *époché* n'est pas réductible à une classification taxinomique comme dans le cas des « sciences » naturelles (botanique, zoologie) qui ignorent les contextes ambiants, privilégiant certains traits au détriment d'autres ; ce n'est pas non plus une simple description littéraire dont le terme n'est jamais précisable (ce qu'on pourrait intituler une « dérive » phénoméniste), dont le développement peut être indéfini. Ainsi, entre les signes comme expression polyverselle de l'analyse et les opérations qui président à leur rassemblement, nous pouvons situer la notion de « schéma organisationnel » (ou dispositif) impliquant un certain type de point de vue, un certain type de mise en ordre – bref, un certain type de mise en rapport « tout-parties » variant selon des points de vue[1]. Ce schéma organisationnel, multiplement défini, n'est pas sans faire penser à un « filtre » qui capte une « scène », la « polarise » d'une certaine façon parmi d'autres où le « détail » n'a de sens que par rapport à la totalité partielle qu'il implique – bref, qu'elle « met en scène » un certain type de rapport global-local.

1. Considérations générales

1.1. Introduction d'un schéma organisationnel

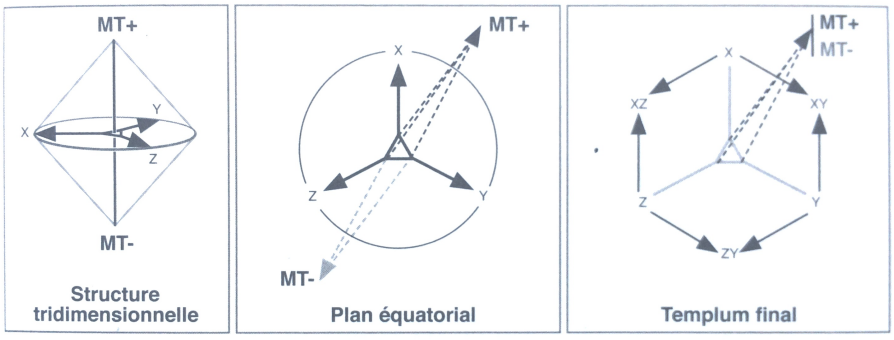
Cette notion du « schéma organisationnel » (ou dispositif de mise en forme) par rapport à celle de « proposition » formelle, nous la trouvons à l'origine de la sémiotique contemporaine

[1] Nous avons abordé ce type de problématique dans un article mis en ligne, « Un dispositif de catégorisation à la base d'un processus sémiotique d'agrégation » (2015), sur le site formes-symboliques.org.

chez C. S. Peirce où elle entre dans la définition de triades, telle que celle entre les expressions concomitantes d'« indice », d'« icône » et de « symbole ». Nous la rencontrons également dans la sémiotique d'A. J. Greimas, plus proche d'une linguistique structurale (celle de Hjelmslev) que d'une logique propositionnelle, avec la notion de « carré sémiotique » (constitué à l'origine par le croisement de deux couples de termes en opposition, A et non-A, B et non-B) – schéma dyadique dérivé en partie du carré logique d'Apulée. C'est dans ces différentes démarches d'exposition que nous devons aller chercher l'*organon* analytique permettant de constituer une « grille de lecture » exprimant un *moment* d'intégration dans un processus temporel d'élaboration. Dans les deux cas, Peirce ou Greimas, nous avons l'établissement d'une *formule complexe* à travers laquelle on peut caractériser des types de jugement que l'on pourra par la suite composer.

Pour notre part (Boudon, *Le réseau du sens* 1999, 2002), nous avons défini une structure de groupement plus complexe que les précédentes (en ce qu'elle comporte davantage de termes en corrélation) avec la notion de *templum*, expression imagée qui n'est pas sans rappeler la nature hexagrammique (et combinatoire) des constituants de base du *Yi-king* chinois. Ce qui différencie également cette structure des deux formules complexes précédentes (la triade peircéenne ou le carré sémiotique greimassien), c'est la nature profondément spatiale du *templum*, quasi-topologique ajouterions-nous, en ce que celui-ci exprime une forme tri-dimensionnelle permettant de développer une auto-générativité interne, à la manière des monades leibniziennes[2] : générativité ouverte par des métatermes {MT^+, MT^-} qui spécifient un « domaine de catégorisation », puis par la triade des termes de base {X, Y, Z} qui fixent un plan équatorial (de la sphère implicite dont les métatermes précédents sont les pôles antithétiques) ; enfin, par l'introduction des termes mixtes {XY, YZ, XZ} *entre* les termes de base qui « ferment » le cercle des relations corollarielles et alternant entre ceux-ci[3]. Ces termes mixtes sont des termes complexes en ce qu'ils correspondent à des « solutions de continuité », soit, à la fois, de *clivage* et de *passage* entre les termes de base ; ce sont des termes de médiation que l'on pourra éventuellement graduer par la suite.

Schéma abstrait du templum (a)



2.2. Explicitation d'un tel schéma

Le processus par lequel nous cherchons à caractériser une première forme de *templum* (en tant que formes de médiation) est celui, classique en philosophie, des rapports entre sensible et intelligible ; non pas comme passage graduel mais comme transformation au sens où ce processus exprime une discontinuité, à partir d'un état initial (*terminus a quo*) vers un état

[2] Ce dispositif peut être comparé à celui offert par P. Gardenfors (1994, 99-120). Dans son article, « Framework for Properties : Possible Worlds vs Conceptual Spaces », le schéma se trouve à la page 106.
[3] Expression empruntée à Peirce : « corollarielle » signifie une distinction entre « théorique » et « hypothétique ». Pour son explication, voir C. Chauviré, *Le grand miroir : Essais sur Peirce et sur Wittgenstein* (2003, 189).

final (*terminus ad quem*). Il s'agit d'un processus d'émergence au sens où les formes en tant qu'entités dissociables et identifiables ne peuvent être projetées directement dans un matériau inerte (ce qui suppose un dualisme *a priori* inexplicable sinon par introduction en force des termes) mais émerge d'un substrat selon un certain mode (à définir) de l'« apparaître ». Nous avons affaire, non à un dualisme logique, mais à un *couplage* physique (notion de corrélats) où les termes n'existent que dans leurs liaisons mutuelles.

2. Exemple d'application à un cas concret : indexicalité, icône, symbole

Considérons à nouveau notre schéma du *templum*, et plus particulièrement, la triade de base des termes {X, Y, Z} qui le constituent en tant que plan équatorial ; nous avons ainsi les rapports entre « indexicalité », « icône » et « symbole », suivant approximativement la répartition peircéenne mais avec cependant certaines modifications importantes.

Prenons le premier terme qui sera le point de départ de notre analyse : l'*indexicalité*. Par cette expression, nous entendons le geste d'ostension qui pointe vers différents référents mondains : *ceci est… une cafetière*, *cela est… une corbeille à pain*... Les déictiques (*ceci*..., *cela*...) employés ici constituent les marques d'une instauration monstrative (propre à un agent énonciateur) permettant d'établir une « sphère d'orientation » implicite à partir de ce dernier[4]. A propos de ces gestes (multiples) d'ostension nous pouvons parler d'une forme antéprédicative puisqu'elle associe une monstration (geste corporel) et un marqueur (déictique) en tant qu'*ancrage mondain* de la relation (notion d'*acte* en tant que *hic et nunc*). L'indexicalité est ainsi l'expression minimale d'un rapport instaurateur au monde, en deçà duquel il n'y a rien.

Précisons cette introduction d'une indexicalité ; nous avons, à la fois, un *acte de désignation* (pointage du doigt, direction du regard) qui est un geste et – ce dont nous n'avons pas encore parler – une désignation linguistique comme *acte de nomination* (*cf. Ceci est une cafetière*). Soit, deux types d'actes distincts.

2.1. Poursuivons notre description en introduisant maintenant le second terme de cette triade de base : la notion d'*iconicité*, complémentaire de l'indexicalité[5]. Celle-ci n'est pas un geste d'ostension (relation asymétrique) mais une forme en tant qu'être autonome et détachée (même minimalement, comme une tache, ce qui suppose un « support »). Celle-ci constitue la duplication d'une forme mondaine et une « semblance » (notion d'un « double », d'un « objet-fantôme » en tant que relation de similarité) en ce que ces deux formes sont dans un rapport de « mêmeté » (réflexivité), soit d'équivalence au sens le plus large qui soit : l'une re-produit l'autre, ce qui suppose toujours une action sous-jacente (propre à un agent énonciateur).

L'iconicité (qu'elle soit visuelle, auditive, tactile) renvoie à une constitution distincte dont les formants relèvent d'une structure quasi-topologique mise en place dans une synchronie sous-jacente, même si celle-ci réclame un certain temps d'élaboration (notions de frontières, de régions interne et externe, d'orientation, de détachement, etc.) que l'on peut assimiler globalement à une locologie[6] en tant que logique spatiale ; ou encore, de répartition en taches formant une étendue localisée dans un substrat.

---

[4] *Cf.* paragraphe (2.305) « [Un indice est] un signe ou une représentation qui renvoie à son objet non pas tant parce qu'il a quelque similarité ou analogie avec lui ni parce qu'il est associé avec les caractères généraux que cet objet se trouve posséder, que parce qu'il est en connection dynamique (y compris spatiale) et avec l'objet individuel d'une part et avec les sens ou la mémoire de la personne pour laquelle il sert de signe, d'autre part.» Extrait de l'ouvrage de G. Deledalle, *Charles S. Peirce, écrits sur le signe* (1978, 158.)

[5] L'ouvrage de J.-F. Bordron (2011), *L'iconicité et ses images*, et plus particulièrement la partie intitulée « L'iconicité » (145-175), constitue l'analyse la plus fouillée de cette problématique.

[6] Selon la définition qu'en donne M. de Glas dans son article « Sortir de l'enfer cantorien » (2009, 191-241). Cette théorie locologique a été appliquée à notre démarche dans *L'architecture des lieux, Sémantique de*

A partir de cette notion d'icône, nous pouvons dériver subsidiairement deux aspects en tant qu'expressions figurales dont on dira qu'elles forment les termes limites d'un spectre de possibilités : la notion d'*esquisses* au sens des *Abschattungen* de Husserl, comme dans l'art de la caricature où quelques traits suffisent à délimiter une tête, une posture, à préciser des traits faciaux au moyen de certains détails, et la notion de *simulacre* comme dans la photographie où le « cliché » caractérise des masses, un « grain », des intensités chromatiques, des profondeurs avec leurs avant-plans et leurs arrière-plans – soit l'expression d'un « double » (silhouette, objet-fantôme) du référent visé[7]. Entre ces deux modalités, on peut parler de la variation d'un remplissement intentionnel, au sens où elles expriment un mode d'accomplissement figural (notion d'aspect comme mode du regard porté sur les choses) qui entre dans la définition d'une activité.

Comme nous *allons* le voir peu après, nous dissocions clairement la notion d'icône et celle de diagramme (croquis, carte) en ce que ce dernier représente un terme mixte entre icône et symbole, alors que chez Peirce, ce diagramme (ou schéma) est une sous-catégorie stricte de l'icône.

Nous ajouterons finalement que, comme dans le cas de l'indexicalité, nous avons affaire à deux types d'actes superposés : acte de *projection* (*mapping*) et acte de *reproduction* en tant que conformité à un être préexistant.

2.2. Abordons maintenant la description du troisième terme de base de notre *templum* : la notion de *symbole*. Avec celle-ci, nous basculons véritablement dans l'ordre de l'intelligible (celui du prédicable ou conceptuel) alors que les deux précédentes participaient encore de celui du sensible (d'une perception). Le symbole exprime un couplage *dialogique* (deux moitiés réunies) et une forme d'arbitraire (un choix en tant qu'action). Pensons à la fonction du *sumbolon* dans la pensée grecque, celle d'un témoignage entre parties contractantes[8],

> Le mot symbole est pris ici, comme chez Platon, au sens originel se rapportant à l'usage des relations d'hospitalité : une pierre brisée en deux moitiés donne un couple de symboles : chaque fragment, conservé par les descendants de ceux qui ont noué des relations d'hospitalité, peut être rapproché de son complémentaire de manière à reconstituer l'unité primitive de la pierre fendue ; chaque moitié est symbole par rapport à l'autre ; elle est complémentaire de l'autre par rapport au tout primitif. Ce qui est symbole, ce n'est pas chaque moitié par rapport aux hommes qui l'ont produite par rupture, mais chaque moitié par rapport à l'autre moitié avec laquelle elle reconstitue le tout. La possibilité de reconstitution d'un tout n'est pas une partie de l'hospitalité, mais une expression de l'hospitalité : elle est un signe. »

Le symbole est donc le signe d'un partage (et d'une mémoire implicite qui l'accompagne) ; en tant que relevant de l'ordre du prédicable (et non uniquement du montrable ou du figurable), il introduit la notion de « règle »[9] en tant que mode d'une association (entre moitiés, entre parties contractantes) et d'une dérivation – règle qui représente alors une

---

l'édification et du territoire (Boudon 2013), notamment dans la Seconde partie : « Le lieu entre intériorité et extériorité » (94-139).

[7] Au simulacre correspond ainsi l'assimilation du *modèle* (idéel) et de son *expression* (pour une explicitation de ce rapport, voir notre texte en ligne « La question du genre comme nœud de relations sémantiques » dans *Actes Sémiotiques* (Boudon 2011, n° 114, schéma 17).

[8] J'emprunte cette citation à G. Simondon, *L'individu et sa genèse physico-biologique* (1964, 71).

[9] Selon J.-F. Bordron (2011, 161), « Dire en effet que la reconnaissance ne peut se faire que par le concept, ce n'est rien d'autre que d'affirmer la nécessité d'une règle afin de reconnaître ce dont il peut être question lors du moment iconique. On ne peut reconnaître un icône sans règle. Ou encore : on ne peut reconnaître un icône que s'il est soumis à une règle symbolique, si nous admettons que l'ordre symbolique soit précisément le domaine des règles. »

constante dans sa forme d'application (bien qu'elle puisse être révisable avec l'accord des parties) en ce qu'elle définit des types d'énoncés[10].

Le symbole est donc l'expression d'un couplage, d'une règle et d'un jeu au sens d'une compétition entre deux parties adverses. Tous les jeux de compétition (football, boxe, tennis, ping-pong, etc.) relèvent d'un ordre symbolique où l'arbitraire est représenté par le déroulement temporel de ces jeux : il faut un gagnant et un perdant, la partie se déroulant suivant des règles *arbitrées* (rôle essentiel de l'*arbitre* en tant que régulateur du jeu) en un temps délimité à l'avance[11]. Bref, le jeu comme activité ludique est un symbole dont on peut dire que les règles sont conventionnelles et dont la fonction pour un groupe social donné est emblématique : le jeu représente symboliquement (pensons aux Jeux Olympiques pour chaque pays) la société dans son ensemble (ses ambitions, sa fierté) ; bref, sa reconnaissance aux yeux des autres[12].

Enfin, à partir de la notion de symbole (comme précédemment, à partir de la notion d'icône), nous pouvons dériver subsidiairement deux aspects symboliques dont on dira qu'ils forment les termes limites d'un spectre de possibilités : d'un côté, la notion de *référence*[13] en ce qu'elle renvoie à un état de choses à caractériser par rapport à la notion de *représentation* (laquelle implique alors la conformité à des types[14]) ; de l'autre, la notion de *fiction* comme définition d'un univers de faits et d'actions que l'on peut intituler un « imaginaire » en tant que monde « projeté ».

2.3. Toujours à propos d'un couplage comme association bifide, nous n'avons pas considéré celui entre une forme prédicative (*cf.* linguistiquement, un *nom propre*) et une expression figurative (*cf.* iconiquement, un *emblème*) : un drapeau, un écusson (avec sa devise), une carte, représentent de telles associations couplées. Par contre, fonctionnellement, elle va être au fondement de ce qu'on intitule des diagrammes constitués par l'association d'un graphe et de sa légende. Dans ce cas, on peut dire que la légende initialise le graphe (lui donne un titre, un mode d'emploi), et surtout, en explicite les termes.

3. Explicitation des termes mixtes entre les termes de base

Après avoir défini la nature des termes de base du *templum* en tant que dispositif triadique, répartis selon une logique d'incompatibilité (et non de contradiction), abordons la question des termes mixtes qui les relient dans le plan équatorial afin de caractériser une clôture du domaine de catégorisation ouvert par les métatermes de départ $\{MT^+, MT^-\}$. Ces relations

[10] La règle représente un type d'énoncé qui n'est pas du même ordre que les énoncés ordinaires (ceux d'une conversation, par exemple). On parlera alors de la règle en tant que méta-nomination prédicative relevant de différents niveaux d'instanciation.

[11] Nous avons ainsi affaire à une expression publique et non privée comme dans le cas d'un entraînement où il n'y a ni gagnant ni perdant, ni arbitre, mais activité d'apprentissage.

[12] On dira également que cette définition du *jeu* comme activité de compétition exprime l'antithèse d'un *rituel* (pensons à la messe dominicale pour les chrétiens) ; bien que les rencontres entre compétiteurs observent un certain calendrier, ceci est bien différent de celui des rituels qui rentrent le plus souvent dans un « cycle de rituels » commémorant un panthéon divin. Enfin, si au jeu est associée la notion de *stratégie* pour des joueurs en compétition, cette notion est complètement absente des rituels où la règle définit un ordre et des attitudes rigoureusement déterminés.

[13] *Cf.* J.-F. Bordron, *op. cit.*, « Pour qu'il y ait *référence* il faut qu'il y ait *représentation* et donc l'usage d'une règle symbolique. Nous dirons donc que la référence n'est en aucun sens possible une propriété de l'iconicité. La relation de référence est la propriété essentielle des symboles et n'est pas concevable sans eux. »

[14] Cette notion de *type* renvoie à la constitution d'une prototypicité en tant que mécanisme d'une catégorisation « calibrant » les entités mondaines comme spécimens, allomorphes, hors-classes (monstruosité, difformité). *Cf.* notre texte mis en ligne, « Un dispositif de catégorisation à la base d'un processus sémiotique d'agrégation » (note 1 *supra*).

sont de nature corollarielle, comme on l'a dit, et constituent des entités bifides comme terme mixte : à la fois, en tant que *clivage* et en tant que *passage* d'un terme de base à l'autre, offrant une solution de continuité (*cf.* connexité) entre eux. Ce sont donc des termes complexes.

3.1. Considérons la notion de « diagramme » sous cet angle ; elle est bien différente de la constitution de l'icône, comme morphologie, comme vis-à-vis (il faudrait plutôt parler d'*hypoicône*[15]) et se rapporte au symbole en tant que couplage {Nom – Figure} permettant d'en caractériser les opérations. Un diagramme (ou schéma) exprime des relations sous une forme graphique et/ou cartographique[16]. On peut distinguer deux modalités générales de ces diagrammes : les uns représentent des « tableaux de corrélations » en tant que croisement de plusieurs variables (comme dans la notion de fonction algébrique) ; les autres représentent des « relations de repérage » (*cf.* repérages astronomiques en tant que mises en rapport entre des points célestes représentant différents corps ; repérages terrestres en tant que régions, frontières et relations de voisinage). Nous avons également, sous cette modalité, des relations d'arpentage qui sont à l'origine d'une discipline mathématique, la géométrie, et notamment au moyen de la relation de triangulation permettant une déduction entre trois positions (deux étant fixées). Bref, on dira que les diagrammes représentent des relations (par points et arêtes ou arcs orientés) et constituent (même embryonnairement) un calcul.

3.2. Toujours dans ce registre des termes mixtes (qui forment une triangulation inverse de celle entre les termes de base), abordons la question des rapports entre symbole et indexicalité – soit le terme initial exposé dans la présentation de ce *templum* en tant que geste de monstration (introduisant ainsi celui entre Acte d'énonciation et Forme).

Nous dirons que ce terme mixte renvoie à la notion (plurielle, disparate) d'« indices » en tant que *traces*, *fragments* ou *empreintes*, *marques*, laissées sur un support. On parlera à leur propos de « signes de vestigialité » en ce qu'ils expriment des résidus d'actions et/ou opérations qui ont été accomplies dans un temps antérieur (ou passé). Ainsi, dans une enquête policière, on cherche à « reconstituer » les actes et l'identité des personnes impliquées dans une action criminelle. Ce qui reste, ce sont les différentes traces laissées inconsciemment par le criminel (ses empreintes), par l'arme utilisée (types d'arme ou d'objet ayant servi au meurtre), par les réactions de la victime (traces de sang, marques de lutte, de mouvement de fuite). C'est également à travers l'identité de la victime (connaissance ou non du criminel, appartenance à un groupe, statut social, etc.) que l'on peut « reconnaître » l'identité du mobile liant le criminel et sa victime (crime crapuleux, vengeance, cupidité, attentat). Les divers indices (plus ou moins disparates en apparence) et surtout les liens qui les réunissent, constituent autant de corrélats renvoyant à une « personne » à identifier[17], ce qui est vrai pour toute forme d'enquête (crimes, accidents, enquêtes scientifiques, archéologiques) qui repose finalement sur cette notion d'une « vestigialité » des indices (notion d'un passé révolu dont il reste une collection de traces plus ou moins significatives). Ainsi, peut-on restituer une « histoire » à toute forme d'existence, que ce soit des phénomènes naturels (formation du cosmos, histoire de la Terre) ou des phénomènes culturels (civilisations disparues, époques historiques). On dira également que la corrélation synecdochique qui lie ces traces indiciaires,

[15] Pour un débat sur cette notion peircéenne passablement complexe, voir l'article de J. Fisette, « L'icône, l'hypoicône et la métaphore. Introduction à quelques éléments fondamentaux de la sémiotique de Peirce » dans *Ateliers de sémiotique visuelle* (Hénault, Beyaert 2004, 101-119).

[16] *Cf.* F. Farinelli, *De la raison cartographique* (2009).

[17] On connaît le thème de la nouvelle d'E. Poe, *Double assassinat dans la rue Morgue*, où tout concourt à définir l'« auteur » du crime, non comme un « homme » doué d'une force extraordinaire, mais d'un « animal » (en l'occurrence, d'un grand singe). Ce qui préside à l'enquête, c'est donc la cohérence entre ces divers indices qui mène à l'identification du criminel. *Cf. Le signe des trois, Dupin, Holmes, Peirce* (Eco et Sebeok, 2015 [1984]).

soit à un agent, soit à une entité sous-jacente, renvoie à un principe causal présupposé (*cf.* rapport de cause à effet autant que de partie à tout) dont ces indices sont le « produit » résultant – principes physiques comme dans le cas des événements naturels (cosmiques, écologiques) qui renvoient à des lois générales ; principes des « actions humaines » comme dans celui des individus qui renvoie à une « psychologie », à une « sociologie » du monde ordinaire. Les « indices » en tant que conjonction de gestes « réïfiés » d'une monstration[18] et de rapports symboliques sous-jacents, sont ainsi le lieu d'une présupposition multiple faisant appel à une temporalité, à une causalité, à des lois de composition en tant qu'ingrédience (méréologique) et formes prédicatives (identification, ordonnancement, classification). Par ailleurs, on ajoutera que c'est cette forme indicielle complexe qui « boucle » le schéma du *templum* dans son plan équatorial en joignant le terme de départ en apparence le plus élémentaire et son terme le plus « chargé » sémiotiquement : le symbole (ou « formes symboliques » faudrait-il préciser maintenant en tant que *prédication*).

Ainsi, si c'est la relation de *monstration* qui associe une indexicalité à des indices en tant que particules, par contre, ce sera celle de *signature* qui associera, par référence, un symbole à ces mêmes indices (la signature est auto-télique alors qu'un geste de monstration est télique). Ces indices peuvent ainsi porter un nom[19].

3.3. Il nous reste à considérer le dernier terme mixte de notre dispositif situé entre la notion d'indexicalité (acte de monstration) et celle d'iconicité (définie comme émergence d'une certaine morphologie en miroir). Nous l'intitulerons le « symptômal » en tant que manifestation incarnée d'un certain type de sensible (taches rouges, boutons, plaques violacées sur la peau) – soit un certain mode d'« apparaître » qui vient se superposer à un précédent. Ce symptômal est donc l'expression d'un « entre-deux » (une épaisseur, une couche) en tant qu'émergence d'un phénomène dont la source peut être « interne » au corps (*cf.* une irruption de boutons ou de cloques *causée* par une intoxication alimentaire), ou au contraire, « externe » au corps (la même irruption peut être causée par un frottement, au contact d'une substance nocive, une colle par exemple). D'où le caractère ambivalent du symptômal venant de l'intérieur et/ou de l'extérieur d'un « corps » (entité) comme « lieu de vie » qu'Husserl intitulait la « chair » en tant que phénomène vital et global[20].

Le symptômal est ainsi l'expression d'un « faire apparaître », d'une circonscription et d'une émergence ; présence cachée (située en dessous) au contraire des indices, à caractère discontinu, exposés précédemment (*traces*, *fragments*, *empreintes* ou *marques*) qui s'exposent sans qu'on les voie nécessairement. On dira ainsi que si les indices sont séparés, détachés en tant que *particules* (topologiques), d'un quelconque support, le symptômal (pluralité continue) est de son côté non-séparable d'un substrat, formant une *zone sensible* encadrée entre deux frontières ; bien que distinct, il « fait corps » avec son substrat et c'est pourquoi on peut parler d'une « substance » (iconique et/ou indiciaires), soit *esthésique*. Enfin, de l'icône, on dira par comparaison qu'elle constitue une *surface* (topologique) *encadrée*.

Voici maintenant le dispositif du *templum* auquel nous assignons les termes de l'analyse qui précède.

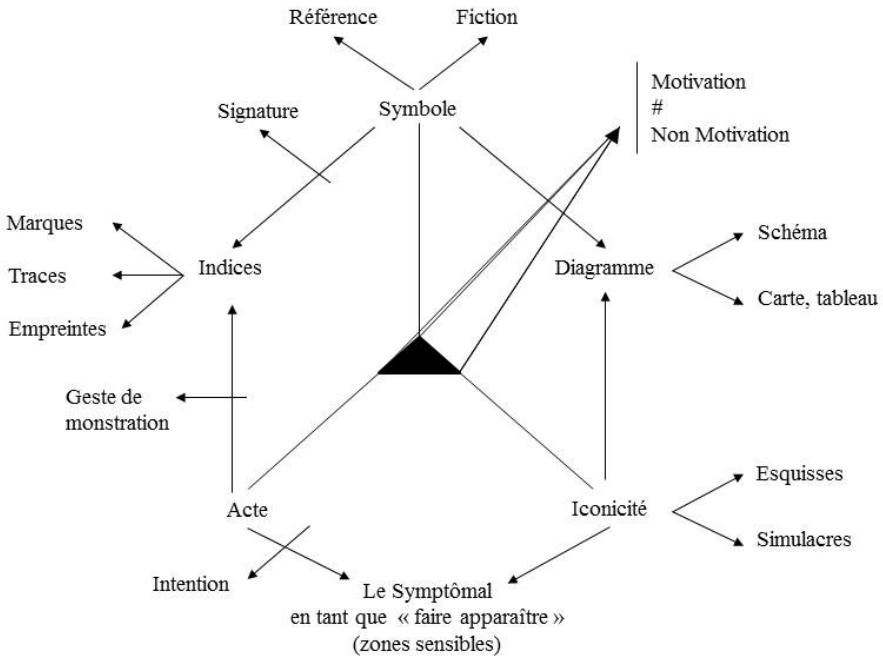
---

[18] Alors qu'au départ les gestes d'indexicalité spécifient ceux d'un agent qui désigne, qui oriente par le regard, qui interpelle spontanément, etc., on dira ici, par contre, que ce sont ces indices en tant qu'« états de choses » qui spécifient par présupposition la notion d'actions entreprises – Bref, nous avons l'inversion d'orientation d'un rapport {sujet-objet} (*cf.* voir comme exemple peircéen, (2.257) le cas typique de la *girouette* comme quatrième classe de signes en tant que *sinsigne dicent*) dans Deledalle (1978, 180).

[19] En un autre sens, c'est le rapport d'instanciation entre « type » et « occurrence » (*token*) dans le langage ordinaire. Les présages font ainsi partie de ce rapport symbolique.

[20] Par ailleurs, la notion de « milieu » substantiel a été définie par rapport à celle de « totalité » (*totus*) et de « multiplicité » (*omnis*) dans notre texte « Un dispositif de catégorisation à la base d'un processus sémiotique d'agrégation » (2015) mise en ligne sur le site <formes-symboliques. org> *Cf.* la note (1) *supra*.

Schéma instancié du templum (b)



Dans ce dispositif, nous avons deux principes de base :

- Celui d'une *continuité* de relation entre les termes (de base et mixtes) formant un enchaînement cyclique (et réitérable) puisqu'ils se confortent mutuellement ;
- Celui d'une *sédimentation* par superposition de propriétés qui se complètent ; soit celui d'une intégration constitutive de la complexité du système.

4. L'entité du signe comme complexité matricielle

Après avoir procédé à l'examen des termes (de base et mixtes) composant le plan équatorial de ce dispositif, revenons sur l'intitulé de cette « grille de lecture » qui constitue le passage obligé entre sensible et intelligible ; soit la caractérisation des métatermes {MT^+, MT^-} définissant génériquement ce domaine de catégorisation distribué en différents types d'acception (i.e. Relations d'indexicalité, d'iconicité, de symbolisation, et leurs médiations respectives). Nous dirons que ces différentes relations peuvent être synthétisées sous le signe d'une *Motivation* en tant que « rapport de signification » d'un point de vue épistémologique (et non psychologique)[21], soit l'étude de la nature et des types de *fondement* de ce rapport.

Pour nous, le « signe » n'est pas un élément segmentable et isolable, entrant dans la définition d'une combinatoire taxinomique à titre d'unités indécomposables mais la matrice d'une pluralité de fonctions dont les expressions s'appellent des « relations indicielles » (ou de nature synecdochique et/ou métonymique), des « relations diagrammatiques » (ou de nature métaphorique) et des « relations réactives » (ou de mise en résonance) ; soit des formes

[21] Pour définir cette notion de motivation en tant que pouvoir d'entraînement entre deux types de signes, nous nous appuierons sur l'ouvrage de M. Dascal, *La sémiologie de Leibniz* (1978) notamment le Chapitre V (103-134) : « Le rapport de signification » dont nous empruntons le titre.

résultant d'actions sous-jacentes (monstration et/ou référenciation, expression et/ou schématisation, contractuelle et/ou identifiante). Le signe n'est donc pas une entité strictement objective, close sur elle-même, mais une entité (biface), à la fois objective et subjective. Il s'agit donc d'une entité ouverte (contextuelle), dynamique (bipolaire, métaleptique[22]), instable (variationnelle). Leibniz aurait parlé d'une « entr'expression du signe » constitutive d'un *plan de l'expression* (au sens de Hjelmslev).

4.1. Résumons : au départ, nous avons une relation générique de complémentarité, appelée *Motivation*, comportant deux versants selon les métatermes de ce domaine de catégorisation : « signes motivés » et « signes immotivés », les premiers étant définis au moyen de relations de type causal ou de similitude (soit, de *nécessité* épistémologique) qu'on appellera « objectives » ou « naturelles » (pensons à la notion de *loi naturelle* telle que la « gravité » newtonienne) ; les seconds étant définis au moyen de relations de rapprochement (ou mise en rapport) – soit de relations *arbitraires* épistémologiquement – qu'on appellera « subjectives » (ressortissant de « choix » décisionnels). Notons que cette subjectivité n'est pas synonyme de *contingence*, ou hasard, puisqu'elle relève d'une évaluation judicative (principe de raison) ; soit, d'un certain nombre de possibilités permises et/ou offertes. L'*arbitraire* réside ainsi dans la sélection que fait un sujet en agissant.

En évoquant ces trois termes, *nécessité*, *arbitraire*, *contingence*, nous pouvons constituer un nouveau dispositif qui serait épistémologiquement le *fondement* d'une distinction entre « signes motivés » (ou naturels) et « signes immotivés » ; ce nouveau *templum*, couplé au précédent, définirait ainsi un statut fondationnel associé à des valeurs et/ou modalités aléthiques[23]. Ainsi, entre ces dénominations qui prendraient la place des termes de base, nous aurions comme termes mixtes les associant les notions de « particularité idiomatique » (en tant que particularité qui fonde un *point de vue* propre à une subjectivité[24]) entre celles de nécessité et de choix ; de « prévisibilité » plus ou moins grande entre la notion de choix et celle de contingence (ou hasard), et enfin, la notion d'« occasion » (que les Grecs nommaient « *kairos* » comme opportunité, comme rapprochement inopiné) entre celles de contingence et de nécessité.

Les métatermes de ce nouveau domaine de catégorisation seraient caractérisés par ceux de possibilité et d'impossibilité (permettant de préciser un certain nombre de cas potentiels – soit le domaine d'extension de ce champ – entre lesquels on peut choisir).

4.2. Revenons à cette distinction initiale entre « signes motivés », ou *naturels*, et « signes immotivés » que l'on appellera i*nstitutionnels* (c'est le cas du symbole en tant que contrat

[22] Soit, un brusque franchissement d'un niveau d'instanciation à un autre, d'un passage d'une position à une autre par renversement (complémentarité).

[23] Nous avons développé, d'un point de vue argumentatif, un tel type de dispositif dans notre *Le réseau du sens II, Extension d'un principe monadologique à l'ensemble du discours,* Sixième Partie, Chapitre III : « Les modalités aléthiques et déontiques » (Boudon 2002, 283-294).

[24] Pensons à ce passage de Leibniz dans la *Monadologie* : « 57. Et, comme une même ville regardée de différents côtés paraît toute autre, et est comme multipliée perspectivement ; il arrive de même, que par la multitude infinie des substances simples, il y a comme autant de différents univers, qui ne sont pourtant que les perspectives d'un seul selon les différents points de vue de chaque Monade. » A propos de cette situation médiane entre la nécessité (universelle) et la notion de choix (subjective), on évoquera *La philosophie des formes symboliques* de Cassirer analysée par J. Lassègue dans son ouvrage, *Cassirer du transcendantal au sémiotique* (2016, 219) : « Bref, l''objet' n'est pas ce terme extérieur que viserait l'activité – en supposant par ailleurs on ne sait quel « intérêt collectif » pour l'objet en question –, c'est bien plutôt *l'activité qui est l'objet de l'attention collective* et qui se manifeste dès lors comme objet sous l'aspect de son expression idiomatique elle-même. L'expression idiomatique n'est donc pas seulement un point d'appui indispensable mais sans vertu propre et dont il faudrait faire usage faute de mieux, elle est *ce par quoi une activité devient objet d'attention pour ceux qui la poursuivent* – et, dans le cas particulier de l'activité de langage, pour ceux qui parlent une langue particulière ».

instituant une communauté humaine ou d'un ensemble de règles caractérisant une dialogie en tant que modalités d'un échange). Dans le premier cas, les signes motivés couvrent le domaine d'une indexicalité et d'une iconicité à titre de présence matérielle (i.e. la notion de « substance » sémiotique), alors que dans le second, les signes immotivés couvrent celui des rapports symboliques en tant que rapports institués (entrant, par exemple, dans la définition d'une typicité des référents).

Entre ces deux domaines associés, que l'on pourrait encore intituler « plan des expressions » et « plan des contenus », nous retrouverions la position intermédiaire des termes mixtes de notre premier dispositif (« indices » d'un côté et « diagramme » de l'autre) qui participent de ces deux domaines, les articulant l'un par rapport à l'autre. Nous retrouvons ainsi la notion de « matrice du signe » dans sa complexité, partagée entre un plan de l'Expression et un plan du Contenu, un niveau de la Forme et un niveau de la Substance dans chacun de ces domaines.

Ainsi, à titre de « signes motivés » en tant qu'indices matériels relevant d'une indexicalité, on aura [25] :

a) *Vestigium*. Définition : « un signe de ce qui est localisé, laissé à la même place »... Cette définition implique que le « vestige » est un signe *conjonctif*, du type *métonymique*, car le rapport qu'il y a entre signifiant et signifié est un rapport de causalité : si le signifié (le « locatus ») n'avait pas été effectivement dans le lieu mentionné, il n'aurait pas laissé de traces. C'est un exemple typique de ce que Peirce nomme « indice ». Un exemple de « vestigium » donné par Leibniz est la cicatrice, qui est le « vestige de la blessure ».

b) *Symptoma*. Définition : « infirmité secondaire » (« morbus secondarius »). Aussi un exemple de signe *conjonctif*, mais plutôt *synecdochique* que métonymique, car étant un degré secondaire de la maladie, le symptôme en est une partie ; il ne la *suit* pas, mais l'accompagne.

c) *Sigillum*. Définition : « Un sceau c'est ce dont l'intégrité est un signe de l'intégrité d'une autre chose ». Ce qui est signifiant dans le sceau c'est donc sa continuité ou son intégrité. Il signifie de façon *métaphorique* (par analogie, en ce cas) car le signifié est aussi l'intégrité ou l'inviolabilité d'un objet. Cependant, le sceau signifie aussi de façon *métonymique*, car la rupture du sceau ne peut se faire qu'à travers la rupture de l'objet scellé. Nous avons donc ici un type de signe caractérisé par un double fondement du rapport de signification. Sa *fonction*, qui est d'empêcher la violation de l'objet scellé, impose une caractéristique spéciale au signifiant de ce signe : sa reconstruction, après être brisé, doit être difficile.

d) *Signatura*. Définition : « c'est un signe des puissances (d'une chose) tiré de (sa) forme extérieure ». Leibniz se réfère ici à un type de signe très répandu et étudié pendant la période « pré-classique » (xvie siècle, surtout). Il mentionne en effet le *Traité des Signatures* de Crollius, qui est de cette période. Foucault a étudié soigneusement les « signatures » (1966, 40-45) et il est clair, d'après son témoignage, qu'il s'agit de signes essentiellement *métaphoriques*. Voici un exemple de signature, donné par Crollius et reproduit par Foucault : « Il y a sympathie entre l'aconit et les yeux. Cette affinité imprévue resterait dans l'ombre, s'il n'y avait sur la plante une signature, une marque et comme un mot disant qu'elle est bonne pour les maladies des yeux. Ce signe est parfaitement lisible dans ses graines : ce sont de petits globes sombres enchâssés dans des pellicules blanches, qui figurent à peu près ce que les paupières sont aux yeux » (1966, 42)

Le rapport qu'il y a entre les graines de la plante et l'œil est un rapport de ressemblance, plus particulièrement d'analogie. Cependant, ce n'est pas la graine qui est signe (ou signature) de l'œil. Le signifiant n'est pas à proprement parler la graine, et le signifié n'est pas l'œil. C'est le rapport (analogique) graine-œil qui est le signifiant ou la signature. Son signifié, d'autre part, est lui aussi un rapport, à savoir, la « sympathie » ou « affinité » qui existe entre la plante (entière) et les yeux (ou plutôt la cure des maladies des yeux). Mais la sympathie est au XVIe siècle l'une des quatre figures de la ressemblance (convenentia, aemulatio, analogia et sympathia ; p. 40). Nous avons donc un signifiant qui est un rapport de ressemblance et un signifié qui est un rapport de ressemblance : il est clair donc que le rapport signifiant-signifié est lui-même un rapport de ressemblance, c'est à dire métaphorique.

[25] Nous reprenons un long passage de l'ouvrage de M. Dascal (1978, 123-127) afin de situer les rapports d'intrication que l'on peut établir entre les notions de « signes motivés », ou *naturels*, et de « signes immotivés », ou *institutionnels*, caractérisant la définition du signe comme matrice et comme stratification en différentes couches, tant par Leibniz que par les sémioticiens contemporains (Peirce, Hjelmslev, Greimas, notamment).

e) La définition de *symbolum* donnée dans la table de définitions ne dit rien sur le type de rapport de signification. (« Symbolum est signum factionis seu sectae, vel etiam consensus cuiusvis » (A, VI, ii, 500). La ressemblance du signifié de ce type de signe avec celui des « insignes » (d'un collège) suggère une ressemblance aussi dans le rapport de signification, qui serait alors essentiellement immotivé. Cependant, certains usages de ce terme indiquent un rapport *métaphorique*. Par exemple, le transfert de propriété est dit être *symbolisé* par le transfert d'une clé (A, VI, ii, 74).

Parallèlement, à titre de « signes immotivés » (arbitraires) en tant qu'indices institutionnels relevant d'une iconicité, on aura :

a) *Insigne*. C'est un signe arbitrairement choisi pour indiquer une personne (« signum personae arbitrio eius electum », A, VI, ii, 501) ou une institution (« insigne Collegii », A, VI, ii, 11). Par exemple, l'addition du signe « + » ou n'importe quel autre signe graphique au début des lettres écrites par la personne, ou l'usage d'un tracé particulier dans l'écriture, ou encore le cachet (« signetum ») d'un notaire (A, VI, ii, 501).
D'après sa définition, l'insigne est un signe immotivé. Cependant, suivant sa *fonction*, le type de rapport de signification qui la caractérise peut changer et devenir parfois motivé. Ainsi, si le but de l'insigne est de permettre la reconnaissance aisée de la personne qu'elle « signifie », elle doit être choisie parmi les événements ou gestes les plus remarquables de la personne ou de ses aïeux (A, VI, ii, 501), ce qui montre qu'il doit y avoir une certaine connexion entre signe et signifié, connexion qui restreint l'immotivation de l'insigne. De même, les insignes des « Collegia » (fraternités, ordres monastiques, etc.) ne sont pas arbitraires, mais sont déterminés par l'origine, par la fin ou l'objectif, par la manière caractéristique par laquelle agissent les membres, ou par une autre circonstance quelconque du « Collège ». D'autre part, si sa fonction est d'éviter des falsifications de documents, il convient que l'insigne soit immotivé au plus haut degré, et, aussi, difficilement perceptible (ce qui est déjà une détermination de la nature de son signifiant).
Entendons-nous bien sur cet exemple, pour éviter toute interprétation erronée. Le fait qu'un certain signe particulier soit choisi pour insigne d'une institution ou d'une personne repose toujours sur un choix, qui, n'étant pas totalement déterminé, comporte toujours une certaine mesure d'exercice du libre-arbitre de celui qui choisit, c'est-à-dire, une mesure d'« arbitraire ». Mais cela ne regarde que la composante psychique du rapport de signification, le choix étant équivalent à l'implantation de l'habitude de voir dans ce signe l'insigne de telle personne. Cette mesure d'« arbitraire » existe dans tout signe précisément en vertu de son fonctionnement comme tel. Parfois, cependant, le choix est *fondé* sur des rapports objectifs ; alors il est « motivé ». Mais il doit être clair que des rapports objectifs de similarité et de conjonction entre un « Collège » par exemple, et d'autres choses ou circonstances existent en nombre pratiquement illimité : lieu, fondateur, origine, « modus procedendi », etc., sont tous liés au collège par des rapports déterminés. Tous ces rapports sont des candidats potentiels pour fonder le choix, mais cette pluralité même montre que l'élément d'arbitraire caractéristique du choix ne disparaît pas lorsque le signe est « motivé ». Autrement dit, cela confirme le fait que dans tout signe, la connexion psychique est toujours nécessaire, comme l'a signalé Leibniz. D'ailleurs, le terme d'arbitraire pour désigner cette caractéristique n'est pas heureux : il serait préférable de garder les termes leibniziens de « connexion » ou « expérience » cognitive, pour éviter des malentendus.

b) Plusieurs types de signes sont définis sans qu'aucune indication sur la nature du rapport de signification qui leur est propre soit donnée. Dans certains cas, cela peut être interprété comme signifiant que ces types de signes comportent tous les types de rapports de signification possibles. C'est le cas des *mots*, par exemple, dont la définition « Vocabulum est sonus articulatus nota signumque cogitationis » (A, VI, ii, 488) ne mentionne que des caractéristiques du signifiant (« sonus articulatus »), du signifié (« cogitationis ») et de sa double fonction (mnémonique et communicative : « nota mihi, signum aliis » – note marginale de Leibniz).

4.3. Il nous reste un dernier couple de termes catégoriels à définir, entrant dans la spécification du signe : le rapport entre ce que Leibniz nommait « comparatio », caractérisant (virtuellement) la notion de *paradigme* en tant que corrélation et la notion de « connexio » caractérisant celle *syntagme* en tant que succession (Dascal 1978, 106,118 (tableau)). – Toutes deux renvoyant à un principe cognitif de liaison et/ou de mise en relation. En termes mathématiques contemporains, on pourrait également parler de relations d'*équivalence* dans le premier cas et de relations d'*ordre* dans le second. Dans la longue citation précédente empruntée à l'ouvrage de M. Dascal, ce couple de termes catégoriels renvoie à ceux de « connexion », « conjonction synecdochique », « conjonction métonymique », « association métaphorique », « analogie », « figure de la ressemblance », permettant de définir les rapports

entre signes motivés (*cf.* indexicalité et iconicité) et signes immotivés (*cf.* rapports symboliques).

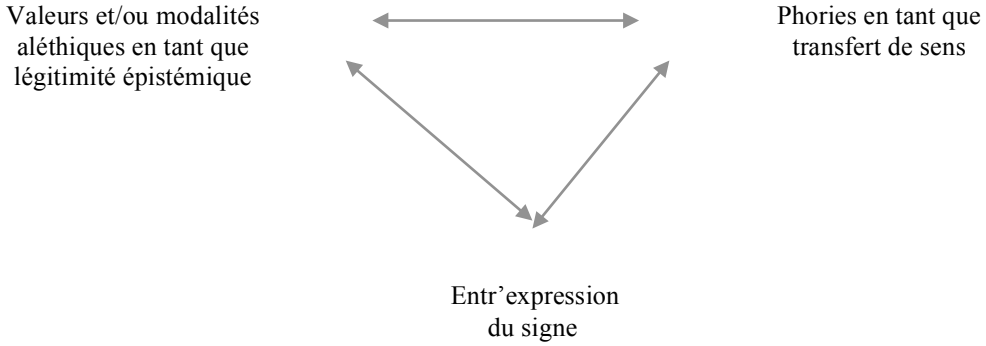
Ainsi, à partir du dispositif central du signe, nous allons, comme précédemment à propos du rapport triadique entre *nécessité*, *arbitraire*, *contingence* (valeurs et/ou modalités aléthiques), caractériser un nouveau *templum* (sous-jacent et pendant du précédent)[26] portant sur la définition de ces différents types de mouvement, appelés « tropes » en rhétorique, et que l'on peut caractériser plus largement comme « figures phoriques » en tant que transfert de sens[27].

Ces mouvements principaux, au nombre de trois, seront appelés « métaphore », « métonymie » et « métalepse »[28], lesquels relèvent d'une triade de base à titre de termes mixtes ; les termes de base en sont ceux d'*homologie* (analogie en tant que correspondance entre métaphore et métonymie), d'*antithèse* (entre métaphore et métalepse) et de *répétition* (ou déplacement, entre métonymie et antithèse). A ce dispositif sont associés enfin les métatermes d'origine leibnizienne déjà mentionnés de « comparatio » et de « connexio » définissant ce domaine de catégorisation gouvernant ces mouvements phoriques.

On dira ainsi que ces deux derniers *templa* subsidiaires, celui des valeurs et/ou modalités aléthiques et celui des mouvements phoriques, constituent un entrelacement fondateur avec celui du signe – ou plutôt d'une « entr'expression du signe » telle que la concevait Leibniz – en tant que *acte d'indexicalité*, *iconicité*, *symbole*, dont nous sommes partis.

Soit le schéma :

Schéma d'association en trois parties constitutif du signe comme transfert (c)



Récapitulons notre démarche ; l'entr'expression du signe peut se lire à deux niveaux distincts, local et global. Localement, il exprime une forme d'inscription en termes d'indexicalité (monstration, référenciation), d'iconicité (schématisation, figurativisation) et de symbolisation (relevant d'une dialogie, d'un imaginaire). C'est par ailleurs le résultat d'une application sous-jacente venant de deux autres *templa*, l'un l'investissant d'une forme de valeurs et/ou de modalités aléthiques lui offrant une légitimité comme fondement ; l'autre le caractérisant comme mouvements phoriques (déplacement, rapprochement, basculement) à titre de liaison métaphorique, métonymique et, enfin, métaleptique.

L'entr'expression du signe désigne donc, localement, un fonctionnement interne entre types d'apparaître (indice, symptômal, diagramme) et globalement, un entrelacement entre trois formes de dispositifs nécessaires quant à son établissement.

[26] Dont nous avons déjà exposé l'analyse (*cf.* Boudon, 1999, 146).
[27] Cf. Cl. Zilberberg, *La structure tensive* (2012), pour la définition du concept de *phorie*.
[28] Pris au sens d'un brusque franchissement d'un niveau narratif à un autre.

A propos des métatermes de cette entr'expression du signe (*cf.* signes motivés ou naturels et signes immotivés ou institutionnels), on dira qu'ils jouent le rôle de « clé » (au sens musical) ; entre eux, on aura ainsi un mouvement phorique de basculement (et non de négation[29]), soit une métalepse, entre un registre inférieur relevant des signes motivés (ou naturels) caractérisant l'ordre du sensible et un registre supérieur relevant des signes immotivés (ou institutionnels) caractérisant l'ordre de l'intelligible. Ce mouvement de passage d'un registre à l'autre peut être effectué de deux façons, symétriques et inverses : mouvement d'« abstraction » d'un registre-bas vers un registre-haut, et symétriquement, d'un registre-haut vers un registre-bas dans une « réification » (matérialisant ainsi des symboles de représentation sous la forme d'artifices jouant par la suite le rôle d'*organon* pour un calcul).

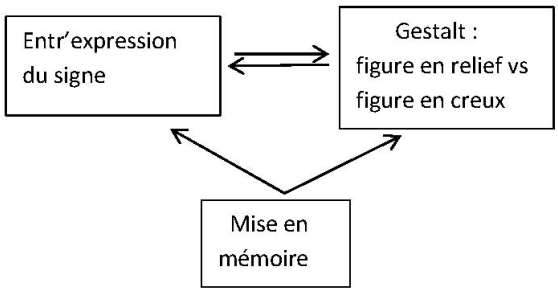
II

Nous ajouterons maintenant qu'un tel dispositif catégoriel n'est jamais isolé mais qu'il est fondamentalement associé à d'autres (ce que nous avons dénommé un « réseau du sens »[30]) en ce que les valeurs de ce dispositif renvoient, par correspondances, à d'autres concomitantes.

Ainsi, dans le cas présent, nous dirons que le dispositif d'une « entr'expression du signe » n'a de sens que par rapport à celui d'une constitution de la notion de *Gestalt* (au sens de la théorie du même nom) en tant que fondement de la notion de figurativité perceptive, associée également à celui d'une scansion temporelle modulée selon les moments d'une « remémoration » (travail de réorganisation en mémoire), de « commémoration » (en tant que retour périodique correspondant à une ritualisation) et du « Présent vivant » (selon l'expression husserlienne, en tant que *continuum* indivis).

Minimalement, nous avons ainsi un système composé de trois dispositifs auto-corrélés sous la forme suivante :

Auto-corrélation de base entre une Entr'expression du signe, une figurativité perceptive et une temporalité mémorielle (d)



Ce système, basé sur des présuppositions réciproques (*cf.* renvois des uns aux autres) constituerait le point/moment d'émergence d'un flux.

5. Mise en rapport des trois templa : formation d'un mini-réseau

Afin de coordonner notre démarche, reprenons la structure de notre dispositif de schématisation en l'appliquant cette fois-ci à la notion de *Gestalt* (ou figurativité) ; nous allons voir que celle-ci correspond au développement de la notion d'iconicité basée sur celle de duplication (*cf.* comme dans celle du cube : figure à la fois du dédoublement, de la complémentarité en tant qu'énantiomorphe, et de couplage).

[29] Nous avons affaire à un passage discontinu et non à une rupture.
[30] Cf. la note (2) *supra*.

5.1. Dans la *Gestalttheorie*, l'opposition primaire est celle d'un rapport figure/fond ; nous pensons que cette dualité (inversive) est insuffisante et nous voulons la transformer en une triadicité de la forme : « figure en relief », « figure en creux » et « fond » (ces trois expressions recouvrant notre triangulation de base)[31]. A la figure en relief, de type générique, correspond le déploiement des formes positives qui caractérisent une saillance paysagère (spécifiable au moyen de certains traits, *arbre*, *montagne*, *vallée*, *cours d'eau*, etc.). Inversement, nous aurions une figure en creux qui exprime négativement son *duplicata*. Pensons à des couples tels que le corps et son ombre, le corps et le souffle (ou encore, le corps et la voix, le visage et le regard), le corps et ses émanations (odeurs), etc. Dans tous ces cas, nous avons la duplication d'une « même » forme en deux parties, l'une exprimée par ses saillances, l'autre exprimée par ses creux, les « contours » correspondant à la zone d'inflexion entre ces deux versants de la figure. Aussi, figure en relief et figure en creux représentent un couplage de base auquel on opposera (par complémentarité diamétrale) la notion de fond qui constitue l'envers de cette tension oppositionnelle ; la notion de fond n'est pas à proprement parler une figure puisqu'elle est sans contour, uniforme, neutre (*ni, ni*); elle n'est que le *faire-valoir* d'une figurativité départagée subsidiairement en saillances et en creux. Notre triangulation de base exprime ainsi de manière gestaltiste une tension entre ces trois pôles concomitants.

5.2. Aux termes mixtes vont correspondre ainsi autant de solutions de continuité entre ces trois pôles.

Considérons, par exemple, le rapport entre figure en relief et figure en creux : apparemment, nous avons une opération de basculement de l'une à l'autre, cette opération jouant sur les contours en tant que zone d'inflexion permettant de « passer » de l'une à l'autre[32]. Dans la *Gestaltpsychologie*, nous avons une instance intermédiaire qui caractérise ce mouvement : la notion de « figure ambigüe » (*cf.* le *lapin-canard*, la *jeune femme & la vieille femme*, le *cube de Necker*, etc.). Nous avons une figure intriquée dont seule une focalisation du regard sur *un* point de vue permet d'annihiler l'autre. Ce mouvement de basculement d'un point de vue à son complémentaire peut être syntagmatisé en plusieurs états successifs (comme dans l'exemple fameux des « poires » et de Louis-Philippe dû à C. Philipon[33]).

Considérons maintenant la même opération de « passage » entre figure en relief et fond ; apparemment, nous avons une rupture brutale, définissant des « plans » distincts puisque une figure « s'enlève » sur un fond (*cf.* elle s'en détache). Toutefois, là encore on peut insérer une solution intermédiaire comme terme mixte dans la notion de « halo » (l'exemple célèbre peut être la figure du Christ ressuscité dans le retable d'Isenheim, 1512-16). Ce halo « nimbe » la figure et crée une zone graduelle définie par des intensités chromatiques et/ou lumineuses. Cette forme d'*aura* (ou de rayonnement) entourant les figures en relief se retrouve dans toutes les recherches pour définir les zones nimbées, les masses nuageuses et/ou vaporeuses (chez Turner, par exemple)[34], soit une fusion étendue des formes, de leur distinction en tant que figures en relief à leur évanescence en tant que fond nimbé. Cet entour de la figure, c'est peut-

[31] Nous avons déjà développé une telle démarche dans notre ouvrage, *L'architecture des lieux Sémantique de l'édification et du territoire*, Première Partie (2013, 64 *sq*.).

[32] En termes de tropes langagiers, on évoquera la notion de *paronymie* en tant que « double description » comportant deux niveaux de lecture, comme s'il s'agissait des deux faces d'une même figure.

[33] Cf. E. H. Gombrich, *L'art et l'illusion* (1971, 426). Ce passage d'un basculement à une suite d'états successifs constituera ce que nous entendrons un peu plus loin par « déploiement syntagmatique d'une figurativité » en tant que forme évolutive.

[34] Ces recherches ont pour origine le *sfumato* chez Vinci définissant extensivement une « perspective » naturaliste opposée à une perspective artificielle ou géométrique (celle qui a recours aux traits nets, lignes, contours, plans).

être ce qu'entendait Benjamin dans la notion de l'*aura* de l'objet dont les formes mécaniques (industrielles) auront détruit la consistance pour ne laisser que des figures « dénudées » (soit l'annihilation de la région externe enveloppante)[35].

Enfin, dernier cas de figure, nous avons le rapport entre figure en creux et fond. Dans l'usage de ces deux expressions, figure en creux (semblable à une matrice[36]) et fond, nous voyons la différence d'acception : la figure en creux est encore une présence, même négative (comme dans les « mains négatives » préhistoriques), même différée, alors que le fond est « rien » puisqu'il n'est que le faire-valoir de différentes figures « exposées ». Ainsi le terme mixte qui pourrait remplir cette fonction d'un passage entre l'un et l'autre serait la notion d'un « vacuum » (une lacune) faisant disparaître l'idée même d'un fond comme écran, comme support implicite. Ce n'est pas la feuille de papier sur laquelle on peut tracer des figures, c'est un « trou », une « déchirure », une « lacération » comme dans certaines expressions contemporaines, par où s'évacue toute forme de figurativité[37].

Les métatermes qui gouvernent ce champ catégoriel de la figurativité seront, d'une part, la notion de « Forme » en tant que constitutive d'un ordre iconique (qu'il soit figure en relief ou (*vel*) figure en creux)[38], et d'autre part, celle d'un « Informe » en tant que désordre ou chaos, rejoignant nos considérations sur la nature d'un « vacuum ».

5.3 Ainsi, après avoir « bouclé » cette variation paradigmatique sur les différentes formes d'aperception des figures, qui n'est pas sans rappeler la *variation eidétique* chez Husserl, considérons à nouveau l' « économie » de notre système (D) précédent de mises en rapport entre une « entr'expression du signe », une « fondation figurative » et une « scansion temporelle » telle que nous l'évoquerons en dernier.

La figurativité, telle que nous venons de la concevoir, exprime l'idée même d'une iconicité qui entre dans la définition générale des icônes (esquisses et/ou simulacres) et des diagrammes (représentations graphiques et repérages). On dira également que c'est le principe d'une duplication, à la base du rapport entre figure en relief et figure en creux, et d'un déploiement syntagmatique[39] qui engendre une forme de parcours permettant d'inscrire ces figures à titre de « projection » et/ou d' « anticipation », engrammant ainsi un « temps d'attente » de ce qui va arriver[40]. Ainsi, dans la mesure où dans l'entr'expression du signe nous avons une fonction de monstration (qui est une forme d'anticipation de la présence de référents dans les gestes d'indexicalité auxquels ils s'adressent), on ajoutera que la figurativité fait office d'interface en ce qu'elle renvoie à une duplication préalable en l'attente de l'autre (ce qui s'accomplit entièrement dans la définition corollarielle d'une « présence symptômale » comme apparaître). En tant que symbole et non icône, la figurativité comme fondement jouerait le rôle d'une réflexivité qui n'est pas seulement logique mais spéculaire (*cf.* établissement d'une image en miroir).

---

[35] Cf. W. Benjamin, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée (1936) », dans *Ecrits français*, Paris, Gallimard Folio/Essais, 1991, p. 183.

[36] Le dispositif du *templum*, comme schème récursif, n'est pas sans faire penser à cette notion de figure en creux comme matrice d'où émerge autant de « formes » sémiotiques articulant des valeurs.

[37] Philosophiquement, ce serait l'abîme comme sans fonds métaphysique, l'*Abgrund* des mystiques allemand.

[38] La langue allemande reflète bien cette distinction entre *Form* (sens abstrait) et *Gestalt* (sens concret), et dans nos termes, entre métatermes génériques et termes de base.

[39] Cf. la note (31) *supra*.

[40] L'« engramme » de cette configuration, comme support d'une anticipation, est bien différent d'une segmentation qui discrétise le continu. On aura donc un mouvement continu allant d'une engrammation *vers* une résonance.

5.4. Clôturons finalement notre exposé en introduisant la dernière forme de dispositif, celle d'une temporalisation dont nous dirons maintenant que le substrat est constitué par le déploiement syntagmatique d'une iconicité latente issue de la duplication. La temporalité n'est pas un continu linéaire, déployé d'un *terminus a quo* à un *terminus ad quem*; c'est, comme nous l'avons déjà suggéré à la suite de Husserl, un sol (*Boden*) constitué comme sédimentation de temporalités superposées et intriquées. C'est cet ensemble laminaire qu'on pourrait intituler un « subjectile ».

5.5. Nous partirons du principe qu'il existe deux opérations fondamentales constitutives du temps (en dehors du fait que l'écoulement comme flux temporel ne peut être considéré comme une opération proprement dite mais définira le « temps qui passe » en tant que « vécu » général) : la notion de « Remémoration » en tant qu'arrêt (mental) introduisant une réorganisation de la scène comme « point de vue » à partir duquel on peut appréhender et recomposer le temps passé en tant que « morceaux de temps » (isolés dans le flux temporel ce qui donnera, par exemple, la notion de « souvenirs » en tant que restes temporels[41]) et la notion de « Commémoration » en tant que scansion périodique du temps. La première opération est de type individuel puisque chacun peut se remémorer des portions de temps (enfance, adolescence, vacances, etc.) qui lui sont propres (soit, un découpage de son « vécu » et réassembler ces séquences selon sa volonté), alors que la seconde opération est de type collectif puisque cette scansion répétitive introduit celle des différents *rituels* (ordinaires et extraordinaires) qui composent la vie sociale : fêtes (civiles, religieuses), anniversaires (fondations, hauts-faits historiques, personnels), rencontres annuelles (foires, salons, compétitions), congés à intervalles réguliers, etc. Cette scansion temporelle et collective, puisqu'elle constitue un *calendrier* de la société, « épouse » le cycle des saisons et le répète invariablement en tant que « projection » dans le futur (nous retrouvons là les considérations sur une engrammation du temps en tant que déploiement, associé à une figurativité). Elle introduit également des « moments de coïncidence » entre cycles naturels et cycles culturels (solstices et fêtes religieuses). Bref, l'opération (collective) de commémoration est celle d'une « régulation » par scansion du flux temporel, lui donnant un rythme (hebdomadaire, annuel) comme *cadrage* (soit une grille); ou encore, un « battement » régulier.

Le Présent vivant, comme nous l'avons dit, n'est pas le signe d'une opération comme marquage des temps ; sa nature est différente au sens où elle est, passivement, un flux qui s'écoule répétitivement (*cf.* son quotidien qui « épouse » le rythme des jours et des nuits) et un réceptacle permettant de recevoir une multiplicité de temps différents (somatique, sensori-moteur, d'activités occupationnelles entre travail et détente, de rencontres, etc.). Le présent vivant n'est donc *ni* une commémoration, *ni* une remémoration, comme telles, et c'est pourquoi nous pouvons le situer comme terme de base neutre diamétralement opposé aux précédents.

Ces trois expressions : Commémoration, Remémoration et Présent vivant, composent ainsi le plan équatorial de notre dispositif des temporalités dont les métatermes, comme champ catégoriel, pourront être définis comme deux autres opérations génériques : la notion de « Rappel » en tant que moteur de ce mouvement de récursion indéfinie des temps, quels qu'ils soient, et inversement (puisqu'ils forment un couplage) d'« Oubli » en tant qu'effacement, disparition progressive des traces de cette temporalisation. On va voir à quoi correspond cette notion d'oubli comme disparition du temps.

5.6. A partir de cette mise en place des termes de base, abordons maintenant la question des termes mixtes en tant que solution de passage des uns aux autres.

[41] Cette notion de « restes » peut être assimilée à des *traces*, signe d'une « vestigialité » (cf. 3.1. *supra*).

Reprenons la notion de Présent vivant puisqu'il constitue une position neutre par rapport aux deux autres opérations; entre ce Présent vivant et la notion de Commémoration nous situerons ainsi celle des « habitudes » qui constitueront le fond de ce Présent vivant, fait continuellement du retour des mêmes gestes, des mêmes activités quotidiennes, mais aussi, nourris par l'attente des commémorations (rituels) dont le retour est cyclique. Les commémorations (quelques soient leur nature) forment ainsi une relance temporelle, un attrait semblable aux saillances qui retiennent visuellement l'attention dans un paysage. Ainsi on dira que les habitudes se partagent entre une inertie routinière, facteur d'ordre mais aussi d'ennui par répétition indéfinie, et des activations dues en partie au retour des commémorations, qu'elles soient privées ou publiques.

Par contre, entre le même Présent vivant en tant que « vécu » et la Remémoration (opération inverse de la précédente), nous situerons la notion de « souvenirs », qui constituent, comme on va le voir, l'envers des « trous de mémoire ».

Les souvenirs sont les marques d'une remémoration en ce que leur ampleur dépend d'un pouvoir de celle-ci. Il existe des personnes qui ont un pouvoir « photographique » de se remémorer ce qu'ils ont vécu, un pouvoir de restituer intégralement ce qu'ils ont vu ou entendu jusque dans les moindres détails, et de ce point de vue, les « souvenirs » constituent une forme seconde, décalée, du Présent vivant, pouvant aller jusqu'à se substituer à lui. Plus généralement, les souvenirs sont plutôt des séquences plus ou moins longues de faits mémorisés dont on se rappelle, faisant appel à la Remémoration qui joue alors le rôle sélectif de « cheville ouvrière » de cette mémoire révélée au fur et à mesure de sa formulation (en tant que reconstruction imaginaire). Dans ce travail de la Mémoire, on fait également appel à une Commémoration qui permet de situer (ie. ordonner) globalement les souvenirs les uns par rapport aux autres[42]. Celle-ci joue ainsi le rôle d'une grille temporelle qui permet d'agencer les souvenirs qui, sinon, se présenteraient « en amas », « agglutinés » ―Bref, dans les souvenirs comme dans le Présent vivant organisé par les habitudes, il existe un ordre de présentation (par exemple, un ordre de type inférentiel) nécessaire[43].

Enfin, dernier terme mixte entre une Remémoration et une Commémoration, nous situerons la notion de « trous de mémoire », diamétralement opposée à la notion de Présent vivant, soit l'apparition de discontinuités qui seront des signes d'absence « au temps ». Qu'entend-on ainsi par cette expression ? On peut déjà dire que les « trous de mémoire » sont le signe d'un vieillissement de l'être humain, donc d'une durée (par rapport à l'adolescence et l'âge adulte) mais aussi qu'ils sont la perte de souvenirs et de connaissance acquis pendant cette période de maturité. Leur nature est comparable aux lacunes figuratives introduites auparavant, au sens d'un « vacuum » qui « troue » le continu d'un fond optique ou auditif. Les « trous de mémoire » ont ainsi, à la fois, une nature positive et négative : négativement, ils sont le signe d'une perte de la mémoire, d'une disparition et finalement d'une « mort » psychique par propagation ; mais positivement, ils sont essentiels dans la constitution d'un Présent vivant en tant que discontinuités permettant une rupture du quotidien (et de ses habitudes comme ressassement). Ils constituent inconsciemment un mode de ségrégation (au sens gestaltiste), comparable aux « blancs » intercalaires dans une page d'écriture) qui permet de donner un sens à certaines portions de temps par rapport à d'autres ; c'est pourquoi, nous dirons que les « trous de mémoire » font partie de la Mémoire au même titre que les souvenirs qui en forment les parties saillantes, les mises en valeur notables[44].

[42] De ce point de vue, la commémoration est assimilable à une figure en creux qui encadre les engrammations.

[43] On ajoutera également qu'on peut faire intervenir le rôle de l'« histoire » comme narration ce qui nous conduirait à la définition d'autres propriétés rattachées à cette remémoration.

[44] A cette notion des « trous de mémoire », produit d'un vieillissement passif, nous devons associer également les « actes manqués » lesquels constituent une perte de mémoire *active*. Rappelons le rôle central de la notion

5.7. Récapitulons notre démarche en disant que ces termes mixtes, relevant d'une scansion temporelle, expriment une *tension dialectique* entre « habitudes » établissant un principe de continuité latente (et de figement), « trous de mémoire » pouvant être assimilés au départ à des figures en creux, et « souvenirs » qui ponctuent au fil du temps un Présent vivant, donnant à celui-ci une double orientation, prospective (vers le Futur) et rétrospective (vers le Passé). Entre ces trois dispositifs, associés dans le schéma (D) précédent et formant un système de renvois, nous avons une véritable économie constitutive d'un vécu en tant que mode d'une *propagation* puisque, dans chacun de ces dispositifs, nous avons l'établissement de valeurs corrélatives qui serviront à en caractériser d'autres (relevant des autres dispositifs). Ainsi, aurons-nous globalement des valeurs à caractère monstratif (en tant que déictique, vestigialité, symptômes), des valeurs à caractère figuratif en tant qu'expressions iconographiques et/ou de repérage diagrammatique (exemple d'un montage perspectiviste); enfin, des valeurs à caractère prédicatif (ou symbolique), discursive, allégorique. Nous pouvons parler collectivement d'une « entr'expression du signe » puisque c'est celle-ci qui synthétise l'ensemble de ces valeurs et lui donne une dimension métalangagière (*cf.* formation d'une réflexivité) en tant que valeurs symboliques.

Ainsi, le propre d'une entr'expression du signe est de produire, par son mode de symbolisation, une « forme de forme » qui prend en charge diverses expressions de niveau subsidiaire, à titre de monstration, de figuration ou d'explicitation (comme dans le cas des dessins légendés)[45].

Références bibliographiques

BORDRON, Jean-François (2011), *L'iconicité et ses images. Etudes sémiotiques*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques ».

BOUDON, Pierre (1999, 2002), *Le Réseau du sens. Une approche monadologique pour la compréhension du discours*, 2 vol., Berne, Peter Lang.

BOUDON, Pierre (2013), *L'architecture des lieux. Sémantique de l'édification et du territoire*, Gollion, Infolio.

BOUDON, Pierre (2015), « Un dispositif de catégorisation à la base d'un processus sémiotique d'agrégation » [en ligne]. Disponible sur : formes-symboliques.org.

CHAUVIRÉ, Christiane (2003), *Le Grand miroir : Essais sur Peirce et sur Wittgenstein*, Besançon, Presses Universitaires Franc-comptoises.

GLAS, Michel de (2009), « Sortir de l'enfer cantorien », *in* de Glas, M. (éd.), « Le continu mathématique. Nouvelles conceptions, nouveaux enjeux », *Intellectica* 51, Paris, ARC-CNRS.

DASCAL, Marcelo (1978), *La Sémiologie de Leibniz,* Paris, Aubier.

DELEDALLE, Gérard (1978), *Charles S. Peirce, Ecrits sur le signe, rassemblés, traduits et commentés*, Paris, Seuil.

ECO, Umberto et SEBEOK, Thomas (2015) (éds.), *Le signe des trois, Dupin, Holmes, Peirce*, [1984], Liège, PULg.

FARINELLI, Franco (2009), *De la Raison Cartographique*, Paris, Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques.

d'Acte dans notre premier dispositif (B), à la fois geste de monstration et renvoi au symptômal comme révélateur d'un « trouble ». Il s'agit d'un oubli provoqué inconsciemment.

[45] C'est le sens même de la tiercéité chez Peirce, synonyme de « niveau d'instanciation » supérieur (dont on rappellera le fait qu'il implique une notion d'action sous-jacente, *Cf.* la métanomination).

FISETTE, Jean (2004), « L'Icône, l'hypoicône et la métaphore. Introduction à quelques éléments fondamentaux de la sémiotique de Peirce » *in* Beyaert-Geslin, A. et Henault, A. (éds.), *Ateliers de sémiotique visuelle*, Paris, PUF, pp. 101-119.

GARDENFÖRS, Peter (1994), « Framework for Properties : Possible Worlds vs Conceptual Spaces », *in* Petitot, J. (éd.), *Sémiotiques*, 6-7 *Linguistique cognitive et modèles dynamiques*, Paris, Didier-Eruditions-CNRS.

GOMBRICH, E. H. (1971), *L'art et l'illusion. Psychologie de la représentation picturale* (1959), Paris, Gallimard.

LASSÈGUE Jean (2016), *Cassirer. Du transcendantal au sémiotique*, Paris, Vrin.

SIMONDON, Gilbert (1964), *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, PUF.

ZILBERBERG, Claude (2012), *La structure tensive*, suivi de *Note sur la structure des paradigmes et sur la dualité de la poétique*, Liège, PULg.

Sémiotiques imparfaites
Le signe et les superstructures du sens

Georice Berthin MADÉBÉ
CeReS, Université de Limoges

> Pour qu'il y ait une genèse, il faut d'abord que quelque chose soit là à titre de fait primitif, que quelque chose soit donné[e]. Dans tous les cas, nous avons affaire à la nécessité d'une appréhension. On peut concevoir ce qui est donné comme un élément ou un milieu plastique, divers, changeant, qu'il va s'agir de constituer en objet de perception ou de connaissance et donc de catégoriser **(**Bordron 2011 : 158).

Cette contribution est inspirée de quelques ouvrages : *Phénoménologie de la perception* (1964) ; *La charpente modale du sens* (1992) et *Prolégomènes à une théorie du langage* (1968). En quelque sorte, ces livres ont contribué à formuler la théorie à travers laquelle la présente analyse du corpus littéraire africain se pense.

Une première idée que l'on peut tirer des lectures de Merleau-Ponty et Hjelmslev est le lien phénoménologiquement pertinent établi entre la dimension empirico-expérientielle de la signification, sa dimension sensori-motrice comme fondement sémiotique et énonciatif du langage. Une autre idée est empruntée à Brandt, lecteur de René Thom. L'expérience sémiotique du sens, sous l'angle morphogénétique, révèle ce dernier comme une structure modale complexe. Cela tient aux continuités et des discontinuités qu'elle instaure, en énonciation, au sein de ce que Hjelmslev appelle tantôt *« articulation »* tantôt les *« deux plans »* du langage. Cette double posture philosophique et sémiotique produit un angle d'analyse sémiotique pertinent : à savoir qu'il existerait un lien entre discursivisation et construction sémiotique et de l'*objet* et de la *personne*.

Deux phénomènes presque concomitants dans la production des langages permettent d'appréhender la morphologie de ce sujet sémiotique au niveau énonciatif : la *structuration de la subjectivité et celle de la conscience transcendentale énonciatives.* C'est de cette saisie que part l'idée selon laquelle il y a dans le tissu signifiant du plan de l'expression hjelmslévien une immanence propre à partir de laquelle on peut s'autoriser à interroger les langages, et en l'occurrence les formes littéraires. Appréhender les variations subies par les formes énonciatives du roman subsaharien en langue française depuis les années 1960 comme des variations formelles des structures immanentes du plan de l'expression nécessite au moins la formulation de cette hypothèse. Ainsi énoncé, l'objet de cette contribution amène à réfléchir sur les *sémiotiques imparfaites* et *leurs modes d'articulations du sens*. C'est une base suffisamment pertinente sur laquelle une sémiotique générale des morphologies énonciatives peut être envisagée.

1. Morphologies énonciatives, schématismes et signe suprasegmental

Les morphologies, en tant que structures sémiotiques, produisent des schèmes ou des schématismes. En effet, *« la pensée émet des signes »* (Sollers 1968). Ces signes sont asémantiques. Ce sont des prégnances fragmentées et dispersées à l'échelle du discours. A partir de là, on peut s'autoriser à isoler le potentiel sémantique qu'ils renferment en réorganisant par exemple les « isotopies » qui les configurent. Ainsi pourra-t-on déployer le sens médiat que structure le discours en acte lui-même, indépendamment de la visée

intentionnelle poursuivie par l'acte d'énonciation. Ces deux opérations posent ainsi la figuration schématique du sens, en même temps qu'elles fondent précisément deux niveaux de questionnements sémiotiques pertinents.

> *Pour être significatives et à même d'exprimer médiatement des significations plus abstraites, les relations spatiales doivent être non génériques et instables. C'est le principe fondamental de l'émergence des significations sémiotiques non conceptuelles* (Petitot 2004, 58. C'est l'auteur qui souligne)

Et il faut *a minima* ce fondement pour décrire la nature suprasegmentale des morphologies sémiotiques dont la « conception » est d'abord « organique », c'est-à-dire « systémique et méréologique ». Elles se manifestent telles des « parties dans le tout qui définissent » par rapport à des « fonctions ». Elles renvoient ainsi à « une *analyse immanente et systémique* fondée uniquement sur des relations méréologiques *pertinentes* (…) : différences, oppositions, contrastes, symétries, gradations ». (Petitot 2004, 52-53. Je souligne.)

La pertinence d'un principe d'immanence du sens articulé au niveau suprasegmental par la morphologie énonciative, *via* la *« forme de l'expression »* se trouve articulée. Sa forme sémiotique est essentiellement schématique, donc *supra*-phrastique.

1.1. Morphologies énonciatives et représentations sémiotiques

Le sens sémiotique des morphologies débouche ici sur un principe auquel il faut se tenir rigoureusement, puisqu'il est de portée générale. L'idée est donc que les modèles théoriques sont eux-mêmes des réalités intuitives appréhendées au moment et à l'endroit où celles-ci deviennent des morphologies reconnaissables et structurables en métadiscours. Cependant, la morphologie n'est pas qu'une affaire exclusivement énonciative, si on doit entendre par énonciation l'acte d'effectuation de discours fictionnels, esthétiques, théoriques, etc.

De cette observation dérive une définition de la morphologie qui prend une extension nouvelle, à tout le moins, qui permet de comprendre rétrospectivement la démarche propre du chercheur face à une problématique finalement déhiscente dont l'apparaître ne s'est déterminé qu'avec le temps, dans les découvertes pendantes aux recherches, leurs constances, leurs ruptures, leurs corrélations, etc. La seconde observation est due à *Morphologie et esthétique*. Si l'ouvrage s'intéresse à la morphologie des structures syntaxiques comme celles du discours, c'est qu'il met en avant l'idée que, ainsi que le rappelle Parret (2009),

> la couche sémiotique s'enracine dans la structure morphologique du monde naturel ; *qu'il faut une organisation pré-sémiotique (et non conceptuelle, antéprédicative et pré-judicative) du monde naturel ; que le concept structural de forme soit remplacé par un concept génétique de forme « comme auto-organisation émergente* » (81. Je souligne).

On peut ainsi dire que le procès structurant les formes sémiotiques, en termes de prégnances schématiques, évoque celui de la création artistique en tant que le surgissement d'idées ou de ces formes se conçoivent dans des logiques *« émergentes » du sens*, celles-ci étant à la fois « *morphogénétiques »* et *« auto-organisationnelles »*.

La troisième observation a trait aux relations entre épistémologie et formes schématiques. Les analyses morphologiques produites dans « Sémiotique et espace littéraire africain. Des milieux physiques à la spatialité sémiotique » (Madébé 2011), d'une part, et d'autre part, dans *Laurent Owondo, une écriture optimiste. Rhétoriques du sens dans « Au bout du silence »* (Madébé 2010a) et *Spatialité énonciative* (Madébé 2011b), montrent que l'option choisie est l'étude de l'énoncé en énonciation comme effectuation prédicative déterminée par des prégnances pré-catégorielles de la formation des langages. Ce qui détermine une expérience à la fois informée par des pratiques énonciatives sous-jacentes et phénoménologiquement affectées, et par des contraintes de discursivisation explicitement liées aux usages africains de

la langue française. C'est de ce point de vue qu'est établi le principe selon lequel toute énonciation de la réalité africaine sensibilisée en discours n'est possible dans l'écriture du roman que chaque fois que le discours reconnaît au corps, aussi bien le corps propre que le corps chair, une fonction sémiotique indéniable devant prendre à son propre compte les logiques d'articulations du sens sur toute l'étendue de l'énonciation en acte.

1.2. Les fondements sémiotiques de l'analyse schématique du signe. Immanence narrative vs *immanence(s) du plan de l'expression*

L'analyse sémiotique des formes schématiques de l'énonciation ne peut se poser à l'esprit selon une certaine tradition sémiotique narrative et discursive, bien qu'elle en tire positivement et les concepts et les fondements méthodologiques. Il y a plusieurs raisons qui justifient cette précaution méthodologique primaire : d'abord, la manière dont la sémiotique narrative a décrit le signe et la conscience qu'elle s'en est faite en termes de culture épistémique. Pour faire vite, le signe sémiotique a entretenu avec le réel un rapport de grande proximité, l'articulation entre signifiant et signifié créant une réalité nommée référent. Denis Bertrand, dans son ouvrage *L'espace et le sens* (1985), traite de cette proximité entretenue par différents usages littéraires de la langue.

L'approche pragmatiste de la signitivité a eu des conséquences méthodologiques dans la formation du schématisme épistémologique sémiotique. On lui doit précisément les oppositions *niveau de surface* et *niveau profond*, *niveau sémiotique* et *niveau sémantique*, etc. ; mais aussi l'approche syntaxique du récit, sa nature séquentielle et programmatique. L'idée même qu'il est déterminé par un parcours génératif propre grâce auquel on peut accéder à sa structure profonde vient de ce primat. C'est donc peu dire que d'affirmer : la sémiotique narrative est une *sémiotique immanentiste*.

Cette description du signe est fondamentale, qui a débouché sur une méthodologie analytique concrète et opératoire (Courtés, 1976). Cette dernière est encore à l'œuvre ici car c'est elle qui permet de comprendre, distinctivement, comment d'autres perceptions de la signitivité ouvre sur d'autres intelligences sémiotiques. Pour Jean Petitot, un signe est aussi une présence traductible en symbole, « une structure sui generis de la visibilité de l'apparaître exprimant (…) son principe entéléchique de formation » (Petitot 2004, 51). Jean-François Bordron (2011) ne soutient pas moins cette inspiration à propos de l'iconicité des systèmes symboliques. Il appuie vigoureusement ce principe fondamental reconnu comme naturel au signe, et par conséquent, au langage. Bordron écrit : « il existe un lieu ou un moment critique où l'iconicité, comprise comme un procès de constitution, se transforme en une fonction symbolique de référence. On passe alors (…) du sens subjectif de l'expression être icône de à son sens objectif » (163). Plus loin, il précise : « Le moment iconique est (…) le moment pivot dans un procès d'émergence qui va de l'indice au symbole. La fonction de signe, et donc aussi la fonction de référence, supposent le moment symbolique » (*ibid.*).

Les formes schématiques comme celles de l'iconicité ont en commun un moment critique où la signification pré-sémiotique se convertit en signe dans l'apparaître que lui confère l'articulation sémiotique, c'est-à-dire le langage. Une telle conception du signe ne garde du signe linguistique que l'aspect structural ou binaire. Ce fondement essentiel et suffisant autorise à penser des signes de formes schématiques et/ou méta-énonciatives qui ont pour fonction sémiotique originelle d'articuler des contenus asémantiques à travers des structures morphologiques typiques et reconnaissables. Nous sommes là au cœur des formes sémiotiques subjectales, voire émergentes[46]. Les fondements sémiotiques de la signitivité

[46] Jean-François Bordron propose par ailleurs une analyse qui résout l'instabilité structurelle inhérente à ces formes sémiotiques émergentes. Partageant ses remarques, j'y reviendrai plus avant pour faire quelques propositions supplémentaires.

liées à leurs morphologies recommandent d'entrevoir le discours autrement, notamment en s'intéressant à ses formes bien plus qu'à la syntaxe qui les structure. L'analyse du schématisme des formes énonciatives a une conséquence méthodologique immédiate. Elle ne peut que postuler des immanences du plan de l'expression, en se fondant sur les sémiotiques énonciative et discursive, la sémiotique tensive, les sémiotiques des pratiques et des cultures, que la théorie des morphologies énonciatives chercherait peut-être à dépasser.

2. Signe suprasegmental et structuration du sens métalinguistique

La constitution des topologies énonciatives comme structure extensive de l'espace sémiotique littéraire subsaharien est à mettre en relation avec l'idée de cultures sémiotiques du discours et/ou praxis énonciative. Soit l'espace physique est reconstruit sous des formes figuratives (Greimas), c'est-à-dire à travers une logique de reproduction (référentialisation et référenciation) de la réalité (là, la figure du narrateur, celle que Jacques Geninasca (1997) désigne par *sujet voulu*, et que nous appelons *sujet sémiotisé* par la nature ou l'espace physique, se détermine comme un pur produit du langage à partir duquel il asserte), soit la relation du narrateur à l'espace devient plus complexe, entraînant ainsi des relations intersubjectales (Merleau-Ponty). Ici, deux « subjectivités » en vérité se confrontent : l'actant de l'énonciation et l'espace sont tous deux, comme dans *Au bout du silence* de Laurent Owondo (1985)*, Giambatista Viko* de M. a M. Ngal (1975), des sujets sémiotiques dotés de caractéristiques sémiotiques sensibles et somatiques. Dans cette configuration, l'actant d'énonciation se présente tel un actant hors de la praxis. Cette position lui garantit une capacité de bricolages sémiotiques à travers lesquels sont manipulés des langages ; l'objet de ces bricolages étant d'articuler le plan de l'expression au plus près d'une signification fondée par l'expérience.

2.1. Morphologie énonciative et schématisme du signe suprasegmental

Le sens sémiotique des espaces physiques traités par les énonciations est ainsi annexé aux figures naturelles de ces espaces, ou à la pertinence des formes sémiotiques du rapport entre actant et espace. Dans tous les cas, les figures naturelles de l'espace ou ses formes sémiotiques énoncées ont un rôle de *fonctif*. Plus la relation à l'espace est non problématique, plus l'énonciation littéraire est naturellement encline à décrire les figures du monde telles qu'elles s'imposent au narrateur. Plus cette relation est problématique, perturbée par des pathèmes propres, sensibilisée et intensifiée, plus la relation au langage devient sémiotiquement complexe, puisque devant prendre en charge des niveaux d'immanence divers. Deux romans attestent ce principe : *Les bouts de bois de dieu* (1960), d'une part et, d'autre part, *L'écart* (1989).

Quelques prégnances peuvent être observées. La première est que l'espace physique traité en énonciation est comme une métaphore sémiotique de l'énonciation elle-même, voire de la praxis énonciative. Puisque chaque type d'espace figurativisé par le discours produit des formes discursives propres, structurant ainsi une articulation *im*-médiate entre espaces sémiotisés, forme de vie énonciative et instance de l'énonciation.

La deuxième prégnance est suggérée par les ouvrages de Fontanille (2008) et Lotman (2004). Elle se décline comme suit : la production littéraire subsaharienne peut être syntagmatiquement envisagée comme une problématique de production de signes ou de méta-signes formalisant un niveau supérieur de discursivité. A cette échelle du discours se sémiotise la construction subjective et/ou *méta*-subjective des figures narratives. Cette échelle est suprasegmentale. S'y décrit, en extension, la syntagmatisation des figures personnelles narratives. Et la structure schématique du langage en tant que méta-signe, fonde en dernière

approximation, la modalisation des structures morphologiques génératives du sens suprasegmental.

Là, la question morphologique resurgit pour définitivement établir que, à l'échelle topologique de l'énonciation globale subsaharienne, le récit africain est doublement informé**.** *Dans l'immanence d'un plan de l'expression qui se conçoit à travers des schématismes énonciatifs propres, se construit non seulement la figure d'un sujet de passion et d'assomption, mais aussi, se conçoit une redéfinition du signe linguistique, et que le discours esthétique littéraire transforme en prégnances « asémantiques » à un niveau suprasegmental.*

Relever ces prégnances comme des méta-signes ou des prégnances suprasegmentales significatives permet en effet de rendre conceptuellement lisible l'idée d'une structure de « signe » complexe, schématiquement plus proche des catastrophes, ou si l'on préfère, toujours en situation d'émergence, car à la fois réversible, en suspension, et jamais fixe, même dans sa signification immédiate. Certes, ce signe est de structure intensive et extensive. Mais, à l'échelle du discours, il est non syntagmatique car imputable une fragmentation dimensionnée et structurée par l'acte énonciatif.

2.2. Suprasegmentalité et immanence(s) du plan de l'expression

Les morphologies schématiques dégagées dans « Spatialisation du discours et stratégies énonciatives (*cf. Au bout du silence*) face au limites des langues naturelles » (Madébé 2010) amènent à mettre en relief une de ces prégnances asémantiques. Soit le schéma ci-dessous décrivant la réunification des deux plans du langage dans *Au bout du silence* de Laurent Owondo [47] :

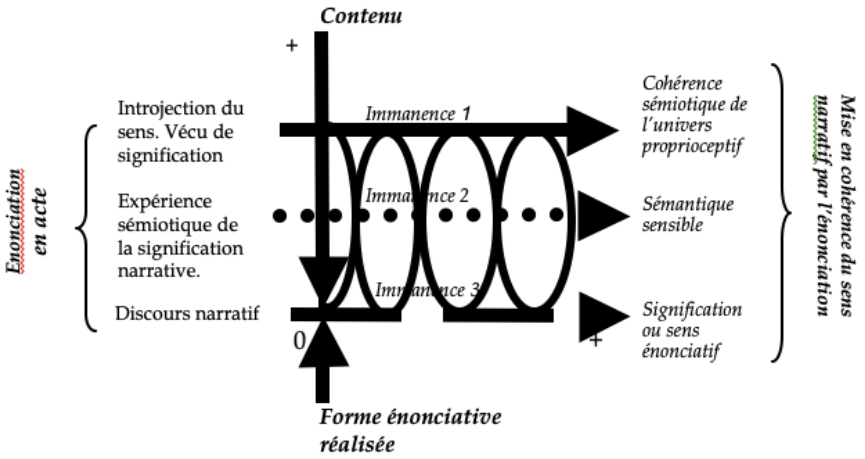


Schéma 1. Structure morphologique de l'énonciation littéraire subsaharienne.

[47] Ce schéma a été réaménagé. De fait, il ne correspond plus véritablement à sa première version publiée dans la contribution ci-dessus référée. Les aménagements apportés concernent le « segment » : « introjection du sens » qui est passé du second niveau d'immanence au premier, d'une part ; et d'autre part le « segment » : « Sémantique sensible ». Dans la version originelle de ce schéma, ce segment était : « Sémantique expérimentée dans l'écoumène ». Un des derniers aménagements se situe au niveau de « Discours narratif » qui s'est substitué au « segment » : « Discours littéraire », etc. Tous ces aménagements sont des ajustements nécessaires au fonctionnement cohérent du schéma, en ce qu'ils lui apportent plus de précision. La plus décisive des précisions a trait au premier aménagement. L'introjection, notion diffusée par Augustin Berque, est une expérience sémiotique fondamentale, de l'ordre de la constitution « empirique » de l'identité subjective et passionnelle du sujet sémiotique. Elle ne peut que se produire au moment de l'expérience de la vie elle-même comme un procès d'acquisition de la culture, du sens et de la signification des pratiques sémiotiques. L'introjection implique la formation d'un « vécu de signification ».

Ce schéma a une valeur figurative essentielle, puisqu'il décrit la structure morphologique complexe des énonciations africaines que je tente de relever. Il tient compte de plusieurs aspects liés à l'effectuation de l'énonciation : d'abord celui de la visée (dimension intentionnelle du discours) ; ensuite, celui du procès diachronique (dimension empirique) ; et enfin celui de l'incarnation (dimension passionnelle, sensible/esthésique et/ou expérientielle).

Giambatista Viko, narrateur éponyme du roman de Ngal, synthétise ce propos à travers son expérience créatrice :

> Notre enfance tuée, *écrit-il*, l'écriture pourrait-elle la récupérer ? Hypothèse réalisable ! L'être a besoin de jouer son existence pour survivre. Mais cela suppose de mimer ces récits, ces fictions, ces tours joués par la gazelle au léopard, qui avaient tissé les fibres de notre prime enfance ; de savoir jusqu'où le discours peut faire retour en arrière pour rejoindre ce que, par une éducation précocement bénédictine, nous avons irrémédiablement perdu ; de s'identifier simultanément au discours de la tortue, du lièvre, de la jeune fille poursuivie par l'ogresse ; insidieusement à celui du lion, de la vieille femme aux neuf ventres ; à celui du public au clair de lune, maître du rejet et de l'exclusion, de la réprobation et de l'approbation ; d'intégrer les multiples lignes de force d'ordonnancement et d'éructation des enveloppes, des procédures de contrôles du discours du conteur ; d'imprimer au récit le rythme par une gibecière magique. (Ngal 1975, 13-14)

Voilà en quelque sorte deux immanences auxquelles a affaire l'acte énonciatif qui recherche des morphologies du discours complexes, et dont la visée sémiotique première est de déréaliser la structure naturelle du langage.

En quoi donc ces immanences sont-elles des immanences propres ? Jacques Fontanille a répondu clairement à cette question à travers l'analyse des pratiques en précisant que les *formes de vie* sont des structures méréologiques dont les niveaux de pertinence servent à organiser en niveaux sémiotiques pertinents des strates du discours, notamment en passant des *signes/figures* aux *formes de vie* (2008) (on dirait ici : *morphologies*). En ce sens, les sémiotiques du discours traditionnel africain si bien décrites par le narrateur de Ngal sont des formes sensibles récupérées par la praxis énonciative à un niveau méta-énonciatif, et que l'acte d'énonciation transforme ici en structures signitives suprasegmentales (*cf.* Madébé 2007, 2010b et 2010c).

2.3. Structure sémiotique du signe suprasegmental

Se pose alors la problématique de la structure du signe suprasegmental. Le moins que l'on puisse dire est qu'elle est protéiforme et complexe, puisqu'elle ne peut être saisie qu'à partir de la topologie à partir de laquelle l'énonciation formule ses règles de prédication. Il indique d'emblée sa nature tensivo-passionnelle, laquelle recouvre par ailleurs une dimension esthésique et épistémique essentielle que l'immanence du plan de l'expression peut virtualiser, potentialiser, actualiser ou réaliser *via* la praxis énonciative.

Dans la littérature africaine où il a été isolé, il est strictement dépendant des topologies énonciatives à partir desquelles les instances de l'énonciation opèrent. Comme chez le narrateur de Ngal, alors que le discours se préoccupe de construire le sens de la prédication, la forme du discours, elle, se charge de convertir les articulations sémiotiques des prégnances sémantiques assertées en structures schématiques observables, et grâce auxquelles on peut aisément saisir un niveau de méta-signification énonciative.

De ce point de vue donc, l'occupation de diverses topologies énonciatives ou praxiques au cours d'un acte énonciatif suppose une redéfinition constante de l'identité du sujet énonciatif et du signe lui-même, à l'échelle diachronique ou à l'échelle synchronique. Car informé par des « substances » de nature passionnelle, épistémique et/ou tensivo-esthésiques, l'énonciation n'a plus à subir le dogme de la programmation, ou celui d'une double

articulation extérieure à la praxis. A l'échelle immanente du procès énonciatif se négocie alors un redéploiement constant de la signification et de son « parcours génératif ». Par exemple, quand Jacques Fontanille analyse la construction du sens dans les situations sémiotiques, c'est sans doute cette configuration du sens qu'il théorise pour enfin admettre l'idée que, à l'occasion de certaines pratiques sémiotiques, le sens ne peut plus se concevoir que dans une logique d'ajustement et d'accommodation.

Pour être en phase avec une telle sémiotisation aléatoire, ou précisément, si l'on doit être en phase avec une telle *sémiotique imparfaite*, il faut revoir le parcours génératif canonique de la signification et le poser comme assujetti, non pas à un seul plan d'immanence, comme nous le proposait A. J. Greimas créant la sémiotique narrative et discursive, mais à plusieurs, pour tenir compte des positions occupées par l'instance du discours en fonction des significations visées et que ses variations énonciatives de statuts et d'identités (*cf.* schéma 1) montrent comme une problématique que la théorie morphologique du sens peut être amenée à résoudre.

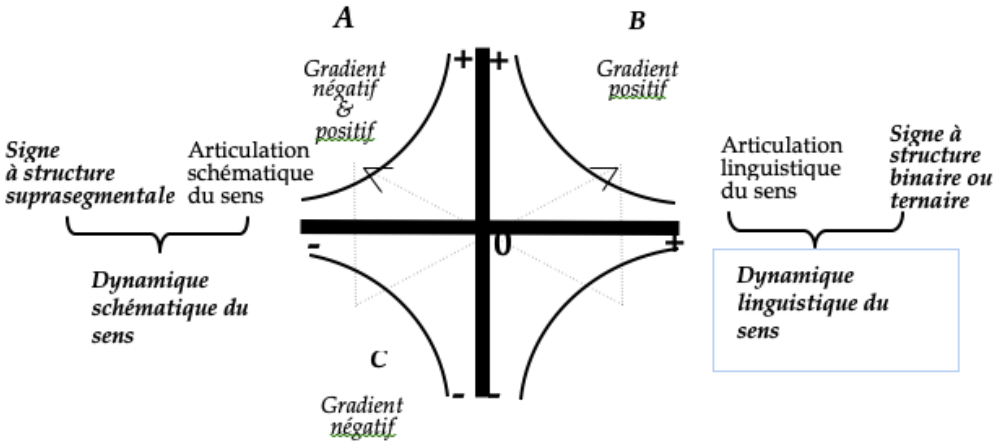


Schéma 2. Structure du signe schématique.

Considérons le schéma n°2 ci-dessus. Il suggère le croisement de deux catégories sémiotiques imaginées par A.-J. Greimas, J. Fontanille et C. Zilberberg. Soient le *carré sémiotique* et le *schéma tensif*. Pour mettre au point les caractéristiques propres du signe suprasegmental, on s'appuiera sur leurs propriétés respectives : d'un côté, la contrariété et la contradiction, de l'autre côté, l'intensité et l'extensité[48].

Ce que l'on peut dire pour initier la description de ce schéma est que le signe suprasegmental est une entité combinant plusieurs dimensions du langage. En intension comme en extension, il est d'abord de forme verbale (dynamique linguistique du sens). Sa structure « praxémique » est une pure « invention » de la visée énonciative (dynamique sémiotique du sens). Ce qui le fonde intrinsèquement est le « domaine de pertinence » énonciatif à partir duquel il se déploie et qui affecte la morphologie du discours qui le structure en immanence. Dans l'œuvre littéraire de Georges Ngal, cela se reconnaît d'abord à cet impératif : concevoir une « littérature de l'aval » qui soit « un flux et reflux de la pensée souterraine ». Celui-ci défini, le narrateur de Ngal peut ensuite en déployer les syntagmes : 1. « mimer ces récits, ces fictions, ces tours joués par la gazelle au léopard » ; 2. « s'identifier

[48] Le schéma tensif proposé par Fontanille et Zilberberg est ici poussé à une modélisation extrême de manière à mettre en relief la formalisation du « signe » suprasegmental. Ainsi pour l'analyste, il importe peu d'y être théoriquement strictement fidèle. Ce qui est en jeu ici n'est pas la reproduction de cette catégorie tensive de base, mais le déploiement de son potentiel formel quant à la réalisation d'objets sémiotiques que l'analyse permet de percevoir, et en l'occurrence, la structure sémiotique du signe schématique et sa complexité morphologique.

simultanément au discours de la tortue, du lièvre, de la jeune fille poursuivie par l'ogresse… qui avaient tissé les fibres de notre prime enfance » (c'est l'auteur qui souligne) ; 3. « savoir jusqu'où le discours peut faire retour en arrière (…) pour rejoindre ce que, par une éducation précocement bénédictine, nous avons irrémédiablement perdu ».

Ce que l'énonciation ngalesque met ainsi en jeu est la traduction scripturaire de la tradition orale africaine que l'écriture narrative occidentale ne peut signifier autrement que de façon extensive, en quelque sorte par renoncement à la *« magie »* de ses *significations esthésiques*, sociales, voire anthropologiques. Le signe suprasegmental résulte donc de cet isomorphisme de ces deux plans du langage informés par les schèmes suprasegmentaux – « praxèmes » – dont est intentionnellement informé le discours fondé par des articulations sémiotiques propres. D'un point de vue concret, le signe suprasegmental se déploie à partir de quatre « figures » qui sont des unités articulables par la praxis énonciative sous le régime d'une grammaire tensive à logique propre, et qui destine, en intension comme en extension, le « guidage d'un flux de tension » sémantique posé comme « indication d'une direction et tension [portée par le discours sous la forme] d'une intentionnalité suscitée par la morphologie »[49] (Fontanille 2003, 32).

Le parti pris, dès le départ, a été de construire un point de vue qui s'intéressait aux formes sémiotiques de la littérature africaine subsaharienne. Cette attitude dispose le sémioticien à envisager différemment le signe et l'énonciation. Le bénéfice d'un tel positionnement est à long terme. Il permet d'entrevoir différemment les structures du sens. En plus, il donne la possibilité de comprendre autrement le fait anthropologique qu'est la production de la signification, permettant ainsi de l'analyser dans une perspective plus globale et intégratrice des formes de vies et des pratiques énonciatives.

Ici, il a été question de poser les problèmes inversement à partir d'une expérience typique qui fait dépendre la pertinence sémiotique du signe des articulations qui les conçoivent en contextes pragmatiques définies. Vu du côté de la proprioception, le signe ne peut plus seulement se contenter d'être l'horizon naturel du langage, mais une réalité qui nécessite d'autres intelligences, et ce qui a été développé ici rend possible une autre perception de la signitivité du sens à partir de son fondement expérientiel. Ainsi admettre la corporéité du signe, c'est paradoxalement reconnaître à la sémiotique de nouvelles directions de recherche.

En effet, depuis les travaux de Greimas sur l'*imperfection*, en passant par toutes les sémiotiques du *discours* et des *passions*, on a progressivement admis l'importance du corps dans la perception et la formation du sens ; c'est-à-dire qu'on a admis la fonction sémiotique du corps. Il faut désormais penser le corps-signe. Cette marche vers l'exposition du sens comme une réalité à la fois morphogénétique et méréologique peut être posée comme une problématique de recherches visant à établir le primat corporel du signe sémiotique. Il s'agirait alors de poser l'expression des formes sémiotiques du *Vivant* comme autant de formes sémiotiques reconnaissables et comme autant d'énoncés schématiquement descriptibles, analysables et numériquement modélisables à partir de la catégorie de « conscience émotionnelle de soi », c'est-à-dire des « données pures » relatives à l'expérience de l'espace-temps (Damasio 2002, 2012). A l'échelle de l'*Humain* donc, cette approche du sens suprasegmentale ouvrirait la science fondée par A. J. Greimas à des recherches orientées vers des « universaux sémiotiques »[50] tels que les modèles sémiotiques de Lotman

[49] Dans une prochaine publication, j'en proposerai une modélisation sémiotique qui ne peut se réaliser ici pour des questions d'espace dédié.

[50] On parle ici d'« universaux sémiotiques » comme on parle d'universaux linguistiques. Le problème n'est pas d'uniformiser la diversité humaine mais de comprendre la sémioticité des sémiotiques afférentes au *Vivant*. L'appréhension théorique de leurs langages permettrait de réaliser des modèles transformables en modèles numériques dans la perspective des recherches actuelles sur l'intelligence artificielle appliquée à la robotique humanoïde. La connexion avec la robotique s'efforcerait de rendre, en termes de sémiotique énonciative et des pratiques, réalisable la réflexion sur l'humanité des humanoïdes. Cf. Ganascia (2017).

(*sémiosphère*, *sémiotiques des pratiques et de la culture*) suggèrent d'en imaginer les fondements.

Références bibliographiques

BERTHIN MADÉBÉ, Georice (2007), *De Viko à Ngal, la transparence créative*, Paris, L'Harmattan.

— (éd.) (2010a), *Laurent Owondo, une écriture optimiste. Rhétoriques du sens dans* Au bout du silence, Libreville, PUG.

— (2010b), « Langue, mémoire et constructions identitaires dans *Giambatista Viko ou le viol du discours africain* et *Parole de vivant* », *Lieu de mémoire et littérature : enjeux culturels et relations intermédiatiques*, Séoul, Congrès international du comparatisme, 16-18 août.

— (2010c), « Morphologies énonciatives. De la théorie à la pratique : les cas de *Giambatista Viko ou le viol du discours africain* et de *Parole de vivant* », *Revue ivoirienne des Sciences du langage et de la communication*, n° de décembre, pp. 58-76.

— (2011a), « Sémiotique et espace littéraire africain. Des milieux physiques à la spatialité sémiotique », *in* Christiane Albert et *alii*, *Littératures africaines et territoires*, Paris, Karthala.

— (2011b), *Spatialité énonciative. Des milieux physiques aux figures de la subjectivité subsaharienne,* Paris, Dianoïa.

BERTRAND, Denis (1985), *L'espace et le sens*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamin.

BRANDT, Per Aage (1992), *La Charpente modale du sens. Pour une sémiotique morphogénétique et dynamique*, Lucé, Aarhus University.

BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images Etudes sémiotiques,* Paris, PUF.

COURTÉS, Joseph (1976), *Introduction à la sémiotique narrative et discursive. Méthodologie et application*, Paris, Hachette.

DAMASIO, Antonio R. (2002), *Le Sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob.

— (2012), *L'Autre moi-même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, Paris, Odile Jacob.

FONTANILLE, Jacques (2003), *Sémiotique du discours,* Limoges, Pulim.

— (2008), *Pratiques sémiotiques,* Paris, PUF.

— et ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification,* Bruxelles, Mardaga.

GANASCIA, Jean-Gabriel (2017), « Les machines n'ont pas d'intuition », *Intelligence artificielle. Vers une domination programmée ?*, Paris, Le Cavalier Bleu.

GENINASCA, Jacques (1997), *La parole littéraire*, Paris, PUF.

GREIMAS, Algirdas Julien (1987), *De l'imperfection,* Périgueux, Fanlac.

— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âmes,* Paris, Seuil.

HJELMSLEV, Louis (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage,* Paris, Minuit.

LOTMAN, Youri (1998), *La Sémiosphère,* Limoges, Pulim.

— (2004), *L'Explosion de la culture,* Limoges, Pulim.

M. A M. NGAL (1975), *Giambatista Viko ou le viol du discours africain*, Paris, Hatier/CEDA.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1964), *L'Œil et l'esprit,* Paris, Gallimard.

— (1945), *Phénoménologie de la perception,* Paris, Gallimard.

PARRET, Herman (2009), « Spatialiser haptiquement : de Deleuze à Riegl, et de Riegl à Herder », *Nouveaux Actes Sémiotiques,* 112 [en ligne].

PETITOT, Jean (1985), *Morphogenèse du sens*. *Préface de René Thom,* Paris, PUF.

— (2004), *Morphologie et esthétique,* Paris, Maisonneuve & Larose.

SOLLERS, Philippe (1968), *L'écriture et l'expérience des limites*, Paris, Seuil.
ZILBERBERG, Claude (2010), « Spatialité et affectivité », *Nouveaux Actes Sémiotiques,* 113 [en ligne].

Du modèle génératif au modèle gigogne réticulaire

Pierre-Antoine NAVARETTE
CeReS - Université de Limoges

Si la sémiologie est l'étude de la vie des signes au sein de la vie sociale, les théories greimassiennes, et précisément la théorie du parcours génératif, n'ont pas immédiatement abouti à des concepts respectant la dimension /vie/ appartenant à l'homme et sa dynamique vitale. En effet, longtemps cantonnée aux formes langagières, la sémiotique greimassienne a fait émerger, à partir des années soixante-dix, des principes essentiellement logico-sémantiques. Avec des modèles autorégulés et désengagés de la *vivance* propre à l'humanité qui pratiquent et véhiculent les signes, avec des lois dites a-subjectales, elle s'érigeait davantage en tant que science de la culture qu'en tant que science de la nature et du vivant. Puis, avec la prise en considération du sujet sensible, la sémiotique s'est intéressée à l'*énonciateur*, aux *esthésies*, aux *formes de vie*. La théorie du parcours génératif – et son économie générale – a donc vu ces dernières décennies une modification épistémologique, avec le retour du sujet (Coquet 1998), siège des saisies perceptives et des catégorisations de sens, à l'origine des structures élémentaires. Cette sémiotique tensive, sensible, a donc opéré un changement de paradigme. Influencée par les sciences cognitives depuis les années 80, la théorie de l'*embodiement* a vu le jour, entraînant des concepts comme la *syntaxe actantielle* ou encore le *moi-chair*, comme instance sensitive et perceptive du réel, siège des catégorisations élémentaires, plutôt que des lois strictement mathématiques.

Aujourd'hui, nous proposons une approche renouant avec cette dimension vivante ou vivace des signes, dans une théorie nouvelle. Nous souhaitons reprendre les principes avancés par Deleuze et sa conception rhizomique des formes comme produit de l'activité humaine, quelles qu'elles soient. (Deleuze, Guattari 1980) Dans les années 70 déjà, la position deleuzienne se défendait d'être structurale, a-subjectale et anhistorique, en mettant en avant des formes vivaces, souples et non nécessairement structurées pour faire émerger la matière observable et donc les signes propres à l'homme. Dans cette optique, nous essaierons de faire évoluer le modèle structural initial en un modèle respectant ces principes de *vivance*. Le parcours génératif en effet, nous l'avons dit, reposait sur des principes quasi mathématiques du sens, mais, se revendiquant de cette épistémologie, se voyait coupé des formes vivantes. Le modèle génératif de première génération demandait ensuite à être actualisé avec l'essor des sciences cognitives notamment, mettant en avant précisément l'importance du corps et de l'esprit actif dans la constitution des formes signifiantes.

Cette saisie du vivant a eu par conséquent un effet dynamisant sur le parcours génératif, effet déjà amorcé avec des sémioticiens du sensible comme Coquet, après les diverses critiques adressées au structuralisme de manière générale. (Dosse 1995). Le modèle *du devenir* est aujourd'hui un modèle *en devenir*, nécessitant l'actualisation que nous proposons dans cet article. Les questions que l'on peut se poser sont les suivantes : le parcours génératif est-il encore un modèle essentiellement hiérarchique en deux dimensions (*profondeur* vs *surface*) ? Ou bien peut-il devenir, en tant que théorie du devenir vivant des formes signifiantes, un modèle intégratif et interactionniste comprenant plusieurs dimensions ? Un tel glissement est déjà opératoire, avec la prise en considération de l'environnement et du sujet dans la constitution des formes signifiantes, mais il semblerait que le modèle reste essentiellement planaire, en deux dimensions, dans une forme *autocentrée* et que chaque niveau disparaisse lors du passage au niveau supérieur, malgré le système des conversions tensives. Enfin, la structure elle-même reste triadique, ou tétraédrique, (Fontanille 2004) et se

trouve centrée sur le sujet sensible, comme instance perceptive productrice de sens. Justement, avec un tel positionnement, on peut se demander quelles seraient les configurations sémiotiques de l'esprit-corps subjectal et penser un modèle plus vivant encore, en plusieurs dimensions, qui verrait la conservation des formes antérieures jusqu'à la manifestation. Une telle théorie reprendrait donc le concept de réseau ou rhizome, (Deleuze, Guattari 1980) pour constituer chaque plan-dimension afin de les fédérer de manière holistique vers la visée du sens. Après avoir pointé les caractéristiques de la théorie classique du parcours génératif et son mécanisme sémiotique, nous montrerons en quoi on peut parler aujourd'hui, avec l'influence des sciences physiques quantiques et des sciences humaines (anthropologie sémiotique), de modèle gigogne réticulaire, vers l'émergence du sens en réseau, plutôt que de système topologique hiérarchisé.

1. L'évolution du parcours génératif

Il s'agira dans cette partie d'évaluer et de commenter le parcours génératif dans son évolution théorique pour saisir les points de discussion et proposer *in fine* dans une deuxième partie un nouveau modèle du devenir des formes signifiantes.

1.1. Rappel des bases théoriques

Nous procédons ici à l'étude de deux extraits du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, où apparaît en substance l'essence du modèle génératif. Il s'agit d'une première version de la théorie, qui repose, nous le verrons, sur plusieurs paradigmes originaires de différentes sciences humaines et exactes.

> Nous désignons par l'expression parcours génératif l'économie générale d'une théorie sémiotique (…) c'est-à-dire la disposition de ses composantes les unes par rapport aux autres (…) qui s'articulent les unes avec les autres selon un « parcours » qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret.
>
> (Greimas et Courtés 1986)

> Une telle théorie sémiotique distingue trois champs problématiques *autonomes*, qu'elle considère comme des lieux d'articulation de la signification et de construction *métasémiotique* : les structures sémio-narratives, les structures discursives et les structures textuelles. (*ibid.*)

De l'examen succinct des bases théoriques du parcours exposées ci-dessus émergent les principes suivants que nous avons classés du plus simple au plus complexe :

- *Spatialité* : le modèle théorique est essentiellement topologique et hiérarchisé, avec des strates successives, des paliers allant de la profondeur vers la surface. Une telle conception reposerait sur les modèles physiques atomistes transposés après-coup dans l'univers du sens. La profondeur relèverait alors de l'infiniment petit, de l'invisible, ou, en d'autres termes, de l'en-deçà du sens. De l'autre côté, à l'opposé extrême, la surface pourrait être envisagée comme l'infiniment grand, dans le domaine du visible, ou, autrement dit, l'au-delà du sens.
- *Egocentralité* : le modèle est constitué de niveaux autonomes mais dépendant les uns des autres, pour un fonctionnement sur un mode autocentré, de nature mécaniste au sens physique ou mathématique du terme. On parle d'ailleurs d'algorithme du sens. Autrement dit, le modèle fonctionne de manière autorégulée, centrée sur un procès de production du sens avec ses propres règles logico-sémantiques.
- *Objectalité* : le modèle sémiotique repose sur un fonctionnement originel objectal, voire phénoménal, et des principes logico-sémantiques incarnés par le carré sémiotique. Le modèle s'intéresse au mode de production des objets de signification, essentiellement les formes discursives. Autrement dit, le modèle théorique semble être conçu sur la base du

fonctionnement de l'élaboration de la matière, la matière de signification, à partir d'étape de production et de génération de celle-ci prise comme un tout indissociable pour rejoindre ici M. Bakhtine (1975, 237)

- *Abstractivité* et *générativité* : le modèle est avant tout un modèle du déterminisme des valeurs abstraites, considérées comme éléments générateurs de la production discursive. Ce sont les valeurs les plus éloignées du concret et du visible qui sont au départ du parcours génératif. Plus précisément, les catégories discrètes génèrent les catégories concrètes qui les prennent en charge après-coup. Cette opération repose une conception philosophique platonicienne de la supériorité de l'univers des abstractions au détriment du concret.

L'examen de la théorie du parcours génératif et de ses différents paradigmes permet de saisir les concepts et modèles qui le sous-tendent. Il apparaît que le modèle s'élabore à partir de modèles physiques ou mathématiques, tels que le mécanisme clos atomiste et systémique ou encore l'autonomisation des parties du système, modèles reposant eux-mêmes sur des préceptes philosophiques. Le modèle semble ainsi se situer au croisement de plusieurs sciences, exactes et sociales au sens large, et s'inspirer, dans une forme de cristallisation théorique, de concepts complémentaires et pluriels. La critique se situe alors sur trois niveaux de pertinence : d'une part, dans l'univers de signes, peut-on vraisemblablement parler de niveaux, de hiérarchie entre les isotopies qui composent les formes discursives, au risque de reléguer dans la sémiose certaines données pertinentes ? D'autre part, les concepts topologiques ; l'en deçà et l'au-delà, qui balisent le parcours, signifient-ils que le modèle demeure fermé et égocentré ? L'analyse de l'évolution du parcours génératif, et de l'ouverture de ses paradigmes au fil du temps, permettra de répondre à ces questions.

1.2. L'ouverture des postulats : du modèle autocentré au modèle allocentré

Si le modèle du parcours génératif demeurait essentiellement autocentré, permettant d'articuler le passage des abstractions vers la concrétisation, apparaissent chez Greimas à l'intérieur de la théorie les prémices de l'ouverture du modèle. Le modèle génératif de première génération semble ainsi engendrer un modèle de seconde génération ayant trait à la spatialité :

> Dans l'état actuel de la description, la sémiotique de l'espace est encore réduite à être caractérisée par son expression, bien que l'analyse du plan du contenu révèle déjà des propriétés caractéristiques. (…) La sémiotique de l'espace est amenée à poser des éléments spatiaux aux niveaux sémio-narratif et fondamental (Greimas et Courtés 1986).
>
> C'est pourquoi, si nous posons l'hypothèse que les figures spatiales sont par elles-mêmes dotées d'une générativité (…), il nous suffit de faire descendre de proche en proche à la spatialité les strates de la théorie. (…) (Bertrand 1985).

Ainsi apparaissent deux concepts annonçant la remise en question du modèle initial, que nous avons reportés ci-dessous :

- *Figurativité vs figuralité :* le concret (figuratif) peut être au service du sens profond, anagogique, dépassant les valeurs abstraites à l'origine générative (figuralité) dans l'au-delà du visible. Autrement dit, s'opère un glissement de paradigme puisque l'espace pourrait se situer aux niveaux profonds et fondamentaux, et non plus dits superficiels. Le concept de figurativité déplace le champ théorique et ouvre le parcours vers d'autres formes discursives telles que les *sémioses spatiales ou spaciose du sens* (Navarette 2017). On peut donc parler d'un espace figural génératif qui ouvre vers sa manifestation concrète et figurative.

- *Générativité de l'espace :* pour D. Bertrand (1985), la confirmation de la générativité de l'espace promet un remaniement conséquent des niveaux du parcours et annonce une sémiotique de l'espace qui redonderait et interpellerait les dimensions successives de la théorie. Ici, ce sont les concepts spatiaux qui génèrent les différentes articulations, voire les formes abstraites (figuralité) jusqu'au palier superficiel.

L'intégration du figuratif au niveau sémio-narratif profond amorce le remaniement théorique du modèle de la manière suivante : premièrement, on passe d'un modèle fermé à un modèle ouvert, accueillant l'espace dans les strates génératives à la place même des valeurs axiologiques ; deuxièmement, la sémiotique de l'espace prévue par Greimas et développée par Bertrand donne lieu à d'autres sémiotiques en ouvrant sur le gustatif, le sensible, le gestuel, etc. Dans ces conditions, l'ouverture du modèle amorce certes un éclatement de celui-ci mais en même temps promet des perspectives de recherches conséquentes en diversifiant la pratique limitée à l'origine à des formes sémiotiques littéraires.

1.3. De la sémiotique subjectale à la sémiotique sensible : l'énonciation au cœur du procès ou la considération du sujet sentant et percevant

Après l'ouverture des paradigmes greimassiens, des sémioticiens comme J.-C. Coquet font de la sémiotique objectale une sémiotique dite subjectale et sensible, en prenant pour siège des opérations sémiotiques le sujet sentant et percevant. Dès lors, la sémiotique d'inspiration physique prend une nouvelle orientation, ancrant les phénomènes de signification dans un parcours cognitif et sensitif. Nous prenons pour l'analyse les textes suivants :

> Avec le *Dictionnaire,* Greimas et Courtés nous ont donné la meilleure synthèse possible de la sémiotique « objectale ». (…) Quel est alors le statut du « sujet » ? Ce n'est pas une instance à laquelle le discours doit être rapporté, mais un opérateur de transformations dans un énoncé de faire (…) ou un lieu de conjonction ou de disjonction dans un énoncé d'état. (…) (Coquet 1998)
> Dans une sémiotique « subjectale », chaque discours est centré. (…) La nature du sujet est de constituer un centre de fonctionnement et non pas le siège *a priori* d'un édifice achevé (*ibid.*)

On observe ici que le modèle se développe ainsi dans les niveaux infra principalement dans un parcours cognitif et sensible, où le sujet perçoit et catégorise en même les données de sens. Soit les points de développements suivants.

- *Subjectalité* : la sémiotique subjectale remplace la sémiotique objectale, en ce sens que le parcours génératif n'est plus une suite d'opérations logico-sémantiques désincarnées, mais bien inscrites dans un sujet pour lequel le procès de signification se trouve en devenir et à construire, un procès discours en acte tel que le définira plus tard J. Fontanille.
- *Sensitivité* : le sujet, siège des opérations modales et cognitives, acteur du parcours génératif, remplace le carré sémiotique dans sa version mathématique et productrice de signification. On assiste alors à l'entrée du sensible, du sensitif, dans la sphère sémiotique, qui amènera des ouvrages tels que *Sémiotique des Passions* par exemple, où les auteurs se proposent de saisir les catégorisations élémentaires dans une dimension thymique.

On assiste ainsi à une part de subjectivisation des sphères sémiotiques. Le modèle génératif devient alors ouvert au monde de la perception incarnée par le sujet sensible. On passe du modèle objectal rejetant l'homme dans la saisie sémiotique (lois universelles, mécanismes logico-sémantiques, etc.), au modèle subjectal prenant en considération les passions, les émotions, dans la constitution des formes signifiantes. Autrement dit, on ne parle plus de parcours génératif objectal, mais d'une actorialisation du parcours devenu subjectal.

1.4. De la sémiotique sensible à la sémiotique tensive : la réconciliation esprit-corps dans une vision dynamique du parcours

Avec Fontanille et Zilberberg, apparaissent et s'approfondissent les dimensions subjectales du discours énoncés par Coquet notamment. Le parcours s'ancre plus profondément dans le sujet esprit-corps, siège de la production des formes discursives. Nous prenons pour l'analyse les textes suivants :

> La sémiotique tensive représente depuis la seconde moitié des années 1990 l'un des courants de recherche du champ disciplinaire de la sémiotique et semble être devenue, pour les continuateurs de Greimas, l'un des pendants modernes de la sémiotique narrative. Trois approches de la tensivité sont à distinguer, avec trois localisations bien différentes dans l'ensemble de la théorie. 1) La première approche, phénoménologique, octroie à la dimension perceptive un rôle central. Dès *Tension et signification* (Fontanille, Zilberberg, 1998) la tensivité remonte des pré-conditions de la signification où la situait *Sémiotique des passions* (Greimas, Fontanille, 1991) à la surface discursive, pour trouver un mode d'existence phénoménologique. Elle mobilise des notions directement issues de la linguistique de l'énonciation benvenistienne, de la phénoménologie, et de la sémiotique subjectale de Jean-Claude Coquet (1997), telles que celles de *champ positionnel*, de *champ de présence*, *d'instance de discours* et de *corps*. (Couégnas, Laurent 2012)
>
> La distinction entre ces deux instances, le Moi et le Soi, repose donc sur une différence de point de vue. (…) Si on réserve au *Moi-chair* la valence d'*intensité*, et au *Soi-corps propre*, la valence d'*étendue*, alors on voit apparaître, dans les *corrélations entre les deux valences*, un *ensemble de positions* qui sont autant de possibles *modes de production du discours* (Fontanille 2004).

Nous pouvons alors classer ci-dessous les dimensions de recherche actualisées par ces deux textes :

- *Tensivité* : le modèle génératif se voit doté d'une dimension tensive. L'espace tensif devient un espace de conversion des différents paliers de signification. Qui plus est, la tensivité réunit le champ de l'esprit et le champ du corps, siège des perceptions ontologiques. Chez Fontanille, la tensivité est conçue comme une théorie de l'embodiement, où esprit et corps sont deux unités sensitives réconciliées, pour une intégration de la conscience dans la matière vivante.
- *Identité* et *altérité* : les discours en tensions sont issus des opérations sémiotiques élémentaires au sein du sujet vivant entre identité et altérité, c'est-à-dire comme un réglage constant entre le moi, centre identitaire, et le soi, centre de l'altérité (*ipse vs idem*). Ces deux instances générant des opérations tensives complémentaires sont au cœur des productions discursives, et ancrent définitivement le discours dans un procès réconciliant les flux perceptifs sémiotiques incarnés dans un corps en mouvement générateur de sens. Ainsi le parcours génératif devient un modèle complexe de type allo-centré et non plus autocentré, accueillant les interactions entre le sujet et les autres, l'environnement, le monde phénoménal et objectal. Qui plus est, on assiste à l'émergence d'un modèle doté d'une vivacité propre inscrit dans le sujet vivant et percevant.
- *Dynamisme* : avec la tensivité, le parcours génératif devient un modèle dynamique donnant une solution complexe et cohérente des conversions comme passage d'un palier de signification à un autre. Au fonctionnement stationnaire originel se substitue un modèle explicatif des transformations du sens.

Le modèle subjectal du parcours génératif s'inscrit dans une saisie sémio-cognitive intégrant les deux dimensions réunies : esprit-corps. Il s'agit alors d'un modèle ancré dans le champ de présence, avec l'apparition du sujet vivant et existentiel dynamisant le sens. Cependant, sur le plan formel du parcours, le problème des conversions demeure alors non complètement résolu, et ce malgré l'apparition d'un espace tensif qui régule et contrôle les saisies cognitives (Fontanille 2001).

Nous avons esquissé les changements importants au sein du parcours génératif des années 70 jusqu'à l'ère moderne. Nous sommes maintenant en mesure de proposer une synthèse de l'évolution du parcours au fil du temps, en pointant son fonctionnement propre.

2. Eléments de synthèse : un modèle autopoïétique ?

La question est ici de comprendre quels sont les mécanismes intrinsèques du mode de développement du parcours génératif. Nous souhaitons donc mettre en évidence ce fonctionnement vivant et montrer en quoi il serait question à première vue de parler d'un système théorique autopoïétique.

2.1. Définition de l'autopoïèse

Nous donnons ci-dessous la définition d'un système autopoïétique proposé par F. Varela :

> Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. Il s'ensuit qu'une machine autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation (Varela 1989).

La définition de F. Varela fait émerger le concept d'auto-organisation et de régulation réticulaire du système immergé dans un environnement. Appliqué au parcours génératif, on obtient un modèle autopoïétique cherchant à se définir ou à se redéfinir au fil du temps, en fonction de l'évolution des différents champs disciplinaires à partir desquels il se construit : mathématiques, linguistique générative, physique mécaniste, biologie, sciences cognitives, physique quantique, etc.

2.2. Deux mouvements tensifs complémentaires : le fonctionnement autopoïétique du parcours

Le parcours peut être envisagé comme un système dynamique reposant sur deux mécanismes complémentaires, dans un mouvement permanent entre son centre identitaire et sa périphérie observable (Lotman 1966) et intégrant des formes nouvelles, sans pour autant modifier son essence : (Varela 1989, 45)

- persistance vivace du noyau identitaire : la production complexe du discours, le concept de spatialisation ou de topologisation du discours sont des parties fixes du modèle génératif
- intégration constante de concepts sans dénaturation du modèle : le corps sensible, le discours en acte, la conversion tensive sont des parties intégrés et souples du modèle.

2.3. Synthèse

Ainsi à ses débuts le modèle génératif était-il un modèle autocentré, essentiellement objectal, intégrant *a minima* trois formes disciplinaires : les mathématiques, la linguistique formelle et l'anthropologie structurale. Puis, le modèle étant soumis dans le temps à différents environnements scientifiques, celui-ci a ouvert ses frontières épistémologiques, avec la transgression de la membrane théorique prévue par le cadre formel greimassien. Pour synthétiser, le modèle du parcours génératif était fermé au départ sans doute pour assurer son noyau identitaire, puis pour prendre son essor et tendre vers l'universalisation de son fonctionnement théorique et systémique, s'est ouvert en intégrant des schémas théoriques sans dénaturer son noyau fondamental. Ces dernières années en effet, le modèle est devenu plus large, plus ouvert encore et plus souple, dynamique et complexe, avec l'influence des théories physiques et quantiques, passant d'un système mécaniste à un système fluide, accueillant,

intégrant les dimensions sensibles et vivantes propres aux neurosciences et sciences cognitives notamment. La question que l'on pourra se poser est la suivante : le parcours génératif aujourd'hui demeure-t-il un modèle essentiellement planaire, tensif et encore ancré dans le schématisme topologique des débuts, ou peut-il devenir, à la suite des propositions de J. Fontanille et C. Zilberberg notamment dans *Tension et signification*, un modèle du devenir des formes sémiotiques traduisant la vivance du discours passant par l'homme et le dépassant dans un même temps ? Autrement dit, quelle serait sa forme théorique actuelle et contemporaine des champs disciplinaires la bornant, tout en l'influençant ?

3. Aujourd'hui : un modèle du devenir en devenir, du sujet conscient au discours vivant ?

3.1. Vers un parcours intégratif et interactif

La théorie sémiotique que nous proposons, qui se veut une évolution post moderne du parcours génératif, est surtout un modèle dynamique permettant d'explorer la complexité des formes au sens où l'entend Edgar Morin et sa critique implicite du structuralisme calqué sur les théories physiques closes et mécanistes. Il s'agira pour nous d'une théorie interactive et intégrative qui prend en charge l'ensemble des unités discursives et pré-discursives. Elle s'inscrit dans la continuité des modèles préexistants, conservant les fondamentaux de la sémiotique (contenu/expression, signe, génération, etc.) mais propose une ouverture des paradigmes et une importation des concepts de la modernité pour tendre vers la modélisation de l'hétérogénéité des formes discursives. Elle saisit d'une part le procès de signification en tant que tel, dans sa version gigogne et réticulaire. Elle montre d'autre part en quoi les formes concrètes s'organisent et se fédèrent sur ces mêmes principes (développement narratif, isotopies convergentes et complémentaires, système hétérarchique et interdépendance des signes).

3.1.1. Les bases : le concept de facteurs dynamiques ou rhizomiques de G. Deleuze et celui d'emboîtement de P.-L. Basso

Nous prenons pour base de la réflexion pour l'élaboration future du modèle gigogne réticulaire les deux extraits suivants, tirés de l'œuvre de Deleuze, *Mille Plateaux*, et de l'article de P.-L. Basso intitulé *Le poids éthéré de la médiatisation. De la matérialité diaphane du média à son investissement comme environnement :*

> Le *rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature,* il met en jeu *des régimes de signes* très différents et même *des états de non-signes.* (…) *Il n'est pas fait d'unités*, mais de *dimensions*, ou plutôt de directions mouvantes (Deleuze Guattari 1980).
>
> L'intégration souple n'est qu'un cas d'appropriation bilatérale des plans d'organisation (…). On sait bien que le travail de l'interprétation commence exactement quand cette intégration par *emboîtements successifs*, qui protègent un plan de sens homogène, n'est plus immédiatement exigible (Basso 2016).

a) Hypothèse première : l'hétérarchie et l'interdépendance de facteurs porteurs de sens ou la sémiotique réticulaire

Cette partie théorique se focalise sur l'hypothèse selon laquelle la signification des formes discursives résulte d'un procès hétérarchique, (Rastier 1989, 104-105) et non hiérarchique, qui voit la convergence de facteurs premiers, qui peuvent être des isotopies déterminées, comme un réseau de sens qui fédère les unités pré-discursives interagissant entre elles. Les modèles en réseaux trouvent leur origine dans la pensée hjelmslevienne qui organisait déjà fond et forme de manière réticulaire à l'origine, on le sait, de la sémiotique tensive (Hjelmslev 2000). Mais les formes réticulaires proposées par la suite se situent à un niveau méta-

sémiotique, en profondeur, et dépendent d'une organisation intrinsèque calquée sur le modèle logique aristotélicien, incarné par le carré sémiotique. C'est pourquoi nous fondons notre analyse sur les formes réticulaires deleuzienne que sont les rhizomes (Deleuze Guattari 1980). D'après ces réflexions, dans le cadre d'un remaniement de la théorie classique du parcours génératif et pour construire notre raisonnement, nous pouvons donc interroger dans un premier temps la notion de hiérarchie verticale qui lui est propre, pour formuler après-coup les propositions scientifiques. *Stricto sensu*, la hiérarchie implique qu'une structure élémentaire prenne en charge des éléments dits inférieurs mais de plus en plus complexes. Un tel modèle implique ainsi, dans une théorie du contenu, des systèmes isotopiques dominants, et non englobants, supérieurs, et non intenses, organisant les paliers de type inférieur avec un principe de conversion. Une telle théorie tendrait vers la complexification de sa modélisation topologique, impliquant des passages d'un niveau à l'autre, des passages logico-sémantiques. Tout en gardant la notion phare de générativité, comme mode de production de la manifestation discursive, nous postulons, sur le plan du contenu, des *plans-dimensions* solidaires et organisés en réseau de sens, plutôt que des niveaux avec leur articulation logico-sémantique propre. Il s'agit ici de conserver les opérations successives conduisant à la signification, en avançant, à la suite de Fontanille et Coquet notamment, une théorie dite subjectale, où le sujet déploie des configurations de l'esprit et du corps tendant vers la production de sens, dans un processus réellement vivant. Les plans-dimensions qui s'articuleraient, nous le verrons dans un deuxième temps, en s'emboîtant, sont donc composés d'unités pré-signifiantes et pré-discursives, autrement dit de facteurs interdépendants.

La première hypothèse, le sens comme réseau plutôt que structure au sens greimassien, nous amènerait donc à intégrer dans les fondements trois éléments premiers en interaction, dans la tradition énonciative de la manifestation du sens, et qui sont l'*espace*, le *temps*, le *sujet*. Autrement dit, ces trois éléments ne seraient pas donc dotés d'une hiérarchie propre, mais situés sur un même *plan-dimension* de manière *hétérarchique* et interagiraient selon des relations d'intensité, et non de supériorité, des relations intenses dites réciproques. Ces relations peuvent être définies rigoureusement dans un deuxième temps. Par exemple, la relation qui unit le temps et l'espace serait la jonction chronotopique, pour reprendre des théories bakhtiniennes (Bakhtine 1975). Autre exemple, la relation sujet/espace peut engendrer des formes ségrégées de l'environnement et conduire à des toposyntaxes. Ainsi, le sujet, unité sensitive esprit-corps, siège des saisies perceptives, et l'environnement, l'espace, disposant les êtres et les objets, entrent en interaction, dans une relation temporelle qui peut être la linéarité, la fréquence ou la cyclicité. A partir de l'interaction entre ces différents facteurs référentiels, peut apparaître, comme produit des trois éléments, un (ou plusieurs) nouveau facteur qui interagira avec ces derniers sur un second plan-dimension, dans des relations plus complexes. Nous étudierons pour illustrer notre propos trois cas complémentaires exposés ci-dessous.

i) Au palier de la phrase simple

Considérons ici l'énoncé construit suivant : « *Isaac voit la pomme tomber de l'arbre et, après observation, en tire la loi de la gravité. Il s'en trouve fort ravi.* » Si la théorie générative classique voit ici la prise en charge de la syntaxe discursive par une syntaxe élémentaire de type causal, nous proposons pour notre part une organisation réticulaire qui suit la logique suivante : soit le plan fondamental composé ici par le sujet, l'objet, l'espace et le temps. Les quatre facteurs, qui sont respectivement Newton, la pomme, le champ ou jardin (contexte), et le temps présent, se combinent selon la relation intense entre une position subjectale statique et une position objectale dynamique prise dans une dimension espace-temps que nous pouvons recontextualiser selon la référence physique connue entre l'observation fortuite de la pomme par Newton et les conclusions gravitationnelles qu'il en déduit. Ce qui fait sens, c'est

la relation intense entre le sujet et l'objet, entre le champ de perspective subjectal, sa saisie de l'environnement, et l'objet qui s'offre au sens visuel. Conclure à une relation causale simple serait à la fois réducteur, et, bien que nécessaire à l'analyse, caduc. Elle placerait le sujet-observateur au premier plan d'une hiérarchie à construire, qui, somme toute, ferait écho à un modèle strictement anthropocentré. Au contraire, il convient de restituer pleinement l'objet comme point interactif et réciproque du sujet : autrement dit, c'est l'interaction entre le différentiel énergétique de positionnement et de rendu cinétique qui génère le sens, soit une relation topologique sous-jacente allant de A vers B et de B vers A, sujet/objet et objet/sujet. La théorie intégrative des facteurs co-dépendants permet de restituer pleinement les charges signifiantes respectives à ces deux entités. La dimension spatio-temporelle est divisée quant à elle en trois parties : un premier espace-temps avant observation, pendant l'observation, et après observation, soit une relation chronologique classique qui sous-tend l'opposition prégnante entre permanence (champ, arbre), et changement (pomme tombante, modifiant la composition de l'arbre et de facto la perception du sujet). En synthèse, cette phrase classique montre un plan composé de facteurs solidaires en réseaux, respectant leur nature et leur position. Autrement dit, les relations spatio-temporelles sous-tendent une partie du discours, ainsi que la relation sujet-objet.

ii) Au palier de la phrase complexe

De manière plus complexe, nous proposons pour l'étude l'énoncé classique suivant, issu de la *Recherche* de M. Proust : « Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. » On observe au palier de la phrase deux facteurs temporels, le passé et le présent, ainsi qu'un sujet implicite, siège des perceptions et des qualités liées au sens que sont l'odeur et la saveur. Le facteur subjectal à valeur générique n'est ici pas déterminant dans le procès combinatoire, et la relation aux choses peu intense. On peut dire en conséquence qu'il joue le rôle de vecteur bien qu'étant le siège *apriorique* du procès. Au contraire, le processus signifiant lié au processus mnésique est fondamental et la relation qualité-mnésie déterminante. Autrement dit, les facteurs temporels et les facteurs qualités se combinent pour former le tout de signification, en relation avec les facteurs /vie/ vs /mort/, valeurs actualisées dans le texte. Qualifions ce tout de processus remémoratif sur fond de « décomposition/recomposition substantielle ». Si les facteurs qualités, bien que fragiles et peu substantiels, se stabilisent en intensité dans la relation aux sièges des sensations, ils atteignent leur potentiel de signification et d'intensité à la fin de l'énoncé en clôturant le processus mnésique (« se souvenir », « porter » *vs «* frêle », « immatérielle »). En synthèse, dans la combinatoire, les relations hétérarchiques temps-qualités, temps-valeurs et valeurs-qualités permettent de saisir la visée de l'énoncé, qui n'est autre que la nature spectrale du processus de remémoration (émanation, âmes, errances, etc.) qui semble renaître dans l'actualisation de la visée sensitive du sujet implicite confronté de nouveau aux choses (madeleine). La relation temps-qualités est qualifiée de relation sensitive durative ; la relation temps-valeurs de valuation chronologique, la relation valeurs-qualités d'esthésie perceptive. Les trois relations réciproques convoquent les charges signifiantes qui conduisent la visée du sens (processus mnésique de nature vivace).

iii) Au palier de la suite phrastique

Nous donnons ici l'exemple littéraire de l'incipit de *L'Arrière-Pays* d'Yves Bonnnefoy : « J'ai souvent éprouvé un sentiment d'inquiétude à des carrefours. Il me semble dans ces moments qu'en ce lieu ou presque : là, à deux pas sur la voie que je n'ai pas prise et dont déjà je m'éloigne, oui, c'est là que s'ouvrait un pays d'essence plus haute, où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu. Pourtant, rien n'indiquait ni même suggérait, à l'instant du choix, qu'il me fallût m'engager sur cette autre route. » (9) En premier lieu, le facteur actant-sujet interagit avec l'espace, le sujet s'ancrant dans des « carrefours » selon la fréquence intensive « souvent ». La relation sujet-espace résulte d'une ségrégation sensible, par dissociation entre la conscientisation du corps-sujet et l'espace environnemental qui frappe ses sens. Du sujet au temps, il s'agit d'une internalisation perceptive du rythme temporel ambiant. De l'espace au temps, et réciproquement, il s'agit de la jonction chronotopique que l'on trouve chez M. Bakhtine particulièrement. Ces trois relations intenses, combinées entre elles, engendrent le facteur thymique « inquiétude », constituant un premier plan-dimension, une base de développement du discours. Pour le dire autrement, apparaissent les trois unités en réseau premier, de nature respectivement ontologique (sujet percevant, sentant), spatiale (carrefours), temporelle (souvent). L'interaction entre ces pôles génère la catégorie thymique dysphorique (inquiétude), comme produit des trois. Sur le plan de l'expression, c'est-à-dire la manifestation textuelle du discours, on observe, plus qu'une dominante isotopique, une convergence d'isotopies vers une même visée sémiotique : le devenir anthropomorphe. Autrement dit, au palier du texte pour reprendre F. Rastier, apparaissent des faisceaux isotopiques interdépendants, constitués par les isotopies humaine, spatiale, temporelle, thymique puis axiologique nous le verrons. Ce deuxième aspect de la théorie prend en considération la dimension sémantique et l'organisation des isotopies sur le modèle du réseau, à l'image de celui proposé sur le plan du contenu, texte et discours étant deux faces corrélées en miroir selon une relation d'analogie réticulaire. Il reste alors à déterminer comment ces plans-dimensions s'articulent, comment ils s'engendrent tout en gardant leur nature fractale ou gigogne. En effet, d'après P.-L. Basso, il semblerait possible de concevoir un modèle d'emboîtement comme instance énonciative du sujet sensible.

b) Hypothèse seconde : la conservation et l'emboîtement des formes signifiantes ou la matrice gigogne

Le second pan de la réflexion consistera en la construction raisonnée du modèle dans sa dimension dynamique et vivace. Nous postulons que chaque plan-dimension, constitué comme un réseau de sens, s'engendre par interaction entre les facteurs du réseau dans un emboîtement successif générant de nouveaux facteurs permettant le développement de la forme équivalente mais de dimension augmentée. Nous prenons ici comme base du raisonnement le problème des conversions tensives que pose la théorie classique du parcours génératif, dans sa dernière version. D'après Fontanille, la question n'est à ce jour pas résolue, étant donné que la saisie des conversions est fugace, sa nature floue, son fonctionnement difficile à définir. En effet, sa nature est-elle logico-sémantique ? Son opération de fonctionnement topologique, comme un sas ou une frontière sémiotique ? Si l'on change les paradigmes du parcours génératif, en parlant d'unités référentielles, de facteurs interdépendants et non d'algorithmes statiques, bien qu'ancrés dans le sujet énonciateur, on arrive au concept *d'augmentation*. Nous postulons donc une augmentation des plans-dimensions, avec conservation des formes antérieures, avec un produit des parties, comme fruit des relations intenses, générée du centre vers la périphérie du plan-dimension premier, comme primat ontologique et environnemental. Autrement dit, la modélisation planaire et initiale du parcours génératif aurait moins de recul sur les phénomènes discursifs qu'une théorie du vivant conçue en trois dimensions. Elle tendrait à complexifier le fonctionnement du modèle théorique, en cherchant à résoudre des paradoxes *a priori* relevant de l'aporie.

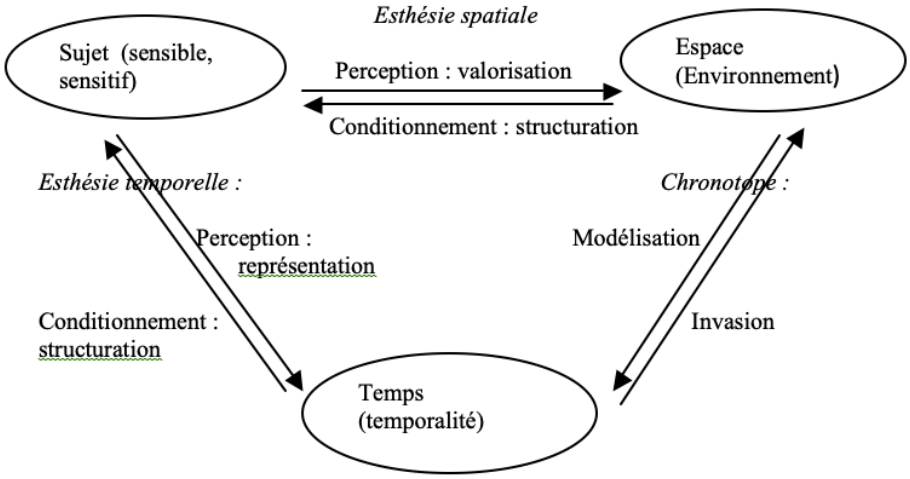
Ainsi, en modifiant les paramètres de fonctionnement du modèle en s'inspirant des modèles informatiques quantiques, de la biologie moléculaire, on obtient une vivance générative, définie comme aspect vivant du nouveau modèle complexe et protéiforme. Autrement dit, plutôt qu'un système de conversion tensive et de surplus de sens que l'on trouve chez Greimas avec la « coagulation du sens », nous postulons une augmentation de plans-dimensions pour accéder aux formes signifiantes développées successives, sur le modèle des poupées gigognes. Il s'agit donc d'une théorie de l'emboîtement, intégrative, pour laquelle les éléments dits premiers appartiennent à un plan dimension, éléments génératifs qui ne sont pas strictement des algorithmes, mais des facteurs sources qui, combinés entre eux, produisent la signification et les configurations correspondantes au procès de développement. Autrement dit, plus les unités référentielles interagissent, plus les formes discursives se développent en générant d'autres facteurs susceptibles d'engendrer les différents plans-dimensions de la forme signifiante du devenir en devenir. La convergence de facteurs référentiels, plutôt que parcours logico-sémantiques, créerait la sémiose, le point de vue, l'intentionnalité de la signification. Les étapes successives intègrent donc des facteurs nouveaux, fruits des interactions, et augmentent en dimension. Autrement dit, en ressaisissant les données obtenues, le nouveau modèle que nous proposons consiste en un déploiement de formes de signification successives, les plans-dimensions constitués en réseau de facteurs interdépendants (isotopies convergentes), lesquels s'emboîtent, où le tout et la partie sont auto-similaires pour ne pas dire équivalents. Chaque plan-dimension est à la fois à l'image de la première avec augmentation de sa dimension et génération d'un facteur résultant de l'interaction des premiers dans un processus synergétique.

Reprenons les trois exemples de la partie précédente. Dans l'énoncé syntaxique simple, le second plan-dimension est la résultante de l'intégration du facteur thymique aux facteurs sujet, objet, espace et temps. Il est l'ultime plan, faute de suite discursive, qui cristallise les relations entre tous les facteurs en les resserrant autour de l'axe thymique (cause, émotion etc). Ce plan intégratif conserve donc les intensités relationnelles relatives au plan numéro 1 et augmente l'intensité dans le processus de cristallisation. En synthèse, on observe deux plans d'une forme en devenir, qui s'emboîtent et se déploient sur le mode gigogne : le plan 2 et la reproduction du plan 1 avec une dimension successive augmentée. Dans l'énoncé 2, extrait de *La Recherche*, on peut reprendre la division en facteurs initiale et voir plus précisément trois plans qui s'emboîtent : un plan 1 combinant les facteurs valeurs et temps intégrant le facteur qualité engendrant un plan 2 actualisant et intensifiant les relations comme nous l'avons initialement décrit, intégrant à son tour le facteur subjectal jusqu'alors implicite ou absent, permettant de figer le système hétérarchique de relations. Ces trois plans se développent également comme une poupée gigogne, et permettent, au-delà, au palier de la manifestation discursive, la concrétisation du sens. Autrement dit, les trois plans forment une suite logique dont la forme finale et visible est la manifestation textuelle. Si l'on reprend l'exemple précité chez Bonnefoy, le produit des trois facteurs sources engendrant la thymie provoque la quatrième dimension du discours: un second plan dimension, manifeste dans la deuxième phrase du texte. Si le premier plan-dimension est l'expression d'une configuration psychique dépréciative, le second est le mouvement, la suite de la visée énonciative et perceptive, d'une configuration axiologique, via le déplacement de sujet référentiel esprit-corps dans l'espace. Il en résulte l'émergence d'une toposyntaxe, avec la ségrégation de deux espaces complémentaires, l'un réel, la Terre, l'autre fantasmé, l'autre pays d'essence plus haute, valué et chargé positivement. On observe en synthèse quatre facteurs cohésifs : le sujet énonciateur /je/, l'espace /carrefour/, le temps fréquentiel /souvent/ et la dysphorie /inquiétude/. Le premier plan-dimension se trouve alors augmenté par l'apparition du facteur quatre, en conservant sa forme première : autrement dit, le troisième plan-dimension voit ainsi

l'apparition du facteur axiologique (« essence plus haute »), comme produit de l'interaction entre la thymie, la spatialité, la temporalité et l'actorialité du plan-dimension précédent. Tout se passe comme si le discours se manifestait comme une suite logique de dimension n+1 pour un objet signifiant en trois dimensions

3.2. Modélisation

En synthèse, tout en gardant la notion phare de générativité, comme mode de production de la manifestation discursive, nous postulons plutôt des plans-dimensions intégratifs, avec augmentation de la dimension pour accéder aux formes signifiantes développées et successives, sur le modèle des poupées gigognes. Il s'agit donc d'une théorie de l'emboîtement, intégratif, holistique, pour laquelle les éléments dits premiers appartenant à un plan dimension, éléments génératifs qui ne sont pas strictement des algorithmes, mais des facteurs sources qui, combinés entre eux, produisent la signification et les configurations correspondantes au procès de développement : il s'agit de conserver la générativité du parcours génératif et des opérations ou étapes successives conduisant à la signification, en avançant, à la suite de Fontanille, Coquet et bien d'autres sémioticiens, une théorie subjectale, où le sujet déploie des configurations de l'esprit et du corps amenant vers la production de sens, dans un processus réellement vivant. Nous sommes donc amenés à intégrer dans un premier temps trois éléments premiers, dans la tradition énonciative de la manifestation du sens, qui sont le sujet, l'espace et le temps. Soit la configuration suivante, correspondant au plan-dimension premier :



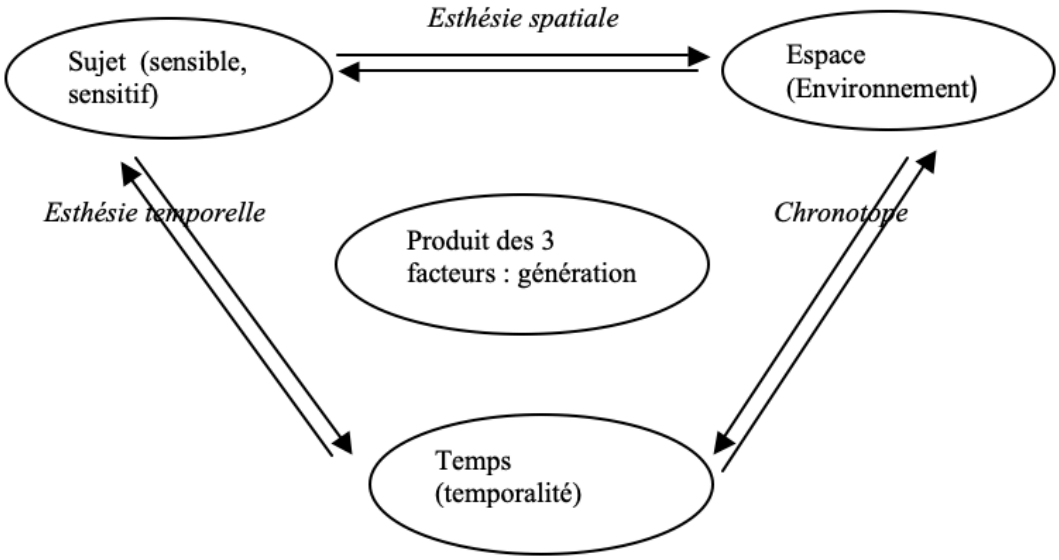
Ces trois éléments ne sont pas organisés selon une hiérarchie propre, mais sont situés sur un même plan-dimension, de manière hétérarchique et interagissent selon des modulations d'intensité. Ainsi, le sujet, unité sensitive esprit-corps, siège des saisies perceptives, entre en interaction avec l'environnement, l'espace, comprenant, disposant les êtres et les objets, dans une relation temporelle qui peut être, nous y reviendrons, la linéarité, la fréquence ou la cyclicité, etc. Si l'on veut maintenant caractériser les relations réciproques entre les différentes unités, il faut s'interroger sur les intensités qui les déterminent et sur la nature des mêmes unités. Le sujet, nous l'avons vu, enclenche des procès de subjectivisation vers l'espace et le temps :

a) vers l'espace, la relation consiste essentiellement en une axiologisation des configurations spatiales, en ce sens que le sujet projette des valeurs sur les dispositifs réceptifs (ex : la diabolisation du Moyen-Orient ou la valorisation du foyer) ; la relation réciproque, en

revanche, procède d'une contrainte, d'une forme de conditionnement du sujet, dans une configuration structurante ou destructurante, (ex : un non-lieu obscur et sauvage, angoissant, dispersant le sujet ou bien un musée, régulant les visites des sujets, source de sécurité, d'harmonie.

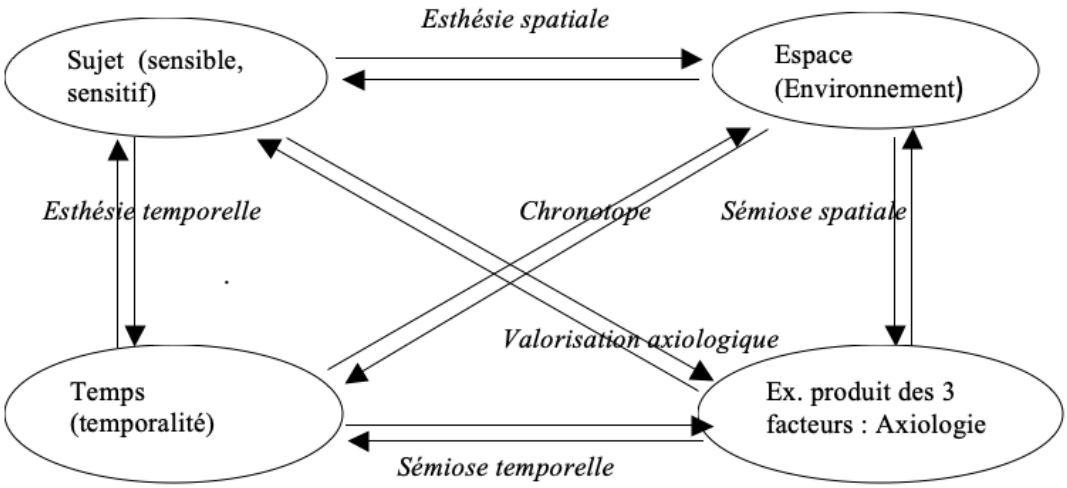
b) vers le temps, la relation implique un processus représentatif du temps, des représentations mythiques (mythes modernes) comme la linéarisation chrétienne de la vie ou encore la cyclicité : ici, le sujet piège le temps dans un système de pensée qui le rend perceptible et tangible ; la relation réciproque est à l'inverse une forme de structuration ou restructuration qui conditionne et contraint le sujet dans ses limites cognitives, matérielles, comme les limites des âges de la vie ou les horaires de bureau.

Les dispositifs narratifs manifestés peuvent être alors définis ; des formes d'esthésie spatiale ou encore de *toposyntaxe* émergent entre sujet et espace ; des formes d'esthésie temporelle ou de chronosyntaxe entre sujet et temps. Enfin, entre l'espace et le temps, on obverse une modélisation figurative de l'espace vers le temps (métaphore spatiale) et une invasion, un coulage temporel du temps vers l'espace : le dispositif narratif obtenu n'est autre que le chronotope bakhtinien se basant sur les théories de la relativité. En synthèse, les relations entre les différentes unités engendrent, génèrent, des systèmes narratifs puis textuels au plan de la manifestation, puisqu'entre elles on observe des interactions manifestes par des relations réciproques. Les relations ne sont pas systémiques, mais se développent de manière sémio-organiques, vivantes, car elles appartiennent intrinsèquement au vivant et les unités qu'elles mettent en mouvement sont elles-mêmes régies par des intensités physiques. A partir de l'interaction entre ces différentes unités référentielles, peut apparaître, comme produit des trois éléments, une nouvelle unité, engendrant une forme nouvelle, corollaire, avec une dimension ajoutée. Autrement dit, plus les unités référentielles interagissent, plus les formes discursives se développent en générant d'autres facteurs susceptibles d'engendrer les différents plan-dimensions de la forme en devenir :

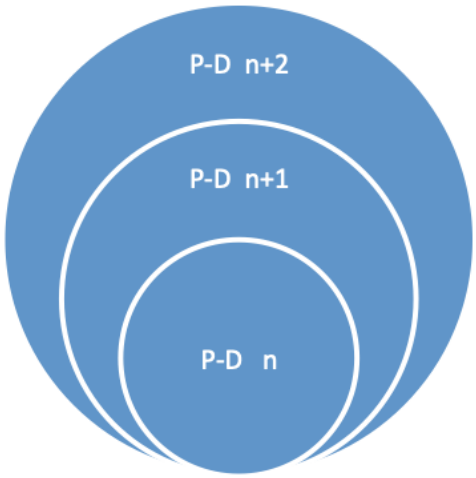


La convergence des facteurs/unités référentiels créent ce qu'on appelle dans la sémiose le point de vue, l'intentionnalité de la signification. Les étapes successives intègrent donc des

facteurs nouveaux, fruits des interactions, et augmentent en dimensions. Nous proposons pour finaliser la théorie les plan-dimensions successifs suivants, classés d'après une présupposition logique :



Le produit des trois facteurs référentiels du premier plan-dimension peut être, par présupposition, un espace intérieur subjectal, une temporalité cognitive (temps de l'esprit interne), une catégorie subjectale autre générée par l'interaction intense du sujet avec l'espace et le temps. Ainsi les deux premiers modèles sont un déploiement de l'esprit dans l'environnement donné (contraintes) et donnent des configurations psychiques pré-signifiantes. Le troisième plan-dimension comprendrait quant à lui une configuration de type axiologique, à cinq facteurs ou plus, comme étape majeure du développement du point de vue, de l'intentionnalité. Le parcours intégratif du modèle gigogne peut alors être schématisé en respectant l'emboîtement de chaque plan-dimension (P-D) de la manière suivante :



3.3. Synthèse

Le modèle gigogne, qui comprend plusieurs plan-dimensions, correspondant à des plateaux organisés par des rhizomes, pour reprendre Deleuze et Guattari, procède par développement successif de sa forme première, en générant chaque forme ultérieure par l'intégration successive de paramètres nouveaux. Cette conception sémiotique en réseaux de facteurs reprend le concept de générativité, d'opérations de développement pour les différentes versions de manifestations discursives (discours politiques, textes, poésies etc..). Il y ainsi augmentation des plan-dimensions, plutôt que des conversions tensives, comme produit des facteurs, unités entrant en interaction.

Le modèle du devenir en devenir, le parcours génératif cher à Greimas, peut selon nous évoluer vers une forme théorique contemporaine, prenant en considération les concepts de réseaux et de matrice gigogne, et en les intégrant à un processus restant un mode interactif propre aux lois naturelles et vivantes. Cette évolution s'inscrit dans la continuité des théories antérieures, mettant en avant le sujet vivant dans le procès de construction des formes signifiantes, un sujet sensible et acteurs des formes sémiotiques. Nous avons voulu montrer que les modèles élaborés, jadis hiérarchiques et topologiques, impliqueraient une complexification non nécessairement adéquate au vivant, comme le problème exigeant des conversions tensives non résolu à ce jour. Nous avons ainsi préféré une modélisation plus souple, intégrant plusieurs plan-dimensions correspondant aux configurations vivantes et sémio-psychiques du sujet, cette unité sensitive esprit-corps projecteur et producteur de sens. Les plan-dimensions organisés en réseaux interactifs et dynamiques générant des facteurs susceptibles de produire les plan-dimensions successifs. A ce stade, nous pouvons affirmer que chaque plan-dimension pré-discursif acquiert tout en générant des dispositifs narratifs de la manifestation concrète et tangible, observable, qui n'est n'autre que le texte manifesté. Nous avons voulu également saisir les processus vivants du discours s'élaborant, se transformant pour reprendre Fontanille en sémiotisant les concepts phares chers à Deleuze qui paradoxalement entrait en contradiction avec les paradigmes logico sémantiques du structuralisme. Ayant à cœur de dépasser ces apories, ces paradoxes, en ouvrant les postulats et en embrassant plusieurs point de vue dans la tradition de pensée ricoeurienne, nous avons souhaité réconcilier deux courants épistémologiques opposés, en syncrétisant sans dénaturer les origines scientifiques, les primats ontologiques et heuristiques, et rendre un dernier hommage à Greimas qui a ouvert la voie moderne de la modélisation théoriques des textes quels qu'ils soient.

Références bibliographiques

BAKHTINE, Mikhaïl (1975), *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Dafia Olivier, Paris, Moscou, Gallimard.

BADIR, Sémir (2014) *Epistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion.

BASSO, Pierluigi (2016), *Le poids éthéré de la médiatisation. De la matérialité diaphane du média à son investissement comme environnement*, AFS Editions, ISBN 979-10-95835-00-4, juillet 2016 [en ligne].

BERTRAND, Denis (1985), *L'espace et le sens.* Germinal *d'E. Zola*, Paris-Amsterdam, Hadès/Benjamins.

BOHR, Niels (1961), *Physique et connaissance humaine*, traduit de l'anglais par Edmond Bauer et Roland Omnès. Paris, Gallimard, 1991.

COQUET, Jean-Claude (1998), *La Quête du sens*, Paris, PUF.
COUÉGNAS Nicolas et LAURENT, François (2012), « Exercices de sémantique tensive », *in* Georice Berthin Madébé (éd.), *Actes du colloque international*.
DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix (1980), *Mille plateaux*, Paris, Minuit.
DOSSE, François (1995), *Histoire du structuralisme (tome 1 et 2)*, Paris, Le livre de Poche.
FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique et Discours*, Limoges, Pulim.
— (2001), « La Sémiotique est-elle générative ? », *in Sémiotique et linguistique*, Paris.
— et ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Liège, Pierre Mardaga, « Philosophie et Langage ».
GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÈS, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979/1986), 2 t., Paris, Hachette.
HJELMSLEV, Louis (2000) *Prolégomènes à une théorie du langage. La Structure fondamentale du langage*, Paris, Minuit, « Arguments ».
LAKOFF, George et JOHNSON, Mark (1980), *Metaphors we live by*. Chicago, London, University of Chicago Press.
LANDOWSKI, Eric (2006), *Les Interactions risquées*, Limoges, Pulim.
LOTMAN, Iouri (1966), *La Sémiosphère*, traduit du russe par Anka Ledenko, Limoges, Pulim, 1999.
MORIN, Edgar (2000), *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur,* Paris, Seuil.
NAVARETTE, Pierre-Antoine (2017), *Topologie de la route et du chemin*, Fernelmont, EME éditions.
RASTIER, François (1989), *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
ROSENSTHIEL Pierre et FABBRI, Paolo (1985), « Au fil de la recherche », *in* F. Bastide et P. Fabbri (éds.), « Les procédures de découverte », *Actes Sémiotiques. Bulletin*, 33, Besançon, CNRS.
THOM, René (1990), *La Querelle du déterminisme*, Paris, Gallimard.

Réflexions sur le principe de narrativité*

Raúl DORRA
María Isabel FILINICH
Luisa RUIZ MORENO
Blanca Alberta RODRÍGUEZ VÁZQUEZ
María Luisa SOLÍS ZEPEDA
Université Autonome de Puebla (Mexique)

Comme nous le savons, une partie importante du développement de la sémiotique de base ou standard repose sur un postulat selon lequel « la narrativité est le principe organisateur de tout discours ». Il s'agit d'une *narrativité* généralisée pour n'importe quel discours, appartenant ou non à ce que nous appelons communément le genre narratif, par opposition à d'autres genres non narratifs. Cependant, narrativiser le monde ne veut pas seulement dire trouver des récits dans toutes les manifestations de la culture comme un pilier de la communication humaine, ce qu'ont fait d'autres sciences du langage, y compris la sémiotique. Le concept de *narrativité* rendrait plutôt compte du fait d'avoir repris les découvertes des études littéraires sur le folklore et de l'anthropologie concernant l'existence d'organisations profondes et abstraites qui soutiennent les récits, de même que tout discours narratif, et d'avoir postulé que le sens de ces récits est généré à des niveaux non figuratifs, niveaux aujourd'hui appelés figuraux. C'est ainsi qu'a été conçue une syntaxe narrative générée par des énoncés minimes, des schémas, des programmes et des parcours narratifs susceptibles de construire finalement une syntagmatique discursive. A partir de là, le postulat s'est étendu au discours en général, compris comme un tout de signification dans lequel la *narrativité* constitue sa condition de possibilité.

Mais au-delà du fait que la *narrativité* se propagera à « tout discours », pris dans son sens traditionnel attaché au langage (verbal ou non verbal) et dans la mesure où le concept de discours – comme d'autres, celui de texte, par exemple – s'est généralisé pour englober toute mise en marche d'un système signifiant, la *narrativité* a atteint un degré élevé d'abstraction et la condition d'axiome dans la théorie sémiotique.

Ainsi donc, cette théorie, conçue comme un processus toujours en construction grâce à l'activité inhérente méta-sémiotique qui l'anime, se permet de remettre en cause jusqu'à ses propres axiomes. Faisant honneur à son esprit scientifique, Greimas a été le premier à remettre en question la *narrativité*, ou plus exactement à considérer qu'elle avait donné tout ce qu'elle avait à donner avec succès, et a choisi de se pencher sur d'autres problématiques pressant la sémiotique. De notre côté, nous pouvons nous demander quelle est la valeur de ce principe et quelle relation il conserve avec d'autres ayant soutenu l'édifice sémiotique. Par ailleurs, il nous semble fort intéressant de conduire la *narrativité* à une réflexion complexe propre à nos jours après que la sémiotique se soit diversifiée sur de nombreux courants internes et qu'elle ait connu des progrès théoriques innovants et inespérés.

Notre objectif, en proposant une reconsidération de la *narrativité*, a été d'examiner ce principe de la théorie sous tous ses angles. Un tel examen doit se faire depuis les origines

---

* Ce travail correspond à une deuxième partie du texte intitulé « El principio de narratividad » publié comme présentation du volume 37 de *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica* consacré à A. J. Greimas et auquel ont participé : Enrique Ballón Aguirre, Diana Luz Pessoa de Barros, Bruno Chuk, Yvana Fechine, César González Ochoa, Danuta Teresa Mozejko, Óscar Quezada Macchiavello, Luiz Tatit et Waldir Beividas.
Pour consulter les articles dans leur intégralité :
http://www.topicosdelseminario.buap.mx/index.php/topsem/issue/view/51

historico-épistémologiques de la sémiotique, en passant par le grand développement – non seulement celui dont elle a bénéficié, mais aussi celui qu'elle a favorisé en se projetant comme une méthodologie possible pour les sciences sociales – jusqu'à la sémiotique contemporaine. Celle-ci est appelée à consolider sa propre identité disciplinaire et à répondre aux différentes formes que la signification a acquis ces derniers temps.

1. Antécédents historico-épistémologiques

Il ne serait pas possible de retracer exhaustivement la multiplicité des sources qui ont dû se conjuguer chez Greimas quand il a conçu le principe de narrativité. Comme l'a documenté Thomas Broden (2015) dans son texte « Algirdas Julius Greimas : éducation, convictions, carrière » – une sorte de biographie intellectuelle publiée dans le numéro 34 de *Tópicos del Seminario* –, la formation du linguiste lituanien a été alimentée par tant de savoirs si divers entre eux (logique classique, droit, philosophie, littérature, anthropologie, histoire des religions, entre autres) qu'il est difficile de déterminer l'apport précis de chacun d'entre eux. Même s'il est évident que sa pensée s'est forgée surtout à l'aube de la linguistique dont il a trouvé les principaux piliers chez Saussure, Hjelmslev, Brøndal, Trubetzkoy, pour n'en citer que quelques-uns.

A l'entrée « Narrativité » de *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979), les recherches méticuleuses et érudites sur le mythe réalisées par deux grands auteurs : Claude Lévi-Strauss et Georges Dumézil sont reconnues comme ses antécédents les plus immédiats. A partir de ces recherches, Greimas a entrepris un travail de formalisation en suivant la logique de l'analyse phonologique, c'est-à-dire en analysant des ensembles de traits distinctifs. Il pensait que si cette méthode fonctionnait en mythologie, il en serait de même dans d'autres domaines discursifs, donc dans les discours non narratifs, canoniquement parlant. Cependant, la référence la plus évidente est l'analyse pionnière sur le conte populaire russe de Vladimir Propp. Greimas note chez Propp la présence « d'organisations plus abstraites et plus profondes » (1979, 248) soutenant la signification des récits.

Le souci de Propp à trouver des lois qui gouvernent la structure des contes populaires est assez semblable à celui qui a poussé la sémiotique vers l'étude du discours. Certes, *Morphologie du conte* (1965 [1928]) a sans doute inspiré Greimas dans la mesure où l'on peut déjà observer, dans cette œuvre, un point de vue formel – Propp prend le modèle de la morphologie que Goethe voulait légitimer comme « science particulière » – et parce qu'on y trouve un modèle de recherche fondé sur l'étude des éléments primaires ou, pour utiliser un terme cher à la sémiotique, *constitutifs*, c'est-à-dire des valeurs *constantes*. Ces valeurs qui ne changent pas, selon Propp, sont les *fonctions*. Par fonction, le folkloriste russe comprend « l'action d'un personnage, définie du point de vue de sa signification dans le déroulement de l'intrigue » (1928 [1970], 31) Ainsi, après l'analyse détaillée d'un *corpus* d'une centaine de contes, Propp identifie, comme on le sait, trente et une fonctions.

Greimas cherchera dans ces fonctions les « principes logiques d'agencement» (1979, 244) ; il proposera tout d'abord trois paires de catégories : Sujet / Objet ; Destinateur / Destinataire et Adjuvant / Opposant qui définissent le modèle actantiel exposé dans *Sémantique structurale* (1966). Postérieurement, ces catégories se réduiront à trois actants : Destinateur, Sujet et Objet. Dans le concept d'actant, on peut entrevoir la lecture de Lucien Tesnière et celle de la combinatoire de fonctions dramatiques d'Etienne Souriau.

Les actions des personnages s'articuleront dans le célèbre Programme Narratif. De cette manière, Greimas trouve que dans tout récit il existe un schéma narratif canonique qui constitue « comme un cadre formel où vient s'inscrire néanmoins le 'sens de la vie' avec ses trois instances essentielles » (1979, 245) : la qualification, la réalisation et la sanction. Avec le recul, nous notons que la vision de Greimas concernant ce schéma narratif était un « modèle

idéologique de référence » qui stimulera pendant longtemps « toute réflexion sur la narrativité » (1979, 247), du fait que ce modèle a démontré sa pertinence et son efficacité pour l'étude du discours narratif.

Force est de reconnaître que cette proposition innovatrice a également fait ses preuves dans d'autres domaines. En effet, elle a servi d'outil méthodologique à différentes disciplines dans le domaine des sciences sociales : l'anthropologie, l'histoire ou la sociologie, terrains où Greimas lui-même s'est engagé. Cette attention que d'autres disciplines ont portée chaque fois davantage à la narrativité, en tant que matrice génératrice des discours, nous montre que cette observation de la première heure n'a pas fini d'être exploitée et qu'il est donc nécessaire de la mettre à jour.

2. La narrativité à trois moments de la théorie sémiotique

L'adoption de la narrativité comme un principe fondamental d'organisation discursive a montré, au cours des différents moments de la réflexion sémiotique (la sémiotique standard, la sémiotique des passions et la sémiotique tensive), son efficacité à expliquer les diverses formes d'articulation du sens.

Aux débuts de l'élaboration de la théorie de base de la sémiotique dont les fondements se trouvent dans *Sémantique structurale* (1966) et dans les travaux réunis sous le titre de *Du sens* (1970), la narrativité a joué un rôle central. Ainsi, dans *Sémantique structurale*, en s'appuyant sur certains concepts élémentaires tirés de Saussure et de Hjelmslev (tels que ceux de signifiant, signifié, différence, hiérarchie, etc.) de même que sur certains choix épistémologiques (la phénoménologie de Merleau-Ponty et la mise en question du référent tel que le concevaient les sémanticiens « réalistes »), Greimas entreprend le travail pionnier de la construction d'un modèle de génération de la signification à partir d'une structure élémentaire de relations sémiques (représentée par le carré sémiotique) qui forment le niveau le plus profond, général et abstrait du modèle. Sur ce germe de signification composé de relations logico-sémantiques, c'est un niveau intermédiaire de caractère anthropomorphe et narratif (en partie représenté par le modèle actantiel) qui est constitué et qui donne lieu à un troisième niveau, celui des structures discursives où l'activité énonciative est mise en évidence.

Ce niveau intermédiaire des structures sémio-narratives a atteint, aussi bien sur le terrain théorique qu'analytique, un développement et une consolidation tels que la sémiotique a finalement fini par être considérée comme une méthodologie d'analyse pour les types de discours les plus divers, surtout les discours verbaux, mais aussi non verbaux ou syncrétiques. Le cœur narratif de ce niveau d'analyse (la relation sujet / objet de valeur) prend appui sur « l'énergétisme des actants », cette force qui les anime et les rapproche de la formulation énergétique freudienne : le désir constitue le sujet en octroyant de la valeur à quelque chose qui devient alors un objet pour ce sujet. Cette articulation minimum, ce petit drame, soutient l'échafaudage théorique et méthodologique des structures sémio-narratives qui se déploient en schémas, en programmes et en parcours. Cette vision totalisatrice permet d'observer le lieu de la narrativité dans l'économie générale d'une théorie en constante révision et, en même temps, de considérer les expansions successives de la sémiotique sur de nouveaux domaines, ce qui ne peut que mettre en évidence la force du principe de narrativité.

A partir de l'énoncé narratif minimum, la théorie devient plus complexe et la syntaxe narrative s'ouvre sur une hiérarchie qui intègre les programmes en parcours et ces derniers en schémas. Par ailleurs, elle se diversifie également du fait de la récursivité (utilisation, par exemple, d'un programme dans l'autre) et en raison du dédoublement (par exemple, un parcours du sujet et de l'anti-sujet).

Pour le regard évaluateur, il convient de faire une observation supplémentaire : en même temps que le développement théorique et les analyses de ce niveau intermédiaire manifeste

dans les textes ont marqué un moment d'essor du modèle, cette même expansion de la théorie a donné lieu à un malentendu qui a conduit à la réduction du sens du terme « narratif » à son acception générique (au sens d'un type de texte). D'où la nécessité de revenir sur la narrativité comme principe afin de récupérer et de reconsidérer sa valeur heuristique ainsi que sa capacité génératrice de nouveaux développements.

Dissocier la narrativité de ce qu'on comprend habituellement par narratif implique, d'une part, de signaler deux niveaux d'abstraction et, d'autre part, de faire surgir des oppositions distinctes. Ainsi, la narrativité se situe à ce niveau appelé préfiguratif, mieux connu aujourd'hui sous le terme figural, constitué par les structures sémio-narratives, tandis que le narratif est une catégorie générique qui correspond aux structures discursives. D'autre part, la narrativité en tant que germe de la signification, s'oppose à l'absence de signification, tandis que le narratif, en tant que genre discursif, s'oppose aux autres genres possibles.

C'est en ce sens que nous pouvons affirmer que le principe de narrativité possède une valeur heuristique en vigueur et qu'il est capable de générer de nouvelles expansions de la théorie. Ainsi, dans *Sémiotique des passions*, Greimas et Fontanille (1991), comme on le verra plus avant, sont revenus sur les fondements du parcours génératif de la signification pour penser les conditions préalables de l'univers de l'action, dans le cadre desquelles le monde se présente comme continu, fait de modulations, de variations d'intensité (plus que de discontinuités) où le sujet apparaît, en processus de constitution, en tant que sensibilité affectée par de telles oscillations. Dans cet espace de forces en tension et de positions, la narrativité a aussi sa place car elle se profile comme une ébauche de structure conflictuelle, de même que comme une ébauche de syntaxe et de parcours passionnels.

Si lors des premiers moments de consolidation de la discipline, concernant la sémiotique standard, on avait conçu un actant sujet qui ne se définissait que par son faire et la transformation que ce faire produisait, pour ladite sémiotique des passions, on a cherché, d'un côté, à établir les conditions de possibilité de la transformation (la potentialité du faire) et à considérer un sujet opérateur antérieur à tout discernement, plutôt poussé par une thymie ou une force qui le conduirait à l'acte, dimension où seraient impliquées les modalités. D'un autre côté, dans cette même ligne, on a proposé de considérer que les sujets d'action, ceux qui sont chargés justement de la transformation, partaient non seulement d'un état – un état de choses – mais d'états d'esprit ou d'états d'âme. Ainsi, une sémiotique centrée sur l'action et une sémiotique centrée sur les passions ne seraient autres que les considérations des deux dimensions du même problème de signification.

Pour la sémiotique tensive, chargée d'établir les préconditions de la signification, la narrativité est plutôt un référent en discussion constante. Ainsi, dans *Tension et signification* (Fontanille et Zilberberg 1998), les différentes entrées sont confrontées à la sémiotique standard, par exemple le « devenir » y est considéré comme un terme neutre entre l'être et le faire, comme une « 'instance énonçante' (…) contrôlant les transformations touchant à la présence, à son intensité et son étendue » (1998, 114). La sémiotique tensive représente, de fait, la mise en question la plus forte de la narrativité quand bien même celle-ci, pour une telle théorie, n'en est pas moins impliquée dans des concepts tel que celui d'objet de valeur, de schéma, etc., étant donné que la transformation en est finalement la clé. Cependant, cette perspective choisit de conserver une distance et de « mettre à l'épreuve » le schéma narratif étant donné que, pour elle, la transformation est plutôt établie par rapport à l'événement avant de l'être au regard de l'objet. De cette manière, le processus de signification ne serait pas mis en marche par le manque ; mais au contraire, ce serait l'excès d'intensité affectante qui produirait le survenir d'un événement imposant le passage du sens à la signification.

Une autre approche de ces projections de la narrativité apparaît dans la sémio-esthésique qui introduit, en même temps que la relation de jonction, celle de l'union (Landowski 2004) pour rendre compte d'autres formes d'interaction régies par la co-présence sensible des

participants. En se basant sur ces apports, on a par exemple pris comme objet d'observation et d'analyse des processus de signification au cours de leur développement qui, loin d'être pensés comme des textes finis, sont compris comme des interactions sensibles entre des entités en cours de configuration au sein du processus même.

En résumé, on pourrait affirmer que le principe de narrativité, en ces trois moments capitaux pour la sémiotique, a été d'être à la fois le générateur des fondements de la théorie et ce qui en a favorisé l'abstraction puis la généralisation progressives conduisant à l'incorporation de nouvelles dimensions de l'analyse sémiotique.

3. Les notions en jeu

Le terme *narrativité* est présenté, dans le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés (1979) comme le membre d'une famille lexicale formée, notamment, par les lexèmes *narrateur, narrataire* et *narratif*. Le *narrateur* et le *narrataire* restent dans le domaine de la narratologie et des études littéraires, définissant ainsi leur signifié, tandis que le terme *narratif* prend d'autres nuances et, étant un adjectif, il se réfère à d'autres termes qu'il qualifie (programme, schéma, parcours, énoncé, etc.).

De cette façon, la *narrativité* fonctionne dans ce contexte comme un substantif abstrait formé à partir d'un adjectif, indiquant la « qualité de » ce qui est exprimé par l'adjectif de base. La *narrativité* signifie, par conséquent, la qualité de ce qui est narratif. Ainsi donc, dans le dictionnaire mentionné ci-dessus, il y a une différence entre l'acte de narrer et ce qui est narré : ce qui est narré correspondrait au niveau narratif proprement dit.

La *narrativité* serait alors la qualité de ce qui est narré et nous savons que ce qui est narré – tout au moins dans un premier temps – est associé au récit figuratif et à l'assemblage des actions qui le constituent, où le cœur fondamental, dont l'action est une forme de manifestation, est la transformation.

La notion de *principe* a été très utilisée dans différents domaines de la connaissance, aussi bien pour les sciences dites dures qu'en philosophie. Selon les dictionnaires de langue et les dictionnaires spécialisés de philosophie, on observe que le terme *principe* a tout d'abord servi à décrire le caractère de l'élément auquel tous les autres se réduisent. Par conséquent, le principe est ce à partir de quoi un ensemble d'éléments dérivent. Le *principe*, qui ne répond pas à une réalité concrète, est plutôt la raison pour laquelle toutes les choses sont ce qu'elles sont. Un *principe*, outre le fait d'être un point de départ, est un élément primaire ou une cause primitive. Ainsi donc, tout point de départ n'est pas, par définition, un *principe* : en effet, en sciences, il peut y avoir plusieurs points de départ n'ayant pas forcément valeur de principe. De cette manière, le *principe* est un point de départ qui ne se réduit pas à d'autres points de départ. Nous pourrions considérer une pluralité de *principes* et que chaque science a les siens propres qui ne sont pas comparables à ceux des autres sciences. Tout *principe* doit donc être explicite et évident.

Si nous reprenons la formule complète et les traits sémantiques fondamentaux de chaque élément, le *principe de narrativité* est la réduction faite du discours à l'action et à la transformation, raison pour laquelle la narrativité a été érigée en *principe* d'où les formes du niveau discursif découlent. Ce principe de narrativité est le point de départ de la théorie en tant qu'origine – même chronologique, rappelons-nous les travaux pionniers – et en tant que fondement de cette dernière.

De cette façon, la *narrativité* est définie comme un *principe* d'organisation de tout discours narratif et non narratif ; de notre côté, nous dirions de tout discours figuratif et figural. Les formes narratives, comprises comme action et transformation, sont d'une grande généralité, elles sont transcendantes à diverses communautés linguistiques, à différentes cultures, et

peuvent donc être considérées comme immanentes par rapport aux différentes substances expressives et aux différentes formes discursives.

4. Principe de narrativité et immanence

La *narrativité* constitue l'organisation qui forme le domaine immanent de l'univers sémiotique. L'avoir observée en ses diverses manifestations a donné lieu à la postulation d'un principe général dont l'impact est double : dans le discours, en tant qu'articulation de base et support, et dans la théorie, en tant que pilier épistémologique ; dans les deux cas, en tant que propriété inhérente et principe actif.

On en tire une première conséquence : du fait de sa grande généralité, ce postulat s'étend et se projette vers le domaine anthropologique, en effet les structures narratives sont considérées comme universelles, au-delà de chacune des cultures qui les figurativisent de manière particulière. Tous les hommes *narrent*.

La deuxième conséquence est que, dans le seul domaine de la théorie sémiotique, la *narrativité* est en relation, par définition, avec un autre principe fondamental, également révisé il y a peu par *Tópicos del Seminario* (2014, 2015) : nous voulons parler de l'*immanence*. Ce dernier, à son tour, est en lien avec les principes d'adéquation et d'empirisme, lesquels non seulement sont épistémologiques, mais aussi méthodologiques. Ce qui voudrait dire que la théorie sémiotique est soutenue par plus d'un ou deux principes, peut-être pas plus, mais qui seraient liés entre eux pour former un réseau intégrateur postulant l'existence d'un fond immanent et génératif dans l'univers sémiotique. L'immanence, comme nous l'avons vu dans le projet précédent, est une instance sémiotique qui constitue, en même temps qu'elle se constitue, tout en générant sans cesse des niveaux, des couches, des régimes, des modes, des stratégies, des champs, des domaines. L'*immanence* peut être pensée comme une ligne de fuite qui crée toujours un au-delà, un présupposé, un ordre virtuel, les conditions et les préconditions de la signification.

Nous avons également pu observer, dans la révision en question, que l'*immanence* est une instance qui appartient aussi bien au plan du contenu qu'au plan de l'expression, c'est-à-dire au domaine de l'intelligible et à celui du sensible, étant donné que bien qu'étant presque inexploré, nous avons dans l'avoir théorique un champ problématique exprimé comme *immanence du sensible*. Néanmoins, bien que la mise en question ait été exhaustive, cela n'est pas suffisant puisque nous n'avons pas pu rendre compte des relations que l'*immanence* établit avec sa paire opposée, la *manifestation*, avec laquelle elle constitue la complexité du phénomène sémiotique. Etant une interruption du parcours génératif *immanent,* la manifestation a lieu grâce à l'intervention de l'instance d'énonciation. Alors, l'énonciation aurait une fonction cruciale dans les corrélations d'un plan avec l'autre du signe, de même qu'avec les corrélations d'*immanence* et de *manifestation*, ce qui constituerait quelque chose comme le principe de sémioticité.

Cependant, sur chaque plan, la *narrativité* organise l'*immanence* en niveaux de dérivation, plus ou moins profonds, ou bien plus ou moins superficiels, où le sens circule et se consolide, prend forme tandis qu'un niveau profond narratif en génère toujours un autre moins profond et se convertit en un niveau de surface. Ce domaine *sémio-narratif* prépare – c'est en effet sa condition de possibilité – la mise en discours. Une telle gestion se réalise grâce à sa grammaire (morphologie et syntaxe) et à l'intersection de l'acte primordial de l'énonciation. Ce processus génératif est impulsé par l'énergie phorico-affective.

L'énonciation n'a pas pour stratégie la *conversion*, propre à la *narrativité*, mais la *convocation* : convocation des plans, des niveaux, des forces, par l'intermédiaire des dispositifs tensifs appelés sémio-discursifs. C'est ici qu'émerge une instance complexe qui installe la subjectivité dans le langage en donnant lieu à une série d'instances subjectives

capables d'acheminer et de convertir en force les deux énergies, la sémantique et la phorico-affective. Ce complexe subjectif prend en charge la compétence discursive, avec sa double stratégie de conversion et de convocation, il l'actionne et la réalise. Un tel complexe crée, par déhiscence, le discours énoncé tout en potentialisant les formes discursives et il actualise l'*immanence* véhiculée par la *narrativité.* Par son intermédiaire, la narrativité se manifeste sur un plan de signe, car, sans les matières et les substances – grâce auxquelles les formes acquièrent une présence – rien ne serait réalisé, tout ne serait que virtualité pure, puissance sans voie ni débouché. La narrativité est liée à l'acte de narrer ou *narration* par la convocation. C'est ce qui met en acte le désir d'énoncer, le besoin de construire pour soi-même et pour l'autre la réalité et l'expérience vécue, peu importe les thématisations et les iconisations.

5. Narrativité et descriptivité

Comme nous le savons, l'énoncé élémentaire peut assumer deux formes que nous souhaitons analyser : l'énoncé d'*état* qui rend compte de la relation de jonction (que ce soit la conjonction ou la disjonction) et l'énoncé de *faire* qui indique la transformation d'un état à un autre. Si la sémiotique standard a choisi de travailler sur la transformation, sur le *faire*, en observant les discours comme une syntagmatique complexe de passages d'un état à un autre, la sémiotique des passions, et surtout la sémiotique héritée de *De l'imperfection* (1987), a récupéré la dimension de l'*être* (ou bien du *paraître* de l'*être* qui pourrait être conçu comme l'*être de l'être*) représentée par les énoncés d'état – ou *énoncés attributifs*, comme les avait appelés Greimas (1969, 171) dans *Eléments d'une grammaire narrative*. La relation d'attribution (*être, avoir*) renvoie à un aspect de la syntaxe qui est en lien avec la description et la modalité. L'accent mis sur la transformation par l'analyse sémiotique de la première époque a laissé à l'arrière-plan la place qui, en syntaxe superficielle, est assignée à la fonction d'attribution ou fonction descriptive. Greimas lui-même (1983) dans « Description et narrativité à propos de 'La ficelle' de Guy de Maupassant » conclut sa réflexion en laissant entendre que, si à la surface du discours la description se distingue de la narration, au niveau de la grammaire qui soutient le discours, la description est absorbée par la narrativité et peut être analysée comme un micro-récit. Quand bien même il en est ainsi, nous comprenons que cette formule projette une certaine ombre sur cet autre aspect constitué par l'*être* ou le *paraître de l'être* de l'actant.

On a affirmé, depuis la narratologie, en pensant en termes de genre discursif voulons-nous dire, qu'il n'y a pas de narration sans description : tout embryon de narration, ne serait-ce que le besoin de nommer, entraîne la description. Si nous transposons cette observation au niveau de la grammaire narrative, on pourrait avancer que l'énoncé de faire présuppose (de manière explicite ou implicite) un énoncé d'état (modal et attributif ou descriptif). De cette façon, l'attributif aurait une place au même niveau que la transformation et ne serait pas subsumé par la narrativité.

Le principe de narrativité s'appuie sur la centralité octroyée au verbe par la grammaire, en particulier, par Tesnière, ce qui a eu comme conséquence de considérer que l'action prototype serait représentée par le verbe *faire*. Mais si nous pensons également à la place, tout aussi centrale, assignée au verbe par les grammairiens de Port-Royal, nous pourrions en tirer d'autres conséquences. Au chapitre XIII de la *Grammaire générale et raisonnée,* consacré aux verbes et à « ce qui leur est propre et essentiel », le verbe y est défini comme « un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation : c'est-à-dire de marquer que le discours où ce mot est employé, est le discours d'un homme qui ne conçoit pas seulement les choses, mais qui en juge et qui les affirme » (Arnauld et Lancelot 1660, 78). C'est pourquoi les auteurs dérivent le lieu central qu'ils attribuent au verbe *être* du fait de considérer que tout

verbe n'est rien d'autre qu'une abréviation, en un seul mot, du verbe *être* plus tout attribut, et ainsi, la phrase *Pierre marche* peut être traduite par *Pierre est un marcheur*. Ce qui veut dire que le verbe « marche » de la phrase qui précède renferme deux sens : celui qui lui est donné par le signifié lexical propre du verbe et l'affirmation soutenue par le sujet parlant qui émet la phrase. Les deux sens peuvent s'expliquer en séparant les deux niveaux de la phrase, énoncé et énonciation, de telle manière que les signifiés se répartissent entre eux : le sens qui est propre au verbe est exprimé dans l'énoncé, et l'affirmation sous-jacente, ou déclaration, est transmise par l'énonciation. On peut tirer de ce qui précède que l'énonciation peut être considérée comme la modalité affirmative qui constitue la base de toutes les modalités du discours : l'acte d'énonciation affirme toujours – affirmation soutenue par la négativité inhérente – en attribuant une existence à ce qu'il nomme, il dit « c'est ». Dans cet ordre d'idée, pourrions-nous envisager de considérer la descriptivité comme un principe qui va de pair avec le principe de narrativité ? Ou bien s'agirait-il d'un seul principe qui réunit sur une structure de base la descriptivité et la narrativité comme une paire d'opposés complémentaires ? Et s'il en était ainsi, comment s'appellerait ce principe ? Ce qui est sûr, c'est qu'aussi bien la descriptivité que la narrativité collaborent conjointement à la constitution des discours.

Dans l'énonciation, la narrativité et la descriptivité convergent, en instaurant la narration et la description. Cette dernière rend compte des figures du monde dans lequel les transformations ont lieu avec leurs acteurs (sujets ou objets), leurs espaces, leurs temps, leur *tempo* et leur tonalité. Si la *narration* convoque les structures narratives pour donner forme à l'impulsion d'énoncer, de dire, la *description*, quant à elle, canalise l'énergie en une force qui convoque la compétence axiologique immanente, avec ses systèmes épistémiques, éthiques et esthétiques dans le but de valoriser et ainsi iconiser les figures discursives. Les programmes narratifs – de recherche ou de dépouillement de l'objet de valeur et de désir – incluent des actions typiquement descriptives, tels que le positionnement du sujet face à l'objet, la focalisation, l'aspectualisation, l'essai pour le situer et déterminer son statut d'existence, ce que, dans notre langue, à savoir l'espagnol, expriment les verbes *estar* et *ser*.[1] Par conséquent, l'objet est valorisé et désiré dans la mesure où il est décrit par le sujet, établissant ainsi la relation de jonction ou d'union, selon la perspective à partir de laquelle on l'observe.

La manière de nommer ces deux domaines sémiotiques répond au besoin de souligner leur qualité inhérente, leur trait sémantique propre et indispensable à leur identité gnoséologique. A partir de là, surgit de nouveau la question de savoir si la *narrativité* et la *descriptivité* sont des courants différents complémentaires, chacun avec sa stratégie propre afin de converger dans la manifestation, ou bien si elles partent d'un même noyau représenté par l'énoncé narratif minimum lui-même.

Si l'on suit les considérations que nous venons de faire, la *narrativité* engloberait la *narration* et ce qui est *narré*, tandis que la *descriptivité*, quant à elle, comprendrait la *description* et ce qui est *décrit.* De cette manière, nous pouvons amplifier l'horizon théorique sur la problématique en question et essayer de proposer de meilleures réponses face aux exigences interdisciplinaires actuelles, et même face à la communication commune qui utilise une terminologie semblable à celle que le champ sémantique de la narrativité suscite et dont il est le cœur nucléaire.

L'articulation de la narrativité et de la descriptivité que nous avons proposée permettra d'ouvrir le dialogue à d'autres disciplines, aux sciences sociales, de même qu'aux sciences de la nature, où la descriptivité a une place prépondérante. Par conséquent, outre le fait de tenir compte des formes narratives dans les discours scientifiques, il s'avère nécessaire de tenir compte de la signification des formes descriptives quant à la construction des objets d'étude,

[1] En français, nous n'avons qu'un seul verbe : *être*. [N. de la T.]

aux points de vue qui organisent les catégories, aux processus de formalisation, aux modes d'élaboration du métalangage, aux procédures d'aspectualisation et modalisation discursive. Il n'est donc pas difficile d'imaginer que cette place de choix attribuée à la descriptivité dans la théorie tende un pont entre la sémiotique classique et la sémiotique tensive.

Nous ne doutons pas que ces affirmations de caractère hypothétique sur le principe de narrativité et sa relation avec la descriptivité permettent de repenser l'actualité et la fécondité de ce noyau épistémologique, pilier de la théorie sémiotique de Greimas et base de différentes voies de recherche telle que celle nous venons de proposer.

Références bibliographiques

ARNAULD, Antoine et LANCELOT, Claude (1660), *Grammaire générale et raisonnée contenant les fondements de l'art de parler, expliqués d'une manière claire et naturelle*, Paris, Republications Paulet.

BRODEN, Thomas (2015), « Algirdas Julius Greimas: educación, convicciones, carrera », *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, 3, Puebla, BUAP.

FONTANILLE, Jacques et ZILBERBERG Claude (1998), *Tension et signification,* Sprimont, Mardaga.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale,* Paris, Larousse.

— (1969), *Eléments d'une grammaire narrative,* Paris, Seuil.

— (1970), *Du sens. Essais sémiotiques,* Paris, Seuil.

— (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques,* Paris, Seuil.

— (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

— (1987), *De l'imperfection*. Périgueux, Pierre Fanlac.

GREIMAS, Algirdas Julien et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

LANDOWSKI, Eric (2004), *Passions sans nom. Essais de socio-sémiotique III*, Paris, PUF.

PROPP, Vladimir (1970), *Morphologie du conte* (1928), Paris, Seuil.

ZINNA, Alessandro et MORENO, Luisa Ruiz (éds.) (2014-2015), « La inmanencia en cuestión », *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, 3 vol., 31 (2014), 32 (2014) et 33 (2015), Puebla, BUAP.

DEUXIÈME PARTIE

Du côté de l'histoire

1. Le temps de Greimas

Le sémioticien avant la lettre
(Essais littéraires de Greimas en lithuanien)

Kęstutis NASTOPKA
Université de Vilnius

Il existe deux volets des travaux de Greimas en sémiotique : d'un côté, c'est la construction de la théorie générale du sens ; de l'autre côté, ce sont les recherches sur les anciennes croyances lithuaniennes. Greimas avait constaté que ses études sémiotiques avaient commencé par une tentative de décrire les significations mythologiques des textes lithuaniens. Il avait exposé ce projet au public des intellectuels lithuaniens aux Etats-Unis en 1965, un an avant la publication de *Sémantique structurale*.

La dimension mythologique a été introduite dans la construction sémiotique de la signification encore plus tôt. En 1962, Greimas a écrit un article sur la mythologie comparée, qu'il a dédié à Georges Dumézil, et en 1966, une importante étude en hommage à Claude Lévi-Strauss (Greimas 1970, 117-134, 185-230). Lévi-Strauss n'était pas d'accord avec l'interprétation proposée du mythe bororo, ce qui a incité Greimas à « aller sur le terrain » de sa culture natale (Greimas 1984, 10).

On peut dire que l'univers de la signification qui se dévoile dans les discours mythiques complète la reconstruction déductive de la signification, basée sur la linguistique moderne (Ferdinand de Saussure, Louis Hjelmslev, Roman Jakobson).

La décision d'« aller sur le terain » de la mythologie lithuanienne modifie la manière de parler. Quand on lui a demandé quelles étaient les raisons qui lui avaient fait choisir le français pour écrire son œuvre de sémioticien, Greimas a répondu sans hésiter : « L'écriture d'acier de Flaubert ! » (Bertrand 2009, 320). C'est le langage qui correspond à la tradition de la pensée cartésienne. D'autre part, en parlant des recherches en mythologie lithuanienne, Greimas a souligné que le chercheur devait trouver un ton qui permette de garder « l'atmosphère mythique, le vécu du religieux quotidien sans lesquels toute description du monde sacré est impossible » (Greimas 1990, 347). Selon Eric Landowski, « dans le cas particulier de Greimas, théoricien à cheval sur deux cultures, on pourrait même retrouver cette séparation (quitte à grossir un peu le trait) jusque sur le plan linguistique : dans ses œuvres en français, la distance, l'objectivation, l'impersonnel du « on » au service de l'intelligible — dans celles en lithuanien, le vécu et la présence du « je » sensible et éprouvant » (Landowski 2018).

Dans ses premières analyses de la mythologie lithuanienne, Greimas examine un corpus de contes lithuaniens sur le héros en quête de la peur (Greimas 1970, 231-270). Dans l'affabulation populaire de l'ensemble de l'Europe, le sémioticien découvre le contexte culturel lithuanien. Les prouesses du Héros téméraire sont gouvernées par la conception lithuanienne de la souveraineté trifonctionnelle.

Avant même les recherches en mythologie lithuanienne, Greimas a essayé certains principes sémiotiques dans la critique littéraire où il a fait ses débuts en 1943. Cet article offre un aperçu des débuts de l'analyse sémiotique du discours littéraire dans les essais littéraires greimassiens.

1. Les débuts des essais littéraires greimassiens

Greimas liait son parcours intellectuel, l'ayant amené à la sémiotique, aux événements qu'avait connus la Lithuanie de sa jeunesse : « Mon itinéraire 'intellectuel' s'explique sans doute en partie par mes origines, et par les aléas auxquels était exposée la Lithuanie lorsque j'étais jeune : être sémioticien, c'est s'interroger sur le sens. Or, la guerre, son absurdité poussent à s'inquiéter du sens de toutes les ignominies qui se passent sous vos yeux » (Manière 1986). Il considérait son article « Cervantès et son Don Quichotte », publié en 1943 dans la revue *Varpai* (Carillons) dont il était l'initiateur, comme une réponse à la situation historique de la Lithuanie : « J'écrivais sur nos luttes désespérées : on lutte contre les Allemands pour que les Russes reviennent. A quoi bon lutter ? C'est un type de héros désespéré. Ainsi, j'ai présenté Don Quichotte comme le héros désespéré » (Sverdiolas 2017, 54).

Greimas appelait ses essais publiés dans cette revue « pré-sémiotiques ». Dans son compte rendu de la traduction de *Don Quichotte* en lithuanien, il choisit la voie habituelle de la critique littéraire historico-culturelle : il raconte en détail la biographie de Cervantès, il donne l'aperçu de la situation historique de cette époque-là. Le problème sémiotique du sens réside derrière une description traditionnelle. En parlant du héros de Lépante et de la réalité sociale de l'Espagne au XVIe siècle, le critique parle en même temps de sa propre époque. On présente la traduction de *Don Quichotte* comme l'événement le plus important de la vie littéraire lithuanienne :

> Hôte longtemps attendu, le noble hidalgo est enfin arrivé chez nous, au moment où nous avons peut-être le plus grand besoin de son aide et de ses conseils. Dans l'affrontement terrible des puissants de ce monde, notre petit pays sympathique a besoin d'une croyance si forte et si naïve dans sa mission culturelle et humaine, et les écuyers attendent si impatiemment leurs chevaliers errants que l'arrivée du grand optimiste dans le champ de notre littérature peut en effet être considérée comme le meilleur signe envoyé par les dieux.
> (Greimas 2017, 173)

Un an après, Greimas a publié, dans la revue *Varpai*, l'article intitulé « Verlaine, homme et poète » dont la plus grande partie est consacrée à la description de la vie tumultueuse du poète français. Seulement vers la fin de l'article, on passe de la biographie à la poésie de Verlaine, qui, selon Greimas, était une révolution du langage poétique, « une nouvelle manière de traiter le matériel poétique » (Greimas 2017, 198).

2. Entre lecture intime et lecture structurale

En évaluant la poésie lithuanienne, Geimas se basait sur sa propre imagination. Il avouait dans son article nécrologique sur le poète Jonas Kossu Aleksandravičius (1904-1973), son ami d'études à Grenoble :

> Je m'étonne de mon incapacité à penser à Kossu autrement que de manière figurative : au lieu des notions définissant sa personnalité et des caractéristique abstraites de sa poésie, ce sont des images et des symboles qui s'imposent sous ma plume. (...) L'univers poétique de Jonas Kossu-Aleksandravičius est un espace vide au centre duquel trône une plaie, tel un dahlia grand ouvert. Et l'on appelle cela « poésie d'intimité ».
> (Greimas 2017, 244-245)

Dans ses analyses des œuvres des poètes lithuaniens, Greimas oppose la tradition de la poésie sentimentale « des âmes » et la « poésie de l'esprit ». Pour lui, la poésie lithuanienne moderne commence par les poèmes de Henrikas Radauskas (1910-1970). Ce poète, selon Greimas, n'appartient pas à la même génération d'écrivains que Kossu qui, d'ailleurs, ne le

considérait même pas comme un vrai poète. Il vise à « énoncer un monde impossible à énoncer » (Greimas 2017, 250).

Henrikas Radauskas, dont le premier recueil de poèmes *Fontanas* (*Fontaine*) est paru en 1935, a rompu avec la tradition néoromantique qui dominait alors dans la poésie lithuanienne. Un poème n'est pas pour lui l'expression des sentiments ou des idées mais la transformation poétique de la réalité, un monde artistique autonome.

Greimas a fait connaissance de Radauskas à Kaunas en 1943. Comme il l'avoue lui-même, Radauskas a achevé son « éducation sentimentale » : « Premier poète non plus lithuanien mais trans-lithuanien, il m'a introduit dans l'univers de la qualité des valeurs – tant dans la littérature que dans la vie » (Greimas 2017, 28).

Tout comme Greimas, Radauskas a émigré en Occident en fuyant l'avancée de l'Armée rouge vers la Lithuanie. Ainsi, son recueil de poèmes *Strėlė danguje* (*Une flèche dans le ciel*) est paru, en 1950, aux Etats-Unis. En en faisant la critique, Greimas prévoit une double lecture d'une telle poésie, une lecture psychanalytique et structurale. La critique psychanalytique permet de reconstruire l'organisation fondamentale de la source de la poésie, du *moi* créatif du poète. La critique structurale aurait pour objectif d'analyser l'univers sémantique du poète, d'« effectuer la description phénoménologique du vocabulaire, de la morphologie et de la syntaxe poétiques, de mettre en évidence les valeurs verbales, structurer la vision radauskienne du monde en accentuant les thèmes principaux (ange, eau, vent) » (Greimas 2017, 252). Mais le critique ne fournit aucun exemple d'une telle analyse.

Greimas considère la poésie comme un système d'expression autonome, un univers fonctionnant selon ses propres lois. Selon lui, « la poésie est un langage ; comme les autres langages, elle est utilisée pour communiquer avec son prochain : elle doit être comprise immédiatement, globalement ». (Greima 2017, 252) L'actualité de la poésie « est globale et non pas détaillée. Et elle n'est pas mesurée par la capacité du poète à coller aux événements actuels du jour, à photographier des « faits » réels, mais, au contraire, par l'aptitude de sa vision poétique à répondre aux problèmes essentiels de son époque, de son peuple et de l'humanité » (Greimas 2017, 251-252)

Greimas oppose la poésie radauskienne aux clichés poétiques politiquement engagés. La Pologne ayant arraché, en 1920, la région de Vilnius à la Lithuanie, la question de Vilnius est devenue l'objet d'une polémique inconciliable entre les Lithuaniens et les Polonais. Le vers du poème de Petras Vaičiūnas (1890-1959) *Mes be Vilniaus nenurimsim* (*Nous ne resterons pas en repos sans Vilnius*) fonctionnait comme un emblème idéologique. Selon Greimas,

> Le poète peut exprimer les injustices infligées à la Lithuanie par les Polonais tout aussi bien par le hurlement d'un chien dans la nuit que par le halètement d'une carpe tirée hors de l'eau. Mais cela n'empêchera pas le hurlement d'un chien de signifier, en une autre occasion, les larmes d'un homme qui déplore sa vie ratée, les bleus d'un enfant innocent qui a été battu ou les souffrances d'une araignée à laquelle un enfant arrache les pattes, l'une après l'autre. Et ce sera une poésie qui veut comprendre et recréer le monde par ses procédés. Et « nous ne resterons pas en repos sans Vilnius » ne sera qu'un beau slogan national, la constatation d'une réalité empirique, qui n'a rien à voir avec la poésie.
>
> (Greimas 2017, 251)

Dans son compte-rendu du livre de poésie d'un autre poète lithuanien d'émigration, Algimantas Mackus (1932-1964), intitulé *Neornamentuotos kalbos generacija ir augintiniai* (*La génération d'un langage non ornementé et les descendants*), Greimas formule le principe essentiel de la poétique sémiotique – l'isomorphisme de l'expression et du contenu. Selon lui, la poéticité de l'œuvre de Mackus « est mesurée dans cet espace vide où le plan de l'expression s'enchevêtre avec celui du contenu en nœuds formalistes » (Greimas 2017, 258). Dix ans plus tard, le fondement sémiotique de ce principe sera présenté dans l'article « Pour une théorie du discours poétique » :

> Le discours poétique est en réalité *un discours double* déployant ses articulations sur les deux plans – celui de l'expression et celui du contenu – en même temps. […La théorie] doit se construire un appareil conceptuel susceptible de fonder et de justifier les procédures de reconnaissance des articulations de ces deux discours. (Greimas 1972, 7)

Le langage non ornementé et au delà du symbolisme du poète de la diaspora lithuanienne est opposé au pathos criard de la poésie soviétique :

> La distance entre la déclamation languissant après un contenu et le chuchotement résumant la longue expérience humaine de l'Europe, voilà notre tragédie et notre espoir lithuaniens. Une tragédie, parce que nous ne parlons plus la même langue, un espoir, parce que toute communication culturelle avec la Lithuanie soviétique ne peut être qu'un don unilatéral. Savoir donner sans rien demander pour soi-même – il me semble que la génération d'un langage non ornementé en est déjà capable. (Greimas 2017, 255-256)

Le recueil de poèmes *Kalbos ženklas* (*Le signe de la langue*) de Tomas Venclova (né en 1937) est paru en 1972, cinq ans avant l'émigration du poète de la Lithuanie soviétique. Dans son compte-rendu publié la même année aux Etats-Unis dans la revue *Metmenys*, Greimas considère cette poésie comme un équivalent lithuanien du langage poétique du monde occidental apparu à la suite d'un tournant épistémologique. Selon Greimas,

> Le tournant épistémologique qui a rendu possible toute la poésie du XXe siècle se caractérise aussi par la mise en relief de la problématique linguistique, en particulier celle de tous les problèmes « poétiques ». Le poète cessant de s'intéresser au monde et à ses objets, il ne considère plus leur description comme sa tâche principale ; au contraire, c'est le processus même de *l'écriture* qui devient son souci, le problème de l'énonciation domine les phrases énoncées figées. (Greimas 2017, 266)

Greimas examine la corrélation entre les plans de l'expression et du contenu comme l'un des principes de construction du discours poétique. Il analyse, en guise d'exemple, les deux vers suivants :

> *O PLaučiuose PLaukia FLotiLijos,*
> *O Pirštai Pavirsta PaParčiais.*
> [*Et dans les poumons naviguent des flottilles,*
> *Et les doigts se transforment en fougères.*]

Les allitérations denses de ces deux vers acquièrent du sens grâce à la corrélation entre deux plans. L'opposition entre les consonnes *l et r*, les voyelles d'arrière *au – a* (plAUčiuose – plAUkia – pirštAi – pAvirstA – pApArčiAis), entourant le *i* court (flotIlIjos – pIrštai – pavIrsta), correspondent, sur le plan de l'expression, à la relation entre le « caractère glissant de la pensée » du premier vers et le « roulement de la parole » du second vers et sur le plan du contenu – entre le discours « vague » et le « processus joyeux » de la création.

Dans le vers *Dar nepagirdytos Erinijos* (*Les Erinyes n'ont pas encore eu à boire*), considéré par Greimas comme « l'un des plus beaux vers de tout le recueil », la transformation sonore (ir→ri), annonce, selon le critique, « à la manière de Brazdžionis, l'heure de la vengeance qui approche ». On mentionne ici Bernardas Brazdžionis (1907-2002), un poète d'inspiration biblique, qui, après avoir émigré en Occident en 1944, est devenu l'idéologue de la résistance antisoviétique dans la poésie des Lithuaniens émigrés. Une telle interprétation de ce vers fait allusion à l'attitude oppositionnelle de Venclova vis-à-vis du pouvoir soviétique. En même temps, c'est la prédiction de futurs changements politiques.

La sémiotique lithuanienne de Greimas est couronnée par l'analyse du poème de Marcelijus Martinaitis (1936-2013) *Ašara, dar tau anksti* (*Larme, il est encore tôt pour toi*), qui a pour objectif de présenter les méthodes objectives de la lecture sémiotique du texte (Greimas 2017, 271-300).

Au niveau discursif, deux valeurs thématiques sont attribuées à la figure de la larme : la larme est à la fois la manifestation de la douleur et de la pitié ressentie face à la « douleur du monde ». Greimas introduit le concept de l'isotopie partielle qui n'existe pas dans ses écrits en français. Dans les différentes strophes du poème, la larme devient tantôt une maîtresse de maison, tantôt une jeune mariée, tantôt *mater dolorosa* lithuanienne ou la sculpture du Christ de pitié élevée au bord du chemin. Dans la figure de la coccinelle, isotopique de la larme, le chercheur reconnaît les sèmes /vie/, /petitesse/, /sacré /, / béatitude /, /douleur/.

Greimas a proposé, à l'instar du terme français de Destinateur, le terme *Lėmėjas* (*lemti* en lithuanien : « destiner ») pour un acteur de degré supérieur qui manipule le sujet. Selon Greimas, le sens général du poème est la construction d'un Destinateur original, acceptable et fiable. Le paradoxe du poème consiste dans le fait qu'en cherchant le Destinateur qui donnera du sens à son activité, l'énonciateur n'est pas sûr de le trouver : « la foi au sein de l'incroyance, la foi en tant que construction de l'objet en lequel on croit, constitue justement le contenu d'une dépêche qu'un courrier spécial de la poste royale est en train d'amener dans la poésie lithuanienne » (Greimas 2017, 300). Sur le plan politique, on peut le comprendre comme l'espérance de la foi dans un Etat incroyant.

Greimas reconnaît, au niveau profond du poème, deux programmes complémentaires : le désir de la stabilité de l'être et l'envie de l'activité. Le premier programme se manifeste par des interdictions, par les demandes de ne rien faire, de ne pas se séparer. Le deuxième programme est présenté par des prescriptions et résumé par le vers donnant la clé de la lecture du poème entier : « tombe encore sur les mains heureuses ». La main – l'attribut d'*homo faber*, – est bénie par une larme qui est la manifestation de la pitié. Sur le plan de l'expression à cette transformation sémantique correspond les changements phonétiques : dar nuKRiski – ant laimiNgų – RaNKų. Les consonnes du premier groupe (KR) accentuées par la médiation du deuxième groupe (N) se transforment en une nouvelle disposition consonantique (RNK). La stabilité de l'être se transforme en programme d'action. « La larme se fait destin *heureux* permettant l'action. Le mot *laimingų* [heureuses] assure donc, sur le plan aussi bien phonétique que sémantique, un rôle d'*opérateur* », constate le sémioticien. (Greimas 2017, 296)

Greimas donne une nouvelle définition de l'isomorphisme des plans de l'expression et du contenu : le langage poétique « ne sera poétique que lorsqu'aux formes de son plan de contenu et à leurs alternances, correspondront les alternances identiques – ou semblables – de son plan d'expression » (Greimas 2017, 296). On trouve dans le poème deux endroits où le principe d'isomorphisme se manifeste de manière concentrée. L'un d'eux est la permutation du groupe consonantique /k+r/ en /r+k/ et l'intégration de la consonne /n/ appartenant au mot « laimingų » dans la nouvelle structure dont nous venons de parler. Le deuxième exemple se trouve dans la première strophe :

Ašara, dar tau anksti ⟋ ⟋ ⟋
nusirist į smėlį, ⟋ ⟋
kad užkastų ⟋

[*Larme, il est encore tôt pour toi*
de rouler jusqu'au sable
pour qu'on enterre.]

Commençant par un vers à trois accents et se terminant par une phrase n'ayant qu'un seul accent, la strophe a l'air d'une pyramide inversée. Cela correspond à l'image d'une vie qui devient de plus en plus étroite pour s'achever définitivement. Greimas divise le dernier vers en deux parties symétriques, chacune comportant cinq phonèmes : *kaduž* - *kastų*. Trois phonèmes sont les mêmes et produisent par les voyelles d'arrière l'effet du fond sombre.

Deux phonèmes différents représentent, en même temps, la transformation des consonnes de sonores en sourdes (d→t, ž→s). Cela correspond à la transformation de la /vie/ en /mort/ sur le plan du contenu.

Greimas résume : « Tous ces raisonnements sur la dimension phonétique (...) peuvent paraître ennuyeux à un critique littéraire ou à un simple amateur seulement parce qu'on prend ici pour objets d'analyse les sons et leurs qualités, et non pas les sentiments ou les idées. Mais une analyse de ce type est inévitable pour légitimer la « poéticité » du langage poétique, en faisant ressortir ce qui le distingue du langage littéraire en général » (Greimas 2017, 296).

Greimas disait qu'il y avait un abîme entre ses écrits en français où il pratiquait une approche scientifique et ses écrits en lithuanien où il pratiquait « une approche plutôt didactique » (Sverdiolas 2017, 267). Il semble quand même que ces deux approches se croisent parfois. Les analyses des textes de Venclova et Martinaitis dont on vient de parler ne devraient pas être appelées pré-sémiotiques. Elles sont rédigées par une main habile de maître, tout comme les autres textes sémiotiques de Greimas.

Références bibliographiques

BERTRAND, Denis (2009), « Struktūra ir juslišKumas », *Baltos lankos* 30.

GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

— (éd.) (1972), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse.

— (1984), « Les voix du mythe en lithuanie », entretiens avec Algirdas Julien Greimas, *Lalias* 6.

— (1990), *Tautos atminties beieškant*, Vilnius-Chicago, Mokslas-Algimanto Mackaus knygų leidimo fondas.

— (2017), *Du Sens en exil. Chroniques lithuaniennes*, traduit du lithuanien par Lina Perkauskytė, I. Darrault-Harris et D. Bertrand éds., Limoges, Lambert-Lucas.

LANDOWSKI, Eric (2018), « De l'imperfection : un livre, deux lectures. Préface à une traduction virtuelle », *Actes sémiotiques*, 121 [en ligne]. Disponible sur : www.unilim.fr/actes-semiotiques

MANIÈRE, Philippe (1986), « Au commencement était Greimas », propos recueillis par Philippe Manière, *Le Quotidien de Paris*, le 11 mars 1986.

SVERDIOLAS, Arūnas (éd.) (2017), *Algirdas Julius Greimas: asmuo ir idėjos*, t.1, Vilnius, Baltos lankos.

Aux sources de la sémiotique : un Greimas inédit

Ivan DARRAULT-HARRIS
Université de Limoges

Je commencerai en avouant une difficulté paradoxale, celle de présenter sereinement et objectivement les *Chroniques lithuaniennes* inédites de Greimas – *Du sens en exil* – alors que, travaillant depuis quelque trois années à cette publication, en en révisant la traduction, ces textes me sont dans une proximité intime due, quelquefois, à la nécessité d'un travail de réécriture partagé avec Denis Bertrand. J'ai, de cette façon, participé étroitement, trop peut-être, à l'énonciation écrite de ces textes.

Tentons donc un bien nécessaire détachement pour faire apparaître certaines révélations sur celui que j'ai pourtant longuement fréquenté, soit de 1970 à 1992, mais dans l'ignorance totale de l'existence d'une œuvre parallèle, ces chroniques, ces articles écrits en lithuanien, de 1942 à 1991, jusqu'à quelques mois avant sa disparition en février 1992.

Une découverte

L'origine de la publication est bien la découverte, tout récemment, il y a un peu plus de trois ans, de l'ouvrage paru à Vilnius *Iš arti ir iš toli (De près et de loin),* clin d'œil à Claude Lévi-Strauss (1988), chez son ami éditeur Saulius Žukas [1].

Remarquons d'emblée, chez Greimas, ce qui a été peu relevé, un goût certain pour la création de mondes parallèles. Il me dédicaçait (le petit corpus des dédicaces de Greimas mériterait une attention particulière) ainsi l'exemplaire de *De l'imperfection,* ce « *coming out* phénoménologique » paru en 1987 chez un éditeur très éloigné de Paris, Fanlac à Périgueux, qui suspend l'approche sémiotique des textes : « Une enquête parallèle ». Ou encore, transmission d'un monde non pas précisément parallèle, mais révolu, dans la dédicace de ses études de mythologie lithuanienne, *Des Dieux et des Hommes* (1985 [1979]), travail suggéré, il y a longtemps, par Georges Dumézil lui-même : « … ces quelques récits de mon enfance reconstituée ».

Permettez-moi d'ouvrir ici une courte parenthèse, pour étendre le champ de la remarque précédente : l'existence, chez un certain nombre de savants, et non des moindres, de productions voire d'œuvres parallèles, hors du champ vedette de l'auteur ; voilà qui devrait faire l'objet d'une sérieuse approche sémiotique comparée, voire psychosémiotique, car renvoyant à des clivages, plus ou moins hermétiques, de la personnalité. L'étude bien connue des anagrammes chez Saussure, certains textes de Freud (ainsi l'étude anonyme du *Moïse* de Michel-Ange [2]), la théorie poétique de Benveniste s'appuyant sur Baudelaire (griffonnée souvent à la hâte sur le papier à lettres des hôtels), analysée par Chloé Laplantine et publiée chez Lambert-Lucas (*Benveniste, l'inconscient et le poème*), etc.

Surgissement d'un souvenir refoulé

Comme cela est bien visible dès la table des matières de l'ouvrage et la répartition, respectée et conforme à l'édition originale, des parties qui le constituent, Greimas consacre ses chroniques et ses articles à un très vaste ensemble de disciplines, de champs culturels. Y domine sans doute la littérature et, saisissante révélation, tout particulièrement la poésie (on

[1] Greimas, nous a confirmé Saulius Žukas, a pu contrôler la composition et l'organisation de l'édition lithuanienne originale de 1991, moins d'un an avant sa disparition. L'organisation a été respectée dans la traduction, mais non la composition car une sélection a été opérée par Saulius Žukas et Kęstutis Nastopka afin de ne pas retenir les chroniques et articles strictement réservés au lectorat lithuanien.

[2] Voir notre étude « Freud et le *Moïse* de Michel-Ange ; un parcours génératif de la jouissance », (Costantini 2010, 337-356).

découvrira quelques grands poètes lithuaniens, dont son fidèle ami et condisciple Kossu), mais s'imposent également les sciences humaines, au centre du projet fédérateur greimassien sur lequel nous reviendrons : l'histoire (ainsi celle des religions), la philosophie, la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, l'anthropologie, la mythologie sans oublier évidemment la linguistique et la sémiotique. « 'Je suis un homme et considère que rien de ce qui est humain ne m'est étranger'... » aimait-il à rappeler ainsi, dans une lettre personnelle peu avant sa mort, citant Térence. Et le monde humain, il le définissait, chacun le sait, dès le début de *Sémantique structurale,* comme le monde de la signification.

Mais avant de tenter de saisir les traces de la genèse du projet sémiotique, il convient de s'intéresser aux tribulations identitaires de l'exilé Greimas, qui s'enracinent, on va le voir, dans un dédoublement précoce que ne manquera pas de relever le psycho-sémioticien.

Alors qu'il nous a dit et redit que sa mémoire ne fonctionnait qu'à partir de l'âge de treize ans – sa famille s'installe alors à Marijampolė et il est admis au lycée – (et nul n'a jamais osé lui opposer une remise en cause de cette curieuse limitation en l'absence de tout événement interrompant l'amnésie), voici qu'un voile se déchire et qu'un souvenir-écran (celui au-delà duquel rien n'est accessible) de la prime enfance surgit : « Je ne suis pas Greimas, déclarais-je solennellement, d'après ce qu'on raconte, je suis Algirdas Geidimauckas Bezdukas ! » Il commente ainsi cette surprenante déclaration infantile : « Ce ressenti profond du non-être, poursuivant l'homme sans cesse comme un agent secret, voilà ce qui serait le point de départ du 'système des significations de ma vie' » (p. 18) [3]. Rejetant une identité apparente, convenue et fausse, il s'affuble de l'autre nom d'un *kaukas* [4], esprit mythologique de la forêt, chtonien, anthropomorphe et bienfaisant, mais encore informe, fait de terre et d'eau (haut comme deux mottes), malodorant (bezdukas signifie « péteur ») et qui demande aux humains à être habillé, recueilli, humanisé et domestiqué. Non seulement le jeune Greimas manifeste-t-il avec quelque agressivité son altérité, mais son apparence humaine cache, comme sous un masque, un kaukas qui lui-même dissimule un être des plus inquiétant : « enfant mort non baptisé », sorte de mort-vivant. Remarquable mise en abyme identitaire : Greimas dissimule sous ses traits un kaukas qui lui-même cache un épouvantable fantôme. Voilà ce qu'il déclame (il a sans doute six/sept ans, tout au plus, l'âge où survient le fantasme de la remise en cause de la filiation) à sa famille que nous imaginons interloquée. Et Greimas de nous rappeler que toute son enfance a baigné dans le monde mythologique lithuanien : les démons, les *laumes* (les fées), les fameux et plutôt gentils *kaukai* et les méchants *aitvarai*. Et qu'il a commencé son entreprise sémiotique par la mythologie :

> Je tiens à dire que c'est par la mythologie que j'ai commencé mes « études sémiotiques », et non pas l'inverse. A l'été 1965, déjà, j'ai donné une conférence sur les mythes lithuaniens au congrès de *Santara-Sviesa*[5]. Bien sûr, elle n'a intéressé personne. Or, moi, j'ai consacré tout mon temps libre au folklore lithuanien, et cela pendant vingt ans. (31)

1. La lithuanité

Greimas, on le sait, après quelques aller-retours, de 1937 à 1939, entre Grenoble et la Lithuanie, quitte son pays en 1944, au moment de l'invasion soviétique. Il n'y reviendra qu'en 1971, pour quelques conférences, dont celle reproduite dans notre ouvrage, à l'Université de Vilnius (« Les problèmes généraux de la sémiotique », 37-58).

Commence alors véritablement l'exil, et le douloureux dédoublement de la personnalité qu'il endure.

---

[3] Les références des citations se rapportent toutes à l'édition de *Du sens en exil.*

[4] Concernant les *kaukaï,* on consultera l'étude de Greimas dans *Des Dieux et des hommes* (1985, 29 et *sq*.).

[5] Association lithuanienne, fondée en 1957 aux U.S.A., qui se réunissait près de Chicago, ville où existe aujourd'hui une communauté lithuanienne forte de plus de 100.000 âmes.

Questionné sur ce qu'il a emporté de Lithuanie, Greimas est gêné de répondre, en rejetant ce qui est contenu implicitement dans la question, soit une division de sa vie en deux périodes séparées : celle lithuanienne et celle de la vie en Occident, en France, celle d'un français. Il précise :

> Cette problématique, je la vois plutôt comme la cohabitation de deux univers culturels qui se complètent et s'opposent. Or, moi, plus ou moins adulte, j'ai passé toute ma vie comme un schizophrène. Aussi bien du point de vue géographique que spirituel. J'ai probablement tout emporté de Lithuanie : l'odeur (…) du village de mon enfance, l'ambition et l'obstination sudoviennes[6], les éléments de la culture allemande en philosophie et en histoire, la compréhension de l'« esprit » scandinave et slave ; ce sont là des choses que les peuples de l'ancien Empire romain n'arrivent pas à appréhender. (p. 20)

Greimas repose cette question de manière lancinante, en reprenant celle d'une camarade d'école émigrée aux U.S.A. : « Comment est-il possible pour un homme agissant dans le monde scientifique et culturel d'être Lithuanien et Français à la fois ? » Et survient encore ce problème du dédoublement de la personnalité, « …de la bonne cohabitation de deux personnes au sein d'une seule conscience [qui] n'est, en effet, ni une chose simple, ni une chose facile ». (124)

Greimas porte donc en lui, définitivement, cette « lithuanité », cumulant intimement deux instances bien distinctes de culture, de pensée, d'énonciation aussi dans deux langues que tout oppose, le lithuanien étant une langue fossile (l'intercompréhension avec un locuteur parlant le hindi n'est pas impossible). Et nous savons que Greimas va écrire en lithuanien et faire paraître plus de deux cents articles dans les publications de la diaspora lithuanienne, surtout aux U.S.A[7].

Pour mettre fin aux difficultés du dédoublement, il suffirait pourtant de décider de devenir, comme il le dit, « …d'un bon Lithuanien, un mauvais français, un américain ou un russe d'importance secondaire » (111), soit définitivement intégrés de par la mutilation de l'instance lithuanienne en soi. Greimas, évidemment, s'y refuse, tout en reconnaissant que la sauvegarde de la « lithuanité » est le fait de l'immense majorité des exilés lithuaniens. Il s'étonne que

> le Lithuanien porte avec assurance son nom de Lithuanien aussi bien dans une usine parisienne que dans un bureau de gratte-ciel new-yorkais, voire dans la jungle éthiopienne, qu'il adopte partout une conduite conforme à une certaine image idéale, souvent inconsciente, de Lithuanien. (*Ibid.*)

Mais Greimas ne se considère pas seulement comme un exilé lithuanien soucieux de maintenir voire de diffuser cette lithuanité en lui. Il est bien un exilé politique, travaillant sans relâche, avec ses armes d'intellectuel, s'opposant à la domination soviétique, luttant pour l'indépendance de son pays, non sans humour, quand il ridiculise, par exemple, le mythe soviétique des femmes lithuaniennes[8] réduites à n'être qu'engraisseuses de cochons et trayeuses de vaches, voire exécutrices de danses folkloriques, ou quand il analyse la phénoménologie du lithuanien soviétique[9] aboutissant à une perception idéologiquement filtrée et erronée de la réalité du monde, et un discours stéréotypé totalement prévisible.

Greimas aura eu le bonheur de connaître, tout juste avant sa disparition, l'indépendance acquise de la Lithuanie, et un mémorandum (reproduit en annexe du livre, 307-314) sera remis au premier président Vytautas Landsbergis lors de sa visite à Paris en 1991. Apprenant

---

[6] La Sudovie (*Suvalkija* en lilthuanien) est une province située au sud de la Lithuanie.

[7] Tout particulièrement dans *Metmenys* (Motifs), journal littéraire, artistique et politique lithuano-américain, fondé en 1959 à Chicago par l'association *Santara- Šviesa* à l'initiative de Vytautas Kavolis (parutions de 1959 à 1978).

[8] « A propos des trayeuses de vaches » (Greimas 2017 [1963], 101-104).

[9] « Données pour la phénoménologie du lithuanien soviétique » (Greimas 2017 [1958], 117-122).

la mort de Greimas en février 1992, celui-ci fit rapatrier ses cendres et l'honora, à Kaunas, de funérailles nationales.

2. Genèse du projet sémiotique

L'avènement de la sémiotique, second point, plus bref, de mon intervention, se révélera grâce à une double lecture de cet ouvrage. D'une part, en repérant, chronologiquement, de 1942 à 1991, les traces, les éléments, de plus en plus présents et consistants, de la construction de ce projet scientifique ambitieux. D'autre part, en recourant aux textes, si précieux et révélateurs, où Greimas décrit et analyse son parcours intellectuel : l'« Essai d'autobiographie intellectuelle » (1985), qui ouvre le volume et les « Problèmes généraux de la sémiotique » (1971), texte d'une conférence donnée lors du premier retour de Greimas sur le sol lithuanien, à l'Université de Vilnius.

La lecture chronologique, syntagmatique, confirme une des grandes caractéristiques de la pensée greimassienne sur laquelle j'insistais déjà lors de ma communication à la décade de Cerisy en 1983[10].

Greimas apparaît comme un prophète visionnaire capable d'anticiper les futurs développements de la sémiotique en dessinant, à l'instar de l'augure romain qui trace dans le ciel l'espace, le templum, où le vol des oiseaux sera seul signifiant, des espaces conceptuels encore vides, mais bien délimités. On reconnaîtra là, bien évidemment, le geste saussurien prévoyant la place de la sémiologie, alors que l'on ne sait encore rien d'elle. Greimas, dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979), trace bien ce geste augural pour définir par anticipation la psychosémiotique, qui reste alors un « vœu pieux », m'ouvrant tout un domaine de recherches que je me suis efforcé d'investir.

Le lecteur sémioticien prélèvera sans peine, au fil de sa lecture de ces chroniques, l'édification progressive du projet sémiotique dont Greimas reconnaît volontiers le caractère assez inattendu, compte tenu de son investissement initial en dialectologie, puis en lexicologie (indiquons, pour l'anecdote, que le titre de sa chaire de professeur à Poitiers était « Dialectologie du Haut-Poitou »). Greimas s'étonne donc que le rat de bibliothèque qu'il était, dévorant les livres, soit devenu, durant ses neuf années de professorat à Alexandrie (1949-1958), un théoricien de la linguistique et de la sémiotique.

Le projet sémiotique apparaît donc, dans sa limpide ambition, pour ce qu'il est : faire du XXe siècle celui de l'édification des sciences humaines, quand le XVIIIe le fut, nous dit-il, pour les sciences naturelles. Pour ce faire, il ne s'agit nullement de rejeter ce qui a déjà été acquis, par exemple, en linguistique, en psychologie, en sociologie, mais

> …il faut créer et proposer de nouvelles méthodes, un nouveau langage commun à toutes les disciplines des sciences humaines, un langage comme celui que possèdent les sciences naturelles sous forme de mathématiques. La sémiotique en tant que science est justement le lieu de la création – qu'elle se pose comme objectif – d'un langage mathématique adapté aux sciences humaines. (39)

Dans l'élan de cette ambition, Greimas en profite aussi pour liquider d'un trait de plume les querelles, à ses yeux insensées, suscitées par l'emploi du terme *structuralisme* appliqué aux sciences humaines. Il insiste pour dire que les sciences exactes ont depuis longtemps imposé l'idée qu'on ne peut étudier les phénomènes isolément, individuellement, mais seulement dans leurs relations mutuelles : seuls les systèmes sont analysables et non pas les

[10] Les Actes de la décade tenue au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, du 4 août au 14 août 1983, ont été publiés par Arrivé et Coquet (1987) sous le titre *Sémiotique en jeu. A partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*. La remarque en question est reprise dans (Darrault 1985, 583-592), « La psychosémiotique : vers une théorie sémiotique généralisée », *in* (Parret et Ruprecht, 1985, vol. II, 583-592).

événements et les faits en eux-mêmes. D'où l'on peut considérer que parler de « science structuraliste », c'est commettre un pléonasme, tant la science ne peut être autre.

Denis Bertrand, dans la présentation que nous partageons des *Chroniques lithuaniennes*, repère aussi avec beaucoup de pertinence des éléments précurseurs essentiels de développements bien postérieurs de la théorie greimassienne : ainsi, la réflexion sur « le beau geste » (1963) apparaît-elle près de trente ans avant la publication, dans le dossier des « Formes de vie », de l'étude fondatrice sur le même objet. Et l'héroïsme en découle, « …sorte de conception de la vie » (107).

Arrêtons-nous donc un instant sur l'analyse si pertinente que Greimas fait du héros, dont la vie est tissée d'une répétitivité de beaux gestes. Il ajoute que le héros n'est pas un prince des profondeurs, ni une personnalité. Il est « …transparent dans son rôle, avec lequel il s'identifie ». (*Ibid*.) Ainsi cite-t-il Tarass Boulba, héros éponyme du roman de Gogol, « …qui ne s'arrête jamais pour réfléchir à ce qu'il fait » (108). On perçoit ici, très précocement, l'esquisse de la définition que Jean-Claude Coquet donnera de l'instance *non-sujet*, instance dépourvue de réflexion sur soi-même, liée sans distance à son rôle, mieux à sa fonction. Et le héros cesse de l'être, dit Greimas très logiquement, lorsqu'il se met à raisonner, devenant un *sujet*, toujours dans la terminologie de Coquet : « Si tu veux être un héros, ne réfléchis pas ! », conclut-il (*Ibid*.).

Et l'on ne peut pas ne pas se référer à ce héros qui, lui, ne cesse jamais de l'être, Don Quichotte, héros en effet de ce texte admirable de Greimas, qui n'a que 26 ans lors de sa publication en 1943 dans la revue *Varpai* (Carillons) qu'il avait créée. Texte devenu mythique tant nous en connaissions l'existence sans y avoir malheureusement accès.

3. Envoi

Il est temps de conclure ces quelques remarques aux sources mêmes de la sémiotique qu'a édifiée et transmise Greimas, depuis des lieux d'énonciation situés en exil, mais en Lithuanien si soucieux de préserver sa lithuanité.

Une ultime et significative citation, extraite de « A travers le regard du sémioticien » (p. 91-92), où, une fois encore, en réponse à une question sur la thèse selon laquelle, si l'on est né Lithuanien, on le restera, il rejoint paradoxalement l'expression du *non-sujet* profond, authentique, enfoui dans les entrailles du locuteur, et jaillissant malgré lui :

> Quand on a demandé à un écrivain français d'origine russe, Henri Troyat, en quoi consistait sa « russité », il a répondu : si, dans la nuit, pendant son sommeil, quelqu'un lui pinçait soudain la cuisse, il crierait « aïe » en russe. On pourrait dire la même chose de notre lithuanité : c'est un langage de douleur et de joie, d'amour et de haine. C'est un hasard devenu nécessité. C'est là toute l'affaire : comment tirer parti de la nécessité en la transformant en liberté ? (91-92)

C'est bien cette transformation spectaculaire qu'a opérée Greimas, faisant, de l'exil imposé en 1944, nécessaire, aliénant, mutilant, un espace et un temps d'ouverture libératrice, transformant tous ces *ailleurs* parcourus, vécus plus ou moins facilement en *ici* pleinement investis, où la sémiotique a pu prendre sa source, son élan et conquérir tant de continents. Et c'est paradoxalement fort de cet exil que Greimas a pu travailler si efficacement à la reconquête de l'indépendance de la Lithuanie.

Risquons en conclusion simplement ceci : Greimas, en continuant sans relâche à écrire en lithuanien, à s'informer de la vie culturelle de sa patrie, à lire les intellectuels et écrivains lithuaniens, à rencontrer ses compatriotes exilés pour les exhorter à la résistance, réussit à atteindre l'impossible : l'*ubiquité énonciative*.

Références bibliographiques

ARRIVÉ, Michel et COQUET Jean-Claude (1987), *Sémiotique en jeu,* Hadès-Benjamins, Paris/Amsterdam, Philadelphie.

COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage,* Saint-Denis, PUV.

DARRAULT-HARRIS, Ivan (1985), « La psychosémiotique : vers une théorie sémiotique généralisée », *in* Parret, H. et Ruprecht, H.-G., *Exigences et perspectives de la sémiotique. Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas,* vol. II, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, pp. 583-592.

— (2010), « Freud et le *Moïse* de Michel-Ange : un parcours génératif de la jouissance », *in* Costantini, M. (éd.), *La sémiotique visuelle : nouveaux paradigmes,* Paris, L'Harmattan, pp. 337-356.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

— (1985), *Des dieux et des hommes,* Paris, PUF, traduction de *Apie dievus ir žmones. Lietuvio mitologijos studijos,* Chicago, AM&M, 1979.

— (1987), *De l'imperfection,* Périgueux, Fanlac.

— (2017), *Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes*, Limoges, Lambert-Lucas, traduction partielle de *Iš arti ir iš toli* (« De près et de loin »), Vilnius, Vada, 1991.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1979,) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

LAPLANTINE, Chloé (2011), *Benveniste, l'inconscient et le poème,* Limoges, Lambert-Lucas.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1988), *De près et de loin*, (avec Eribon, Didier), Paris, Odile Jacob.

PARRET, Herman et RUPRECHT, Hans-Georg (1985), *Exigences et perspectives de la sémiotique. Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas,* vol. I et II, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.

L'enseignement de Greimas en Turquie : du projet scientifique à la théorie sémiotique

Nedret ÖZTOKAT-KILIÇERI
Université d'Istanbul

Le séjour d'Algirdas Julien Greimas en Turquie, entre 1958 et 1962 (Öztokat 2017), constitue une des époques qui ont marqué le développement de l'approche sémiotique telle qu'elle serait reprise et développée par les travaux du Groupe de recherches sémio-linguistiques. Nommé enseignant auprès des universités d'Ankara et d'Istanbul par le gouvernement français, A. J. Greimas a donné des cours de linguistique et de littérature en même temps qu'il élaborait sa théorie sur la signification. Sa présence a surtout marqué en profondeur la réflexion des jeunes chercheurs du département de la philologie française et romane de l'Université d'Istanbul. De ce milieu académique stambouliote le structuralisme allait se répandre à travers les institutions académiques turques qui devaient prendre connaissance de la linguistique et de la sémiotique à partir des années soixante-dix.[1]

Greimas avait gardé de son séjour turc un souvenir qu'il a toujours évoqué avec cordialité ; son amitié pour Tahsin Yücel et Berke Vardar a toujours gardé sa vivacité et son authenticité ; la pensée académique structuraliste et post-structuraliste doit beaucoup aux efforts et travaux de ses deux anciens élèves qui ont enseigné le modèle greimassien et qui ont publié des ouvrages scientifiques sur la sémiotique, en contribuant ainsi au développement de la sémiotique en Turquie.

Devenu disciple et ami de Greimas, son ancien élève Berke Vardar soulignait à plusieurs reprises l'impact de sa rencontre à Ankara avec le professeur Nusret Hızır, professeur de philosophie qui enseignait la logique à l'université.[2] De ces rencontres, Greimas s'est inspiré pour fonder les bases logiques de sa théorie, comme il l'a déclaré :

> J'ai trouvé en Turquie également des amis, tel le professeur Nusret Hızır, élève lui-même du grand logicien Reichenbach, qui a su m'initier aux problèmes fondamentaux de la logique symbolique (Vardar 1976, 30).

Greimas fait ainsi le bilan de son enseignement à l'université turque :

> Pendant mon séjour en Turquie, j'ai continué donc mes réflexions sur cette nouvelle façon d'aborder les problèmes de la signification, qui est devenue depuis la sémantique. Et c'est en effet les premiers résultats de mes recherches que j'ai soumis à mes étudiants turcs à Istanbul. J'ai repris ensuite les éléments de ce cours pour le refaire à Paris et le publier sous la forme de *Sémantique structurale* (Vardar 1976, 29).

L'Imaginaire de Bernanos de Tahsin Yücel est né dans ces conditions propices déterminées par l'effort de Greimas pour développer son approche théorique de la signification à partir des pratiques du texte. La thèse de doctorat de Tahsin Yücel est soutenue

[1] En 1958 sont nommés deux jeunes assistants qui seront très vite imprégnés des idées, des principes et de l'approche scientifique enseignés par le jeune Lithuanien. Dès la fin de leurs études, ils se consacreront aux études structurales et deviendront très tôt les pionniers de la linguistique et de la sémiotique en Turquie. Quant à Greimas, à Istanbul, il cherche à proposer une méthode plus sûre à partir d'une pratique lexicologique. (Öztokat 2016, v. note 1).

[2] Nusret Hizir (1899-1980) est diplômé de la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul où il a été assistant de Hans Reichenbach. Il est devenu maître de conférences et professeur à l'Université d'Ankara. Cette grande figure du mouvement des réformes de la République a donné des cours de philosophie et de logique à l'Ecole Normale Supérieure en 1963.

en 1965 et se présente comme une recherche entièrement moderne centrée sur l'œuvre bernanosienne. Dès les premières lignes, la thèse déclare son appartenance au structuralisme, elle valorise « une critique qui se donne pour tâche d'expliquer une œuvre en elle-même et par elle-même » (Yücel 1969, 7). Fidèle à l'enseignement de Claude Lévi-Strauss pour qui « les termes n'ont jamais de signification intrinsèque », Yücel préfère parler de la signification d'un terme dans ses rapports avec les autres d'un même système » (Yücel 1969, 9). Cette lecture de l'œuvre de Bernanos constitue le dernier chapitre de *Sémantique structurale*, intitulé « Un échantillon de description ». Pour Greimas « la recherche de Yücel a porté sur l'ensemble de l'œuvre de Bernanos, et cela garantit, dans une certaine mesure, sa représentativité » (Greimas 1966, 222 ; cf. Ablali 2003, 90).

Tant au niveau de l'élaboration de la théorie sémiotique qu'au niveau de son développement, le contact de Greimas avec l'univers académique turc porte en soi-même sa propre signification. Selon Berke Vardar c'est une étape décisive :

> (…) son séjour en Turquie laissera(it) des traces profondes dans les milieux universitaires francisants en même temps qu'il jouera(it) un rôle important dans l'élaboration de ce qu'on appellera(it) par la suite la sémiotique greimassienne. (Vardar 1976, 26)

Berke Vardar a réalisé trois entretiens avec Greimas pour la revue *Dilbilim* (Linguistique) parue en Turquie. Les trois entretiens sont un document précieux où Greimas retrace le parcours des études sémiotiques. Ces trois documents me serviront de base pour suivre les axes épistémologiques définis par Greimas, ceci pour réfléchir sur le parcours de la « structure » dans le cadre de ce congrès dédié à « l'avenir de la structure ».

Le premier document qui date de 1976 est plutôt un compte rendu substantiel sur la première étape de la sémiotique. Rappelons que l'entretien est paru l'année où Greimas a écrit la Préface de l'*Introduction à la sémiotique narrative et discursive* de J. Courtés, et où a paru son étude sur Maupassant (*Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*) ; il est publié huit ans après la publication de *Du Sens*. Le deuxième entretien paraît en 1981; c'est à peu près à la même période que la publication de *Du Sens II*; et le troisième, en 1987, paraît l'année de la publication de *De l'imperfection* ; un an plus tôt c'est le deuxième tome du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* qui a vu le jour. Les trois entretiens jalonnent donc pour ainsi dire l'itinéraire de la réflexion sémiotique de Greimas.

1. La sémiotique comme projet scientifique

Le premier entretien est réalisé le 20 mai 1976 à la Maison d'Auguste Comte où se réunissait le Groupe de recherches sémio-linguistiques (GRSL). L'entretien retrace les grandes lignes de cette nouvelle science : Greimas commence par évoquer l'origine de la sémiotique conçue comme un projet de discipline invoqué dans le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure. Restée longtemps à l'état virtuel, cette discipline se développe en France où elle a trouvé un climat culturel propice. Greimas définit la sémiotique de la manière suivante : « (…) je dirai tout simplement que c'est le problème de la signification du monde pour l'homme et de l'homme pour l'homme » (Vardar 1976, 27).

Pour le sémioticien,

> Les langues naturelles sont des systèmes de signification grâce auxquels les hommes baignent dans des univers socioculturels particuliers, participent à la vie communautaire et élaborent leur propre projet d'existence. (Vardar 1976, 28)

Tout est à considérer en fonction de son statut sémiotique tel que l'annonçait Greimas en établissant les « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » dans *Du Sens* (Greimas

1970, 49-102). C'est la période où Greimas ne cesse de répéter le statut de la sémiotique comme « un projet scientifique » au service des sciences humaines :

> Ce que la sémiotique peut faire, c'est d'aborder sa contribution au renouvellement des sciences humaines en proposant de nouvelles façons de voir les choses et aussi en apportant des suggestions méthodologiques, des modèles d'interprétation qu'elle a pu se construire au contact de la linguistique et de la logique. (Vardar 1976, 28)

Greimas trace l'horizon de la sémiotique qui devrait englober la diversité des discours (littéraire, social, religieux, esthétique, politique…) étant donné que « les discours comportent des descriptions des activités humaines relativement stéréotypées et contiennent en même temps une conception et une interprétation de l'action de l'homme » (Vardar 1976, 31). Il souligne à plusieurs égards la primauté accordée au texte littéraire en souhaitant élargir le domaine jusqu'à constituer une typologie des discours.

Dans le premier entretien Greimas s'attarde sur l'importance accordée à l'analyse des discours qui reste la préoccupation essentielle de cette sémiotique « en évolution ». La valorisation du concept de « discours » sous toutes ses formes (littéraires, non littéraires, figuratifs, non figuratifs ; voir le même document, 31) renvoie à ce constat de Driss Ablali dans sa recherche sur le parcours de la sémiotique greimassienne, selon lequel le principe épistémologique hjelmslévien avait permis à Greimas de placer le « texte » au sein de sa théorie : le texte demeure l'objet de l'étude sémiotique car il est une entité susceptible de se manifester sous plusieurs formes (Ablali 2003, 72-75).

La notion de structure y est présente en tant qu'élément fondateur du texte (surtout du texte littéraire). Selon le maître, les objets sémiotiques doivent être analysés comme structures narratives sous-tendues par les structures profondes. Nous pouvons nous référer à la préface du livre de Courtés où Greimas revisite la notion de « fonction » de Propp pour la reconnaître dans le récit et la définir ainsi :

> L'existence d'unités narratives de caractère tantôt paradigmatique, tantôt syntagmatique, constituées par les relations qu'entretiennent les énoncés narratifs entre eux et d'interpréter le récit comme une structure narrative, c'est-à-dire comme un vaste réseau relationnel sous-tendu au discours de surface qui ne le manifeste que partiellement. (Courtés 1976, 9)

2. La sémiotique comme science de la signification

Le deuxième entretien avec A. J. Greimas est réalisé le 11 décembre 1980 à Paris. Berke Vardar demande au Maître de rendre compte des problématiques qui préoccupent la réflexion sémiotique de cette période. Greimas met cette fois-ci l'accent sur l'étude des modalités qui l'avaient longtemps préoccupé, comme le témoigne d'ailleurs son chapitre « Pour une théorie des modalités » paru dans *Du sens II* (Greimas 1983, 67-91).

Dans *Dilbilim VI*, il affirme :

> Je ne sais pas si je vous ai déjà dit que l'année 1975 constitue en quelque sorte une rupture dans la méthodologie et dans les préoccupations de la sémiotique, ne serait-ce que dans la mise en évidence de l'importance des structures modales. (Vardar 1981, 185)

Parmi les thèmes de recherche, celui de manipulation retient particulièrement l'attention des sémioticiens qui y avaient consacré leurs séminaires.

> La manipulation apparaît donc comme une manifestation de la factitivité, du faire-faire. Si l'on peut dire en gros que l'homme dans sa vie exerce deux types d'activités concernant les choses et les activités concernant les autres hommes (faire-être et faire-faire). (Vardar 1981, 186)

Ainsi la sémiotique s'intéresse-t-elle aux dimensions cognitive et pragmatique de l'activité manipulatrice. Pour Greimas :

> (…) L'analyse de la manipulation ouvre des horizons sur une approche sémiotique des sociétés et des relations intersubjectives en général. Alors sous le nom de cette manipulation on peut entendre un ensemble de phénomènes sous-tendus par une structure contractuelle et une structure modale. (Vardar 1981, 186)

L'approche méthodologique de cette période se caractérise ainsi par une ouverture vers la compréhension du monde à travers l'analyse de la syntaxe narrative et des modalités. Le chapitre « Pour une théorie des modalités » (*Du Sens II)* qui traite du programme modal et de la modalisation suggère l'opposition entre « structures construites » et « structures immanentes » (Greimas 1983, 85); les relations de confrontations modales se traduisent comme étant les éléments d'un système des règles illustrant le « modèles de représentation du fonctionnement des codes sociaux » (Greimas 1983, 89). De 1976 à 1981 le concept de « structure » dans le cadre du narratif continue à occuper le champ épistémologique de la théorie qui se caractérise par l'ouverture de la réflexion de l'individu déployant « un effort de théorisation, un effort de construire une théorie de type hypothético-déductif, théorie qui doit être basée sur une axiomatique qui est une clôture » (Vardar 1981, 188). Le document de 1981 pose également la légitimité de la théorie sémiotique qui est une discipline des sciences humaines dont le but est de décrire et d'analyser les structures signifiantes qui constituent la vie humaine. Elle se caractérise surtout par une approche qui fixe les transformations comme passage d'un état à l'autre tel que l'illustre le carré sémiotique dit aussi structure élémentaire de la signification.

3. La sémiotique et les nouveaux horizons

Le troisième entretien est réalisé le 26 février 1986 à Paris. Berke Vardar interroge Greimas sur les nouveaux axes de réflexion de la théorie sémiotique. Greimas se prononce nettement sur sa conception de la science : « le savoir n'est rien s'il n'est pas une quête, une passion du savoir et la sémiotique ne mérite qu'on s'intéresse à elle que dans la mesure où elle est un projet scientifique et non l'organisation d'un savoir acquis » (Vardar 1987, 8). La démarche épistémologique de Greimas résiste au figement et à la clôture.

C'est l'époque des nouvelles préoccupations théoriques : Greimas se réfère au problème « des relations entre les niveaux de profondeur, autrement dit, du passage d'un niveau à l'autre, de la profondeur à la surface, problématique que recouvre le concept de conversion » (Vardar 1987, 8). La conception dynamique des structures profondes du langage avec des mécanismes de conversion, la mise en discours, l'instance de l'énonciation, la temporalisation, l'aspectualisation, la spatialisation et l'intersubjectivité sont autant de thèmes de recherche qui caractérisent la sémiotique du discours telle qu'elle a été formulée à partir des années quatre-vingt.

Toujours dans le même entretien, Greimas évoque le contenu des deux dictionnaires de sémiotique : à la différence du premier volume qui cherche à « homogénéiser le métadiscours sémiotique en faisant valoir par-dessus tout le principe d'interdéfinition de ses concepts » et à « donner la forme conceptuelle acceptable à la théorie sémiotique » (Vardar 1987, 9), le second volume apparaît comme un « lieu d'élargissements et de commentaires, mais aussi comme un lieu de débats autour des problèmes nouvellement formulés et de nouvelles solutions proposées » (Vardar 1987, 9). Il faut souligner que le second volume du dictionnaire trace les grandes lignes de l'avenir de la théorie comme l'affirme Greimas lui-même (Vardar 1987, 11). Comme nous l'avons précisé plus haut, c'est la date de la publication de *De l'imperfection* qui valorise les relations de l'homme au monde faisant partie intégrante de son

expérience de vie et où l'imperfection est définie comme « un tremplin qui nous projette de l'insignifiance vers le sens » (Greimas 1987, 99).

Pour illustrer l'enrichissement épistémologique de la méthode sémiotique, Greimas évoque la théorie des catastrophes de René Thom que Jean Petitot avait développée pour servir de fondements aux premières formulations de la structure de la signification. La sémiotique se met donc en contact avec les mathématiques pour « (se) libérer du logicisme qui opprimait (les sémioticiens) un peu trop parfois » (Vardar 1987, 9). L'impact des progrès de la biologie et de la génétique, ou le néo-hjelmslévisme ou encore les nouvelles lectures saussuriennes sont autant de sources assurant pour le Maître l'ouverture aux modèles épistémologiques susceptibles de renouveler la sémiotique de façon définitive.

Devant la diversification des recherches, Greimas est plutôt réticent pour dire ou prédire où peut aller l'abondance des approches ; toutefois, il exprime sa foi en l'avenir de la sémiotique :

> La diversification des recherches est telle qu'il m'est impossible d'en parler sans en faire un catalogue qui, du fait de l'abondance, cesserait d'être significatif. Quoiqu'il en soit, la sémiotique se prépare – comme le montrent différentes enquêtes entreprises récemment sur le plan international – à aborder vaillamment le vingt-et-unième siècle. (Vardar 1987, 11)

Le congrès ici présent en est une preuve évidente et convaincante. Le troisième entretien apparaît donc comme le bilan des acquis sémiotiques en même temps que la projection de l'avenir de la théorie.

***

Du premier au dernier document, nous observons le jalonnement de la réflexion greimassienne sur l'objet et le modèle d'analyse. Comme le note D. Ablali dans son ouvrage récapitulatif :

> (…) la sémiotique greimassienne est envisagée en tant que science de la signification, ou pour reprendre Greimas, comme « projet scientifique », centrée autour du texte narrativisé. Il s'agit d'une opération d'articulation du sens, de construction de la signification. On passe de la signification comme objet observable à la signification comme construction, reconstruction et élaboration (…) l'analyse des signes n'est pour la sémiotique greimassienne qu'une étape à franchir vers la reconstruction de la signification. (Ablali 20, 99)

Dès les débuts de l'élaboration épistémologique et méthodologique de la sémiotique greimassienne, la recherche de la signification relève d'une conception structurante et structurale qui repose sur les modes de présence des relations entre les signes d'un ensemble signifiant. Dans *Sémantique structurale* Greimas propose les réflexions épistémologiques sur les structures et les éléments de la signification dans le chapitre consacré aux « Procédures de description ». Le texte isotope étant le corpus de l'analyse, le modèle à construire que comporterait la phase de description sera une structure obtenue par la procédure de réduction. Greimas définit le modèle comme une « structure, c'est-à-dire une mise au jour des principes d'organisation relationnelle de la signification » (Greimas 1966, 159).

Qu'il s'agisse de l'aspect discontinu ou de l'aspect continu, d'une sémiotique du stable ou d'une sémiotique du dynamique, la quête de la signification et sa description impliquent inévitablement un travail de construction de modèles et s'inscrivent ainsi dans un schéma de formulation à même de représenter la structure signifiante. Depuis Hjelmslev qui s'était fixé comme tâche première « d'expliquer la structure de base du langage » c'est-à-dire « les traits inhérents à tout langage » (Hjelmslev 1968, 180) pour souligner de manière forte que quelque chose qui mérite d'être considéré comme langage ne peut se concevoir sans sa structure de

base car ce sont les structures qui « transmettent les significations » par les signes ou symboles qui ont « pour fonction d'exprimer quelque chose » (Hjelmslev 1968, 183) : l'aventure sémiotique n'a pas cessé d'explorer les univers de l'homme qui se manifestent dans une diversité considérable.

Que ce soit les phénomènes psycho-sociaux de la vie humaine, ou les expériences concrètes vécues, ils sont et seront toujours soumis à la réflexion sémiotique qui cherchera à dévoiler la structure immanente de leur schéma de représentation. Car, comme l'avait affirmé Greimas dans le premier entretien, « c'est le problème de la signification du monde pour l'homme et de l'homme pour l'homme » qui définit le champ de la sémiotique (Vardar 1976, 27). Les recherches récentes nous invitent à analyser le faire et l'être des acteurs qui s'inscrivent depuis un certain moment dans le champ du sensible, le champ pathémique, le champ de présence devenus les nouveaux outils méthodologiques de la sémiotique. Dans tout système, les éléments constituants se définissent dans leur(s) relation(s) les uns avec les autres. La signification restera l'objet ultime de la sémiotique pour toujours ; et tant que nous aurons à interpréter le monde humain à travers son organisation, ses institutions, ses communautés sociales, ses données culturelles et ses domaines d'expérience, la « structure » sémiotique constituera en filigrane les modes de l'exploration.

Références bibliographiques

ABLALI, Driss (2003), *La Sémiotique du texte : Du discontinu au continu,* Paris, L'Harmattan.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du Sens*, Paris, Seuil.

VARDAR, Berke (1976), « Entretien avec A. J. Greimas », *Dilbilim I*, Revue du Département du Français de l'Ecole Supérieure des Langues Etrangères de l'Université d'Istanbul.

VARDAR, Berke (1981), « Deuxième entretien avec A. J. Greimas », *Dilbilim VI*, Revue du Département du Français de l'Ecole Supérieure des Langues Etrangères de l'Université d'Istanbul.

VARDAR, Berke (1987), « Troisième entretien avec A. J. Greimas », *Dilbilim VII,* Revue du Département du Français de l'Ecole Supérieure des Langues Etrangères de l'Université d'Istanbul.

ÖZTOKAT, Nedret (2017), « A. J. Greimas : un Professeur à l'université turque », *Semiotica* 10.1515/sem-2016-0179.

YÜCEL, Tahsin (1969) *L'Imaginaire de Bernanos*, Istanbul, Edebiyat Fakültesi Basımevi.

2. Le temps de la sémiotique

De la sémiotique structurale comme idéologie scientifique
Une lecture saussurienne de « L'actualité du saussurisme »

Anne-Gaëlle TOUTAIN
Institut de langue et de littérature françaises, Université de Berne

Dans son article récemment paru, « Un dernier mot à propos de Ferdinand de Saussure », Gilbert Lazard affirme que « la fécondité des idées saussuriennes » a été « attestée en abondance » par « le structuralisme, au moins en linguistique » (Lazard 2016, 2), avant de citer le philosophe Gilles-Gaston Granger à l'appui d'une lecture structuraliste de Saussure, selon laquelle l'apport saussurien serait d'avoir défini (ou plutôt délimité) un « *objet scientifique* (abstrait) » (Lazard 2016, 4) analogue à ceux des sciences de la nature. Il affirme ensuite :

> La linguistique apparaît ainsi comme ayant vocation à accéder au statut d'une véritable science. Elle sera, parmi les disciplines appliquées à des phénomènes humains, la première à y parvenir. (Lazard 2016, 4)

Il regrette l'oubli dans lequel est tombé le structuralisme, puis examine un autre aspect de la postérité saussurienne : la sémiotique, évoquant notamment Greimas, qui « a prétendu fonder une véritable science des textes » (Lazard 2016, 7) :

> En fait, à regarder de près la méthode préconisée par Greimas, on aperçoit la faille. Elle se situe dans le passage du niveau du « sème » hjelmslévien, qui est une notion scientifique, à celui de « l'isotopie » greimassienne, qui ne l'est pas. Je ne saurais dire où en est aujourd'hui la prétendue « science des textes », mais il est clair que ce n'est qu'une illusion ou une imposture. (Lazard 2016, 7)

Au début de « L'actualité du saussurisme », article publié dans *Le Français moderne* en 1956, à l'occasion du quarantième anniversaire de la publication du *Cours de linguistique générale* dont nous fêtions l'année dernière les cent ans, Greimas affirmait pour sa part vouloir « montrer l'efficacité de la pensée de F. de Saussure qui, dépassant les cadres de la linguistique, se trouve actuellement reprise et utilisée par l'épistémologie générale des sciences de l'homme » (Greimas 1956, 192). Gilbert Lazard citait notamment Benveniste, qu'il considère comme un des « linguistes structuralistes les plus lucides » de ceux qui « avaient conscience de participer à une science nouvelle » (Lazard 2016, 2). Or, le propos de Greimas, dans cet article de 1956, est très proche de ceux que Benveniste ou Jakobson, qui se sont eux aussi préoccupés de sémiologie ou de sémiotique, tenaient à la même époque et ont continué de tenir ensuite.

De fait, en réalité, les deux propos cités – celui de Lazard et celui de Greimas –, sont, malgré les divergences apparentes, profondément analogues. Ils ont pour point commun – et, de ce point de vue, ils diffèrent peu de ceux de Hjelmslev, de Benveniste ou de Jakobson, ou encore de Martinet –, de mettre en avant l'élaboration saussurienne d'une méthode *scientifique* qui serait transposable, comme telle, aux autres sciences de l'homme, à condition que leur objet le permette (l'absence de la double articulation dans la plupart des systèmes sémiotiques est, selon Lazard ce qui explique l'échec de la sémiotique). Tous deux mettent en avant une démarche que je caractérise pour ma part, à la lumière récurrente de la théorie saussurienne de la langue, comme une démarche d'abstraction objectale. Lazard affirme ainsi que la langue saussurienne « comprend toutes les unités élémentaires avec leurs capacités combinatoires » (Lazard 2016, 5). Autrement dit, il la définit comme une structure, explicative des énoncés, et qui est donc chaque fois la structure d'une langue particulière. La

langue n'est pas autrement définie par lui que comme structure, ce qui n'est pas une définition, mais une caractérisation, ou comme instrument de communication, définition qui est quant à elle celle de la connaissance commune, méritant comme telle d'être interrogée. Greimas écrit pour sa part :

> L'originalité de la contribution de F. de Saussure réside, croyons-nous, dans la transformation d'une vision du monde qui lui fut propre – et qui consiste à saisir le monde comme un vaste réseau de relations, comme une architecture de formes chargées de sens, portant en elles-mêmes leur propre signification – en une théorie de la connaissance et une méthodologie linguistique. (…) [Ainsi] s'effectue le passage de la linguistique aux autres sciences humaines, l'extrapolation méthodologique du saussurisme et que s'affirme le postulat saussurien d'un monde structuré, saisissable dans ses significations. (Greimas 1956, 192-193)

Notons seulement ici la conception de l'apport saussurien comme celui d'une vision structurale (et indissolublement sémiotique, j'y reviendrai) du monde.

C'est une telle lecture de Saussure, toujours vivace aujourd'hui, que je voudrais soumettre à une analyse critique dans ce travail, où je m'efforcerai de faire apparaître, à partir de ma lecture de « L'actualité du saussurisme », le caractère d'idéologie scientifique du structuralisme, quelle que soit la forme de ce dernier, qu'il s'agisse du structuralisme préconisé par Gilbert Lazard ou de celui que Greimas a voulu mettre en œuvre sous la forme d'une sémiotique structurale [1].

1. Le concept d'idéologie scientifique

Je commence par quelques précisions relatives au concept d'idéologie scientifique, que j'emprunte au philosophe des sciences Georges Canguilhem, qui le définit dans « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? » (1977). Selon Georges Canguilhem, une idéologie scientifique est un discours se présentant et se concevant comme scientifique, sur le modèle d'une science déjà constituée, mais dont une autre théorie fera paraître la non-scientificité. C'est donc, d'une part, comme il y insiste, un discours scientifique, investissant l'espace de la connaissance et instituant comme tel une délimitation entre scientifique et non scientifique, mais c'est par ailleurs, d'autre part, un discours qui, au lieu de se constituer des normes de scientificité propres et spécifiques, se caractérise par son « imitation de quelque modèle de science déjà constituée » (Canguilhem 1977, 39). C'est « une croyance qui *louche* du côté d'une science déjà instituée, dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style » (Canguilhem 1977, 44).

Cette scientificité importée apparaît de la manière la plus nette dans les textes de Jakobson ; on en trouve cependant trace dans cet article de Greimas, qui salue « l'effort théorique, remarquable par les résultats atteints dans le domaine de la formalisation », des linguistes de Prague et de Copenhague. La notion de formalisation renvoie en effet au rêve constitutif du structuralisme dit « généralisé », d'un accroissement de scientificité. Le modèle est bien entendu celui des sciences de la nature, par rapport auxquelles les sciences dites « humaines » continuent d'avoir un complexe d'infériorité, comme il apparaît de manière on ne peut plus claire, encore une fois, dans l'article de Gilbert Lazard que j'ai cité plus haut.

Enfin, Canguilhem insiste sur le fait qu'« [u]ne idéologie scientifique trouve une fin, quand le lieu qu'elle occupait dans l'encyclopédie du savoir se trouve investi par une discipline qui fait la preuve, opérativement, de la validité de ses normes de scientificité », de sorte qu'« un certain domaine de non-science se trouve déterminé par exclusion » (Canguilhem, 1977, 39).

[1] Cette intervention pourra sembler polémique. Elle l'est effectivement, mais parce qu'il ne saurait en être autrement : comme l'a montré Georges Canguilhem, après Gaston Bachelard, l'histoire des sciences l'est nécessairement.

Cette théorie instituant la linguistique comme science, à laquelle j'en viens à présent, est, paradoxalement, et en dépit de la chronologie, la théorie saussurienne, que les structuralistes, et Greimas lui-même, entendaient mettre en œuvre, mais sur laquelle ils se sont mépris.

2. La théorie saussurienne

Revenons plus longuement à la citation de Greimas produite ci-dessus :

> L'originalité de la contribution de F. de Saussure réside, croyons-nous, dans la transformation d'une vision du monde qui lui fut propre – et qui consiste à saisir le monde comme un vaste réseau de relations, comme une architecture de formes chargées de sens, portant en elles-mêmes leur propre signification – en une théorie de la connaissance et une méthodologie linguistique. (…) Saussure a su éprouver la valeur épistémologique de son postulat en l'appliquant à une science de l'homme particulière, la linguistique. C'est en partant du concept linguistique du *signifiant*, indissolublement lié au *signifié* (celui-ci n'étant connu que par celui-là), de la notion de *langue*, cet être à double face, conçue comme « une forme et non (comme) une substance », que s'effectue le passage de la linguistique aux autres sciences humaines, l'extrapolation méthodologique du saussurisme et que s'affirme le postulat saussurien d'un monde structuré, saisissable dans ses significations. (Greimas 1956, 192-193)

Greimas met ici en avant les deux aspects principaux de la théorie structuraliste : ce que l'on peut appeler l'hypothèse structurale, et la notion de signe. Concernant le premier point, il faut commencer par indiquer qu'il ne s'agit pas, chez Saussure, de « vision du monde », ni d'une saisie du monde « comme un vaste réseau de relations, comme une architecture de formes chargées de sens, portant en elles-mêmes leur propre signification ». Saussure s'est en effet confronté à un tout autre problème ; il a posé une question que personne n'avait posée jusqu'à lui : celle du mode d'existence des entités linguistiques, interrogation qui l'a conduit à élaborer le concept de valeur ainsi que celui, corrélatif, de système, qui n'a qu'une ressemblance très superficielle avec la notion de structure.

Cette interrogation saussurienne est lisible de manière privilégiée dans « De l'essence double du langage » (1891), manuscrit qui ne fut découvert que quarante ans après la parution de « L'actualité du saussurisme », mais également dans d'autres textes comme les « Notes pour un livre sur la linguistique générale » (1893-1894), qui serviront aux éditeurs pour la rédaction du *Cours de linguistique générale*, et où on lit par exemple :

> Voici notre profession de foi en matière linguistique : en d'autres domaines on peut parler des choses « *à tel ou tel point de vue* », certain qu'on est de retrouver un terrain ferme dans l'objet même. En linguistique, nous nions en principe, qu'il y ait des objets donnés, qu'il y ait des *choses* qui continuent d'exister quand on passe d'un ordre d'idées à un autre, et qu'on puisse se permettre de considérer des « choses » dans plusieurs ordres, comme si elles étaient données par elles-mêmes[2]. (Saussure 2002, 201)

Voici, ce me semble, l'apport de Saussure, ou pour reprendre les termes de Greimas, « l'originalité de la contribution de F. de Saussure » : avoir problématisé ce qui, jusque-là, avait paru aller de soi (et continue d'aller de soi pour nombre de linguistes postérieurs, à commencer par les structuralistes, et contemporains) : le donné linguistique. L'unité linguistique, nous dit Saussure, n'existe pas, mais elle est *constituée* par le point de vue que l'on avait cru jusque-là lui appliquer, et en-dehors duquel, en réalité, elle n'a aucune existence.

Cette réflexion sur la notion de point de vue est présente dans le *Cours de linguistique générale*, les éditeurs s'inspirant pour ce passage de ces « Notes pour un livre sur la linguistique générale » :

[2] Toutes mes citations de ce texte ont été corrigées sur les manuscrits. La leçon peut donc différer de celle de l'édition citée.

> D'autres sciences opèrent sur des objets donnés d'avance et qu'on peut considérer ensuite à différents points de vue ; dans notre domaine, rien de semblable. Quelqu'un prononce le mot français *nu* : un observateur superficiel sera tenté d'y voir un objet linguistique concret ; mais un examen plus attentif y fera trouver successivement trois ou quatre choses parfaitement différentes, selon la manière dont on le considère : comme son, comme expression d'une idée, comme correspondant du latin *nūdum*, etc. Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet, et d'ailleurs rien ne nous dit d'avance que l'une de ces manières de considérer le fait en question soit antérieure ou supérieure aux autres. (Saussure 1996, 23)

On a souvent lu ces lignes comme une proposition méthodologique, interprétation qui me paraît un contre-sens sur la pensée de Saussure, significatif en ce qu'il témoigne de l'obstacle épistémologique que constitue l'évidence de l'entité linguistique. Cette *constitution* de l'objet linguistique par le point de vue est en effet à entendre en un sens littéral. Aussi, précisément, et c'est là la première distinction élaborée par Saussure, comme en témoigne la lettre à Gaston Paris du 30 décembre 1891, la distinction entre synchronie et diachronie est-elle irréductible, ainsi que Saussure l'affirme avec force à de nombreuses reprises, écrivant par exemple, dans « Status et motus » (1894-1897 ?), que la linguistique lui apparaît comme « une science qui essaie d'assembler en un seul tout deux objets complètement disparates depuis le principe, en se persuadant qu'ils forment un seul objet » (Saussure 2002, 226).

Pour Greimas, en revanche, et ce sera l'objet des dernières lignes de son article, l'opposition doit être dépassée :

> Vue du dehors, l'opposition des deux linguistiques, statique et historique, apparaît comme un cas particulier d'un malaise général dont souffrent les sciences de l'homme et qu'elles sont appelées à surmonter. On ne voit pas pourquoi la linguistique ne pourrait représenter, une fois de plus, ce lieu privilégié de dépassement. (Greimas 1956, 192)

On lit ainsi notamment dans les dernières lignes de l'article :

> (…) on commence à comprendre, depuis l'étude lumineuse de R. Jacobson, comment la structure linguistique peut être saisie dans son développement historique : il suffit pour cela d'assouplir la conception par trop mécanisée de la *forme* linguistique et d'introduire, à la place du postulat d'*équilibre* structurel, la notion plus souple de « tendance à l'équilibre », ou plutôt, dirions-nous, de « tendance au *déséquilibre* », le progrès historique consistant toujours dans la création de nouvelles structures dysfonctionnelles. (Greimas 1956, 203)

Il apparaît clairement, à la lecture de ces propositions, que la « structure linguistique » est aux yeux de Greimas une entité positive, dotée d'une existence que je qualifie d'objectale, c'est-à-dire d'une existence analogue à celle de n'importe quel objet, et que Saussure, pour sa part, refusait précisément à l'entité linguistique, et, par voie de conséquence, à la langue.

C'est là, en effet, une représentation évidente de la langue, dont l'objectalité paraît attestée : n'existe-t-il pas des dictionnaires, des grammaires, des idiomes distincts que l'on peut apprendre, que l'on « utilise » pour communiquer ? Les idiomes n'existent-ils pas dans le temps, n'ont-ils pas une structure descriptible ? Cependant, l'évidence, comme l'a montré Bachelard, un autre philosophe des sciences, est un indice sûr d'erreur. Or, cette erreur nous est à présent démontrée par la théorie saussurienne qui, à partir de ce constat de l'absence d'existence (objectale) des entités linguistiques, a élaboré le concept de valeur, définitoire de la langue, non plus comme objet, par exemple comme structure, mais comme fonctionnement, un fonctionnement dont son, sens, signe, structure, en tant que linguistiques, sont les effets. On trouve ainsi par exemple dans « De l'essence double du langage », cette autre formulation de l'absence d'entités données en linguistiques, où apparaît la notion de *différence* :

> Dans d'autres domaines, si je ne me trompe, on peut parler des différents objets envisagés sinon comme de choses existantes elle[s]-mêmes du moins comme de choses qui résument choses ou [?] entités positives[3] (à moins peut-être de pousser les faits jusqu'aux limites de la métaphysique, ou de la question de connaissance ; ce dont nous entendons faire complètement abstraction) ; or il semble que la science du langage soit placée à part : en ce que les objets qu'elle a devant elle n'ont jamais de réalité *en soi*, ou *à part* des autres objets à considérer ; n'ont absolument aucun substratum à leur existence hors de *leur différence* ou en *LES différences* de toute espèce que l'esprit trouve moyen d'attacher à *LA différence* fondamentale[4] : mais sans que l'on sorte nulle part de cette donnée fondamentalement et à tout jamais négative, de la DIFFÉRENCE de deux termes, et non des propriétés d'un terme. (Saussure 2002, 65)

Se donne ici à lire ce qui deviendra dans les cours de linguistique générale le concept de valeur, dans le cadre duquel la langue est définie comme « articulation de la pensée dans la matière phonique », définition qui, pour sa part, apparaît de manière très nette dans le *Cours de linguistique générale*, dans le célèbre premier paragraphe du quatrième chapitre de la deuxième partie, dont je viens de reprendre le titre et que je cite partiellement pour mémoire :

> Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. La pensée, chaotique de sa nature, est forcée de se préciser en se décomposant. Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la « pensée-son » implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes. (…)
> On pourrait appeler la langue le domaine des articulations (…) : chaque terme linguistique est un petit membre, un *articulus* où une idée se fixe dans un son et où un son devient le signe d'une idée. (Saussure 1996, 156-157)

On voit donc qu'il ne s'agit pas, pour Saussure, de poser le signe, ou la langue, comme un « être à double face », et de la concevoir comme « une forme et non (comme) une substance », mais, précisément, de renoncer à cette définition de première venue du signe et de la langue, au profit d'une théorisation de la langue qui vaille étiologie du signe. C'est là tout l'enjeu de la redéfinition saussurienne du signe, qui n'est pas, comme l'a cru Greimas, celle, plurimillénaire, d'un signifiant « indissolublement lié au *signifié* » auquel il donne accès, mais celle d'une dualité constitutive, au sens où le signe se définit comme et par cette constitution même.

Saussure congédie ainsi en ces termes, dans « De l'essence double du langage », la définition traditionnelle du signe à laquelle se réfère pour sa part Greimas :

> Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique, (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait « physique » du son par opposition au fait « mental » de la signification. Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre ; il y en a un second, extérieur, où n'existe plus que le « signe » ; mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale. (Saussure 2002, 20-21)

Comme on sait, Saussure rejette le son hors de la linguistique, ce que les structuralistes s'attacheront pour leur part à « rectifier », mais, tout comme la distinction synchronie/diachronie, cette séparation entre phonologie et linguistique est un corollaire de la définition scientifique de la langue : la langue, le signe ne sont pas des objets existant en soi, dont on puisse analyser linguistiquement la face phonique aussi bien que la face sémantique,

[3] « *En marge inférieure, dans un cartouche, le jalon :* {à formuler autrement}. » (Saussure, 2011,106, note 1).
[4] En face en marge, entouré, le segment : « ... mais - que leur différence réciproque fait toute leur existence à chacun ».

mais la langue consiste en l'articulation constitutive du signe ; elle est, d'une certaine manière, le « point de vue » constitutif du signe, et hors duquel celui-ci n'existe plus ; il n'y a donc pas de dualité son/sens, ou signifiant/signifié, peu importe le nom, mais un fonctionnement constituant cette dualité, et définitoire de la langue, qui est dès lors purement négative, et qui est alors un *système*, au lieu d'une *structure*. Dans cette perspective, il ne saurait exister de « théorie de la connaissance » ou de « méthodologie linguistique », non plus qu'il ne saurait y avoir de possibilité d'une « extrapolation méthodologique du saussurisme ». C'est là, au contraire, l'indistinction entre objet et méthode qui est caractéristique du structuralisme, et qui constitue à mes yeux le trait le plus saillant de l'idéologie scientifique du structuralisme, qu'elle définit justement comme telle. J'en viens ainsi au troisième et dernier temps de cet article.

3. La sémiotique structurale

Dans la suite de son article, Greimas évoque « la fameuse distinction saussurienne entre la langue et la parole » (Greimas 1956, 194), qui, selon lui, « postule qu'à la parole, qui s'étale indéfiniment dans la durée, correspond un système linguistique antérieur et qui seul rend la communication possible » (*ibid*) et a été « formulée en termes plus généraux par Hjelmslev qui pose au départ que tout *procès* sous-tend, présuppose toujours un *système* » (*ibid*). Ce n'est pas ici le lieu de montrer que les distinctions hjelmsleviennes entre schéma et usage et entre système et procès n'ont que très peu à voir avec la distinction saussurienne entre langue et parole, qui n'est pas non plus cette distinction que décrit Greimas entre « parole » et « système linguistique antérieur » rendant possible la communication. Ce que je voudrais faire apparaître est la manière dont cette distinction – structuraliste par excellence dans cette formulation – constitue le cadre d'une extension de la « méthodologie linguistique » aux autres sciences de l'homme, dans une indistinction remarquable de l'objet et de la méthode.

Greimas envisage ainsi successivement la psychologie merleau-pontyenne du langage, la sociologie de Lévi-Strauss, et la littérature. Il mobilise en particulier le concept de *signifiant*, écrivant par exemple :

> La langue, située ainsi dans le contexte social global, peut être comprise de deux façons : soit comme un système – assez complexe, il est vrai, mais relativement fermé – de relations phonologiques et morpho-syntaxiques sous-tendant la communication ; soit enfin, au sens large du mot, comme une sorte de condensé de la totalité de messages humains échangés, le signifiant linguistique recouvrant alors un vaste signifié dont l'extension correspondra, à peu de chose près, au concept de culture. Il nous paraît évident qu'aucune distinction de nature ne permet la délimitation des deux champs linguistiques, que la catégorie du genre, par exemple, se situe au même niveau que la « catégorie » du spectre de couleurs, que la première est aussi « sémantisée » que la seconde.
>
> Rien ne s'opposerait donc, en principe, à l'extension de méthodes structuralistes à la description de vastes champs de symbolismes culturels et sociaux, recouverts par le signifiant linguistique et saisissables à travers lui. (Greimas 1956, 196)

Le moins que l'on puisse dire, cependant, est que dans ce passage, la notion de signifiant, qui y acquiert une extension maximale, est en même temps dotée d'une définition minimale. N'y apparaît en réalité aucune définition du signifiant, ou en tout cas aucune définition autre que celle de la connaissance commune : ce qui signifie, par opposition à ce qui est signifié, et dont on voit bien qu'il constitue un champ proprement humain, ce que Greimas appelle la « culture », et qu'on pourrait aussi bien appeler le « langage », au sens large, et en un sens qu'il faudrait définir.

Cette absence de définition de l'objet va de pair avec la démarche « méthodologique » du structuralisme : là où Saussure s'attachait à définir la langue, loin de toute préoccupation « méthodologique », les structuralistes définissent un mode d'appréhension du langage – de la

parole –, en tant que tel indéfiniment extensible pourvu que l'objet s'y prête, et qui est d'autant plus séduisant qu'il permet une formalisation susceptible de rapprocher les sciences humaines des sciences de la nature. Une telle démarche est tout à la fois indéfiniment féconde, comme le souligne Greimas, et infiniment stérile, comme en témoigne le destin de la sémiotique, que déplore à sa manière Gilbert Lazard dans l'article cité en introduction.

Greimas en vient précisément ensuite à la question de la sémiotique, rappelant le projet saussurien d'une sémiologie générale :

> Si les postulats d'une nouvelle science littéraire paraissent ainsi établis, si rien ne s'oppose, en principe, à l'application du structuralisme, aux recherches des ethnologues et des historiens des religions, il ne faut pas oublier que le langage articulé n'épuise ni tous les messages, ni tous les signes, que la langue n'est pas coextensive à la culture : les formes plastiques, les structures musicales, par exemple, recouvrent au même titre et avec le même jaillissement de significations, de vastes régions de l'espace social. De la confrontation des résultats d'ordre méthodologique obtenus par l'école de Focillon et des intuitions nombreuses contenues dans l'œuvre de Malraux avec les principales acquisitions de la linguistique structurale, de l'extension du saussurisme à la musicologie où la conception de la musique en tant que langage paraît aller de soi, sortirait certainement, en même temps qu'une meilleure compréhension de problèmes propres à chaque domaine, une sémiologie générale pressentie et souhaitée par F. de Saussure. (Greimas 1956, 199-200)

Je ne serai pas la première à souligner les difficultés et contradictions que l'on peut repérer dans les textes de Saussure concernant cet horizon sémiologique, horizon dont la projection, comme je l'ai montré à quelques reprises, me paraît bien plutôt témoigner d'une insistance, au sein de l'œuvre de Saussure, de l'obstacle épistémologique du rapport son/sens, que définir un champ de recherche fécond. Qui dit « sémiotique » dit en effet, comme il apparaît dans les textes mêmes de Saussure (en particulier sur la question de l'arbitraire du signe), définition traditionnelle du signe, définition à laquelle la théorisation saussurienne de la langue impose au contraire de renoncer.

A cet égard, et ce sera ma conclusion, un enjeu majeur de la sémiotique contemporaine me paraît être de prendre la mesure de l'inconsistance de la notion de structure, et de la nécessité de construire le « signifiant », « l'espace social », au lieu que jusqu'à présent, ces objets, non définis, de même que le « langage », tout aussi exempt de définition dans bon nombre de travaux linguistiques, servent de cadre à des élaborations qui devraient s'attacher à définir leur objet, mais qui ne font que déployer une méthode. C'est à quoi, ce me semble, nous engage la théorisation saussurienne de la langue, et en cela que réside notamment, cent ans après la parution du *Cours de linguistique générale*, « l'actualité du saussurisme ».

Références bibliographiques

CANGUILHEM, Georges (1977), « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? », *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin.

GREIMAS, Algirdas, J. (1956) « L'actualité du saussurisme », *Le Français moderne*, 24e année, n°3, juillet.

LAZARD, Gilbert (2016), « Un dernier mot à propos de Ferdinand de Saussure », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, t. CXI, fasc. 1.

SAUSSURE, Ferdinand de (1996), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

SAUSSURE, Ferdinand de (2011), *Science du langage. De la double essence du langage*, édition des *Ecrits de linguistique générale* établie par René Amacker, Genève, Droz.

Greimas et Saussure, auteurs « au futur »

Guido FERRARO
Université de Turin

Aujourd'hui, on peut distinguer fondamentalement deux manières de considérer l'enseignement de Greimas. D'un côté, il y a ceux qui pensent que cet enseignement à bien été, en son temps, fondamental pour la sémiotique, mais que maintenant il faut le dépasser, ou bien – cela semble le contraire mais c'est en effet presque la même chose – ceux qui pensent que cet enseignement est toujours un savoir en lui-même parfaitement achevé et qu'on ne doit donc pas penser à le rénover ou à le changer : ce qui inévitablement conduira *in fine* à dire, dans un futur en tout cas pas trop éloigné, qu'en effet cet enseignement à bien été en son temps fondamental pour la sémiotique, mais qu'il faut maintenant le dépasser. Ce sont donc deux voies différentes pour arriver au même point. Car bien des fois on a vu que l'intention de respecter la pensée des maîtres en la gardant inchangée dans le temps conduisait à la fin à un respectueux abandon, et donc à l'adoption d'autres perspectives théoriques.

Différente est la manière de penser que l'enseignement de Greimas est toujours vivant, donc toujours en cours d'avancement, toujours ouvert à de nouveaux développements. On pense alors qu'on montre du respect à un auteur non pas quand on s'en tient tout simplement à répliquer ce qu'il a dit mais surtout quand on cherche à le valoriser, à élargir son espace d'application et sa portée théorique : et donc, oui, quand on va même y apporter des changements.

Nous avons reçu un héritage important qui peut encore produire beaucoup de nouvelles idées. De plus, il arrive au fil du temps qu'on prenne conscience d'une plus forte complexité des paradigmes scientifiques, de sorte que ceux qui en leur temps avaient été considérés comme des paradigmes *alternatifs* se révèlent de plus en plus *complémentaires*, venant à se soutenir et s'enrichir réciproquement : ce qui donne vie à des visions qui sont à jour, qui sont nouvelles et plus adéquates mais qui en même temps se fondent sur l'autorité et la force des idées, des œuvres et des auteurs fondamentaux : une perspective que j'appelle, non par hasard, « néoclassique »[1].

Pour ce qui concerne Greimas en particulier, je crois que son enseignement a été plus riche de ce que l'on considère généralement comme « la théorie de Greimas » : cela parce que sa pensée a été faite d'un grand nombre d'intuitions précieuses, souvent géniales mais la plupart du temps peu détaillées et incomplètement approfondies, parfois même seul partiellement explicitées, donc rarement explorées dans toutes leurs implications. Mais c'est notre chance de pouvoir nous livrer à creuser ces mines, à poursuivre les voies que ce maître à ouvert sans pouvoir les parcourir jusqu'au fond. Donc, là où trop souvent on voit des textes qui auraient été écrits dans le passé, ont peu lire des mots qui seraient plutôt écrits « au futur ». Par exemple, cela vaut pour la question du grand dessein du parcours génératif, à partir duquel, bien sûr, on a beaucoup travaillé, mais qui est encore généralement proposé dans les termes de l'esquisse sommaire que Greimas en avait tracé. Et cela vaut aussi pour la théorie actantielle qui, selon moi, entrecroise des niveaux bien différents de la théorie de la narration, et où il y a donc beaucoup de choses à débrouiller.

[1] Pour une présentation de cette perspective, v. Guido, Ferraro, 2013, *Fondamenti di teoria sociosemiotica. La visione « neoclassica »*, Roma, Aracne; 2015, *Teorie della narrazione*, Roma, Carocci; 2019, *Semiotica 3.0*, Roma, Aracne.

J'ai donné à cette intervention un titre qui rapproche Greimas de Saussure car je crois que c'est là un rapprochement très positif et avantageux ; en particulier, je voudrais montrer ici deux directions qui pourraient nous permettre d'approfondir certains aspects de la théorie greimassienne grâce à leur entrelacement avec une vision de l'enseignement de Saussure – elle aussi, bien entendu, soumise à une décisive mise à jour. Je ne veux pas du tout proposer des homologations ou des fusions ; il s'agit plutôt de conduire une analyse sérieuse des compatibilités et des possibilités de « coalition », selon une perspective d'enrichissement et une vision, aujourd'hui nécessaire, de plus forte sophistication et de plus grande complexité théorique : ce qui s'impose face à la réalité des faits sémiotiques qui s'offre à nous aujourd'hui et qui est beaucoup moins simple et moins aisément schématisable que ce qu'on pouvait percevoir il y a quelques dizaines d'années. Ne disposant pas ici de l'espace nécessaire pour présenter des vues théoriques pleinement élaborées, accomplies et systématisées, je voudrais plutôt suggérer quelques directions de réflexion possible, sur lesquelles il serait intéressant de travailler.

En repensant aujourd'hui à l'œuvre de Greimas, un point qui nous paraît délicat concerne ses incertitudes à propos de la notion de *signe*. Incertitudes d'ailleurs bien compréhensibles à l'encontre d'une notion qui était, à l'époque, véritablement trop étroite et trop rigide, puisqu'entachée de *glottocentrisme* : on pensait alors que les signes devaient être conçus comme des unités bien délimitées, clairement reconnaissables, de taille contenue, comme c'est le cas des mots des langues parlées. Signifiés et signifiants étaient imaginés comme des petites choses qu'on pouvait aisément observer et encadrer. Ce sont donc ces idées trompeuses qui ont été bien logiquement rejetées, et non pas la conception de la signification comme relation de présupposition réciproque entre deux unités capables d'activer un procès de sémiosis. Or, je crois qu'il est bien possible de réintégrer pleinement le modèle théorique de la relation biplanaire signifiant/signifié dans le cadre d'une sémiotique qui s'inspire des idées de Greimas. Mais – d'un tout autre côté, semblerait-il – une des notions clé que nous devons à Greimas est celle d'*isotopie* : une notion fondamentale mais qui a connu trop d'emplois différents et a, elle aussi, une origine marquée par un excès de référence aux modèles linguistiques.

Or si – à partir de Saussure bien entendu mais en prenant en considération d'autres auteurs (Lévi-Strauss notamment) et d'autres acquisitions conceptuelles – on développe et précise une acception mieux élaborée du concept de « signifiant », entendu comme une entité de haut niveau qui peut se présenter dans le texte par l'intermédiaire d'une *classe* de différents formants figuratifs, alors on peut noter que nous arrivons assez près d'une certaine conception greimassienne de l'*isotopie*. Nous pouvons essayer de l'expliquer par un exemple, très simple, tiré de l'ouvrage sur les *Deux Amis* de Maupassant. Je choisis cet exemple non seulement parce qu'il nous permet de renvoyer à un récit bien connu en milieu sémiotique, mais aussi parce que là mieux qu'ailleurs Greimas fait un emploi assez pointu des catégories saussuriennes de *signifiant/signifié* – bien loin par exemple du traitement superficiel que ces catégories ont reçu dans le *Dictionnaire*.

Greimas parle des éléments qui organisent l'espace du récit en termes de catégories relationnelles (telles que *englobant/englobé*, etc.) comprises comme catégories d'un *signifiant spatial.* Son analyse peut nous montrer par exemple que, dans ce texte, le Mont Valérien et l'officier Prussien peuvent être entendus comme deux formants distincts projetant dans le conte *un* signifiant, et son signifié correspondant, défini par des traits pertinents tels que [haut], [puissant], [brutal], [explicitant sa force] et, bien sûr, [porteur de mort]. Je ne fais que reprendre ici l'analyse greimassienne, mais dans une perspective partiellement différente : dans ce cas on est bien en face d'une relation signifiant/signifié, mais on observe également une relation isotopique sur la dimension syntagmatique du récit. Il y a bien entendu une

liaison importante entre ces deux dimensions sémiotiques. On voit là des formants (Mont Valérien et officier Prussien) qui répliquent des composantes décisives, ces composantes qu'on appelle *sèmes* ; mais on sait bien que la récurrence des sèmes donne lieu à des relations d'équivalence entre sémèmes. Et si l'identité d'un signe, dans le domaine narratif, est définie par ses traits pertinents, il n'y a pas un grand saut à faire pour en conclure que l'équivalence entre sémèmes correspond à la présence dans le texte de multiples variantes d'une même unité sémiotique de haut niveau – disons, justement, une version actuelle et raffiné du concept de « signe ». Ce n'est là peut-être qu'une relecture actualisée de ce que Greimas a écrit dans le *Maupassant*, mais on peut ouvrir de ce côté une voie pour d'importantes mises à jour théoriques. Tout d'abord, on peut constater qu'il y a des isotopies qui se réalisent entre formants textuels correspondants à des reprises différentes d'une même unité sémiotique (de l'ordre du signe), et des isotopies qui résultent de la composition de formants qui projettent dans le texte des unités sémiotiques différentes – ce qui est en effet est bien explicable sur la base de la théorie greimassienne du sémème.

Cela ne veut pas dire que la notion de signe et celle d'isotopie vont s'assimiler, mais qu'un modèle de la signification plus précisément formulé peut montrer de remarquables liens théoriques avec une notion d'isotopie bien précisée, de sorte que cela peut nous aider à enrichir aussi bien la théorie du signe que la théorie de l'isotopie, et nous aider à mieux saisir la manière dont les unités du texte vont se brancher aux unités sémiotiques de plus haut niveau. On peut aussi mieux comprendre la constitution même des textes –textes littéraires ou folkloriques en particulier – sur la base d'une analyse qui les montre construits autour d'un nombre fort limité de relations sémiotiques portantes, qui se manifestent plusieurs fois par l'intermédiaire de différentes variantes. Dans cette perspective, parler d'unités constitutives – des « signes » de la grammaire narrative, selon le modèle des *mythèmes* lévi-straussiens par exemple – ou bien de plans d'isotopisation, peut bien être parler au fond de la même chose, aperçue du point de vue de l'organisation du système ou de celui de l'arrangement séquentiel de la disposition syntagmatique : les développements de l'école saussurienne et ceux de l'école greimassienne se soutiennent et s'enrichissent mutuellement.

Mais il faut absolument souligner que Greimas a été le premier – ou devrais-je dire le seul – à se proposer sérieusement d'unifier le champ de la sémiotique : un domaine qu'aujourd'hui encore nous voyons trop souvent dispersé en régions ou en chapitres bizarrement dépourvus d'une base commune et de notions théoriques partagées. L'histoire peut bien nous expliquer comment cela a pu arriver : la théorie du signe a une origine bien différente de la théorie de l'énonciation, l'étude de l'univers narratif qui a débuté avec Propp a une histoire bien éloignée des études sur le domaine visuel, etc. Il fallait – et c'est peut-être le plus grand mérite de Greimas – concevoir un dessein d'ensemble, une sorte de mission de réconciliation visant à réunifier notre « patrie » scientifique. Mais c'est une voie bien difficile, et il reste certainement encore un long chemin à parcourir.

Par exemple, un couple conceptuel très important a été proposé par Greimas en discriminant les plans « figuratif » et « plastique ». Bien qu'il ait été introduit dans le seul domaine visuel, on sait que ce couple conceptuel est en train d'être généralisé, et qu'il s'étend aux domaines musical, cinématographique et ainsi de suite, y compris bien sûr les domaines narratif et littéraire. Par exemple, j'ai fait allusion plus haut à l'analyse de nature topologique, importante dans le *Maupassant* : Greimas souligne à plusieurs reprises la relevance de catégories topologiques comme par exemple *englobant/englobé* ou *rapproché/éloigné*. Ces catégories sont appelées à exercer une fonction complémentaire, mais d'un ordre différent, à celles qu'exercent les éléments de la construction proprement narrative ; mais cela nous conduit aisément à unifier des catégories théoriques qu'on retrouve dans le domaine des contes comme dans celui des arts visuels. On peut alors penser à la possibilité de redessiner en profondeur, et d'une façon plus avancée, le modèle du parcours génératif, de manière à y

inclure les composantes d'ordre non figuratif et non strictement narratif. En perspective, il faut aussi arriver à pouvoir mieux travailler sur l'analyse des relations entre les différents systèmes sémiotiques, de façon à mettre en évidence les correspondances « trans-modales » – donc par exemple l'équivalence entre un certain formant visuel et un formant, disons, musical ou narratif. Greimas nous a offerts des concepts qu'il nous appartient de rendre les plus productifs possibles – et on peut bien penser qu'il s'agira là d'une des directions de recherche les plus intéressantes dans les années à venir.

Je vais alors conclure par quelques mots sur une autre dimension importante de ce qui peut *relier* les deux auteurs. Greimas, et encore une fois peut-être lui seulement, a eu une intuition décisive à propos de la conception différentielle de la valeur des unités sémiotiques énoncée par Saussure (mais il serait plus juste de dire *reprise* par Saussure à quelque quatorze siècles de sa première formulation dans la pensée linguistique indienne).

Cette conception différentielle de la valeur se présente à tous points de vue comme définitoire d'une unité, et donc comme aspect capital pour la théorie du signe, mais Greimas a eu l'intuition que cette idée pouvait être vue comme la base d'une construction dynamique, comme c'est le cas des structures narratives. Ces structures, pour la première fois, ont étés conçues comme fondées sur une tension différentielle qui, ici, est exprimée en termes de *changement sur l'axe du temps*. Les écarts entre les situations initiales et finales d'un récit ne sont plus seulement des questions d'effets narratifs ou de principes opérationnels d'ordre syntaxique. Ils se posent comme la projection d'une valeur sur la dimension séquentielle, en entraînant une *perception différentielle* effective. J'en donnerai un petit exemple, mais je veux me rattacher à une idée de Greimas qui est importante dans ce cadre – bien que, encore une fois, elle n'ait pas été pleinement développée.

Il est très intéressant de considérer le fait que la *négation* puisse être conçue en même temps comme le fondement d'une relation paradigmatique et comme une opération transformationnelle, donc dynamique et énoncée sur un plan syntagmatique. Il y a là une base pour concevoir qu'il y ait une profonde affinité entre théorie du signe et théorie du récit : cela parce qu'on peut penser que l'élaboration narrative est chargée de *dynamiser* cette idée de valeur que Saussure avait conçue dans la seule perspective du paradigme.

A cette fin, nous pouvons encore revenir à l'histoire des *Deux amis*. Dans ma manière de le comprendre, le récit nous expose fondamentalement la valeur d'*un concept clé* : celui d'*appartenance sociale*. Et il le fait en produisant une différence syntagmatique, c'est-à-dire en nous exposant justement la différence entre deux façons opposées d'interpréter la vie. Au départ, nous trouvons dans le texte une façon (produite *par négation*) exclusivement établie en perspective personnelle et subjective, et centrée sur un sujet irresponsable ; à la fin, nous découvrons une façon d'interpréter la vie selon une approche collective et pragmatique, qui englobe le sujet dans un regard partagé : ce sont enfin des « Français », nos Deux Amis, et non pas de simples « pêcheurs » perdus dans leurs rêves personnels. La visée du récit est donc de nous parler d'une relation entre les sujets et leur communauté d'appartenance : mais pour ce faire, grâce au procédé de la négation, le discours *construit la différence qui va générer la structure narrative*. Pour valoriser l'appartenance, il doit construire la représentation du solipsisme.

C'est bien une conséquence du principe qu'il n'y a pas de *contenu posé* sans un renvoi à un *contenu inversé*. Mais on peut bien trouver ici un point d'appui pour la mise en place d'une perspective plus globalement *différentielle* de la sémiotique : une perspective encore à élaborer, mais qui sans aucun doute doit beaucoup à Greimas. Il s'agit d'une perspective qui unifie dans un même cadre théorique la théorie du signe (de sa construction différentielle), la théorie du récit (vu comme élaboration syntagmatique différentielle de valeurs conceptuelles), et aussi, entre autres choses, la théorie des passions (car les valeurs émotionnelles peuvent

bien être vues comme l'effet de sens d'une différence entre états de chose – à partir bien sûr de l'écart entre deux différentes conditions jonctives). On peut donc entrevoir une perspective d'unification entre des idées en partie nouvelles, toutes à explorer et à préciser, mais il s'agit d'une perspective qu'on peut apercevoir en effet en juxtaposant, l'une à côté de l'autre, la pensée de Greimas et la pensée de Saussure (et on peut bien compléter avec la pensée de Lévi-Strauss, et d'autres encore). L'important, c'est de considérer ce qu'ils ont réalisé non pas comme un discours fermé en soi même mais, bien au contraire, comme une clé qui va toujours nous ouvrir de nouveaux chemins à parcourir.

Il n'y a pas d'autre structuralisme

Michel COSTANTINI
Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

A l'issue de si nombreuses et si belles réflexions sur l'avenir de la structure, comment parler de post-structuralisme ? D'ailleurs, est-ce un concept, à tout le moins une notion quelque peu opératoire ? Et corollairement : quelle que soit la réponse, est-ce que la dénomination intéresse, à quelque titre, la sémiotique ? Il est licite de poser les questions préalables, ou plutôt elles se posent d'elles-mêmes à foison : Jakobson peut-il légitimement prétendre avoir inventé à l'automne 1929 le mot « structuralisme » pour désigner le nouvel état de la « méthode formelle russe » [1] ? A-t-on imposé à Greimas en 1966, par révérence veule à cette mode [2], d'ajouter « structurale » à « sémantique », pour forger le titre de ce qui devait devenir le premier livre de notre Pentateuque [3]? Claude Lévi-Strauss, en 1971, n'exagère-t-il pas, voire ne trahit-il pas la cause (à moins qu'il ne la sauve) [4], en dénonçant et condamnant le « structuralisme-fiction » ? Foin des polémiques, mais l'espérance de vie n'est pas la même pour tous : les *post-* ne durent pas très longtemps, et il faut bien les achever, quand ils prétendent achever eux-mêmes leur terme support.

1. Post-, donc

Le post-structuralisme, qui se veut souvent répudiation, reniement voire enterrement du structuralisme, a déjà plus de trente ans d'âge, et il est grand temps d'éclairer son sens et de le renommer autrement dans ce qu'il peut porter de sain. En vérité, dès 1983, Gérard Genette le situait exactement, comme une dépendance, sous forme d'approfondissement et autres retouches, à l'égard du « structuralisme ouvert », quand Henri Mitterand s'agaçait, en 1996 [5], du « vacarme des mots en post- », égrenant des termes comme « post-historien », « post-

---

[1] A l'été 1929, Roman Jakobson parle de *die russische strukturale Wissenschaft,* « la science structurale russe » dans son article « *Über die heutigen Vorausschetzungen der russischen Slavistik* / Sur les présuppositions actuelles de la slavistique russe », *Slavische Rundschau*, 1, 8, et, à l'automne, il introduit le terme *Strukturalismus* en tchèque, empruntant le mot allemand*,* dans la revue *Čin* (« Action ») du 31 octobre 1929. Dans une cinglante réplique aux critiques que le professeur aixois Georges Mounin avait formulées lors du « Colloque baudelairien tenu à Nice en mai 1967 », Roman Jakobson reprend une question de terminologie assez voisine : « Toujours aussi assuré, Mounin nie simplement les faits lorsqu'il affirme que 'Jakobson parle de *procédés* parce que le mot *structure* n'était pas encore apparu dans le ciel des idées' (…). En réalité, les deux termes *priem* et *struktura* apparaissent simultanément dans mon premier article, *Novejshaja russkiy poèzija*, écrit en 1919. » (Jakobson, *Une vie dans le langage*, 1984, 148).

[2] « Quand je lui (l'éditeur) ai remis le livre, celui-ci s'appelait *Sémantique* et l'éditeur a dit qu'il fallait ajouter un mot très à la mode à ce moment-là – 'structurale' ; en plus, a-t-il dit, on l'écrira en rouge et les ventes augmenteront de deux mille exemplaires. Je lui ai répondu que ce serait une tautologie. Tout en étant d'accord avec moi, il a quand même remarqué qu'il existait une technique publicitaire qui était aussi une chose sémiotique et qu'il fallait la respecter », rappelait Greimas dans un entretien donné à Rolandas Pavilionis, publié dans *Problemos*, n° 1, (21), 1978, p. 102-107, et désormais lisible en français dans Greimas, *Du sens en exil*, 2017, 50).

[3] Personnellement, j'y dispose *Sémantique structurale* 1966, *Maupassant* 1976,
Sémiotique 1979, *Du Sens II* 1983, et *De l'imperfection* 1987.

[4] Voir aussi sa réponse à Dominique-Antoine Grisoni (*Magazine littéraire*, hors-série n°5, 4e trimestre 2003, p. 17) : « STRUCTURALISME. Comme on l'entend, une mode parisienne comme il en surgit tous les cinq ans, et qui a eu sa tranche quinquennale ».

[5] H. Mitterand, « Faut-il enterrer le structuralisme ? » (1996, 33-48).

pédagogue », « post-canonique », « post-contemporain », « post-moderne », bien sûr, et il en passait ! Pour notre compte, nous considérerons seulement, le post-structuralisme de notre titre, le post-saussurien (on l'a trouvé pour désigner qui s'inspire de Saussure, qui est dans sa lignée [6]) et le post-greimassien (utilisé pour désigner une fidélité jugée désuète [7] ou au contraire assumée, et parfois une quasi-infidélité).

Tout *post-* est nécessairement flou, tant dans ses bornes chronologiques que dans ses délimitations conceptuelles[8]. On emploie post- pour marquer aussi bien une continuité qu'une dissidence, voire pour sceller un oubli total dont la seule trace subsiste dans le terme, destiné à disparaître vite… ou pas : en ce qui concerne « post-structuralisme » la fourchette s'étend, au plus mince, entre 1966 et 1981, au plus large entre 1962 [9] et aujourd'hui. Dans ces étiquettes peu consistantes qui nomment les modes plus ou moins fugaces, on distinguera deux valeurs du *post-*, l'endocentrique (le *post*-ceci reste un ceci, se présente comme un *néo*-ceci) et l'exocentrique (le *post*-ceci est un ne-plus-ceci, voire un *anti*-ceci)[10], ou bien, suggérant une distinction chronologique, on verra dans les séquences qui suivent soit un rejeton (et l'on gardera *post-*), soit « à une ou deux générations de distance, un regain » (et à cela on réservera la préfixation en *néo-*) (cf. Badir 2001, 22-24).

Or, si nous avons souvent oublié que la sémiotique n'est pas une science à n'importe quel sens, qu'elle ne doit pas être assimilée à un manuel de codes ni à un recueil de recettes, que le carré n'est pas une grille figée mais une *machinetta*, que le suspens n'est pas une évacuation méprisante, tous oublis qui légitiment la volonté de correction et de dépassement endocentrique, il ne faudrait pas tenir pour autant, par un retour idiot du balancier, que la sémiotique est une causerie impressionniste, fût-elle déguisée par une terminologie héritée proliférante (que de nouveaux mots en -ème !) ou par une pseudo-modernisation externe (des emprunts au langage de l'entreprise, par exemple), que la sémiotique est un patchwork de fulgurances improvisées et d'intuitions incontrôlées, ou que le carré (entre autres) est caduc comme outil heuristique, il ne faudrait pas croire que, quoique le suspens appelle à s'inquiéter maintenant de ce qui était suspendu, et invite à son interprétation, le *retour du suspendu* puisse se faire sans frais, sans passer par certaines conditions draconiennes quant à son statut : ainsi en va-t-il, par exemple, du retour du Sujet (slogan vain : « recréons une théorie du Sujet philosophique »[11]), du retour du contexte (slogan vague : « il faut contextualiser »), du retour de l'énonciation (laquelle « mord le réel », slogan sot). Se poser en *post*-greimassien pour tenir un tel discours, exocentrique, n'a pas de sens. Mais est-il même nécessaire, légitime ou ne serait-ce qu'efficace, de se situer dans un post-structuralisme endocentrique ?

---

[6] Préface de Enrico Carontini et Daniel Peraya à *Le Projet sémiotique* (1975).

[7] En l'occurrence les conceptions de l'énonciation énoncée : la bonne attitude serait de les dépasser, de leur fournir « une alternative ». *Cf.* aussi ce qui concerne l'évitement de la « substance du contenu », évitement supposé effectuée « pour ne pas sortir de [l]a pensée structuraliste », (Dondero et Reyes-Garcia, « Les supports des images : de la photographie à l'image numérique », 2016).

[8] Une preuve certaine en est donnée par la notion même de post-structuralisme où personne ne se reconnaît vraiment quand l'expression fait néanmoins florès, et à laquelle on assigne souvent pour début la fin des années soixante, en pleine expansion du structuralisme – ce qui aboutit parfois d'ailleurs à lui trouver des limites géographiques : c'est ainsi qu'on tiendra que le post-structuralisme international est assez proche au fond du simple structuralisme français ! V. Johannes Angermüller (« Qu'est-ce que le poststructuralisme français ? », 2007, 17-34).

[9] Début des écrits fondamentaux de Gilles Deleuze, qui publie *Nietszche et la philosophie*, et de Jacques Derrida, qui publie son « Introduction » à *L'origine de la géométrie* de Husserl.

[10] Pour la distinction, voir la bonne mise au point du linguiste tchèque Rostislav Kocourek, *Essais de linguistique française et anglaise* (2001).

[11] *Et contra* : il faut éviter de « recréer une théorie du Sujet philosophique au sein des sciences du langage », rappelle à juste titre François Rastier, « De la sémantique à la sémiotique », *Débats sémiotiques (Société de sémiotique du Québec)*, vol. 6, n° 1-2, 2000, p. 5-15.
www.revue-texto.net/Dialogues/Rastier_Quebec.html

Il faudrait d'abord rappeler les exigences précises du structuralisme (qu'assurément il faut ici nommer « méthode structurale »), rappeler aussi les effets de mode, susceptibles d'ailleurs de perdurer longtemps, de ce structuralisme qui fut… à la mode. En 1984, dans « Le Saussure des littéraires », Marc Angenot (1984, 49-58) relevait quelques défauts du *saussurianisme parisien*, pratiquement équivalent, alors, à « structuralisme ». Le nom « Saussure », pour lui, mais aussi le couple signifiant/signifié et d'autres qui nous sont chers [12], est manipulé, utilisé par la *doxa* (ainsi que promet de l'être à sa façon, ces jours-ci et peut-être désormais, le nom Greimas), comme un mot de passe fournissant à bas coût un *ciment phraséologique* [13], comme une marque conventionnelle de *scientificité*, une sorte de « lieu commun » [14] opérateur d'un *syncrétisme* qui gomme facticement les divergences [15] et entraîne une ouverture encore plus grande et tout aussi factice voire nocive [16].

2. N'oublions pas le double ancrage, ou : le sens et la forme

Le post-greimassisme et le post-structuralisme, le premier considéré comme une forme du second, voilà deux termes composés voués à disparaître comme tous les autres *post-*. Aussi bien vaut-il mieux dire la chose d'un seul mot, la chose telle que le mot nous la fait entendre : la sémiotique. La sémiotique d'aujourd'hui qui s'inscrit dans la sémiotique de toujours, soit une discipline qui possède une préhistoire bimillénaire et tripodique (philosophique, médicale, linguistique)[17], qui possède une proto-histoire très active, passablement multiforme, occupant de nombreuses décennies de la fin du dix-neuvième siècle au milieu du vingtième, de l'Université de Genève au Cercle linguistique de Copenhague voire au-delà, qui possède enfin une genèse et un développement encore jeunes et déjà riches, jalonnés par le Pentateuque donc, 1966 *Sémantique structurale,* 1976 *Maupassant*, 1979 le *Dictionnaire,* 1983 *Du sens II,* 1987 *De l'imperfection*.

Mais quel est le présent de cette discipline tel que nous le dévisageons, quel est son futur tel que nous l'envisageons, soit ses contours et ses ouvertures, ses mutations et ses évolutions ? Tout à l'opposé de Marc Angenot, lorsqu'à l'été 2016, de jeunes chercheurs entreprennent de définir les traits fondamentaux, les acquis de la sémiotique au cours de ses développements du vingtième siècle, ils en proposent quatre : ce serait (nulle surprise) une *pensée de la relation et de la différence*, à vocation *trans-disciplinaire* une fois acquise son *autonomie* (vis-à-vis de la linguistique notamment), et enfin, maintenant une vive *exigence de modélisation* (sur ce dernier point il faudrait, au minimum, s'entendre avec plus de précision).

---

[12] « Signifiant/signifié, principal couple polysémique servant de *ciment phraséologique contre* (formant pacte d'appui mutuel contre le positivisme empiriste, le commentaire littéraire mondain, les dogmes du marxisme stalinien). »

[13] « Si Saussure est demeuré *lettre morte*, il devint aussi bien vite un *mot de passe* : un commun dénominateur fantasmatique pour des doctrinaires et des chercheurs qui souvent n'avaient pas grand-chose d'autre en commun. La petite doxographie saussurienne fournissait une sorte de ciment phraséologique. »

[14] « Si Saussure offrait un moyen de dissimuler de profondes discordances entre chercheurs, il fut aussi une composante essentielle d'opérations syncrétiques qui caractérisent l'époque structuraliste. Il ne fut pas seulement un 'lieu commun' pour des universitaires ne partageant ni but ni méthode, il devint aussi un moyen purement illusoire de surmonter des obstacles épistémiques sur la voie d'une théorie générale, une *Théorie d'ensemble*. »

[15] « Le syncrétisme est un amalgame factice d'idées hétérogènes ou de thèses qui ne paraissent compatibles que dans la mesure où elles ne sont pas clairement conçues (définition inspirée de celle de Lalande). Il est '*Vereinigung ohne Verarbeitung,* accumulation sans réélaboration (Eisler)'. »

[16] Saussure, « amalgamé avec C. S. Peirce par exemple comme si le linguiste genevois et le logicien américain avaient été naturellement complémentaires ; ou juxtaposé à Strawson, à Ogden et Richards ou à Chomsky, du fait en particulier que le concept de référence, axiomatiquement absent de la pensée de Saussure, était perçu, d'une façon typiquement syncrétique, comme manquant et était alors généreusement ajouté à son système. »

[17] V. Thomas A. Sebeok, « Chronique des préventions » *in* André Helbo (éd.), *Le champ sémiologique* (1979), B6-B48 « Le tripode sémiotique » ; B32-35 constitue la conclusion de l'article.

Pour avancer, il faut encore se souvenir que le structuralisme n'est qu'un moment de la grande aventure *formelle*, « une nouvelle modalité de [l]a pensée formelle, de [la] recherche formaliste », comme disait Michel Foucault [18], qui traverse les deux derniers siècles et un peu plus, depuis au moins la morphologie de Goethe, cet « inventeur de l'analyse structurale moderne » selon Jean Petitot (dans *Morphologie et esthétique*, 2004), et tous ceux, jusqu'à Vladimir Propp pour qui forme et sens, morphologie transformationnelle et structure sont étroitement imbriquées [19], à la suite aussi du formisme dérivé de Herbart [20], dont la problématique méréologique (corrélation des parties, dépendance réciproque des parties et du tout, décomposition des entités complexes en atomes invariants, et articulation de ces unités) et son slogan « *Částka k částky částka k celků* (rapporter la) partie à [la] partie [et la] partie au tout », aboutissent aux travaux d'un des membres fondateurs du Cercle linguistique de Prague, Jan Mukařovský [21] – sans parler du dernier chaînon avant la mode structuraliste française des *sixties*, celui des « spécificateurs » russes [22], qui précisément se retrouve, avec Jakobson, au même premier cercle pragois. Toute cette histoire du « formel » et des méthodes formelles (non du « formalisme » plus ou moins fantasmé et tant vilipendé) anticipe largement les règles de la méthode structurale, telle que la rappelle Henri Mitterand dans l'article cité, avec ses six caractéristiques : d'étude *immanente* **[23]**, de conscience de *système*,

[18] « Ce qui me frappe dans ce qu'on a appelé le mouvement structuraliste en France et en Europe de l'Ouest vers les années soixante, c'est qu'en fait il était comme un écho de l'effort fait dans certains pays de l'Est, et en particulier en Tchécoslovaquie, pour se libérer du dogmatisme marxiste. Et vers les années cinquante-cinq ou vers les années soixante, tandis que dans un pays comme la Tchécoslovaquie la vieille tradition du formalisme européen de l'avant-guerre était en train de renaître, on a vu apparaître à peu près à ce moment en Europe de l'Ouest ce qu'on a appelé le structuralisme, c'est-à-dire, je crois, une nouvelle forme, une nouvelle modalité de cette pensée, de cette recherche formaliste. Voilà comment je situerais le phénomène structuraliste en le replaçant dans ce grand courant de la pensée formelle. » Michel Foucault, « Structuralisme et poststructuralisme » (1983, 195-211).

[19] Réponse à Lévi-Strauss, citée d'après la version russe par Jean Petitot, *Morphologie et esthétique* (2004, 72).

[20] L'herbartisme dans le domaine esthétique (*Praktische Aesthetik* de Johann Friedrich Herbart date de 1808) est la doctrine officielle, à Prague, de l'Université Charles entre 1832 et 1903, illustrée par une succession de disciples, où émergent particulièrement Josef Durdík et son esthétique générale de 1874, *Všeobecná aesthetika,* vulgate vernaculaire de ce *formisme* dit aussi « formalisme tchèque », ainsi qu'Otakar Hostinský par qui s'effectue le passage au concret (v. notamment ses études d'esthétique formelle sur la musique) ; Otakar Zich, élève d'Hostinský, critique une esthétique uniquement formelle, fondée sur la forme pure et non sur la forme expressive et signifiante : l'analyse ne peut donc se contenter des relations formelles entre les parties puisque ces dernières n'acquièrent leur fonction esthétique et signifiante qu'en relation avec le tout qui sera saisi dans une analyse sémiotique de la structure de l'œuvre et conçoit une sémantique à tendance psychologisante, une sorte de psycho-formalisme. C'est ainsi qu'on en vient assez logiquement au système structuraliste de la science littéraire et de l'esthétique : le successeur de Zich à la chaire d'esthétique de l'université Charles n'est autre que Jan Mukařovský. En résumé caricatural : « Herbart engendra Durdík qui engendra Hostinský, lequel engendra Zich, qui engendra Mukařovský, qui, en s'unissant à Roman Jakobson, engendra la fonction poétique ».

[21] Pour Jan Mukařovský (lors d'une discussion au cercle de Prague fin 1934 publiée dans *Slovo a slovesnost* en 1935, et traduite en français dans *Change* 3, p. 54-60), le courant que représente le CLP est parti « à la fois des prémisses locales et des impulsions du formalisme. Il s'est donné lui-même le nom de structuralisme, son concept fondamental étant la structure, conçue comme un ensemble dynamique ». En écho, Roman Jakobson : « Le structuralisme puise beaucoup dans le formalisme, mais ne doit pas conserver celles de ses thèses qui n'ont été qu'une *maladie infantile* de cette nouvelle tendance de la science littéraire. Le formalisme évoluait vers la méthode dialectique, tout en restant fortement marqué par l'héritage mécaniste ».

[22] Борис Эйхенбаум, « ТЕОРИЯ „ФОРМАЛЬНОГО МЕТОДА“ », *Червоный Шлях* [*La Voie rouge*], 1926, n° 7-8, p.182-207,
www.opojaz.ru/method/method_intro.html « Принцип спецификации и конкретизации литературной науки явился основным для организации формального метода / Le principe de spécification et de concrétisation de la science de la littérature a été le principe de l'organisation de la méthode formelle ». Trad. fr. *in* Todorov, 2001, 29-74.

[23] Avec tout le cortège de problèmes posés, plus fortement encore de nos jours, par le concept d'*immanence, v.* en particulier les trois numéros de *Tópicos del Seminario* que lui ont consacrés Alessandro Zinna et Luisa Ruiz Moreno (éds.) (2014-2015).

d'analyse *fonctionnelle*, *d'exhaustivité*, de *hiérarchisation*, d'*explicitation*, tous thèmes abordés, discutés ici même, vingt ans après. Et ces six traits, rapprochés des quatre dus à nos jeunes chercheurs, comme des quatre soucis de la tradition herbartienne, consonnent passablement bien avec les trois aspects de la structure qui nous viennent du structuralisme de Greimas, lui-même fait d'un état d'esprit, d'une optique et d'un tropisme – ou si l'on préfère d'un art de saisir, d'un art de regarder, d'un art de l'orientation – trois aspects de l'*ars semiotica*.

3. Saisir, regarder, (s')orienter

L'*état d'esprit* [24], c'est « je cherche dans mon objet ce qui tient ensemble, ce sans quoi il ne ferait pas sens pour moi, pour mon groupe, ou tel autre groupe », c'est l'esprit qui mène à (ou repose sur) l'idée d'un système immanent, que domine le jeu des oppositions et des corrélations binaires aussi bien que ternaires ou autrement graduées, c'est l'esprit d'un système qui n'est ni statique ni mécanique – du moins au sens (proche d'« automatique ») où le fustige Roman Jakobson [25] –, mais admet en son sein les relations dynamiques et transformatrices demandant à être pensées dans leur souplesse et leurs nuances, leur « tendance au déséquilibre » également. Oui, rappelons-le contre tous les clichés et toutes les calomnies dues au post- et néo-greimassisme – à toutes les réelles dérives, aussi, du greimassisme –, c'est… Greimas qui, dès l'article de 1956 dans *Le français moderne*, « L'actualité du saussurisme » [26], parlait ainsi de déséquilibre et de souplesse, c'est Greimas qui, dans *Du sens II*, mettait en avant à un autre niveau une certaine théorie de l'accident cognitif allant dans le même sens [27].

L'optique, c'est « je regarde mon objet selon une série de pertinences », où se conjoignent le relevé statique des fonctions aussi exhaustif que possible, et l'application à décomposer, un feuilletage complexe, la *pasta sfoglia* du sens [28], comme à repérer la dynamique des interactions entre éléments et entre niveaux. C'est pourquoi ce qui est fondamental en

[24] « Maintenant, je pourrais dire de la sémiotique, comme de Gaulle du gaullisme : 'C'est un état d'esprit !' », François Rastier, « De la sémantique à la sémiotique » (2000).

[25] Par exemple dans son article de 1932, « O jednom typu literárních historiků », *Jarní Almanach Kmene*, p. 112-116 (*cf.* Toman, J., « Remarques sur le vocabulaire idéologique de Jakobson », 1994, 59-67).

[26] A. J. Greimas, « L'actualité du saussurisme (à l'occasion du 40e anniversaire de la publication du *Cours de linguistique générale*) » (1956, 191-203), lisible *in* A. J. Greimas, *La Mode en 1830* (2000, 371-382), et également *texto ! Textes et cultures* (2006) [en ligne], vol. XI, n° 2<http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Greimas_>. Greimas écrit alors : « On commence à comprendre (…) comment la structure linguistique peut être saisie dans son développement historique : il suffit pour cela d'assouplir la conception par trop mécanisée de la *forme* linguistique et d'introduire, à la place du postulat *d'équilibre* structurel, la notion plus souple de 'tendance à l'équilibre', ou plutôt, dirions-nous, de 'tendance au *déséquilibre*', le progrès historique consistant toujours dans la création de nouvelles structures dysfonctionnelles ». La diachronie, lieu privilégié, mais non unique, de cette perspective, pourra être présentée comme construction du morpho-dynamique, comme accueil de déséquilibre ouvrant sur la problématique de la métastabilité (les travaux de Claude Gandelman signaleraient ici une voie, voir entre autres son « Du sens commun comme catastrophe » (*in* Deledalle 1989, 255-265), comme travail de l'indiscontinu, gardant une double conscience de la fluence du réel et de la métrique des discours.

[27] *Cf.* Nastopka, K., (2009) « Le risque du sens dans la sémiotique de Lotman et celle de l'école de Greimas » : « Dans 'Des accidents dans les sciences dites humaines', Greimas décrit les procédures de la manipulation dans les sciences humaines en mettant en relief le rôle de l'accident. A la conception du discours scientifique programmé (…) se trouve opposée celle du discours scientifique comme une aventure cognitive. L'accident cognitif – « un *don* du destinateur X, remis de manière brusque et inattendue » – interrompt le récit de l'échec et transforme le *« chercheur malchanceux »* en sujet du savoir vrai. (…) En tout cas, des ruptures accidentelles articulent le parcours d'une science humaine en discontinuités. La discontinuité crée le sens et la non-nécessité (opposée à la programmation) devient une forme objectivée de la liberté. 'Les accidents sont des modes de production du savoir, ils ne remettent en question ni le savoir ni l'intelligible qu'il vise', constate Greimas. »

[28] V. Paolo Fabbri (1998), *La Svolta semiotica*, trad. fr. (2008), *Le Tournant sémiotique*.

sémiotique, c'est moins la structure que la structuration, la structuration du sens. D'où l'importance du texte (texte du verbe, texte de l'iconique, texte du corps, texte de l'espace…) auquel je peux poser la question unique : « Comment le sens (que je te reconnais) affleure-t-il à ta surface ? » Sur ce texte, il ne s'agit pas de projeter une grille, mais de faire agir un ensemble de révélateurs spécifiques, littéralement d'analyseurs propres à m'aider dans cette « quête du sens » : chez Greimas, l'un des plus élaborés et des plus généraux d'entre eux est le « parcours génératif », mais à d'autres niveaux de la construction se trouvent, aussi bien, l'axe sémantique, le carré sémiotique, ou encore une forme (à choisir, voire à combiner avec d'autres) de schéma narratif. La structuration, c'est la structure qui sous mon regard progressivement s'affinant, se révèle peu à peu, c'est le texte qui se structure devant nous, quand le regard[29] inquisiteur nous fait passer de l'*imbrouille*, de l'enchevêtrement encore obscur[30] à l'esquisse de syntagmation et de cette dernière à la vision claire du sens organisé : un premier regard, inattentif, littéralement distrait (*dis-tractus*), perçoit la *litura,* mot qui vise un ensemble chaotique de tracés et ratures, le deuxième, attiré, voire séduit (*se-ductus*) lie entre eux les éléments qu'il distingue et ainsi reconnaît la *ligatura,* mais pour éclaircir véritablement le paysage, il nous faut encore affiner notre regard, passer à ce regard scrutateur qui démêle et coordonne, révélant, faisant advenir l'*intricatura,* selon le cheminement cher à Giraud le Cambrien, un de nos pré-sémioticiens préférés, visitant le monastère de Kildare en Irlande, et y découvrant de magnifiques manuscrits celto-saxons du septième siècle [31].

Quant au *tropisme*, c'est d'affirmer « je me tourne vers mon objet, je le regarde se tourner vers sa fin, je suis le mouvement de mon objet dans son fonctionnement de communication » – car il n'est de sémiotique que dans l'accomplissement de sa fin, qui est appréhender la circulation du sens. Ainsi, par delà les polémiques historiques, nécessaires peut-être mais, croyons-nous, désormais désuètes, sur le signe et la signification, sur l'information et la production du sens, quelles que soient les rivalités scientifiques et académiques, la visée ultime de la sémiotique, indépendamment du choix de la grille ou des grilles et des voies qu'elle adopte (Shannon et Weaver, Roman Jakobson, Wilbur Schramm (1971) ou autre), reste la *communication.* La particularité du tropisme est qu'il se trouve à tous les étages : vers quoi prioritairement se tourne l'Objet, et c'est un dialogue avec celui-ci qui s'installe, mais aussi comment je me tourne vers l'Objet, quel est mon angle d'attaque dominant, et c'est un dialogue avec les autres disciplines, les autres points de vue qui s'instaure[32]. Ainsi sont convoquées par le tropisme (comme par l'optique) ces deux qualités du cherchant-à-savoir que sont la *capacitas* et la *curiositas*, l'insatiable quête qui nous tourne constamment vers l'Autre, notamment vers l'Objet quand il reste à l'état de brouillon indéchiffrable, et la force d'accueil, la capacité de s'emplir de la complexité des choses et de la diversité des autres points de vue [33].

[29] V. Michel Costantini (2004, 24-32), « Les leurs et le nôtre. Sémiotique d'une photographie ».

[30] Au sens de la *Verstrickung* de Wilhelm Schapp (1992), *In Geschichten verstrickt. Zum Sein von Mensch und Ding* [1953], trad. fr. 1992. *Cf.* Costantini, M., « Argos, le fameux chien d'Ulysse, qui attendait son maître (2011, 7-19).

[31] V. Michel Costantini (2013), « Dynamique, déséquilibre et problématique de l'indiscontinu en histoire des arts » [en ligne]. Disponible sur :
afsemio.fr/wp-content/uploads/13.-Costantini-AFS-2013.pdf

[32] L'isotropisme régule ce choix des tropismes cumulés ou successifs. V. Michel Costantini (2011, 134-143).

[33] Sur ces concepts v. une esquisse dans Michel Costantini (2016), « *Je ne vous dirai rien pour commencer. Il faut voir d'abord* » (*in* Laimé 2016, 127-138), et un plus ample développement dans « Recul permanent des frontières : *Capacitas* et *curiositas* » (*in* Costantini et Laimé 2019).

4. La structure vivante

Trois traits, trois mots symbolisent donc parfaitement pour nous la vie de la structure greimassienne, tout autant que proto-greimassienne et que la post-greimassienne : pour l'état d'esprit, le *système*, pour l'optique le *feuilletage*, pour le tropisme la *dominante.* La première question, complexe, qui se pose est : a-t-on changé, faut-il changer d'état d'esprit, a-t-on changé, faut-il changer d'optique, a-t-on changé, faut-il changer de tropisme ? La deuxième question sera, par conséquence : a-t-on abandonné, est-on sur le point d'abandonner, faut-il abandonner la structure, ce mot fétiche « structure » (et ce qu'il implique dans notre tradition et ses ré-élaborations) ? Ou encore : cette structure en sémiotique, « notre » structure, faut-il la conserver pieusement ou la renouveler intelligemment ? Poser ainsi la question comme lire attentivement les textes de ce volume, mène évidemment à la même réponse : non seulement il serait absurde, et fatal à la sémiotique, de la cultiver en milieu clos, mais il serait urgent de la renouveler si ce renouvellement n'avait déjà commencé.

Au cours de sa jeune histoire, la sémiotique a connu plusieurs tournants et bien des changements d'insistance [34] : ces derniers incluent éventuellement des transformations d'instrument comme l'avènement de la problématique tensive, ou l'attention soutenue prêtée à l'éprouvé, au ressenti, également des changements de dominante, déplacements, centrements et recentrements, tels que, entre autres exemples, le passage de la construction des systèmes à la problématique de l'instanciation discursive, de la visée objectale à la visée subjectale, et autres [35]. Quant aux tournants, figures saillantes du déplacement, ils n'affectent pas davantage le paradigme fondamental, ils n'obèrent pas la place centrale de la structure dans la théorie. De ce point de vue, l'origine de la sémiotique se trouve en effet dans le tournant linguistique, qui fonde le tournant sémiotique [36]. Si le tournant phénoménologique permet de diversifier les niveaux, les angles et les perspectives d'approche, s'il est question maintenant d'un tournant cognitiviste [37], c'est en dialogue avec la phénoménologie que l'avancée, la rénovation et finalement l'enrichissement de la sémiotique se sont faits, c'est en dialogue avec les sciences cognitives qu'ils pourront sans doute aussi s'accomplir.

S'il n'y a pas, en sémiotique, de post-structuralisme, en revanche il est un analyse structurale possible des *post-* de notre temps comme des temps promis ; s'il n'y a pas davantage, en sémiotique, de post-greimassisme, en revanche il est bien une structure spécifique mise en évidence par le greimassisme, qui va sans cesse se renouvelant, s'approfondissant, en une perduration fidèle et innovante tout à la fois [38]. Ce qui ouvre le champ indéfini d'une analyse structurale du post-, de tout nos très provisoires post- : post-moderne (assez menacé par le post-post-moderne), post-humanité (concurrencée par la trans-humanité), où se décide l'identité de l'humain, post-photographie (où se joue l'identité du Sujet et de l'Objet), post-politique, monstre enfanté par une certaine idéologie de la mondialisation et où il en va de l'avenir du social, post-vérité [39], post-ceci et post-cela. Ainsi,

[34] Voir également Sémir Badir (2011), « Vingt ans après : regard sur la sémiotique post-greimassienne. Cinq jalons de réflexion autour d'un projet de recherche » : « La sémiotique post-greimassienne explore quant à elle tous les aspects de la signification. Elle s'attache aux spécificités des expressions comme aux circonstances de leurs manifestations. C'est pourquoi des concepts tels que ceux de semiosis, d'énonciation ou de pratique y ont pris une place de plus en plus prépondérante ».

[35] V. Michel Costantini (2008, 261-269), « Des centrements. Coups d'œil sur la sémiotique à Paris 8 », Repris site *Fabula,* (2013).

[36] C'est le propos même de Paolo Fabbri (2008).

[37] V. Sémir Badir, « Sémiotique et sciences cognitives » (2001).

[38] C'est en ce sens que ici ou là l'on appose fallacieusement (parce qu'il ne s'agit que de l'effet illusoire de mode des *post-*) à tout le moins inutilement, l'étiquette de post-greimassien à des travaux comme ceux de Jean-Claude Coquet, Jacques Fontanille, Eric Landowski, ou Claude Zilberberg.

[39] *Cf.* Gianfranco Marrone (2017), « Post-verità. La fine della verità o la verità nei post? ».

outre la réaction contre les retours sauvages, littéralement déstructurés, du Sujet, du Réel, et autres, outre ce combat contre l'amollissement ou la contemption de la théorie (un bel exemple concret est donné par les opinions proliférantes sur l'art paléolithique qui ne reconnaissent pas leur juste place aux principes et aux acquis de l'analyse structurale en ce domaine, et qui, oubliant les notions aussi diversement pertinentes de cadre, de co-texte, de dominante, de spécification, pour ne pas parler du flou, voire des solécismes, dans l'utilisation des termes non critiqués de grammaire, en l'occurrence visuelle, ou de narration, en l'occurrence graphique, en viennent à confondre peinture pariétale et cinématographe[40]), la tâche sémiotique est vaste.

Elle est celle d'un renouvellement profond, à plusieurs niveaux, dans un mouvement continu de développement : le réexamen critique des notions héritées, l'adaptation des instruments à de nouvelles questions, l'amélioration de « l'appareil théorique [41] ». Dès lors, quand on réfléchit et qu'on avance des propositions sur la tensivité du carré, mettant en valeur de cette façon la dynamique du système – soit son *état d'esprit* –, quand on porte l'accent sur la rationalité syntagmatique de la méthode en tant que *modus operandi,* ou sur l'aptitude du regard scrutateur à dégager la forme du flou – deux façons de reconsidérer l'*optique* –, quand on esquisse le dialogue avec les neurosciences – travaillant ainsi le *tropisme* –, comme il a été possible de l'entendre lors de ce Congrès, entre tant d'autres thèmes abordés, on est fondé à penser que la voie est largement dégagée pour l'avenir de la structure.

Références bibliographiques

ANGENOT, Marc (1984), « Le Saussure des littéraires », *in* « Parisianismes : systèmes de la mode », n° thématique, *Études françaises*, vol. 20, 2, pp. 49-68.

ANGERMÜLLER, Johannes (2007), « Qu'est-ce que le poststructuralisme français ? A propos de la notion de discours d'un pays à l'autre », *Langage et société*, 120, 2/2007, pp. 17-34.

AZÉMA, Marc (2011), *La Préhistoire du cinéma. Origines paléolithiques de la narration graphique et du cinématographe,* Paris, Errance. *Cf.* critique de François Amy de la Bretèque, « Marc Azéma, *La Préhistoire du cinéma. Origines paléolithiques de la narration graphique et du cinématographe* », 1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze, 69 | 2013. Disponible sur : http://1895.revues.org/4624

BADIR, Sémir (2001), « Sémiotique et sciences cognitives : une mise en contexte », *Bulletin de l'AFS*, 1, pp. 22-24.

— (2011), « Vingt ans après : regard sur la sémiotique post-greimassienne. Cinq jalons de réflexion autour d'un projet de recherche » [en ligne]. Disponible sur : https://orbi.ulg.ac.be/bitstream/2268/170288/1/12%20Badir_Capes.pdf

CARANI, Marie (1999), « Au-delà de la photo positiviste: De la photo postmoderne à la post-photographie », *VISIO* 4, 1, pp. 67-91.

[40] Cf. Azéma M. (2011), *La Préhistoire du cinéma. Origines paléolithiques de la narration graphique et du cinématographe*, et la juste critique d'Amy de la Bretèque, F. (2013), « Marc Azéma, *La Préhistoire du cinéma.* »

[41] « Il convient donc de compléter l'appareil théorique dont nous disposons. C'est ce qui justifie le réexamen critique des notions de narrativité et de discursivité (…) ». « Pour construire une *sémiotique* existentielle à même de traiter de ce sens vécu, ni la grammaire narrative standard ni ses prolongements relatifs aux passions et à la tensivité ne fournissent les instruments nécessaires. La sémiotique des passions ne fait qu'étendre à la syntaxe des états (d'âme) la grammaire modale précédemment appliquée au « faire » des actants de la narration ; la sémiotique dite tensive fournit un formalisme utile pour analyser les variations d'intensité de phénomènes quelconques mais ne nous dit rien sur les déterminants qualitatifs des effets de sens saisis par les sujets ». Eric Landowski (2013), http://revistas.pucsp.br/index.php/galaxia/article/view/16837/1301226

CARONTINI, Enrico et PERAYA, Daniel (1975), *Le Projet sémiotique. Eléments de sémiotique générale*, Paris, J.-P. Delarge.
COSTANTINI, Michel (2004), « Les leurs et le nôtre. Sémiotique d'une photographie », *in* « L'œuvre du regard », *Art & Thérapie*, 88/89, pp. 24-32.
— (2008), « Des centrements. Coups d'œil sur la sémiotique à Paris 8 », *Agenda de la pensée contemporaine*, 10, 261-269. Repris *in Fabula, la recherche en littérature,* octobre 2013, www.fabula.org
— (2011), « Argos, le fameux chien d'Ulysse, qui attendait son maître (*Sémiotiquement vôtre 3*) », *in* Bertrand, D., et Coquet, J.-Cl., éds., « Comment dire le sensible ? », *Littérature*, 163, Paris, Armand Colin, pp. 7-19.
— (2011), « Семиотика и коммуникация: о понятии изотропизма » [« Communication et sémiotique : sur la notion d'isotropisme »], *in Под знаком «Мета». Материалы конференции «Языки и метаязыки в пространстве культуры / Sous le signe Méta. Actes du colloque Langages et métalangages dans l'espace de la culture*, Moscou, Centre de recherches interdisciplinaires sur le texte artistique, Institut Vinogradov, Académie des Sciences de Russie, pp. 134-143.
— (2013), « Dynamique, déséquilibre et problématique de l'indiscontinu en histoire des arts », communication au congrès de l'AFS, *Sémiotique et diachronie***,** Université de Liège [En ligne]. Disponible sur : afsemio.fr/wp-content/uploads/13.-Costantini-AFS-2013.pdf
— (2016), « *Je ne vous dirai rien pour commencer. Il faut voir d'abord* », *in* Laimé A., éd., *Le dépossédé, lectures de l'œuvre de Jacques Abeille*, Paris, Le Tripode, pp. 127-138.
— (2019), « Recul permanent des frontières : *Capacitas* et *curiositas* », *in* Costantini M. et Laimé A., éds., *Seuils, bornes, frontières : sémiotique des passages*, Paris, L'Harmattan, série Groupe E.I.D.O.S.
DONDERO, Maria Giulia et REYES-GARCIA, Everardo (2016), « Les supports des images : de la photographie à l'image numérique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [en ligne], 9/ 2016. Disponible sur : http://rfsic.revues.org/2124
FABBRI, Paolo (2008), *La Svolta semiotica* (1998)*,* Bari, Laterza, 2001 (révision 2005, trad. fr. *Le Tournant sémiotique,* Paris, Hermès / Lavoisier, 2008).
FOUCAULT, Michel (1983), « Structuralisme et poststructuralisme » (entretien avec G. Raulet), *Telos - Critical Theory of the Contemporary*, vol. XVI, 55, pp. 195-211.
GANDELMAN, Claude (1989), « Du sens commun comme catastrophe » *in* Deledalle, G., éd., *Semiotics and pragmatics,* Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, pp. 255-265.
GENETTE, Gérard (1983), *Nouveau Discours du récit*, Paris, Seuil.
GREIMAS, Algirdas Julien (1956), « L'actualité du saussurisme (à l'occasion du 40e anniversaire de la publication du *Cours de linguistique générale*) », *Le français moderne,* 24, pp. 191-203.
— (2000), *La Mode en 1830*, Paris, PUF.
— (2017), *Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes* (1942-1991), Darrault, I. et Bertrand D., éds., Limoges, Lambert-Lucas.
JAKOBSON, ROMAN (1984), *Une vie dans le langage. Autoportrait d'un savant*, Paris, Minuit.
KOCOUREK, Rostislav (2001), *Essais de linguistique française et anglaise : mots et termes, sens et textes*, Louvain, Peeters.
LANDOWSKI, Eric (2017), « Interactions (socio) sémiotiques », *Actes Sémiotiques*, 120 [en ligne]. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5894>
— (2013), « Une sémiotique à refaire ? », *Galáxia*, 26, 2013 [en ligne]. Disponible sur : http://revistas.pucsp.br/index.php/galaxia/article/view/16837/1301226
MARRONE, Gianfranco (2017), « Post-verità. La fine della verità o la verità nei post? », *Doppiozero*, 9 janvier 2017.

MITTERAND, Henri (1996), « Faut-il enterrer le structuralisme ? », *LittéRéalité*, vol. VIII, 1, Toronto, York University, pp. 33-48.
NASTOPKA, Kęstutis (2009), « Le risque du sens dans la sémiotique de Lotman et celle de l'école de Greimas », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne].
O'TOOLE, Michael (1999), « Will the Meanings Match the Means ? », *Visio* 4, 1, printemps, pp. 61-65.
PETITOT, Jean (2004), *Morphologie et esthétique. La Forme et le Sens chez Goethe, Lessing, Lévi-Strauss, Kant, Valéry, Husserl, Eco, Proust, Stendhal*, Paris, Maisonneuve & Larose.
RASTIER, François (2000), « De la sémantique à la sémiotique », *Débats sémiotiques (Société de sémiotique du Québec)*, vol. 6, 1-2, pp. 5-15.
www.revue-texto.net/Dialogues/Rastier_Quebec.html
SCHAPP, Wilhelm (1992), *In Geschichten verstrickt. Zum Sein von Mensch und Ding* [1953], tr. fr., *Empêtré dans des histoires. L'être de l'homme et de la chose*, Paris, Cerf.
SEBEOK, Thomas A. (1979), « Chronique des préventions » *in* André Helbo (éd.), *Le champ sémiologique. Perspectives internationales*, Bruxelles, Complexe.
SCHRAMM, Wilbur & ROBERTS, Donald F. (1971), *The Process and Effects of Mass Communication*, Urbana, University of Illinois Press.
TODOROV, Tzvetan (2001), *Théorie de la littérature. Textes des Formalistes russes* (1965), Paris, Seuil.
TOMAN, Jindřich, (1994) « Remarques sur le vocabulaire idéologique de Jakobson », *Cahiers de l'ILSL*, 5, pp. 59-67.
TROUBETZKOY, Nicolas S. (2006), *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits* [1920-1938], éd. & tr. Patrick Sériot, Lausanne, Payot.
WAGNER Frank (2004), « Du structuralisme au post-structuralisme », « Réseaux littéraires France-Québec (1900-1940) », *Etudes littéraires*, vol. 36, 2, pp. 105-126.
ZINNA, Alessandro et RUIZ MORENO, Luisa (éds.) (2014-2015), « La immanencia en cuestión » I, II, III, *Tópicos del Seminario. Revista de Semiótica*, Puebla, BUAP, 31-32, 2014 et 33, 2015.

TROISIÈME PARTIE

Du côté des voisinages théoriques

1. De la mythologie à la psychanalyse et à la linguistique

Greimas. Une mythologie*

Paolo FABBRI
Cento Internazionale di Scienze Semiotiche "Umberto Eco"
Università di Urbino

1. Chercher, construire

La recherche sur la mythologie, que l'on trouve aujourd'hui dans la zone dépressionnaire de la sémiotique, a longtemps été au centre de son paradigme. Comme Greimas l'observe dans l'entrée « *Mythologie comparée* » de son dictionnaire, « les explorations de la mythologie comparée (...) sont en grande partie à la source même de la sémiologie française » (Greimas et Courtés 1979). Les apports théoriques comme les catégories sémantiques profondes (nature / culture, vie / mort, etc.), les structures et les séquences grammaticales de la grammaire narrative, la figurativité, sont le résultat établi des recherches comparatives sur la mythologie et le folklore (Dumézil, Lévi-Strauss, Propp, Détienne, etc.) et constituent la base de l'étude contemporaine de la sémiosphère (Lotman, Rastier).

L'outillage méthodologique développé par la sémiotique narrative et discursive est complémentaire et débiteur de la linguistique et de la mythologie comparée, depuis le programme du XIXe siècle, d'une discipline à vocation scientifique. Un projet sur les langues indo-européennes conçu en premier lieu en termes historico-génétiques et qui trouve ensuite sa refondation structurale dans la rupture épistémologique de Ferdinand de Saussure. De fait c'est à lui qu'on doit le modèle typologique qui a fait apparaître l'indo-européen – au niveau de l'Expression – non pas comme un arbre généalogique, mais comme « un réseau de corrélations formelles qui articule les différents systèmes phonologiques des langues particulières » (Greimas et Courtés 1979, item « Linguistique comparée »). Les explorations du grand savant genevois sur les légendes germaniques – voir la définition du personnage comme signe – ont anticipé la perspective textuelle qui a conduit à l'état actuel de la théorie discursive. Greimas a reconnu dans Georges Dumézil – dont il estimait le ton discret et la subtilité analytique – l'extension réglée du modèle aux formes du Contenu, avec la reconstruction sémantique de la structure trifonctionnelle de la mythologie indo-européenne. Une *inventio* de la combinatoire et des combinaisons – synécismes – entre les sphères « idéologiques » du Pouvoir, de la Guerre et de la Fertilité, qui a tracé, comme un sillon, la recherche greimassienne sur le mythique territoire de la Lituanie. Dumézil, fondateur de la mythologie comparée, a libéré Greimas du collectionnisme positiviste des textes de fables et l'a engagé vers l'étude d'une structure idéologico-politique et des moyens figuratifs pour parler de l'homme, du monde et de l'ordre cosmique.

Ce travail « sur le terrain » a accompagné le sémioticien lituanien lors de la construction du modèle sémiotique, qui reste une référence de force et de souplesse. Pour Greimas travailler en vue de la science n'est pas collectionner des nouveautés et des découvertes, mais coordonner et systématiser les différentes approches théoriques et méthodologiques, de Lévi-Strauss à Propp, dans l'observation des variantes des récits et des rites de la culture lituanienne et de leur lecture macro-textuelle. Une recherche conduite avec ténacité peut remettre en cause son propre objet : Greimas réussit de fait à interroger la nature même du mythe – sa signification, et non ses origines (Détienne 1980a, Vernant 1980) – son

* Je remercie le professeur Kestutis Nastopka du Centre A. J. Greimas de Sémiotique et Théorie Littéraire (Université de Vilnius) pour ses remarques éclairantes sur la mythologie lithuanienne.

positionnement au sein d'une culture et en fonction d'autres, gréco-romaine ou judéo-chrétienne. Une posture sémio-anthropologique dépourvue d'a priori et de prétentions universalistes. Bien que, dans une première déclaration hjelmslevienne, Greimas envisageait le « dictionnaire idéographique » d'un petit nombre de catégories sémantiques (cru / cuit, nu / vêtu, vie / mort, etc.) pour décrire de manière comparative la sémantique de chaque langue naturelle, l'expérience de la construction des dictionnaires et la reconstruction des structures mythico-culturelles l'ont peu à peu persuadé, à l'aune de l'étude des micro-univers sémantiques, de les calibrer comparativement dans leur morphologie, paradigmatique et dans leur syntaxe, syntagmatique.

Les études sur la mythologie lituanienne, sont menées par Greimas sans éclectisme théorique et intégrées aux autres recherches dans le cadre d'une « Epistémographie », en mesure de reprendre une liste de questions et de réponses qui semblaient consolidée. Dans les études de sciences humaines dédiées à Dumézil et à Lévi-Strauss, à Propp et à Détienne, Greimas a toujours procédé, en sémioticien, à l'acquisition des résultats des recherches de mythologie et de folklore et à l'activité métalinguistique de réorganisation des notions et des interdéfinitions des concepts. Pour lui les méthodes ne sont jamais, comme cela arrive souvent, des discours de circonstances.

1.1. Reconceptions

Avant la *Sémantique structurale*, Greimas avait déjà relevé le volet thématique et la veine analytique de Dumézil dans les récits romains du contrat social, comme les échanges de qualifications entre *rex* et le *populus* (première fonction) ; dans les mythes du bien et du mal qui comparent les mondes indiens et scandinaves quant à la lutte et à la guerre (deuxième fonction) ; dans les mythes de la mesure et de la démesure qui décrivent la décadence ou annoncent le salut du monde (troisième fonction). Partant d'un corpus de récits ou de fragments prélevés à tous les niveaux discursifs - textes sacrés, poèmes épiques, manuels de rituels et de cérémonies, ouvrages historiques, légendes folkloriques, etc. - le mythologue doit traduire le discours mythologique connotatif dans une langue que Greimas appelait alors idéologique, c'est-à-dire dénotative. La comparaison devient donc réalisable, ce qui n'est pas un simple inventaire des similitudes et des différences, car elle nécessite une base commune pour rendre les diversités commensurables. Une recherche mythologique qui réalise cette typologie comparative, sans la prétention de correspondre à une réalité historiquement vérifiable, « pourrait servir de modèle dans l'étude des superstructures, dans la description des idéologies sociales » (Greimas 1963). Au-delà de l'intonation marxienne de cet écrit, Greimas restera fidèle, dans ses études mythologiques ultérieures, à la « révolution dumézilienne »: au cadre trifonctionnel sémantique – en particulier à la sphère de la souveraineté exprimée en termes indiens (Varuna - Violence et Mitra - Justice) et à la féconde heuristique de la reconstruction fonctionnelle et qualificative des personnages du mythe (Greimas 2000 et 1979).

La reprise méticuleuse du mythe de référence du *Cru et du Cuit* de Lévi-Strauss – l'histoire bororo du dénicheur d'oiseaux dans le premier volume des *Mythologiques* (Lévi-Strauss 1964) – se termine par l'affirmation que le mythe n'a pas seulement une intelligibilité paradigmatique (Greimas 1966b). Dès 1962, avant la publication de *La pensée sauvage*, Greimas émettait des réserves sur le rôle de la dimension syntagmatique dans le modèle lévi-straussien (Greimas, 1963). On sait en effet que pour le grand comparatiste amérindien, toute séquence mythique, telle qu'elle a été recueillie par l'ethnographe, était inintelligible. La segmentation était rendue nécessaire en unités très éloignées du texte donné et d'autres textes comparables : ce qu'on appelle les *mythèmes*, à inscrire dans une structure paradigmatique, dans un code. Une fois placés dans un réseau de relations de transformation, les mythes font

émerger une intelligibilité construite. La manifestation narrative, *prima facie*, du mythe n'a aucune valeur pour l'analyse de Lévi-Strauss, inspirée de la phonologie jakobsonienne. Pour Greimas, en revanche, chaque trait phonétique et sémantique doit être caractérisé à la fois de manière paradigmatique et syntagmatique. Pour la compréhension du mythe bororo, en plus des transformations verticales – à l'intérieur et entre les codes – les transformations horizontales, c'est-à-dire la structuration narrative, doivent être prises en compte. La divergence d'approche et de principe était si radicale qu'elle a provoqué la rupture entre Lévi-Strauss et Greimas et la fin de l'expérience sémiotique au laboratoire d'Anthropologie sociale de Paris [1]. Cependant, pour Greimas, l'approche de Lévi-Strauss consistant à extraire des récurrences superficielles du texte « la mise en corrélation de deux catégories binaires de sèmes contradictoires ou contraires », a permis de reconnaître « dans les profondeurs du discours des structures sémiotiques dotées d'une syntaxe et d'une sémantique fondamentale [(Greimas et Courtés 1979 item « *Mythique* (discours-, niveau-) »]. C'est une étape importante dans la construction stratifiée du modèle narratif, même si Greimas ne partage pas la formule du mythe, avancée et jamais démentie par Lévi-Strauss, (1971), ainsi que les distinctions opérationnelles entre la déduction empirique et la déduction transcendantale (Greimas 1966c).

Quant à la syntaxe non-superficielle du récit mythique, elle est le résultat de la refonte greimasienne du modèle morphologique de V. Propp, issu des contes magiques russes fortement contesté par Lévi-Strauss (1966). Greimas a retravaillé le *toy model* concis des 31 fonctions dans *Sémantique structurale* et en a ensuite complété la réduction et la structuration dans la préface de Courtés, 1976. Convaincu que Propp n'a pas pleinement compris la signification des fonctions, Greimas a remodelé la narrativité à partir de la recherche de modèles de transformation jusqu'à celle d'un « algorithme dialectique … temporalisé et dramatisé » (Greimas 1966b, 222) ; avec des actants et des séquences codifiées, contractuelles et conflictuelles, séries d'épreuves réparties dans des espaces et des temps topiques et hétérotopiques.

Le déploiement reconstruit de l'axe syntagmatique a permis de prévoir un plan autonome de l'être et de l'apparaitre, du secret et de la tromperie, focalisant par exemple le rôle du traître et le positionnement des sanctions (reconnaissances et désaveux, vengeance et justice, etc.). Simultanément il a reformulé le problème du contexte, qui est avant tout le texte même du mythe (v. Lotman) avec ses isotopies spécifiques. Une identité mythique, un jaguar par exemple, ne peut pas être défini par un nom ou par une physionomie, qui sont variables, mais par une consommation alimentaire « rigide » – cru, cuit, pourri et ainsi de suite. Greimas suppose un dictionnaire mythologique dont les entrées seraient « encadrées par un ensemble de catégories sémantiques, élaborées grâce à d'autres composantes de la théorie interprétative des mythes, à savoir l'univers mythologique. » [2]

---

[1] Pour Greimas, la conception lévi-straussienne du mythe est réduite (...), « parce qu'elle part du récit, dans sa forme syntagmatique et narrative, puis utilise des codes de croyance, que j'appelle« codes figuratifs », pour introduire des éléments d'explication, d'interprétation (...) ». Greimas procède à l'inverse : il termine là où commence Lévi-Strauss : au lieu de partir de récits ethnographiquement attestés, il reconstruit les mythes à partir du puzzle de leurs manifestations sémiotiques. Mais même pour Greimas, « c'est le code qui m'intéresse, car je crois qu'une culture s'exprime précisément à travers un code mythique. J'essaie de rendre ce code transparent, qui est coextensif à la culture ». V. Greimas (1984).

[2] De même, Lotman ne présente pas le mythe sous la forme d'un *continuum* marqué par des traits distinctifs, mais comme un ensemble d'objets individuels marqués par leurs noms propres, donc non susceptibles de synonymie ou d'antonymie. Par conséquent, dans la perspective topologique qui est la sienne, les acteurs, les espaces et les temps du texte mythique, « disposés en mosaïque », peuvent changer de nature et d'identité en fonction des différentes caractéristiques de l'espace dans lequel ils se trouvent et agissent. Les espaces successifs peuvent devenir coprésents, les temps linéaires cycliques. Et « dans le passage de l'un à l'autre, un acteur de la narration mythologique peut perdre le lien avec la condition précédente et en devenir un autre » ou changer de

Dans le laboratoire greimasien, le test de la dimension syntagmatique et des opérations internes de transcodification – les isotopies du récit en décrivent d'autres par des connecteurs dédiés – est l'article « *A la recherche de la peur* » (Greimas 1970). Un hommage à Lévi-Strauss, suggéré par Roman Jakobson et consacré au « problème délicat et complexe des relations entre le folklore et la mythologie ». Greimas lit de manière constructive le corpus des 33 variantes d'un récit populaire lituanien sur les aventures d'un héros intrépide, à la recherche obstinée d'une peur qu'il ignore. Dans cette sous-classe de récits - dont l'armature formelle est lisible indépendamment des contenus investis (Propp) – Greimas a identifié par la complexe permutation syntagmatique des variantes, le rôle prépondérant de l'épreuve qualifiante pour la compétence du Héros et le rôle décisif des adjuvants magiques, prothèses instrumentales de ses qualités et de ses fonctions. Pour notre épistémographie le trait le plus saillant est l'extraction d'une isotopie mythique, une partie du code culturel lituanien manifesté dans les structures narratives conventionnelles et inadaptées des récits folkloriques, où le mythique se transforme en magique. Si la recherche de la peur est celle d'un destinataire chargé d'autorité, le Héros sans peur se révèle comme l'antagoniste sur l'isotopie du pouvoir (la première fonction de Dumézil) de Velnias, maître du monde des morts, et à ses démons, les *velniai*. Dans des recherches ultérieures Greimas a identifié ce dieu souverain qui dirige le destin du monde avec Andojas. Le héros, à la recherche d'un contrat d'autorité avec Andojas, passe intrépide du monde des vivants à celui des morts, des non-morts et des morts-vivants, en neutralisant une opposition sémantique de grande généralité anthropologique (que nous retrouvons aujourd'hui dans le vaudou brésilien et dans la mytho-poétique médiatisée des zombies !). Pour Greimas, le Héros est donc placé dans le lieu de fondation du sacré, de son ordre articulé ; il incarne la figure dégradée de Perkunas, le dieu du feu opposé à Andojas qui est un dieu aquatique. Dans la culture lituanienne l'eau était un lieu utopique: ce qui se passe dans le ciel n'étant que le reflet de ce qui se passe au fond des mers. Greimas conclut que le choix de lire un récit folklorique comme un récit mythique ne diffère pas de l'«explication d'un texte poétique, de l'intention du psychanalyste de comprendre son patient ou même de la recherche de solution de mots croisés ».

Ici Greimas a laissé ouverte la *vexata questio* du rapport entre le mythe et le conte de fées dans «le syncrétisme faiblement articulé des genres, caractéristique de l'art narratif des sociétés archaïques» (Meletinskij 1976) où le mythe serait une dominante par rapport à l'*epos* des cycles de héros civilisateurs, attentifs au destin individuel de l'actant-Héros ("mythes non-rigoureux). Pour atteindre la fable classique et le passage consécutif de la sémantique du cosmologique à la primauté du social, puis du familier (voir le baptême et les mariages avec les marraines magiques), jusqu'à la expulsion du protagoniste solitaire hors de l'ordre collectif (voir le bouc-émissaire). La fable proppienne est donc un genre mineur qui aurait dans le mythe archaïque ou dans le récit mythique ses métastructures : le modèle désacralisé des rites de passage, se traduirait en séquences itératives d'épreuves, avec une conclusion obligatoire et heureuse.

---

nom. Comme les personnages de *A travers le miroir* (1871) de Lewis Carroll, qui se transforment en passant d'une case à l'autre de l'espace-échiquier sur lequel ils se déplacent.

Lotman par ailleurs ne traite pas de textes ou de genres mythiques, mais de la conscience ou de la perception *mythogène*, créatrice métatextuelle d'isomorphismes et intraduisible dans une conscience non mythologique. Une propriété interne permanente, car « le caractère hétérogène de la pensée préserve en soi certaines couches isomorphes du langage mythologique ». (Lotman, Uspenski 1973).

2. Archéologie culturelle et mythisme

Les thèses théoriques de Greimas sur le mythe et son travail de terrain lituanien ne sont pas une simple exégèse textuelle inspirée du positivisme typologique à la Aarne-Thompson. Elles ne postulent pas de mythologies universelles ni même d'unicité idiosyncratique. La mythologie est pensée dans sa connexion à une culture, à ses formes de vie et aux modes d'existence des individus qui en composent les collectifs. Pas aux groupes sociaux ni aux genres discursifs donc, mais à la culture dans son ensemble multiple. Dans un premier temps « l'approche comparative est exercée à l'intérieur d'un univers culturel déterminé dont Greimas tente d'examiner « tout le contenu idéologique, sans devoir se prononcer sur ce qui est proprement mythique et ce qui ne l'est pas » (item « Mythologie comparée », Greimas et Courtés 1979). Dans l'analyse de la mythologie lituanienne Greimas, qui a grandi sur cette terre de fées et de démons, a retrouvé quelques figures homologables, comme Vulcain avec sa métallurgie, les Parques, l'Aurore et le Phoenix ; il énumère aussi quelques spécificités par rapport à la typologie indo-européenne et baltique: la présence d'une déesse de la mort et de la vie, le rôle des éléments, le vent, les vagues et les nuages, et leurs luttes pour le gouvernement du cosmos, le culte des pierres, le monde du sommeil et des rêves, et ainsi de suite. Des isotopies cérémonielles alimentaires et festives provient le statut ambivalent de la jeune mariée, la *marti*, le rôle de l'hydromel et de l'eau de vie dans les mariages, des noisettes et du miel dans la séduction. Et surtout, l'importance de l'apiculture, code moral de parenté et d'amitié, de toute une communication sociale entre les vivants et les morts.

Ensuite le sémioticien structuraliste, outre une première distinction entre mythologies passives, identificatrices et actives, programmatiques et transformatrices, se doit d'inter-définir la mythologie avec l'idéologie, l'activité signifiante scientifique ou politique qui démythifie, en expliquant ou en transformant, les modèles de valeur inscrits dans la langue et la culture.

L'activité sémiotique évalue le mythe comme une expérience de pensée sur la signification, sans poser la question de la croyance (Veyne 1983), en ce que le mythe opère par assomption, par l'adhésion incorporée plutôt que par la décision consciente et délibérée.

Il s'agit d'une activité constructive car « c'est un phénomène culturel complexe, verbal, somatico-gestuel, le sens est partout, immanent. Implicite (...). C'est un puzzle » (Greimas 1988). La narrativité permet la prévisibilité de sa syntaxe, mais les nœuds sémantiques échappent aux motifs disposés selon les règles du récit. Seulement avec une lecture *construens*, «combinant tous les mythes et les idéologies, nous obtenons un modèle formel qui montre (...) quelles sont les conditions de sens de l'existence humaine dans une culture donnée [3] » Modèle des « mécanismes mentaux sous-jacents à la compétence culturelle, c'est-à-dire à cet ensemble des représentations qu'un individu doit posséder pour penser et agir en tant que membre d'une société » (Détienne, 2005). Et comme il n'y a pas de culture qui puisse survivre sans son propre appareil culturel et symbolique, Greimas estime nécessaire, comme déjà Platon dans le dialogue des *Lois*, de générer de nouvelles mythologies : « La création des idéologies et des nouveaux mythes est déjà une révolution », disait-il dans les années soixante, imprégnées de marxisme et contemporaines de la *Sémantique structurale* !

[3] Sur la posture constructiviste de Greimas, voir Hacking, 1999. Comme dans Nelson Goodman, on pourrait parler d'un « irréalisme », qui n'est ni réalisme ni antiréalisme, mais une indifférence à ces catégories qui pourrait être définie comme une question métaphysique. Pour Greimas, l'objet sémiotique est à la fois phénoménologique et réel. Le constructivisme, cependant, exige un changement de niveau discursif qui n'est pas nominal, mais « structurellement inhérent » et exigeant quant à la conformité de l'expérience et de l'interaction.

Dans une approche ultérieure Greimas écrit que l'on doit retenir « intuitivement » comme mythique « une corrélation au niveau profond de deux catégories sémantiques relativement hétérogènes, traitées comme deux schémas d'un micro-univers unique, et dont la syntaxe fondamentale consiste à affirmer alternativement comme vrai les deux termes contraires de cet univers discursif » (item « *Mythique (discours-, niveau-*) », Greimas et Courtés 1979). Tel est le mythe d'Œdipe, analysé par Lévi-Strauss : les Grecs racontent leur origine chthonienne, de la terre et /ou de la femme, avec des conséquences notables dans la responsabilité à l'égard de la « patrie » ou de la famille. Ou bien le dogme chrétien de la virginité de Marie-Mère de Dieu ou encore la coexistence épineuse entre le contrat social et la liberté individuelle dans les contes populaires russes.

La lecture sémiotique construit donc le concept d'un Mythisme, répandu dans toutes les manifestations sémiotiques d'une culture donnée et analysée. Une hypothèse confirmée par les anthropologues comme M. Mauss, pour qui un mythe était le maillage d'une toile d'araignée, où les histoires se transmettent et se transforment les unes les autres ou J. Goody dans l'analyse d'un vaste phénomène africain comme le Bagré (Goody, 1977)[4].

Une hypothèse robuste, qui trouve un soutien solide dans l'anthropologie de la Grèce classique, à la frontière entre la fable, la religion et la philosophie. Ici c'est le mythe lui-même qui pose problème, « désintégré par les artisans des techniques de déchiffrement » (Vernant 1980). Pour un helléniste comme J.- P. Vernant la définition, clé en main, du mythe comme « un genre narratif particulier de caractère religieux mettant en scène les puissances sacrées, et suscitant une forte adhésion chez les membres d'un groupe donné, une croyance obligatoire, et qui dans le déroulement du récit a la fonction d'apporter une réponse aux questions fondamentales telles que le statut des dieux, l'existence de la mort, la condition des hommes, des formes de la vie sociale » est elle-même un mythe. D'où « la tentation de dire que le mythe n'existe pas. Un concept repris sans réflexion par la tradition occidentale, sans portée générale, sans signification univoque, sans correspondance avec une réalité spécifique ». Et encore: « Strictement parlant, le mot 'mythe' ne désigne rien ». Une prise de position radicale qui tire les conséquences extrêmes des recherches de M. Détienne : le *muthos* grec n'est pas un genre littéraire ou un type particulier de récit et ne dessine pas plus une pensée alogique ou bien pourvue d'une rationalité propre. L'auteur de *L'Invention de la Mythologie* (1981) rejette les interrogations sur la pensée mythique tirées des présupposés de la Grèce classique et de la scène philosophique qui en font une référence ; il met à distance le *logos*, l'ombre projetée par le discours de la vérité. Pour Détienne et les hellénistes qui dialoguent avec Greimas (1988), si le mythe a un sens, il faut le chercher : (i) dans la même mythologie – une tautégorie, qui va de Schelling à Lévi-Strauss; (ii) hors d'elle-même – en termes allégoriques, tels que les pythagoriciens, les stoïciens, etc. ; ou (iii) à travers elle : le mythe habité par un inexprimable que le discours rationnel ne saurait formuler, comme chez Kerényi ou Ricœur. Lévi-Strauss lui-même, à la fin de son imposante recherche, a noté que tout travail individuel est un mythe en puissance dont l'acceptation et la transformation collective peuvent réaliser le mythisme (Lévi-Strauss 1971). Il a donc invité, implicitement, à mettre entre parenthèses le mythe et reconnaître le travail de mémoire sur des genres textuels divers tels que des généalogies, des proverbes, des contes populaires, des théogonies, une *epos*. Et en particulier les métamorphoses des mots, des gestes, des objets, des espaces, des temps, des lieux qui font

[4] Quand on lui demande s'il est légitime de parler de mythe à propos du grand événement rituel africain du Bagré, décrit par lui, Goody répond : « La 'construction' de la mythologie d'un groupe est vraiment une entreprise extrêmement difficile, qui conduit à choisir certains éléments puis à en rejeter d'autres. Il s'agit de créer un ordre où il n'y en avait probablement pas (...) ». Le terme « mythe » ne vise pas à décrire précisément une situation, mais simplement à donner une idée de ce que nous sommes en train de traiter. Il a suggéré : « J'aurais dû le mettre entre guillemets » (Goody 1977).

l'essence des rituels. Ici, Greimas adhère au questionnement vigoureux de l'opposition mythe/rite à l'œuvre chez Lévi-Strauss pour qui la narration mythique englobait la catégorisation spéculative d'une culture – un *métalangage* – tandis que le rite n'était qu'une redondance non significative – un *paralangage*. Détienne (1981) par contre considère l'exigence structurelle de pertinence – « même dans ses métaphores linguistiques et sémiotiques » –responsable de la séparation illégitime mythologie-rituel et il revendique le mythisme qui investit les morphologies rituelles et en génère l'efficacité symbolique.

Par conséquent le mythisme est une disposition prégnante, mais sans dispositifs fixes ou persistants. Le repérage de cette dimension ou de cette qualité virtuelle, co-extensive d'une culture, exige et se trouve réalisée dans des types et des genres de discours très différents : dans les contes, les jeux d'enfants, qui sont des rituels désémantisés ; les proverbes [5] – unités minimales de la textualité culturelle que Greimas intègre dans la rédaction de son *Dictionnaire du Moyen Français* (1992) ; les étymologies (« Jeter un coup d'œil étymologisant sur les contenus sémantiques », Greimas, 1988). Avec la conséquence, en apparence paradoxale, que l'on puisse retrouver moins de mythisme dans une variante œdipienne que dans un proverbe, plus de mythisme dans une étymologie que dans une épopée [6].

Il devient en revanche possible, selon la dimension des textes, de montrer que le Petit Poucet lituanien révèle une nature d'Hermès et que son herméneutique mercurienne – vol, éloquence, échange – est une composante nécessaire dans l'analyse des contes de fées. Et prolonger l'analyse jusqu'aux discours figuratifs de la littérature comparée. Un terrain particulièrement fertile est le topique mythopoétique du XXe siècle – de Thomas Mann (qui a habité longtemps à la frontière de la Lithuanie) à Pirandello, de Kafka à Joyce – caractérisé par le refus du réalisme du XIXe siècle (pour le critique Northrop Frye toute poétique est mythologique !). Quant à Greimas – qui trouvait du mythisme dans le *Moïse* de Vigny- étudier un récit de Maupassant, un mythe brésilien ou l'histoire lituanienne « *Le soleil et la mère des vents* » relevait du même style sémiotique de travail sur le terrain. Une intertextualité légitimée par la pertinence du *plus intra* et non par l'approximation pragmatique du *nec plus ultra.*

[5] Comme Benjamin l'a écrit, « ... le proverbe, doit être considéré comme l'idéogramme d'une histoire. On pourrait dire que les proverbes sont des ruines qui tiennent lieu d'histoires anciennes et dans lesquelles, comme le lierre autour d'un reste de mur, une morale entoure un geste ». « Le voyageur enchanté », *Angelus Novus,* Einaudi, Turin,1962.

[6] Dans l'acception de Roland Barthes, le mythe est l'unité de la doxa, orthodoxie des lieux communs avec lesquels la bourgeoisie naturalise le signe arbitraire de ses propres langages. C'est l'évidence, celle qui va de soi : « le naturel est le dernier des outrages » (Barthes, 1975). Afin de déconstruire ces connotations idéologiques, il est nécessaire d'en connaître les régimes médiatiques – faits divers, visages des stars, etc. – et de les caractériser métalinguistiquement à l'aide de majuscules : par exemple Francité, etc. Le livre le plus lu et traduit par l'auteur des *Mythes d'aujourd'hui* est une ethnographie de la France, menée selon le modèle de Michelet : une enquête fragmentaire sur des objets dits « naturels » tels que le Visage, la Nourriture, le Vêtement et la Constitution physique. Même les romans de Sade ou les tragédies du Racine sont décrits comme des populations d'ethnies fermées. Voir *La tentation ethnologique* (Barthes, 1975)

Malgré la visée anthropologique commune et la matrice hjelmslévienne partagée, ni Greimas ni Barthes n'ont jamais mentionnés leurs propres recherches de mythologie. Dans la diversité des intentions, cependant, un consensus est reconnaissable : un certain mythisme peut se propager à toute une culture et investir des textes qui ne possèdent pas les qualités littéraires et symboliques prévues par la culture classique.

C'est le cas, par exemple, de Pinocchio sur lequel voir AA. VV. *Les aventures de Pinocchio*, par P. Fabbri, I. Pezzini, Meltemi, Roma, 2002 et T. Lancioni, « Figuratif, figural et plastique dans les textes littéraires. Toujours sur Pinocchio », *in Images racontées*, Mondadori, Milan, 2009. Voir aussi Fabbri, 2007 : le moustique peut aussi être un totem, comme en témoigne l'ethnographie (Lévi-Strauss, 1961).

3. Prégnance / saillance

Traiter la communication des dieux et des hommes dans la semiosphère lituanienne revient pour Greimas à en augmenter l'intelligibilité et à consolider le modèle sémiotique : sans sanctionner les connaissances déjà acquises et pour garantir les fondements épistémiques d'un discours à venir. Il n'est donc pas surprenant qu'une recherche aussi prolongée sur le mythe, si riche en méthodes et en découvertes, se termine par la dissolution de son objet: sur l'impossibilité d'en vérifier l'ontologie ou la spécificité du genre discursif. C'est ce qui se passe en sémiotique et en linguistique lorsque la notion de signe est remplacée par la sémiosis, la poésie par la fonction poétique, le récit par la structure narrative. Contre les confusions continuelles, entre l'intéressé et l'inculte, nous rappelons que le même terme n'est pas nécessairement le même concept ; la définition inconditionnelle (ou les déterminismes complets, v. la psychanalyse junguienne) de concepts surchargés de sens débouche sur un « scepticisme instruit » (Bachelard 1940). La notion de mythisme, dont nous venons de tracer l'épistémographie, nous invite à remplacer le substantif par l'adverbe; raconter des mythes signifie parler « mythiquement » des modes singuliers de l'existence sémiotique d'une culture et de ses spécificités discursives comparées.

Pour certains, l'infrarouge du discours sémiotique peut sembler une matière obscure. Il faut suivre la voie indiquée par Claude Calame : redéfinir la textualité des mythes classiques, à travers les contributions de la théorie sémiotique en traduisant les codes en isotopies, en prolongeant le parcours génératif et en soulignant les stratégies de l'énonciation (item « *Mythiques (discours-, niveau-*) », Greimas et Courtés 1986). Et repenser la fonction rituelle des mythes grecs de fondation, malgré les réserves sur la « surcharge » sémantique des résultats indo-européens de Dumézil (Calame 1982).

Nous pouvons alors avancer une proposition à partir de la « sémiophysique » (…) « quasi-expérimentale » de René Thom (1988) et sa distinction entre saillance et prégnance des formes signifiantes en rapport de présupposition réciproque, comme le signifiant et le signifié saussuriens. La lecture constructiviste de Greimas a focalisé d'abord la saillance discontinue (corpusculaire) des configurations sémiotiques textuelles figurativement manifestées dans une culture ; ensuite la prégnance continue (ondulatoire) du mythisme investi sur les saillances discursives [7]. C'est l'héritage de la lecture constructiviste de Greimas : la présupposition réciproque entre la saillance figurative du textuel et la prégnance axiologique du mythisme. La propagation de la prégnance modifie la perception des saillances textuelles, donnant lieu à des variantes qui vont émettre à leur tour de nouvelles prégnances. Un exemple pour beaucoup : l'opposition connotative entre l'apollonien et le dionysiaque n'a pas une base dénotative dans les personnages de la textualité grecque. La recherche sur les mythes, alors, peut continuer, en vue – qu'elle soit presbyte ou myope – de la scientificité. L'*idée de progrès* est l'anagramme de *degrés d'espoir*. Greimas a réussi à interpréter les formes et le sens de la textualité lituanienne ainsi qu'à détecter les forces et les attachements sans lesquelles il n'y a pas de culture assumée et vécue. Un résultat qui n'est pas la reprise d'une tradition, mais un programme d'action, parce que la connaissance du passé d'une culture n'a du sens que pour en préparer l'avenir. Marquer les saillances positives, déverrouiller la faculté de

[7] La distinction physique entre corpusculaire et ondulatoire est une métaphore constante dans la réflexion de Greimas. Le modèle descriptif de De Broglie ajoute aux grandeurs discontinues les ondes temporelles et la sinuosité spatiale. Rappelons-nous que, pour Bachelard, dans la pénombre conceptuelle qui relie ces deux dimensions, les concepts trouvent leur diffraction, interférence et déformation, leur vitalité et leur viatique. (Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, chapitre IV, "Ondes et corpuscules"). C'est dans ce sens que la sémiotique procédera à l'intégration de la dimension émotionnelle au modèle narratif (voir Greimas et Fontanille 1991).

métamorphose du signifié et de la valeur ; afin que la prégnance du mythisme recommence à s'écouler (Wittgenstein).

Cent ans après la naissance de Greimas, nous rappelons que les réquisits épistémologiques objectifs sont des vertus subjectives de ceux qui travaillent en vue de la scientificité. Un vice ancien, la curiosité, est devenue une vertu moderne d'investigation, et l'obstination lituanienne de Greimas est devenue, entre éthique et esthétique, une vertu de la connaissance. *Remember !*

Références bibliographiques spécifiques
(concernant les traductions et les études italiennes sur A. J. Greimas et la mythologie)

GREIMAS A. J. (1963), « La mitologia comparata », *in Del Senso*, Bompiani, Milano 1970, pp. 123-141.
— (1965), « Le conte populaire russe, analyse fonctionnelle », *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics*, IX, pp. 152-175.
— (1966a), *Semantica strutturale*, Meltemi, Roma, 2000
— (1966b), « Elementi per una teoria dell'interpretazione del racconto mitico », *in* AA.VV., *L'analisi del racconto*, Bompiani, Milano 1969, pp. 47-95.
— (1966c), « Mythes et idéologies », *in* I. Darrault-Harris et D. Bertrand (éds.), *Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes,* Limoges, Lambert Lucas, 2017, pp. 123-139
— (1967), *Modelli semiologici*, a cura di P. Fabbrı e P, Paioni, Urbino, Argalia.
— (1970), « Alla ricerca della paura », *in* ID., *Del Senso*, Bompiani, Milano 1970, pp. 243-260.
— (1976), « Les acquis et les projet », prefazione a J. Courtés, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, pp. 5-25.
— (1979), « I fatti casuali nelle cosiddette scienze umane », *in* ID., *Del senso 2*, Milano, Bompiani, 1986, pp. 165-203.
— (1985), *Des dieux et des hommes. Etudes de mythologie lithuanienne*, Paris, PUF.
— (1988), « Les voix du mythe en Lithuanie. Rencontres avec Algirdas Julien Greimas (entretien avec J.-L. Durand, P. Ellinger, P. Judet de La Combe, G.-J. Pinault) », *Lalies : Actes des sessions de linguistique et de littérature,* 6, J. Lallot (éd.), Proceedings of the Conference held in Aussois, Savoy, France, August 27-September 1, 1984, Paris, Université de Paris III Sorbonne-Nouvelle, pp. 9-39.
— (1992), *Of Gods and Men. Studies in Lituanian Mythology*, prefazione di D. B. Amos e A. Falassi, Bloomington, Indiana University Press.
— (1995), *Miti e figure*, a cura di F. Marsciani, Bologna, Esculapio.
— et COURTÉS, Joseph (1979), *Semiotica. Dizionario ragionato della teoria del linguaggio, I,* a cura di P. Fabbri, Milano, Bruno Mondadori, 2007.
— (1986), *Semiotica. Dizionario ragionato della teoria del linguaggio, II,* trad. parziale, a cura di P. Fabbri, Bruno Mondadori, Milano 2007.
— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âmes,* Paris, Seuil.

Références bibliographiques générales

AA.VV., *Etnosemiotica. Questioni di metodo*, a cura di M. Del Ninno, Roma, Meltemi, 2007.
BACHELARD, Gaston. (1940), *La filosofia del non*, Roma, Armando, 1998.
BARTHES, Roland, (1975), *Barthes di Roland Barthes*, Torino, Einaudi, 1979.
— (1970), *Miti d'oggi*, Torino, Einaudi, 1975.

BUTTITTA, A. (2016), *Mito, fiaba, rito*, Palermo, Sellerio.
CALAME, Claude. (1982), « Le discours mythique », *in* AA.VV. pp. 85-102.
COQUET, Jean-Claude (1982), *Sémiotique. L'Ecole de Paris*, Paris, Hachette.
DETIENNE, Marcel. (1981), *L'invenzione della mitologia*, Torino, Bollati Boringhieri, 2014.
— (1980), « Une mythologie sans illusions », Collection *Le Temps de la Réflexion*, 1.
DUMÉZIL, Georges. (1975), *Feste romane*, Genova, Il Melangolo, 1989.
— (1968), *Mito ed epopea. La terra alleviata. L'ideologia delle tre funzioni nelle epopee dei popoli indoeuropei*, trad. di P. Fabbri, Torino, Einaudi, 1982.
FABBRI, Paolo (2007), « De *Tex* fabula narratur », *in* AA. VV. 2007, pp. 225-236.
GOODY, Jack, (1977), « Mémoire et apprentissage dans les sociétés avec et sans écriture : la transmission du Bagré », *L'Homme*, 17, pp. 29-52.
HACKING, Jan (1999), *The social construction of what?*, Harvard University Press, Harvard.
LÉVI-STRAUSS Claude. (1958-59), « Le gesta di Asdiwal », *in Antropologia strutturale 2*, Milano, Il Saggiatore, 1994, pp. 187-235.
— (1961), *Il totemismo oggi*, a cura di M. Del Ninno, et al., Milano, 2010.
— (1962), *Il pensiero selvaggio*, Milano, Il Saggiatore, 1965.
— (1964), *Il crudo e il cotto*. *Mitologica I*, Milano, Il Saggiatore, 1966.
— (1971), *L'uomo nudo*. *Mitologica IV*, Milano, Il Saggiatore, 1974.
LOTMAN, Youri et M, USPENSKIJ, B. (1973), « Mito-nome-cultura », *in Tipologia della cultura*, Milano, Bompiani, 1975, pp. 83-109.
MELETINSKIJ, Eléazar (1976), *Il Mito. Poetica, folklore, ripresa novecentesca*, Roma, Editori Riuniti, 1993.
— (1993), *Introduzione alla poetica storica dell'epos e del romanzo*, Bologna, Il Mulino.
— (1980), « Mito/Rito », *Enciclopedia Einaudi*, vol. 9, Torino.
— (2005), *Noi e i Greci*, Milano, Cortina, 2007.
PROPP, Vladimir (1928), *Morfologia della fiaba*, con un intervento di Cl. Lévi-Strauss, a cura di G. L. Bravo, Einaudi, Torino 1966.
RASTIER, François (2003), *Arti e scienze del testo. Per una semiotica della cultura*, Roma, Meltemi.
SAUSSURE, Ferdinand de (1985), *Le leggende germaniche: scritti scelti e annotati*, a cura di A. Marinetti, Este, Zielo.
THOM, René (1988), *Salienza e pregnanza*, *Documenti di lavoro del Centro Internazionale di Scienze Semiotiche* di Urbino, a cura e introduzione di P. Fabbri, Roma, Aracne, 2014.
VERNANT, Jean-Pierre (1980), « Le mythe au réflechi », Collection *Le Temps de la Réflexion*, 1, a cura di J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, pp. 21-25.
VEYNE, Paul. (1983), *I Greci hanno creduto ai loro miti?*, Bologna, Il Mulino, 1984.

De la narratologie structurale à la pragmatique énonciative : formes poétiques grecques entre récit mythique et action rituelle

Claude CALAME
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris

Dès les années soixante du siècle dernier, la question du « récit » a joué un rôle déterminant non seulement dans l'étude des textes littéraires, mais dans celle de toute forme de discours. Or au tournant de ce siècle la question d'inspiration structurale a été remplacée par celle, plutôt cognitive, de la « narrativité ». La transition se laisse-t-elle réduire à l'opposition entre « classical » et « postclassical narratology » ? Non, et à d'autant moins forte raison que « récit » et « narrativité » se réfèrent à deux qualités identifiées dans différents type de textes (dans un premier temps littéraires) et de discours, alors que « narratologie » implique les approches qui permettent d'identifier ces dimensions et d'en analyser le développement ; et l'on verra tous les malentendus qu'entraîne une opposition binaire d'ordre diachronique, certes, mais d'inspiration elle-même structuraliste !

En effet la confrontation comparative avec une littérature qui n'en est pas une, mais qui correspond à des formes poétiques en acte, permet de débusquer les malentendus qui fondent cette opposition entre narratologie classique et narratologie postclassique. Dans la toute récente seconde édition du *Handbook of Narratology*, l'article consacré à la narratologie recense les nombreuses approches narratologiques proposées à partir des pères fondateurs francophones que l'on va rapidement évoquer. Les paradigmes méthodologiques contemporains sont répartis en trois tendances : « contextualist narratology » (récits en relation avec leur contexte culturel historique, thématique, idéologique), « cognitive narratology » (processus intellectuels et mentaux, sinon neuronaux qui permettent d'engendrer et de recevoir un récit), « transgeneric and intermedial approaches » (narratologie abordant différentes formes de discours, pas forcément langagiers, partitions musicales et jeux électroniques inclus) (Meister 2014, 634-5) [1]. Or la confrontation avec des manifestations poétiques qui sont elles-mêmes des actes de parole largement ritualisés (tels les chants « lyriques » ou les tragédies de la Grèce ancienne, sinon les poèmes homériques) non seulement impose la prise en compte du contexte culturel et religieux de la performance de formes de récit dramatisées. Mais elle focalise aussi l'attention sur une dimension textuelle et discursive que la narratologie ignore volontiers, toutes tendances confondues : celle de l'énonciation (une notion qui n'a d'ailleurs pas d'équivalent en anglais). Comme on aura encore à le préciser, tout énoncé, narratif ou non, est porté par une énonciation d'ordre verbal. Relevant par conséquent du linguistique et de l'« intra-discursif », la dynamique énonciative de chaque énoncé en discours est l'indice de sa pragmatique; elle se déploie dans l'action langagière en une énonciation (et une réception) « extra-discursive » qui, en particulier en Grèce ancienne, correspond à une pratique ritualisée du corps, attachée à des conditions de performance institutionnelles, sociales et religieuses, culturellement marquées.

A cet égard il convient de rappeler très brièvement que, dans la mouvance du développement des sciences humaines au cours des années soixante du siècle dernier, c'est le « linguistic turn » qui a eu un impact décisif sur la lecture et l'interprétation des textes considérés comme littéraires. Il ne s'agissait plus de référer l'œuvre de littérature au génie et à la biographie d'un auteur, ni d'inscrire les textes considérés comme des œuvres originales, et

[1] Par l'intermédiaire de sa traduction en anglais, ce texte a largement bénéficié des remarques et suggestions formulées par John Pier : qu'il soit remercié pour son travail de lecture attentive et critique.

dans cette mesure incomparables, dans une histoire de la littérature ; mais les textes littéraires étaient désormais considérés d'abord comme des manifestations langagières ; pour parler en termes saussuriens, ils apparaissaient comme les manifestations d'une langue actualisée en paroles dont il s'agissait de saisir, en termes de traits distinctifs, la poéticité et la « littéralité ».

Innombrables ont été les tentatives de définir d'abord les structures narratives de l'objet textuel identifié comme récit, puis les paramètres d'une narrativité présentée comme universelle : une narrativité généralisée, étendue à tous les textes (en fait à toutes les formes de discours) dans la mesure où ils présenteraient tous une transformation d'état et des figures actantielles. Mais, quand elles ne sont pas déductives, ces tentatives d'identification des structures narratives des discours sont en général fondées sur l'examen phénoménologique d'un corpus de textes occidentaux.

C'est ici que la référence à une culture différente peut s'avérer salutaire. La perspective décentrée à laquelle nous contraint l'approche d'une culture distante permet un retour critique sur nos propres concepts opératoires. C'est en particulier le cas pour nos lectures modernes des récits que nous avons constitués en mythologie grecque, en les réduisant volontiers à l'état de textes de mythographie. Ce faisant, dans une perspective d'inspiration structuraliste, on les a isolés aussi bien des formes poétiques (et non pas littéraires) qui les actualisent que de leurs conditions d'énonciation. Relatant les actions de femmes et d'hommes d'exception en relation proche avec les dieux et situées dans le passé héroïque des différentes cités grecques, les récits héroïques que nous classons dans la catégorie anthropologique du « mythe » (grec) sont devenus les objets privilégiés de lectures s'inspirant d'une narratologie encore très structurale [2]. Etudier leurs différents modes d'énonciation et les référer aux différentes formes de performances narratives (et poétiques) sans lesquelles ils n'existeraient pas permet de s'interroger sur leur narrativité.

Ainsi, la distance à l'égard de nos propres modes de la narration et de sa contextualisation permet de jeter un regard critique, non seulement sur l'analyse structurale des récits héroïques grecs que nous dénommons mythes et par conséquent sur l'approche narratologique dans son acception d'origine, mais aussi sur le concept contemporain, essentiellement anglo-saxon, de narrativité. Avec les multiples acceptions que l'on mentionnera, ce concept évince souvent la dimension énonciative de tout énoncé narratif, et du même coup ses enjeux d'ordre pragmatique.

1. Perspectives structuralistes

Qu'on nous permette donc de revenir brièvement, d'un point de vue francophone, sur quelques-uns des fondements de la narratologie. Dans le domaine francophone donc, deux modèles opératoires étaient à disposition. D'un côté s'offraient deux des distinctions proposées par Gérard Genette : d'une part les différents niveaux narratifs de la diégèse en relation avec la position du narrateur ; de l'autre la question du point de vue revisitée selon les différentes modes narratifs de la focalisation : qui parle, qui voit ? [3] En ce qui concerne les modes narratifs en Grèce ancienne, l'étude des relations de focalisation entre narrateur et héros (selon les modes zéro, interne et externe) a malheureusement été transformée en une analyse étendue de la focalisation par le narrateur ou par le héros, essentiellement en termes d'objets focalisés et d'informations transmises [4]. En revanche la combinaison des distinctions

[2] Pour la mythologie grecque, on pourra se référer aux différentes tentatives évoquées dans Calame (2013) ainsi que Calame (2015, 30-76).

[3] Voir en particulier les deux chapitres successivement intitulés « Mode » et « Voix » dans le « Discours du récit. Essai de méthode » publié dans Genette (1972, 183-224 et 225-267).

[4] Quant aux malentendus entretenus par la notion de « focalisation » qui devait se substituer à celle de « point de vue », on verra les deux utiles mises au point de Niederhoff (2009) et http://wikis.sub.uni-

de type structural entre « extra- » et « intradiégétique » ainsi qu'entre « hétéro- » et « homodiégétique » a connu pour les textes grecs un certain succès quant à l'identification des instances narratives. Genette lui-même en a bien illustré la fécondité opératoire dans son analyse des positions du narrateur notamment dans les récits d'Ulysse, intégrés qu'ils sont à la conduite narrative de l'*Odyssée* (Genette 1972, 256-259)[5].

Par ailleurs, dans une perspective structurale postulant l'immanence du texte, Algirdas J. Greimas offrait les instruments d'une véritable grammaire de la narration. D'une part, « le schéma narratif canonique » déployait une logique constituée d'un enchaînement en quatre phases : à partir d'une situation de « manque » (et donc de déséquilibre), les quatre phases successives de « manipulation », de « compétence », de « performance » et de « sanction » ; ces trois dernières correspondant du point de vue du sujet-héros du récit à une épreuve qualifiante, à l'épreuve principale et finalement à l'épreuve glorifiante. D'autre part le « schéma actantiel » instituait les positions offertes par la syntaxe du récit, soit le « destinateur » et le « destinataire », le « sujet » et l'« anti-sujet » (ou l'« objet »), l'« adjuvant » et l'« opposant » (Greimas et Courtés 1979, 3-5, 242-247 et 363-364) [6]. La distinction est ici essentielle entre ces « actants », qui correspondent à des places et fonctions syntaxiques, et les acteurs qui, avec leur figure particulière et leur épaisseur sémantique, occupent ces positions. Rompant avec la notion traditionnelle et ontologisante du personnage, les positions actantielles permettent de penser l'articulation entre la dimension syntaxique et la profondeur sémantique du récit. Quant aux valeurs sémantiques dont les acteurs sont les porteurs, elles s'organiseraient, je le rappelle, non seulement en isotopies thématiques, mais plus profondément en « carrés sémiotiques », par des oppositions organisées en couples de contraires et de contradictoires de stricte obédience structurale [7].

Chez Genette donc, l'indispensable attention portée aux positions et voix narratives ainsi qu'aux niveaux de la narration par métalepses interposées ; chez Greimas une tentative d'intégrer la dimension sémantique du texte dans une syntaxe narrative devenue syntaxe modale. Sans doute moins suivies que les concepts opératoires proposés par l'un dans des tableaux à double entrée pour classer les procédures narratives relevant du feuilletage et de l'entrelacs narratifs, les propositions de l'autre ont eu le mérite, à partir de la recherche de Vladimir Propp sur la morphologie du conte russe, de focaliser l'attention sur la logique non seulement syntaxique, mais aussi sémantique du récit. Paul Ricœur n'a pas manqué d'y être sensible dans sa réflexion sur notre appréhension empirique et représentationnelle du temps. Il s'est inspiré du modèle narratif greimassien pour affirmer que les configurations du temps qu'offrent histoire et littérature correspondent à des mises en discours d'ordre narratif : configurations temporelles et discursives de l'action des hommes à partir de préfigurations du

---

hamburg.de/lhn/index.php/Focalization. Dans le domaine des récits grecs anciens, l'instrument analytique a reçu une forme technique dans les travaux d'Irene de Jong (cf. *infra* note 20) se fondant sur la systématisation mécaniste, d'inspiration structuraliste, (re)proposée par Mieke Bal (1997, 143-149), selon une ligne dessinée dès 1977 (36–46).

[5] Voir les développements proposés pour la poésie grecque archaïque par Steinrück (1992, 5-34).

[6] Voir en particulier, avec l'excellent essai de synthèse offert par Adam (1996, 65-73), ainsi que Adam (2011, 73-79 et 101).

[7] Sur cette « structure élémentaire de la signification, *cf.* Greimas & Courtés (1979, 29-33 et 360-364), avec le commentaire d'Adam (1996, 73-80). Par ailleurs, en son sens étendu, la narrativité a pu apparaître comme le principe fondant et organisant toute forme de discours : « les structures narratives peuvent être définies comme constitutives du niveau profond du procès sémiotique ». Dans cette mesure, « dans le projet sémiotique, qui est le nôtre, la narrativité généralisée – libérée de son sens restrictif qui la liait aux formes figuratives des récits – est considérée comme le principe organisateur de tout discours » (Greimas & Courtés, 1979, 249-250 ; *cf.* Greimas 1983, 18 et 249, ainsi que Bertrand, 2000).

temps, fondées sur « les *ressources pré-narratives* de l'agir humain » ; cela pour offrir, par refigurations interposées, des modèles narratifs pour l'action humaine elle-même[8].

Explicite chez Ricœur, l'influence des principes de la prénarratologie offerte par Aristote dans la *Poétique* est ici déterminante : *mímesis* comme représentation discursive par la mise en récit et la mise en intrigue ; *mûthos* comme intrigue (narrative) et comme « agencement d'actions » (*sústasis tôn pragmátôn*) ; et finalement le nœud de l'intrigue (tragique) conçu comme transformation et renversement (*metabolé* ou *metábasis*)[9]. Cette dernière notion évoque par anticipation l'un des critères de la définition minimale du récit en tant que transformation et changement d'état. On y ajoutera un ordre temporel correspondant à un enchaînement causal. En deçà du « schéma canonique » proposé par Greimas, on sait que le « récit minimal » peut se définir par cinq traits distinctifs, d'ordre syntaxique : un état initial, un connecteur temporel, un événement, un connecteur causal (du type « en conséquence ») et un état final (qui souvent inverse l'état initial)[10]. Cette première définition, textuelle et syntaxique, de la narrativité, a effacé la dimension qu'elle assume pourtant déjà, implicitement, dans la *Poétique* d'Aristote : la dimension tensive, narrativement conceptualisée en termes de « nouement » et de « dénouement » (*désis* et *lúsis*) ; elle se manifeste notamment par l'émotion ressentie et exprimée par les protagonistes de l'action narrative, en relation avec la tension intellectuelle et affective qu'elle provoque auprès de son public[11].

2. Du récit au discours : l'instance d'énonciation

Mais fondamentalement on reste ainsi dans l'ordre du récit ; on évite la dimension du discours : langue et non pas parole. Qu'en est-il du récit énoncé ? Qu'en est-il de la narration en acte ? Si Genette par exemple a pu reprendre la distinction classique entre *Erzählzeit* et *erzählte Zeit*, si en relation avec la chronologie du temps raconté avec sa logique causale on a pu prendre compte le rythme de la narration avec ses contractions, ses extensions, ses analepses et ses prolepses (si bien illustrées par la conduite narrative de l'*Odyssée*), si on a donc d'emblée été sensible aux tensions et aux attentes induites par le cadencement du temps de la narration, on a omis de prendre en considération la dimension énonciative et par conséquent pratique de toute narration : du « récit » il s'agit de passer au « discours », et à la pragmatique ainsi impliqué (Genette 1972, 71-78 et 120-130) (Calame 2006a, 32-40). C'est ici que les mythes grecs sont particulièrement éclairants.

Sans doute est-il parlant qu'en anglais, le concept d'énonciation n'ait pas trouvé d'équivalent et de traduction correcte (le même constat vaut en somme pour « discours »). Sans doute est-il donc significatif que l'index du récent *Cambridge Companion to Narrative* n'offre ni l'entrée « enunciation », ni l'entrée « utterance » ; quant à « pragmatics », l'entrée

[8] Voir en particulier les propositions formulées par Ricœur (1983, 85-129), sur la triple « *mimésis* », avec les précisions, compléments et critiques que j'ai tenté de présenter dans l'étude de 2006, 18-40, à l'exemple de l'historiopoiésis grecque.

[9] Aristote, *Poétique* 6, 1449b 36-1450a 23, 10, 1452a 12-21 et 11, 1452a 22-29 ; *cf.* Ricœur (1983, 101-105).

[10] Quant à ces différentes définitions du récit minimal et de la narrativité structurale sur une base en général aristotélicienne, qu'elle soit explicite ou non, voir le bon chapitre de Revaz (2009, 69-100). Du côté anglo-saxon, voir par exemple la réélaboration proposée par Prince (2003, 5-6) : « (narrative is) the representation of one (or more than one non-randomly connected, non-simultaneous, and non-contradictory) transformation of one (or more than one) state of affairs, one (or more than one) event which is not logically presupposed by the transformed state and / or does not logically entail its transform » (voir *infra* note 30).

[11] Cette dimension est discrètement anticipée par Eco (1985, 137) quand il affirme que, dans la narration comprise comme description d'actions, toute action narrative est attachée à « un agent, une intention de l'agent, un état ou monde possible, un changement, avec sa cause et le propos qui le détermine », ainsi qu'à des états mentaux, des émotions et des circonstances ; *cf.* Aristote, *Poétique* 18, 1455b 24-32. La notion de « tension narrative » a été opportunément explorée dans ses différents paramètres par Baroni (2007, 18).

correspondante dans l'index renvoie à un seul passage du chapitre consacré à la définition du récit (« narrative ») ; n'y sont mentionnés que les usages d'un récit dans différents média, apparemment sans impact sur la définition recherchée de la narrativité (Ryan 2007a, 24-26)[12] ! Dans le non moins récent *Handbook of Narratology* le concept d'« enunciation » n'intervient que dans un seul chapitre, consacré aux « narrative levels » (Coste et Pier 2009). Décrivant les relations spatio-temporelles entre les différents actes narratifs intégrés dans un récit, les niveaux narratifs seraient à penser en termes de niveaux de narration (« narration levels » ou « narrating levels »). A la base de ces niveaux de narration constitutifs figure le récit premier ; il est assumé par un narrateur/auteur qui peut être hérérodiégétique, homodiégétique ou autodiégétique. Proposée par Genette, la distinction entre différentes positions quant au narrateur est chez lui singulièrement brouillée par la volonté structuraliste d'insérer ces différents types de narrateur dans un tableau à double entrée, selon le double critère binaire de l'extra-/intradiégétique et de l'hétéro-/homodiégétique (Genette 1972, 234-259). Ce n'est que dans une reprise par Wolf Schmid des critères proposés par Genette quant aux figures du narrateur que réapparaît la distinction entre *erzählendes Ich* et *erzähltes Ich* : *je narrant* et *je narré* (Schmid 2005, 72-99)[13].

Dans ces essais de systématisation structurale, c'est en définitive l'impact de la distinction opératoire proposée par Emile Benveniste entre « histoire/récit » et « discours » qui est sous-estimé et finalement occulté – même si chez Genette ce partage est mentionné au début de la section consacrée à l' « instance narrative » dans le chapitre intitulé « Voix » et même si la distinction formulée par Benveniste découle de la double distinction tracée par Greimas entre des procédures d'embrayage et de débrayage d'ordre énoncif et d'ordre énonciatif (Greimas et Courtès 1979, 119-121 et 125-128[14]. Dans une perspective de narratologie par trop textuelle, la focalisation chez Genette sur l'« instance narrative » au détriment de l'« instance littéraire » entraîne, à cet égard, une double conséquence : d'une part l'effacement des marques linguistiques d'une instance narrative qui est instance d'énonciation, avec son repérage spatio-temporel (formes du *je/tu*, de l'*ici* et du *maintenant*) ; d'autre part la mise entre parenthèses de l'impact référentiel de la mise en œuvre de l'« appareil formel de l'énonciation » dans l'acte de la narration[15]. Instance d'ordre textuel et discursif, le *je* du narrateur-énonciateur, avec son repérage spatio-temporel, renvoie plus ou moins directement non seulement à un auteur, mais aussi aux circonstances d'énonciation de son acte narratif. C'est en définitive à la pragmatique que nous réfère tout texte envisagé comme discours, dans sa communication textuellement portée par l'instance d'énonciation. Du point de vue d'une narratologie interprétative, c'est-à-dire centrée sur les processus verbaux de la signification, cette relation d'énonciation d'ordre référentiel est essentielle ; porteuse de la narrativité, elle inscrit le récit, avec le monde possible qu'il construit selon une logique de l'action et de la tension narratives, dans la catégorie des discours efficaces.

On peut alors, à titre d'exemple, évoquer la définition compréhensive du récit proposée à deux reprises par Marie-Laure Ryan. Dans une première définition, narratologique, « story » est compris comme construit cognitif. Le récit comme représentation mentale inclurait, dans cette première acception, un monde peuplé d'agents individuels (les personnages) et d'objets ; ce monde subirait des changements d'état pas entièrement prévisibles (causés soit par des

[12] *Cf. infra*, note 17.

[13] *Cf.* Pier (2014 II, 555-556), qui mentionne les équivalents trompeurs de « subject of the enunciation » (*sujet de l'énonciation*) et « subject of the enunciated » (*sujet de l'énoncé*) donnés par Coste (1989, 165-174).

[14] Voir aussi Genette (1972, 225), ainsi que le développement proposé dans Calame (2000, 18-21).

[15] Pour la distinction « histoire/récit » vs « discours », *cf.* Benveniste (1966, 237-250 et 251-257) ; sur l'appareil formel de l'énonciation, voir Benveniste (1974 : 79-88) ; pour l'instance d'énonciation qui est aussi instance de discours, voir les précisions apportées dans Calame (2000, 17-27), ainsi que par Coquet (1997, 67-79). Pier, (2003, 78-84), a dénoncé la tendance à superposer la distinction entre *histoire* et *discours* à celle entre *fabula* et *sjuzhet.*

accidents, soit par les actions délibérées d'agents) ; dans ce monde les événements physiques sont associés à des états mentaux dans un réseau de relations qui donne à l'événementialité la cohérence, la motivation, la clôture et l'intelligibilité qui en font une intrigue[16]. Exit la pragmatique. Cette dimension est néanmoins réintroduite dans une seconde définition, un peu plus récente que la première. Pour tout texte narratif (pas de notion de « discours »!), les conditions de la narrativité seraient au nombre de huit : présenter un monde peuplé par des individus doués d'une existence; ce monde doit être situé dans le temps pour être soumis à des transformations importantes ; ces transformations sont causées par des événements physiques inhabituels ; certains des protagonistes des événements sont des agents doués d'une vie mentale et réagissant émotionnellement aux états du monde ; certaines de leurs actions sont intentionnelles ; la séquence des événements est organisée en une chaine causale conduisant à une conclusion ; l'occurrence de certains des événements narrés est assertée comme fait ; enfin le récit doit communiquer quelque chose de significatif à son public. On le constate, seul l'ultime paramètre est d'ordre pragmatique. Très formelle, une telle définition ne peut que nous conduire du récit et de la narrativité à l'acte de la narration par l'énonciation comme performance, et singulièrement par l'énonciation énoncée.

3. Grèce antique : narratologies syntaxiques

Dans le domaine de l'Antiquité grecque, particulièrement riche en manifestations de poésie narrative et dramatisée, on s'est en général contenté de reprendre à Genette un apparat technique de narratologie très structurale ; et on s'est employé à l'appliquer de manière assez mécanique aux différentes formes de discours narratif : des poèmes épiques (Homère et Hésiode) aux romanciers de l'époque impériale (Achille Tatius, Longus ou Héliodore) en passant par les poètes « lyriques » (Pindare et Bacchylide), les trois grands poètes tragiques, les historiographes tels Hérodote et Thucydide et les orateurs (Lysias, Démosthène, Eschine, etc.) ou les poètes hellénistiques tels Théocrite et Callimaque, sans oublier les biographes (Xénophon, Plutarque, Philostrate). Complémentarité entre les figures du narrateur et du narrataire, mais en général sans interrogation ni sur l'épaisseur discursive de l'instance d'énonciation, ni sur la pragmatique impliquée par les stratégies énonciatives d'un narrateur (ou locuteur) et d'un interlocuteur (un allocuté) dont les figures ne renvoient qu'indirectement aux protagonistes de la communication en contexte ; en général pas de remarques non plus sur l'articulation essentielle entre la narration (niveau linguistique de l' « histoire » ou du « récit ») et l'énonciation (niveau linguistique du « discours »).

C'est dire que les nombreuses procédures d'intervention énonciative qu'offrent les différentes formes narratives grecques débouchent rarement sur une question interprétative pourtant essentielle : celle de la relation que les stratégies énonciatives propres à toute forme de discours établissent entre le monde du texte et le monde institutionnel et culturel de référence. Pour la figure du narrateur (et pour celle du narrataire) tout est affaire de « narratorial repertoire » et de technique narrative dans le jeu entre narrateur externe et narrateur interne, narrateur implicite (*covert* !) et narrateur explicite, narrateur primaire et narrateur secondaire, dans des combinaisons qui traverseraient les genres discursifs. Pour la dimension temporelle du récit, à partir d'une distinction entre *fabula* (les actions narratives dans leur ordre chronologique), *story* (correspondant à l'ordre de la narration par une notion proche de celle d'intrigue) et *text* (réalisation narrative ; équivalent approximatif de *sjuzhet*), le jeu est entre les analepses et les prolepses internes et externes, qu'elles soient *narratorials* ou *actorials*, procédant parfois (pour les analepses) par répétition ou pour complément. Sans

[16] *Cf.* Ryan (2005, 347 et 2007, 28-30) ; voir aussi 2004 (8-9) : le texte narratif permettrait la reconstruction d'un réseau d'intentions, de plans, de relations causales et de motivations psychologiques autour des événements narrés ; ce réseau implicite confère cohérence et intelligibilité à l'action narrée en la transformant en une intrigue.

doute adapté à une étude de l'articulation temporelle du récit, cet appareil technique n'est pas opératoire quant à sa dimension spatiale. L'analyse proposée de l'espace des *Hymnes homériques* les plus développés, poèmes narratifs s'il en est, ne nous dit rien, par exemple, des coïncidences entre la géographie cultuelle et culturelle que dessine le récit et le mouvement spatial de son énonciation. Pourtant dans un chant de prélude rituel tel l'*Hymne homérique à Apollon,* la double focalisation narrative et énonciative du poème hymnique sur Délos, puis sur Delphes est essentielle pour comprendre la fonction de la récitation musicale d'un tel poème [17].

Ainsi dans trois épais volumes collectifs, à travers auteurs et genres, le lecteur érudit est invité à trois galeries d'études en syntaxe narrative, articulée selon les paramètres du narrateur, du temps et de l'espace : les enjeux sémantiques et pragmatiques n'en sont pas explicités. Ce sont trois galeries de portraits narratifs qui parviennent à dissocier les trois dimensions énonciative, temporelle et spatiale dont l'imbrication réalise pourtant, entre « récit » et « discours » la pragmatique de la forme discursive concernée ; trois galeries d'essais techniques d'intérêt herméneutique finalement assez limité. Il faudra l'introduction du concept de la « métalepse », également emprunté à Genette, pour voir enfin l'analyse des récits héroïques grecs qu'on appelle des mythes échapper de fait au principe structuraliste de l'immanence [18]. Son usage pour identifier les modes des interventions en discours direct dans les parties narratives de ces poèmes d'action rituelle par excellence que sont les épinicies de Pindare et de Bacchylide conduit immanquablement aux coïncidences de ces voix internes avec les voix énonciatives qui sont successivement assumées par le « narrateur ». Cette polyphonie énonciative porte un poème qui est chanté par un groupe choral. Encore s'agirait-il d'en expliciter les effets pragmatiques : tension et dynamique non seulement narratives, mais aussi énonciatives !

Impliquant l'acte de la narration, la notion même du narrateur (placé en face d'un « narrataire ») tend, dans cette perspective de dynamique énonciative, à confondre le plan du récit avec ses paramètres linguistiques de la troisième personne, du temps passé et de l'espace autre, et celui du discours qui l'englobe par les paramètres du *je* énonçant ici et maintenant. Ajoutons que les formes poétiques et discursives grecques offrent d'innombrables possibilités de recoupement entre la voix (polyphonique) de qui énonce le chant et celles des protagonistes de l'énoncé intervenant par exemple en discours direct. La *persona loquens*, en dialogue polyphonique avec les protagonistes du récit, se situe ainsi entre le temps de l'énoncé (en particulier narratif) et celui de l'énonciation (énoncée), et entre l'espace de ce qui est dit et celui où l'on énonce. Les gestes de deixis énonciative, temporelle et spatiale, jouent un rôle déterminant dans l'établissement de ces convergences et coïncidences ; se combinant avec des actes de parole autoréférentiels, ils renvoient plus ou moins directement à la situation d'énonciation dans une conjoncture historique et culturelle particulière [19].

---

[17] Voir successivement les études réunies dans les trois volumes collectifs par de Jong, Nünlist, Bowie (éds.), 2004 (en particulier les conclusions tirées à p. 545-553 sur *narrators*, *narratees* et *narratives*), par de Jong & Nünlist (éds.), 2007 (sur le temps du récit) et par de Jong (éd.), 2012 (sur l'espace de la narration). Dans ce dernier collectif les chapitres consacrés d'une part aux *Hymnes homériques* (par I. J. F. de Jong : 39-54), d'autre part à Théocrite (par J. H. H. Klooster : 99-118) sont significatifs des limites de l'usage d'un appareil de narratologie structuraliste dont l'index pp. XI-XIV donne toute l'ampleur technique : fabula/story/text, overt/covert narrator, etc. On lira avec profit à propos de ce dernier volume collectif la recension critique de J. Grethlein, *Bryn Mawr Classical Review* 2012.09.18 – (http://bmcr.brynmawr.edu/2012/2012-09-18.html).

[18] I. J. F. de Jong (2013, 99-115). Dans l'étude narratologique des textes classiques et en particulier de l'historiographie, on remarquera aussi l'avancée que provoque dans l'analyse linguistique des énoncés, du point de vue de leur temporalité, la prise en compte de leur articulation selon la structure narrative : voir par exemple l'étude d'Allan (2007, 111-119).

[19] Je me permets de renvoyer à ce propos à mon étude de 2013 (157-165), avec les références à plusieurs études précédentes de la narration de « mythes » portée par les formes de la poésie chantée et ritualisée qu'est le *mélos*.

Dans une telle perspective de narratologie pragmatique, la délimitation souvent délicate entre récit et discours est élargie à une distinction opératoire entre l'énoncé et l'énonciation (énoncée). Le point focal est une instance d'énonciation qui peut apparaître dans le discours sous les formes linguistiques de la première personne : non plus narrateur, mais locuteur-*je* dont la figure discursive ne renvoie qu'indirectement à qui chante le poème narratif ou récite le discours dans des circonstances d'énonciation singulières, historiquement et culturellement elles-mêmes marquées dans l'espace et dans le temps.

4. Mythes grecs et formes génériques

De ce point de vue de narratologie pragmatique, les « mythes » grecs offrent donc une illustration privilégiée. En effet, ces récits mettent en scène les protagonistes du passé héroïque des cités hellènes, en contact proche avec les dieux ; d'un point de vue structural, ils offrent une logique narrative qui, souvent, débouche sur la logique pratique d'un rituel. A partir d'un point axial fondateur (l'*arkhé*), leur logique temporelle est en général axée sur le présent. Par ailleurs, ces récits qui pour les indigènes mettent en scène les *arkhaîa* et les *palaiá* de la communauté (c'est-à-dire l'histoire des origines et d'autrefois, l'histoire des pères fondateurs) ne nous sont connus que par différentes formes poétiques, historiographiques et rhétoriques : poèmes homériques, poèmes méliques, tragédies, récits généalogiques, discours oratoires. Les mythes n'existent que dans des formes discursives qui toutes, à différents degrés, offrent une forte dimension pragmatique. Traditionnellement considérées comme des genres (poétiques), ces formes jouent un rôle central et constitutif dans la réalisation d'un récit dont la logique interne et la configuration sémantique, qu'on peut décrire en termes structuraux, sont toujours fonction des circonstances de son énonciation : situation rituelle d'énonciation telles les Grandes Panathénées et son concours de rhapsodes pour les poèmes homériques, ou les Grandes Dionysies avec son *mousikòs agón* pour les tragédies, en ce qui concerne par exemple l'Athènes du Ve siècle ; des grandes occasions rituelles et cultuelles dont la compréhension exige une approche d'anthropologie culturelle et sociale, et singulièrement d'ethno-poétique.

Les formes discursives que nous identifiions à distance comme des genres n'ont rien de codifié ; elles sont soumises à la créativité de poètes qui en pratiquent ce qui nous apparaît *a posteriori* comme les règles génériques – règles non écrites et éminemment évolutives. Les formes génériques font d'ailleurs l'objet, dans les cultures « traditionnelles », d'appréhensions et de taxinomies partielles et non systématiques ; en général elles ne correspondent pas aux nôtres. Néanmoins, en tant que forme verbale adossée à une diction basée sur des régularités linguistiques plastiques et pourvue d'une insertion institutionnelle, le genre tient un rôle indispensable dans la réalisation verbale et rituelle du récit mythique[20]. Plastique, la forme générique se trouve ainsi à la croisée entre d'une part une série de formes et d'usages linguistiques et poétiques inscrits dans une tradition, et d'autre part des conditions de production et de réception institutionnalisées et ritualisées ; grâce à la pratique créative de poètes agissant dans leur « fonction-auteur », ces formes et usages génériques trouvent dans la pratique poétique leur pertinence : pertinence sémantique, sociale et culturelle. C'est donc à la forme générique et poétique qu'il appartient d'assurer au récit mythique une mise en discours

Sur la « built-in indexicality » dans de nombreuses formes poétiques grecques en relation avec leur performance, voir les études réunies par Felson (éd.) 2004, ainsi que, par exemple, l'étude de Bakker, 2009.

[20] Todorov (1978, 24), affirmait déjà que « les genres du discours (…) tiennent tout autant de la matière linguistique que de l'idéologie historiquement circonscrite de la société ». Adam & Heidmann (2009, 11-23), préfèrent parler de « généricité » dans la mesure où tout discours appartient à plusieurs genres. Cela est particulièrement vrai de la tragédie attique ; voir déjà, de manière décisive, Schaeffer (1989, 164-185). Sur les formes poétiques grecques à forte dimension pragmatique, voir mon étude de 2006b.

apte à lui conférer ses effets de sens pratiques : pragmatique interne dans la mesure où le récit héroïque assume souvent une fonction d'argument (narratif) dans la forme discursive concernée ; pragmatique externe par laquelle le récit nous apparaissant comme mythique a des effets d'ordre esthétique, émotionnel et représentationnel ; ceci en relation avec une situation de performance particulière, dans une conjoncture historique, sociale et religieuse définie.

L'occasion m'a été donnée à plusieurs reprises de montrer le rôle de la forme poétique, et de la pragmatique qui lui est attachée, dans la mise en discours en Grèce classique d'épisodes mythiques tirés de la grande saga héroïque de la guerre de Troie. Ainsi en va-t-il, par exemple, de l'évocation narrative par le poète mélique Bacchylide (un contemporain de Pindare) des hauts faits d'Achille et d'Ajax sous les murs de Troie ; les deux grands héros homériques sont les petits-fils d'Eaque, qui est lui-même, en tant que fils de Zeus et de la nymphe Egine, le fondateur de l'île homonyme. Or Egine n'est autre que la cité de l'athlète dont la victoire aux jeux panhellénique de Némée est célébrée dans ce chant d'éloge ; elle est aussi le lieu de l'exécution musicale du poème dans une performance chorale et rituelle. On trouve une même coïncidence entre action narrative héroïque, acte de chant énoncé et exécution musicale rituelle dans un poème fragmentaire de Sappho. On y découvre en effet, dans une version locale, l'allusion narrative à un « retour » des Atrides du champ de bataille de Troie. Or ce bref « récit » est axé sur l'énonciation du chant adressé à la déesse Héra ; et cela dans le sanctuaire même où, au centre de l'île de Lesbos, était chanté le poème mélique rituel composé par Sappho [21].

Dans chacun de ces deux cas, la mise en discours pragmatique par le poète remodèle le récit traditionnel avec son action héroïque pour le réorienter dans sa logique narrative et dans son monde possible sur l'énonciation en *je* et *nous* du moment présent. Ce présent poétique coïncide avec le *hic et nunc* de la performance ritualisée du poème dans des circonstances d'énonciation et dans une conjoncture historico-culturelle singulière. C'est en particulier par la forme générique qu'il assume que le récit héroïque et poétique y trouve sa pertinence. Ainsi l'orientation de l'action du « mythe » narré sur le lieu et le temps présents par le biais de la forme générique s'opère par une série de stratégies de mise en discours, de l'ordre de la logique narrative d'une part, de l'ordre de l'énonciation performative de l'autre. Action narrative, acte de chant poétique, performance musicale et rituelle du poème, dans une narrativité qui est partagée entre récit « mythique » et action rituelle ; cette narrativité « performative » est à envisager dans une perspective d'ethno-poétique et, plus largement, d'anthropologie des pratiques langagières[22].

Mais il y a plus. En effet, du côté de la tragédie attique par exemple, frappent les mises en scène d'épisodes de l'histoire héroïque fondatrice de la cité d'Athènes qui débouchent sur l'institution d'un culte, par la volonté d'une divinité intervenant e*x machina*. Il en va ainsi par exemple dans la seconde tragédie qu'Euripide a consacrée au « mythe » d'Hippolyte. Par sa vénération exclusive de la déesse Artémis le jeune héros provoque le déséquilibre narratif qui prend la figure de la jalousie d'Aphrodite. Provoqué par la déesse dans la phase de manipulation, l'amour que Phèdre, sa belle-mère, porte au jeune homme et le suicide de l'épouse de Thésée ont pour conséquence la confrontation du fils qui se comporte comme une jeune fille refusant le mariage avec son père, le héros fondateur de la démocratie athénienne. Appuyée par Poséidon, la malédiction du père à l'égard du fils entraîne l'exil, puis la mort d'Hippolyte, victime de son propre attelage. C'est alors qu'intervient Artémis pour décider

[21] Voir en particulier, fondée sur les deux cas de figure résumés ici, l'étude sur les mythes grecs en actes narratifs et poétiques proposée dans Calame (2010a).

[22] Les éléments d'une nouvelle ethno-poétique sont mis en place dans les études réunies par Calame, Dupont, Lortat-Jacob, Manca (éds.) 2010 ; pour une anthropologie de la dimension performative des formes de discours, *cf.* Bornand & Leguy (éds.), 2013 : 147-169.

que le jeune héros sera désormais vénéré par des jeunes filles se préparant au mariage dans un culte héroïque institué à Trézène, mais que l'on retrouve auprès de l'Acropole d'Athènes. Dans la tragédie attique les interférences sont constantes entre l'espace héroïque de l'action dramatisée et l'espace rituel de la performance de la tragédie. Du point de vue de l'intrigue dramatisée par Euripide, la compétence et la performance narratives qui font d'Hippolyte un héros tragique et qui le conduisant à la mort débouchent donc sur une phase de résolution et de sanction ; elle correspond à un acte rituel dont l'accomplissement se poursuit dans le présent. Au terme de la tragédie espace et temps de l'action héroïque dramatisée et espace et temps de la performance musicale et rituelle de la tragédie viennent converger.

Ainsi en va-t-il également quand le même Euripide met en scène la guerre conduite par le roi légendaire d'Athènes Erechthée contre Eumolpe, un Thrace fils de Poséidon. Si par le sacrifice de ses filles exigé par l'oracle, Erechthée parvient à vaincre Eumolpe et son armée, en revanche le dieu Poséidon, d'un coup de son trident, enfouit le héros dans les entrailles de la terre dont il est par ailleurs né. De cette intrigue s'achevant à nouveau par la mort du héros, c'est Athéna la déesse tutélaire de la cité, qui assume la phase finale de sanction, dans la résolution narrative et dramatique. Si l'épouse du souverain héroïque d'Athènes sera la première prêtresse d'Athéna, Erechthée, le roi autochtone attaché à l'annexion athénienne des Mystères d'Eleusis, sera honoré dans l'Erechthéion alors en construction, aux côtés de Poséidon, l'autre dieu tutélaire de la cité[23]. Dramatisation en mémoire culturelle, par un poète tragique, des fondements religieux et idéologiques de la cité classique.

Par une mise en discours dramatisée, le récit est ainsi orienté de trois manières convergentes. Dans sa logique narrative tout d'abord, la phase conclusive de « sanction » correspond à l'institution d'un culte rendu à l'un ou l'autre des protagonistes de l'action narrée ; dans une perspective étiologique l'acte héroïque (narratif) unique en vient à fonder une action rituelle périodiquement réitérée. De plus, le poème (pour nous le texte) porte les marques énonciatives de ce processus de logique pragmatique du récit. On saisit ces indices énonciatifs non seulement dans les usages pronominaux que Benveniste englobe sous le concept de *l'appareil formel de l'énonciation* (voir les chants du chœur selon le mode mélique), mais aussi dans différents gestes de deixis verbale désignant les paramètres de la situation de performance et dans les innombrables modalisations possibles de l'énoncé (narratif) : « cette cité-ci » est aussi bien la cité d'Athènes où se déroule l'action héroïque que la cité du *hic et nunc* de l'énonciation et finalement de la performance rituelle du poème dramatique. Enfin, soumis à une logique d'ordre pragmatique par le biais de stratégies d'ordre énonciatif, le récit est précisément façonné par la forme générique : elle renforce son immanquable pragmatique, entre régularités langagières et conventions culturelles d'acceptation et d'efficacité ; et, dans la tension dramatique, le récit est scandé par les procédures énonciatives qui le portent à un public particulier – dans l'« ici » et le « maintenant » de la performance poétique, musicale et ritualisée : acte de culte s'insérant dans le festival des Grandes Dionysies en ce qui concerne la tragédie attique.

A ce jeu de la forme générique et de l'appui énonciatif et performatif de tout type de récit, la distinction entre « histoire/récit » et « discours » s'avère particulièrement perméable [24]; elle a une valeur qui ne peut être qu'opératoire ; elle permet d'historiciser, dans une perspective anthropologique d'ethno-poétique, les valeurs culturelles que figure et dramatise, par exemple, la tragédie classique dans sa forme rituelle. De plus, dans le processus étiologique indiqué, elle assure le passage de la narrativité dite et dramatisée à la narrativité de l'action rituelle elle-même.

[23] Pour le détail de cette conclusion étiologique de la tragédie, *cf.* Calame (2010b).

[24] La perméabilité entre *histoire/récit* et *discours* peut être illustrée par un poème de Sappho : Calame (2010a, 120-124). A propos d'une distinction souvent confondue avec la distinction classique entre *fabula* et *sjuzhet*, voir *supra* note 18.

5. Ni « classique », ni « postclassique », mais pragmatique

Conjoint avec le « tournant discursif », c'est le « pragmatic turn » qui a eu une influence décisive sur l'ouverture méthodologique et sur la diversification de la narratologie structurale francophone. De ce point de vue, mentionnée en guise de prélude, la tentative de distinction proposée par David Herman et reprise par d'autres entre « classical » et « postclassical (narratology) » perd toute pertinence[25].

Sans doute est-il exact que dès les années quatre-vingt et surtout dans le domaine anglo-saxon, on assiste à une extraordinaire diversification des approches des manifestations narratives se réclamant de la narratologie. Diversification dans les champs d'investigation et d'application : drame et théâtre, histoire, cinéma, arts visuels, jeux vidéo, musiques, médias (le pâle « storytelling » accommodé sans grande rigueur méthodologique à toutes les sauces…), internet, blogs, philosophie de l'action, etc. ; diversification dans les approches se réclamant d'épistémologies relevant d'autres champs de recherche : narratologie comparative (littérature comparée), narratologie féministe (critère du « gender »), narratologie postmoderne et poststructuraliste (déconstructionisme), narratologie pragmatique (philosophie des actes de langage), narratologie cognitive (psychologie cognitive), etc. ; diversification enfin dans les perspectives méthodologiques et les outils analytiques : sociolinguistique, analyse des discours, historiographie (entre factuel et fictif), théories des mondes possibles et des mondes du texte, théories de la fiction, etc.[26]

En revanche l'immanquable interaction entre d'une part les théories du récit fournissant perspectives épistémologiques et concepts analytiques, et d'autre part les interprétations narratologiques des récits en acte contribue, de manière constante et non finalisée, à l'actualisation de nos approches de la narrativité. De ce point de vue, on a pu distinguer entre les approches extensionnelles et immanentistes de la narrativité et les approches intensionnelles ou scalaires : pour les premières la narrativité est le principe organisateur de certains discours, voire de tous les discours ; pour les secondes c'est au contexte et à la pragmatique de décider de la qualité narrative d'un discours, dans la dialectique de suspense entre temps représenté (retour à la *erzählte Zeit* ?) et temps de la communication (*Erzählzeit* ?) : non pas le « quoi », mais le « comment » du récit[27]. Cela engagera en particulier Gerald Prince à distinguer, du point de vue de la « narrativity », entre « narrativauté » (*narrativehood*) et « narrativeté » ou « narrativitude » (*narrativeness*). Du côté de la « narrativauté », il y aurait récit (entendu comme classe) si celui-ci est perçu « comme la représentation logiquement consistante d'au moins deux événements synchrones qui ne se présupposent pas, ni ne s'impliquent » ; d'un tel critère extensionnel dépendrait la perception d'un discours comme plus ou moins narratif. Quant à la « narrativeté », elle serait d'ordre intensionnelle, correspondant à une série de traits définissant ce qui est narratif, ce qui offre la qualité du narratif ; encore s'agit-il de savoir ce que l'on désigne par narratif…[28].

Quoi qu'il en soit d'une « narrativeté » qui correspond à une composante fondamentale de la narrativité, la distinction est si théorique que Prince se voit contraint d'introduire un

[25] Selon la distinction réitérée et formalisée par Herman (1999, 1-2) (voir déjà 1997) ; sur son origine, voir par exemple Prince (2006 et 2008).

[26] Sur cette double diversification de la narratologie en narratologies, on pourra se référer à la bonne tentative de synthèse offerte par Nünning, 2003/2010 ; voir aussi les études critiques de Prince (2003 et 2006). Pour une vue rétrospective, voir Alber & Fludernik (2010).

[27] On confrontera ici la mise au point proposée par Abbott (2011), à la position défendue par Sternberg (2010), qui critique avec virulence les conceptions objectivistes du récit ; voir à ce propos la bonne synthèse offerte par Pier (2013).

[28] Prince (2008, 19-21), qui reprend en somme pour la « narrativauté » une partie de la définition donnée en 2003 pour la narrativité (*cf. supra* note 10). Voir également la distinction semblable tracée par Ryan (2005, 347), entre « being a narrative » et « possessing narrativity ».

troisième concept : la *narratability* (ou *tellability*[29]), centrée sur le propos qui constitue l'enjeu du récit dans la perspective de maintenir l'attention de l'auditeur. Sans doute voisine de la notion de pertinence en anthropologie cognitive, la « narrabilité » (ou *racontabilité*) pourrait correspondre à une dimension de la pragmatique. Néanmoins dans la mesure où l'on se focalise sur le narratif, on manque aussi bien la dimension énonciative de toute narration, de toute mise en discours faisant intervenir des éléments de récit, que la question essentielle de la référence du monde possible construit par le biais du récit (entre factuel et fictif[30]).

Sans doute cette constante actualisation dans la manière de problématiser ce que l'on conçoit comme narrativité s'opère selon les exigences changeantes des questionnements d'ordre anthropologique, des tournures culturelles et des paradigmes épistémologiques qui tour à tour sont les nôtres, *hic et nunc*. Productive, une telle interaction n'a pas été marquée par la rupture que laisse entendre la distinction structuraliste *rediviva* entre « classique » et « postclassique ». Mais dans le questionnement sans cesse renouvelé sur la narrativité, le distinguo a déplacé l'attention des récits actualisés en tant que paroles (en acte) d'une part sur les procédures (universelles, naturelles ?) de production des récits, d'autre part sur les dispositifs de leur réception – configurations et refigurations du temps, proposait déjà Ricœur quant à la mise en discours de l'action des hommes. Néanmoins c'est sans que l'on puisse aller jusqu'à voir dans la narrativité généralisée « le principe organisateur de tout discours », comme l'ont affirmé Greimas et Courtès[31].

De ce point de vue, la narratologie dite cognitive semble bien loin de tenir, pour l'instant en tout cas, les ambitions et les promesses qu'on veut placer en elle. Du côté de l'engendrement et de la production du récit, sans doute les fonctions cérébrales identifiées en sciences neuronales par exemple par Antonio Damasio dans la formation du « Soi-autobiographique » et de sa dimension de mémoire sont-elles beaucoup trop générales pour rendre compte non seulement de la syntaxe, mais surtout de la sémantique extrêmement complexes d'un récit en acte, tel un « mythe », grec ou non. L'identification des aires fonctionnelles du cerveau relatives aux compétences narratives de l'être humain ne nous dit rien encore sur les procédures de production d'un récit, un récit que trop souvent on réduit à son intrigue ou à une simple séquence d'énoncés. La perspective converge alors avec celle de la narratologie la plus structurale qui soit : on fait abstraction des procédures de la narration et de son énonciation, avec leur pragmatique[32].

De plus, les descriptions de la psychologie cognitive quant aux bases neuronales du récit sont essentiellement focalisées pour l'instant sur les dysfonctionnements narratifs et sur les lésions cérébrales correspondantes. Elles sont quant à elles moins axées sur les capacités neuronales d'engendrement (et donc de mise en discours) d'un récit que sur sa réception mentale. Déterminantes sont ici les tentatives des psycho-cognitivistes de décrire les procédures qui nous permettent d'attribuer à autrui des états mentaux et d'imaginer les mobiles qui l'animent ; d'un point de vue narratologique, il s'agirait donc de préciser comment le lecteur se représente, par des opérations mentales et psycho-cognitives, ce que le texte raconte.

Ce faisant, et dans les deux cas, on ne tient pas compte, par exemple, de l'interaction anthropo-poiétique de l'engendrement et de l'accueil narratifs aussi bien avec le contexte de développement des facultés narratives neuronales (si elles existent en tant que telles) qu'avec le contexte de création et de réception de récits en acte. Par ailleurs fondée sur le postulat de l'existence de « scripts » (mentaux ? génétiques ? neuronaux ?), la tentative de Herman

[29] Sur l'histoire de ce concept, proposé dans un premier temps par le sociologue William Labov, on lira la bonne mise au point fournie par Baroni (2014).
[30] A ce propos, voir en dernier lieu Lavocat (2016, 57-115).
[31] Voir les références données *supra* note 7. Pour Ricœur, *cf. supra* note 8.
[32] Damasio (1999, 199-234) ; voir à ce propos l'excellente mise au point de Schaeffer (2010, 219-229).

d'identifier les marques et les critères qui font qu'un récit est reconnu en tant que récit nous situe elle aussi du côté de nos facultés cérébrales d'identification et par conséquent de réception de la narration. Mais dans la mesure où les scripts identificateurs sont construits par le narratologue lui-même (sur une base neuronale ?), la démarche s'avère être largement circulaire[33]. Tout se passe en somme comme si on nourrissait à nouveau l'ambition formulée par Claude Lévi-Strauss de mettre à jour certains des « modes d'opération », sinon les structures de l'esprit humain à partir de l'analyse structurale et transformationnelle des mythes[34]. Les structures identifiées comme narratives seraient en quelque sorte partie intégrante de nos opérations mentales. Volontiers portées à la naturalisation, les ambitieuses sciences cognitives sont encore loin d'être en mesure d'identifier et de décrire les dispositifs neuronaux et les procédures psycho-cognitives de la création narrative et, plus généralement, de la création poétique comme facultés mentales ; sinon à parler de généraux « narrative models of understanding » ou de « narrative as a basic and general resource of thought », sinon d'un « mind narrative nexus »[35]. Et ces processus pourraient-ils être décrits et compris indépendamment des contextes historiques et culturels différenciés où ils s'exercent, dans des communautés de croyance singulières ?

Ainsi, au-delà d'une distinction réductrice entre narratologie classique et narratologies postclassiques, au-delà du questionnement en soi légitime sur les processus neuronaux qui produisent la narration et ceux qui en permettent la réception, au-delà enfin d'une science cognitive qui pourrait rendre compte de la relation sans doute interactive entre la production de récits et l'orientation effective de nos actions en société, la narratologie, avec ses approches plurielles, se définit comme une démarche interprétative ; elle est centrée sur différentes formes de récit réalisées en discours dans différents média par différentes formes génériques et par des stratégies énonciatives multiples. Partant d'un point de vue anthropologique sur la création/production et la performance de récits, l'analyse narrative des mythes (grecs) peut se réclamer d'une narratologie linguistique et sémiotique qui se fonde sur des indices verbaux et textuels : approche de l'action narrative, de la logique (structurale) qui l'articule avec ses potentialités de développement, de ses protagonistes avec les contenus qui sont investis dans l'action et les acteurs ; approche de son articulation temporelle dans le progrès complexe et multidimensionnel de la narration et de la construction de son cadre spatial ; approche de ses espaces de déploiement ; approche des valeurs articulées en registres sémantiques que construit et véhicule le récit dans une sémantique redevable d'une approche sémio-narrative ; approche de l'organisation sémantique en isotopies, registres sémantiques que la création poétique entrecroise par le jeu des métaphores ; approche des indices référentiels entre récit factuel et récit fictif ; approche des indices énonciatifs qui renvoient non seulement à un rythme de la narration et à sa cadence tensive riche de potentialités interprétatives, mais aussi à une pragmatique.

Mais il est surtout essentiel de tenir en mémoire que la performance narrative elle-même est une action ! Dans un acte de communication rituelle, et même dans l'acte de lecture, la performance narrative et énonciative jour un rôle central de dialectique interactive entre les actions fictionnelles narrées et les actes et pratiques des protagonistes de la communication, médiate ou non.

Par les opérateurs conceptuels de l'analyse, la narratologie des récits héroïques que sont les mythes (grecs) correspond donc à la démarche interprétative de traduction transculturelle exigée par l'anthropologie culturelle et sociale. La poéticité générique et énonciative du récit, avec son action organisée en intrigue (cela reste essentiel !) et avec ses effets esthétiques et

[33] Herman (1997) : cf. Schaeffer (2010, 229-230) ; sur les « scripts », voir aussi Baroni (2002).
[34] Lévi-Strauss (1971, 571), au terme de la vaste entreprise comparative des *Mythologiques*.
[35] Herman, 2003 : 18 (citant Abbott 2003, 158) et 170, puis 2014 : 57.

émotionnels, fait de la narration une forme de connaissance pratique ; elle exige de nous une approche narratologique sémio-narrative et herméneutique qui évite la naturalisation et l'essentialisation de ses notions instrumentales pour s'inscrire dans une anthropologie culturelle et, plus spécifiquement, dans une ethno-poétique sémiotique d'inspiration fondamentalement anthropo-poiétique et éco-poiétique[36].

Références bibliographiques

ABBOTT, H. P. (2003), « Unnarratable Knowledge: The Difficulty of Understanding Evolution by Natural Selection », *in* Herman (éd.), pp. 143-162.

— (2014), « Narrativity », inHühn, Meister, Pier, Schmid (éds.), II, pp. 587-607 – repris *in The* living *handbook of narratology* [en ligne]. Disponible sur : http://www.lhn.uni-hamburg.de/article/narrativity

ADAM, Jean-Michel (1996), *Le récit*, Paris, PUF. (6e éd.)

— (2011), *Genres de récits. Narrativité et généricité des textes*, Louvain-la-Neuve, Harmattan Academia.

ADAM, Jean-Michel et HEIDMANN, Ute (2009), *Le texte littéraire. Pour une approche interdisciplinaire*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant.

ALLAN, R. J. (2007), « Sense and Sentence Complexity : Sentence Structure, Sentence Connection, and Tense-aspect as Indicators of Narrative Mode in Thucydides' *Histories* », *in* ALLAN, R. J. et BUIJS, M. (éds.), *The Language of Literature. Linguistic Approaches to Classical Texts*, Leiden, Brill, pp. 93-121.

ALBER, Jan et FLUDERNIK, Monika (2010), « Introduction », *in* Alber, J. et Fludernik, M. (éds.), *Postclassical Narratogy: Approaches and Analyses*, Columbus, The Ohio State University Press), pp. 1-31

BAKKER, Egbert. J. (2009), « Homer, Odysseus, and the Narratology of Performance », *in* Grethlein et Rengakos, pp. 117-136

BAL, Mieke (1977), *Narratologie. Essais sur la signification narrative dans quatre romans modernes,* Paris, Klincksieck.

— (1997), *Narratology: Introduction to the Theory of Narrative*, Toronto, University of Toronto Press. [1985]

BARONI, Raphaël (2002), « Le rôle des scripts dans le récit », *Poétique,* 129, pp. 105-126

— (2005), « Compétences des lecteurs et schèmes séquentiels », *Littérature,* 137, pp. 111-126.

— (2007), *La tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil.

— (2014), « Tellability », *in* MEISTER, Hühn, SCHMID, Pier (éd.), II, pp. 836-845 – repris *in The* living *handbook of narratology* [en ligne]. Disponible sur : http://wikis.sub.uni-hamburg.de/lhn/index.php/Tellability

BENVENISTE, Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

— (1974), *Problèmes de linguistique générale* II, Paris, Gallimard.

BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.

BORNAND, Sandra et LEGUY, Cécile (2013), *Anthropologie des pratiques langagières*, Paris, Armand Colin.

CALAME, Claude (2000), *Le récit en Grèce ancienne. Enonciations et représentations de poètes,* Paris, Belin. (2e éd.)

— (2006a), *Pratiques poétiques de la mémoire. Représentations de l'espace-temps en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte.

[36] Voir à ce propos les propositions récemment formulées dans l'article de 2018.

— (2006b), «Identifications génériques entre marques discursives et pratiques énonciatives : pragmatique des genres 'lyriques' », *in* BARONI, R. et MACÉ, M. (éds.), *Le savoir des genres,* Rennes, La Licorne, pp. 35-55.
— (2010a), « Fiction référentielle et poétique rituelle : pour une pragmatique du mythe (Sappho 17 et Bacchylide 13) », *in* AUGER, D. et DELATTRE, Ch., (éds.), *Mythe et Fiction*, Paris, Presses de Paris Ouest, pp. 117-135.
— (2010b), « La pragmatique poétique des mythes grecs : fiction référentielle et performance rituelle », *in* LAVOCAT, F. et DUPRAT, A. (éds.), *Fiction et cultures,* Paris (SFLGC) 2010b : 33-56
— (2013), « Pour une anthropologie historique des récits héroïques grecs : analyse structurale et pragmatique poétique des 'mythes' », *Europe,* 91, pp. 147-169.
— (2015), *Qu'est-ce que la mythologie grecque ?,* Paris, Gallimard.
— (2018), « Eco-anthropologie et sémiopoiétique : de la poésie rituelle grecque aux défis idéologiques et pratiques du présent », *Actes sémiotiques,* 121 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5996
CALAME, Claude, DUPONT, Florence, LORTAT-JACOB, Bernard et MANCA, Maria (2010) (éds.), *La voix actée. Pour une nouvelle ethnopoétique*, Paris, Kimé.
COSTE, Didier (1989), *Narrative as Communication,* Minneapolis, University of Minnesota Press.
COQUET, Jean-Claude (1997), *La quête du sens. Le langage en question*, Paris, Presses Universitaires de France.
DAMASIO, Antonio R. (1999), *Le sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob. [New York, Harcourt Brace, 1999]
ECO, Umberto (1985), *Lector in fabula, Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset. [Milano, Bompiani, 1979]
FELSON, Nancy (2004) (éd.), *The Poetics of Deixis in Alcman, Pindar, and Other Lyric* (*Arethusa* 37), Baltimore – London, Johns Hopkins University Press.
GENETTE, Gérard (1972), *Figures* III, Paris, Seuil.
GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens* II. *Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
— et COURTÉS, J. (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
GRETHLEIN, Jonas et RENGAKOS, Antonios (2009) (éds.), *Narratology and Interpretation. The Content of Narrative Form in Ancient Literature*, Berlin-New York, De Gruyter.
HERMAN, David (1997), « Scripts, Sequences and Stories : Elements of a Postclassical Narratology », *Publications of the Modern Language Association,* 112, pp. 1046-1059.
— (1999), « Introduction », *in* HERMAN, D. (éd.), *Narratologies. New Perspectives on Narrative Analysis*, Columbus, Ohio State University Press, pp. 1-30.
— (2003), « Stories as a Tool of Thinking », *in* HERMAN (éd.), pp. 163-192.
— (2014), « Cognitive narratology, *in* MEISTER, Hühn, SCHMID, Pier (éds.), I, pp. 46-64.
— (2003), (éd.), *Narrative Theory and the Cognitive Sciences*, Stanford,CSLI Publications.
— (2007), (éd.), *The Cambridge Companion to Narrative*, Cambridge, Cambridge University Press.
HERMAN, David, JAHN, Manfred et RYAN, Marie-Laure (éds.) (2005), *Routledge Encyclopedia of Narrative Theory*, London-New York, Routledge.
HÜHN, Peter, J., MEISTER, Jan Christoph, PIER, John et SCHMID Wolf (2014), *Handbook of Narratology*, 2 vol., Berlin – New York, De Gruyter. [2e éd.] – repris *in The living handbook of narratology* –[en ligne]. Disponible sur : http://www.lhn.uni-hamburg.de/
JONG, Irene J. F. de (2013), « Metalepsis and Embedded Speech in Pindaric and Bacchylidean Myth », *in* Eisen, U.E. et Möllendorf, P. von (éds.), *Über die Grenze. Metalepsis in Text- und Bildmedien des Altertums*, Berlin – New York, De Gruyter, pp. 97-118.

—, NÜNLIST, Rene et BOWIE, Angus (2004) (éds.), *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative* I, Leiden – Boston, Brill.
—, et NÜNLIST, Rene (2007) (éds.), *Time in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative* II, Leiden – Boston, Brill.
—, (2012) (éd.), *Space in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative* III, Leiden – Boston, Brill.
KINDT, Tom et MÜLLER, H.-H. (2003) (éds.), *What is Narratology ? Questions and Answers Regarding the Status of a Theory*, Berlin-New York, De Gruyter.
LAVOCAT, Françoise (2016), *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil.
LÉVI-STRAUSS, Claude (1971), *Mythologiques* IV. *L'homme nu*, Paris, Plon.
MEISTER, Jan Christoph (2014), « Narratology », *in* HÜhn, P., J., Meister Ch., Pier, J. et Schmid W. (éds.), II, pp. 623–645 – repris *in The living handbook of narratology* – [en ligne]. Disponible sur : http://www.lhn.uni-hamburg.de/article/narratology
NIEDERHOFF, B. (2014), « Focalization », *in* Hühn, P., J., Meister Ch., Pier, J. et Schmid W. (éds.), I, pp. 197-205 – repris *in The living handbook of narratology* – [en ligne]. Disponible sur : http://www.lhn.uni-hamburg.de/article/focalization
— (2014), « Perspective/Point of View », *in* Hühn, P., J., Meister Ch., Pier, J. et Schmid W. (éds.), II, pp. 692-705 – repris *in The living handbook of narratology* – [en ligne]. Disponible sur : http://www.lhn.uni-hamburg.de/article/perspective-%E2%80%93-point-view
NÜNNING, Ansgar (2010), « Narratologie ou narratologies ? Un état des lieux des développements récents : propositions pour de futurs usages du terme », *in* PIER et BERTHELOT (éds.), pp.15-44. [Kindt, T. et Müller, H.-H. (éds.), 2003, pp. 239-275]
PIER, John (2003), « On the Semiotic Parameters of Narrative : A Critique of Story and Discourse », *in* Kindt, T. et Müller, H.-H. (éds.), pp. 73-97.
— (2013), « Les enjeux de la narrativité », texte présenté pour inaugurer le séminaire « Recherches contemporaines en narratologie », CRAL, EHESS, Paris, le 19.11.13.
— (2014), « Narrative Levels », *in* HÜHN, P., J., MEISTER Ch., PIER, J. et SCHMID W. (éds.), II, pp. 547-563 – repris *in The living handbook of Narratology* – [en ligne]. Disponible sur : http://www.lhn.uni-hamburg.de/article/narrative-levels-revised-version-uploaded-april-2014
PIER, John et BERTHELOT, Francis (2010) (éds.), *Narratologies contemporaines. Approches nouvelles pour la théorie et l'analyse du récit*, Paris, Editions des archives contemporaines.
PIER, John et GARCÍA LANDA, José Ángel (2008) (éds.), *Theorizing Narrativity*, Berlin – New York, De Gruyter.
PRINCE, Gerald (2003), « Surveying Narratology », *in* KINDT, T. et MÜLLER, H.-H. (éds.), pp. 1-16.
— (2006), « Narratologie classique et narratologie post-classique », *Vox Poetica.* – [en ligne]. Disponible sur : http://www.vox-poetica.org/t/articles/prince.html
— (2008), « Narrativehood, Narrativeness, Narrativity, Narratability », *in* PIER, J. et GARCÍA LANDA, J. Á. (éds.), pp. 19-27.
REVAZ, Françoise (2009), *Introduction à la narratologie. Action et narration*, Bruxelles, De Boeck – Duculot.
RICŒUR, Paul (1983), *Temps et récit* I, Paris, Seuil.
RYAN, Marie-Laure (2004), « Introduction », *in* Ryan, M.-L. (éd.), *Narrative Across Media. The Languages of Storytelling*, Lincoln-London, University of Nebraska Press, pp. 1-40.
— (2005), « Narrative », *in* Herman, D., Jahn, M. et Ryan M.-L. (éds.), pp. 344-348.
— (2007), « Toward a definition of narrative », *in* Herman (éd.), pp. 22-35.
SCHAEFFER, Jean-Marie (1989), *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?,* Paris, Seuil.

— (2010), « Le traitement cognitif de la narration », *in* PIER, J. et BERTHELOT, F. (éds.), pp. 215-231.
SCHMID, Wolf (2005), *Elemente der Narratologie*, Berlin, De Gruyter.
SHANG, B. (2011), « Plurality and Complementarity of Postclassical Narratologies », *Journal of Cambridge Studies,* 6, pp. 131-147.
STEINRÜCK, M. (1992), *Rede und Kontext. Zum Verhältnis von Person und Erzähler in frühgriechischen Texten*, Bonn, Rudolf Habelt.
STERNBERG, Martin, « Narrativity : From Objectivist to Functional Paradigm », *Poetics Today,* 31, pp. 607-659.
TODOROV, Tzvetan (1978), *Les genres du discours*, Paris, Seuil.

Du phénoménalisme au rationalisme : la notion de « relation » dans l'épistémologie freudienne

Jean-Jacques VINCENSINI
Université François Rabelais (Tours)

L'éventail est large des contenus assignés aux catégories de « structure » et de « relation » ainsi qu'aux notions synonymiques dont a hérité la théorie sémiotique. On pense, par exemple, à la « connexion », chère à Geoffroy Sainte-Hilaire et aux sciences étudiant l'organisation biologique, aux valeurs discriminantes des phonèmes conçues par la phonologie, sans oublier la vision morphogénétique, plutôt que logico-combinatoire, de l'idée de transformation propre à la tradition de la *Naturphilosophie* (avec les thèses de D'Arcy Thompson et de Goethe)[1].

Ces lignes s'intéresseront à l'expression partielle de cette généalogie dans l'œuvre de Sigmund Freud. La constitution de l'objectivité de la psychanalyse a été confrontée à une difficulté majeure : pour la physique, qui inspirait Freud, le donné initial étant un divers hétérogène, elle se doit de le réduire aux primitifs *a priori* mathématiques de l'espace, du temps et du mouvement ; mais pour les phénomènes qui concernent le langage, le symbolique et l'inconscient, comment effectuer cette réduction objectivante ? Pour répondre, je verrai tout d'abord comment la mutation de la conception freudienne du psychisme s'est faite dans le cadre historique et culturel de la révolution épistémologique opérée en Allemagne et en Autriche à la fin du XIXe siècle. La seconde perspective regardera la construction de la Métapsychologie comme une illustration démonstrative de l'objectivité rationnelle de Freud.

Le dessein principal de Freud a consisté à donner à ses propres observations cliniques en psychopathologie un fondement théorique rationnel, ce qui n'allait pas de soi. Parmi les *auctoritates* qui ont modelé la pensée du père de la psychanalyse quelques noms sont déterminants. La diversité de leurs approches témoignera de la tendance freudienne à l'« amalgame » ou à la synthèse théorique.

1. Influence d'Ernst Mach[2]

Dans le discours épistémologique germanique qui se formule dans la seconde moitié du XIXe siècle et au début du XXe siècle, un théoricien sort du lot et joue un rôle majeur : le positiviste autrichien Ernst Mach [3] (mort en 1916). Spécialiste de physique, de physiologie et de psychologie, Mach avait l'intention de mettre au jour une conception unique et homogène lui permettant de parler de ces trois disciplines. Une interprétation particulière des *Prolégomènes* de Kant avait permis à Mach de fonder son projet théorique sur cette conviction : seule la réduction de l'univers à un complexe de sensations rend possible un

[1] Pour ces questions, se référer aux ouvrages incontournables de Jean Petitot (1985, 1991, 1992).

[2] Pour ne pas être trop lacunaire, rappelons que, en 1882, Freud travaille au service de chirurgie de l'hôpital de Vienne. Il est nommé le 1er mai 1883 en psychiatrie, auprès de Theodor Meynert. Il poursuit alors des études histologiques sur la moelle épinière jusqu'en 1886, année où il rencontre Fliess, un médecin de Berlin qui poursuivait des recherches sur la physiologie et la bisexualité. Meynert se brouille avec Freud en 1889, à propos de la théorie de Charcot. Dans le texte de jeunesse de Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique* (écrit entre 1895 et 1896), l'influence de Meynert se manifeste dans l'emploi d'une terminologie physiologique qui montre que Freud était encore dominé par ses études sur le système nerveux.

[3] Auteur, notamment, de *La Mécanique. Exposé historique et critique de son développement* (1904), *La Connaissance et l'Erreur* (1908), *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique* (1996).

continuum psychophysique. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler la définition que Kant donne de la « nature » au début de son chapitre des *Prolégomènes* intitulé « De la question transcendantale capitale. Comment la science pure de la nature est-elle possible ? » : « La *nature* est l'*existence* des choses en tant que celle-ci est déterminée suivant des lois universelles » (Kant 1974, 62). Et Kant précise que l'expérience ne peut dégager ses lois ni nous apprendre que les choses doivent exister nécessairement ainsi et pas autrement. Ainsi l'expérience ne peut-elle jamais nous faire connaître les choses en soi. Impossibilité dont se saisit Mach à sa manière, et ses disciples à sa suite.

Mais revenons un peu en arrière. Entre 1890 et 1900, on le sait, le milieu viennois de la physique et de la philosophie des sciences était en ébullition. Les débats portaient essentiellement sur les conceptions mécanistes et matérialistes des phénomènes naturels. Mach était des principaux critiques de l'interprétation mécaniste (newtonienne) des phénomènes physiques. Cette critique inspirait son effort visant à renouveler les catégories de la physique traditionnelle en s'adossant à une épistémologie qui unisse l'énergétisme au sensationalisme pur. Devenu le théoricien de la nouvelle génération de psychiatres autrichiens, Mach traduisait en épistémologie leur pratique scientifique. Lorsque, en 1894, Breuer est élu membre correspondant de l'Académie des sciences, il a pour parrain Ernst Mach lui-même. Freud a bien étudié l'*Analyse des sensations et le rapport du physique au psychique,* en 1896, le plus philosophique des écrits de Mach de ces années-là. Plus tard, vers la fin de sa vie, Mach écrit une synthèse de philosophie des sciences sous le titre *Erkennis und Irrtum* (*Connaissance et erreur*). Freud s'est profondément assimilé cet écrit qui, paru en en 1905, devient un best-seller de philosophie des sciences en Allemagne[4]. Freud répètera jusqu'à la littéralité le texte de Mach alimentant ainsi une partie importante, mais non exclusive, on le verra, de sa propre épistémologie.

Que dit Mach dans *La Connaissance et l'erreur* ? Positiviste convaincu, Mach prévient clairement que « le pays du transcendantal lui est fermé » et que « ses habitants n'excitent nullement sa curiosité » (Mach 1908, 9). Plus largement, Mach refuse de parler en philosophe, lui qui est un savant. Mach dénonce la prétention du premier qui espère dégager des bases sûres pour fonder une conception générale et intangible du monde, une *Weltanschaung*. Le savant, de son côté, suit une « règle négative » qui vise à écarter les « pseudo-problèmes » et à considérer comme provisoires ses idées et ses principes les plus sûrs et les mieux fondés, toujours prêt à les modifier à la suite de nouvelles expériences. La réflexion de Mach porte sur les phénomènes, sur le matériel expérimental. L'expression est encore trop vague, il la précise ainsi : dans l'espace, les choses que je peux observer dépendent les unes des autres. Comme une aiguille par rapport à un aimant. Ce sont donc les « relations significatives » propres au matériel phénoménal – nous sommes au cœur du sujet – qui constituent l'objet d'étude des sciences. Conséquence ?

> Si nous excluons ce dont la recherche n'a aucun sens, nous n'en verrons apparaître que plus nettement ce que nous pouvons réellement atteindre par les sciences *particulières : toutes les relations et les différents modes de relations des éléments entre eux* découverts par l'observation et l'expérimentation. (Mach 1908, 25,29)

C'est Mach lui-même qui, dans la citation, souligne la thèse caractéristique de ce qu'un commentateur a appelé le « relationisme » courant des positivismes[5] (Assoun 1981, 82). Cette thèse conduit au sensationalisme. La prééminence accordée à la notion de « relation » invite tout naturellement à se demander comment se nouent ces dépendances ? C'est dans la réponse qu'est affirmé le primat de la sensation :

[4] Avec traduction française dès 1908.

[5] Pour Mach, l'axe du corps propre dessine, par sa limite spatiale, deux sphères, l'une externe (physique) et l'autre interne (psychique).

> Je puis ramener l'ensemble de mes perceptions physiques à des éléments qui actuellement ne sont plus décomposables (couleurs, sons, etc.). Ces éléments dépendent de circonstances extérieures à mon corps et de circonstances qui lui sont intérieures. Ce sont des *sensations* Ainsi j'ai décomposé, le physique, comme étant aussi les éléments du psychique. Le physique et le psychique contiennent donc des éléments communs et ne sont pas l'un face à l'autre. (Mach 1908, 22)

Pour Mach les relations joignent sensations et complexes de sensations, qui sont donc les seuls objets des études physiques et psychologiques. Dans l'univers il n'existe rien d'autre que des sensations et leurs connexions. Ainsi sont unifiées en un univers homogène de « relations », rationalité physique et rationalité psychique. C'est la raison pour laquelle il pense inutile de supposer une réalité inconnue, cachée derrière les sensations. En d'autres mots, l'existence des choses en soi *Dinge an sich* est écartée comme hypothèse infondée. La critique de la philosophie se fait sévère : « La monstrueuse et inconnaissable chose en soi, cachée derrière les phénomènes, est la sœur jumelle de la chose vulgaire » (Mach 1908, 23). Mach rejette ainsi l'idée kantienne fondamentale selon laquelle le matériel expérimental est soumis à la législation du concept.

Pour Mach, les deux problèmes, de la chose en soi insondable et du moi également impénétrable, sont de faux-problèmes. Comme un défi implicitement lancé à Freud, Mach écrira : « On cherche la relation réciproque des représentations changeantes dans l'espoir de saisir les phénomènes psychique » (Mach 1908, 24). Lorsque Freud dira que la psychanalyse trouve sa place dans la famille des *Naturwissenschaften*, à l'égal de la physique et de la chimie, dans la mesure où elle étudie la classe déterminée de phénomènes psychiques caractérisés comme inconscients, il répondra à Mach en mettant au jour l'homogénéité phénoménale de leurs relations, mais dans une direction singulière.

2. De Mach à Freud *via* Einstein

A partir de 1880, les idées philosophiques de Mach sont passées dans le bagage intellectuel de ses contemporains. Freud en fait partie. Parallèlement aux influences épistémologiques revendiquées, un épisode, mineur en apparence, le prouve. En 1911, Freud signe un manifeste lancé par Mach en faveur de la création d'une société pour la diffusion de la philosophie positiviste. Mais il n'est pas seul, d'où le détour dans lequel s'engage mon propos. Au bas de ce manifeste de 1911, en effet, le nom de Freud figure près de celui d'Albert Einstein, la deuxième *auctoritas* qu'il convient d'évoquer à la suite de celle de Mach. Einstein, qui, au même moment, déclenchait une véritable révolution dans la physique.

Le cadre philosophique machien des premières études d'Einstein est le même que celui dans lequel s'inscrivait Freud[6]. Le physicien, en effet, se présente explicitement comme un disciple de la méthodologie scientifique de Mach. Il le reconnaît dans une lettre adressée à l'auteur de *Die Mechanik in ihrer Entwicklung* :

> C'est le livre sur la mécanique [publié en 1883] que j'admire le plus. Vous avez eu une influence si puissante sur la jeune génération de physiciens que vos adversaires d'aujourd'hui eux-mêmes, Planck par exemple, seraient à coup sûr qualifiés de disciples de Mach par les physiciens de l'espèce qui prédominait il y a quelques dizaines d'années[7].

[6] En témoigne ce diagnostic rétrospectif du physicien Micheke Besso, confident d'Einstein, dans une lettre qu'il lui adresse en 1947 : « En ce qui concerne l'histoire des sciences, il m'apparaît que Mach a été la cheville ouvrière de tout ce qui s'est fait depuis cinquante ou soixante-dix ans. » Cité par Ernest Jones (1969, 149**)**.

[7] Lettre cité par Gerald Holton (1965, 107) dans « Où est la réalité ? Les réponses d'Einstein ».

Pour Einstein, Mach est, notamment, celui qui a le mieux mis en cause la mécanique newtonienne. A partir de 1900, leur correspondance nourrie expose le cheminement intellectuel qui conduit Einstein d'une conception positiviste de la science, à une philosophie de la science dont la base est le réalisme rationnel.

C'est autour de l'année 1905 qu'Einstein développe des arguments antipositivistes qui vont le démarquer nettement de la pensée de Mach. Le premier article d'Einstein sur la relativité, datant précisément de 1905, tire sa valeur non seulement de son élément empiriste-opérationnel, mais de son hardi postulat initial des deux hypothèses thématiques (concernant l'une la constance de la vitesse de la lumière et l'autre, de la relativité de tous les domaines de la physique), hypothèses dont il n'existait, dit-il « aucune confirmation empirique » (Holton 1965, 117). Dans une conférence donnée en 1933, Einstein précisera ainsi les rôles respectifs qu'il accorde à l'expérience et à la raison :

> En notre domaine, nous nous trouvons face à l'éternelle antithèse qui oppose les deux éléments inséparables de la connaissance, l'empirique et le rationnel. La structure du système est œuvre de raison ; les données empiriques et leurs relations mutuelles doivent trouver leur représentation dans les conclusions de la théorie. (Holton 1965, 97)

Durcissant sa position contre le primat de l'expérience et de la logique des relations, Einstein souligne « le caractère purement artificiel des concepts et principes fondamentaux de toute théorie scientifique » (Holton 1965, 118). Il critique donc la vielle conception, celle de Mach, selon laquelle

> les concepts et les postulats fondamentaux de la physique ne sont pas (…) des inventions de l'esprit humain, mais peuvent être déduits de l'expérience 'par abstraction', en d'autres termes, à l'aide de la logique. Il existe un gouffre béant, et que la logique ne saurait combler, entre l'expérience et la raison, aussi bien qu'entre l'univers de la perception sensible et l'univers objectif. (Holton 1965, 131)

Einstein défend donc l'idée d'un univers objectif, « réel », existant sous les phénomènes perçus par les sens. Dans un article consacré à Bertand Russel, Einstein, qui veut savoir non seulement « comment la Nature est faites (…) mais pourquoi la Nature est *ainsi* », met en garde contre la « néfaste crainte de la métaphysique, devant une ratiocination empiriste contemporaine ». Ce sont ces thèses que l'on regroupe sous le nom de « réalisme rationnel » et qui permettent au grand physicien d'envisager de résoudre la séparation qu'il « ressentait douloureusement entre réalité-de-l'expérience et réalité-de-l'Être » (Holton 1965,134,138, 135). D'où ces deux spectaculaires conclusions. Einstein tient « pour avéré que la pensée pure est capable d'appréhender le réel, comme les Anciens l'ont rêvé » et cette déclaration d'avril 1912 qui remet la conception machienne de « relation » à sa place : « Le système de Mach étudie les relations existant entre les données de l'expérience ; selon Mach, la science est la totalité de ces relations. Ce point de vue est faux et, en réalité ce que Mach a fait c'est d'établir un catalogue, et non un système » (Holton 1965, 128).

Je marque ici un bref arrêt avant de poursuivre le chemin. Le débat entre le positivisme expérimentalo-descriptif et le réalisme rationnel anime l'histoire de la réflexion scientifique. Les participants au Congrès *Greimas aujourd'hui : l'Avenir de la structure* sont bien placés pour le savoir. Fidèle à son héritage linguistique et structural, A. J. Greimas ne considérait pas le langage et les discours comme des systèmes de signes, mais comme des ensembles de structures élémentaires de signification. C'est ainsi que dans l' « Entretien avec A. J. Greimas sur les structures élémentaires de la signification », publié en 1976, il soutenait sa fidélité au « concept fondateur de *structure*, mais aussi (à) la nécessité de se débarrasser de la problématique du *signe*, principal obstacle aujourd'hui à tout progrès théorique » (Nef 1976, 19). Toutefois, le recours à la structure impose le respect de certaines conditions. Nous retournons au relationnisme positiviste. Car il faut notamment, dit Greimas, que les termes

structuraux « considérés comme des positions (…) soient interdéfinis de manière exhaustive. » Ce souci tend à éviter le risque que le sémioticien semble craindre par-dessus tout, que l'usage de la notion de structure distinctive ne « s'épuise en contemplations métaphysiques de la différence » (Nef 1976, 19). Dix ans plus tard, En 1986, Jean Petitot déplorait « l'influence exercée sur l'*épistémé* contemporaine par le positivisme et l'empirisme logique dans leur volonté dogmatique d'éradiquer la question ontologique de la théorie de la connaissance » (Petitot 1986, 26).

3. Vers la théorie métapsychologique

Ainsi éclairé, je peux venir plus près de mon propos : les racines épistémologiques de la métapsychologie freudienne. Elles s'enfoncent non seulement dans le sol des idées de Mach, mais dans la pensée d'Albert Einstein.

La lecture de Mach, c'est incontestable, a nourri le langage méthodologique de Freud. En premier lieu, comme l'auteur de *Erkennis und Irrtum*, Freud veut faire de la psychanalyse une science naturelle et non une philosophie qui prétendrait « fournir à elle seule une image du monde complète ». Science spécialisée, en tant que « psychologie abyssale » (Assoun 1976, 107)[8], elle ne prétend pas fournir une vision du monde globale et n'a donc rien d'une *Weltanschauung*. Conçue comme science empirique, elle rejette tous les éléments étrangers à son domaine d'activité, et « tente de résoudre les problèmes immédiats de l'observation, [et] s'avance en tâtonnant sur le chemin de l'expérience. » Freud ajoute que, différente d'un système philosophique, sa métapsychologie « supporte, aussi bien que la physique ou la chimie que ses concepts majeurs ne soient pas clairs, que ses présupposés soient provisoires et elle attend de son activité future une détermination plus rigoureuse de ceux-ci »[9]. L'inconscient est l'unité phénoménale sur laquelle s'est réglée la science psychanalytique. C'est cette unité, ou cet « objet », qu'atteint le chemin de l'expérience. C'est bien lui qui a rendu possible l'autonomie épistémique de la psychanalyse et qui lui a permis de se revendiquer comme *Naturwissenschaft.* A l'instar de toute science naturelle, celle de l'inconscient accepte que les processus dont elle s'occupe « sont en soi tout aussi inconnaissables que ceux des autres sciences, chimie ou physique »[10].

Précisons d'un mot l'importance du texte de Freud qui vient d'être cité, *L'Abrégé de psychanalyse*. Cette œuvre est la dernière de Freud (elle reste d'ailleurs inachevée à cause de sa mort, le 23 septembre 1939). Elle présente l'avantage d'offrir une mise au point et une synthèse de son œuvre avant de mourir. La question implicitement posée est, en l'occurrence, celle de la nature du « connaissable » et de l'« inconnaissable ». La réponse fait retourner au relationisme, si cher à Mach. Inscrit dans les pas de ce maître, Freud déclare que « le véritable début de l'activité scientifique consiste (…) dans la description des phénomènes, qui sont alors ensuite groupés, ordonnés et intégrés dans des ensembles» ou, autre traduction, « insérés dans des relations »[11]. Le mot à mot serait plutôt « liés » (pour *Zusammenhänge*). En effet, le texte allemand dit, à propos des phénomènes décrits **: «** *die dann weiterhin gruppiert, angeordnet und in Zusammenhänge eingetragen werden* » (Freud 2010c [1967, 216]). Or ces

[8] Voir, particulièrement dans ce livre, le chapitre « La philosophie comme *Weltanschauung* », (93-110).

[9] « Caractère de la psychanalyse en tant que science empirique », dans Freud (1995, 72). Idée identique : « Comme l'exemple de la physique l'enseigne de manière éclatante, même les 'concepts fondamentaux' qui ont été fixés dans des définitions subissent un constant changement de contenu. » Freud (2010c, 166-167).

[10] La citation complète, que l'on trouve, cette fois, dans l'*Abrégé de psychanalyse* est la suivante : « l'autre conception [la psychanalyse], selon laquelle le psychique est en soi inconscient, a permis de transformer la psychologie en une science de la nature comme n'importe quelle autre. Les processus dont elle s'occupe sont en soit tout aussi inconnaissables que ceux des autres sciences, chimie ou physique. » (Freud 2010a, 248).

[11] La première traduction vient de la *Métapsychologie* (Freud 2010b, 163). La seconde traduction est extraite de la *Métapsychologie*, (1968) Gallimard, coll. Idées, p. 11.

termes de « relations » ou de « liens » n'auraient qu'un sens vague ou banal si on ne les référait « directement au concept machien correspondant ». Il n'est donc pas surprenant que l'on ait pu considérer le relationisme comme la « base inexpugnable de la théorie psychanalytique » (Assoun 1981, 89).

Mais, la science que fonde Freud ne se limite pas à observer empiriquement le rapport entre des représentations. Sous l'influence de la pensée d'Einstein, Freud a évolué (même si les deux génies ne se rencontrent physiquement à Berlin qu'en 1926). On retiendra pour l'anecdote que leurs relations épistolaires montrent un Freud affecté par une pointe de jalousie : à la suite d'un premier contact avec Einstein, le 2 janvier 1926, le psychanalyste écrit : « Il a eu plus de chance que moi. Il a profité du soutien d'une longue série de prédécesseurs, à commencer par Newton, alors que j'ai dû m'ouvrir un chemin seul et pas à pas à travers une jungle enchevêtrée. Il n'est pas étonnant que mon sentier ne soit pas bien large et que je n'aie pas pu aller plus loin » (Jones 1969, 149). Quoiqu'il en soit, la théorie freudienne s'éloigne des thèses de Mach dans le sens d'une objectivité rationnelle.

Le relationisme impose de choisir les relations de départ, donc de limiter l'extension du donné observé. Confronté au même problème que Mach, Freud effectue un enrichissement remarquable en ne s'arrêtant pas au stade « phénoménologique ». La description et l'observation des relations premières le conduisent à faire l'hypothèse d'idées abstraites ou de lois pour rendre compte de l'ignorance dans laquelle peut laisser l'expérience. Un seul exemple. Freud, qui s'interroge sur « la nature proprement dite de l'état qui se révèle dans le ça par la qualité d'inconscient, dans le moi par celle de préconscient, » est conduit à se demander « en quoi la différence entre les deux réside-t-elle ? » La réponse est nette et sincère : « Eh, bien, nous n'en savons rien» (Freud 2010a, 253). Certes, la théorie doit reconnaître cet inconnaissable, on l'a dit ci-dessus. Mais c'est pour le contourner et, ainsi, découvrir son « objet » propre et les lois auxquelles il est soumis : « derrière toutes ces incertitudes se trouve un fait nouveau dont nous devons la découverte à la recherche psychanalytique. Nous avons appris que les processus dans l'inconscient ou dans le ça obéissent à d'autres lois que ceux dans le moi préconscient » (Freud 2010a, 253-254). La formulation de l'*Abrégé de psychanalyse* résume en quelques mots cette nouvelle façon de comprendre les phénomènes psychologiques :

> Si les concepts fondamentaux de la nouvelle science, ses principes (pulsions, énergie nerveuse, etc.) restent aussi indéterminée que ceux des autres sciences (force, masse, attraction) mais il est possible de fixer les lois auxquelles ils obéissent, de suivre intégralement sur de vastes distances leurs dépendances réciproques, et c'est cela que l'on désigne comme compréhension du domaine en question des phénomènes de la nature. (Freud 2010a, 248)

Cette obéissance ou cette soumission du matériel à l'idée théorique témoigne, par rapport au phénoménalisme de Mach, d'un déplacement majeur vers le rationalisme (d'origine kantienne). Au moment d'échafauder son édifice métapsychologique, Freud s'est éloigné du relationnisme phénoménologique et, proche des idées d'Einstein, s'applique à établir une analogie forte entre les *Grundbegriffe* – les « concepts de base » – métapsychologiques et leurs homologues physiques. En d'autres mots, la nécessité affirmée des *Grundbegriffe* fait éclater le cadre phénoménaliste de Mach puisque le matériel expérimental est soumis à la législation du concept – position kantienne fondamentale. La volonté affirmée de bâtir une théorie psychanalytique sur des lois similaires à la rationalité des sciences naturelles et de la physique s'illustrerait également par l'analyse du travail du rêve, telle que la présente l'*Abrégé*. Freud y met en lumière « les lois régissant le cours dans l'inconscient et en quoi elle se différencient des règles que nous connaissons dans la pensée vigile. Le travail du rêve est donc, pour l'essentiel, un cas d'élaboration consciente de processus de pensées préconscients. » La comparaison qui vient est éclairante : « les conquérants envahisseurs

[matériau inconscient] traitent le pays conquis non pas selon le droit qu'ils y trouvent, mais selon leur propre loi » (Freud 2010a, 257).

L'ambition d'ancrer rationnellement la psychanalyse théorique dans l'épistémologie de la physique se traduit par de nombreux emprunts. Les trois principes essentiels suivants en sont des exemples convaincants. La dynamique et la répartition quantitative des énergies ou des forces, tout d'abord [12]. Quant à la répartition quantitative de la libido et au principe de l'inertie, ils se traduisent par les principes freudiens de plaisir-déplaisir et de tendance à la stabilité[13]. Mais c'est la théorie des pulsions qui illustre le plus clairement la conception que se fait Freud de la dynamique des forces psychiques. Les pulsions se définissent, en effet, comme « les forces que nous supposons derrière les tensions de besoin du ça (...). Elles représentent les exigences corporelles posées à la vie de l'âme. » Nous avons appris, poursuit Freud, « que les pulsions peuvent modifier leur but (par déplacement), qu'elles peuvent aussi se remplacer les unes les autres, l'énergie d'une pulsion passant à l'autre » (Freud 2010a, 237). Le texte *Pulsion et destin des pulsions* confirme ainsi les caractères principaux de la pulsion : « sa provenance à partir de sources de stimulus à l'intérieur de l'organisme ; se survenue en tant que force constante ; (…) son irréductibilité par des actions de fuite » (Freud 2010c, 167). Ces excitations et ces tentatives de fuite qui règlent le destin des pulsions suscitent des dynamiques de conflits qui, on ne s'en étonnera pas, s'enracinent dans la sexualité des humains : « La seule chose qui peut nous faire avancer, ce sont des états de conflit et de révolte, lorsque le contenu du ça inconscient a la perspective de pénétrer dans le moi et jusqu'à la conscience, et que le moi se met de nouveau en position de défense contre cette irruption » (Freud 2010a, 255). On approche ainsi d'un élément central du travail psychanalytique, les névroses, « les seules à sembler accessibles aux méthodes psychologiques de nos interventions », écrit Freud au début du chapitre « Un échantillon de travail psychanalytique » (Freud 2010a, 277-289). Il y précise que la souffrance des névrosés s'origine dans « des *dysharmonies* quantitatives » dues à « l'action réciproque des dispositions apportées avec soi et des expériences vécues accidentelles » (Freud 2010a, 277). En conséquence, c'est la pulsion et sa force névrotique conflictuelle – et non plus la sensation de Mach – qui permettent l'homogénéité du psychique et du physico-biologique. Il est donc légitime d'écrire que l'objectivité rationnelle, indigente chez Mach, s'est fondée sur le *Grundbegriff* de pulsion pour faire émerger la magistrale construction de la métapsychologie.

Autre principe fondamental : l'appareil psychique est spatialement étendu [14]. Cette affirmation a de lourdes conséquences, toujours débattues. Car cette spatialité fournit les bases organiques et biologiques sur lesquelles a voulu s'édifier la psychanalyse. En effet, l'appareil psychique, que composent trois étendues – le Ça, le Moi et le Surmoi (selon la seconde topique, élaborée en 1923) – se trouve dans le cerveau [15]. Freud reconnaît ignorer son

[12] Cet énergétisme, Freud tenait à le rattacher aux sciences de la nature : « Nous faisons l'hypothèse, comme d'autres sciences de la nature nous en ont donné l'habitude, qu'une sorte d'énergie est active dans la vie de l'âme (…). Nous croyons reconnaître que l'énergie nerveuse ou psychique existe sous deux formes, l'une facilement mobile, l'autre liée. » (Freud 2010a, 253-254).

[13] Dans *Le Problème économique du masochisme* (1924), Freud affirme que « le principe qui domine tous les processus animiques » est un cas particulier de « la tendance à la stabilité ». C'est pourquoi la psychanalyse a « attribué (…) à l'appareil animique la visée de réduire à néant la somme d'excitation affluant vers lui. » (Freud 1992, 11).

[14] « Notre hypothèse d'un appareil psychique spatialement étendu, (…) nous a mis en situation d'édifier la psychologie sur des fondations semblables à celles de n'importe quelle autre science de la nature, par ex. la physique. » *Ibid.*, p. 294. Encore : « La spatialité pourrait bien être la projection de l'extension de l'appareil psychique. Au lieu des conditions *a priori* de notre appareil psychique selon Kant. La psyché est étendue, n'en sait rien. » (Freud 1995, 320).

[15] Pour comprendre son matériel expérimental, Freud a besoin, on l'a dit, de nouveaux concepts et, comme il l'écrit dans *Pulsions et destins des pulsions*, « de maintes présuppositions compliquées pour nous laisser guider dans l'élaboration du monde phénoménal psychologique». La plus importante « est de nature biologique, elle

fonctionnement. En effet le cerveau produit la vie psychique, d'une part, et ce qui, de l'autre, entraîne les activités de conscience, mais, écrit-il, « Tout ce qui se trouve entre les deux nous est inconnu » (Freud 2010a, 233). Ce creux suppose l'existence d'un inconscient : « L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité. *Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur* » écrit Freud dans *l'Interprétation des rêves* (Freud 1967, 520)[16].

Ainsi, troisième principe, se met en place la double égalité : conscient = phénomène ; inconscient = objet présumé « réel ». Ce dernier conduit de nouveau à l'héritage kantien : « L'hypothèse psychanalytique de l'activité d'âme inconsciente nous apparaît (…) comme la continuation de la correction que Kant a apportée à notre conception de la perception externe. » dit la *Métapsychologie*. En conséquence, « de même que Kant nous a avertis de ne pas négliger la conditionnalité subjective de notre perception et de ne pas tenir notre perception pour identique au perçu connaissable, la psychanalyse exhorte à ne pas mettre la perception de conscience à la place du processus inconscient, lequel est son objet. » (Freud 2010b, 211). La révolution copernicienne doit également avoir lieu dans la théorie du psychisme puisque « tout comme le physique, le psychique n'a pas besoin non plus d'être en réalité comme il nous apparaît » (*ibid*). Contre Mach et avec Einstein, donc, Freud s'attache à « découvrir, derrière les propriétés (qualités) de l'objet directement donné par la perception, quelque chose d'autre, dépendant moins de notre réceptivité de nos organes sensoriels et se rapprochant davantage de ce qu'on présume être l'état des choses réel »[17].

4. De l'énergétisme au transformisme (Lamarck et Goethe)

A côté de l'influence de Mach et d'Einstein, il faut faire une place à celle du mouvement de la *Natuphilosophie* sur les conceptions freudiennes de la notion de « relation ».

Il arrive à Freud de plagier sans vergogne Ernst Haeckel (mort en 1919) qui, pour la première fois, a vulgarisé ses idées dans *Generellen Morphologie* (1866) puis dans l'*Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* (1868). Mais, plus profondément, les racines de l'influence de la *Naturphilosophie* s'enfoncent dans la pensée de Goethe, l'auteur de la théorie de l'*Urpfanze*, de la plante primitive, et de l'ouvrage, la *Métamorphose des plantes*. On sait que ce livre a décidé Freud à s'inscrire en faculté de médecine. Autour des années 1915-1917, Freud pense et écrit sa *Métapsychologie* en pleine « fermentation transformiste » (Assoun 1981, 208). C'est à cette époque que Freud souhaite écrire avec Ferenczi un ouvrage sur la relation de la psychanalyse avec le naturalisme de Lamarck, le fondateur du transformisme[18]. Dans sa *Philosophie zoologique* et son introduction de l'*Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* (de 1815 à 1822), Lamarck avait développé une théorie fondée sur deux principes : la complexification croissante de l'organisation des êtres vivants sous l'effet de la dynamique interne propre à leur métabolisme ; leur diversification ou spécialisation en espèces, à la suite de l'adaptation à leur milieu, de leur comportement ou de leurs organes.

Ces thèses fondées sur le couple prototype-transformation inspirent Freud. On pense aux schèmes, sorte d'*Urgrundbegriffe*, comme le coït parental ou la séduction. Freud les trouve à

---

travaille avec le concept (…) et s'énonce : le système nerveux est un appareil auquel est impartie la fonction d'exercer les *stimuli* qui lui parviennent, de les ramener à un niveau aussi bas que possible. » (Freud 2010c, 165-166).

[16] C'est Freud qui souligne. Ce creux justifie la nécessité d'une approche spécifique de l'inconscient, distincte de l'approche psychologique, qui a pour objet le conscient.

[17] « Ce dernier lui-même, nous n'espérons pas l'atteindre. » (Freud 2010a, 294).

[18] Jones rappelle que, à la fin de l'année 1916, « Freud lui [à Ferenczi] envoya rapidement un plan de travail, ajoutant qu'il était occupé à lire la *Philosophie zoologique* de Lamarck. » (Jones 1969, 354-355).

l'origine des discours des névrosés où ils sont composés comme des fantasmes originaires (*Urphantasien*) au même titre que les grands complexes, constitutifs et « déclencheurs » si je puis dire, Œdipe, castration, *etc.*. Il est possible, déclare Freud dans la 23e des *Leçons pour introduire à la psychanalyse* que « tous les fantasmes qu'on nous raconte dans l'analyse (…) aient été jadis, aux temps originaires (*Urzeiten*) de la famille humaine, réalité, et qu'en créant des fantasmes, l'enfant comble seulement, à l'aide de la vérité historique, les lacunes de la vérité individuelle »[19]. Comme nouveaux exemples du couple prototype-transformation, j'ajoute ces noyaux de modification que sont les deux pulsions fondamentales, *Eros* et *Thanatos* et aux quatre destins « transformateurs » des pulsions sexuelles (le renversement dans le contraire, le retournement dans la personne propre, le refoulement et la sublimation). Je pense encore aux types d'action ou d'émotions humaines qui sont « les prototypes véritables de la relation de haine [qui] ne sont pas issus de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation », comme on peut le lire dans *Pulsions et destins des pulsions* (Freud 2010c, 183).

Deux observations serviront de conclusion.

Dans le fil de ce qui vient d'être écrit, Jean Petitot, dans *Morphologie et esthétique*, observe que « le concept de morphologie, initialement inspiré de l'organisation biologique, est devenu un concept opératoire pour l'ensemble des disciplines sémio-linguistiques » (Petitot 2007, 74). On devrait ajouter qu'il l'est également pour la théorie psychanalytique.

La seconde observation retourne aux relations entre Einstein et Freud. Le psychanalyste le reconnaît : « Einstein n'avait aucune compréhension de la psychanalyse ». En mai 1939, par exemple, le physicien avait écrit à Freud cette lettre à première vue peu laudative :

> J'admire tout spécialement cette œuvre, comme d'ailleurs tous vos écrits, d'un point de vue littéraire (…). J'ai toujours regretté que pour un profane qui n'a pas l'expérience des malades, il soit difficile de se faire un jugement sur la valeur définitive des conclusions de vos écrits. Mais, après tout, ceci est toujours le cas pour les réalisations scientifiques. L'on doit s'estimer satisfait lorsqu'on est en mesure de saisir la structure des pensées scientifiques. (Jones 1969, 276-277)

Au-delà de son ignorance, ou de son scepticisme vis-à-vis de la clinique freudienne, Einstein soulignait l'essentiel : la capacité de dégager la « structure » de la pensée scientifique quand elle est confrontée à un objet insaisissable. J'espère avoir montré que, chez Freud, la mise au jour de cette structure s'est faite grâce à une réinterprétation originale de la notion de « relation », engendrée par le parallélisme entre rationalité psychologique et rationalité physique, sur les traces de Mach, d'une part, d'Einstein, de Lamarck et Goethe, de l'autre.

Références bibliographiques

ASSOUN, Paul-Laurent (1976), *Freud, la philosophie et les philosophes*, Paris, PUF.
— (1981), *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Paris, Payot.
FREUD, Sigmund (1967), *L'interprétation des rêves*, traduction I. Meyerson, Paris, PUF.

[19] *Œuvres complètes* (2000), PUF, vol. XIV, « Les voies de la formation du symptôme », p. 384-385. Regardons le *Vocabulaire de la psychanalyse* : Laplanche et Pontalis (1967, 157) y considèrent ces *Urphantasien* comme des « structures fantasmatiques typiques (vie intra-utérine, scène originaire, castration, séduction) que la psychanalyse retrouve comme organisant la vie fantasmatique, quelles que soient les expériences personnelles des sujets ; l'universalité de ces fantasmes s'explique, selon Freud, par le fait qu'ils constitueraient un patrimoine transmis phylogénétiquement. ». Ils observent que le terme de *Urphantasien* apparaît dans les écrits de Freud en 1915. On peut lire, en effet, dans *Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique* : « Ces formations de la fantaisie, celle de l'observation du commence sexué parental, celles de la séduction, de la castration et d'autres, je les appelle fantaisies originaires. » *Œuvres complètes,* vol XIII (p. 314).

— (1992), *Le Problème économique du masochisme* (1924), *Œuvres complètes,* vol. XVII, Paris, PUF.
— (1995), « Caractère de la psychanalyse en tant que science empirique », dans *Résultats, idées problèmes,* vol. II, Paris, PUF.
— (2010a), *Abrégé de psychanalyse,* dans *Œuvres complètes,* vol. XX, Paris, PUF.
— (2010b), *Métapsychologie*, dans *Œuvres complètes,* vol. XIII, Paris, PUF.
— (2010c), *Pulsions et destins des pulsions, Œuvres complètes,* vol XIII, Paris, PUF. [1967*, Triebe und Triebschicksale, Gesammelte Werke,* vol. X, Francfort, Fischer Verlag]
HOLTON, Gerald (1967), « Où est la réalité ? Les réponses d'Einstein », dans MAHEU, René, *et alli* (éds.), *Science et Synthèse* [Exposés et débats du colloque international organisé par l'Unesco, Paris, 1965], Paris, Gallimard.
JONES, Ernest (1969**)**, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* vol. III, Paris, PUF.
KANT, Emmanuel (1974), *Prolégomènes à toute métaphysique future* (1783), trad. J. Gibelin, Paris, Vrin.
LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, Jean-Bertrand (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse,* Paris, PUF.
MACH, Ernst (1904), *La Mécanique. Exposé historique et critique de son développement*, trad. E. Picard Librairie scientifique A. Hermann [1883, *Die Mechanik in ihrer Entwicklung. Historisch-kritisch dargestellt*,]
— (1908), *La Connaissance et l'Erreur*, tr. fr. M. Dufour, Paris, Flammarion. [1905, *Erkenntnis und Irrtum*].
— (1996), *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, trad. F. Eggers (e.a.), Nîmes, Jacqueline Chambon. [1900, *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*]
NEF, Frédéric (1976) (éd.), *Structures élémentaires de la signification,* Paris, Complexe.
PETITOT, Jean (1985), *Morphogenèse du sens¸ I. Pour un schématisme de la structure*, Paris, PUF.
— (1991), *La Philosophie transcendantale et le problème de l'objectivité*, Paris, Osiris.
— (1992), *Physique du Sens*. *De la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*, Paris, CNRS.
— (2007), *Morphologie et esthétique*, Paris, Maisonneuve et Larose.

Narration et argumentation
Retour sur l'analyse du discours en sciences sociales

LTTR 13[1]
Université de Liège

1. Les typologies dans le domaine du langage

Nous posons ici la question de la typologie dans le domaine des sciences du langage, en partant du constat, que nous allons étayer, qu'elle est inévitable, car elle revient toujours, quoiqu'elle apparaisse souvent, dans le même temps, difficile.

Pour étayer ce constat, nous proposons un bref tour d'horizon des essais de typologie, en mettant l'accent, d'une part, sur des réticences formulées par les typologues eux-mêmes à l'égard du projet typologique, et d'autre part, sur l'hétérogénéité de ces typologies.

Les résistances et réserves sont bien lisibles dans les écrits des figures majeures qui se sont essayées à l'exercice de la classification des textes. Bakhtine (1984, 266-267) soulignait déjà « qu'on serait tenté de penser que la diversité des genres du discours est telle qu'il n'y a et ne saurait y avoir un terrain commun pour leur étude » et insistait sur le fait qu'il « n'y a pas lieu de minimiser l'hétérogénéité extrême des genres du discours et la difficulté qui en résulte lorsqu'il s'agit de définir le caractère général de l'énoncé ». De Todorov à Havránek ou encore Adam, la difficulté de l'exercice classificatoire n'aura de cesse d'être soulignée.

Toutefois, cet exercice apparaît comme une étape nécessaire – car il faut bien désigner les objets dont on traite et les qualifier face à d'autres objets –, même si la tâche paraît complexe voire impossible à mener, tant les critères qui président à la catégorisation peuvent varier en fonction des cadres et visées disciplinaires, d'une part, et, d'autre part, en fonction de la nature des données langagières, textuelles ou sociales qui sont envisagées.

Afin d'illustrer la variété des typologies, il nous semble utile de commencer par une synthèse des *formes de regroupement* qui ont été proposées – parfois conjointement – en science du langage et de préciser la nature des critères utilisés.

Les typologies recourent globalement à quatre formes de regroupement, que l'on nommera respectivement « classifications situationnelles », « classifications fonctionnelles », « classifications thématico-compositionnelles » et « classifications modales ».

1. Les *classifications situationnelles* s'intéressent aux conditions de production des textes et aux contextes dans lesquels ils se déploient. Au niveau de généralité le plus haut, il s'agit d'identifier les pratiques sociales qui déterminent les *discours* (par exemple, le discours littéraire, juridique, politique, etc. chez Rastier 1989 ; Malrieu et Rastier 2001). Cette approche fut notamment celle de l'école tchèque de stylistique fonctionnelle : s'appuyant sur les idées développées dans les travaux du cercle de linguistique de Prague dès 1929, elle a proposé une supra-catégorisation des formes textuelles reposant sur la situation de production. Havránek (1932), pour prendre un exemple fameux, distingue quatre fonctions principales de la langue standard, correspondant à des contextes d'usage (*la conversation*, *la discussion technique de tous les jours*, *la communication technique théorique* et *l'esthétique*) et il les associe à quatre « dialectes fonctionnels » : le conversationnel, celui du travail journalier, le scientifique et le poétique. On observera que cette perspective

[1] NdE : Lttr 13 (prononcer Lettre 13) est un auteur collectif qui réunit Sémir Badir, Stéphane Polis et François Provenzano, enseignants-chercheurs à l'Université de Liège (Belgique).

trouve un écho direct dans les travaux anglo-saxons qui placent au centre de leur préoccupations la notion de « registre » (voir e.g. Biber 1988 ; Biber & Conrad 2009) : à côté de la variation dialectale (géographique) et sociolectale, des formes expressives particulières sont appelées par les contextes discursifs individuels et varient en fonction de ces derniers. A un niveau plus spécifique, les classifications situationnelles peuvent proposer des généralisations reposant sur des paramètres affectant les instances du schéma communicationnel : présence ou non de destinataires (monologue vs dialogue) et nombre de ceux-ci, communication directe ou indirecte, orale ou écrite.

2. Les *classifications fonctionnelles* reposent essentiellement sur l'identification de la (ou des) *fonctions* communicatives et/ou illocutoires des textes. La figure tutélaire de Karl Bühler, avec ses trois fonctions du langage (la fonction *expressive*, la fonction *représentationnelle* et la fonction *appellative*), est généralement revendiquée par les tenants de cette approche. On en prendra ici pour exemple, dans le domaine de la traductologie, l'influente typologie de Reiss (1981, 124-125) qui repose explicitement sur une analogie avec le modèle de Bühler. Ce modèle propose une classification des textes en trois *types* en fonction du critère suivant : « [*w*]*hich basic communicative form is realized in the concrete text with the help of the written text ?* ». Si la créativité de la composition et la dimension esthétique domine, il s'agit du *type expressif* ; si la communication de contenu est centrale, du *type informatif* ; si ce qui importe est d'appeler le lecteur à agir (persuasion, ordre, demande), du *type opératif*. Entre ces trois types idéaux se laissent répartir les *texts varieties* (Fig. 1 ; *cf.* Chesterman 1989,105).

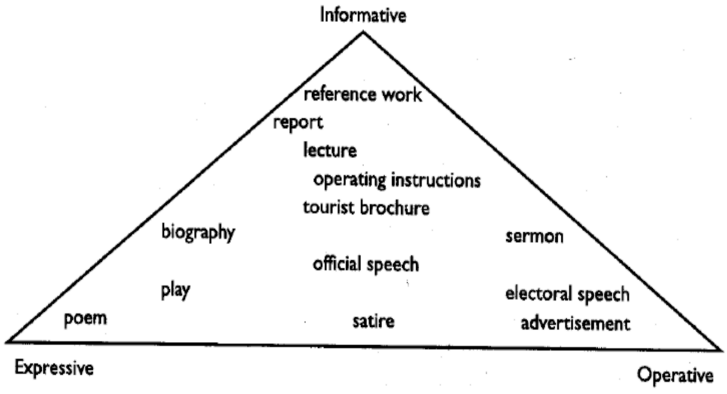


Figure 1. Les sortes de textes distribués selon leur fonction communicative

3. Les *classifications thématico-compositionnelles* sont le pendant des classifications situationnelles : elles reconnaissent la primauté des conditions de production des discours, mais ne catégorisent pas les textes en fonction de ces dernières, s'intéressant aux régularités thématiques, stylistiques et compositionnelles dans les textes. Bakhtine est assurément le modèle de ce type d'approche qui fleurit dans l'analyse des genres textuels :

> [c]es énoncés reflètent les conditions spécifiques et les finalités de chacun de ces domaines, non seulement par leur contenu (thématique) et leur style de langue, c'est-à-dire par le choix des moyens linguistiques lexicaux, phraséologiques et grammaticaux, mais avant tout par leur construction compositionnelle. Ces trois éléments (contenu thématique, style et construction compositionnelle) fusionnent indissolublement dans le tout que constitue l'énoncé, et chacun d'eux est déterminé par la spécificité de la sphère de la communication (trad. revue dans Adam 2011, 23).

Rastier (1989) propose une reformulation de cette approche thématico-compositionnelle des genres (de la parole) « à la Bakhtine ». Il faut souligner que c'est probablement ici que la typologie s'affiche le plus nettement comme une activité métalinguistique : on ne classe

pas des *données*, mais des *construits*, en tâchant d'expliciter tous les paramètres de leur construction.

4. Les *classifications modales* reposent sur l'identification de principes – ou modes – macro-compositionnels ; Adam (2011, 7) parle de « forme de mise en texte ». Ce principe classificatoire est notamment utilisé par le stylisticien slovaque Mistrík (1997), qui distingue trois modes principaux (voir Ferenčik 2004) : le *descriptif*, l'*argumentatif* et le *narratif* (d'autres modes, comme l'explicatif ou l'informationnel sont parfois utilisés). Ces modes ne sont généralement pas considérés comme mutuellement exclusifs, mais l'un d'entre eux peut être reconnu comme gouvernant les autres au sein d'un texte (Adam 1997, 669 ; 2011, 9, parle de « mode dominant de textualisation »), bien que certains passages puissent relever d'autres modes (Adam 1997, et déjà 1992, situe les faits de régularités dits *récit*, *description*, *argumentation*, *explication*, et *dialogue* à un niveau d'analyse inférieur à l'unité globale du texte, qu'il propose d'appeler *séquentiel*).

Ce rapide survol des formes de regroupement montre à suffisance les indécisions concernant *la nature des données* concernées par la typologie textuelle ainsi que le *poids des pré-catégorisations* dont sont a priori porteuses ces données : éléments lexicaux et marques grammaticales, modes de composition, fonctions communicatives ou illocutoires de textes entiers, discours, pratiques et situations sociales peuvent à l'envi être utilisés dans les typologies textuelles. Comme le soulignait Michel Foucault :

> ces découpages – qu'il s'agisse de ceux que nous admettons, ou de ceux qui sont contemporains des discours étudiés – sont toujours eux-mêmes des catégories réflexives, des principes de classement, des règles normatives, des types institutionnalisés : ce sont à leur tour des faits de discours qui méritent d'être analysés à côté des autres (Foucault 1969, 33).

En outre, dans la pratique des typologues, les différentes formes de regroupement distinguées par commodité ci-dessus sont régulièrement convoquées conjointement dans l'établissement de *taxinomies hybrides* (voir en ce sens la distinction entre styles *simplex* et *complex* par Hausenblas 1972). Cela se traduit notamment par des indécisions terminologiques concernant les termes et méta-termes utilisés pour désigner ces regroupements (ainsi que les articulations entre ces termes et méta-termes), y compris au sein d'un même champ disciplinaire : types, genres, sortes, formes, modes, registres, formations, styles renvoient à des conceptualisations non-stabilisées de l'activité typologique. *Genre*, par exemple, s'est imposé comme terme typologique à partir des *Genres du discours* de Todorov (1978), mais il suppose une extension par rapport à un usage antérieur qui était limité au domaine littéraire.

Sur le plan méthodologique, les essais typologiques en sciences du langage ont en commun d'être des mélanges d'induction (généralisation tentant de regrouper un empirique hétérogène) et de spéculation (ou théorisation faible).

2. Un essai typologique en sémiotique

A cet égard, l'essai typologique de Greimas dans *Sémantique structurale* offre une exception relativement précoce. Il s'agit cette fois d'une modélisation (ou théorisation forte) qui n'est pas à vérifier mais à appliquer.

MODÈLES / MANIFESTATION	fonctionnels	qualificatifs
pratique	technologiques	scientifiques
mythique	idéologiques	axiologiques

Figure 2. Typologie des micro-univers selon Greimas (1966, 128)

On reviendra sur cette modélisation. Pour l'instant, nous ne voulons que préciser sa place dans le projet de *Sémantique structurale*. En fait, il semble qu'elle soit un passage obligé, c'est-à-dire sans valeur en soi mais nécessaire dans le développement de la théorie. En effet, elle précède la présentation d'une méthode d'analyse qui ne prétend pas valoir pour tous les types textuels mais seulement pour les textes relevant du « modèle fonctionnel mythique », c'est-à-dire pour les « idéologies » que représentent, notamment, les contes populaires.

Or, à cet essai de modélisation typologique, la sémiotique n'a pas donné suite. Et non seulement cette modélisation n'a, à notre connaissance, été reprise nulle part[2], mais, qui plus est, la méthode d'analyse développée dans *Sémantique structurale*, dite « modèle actantiel », bientôt reprise (avec des reformulations) sous l'appellation de schéma narratif, sera bientôt appliquée à d'autres types de textes que les seules « idéologies ». C'est l'hypothèse bien connue du tout narratif.

3. L'analyse du discours en sciences sociales

L'illustration la plus éloquente de cette extension d'application se trouve dans l'ouvrage dirigé par Greimas et Landowski, *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, paru en 1979[3] (soit en même temps que la première édition du *Dictionnaire*). Eloquente, elle l'est pour deux raisons. D'abord, le schéma narratif s'y trouve effectivement appliqué tous azimuts, précisément sur un corpus qui échappe *a priori* à la figurativité narrative. Par ailleurs, reconnaissant une série de difficultés d'application, les contributeurs au volume doivent faire face à une certaine « résistance des textes ». Cette résistance « s'organise », si on peut dire, autour de la notion d'argumentation.

En effet, l'indécision qui parcourt le volume semble être celle du niveau de profondeur auquel situer respectivement le principe de narrativité et le « faire persuasif » et, partant, l'indécision des rapports hiérarchiques qu'entretiennent ces deux dimensions constitutives du discours de savoir : la figuration de la « quête de savoir » n'est-elle qu'une « mise en scène » de surface qui recouvre une structure où c'est le sujet épistémique qui s'argumente en tant que tel, ou bien le « programme pragmatique » du « faire persuasif » s'inscrit-il comme l'un des jalons du grand récit de la science ?

Face à ces indécisions, plusieurs stratégies sont possibles. La plus évidente consiste à considérer le discours argumentatif comme l'un des « adjuvants » du sujet épistémique, dont les manifestations « éparpillé[es] » constitueraient un « discours rhétorique généralisé » :

> (…) n'importe quel métadiscours renvoie aussi à d'autres MD [métadiscours], ou à soi-même, dans le but, rhétorique, d'appuyer ses propres affirmations. Les techniques utilisées sont les mêmes (…). Dans une perspective actantielle […] ce seront autant d'adjuvants ou d'opposants dont l'énonciateur MD a besoin au cours de son argumentation (…). Nous allons considérer par la suite les différents gestes rhétoriques de l'énonciateur comme faisant partie d'un discours rhétorique généralisé R, éparpillé dans les autres types de discours qui constituent MD (…). (S. Alexandrescu, « La critique littéraire : métadiscours et théorie de l'explication », *in* Greimas et Landowski 1979, 211-212)

On peut aussi considérer que le sujet du discours de savoir est toujours syncrétique, dans la mesure où il « ne cesse de faire varier le 'lieu d'où il parle' » (A. J. Greimas et E. Landowski, « Introduction », 1979, 25), et condense illusoirement en un seul scripteur des statuts qui sont tour à tour celui du chercheur qui raconte sa découverte, du scientifique qui justifie sa recherche, du citoyen qui persuade de l'opportunité de la science elle-même. Le schéma

[2] A part chez Jean-Marie Floch (2002) qui utilise cependant les micro-univers sémantiques comme des articulateurs du carré sémiotique, et non comme des outils typologiques.

[3] Dorénavant, les citations des textes qui composent cet ouvrage collectif seront référencées de la manière suivante : initiale du prénom, nom, titre du texte entre guillemets, numéro de page.

actantiel fournit alors toute la sophistication terminologique nécessaire pour décrire ces jeux de dédoublement, dont on perçoit cependant bien qu'ils peinent à conserver l'unité de l'hypothèse du tout narratif :

> Programme cognitif et programme pragmatique s'articulent au point où un même acteur assume simultanément les rôles actantiels de sujet réalisé d'un faire cognitif et de donateur d'un /vouloir/ (régi par le savoir précédemment acquis) à l'intention d'un acteur collectif, le donataire, sujet virtuel d'un *faire juste*, positivement valorisé. (J. Geninasca, « Interpréter, persuader, transformer », Greimas et Landowski 1979, 101).
>
> Le sujet épistémique I est ici le destinateur d'une nouvelle communication, dans laquelle il assume la position d'un sujet du faire persuasif, dont l'objet, ainsi que le destinataire, sont différents de ceux de la première communication. (…) [Le sujet épistémique II possède] une compétence qui lui est attribuable en tant qu'énonciataire et qui lui permet (…) de reconnaître la finalité de l'argumentation à partir de la disposition générale du discours […] : c'est alors une compétence proprement narrative (…). (J.-M. Floch, « Communication ou manipulation ? », Greimas et Landowski 1979, 185).
>
> (…) le sujet discourant occupe ainsi une position « stratégique » qui lui permet de « manipuler » ses « interlocuteurs » en vue de l'accomplissement du programme de base que représente la mise en œuvre de la « science générale » des activités intellectuelles. Tout se passe en définitive comme si ce discours « non-figuratif » possédait, pour ce qui est de son énonciation, deux niveaux : un niveau qui est bel et bien en fait figuratif (…) et un niveau non-figuratif, celui d'une manipulation où l'énonciateur fait réaliser par les différents sujets leur part respective du développement de la « science générale ». (J.-M. Floch, « Communication ou manipulation ? », *in* Greimas et Landowski 1979, 191-192).

On voit par cette dernière citation que le principe de narrativité bute à l'endroit où le discours des Humanités ne se réduit pas à un algorithme d'opérations de savoir plus ou moins artificiellement « mises en récit », mais appelle constamment un discours réflexif qui inscrit l'interaction épistémique dans un rapport, toujours un peu impur, à la Science et à la Société. Ce rapport engage des sujets qui débordent inévitablement l'immanence du texte narratif.

> En étant ainsi placée dans le circuit social, l'histoire ne devient-elle pas l'objet d'un autre programme ? / Si la tâche d'organisation a pu être décrite comme une suite d'opérations, les éléments mêmes à organiser, les lieux sur lesquels s'attarde le faire de l'historien sont dépendants d'un ultime personnage que l'on peut désigner comme la « société ». (…) L'histoire n'est plus seulement l'objet du discours de l'historien, elle est aussi l'objet, en quelque sorte, d'un discours « social ». (J.-Cl. Giroud, « Apologie pour l'historien », *in* Greimas et Landowski 1979, 138-139).

Greimas lui-même avait bien identifié cette impureté du discours du savoir en Humanités, toujours tendu entre l'idiolectal et le sociolectal :

> L'examen du texte de Georges Dumézil a permis de nous faire une idée quant aux rapports complexes qu'entretient le discours de la recherche, qui tend à tout prix – ruse et vocation en même temps – à se faire passer pour un discours objectif et sociolectal dont le sujet serait un actant à la fois collectif et quelconque et où le chercheur-locuteur ne serait que l'acteur délégué, avec le discours de la découverte, nécessairement personnalisé, mais inscrit, nous avons pu l'entrevoir, dans un algorithme sous-jacent qui le régit en sous-main. Relations paradoxales entre le discours social qui n'arrive pas à cacher ses attaches à l'énonciateur singulier qui le produit et le discours individuel qui se laisse guider par une finalité qui le dépasse. (A. J. Greimas, « Des accidents dans les sciences dites humaines », *in* Greimas et Landowski 1979, 60).

On peut d'ailleurs se demander si le choix d'un corpus de textes non seulement « non figuratifs », mais en outre peu régis par des procédures formelles de démonstration, ne visait pas à interroger le statut même de la discipline sémiotique. Quoi qu'il en soit, le volume montre bien que, chez l'historien, l'historien de l'art, le politologue, l'anthropologue, le philosophe ou le critique littéraire, la « quête de certitudes » porte en elle une série d'« interrogations sur le sens de la recherche », et se donne volontiers aussi sous la forme d'un « discours d'interprétation ». Les trois positions qui organisent les différentes contributions au volume apparaissent en effet davantage comme des pôles théoriques que

comme des corpus empiriques purs de tout mélange. Le discours des sciences sociales, se demandent les auteurs, serait-il « apparemment tenu de reformuler toujours à nouveau son 'commencement' (par un retour sans relâche à ses propres conditions de possibilité et fondements), avant que de 'fonctionner' et de 'produire' sur le mode algorithmique » (Greimas et Landowski, « Introduction », 1979, 11) ? Et cela reflèterait-il un état de « crise » de ces disciplines, dont le discours résisterait ainsi à une analyse sémio-narrative classique attentive aux seules manifestations du *faire*[4] ? Convient-il de faire un partage entre les discours de savoirs selon la manière dont ils investissent la syntaxe narrative, comme y invitent Greimas et Landowski ?

> (…) la position et le statut assignés au destinateur en tant qu'*instance épistémique* vont nous fournir un critère supplémentaire pour la distinction des types (ou sous-types) de discours : *discours de la découverte* d'une part, toutes les fois où la fonction de destinateur tendra à s'objectiver en une figure distincte de celle du sujet discourant, *discours du questionnement* réflexif d'autre part, lorsque le sujet énonciateur se fera son propre destinateur. (Greimas et Landowski, « Introduction », 1979, 19).

De ce fait, la question typologique, un temps submergée, refait surface, mais *incidemment* : seulement en fonction du problème que représentent les « mélanges » : mélanges de narratif et d'argumentatif, qu'aucune théorie ne prévoit, et en tout cas pas la théorie sémiotique standard, puisqu'on a vu que la distinction ici proposée ne résistait guère à son application.

4. La sémiotique face à la tradition rhétorique

Si nous admettons de prendre du recul par rapport au projet sémiotique de la fin des années 1970 - début des années 1980, et si nous interrogeons le postulat selon lequel la narrativité serait le principe organisateur de tout discours, il vient facilement à nos yeux que la pertinence de la question typologique trouve à se renforcer de par l'existence de deux traditions concomitantes d'analyses de textes, dont les centres d'intérêts, distincts, consacrent le partage entre narration et argumentation. Ces deux traditions disciplinaires sont la sémiotique et la rhétorique.

Ici, toutefois, nous voudrions observer une pause dans notre investigation de la question typologique afin de considérer pour lui-même ce partage entre sémiotique et rhétorique, partage qui rapproche deux disciplines autant qu'elle les éloigne et amène donc à leur comparaison. De fait, il nous paraît évident que la sémiotique et la rhétorique, non seulement ont des projets qui avancent en parallèle (c'est-à-dire sans trop se regarder l'une l'autre), mais que ces projets présentent des similarités à la fois méthodologiques et épistémologiques. Enfin, cette pause est loin d'être inutile, puisque nous allons y trouver un moyen de reprendre la question typologique à nouveaux frais.

D'un point de vue méthodologique, la sémiotique et la rhétorique proposent chacune une analyse hiérarchisée : pour la sémiotique, en trois (au moins trois) paliers (le second étant souvent décrit comme « narratif ») ; pour la rhétorique, en cinq étapes logiques, dont les trois premières (*inventio, dispositio, elocutio*) sont homologables aux trois paliers sémiotiques. De fait, dans les deux cas, la hiérarchie de l'analyse est le reflet de la génération du discours et non pas de sa génétique.

D'un point de vue épistémologique, la sémiotique et la rhétorique, quoique leurs analyses portent sur des textes (ou sur des transcriptions textuelles du discours oral), prévoient l'élargissement de l'application des concepts d'analyse en amont et en aval des textes. En

[4] Au passage, on peut noter que le seul représentant de l'école de Greimas, par ailleurs contributeur au collectif de 1976, qui ait vraiment poursuivi la voie d'une sémiotique du discours de savoir en Humanités, est Jean-François Bordron qui s'est précisément détourné du modèle d'une sémiotique de l'action au profit d'une attention à « la dimension iconique des recherches spéculatives » (voir Bordron 2016, 74).

amont, il existe une narration / argumentation dans le « monde sensible » (Greimas) / dans le « réel » (Perelman). En aval, la narration et l'argumentation sont également applicables à l'interprétation, par le lecteur ou par l'auditoire. C'est ce que développent déjà Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca en 1958 dans leur *Traité de l'argumentation*. Mais c'est surtout ce que thématise explicitement, à un niveau qui est précisément celui de l'épistémologie, Paul Ricœur dans *Temps et Récit* (1983) avec la théorie de la triple *mimèsis*. Cette théorie entend montrer que l'objet que *configure* la méthode d'analyse dans les textes, est *préfiguré* en amont dans le monde réel et *refiguré* en aval dans l'expérience symbolique (notamment esthétique).

En croisant les deux exigences, la méthodologique avec l'épistémologique, une place se dessine comme centrale, au carrefour de ces croisements. Cette place est celle des principes de discursivité, telles la narration et l'argumentation.

	Palier des « structures élémentaires de la signification »	
Moment des préfigurations de la discursivité dans le monde réel	Palier-moment des configurations syntaxiques de la discursivité	Moment des refigurations de la discursivité dans l'expérience symbolique
	Palier du discours	

Figure 3. La discursivité, à la croisée des paliers de l'analyse et des moments de la médiation discursive

A quoi ces concepts doivent-ils de se trouver au centre, au même centre, de deux traditions disciplinaires ? Pour répondre à cette question, nous apporterons l'encadrement épistémologique suivant, qui est celui de la sémiotique structurale : comme il paraît naturel (et du reste théoriquement fondé) que les structures élémentaires de la signification sont multiples, comme il paraît non moins évident qu'au troisième palier d'analyse on trouve une diversité de figures et de thèmes discursifs, il est raisonnable, sémiotiquement raisonnable, de postuler que le palier intermédiaire ne comporte pas un seul modèle, fût-il celui du schéma narratif, mais que s'y trouve également une *multiplicité différenciée* de modèles. De quoi au juste est faite cette multiplicité ? Notre proposition, largement fondée sur les lectures de la théorie sémiotique existante, est que ce palier intermédiaire soit celui des *conditions de discours*, ou, si l'on préfère, des *discursivités*. Si l'on voulait s'assurer de la monosémie des termes employés, on parlerait mieux, en place des termes de narration et d'argumentation, de *narrativité* et d'*argumentativité*. L'argumentativité, non moins que la narrativité, constitue un principe d'organisation du discours, donnant lieu à des « fonctions » ou, comme nous préférons dire, des *gestes discursifs*[5] articulant la signification des textes en composantes syntaxiques supérieures au seuil de la phrase (et, de ce fait, indépendantes du plan de l'expression).

L'un des bénéfices à tirer de la comparaison entre sémiotique et rhétorique, c'est qu'on trouve dans le croisement des paliers méthodologiques et des moments épistémologiques une justification pour les mélanges, jusque là théoriquement injustifiés (et injustifiables dans l'hypothèse sémiotique du tout narratif).

Un principe organisateur peut être subordonné à un autre selon le moment qui lui donne sens. Ainsi, un discours peut recevoir une préfiguration marquée par l'argumentativité, une configuration narrative, et une refiguration à nouveau dominée par un principe argumentatif. C'est le cas, par exemple, de nombreuses publicités : nul doute qu'elles reposent sur une

[5] *Cf.* Lttr 13 (2016).

préfiguration fortement argumentative, qui envisage notamment les destinataires comme des cibles à atteindre et inventorie les meilleures stratégies pour y parvenir ; en configuration cependant, les publicités adoptent volontiers une mimésis narrative, dans la mesure où elles traduisent les « lieux » argumentatifs en un programme de transformations réglées, où interviennent des actants très figurativisés ; enfin l'expérience de réception de ces publicités pourra quant à elle reconnaître prioritairement l'entreprise persuasive qui la sous-tend, plutôt qu'être sensible à la dynamique narrative qu'elle met en place[6]. Dans tous les cas, le texte lui-même ne peut se présenter que sous la forme d'un « mélange », dans la mesure où, quelle que soit l'option configurative qui oriente sa mise en discours, d'une part elle porte trace du moment de préfiguration, d'autre part elle anticipe avec plus ou moins de bonheur le moment de refiguration.

Pour reprendre cette fois l'exemple des discours de savoirs en Humanités, on peut considérer que la tension problématique dont rendait compte l'ouvrage collectif de Greimas et Landoswki s'explique par une difficulté à envisager ces discours prioritairement selon tel moment plutôt que tel autre. Reprenons par exemple l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss, analysé par Jacques Geninasca. Celui-ci reconnaissait d'entrée de jeu : « De par la nature et la complexité de son organisation textuelle, l'*Essai sur le don* semble devoir échapper à toute entreprise systématique susceptible d'en montrer la cohérence et la raison discursives » (J. Geninasca, « Interpréter, persuader, transformer », Greimas et Landowski 1979, 71). Cette raison est cependant trouvée, par Geninasca, dans la seule narrativité, puisqu'il propose de voir le « savoir scientifique moderne » selon Mauss « sous la forme d'un programme complexe articulant trois PN (programmes narratifs), informatif, interprétatif et persuasif » (*ibid.*, 76). Or, la complexité du texte de Mauss invite précisément à multiplier les principes de discursivité dont il relève. On peut en effet considérer que, en préfiguration, la narration est subordonnée à l'argumentation (on peut imaginer que Mauss a trouvé son *motus scribendi* dans un souci d'agir sur le monde tel qu'il le percevait), ou à la description (si l'on considère que son travail trouve sa source dans un ensemble de connaissances rassemblées sur le fonctionnement des sociétés primitives). On peut en outre considérer que la narration devient prégnante en configuration, si l'on s'avise que l'énonciateur du texte maussien est en effet davantage un narrateur qu'un pur sujet épistémique — sans pour autant, bien sûr, que disparaissent toute trace d'argumentativité ou de descriptivité. On peut enfin, au fil de l'histoire des réceptions multiples qu'a connues ce texte, mesurer la variété des refigurations qu'il a pu susciter, elles-mêmes plus ou moins orientées par tel ou tel principe général de discursivité.

Ainsi, les mélanges ne sont pas des entorses, des exceptions ou des difficultés posées à un modèle qui n'admettrait qu'un seul principe de discursivité : ils sont au contraire le produit empiriquement normal d'un modèle théorique qui reconnaît la variété des gestes à travers lesquels un discours se conçoit et se lit.

5. Typologie des discursivités : une proposition théorique

Nous terminons cette intervention par un retour sur la modélisation typologique de Greimas (voir Fig. 2), que nous sommes désormais en mesure de reformuler. Si cette modélisation concerne, comme nous le pensons, des *principes d'organisation du discours*, alors les critères syntaxiques doivent prendre le pas sur les critères sémantiques.

Telle est bien la distinction posée entre « fonctionnel » et « qualificatif », que Greimas calque de manière quasi transparente sur la distinction syntaxique entre *prédicat d'action* et

[6] On pourrait aussi imaginer pour ce même exemple que la reconfiguration obéit à un principe encore différent de l'argumentation ou de la narration, lorsqu'on reçoit un discours publicitaire comme une simple *description* d'un état du monde, ou lorsqu'on y voit l'expression esthétique d'une subjectivité créatrice. Nous y reviendrons

prédicat d'état. Nous proposons ici de généraliser la proposition de Greimas en distinguant deux types de prédicats : les *prédicats dynamiques*, d'une part, essentiellement tournés vers l'action, et les *prédicats statiques*, d'autre part, essentiellement liés aux *états* et *qualités*.

En revanche, nous ne retenons pas la distinction sémantique proposée par Greimas entre isotopie pratique et isotopie mythique. Nous suggérons de la remplacer par une autre distinction, de nature elle aussi syntaxique, et lui substituons un critère concernant le *sujet*, partant du raisonnement que la relation qui se noue entre sujet et prédicat est probablement la plus stable parmi toutes les théories de la syntaxe. Ce sujet peut être envisagé tantôt comme prédiquant (c'est-à-dire énonçant, embrayé, dominant) et exerçant par conséquent le contrôle sur la prédication, tantôt il sera prédiqué (énoncé, débrayé, dominé) et n'exercera point ce dernier.

Abandonnant les termes abstrus (et prudents sans doute pour cette raison même) de Greimas, nous cherchons par le biais de ces critères syntaxiques à rendre compte des discursivités les plus consensuelles parmi les typologies modales exposées ci-dessus (§1) : la *narration*, l'*argumentation* et la *description*.

La modélisation se présente alors de la manière suivante[7] :

PRÉDICAT / SUJET	Prédicat dynamique (action)	Prédicat statique (état/qualité)
Prédiqué	argumentation	description
Prédiquant	narration	

Figure 4a. Proposition de modélisation des discursivités

Le sujet prédiquant est central dans la narration ; il exerce le contrôle sur l'agencement des prédicats ; il organise le discours d'un point de vue qui n'est pas lexical (et si ce n'est pas lexical, c'est donc syntaxique). Dans l'argumentation et dans la description, le sujet se conçoit en revanche comme prédiqué (effacé devant la rationalité ; énoncé, débrayé, dominé). On songera ici d'abord aux démonstrations mathématiques et aux descriptions dictionnairiques, les argumentations et descriptions « ordinaires » relevant souvent des mélanges.

La modélisation offre alors encore une case à remplir. Il nous semble qu'elle pourrait l'être par une forme de discours peu prise en compte par les essais typologiques précédents, à savoir la poésie. Pour être plus précis, la case à remplir le sera par la *lyrique* (qui est à la fois plus, notamment à cause de la chanson, et moins que la poésie).

Une modélisation complétée est ainsi proposée :

PRÉDICAT / SUJET	Prédicat dynamique (action)	Prédicat statique (état/qualité)
Prédiqué	argumentation	description
Prédiquant	narration	lyrique

Figure 4b. Typologie modélisée des discursivités

En combinant les apports théoriques de deux modèles que nous avons présentés — celui des moments (de préfiguration, configuration et refiguration) et celui de la typologie des discursivités —, nous aboutissons ainsi à une possibilité renouvelée de typologie *des discours*, qui rende cette fois raison des moments de préfiguration et de reconfiguration qui qualifient immanquablement toute existence sociale d'un texte. En appliquant la variété des types de discursivité à chacun des moments de la genèse logique d'un discours, on aboutit à une variété de soixante-quatre scénarios ou de séquences logiquement possibles (par exemple : description en préfiguration, argumentation en configuration, narration en refiguration) qui,

[7] Pour la justification de la répartition de ces formes de discursivité, voir Badir (2013).

lorsqu'ils sont stabilisés dans une communauté sémiotique donnée, peuvent être lus comme des genres normés (64, ou moins).

Références bibliographiques

ADAM, Jean-Michel (1992), *Les Textes : types et prototypes*, Paris, Nathan.

ADAM, Jean-Michel (1997), « Genres, textes, discours : pour une reconception linguistique du concept de genre », *in Revue belge de philologie et d'histoire* 75/3, Bruxelles, Persée, pp. 665-681.

ADAM, Jean-Michel (2011), *Genres de récits. Narrativité et généricité des textes*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.

BADIR, Sémir (2013), « Les intersémiotiques », *Estudos Semioticos* 9-1, pp. 1-12, [en ligne]. Disponible sur : http://www.revistas.usp.br/esse/article/view/61241 (consulté le 19 juillet 2017).

BAKHTINE, Mikhaïl (1984), *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.

BIBER, Douglas (1988), *Variation across Speech and Writing*, Cambridge, University Press.

BIBER, Douglas et CONRAD, Susan (2009), *Register, Genre, and Style*, Cambridge, Cambridge, University Press.

BORDRON, Jean-François (2016), *Le Discours spéculatif. Approche sémiotique*, Limoges, Lambert Lucas.

CHESTERMAN, Andrew (1989), *Readings in Translation Theory*, Helsinki, Finn Lectura.

FERENČIK, Milan (2004), *A Survey of English Stylistic*, University of Prague, PhD.

FLOCH, Jean-Marie (2002), *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF.

FOUCAULT, Michel (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

GREIMAS, Algirdas Julien et LANDOWSKI, Eric (1979) (éds.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette.

HAUSENBLAS, Karel (1972), *Výstavba jazykových projevů a styl*, Praha, AUC.

HAVRÁNEK, Bohuslav (1932), « Úkoly spisovného jazyka e jeho kultura [the task of the standard language and its culture] », *in* Havránek B. et Weingart M. (éds.), *Spisovná čeština a jazyková kultura*, Prague, Melantrich, pp. 32-84.

LTTR 13 (2016), « Figures de l'énonciation. Les gestes discursifs du savoir », *in* Biglari A. et Salvan G. (éds.), *Figures en discours*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.

MALRIEU, Denise et RASTIER, François (2001), « Genres et variations morphosyntaxiques », *Traitement automatiques des langues*, vol. 42, 2, Cachan, Hermès-Lavoisier, pp. 548-577.

MISTRÍK, Jozef (1997), *Štylistika*, 3e éd, Bratislava, SPN.

PERELMAN, Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (1958), *La Nouvelle Rhétorique - Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles.

RASTIER, François (1989), *Sens et Textualité*, Paris, Hachette.

REISS, Katharina (1981), « Type, kind and individuality of text. Decision making in translation », *in Poetics Today* 2/4, pp. 121-131.

RICŒUR, Paul (1983), *Temps et Récit*, Paris, Seuil.

TODOROV, Tzvetan (1978), *Les Genres du discours*, Paris, Seuil.

Greimas et la linguistique

François RASTIER
CNRS-INaLCO, Paris

En paraphrasant Lacan, on pourrait affirmer qu'il n'y a pas de sémiotique, au sens où il n'y a pas de petites économies ; en d'autres termes, la sémiotique serait partout chez elle dans les sciences de la culture.

Mais l'est-elle en linguistique ? Définir la linguistique comme la sémiotique des langues lui imposerait de drastiques révisions, en premier lieu celle de la tradition logico-grammaticale qui s'est bâtie sur une sémiotique restreinte, généralement implicite et restée sommaire.

Sur ce point, l'histoire intellectuelle de Greimas est fort révélatrice, si l'on en juge par les questions qu'elle suscite. Comment le linguiste Greimas est-il devenu sémioticien ? S'il sembla à certains un transfuge, pourquoi ne peut-il être considéré comme un rénégat ? Enfin, si la sémiotique, du moins dans la tradition saussurienne dont Greimas se réclame, fut une extension de la linguistique, quelle est ou devrait être son action en retour sur cette discipline ?

1. L'œuvre et le corpus de Greimas

Sans être éclatée, l'œuvre de Greimas s'est divisée en courants distincts, dont chacun a connu des tournants. Aussi s'est-elle prêtée à des lectures partielles, ce qui explique des prélèvements : par exemple, en Italie, me disait un éminent sémioticien italien, on commence à *Du Sens* (*Sémantique structurale* étant jugé trop technique et trop linguistique) et l'on finit à *De l'imperfection*. Ce propos pourrait être élargi, car dans la variété du corpus, chacun semble faire son choix à sa guise.

Cependant, la principale collectivité académique reste celle des sémioticiens et les linguistes demeurent en retrait. Cette réception inégale n'autorise pas à postuler deux Greimas, le linguiste et le sémioticien, car il faudrait en reconnaître ou en inventer bien d'autres : mieux vaut restituer l'unité de son parcours et les contradictions qu'il laisse transparaître.

La publication récente du recueil *Le Sens en exil* (Greimas 2017) complète opportunément le corpus disponible, notamment par les lignes directrices précisées dans les entretiens donnés en lituanien et traduits en français pour la première fois. Comme on ne peut plus se satisfaire d'évoquer son projet sémiotique en général, une objectivation du corpus greimassien reste nécessaire, en premier lieu pour l'établir dans ses différents genres, pour graduer ses degrés d'authenticité, etc. Une numérisation serait bienvenue, d'autant plus que Greimas est un des précurseurs théoriques de la linguistique de corpus.

Une raison complémentaire pourrait être de favoriser le travail de deuil : si la personne a fait l'objet d'une introjection collective, comme en témoigne la vidéo *Mehr Licht* qui recueille aujourd'hui maints témoignages commémoratifs, l'œuvre appelle une étude philologique et herméneutique – et bien entendu linguistique et sémiotique.

Comme une discipline qui ne saurait pas lire ses textes fondateurs serait condamnée, l'étude du corpus greimassien s'impose, non seulement par scrupule philologique, mais parce qu'au delà des souvenirs, elle ménagera la distance critique qui permettra, espérons-le, de discerner les impasses avérées des orientations injustement abandonnées.

2. Greimas « avant Greimas »

De fait, homme de passions, il s'est enthousiasmé pour la lexicologie, dès ses premières recherches sur les substrats celtiques dans les toponymes du Grésivaudan, puis dans sa thèse sur le vocabulaire de la mode en 1830 (soutenue en 1948). Dans la décennie 1945-1955, Greimas est ainsi un lexicologue militant : par exemple, lisant l'ébauche de la thèse de Barthes sur Michelet, il lui conseille vivement de convertir ce travail en étude lexicologique.

Avec Georges Matoré, il publie *La méthode en lexicologie* (deux tomes, 1948-1950), ouvrage ambitieux qui fit longtemps référence et qui entendait restituer par le vocabulaire la totalité d'une culture. On y trouve des réseaux sémantiques tout à fait présentables, quinze ans avant les premiers réseaux de l'Intelligence artificielle. Il a approfondi ce thème dans ses écrits sur les corpus informatiques qui ont contribué au projet du Trésor de la langue française (1962), dans le chapitre inaugural de *Sémantique structurale* (notamment sur l'analyse du mot *tête*), dans son *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIVe siècle* (1968) ; dans l'article Sémiotique de *l'Encyclopédie Larousse* (1974) ; dans *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (avec Joseph Courtés, 1979). Son dernier livre enfin n'est autre que le *Dictionnaire du moyen français* (avec Teresa Mary Keane, 1992).

Ainsi, l'étude du lexique, tant par la lexicologie que par la lexicographie qui en dérive, aura été de fait la principale constante de sa vie scientifique. Elle a même modelé la présentation et peut-être l'élaboration de sa théorie sémiotique elle-même. La question crique de Ricœur à propos du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, « *pourquoi un dictionnaire ?* » pourrait trouver ainsi l'ébauche d'une réponse. En effet, pour Greimas, la sémiotique est un métalangage, constitué par une terminologie propre, dont la circularité vertueuse du dictionnaire assure en quelque sorte la cohérence, et revêt en même temps une fonction didactique.

Par leur continuité et leur abondance, les travaux de Greimas sur le lexique constituent de fait, au moins quantitativement, l'essentiel de son œuvre, ce qui engage à relativiser ou à préciser ses images les plus notoires. Comment cenpendant passer du lexique à la théorie du texte, puis à une sémiotique générale voire universelle ? Trois évolutions convergentes semblent l'avoir permis.

a) L'ambition de la tradition saussurienne dont Greimas se revendique va bien au-delà du lexique. Dans *L'actualité du saussurisme*, un de ses textes programmatiques les plus aboutis, il écrit en 1956, quarante ans après le décès de Saussure :

> Si la conciliation des linguistiques – structurale et historique – est possible, c'est bien dans le domaine des recherches visant l'exploration de la dimension historique de l'espace linguistique qu'elle se produira. (…) D'autre part, on commence à comprendre, depuis l'étude lumineuse de R. Jakobson, *comment la structure linguistique peut être saisie dans son développement historique* : il suffit pour cela d'assouplir la conception par trop mécanisée de la forme linguistique et d'introduire, à la place du postulat d'équilibre structurel, la notion plus souple de « tendance à l'équilibre », ou plutôt, dirions-nous, de « tendance au déséquilibre », le progrès historique consistant toujours dans la création de nouvelles structures dysfonctionnelles.
>
> L'interpénétration des méthodes structurales et historiques est d'ailleurs plus avancée qu'on ne le pense généralement, et des linguistes « historiens » tels que Benveniste ou Wartburg paraissent souvent, dans certaines de leurs analyses, plus fidèles à l'esprit, sinon à la lettre, de F. de Saussure qu'un « synchroniste » intransigeant comme l'est, par exemple, J. Vendryès. Un examen méthodologique plus poussé, se situant dans les cadres épistémologiques plus généraux, requiert la collaboration des deux familles de linguistes. Il suffirait que la linguistique structurale accepte comme point de départ la nécessité de comprendre le devenir historique de la langue ; que les linguistes historiens renoncent à leur parti pris et reconnaissent l'utilité de *l'instrument méthodologique* forgé par le structuralisme. Une

> linguistique enrichie, structurale et historique à la fois, en sortirait, justifiant ainsi sa place à l'avant-garde des sciences de l'homme (Greimas 1956, 203)[1].

Ici, Greimas se situe nettement dans la tradition de la linguistique historique et comparative : loin d'être considéré comme synchroniste ou anhistorique, le structuralisme devient l'organon pour décrire les évolutions historiques. Alors que la dualité entre sychronie et diachronie reste fondamentale pour l'ensemble des sciences de la culture, cette leçon fut toutefois oubliée, notamment en sémiotique, même greimassienne.

b) La linguistique historique et comparative prend pour objet la description des cultures, et *Du sens en exil* révèle ce que Greimas a peut-être compris comme sa véritable mission, quasiment héroïque, mais restée inaperçue en France jusqu'à la parution de *Des dieux et des hommes,* en 1985 :

> Il a fallu que je rencontre des gens comme Dumézil, pour pouvoir m'intéresser disons scientifiquement si on peut dire à ce phénomène et chercher disons à réaliser ce que j'avais promis à Benveniste et à Dumézil, c'est-à-dire de décrire la mythologie lituanienne, parce que comme c'est un peuple indo-européen, alors la mythologie lituanienne est comparable à la mythologie grecque, romaine, irlandaise, pour constituer la mythologie comparée indo-européenne[2].

Cette mythologie lui semble partie prenante de la « culture nationale », par laquelle il définit la politique elle-même qui selon lui a pour fonction de « promouvoir la culture nationale comme système de valeurs » (Greimas 2017, 139).

Ce nationalisme culturel ne saurait être qualifié d'identitaire, car il demeure dans le cadre comparatiste ; il ne surprend pas chez un résistant contraint à l'exil de son pays demeuré sous occupation jusqu'en 1991, et où il fut longtemps présenté comme un « linguiste français ».

Les études de mythologie lituanienne, dont le public international ne connaît encore qu'une partie, jouent peut-être pour Greimas le même rôle caché que les *Nibelungen* pour Saussure. Plus généralement, la linguistique historique et comparée était et reste inséparable des études de mythologie : par exemple, Bréal avait fait sa thèse sur Hercule et Cacus. Cela éclaire l'intérêt constant de Greimas pour l'anthropologie et l'ethnologie, voire son compagnonnage avec Lévi-Strauss – qui l'a soutenu sur le plan institutionnel.

c) Greimas confiait dans un entretien : « quand je suis arrivé chez vous, en Turquie, je n'étais déjà plus lexicologue, mais je n'avais pas encore de méthode plus sûre à vous proposer et je pensais qu'une pratique lexicologique était utile. En effet, elle permet de se poser correctement des questions et même de dépasser la lexicologie. Pendant mon séjour en Turquie, j'ai continué donc mes réflexions sur cette nouvelle façon d'aborder les problèmes de la signification, qui est devenue depuis la sémantique » (Greimas 2017, 36) (Il fait apparemment allusion à sa *Sémantique structurale*).

En fait, au milieu des années 1950, voulant formaliser le vocabulaire artistique au XVIIIe siècle français, Greimas a rencontré des obstacles épistémologiques pour définir les champs sémantiques, si bien qu'en 1971, il affirmait crûment : « la lexicologie ne peut pas être validée, et (…) il faut la jeter à la poubelle de l'histoire pour passer à la sémantique » (Arrivé et Coquet, 325). Ce dépit allait nous le verrons favoriser une extension de ses recherches.

[1] Dans le premier numéro des *Cahiers de lexicologie* (1959) Greimas voudra de même concilier dans une « étroite collaboration » les visées des « diachroniciens-historiens » et des « synchroniciens-structuralistes ».
[2] Entretien avec Francesca Piolot, *France Culture*, 14 février 1989.

d) Greimas opérera une transition vers les textes en collaborant avec deux proches amis lexicologues et lexicographes, Pierre Guiraud et Bernard Quemada. Ce dernier fonde d'abord en 1956 à Besançon un Centre pour l'Etude du Vocabulaire Français (CEVF), puis dirige à Nancy l'Institut National de la langue française, qui pour élaborer un dictionnaire de référence, le Trésor de la langue française, recueille et exploite un corpus de textes informatisés.

Greimas concrétise alors ses réflexions dans ces projets d'ingénierie linguistique, notamment pour ce qui concerne le repérage et l'analyse fine des unités sémantiques. Toutefois, cette entreprise dépasse selon lui la lexicologie et se propose « la description complète d'une grande civilisation dans la totalité de ses signes linguistiques et dans son histoire » (Greimas 1959, 50).

Ainsi, dès la fin des années 1950, Greimas aura-t-il été l'un des pionniers de la linguistique de corpus, trouvant dans les textes une conciliation entre son projet lexicologique et son ambition culturaliste.

3. La sémantique générale comme projet sémiotique

Sémantique interprétative *comme épreuve principale*. – Dans ce livre majeur, Greimas a terrassé le dragon morphosyntaxique et la grammaire étriquée qui entravent la linguistique. L'ouvrage reprend sinon le programme du moins le titre de l'étude de Hjelmslev *Pour une sémantique structurale* (1957), mais tient compte des travaux sur corpus (chez Guiraud), de l'analyse sémique développée pour la traduction automatique par Pottier dès 1962, enfin du structuralisme de Lévi-Strauss, qui préside à sa relecture de Propp.

Mais surtout Greimas y dépasse la sémantique lexicale par un double mouvement : en deça du lexique, il analyse en sèmes les contenus des morphèmes lexicaux ou grammaticaux ; au-delà, il systématise une analyse narrative et thématique des textes. Le concept original d'isotopie réunit l'en-deça et l'au-delà des mots, en définissant des récurrences d'unités microsémantiques qui permettent de rendre compte de phénomènes textuels.

Dans le cours de *Sémantique structurale*, on va ainsi de la sémantique lexicale vers la sémiotique ou sémantique textuelle : alors que la sémantique structurale européenne restait pour l'essentiel une sémantique lexicale, l'originalité de *Sémantique structurale* est ainsi de la relier à une théorie du texte. Hjelmslev, dès 1943, avait déjà théorisé l'unité de tous les paliers de complexité linguistique susceptibles d'une description homogène.

Partant d'une lexicologie componentielle, le parcours suivi par Greimas va du mot (en l'occurrence *tête*), à la théorie de l'isotopie et à l'analyse narrative puis thématique (sur Bernanos). Certes le lien reste à certains égards problématique – comme la cohérence de l'ensemble, qui s'apparente par bien des aspects à un recueil d'articles ; mais le programme reste stimulant [3].

La sémiotique textuelle. De fait, dans cette période, l'extension de la sémiotique hors des langues et du langage restait discrète. Greimas dirige en 1968 un numéro de *Langages* sur la gestualité, mais il faudra attendre longtemps pour qu'il évoque la musique dans un entretien, et que paraissent les deux brefs articles qu'il a consacrés à l'image (Greimas 1984 et 1993).

Aussi, la sémiotique greimassienne allait-elle connaître ses plus grands succès dans le domaine de l'analyse des textes littéraires (déjà privilégiés dans *Sémantique structurale* avec l'ouvrage de Tahsin Yücel sur Bernanos) (Greimas 1972 et Chabrol 1973). Enfin, en 1976, le *Maupassant. La sémiotique du texte* marque l'acmé de ses travaux en sémantique textuelle.

[3] Voyant que je poursuivais le programme de la sémantique structurale, certains ont estimé que j'étais plus greimassien que Greimas ; cette critique m'a toujours semblé un compliment.

Non seulement il répondait là au *S/Z* de Barthes, paru trois ans auparavant et lui aussi consacré à une nouvelle littéraire (le *Sarrazine* de Balzac), mais il déployait les instruments analytiques exposés dans *Sémantique interprétative*. A partir d'une réflexion sur le lexique, il avait d'une part transposé, généralisé et étendu la notion d'accord syntaxique entre grammèmes pour l'appliquer à l'accord sémantique entre lexèmes, accords ou plutôt récurrences optatives qui peuvent s'étendre bien au-delà de la phrase. Par ailleurs, il notait que les sémèmes contenaient *in nuce* de petits récits, ne serait-ce que par leurs places actantielles non saturées. Ainsi, par extension à partir du lexique, se donnait-il les moyens de distinguer entre ce que nous nommerions aujourd'hui des formes et des fonds sémantiques.

L'intégration de la stylistique à la linguistique avait été programmée voire constatée par Saussure dans son allocution à l'occasion de la création de la chaire de stylistique de Charles Bally. Greimas va encore plus loin, quand il affirme que « la critique littéraire […] se transforme en linguistique » (Greimas 2017, 153) et plus loin : « A la faveur d'une occasion incroyable, la critique de l'art et de la littérature découvre que son objet est la langue, et sa méthode, la linguistique » (Greimas 2017, 155 ; texte rédigé en 1956-57, mais paru en 1991).

Ces accomplissements allaient tomber dans un oubli relatif. D'une part, le déconstructionnisme florissant dans les études littéraires allait les détourner de tout projet d'objectivation ; d'autre part, tant la grammaire générative que l'analyse du discours vilipendaient rituellement un structuralisme fantasmé.

Une sémantique sans rivages. Greimas, en s'appuyant déjà sur Merleau-Ponty, affirmait dès 1956 : « L'originalité de la contribution de F. de Saussure réside, croyons-nous, dans la transformation d'une vision du monde qui lui fut propre – et qui consiste à saisir le monde comme un vaste réseau de relations, comme une architecture de formes chargées de sens, portant en elles-mêmes leurs significations – en une théorie et une méthodologie linguistique. (...) Saussure a su éprouver la valeur épistémologique de son postulat en l'appliquant à une science de l'homme particulière, la linguistique ». (Greimas 2000, 372). De fait, par le biais du concept phénoménologique de *monde*, étendu à l'humanité, Greimas campe un Saussure revu par Merleau-Ponty, bref un Saussure plus philosophe que linguiste.

La formule *la vision du monde* appelle une précision : plus que d'une *Weltanschauung*, il s'agit d'une préconception du réel, une « ontologie » des relations qui rompt avec tous les postulats de l'ontologie traditionnelle des substances. Elle revêt une portée non seulement épistémologique mais gnoséologique.

Greimas développait de longue date une conception totalisante du langage qui confère à la linguistique une place suréminente :

> « Saussure pourrait bien avoir esquissé une nouvelle philosophie de l'histoire », ce propos un peu énigmatique de Merleau-Ponty sur le grand linguiste genevois implique de sa part une prise de position nette sur le phénomène du langage : celui-ci, en effet, est le mode d'existence des superstructures sociales – systèmes de valeurs, structures de mentalité, institutions culturelles – et peut-être même quelque chose de plus : le lieu où se situe non seulement le spectacle, mais aussi la réalité du devenir historique de l'humanité. Le langage devient de ce fait le plan privilégié de l'investigation du monde humain et la linguistique la discipline-pilote pour toutes les sciences de l'homme » (contribution sans titre ni pagination à *Maurice Merleau-Ponty (1908-1961)*, Ankara, Ankara Üniversitese, 1961, 1).

Cette conception se concrétise et s'expose cinq ans plus tard dans *Sémantique structurale* ; si bien qu'Anne Hénault a pu écrire : « Cet ouvrage, le premier livre de sémantique depuis Bréal, a été le texte fondateur de l'école française de sémiotique [4]. » Greimas y exclut d'établir « une classe autonome des significations linguistiques, suspendant ainsi la distinction

[4] Dans sa réédition aux PUF (1986, 5).

entre la sémantique linguistique et la sémiologie saussurienne » (1966, 9). Ce propos fait de la sémantique le fondement de la sémiotique : quels que soient les langues et les systèmes de signes, une même sémantique est à l'œuvre. Elle est donc « générale », ou plus précisément universelle. Greimas ne se départira jamais de ce postulat, d'ailleurs antérieur à la formation de la linguistique historique et comparée : c'est l'unicité logique de la pensée qui fonde les grammaires générales de l'âge classique. Greimas, s'il se réfère à la logique, notamment celle de Reichenbach, y surimpose l'unicité de la perception en se référant à Merleau-Ponty.

Ainsi la sémantique linguistique, en reflétant le « monde humain », fonderait-elle d'emblée la sémiotique. Cette thèse forte suppose tout à la fois que la sémantique exposée alors est identique pour toutes les langues et pour tous les systèmes de signes.

Cette extension peut sembler légitime, quand on se souvient qu'en 1987 Bréal sous-titrait sa *Sémantique Science des significations*, et que Greimas définit en 1978 le sémioticien comme celui qui étudie « les différents systèmes de signification » (et non pas les différents systèmes de signes, cf. Greimas 2017, 69). Cela indique que pour lui la sémiotique est une généralisation de la sémantique et revêt tous les caractères d'une sémantique générale. D'ailleurs, l'intitulé de sa chaire était *Sémantique générale* (et non sémiotique).

Comment passer de la sémantique à la sémiotique sans passer par le problème de la *semiosis* ? Si ce problème est, comme l'indique Saussure, le véritable objet de la sémiotique, la sémantique ne peut pas être autonome, comme l'attestent les critiques de Saussure à propos de la *Sémantique* de Bréal, qui avait des paroles sévères pour ces *Ausführungen*, en allemand dans le texte, bref ces introductions académiques sans grande importance théorique. D'un point de vue saussurien, la sémantique ne peut être qu'une discipline transitoire : son champ ne peut être isolé temporairement que pour des raisons méthodologiques.

La question de la *semiosis* n'est clairement posée par Greimas qu'à propos du langage poétique. Sa conception reprend implicitement celle du cercle de poétique de Saint Pétersbourg, qui s'attachait particulièrement à l'expression et pour cette raison donna naissance au groupe des « formalistes » russes : il exploitait la thèse romantique qu'il existe un langage poétique que l'on pourrait définir sans se soucier du champ générique de la poésie, ni de ses genres historiques.

Dans l'introduction aux *Essais de sémiotique poétique* (1972), Greimas, en formulant la thèse d'un parallélisme entre le contenu et l'expression, reprend et développe celle des *Leçons sur le son et le sens*, où Jakobson puisait ses intuitions dans ses descriptions des parallélismes classiques de l'épopée russe, notamment dans la geste d'Igor qui l'occupa pendant des décennies.

Une sémiotique paradoxale. Greimas avait dépassé la cinquantaine quand il a situé son travail dans le cadre théorique (et non académique) de la sémiotique. Le projet sémiotique n'est cependant pas nettement exposé dans *Du Sens* (1970), recueil d'articles traitant aussi bien des mots croisés que du mythe ou du monde naturel. Somme toute, depuis *L'actualité du saussurisme*, alors non réédité, l'absence de texte programmatique aura peut-être favorisé la diversité des lectures.

L'ambiguïté du rapport entre sémantique et sémiotique reste non seulement académique mais épistémologique. Alors que des personnalités comme Benveniste ne manquaient pas de rappeler à bon droit que le structuralisme datait de l'entre-deux-guerres, la sémiotique d'alors semble associée à l'essor du (néo)structuralisme dont témoigne le titre même de *Sémantique structurale*[5]. L'Association Internationale de Sémiotique, dont Greimas fut un des membres

[5] Greimas confiait que c'était une décision de l'éditeur pour faire vendre et il l'a répété dans plusieurs entretiens – je ne l'ai jamais cru, bien évidemment.

fondateurs, se crée en 1969, au moment même ou les « post-structuralistes » commencent à reprocher à Saussure d'avoir oublié l'Histoire, le Sujet et la Société[6].

4. Le devenir spéculatif

L'ivresse des profondeurs. – Pour Greimas, la position éminente attribuée à la sémantique l'autonomise si bien que le contenu peut être étudié sans référence à l'expression. Dès lors que l'on rompt cette dualité au profit du sens, l'expression s'éloigne et elle devient un lointain phénomène « de surface » ; il faudra ultérieurement postuler un complexe « parcours génératif » pour la retrouver dans sa diversité, celle des langues et des autres systèmes de signes.

Greimas imagine des solutions radicales qui distendent le lien entre linguistique et sémiotique. Ainsi, le carré sémiotique (Greimas et Rastier, 1968), élaboré pour décrire des oppositions lexicales du français, peut-il se trouver érigé au rang de modèle constitutionnel, à la source de tous les parcours génératifs, dans tous les systèmes de signes.

Au début des années 1970, Greimas n'est pas seul à assumer cette distension, et dans *Du sens* (1970) il concilie implicitement deux courants antithétiques alors en plein essor : (i) la grammaire générative, à laquelle il emprunte l'opposition entre structures profondes et structures de surface, reliées par une série de transformations (qu'il nomme des *conversions*) ; (ii) l'Analyse du discours (à la française) qui relie profondeur énonciative et surface phrastique par un dynamisme abstrait qui doit beaucoup à la tradition guillaumienne.

La première est objectiviste et dérive du cognitivisme orthodoxe ; la seconde, subjectiviste, remet en scène l'antique dualité aristotélicienne entre *energeia* et *ergon*, énonciation et énoncé. Son freudo-marxisme revendiqué lui permet en outre de concilier subjectivisme et sociologisme, puisque l'énonciation par un sujet singulier reflète dans l'énoncé ses positions de classe.

Ces deux écoles linguistiques se rencontraient toutefois pour juger la linguistique historique et comparative dépassée, tout comme le projet saussurien qui en réfléchissait l'épistémologie et en fondait la méthodologie.

Bien que le parcours génératif ait de fait été abandonné, l'énonciation reste le concept phare de l'école greimassienne et lui permet ajourd'hui de voisiner avec l'analyse du discours dans les études de communication.

Qu'est-ce que le niveau sémiotique ? — Selon Greimas, « un niveau sémiotique commun est donc distinct du niveau linguistique et lui est logiquement antérieur, quel que soit le langage choisi pour la manifestation » (Greimas 1970, 158). Ce niveau transcendantal rappelle fort celui de la grammaire logique de Husserl, puis de Reichenbach – référence constante de Greimas. Dans certains contextes, il devient le site d'un *sujet* sémiotique, pourvu de passions, qui préside à l'énonciation. Universel, il relève alors de l'anthropologie philosophique. Ce n'est pas là simplement un retour à la situation présaussurienne où la sémiotique était un canton de la philosophie consacré à l'expression des idées (comme chez Locke), bref un autre nom de la logique : c'est aussi la réintroduction du Sujet transcendantal.

La reconstitution du Sujet sémiotique, source et substrat du parcours génératif, et lieu d'une phénoménologie idiomatique, alla bon train et domina les décennies 1970-1980. Pourvu de catégories (sémiotiques) *a priori* comme le sujet de l'âge classique, il était doté de « passions » qui firent jusqu'en 1991 (*Sémiotique des passions*), l'objet de discussions inévitablement passionnées.

[6] C'est au moins doublement faux, même à une époque où l'on prétendait que « les structures ne descendent pas dans la rue » – et alors même que la rue reste une structure architecturale fort intéressante.

La séparation entre linguistique et sémiotique semblait consommée dès 1983 quand Kurt Baldinger, sémanticien romaniste, demanda presque ingénument, dans une recension de l'opuscule de Greimas intitulé *De la colère*, si cette « colère » que Greimas définit en partant du *Petit Robert* a quelque rapport avec le français *colère* ou avec l'allemand *Zorn*. Or, selon Greimas, le concept ainsi élaboré appartient à la sémiotique des passions et non à la sémantique du français : la question de Baldinger ne reçut pas de réponse.

Le niveau sémiotique n'est peuplé que par des éléments indéfinissables et des relations typées (définies par une logique *sui generis*). Il est construit à l'image d'une axiomatique – toutefois non formelle et apparemment sans puissance calculatoire assurée.

L'espace entre niveau sémiotique et langages, entre structures profondes et structures de surface, sera comblé par un métalangage. A chaque niveau de profondeur correspond un de ses dialectes, et les transcodages entre ses dialectes miment une générativité et rendent compte des étapes de l'énonciation.

Le métalangage se confond avec l'objet – l'objet scientifique et sans doute aussi l'objet du désir. La génération de l'objet empirique est conçu comme une série de transcodages (ou conversions) entre sous-parties, niveaux, voire dialectes du métalangage. Le langage semble alors devenir le « niveau de surface » du métalangage.

Greimas évoquait en 1971 « cette logique linguistique spécifique que mes collaborateurs et moi nous tâchons de créer et qui pourrait jouer une fonction semblable à celle remplie, par exemple, par les mathématiques dans les sciences naturelles » (Greimas 2017, 51 et 39). Et il poursuivait en 1985 : « Mon but a toujours été de contribuer à la fondation des sciences humaines et sociales, qui n'arrivent toujours pas à se débarrasser de leurs langes. Pour cela, il faut essayer de créer un métalangage cohérent, de construire un édifice théorique » (Greimas 2017, 32) évoquant alors une « axiomatique ».

Cependant, le métalangage logico-sémantique ne peut avoir aucune autonomie à l'égard de mathématiques évoluées, des systèmes dynamiques jusqu'au probabilisme bayésien : toute l'œuvre de Jean Petitot en témoigne.

5. Réflexions conciliantes

Le parcours des auteurs, grands ou petits, fait l'objet de rétrospectives toujours nostalgiques, souvent attendrissantes, qui détournent l'attention de l'agenda scientifique : cinquante ans après la formation de l'Association internationale de sémiotique, quelles sont les perspectives de cette discipline, ses acquis, les découvertes qu'elle peut revendiquer, les nouveaux observables ? Dans quels domaines s'est-elle imposée ? Quels sont ses programmes de recherche spécifiques ? Peut-elle prétendre au statut d'une science ? J'ignore si elle en a l'ambition, les sémioticiens restant divisés sur ce point, quand du moins ils lui accordent quelque importance.

Reconquérir l'expression. Si parmi les sémioticiens les références à la linguistique se sont raréfiées, la question théorique des relations entre sémiotique et linguistique reste ouverte.

Dans la tradition novatrice qui va de Saussure à Hjelmslev, les deux plans du langage sont inséparables : la dualité fondamentale entre contenu et expression, est telle qu'il s'agit de la même réalité saisie de deux points de vue différents. Concrétisant cette dualité, le phénomène fondamental de la sémiosis légitime par exemple le test de commutation, et ainsi la définition même des grandeurs élémentaires (phonèmes, sèmes, morphèmes, sémèmes).

Toutefois, dans la sémiotique greimassienne, la *semiosis* a été négligée, voire dissoute dans un espace phénoménologique qui semble devoir plus à Husserl, que Greimas ne mentionne guère, qu'à Merleau-Ponty. Husserl estime que le *signifier* (*bedeuten*) se définit par la seule

visée pure (*vermeinen*) de son objet. Il est indépendant de la langue et « met en jeu la relation spéculaire entre 'l'intention de signification' » et « le remplissement de signification ». L'expression est alors tout entière absorbée dans ce flux purement idéel, indépendant des signes et des mots en tant que tels (Caussat 2016, 309). C'est pourquoi Husserl peut affirmer : « La non-existence du mot ne nous gêne pas, [car] il n'importe pas à la fonction d'expression » (Husserl 1961, 43) ; le mot proféré ne mérite de s'appeler « expression » que parce qu'il coïncide avec le signifier. De là Husserl peut conclure que « la couche de l'expression... n'est pas productive » (Husserl 1959, 421). « Sa productivité s'épuise dans l'exprimer et dans la forme du conceptuel qui vient l'investir » (Husserl 1961, 43) [7].

En fondant la sémiotique sur une théorie du sens et non de la *semiosis*, Greimas s'est paradoxalement séparé du saussurisme dont il se réclame. C'est tout à fait son droit, mais il se prive par là de pouvoir caractériser les spécificités de chaque système sémiotique, qui tiennent précisément à ses modes d'appariement entre expression et contenu, où pour le dire plus simplement, à ses capacités expressives.

En effet, la perspective générative, qui pose toujours le sens *in nuce*, représenté par diverses structures profondes, comme un terme *a quo*, conduit inévitablement à négliger l'expression. La posture générative fut une constante de la philosophie du langage, des grammaires générales de l'âge classique, jusqu'à Chomsky pour la philosophie « formelle », ou à Guillaume et Culioli pour la philosophie énonciative qui doit beaucoup à la phénoménologie, de Bergson à Husserl. Elle commande l'empirique par le transcendantal.

Rien de tel pour Saussure, pour qui aucune profondeur n'est donnée : seule l'investigation détermine des unités. Sa conception herméneutique de la langue et de la méthode scientifique elle-même le conduit à privilégier les points de vue, articulés en dualités. Les *Ecrits de linguistique générale* ont permis de grandes clarifications : notamment, on peut s'appuyer plus fermement sur les principes saussuriens pour une « reconquête » de l'expression.

Rien d'étonnant alors que la sémantique différentielle soit d'emblée une sémiotique, puisque la signification s'articule sur l'expression dont elle est indissoluble, ni que l'interprétation permette d'actualiser, ou plus précisément de *constituer* les traits sémantiques, qui ne préexistent pas au parcours interprétatif dont ils résultent.

Bref, le paradoxe de la « sémiolinguistique », notion problématique, est d'avoir dépouillé la sémiotique de ce qu'elle pouvait avoir de linguistique et d'avoir considéré l'expression, confondue avec le niveau linguistique, comme une variable superficielle : la puissance descriptive de la sémiotique universelle semblait acquise en récusant le principe de base du saussurisme qui affirme la solidarité du contenu et de l'expression.

Elle restaure ou réarticule alors le dualisme traditionnel entre intelligible et sensible, profondeur sémantique et surface expressive, qui faisait l'ordinaire du rapport entre pensée et langage : d'où la tentative de relier les deux instances par un parcours génératif abstrait ; puis les évolutions phénoménologiques ou psychanalytiques qui ont cherché des médiations dans la perception ou dans un Corps absolutisé, comme jadis dans l'Esprit absolu.

Une sémantique qui se voudrait indépendante voire simplement autonome à l'égard de l'expression reconduirait le dualisme matière / esprit qui a toujours différé la formation d'une sémantique linguistique et justifie encore l'universalisme ethnocentrique de la sémantique cognitive.

Paradoxalement, la sémiotique greimassienne se fonde ainsi comme une sémantique universelle, transcendante aux divers systèmes de signes. Or, la sémiotique ne saurait se

[7] Cela maintient un dualisme que Cassirer a dépassé, depuis 1923 dans le premier tome de sa *Philosophie des formes symboliques*, geste ultimement renouvelé dans son article de 1945 dans *Word* sur le structuralisme en linguistique.

fonder dans la sémantique ; comme le sens ne peut être appréhendé qu'avec son expression, c'est la *semiosis* qui constitue proprement l'objet de la sémiotique.

Pour en finir avec une damnatio. Le statut de la linguistique semble être demeuré un point aveugle de la sémiotique. Pour certains leaders du courant peircien, comme Sebeok, membre fondateur et naguère président de l'Association Internationale de Sémiotique, les linguistes étaient des *dung beetles* : en qualifiant ainsi ces collègues, il n'évoquait pas les hiératiques scarabées royaux, mais de louches insectes coprophages.

Pour sa part, dans le courant saussurien dont il se réclame, Greimas a rompu de fait avec la linguistique : non dans sa pratique, car il a continué une œuvre lexicographique, du vocabulaire de la sémiotique aux lexiques de l'Ancien et du Moyen français ; mais dans sa théorie pour laquelle la diversité des langues n'est qu'un épiphénomène. De fait encore, la linguistique n'a pas été reconnue comme une sémiotique des langues et la sémiotique a pris pour domaine de prédilection le visuel et plus généralement le non-linguistique (le design, les médias, etc.).

La linguistique a pourtant toute sa place aux côtés d'autres sémiotiques régionales, comme la sémiotique des images ou celle de la musique. Je ne vois aucune nécessité à échafauder une sémiotique des langues ou une sémiolinguistique qui serait autre chose que la linguistique, une sémiotique des images qui ne se confonde pas avec l'iconologie, une sémiotique de la musique indépendante de la musicologie : ce serait la source de confusions néfastes.

Bref, les contradictions de Greimas reflètent peut-être des dualités qui ont été comprises à tort comme des contradictions ; mais pour les éclaircir, manquent encore des linguistes sémioticiens et des sémioticiens linguistes. A nous de réconcilier, non seulement le Greimas tardif avec sa jeunesse, mais la sémiotique avec la linguistique dont elle est issue, comme avec les autres sciences de la culture : pour une conception fédérative de la sémiotique, la sémiotique de l'image, par exemple, est une partie de l'iconologie ; la socio-sémiotique, une partie de la sociologie, etc.

***

Les variations entre ses écrits manifestent que Greimas nous a légué une pensée plutôt qu'une doctrine, bref, des contradictions et des questions. Il a semblé surmonter les contradictions, mais sans les problématiser de manière critique, en menant plusieurs entreprises de manière parallèle. Peut-être cependant les contradictions de Greimas ont-elles permis que chacun puisse se reconnaître peu ou prou en lui.

Un quart de siècle s'est écoulé depuis son décès. Alors que le bilan de son œuvre est à peine ébauché, elle reste une source d'inspirations multiples pour préfigurer les décennies à venir.

Références bibliographiques

ARRIVÉ, Michel et COQUET, Jean-Claude (1991) (éds.), *Sémiotique en jeu : A partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, La Haye, Benjamins.

CAUSSAT, Pierre (2016), *Variations philosophiques et sémiotiques autour du langage*, Louvain-la-Neuve, Academia.

CHABROL, Claude (éd.) (1973), *Essais de sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse.

GREIMAS, Algirdas Julien (1956), « L'actualité du saussurisme », *Le français moderne*, 24, pp. 191-203, réédité *in La mode en 1830*, Paris, PUF, 2000, pp. 372.

— (1959), « Les problèmes de la description mécanographique », *Cahiers de lexicologie* 1, Faculté des Lettres de Besançon, pp. 47-75.
— Contribution sans titre ni pagination à *Maurice Merleau-Ponty (1908-1961)*, Ankara, Ankara Üniversitese, 1961.
— (éd.) (1972), *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse.
— (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte,* Paris, Seuil.
— (1984 et 1993), « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes Sémiotiques*, VI, 60, 1984) et « Cranach : la beauté de la femme » (avec T. Keane Greimas, *Eutopias*, 26, 1993).
— (2017), *Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes,* Limoges, Lambert-Lucas.
HUSSERL, Edmund (1959), *Idées directrices pour une phénoménologie,* tr. P. Ricœur, Paris, Gallimard.
— (1961), « Expression et signification », *Recherches logiques,* Paris, PUF, 1e partie, pp. 29-123.

2. Dialogues contemporains

La collaboration entre A. J. Greimas et R. Barthes : de la lexicologie à la sémiologie et « une autre voie » du structuralisme

Thomas BRODEN
Purdue University

A la mort de Roland Barthes, Greimas compose une notice nécrologique qu'il lit dans son séminaire à l'EHESS. « Roland Barthes : une biographie à construire » censure le portrait mythique « dérisoire » diffusé par la doxa qui passe sous silence la période scientifique du chercheur et présente l'homme comme un simple jouisseur (Greimas 1980, 3-7). Depuis les années 1970, lorsqu'on évoque Barthes et Greimas ensemble, c'est souvent pour dessiner le contraste entre l'intellectuel, homme de lettres séduisant, et le savant austère. Bien des sémioticiens font valoir le projet scientifique et rigoureux de Greimas aux dépens de celui plus littéraire et intuitif de Barthes. Si cette dernière opposition peut paraître justifiée, si l'on ne prend en compte que leurs travaux parus depuis 1970, elle ne rend pas bien compte d'écrits antérieurs importants. Elle néglige aussi la collaboration étroite que les deux hommes ont menée pendant deux décennies et qui se fondait sur des principes épistémologiques élaborés ensemble aussi bien que sur des convictions éthiques et des engagements politiques partagés.

Le dialogue-débat entre Greimas et Barthes est passé par trois étapes :

- un prélude pendant lequel les deux jeunes hommes se sont connus et ont participé au même réseau de recherches pour développer une lexicologie historique, en 1950-1954 ;
- une entente et une collaboration de 1955 jusqu'en 1970-1973, où ils ont élaboré ce qu'on peut désigner rétrospectivement comme une sémiologie ou une sémiotique ;
- une postface où, suite aux événements de mai 1968, se sont amplifiées les divergences entre les écrits et les vies des deux collègues.

Cet article esquisse certains parallèles et contrastes entre les travaux de Barthes et Greimas à chacun de ces trois moments, mais s'efforce surtout de reconstituer la complicité et les échanges qu'ils ont développés avant 1970. Notre étude se concentre sur deux recherches qui restent peu connues : la thèse de linguistique entreprise par Barthes au début des années cinquante qui s'inspire directement des travaux de Greimas, et un ensemble d'articles de Greimas paru en 1956 qui pose les principes d'une sémiologie dont les perspectives se rapprochent de celles de Barthes à la même époque. Chacun de ces projets illustre des positions qui le différencient des écrits que son auteur a produits avant et après.

Plus généralement, ce travail voudrait attirer l'attention sur deux dimensions des activités scientifiques de Greimas qui intéressent l'histoire des sciences humaines mais sur lesquelles on n'insiste peut-être pas assez : les recherches qu'il a poursuivies avant de lancer sa sémantique structurale et sa sémiotique, et les rapports qu'il a entretenus avec ses élèves et collègues. En effet, avant la parution de *Sémantique structurale*, Greimas a aidé à élaborer une lexicologie historique, puis a conçu le projet d'une sémiologie. D'autre part, après 1966, son séminaire a attiré chaque année plus de cent jeunes chercheurs venus de tous les coins du monde, dont certains ont rejoint son important groupe de recherches et dont bon nombre ont par la suite mené des projets scientifiques considérables. Par ailleurs, ses collaborations avec Barthes, Jakobson, Lévi-Strauss, Lotman, Ricœur et Sebeok ont influé sur le cours du développement des sciences du langage et même de l'histoire des idées.

Dans un entretien paru en 1992, Greimas affirme : « Finalement tout ce qu'on peut dire du structuralisme, cela vient de Saussure par des voies différentes : il y a la voie Jakobson à New York, c'est là qu'il rencontre Lévi-Strauss. (…) Nous, avec Roland Barthes, c'est une autre voie » (Greimas 1992, 13). De même que le linguiste russe a initié l'anthropologue français à

la phonologie lorsque les deux hommes s'étaient réfugiés aux Etats-Unis pendant la guerre, huit ans plus tard, à Alexandrie, le linguiste et réfugié lituanien a commencé à former le littéraire français en sciences du langage. Une brève conclusion à cet article posera quelques jalons vers une comparaison entre la « voie » structuraliste que Greimas a construite avec Barthes et celle de Jakobson et Lévi-Strauss, puis indiquera certaines perspectives de la sémiologie que ces deux premiers ont élaborée dans les années 1950 qui restent actuelles à notre sens.

1. Prélude : le projet d'une lexicologie historique (1950-1954)

Lorsqu'il arrive à l'Université Fouad Ier comme maître de conférences en décembre 1949, A. J. Greimas a trente-deux ans et il est docteur ès lettres de la Sorbonne depuis douze mois. Formé en philologie romane, spécialiste de l'ancien français, du provençal et de l'histoire de la langue française, il fait depuis quatre ans des recherches plus expérimentales sur l'histoire du vocabulaire du français moderne. De conserve avec Georges Matoré, rejoint ensuite par Bernard Quemada, il formule et pratique une lexicologie qui fait œuvre d' « histoire de la société », proche de l'Ecole des Annales (Matoré et Greimas 1950, 212). Dans leurs thèses de doctorat ainsi que dans deux articles méthodologiques, Matoré et Greimas préconisent et illustrent une « étude sociologique » du vocabulaire tout en condamnant l'approche traditionnelle centrée sur la stylistique littéraire des mots rares (Matoré et Greimas 1950, 210). Des dépouillements de corpus importants et variés doivent permettre de dégager la charpente sémantique que forme l'ensemble des « mots-témoins » et des « mots-clés » d'une époque. Pour développer leurs méthodes et intégrer leur projet dans les sciences du langage contemporaines, ces lexicologues exploitent le *Cours de linguistique générale* et les travaux de Charles Bally, Jost Trier et Walther von Wartburg – mais peinent à trouver suffisamment de solutions concrètes. Désireux d'accorder leur lexicologie à l'épistémé actuelle, ils envisagent qu'elle participe aux efforts pour constituer une « science synthétique » transdisciplinaire qui s'« affranchi[sse] des conceptions *historisantes* » pour « saisir les faits dans leur totalité et non plus seulement dans leur caractère individuel » (Matoré et Greimas 1950, 211, note 9).

En Egypte Greimas fait la connaissance de Roland Barthes, nouvellement arrivé comme lecteur à l'université. De seize mois plus âgé que le Lituanien, Barthes prépare une thèse à la Sorbonne sur Michelet. Il mène aussi un second projet pour définir une nouvelle critique qui examine les dimensions sociale et politique du français moderne et de ses formes et styles littéraires (Barthes 2002, t.3, 1026). Ces recherches l'ont amené à lire Viggo Brøndal aussi bien que des grammairiens et à faire paraître un article dans *Combat* intitulé « Le Degré zéro de l'écriture »[1]. Mais en automne 1949, il n'a encore publié qu'une poignée de travaux et reste largement inconnu, comme Greimas.

En avril 1950, Barthes écrit à son ami Philippe Rebeyrol :

> Un jeune lithuanien, professeur ici, Greimas, qui a un doctorat, insiste pour que je convertisse – sans mal, dit-il – ma thèse en travail lexicologique, (…) qui m'assurerait au moins rapidement une chaire en France (…). Ce serait, plus profondément, trouver enfin un cadre de recherches positives, une façon non hypothétique de faire de la sociologie par le langage… vieille nostalgie. Je discute beaucoup avec lui de tout cela [2].

[1] *Combat,* 1er août 1947, p. 2, et voir aussi « Faut-il tuer la grammaire ? » (1947), in *O.C.* sous le titre de « Responsabilité de la grammaire », t. 1, p. 96-98.

[2] 1 avril 1950, IMEC, Fonds Philippe Rebeyrol, Lettres de Roland Barthes à Philippe Rebeyrol (1942-1980), 636 REB 1.2, publiée in Barthes (2015, 95).

Des années plus tard, Barthes remarquera : « Grâce à Greimas j'ai abordé la linguistique (…) je dois beaucoup, (…) aux conversations que j'ai eues, dès 1950, avec Greimas » (Barthes 2015, 1028-1033).

Après que Barthes ait quitté l'Egypte en juin 1950, les deux hommes entretiennent une correspondance dont il semble que presque rien ne subsiste. Ils se retrouvent aussi chaque été à Paris et parfois à Villefranche-sur-Mer pour poursuivre des lectures communes et continuer leurs discussions scientifiques intenses. Pendant quatre ans, la lexicologie constitue un sujet de ces échanges ; Quemada rappellera plus tard qu'après 1949, à Paris, « Chaque été, à son retour, Greimas renouait avec les derniers développements de la lexicologie, toujours avec le même intérêt. (…) notre groupe (…), en dépit de l'éclatement géographique et du peu de temps disponible, n'avait rien perdu de ses convictions de ses débuts » (Quemada 1993, 52-53).

Exerçant un certain ascendant intellectuel sur Barthes, Greimas le persuade de rejoindre son réseau de jeunes lexicologues, l'aide à formuler un nouveau sujet de recherches lexicologique et lui présente le directeur de sa thèse principale, Charles Bruneau, ainsi que Matoré. En septembre 1952, Barthes dépose une demande de bourse au CNRS pour préparer une thèse de doctorat d'Etat sur « Le Vocabulaire de la politique économique et sociale de 1825 à 1835 environ »[3]. Son dossier décrit un projet dont les objectifs, le corpus, l'époque cernée, les méthodes et la terminologie s'inspirent directement des articles méthodologiques de Matoré et Greimas et des thèses de Greimas. Le travail de Barthes devra « dresser l'inventaire et décrire l'organisation » du vocabulaire « selon une méthode précisément lexicologique » [4]. Appliquant une stratégie défendue et illustrée par Matoré et Greimas, le thésard a déjà effectué des dépouillements qui lui ont permis d'antédater une trentaine de lexèmes dont *chômeur*, *outillage*, *rendement* et *syndicat*[5].

En même temps, participant aux efforts continus de Greimas, Matoré et Quemada pour développer la lexicologie, Barthes introduit de nouvelles perspectives dans son approche. Il incorpore des procédés de linguistique statistique qu'il a pu apprendre en collaborant au projet de Georges Gougenheim sur le français fondamental et en discutant avec Pierre Guiraud, à qui Greimas l'a présenté. Il analyse aussi les collocations et non plus seulement les mots isolés et se concentre sur le fonctionnement idéologique du lexique. Ce dernier aspect fait de sa thèse une extension de ses recherches contemporaines sur l'*écriture* et en appelle à une transformation axiologique de la science, comme l'explique un de ses brouillons : « L'enquête lexicologique » doit participer à l''effort général de démystification' et assurer le 'passage de l'attitude philologique à l'attitude historique' »[6]. En même temps, Barthes s'appuie sur des concepts empruntés à la grammaire théorique *Des mots à la pensée* de Damourette et Pichon (1911-1940) pour fonder ses analyses sur « des critères (…) aussi objectifs que possible » [7] et ainsi tenter la conjonction d' « une méthode structuraliste et de la méthode historique » [8].

[3] Barthes, Demande de bourse du CNRS, 1 sept. 1952, Dossier de carrière scientifique au CNRS, versement 20070296, art. 27, f. 21, 23, 26 recto, Archives du CNRS, Archives Nationales-Fontainebleau.
[4] Demande de bourse, *op. cit*., f. 23.
[5] Barthes, « Rapport d'activité », 25 févr. 1953, p. 2, Dossier de carrière au CNRS, *op. cit.*, f. 36 ; voir Matoré et Greimas (1947).
[6] Sans titre, Présentation méthodologique, 9 feuillets ms. numérotés, s.d. [1952-1954], BnF site Richelieu, Département des manuscrits, Fonds Roland Barthes, NAF 28630, Dépôt complémentaire au versement de 1996, Boîte 2/3, Dossier 2/3, chemise 3 vert pâle « Notes de méthodes – Plans de recherches – Rapports, mises au point », p. 1, 3.
[7] Barthes, rapport du 23 févr. 1954 pour renouveler sa bourse, p. 4, Dossier de carrière au CNRS, *op. cit.*, f. 47.
[8] BnF, Fonds Barthes, Boîte 2/3, Dossier 1/3, chemise 3/9 « Phraséologie. Liste de mots / Recherches sur la valorisation des mots », 25 déc. 1952.

L'étude des cooccurrences amène Barthes à chercher, parallèlement à la grammaire traditionnelle de la phrase, « une grammaire sémantique »[9] qui comprenne des parties de discours sémantiques et une « syntaxe sémantique »[10] propres à son corpus. Ses notes esquissent les premiers éléments d'une grammaire des cas et pointent même la nécessité de concevoir ce que Greimas définira vingt ans plus tard comme des configurations discursives (Greimas 1983, 49-66), et que d'autres chercheurs décriront comme des *frames,* des *scripts* et des *schémas*[11]. Pour le lexème *rébellion*, un des trois « mots-clés » de son corpus, Barthes met ainsi en avant les cooccurrences : « *exciter, perturbateur, troubler, rassemblement, individu, insubordination, révolte* »[12]. Le doctorant n'a pas analysé cet ensemble de mots, mais l'on voit bien qu'il s'agit des agents, des étapes préparatoires et des résultats du récit culturel d'une rébellion. Barthes souligne que sur le plan théorique, ses efforts pour étudier « le mot en situation »[13], pour élaborer des modèles syntagmatiques et syntaxiques, impliquent qu'il vise le langage « en acte, non en être »[14]. Dans des termes comparables qu'il n'évoque pas, il a bien compris qu'il cherchait une linguistique de la parole, du discours ou de la performance, parallèle à celle de la langue ou de la compétence.

Parallèlement à ses recherches lexicologiques, Barthes fait paraître *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), *Michelet* (1954) et de nombreux articles, y compris certains qui élaborent une sociologie des nouvelles formes populaires du spectacle (Barthes 2002, t. 1, 169-511). Ces écrits développent trois axes connexes : une critique sociale trotskiste et sartrienne, la démystification de la rhétorique petite-bourgeoise et une étude de la dimension figurative du langage qui s'appuie sur la psychanalyse bachelardienne et freudienne. Le succès critique du *Degré zéro de l'écriture* transforme son auteur en intellectuel de marque – ce qui attirera de nombreux lecteurs aux travaux sémiologiques postérieurs.

Les recherches lexicologiques de Barthes l'ont amené à s'éloigner de la méthode que Greimas et Matoré avaient définie dans les années 1940 et à s'aventurer dans des domaines linguistiques de pointe et même inédits, où se construiront au cours des décennies suivantes la sémantique structurale, l'analyse du discours, la linguistique computationnelle et la linguistique des corpus. Malheureusement, à l'époque, n'ayant ni la formation, ni d'engagement ferme, ni l'attention exclusive requise pour surmonter les défis méthodologiques, il délaisse, puis abandonne sa thèse au printemps 1954[15]. Il n'empêche que le projet lui a permis de développer une formation en sciences du langage et que le caractère scientifique et innovateur de ses recherches n'a pu manquer d'impressionner Greimas. Les travaux ultérieurs des deux hommes reprendront bon nombre des questions épineuses que son étude a soulevées.

2. L'aventure sémiologique des deux amis (1954-1973)

De son côté, toujours en Egypte, sans accès à une bibliothèque munie d'une collection importante en lettres françaises, Greimas doit renoncer à ses recherches lexicologiques érudites ; comme il observera plus tard, « un philologue sans texte, c'est fichu » (Greimas 2006, 127). A part quelques travaux modestes de lexicographie historique, il passe six ans à

[9] Barthes, rapport du 23 févr. 1954, *op. cit.*, f. 48.
[10] Barthes, « Objet primitif : le vocabulaire de la vie sociale et politique entre 1825 et 1835 », 3 f. ms., s.d. [févr. 1954 ?], chemise « En panne », Dossier 2/3, Boîte 2/3, Fonds Barthes ; voir aussi le feuillet *« Valence.* Notion de syntaxe sémantique », chemise « Phraséologie », *op. cit*.
[11] Charles J. Fillmore, « An Alternative to Checklist Theories », *BLS*, n° 1, 1975, p. 123–131, et Marvin Minsky, « A Framework for Representing Knowledge », Technical Report 306, MIT AI Laboratory, Memo 306, 1974.
[12] « Textes pris dans Bourgin », chemise « Phraséologie », *op. cit*.
[13] Rapport du 23 févr. 1954, *op. cit.*, f. 45, 48.
[14] « Objet primitif », *op. cit*.
[15] Barthes (2015), lettres à Rebeyrol, 23 mai et 15 juin 1953, et s.d. [printemps 1954], IMEC.

lire, à discuter et à chercher de nouvelles idées. Grâce à son collègue et ami alexandrin le philosophe Charles Singevin, il s'enthousiasme pour la phénoménologie de Husserl et Merleau-Ponty. Il se passionne aussi pour le structuralisme de Lévi-Strauss et de Jakobson, parle à Barthes de ce dernier, découvre ensemble avec lui Brøndal et Hjelmslev et il est « littéralement séduit » par les *Prolegomena* (Greimas 1974, 58). Moustapha Safouan lui fait lire Lacan, qui le mène à Freud.

Les nouvelles perspectives de ces lectures commencent enfin à s'exprimer en une demi-douzaine d'articles que Greimas fait paraître en 1956. Ces textes reprennent les versants théorique et pratique de ses recherches sur le français moderne, mais en élargissant leur visée et en creusant leurs fondements épistémologiques grâce au structuralisme et à la phénoménologie. Pris ensemble, ces travaux esquissent les principes d'une linguistique et d'une sémiologie historiques, sociales et structurales. Nous proposons de présenter les grandes lignes de ces recherches qui restent peu connues aujourd'hui et dont certains aspects recoupent les travaux célèbres que Barthes publiera à partir de 1957.

Les articles de Greimas qui paraissent en 1956 visent à réaliser la synthèse des « deux linguistiques rivales – historique et structurale » en affirmant la diachronie défendue par la première tout en faisant valoir le caractère systématique et autonome du langage mis à jour par la seconde (Greimas 1956a, 16). Dans la lignée commune de ces deux paradigmes linguistiques et de sa lexicologie, ces écrits de Greimas définissent le projet d' « une science sociologique » (Greimas 1956a, 16) : ils étudient l'articulation des formes mais soulignent aussi le caractère spécifique de chaque groupe social et tracent les transformations que subissent les signes en circulant entre les différents milieux et cultures. De même que dans la lexicologie précédente, les articles élaborent une sémantique, mais affichent désormais l'ambition d'analyser non plus seulement le vocabulaire mais aussi le discours et même certaines productions culturelles non-verbales dans le cadre de la sémiologie. Ces travaux des années 1950 préconisent des concepts issus du matérialisme historique et dialectique tout en critiquant certains éléments et personnalités du marxisme et du communisme orthodoxes.

Les nouvelles recherches de Greimas élaborent les fondements théoriques de sa perspective sociologique. En se référant au *CGL* et à Meillet, elles conçoivent la langue comme une « institution sociale » au sens « durkheimien », tandis que par rapport au marxisme, elles la définissent comme une « superstructure » qui « exprime globalement la substructure » et qui « est conditionnée, en dernière analyse » par « la base », mais dont le développement reste « autonome et global » (Greimas 1956a, 17, 19)[16]. En identifiant un lexème et en traçant son origine et ses changements, les descriptions de Greimas analysent les données sémantiques, phonétiques et morphologiques de mots repérés dans un ensemble d'énoncés, mais portent une attention spéciale aux caractéristiques sociolinguistiques de chaque occurrence, spécialement aux métiers et aux milieux dans lesquels s'emploie le vocable examiné. La prolifération sémantique des mots étudiés suit les filières des échanges entre les boulangers et les gens du théâtre, entre les cordonniers et les habitués des guinguettes (Greimas 1956c, 103-108). De même, l'apparition d'un nom de tissu arabe dans un texte français inspire l'observation que le commerce exploitait la route des Indes via l'Egypte au dix-septième siècle plus qu'on ne le soupçonnait (Greimas 1956c, 108).

Ces articles de 1956 adoptent deux concepts clés du *CLG*, la langue et le signe, comme le précise son essai épistémologique le plus ambitieux, « L'Actualité du saussurisme » (Greimas 2000, [1956d]). Par rapport à la parole, la langue se présente dans un premier temps comme une instance doublement privilégiée parce qu'à la fois sociale et structurée, « un vaste réseau de relations, (…) une architecture de formes chargées de sens » (Greimas 2000, 372 [1956d]). D'autre part, « la langue [est…] un système de signes » (Greimas 2000, 376 [1956d]), « des

[16] Voir aussi Greimas (1956d, 2000, 373-374, 379).

signes linguistico-culturels (…) à l'intérieur desquels fusionnent de façon indissoluble la forme phonique et le contenu sémantique » (Greimas 2000, 376 [1956d]). Cette conception du langage et des signes rend caduque la psychologie classique (T.-A. Ribot, H. Taine) qui « sépare strictement la pensée de la langue » en reléguant celle-ci comme simple « épiphénomène » par rapport à celle-là érigée en « phénomène indépendant et autonome » (Greimas 2017, 154). Adopter ainsi la définition saussurienne du signe, c'est aussi se rapprocher du matérialisme, et Greimas cite Marx qui affirmait que « le langage est la réalité *immédiate* de la pensée » et aussi Lénine lorsqu'il se demandait si « l'histoire de la pensée » ne serait pas « l'histoire du langage » (Greimas 1956a, 18).

Les concepts saussuriens de langue et de signe permettent à Greimas de donner une assise théorique à deux perspectives qui ont caractérisé ses recherches à toutes les époques : le caractère systématique et holistique du langage et sa dimension sémantique. En effet, la définition du signe proposée par le *CLG* accorde à la sémantique la même structure et importance qu'aux études de la forme linguistique telles que la phonologie et la morphologie. En revanche, Greimas passe sous silence le fait que cette conception du signe remet en question la position réaliste de l'école de *Wörter und Sachen* qui a guidé sa lexicologie antérieure : sa thèse principale décrit les mots comme étant « de ternes images de la réalité, (…) des épiphénomènes recouvrant, d'une manière imparfaite, la perpétuelle mobilité des choses qui, seules, sont vivantes » (Greimas 2000, 132). On sait que le *CLG* n'étudie pas les rapports entre les langues et le monde naturel.

En linguistique, ces travaux de 1956 innovent en proposant d'étendre le saussurisme bien au-delà de ses aires de prédilection qu'étaient alors la phonologie et la morphologie. Conjuguant le structuralisme et la sémantique sociologique de la nouvelle lexicologie, ces études affirment que « La langue (…) peut être comprise (…) comme une sorte de condensé de la totalité de messages humains échangés, le signifiant linguistique recouvrant alors un vaste signifié dont l'extension correspondra, à peu de chose près, au concept de culture » (Greimas 2000, 375 [1956d]). Ne se limitant plus à l'investigation des seuls mots de vocabulaire isolés, les travaux se proposent d'analyser les énoncés. Poussant encore plus loin, ils reprennent les *Prolegomena* qui redéfinissent les concepts linguistiques de Saussure comme des principes scientifiques généraux. En même temps, Greimas met à jour et renforce l'ouvrage du Danois en s'appuyant sur des recherches contemporaines qui illustrent de façon concrète ce que peut être ce saussurisme adapté à d'autres disciplines. De près ou de loin, les travaux de Lévi-Strauss, Merleau-Ponty, Barthes, Lacan, de Schloezer, Malraux et l'école de Focillon permettent de dégager une nouvelle « épistémologie générale des sciences de l'homme » (Greimas 2000, 372 [1956d]) et d'envisager un projet global. Occupera une place de choix dans cette approche l'étude de certaines pratiques linguistiques spécialisées, à savoir des « systèmes mythologiques, religieux » et littéraire, dont Barthes a inauguré l'analyse avec son concept d'écriture (Greimas 2000, 376 [1956d]). Enfin, l'étude d'expressions culturelles non-verbales telles que la musique et l'art plastique s'intégrera à la linguistique au sein d' « une sémiologie générale » entrevue par le *CLG* (Greimas 2000, 377 [1956d]). Ces articles des années 1950 développent donc l'objectif d'une approche transdisciplinaire formulé dans les articles lexicologiques, mais en accordant désormais le rôle primordial aux sciences du langage.

Cependant, Greimas revient sur deux problématiques du *CLG* pour les repenser, à savoir la diachronie et la parole. Réaffirmant avec force les perspectives historiques de la philologie traditionnelle, il préconise « la conception de l'histoire comme procès créateur » en exprimant des réserves à propos du synchronisme structuraliste qu'il relève dans le concept de *panchronie* maniée par Brøndal, dans un certain universalisme chez Lévi-Strauss et dans les travaux du « 'synchroniste' intransigeant » Joseph Vendryès (Greimas 2000, 379-380 et note 37 [1956d]). A la place de la dichotomie entre synchronie et diachronie posée dans le *CLG,* il

rallie le fonctionnalisme de Prague en insistant que « la structure linguistique peut être saisie dans son développement historique » (Greimas 2000, 379-380 [1956d]), que le « procès historique » de la langue manifeste une « direction » et un « sens vers lequel l'entraîne (…) le déroulement global des structures sociales » (Greimas 1956a, 18). Dans cette perspective, la parole saussurienne se trouve revalorisée en tant que « source de toute création nouvelle, de tout progrès historique » (Greimas 2000, 379 [1956d]). Au lieu que le *CLG* caractérise la langue comme « essentielle » et la définit comme l' « unique objet » de la linguistique par rapport à la parole qui reste « secondaire » et « accessoire » (Saussure 1972, 30, 37, 39) Greimas pose un véritable « va-et-vient dialectique entre la parole et la langue », une « *praxis* linguistique » parallèle à la praxis sociale générale (Greimas 2000, 379 [1956d]).

Les articles de 1956 développent une pensée historique en posant un cadre temporel qui articule tout mouvement social et culturel dans des phases inchoative, durative et terminative. Dans les perspectives du romantisme allemand et des sciences de vie historiques adoptées, à la « naissance » d'un style se succède son « accomplissement », avant de finir dans l' « l'exaspération et l'épuisement » (Greimas 1956b, 105, 109). Deux paradigmes culturels distincts coexistent souvent, puisque dans les époques troubles qui précèdent ou qui suivent « l'épanouissement » d'un grand style de vie ou d'art, les « ruines » et les « échecs » d'un système survivent à côté des « germes d'une renaissance », des « promesses d'une vie nouvelle » de l'ensemble suivant (Greimas 1956b, 104-105). D'autre part, les apports étrangers contribuent au dynamisme des systèmes morphologiques des signes en jouant un « rôle dysfonctionnel » qui déséquilibre l'architecture initiale (Greimas 1956b, 108-109).

Dans les années 1950, le marxisme nourrit les perspectives sociologiques de Greimas : il loue sa théorie des transformations axiologiques, le caractère compréhensif et scientifique de ses analyses sociales et sa vision internationale – mais regrette son manque d'éthique (Greimas 1991, 284-297 et 2017, 26). Une introduction à la littérature lituanienne met au premier plan l'évolution des structures économiques et des classes sociales qui conditionnent le développement de la production textuelle, y compris celui des genres (Greimas 1956e). En même temps, comme Barthes, Greimas critique certaines positions du marxisme orthodoxe, privilégie des thèses trotskistes et récuse la politique culturelle de l'URSS. Reprenant la querelle qui opposait Staline au linguiste Nicolas Marr, il publie un compte rendu sévère du livre du chef des linguistes marxistes et communistes en France, Marcel Cohen. Allant à l'encontre des perspectives sociologiques et historiques tant de Marx que de Saussure, l'ouvrage de Cohen fait l'apologie de la doctrine stalinienne qui en refusant à la langue sa qualité de superstructure « supprime d'un coup de baguette toute la problématique de la diversité des cultures et de leur développement » (Greimas 1956a, 19) (Provenzano 2017). Inversement, Greimas défend la thèse trotskiste qui pose entre les superstructures et les substructures une « connexion dialectique » telles que celles-là ne sont plus seulement le « reflet des structures matérielles », mais des instances qui peuvent « influer sur » elles (Greimas 1989, 77-78).

Esprit indépendant qui ne semble jamais avoir adhéré à aucun parti politique lituanien ou français, Greimas adopte certains concepts marxistes en tant que composants de sa méthodologie historique et sociologique, et plus largement comme éléments de sa philosophie de l'histoire (Greimas 2017, 25-27). Mais ils entrent aussi dans le socialisme qu'il revendique comme projet sociétal et politique au même moment dans des articles parus dans la presse des réfugiés lituaniens. Dans un journal édité par des sociaux-démocrates à Brooklyn, il affirme que « Le socialisme (…) est un humanisme de caractère historique, qui illumine la voie dans l'histoire pour un homme et pour l'humanité qui cherchent la libération » (Greimas 1960, 10).

Les années passées en Egypte amènent Greimas à réaffirmer mais aussi à élargir son héritage culturel occidental et à embrasser une vision internationaliste sensible à la condition du Tiers-Monde et à la question raciale. Dans la presse lituanienne, il explique que

> Le nouvel humanisme auquel je prétends ne se base pas sur l'impulsion d'une seule continuité culturelle, en passant par Athènes, Rome, le Moyen Âge et le classicisme européen ; c'est exactement le contraire : il se base sur la complexité et la multiplicité des cultures humaines (…) un Polynésien ou un habitant de l'Afrique Centrale m'intéressent davantage qu'un individu de la Grèce antique. (Greimas 1958, 3)

Greimas aborde l'histoire des formes plastiques pour explorer les mécanismes du fonctionnement des systèmes symboliques, de leur évolution dans le temps et de leur transformation en contact avec d'autres ensembles culturels. Le premier vrai article en français qu'il rédige et publie à lui seul rend compte du *Moyen Âge fantastique : antiquités et exotismes dans l'art gothique* de Jurgis Baltrušaitis, élève de Focillon, lituanien et ami de Greimas (1956b). A la suite de l'historien de l'art, l'article refuse « la conception simpliste d''influence' s'exerçant directement d'une civilisation à l'autre », pour insister sur le rôle actif que joue la culture réceptrice, qui doit d'abord « *se sensibiliser* » d'elle-même à une thématique donnée, puis « *solliciter* » ou récuser tout apport éventuel. Ce n'est ainsi qu'elle peut « *intégrer* » le phénomène de provenance étrangère en en sélectionnant certains aspects seulement, qui « se transforment et d'adaptent » selon les visées de l'instance réceptive (Greimas 1956b, 107-108). A la place d'une notion d'influence à action unilatérale et mécaniste, Baltrušaitis et Greimas défendent donc le concept d'interaction mutuelle.

Fidèle à sa perspective sémantique de même qu'au concept saussurien du signe, Greimas va au-delà de Baltrušaitis en cherchant à cerner la signification que véhiculaient les formes fantastiques recensées et à définir le rôle qu'elles ont pu jouer dans l'évolution des mentalités collectives. Affirmant que « l'unité organique d'un style est faite de luttes intérieures » – s'agissant de « styles de vie et styles d'art » – le compte rendu voit dans le cas étudié l'illustration de la dialectique des systèmes (Greimas 1956b, 104, 109). Dans cette perspective, les monstres, diables et êtres hybrides complétaient le réalisme concret médiéval de l'imaginaire, s'accordaient aux jacqueries et visualisaient la remise en cause de la fixité des espèces créées en introduisant « la découverte du Temps, de l'historicité de la condition humaine » (Greimas 1956b, 109-110). Elargissant ainsi son propos au-delà de la circulation des seules formes plastiques, Greimas situe son investigation sémiologique « aux confins de l'histoire des arts et de l'histoire des idées (sensibilité et imagination, psychologie profonde) », dans une perspective qui postule « l'unité organique de toutes les formes symboliques d'une civilisation » (Greimas 1956b, 110).

Barthes verra dans cette sémiologie une voie vers une sociologie du signe et une analyse scientifique de l'idéologie qui lui permettent de développer l'impulsion de ses livres et articles sur l'écriture, l'imaginaire et le spectacle. En 1957 paraissent « Le mythe aujourd'hui » qui clôt *Les Mythologies* et le premier de ses travaux sur le vêtement et la mode, domaine qui constitue dès le début le sujet principal de ses nouvelles études sur la vie des signes (Barthes 2002 t.1, 821-868, 892-906). Il définit dès le début son projet sémiologique dans le cadre d'une anthropologie culturelle générale qui étudie les « signes et symboles dans les relations humaines » de la France contemporaine, en visant notamment « vêtement, alimentation, conversations, motorisation, spectacles, sports, fêtes, cérémoniaux, presse, publicité »[17]. Au cours de la décennie suivante, il publiera les articles sur la mode, l'alimentation, la photo, les images publicitaires et l'architecture que l'on sait[18].

Pendant les années cinquante et jusque dans les années soixante, Greimas et Barthes entreprennent donc parallèlement et ensemble de nouvelles recherches sur le langage qu'ils regrouperont par la suite du terme global de sémiologie dont ils se serviront tous deux

[17] Demande de bourse du CNRS, 26 févr. 1955, dossier de carrière CNRS, *op. cit*., f. 61(3-4).

[18] Voir par ex. « Pour une psycho-sociologie de l'alimentation contemporaine » (1961), « Le Message photographique » (1961), « La Rhétorique de l'image » (1964) et « Sémiologie et urbanisme » (1967), in Barthes (2002 t.1, 1104-1115, 1120-1133, et t.2*,* 573-588, 1277-1286).

jusqu'en 1969. Leur emploi commun du même terme pendant cette époque sert d'indice qui marque les convergences entre leurs projets. A l'encontre des conceptions répandues, les deux chercheurs conçoivent le structuralisme, l'historicisme et le marxisme comme conciliables, à condition de bien définir chacun de ces composants et de les intégrer dans une approche cohérente. Leurs travaux revendiquent et illustrent des concepts saussuriens et hjelmsléviens, y compris celui du signe. Tout en insistant sur la systématicité de la langue, ils soulignent tous deux le rôle crucial de la parole. Les deux hommes professent des positions politiques comparables et une vision morale commune de leur projet scientifique et de vie ; Greimas observera plus tard à propos de Barthes que « C'est quelque part sa rigueur, son éthique qui m'avait frappé et qui était pour moi une sorte de modèle »[19]. Ils partagent aussi un intérêt pour la psychanalyse, pour les études de Bachelard sur l'imaginaire, pour Lacan et Freud aussi – ce ne sera qu'en 1965 que Greimas prendra ses distances par rapport à Lacan et dans une certaine mesure au freudisme. De plus, dans les années 1950, Greimas ne considère pas encore que son projet implique la construction d'un métalangage, et n'a élaboré ni sa vaste architecture théorique ni son appareil méthodologique complexe qui le distingueront plus tard de Barthes.

Les idées sémiologiques de Greimas et Barthes évoluent rapidement alors. Entre 1957 et 1963, Greimas renouvelle ses perspectives en sciences du langage en participant à des projets de linguistique appliquée dirigés par Quemada à Besançon et centrés sur la traduction automatique, la constitution de banques de données et la préparation d'un dictionnaire électronique du français. De ces activités et collaborations naît sa sémantique structurale. Dès celle-ci, il se distancie de la sémiologie saussurienne en insistant plutôt sur l'autonomie des plans de l'expression et du contenu : *« La langue n'est pas un système de signes, mais* un assemblage – dont l'économie reste à préciser – de structures de signification » (Greimas 1966, 20). *Sémantique structurale* et *Du sens*, tout aussi bien que des textes comme « Introduction à l'analyse structurale des récits » et *Le Système de la mode* s'émancipent d'une sémiologie du signe pour élaborer des modélisations logico-sémantiques (Greimas 1966, 1970) (Barthes 2002 [1966], [1970]. La sémiologie scientifique de Barthes trouve sans doute son point culminant dans ce dernier ouvrage, projet commencé en 1955, terminé en 1964 et publié comme monographie en 1967 (Samoyault 2015, 360). Chez les deux chercheurs, la part des analyses diachroniques diminue au cours des années 1960 tandis que la place des universaux s'amplifie.

A l'inverse de Barthes, Greimas effectue une bifurcation telle que sauf exception, il rédige dorénavant en français des travaux purement scientifiques, tandis qu'il compose en lituanien et à l'intention de la diaspora lituanienne des textes qui prennent position sur de nombreuses questions d'actualité sociale et politique. Après l'attaque contre le stalinisme, son éthique sociale s'exprime par écrit en français avant tout dans une quête plus générale de valeurs et de sensibilité propres à la vie collective actuelle (Provenzano 2017). Alors que Barthes continue à souligner le caractère contraignant des signes entrant dans la doxa, Greimas formule peu souvent de valorisations des pratiques sociales qu'il examine. Ce contraste s'inscrit sur une opposition de fond entre les attitudes que les deux hommes réservaient par rapport aux symbolismes collectifs : Greimas aimait y discerner la possibilité d'une solidarité et d'une axiologie salutaires, alors que Barthes y flairait avant tout la coercition et le lieu commun (Greimas 2000, 377-378 [1956d].

Si Greimas et Barthes ne co-rédigeront jamais de travail scientifique ni ne rendront jamais compte d'un ouvrage l'un de l'autre, il semble bien qu'ils échangent leurs livres et se lisent (Calvet 1990, 198-199)[20]. On compte trente-six références à Greimas (surtout à sa sémantique structurale) dans les travaux de Barthes, sauf exception avant 1973, et Greimas se réfère à

[19] Propos recueillis par Louis-Jean Calvet vers 1988, deux cassettes audio.
[20] *Cf.* lettre à Barthes, 23 févr. 1973, BnF, Fonds Barthes, *op. cit*.

Barthes encore plus souvent, notamment pour appuyer ses concepts d'écriture, de style et de mythes sociaux. Les deux chercheurs se sollicitent et s'entraident régulièrement jusqu'en 1972 environ, en s'invitant comme conférenciers par exemple. Greimas présente Barthes successivement à trois collègues qui acceptent de lui servir de directeur de thèse, et Barthes invite Greimas à contribuer à deux numéros de revues auxquels il est associé. Dès les années 1950, ils tentent de fonder des revues ensemble (Greimas 2006, 136)[21], efforts qui se concrétisent enfin dans la création de *Langages* en 1966, de conserve avec d'autres collègues[22]. A l'EPHE, VIe Section, ils forment dès 1966 un premier groupe de recherches sémiologiques avec une dizaine d'élèves de leurs deux séminaires, dont Michel de Certeau, Catherine Clément, Jean Cohen, Jean-Claude Coquet, Oswald Ducrot, Gérard Genette, Julia Kristeva, Christian Metz et Tzvetan Todorov (Greimas 1992, 14)[23]. Entre 1968 et 1972, sur les dix thèses ou mémoires de l'Ecole dont Greimas est le directeur, Barthes participe à neuf jurys en servant de rapporteur au moins sept fois ; leur collaboration contribue à former une nouvelle génération de sémioticiens, y compris Pierre Boudon, Claude Chabrol, Manar Hammad, René Lindekens et Claude Zilberberg. Pendant la même époque, Greimas fait partie de sept jurys dirigés par Barthes, souvent comme rapporteur[24].

Greimas aimera et respectera toujours le Barthes de cette période, « une vingtaine d'années – tout l'âge mûr de l'homme – consacrées à l'élaboration de ce projet scientifique que fut pour lui la sémiologie », comme le rappellera sa nécrologie (Greimas 1980, 3). Il gardera toujours de beaux souvenirs de leur « travail en commun (…) : on partageait une sorte d'enthousiasme de la recherche et de foi dans le projet scientifique justifié idéologiquement. (…) C'était la belle époque » (Greimas 1980, 5-6) (Calvet 1990, 132). Leurs familles sympathisent aussi à cette époque, et Greimas dira plus tard de Barthes que « C'était un ami au sens très restrictif du terme, comme j'en ai eu peu dans ma vie. Je les compte sur les bouts de mes cinq doigts. Et ça a beaucoup compté pour moi » (Calvet, cassettes audio).

3. Postface

Dans les années 1960 et 1970, le petit noyau qui constituait la sémiologie à Paris se disperse au fur et à mesure que chaque participant se met à élaborer son œuvre et à s'occuper de ses propres étudiants et disciples de plus en plus nombreux. Dans un entretien de 1967, Barthes prévoit qu'« en ce qui concerne le structuralisme, (…) le moment des séparations approche », et que notamment, par rapport aux autres « structuralistes », « le statut de la science fait problème à mes yeux »[25]. Dans le nouveau contexte culturel qui se développe après 1968, sans qu'il n'y ait de polémique ni de brouille, les divergences intellectuelles existantes entre Greimas et Barthes deviennent plus prononcées. Inspiré par Kristeva, Derrida, Foucault et *Tel Quel*, Barthes élabore les principes d'une « pratique du Texte infiniment différent » qui voudrait signaler les sites d'où partent des sens infinis plutôt que de décrire la signification [26]. Plus tard, Greimas se souviendra que *S/Z* et sa « théorie de la main écrivante, le corps qui écrit » lui a déjà posé problème, et que *Le plaisir du texte* a amené « notre

[21] *Cf.* propos recueillis par Francesca Piolot, émission *A voix nue : entretiens d'hier et d'aujourd'hui*, France Culture, 14 févr. 1989.
[22] Jean Dubois, Bernard Pottier et Bernard Quemada.
[23] *Cf.* propos recueillis par Piolot, France Culture, 15 févr. 1989.
[24] *Annuaire de l'Ecole pratique des hautes études, VIe Section,* années 1968-1972, et Archives de l'EHESS, Carton contenant les dossiers d'étudiants A-Khar inscrits en 3ème cycle sous la direction de Greimas.
[25] « Sur le 'Système de la mode' et l'analyse structurale des récits », propos recueillis par Raymond Bellour, 2 mars 1967, in Barthes (2002, t.2, *O.C.*, II, 1303).
[26] « L'aventure sémiologique » (1974), in Barthes (2002 t.4, 524-526), voir aussi *S/Z* (1970), in Barthes (2002 t.3, 121-131).

séparation idéologique définitive, (…) que j'ai vécu[e] très intensément » [27]. Comme marque de ces différences, à l'encontre de Greimas, Barthes ne se plie pas à la recommandation de préférer le terme sémiotique à sémiologie à partir de 1969. Aux occasions de moins en moins fréquentes où les deux hommes se retrouvent par la suite, ils parlent des amis, de la famille, des affaires et non plus de leurs recherches [28]. Les inscriptions que Barthes rédige dans ses livres qu'il offre à Greimas dans les années 1970 évoquent la « trahison » par rapport à leur projet sémiologique initial [29].

En 1979, le dictionnaire sémiotique de Greimas et Courtés présente des concepts que Barthes a introduits ou renouvelés tels qu'écriture et illusion référentielle qui ont conduit à « la reconnaissance du droit de cité » à la sémiologie (Greimas et Courtés 1979, « Sémiologie » point 4). En même temps, en observant que « le contenu méthodologique » de la sémiologie barthésienne et de la sémiotique greimassienne « s'est progressivement différencié » dans les années 1970, les auteurs critiquent l'approche rivale de celui qui professe au Collège de France depuis 1977. Cette sémiologie étudie les objets non linguistiques par la médiation des langues naturelles et pose des lectures infinies d'un texte par manque d'insistance sur les contextes textuel et socioculturel qui contraignent les interprétations (Greimas et Courtés 1979, « Sémiologie » points 1 et 6, « Lecture », point 4). Mais surtout, ses analyses de la connotation et des discours scientifiques reposent trop sur l'intuition en contournant le principe de la présupposition réciproque du signifiant et du signifié ; elles trahissent aussi « une subjectivité incontrôlable » pour ne pas avoir construit de métalangage qui favorise une description « cohérente et adéquate » (Greimas et Courtés 1979, « Sémiologie » point 5) (Greimas 1980, 6).

A la mort de Barthes, dans sa nécrologie, Greimas ajoute une explication biographique pour la sémiologie « textuelle » qui s'était différenciée de la sémiotique. La crise provoquée par son rejet par les étudiants en mai 1968 aurait mis fin chez Barthes à sa « sémiologie éthique et, de façon plus générale, d'une certaine manière d'être *intellectuel*. (…) Du moment où rien ne vaut vraiment la peine, tout devient permis » (Greimas 1980, 6) (Samoyault 2015, 435-442). L'œuvre de Barthes tracerait ainsi « un parcours de l'échec » qui révèle « la dimension tragique de l'existence d'un homme inquiet et exigeant » (Greimas 1980, 3), défaite qui sert d' « illustration du désastre d'une génération » (Greimas 1980, 7).

Cependant, lorsque Greimas lit l'essai-journal intime posthume *La Chambre claire*, le dernier livre que Barthes ait préparé, il croit y discerner une dynamique de convergence par rapport à son propre projet auquel il est resté fidèle : « il y revient vers une scientificité. Calme dédicace : 'On se retrouvera' »[30]. De son côté, le dernier livre que Greimas rédige seul sort du discours scientifique pour expérimenter avec le genre de l'essai, et certains diront à propos du style allusif et séduisant de *De l'imperfection* (1987) que l'auteur a voulu « faire du Barthes ». Quoi qu'il en soit, dans cette monographie, si le corps n'écrit pas comme dans *S/Z*, il entre au premier plan pour sentir. Le livre ne cherche sans doute pas le plaisir du texte, mais pose quand même l'objectif que le contact du monde naturel incite continûment l'éveil et le renouveau. La seule référence à l'ancien compagnon de route sémiologique évoque les « connotations sociales excellemment décrites par Roland Barthes dans ses *Mythologies* » (Greimas 1987, 83).

Dans son autobiographie intellectuelle de 1985, Greimas termine ainsi le récit de ses relations avec Barthes : « sa mère est morte. Puis il est mort, lui aussi. Maintenant, on se sent de nouveau plus proches » (Greimas 2017, 29). Cinq ans plus tard, Greimas remarque

[27] Propos recueillis par Calvet, cassettes audio.
[28] Greimas, propos recueillis par Piolot, France Culture, 15 févr. 1989.
[29] *Ibid*.
[30] Propos recueillis par Calvet, cassettes audio.

qu'après 1968, « Barthes avait choisi d'être à la mode, moi j'ai choisi de tenir le coup. Qui a eu raison ? Je ne sais. » (Greimas 1992, 14)

***

La collaboration de Greimas et Barthes a engendré des études sur le sens et la communication qui restent inimaginables en dehors de l'apport respectif de chacun d'eux. Greimas a réussi à enrôler le critique littéraire humaniste dans sa quête de nouvelles méthodes linguistiques et sémiologiques, tandis que Barthes a aidé et incité le linguiste à appliquer ses concepts et modèles aux mythes contemporains et à la littérature. Leur sémiologie a donné l'exemple d'une investigation du sens qui était transversale par rapport aux médias et aux supports et qui affichait une éthique sociale. Si Barthes s'est révélé un intellectuel novateur, Greimas a fait preuve d'une grande créativité pour l'élaboration de modèles abstraits, de méthodes d'analyse et de charpentes théoriques ambitieuses.

En même temps, malgré ces convergences, chaque chercheur a déployé des façons distinctes de penser et d'agir qui se complétaient et se concurrençaient. Dans un entretien de 1991, Greimas a décrit leurs approches respectives : « Je lui disais qu'il avait l'esprit de finesse et moi l'esprit de géométrie » [31]. Sur le plan institutionnel, Barthes n'a jamais voulu faire école, tandis que malgré son côté anarchisant, Greimas s'est dépensé pour développer un dispositif collectif important qui comprenait son séminaire, ateliers, fondation ADES, colloques, périodiques et collections.

Si on reprend la remarque informelle de Greimas citée *supra* à propos des différentes voies structuralistes, et sans oublier que Jakobson et Lévi-Strauss aient servi de maîtres à penser pour les auteurs de *Sémantique structurale* et du *Système de la mode*, on peut dire qu'alors que leurs deux aînés ont toujours réservé une place importante à l'universalisme et au formalisme, les premiers travaux sémiologiques de Greimas et Barthes ont davantage insisté sur la spécificité historique et sur la signification et fonction sociales des structures linguistiques et poétiques. Dans le domaine des mythes, puis par extension dans l'intégralité du champ discursif, Greimas et Barthes ont complété la méthode paradigmatique de Lévi-Strauss par l'analyse syntagmatique et syntaxique, et Greimas a même érigé la narrativité en composant cognitif fondamental pour le faire et le savoir-faire humains. Reprenant les ouvertures formulées par Jakobson et Lévi-Strauss, Greimas et Barthes ont développé la sémiologie annoncée dans le *CLG* en définissant et en appliquant des concepts et des méthodes concrets qui étendent l'analyse à toutes les expressions culturelles, y compris la gestualité, l'image, l'architecture et le film. Alors que ni Lévi-Strauss ni Jakobson n'ont voulu s'affirmer comme intellectuels engagés, Barthes, et dans un premier temps Greimas dans une moindre mesure, ont assigné à la science une fonction démystifiante. Enfin, Jakobson et Lévi-Strauss ont affirmé la continuité des sciences du vivant et des sciences humaines, alors que Greimas et Barthes concevaient ces deux sphères comme étant plus distinctes, et ont restreint le champ de leurs recherches à la seconde.

Le projet sémiologique que Greimas et Barthes ont défini dès les années 1950 met en avant quatre objectifs dont la sémiotique de demain pourrait s'inspirer à notre sens :

a) La mise en relief du signe au sens large, des rapports qu'entretiennent les plans de l'expression et les plans du contenu, y compris dans divers médias et supports contemporains ;
b) L'élaboration d'une théorie de l'histoire des cultures qui informe un ensemble de concepts et de méthodes opératoires pour l'analyse diachronique ;
c) L'interrogation des grands défis sociaux actuels ;

[31] « Algirdas Julien Greimas (1917-1992), le maître-mot : entrevue avec Ugnė Karvelis », *Cahiers lituaniens*, n° 5, p. 50-51.

d) L'approfondissement du dialogue, du débat et des échanges avec les autres approches et sciences.

Références bibliographiques

BARTHES, Roland (2002), « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Œuvres Complètes.* II, Paris, Seuil, pp. 828-865. [1966]

— (2002), « Réponses » (propos recueillis par Jean Thibaudeau en 1971), *Œuvres complètes,* Paris, Seuil, t. 3.

— (2002), *Le Système de la mode, Œuvres Complètes* II, Paris, Seuil, pp. 895-1231. [1967]

— (2015), « L'avenir de la rhétorique » (inédit de 1946), *in* MARTY, Eric (éd.) *Roland Barthes - album, inédits, correspondance et varia,* Paris, Seuil, pp. 137-146.

CALVET, Louis (1990), *Roland Barthes : 1915-1980*, Paris, Flammarion.

DAMOURETTE, Jacques et PICHON, Edouard (1911-1940), *Des mots à la pensée : essai de grammaire de la langue française,* 7 vol., Paris, d'Artrey.

GREIMAS, Algirdas, J. (1956a), « Pour une sociologie du langage », compte rendu de COHEN, Marcel, *Pour une sociologie du langage*, *Arguments*, 1.

— (1956b), « Le Moyen Âge fantastique », *La Revue du Caire*, vol. 36, 188, février.

— (1956c), « Remarques pour servir à l'histoire des mots », *Le Français moderne*, vol. 24, no. 2, avril, pp. 103-108.

— (1956d), « L'actualité du saussurisme », *Le Français moderne*, 24e année, 3, juillet. Repris dans Greimas (2000), pp. 371-382 (les références des citations sont issues de 2000)

— (1956e), « Littérature lithuanienne », *Histoire des littératures*, QUENEAU, Raymond, éd., t. 2, *Littératures occidentales*, Paris, Gallimard, pp. 1438-1450.

— (1958), « Vidužemio jūros pakraščiais (6). Jūra, kurioj nėra vidurio kelio », *Dirva*, 76, 6 oct.

— (1960), « Užrašai », *Darbas*, vol. 14, 1, mars.

— (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Seuil.

— (1970), *Du sens : essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

— (1974), « Algirdas J. Greimas » *in* PARRET, Herman, éd., *Discussing Language*, La Haye, Mouton.

— et COURTÉS (1979), Joseph, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

— (1980), « Roland Barthes : une biographie à construire », *Actes sémiotiques. Bulletin*, 13.

— (1983), *Du sens II : essais sémiotiques,* Paris, Seuil.

— (1991), « Tautinis komunizmas » (1956-57), *in* ŽUKAS, Saulius, éd., *Iš arti ir iš toli: literatūra, kultūra, grožis*, Vilnius, Vaga, pp. 284-297.

— (1992), « 'La sémiotique, c'est le monde du sens commun'. Entretien avec Algirdas-Julien Greimas », propos recueillis par François Dosse, *Sciences humaines*, 22.

— (1987), *De l'imperfection,* Périgueux, Fanlac.

— (2000), *La mode en 1830 : essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de modes de l'époque*, thèse principale, et *Quelques reflets de la vie sociale en 1830 dans le vocabulaire des journaux de mode de l'époque*, thèse complémentaire, pour le doctorat d'Etat (lettres), Université de Paris-Sorbonne, 1948, *in La Mode en 1830 : langage et société, écrits de jeunesse*, Broden, Thomas F. et Ravaux-Kirkpatrick, Françoise (éds.), Paris, PUF.

— (2006), « Entretien avec Algirdas Julien Greimas (1917-1992) », *in* Chevalier, J.-Cl. et Encrevé, P. (éds.), *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique*, Lyon, ENS.

— (2017), « Pirmasis intelektualinės autobiografijos bandymas » (s.d. [1960]), *in* Sverdiolas, Arūnas éd., *Algirdas Julius Greimas: asmuo ir idėjos 1*, Vilnius, Baltos lankos.
— (2017), *Du sens en exil : chroniques lithuaniennes*, textes réunis par Saulius Žukas et Kęstutis Nastopka, traduit du lituanien par Lina Perkauskytė, Limoges, Lambert-Lucas.
MATORÉ, Georges (1951), *Le vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Paris, Droz. (Thèse principale pour le doctorat d'Etat (lettres), 1946, Université de Paris-Sorbonne).
— et GREIMAS, Algirdas, J. (1947), « Notes lexicologiques », *Le Français moderne*, vol. 15, 2, avril, pp. 129-142.
— et GREIMAS, Algirdas, J. (1948) « La méthode en lexicologie », *Romanische Forschungen*, vol. 60, 3, pp. 411-419.
— et GREIMAS, Algirdas, J. (1950), « La méthode en lexicologie II », *Romanische Forschungen*, vol. 62, 2-3.
PROVENZANO, François (2017), « Politiques de la sémiotique : flux et reflux de la critique idéologique chez A. J. Greimas », *Semiotica*, 214, *A. J. Greimas – Life and Semiotics / La Vie et la sémiotique d'A. J. Greimas*, Broden, Thomas F. et Walsh Matthews, Stéphanie, éds.
QUEMADA, Bernard (1993), « Greimas lexicologue », *Nouveaux actes sémiotiques*, 25, pp. 52-53.
SAMOYAULT, Tiphaine (2015), *Roland Barthes : biographie*, Paris, Seuil.
SAUSSURE, Ferdinand de (1972), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.

Comparer Greimas et Girard et échapper par le multiculturalisme à l'exclusion inscrite dans la narrativité

Patrick IMBERT
Université d'Ottawa

A notre époque fondée sur la mondialisation et la rencontre des altérités culturelles, il est très important d'étudier les transformations et les divergences dans la détermination et la légitimation des objets de désir. Or, les récits sont des moyens socioculturels efficaces et privilégiés pour réfléchir à la valorisation des objets de désir donc aux modes de vie belliqueux ou tolérants liés aux altérités et aux modèles liés à ceux-ci. Il est clair que l'objet de désir (argent, parole de Dieu, etc.), détermine l'engagement social et culturel des gens car culture et société dépendent de la participation de la population à un sens de la vie engageant des activités significatives. C'est justement ce que soulignent un théoricien de la narrativité comme Greimas (1966, 1980, 1983) et un anthropo-socio-philosophe comme René Girard (1982). Il est donc important d'étudier ce qui médiatise la valorisation des objets de désir, c'est-à-dire les récits fictionnels ou mythiques liés à de grands récits de légitimation comme ceux dont parle Lyotard (1979).

Ces récits reposent avant tout sur l'exclusion et notre étude aura pour but de voir quel type de récit permet de tourner le conflictuel en échange positif. Cet échange positif est géré dans certains pays des Amériques[1] par des politiques multiculturelles libérales comme on le voit au Canada chez Kymlicka (2007, 2012), en Colombie chez Moreno Parra (2010) et en Uruguay chez Arocena (2012). Elles sont parfois narrées symboliquement d'une manière qui échappe aux canons des fictions et des narrativités attendus comme dans *L'histoire de Pi* de Yann Martel, l'auteur montréalais francophone qui a écrit son roman en anglais et a obtenu le prix littéraire le plus prestigieux du monde anglophone, le Booker Prize.

1. Greimas et Girard

Girard, le plus important chercheur mondial du point de vue de l'étude des mécanismes culturels et narratifs menant aux exclusions réelles et Greimas, le plus important chercheur mondial concernant la formalisation des mécanismes de génération des récits ne font pas l'objet de recherches qui les compareraient et montreraient en quoi leurs théories permettent de saisir les mécanismes liés aux solidarités et exclusions socioculturelles. Or, Girard et Greimas travaillent sur des schémas et des concepts qui ont des ressemblances. Sont communs à leurs recherches des concepts comme objet, vecteur de désir, exclusion et des éléments différents mais non sans similarités comme adjuvant/opposant pour Greimas, modèle, groupe imitateur, bouc émissaire pour Girard. Toutefois, si Greimas et ses disciples comme Denise Cliche (Cliche 2008, 77-88) insistent sur la structure narrative comme médium universel transférant des contenus liés à une transformation d'un ordre social ou à son rétablissement, Girard et ses disciples comme Eric Gans (1993) ou Redekop (2013) soulignent les rapports d'exclusion manifestés dans les groupes à partir de la structure - qu'ils croient universelle - qu'est la mimésis d'appropriation menant à l'invention d'un bouc émissaire. On sait que, pour Girard, la mimésis d'appropriation sous-tend tout rapport social. Tous s'imitent dans leur geste pour s'approprier l'objet de désir, argent, parole de Dieu, indiqué comme but

[1] Pour les dynamiques des Amériques, voir Imbert (2014).

essentiel par le modèle jouant d'une double injonction : désir de s'approprier de l'objet/interdiction de le prendre dans ses mains. Une lutte constante de tous contre tous a lieu et, quand elle est trop forte, elle détruit le tissu social. Alors, pour refonder la communauté, celle-ci invente un bouc émissaire accusé de menacer l'ordre. Tous tombent d'accord contre ce méchant qui est jeté à l'extérieur du groupe soit par la réclusion, l'exil ou la mort. Pour un temps, la communauté est refondée sur cette exclusion. Tout cela signifie donc que le schéma actantiel greimassien est marqué de façon particulière chez Girard. En effet, le destinateur, c'est-à-dire celui qui indique l'objet de désir au sujet, est à la fois destinataire et adjuvant/opposant dans sa double injonction imite-moi/ne m'imite pas.

Notre but est donc de proposer des perspectives permettant de réfléchir sur les mécanismes explicites et implicites d'exclusion. Pour cela nous allons 1/ établir les liens entre la mimésis d'appropriation et son corrolaire, la production de boucs émissaires (Girard) avec la structure narrative reposant sur la conjonction de la causalité-conséquence et de la temporalité menant à une transformation d'un contenu inversé en un contenu posé (Greimas) et 2/ dégager le rôle de la causalité dans la légitimation de la production d'exclus. A partir de là, 3/ nous distinguerons d'une part des productions littéraires reposant de façon dominante sur la structure narrative exclusive et donc liées à la volonté de constituer une homogénéité socioculturelle et, d'autre part, des productions littéraires beaucoup plus rares reposant de façon dominante sur l'exploration de rencontres dans la coïncidence et la simultanéité évitant l'exclusion. Ces dernières rejoignent des optiques liées aux théories inter-multi- et transculturelles comme celles de Gérard Bouchard (2012), Will Kymlicka (2007), Patrick Imbert (2014, 17-32), Wolfgang Welsch (1999) ou Afef Benessaieh (2010). On tient d'ailleurs à souligner qu'une théorie multiculturelle et ses applications pratiques peuvent être réécrites comme un grand récit qui s'engage à favoriser les dynamiques inclusives en précisant les modalités de la reconnaissance des altérités et leur possibilité de se rencontrer et de s'influencer.

2. Etablir les liens entre la mimésis d'appropriation et la production de boucs émissaires avec la structure narrative reposant sur la causalité-conséquence et la temporalité

Malgré les différences dans leurs perspectives et dans les buts assignés à la recherche, Girard et Greimas partagent des intérêts communs, notamment la question de la médiation de contenus par la narrativité. Pour Greimas les contenus se réduisent à une opposition paradigmatique de base vie/mort après réduction de la syntagmatisation narrative enchaînant actions et agents d'actions. C'est ce que l'on constate en lisant l'analyse d'un conte de Maupassant par Greimas. Il aboutit à l'opposition fondamentale vie/mort qui ne peut plus se résoudre qu'en une unité exprimée par le lexème Dieu, source de toute structuration sémantique. Ce lexème qui est d'ailleurs évoqué par Brémond (Brémond 1982, 405-423) dans sa remise en question de Greimas par le biais d'une attaque en règle d'un greimassien canadien, Clément Legaré, analysant *Pierre La fève,* un conte de la Mauricie (Legaré 1984, 202-211), est un lieu d'indétermination. En effet, à partir de lui, tous les attributs peuvent être générés : Dieu est bon, Dieu est tout. A partir de ce lexème peuvent se générer les mythes et les récits qui, à partir d'une opposition binaire, vie/mort proche de intérieur/extérieur, exploreront les modalités des fonctionnements interhumains et légitimeront le groupe dans son homogénéité cautionnée par la puissance tutélaire. Ce qui relie Greimas et Girard du point de vue des contenus est la question des rapports entre vie/mort et intérieur/extérieur. En effet, être exclu, c'est être condamné à mort par le groupe ou ne plus exister comme agent positif dans le groupe. Ainsi, l'opposition n'est pas uniquement vie/mort mais intérieur/extérieur car

être en vie c'est être à l'intérieur du groupe et être mort c'est être à l'extérieur. Cette opposition intérieur/extérieur gouverne les sémantiques humaines et les narrativités.

Les histoires que l'on raconte manifestent toutes la possibilité ou non d'être à l'intérieur, ce qui implique d'étudier de quelle manière on est en contact avec l'extérieur. Cet extérieur peut être un extérieur vertical, la voie de Dieu qui est un objet de désir car il indique une base stable pour fonder les valeurs d'une société. Il peut aussi être un extérieur horizontal, l'espace où le groupe suivant les voies de Dieu et de la conscience collective. C'est aussi l'espace où l'on rejette le bouc émissaire qui serait coupable de détruire l'ordre social. Cet espace est alors lieu d'exil ou, pour les réactions plus violentes, lieu de mort et de projection dans un extérieur hors de l'humain du groupe qui se veut et se vit homogène.

Ce paradigme extérieur/intérieur lié à mort/vie se manifeste dans le plaisir de lire des histoires qui enchaînent temporalité et causalité/conséquence. Chez Greimas comme chez Girard, un sujet est en quête d'un objet de désir. Chez Girard cette quête a lieu dans une relation triangulaire conflictuelle face au modèle. Pour se saisir de l'objet, ce sujet entre en compétition avec des opposants, ce qui représente une menace de chaos pour l'ordre social. Cette compétition passe par des rapports de cause à conséquence. Ceux-ci sont de deux sortes. Il y a la causalité abstraite où le réel précède les actes et leur enchaînement telle qu'analysée par Hochmann (Hochmann 2001, 155-170) ou par Bernardinelli (2012). Ce n'est pas cette causalité qui nous intéresse de prime abord mais plutôt la causalité narrative. Elle crée la réalité et l'élément explicatif dans la relation qui est partage de la narrativité sur laquelle tous tombent d'accord. Cette causalité génère des exclus dans l'activation explicite ou implicite du paradigme intérieur/extérieur. Ainsi, la relation de cause à conséquence justifie l'opposition entre bons et méchants et donc l'importance de l'objet valeur à contrôler. Ce fonctionnement est particulièrement actif dans les littératures populaires (Sherlock Holmes, James Bond) et se note aussi dans la quasi-totalité des fictions, que ce soit Balzac, Camus, Gabrielle Roy dans *Rue Deschambault* (1960) ou Eric Dupont dans *La logeuse* (2006).

3. Dégager le rôle de la causalité dans la légitimation de la production d'exclus

On nous raconte des histoires afin que nous sachions qui est le méchant et quelles sont les valeurs importantes pour le groupe. Cependant, on nous raconte surtout des histoires pour que nous soyons entraînés à avoir le plaisir de jouir d'une causalité qui vise à rechercher un coupable, un bouc émissaire à exclure, ce qui est justifié par l'ordre social alors que, selon Girard, le bouc émissaire est innocent de ce dont on l'accuse.

Autrement dit, nous raconter des histoires causales, à suspense ou non, permet certes de déterminer quel est l'objet de désir mais surtout de nous entraîner à chercher un coupable, donc de nous entraîner à refonder l'homogénéité du groupe par l'accord sur une victime un peu différente des autres. L'enchaînement causal est un automatisme intégré structurant la transmission de significations qui visent à savoir qui est membre du groupe et qui ne l'est pas. Cet enchaînement génère l'ordre en dominant la dynamique de la mimésis d'appropriation par laquelle tous et toutes luttent les uns contre les autres pour saisir l'objet de désir et devenir ainsi modèle capable de dire ce qui est désirable pour la société. Ce qui est désirable se détermine par la capacité à dire que l'on a accès à l'extérieur au discours humain. Le conflit repose donc sur le fait que la mimésis d'appropriation cherche à se saisir de la mimésis platonicienne, de ce qui assure la stabilité du monde par la référence à des essences stables, à un extérieur au monde humain. On se réfère à la voix de Dieu, à des déités, à ce qui explique l'origine, la vie et la mort. Mort/vie, extérieur/intérieur sont les enjeux des narrativités et des entraînements à légitimer l'exclusion par le plaisir du spectacle narratif inventant des boucs émissaires pour refonder constamment l'homogénéité sociale menacée. Ces rapports avec les autres sont liés au contrôle des richesses dans l'environnement. Un troisième paradigme

s'ajoute donc aux deux premiers, richesse/pauvreté, que celles-ci soient économiques, symboliques ou autres.

4. Les récits des origines

Il est remarquable de saisir que les récits des origines mettent en jeu ces trois paradigmes à travers des narrativités qui visent à inventer une communauté et à en dire son fondement stable. C'est ce que proposent les mythes et récits fondateurs. On pense en particulier au *Popol Vuh,* grand récit Maya-Quiche concernant nombre de groupes autochtones des Amériques. On pense aussi à la *Bible* et à la *Torah.* Ces textes ne proposent pas de la fiction. Plutôt, ils offrent au groupe des évidences liées à des événements dont ils affirment qu'ils se sont produits et qui renvoient à des personnes qui ont existé (Perron, Danesi 1993, 6). Ces narrativités tournent autour du fait qu'il y a un sens à la vie, qu'il y a une puissance protectrice qui justifie l'existence du groupe (vie/mort) et qui va ouvrir sur une durée longue, l'éternité. Ensuite, le récit développe une logique qui va inscrire des actions à poser dans un avenir que peuvent partager des agents d'actions membres de cette communauté de croyances, en particulier face à d'autres qui ne sont pas membres de cette communauté (intérieur/extérieur). En effet, tous ces récits des origines développent des récits de filiations internes suivis de récits de conflits violents et interminables contre les autres. Dans tous ces récits, on s'imagine seul au départ, car on est issu de puissances tutélaires (mélange de visions chrétiennes et autochtones pour le *Popol Vuh*[2]) et, simultanément, on s'invente dans le rapport conflictuel avec les autres. Les récits des origines imposent une perspective essentialiste tout en développant une dynamique relationnelle. La base de la capacité humaine à communiquer avec les groupes réside donc dans une narrativité double oscillant entre l'essentialisme et le relationnalisme.

Evidemment dans tous ces récits des origines, les conflits internes ou avec l'extérieur tournent la plupart du temps autour de la capacité à maîtriser les biens spécifiques de ce monde, territoires, gibier, nourriture, objets précieux, mais aussi à se relier au vrai monde spirituel des déités reconnues par le groupe et fondatrices de sa narrativité unificatrice. Les narrativités font circuler ainsi les paradigmes de base qui permettent à la communauté de s'auto-cautionner dans sa légitimité et sa supériorité et de prendre de l'expansion.

5. L'origine performative du groupe

Revenons à l'origine du groupe, donc à l'origine du monde. Dans le *Popol Vuh*, la troisième fois, les puissances tutélaires réussissent à créer des hommes fonctionnels, ceux du groupe Maya-Quiche capables d'adorer les déités donc de comprendre la narrativité communiquée, après avoir échoué en partie la deuxième fois, ce qui a été l'origine des singes. Dans *La Bible*, Adam a été créé avec de la glaise, d'emblée à l'image de Dieu. Voilà qui a le mérite de contrôler le hasard le plus complet qu'est la naissance. Ainsi, le récit des origines se concentre sur l'origine unique des unités culturelles à qui il donne une valeur quant à ce qu'il détermine de leur spécificité. Dans l'immense perte d'une fragmentation totale et d'un hasard omniprésent, il affirme une cohérence. Je viens de là… je suis ici et je vais là… avec ceux de mon groupe. Il y a aussi des autres, dont il faut tenir compte, dont il va falloir réduire le nombre ou dont il va falloir prendre le peu de richesses qu'ils possèdent car nous-mêmes,

[2] On n'a pas le temps ici de discuter les liens entre les croyances autochtones et chrétiennes dans ce texte très riche issu du Guatemala et notamment le fait que les puissances tutélaires n'ont pas immédiatement (contrairement à *La Bible*) réussit à créer un être qui saurait les adorer (l'homme).

nous n'en avons guère. Le récit, ce n'est pas le don[3], c'est la guerre. Voilà qui mène à se rassembler et à se ressembler, contre l'autre.

6. Le récit comme lien

Autrement dit, ce qui fait lien, c'est le récit partagé. Certes, souvent un petit groupe comme une nation toute entière partage la langue et le récit. Toutefois, les grandes religions monothéistes ne reposent pas sur la langue. Une grande religion, c'est faire partager un récit commun à travers les langues qui tendent au babélique. Partager le récit par-delà les langues! Le cas est clair. Dieu crée Adam avec de la glaise. La glaise, c'est la planète. Certes, à l'époque d'une modernité qui, lentement, invente les Etats-Nations, du traité de Westphalie à nos jours, il arrive que l'on lie langue et récit. Cela s'appelle une histoire nationale, celle qui est liée souvent à l'école obligatoire, gratuite et laïque, et qui cherche à court-circuiter le partage d'autres langues, à les éliminer (intérieur/extérieur) et à imposer une homogénéité des récits d'origine mythiques ou religieux (vie/mort) afin de construire un marché économique intérieur (richesse/pauvreté) satisfaisant et, au XIXe siècle, par l'intermédiaire de la colonisation et la stratégie du *not quite*, du « pas tout à fait » rendant le colonisé constamment inadéquat comme l'a bien souligné Homi Bhabha (1994).

Ainsi, la narrativité n'est pas liée à la langue ni à un médium. Elle est une structure indépendante (actions, agents d'actions, transformation d'une situation initiale à une situation finale) qui communique des perspectives fondamentales sur ce que des groupes valorisent, sur les fondements du sens de la vie partagée, c'est-à-dire du point de vue de ce qu'une communauté utilise pour échapper à la brutalité insensée du monde qui laisse souvent herméneutiquement bouche-bée, comme devant la Shoah. La narrativité demande une force immense, celle d'explorer les multiplicités phénoménales des significations, souvent sans pouvoir découvrir de vecteur unificateur, de sèmes contextuels définissant une isotopie à laquelle se raccrocher comme le suggèrerait Greimas. Cette situation angoissante est liée à la difficulté de trouver un sens (ou des sens rassurants parmi d'autres) au fait d'être né plutôt que de ne pas être né.

Le récit a peut-être donc plus le rôle de justifier d'être né/e que de calmer les angoisses face à la mort. « Qu'est-ce que je fais là? »; ou encore: « quel va être l'objet de mon désir? », dans le cas où on glisse des origines (vie/mort) aux actions (richesse/pauvreté, intérieur/extérieur) qui sont censées en découler dans une temporalité contrôlée. Une temporalité contrôlée signifie une temporalité qui est inscrite dans le déroulement d'un récit qui donne sens par l'établissement de rapports de cause à conséquence permettant de justifier l'élimination de ceux qui ne sont pas conforme aux désirs de la puissance tutélaire et qui inscrivent le groupe dans une temporalité longue (nation), et si possible éternelle (religion).

On comprend ainsi le rôle que joue tout récit dans le groupe pour assurer son bien-être. Il établit une appartenance entre l'humain et l'espace par sa référence à une origine extérieure cautionnant une temporalité qui se veut longue[4], originelle et branchée sur l'éternel comme dans le *Popol Vuh* ou *La Bible*. Il justifie cette appartenance par les rapports de cause à conséquence de la structure narrative qui légitiment l'exclusion des autres. Un récit des origines permet de partager l'intériorisation du dehors vertical, celui de la déité marquant le groupe comme premier et choisi, de légitimer l'affirmation du groupe homogène face aux autres, donc d'inventer une limite entre l'intérieur et l'extérieur et de légitimer la capitalisation des biens. Nous voilà dans le fonctionnement d'un grand récit de légitimation

[3] Certes, il y a le potlatch. Mais là aussi le don joue dans la provocation pour entraîner un don plus grand, jusqu'à l'épuisement.

[4] D'où des questionnements différents en Europe et dans les Amériques où la durée historique est plus courte. Voir Bouchard et Lacombe (1999).

qui fonctionne souvent à travers les siècles comme pour le grand récit d'exclusion des femmes, par définition inférieures car elles accouchent des corps tandis que les hommes accouchent des produits de l'esprit comme on le voit chez Platon. Ce fonctionnement est bien montré ludiquement par le texte de Louky Bersianik dans sa critique de Platon dans *Le Pique-Nique sur l'Acropole* (1979). Il s'agit d'un texte qui ne repose pas sur une structure narrative forte mais sur des collections de fragments jouant de l'intermédialité et qui, ainsi, tente d'échapper à la causalité/conséquence générant quasi automatiquement des désirs d'exclusion.

7. Le multiculturalisme

Que devient le multiculturalisme ou le transculturel[5] dans cela? Le multiculturalisme et sa réalisation bureaucratico-politique ont pour but de rejeter les effluves issus du colonialisme et de reconnaître la différence dans l'égalité en fonction des balises établies par les Droits de la personne, les droits du groupe minoritaire face à la majorité et les droits de l'individu face au groupe comme le souligne Will Kymlicka (2007). Par conséquent, le multiculturel qui est lié à une conception ouverte de la démocratie libérale tend à considérer que les grands récits de légitimation liés aux orthodoxies nationalistes destructrices telles qu'analysées par exemple par George Orwell dans *Notes on Nationalism* (1953)[6], se déplacent vers un dialogue permanent dans les rencontres souvent issues de coïncidences et menant à un fort taux d'imprévu. Ces rencontres liées à la comparaison de narrativités divergentes sont désormais reconnues comme plus importantes que les enchaînements de causalité des récits qui fonctionnent selon une logique programmée par un groupe qui se veut homogène. Le multiculturel et encore plus le transculturel rejoint la phrase d'Edouard Glissant dans *Introduction à une poétique du divers*: « Parce qu'on peut mourir pour son identité-racine unique, mais on ne peut pas mourir pour la créolisation. La créolisation exige qu'on ne meure pas » (Glissant 1993, 98)[7].

En effet, les récits fondés avant tout sur le suspense et la causalité automatique mettent en jeu des rapports conflictuels meurtriers qui permettent d'éliminer le méchant, de le projeter à l'extérieur et d'inventer souvent un héros, modèle à suivre refondant l'intérieur sur un homogène régénéré et plus fort. Ces récits, comme l'affirme Girard, sont proches des mythes aux mains des lyncheurs qui affirment que la victime est coupable de ce qu'on l'accuse. Comme l'affirme Girard parlant de Jésus, ce dernier par sa non-réaction même notamment quand la violence lui ferme la bouche, montre que la communauté ne voit pas sa propre violence et la projette sur les autres. Ainsi, le récit de cette communauté est un mythe, c'est-à-dire comme le rappelle Tomson Highway (Highway 2013, 49) une histoire à mi-chemin entre fiction et vérité. En effet, le mythe est la fiction de ceux qui croient avoir raison dans leur violence et qui croient que la victime est coupable. Il représente la vérité d'une société dont la

[5] Pour les différences entre le transculturel et le multiculturel, voir Imbert et Fontille (2012). Voir aussi: Benessaieh (2010). En un mot, le transculturel affirme que les cultures sont toutes toujours mélangées tandis que le multiculturel suggère que les cultures reposent sur une pureté ou sur une forte homogénéité.

[6] « By nationalism…I mean the habit of identifying oneself with a single nation or other unit, placing it beyond good and evil and recognising no other duty than that of advancing its interests » (1).

[7] En contrepartie, si quelqu'un échoue à vivre la rencontre positivement, il va se réfugier dans le causal/temporel du récit historique officiel et se draper dans le ressentiment. C'est ce que l'on constate dans le roman *Cockroach* (2010) de l'auteur montréalais Rawi Hage. Son personnage d'origine iranienne ne parvient pas à prendre place dans la société québécoise : « Where am I? And what am I doing here? How did I end up trapped in a constantly shivering carcass, walking in a frozen city with wet cotton falling on me all the time? » (9). Alors, il se réfugie dans la structure causale/temporelle historique qui lui confère une importance comme le souligne son interlocuteur: « He either gave me long monologues about Persia and the greatness of its history, or he re-enacted the tears of his mother, whom he will never see again before she dies because, as he claims, he is an unfortunate exile » (11).

violence meurtrière est tout à fait réelle mais dont les attributions coupable/innocent sont surdéterminées par les lyncheurs qui imposent une isotopie victimaire à la structure.

8. L'originel, l'original et l'instant

Dans l'optique de Girard, on peut dire que *Le Nouveau Testament* est en partie le récit de la rencontre car il conseille de s'aimer les uns les autres. En cela, il est plus proche de l'origine, donc de la parole de Dieu, que *L'Ancien Testament* qui tend en partie à cautionner « œil pour œil et dent pour dent ». Le nouveau rejoint donc l'originel tout en étant plus éloigné dans le temps que l'ancien, et en cela il est original. On peut comprendre alors que, pour Girard, la temporalité non victimaire est bien différente de la temporalité des récits mythiques qui jouent à la fois sur la croyance en la légitimité par la proximité avec l'origine et par une mécanique de l'enchaînement des actions et des réactions conflictuelles. Dans le récit envisagé par Girard, notamment dans cet instant crucial où la violence ferme la bouche à Jésus, c'est l'instant qui domine. Cet instant, toutefois, est pour ainsi dire quasi éternel, car il manifeste le retentissement dans la mémoire - et non dans l'histoire contrôlée par les lyncheurs et ses enchaînements de cause à conséquence menant à l'exclusion – de l'impact de la rencontre, et dans ce cas-ci de l'impact dans la rencontre violente extrême.

9. Rencontre positive et récit multiculturels

On peut toutefois ajouter que ce qui importe dans les récits multi- ou transculturels, c'est justement l'impact de la rencontre, cet instant plein, complet, mais dans sa dimension positive, celle de la reconnaissance, de la compréhension de l'autre et de soi vis-à-vis de l'autre. Cette reconnaissance qui peut être simple compréhension ou qui peut aller jusqu'au coup de foudre comme acte immédiat de saisie qu'on peut totalement transformer sa vie et aboutir à une situation finale imprévue et générée par l'imprévisible, est la base de la modification du paradigme intérieur/extérieur qui déplace les implications étranger-extérieur/citoyen-intérieur. De là, on aboutit à la base de la pensée de Lévinas (1961) où l'autre est en soi et le soi en l'autre.

10. Coïncidences et simultanéités : *Life of Pi* par Yann Martel

Les récits des Amériques, et de plus en plus les récits contemporains inscrits dans la légitimation des déplacements et des migrations, dans leur jeu sur la coïncidence de gens qui occupent depuis peu un nouvel espace après avoir quitté des villages, des villes et des régions d'Europe ou d'Asie (Saunders 2010) où les rapports étaient établis parfois depuis des centaines d'années dans des rapports de domination souvent difficiles à modifier, se travaillent dans le monde contemporain mondialisé selon la modalité du simultané.

La coïncidence spatiale se couple souvent à la coïncidence de récits de rencontres dont les logiques se superposent et s'additionnent mais ne s'éliminent pas. C'est ce qu'on voit dans un roman qui est à cet égard exemplaire et qui sort du canon scripturaire et thématique connu : *Life of Pi* de Yann Martel. Que trouve-t-on dans ce roman best-seller de l'écrivain montréalais de famille francophone qui l'a écrit en anglais[8] et qui a obtenu le *Booker Prize*. C'est l'histoire de Piscine Patel, un jeune homme dont les parents possèdent un zoo en Inde et qui émigrent au Canada. Tandis que Piscine rêve d'être à la fois bouddhiste, chrétien et musulman, il observe l'instinct territorial des animaux qui sont confinés à leurs territoires qui

[8] Le livre est traduit en français sous le titre *L'histoire de Pi* par ses parents.

les séparent à l'instar des humains qui sont séparés par des frontières nationales symbolisées par des espaces de couleurs différentes bordés de lignes noires dans les atlas. La famille de Piscine Patel émigre au Canada en emportant des animaux sur un bateau qui coule en plein océan. Sur le radeau se retrouvent Piscine Patel et le tigre ainsi qu'une hyène, un singe et un zèbre bientôt dévorés par le tigre.

Que doit faire Piscine s'il veut survivre au tigre et à l'océan ? Il doit combiner ses savoirs multidisciplinaires liés à l'éthologie, à l'anthropologie et à l'histoire. En effet, du côté du tigre, il y a les conduites de dominance comme les étudie Henri Laborit (1976) et qui font que le dominant mange le premier et possède les femelles tandis que les autres se contentent des restes. Face aux autres espèces, le dominant va les dévorer et c'est ce qui arrive aux animaux temporairement installés sur le radeau. Toute la question pour Piscine est de se faire considérer comme plus dominant par le tigre et donc de fonctionner efficacement selon les codes du tigre qui gère sa territorialité. Mais Piscine connaît aussi d'autres systèmes de significations, comme celui de la mimésis d'appropriation de René Girard qui fait que l'hominisation, l'affirmation de soi comme sujet individuel, mène de la violence hiérarchique établie par les conduites de dominance à la capacité à entrer en compétition (Imbert 2008), tous contre tous, pour obtenir l'objet de désir montré par celui qui est en position de modèle et ensuite exclure un bouc émissaire pour refonder la communauté. La mimésis d'appropriation repose sur une lutte démocratisée, sur une dynamique pour contrôler un territoire, une richesse finie comme l'est aussi la richesse dans le système de la dominance. Toutefois, Piscine vise aussi un autre système, celui où la violence de la dominance comme celle de la mimésis d'appropriation fondées sur la territorialité où soi/les autres est synonyme d'intérieur/extérieur et de civilisé/barbare, et reposant sur les exclusions, les guerres et les génocides, sont domestiquées par une logique qui n'est plus dualiste mais ternaire. C'est le niveau de la logique des savoirs, propre à la société des savoirs contemporaine, où il est possible de créer des richesses non-finies dégagées des logiques territoriales où la richesse est toujours finie. Cette logique des savoirs opère avec les autres systèmes de significations sur le radeau, espace exigu d'une rencontre fondée sur la coïncidence puisque c'est le hasard du naufrage qui a fait que Piscine et le tigre se trouvent réunis.

Tout le talent de Piscine sera d'une part, de convaincre le tigre qu'il est dominant car il n'a pas les moyens de le tuer. D'autre part, il s'agira de combiner ce savoir marqué par la dominance avec celui de la violence mimétique appropriative fondée sur le dualisme soi/les autres et qui devrait mener Piscine à éliminer le tigre à la première occasion. Mais Piscine passe à un autre système, car observer le zoo dans son enfance ainsi que les réactions des orthodoxes religieux vivant selon la mimésis d'appropriation et par rapport auxquels il affirmait vouloir être à la fois musulman, chrétien et bouddhiste, lui a enseigné à vivre selon plusieurs systèmes de signification : à la fois dans la logique des savoirs reposant sur une somme non finie de richesses et dans la logique territoriale fondée sur une somme finie de richesses et nourrie d'exclusions exacerbées. Il modifie la conduite de dominance en nourrissant le tigre, ce que ne fait pas un dominant qui laisse des restes. Il partage l'espace restreint du radeau en deux espaces car le tigre garde sa logique. Il ne cherche ni à éliminer le tigre ni à l'oublier sur l'île flottante quand il la rencontre. Par contre, il modifie la logique mimétique appropriative qui demande de se débarrasser du modèle-rival. Une des raisons invoquées est que, pour survivre pendant des centaines de jour, sans perdre la carte, il lui est nécessaire d'avoir un interlocuteur, même celui d'une altérité qui peut le détruire, soit comme dominant (selon une lecture éthologique) soit comme symbole des nationalismes appropriatifs meurtriers illustrés par le zoo (dans la lecture anthropologico-historique du texte[9]). Il combine ces savoirs dans une logique ternaire échappant au dualisme dominance/mimésis

[9] Aidée en cela par la référence à l'auteur brésilien Moacyr Scliar qui a aussi raconté (1990), l'histoire d'un naufragé avec un fauve dans sa fuite de Berlin aux mains des nazis pour atteindre les côtes du Brésil.

appropriative. Il vit un hyper-dynamisme de l'espace ouvert symbolisé par l'océan, nouvelle *frontier* mondiale qui recycle, dans le liquide, la *frontier* des Amériques, paradoxe historique d'un territoire toujours ouvert sur une richesse non-finie domestiquant la compétition. Piscine est donc engagé dans une logique ternaire transdisciplinaire éthologique/anthropologique/sémio-pragmatique de la société des savoirs qui gère les rapports territoriaux de manière efficace et non exclusive, c'est-à-dire selon une perspective transculturelle liée à l'expansion de la société des savoirs contextualisant le paradigme intérieur/extérieur et les syntagmatisations cause-conséquence qui y sont liées.

11. Le choix des narrativités

Cette vie dans la coïncidence se manifeste de nouveau dans les deux récits que Piscine narre aux assureurs japonais qui vont le voir au Mexique à l'hôpital pour savoir ce qui s'est passé. Il raconte son histoire avec le tigre mais elle ne peut être comprise par les représentants de la compagnie d'assurance habitués au discours de la bureaucratie factuelle et au vraisemblable. Il raconte une autre histoire avec des acteurs humains, plus acceptable selon l'horizon d'attente des employés. Il sait s'adapter à un niveau de perception lié à une culture japonaise combinée à une civilisation bureaucratique qui demande un récit véridique. Piscine demande : « You want words that reflect reality ?... Words that do not contradict reality ?... That will confirm that you already know » (Martel 2003, 356). Il renvoie à un lieu rhétorique/national/positiviste privilégié de prise en charge des significations par le stéréotype de la mimésis d'appropriation, d'une lecture victimaire du texte (intérieur/extérieur), autrement dit, selon Girard, d'une lecture vétéro-testamentaire où n'est pas compris le message de Jésus et le nouveau qu'il apporte. Alors, Piscine raconte l'histoire de lui, de sa mère et du cuisinier sur le radeau et comment, en bonne logique fondée sur la mimésis d'appropriation, ils se sont entretués d'abord en mangeant sa mère. Il parle de l'objet de désir pris des mains du modèle cuisinier fournisseur de nourriture (richesse/pauvreté), le couteau avec lequel Piscine le tue : « The knife was all along in plain view on the bench » (Martel 2003, 357). Néanmoins, après que les Japonais ont avoué ne pas pouvoir discerner entre les deux histoires laquelle est vraie et laquelle est une fiction, la romanesque animale ou la plus historique officielle, ils affirment préférer celle avec les animaux : « The story with animals is the better story ». Ce à quoi Piscine répond : « Thank you. And so it goes with God » (Martel 2003, 352). Les bureaucrates japonais n'ont pas les capacités réflexives nécessaires pour se dégager du dualisme des paradigmes établis et du stéréotype de la mimésis d'appropriation pour parvenir à un niveau ternaire transculturel brouillant les oppositions intérieur/extérieur. Ils repartent bredouille contrairement à Piscine conscient du sacré et de la force du nouveau dans le Nouveau-Monde qui est toujours combiné à une promesse de nouvelle vie meilleure.

Dès lors, puisqu'il n'y a pas de rapport de cause à conséquence établi qui mènerait à privilégier un récit territorial et à ses exclusions réglées par la mimésis d'appropriation justifiée par les rapports de cause à conséquence, il reste à inventer une narration qui donnerait un sens à cette rencontre. C'est ce que fait Piscine qui propose deux récits, l'histoire d'une rencontre réussie entre deux systèmes sémiotiques et l'histoire d'un meurtre fondateur stéréotypé selon l'enchaînement attendu propre au développement de la mimésis d'appropriation correspondant à tous les canons historiques des Etats-Nations et des religions orthodoxes de la planète se définissant selon l'opposition intérieur/extérieur et des frontières souvent présentées comme « naturelles ». Ainsi, *Life of Pi* parvient à travailler une forme narrative qui dévie les automatismes d'exclusion liés à la causalité. C'est aussi ce qui se passe de diverses manières dans ce roman où le narrateur informe au début que l'histoire va bien se finir. Ainsi, il coupe tout désir de s'engager dans un suspense qui mène à la découverte d'un fauteur de trouble.

Conclusion : et le relativisme ?

La coïncidence dans la contiguïté et l'instant de la rencontre qui contient le désastre possible comme l'espoir et rejoint bien les dynamiques de la glocalisation[10] et ses liens avec les nouvelles technologies importent beaucoup. En effet, le contexte contemporain n'est plus uniquement celui de l'invention des Etats-nations mais aussi celui d'un réseautage et de l'invention progressive d'un cerveau planétaire comme le souligne Pierre Lévy (Lévy 2007, 115-175). En échappant aux structurations causales-temporelles des récits fixés sur des stéréotypes insérés dans des paradigmes dualistes qui mènent à légitimer l'exclusion, on s'engage de plus en plus dans la capacité à produire de nouvelles significations à partir de significations, elles-mêmes issues de la production d'autres significations en fonction d'une interprétance non finie, au sens peircien du terme (Peirce 1982). Cette interprétance pratique, construite dans certaines narrativités contemporaines originales, recontextualise la perspective greimassienne concevant la signification comme structure stable, et cela en conformité avec des récits des origines mythico-religieux ou des récits littéraires légitimant l'invention d'Etats-nations qui se veulent incrits dans une durée historiquement longue. En effet, dans cette interprétance ouverte à la transition permanente, il est possible de rencontrer l'autre, temporairement et efficacement, dans l'inclusion et la créativité bien loin des horreurs des Goulags telles que diffusées par Alexandre Solzhenitsyn (1973) ou celles de la Shoah telles qu'elles sont traduites par Art Spiegelman dans *Maus* (1973, 1986).

En ce sens, les nouvelles narrativités contemporaines dont nous avons parlé ont un impact positif car elles donnent une voix aux victimes alors que cette voix est refusée par les canons historiques, littéraires ou médiatiques. Le pluralisme littéraire non relativiste, celui qui reconnaît qu'il y a des bases humaines à respecter, le rejet de la torture ou de la clitoridectomie par exemple, remet en question le fonctionnement causal qui justifie les lyncheurs, ceux qui contrôlent les discours officiels et affirment que les disparus ou les exclus ne sont pas disparus mais partis ou qu'ils n'ont pas existé. Ces narrativités remettent en question ceux qui affirment parler au nom de la vérité, car le mensonge ultime est bien d'affirmer qu'on a accès à la vérité. Toutefois, rien de relativiste là, car si on ne peut dire la vérité, on peut pointer le mensonge du doigt, celui de la communauté d'accord sur l'exclusion du bouc émissaire ou sur la négation qu'il y avait avant des gens vivants et que maintenant, ils sont morts (Imbert 2003, 213-229). Les narrativités qui remettent en question la causalité/conséquence pointent la réalité de l'exclusion et des cadavres et dénoncent les stéréotypies et les dynamiques qui les légitiment.

Références bibliographiques

Ouvrages et articles

AROCENA, Felipe (2012), *La mayoria de las personas son otras personas : Un ensayo sobre multiculturalism en ocidente*, Montevideo, Estuario.

BENESSAIEH, Afef (2010) (éd.), *Amériques transculturelles/Transcultural Americas*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

BERNARDINELLI, Luisa, DAWID, Philip, Berzuini, Carlo (2012), *Causality*, London, John Wiley and Sons.

BHABHA, Homi (1994), *The Location of Culture*, New York, Routledge.

BOUCHARD, Gérard (2012), *Interculturalisme : Un Point de vue québécois*, Montréal, Boréal.

[10] Ce terme combine le global et le local car pour établir une dynamique globale efficace, il faut avoir une présence dans le local.

BOUCHARD, Gérard et LACOMBE, Michel (1999), *Dialogue sur les pays neufs*, Montréal, Boréal.
BRÉMOND, Claude (1982), « Sémiotique d'un conte mauricien », *RS/SI,* vol. 2, 4.
CLICHE, Denise (2008), « Schémas et programmes narratifs : de Greimas à Fontille », *Protée,* vol. 34.
DOUG, Saunders (2010), *Arrival City, The Final Migration and Our Next World*, Toronto, Knopf.
MORENO Parra, ALONSO Héctor, MACHADO MATURANA Alejandra et RODRÍGUEZ SÁNCHEZ, ADOLFO León (2010), *El multiculturalismo en la Constitución de 1991: en el marco del bicentenario,* Cali, Universidad del Valle.
GANS, Eric (1993), *Originary Thinking : Elements of Generative Anthropology*, Stanford, Stanford University Press.
GIRARD, René (1978), *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Livre de poche.
— (1982), *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset.
GLISSANT, Edouard (1996), *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard.
GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
— (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte. Exercices pratiques*, Paris, Seuil.
— (1970), *Du Sens : Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
HARTER, Nathan (2013), « Leadership Lessons of Triangular Desire from René Girard », *Journal of Leadership Studies*, vol. 7, 2.
HIGHWAY, Tomson (2003), *Comparing Mythologies*, Ottawa, University of Ottawa Press.
HOCHMANN, Jacques (2001), « La Causalité narrative », *Cliniques mediterranéennes*, vol. 1, 83.
IMBERT, Patrick (2014), « Multiple Multiculturalisms : Encounters and Change in Different Contexts », *Global Perspectives on the Politics of Multiculturalism in the 21st. Century*, études réunies par Mansouri Fethi and Boulou Ebanda de B'béri, New York, Routledge.
— (2003), « Pointer le mensonge dans le cadre de la 'Guerre sainte' et de la 'Justice infinie' », *in L'antisémitisme après Shoah*, *La pensée et les hommes*, 53.
— (2014), *Comparer le Canada et les Amériques: des racines aux réseaux transculturels,* Québec, Les Presses de l'Université Laval.
— (éd.) (2008), *Theories of Exclusion and of Inclusion and the Knowledge-Based Society : Canada and the Americas,* études réunies par, Ottawa, University of Ottawa Research Chair: « Canada: Social and Cultural Challenges in a Knowledge Based Society » Publisher.
KYMLICKA, Will (2007), *Multicultural Odysseys: Navigating the New International politics of Diversity,* Oxford, Oxford University Press.
— (2012), *Multiculturalism : Success, Failure, and the Future*, Washington, DC., Transatlantic Council on Migration.
LABORIT, Henri (1976), *Eloge de la fuite*, Paris, Gallimard.
LEGARÉ, Clément (1982), Pierre la Fève *et autres contes de la Mauricie*, Montréal, Quinze.
— (1984), « Réponse : poucet et le géant », *RS/SI*, vol. 4, 2.
LÉVINAS, Emmanuel (1961), *Totalité et infinité : Essais sur l'extériorité*, The Hague, Nijhoff.
LÉVY, Pierre (2007), « Société du savoir et développement humain », Le *Canada et la société des savoirs : Le Canada et les Amériques*, Editions : Chaire de l'université d'Ottawa: « Canada: Enjeux sociaux et culturels dans une société du savoir ».
LYOTARD, Jean-François (1979), *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Minuit.
ORWELL, George (1953), « Notes on Nationalism », *England, Your England and other Essays*, London, Secker and Warburg.

PATERSON, Janet (2004), *Figures de l'autre dans le roman québécois*, Montréal, Nota Bene.
PEIRCE, Charles Sanders (1982), *Writings of C.S. Peirce,* Bloomington, Bloomington University Press.
PERRON, Paul et DANESI, Marcel (1993), *A. J. Greimas and Narrative Cognition*, Toronto, University of Toronto, Toronto Semiotic Circle.
REDEKOP, Vern Neufeld et RYBA, Thomas (éd.) (2013), *René Girard and Creative Mimesis*, NEW YORK, Lexington Books.
SOLZHENITSYN, Aleksandr (1973), *The Gulag Archipelago*, New York, Harper and Row.
WELSCH, Wolfgang (1999), « Transculturality : the puzzling form of cultures today », *Space of Culture: City, Nation, World*, études réunies par Mike Featherstone et Scott Lash, London, Sage.

Fictions et essais

BERSIANIK, Louky (1979), *Le Pique-Nique sur l'Acropole*, Montréal, VLB.
DUPONT, Eric (2006), *La logeuse*, Montréal, Marchand de feuilles.
HAGE, Rawi (2010), *Cockroach,* New York, Norton and Company.
MARTEL, Yann (2003), *L'histoire de Pi*, traduit par Nicole et Emile Martel, Montréal, XYZ.
MARTEL, Yann (2001), *Life of Pi*, Toronto, Vintage.
ROY, Gabrielle (1960), *Rue Deschambault*, Montréal, Beauchemin.
SCLIAR, Moacyr (1990), *Max and the Cats (Max e os felinos,* 1981*)*, New York, Ballantine.
SPIEGELMANN, Art, (1973,1986), *Maus*, et *Maus II,* New York, Pantheon Books.

Traces de Tahsin Yücel dans *Sémantique Structurale* d'Algirdas Julien Greimas et inversement

Songül ASLAN KARAKUL
Université Adnan Menderes
Melih ÇOMAK
Université Dokuz Eylül
Veli Doğan GÜNAY
Université Dokuz Eylül

Le fait de relire *Sémantique Structurale*, 50 ans après, comme ouvrage fondateur de l'Ecole Sémiotique de Paris nous paraît important dans le cadre de l'histoire des idées et de celle de la sémiotique.

Pour les sémioticiens turcs, l'originalité de ce livre est que Greimas avait commencé à l'écrire pendant qu'il travaillait comme professeur de Français à l'Université d'Istanbul, période coïncidente de la préparation d'une thèse de doctorat, pour Tahsin Yücel, intitulée *L'Imaginaire de Bernanos*, dont le directeur de thèse n'*était autre que* Greimas.

Cela veut dire que le séjour de Greimas en Turquie ainsi que les collaborations vives avec Yücel ont certainement eu un impact crucial sur certaines orientations théoriques et descriptives de *Sémantique Structurale*, comme en témoigne l'un des chapitres de cet ouvrage, intitulé « Un échantillon de description ». Dans cette communication nous voulons identifier les traces de la réflexion de Yücel, menée dans sa thèse de doctorat. De la même façon, nous voulons montrer comment la thèse de Yücel peut être considérée comme la première étude sémiotique s'inscrivant dans le sillage des fondements théoriques et épistémologiques de *Sémantique Structurale* pour l'analyse du discours littéraire. On peut aisément dire que Yücel, toujours avec Greimas, est l'un des précurseurs de la sémiotique générale, surtout de la sémiotique littéraire.

Aujourd'hui, le point où la sémiotique est arrivée nous permet d'analyser tous les systèmes producteurs de sens. La présence du sens est immanente mais la signification dépend du point de vue du sémioticien.

1. Présentation

Le trajet que nous allons suivre nous montrera les mécanismes des changements de la sémantique. Dans les années soixante, on attendait la formation de la sémantique et Greimas, lui aussi, travaillait sur la sémantique. C'est pourquoi il donna à son livre le titre *Sémantique Structurale* qui paraît la base de la sémiotique concernant pour lui la sémantique. Cela veut dire que la sémiotique attendait les recherches achevées d'autres sciences telles que la sémantique, la lexicologie, la linguistique du sens. Jean-Marie Floch avait bien montré le début de la formation sémiotique dans son article intitulé *Mais qu'est-ce que donc la sémiotique ?* (1985, 44-47). Ce petit article nous montre que la sémiotique proposée par Greimas se trouvait au carrefour de différentes disciplines : selon Floch, cette science se trouvait au croisement de l'anthropologie structurale (qui étudiait l'approche systémique des langages non verbaux. On peut trouver aussi quelques traces, dans la théorie de la sémiotique, les travaux de Georges Dumézil, de Vladimir Propp et de Marcel Mauss), de la linguistique (la langue est non seulement un système de signes mais aussi un système de relations. Rappelons les noms de Ferdinand de Saussure, Nikolai S. Troubetzkoy, Louis Hjelmslev,

Roman Jakobson etc.) et de l'épistémologie (la relation de l'Homme au monde et l'approche de production des savoirs de cette science nouvelle : Maurice Merleau-Ponty, Edmond Husserl, Rudolphe Carnap, Alfred Tarski etc.).

Ici nous voulons préciser que l'on peut trouver les sources de l'épistémologie de la sémiotique dans les discussions menées, à Ankara, par Greimas et Nusret Hızır, professeur titulaire de philosophie à l'Université d'Ankara. Lui, il venait de Vienne et il a commencé à travailler à Ankara. A l'époque, Greimas, lui aussi, en 1958, est nommé en Turquie, à Ankara, où il occupait la chaire de Langue et grammaire françaises. Après son séjour, à partir de 1960, Greimas est arrivé à Istanbul où il enseignait aussi à l'Université. Là, il a connu M. Tahsin Yücel avec qui il posait les fondements de la sémiotique littéraire. Aujourd'hui, à côté de la sémiotique générale, on parle des sémiotiques de la passion, de la musique, de la publicité, du cinéma, de la photographie, de la sémiotique sociale, théâtrale, visuelle, etc. Mais nous savons que ces sous-branches se basent toujours sur la sémiotique littéraire qui a été conçue et développée par Greimas et Yücel. En bref, les années soixante sont une période importante pour la naissance de la sémiotique grâce aux recherches de Yücel sous la supervision de Greimas pendant son séjour à Istanbul. Il a fait une étude un peu différente, ne sachant pas l'avenir de cette recherche. Il disait d'ailleurs que c'était une mode : le lendemain, on l'oublierait et personne n'aurait pu imaginer la suite des choses. Mais cette étude sera la base de la recherche sémiotique. De plus, Greimas, pour ne pas manquer le coche, a voulu quitter Istanbul assez tôt. Dès qu'il est arrivé à Paris, il s'est mis à rédiger sa *Sémantique Structurale*.

Les années soixante paraissent une décennie fertile et les sciences humaines ont connu une période très forte en Europe. Comme le précise Ablali,

> C'est une année où on a vu paraître à peu près simultanément plusieurs travaux importants, qui ont marqué l'histoire du structuralisme. On peut citer, à titre d'exemple, les *Ecrits* de J. Lacan, *Les Mots et les choses* de M. Foucault, *Les Problèmes de linguistique générale* d'E. Benveniste, *Figures I* de Genette, la traduction française du *Langage* de L. Hjelmslev, *Critique et vérité* de R. Barthes, non sans oublier l'œuvre fondamentale de la sémiotique française, *Sémantique structurale* d'A. J. Greimas (Ablali 2011, 1).

Les travaux de sémiotique trouvent d'abord une base dans les recherches de Saussure. Il avait déjà montré la place de cette science. La sémiologie qu'a proposée Saussure se basait sur le sens. Pour Saussure cette science étudierait le sens des structures transphrastiques. C'était le contexte qui dépasse la frontière d'un signe linguistique. Mais avant l'étude du sens des structures transphrastiques, il faut étudier le sens de la phrase, objet de la sémantique. De même, avant d'étudier le sens de la phrase, il faut savoir le sens d'un mot qui forme la phrase. Il y a trois types de sens (lexical, phrastique et contextuel) et il y a trois disciplines (lexicologie, sémantique et sémiotique) qui s'occupent du sens et qui se complètent l'une l'autre. L'ordre de ces sciences est important. Par exemple, la sémantique doit attendre les recherches de la lexicologie parce qu'elle en profitera pour ses propres études. Même si Saussure a parlé de la sémiologie/sémiotique, cette science n'a été fondée qu'en 1966. Pourquoi ce retard ? Nous pouvons dire que la sémiotique a attendu les recherches de deux autres sciences. Après la recherche faite par la lexicologie au niveau du lexique, ce sera le tour de la sémantique. Selon Greimas, en 1966, la recherche concernant la sémiotique n'était pas terminée. C'est pourquoi son livre s'appelait *Sémantique Structurale*. Mais après la parution de ce livre, on a vu qu'il s'agissait du livre essentiel de la sémiotique. C'est le texte fondateur de ce qui allait devenir l'Ecole sémiotique de Paris.

Greimas faisait des études sur le *sens* au niveau phrastique au Caire ainsi qu'à Ankara et à İstanbul plus tard. C'est pour cette raison qu'il intitula *Sémantique structurale* son travail dont il avait réalisé la préparation. Ce livre est en effet une recherche de méthode de sémiotique concernant la sémantique et la dépassant.

2. Greimas, Yücel et l'Université d'Istanbul

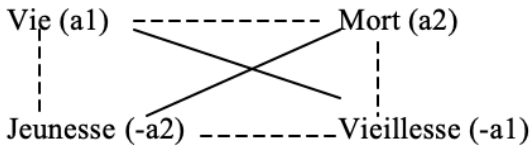
Pour les sémioticiens d'origine turque ce qui rend ce livre original est que Greimas avait commencé à l'écrire alors qu'il enseignait le français à l'Université d'Istanbul : cette période correspondait à la période où Tahsin Yücel était en pleine préparation d'une thèse de doctorat, intitulée *L'Imaginaire de Bernanos*, dont le directeur de thèse n'était autre que Greimas qui

> Ne se contente pas de considérations méthodologiques générales, mais [qui] applique les méthodes linguistiques à des exemples précis. Elles lui permettent notamment de remanier, et de rendre beaucoup plus claires et plus cohérentes, d'une part la célèbre analyse du conte populaire russe de Propp, d'autre part l'étude – faite par M. Safouan – d'une série de psychodrames, et enfin la description de l'univers imaginaire de Bernanos proposée par Tahsin Yücel. (Ducrot 1966, 121)

Dans l'étude de Yücel, il existe ainsi trois corpus (ce sont *Les Faux-Monnayeurs* de Gide, *La Condition Humaine* de Malraux et *Le Journal d'un curé de campagne* de Bernanos). Mais le corpus à étudier est bien l'Imaginaire de Bernanos. Greimas déclare : « Nous avons choisi (…) l'univers de Georges Bernanos. L'exemple s'est pratiquement imposé à nous, du fait de l'existence de l'étude de Tahsin Yücel, *l'Imaginaire de Bernanos,* récemment présentée, sous forme de thèse de doctorat, devant la Faculté des lettres d'Istanbul » (Greimas 1966, 222).

Dans son livre, Greimas avait donné beaucoup d'exemples empruntés à l'étude de Yücel. Par exemple, pour parler de la clôture de texte (Greimas 1966, 92-93), de la constitution du corpus (Greimas 1966, 148), il s'adresse à l'étude de Yücel. Surtout, il y fait largement allusion dans le chapitre « Les procédures de description ». Il est donc possible d'y voir beaucoup d'exemples tirés de l'étude de Tahsin Yücel. Aujourd'hui les sémioticiens utilisent encore quelques oppositions telles que « dominant/dominé », « englobant/englobé » proposées par Tahsin Yücel.

Greimas apprécie l'étude de Yücel quand celle-ci fait l'inventaire de qualifications servant à extraire des dichotomies partant a priori de *la vie* et de *la mort.* Greimas, à partir de cet inventaire et des éléments d'interprétation de Yücel constitue, avec quelques changements, un modèle qualificatif grâce auquel il arrive au lexème *Existence* comme une structure complexe (Greimas 1966, 228). L'opposition « vie/mort » existe toujours dans l'existence d'un vivant. Nous allons voir, pour former un carré sémiotique, cette même opposition dans le livre de Yücel intitulé *Yapısalcılık* (Yücel 2008,138)



Nous savons que cette structure élémentaire de la signification, carré sémiotique, est utilisée par différents types de sémiotique : cognitive, passionnelle, littéraire etc. De même, l'opposition « vie/mort » est indéniable pour définir l'existence. En partant de cette opposition et des autres sèmes complémentaires, il est possible de trouver la relation d'opposition, de contrariété, de contradiction, de supposition, d'implication, etc.

Pour pouvoir mettre en évidence les relations de contradiction, de contrariété, de complémentarité et de hiérarchie, il nous faut les sèmes qui touchent plus ou moins à l'axiologie. Dans l'étude faite par Yücel, nous lisons le sème et la valeur axiologique. Pour pouvoir trouver un sème dans un corpus, il faut partir d'une isotopie, conçue comme la catégorie binaire vie vs mort. Algirdas Julien Greimas poursuit la division notionnelle en introduisant un modèle de qualificatifs, un modèle d'actants, des modèles de micro-univers. Pour le faire il utilise les explications de Yücel qui décrivent les maladies, le bestiaire, les

mensonges et les vérités apparaissant dans les romans de Bernanos. On peut dire que la technique de l'analyse est extrêmement subtile.

Un groupe de sèmes forment le sémème. La construction des sémèmes repose sur une analyse sémique permettant de constituer les occurrences en classes parallèles, qui se trouvent disjointes du fait des oppositions sémiques (Greimas 1966, 229). Bernard Pottier avait commencé l'analyse sémantique et il avait utilisé le terme « sème ». Plus tard Greimas en profite pour former le carré sémiotique. Les catégories sémiques constituent par elles-mêmes le réseau taxinomique sous-jacent à l'ensemble du modèle qui, parce qu'il est connoté tout entier par la catégorie proprioceptive, apparaît comme un modèle axiologique (Greimas 1966, 229). Précisons que la sémiotique contemporaine reprend l'axiologie dans l'analyse sémiotique.

Les travaux de Greimas à Istanbul par rapport à la thèse de doctorat de Tahsin Yücel appartenaient au domaine de la sémiotique littéraire. La Sémiotique générale de Greimas est inspirée de ces travaux. Permettez-nous donc de dire cela : si *la Sémantique structurale* est considérée comme une balise pour la sémiotique du corpus, l'*İmaginaire de Bernanos* de Tahsin Yücel en tant que sémiotique littéraire fonctionne avec le même rôle pour la sémiotique générale de Greimas.

Aujourd'hui les sémioticiens acceptent que la *Sémantique Structurale* soit le précurseur de la sémiotique greimassienne ou bien de l'Ecole sémiotique de Paris. Dans ce livre on peut voir les domaines sources d'inspiration pour la sémiotique concernant la formation de sa théorie et de sa méthodologie. Par exemple dans ce livre, on parle de la linguistique de Ferdinand de Saussure, de l'anthropologie culturelle de Claude Lévi-Strauss, du formalisme russe et surtout de la recherche faite par Vladimir Propp. En ce temps-là la sémiotique était assez formelle. Pour le préciser, Fontanille dit que « la sémiotique littéraire était à cet égard une sorte d' « anthropologie structurale » du texte littéraire » (Fontanille 1999, 2). Pour pouvoir élaborer une terminologie cohérente, cette science nouvelle a recours aux études littéraires ou bien aux études sémantiques. L'étude faite par Yücel est à la fois une étude littéraire et un essai de sémiotique littéraire.

Greimas croyait travailler encore sur la sémantique. C'est pourquoi son livre avait un tel titre. Mais, d'un autre côté, il voulait travailler sur les éléments transphrastiques. Les formalistes russes avaient désigné cet espace. De plus, durant l'écriture de ce livre, les formalistes russes sont très à la mode en France. Parue en 1928, la *Morphologie du conte* de Propp qui, pour l'analyse structurale du récit, dépasse la frontière de la phrase. Voilà pourquoi ce petit livre paraît une ressource essentielle pour l'étude de Greimas. Pour former la théorie, la méthodologie et les termes de la sémiotique, Greimas profite largement de l'œuvre de Propp.

Durant les années 80, les travaux sémantiques ont changé de direction en France vers la sémiotique : la sémiotique des passions dans un monde sensible, l'actualisation, la cognition, la perception, etc. Nous pouvons aisément dire que la *Sémantique structurale* est l'initiateur de la sémiotique générale et de la sémiotique littéraire.

> Greimas voulait donner au projet sémiotique, celui de construire une théorie sémantique objective. Les données à analyser doivent être organisées, juge Greimas, selon des critères linguistiques et extra-linguistiques bien fondés, et parmi eux les critères d'homogénéité et de représentativité. Il parle certainement du « corpus » qui est nouveau et dont les linguistes ne se préoccupaient pas encore. Un corpus, mot privilégié de Greimas, est un terme ayant un sens beaucoup plus large que la phrase, le texte et le discours. (Ablali 2017, 3).

Car le corpus n'est pas une simple juxtaposition de fragments indépendants et disparates. Le corpus contient précisément l'ensemble de textes à étudier. Avec le corpus, on essaie de former une entité homogène, exhaustive et représentative. L'homogénéité du corpus dépend

d'un paramètre de situation relative aux variations saisissables au niveau des locuteurs. Nous savons que M. Yücel avait pris l'Imaginaire de Bernanos comme un corpus, une entité homogène.

De nos jours, on peut donc dire que la sémiotique nous permet d'analyser tous les systèmes produisant du sens. De plus, le sens est essentiel mais quant à la signification, elle dépend du choix élu par le sémioticien. Dès le début, la sémiotique s'intéresse à l'héritage culturel tels que le conte, le roman, la mode, le cinéma, la danse etc. Pour la sémiotique, il faut analyser et classer le texte non par leur titre mais par leur genre. Dans ce cas, du point de vue du genre, il n'y a pas une grande différence entre le cinéma et le conte populaire ou bien le roman. Ce sont des genres narratifs. Le conte populaire russe, dans ce sens, n'est pas un récit mais un genre. Et une théorie des genres littéraires peut servir à une classification des genres folkloriques comme on le fait en ce qui concerne les genres religieux (Article « genre » : Greimas et Courtés, 1979, 164).

> Comme nous l'avons déjà précisé, les objets d'étude de la sémiotique nous sont offerts en tant qu'héritage culturel. Nous pouvons également y ajouter les danses folkloriques comme l'un des meilleurs représentants des moyens de communication de la culture.

La culture est l'une des dimensions les plus importantes dont la sociologie se préoccupe. Ce qui la rend importante du point de vue sociologique, c'est de posséder, ce phénomène produit par la société, la force qui influence directement les relations humaines selon divers aspects. De sorte que le phénomène dénommé « culture » a un rôle actif dans une société, dans les domaines de la croyance, le mode de vie, les coutumes, les habitudes, les systèmes de relations, les comportements, etc. Analyser un tel phénomène du point de vue scientifique est très important pour exprimer l'identité et les caractéristiques socio-culturelles d'une société donnée (Önder 2001, 81).

Grâce à cette méthode solide nous avons pu analyser les deux catégories sémiques de deux danses folkloriques choisies par nous et nous avons de cette façon pu confirmer leur signification sémiotique et socio-culturelle (à paraître).

***

Comme l'a souvent dit Greimas, et comme nous l'avons montré en détail, l'apport de Greimas à la formalisation du travail de Tahsin Yücel ou inversement celui de Yücel à Greimas pour la construction de la *Sémantique structurale,* c'est un apport bien précis. Heureusement, personne ne nie cela. Greimas a fondé la sémiotique littéraire et Yücel était toujours avec lui, du moins dans une période délimitée.

Si l'on pense qu'aujourd'hui la *Sémantique structurale* est une œuvre fondamentale de la Sémiotique de corpus, même si son auteur ne savait pas qu'elle l'était au début. On peut dire aisément ici que *L'imaginaire de Bernanos* de Tahsin Yücel est un livre précurseur pour la sémiotique littéraire.

Dernièrement, on peut constater que la sémiotique n'est pas restée une passade comme le craignait Greimas, mais, au contraire, elle est devenue une science bien armée et bien préparée à son futur développement.

Références bibliographiques

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique Structurale. Recherche de Méthode*, Paris, Larousse, 2017.

— et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* Paris, Hachette, 2017.

ABLALI, Driss (2017), « La sémantique des corpus. Le programme inachevé de *Sémantique structurale* », *Texto ! Textes & Cultures*, 1, t. 22.

DUCROT, Oswald (1966), « A. J. Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de Méthode* », *L'Homme*, 4, t. 6, (document généré le 29/03/2016) www.persee.fr/doc/hom_04394216_1966_num_6_4_366851

FLOCH, Jean-Marie (1985), « Mais qu'est-ce donc que la sémiotique ? », *Le Français dans le Monde*, 197.

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature*, Paris, PUF.

ÖNDER, Erdogan (2001), «Folklor Sosyolojisi Açısından Sivas Halayları», Türklük Bilimi Araştırmaları, 10, t. 10.

YÜCEL,Tahsin (2008), *Yapısalcılık (Le structuralisme)* 3e édition rédigée, İstanbul, Edition de Can, 2017.

Le visage chez Emmanuel Levinas
Approche sémiotique

Anouar BEN MSILA
Faculté des Lettres de Meknès
Université Moulay Ismaïl (Maroc)

A la mémoire de Michel Arrivé

L'intention d'ensemble de cette étude est d'élucider le mode de signification propre au visage tel qu'il se présente dans la pensée de ce philosophe majeur du XXe siècle qu'est Emmanuel Levinas (1906-1995). En lisant l'œuvre de ce penseur, on s'aperçoit que le visage, épine dorsale, indissolublement lié à l'altérité, reste difficile d'accès. Or, la sémiotique d'Algirdas Julien Greimas, autre figure marquante (1917-1992), nous vient en aide pour lire le visage, en construire du sens. Cela implique, outre le caractère opératoire des notions greimassiennes invoquées ici même, le statut d'objet sémiotique conféré au visage. Comment celui-ci signifie-t-il et quelles en sont les valeurs ? D'autre part, s'il est vrai que le visage chez Levinas ne se réduit pas à une physionomie, et qu'il est plutôt une voix, une recommandation éthique (point de violence envers autrui), dans quelle voie peut-on rendre compte de cette complexité, voire dépasser ce « paradoxe » qui n'est au fond qu'apparent ? Ce sont là autant d'interrogations auxquelles nous essaierons d'apporter quelques éléments de réponse, chemin faisant.

Mais à travers cette lecture ponctuelle, n'est-il pas possible de se fixer un objectif plus large ? En procédant à une approche sémiotique du visage chez Levinas, nous visons en effet l'inscription de notre projet dans le cadre d'étude de ces pratiques signifiantes que sont les textes ou discours philosophiques. Car quelle est la visée première de la sémiotique, sinon l'élaboration des principes et conditions de la signification dans le discours ? D'ailleurs, c'est dans cette perspective qu'on qualifie de discursif le modèle de Greimas. Or, la philosophie, c'est bel et bien du discours. Ainsi en va-t-il des disciplines scientifiques en général, chacune d'elles étant productrice de sens dans l'économie discursive qui lui est propre. Et l'on se souvient encore de l'*Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales* (Greimas et Landowski 1979), ouvrage pionnier en la matière. Si elle entend être dans le sillage de ce recueil collectif, notre étude tient compte également, quoique de façon ponctuelle, du renouveau sémiotique initié par des travaux récents, notamment ceux qui placent au cœur de leurs préoccupations les passions, le tensif et le sensible.

Par ailleurs, si le visage se prête à la lecture sémiotique, s'il peut en constituer un objet de connaissance, n'est-il pas possible de l'envisager comme une dynamique susceptible à son tour d'agir sur la théorie sémiotique ? La question est d'autant plus justifiée que, chez Levinas, le visage n'est pas statique, mais « vivant » ; c'est à la fois une présence et une signifiance. Il peut donc influer sur l'appareil conceptuel qu'on lui applique. Nous sommes alors conviés à soumettre à l'interrogation certains des concepts de la sémiotique dont ceux de langage, de structure de signification, de figuratif et thématique. Corrélativement, c'est le projet sémiotique dans sa globalité qu'il importe de mettre à l'épreuve du questionnement. Et comme la philosophie levinassienne se fonde sur l'éthique, et que l'éthique se déploie dans une pratique sociale, individuelle ou collective, le modèle greimassien, foncièrement textuel,

gagnera à être repensé dans le contexte théorique et méthodologique d'une sémiotique des pratiques (praxis langagières) (Fontanille 2008)[1].

A présent voici les différentes phases du mouvement ponctuant cette étude. Nous commencerons par dessiner les traits fondant le visage comme un langage, comme un processus sémiotique. Ensuite, nous ferons percevoir la particularité narrative du visage, plus exactement manipulatoire (faire-faire), à savoir la transformation de la responsabilité nécessaire du Moi pour l'Autre en une liberté d'action. Puis, nous tenterons d'aborder le visage sur le plan discursif, spécifiquement à travers le figuratif abstrait, afin de rendre compte de la portée à la fois sensible et éthique de la relation à autrui.

1. Visage, altérité, sémiotique

Le visage traverse l'œuvre de Levinas, au point d'en constituer le principal sujet, tout comme l'altérité anime cette œuvre en tout sens depuis *Totalité et Infini* (Levinas 1961, 203-318). D'ailleurs, altérité et visage y demeurent organiquement liés. Ce penseur nous enseigne que non seulement l'Autre a un visage, mais qu'il est visage même. L'Autre, c'est le visage. Picturalement parlant, et l'esthétique et l'éthique ont partie liée, le visage est à l'Autre ce que la visibilité est à la peinture, ce que la présence est à l'œuvre d'art. Ensuite, le Visage s'inscrit dans la structure de signification que voici : contrairement à l'Autre et à l'humain en général, les choses sont dépourvues de visage. Et Levinas d'écrire dans *Difficile liberté* : « Ce sont des êtres [les choses] sans visage. Peut-être l'art cherche-t-il à donner un visage aux choses et c'est en cela que réside à la fois sa grandeur et son mensonge. » (Levinas 1963, 20) Si le visage artistiquement pourvu aux choses relève du mensonger, c'est parce qu'il est somme toute métaphorique. Or, le visage humain est une expérience à part entière, incomparable. C'est pourquoi nous nous gardons de voir dans le visage un trope. D'autre part, Levinas vit avec son temps : vers la fin de son parcours philosophique, il commence à étendre l'éthique à l'animal, et l'altérité concerne alors le vivant en général. Néanmoins, s'il est vrai que l'animal a un visage, il est vrai aussi que la portée de celui-ci reste relative. Cette relativité tient au fait que le visage animalier comporte moins d'autorité éthique que le visage humain. La différence entre l'homme et l'animal s'explique aussi par l'urgence éthique, priorité étant donnée à l'humain :

> On ne peut refuser complètement le visage à l'animal ; c'est par le visage que l'on comprend, par exemple, un chien. Néanmoins ce qui est premier ici, ce n'est pas l'animal, mais le visage humain. (Levinas, « Le paradoxe de la moralité », 2011, 13)

En nous inspirant du carré sémiotique, représentation aujourd'hui un peu désuète, nous proposons la structure suivante : le visage d'autrui (S1) a pour contraire le sans-visage des choses (S2), et celui-ci a pour contradictoire le visage animalier (non-S2), qui implique (S1) et occupe une position intermédiaire.

1.1. Le visage : de la structure au procès de sens

Mais le visage ne s'inscrit pas seulement dans une structure, dans un système, il est également procès, une production de sens ; plus loin, nous dirons : un « discours ». Le visage n'est ni un signifié ni un signifiant, mais la corrélation de ces deux plans qui en fait un processus ou une dynamique de sens. La signification ne préexiste pas au visage, elle se confond avec lui :

[1] A ce sujet, on pourra lire avec intérêt le chapitre fondateur et éclairant de *Pratiques Sémiotiques* (Fontanille 2008) : « Pratique et éthique », p. 235-292.

> Le visage est une présence vivante, il est expression. La vie de l'expression consiste à défaire la forme où l'étant, s'exposant comme thème, se dissimule par là même. Le visage parle. La manifestation du visage est déjà discours. (Levinas, *Totalité et Infini*, 1961, 61)

A cet effet, nous avançons l'idée que le visage est une sémiotique, un langage dans l'acception hjelmslévienne, et l'on sait l'ancrage du modèle greimassien dans la glossématique (Hjelmslev 1971, 144-157). Levinas lui-même invite le lecteur à envisager le visage comme signifiance et en attestent ces propos, aussi denses que redoutables pour le sémioticien :

> L'idée importante quand j'évoque le visage d'autrui, la trace de l'infini, ou la Parole de Dieu, est celle d'une signifiance de sens qui, originellement, n'est pas thème, n'est pas objet d'un savoir, n'est pas être d'un étant, n'est pas représentation (…). Le visage d'autrui est sa manière de signifier. (Levinas, *Altérité et transcendance*, 1995, 171)

Pour pouvoir aborder le visage comme une sémiotique, il nous faut y identifier les trois constituants suivants : un plan de l'expression, un plan du contenu et la fonction sémiotique qui procède de la corrélation de la forme de l'expression et de la forme du contenu. En effet, l'expression correspond au visage dans sa dimension non-verbale, notamment visible ; le contenu correspond à l'altérité non réductible de l'Autre. Le visage signifie l'irréductibilité du tout-Autre, au point d'avancer que c'est par le visage qu'une personne est toujours unique et absolument Autre. C'est ainsi que l'Autre échappera à la réduction au Même, à l'assimilation. Il en résulte une conséquence majeure sur le plan épistémique : l'altérité se distingue nettement de la différence, car celle-ci est plurielle (on a tous nos différences) et partielle (le différent étant susceptible d'être englobé, cognitivement, par le Même), tandis que l'altérité participe de l'infini. L'Autre, soustrait à la totalité du monde intelligible, devient infiniment Autre. D'où le titre de *Totalité et infini*, l'œuvre, au masculin, de Levinas. L'altérité ne se confond pas non plus avec l'ipséité, étant donné que l'identité-ipse (*vs* identité-idem) implique l'inscription de l'altérité au sein même de l'identité ; c'est se voir « soi-même comme un autre », pour reprendre la formule célèbre de P. Ricœur. On peut concevoir l'ipséité comme condition d'une relation heureuse à autrui en ce sens que, en se mettant à la place de l'Autre, on aborde mieux autrui. Et Levinas de revenir sur sa propre pensée :

> L'« ordre » personnel auquel nous oblige le visage est au-delà de l'être. *Au-delà de l'être, est une troisième personne* qui ne se définit pas par le Soi-Même, par l'ipséité. Elle est possibilité de cette troisième direction d'*irrectitude* radicale qui échappe au jeu bi-polaire de l'immanence et de la transcendance, propre à l'être, où l'immanence gagne, à tout coup, contre la transcendance. (Levinas, *Humanisme de l'autre Homme*, 1972, 65)

Récapitulons : les termes d'altérité (S1) et d'identité (S2) sont en relation de contrariété ; ceux d'ipséité (non-S2) et de différence (non-S1) sont chacun en relation de contradiction avec le terme respectif. Si, comme nous l'avons mentionné, l'altérité et l'ipséité renvoient à des situations heureuses, il n'en va pas de même de l'identité et de la différence. L'identité comporte une part négative, à savoir l'identité-idem, qui est immuable parce que répétitive. Il importe donc de mettre en avant l'identité-ipse, l'autre part identitaire, positive parce que constamment renouvelée ; d'ailleurs, elle correspond à l'ipséité. Quant à la différence, au nom d'elle, il y aurait un risque de suprématie sur l'Autre de la part du Moi : s'affirmer comme différent laisse sous-entendre qu'on est soi-même « meilleur » et qu'on peut, suivant l'humeur, tolérer ou non celui qui est différent. C'est dire que Levinas rompt résolument avec une pensée de la différence[2] pour mettre en place toute une approche de l'altérité.

[2] Jacques Derrida lui aussi se démarque d'une pensée de la différence en procédant à l'altération de l'orthographe de ce terme (« différ*a*nce »). D'ailleurs, c'est à Levinas qu'il emprunte l'idée de « trace » pour développer ce report d'identité (différée) qu'on lui connaît.

Qu'en est-il maintenant de la fonction sémiotique, troisième constituant du langage ? Outre l'infini de l'altérité, le visage signifie, et syncrétiquement, la vulnérabilité de l'Autre, son exposition à la mort, plus précisément au meurtre. La nudité du visage signifie le dénuement d'autrui : « La nudité du visage est dénuement. Reconnaître autrui, c'est reconnaitre une faim. » (Levinas 1961, 73) Or, et pour paradoxal que cela puisse paraître, le visage transforme cette vulnérabilité en « autorité » et la virtualité de meurtre en un réel et effectif empêchement de tout meurtre : « Autrui est le seul être qu'on peut être tenté de tuer. Cette tentation du meurtre et cette impossibilité du meurtre constituent la vision même du visage (…). » (Levinas, *Difficile liberté*, 1963, 21) On monte alors d'un ton dans la lecture sémiotique de Levinas : c'est le détournement de la mort par le visage, la transformation de celle-ci en vie qui forme le processus sémiotique du visage et qui se déploie au-delà de la simple dualité signifiant/signifié. Dès lors, chez Levinas, la notion de signe le cède à la signifiance, au langage qui produit un sens plutôt éthique : la responsabilité *pour* l'Autre, ou ce que ce philosophe désigne par « signifiance de sens ». On peut même voir dans le visage un langage de connotation, toujours dans l'acception hjelmslévienne, puisque le plan de l'expression qu'il constitue est lui-même articulé en une expression et un contenu (un langage).

On l'aura vu, de même que l'altérité se déploie à même le visage, de même l'éthique s'inscrit jusque dans la signification, tout comme la signification se confond avec le visage. Visage, altérité, signification et éthique se fondent et se correspondent. C'est ainsi que Levinas nous invite à augmenter le procès de signification d'une quatrième dimension, la portée éthique, qui consiste en la responsabilité *pour* l'Autre (les trois autres dimensions étant l'expression, le contenu et le processus sémiotique.) Le Moi est responsable et il est responsable de la responsabilité de l'Autre même si l'Autre fait acte de violence. On comprend alors ce que signifie l'expression « signifiance de sens », alléguée plus haut, dans l'extrait précité. Aussi comprend-on la résistance qu'oppose la pensée levinassienne à la lecture.

Par ailleurs, quel effet sémiotique produit l'Autre comme signifiance de sens ? L'Autre se soustrait à toute représentation de la part du Moi, car il n'est plus un contenu, mais lui-même signifiance. Autrui cesse d'être représentation et devient « événement » en ce sens que l'expérience de l'altérité prend la forme d'une « rencontre » : la relation à autrui ne se pense plus, n'est plus de l'ordre du cognitif, mais du pragmatique dans la mesure où elle « arrive », se produit, et se faisant, elle transforme le courant de la situation. D'où l'impossibilité pour le Moi de contenir autrui, de le soumettre à sa volonté compréhensive, de le réduire à soi et d'exercer sur lui quelque pouvoir d'intellection. C'est ainsi que Levinas opère, sur le plan épistémique, un changement de perspective « radical » et inédit : le point de départ, n'est plus le Moi ; c'est l'Autre se révélant au Moi dans sa transcendance, et du coup, le visage passe de la position d'objet regardé à celle de sujet regardant, agent d'un effet de sens éthique. (Nous montrerons que le visage tient aussi le rôle de Destinateur-manipulateur).

L'autre conséquence de ce renversement de perspective affecte, sur le plan sémiotique, le fonctionnement intrinsèque des deux plans du langage. Il y a quelques années déjà, Greimas et Fontanille revisitaient, dans le cadre de la sémiotique des passions, la relation entre l'expression et le contenu en introduisant le corps propre entre ces deux plans. Il s'agit du corps en tant qu'enveloppe sensible trouvant dans le Moi son origine et faisant la conjonction de l'extéroceptivité (perception) et de l'intéroceptivité (sensations et émotions) (Greimas et Fontanille 1991). Or, par la lecture de Levinas qu'il replace dans l'étude des « pratiques », J. Fontanille repense ce qu'il avait auparavant revisité en substituant au Moi l'Autre. Désormais c'est à partir d'autrui, de la « prise de position » d'un Autre-corps que s'accomplit le processus éthico-sémiotique, et non plus à partir d'un Moi-corps. S'il y a maintien du corps comme enveloppe garante de proprioceptivité, il s'effectue en revanche un déplacement de sa position :

(…) à lire Levinas, on ne peut que mettre en cause cette « prise de position », car la position originaire n'est pas chez lui celle du Moi, mais celle de l'Autre, et c'est même à partir de cette position d'altérité que sera définie la position subjective. L'éthique commence donc pour Levinas, avec l'implantation de l'Autre, et non avec l'implantation du Moi. (Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, 2008, 249-250)

1.2. La recommandation éthique du visage et l'agir irrémédiable et libre

A présent qu'en est-il, sémiotiquement, de la recommandation éthique inhérente au visage ? Elle procède d'un /faire-faire/ initié par l'Autre, le Destinateur-manipulateur, qui requiert un /faire/ de la part du Moi, Destinataire-manipulé. On peut même spécifier cet énoncé factitif en y décelant un /faire-devoir/, ce qui nous amène à rendre compte de l'« autorité » sous-jacente au visage en termes de manipulation – dans l'acception sémiotique. En effet, l'activité manipulatoire se fonde sur la modalité déontique du /devoir-faire/ et s'articule en deux énoncés modaux contraires constitutifs de la catégorie générique d'injonction : le /devoir-faire/ ou prescription et le /devoir-ne-pas-faire/ ou interdiction[3]. De même qu'il interdit toute violence à l'égard de l'Autre (interdiction de meurtre), de même le visage en appelle au Moi de telle sorte que celui-ci se trouve dans l'obligation de répondre *pour* l'Autre. Et face à l'injonction de /devoir-faire/, le Moi répond par un /vouloir-faire/, manifestant ainsi sa volonté active.

Le Moi se voit amené à réagir suivant le prédicat de /ne pas pouvoir ne pas faire/, qui appartient à la dimension pragmatique. La réponse du Moi à l'appel de l'Autre relève donc de la nécessité ; d'où le caractère inconditionnel de la responsabilité du Moi, qui ne peut pas se refuser à réagir positivement face à la recommandation de l'Autre. Mais dans ce cas, la liberté (/pouvoir-faire/) du Moi serait-elle compromise ? A vrai dire, Levinas distingue deux types de volonté, celle qui refuse la responsabilité pour l'Autre et celle qui l'assume pleinement, et si la première est affectée d'un manque de liberté, la seconde, elle, s'exerce librement :

La volonté est libre d'assumer cette responsabilité dans le sens qu'elle voudra, elle n'est pas libre de refuser cette responsabilité elle-même, elle n'est pas libre d'ignorer le monde sensé où le visage d'autrui l'a introduite. (Levinas, *Totalité et Infini*, 1961, 241)

Ainsi, Levinas rend-il indissociables l'appel de l'Autre et la réponse du Moi à cet appel, qui sont aussi solidaires que le sont l'émission et la réception d'un message. On monte alors d'un ton : la réponse du Moi n'est plus seulement une nécessité ou une obéissance, fût-elle active, mais devient irrémédiable. Par conséquent, même la modalité du /devoir-faire/ se révèle ici relativement inappropriée, car elle laisse entrevoir la possibilité de non-acceptation du contrat par le Moi face à l'Autre. Or, cette possibilité n'est point envisageable chez Levinas. Ce philosophe nous invite donc à repenser la structure modale en question, et la modalité qui conviendra sera celle du /falloir-faire/, appelée modalité déterminante par J. Courtés. (Courtés, « L'énonciation comme acte sémiotique », 1998, 25) De nature éthique et non métaphysique, cette modalité offre en effet l'avantage d'être interprétée par le Moi comme étant extérieure à lui et le transcendant en quelque sorte. C'est pourquoi devient impossible toute tentative de dérobade ou de désobéissance devant la responsabilité inconditionnelle *pour* l'Autre.

Que dire alors de la volonté du Moi ? Aussi paradoxal que cela puisse paraître, on assiste à une transformation du /falloir-faire/ en /pouvoir-faire/, de la détermination en liberté. Comment expliquer le dépassement de ce paradoxe ? Ethiquement, c'est-à-dire en hissant

[3] Cette injonction n'est pas d'ordre moral, elle n'est pas impérative ; elle est éthique, car elle est fondée sur un /devoir/ conjugué à un /vouloir/, sur un commandement et une liberté ; d'où le choix et la responsabilité qu'implique l'éthique.

l'inexorabilité au rang d'action noble, en faisant d'une nécessité une vertu, comme dit J. Fontanille, s'inspirant d'Aristote, mais aussi de la vie de tous les jours. (Fontanille, *Pratiques sémiotiques,* 2008, 263) L'autre explication, on peut la rattacher au contexte culturel de la pensée de Levinas : celui de la judéité. Ce contexte nous fournit en effet l'idée précieuse d'élection qui, loin d'être prise au sens de « privilège », signifie davantage de responsabilité *pour* l'Autre[4]. La liberté d'agir irrémédiable ne se contredit donc pas avec la recommandation propre au visage, laquelle, si elle fait agir de façon déterminante, n'exclut pas pour autant la liberté d'action. Et c'est là que réside l'un des aspects de l'irréductibilité de la pensée de Levinas, connue pour sa radicalité qui la rend difficile d'accès et qui exige une refonte de notre dispositif conceptuel.

Par ailleurs, l'activité manipulatoire en question ne s'accomplit que si elle procède de la relation interlocutoire entre l'Autre et le Moi où, comme l'écrit Levinas, « (…) autrui n'est pas seulement connu, il est salué. Il n'est pas seulement nommé, mais aussi invoqué. » (Levinas, *Difficile liberté*, 1963, 20) Et pour nuancer cette situation, il a recours à la catégorie grammaticale des cas, associée au syntagme nominal, en opposant le nominatif, employé pour la fonction sujet, au vocatif, employé pour la fonction d'appellatif. Or, c'est le vocatif qui semble approprié à la relation à autrui : « Pour le dire en termes de grammaire, autrui n'apparaît pas au nominatif, mais au vocatif. Je ne pense pas seulement à ce qu'il est pour moi, mais aussi et à la fois, et même avant, à ce que je *suis* pour lui. » (*Ibid.*) Dès lors, la relation à autrui ne participe plus de la dimension cognitive (simple connaissance), mais pragmatique (salutation ou interpellation). La relation d'altérité devient alors Evénement ; c'est une rencontre, soit un « cas » littéralement parlant. Autrui advient et précède toute connaissance. Le rencontrer appartient à ce qui s'est déjà produit et à ce qui se produit indéfiniment, et l'on parlera plutôt de reconnaissance. Or, cette présence-absence de l'Autre, c'est l'infini du visage qui la rend possible :

> La corporéité est le mode d'existence d'un être dont la présence s'ajourne au moment même de sa présence. Une telle distension dans la tension de l'instant ne peut venir que d'une dimension infinie qui me sépare de l'autre, à la fois présent et encore à venir (…). (Levinas, *Totalité et Infini*, 1961, 248)

Comme tout événement qui modifie une situation donnée, autrui, en advenant, transforme (narrativise) le Moi qui répond inconditionnellement pour l'Autre. D'où le changement que provoque la relation d'altérité non plus seulement dans le mode de pensée du Moi, mais jusque dans sa vie en Cité.

Une précision toutefois : la « rencontre » chez Levinas transcende le strict contact physique. La visée éthique se produit infiniment (se reproduit), même si l'Autre n'est pas réellement présent devant le Moi. C'est ainsi que le face-à-face acquiert toute sa dimension éthique, dépassant la simple physionomie et la réalité empirique. L'éthique se déploie « sous le regard » de l'Autre, elle « (…) se joue à deux, Soi et l'Autre, dans un jeu où Soi est construit par l'Autre. » (Maurand 1995, 24) L'éthique se joue aussi en société, dans la Cité. D'où la pertinence de l'interpellation chez Levinas : « Je ne connais pas seulement, mais suis en société. Ce commerce que la parole implique est précisément l'action sans violence. » (Levinas, *Difficile liberté*, 1963, 20) Intervient alors le discours dans sa dimension performative, pour parler comme les pragmaticiens, dimension toutefois augmentée de la portée éthique, comme c'est le cas avec le visage en tant que sémiotique ou langage. Ainsi que le soutient O. Ducrot, l'énonciation discursive (le Dire) est créatrice de droits et de devoirs (Ducrot, *Les mots du discours*, 1980, 36-38). Et c'est de la portée éthique intrinsèque

[4] Je tiens à remercier M. Paolo Fabbri pour m'avoir suggéré, lors du Congrès consacré à Greimas par l'AFS, de tenir compte de la culture judaïque de Levinas pour une explication optimale du lien complexe entre commandement et liberté.

au discours que provient le caractère interpersonnel et social de l'acte discursif, voire de la parole.

Levinas nous amène alors à reconsidérer le langage, d'abord, en dépassant le caractère virtuel et abstrait de celui-ci (signes), ensuite, en faisant de la parole la condition concrète de l'accomplissement (réalisation) de la pensée consciente : « (…) le langage n'est pas seulement un système de signes au service d'une pensée préexistante. La parole est de l'ordre de la morale avant d'appartenir à l'ordre de la théorie. » (Levinas, *Difficile liberté*, 1963, 21) En effet, par le visage, l'Autre n'est plus un objet de connaissance, mais procède de cet événement éthique qu'est la rencontre avec autrui, comme nous le disions plus haut. C'est dire que l'altérité n'est plus un thème, un concept ; expérience qu'elle est, elle relève du figuratif – sémiotiquement parlant. C'est une épreuve de face-à-face pacifique qui s'accomplit entre autrui et le Moi.

2. Le visage : figuratif abstrait et figure discursive

Nous nous avançons plus dangereusement vers la figurativité du visage, tant le terrain est glissant, même si ce trait paraît relever de l'évidence. Dans l'œuvre de Levinas, le visage est complexe et nous nous devons d'en rendre compte dans sa complexité. La singularité de cette œuvre réside, disions-nous, dans l'aspect sensible de la relation d'altérité, sensibilité taillée dans le visage. En effet, et dans une certaine mesure, il est plausible de cerner sémiotiquement cet aspect en prenant appui sur le couple figuratif/thématique, situé dans la composante « sémantique discursive » du parcours génératif. Selon Greimas et Courtés, est figuratif le contenu ayant « (…) un correspondant au niveau de l'expression de la sémiotique naturelle (ou du monde naturel) (…). » (Greimas et Courtés, *Dictionnaire*, 1979, 146) Le figuratif se situe à un niveau superficiel et se fonde sur les cinq sens. Par contre, le thématique, qui est de nature conceptuelle, est un investissement sémantique abstrait, situé à un niveau plus profond.

Or, chez Levinas, l'altérité semble relever du figuratif, vu le répondant concret qu'elle possède dans le monde des sens, spécifiquement le visible (le visage). D'ailleurs, c'est dans cette figurativité que la pensée levinassienne acquiert toute sa pertinence et son caractère incomparable, à l'image de la singularité non réductible de l'Autre, abordée par cette pensée. Or, cette irréductibilité invite le sémioticien à repenser la relation de hiérarchie qu'il établit habituellement entre le figuratif et le thématique : « Il est clair que le figuratif est toujours au service du thématique, car il n'est jamais tourné sur lui-même ; dès qu'il paraît dans le discours, il est nécessairement thématisé sur le plan pragmatique. » (Courtés, « Contre-note », 1981, 38). Or, au lieu de la subordination du figuratif au thématique, on peut proposer l'inverse, car il n'y a point de thématique sans figuratif ; point d'altérité et d'éthique sans visage. Le thématique est donc nécessairement figurativé chez Levinas. Par conséquent, l'autonomie du thématique par rapport au figuratif doit, elle aussi, faire l'objet d'un renversement de perspective sémiotique.

Cela dit, le visage ne se réduit pas à une physionomie, et ainsi que l'affirme Levinas lui-même :

> Le visage n'est pas l'assemblage d'un nez, d'un front, d'yeux, etc., il est tout cela certes, mais prend la signification d'un visage par la dimension nouvelle qu'il ouvre dans la perception d'un être. (Levinas, *Difficile liberté*, 1963, 20)

Paradoxalement, la signifiance du visage provient de l'au-delà du visage, transcendant la stricte figure, et c'est par l'autorité éthique que la physionomie se hisse au rang de visage. Point de visage sans commandement éthique. En référence à J. Fontanille, nous envisageons le visage comme « présence », car

> Percevoir quelque chose, avant même de la reconnaître comme une figure appartenant à l'une des deux macro-sémiotiques [intéroceptivité et extéroceptivité], c'est percevoir plus ou moins intensément une *présence*. (Fontanille, *Sémiotique du discours*, 1998, 37)

En effet, le propre du visage, c'est l'intensité qu'il crée et qui, affectant le Moi, transforme celui-ci, lui faisant endosser la responsabilité pour autrui.

D'autre part, le visage ne se ramène pas non plus à une simple métaphore. Ce n'est pas une figure de rhétorique, ni un procédé ou exercice formel ; l'altérité est si fortement inscrite dans le visage, se confondant même avec lui, qu'il ne peut être perçu comme une métaphore de l'Autre. Qu'en est-il alors vraiment ? En va-t-il comme pensent des philosophes ayant commenté Levinas, et admirablement, principalement J. Derrida (*L'écriture et la différence*, 1967, 117-228) et P. Ricœur (*Soi-même comme un autre*, 1990) ? Le second, par exemple, va jusqu'à dénier la visibilité du visage pour n'en retenir que la portée éthique sous-jacente : « (…) certes l'Autre apparaît, son visage le fait apparaître, mais le visage n'est pas spectacle, c'est une voix. » (Ricœur 1990, 388) Il est vrai que le visage ne fait pas l'objet d'une vision contemplative ; il est vrai aussi qu'il est une voix, une recommandation éthique. Mais il reste tout de même « visage », littéralement parlant. D'ailleurs, la vision est primordiale chez Levinas, même s'il importe également d'aborder autrui au-delà du visage, c'est-à-dire en tant qu'épiphanie d'autrui ou intensité d'une présence. Ce qui pose problème, ce n'est pas du tout le dépassement de la visibilité du visage, mais plutôt l'absence de cheminement de pensée en faveur de ce dépassement. Ce qui manque, c'est une argumentation, une explication convaincante. Or, pour notre part, nous abordons le visage à la fois dans sa littéralité et dans plusieurs sens. Comment lever alors l'ambiguïté et dépasser le paradoxe ? Sémiotiquement, croyons-nous, en nuançant justement la dimension figurative du visage.

En effet, en sémiotique, le figuratif se subdivise en figuratif iconique et en figuratif abstrait, et c'est le degré de densité sémique, fort pour le premier, faible pour le second, qui différencie les deux (Bertrand 2000, 132). Or, c'est le figuratif abstrait que nous jugeons le mieux approprié au visage chez Levinas. A la différence de la physionomie, pourvue d'une forte densité sémique, dont les sèmes sont « visibilité », « corporéité », « concrétude », le visage n'en possède probablement qu'un, celui de « vision ». La vision a la particularité de participer à la fois de la visibilité (vue) et de l'invisibilité (apparition) ; d'ailleurs, c'est d'épiphanie de visage qu'il s'agit chez Levinas. Dans ce cas, le sémème de visage reste ouvert, voire insaisissable, car, comme l'affirme D. Bertrand, ce type de sémème « (…) admet une large étendue de variations sémémiques (…). » (*Ibid*, 133). Par contre, le sémème de physionomie restreint, et de façon contraignante, la variation sémémique. La référentialisation ou symbolisation est forte dans la physionomie, faible dans le visage. Il est donc question de « gradualité » dans la figurativité du visage. Par le figuratif abstrait, la balance semble égale entre les deux pôles contraires, celui de « plus de figurativité » (physionomie) et celui de « moins de figurativité » (visage).

Cette position médiane qu'occupe le figuratif abstrait est rendue possible par l'écriture, par la poétique des figures vives, pour parler comme P. Ricœur (*La Métaphore Vive*, 1975). En effet, il est possible de voir dans le visage une « forme allégorique », mais à la condition que ce soit une allégorie vive, prise dans l'acception sémiotique du terme. Ainsi, par la poétisation, s'effectue le glissement du figuratif saillant vers le figuratif fléchi, et corrélativement de l'apparence (perception) vers l'apparaître (intensité) qui ouvre à l'éthique. La très relative iconicité du visage peut être corroborée par le couple hjelmslévien conformité/non-conformité entre le niveau figuratif et le niveau thématique. Comme nous l'avons montré en traitant du visage comme sémiotique, celui-ci est corrélé à plus d'un thème, c'est-à-dire tant à l'altérité qu'à la tentation du meurtre et à l'empêchement du meurtre. Il y a donc non-conformité entre le niveau figuratif et le niveau thématique.

D'autre part, le thème d'Altérité n'est pas exclusivement lié au visage : en Afrique, par exemple, c'est la nuque, au contraire, qui figurativise l'altérité irréductible. Le contexte sémio-culturel s'avère donc pertinent pour relativiser le lien entre le visage comme figure et le thème que celle-ci renferme. Par ailleurs, avec le figuratif abstrait, nous ne sommes pas loin de l'oxymoron, mais toujours sans rhétorique réductrice. Le visage, c'est une vision invisible. C'est aussi une voix inaudible, une voix éthique (recommandation), paraphrasable en « point de meurtre ». Là aussi, la voix, tout comme le visage, participe du figuratif abstrait, se déploie à mi-chemin entre le figuratif et le thématique.

Nous pouvons préciser le trait de « figuratif abstrait » du visage en inscrivant notre lecture dans le cadre de la sémiotique tensive (Zilberberg, *Eléments de grammaire tensive*, 2006, 37-77). En effet, autrui est une présence, et comme toute présence, il procède de deux dimensions, l'une extensive (étendue), à laquelle il appartient comme physionomie, l'autre intensive (intensité), relative à son visage dans sa valeur éthique. Et puisqu'une présence s'accomplit à travers la corrélation graduelle de l'extensif et de l'intensif, autrui met en relation les traits « plus intensif » et « moins extensif ». Outre la surdétermination du second trait par le premier, la corrélation est qualifiée d'inverse, étant donné que ces deux valences n'évoluent pas dans la même direction. D'où la dynamique du sens cette fois tensive, qui fait écho à la dynamique du sens créée par le visage comme langage. C'est qu'en bonne analytique du sensible, l'extensité et l'intensité correspondent respectivement à l'expression et au contenu. De même, il y a correspondance entre l'intensité augmentée et le figuratif abstrait, construit plus haut. En bref, autrui est donc davantage visage (éthique) que physionomie (physique). Serait-il ce visible qui révèle l'invisible ?

Avant de clore ce volet, nous aimerions émettre une proposition qui pourrait faire l'objet d'un développement à venir : outre qu'il participe du figuratif abstrait, le visage est susceptible d'être hissé au rang de « figure du discours ». D'ailleurs, la caractéristique première d'une figure discursive est d'être figurative. De plus, la figure réalise, sémiotiquement, la fusion du thématique et du figuratif, du général et du particulier, et il en va de même du visage. Toutefois, ce sera une figure plutôt sémiotique, et non plus symbolique ou rhétorique, vu que le visage produit un sens multiple et non plus seulement un double sens, comme c'est le cas avec le symbole et la métaphore. En effet, le visage comme processus sémiotique montre la multiplicité de sens qu'il produit et qui le caractérise : il signifie syncrétiquement l'altérité et la tentation du meurtre, mais aussi, et contradictoirement, l'empêchement du meurtre. Il n'y a donc pas de conformité entre le plan de l'expression et le plan du contenu (ni entre le figuratif et le thématique). D'où le retrait du symbolisme au profit du sémiotique. On comprend un peu mieux pourquoi Levinas met en perspective l'infini du visage : infini du visage et infini de sens se fondent.

On comprend aussi pourquoi les frontières entre philosophie et littérature s'effritent dans les textes de Levinas[5], et il est tout à fait plausible et justifié d'affirmer que celui-ci incarne autant le rôle de philosophe que celui d'auteur ou poète. Greimas, de même, ne fait-il pas œuvre de créateur dans *De l'imperfection* ? Et J. Derrida d'écrire au sujet du penseur franco-lithuanien, pour peu qu'on entende ce qui touche au « rhétorique » dans le sens d'un renouvellement constant dans et par le discours (figures vives) :

> On pourrait sans doute montrer que l'écriture de Levinas a ceci en propre qu'elle se meut toujours, dans ces moments décisifs, le long de ces lézards, progressant avec maîtrise par négation et négation contre négation. Sa voie propre n'est pas celle d'un « ou bien…ou bien », mais d'un « ni…non plus ». La force poétique de la métaphore est souvent la trace de cette alternative refusée et de cette blessure dans le langage. A travers elle,

[5] La responsabilité pour l'Autre ne va pas sans rappeler un des thèmes majeurs de *Crime et châtiment* de Dostoievski, œuvre de prédilection de Levinas. De même, la dimension connotative que nous avons assignée au visage renvoie à la littérature, qui forme un langage de connotation.

dans son ouverture, l'expérience elle-même se montre en silence. (Derrida, *L'écriture et la différence*, 1967, 134-135)

***

L'approche du visage, sur lequel Levinas fonde sa vision de l'altérité, gagne à être replacée dans le cadre de la sémiotique de Greimas. C'est en prenant appui sur le modèle greimassien que nous nous sommes efforcé d'expliciter le mode de fonctionnement du visage. En assignant à celui-ci le statut d'objet sémiotique, nous en avons construit les traits pertinents et les effets de sens. Le visage, manifestation d'autrui par excellence, est en effet davantage un processus sémiotique qu'une structure ; il produit du sens, et ce faisant, il agit sur celui qui se trouve en face, le Moi, en l'occurrence. C'est par le visage, altérité irréductible, qu'autrui se révèle au Moi et le dissuade de toute tentative de violence envers lui, y compris celle cognitive. Et si autrui exige de la part du Moi une responsabilité inconditionnelle et nécessaire, cette nécessité est plutôt hissée au rang d'une liberté d'agir.

En d'autres termes, il n'est plus question d'exclusion et d'assimilation d'autrui, ni même d'identification à lui sur le plan du savoir ou de la connaissance. Au contraire, le visage en tant que « rencontre » et « discours » ouvre la voie à une approche optimale d'autrui, lequel est reconnu comme tel. Autrui ne se ramène plus à un concept, mais devient présent, une présence, et c'est pourquoi à la notion d'Autre Levinas substitue la figure d'autrui qui rend possible une altérité « incarnée ». Mais le visage transcende la stricte physionomie, et, plus généralement, excède le corps empirique ; d'où sa complexité et la perplexité dans laquelle se trouve le lecteur de Levinas. Or, le trait de « figuratif abstrait », corroboré par le trait d'« intensité », propre à l'univers tensif, nous vient en aide, d'abord, pour saisir, élucider cette complexité ou ce paradoxe, ensuite, pour dépasser cet aspect paradoxal du visage, y apporter une résolution. Au lieu d'une formulation sibylline du genre « le visage est à la fois visage et non visage », récurrente dans certaines lectures, l'intensité d'une présence ainsi que le figuratif abstrait nous offrent la possibilité d'une explication sémiotique mieux appropriée.

Par ailleurs, s'il est envisagé comme objet sémiotique, le visage n'est pas pour autant figé, statique ; il devient actant sujet dans la mesure où il produit un effet transformateur sur le dispositif conceptuel qui entend le soumettre à l'étude. Car de même que le sémioticien s'attache à construire cet objet de connaissance qu'est le visage (langage-objet), de même le visage amène presque inévitablement le sémioticien à reconstruire certains de ses concepts opératoires, à commencer par celui de langage, épine dorsale du métalangage sémiotique. Au fur et à mesure de la lecture, le langage voit sa stratification augmentée d'une dimension, celle de l'éthique. Il a été montré que celle-ci, loin d'être une adjonction, un simple supplément, fait partie intégrante du langage ; elle y est consubstantiellement liée. L'ouverture du modèle greimassien à l'éthique s'avère donc nécessaire et urgente. D'ailleurs, dans *De l'imperfection*, son parcours approchant de la fin, Greimas laisse entrevoir la possibilité d'une tension de l'être vers l'horizon de ces valeurs générales (universelles ?) que sont la liberté, la justice, l'égalité, la vérité, valeurs ayant partie liée avec l'éthique. Et Greimas d'écrire dans cet ouvrage :

Vaines tentatives de soumettre le quotidien ou de s'en sortir : quête de l'inattendu qui se dérobe. Et pourtant, les valeurs dites esthétiques, sont les seules propres, les seules, en refusant toute négativité, à nous tirer vers le haut. (Greimas, *De l'imperfection*, 1987, 99)

C'est par la voie de l'expérience esthétique, appelée esthésis, que l'être atteindra à l'ultime signification, sinon à ce qui participerait de l'éthique, c'est-à-dire du vivre et de l'agir au mieux. En réhabilitant l'éthique en tant que pratique et comportement au sein de la Cité, en l'intégrant au processus même de signification, nous pouvons, croyons-nous, dépasser la

notion de structure au sens canonique pour conférer davantage d'actualité au projet greimassien. Ainsi, pouvons-nous être en phase avec le thème du Congrès : « Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure ».

Références bibliographiques

BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.
BISSANI, Atmane (2009), *De la rencontre*, Fès, Fès-édition.
BORDRON, Jean-François (2011), *L'iconicité et ses images. Etudes sémiotiques*, Paris, PUF.
COQUET, Jean-Claude (1997), *La quête du sens*, Paris, PUF.
COURTÉS, Joseph (1981), « Contre-note » à « Le Développement du concept d'isotopie » de François Rastier, *Document* du GRSL, III, 29, pp. 37-47.
— (1998), « L'Enonciation Comme Acte Sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 59, Limoges, Pulim.
— (2003), *La sémiotique du langage*, Paris, Nathan.
DERRIDA, Jacques (1967), *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, « Points ».
DUCROT, Oswald et alii (1980), *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
FABBRI, Paolo (2008), *Le tournant sémiotique*, Paris, Lavoisier.
FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.
— (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris PUF.
GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
— (1985), « L'outre sens est l'avenir du sens », entretien avec Michel Costantini, *Communio*, X, 5-6, pp.166-171.
— (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
— et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome1, Paris, Hachette.
— et LANDOWSKI, Eric (éds.) (1979), *Introduction à l'analyse du discours en sciences Sociales*, Paris, Hachette.
— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des Passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
HJELMSLEV, Louis (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, trad. fr., Paris, Minuit, « Arguments ».
LANDOWSKI, Eric (1997), *Présences de l'autre*, Paris, PUF.
LEVINAS, Emmanuel (1961), *Totalité et Infini*, Paris, Le Livre de Poche, « Biblio Essais », 2012.
— (1963), *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel, 1976.
— (1971), *Autrement qu'Etre ou Au-delà de l'essence*, Paris, Le Livre de Poche, « Biblio Essais », 2011.
— (1972), *Humanisme de l'autre Homme*, Paris, Le Livre de Poche, 2012.
— (1994), *Liberté et Commandement*, Paris, Fata Morgana.
— (1995), *Altérité et Transcendance*, Paris, Le Livre de Poche, 2014.
— (2011), « Le paradoxe de la moralité : un entretien avec Emmanuel Levinas », Tamara Wright, Peter Hughes, Alison Ainley, tr. fr., *Philosophie*, 112, pp. 12-22.
MAURAND, Georges (1995), « La communication ; une structure, des formes, des règles, mais aussi un art, une éthique », *Langages et Signification*, Albi, CALS, pp. 7-26.
RICŒUR, Paul (1975), *La métaphore vive*, Paris, Seuil.
— (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
ZILBERBERG, Claude (2006), *Eléments de Grammaire Tensive*, Limoges, Pulim.

Algirdas Julien Greimas et Lev Karsavine : dialogue sémiotique et philosophique

Inna MERKOULOVA
Université Académique d'Etat des Sciences Humaines, Moscou
Sorbonne-Université, Paris

En 2017, la communauté scientifique internationale a célébré le centenaire de la naissance du grand sémioticien français et lituanien Algirdas Julien Greimas (1917, Toula, Russie - 1992, Paris, France). De nombreux colloques se sont déroulés dans le monde entier pour le fêter, dont le Congrès de l'Association Française de Sémiotique à l'UNESCO à Paris, la Conférence « Des dieux et des hommes. A. J. Greimas aujourd'hui » à Moscou, le Congrès de l'Association internationale de sémiotique à Kaunas en Lituanie.

A. J. Greimas a eu des contacts intellectuels fructueux avec l'école sémiotique russe de Moscou-Tartu, représentée, entre autres, par Jouri Lotman, Vladimir Toporov, Tatiana Tsivian, Tatiana Nikolaïeva, Viatcheslav Vs. Ivanov. Le model narratif de Vladimir Propp ainsi que les réflexions sur la pensée, la langage et les émotions du psychologue et pédagogue Lev Vygotsky ont aussi trouvé un écho dans la sémiotique greimassienne. Aujourd'hui, l'influence de Greimas sur la pensée sémiotique et linguistique en Russie continue via les traductions de ses livres en langue russe.

Trois ouvrages du sémioticien français ont été traduits en russe : en 2004, *Sémantique structurale : recherche de méthode* (1966), traduction du français par Liudmila Zimina. En 2007, réédité en 2015, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme* (1991, avec Jacques Fontanille), traduction du français par Inna Merkoulova, préface par Claude Zilberberg. En 2017, *Des dieux et des hommes : études de mythologie lithuanienne* (1979), traduction du lituanien par Marija Čepaitytė, rédaction par Maria Zavialova.

Les participants du Congrès de l'AFS à l'UNESCO et de la Conférence internationale à Moscou « Des dieux et des hommes. A. J.Greimas aujourd'hui » ont souligné que Greimas représentait non seulement les cultures française et lituanienne, mais que, plus largement, il était l'homme du monde, sa sémiotique étant ouverte au monde entier. Dans la présentation de l'ouvrage *Du sens en exil*, édité à l'occasion du Congrès, Ivan Darrault-Harris et Denis Bertrand ont noté cette particularité : « exilé, Greimas le fut, avouant que '…peut-être que je ne sens plus nulle part chez moi', mais tout en parvenant à faire de ce 'non-lieu' d'existence l'espace de création de sa théorie sémiotique, de rassemblement autour de lui et de son projet d'une foule de chercheurs internationaux réunis par une foi indéfectible » (Greimas 2017).

Etant élève des deux écoles sémiotiques, russe, avec Youri Lotman, Viatcheslav Ivanov et leurs collègues, d'une part, et française, greimassienne, avec notre directeur de thèse Jacques Fontanille, d'autre part, et aussi par la traduction en russe de « Sémiotique des passions », nous étions amenés à une réflexion sur la construction, l'originalité et l'évolution de la pensée de Greimas. Notre objectif au Congrès Greimas à l'UNESCO était d'analyser quelques éléments de la genèse du livre *De l'imperfection* (1987), qui prend une place particulière dans l'héritage du sémioticien. Selon Herman Parret, l'ouvrage « déploie des techniques sémiotiques canoniques et utilise la narrativité, l'aspectualité, les modalités, la pathémisation (…). Et pourtant, *De l'imperfection* couvre une philosophie dont le fondement métaphysique trouble et bouleverse » (Parret 2018).

A travers les textes littéraires de Tournier, de Calvino, de Tanizaki, Greimas se révèle comme philosophe qui propose une approche sémiotique de l'expérience sensible. Dans les termes de Jean-François Bordron qui compare la thèse de l'idéalité de la signification chez Husserl et la thèse de l'idéalité sémiotique chez Greimas, c'est cet « ancrage philosophique de

la pensée greimassienne » (Bordron 2017) qui attire notre attention dans *De l'imperfection*. Il s'agit notamment de quelques parallèles intellectuelles saisissantes entre l'ouvrage de Greimas et l'article « De la perfection » du philosophe russe Lev Karsavine (1882, Saint-Pétersbourg, Russie, 1952, Abez, URSS).

Nous avons découvert récemment un article peu connu de Greimas, « Le pressentiment de la perfection. L'Actualité de Karsavine »[1], qui met en évidence ses rapports avec Lev Karsavine.

Philosophe religieux, poète et historien-médiéviste, frère de la danseuse de ballet Tamara Karsavina, il est expulsé d'URSS en 1922, après la révolution, avec d'autres intellectuels connus comme Nicolas Berdiaev, Sergueï Boulgakov, Ivan Ilyin. A Berlin, puis à Paris, il participe au mouvement d'idées « eurasien », qui se propose de réorienter la culture russe vers l'Asie et d'élaborer une nouvelle idéologie pour la Russie future. Après avoir reçu une proposition de l'Université de Lituanie à Kaunas (qui sera ensuite l'université Vytautas-Magnus), Karsavine s'y rend en 1928. A Kaunas, il sera professeur d'histoire universelle de 1928 à 1940 et va enseigner en lituanien, langue qu'il apprendra en très peu de temps et maîtrisera parfaitement. Le jeune Greimas, étudiant en droit, suivra les cours de Karsavine dans les années 1930. Il sera impressionné par l'approche et les idées du philosophe russe et, devenu sémioticien, reviendra au dialogue avec son ancien professeur des années plus tard, en 1987, avec l'ouvrage *De l'imperfection*, et en 1991, avec l'article sur le pressentiment de la perfection.

L'article original de Greimas a été écrit en lituanien (« Karsavino aktualumas »). Le titre qui se traduit comme « L'Actualité de Karsavine », fait allusion au texte que le sémioticien avait écrit en 1956, « L'Actualité du saussurisme ». La version russe de l'article, publiée en 1991 à Vilnius dans le numéro thématique du journal *Soglassie* dédié à Lev Karsavine, s'intitule « Le pressentiment de la perfection » (« Predchuvstvie sovershenstva »). L'article fait écho à l'un des derniers essais de Karsavine, « De la perfection », écrit en 1952 dans le camp d'Abez, peu de temps avant la disparition tragique du philosophe dont le destin et l'héritage ont été redécouverts bien plus tard et font actuellement l'objet d'études universitaires dans de nombreux pays.

Greimas avait lu l'essai de Karsavine, publié en Lituanie et en lituanien, et ceci lui a donné l'occasion de faire dans son article un portrait de ce penseur qui avait même influencé son choix de carrière et son intérêt pour le Moyen Âge.

> *Tres faciunt collegium* : Karsavine, ayant jeté un regard sur deux étudiants venus pour l'écouter, a prononcé ces mots, comme aux temps mémorables du Moyen Âge, après quoi il s'est assis et a commencé sa conférence. Et j'aimerais, moi, que maintenant nous trois, Karsavine, moi et toi, cher lecteur, nous nous asseyions et que nous parlions entre amis de l'homme et de la vie.
> J'étais alors jeune et stupide, je m'intéressais à tout sauf au droit que je m'étais engagé à apprendre. Etant tombé par hasard sur Karsavine, j'ai été séduit par sa manière de parler, belle et cultivée : il ne me venait même pas à l'esprit que l'on pourrait parler en lituanien de choses sensées avec une telle élégance, et j'ai été donc séduit par la beauté des idées qu'il exprimait, sans y comprendre presque rien. Comme par inadvertance, je suis tombé amoureux du Moyen Âge, et je suis même devenu une sorte de médiéviste.

Dans son « Essai d'autobiographie intellectuelle » Greimas parle aussi de Karsavine, ce qui nous laisse penser qu'il plaçait le philosophe parmi les figures de référence pour son parcours scientifique :

[1] Pour cette étude, nous utilisons la version russe de l'article dont nous citons des fragments en français, et nous tenons à remercier Jacques Fontanille et Thomas Broden pour leurs relectures. Les citations de Lev Karsavine sont aussi données dans notre traduction en français.

> Et lorsque, plus tard, au bout d'une bonne trentaine d'années, j'ai visité, guidé par un collègue de Leningrad, ce cadavre du Saint-Pétersbourg occidental, j'ai senti combien l'espace déterminait l'individu, comment une telle ville pouvait faire surgir des personnalités telles que Karsavine. C'était le savant le plus sincère et le plus élégant que j'aie jamais rencontré : c'est ainsi que se forment peut-être les figures idéales qui vous aident ensuite à choisir votre chemin dans la vie. J'ai eu la chance de rencontrer une seule personne dont le langage fût aussi beau et aussi cultivé que celui de Karsavine, mais c'était l'enfant d'un autre empire – Adorno (Greimas 2017).

Le philosophe Karsavine représentait pour Greimas celui qui aide à choisir son chemin dans la vie : dans les termes de Jacques Fontanille, il s'agissait de « donner du sens » à la vie, de « passer du 'problème *de la vie*' à une 'manière *de vivre*', 'puis à une forme *du vivre*' » (Fontanille 2015), et le savant exilé restait le plus sincère et le plus élégant, parlant dans une langue étrangère de choses sensées d'une manière belle est cultivée. Peut-être, pour Karsavine, il était question de donner ainsi « du sens en exil », question que Greimas se posera plus tard, en réfléchissant de la coprésence en lui des cultures lituanienne et française : « moi, plus ou moins adulte, j'ai passé toute ma vie comme un schizophrène. Aussi bien du point de vue géographique que spirituel » (Greimas 2017)

Devant ses lecteurs, Greimas fait un aveu : tout comme son maître, il réfléchissait sur le problème de l'imperfection, et il avait écrit un livre, *De l'imperfection*, qu'il considère lui-même comme une sorte de testament spirituel. Etonnamment, le livre sort au moment où le lecteur européen aura enfin la possibilité de découvrir les travaux de Karsavine.

> Et voici la dernière coïncidence saisissante : en pensant composer mon chant du cygne sous forme d'un texte court que j'ai appelé *De l'imperfection,* j'ai été ensuite agréablement surpris de prendre connaissance du dernier essai de Karsavine, intitulé *De la perfection* et découvert tout récemment. Bien entendu, les deux œuvres ne sont pas des grandeurs comparables, je n'imaginerais même pas me comparer avec un tel penseur et un homme tel que Lev Karsavine. Pourtant, en profitant du droit à *coincidentia oppositorum* qu'il préconisait, j'oserais supposer que si ce n'étaient pas les approches et les résultats, ce seraient au moins nos intentions qui pourraient se ressembler. Effectivement, alors que moi, en m'enlisant dans le marécage de l'imperfection, je ne peux que rêver de l'être inaccessible et parfait, en revanche, pour Karsavine l'imperfection elle-même est un moyen inévitable de nous amener au but, à la perfection (Greimas 1991).

De l'imperfection de Greimas est donc un dialogue avec la conception de Karsavine, une conversation entre deux chercheurs à travers le temps et l'espace, lorsque, chez Greimas, « l'univers des apparences cache, réprime, refoule la perfection, l'essence du texte littéraire, et nous inculque ainsi un sentiment de l'imperfection, ce qui serait le véritable moteur de la quête du sens » (Parret 2018) et, chez Karsavine, la perfection de la créature contient en elle-même une imperfection « maximale ». Nous pouvons identifier notre imperfection comme phénomène mais nous ne sommes pas en mesure de le maîtriser complètement. « Pour l'imperfection, il existe une certaine image de la perfection, image très réelle. Cette 'perfection pour l'imperfection', où *l'être idéal*, est un ultime objectif et *une pure spiritualité* de la personnalité créée » (Karsavine 1992).

Selon Greimas, l'envergure de Karsavine est déjà dans le fait qu'il place toute la *philosophia perennis* en trente pages, qu'il trace pour lui un chemin étroit et dangereux entre le mysticisme et le rationalisme, à travers toute l'histoire de la philosophie. Le philosophe quitte les ruines de cette métaphysique en ne prenant avec soi que quelques principes de base et accepte l'homme dans toute son imperfection en caractérisant sa vie d'une manière pathétique, avec les intonations proches de celles de Kierkegaard et de Unamuno, comme « une oisiveté douloureuse ». En rejetant une théologie chrétienne traditionnelle, il propose, à la place de la théologie du salut de l'homme celle de sa déification.

Pour le philosophe russe, dit Greimas, la perfection c'est la plénitude, l'universalité de tout ce qui était, est et sera, c'est l'universalité de l'être. Effectivement, c'est l'idée principale de Karsavine que nous trouvons non seulement dans l'essai « De la perfection » (où son

raisonnement commence par une phrase en latin : *id, quo maius cogitari nequit*) mais aussi dans le grand article « De la personne » : « Toute créature est imparfaite, et les degrés de sa profonde plénitude peuvent être exprimés différemment. Ainsi, face aux personnalités actualisées nous trouvons des personnalités potentialisées : le monde des animaux et des objets » (181).

En se trouvant aux hauteurs métaphysiques Karsavine fait comme s'il proposait encore une variante des grands systèmes philosophiques classiques. La plénitude de l'être est réglée par « l'unité » se dissimulant par « la multiplicité » ; la mobilité de l'être s'explique par sa « tout-temporalité ». Ainsi, l'affirmation de l'existence de l'être se complète par les propriétés d'un « espace » abstrait et d'un « temps » transcendantal. Greimas remarque qu'il suffit de décorer toute cette superposition des concepts par une étiquette de Dieu pour que le problème de la perfection soit parfaitement résolu.

En parlant de l'article de Karsavine « De la perfection » dont l'original était écrit en lituanien, il ne serait pas sans intérêt de citer une remarque à propos de la traduction de l'article, du lituanien en russe :

> La langue de l'article prouve que l'Etre devient identique au Verbe. Karsavine écrit « De la perfection » à la fin de sa vie, son essai est clair et limpide. Il y a beaucoup de termes spécifiques au discours russe, ainsi on voit que c'est une personne russophone qui écrit en lituanien. Mais la langue lituanienne que Karsavine utilisait à l'époque n'existait pas encore. Cette langue n'était pas encore prête pour exprimer une pensée scientifique complexe. Et pourtant, chez Karsavine chaque mot est à sa place. Pour le traduire, il n'y a même pas besoin d'inverser l'ordre des mots, le langage de sa pensée est vraiment universel.

Revenons à l'analyse de Greimas, lorsque il soulève le problème central de l'essai karsavinien, l'image du « Je ». En abordant l'épistémologie, Karsavine soulève tout de suite le problème des relations entre le sujet et l'objet, entre l'homme et le monde, en rejetant non seulement la désunion extrême mais aussi l'union mystique du sujet avec le monde extérieur. Il ne pose pas la question sur l'être subjectif ou objectif mais sur la subjectivation ou l'objectivation des phénomènes, en introduisant « un principe actuel aujourd'hui, celui de la participation du sujet à la création du monde. Ceci lui permet de parler d'un 'être subjectif', de la 'connaissance de soi' en tant que capacité du sujet de se connaître comme objet » (Greimas 1991). Une telle « ontologisation » du sujet permet de l'identifier en tant que tel, permet d'aborder le problème de son identité, en passant du « je » quotidien au « je » familial, national et, enfin, au « je » de l'humanité. De l'avis de Greimas, Karsavine montre ainsi sa préoccupation pour les problèmes de l'individualisation, pour la construction de l'auto-identité de la société et de l'individu. Pour comprendre le commentaire du sémioticien, nous nous adressons au fragment de l'essai « De la perfection » où le philosophe fait la distinction entre deux types du « je » :

> L'image du « Je ». En nous représentant ce « Je », nous le stabilisons et limitons, nous en faisons une grandeur stable. Certains pensent naïvement que ce « Je » c'est l'âme, séparée et donc inchangeable, échappant de notre intelligence et de toute description. En réalité, ce « Je » change constamment. Là-bas, ce « Je » se concentre, tombe, devient un « je » tout petit, quotidien, utilitaire, plongé dans ses petites affaires. Ici, c'est un « je » palpitant, qui s'élargit, devient le « Je » de la famille, de la nation, de l'humanité même. Mon « je » concret se plonge dans ce « Je » primaire, s'y reconnaît, puis découvre ce « Je » suprême qui va le transformer et le réaliser (Karsavine 1992).

Karsavine accepte de descendre des hauteurs transcendantales au quotidien du sujet et aux modes de pensée communs et fait « sa révolution copernicienne, en devenant d'un philosophe classique un homme pensant » (Greimas 1991) : il s'adresse à la mythologie en cherchant des modèles analogiques de pensée et il trouve dans l'éthnologie une autre logique, celle de participation, de « complicité », il reconnaît à plein droit non seulement la pensée

« discursive » mais aussi la pensée intuitive. Tout cela dévoile devant nous l'image d'un autre Karsavine, plus vivant, « plus humain », renonçant consciemment à la métaphysique abstraite et théorique. Pour Greimas, en tant que sémioticien, c'est un nouveau moyen d'interpréter le texte karsavinien : tous les problèmes qu'il avance « sont en réalité les apories, les abcès sur le corps d'une philosophie authentique », et philosopher ne signifie que poser des questions qui n'ont pas de réponses.

Si l'article « Le pressentiment de la perfection. Actualité de Karsavine » est un dialogue explicite avec le philosophe russe, en revanche, dans le livre *De l'imperfection* Greimas ne le cite pas directement mais l'idée principale reste proche de la formule karsavinienne (« nos intentions pourraient se ressembler », dit le sémioticien) : l'imperfection elle-même est un moyen inévitable de nous amener au but, à la perfection. Des chapitres présentant une analyse sémiotique des textes littéraires (*L'éblouissement* (M. Tournier), *Le Guizzo* (I. Calvino), *L'odeur du jasmin* (R. M. Rilke), *La couleur de l'obscurité* (J. Tanidzaki), etc.) nous conduisent vers une métaphysique de la Lumière. Comme le fait remarquer Herman Parret, l'esthétique greimassienne « nous fait retourner aux sources, vers l'origine indicible, invisible (…), c'est bien cette imperfection qui sert de tremplin vers cette origine insaisissable bien qu'illuminante jusqu'à l'aveuglement » (Parret 2018). Chez Calvino et chez Tournier, Greimas voit cet « heureux événement », l'arrêt du temps de la vie quotidienne, le « moment d'innocence », lorsque les yeux et l'âme sont frappés par l'éclair, bouleversés par un éblouissement. Comprendre la Perfection comme Lumière, et pas seulement comme l'éblouissement de la saisie esthétique, mais comme la plénitude enfin atteinte, Greimas l'exprime par la citation finale, les derniers mots de Goethe : *Mehr Licht* !

Dans la conclusion, le sémioticien parle à nouveau de son rêve de « l'être inaccessible et parfait » :

> Vouloir dire l'indicible, peindre l'invisible : preuve que la chose, unique, est advenue, qu'autre chose est peut-être possible. Nostalgies et attentes nourrissent l'imaginaire dont les formes, fanées ou épanouies, tiennent lieu de la vie : l'imperfection, déviante, remplit ainsi, en partie, son rôle. (…)
> Et, pourtant, les valeurs dites esthétiques sont les seules propres, les seules, à nous tirer vers le haut. L'imperfection apparaît comme un tremplin qui nous projette de l'insignifiance vers le sens (Greimas 1987, 99).

Du « rêve de l'être parfait » et du « tremplin de l'imperfection » Greimas passe au « moyen de nous amener à la perfection » : de son livre *De l'imperfection* à *De la Perfection*, texte karsavinien. Ce qui a été suggéré dans le livre, sera concentré dans l'article « Le pressentiment de la perfection » :

> Selon Karsavine, le vrai problème de l'homme n'est pas celui d'« être ou ne pas être » mais celui de « vouloir ou ne pas vouloir être », autrement dit ce n'est pas un état de positionnement statique mais celui de tension dynamique. Une capacité est donnée à l'homme par le Dieu, celle de comprendre la perfection, c'est pourquoi son existence, ce semi-existant, lorsqu'il veut se perfectionner, sans pourtant le vouloir assez fort, n'est rien d'autre qu' « une vraie absurdité devenue réalité ». Ce pressentiment de la perfection est déjà le premier pas dans un monde des valeurs. Le choix des métaphores a une signification secondaire : on peut parler de la nostalgie du Surhomme ou de la constante déification d'un élu. Il suffit d'apercevoir une fois ces « ombres des valeurs » pour qu'ils puissent donner une forme à l'être et pour que - pourquoi pas ? – « le Verbe s'est fait chair » (Greimas 1991, 3).

Ajoutons que l'article a été écrit par Greimas dans sa résidence La Chaussée, en mars 1991, moins d'un an avant sa disparition, et trois ans après la publication par les éditions Fanlac du livre *De l'imperfection*. A travers cet ouvrage conclusif, qui intéresse de plus en plus les chercheurs des différents pays, mais aussi grâce au petit article paru à Vilnius, nous pouvons accéder à ce dialogue sémiotique et philosophique, entre Greimas et Karsavine, sur les valeurs fondamentales de la vie humaine.

Références bibliographiques

BORDRON, Jean-François (2017), « La nature de la signification : idéalité et plurivocité», *Semiotica*, Numéro spécial : Semiotics post-Greimas,/ La Sémiotique post-Greimassienne. Réd. Thomas F. Broden et Stéphanie Walsh Matthews, GmbH, Berlin, De Gruyter Mouton, 219, pp. 13-31.

BRODEN Thomas F. et WALSH MATTHEWS, Stéphanie (éds.) (2017a), *Semiotica*, Numéro spécial : « A. J.Greimas – Life and semiotics / La vie et la sémiotique d'A. J. Greimas », Berlin, De Gruyter Mouton, 214.

— (2017b) *Semiotica*, Numéro spécial : « Semiotics post-Greimas / La Sémiotique post-Greimassienne, Berlin, De Gruyter Mouton, 219, 2017.

FONTANILLE, Jacques, « La sémiotique de Greimas : un projet scientifique de long terme », *Semiotica*, Numéro spécial : A. J. Greimas – Life and semiotics,/ La vie et la sémiotique d'A. J.Greimas. Réd. Thomas F.Broden et Stéphanie Walsh Matthews, GmbH, Berlin, De Gruyter Mouton, 214, pp. 91-110.

— (2015), *Formes de vie*, Liège, PULg.

GREIMAS, Algirdas Julien et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil. Traduction en russe : A. J. Greimas, J. Fontanille, *Semiotika strastej. Ot sostojanija vetstchej k sostojaniju dushi*, par Inna Merkoulova, préface de Claude Zilberberg, Moscou, LKI-URSS, 2007 (2015, 2e éd.).

GREIMAS, Algirdas Julien (2017), *Du sens en l'exil. Chroniques lithuaniennes*, textes réunis par Saulius Zukas et Kestutis Nastopka, présentés par Ivan Darrault-Harris et Denis Bertrand, traduits du lithuanien par Lina Perkauskyte. Limoges, Lambert Lucas.

— (1991), *Iš arti ir iš toli*, Vilnius, Vaga.

— (1991), «Karsavino aktualumas », *Baltos lankos*, Vilnius, 1, pp. 40-42.

— (1991), « Predchuvstvie sovershenstva. Actualnost Karsavina » (« Le pressentiment de la perfection. L'actualité de Karsavine »), *Soglassie*, Vilnius, 9 (83), 28.04.

— (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.

Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure. Livre des résumés du Congrès de l'Association Française de Sémiotique, Paris, UNESCO, 2017.

KARSAVINAS, Levas (1991), « Apie tobulybĸ », *Baltos Lankos*, Vilnius, 1.

KARSAVINE, Lev (1992), « O sovershenstve » (« De la perfection »). Préface par S.S.Khoruzhii [en ligne]. Disponible sur : http://www.btrudy.ru/resources/BT39/bt39_269_295.pdf

— (1992), « O litchnosti » (« De la personne »), *Œuvres religieux et philosophiques*, vol.1, Moscou, Renaissance.

LESOURD, Françoise (1996), (éd.), *Revue des études slaves*, t. 68, Fascicule 3. « Lev Karsavin et la pensée russe du XXe siècle », Paris, Institut d'études slaves.

LOTMAN, Youri (2004), *L'explosion et la culture*, traduction du russe d'Inna Merkoulova, révision et préface de Jacques Fontanille, Limoges, Pulim.

MERKOULOVA, Inna (2017), « Algirdas Julien Greimas et Lev Karsavine ». *Revue russe*, Paris, Institut d'études slaves, 48, pp. 127-131.

PARRET, Herman (2018), *Structurer. Progrès sémiotiques en épistémologie et en esthétique*. Louvain-la-Neuve, L'Harmattan, Academia.

SHAIRI, Hamid Reza (2017), « *De l'imperfection* : un dialogue avec l'univers mystique », *Semiotica*, Numéro spécial : A. J. Greimas - Life and semiotics / La vie et la sémiotique d'A. J. Greimas. Réd. Thomas F. Broden et Stéphanie Walsh Matthews, GmbH, Berlin, De Gruyter Mouton, 214, 2017, pp. 259-276.

QUATRIÈME PARTIE

Du côté des modèles

1. Structure et prise sur le sens

La méthode greimassienne : validations et résistances

Tiziana MIGLIORE
Università di Roma Tor Vergata

Toutes les disciplines des sciences naturelles et sociales ont leurs méthodes, qu'elles articulent plus ou moins avec leurs théories et leurs épistémologies ou philosophies respectives. Comment la méthode greimassienne se mesure-t-elle et en quoi se distingue-t-elle des autres ? Quelles sont ses particularités ? Peut-être ne considère-t-on pas suffisamment, ou bien on l'a-t-on oublié, le fait que la méthode greimassienne n'est pas seulement un *organon*, un outillage de concepts et de catégories de description. Elle est aussi et plus particulièrement un *modus operandi*, en ses deux niveaux de sens, à savoir qu'elle est (i) procédure, suite d'opérations à suivre, et (ii) démarche de segmentation adéquate aux sémiotiques rencontrées et étudiées. Le postulat de l'opérativité, c'est-à-dire l'invitation à suivre une démarche d'analyse des phénomènes qu'on interroge, est sans doute le plus grand apport de Greimas au développement du structuralisme et à l'avancement d'autres sciences sociales et naturelles dans l'explication des leurs pratiques. Il s'agit du *μέθοδος* dans l'acception grecque du terme, mot composé par la préposition *μετα* (metá) – ce qui conduit au-delà, ce qui dépasse et englobe – et ὁδός (*odós*) – chemin, voie – et donc de la façon dont la recherche met en place des concepts intermédiaires pour baliser le chemin et conduire l'investigation. La sémiotique greimassienne a offert, depuis sa création, un *modus operandi* de description analytique de l'observable. Qu'en est-il donc aujourd'hui de l'approche sémiotique de la connaissance en tant que mode de description ?

Tout au long de son activité, Greimas a multiplié les propositions de modèles de description. Notre hypothèse est qu'on a emprunté, utilisé et valorisé la méthode comme métalangage, comme un outillage de concepts et de catégories, jusqu'à en faire la définition même de la pratique sémiotique. Mais on a laissé relativement tomber l'autre volet de la discipline, le rôle et les gains du *modus operandi*, du *μέθοδος*, qui demeure alors le « chaînon manquant » entre l'objet à décrire et la méthode comme métalangage. Il y a des études sur la « systématique de la procédure » – Zinna (2004) a distingué les procédures de constitution du corpus selon des comparaisons par similitude, par diversité, par altérité des exemplaires –, mais on interroge rarement la processualité de la procédure : sa dimension syntagmatique, modale et aspectuelle, l'enchaînement des phases qui la caractérise.

On veut soulever le voile sur ce manque de continuité par rapport à Greimas. La sémiotique post-greimassienne a su transmettre à l'extérieur sa terminologie descriptive, convaincre de son efficacité à travers la réussite de l'emploi de concepts tels que « narrativité », « énonciation », « tensivité »…, mais elle a très tôt renoncé à l'idée de *schémas efficaces d'actions* pour l'analyse, celle d'une intelligence syntagmatique à développer. Il ne s'agit jamais, bien entendu, de recettes toutes faites, applicables telles quelles, mais la procédure s'est pourtant heurtée à des résistances internes et externes. A l'occasion du centenaire de la naissance du père de la sémiotique structurale, il nous semble utile de chercher à combler le vide sur ce point : 1) réunir les indications de Greimas sur la procédure ; 2) la formuler et peut-être la transmettre mieux ; 3) voir si et comment elle s'ajuste aux autres niveaux de pertinence que ceux des textes ; 4) l'actualiser enfin par rapport aux nouveaux « sauvages » numériques.

1. L'opérativité sémiotique

Chez Greimas, « faire scientifique » est synonyme d'*opérativité*, un postulat qu'il tire de Hjelmslev (1943). Dans la perspective greimassienne, « la théorie sémiotique est opératoire dans son ensemble à condition qu'elle prévoie des procédures d'analyse ». Et « tout objet n'est saisissable que par son *analyse* » (Greimas et Courtés 1979, entrée « opératoire/opérationnel »), à savoir – ici Greimas reprend Hjelmslev à la lettre – par la « décomposition en parties plus petites et réintégration des parties dans la totalité qu'elles constituent » (*Ibid*.). Le texte, chez Greimas, est soit l'unité d'analyse soit le niveau de pertinence, entendu comme tissu de relations structurelles, processus de relations internes, de dépendances, constituées en hiérarchies (c'est à nouveau une définition de Hjelmslev). La *Sémantique structurale* ne s'était pas encore engagée, de manière explicite, cette direction, mais elle s'annonçait déjà comme une « recherche de méthode » – sous-titre choisi par Greimas à la première édition, puis disparu des suivantes, alors que les traductions espagnole (Madrid, Gredos, 1971) et anglaise (Nebraska, University of Nebraska Press, 1983) par exemple, le conservent.

A partir de l'analyse du texte poétique, puis du mythe, du texte littéraire et enfin du texte visuel, Greimas a essayé d'indiquer des voies de description cohérentes, avec le concept de parcours génératif du sens prolongeant l'idée hjelmslevienne de stratification en niveaux de profondeur et niveaux de surface. Il a explicité, d'une part, le *schéma de la description*, de l'autre la *démarche de segmentation*, ajustées aux formes expressives des textes analysés. Cela nous conduit à pouvoir dire que si les pères du structuralisme nous ont appris que la perception est perception de différences, c'est à Greimas qu'il revient de nous avoir indiqué *comment* saisir ces différences structurelles, comment les structures deviennent opératoires une fois perçues.

1.1. Décrire

Procédure de description et démarche de segmentation sont strictement liées, mais il ne faut pas les confondre. Revenons sur quelques passages marquants de Greimas à propos de la manière de faire l'analyse : « Il est souhaitable qu'une pratique de segmentation se substitue progressivement à la compréhension intuitive du texte et de ses articulations » (Greimas 1973, 19). Et : « La description peut bien être décomposable en *cadres* et obéir à une espèce de logique spatio-temporelle de la représentation » (Greimas 1973, 23). Le dernier chapitre de *Sémiotique et sciences sociales* (1976), « La littérature ethnique », est entièrement consacré au problème de la description : « Le but essentiel de la science en général et de la sémiotique en particulier est de remplacer l'intuition, c'est-à-dire des hypothèses de travail implicites, avec les modèles hypothétiques qu'on est capable d'élaborer » (Greimas 1976). Selon Paolo Fabbri et Paul Perron (1991) la formulation des opérations cognitives qui permettent la description, en satisfaisant les conditions de scientificité – cohérence, exhaustivité et simplicité – offre à la recherche une orientation stratégique et opérationnelle, et transforme les procédures de description en procédures de découverte.

Pourtant, c'est dans l'article « Sémiotique figurative et sémiotique plastique » (1984) que Greimas illustre le plus explicitement le cours d'action de la procédure : « Dans un cas comme dans l'autre, écrit-il, il s'agit de démarches de segmentation qui reposent, pour une bonne part, sur des saisies intuitives dont il faut, en premier lieu, expliciter les procédures et formuler les règles d'usage » (Greimas 1984, 14). Donc : induire, expliciter la procédure et formuler les règles générales. Ou, dit en d'autres termes : « saisir intuitivement, interpréter et chercher à formuler les régularités » (Greimas 1984, 21). Selon lui, c'est en raison d'une constatation intuitive généralement admise que les objets plastiques sont des objets

signifiants, qu'il y a une signification seconde, autre, plus profonde. L'« intuition » joue un rôle de premier plan dans la procédure, au point qu'une entrée *ad hoc* est prévue dans le *Dictionnaire* où Greimas l'élève au rang de « composante de la compétence cognitive ». Ici l'intuition désigne l'intervention d'un sujet de « la certitude (une sorte d'évidence) qui instaure éventuellement [son] *vouloir faire*, désireux de vérifier *a posteriori* l'hypothèse déjà formulée » (Greimas et Courtés 1979, entrée « intuition »). Conçue et placée au début de l'analyse, l'intuition n'est pas l'instinct, mais un savoir implicite incorporé à force d'exercices, une expertise articulée avec d'autres connaissances et qui est une condition préalable pour une description sémiotique efficace.

Plusieurs contributions ont prolongé ces recherches de Greimas, favorisant le passage du visuel au visible (moyennant la poly-sensorialité et la sensori-motricité), thématisant la place du figural entre le figuratif et le plastique, ouvrant la réflexion sur la lumière, la matière, le format, explorant les tensions et les isotopies d'attente, les problématiques du point de vue et de l'énonciation. Mais qu'en est-il de la procédure ? La pratique descriptive des œuvres contemporaines nous enseigne par exemple, face à l'art conceptuel ou à des installations environnementales ou immersives, que l'intuition intervient au début de l'analyse, mais qu'elle est aussi récursive au sein d'un processus, qu'elle peut revenir avec des degrés d'intensité variables. Nous y reviendrons.

1.2. Segmenter

Face au texte littéraire, Greimas a segmenté en tenant compte des démarcateurs de séquence, même graphiques, des blocs d'homogénéité du discours, du repérage d'isotopies et de disjonctions spatiales, temporelles, actorielles, thymiques. L'analyse de *Deux amis* (1883) de Maupassant est paradigmatique de cette emprise (Greimas 1976). Face aux textes poétiques, il a adopté la procédure d'analyse suprasegmentale du signifiant, car le poétique a une organisation structurelle qui se fonde sur l'homologation de nouveaux formants poétiques avec des signifiés renouvelés. S'apercevoir qu'il s'agit d'une sémiotique autonome permet à Greimas d'abolir les frontières entre différents domaines de manifestation et de reconnaître qu'il y a une poéticité littéraire, une poéticité visuelle, un poéticité musicale, et même un poéticité esthésique (Greimas 1987) analysables avec des procédures similaires. Ici, il revisite Jakobson qu'il s'agisse de la traductibilité verbal/visuel ou du poétique comme projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique. A travers la sémiotique poétique et le dispositif suprasegmental Greimas a étendu le concept hjelmslevien d'analyse des langages linéaires aux langages tabulaires, aux images et en général au perceptible. Greimas a institué son premier « Atelier de sémiotique visuelle » dès 1970, regroupant autour de lui Denis Alkan, Ada Dewes, Jean-Marie Floch, Diana-Luz Pessoa de Barros, Felix Thürlemann et Alain Vergniaud.

C'est surtout l'analyse du langage plastique qui conduit Greimas à élaborer une procédure très articulée de segmentation du signifiant : (i) constitution du « cadre-format » (par rapport au « hors-cadre ») ; (ii) conception d'une « grille topologique » de segmentation des parties et d'orientation des composantes ; (iii) individuation des catégories chromatiques et eidétiques et saisie des relations contrastives et analogiques ; (iiii) homologation semi-symbolique.

La première action à accomplir est donc de trouver et de tracer le cadre, réel ou idéal, qui sépare le texte, unité de pertinence, du monde extérieur. La deuxième action est de dessiner la grille des axes vertical, horizontal et diagonal qui permettent de relever les catégories topologiques surdéterminées – haut/bas, gauche/droite, centrale/périphérique, englobant/englobé – et de positionner les éléments. La troisième action est d'identifier les itérations (anaphores) et les contrastes eidétiques et chromatiques. La quatrième action, enfin, établit les corrélations entre catégories du plan de l'expression et catégories du plan du contenu,

corrélations susceptibles de dégager une homologation « semi-symbolique ». Il n'est pas inutile de rappeler que ces catégories ne sont jamais des *a priori* ; elles découlent de l'observation directe des tactiques de production de la signification.

Greimas insiste sur ce point : la sémiotique structurale s'enracine, en tant que théorie et méthodologie d'analyse, dans le cadre plus vaste d'une anthropologie. Elle choisit l'anthropologie comme son point de référence. Le visible est pour la sémiotique une réalité partagée, empirique, culturelle (Greimas 1984, 5).

Les trois grandes phases de la *procédure de description* – mettre en œuvre l'intuition, expliciter la procédure, formuler les règles d'usage –, ainsi que la *démarche de la segmentation* – à partir de la délimitation du cadre-format indiquant les marges entre dedans et dehors jusqu'à l'examen des composantes spatiales, eidétiques et chromatiques, avec la corrélation semi-symbolique qui en découle – peuvent être exploitées pour l'analyse des pratiques et des formes de vie. Toutes deux, procédure de description et démarche de segmentation, sont normées par Greimas, mais elles doivent être adaptées et ajustées à la singularité du phénomène, transformatrice du faire et de l'être du chercheur. Le modèle implique un certain « flair » nécessaire pour saisir ce qui se passe, suivi en tout cas d'une explicitation de la façon d'agir et des règles qui sont utilisées. A partir de cette approche, qui justifie l'anti-atomisme sémiotique de Greimas, on peut dégager des contraintes plus profondes et plus élémentaires, internes au tissage de l'œuvre d'art. Ainsi Fontanille (1995) s'est demandé, devant un tableau de Rothko, si la totalisation des parties perçue lors les premières impressions sensibles ne devait pas anticiper la segmentation – « il faut assembler avant de découper ! ». Et les remarques de Geninasca (2003) sur la « préhension impressive » et sur le format comme résultat du couplage objet perçu/sujet percevant vont dans la même direction, bien que se maintenant dans le sillage de la procédure de description.

2. L'intuition dans l'analyse. Ou du *savoir tacite*

On aura noté que le jugement de valeur de Greimas sur l'intuition change au fil du temps. Tout d'abord (1976), il se hâte de remplacer l'intuition par des hypothèses de travail explicites ; puis, notamment en relation avec la sémiotique plastique et figurative, il la réhabilite, lui donnant un rôle autonome et déterminé à l'intérieur de la procédure (Greimas 1984). Peut-être parce que les images, plus que les raisonnements, nous invitent à nous diriger sur des points précis où une certaine intuition est mobilisée.

Les indications de Greimas sur la procédure de description calquent, sous forme de synthèse, les déroulements des processus de perception dans l'expérience quotidienne. La présence de l'intuition en est la preuve, et Jean-François Bordron (2011), en schématisant les phases de la constitution iconique à partir des trois *Critiques* kantiennes, lui attribue même une place de choix. Le moment de composition et de stabilisation des formes s'actualiserait ainsi, moyennant trois synthèses : (i) *l'appréhension* de quelque chose comme modification de l'esprit dans l'intuition, qui correspondrait, selon Bordron, à l'*indicialité* – où l'altérité sollicite une interrogation ; (ii) la *reproduction* de ce quelque chose dans l'imagination, correspondant au moment de l'*iconicité* où ce qui est donné dans l'intuition se maintient, prend une forme temporelle et devient donc une morphologie ; (iii) la *recognition* dans le concept, qui autorise l'identification de la chose au sens où elle est reconnue par ce concept : c'est le domaine de la forme au sens hjelmslevien et donc celui de l'identification et de la reconnaissance, de l'articulation en des formes *symboliques*. Le modèle de Greimas est similaire à ce schéma, mais il y ajoute l'exigence d'une vocation empirique conduisant à négocier et à partager l'expérience – l'explicitation des règles – sans la réduire à une activité mentale individuelle. C'est pourquoi il prend en compte cette mystérieuse « certitude (une sorte d'évidence) » qui instaure le *vouloir faire* d'un sujet (Greimas et Courtés 1979, entrée

« intuition »), qu'on dirait empruntée à la phénoménologie de Husserl : « le concept d'intuition ne se définit pas par les caractères qui sont propres à la perception sensible mais par le fait de réaliser la signification par l'évidence » (Lévinas 1930, 119), soit par l'existence de liaisons dans la chose même[1].

Leibniz (1684) fut le premier à élaborer une doctrine systématique de l'intuition, signalant un moyen particulier d'accès à la connaissance des choses à travers un *coup d'œil* sur leur nature, un *je ne sais quoi* de récapitulation des éléments simples dans l'analyse après l'expérience de décomposition de notions complexes : « Une connaissance qui est à la fois adéquate et intuitive est tout à fait parfaite », écrit-il (Leibniz 1969, 9). Selon Poincaré (1908) l'intuition est le fondement des mathématiques, et dès lors nécessite d'être vérifiée. Il s'agit d'un pont entre ce qui nous arrive à un moment donné et notre expérience antérieure, celle de l'information stockée[2]. C'est un sentiment de cohérence ou d'incohérence avec l'objet visé, que le système moteur et sensoriel du corps évalue. Elle consiste à filtrer les *input* sensoriels qui changent toujours et à pressentir des formes du contenu associées à des formes de l'expression, des valeurs dans les patterns que l'on perçoit.

Les pratiques artistiques et culinaires investissent beaucoup sur l'intuition comprise comme exploitation du monde sensible en termes de sensible (Lévi Strauss 1962), sur le « *quanto basta* », le « assez » dans la préparation ou l'étalage des couleurs en peinture ou dans l'élaboration de plats en cuisine. N'ayant rien à voir avec l'inconscient ou avec ce que l'on nomme « ignorance instruite », il s'agit d'un tâtonnement précédant la perspicacité et qui se fonde sur des contingences probabilistes (Migliore 2012). Fabbri (2000a, 52) compare l'intuition à « la sagacité, proche du flair, de la capacité olfactive », tandis qu'Eco (1990, 46) l'assimile à l'agilité du *nous*, qui n'a rien d'ineffable, *versus* le raisonnement réflexif de la *dianoia*. Peirce a écarté l'intuition de son épistémologie cognitive pour théoriser ensuite le *guessing*, une lumière naturelle qui aiderait à « deviner juste ». Eco toujours (1968), à partir de la théorie de la formativité de Luigi Pareyson, valorise l'interrogation de la matière à l'instar d'un parcours d'obstacles disposant d'un critère très solide : le pressentiment de la réussite, la « divination de la forme ». Et Bachelard, dans *L'intuition de l'instant*, écrit qu'« une intuition ne se prouve pas, elle s'expérimente. Et elle s'expérimente en multipliant ou même en modifiant les conditions de son usage » (Bachelard 1932), de telle sorte que l'on *devient* vertueux, « dilettante de profession » (Marrone 2015)[3].

[1] Husserl a conféré à l'intuition une place de premier plan dans l'ordre de la connaissance. Il a rejeté la théorie de la « synthèse passive » chez Kant et, en arguant que celui-ci « manque » l'expérience qu'il cherchait à analyser, parce que, du fait de sa métaphysique, il est incapable de « reconnaître l'existence de liaisons dans la chose même », il a élargi l'intuition au delà de l'intuition sensible et y a reconnu les « différents plans de l'être » (sensible, catégorial, éidétique...). *Cf.* Lévinas 1930, 120.

[2] Voir à ce propos John Dewey (2014, 248) : « L'intuition est cette rencontre de l'ancien et du nouveau en laquelle le réajustement à l'œuvre dans toute espèce de prise de conscience s'opère instantanément sous forme d'une harmonisation rapide et inattendue qui, dans la lueur de sa soudaineté, agit comme l'éclair d'une révélation ; alors qu'il s'agit en fait de l'aboutissement d'une longue et lente incubation. Parfois, l'union de l'ancien et du nouveau du premier plan et de l'arrière-plan, ne s'obtient qu'au terme d'un effort. De toute façon, seul un arrière-plan de significations organisées peut faire passer la situation inédite de l'obscurité à la clarté. Quand l'ancien et le nouveau jaillissent de concert, à la manière d'étincelles quand deux pôles se rencontrent, on a affaire à une intuition. Celle ci n'est donc ni un acte de pure intellection appréhendant une vérité rationnelle, ni la saisie par l'esprit de ses propres images et états ainsi que l'a soutenu Benedetto Croce. »

[3] L'ancienne physiognomonie arabe était axée sur une telle « récapitulation foudroyante », en s'appuyant sur des indices : la *fīrāsa* (Ginzburg 1980, 44). Le terme, tiré du vocabulaire des *soufis*, était utilisé pour désigner aussi bien les intuitions mystiques que les formes de pénétration et de sagacité comme celles que l'on attribuait aux enfants du roi de Serandip.

2.1. Niveaux de compétence

Stuart et Hubert Dreyfus (1986) ont identifié cinq niveaux de compétence, sémiotisés par Fabbri (2000b) et condensés dans la figure de l'*initié* au sein du parcours thématique où s'égrènent les rôles du novice, de l'apprenti, du compétent, du qualifié, de l'expert enfin. Le *novice* ou débutant arrive, bardé de règles, comme quelqu'un qui a appris la grammaire d'une langue étrangère et se meut, les pieds tremblants, dans l'édifice du langage. Le novice est « sans contexte » (Fabbri 1989, 64-65). S'il progresse et commence à oublier les règles, il devient un *apprenti*. Il retient quelques principes empiriques et aspects conjoncturels, en tenant compte des réussites précédentes, lorsque les choses se sont bien passées. On reconnaît ensuite le *compétent*, troisième niveau, parce qu'il se lance : il intègre la nécessité et l'incertitude de la compétence avec l'implication passionnelle de la peur, du sens du risque et, en même temps, du goût de la tentative, que le débutant et l'apprenti ne possèdent pas. Plus haut, le *qualifié* ne sélectionne que les éléments saillants de l'objet et réfléchit sur les règles et les relations qui les interdéfinissent, tandis que l'*expert* enfin apparaît comme un poète. Il sait ce qu'il y a à savoir après avoir oublié ce qu'il a appris. Il incorpore dans le savoir tacite toutes les règles. Il n'en sait plus rien. Ce qu'on appelle le « sens commun » est cette somme extraordinaire de connaissances intégrées permettant d'être expert de quelque chose, voire de pouvoir faire des découvertes. Ce n'est pas par hasard que Gilles Deleuze (1966, 1), dans sa conception de la philosophie comme « création de concepts », considérait l'intuition comme « une des méthodes les plus élaborées de la philosophie », celle choisie par Bergson. Intuition qui, poursuivant « la précision », a ses règles strictes et suppose déjà la durée.

Il ne suffit pas donc d'avoir des outils et des concepts ; la méthode présuppose la connaissance de l'objet d'étude. Très souvent, cette connaissance manque aujourd'hui au sémiologue qui se propose d'analyser, par exemple, les données fournies par les médias sociaux afin de comprendre les *trends*, alors qu'il ne sait pas comment se mouvoir dans le réseau. Le sémiologue sur Internet fait fréquemment figure de débutant. Il arrive avec sa boîte à outils, mais il n'est pas accoutumé au monde qu'il veut explorer. En revanche, l'expert est quelqu'un qui s'entraîne pour s'améliorer et qui se familiarise suffisamment avec l'objet pour pouvoir faire des prévisions sur son avenir.

2.2. *Intuition* (2017). Une exposition

L'exposition *Intuition*, organisée par Daniela Ferretti et Axel Vervoordt à Venise, Palazzo Fortuny-Fondazione Musei Civici, et accompagnée d'un catalogue scientifique très bien documenté (AA.VV. 2017), motive le sens étymologique du verbe espagnol « intuir » (« avoir l'intuition de quelque chose »), *in-tueor*, « regarder à l'intérieur des choses », qui même en se révélant une « illumination de l'âme » (Descartes), n'est pas antinomique de la pensée rationnelle ; en revanche l'intuition, en tant que sensation, capture le sensible, conduit et oriente les idées et les comportements. Des artistes tels que El Anatsui, Jean Arp, Joseph Beuys, Georges Braque, Marcel Broodthaers, Alberto Burri, Eduardo Chillida, Willem de Kooning, Anish Kapoor, Kimsooja, Yves Klein, André Masson, Ana Mendieta, Duane Michals, Joan Miró, François Morellet, Saul Steinberg explorent le concept d'intuition au moyen de différentes systèmes expressifs et impliquent le visiteur dans la réactivation de rapports entre les substances mises en forme et la perception.

Le frottage au crayon noir *Un coup d'œil sur la nature et ses environs* (1925, 43 × 26 cm) de Max Ernst imagine le coup d'œil comme une sorte de creux dans les profondeurs de la mer. Le cadre borne une étendue d'eau et une bande de ciel qui continue au-delà du bord. Si l'on trace les axes de la grille topologique, le centre de leur rencontre coïncide exactement avec un tourbillon qui simule l'acte de l'immersion, en l'anticipant. Ce signifiant figuratif,

ouvert et centrifuge, contraste avec la forme ronde et fermée du soleil, placée aussi au centre, sur le même axe vertical, mais en haut. La perspective à point de fuite central créée par le vortex, ainsi que le plan de la scène, rapproché, situent le spectateur au milieu, en correspondance avec la trajectoire du plongeon. En termes semi-symboliques, le tourbillon s'oppose au soleil comme un processus attrayant, au niveau de l'énoncé, et immersif au niveau énonciatif ; il s'oppose à un état fixe et immobile du monde. Le *gorgo*, en tant que figure de relation entre l'œuvre et le corps du spectateur, émerge par différence structurelle avec la forme statique et disjointe du soleil.

3. Résultats

Le centenaire de la naissance de Greimas nous donne l'opportunité de revenir sur la méthode de la sémiotique structurale et générative, et de développer une partie des réflexions de Greimas restées dormantes pendant des années. La formation d'un *organon* de catégories et de concepts est allée de pair, chez lui, avec l'élaboration d'un *modèle de procédure* pour l'analyse, en termes de description et/ou de segmentation de l'objet d'étude. Ce modèle, qui n'avait pas un caractère prescriptif ou péremptoire, mais que Greimas s'est limité à proposer, découlait de nombreuses analyses de textes diversifiés et hétérogènes. Le changement d'échelle et la prise en compte, aujourd'hui, d'autres niveaux de pertinence tels que la « pratique », la « stratégie » ou la « forme de vie » ne l'invalident nullement. Au contraire, s'agissant en général d'une « pertinentisation » de l'énonciation en acte, ces niveaux renforcent le sens de la procédure comme *chemin* de recherche et de découverte face aux phénomènes, comme une conduite à risques qui n'est jamais identique à elle-même. Ainsi, les « sauvages » numériques tout autant que des formes expressives récentes ou des genres peu examinés jusqu'ici par la sémiotique – la performance, le Street Art, le Land Art… – exploitent à ce point la dimension topologique, eidétique et chromatique du visible et le mode de fonctionnement semi-symbolique que leur nature ne fait que confirmer l'efficacité du modèle greimassien. Ils l'enrichissent et l'améliorent, au lieu de le démonter.

Par ailleurs, la relecture des prises de position greimassiennes sur la méthode a permis d'envisager le poids de l'activité intuitive dans l'analyse, et de la mettre en évidence. A la fin des années 70 du Novecento, les publications de Greimas et de son école s'orientaient déjà vers une pleine reconnaissance de l'intuition, compétence cognitive qui tire parti de l'expérience sensible agie. C'est une perspective qui ouvre de nouveaux champs de possibilité à la compréhension : procéder, comme Greimas l'a fait, dans une direction favorable à la sémiotique. C'est ainsi qu'on lui rendra hommage.

Références bibliographiques

AA.VV. (2017), *Intuition*, catalogue de l'exposition de Venise, Palazzo Fortuny-Fondazione Musei Civici, dirs. Daniela Ferretti, Alex Vervoordt, 13 mai-26 novembre 2017, Gent, MER.

BACHELARD, Gaston (1994), *L'intuition de l'instant* (1932, Stock), Paris, Le Livre de Poche.

BORDRON, Jean-François (2011), *L'iconicité et ses images. Etudes sémiotiques*, Paris, PUF.

DELEUZE, Gilles (1966), *Le Bergsonisme*, Paris, PUF.

DEWEY, John (2014), *L'art comme expérience* (1934), Paris, Gallimard.

DREYFUS, Hubert and DREYFUS Stuart (1986), *Mind Over Machine: The Power of Human Intuition and Expertise in the Era of the Computer*, New York, Free Press.

ECO, Umberto (1968), *La definizione dell'arte*, Milano, Mursia.

— (1990), *I limiti dell'interpretazione*, Milano, Bompiani.

FABBRI, Paolo (2000a), « Moduli e parabole. Ragionare per figure » (1987), *in* Fabbri, P., *Elogio di Babele*, Roma, Meltemi, pp. 44-52.
— (2000b), « Conoscenza tacita e discorsività » (1989), *in* Fabbri, P., *Elogio di Babele*, Roma, Meltemi, pp. 53-67.
FABBRI, Paolo et PERRON, Paul (1991), « Postface » à Corno D. (éd.), Greimas A. J., *Semiotica e scienze sociali*, Torino, Centro Scientifico Editore, pp. 217-225.
FONTANILLE, Jacques (1994), « Sans titre... ou sans contenu? », Fernande Saint-Martin (éd.), « Approches Sémiotiques sur Rothko », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 34-36, Limoges, Pulim, pp. 77-99.
GENINASCA, Jacques (2013), *Il logos del formato* (2003), Migliore T. (éd.), *Documenti di Lavoro del Centro Internazionale di Scienze Semiotiche*, 3, Roma, Aracne Editrice.
GINZBURG, Carlo (1980), « Signes, traces, pistes, Racines d'un paradigme de l'indice » (1979), *Le Débat*, vol. 6, 6, pp. 3-44.
GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.
— (1973), « Description et narrativité. A propos de *La Ficelle* de Guy de Maupassant », *Revue Canadienne de Linguistique Romane*, 1, pp. 13-24.
— (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte: exercices pratiques*, Paris, Seuil.
— (1984), « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes Sémiotiques. Documents*, 60, Besançon, INALF-CNRS, pp. 5-24.
— (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
HJELMSLEV, Louis (1968), *I fondamenti della teoria del linguaggio* (1943), Torino, Einaudi.
LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm (1969), *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées* (1684), *in* Schrecker P., éd., *Leibniz. Opuscules philosophiques choisis*, Paris, Vrin, pp. 9-16.
LEVINAS, Emmanuel (1930), *Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, Alcan.
LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, PUF.
MARRONE, Gianfranco (2015), *Dilettante per professione*, Palermo, Torri del Vento.
MIGLIORE, Tiziana (2012), « Dipingere: i segni e le sostanze », postface à James Elkins, *La pittura cos'è: un linguaggio alchemico* (1999), Milano, Mimesis, pp. 207-242.
POINCARÉ, Henri (1908), *Science et Méthode*, Paris, Flammarion.
ZINNA, Alessandro (2004), *Le interfacce degli oggetti di scrittura. Teoria del linguaggio e ipertesti*, Roma, Meltemi.

Efficacité et efficience dans la perspective de la compétence

Luisa RUIZ MORENO
(SeS/BUAP) Université Autonome de Puebla

Bâtir sur du sable (Greimas 1987, 98). Tout un anti-programme, l'annonce d'un échec ou de la manifestation anticipée d'un projet inefficient, mais qui se présente néanmoins sous une formule efficace. La seule, peut-être, à laquelle on arrive après avoir tenté de mettre en pratique d'autres formules. Le résultat pour lequel cette formule a été élaborée, c'est la méthode positive grâce à laquelle on pourrait conserver l'espoir que quelque chose d'inattendu – le survenir porteur de tonicité, selon les termes de la sémiotique tensive – finisse par arriver. C'est avec cet énoncé paradoxal que Greimas, comme nous le savons, achève *De l'imperfection*, ouvrage énigmatique, que certains ont du mal à assumer, et considéré par d'autres comme un bref traité d'esthétique et d'éthique sémiotiques.

Mais de mon point de vue, il s'agit d'un essai d'épistémologie sémiotique. A travers ces lignes, écrites en fin de carrière, l'auteur finit par donner sa forme à ce minimum d'épistémologie – annoncé dans *Sémantique structurale,* l'une de ses toutes premières œuvres. Ce minimum, nécessaire au développement de la théorie sémiotique, lui donne une base solide et devient littéral avec *De l'imperfection,* si l'on considère la brièveté de ce texte, qui est une réflexion hautement concentrée, posant, en quelque sorte, le fondement rétrospectif de toute une théorie sur le sens et la signification. *Bâtir sur du sable*, voici un postulat théorico-méthodologique condensé qui se présente comme une tâche insensée, du moins selon les préceptes propres à notre culture : l'homme insensé a bâti sa maison sur le sable (Matthieu 7, 26)[1]. Cette théorie, ainsi soutenue par une action constructive qui la ferait s'effondrer continuellement, ne serait-elle donc pas inefficace ? Cependant, le programme de l'action transformatrice contenu dans le livre est à la fois explicite, cohérent, simple et exhaustif. Il semblerait alors qu'il a été bien posé, c'est-à-dire qu'il entre dans le cadre de ce qui a été fait avec une force puissante, donc efficiente. Ce qui fait que nous en sommes arrivés à une opposition interne au champ sémantique réunissant deux concepts semblables qui diffèrent pourtant.

En effet, quand bien même les contenus des termes *efficacité* – pouvoir d'action pour obtenir des résultats concrets – et *efficience* – faculté d'action puissante – conservent une ressemblance notoire, à tel point qu'on pourrait les considérer comme des synonymes, y compris parce que l'usage a privilégié l'efficacité plutôt que l'efficience en incluant cette dernière dans le premier concept, il existe, entre ces deux notions, une différence. Sémiotiquement parlant, cette différence, même minime, revêt un caractère d'importance surtout si nous la considérons du point de vue de la notion de *compétence*, condition de possibilité, source générative de la signification, à partir de laquelle il ne serait pas illogique de considérer *l'efficience* comme la compétence de *l'efficacité*, mais sans aller jusqu'à affirmer que toute *efficience* aboutit en *efficacité,* ni que toute *efficacité* est le résultat de l'*efficience* qu'on lui suppose.

Nous nous proposons de problématiser cette différence afin d'en tirer toute la richesse qu'elle renferme et la mettre ainsi au profit de la théorie de la signification. Le terme *efficacité* est à l'ordre du jour dans le langage de nos sociétés de consommation, le monde des

[1] *La Bible de Tob,* 2e édition, Le Cerf, Paris, 1982.

entreprises et du *management*, et plus généralement dans tous les domaines ayant trait aux techniques et experts en tout genre. Comme une sorte de réponse au besoin de la culture de la communication contemporaine, François Jullien a grandement contribué à reconfigurer le sens de l'efficacité dans sa *Conférence sur l'efficacité* (Jullien 2005) et, plus précisément, dans son *Traité de l'efficacité* (Jullien 1997)[2]. Dans ce dernier, il consacre tout un chapitre aux relations entre l'*efficacité,* en tant qu'obtention de résultats concrets et décisifs de manière indirecte et avec discrétion par la prise de pouvoir émanant des choses et des situations, et l'*efficience* comme étant le fond immanent des choses, à partir desquelles surgit la puissance transformatrice qu'il faut faire émerger et dont il faut tirer profit pour qu'elle soit efficace. Ces deux concepts sont en quelque sorte le fruit de la synthèse entre la philosophie orientale et la philosophie occidentale que François Jullien se propose de faire tout au long de ses réflexions.

De notre côté, invoquant les ressources que nous fournit la pensée héritée de Greimas, nous retrouvons, dans la sémiotique standard, le terme *efficacité* compris comme « la capacité de produire un maximum de résultats avec un minimum d'effort » ; définition prise selon l'usage, en s'appuyant sur le *Petit Robert*. Comme on peut l'apprécier, cette définition recouvre le modèle d'économie et de simplicité de la langue saussurienne et hjelmslévienne. Cette capacité est appliquée strictement à la théorie « pour rendre compte d'un grand nombre de faits ». Ensuite, dans une sémiotique moins classique (je veux dire celle présentée dans le tome 2 du *Dictionnaire de Sémiotique*, Greimas et Courtés 1986, 73), nous avons le concept d'*efficacité*, mais cette fois dans le domaine de la communication où on lui attribue un statut de « propriété des discours-objets dont l'analyse doit rendre compte ». Et c'est à partir des éléments de la syntaxe narrative et modale que les sémioticiens doivent eux-mêmes expliquer l'*efficacité* de la relation intersubjective conçue comme un champ d'interaction et de manipulation entre sujets. Si nous reprenons les termes de *De l'imperfection*, une réflexion énigmatique apparaît au chapitre *Une esthétique forclose* : « On parle aujourd'hui, paraît-il, de l' « efficacité » et du « scandaleux », derniers avatars du goût et de l'aspiration désespérée de son dépassement » (Greimas 1987, 84). Dans *Sémiotique des passions,* on trouve une mention concernant l'efficacité des chercheurs : « la cohérence nous paraît cette 'ombre de valeur' qui reflète l'aspiration de l'univers à l'unité, mais aussi la valence qui recouvre les valeurs tout au long du parcours épistémologique : espoir du Je introuvable du sujet, soutien du chercheur en quête d'efficacité ». (Greimas et Fontanille 1991, 323)

Ce qui revient à dire qu'il s'agit de penser la sémiotique plus comme une théorie en construction permanente que comme un appareil toujours prêt à l'usage, parce que c'est le « Je du sujet » et le chercheur lui-même qui sont en construction, grâce à la cohérence théorique. Il s'agirait donc peut-être de la première différence entre les deux termes en question. Tandis que l'*efficacité* met l'accent sur le résultat, l'*efficience* le met sur le processus.

Jusque-là, la sémiotique de l'Ecole de Paris n'a pas dit grand-chose sur l'*efficience* ; et, en ce qui concerne l'*efficacité*, celle-ci apparaît, selon les citations précédentes, comme une qualité de la théorie en tant qu'appareil d'observation et d'analyse, aussi bien qu'une qualité du discours-objet observé, sans que rien ne soit mentionné des processus que chacune de ces entités renferme, ni des objets ou des sujets impliqués, à moins qu'il ne s'agisse du sujet-chercheur, tel que nous venons de le voir ci-dessus. Il faudra attendre la sémiotique tensive pour trouver une focalisation conceptuelle sur l'*efficience,* faisant partie d'un phénomène de signification centré sur le sujet. Ce petit scénario est désigné par le syntagme *modes d'efficience***.** Ces modes comprennent le *parvenir* par opposition au *survenir* dont l'axe

[2] On peut aussi consulter, du même auteur, *La propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine,* (Jullien 1992).

sémantique serait l'*advenir*. Ils représentent la façon adoptée par une grandeur pour y trouver une place où elle pourrait s'établir et exercer, à partir de là, son influence affectante.

Le *survenir* serait une version tensive, revue et corrigée, de *l'inattendu* évoqué par Greimas dans *De l'imperfection* ; c'est ce que souligne d'ailleurs Claude Zilberberg dans le chapitre IV de son livre *Eléments de grammaire tensive* (Zilberberg 2006, 166). En revanche, concernant *l'inattendu* greimassien, il faut cultiver son attente, ce qui reviendra alors à travailler pour le *parvenir* des événements, construire peut-être *l'advenir* lui-même comme une propension ou une disposition au survenir. On pourrait alors se demander pourquoi la sémiotique tensive abandonne l'*efficacité*, et ne se réfère finalement à l'*efficience* que comme à un mode complexe capable de garantir la présence de ce qui affecte, émeut, dans la structure du sujet et produit une transformation des valeurs en jeu, donc en fin de compte un mode *efficace* d'affecter la structure.

La première réponse serait que le terme *efficience* est repris d'Ernst Cassirer, qui fait allusion à une réalité effective comme étant la « certitude d'une efficience vivante éprouvée par nous » (Cassirer 1988, 90). A noter que Cassirer ne parle pas d'*efficacité*. Par ailleurs, une seconde réponse nous serait donnée par l'origine même du concept d'*efficience*, qui nous vient d'encore plus loin, à savoir d'Aristote. Comme nous le savons, lorsqu'il s'attache au problème de la cause, Aristote nous dévoile le chemin à suivre. Ainsi, quand il parle des quatre types de cause, il nomme le premier comme étant « la cause *efficiente* » et non pas efficace. La cause *efficiente* serait alors la cause motrice, c'est-à-dire le principe d'où part le mouvement. Et ce sont seulement cette cause-ci et la cause finale qui entrent en ligne de compte dans l'explication du devenir des êtres vivants ; la cause finale étant la première cause au niveau dynamique et au niveau de la valeur. La *cause finale*, se trouvant ainsi en perspective, devient rétrospectivement le générateur de la *cause efficiente* qui en est l'essor. Ce qui revient à dire que pour approfondir la portée de l'*efficience*, on doit faire appel à la tradition philosophique.

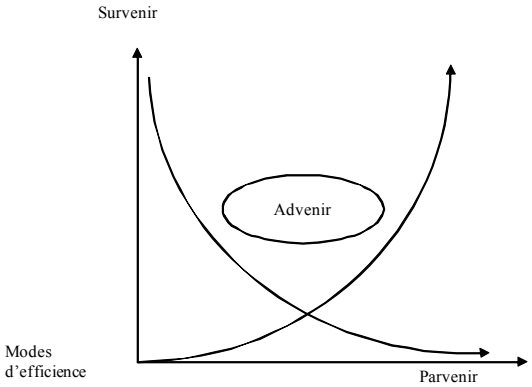
Il faudrait maintenant se demander ce qu'on peut bien trouver derrière la *cause efficiente.* Y aurait-il une cause qui la pousse ? Ne serait-ce point sa propre qualité minimum constitutionnelle qui rend *efficiente* la cause propulsant le devenir, c'est-à-dire l'efficience ? En effet, l'*efficience* provoque la *cause efficiente*, et elle focalise davantage sur l'origine profonde du processus que sur des résultats en particulier, processus qui tout en étant encore dans l'essor, constituerait la *cause efficiente*. Plus que le processus, il s'agirait des conditions génératives du processus qui donnent lieu à la forme des objets et des choses dans le devenir. C'est-à-dire que l'*efficience* est la cause de la *cause efficiente,* ce qui nous incite à penser que la notion de *modes d'efficience* ne cesse de reprendre cette racine aristotélicienne en la décomposant en deux contenus opposés.

Quant au terme *efficience*, il ne faut pas oublier qu'il apparaît quatre fois dans l'index des notions choisies comme étant les plus importantes dans *Tension et signification* ; on le retrouve dans les chapitres de *présence, modalité, fiducie et passion*, toujours dans le sens de force de propulsion.

A partir de ces sources et en suivant la voie que nous trace la complexité conceptuelle de la *cause*, en tant que présupposée ou bien comme force générative et créatrice, la sémiotique pourrait alors rapprocher l'*efficience* de la *compétence sémiotique*.

Pour en revenir aux *modes d'efficience* que Zilberberg définit comme étant une catégorie constituée par l'*inattendu* et le *parvenir* dont l'axe sémantique serait l'*advenir*, tel que nous l'avons mentionné préalablement ci-dessus, nous pouvons, quant à nous, considérer cette opposition non pas comme une opposition catégorielle, mais comme une opposition graduelle faite de corrélations, en la projetant sur un schéma tensif. Schéma tensif qui, ne l'oublions pas, a été créé par Zilberberg lui-même. Ainsi, à l'angle inférieur du schéma, nous avons situé les modes d'*efficience,* « l'efficience vivante éprouvée », d'un événement vécu par un sujet.

C'est donc le sujet qui se trouve à l'angle du schéma puisque c'est lui qui fait l'expérience de l'advenir, non pas comme une valeur provenant d'une catégorie sémantique, mais plutôt comme une valeur dont la relativité est plus décisive. Et c'est le sujet, passionnel – dans le mode du survenir –, ou actif – dans celui du parvenir –, qui peut manifester ou rendre compte de l'*advenir* comme étant une valeur. Le *survenir* se trouve donc au sommet de l'axe de l'intensité et le *parvenir*, sur l'axe de l'extensité. Sur l'intensité, le *tempo* règle la vitesse, à la fois de la lenteur et de la rapidité, et, quant à la tonicité, elle oppose ce qui est tonique à ce qui est atone. L'extensité est l'habitacle de la temporalité et de la spatialité, sous-dimensions qui sont en corrélation avec les sous-dimensions précédentes. De cette façon, la valeur qui constitue ces deux valences est celle de *l'advenir* et on la voit, ci-dessous, au centre de l'espace tensif.



En accord avec le schéma qui précède, après le coup du *survenir* (l'inattendu au sens pur selon Zilberberg), la structure retrouve son équilibre sur la direction descendante pour se transformer en *parvenir*, ce qui revient à dire : donner une extension de temps et de l'espace à ce qui est survenu pour amoindrir son impact, passant ainsi par l'atténuation et par l'amenuisement, pour en arriver finalement à l'exténuation. En d'autres termes, le coup du *survenir* peut se métamorphoser en un événement prévisible de la vie quotidienne et domestique. Il se peut également que cet affect passe au fond potentiel de la mémoire grâce au *parvenir*. De cette manière, et depuis la temporalité du *parvenir*, ce qui est survenu peut acquérir une présence renouvelée en se faisant sentir à nouveau sous une autre forme, et, grâce à la virtualisation – mise en marche par une expérience différente – il peut acquérir son état actuel pour se projeter vers une réalisation future.

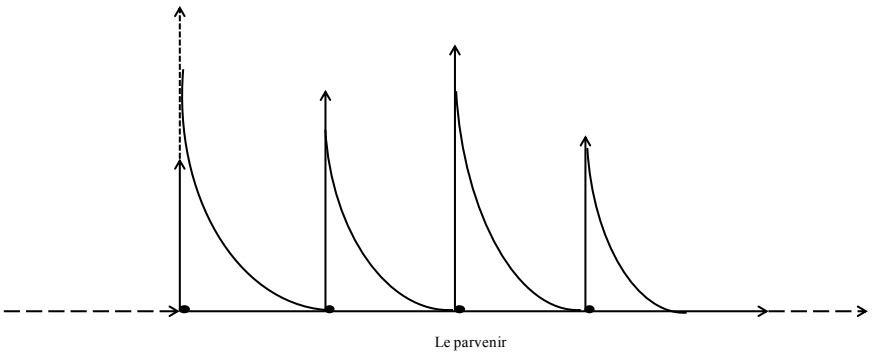
Ainsi, à partir des modes d'existence sémiotique, ce qui est arrivé *avant* sera présenté comme un *après* : après cet impact, *hic et nunc*, occasionné par ce nouvel affect que la mémoire récupère du fond potentiel. La force de l'*efficience* tente une autre direction, ascendante cette fois (tel qu'on peut l'observer sur le schéma ci-dessus), en essayant de revenir à la rencontre de ce premier coup (c'est-à-dire le *survenir*), qui, bien qu'impliqué, est maintenant dans la perspective du sujet. Cependant, il ne s'agirait pas là de l'*inattendu* greimassien qui est aussi dans la perspective du sujet.

En effet, dans la direction contraire, c'est-à-dire sur l'extensité, le sujet peut atteindre le *survenir*, équivalent (du moins dans ce cas) à l'attente de l'inattendu de Greimas. Pour comprendre ce concept, il faut se placer directement sur le *parvenir,* représenté sur la dimension extensive du diagramme ci-dessous, étant entendu que ce *parvenir* est en cours de réalisation et provient d'un autre événement antérieur – comme l'exprime la ligne en pointillé sur la droite et sur la gauche de l'axe horizontal – et provient donc d'une autre structure tensive semblable à la précédente.

Nous nous placerions donc d'emblée sur l'axe horizontal du schéma, c'est-à-dire sur l'extensité où sont situées la spatialité et la temporalité. Justement, Greimas dit que « (…) par

une réduction du temps – en ne retenant que l'éphémère –, par une réduction de l'espace – en n'accordant de l'importance qu'à ses fragments » (Greimas 1987, 98) on pourrait cultiver l'attente de l'inattendu, et trouver ainsi l'inespéré presque imperceptible, soit un *survenir* que l'on pourrait qualifier *en ton mineur*.

Nous analyserons maintenant un nouveau diagramme.



Comme on peut l'observer sur le schéma qui précède, la signification ne commence pas au moment du *survenir* zilberberguien, par un coup de sens, selon la théorie tensive, mais elle se déclenche sur l'axe même du *parvenir* où les formes de vie, sans forte tonicité, fomentent les conditions pour que surgisse un *survenir* (l'inattendu) chaque fois qu'on vit des expériences simples et insignifiantes qui se présentent comme quelque chose d'autre, ce que nous avons représenté, sur la valence extensive du schéma, par les points noirs. Les *survenirs* ont lieu sans à-coup, possibilité prévue dans la structure par la ligne en pointillé vers le haut sur l'axe vertical, tout en faisant preuve d'une « efficience vivante ». En effet, on voit, à partir de chacun d'eux, une montée en intensité, non pas une ascension extrême et absolue qui passionne le sujet, mais une approche lucide de l'essentiel, sans pour autant sortir de l'ordre du matériel et du sensible, comme le dit Greimas (1987, 98). D'ailleurs, les axes en direction verticale le montrent bien puisqu'on observe qu'ils ont tous des hauteurs variables sur la dimension intensive, donnant origine à une courbe descendante qui se perd sur le *parvenir*. C'est précisément à ce point où un *survenir* nouveau surgit du « presque rien ». A noter qu'à différence du schéma antérieur, il n'y a pas de vecteur ascendant et courbe pour impliquer le *survenir* – ce qui néanmoins pourrait bien arriver – mais directement l'axe vertical d'un nouveau schéma qui fait suite à celui qui vient d'être réalisé, soit une nouvelle structure qui prend forme.

La ligne en pointillé qui apparaît après le dernier schéma montre que la direction du sens va vers *l'avenir*, ce qui est important puisque cela indique la continuité de l'extensité, ce qui permet de récupérer l'ordre du sens commun des *avant* et des *après* sur la temporalité et, sur la spatialité, les *derrière* et *devant*. Les *survenirs* atones, les *inattendus* cultivés en les attendant – tout en réalisant les autres petits actes du quotidien –, prennent racine dans la narrativité profonde de la signification. Ce qui veut dire qu'à partir de là, le sujet peut avoir un regard métonymique dans le double sens : aller de la partie vers le tout et du tout vers les parties ; il peut avoir une vision à la fois ample et complexe de l'ensemble de son parcours, tout en valorisant le détail du « vécu », et il peut reconstruire par parcellisation ses programmes narratifs. En même temps, il peut mettre en perspective un nouveau programme de vie, « une vie ainsi ratissée » (Greimas 1987, 97) comme la terre préparée pour accueillir les prochaines semailles, telle l'image du jardinier que nous présente Greimas. C'est avec des mouvements presque imperceptibles et une disposition des choses à peine « un peu autrement » que se dessine un nouveau programme « annonçant une nouvelle journée ».

De cette façon, les modes d'*efficience* construisent les formes de l'*advenir* en mettant en corrélation le *survenir* et le *parvenir*, que ce soit le *survenir* pur, tonique et impliqué dans un second mouvement par le *parvenir,* ou que ce soit le *survenir* dans sa version de l'inattendu cultivé, relatif à ses équivalents dans sa syntagmatique générative de ton mineur. De toute manière, il s'agit de différentes forces ou « causes *efficientes* » d'événements humains pouvant être individuels ou collectifs. Ce qui est important, c'est que les sujets qui soutiennent ce réseau de corrélations incalculables, ou plus exactement les sujets, dont le sens de *l'advenir* est soutenu par une signification structurée dans les *modes d'efficience*, soient susceptibles de se manifester sous la figure de l'*efficient.*

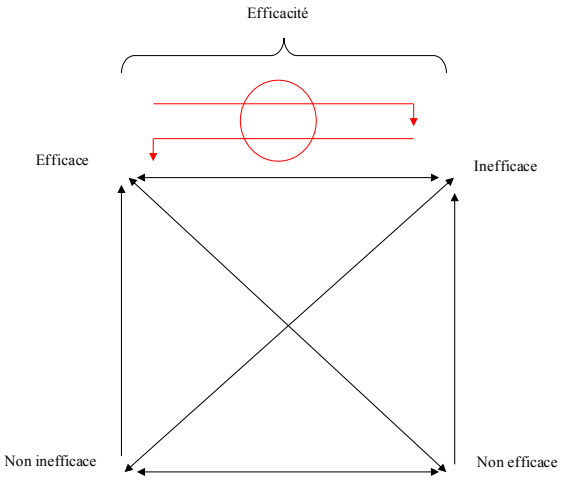
François Jullien affirme qu'on ne dit pas de quelqu'un qu'il est *efficient*, on dit de lui qu'il est *efficace*. Cependant, en espagnol par exemple, on peut parfaitement dire d'une personne qu'elle est *efficiente,* de même qu'*efficace* (les termes pouvant être utilisés ensemble ou séparément). On utilise l'adjectif *efficient* quand on veut dire que quelqu'un sait bien faire son travail, de même que tout ce qu'il se propose de mener à bien (parce qu'il est bien préparé, bien armé pour le faire). Et, quant à nous, nous ajouterions qu'à partir de ces réflexions que la force de l'*efficience* de cette personne en question met bien tout en relation, avec une tension et un dynamisme adéquats selon les modes du *survenir* et du *parvenir,* c'est-à-dire concernant tout ce qui lui arrive. Quant à l'adjectif *efficace,* on l'emploie pour qualifier quelqu'un qui travaille vite et bien, qui mène à bon terme ce dont on le charge ou ce qu'il se propose de réaliser. Ainsi, la personne qui est *efficiente* et *efficace* réunit en son pouvoir une énergie générative, *l'efficience,* et une action concrétisante, *l'efficacité.*

Ce que nous venons d'avancer éclaircit la différence entre les deux termes – et qui ensuite permet de les réunir – puisqu'ils appartiennent à deux instances différentes. L'*efficience* est, comme nous l'avons déjà dit, le souffle propulseur des *modes d'efficience* qui est de fait son domaine. Tandis que l'*efficacité* évolue dans les *modes d'existence* du fait qu'elle est une force de concrétion ; il s'agit d'une qualité du *mode réalisé* ou du processus de *réalisation* qui commence par l'actualisation et le mène à bien. Au-delà de concevoir les modes sémiotiques en général comme les diverses vicissitudes des formes en phase de consolidation, il est nécessaire de préciser que les *modes d'existence* sont ainsi nommés dans la sémiotique classique et c'est l'usage que nous leur donnons ici. En sémiotique tensive, ils acquièrent une nouvelle dénomination : les *modes de présence* et on leur ajoute une précision ; on spécifie qu'ils font référence à l'objet. De cette manière, pour la sémiotique tensive, seuls les *modes d'efficience* et les « nouveaux modes d'existence » font référence au sujet. Néanmoins, en accord avec les réflexions que nous venons de développer, aussi bien les uns que les autres sont également subjectaux.

En effet, l'*efficience* et l'*efficacité* sont des conditions que les discours manifestent, même si elles pourraient tout aussi bien appartenir à l'objet (de valoir-désir) ou encore à l'objet-chose, comme étant propres au sujet, mais en deux instances différentes : l'*efficience,* selon ce que nous avons vu sur le schéma tensif, a pour valeur en perspective l'avenir même, qu'elle constitue avec ses valences. La valeur équivalente qui le fera valoir ne sera pas vraiment étrangère à l'influence de sa propre « efficience vivante » qui anime les *modes d'efficience*. Tandis que l'*efficacité*, quant à elle, elle constitue sa valeur par oppositions catégoriques et a pour valeur équivalente une entité qui ne lui est pas propre : le résultat, mais qui est propre aux *modes d'existence,* puisque le résultat, en tant que pleine réalisation, finit un cycle donnant lieu au commencement d'un autre grâce à sa potentialisation. Et le résultat, au sein de la réalisation, c'est quoi ? Rien d'autre que la transformation des états de choses, des sujets et objets inclus, ainsi que des rapports entre eux.

Considérons maintenant l'*efficacité* comme un univers sémantique qui peut être représenté sur un carré sémiotique comme nous pouvons le voir ci-dessous. Dans ce cas, l'*efficacité* serait bien un axe sémantique dont les termes seraient : efficace et inefficace. Ce dernier étant

un opposé simplement contraire et non un contradictoire de l'efficace comme le serait le non efficace. Nous pourrions ainsi penser cet axe sémantique comme une fluctuation entre l'efficace et l'inefficace, selon les accentuations de l'un sur l'autre, et qui trouverait son équilibre le plus fort au centre de l'axe où les courants contraires se croisent et son point maximum d'opposition entre l'un et l'autre aux extrémités où chacun d'entre eux laisse tomber sur l'autre sa charge sémantique la plus forte.



N'oublions pas que la définition d'*efficacité,* selon la sémiotique standard et comme nous l'avons déjà mentionné, est « la capacité de produire un maximum de résultats avec un minimum d'efforts », c'est-à-dire que le résultat, à savoir la valeur qui fait valoir l'*efficacité*, possède une valeur en contrepoids, inversement proportionnelle à sa valeur, soit « un minimum d'effort » qui produit « un maximum de résultats ». Ce qui veut dire que nous devons lire chacun des termes du carré à partir des particularités qui nous ont permis de les distribuer de cette manière et d'expliquer la dynamique structurelle de l'*efficacité :*

Schéma 1:
Efficace = un minimum d'effort, un maximum de résultat
Non efficace = un maximum d'effort, un minimum de résultat
Schéma 2 :
Inefficace = grand effort, résultat moindre
Non (non efficace) = non (grand effort, résultat moindre)

De cette manière, l'axe sémantique qui constitue l'*efficacité* est une complexité faite d'effort et de résultat, qui sont dosés par les contradictions et les implications soutenant cette complexité ; elles les combinent et les accentuent selon les cas et les divers besoins. Besoins qui dépendent des objets (valeur-désir) en perspective, de l'intentionnalité ou de l'intention du sujet, de la conception du monde qui est en jeu, et, finalement, de la direction du sens vers laquelle avance l'*efficacité* en question. La visualisation du *carré* nous permet de pouvoir tenir compte plus clairement de l'importance des contraires négatifs qui, selon la négativité saussurienne, sont des supports essentiels et profonds de la signification. De cette manière, les contraires négatifs de l'*efficacité* constituent le miroir qui la reflète et la réclame depuis où elle n'est pas, tout en signifiant : il crée sa forme et la fait valoir. En ce qui concerne les contraires positifs qui mettent en relief l'*efficacité,* ils sont les variantes qui la constituent – en syncrétisme – comme une invariante de ce micro-univers. Et ce n'est pas parce que la variante accentuée, *efficace*, est la seule qui remplisse le mieux les traits propres de l'*efficacité,* que sa variante inaccentuée, *inefficace*, cesse pour autant de remplir sa fonction structurante.

Certes, l'*inefficace,* avec son grand effort qui n'est pas suffisant et son résultat moindre qui ne compense pas ce manque, fait appel, depuis l'intérieur même de la structure, à autre chose, à un autre sens de l'*efficace* qui n'est pas atteint, mais on peut imaginer qu'il l'est ailleurs ; peut-être se réalise-t-il dans un autre micro-univers de sens semblable à celui avec lequel il est en relation et fait système. Ce qui voudrait dire que l'*efficacité* dans son ensemble n'est pas isolée mais qu'elle se configure, en plus de ses relations internes, grâce à ses interrelations et interdépendances externes.

Et nous avons mentionné l'*effor*t, d'intensité inverse du *résultat*. Si nous comprenons l'effort comme l'emploi énergétique de la force, qu'elle soit physique ou de l'âme, intellectuelle ou morale, voire affective, nous nous trouvons en présence de deux contenus associés. D'un côté, la vigueur, qui implique l'ardeur et l'énergie vitale et, de l'autre, la volonté humaine étant donné que l'effort est une énergie dirigée, comme toute force. A noter cependant que cette force en question – lorsqu'elle est effort – serait régie par une intelligibilité consciente, capable d'opérations discriminantes, de sélection et de rejet, de séparation et de mélange.

L'ensemble *effort-résultat*, toujours en conflit, parle d'un chevauchement de modalités sur la structure de l'*efficacité* car son régime est logico-sémantique ; ce qui confirme que son instance est différente de celle de l'*efficience.*

Et si l'on continue sur cette lancée peu euphorique de l'*efficacité* et par là-même non prise en compte par le sens commun, nous pouvons dire que, dans le contenu de l'*inefficace* trouverait sa place l'un des termes de la catégorie créée par François Jullien pour élaborer sa notion de l'*efficacité*. Je me réfère à cet ensemble de grande généralité qu'il nomme « l'Europe » (que parfois il nomme aussi « Occident ») et auquel il en oppose un autre, également très général, et qu'il nomme « la Chine ». Dans cette configuration, « l'Europe » est l'*inefficace* (grand effort, résultat moindre), tandis que « la Chine » est l'*efficace* (minimum d'effort, maximum de résultat). Jullien érige « l'Europe » et « la Chine » comme des représentations de deux univers sémantiques à partir desquels il peut construire sa propre intelligibilité du monde.

Ainsi donc, qu'est-ce qui permet à Jullien de faire une comparaison entre ces espaces géoculturels lesquels, comme il le dit lui-même, sont incomparables ? En premier lieu, sa perspective philosophique, sa formation en philosophie occidentale – celle où il établit l'instance d'énonciation dont la nature bi-actantielle signale que son énonciataire s'y trouve également – et ensuite, son immersion dans la philosophie chinoise. Le paramètre qui permet la valorisation est l'actualisation dans la confrontation avec l'autre, c'est-à-dire que l'axe sémantique sur lequel les deux ensembles sont mis en jonction est la disjonction. Et ce paramètre détecte continuellement que la stratégie dans l'actualisation sépare et oppose les univers. Mais, dans cette opposition**,** « l'Europe » n'occupe pas la place du « non efficace » (maximum d'effort, minimum de résultat), ce qui serait d'ailleurs être « anti-efficace » ou encore porteur d'un manque d'efficacité absolu ou presque absolu, et dans les exemples de cet auteur, « l'Europe » s'est souvent comportée comme une « Chine ».

De plus, Jullien affirme qu'il va en Chine parce qu'il s'agit d'un « ailleurs » de la pensée occidentale qui lui permet de revenir en Europe pour relancer la philosophie. Cette comparaison lui sert de dispositif théorique qui pourrait revigorer la pensée occidentale. Le parcours logico-sémantique du choix intellectuel de François Jullien va de l'*efficace* – après s'être approvisionné aux sources cognitives de l'*inefficace* – en passant par les considérations d'une situation totalement opposée à cet univers, là où un maximum d'effort est investi et produit un minimum de résultat, pour en arriver à l'*inefficace* implicite, riche de toutes les connaissances recueillies au cours de cette trajectoire. Ainsi, grâce aux opposés, Jullien explique la notion englobante et complexe de l'*efficacité*. Dans cette complexité, organisée ici en catégorie sémiotique, aussi bien l'effort que le résultat sont corrélés, même si, comme nous

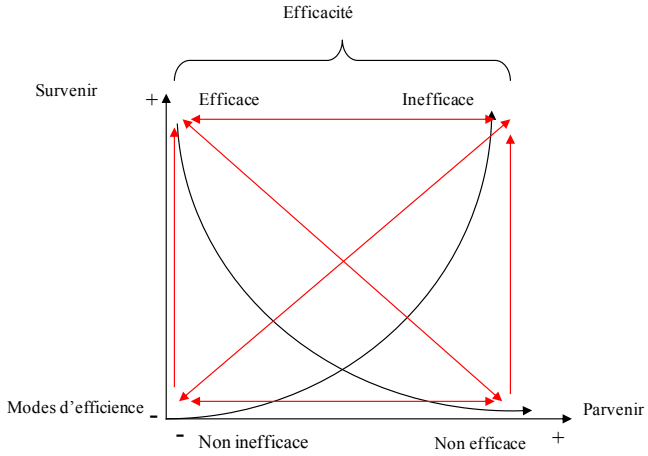
l'avons déjà dit, en quantités inversement proportionnelles. C'est la stratégie qui permet de distinguer un univers de l'autre.

Il en découle que nous pouvons comprendre la stratégie comme étant l'art de diriger les opérations ou plus simplement comme une capacité à les diriger et à atteindre avec succès le but pour lequel elles ont servi de recours. C'est là que réside la différence ; en effet, « l'occident », du côté de l'*inefficace*, consacre trop d'effort à l'art, la *technè*, et n'obtient que peu de résultat quant à la possession de l'objet qu'il désire obtenir. Mais quel est l'objet valeur-désir : vaincre l'autre. Par conséquent l'autre est un anti-sujet, pour être plus précis : l'ennemi. En effet, la figure que notre auteur prend comme modèle pour élaborer son traité de l'*efficacité* est justement celle de la guerre. Et quand il parle de stratégie, son point de référence est l'habileté à diriger les opérations militaires. Il ne pense pas à la théorie du jeu, ni aux stratégies utilisées pour d'autres types de pratiques.

Quant au côté de la « Chine », soit l'*efficace*, il ne s'arrête pas tant sur l'organisation des opérations, il investit un minimum d'effort et va sans plus attendre vers la possession de l'objet. Il se rapproche donc de l'anti-sujet sans pour autant entrer dans son rayon d'influence. Il chercherait plutôt à l'attirer vers son propre camp, il l'observe, il interagit avec ce dernier si nécessaire et tire profit de ses points faibles. Il essaie de voir ce que les choses mêmes, en condition de possibilité, peuvent lui offrir afin d'en tirer profit pour son propre bénéfice, en cherchant toujours un élément facilitateur et en étant toujours à l'affut d'une occasion propice. Néanmoins, son parcours, tout en étant simple, n'est pas un parcours en ligne droite mais constitué de biais et détours. Curieusement, le parcours qui va en ligne droite vers l'objet est celui de « l'occident », mais il le fait d'une manière complexe. En effet, il élabore toujours des programmes intermédiaires, d'usage ou annexes, puisqu'il considère comme une condition indispensable que les objets desdits programmes soient obtenus préalablement pour avoir le dernier objet, celui de base. Les projets et les planifications font partie de ces programmes préalables ; parmi eux, on peut citer la théorisation sur l'objet et le passage au crible de l'anti-sujet ; l'élaboration d'instruments de mesure et de calculs de temps et d'espace impliqués dans la réalisation, et surtout la construction d'un modèle d'action à appliquer, etc.

Ainsi, François Jullien nous dit que la stratégie de l'*efficacité* n'est pas seulement une simple astuce, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Elle consiste, selon lui, en une relation d'opposants et en une opération qui s'appuie sur ce qui émane du fond des choses. On peut donc en tirer que la stratégie fait partie de la relativité constitutive de la catégorie *efficace / inefficace* qui a été construite pour cette analyse. Et en ce qui concerne la base porteuse de l'*efficacité*, Jullien convoque l'*efficience.*

Cette dernière donnerait une autre dimension à l'*efficacité*, plus profonde que celle fournie par le couple effort/résultat et l'éloignerait de l'action ponctuelle qui prend appui sur ce *mode d'existence* « effectiste » qu'est la réalisation. L'action transformatrice serait alors impulsée par le souffle de départ d'où émane tout ce qui advient. L'*efficience* telle que la conçoit Jullien ne nous renvoie-t-elle pas au schéma tensif des *modes d'efficience* configuré plus haut ? La réponse est affirmative, sauf que ce schéma – qui est en soit une matrice générative – remplit alors une fonction plus ample et de projection plus importante étant donné qu'il sert de structure de refuge. Il accueille en son sein la structure de l'*efficacité* et se convertit donc en une matrice générative très puissante. Le carré de l'*efficacité* y trouve ainsi sa cause *efficiente*.



Ainsi que le schéma précédent le montre, l'*advenir* se trouve dans la zone centrale de la structure complexe. C'est à cet endroit que se croisent les directions – descendante, ascendante – du schéma tensif et c'est aussi là que se croisent les schémas (ainsi nommés) du carré sémiotique rendant visibles les contradictions. Tel un axe quicial, l'*advenir* est un vide où tout est soutenu et à partir duquel tout surgit.

La zone brillante du *survenir* irradie l'*efficace*, non seulement du fait de l'impact – qui pourrait même désactiver le sujet mais elle n'en fait rien grâce au contrepoids de l'*inefficace* – mais aussi du fait de la rapidité et de la tonicité suprême propres au *survenir* et qui impriment l'action au sujet ; action qui ne laisse que peu de place à l'effort parce que l'élan est très élevé.

Sur la direction descendante, le *survenir* cède petit à petit au *parvenir* au fur et à mesure que la temporalité avance et que la spatialité offre un point d'ancrage aux événements qui ont lieu. La tonicité s'abaisse et la vitesse diminue ; un maximum d'effort est nécessaire, et les résultats sont minimes. Nous sommes donc au pôle le plus opposé de l'*efficace* : au *non efficace.* Mais à l'angle du schéma – où l'on observe que l'intensité et l'extensité sont au minimum – là où se trouve le sujet, l'effort n'est pas si grand et le résultat, bien que moindre, n'est pas si minime. Cette zone de la structure est celle qui favorise la culture de l'*inattendu,* du *survenir en ton mineur,* également appelé atone, zone où le *phorème* de l'élan est encore en phase inchoative, c'est le souffle de départ qui donnera ensuite lieu à l'élan duratif et, au-delà, à la terminativité de l'essor, étant donné que la direction générale est ascendante. Comme nous pouvons le voir, cet angle est absolument opposé à l'*inefficace*.

Ainsi, l'*efficacité* non seulement obtient une plus grande plasticité dans sa dynamique du fait qu'elle implique un second plan, celui des *modes d'efficience*, sinon qu'elle s'enracine dans un présupposé de fond. Une telle condition de possibilité est celle qui la soutient dans les processus graduels de la tensivité.

François Jullien, associe l'*efficience* à l'immanence ; quant à nous, en tant que sémioticiens, cette association ne nous cause aucun problème du moment que nous pouvons, dans les cas concrets, trouver le couple qui correspond à cette immanence, c'est-à-dire sa manifestation. Pour nous alors, si l'*efficience* appartient au domaine de l'immanence, l'*efficacité* appartiendrait-elle à l'un de ses plis, s'agirait-il d'une stratégie, d'un régime d'immanence, d'un niveau génératif par l'*efficience* même à la recherche de sa manifestation ? L'acte d'actualisation, qui signifie toujours pour le sujet une nouvelle perception de l'advenir, servirait-il de médiateur entre chacune de ces instances ? Une chose est sûre, l'acte permet de passer du potentiel et du virtuel de l'*efficience* à la réalisation de l'*efficacité*. Les éléments de l'effort et du résultat sont distribués proportionnellement selon leur relativité laquelle, à son tour, est relative à la relativité des structures où l'éclat et l'ombre, la tonicité et l'atonicité ont une place réservée.

Sans prétendre être exhaustive tout en ayant la ferme intention de contribuer aux considérations relatives à cette problématique, je voudrais rajouter une observation de Greimas ; une parmi toutes celles qu'il a faites sur l'*efficacité*, sans pour autant s'étendre sur le sujet : « On comprend dès lors pourquoi, dans l'épistémologie de nos jours, au concept de *vérité* se trouve substitué, de plus en plus souvent, celui d'*efficacité* » (Greimas 1983, 111). Il s'agit évidemment du corollaire d'une analyse en cours et qui fait référence à la manipulation discursive dans le contrat de véridiction et non pas précisément à la complexité *efficience/efficacité*. De toute manière, cette observation tombe à point parce qu'au fond, ce qu'il veut souligner, c'est que l'*efficacité* n'est pas la vérité, quand bien même on la considère comme telle.

L'efficacité non seulement tend à se substituer à la vérité mais aussi à la compétence de l'actant sujet qui réalise l'action transformatrice, ou plus exactement, au mérite d'une sanction forcément positive. Et cette reconnaissance – qui peut éventuellement se convertir en récompense – semblerait devoir se mériter, non pas tant par l'action efficace que par une dotation (celle-ci mettrait en évidence la possession implicite qui, de plus, double en général sa valeur lorsqu'elle est perçue comme quelque chose d'acquis) de l'ordre du naturel que le sujet, ou le système sémiotique, considéré comme *efficace* possède déjà.

De cette manière, quand on valide *l'efficacité* d'un sujet, on tend à synthétiser dans cette figure la compétence, la performance et la sanction positive. Cette validation est en même temps un prix totalisant, mais nous pouvons remettre en question cette *efficacité* à partir de la compétence sémiotique, considérée, en narrativité, comme le syntagme préalable à la performance, c'est-à-dire quelque chose qui fait faire et qui fait être, en d'autres mots toutes les conditions préalables et les présupposés qui rendent possible l'action transformatrice de l'état de chose. En revanche, ce qui n'est pas clair, c'est ce à quoi fait référence l'état de chose, susceptible de modifications et qui, finalement, est modifié. Ce qui est également un peu confus, c'est la différence entre l'intention et l'intentionnalité du sujet qui réalise la transformation et qui est considéré comme étant efficace. En effet, si l'efficacité doit finalement être évaluée : on le fait par rapport à quoi ou sur la base de quels critères : celui de l'intention ou celui de l'intentionnalité ? Quel est le pendant de l'efficacité ? Peut-être la compétence est-elle, elle-même, une sorte d'incompétence, mais incompétence qui, malgré tout, fait faire. C'est par exemple le cas d'une certaine carence chez le sujet qui fait que celui-ci entreprend un parcours en vue d'acquérir les conditions nécessaires de possibilité à l'exercice d'une action transformatrice, ce qui remet en cause le présupposé d'une compétence naturelle. Même si la compétence n'était pas parfaitement définie, il resterait de toute façon ce qui a été fait et qui produit un effet sur l'état de chose. Ce qui veut donc dire qu'en soi la compétence préexiste. Ce qui a été fait fonde *a posteriori* la compétence qui l'a rendu possible. C'est ainsi que nous pouvons comprendre la compétence comme étant *l'efficience* puissante incluant la positivité et la négativité. De cette manière, l'*efficience* peut être comprise comme la somme de la compétence cognitive (ou sémantique) et modale. Dans cette compétence modale, qui finalement est un chevauchement de modalités, on trouverait le désir en tant qu'immanence sémiotique. C'est à partir de là que l'affectivité, sur tous les plans du sensible, ouvrirait un monde de recherches et d'éclaircissements inattendus.

Ces réflexions sur l'*efficacité* et l'*efficience* depuis la perspective du concept de la *compétence* en sémiotique ne font que commencer, tout en ayant déjà avancé à partir de quelques ébauches de constructions de structures élémentaires. Nous mettons en discussion ces réflexions comme une double contribution à la fois à la problématique que nous venons de poser et à la question plus générale concernant l'avenir de la structure. C'est dans les divers exercices de structuration du sens insaisissable que nous pourrions trouver les différences et les ressemblances (en d'autres mots, la signification même) entre la pensée sémiotique et

d'autres pensées avec lesquelles la pensée sémiotique peut dialoguer et échanger, comme par exemple, dans le cas présent, avec la pensée philosophique.

Références bibliographiques

ARISTOTE (2008), *La Métaphysique,* Paris, Flammarion (Livre de Poche).
CASSIRER, Ernst (1988), *La philosophie des formes symboliques,* t. 3, Paris, Minuit.
GREIMAS, Algirdas J. (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques,* Paris, Seuil.
— (1987), *De l'imperfection,* Périgueux, Fanlac.
— et COURTÉS, Joseph (1979, 1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, 2 tomes, Paris, Hachette.
— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme,* Paris, Seuil.
JULLIEN, François (1997), *Traité de l'efficacité,* Paris, Grasset.
— (1992), *La propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine,* Paris, Seuil.
— (2005), *Conférence sur l'efficacité*, Paris, PUF.
ZILBERBERG, Claude (2006), *Eléments de grammaire tensive,* Limoges, Pulim.

La sémiotique générative de Greimas et sa valeur « scientifique »

Francesco MARSCIANI
Université de Bologne

Je ne veux développer, dans les pages qui suivent et dans une forme un peu sèche et tranchante – veuillez m'en excuser – que quelques réflexions à propos de la sémiotique comme science humaine, c'est-à-dire à propos d'un acquis du sens commun, auquel nous devons faire face aujourd'hui, qui met en question son statut de scientificité, et ceci au moment où la sémiotique semble avoir perdu son *appeal* de discipline scientifique parmi les autres sciences humaines.

1. Je dirai très, et trop brièvement : la sociologie s'est presque complètement tournée vers la récolte de données quantitatives (de la statistique aux *big data*), la psychologie se considère une science dans la mesure où elle peut (croit pouvoir) faire confiance aux expériences de laboratoire (soit tests, soit cartographies neuronales), l'anthropologie, qui ne croit plus être autre chose qu'une écriture, sauvegarde néanmoins la valeur d'une sorte d'objectivité résiduelle qui est celle des données provenant du terrain (une sorte d'ethnographie qui ramasse la réalité partout où elle va voir « ce qui se passe »), la linguistique… eh bien, finalement, on dirait qu'elle a terminé son travail (elle n'est plus qu'une description – sociolinguistique, psycholinguistique, ethnolinguistique – des usages, à nouveau historiques et culturels, de cet instrument de communication (*sic* !) qui est la langue). J'exagère, je le sais, en mettant en scène des caricatures, mais je ne crois pas exagérer les risques d'une tendance renouvelée à la naturalisation des objets de science, dans une nouvelle tournure positiviste du troisième millénaire.

2. Qu'en est-il donc du projet sémiotique ? Qu'est-ce qu'il est devenu dans ce cadre qui paraît ou bien vouloir l'expulser ou bien l'inviter à une espèce d'abjuration, de dénaturation ? Mais, surtout, quelle sémiotique, quel projet sémiotique ? Evidemment, je me réfère ici, dans cette intervention, à la sémiotique greimassienne, la sémiotique – disons-le avec tout l'orgueil qu'on peut encore éprouver – structurale et générative (et cela a été un plaisir d'avoir lu, au moment de la programmation de ce congrès, le sous-titre « L'avenir de la structure »).

Je ne fais pas référence, par conséquent, à une discipline ou science « des signes », ni à une science de la communication, ni à une science des formes expressives, ni à une science du signifié (pourrais-je dire « contenu » ? Il faut faire attention…). Je fais référence ici à une théorie de la signification, une théorie structurale et générative de la signification.

3. Je ne crois pas, en insistant sur cette dénomination, qu'on parvienne tout de suite et d'un seul coup à une évidence. C'est quand même une formulation à interroger :

a) qu'est-ce la signification ? Drôle de question, dira-t-on. Et toutefois, pendant ces quelques trente ans qui m'ont vu devenir un soi-disant sémioticien, j'ai pu constater très souvent qu'on n'est pas toujours d'accord à ce propos – comment a-t-il pu se faire, par exemple, que le dit « parcours génératif de la signification » ait été lu si souvent comme un parcours génératif du plan du contenu ? Est-ce que la signification a affaire avec le contenu ? Question apparemment élémentaire, on le voit bien, étant donné qu'elle concerne l'objet même d'une théorie de la signification, mais justement il serait beaucoup plus aisé de se mettre d'accord sur ce point ;

b) qu'est-ce que *structurale*, qu'est-ce que cela veut dire ? S'agit-il de la dimension systématique saussurienne (qui ne parlait pas de structure)? S'agit-il de la structure phonologique des langues, celle qui nous permet les classifications ? Est-elle la structure lévi-straussienne, organisation inconsciente et fondamentale de l'esprit humain ? S'agit-il des structures du structuralisme, en tant qu'épistémé étendue à tout ce qui est de l'ordre de la culture ou de la pensée ?

A-t-on une idée de la direction à emprunter quand on se laisse séduire, comme moi, je le fais, par la formule « avenir de la structure » ?

c) qu'est-ce que c'est génératif ? S'agit-il des dits « modes de production », comme on lit dans *Sémiotique* (le dictionnaire : Greimas et Courtés, 1979) ? Je suis bien conscient du fait que l'idée même de générativité fait difficulté aujourd'hui, qu'on en a un peu assez, disons-le, de devoir empiler les niveaux de l'analyse en bon ordre, du plus simple au plus complexe, en ressentant bien toute la drôlerie de cette idée que l'universel puisse générer le singulier, que le général puisse générer, ou bien produire, le particulier. Et, en tout cas, est-ce qu'on a une idée bien stable de la distinction entre génératif et génétique, au delà des définitions d'école ? Que produit-elle, cette production qui ne serait pas une production « réelle » ? Par quel biais peut-on dépasser une visée génétique sans renoncer à la générativité ? Est-ce de l'ordre de la génération mathématique d'un résultat ? D'un calcul ? Mais alors, quand et où a-t-on établi une association valable entre idéalité mathématique et articulation de la signification ?

4. Et toutefois, je suis convaincu que la sémiotique greimassienne, en tant que théorie de la signification structurale et générative, est encore, bien légitimement et solidement, le seul plan d'appui que nous avons pour imaginer cet « avenir de la structure » qui peut constituer le terrain de construction pour ce qui est encore (au sens de « toujours à nouveau ») un projet de rationalité à vocation scientifique.

Or, pour bien comprendre cette visée, qui était bien la visée de Greimas (ou, pour mieux dire, d'un certain Greimas), il nous faut placer ce projet dans le cadre d'une forme de rationalité qu'on doit préciser, et à ce propos (et pour qu'on puisse comprendre les quelques propositions qui suivent) j'ai besoin d'être clair sur un certain nombre de points, en prenant bien sûr mes risques, risques qui d'ailleurs me semblent incontournables.

Premier point (qu'à mon avis on peut considérer une évidence et en même temps une grande valeur justement au moment d'une commémoration – 100 ans d'une naissance et 25 d'un décès) : la sémiotique de Greimas a été la seule réponse adéquate aux deux impasses majeures que la rationalité du siècle dernier, pour ainsi dire, avait rencontrées : d'un côté l'abîme sur lequel s'est trouvée penchée, à la fin de son parcours, la phénoménologie husserlienne et, de l'autre, l'évanescence que, par voie de formalisme, d'esprit classificatoire et d'attitude purement descriptive, le dernier structuralisme a investie.

La théorie de la signification structurale et générative de Greimas a été, en fait, le seul projet qui pouvait remplir le vide laissé dans le domaine des sciences (humaines, disons encore) par ces deux dépassements, celui de la phénoménologie et celui du structuralisme, en en constituant, pour les deux à la fois et de façon complémentaire, le prolongement légitime.

5. L'impasse phénoménologique ; de quoi s'agit-il ? Il s'agit de l'échec signalé par les deux notions d'intersubjectivité et de monde-de-la-vie. Enorme découverte, à la fin du parcours qui mène aux conditions transcendantales de la subjectivité, mais qui n'est plus maniable en termes de conscience qui se dévoile à elle-même dans l'intuition. La découverte de la condition intersubjective de la constitution du monde implique la mise au jour de la nature formelle et relationnelle de la donation du sens. D'un côté, donc, on dessine un monde-de-la-vie (*Lebenswelt*) comme le fond vivant sur lequel les sciences opèrent leurs objectivations, mais la subjectivité qui est condition de validation soit du monde-de-la-vie soit

de la raison d'être de la science comme domaine de la raison, devient un *entre* les sujets individuels, un Super-Ego qui n'a rien d'humain, qui n'a rien à voir avec des signifiés ressentis par le chacun, qui n'est autre chose que l'ensemble des conditions intersubjectives de com-possibilité. On voit, d'un seul coup, comme cela nous oblige à une mise à point d'une « science » des relations. Ces relations, étant orientées vers la nature intersubjective du sens, ont affaire directement avec un monde qui se trouve, en tant que lieu d'investissements de valeurs, face au sujet qui est sa condition, mais étant, à la fois, en tant que monde-de-la-vie, l'horizon qui contient ce même sujet. La phénoménologie qui s'ouvre sur l'intersubjectivité se trouve d'un coup placée face à la nécessité de rendre compte des systèmes de relations entre sujets et, tout simplement, dans sa version husserlienne, elle n'en a pas les moyens.

6. L'impasse du structuralisme. On peut en parler de deux manières : l'une est celle d'une petite histoire de la culture, l'autre est plus technique et liée au projet glossématique hjelmslévien. Du premier point de vue, le structuralisme « à la mode », pour ainsi dire, s'est vu dépassé par d'autres modes, le vivant contre la forme, l'histoire contre la logique, une pensée faible et souple contre une pensée scientifique et rigoureuse, etc, etc. Il est vrai d'ailleurs qu'un certain structuralisme maniéré avait pris une dérive classificatoire et typologisante, selon un modèle scientifique centré sur son propre objet, qui de plus en plus revenait à s'identifier avec une donnée, un fait, le « quelque chose ». Ici le structuralisme contrevenait à ses propres origines : dans la langue, selon Saussure, il n'y a pas de « quelque chose », dans la langue il n'y a que des différences.

De l'autre point de vue, on peut considérer une deuxième manière de lire l'échec structuraliste, précisément dans la glossématique de Hjelmslev, là où on doit reconnaître l'impossibilité de garder comme établi le fameux vœu de symétrie entre la forme des deux plans, celui de l'expression et celui du contenu. Cette impossibilité nous signale deux problèmes : le premier est celui des rapports entre le contenu (qui pour Hjelmslev est le contenu de la langue) et l'expression ; tout simplement, dans ses dérives et son ouverture dont on ne peut pas faire un inventaire en nombre limité de figures, le contenu arrive nécessairement à englober les figures de l'expression (il n'y a pas d'expression qui ne soit pas un contenu possible) ; l'autre est que, à chaque fois qu'on doit faire « comme si » pour mettre en branle la machine des commutations, on s'aperçoit qu'on est obligé à construire ce contenu, puisque la seule manière de valider l'analyse consiste dans la délimitation d'objets signifiants partiels, c'est-à-dire des micro-univers de sens. Ce qui apparaît alors est précisément la fonction déterminante de l'intervention d'une subjectivité constituante, ce qui nous ramène au besoin de rendre compte des structures de cette subjectivité.

7. On dirait que phénoménologie, d'un côté, et structuralisme, de l'autre, vont faire converger leurs impasses respectives sur un terrain qui pourrait bien devenir une nouvelle dimension de la rationalité pour les dites sciences humaines. Mais justement ce terrain, cette dimension, est celle que Greimas avait assignée à son projet scientifique, dont on a besoin pour reconnaître les implications qui lui sont intrinsèques pour ne pas perdre de vue ses promesses dans une dispersion d'orientations diverses.

Pour ce faire, étant donné qu'il s'agit d'un travail de longue haleine, je n'indiquerai ici que des intitulés, des titres de questions.

7.1. Pour que les rapports entre objets empiriques et conditions, non pas de leurs existences ni de leurs fonctionnement, mais plutôt de leur signification, de la possibilité donc de leur signification, soient établis, il nous faut garder bien ouvert, le plus ouvert possible, l'espace immanent où ces conditions s'articulent. Cet espace est celui du transcendantal phénoménologique et de l'immanence structurale à la fois, et je veux soutenir que le Parcours

Génératif est presque exactement l'articulation de cet espace. Il s'agit d'un espace où l'on peut bâtir les relations de valorisation en termes d'homologation entre catégories, et si je dis transcendantal, c'est pour dire seconde, au sens où le Parcours Génératif n'est pas un « générateur d'objets », il ne génère, il ne produit, si l'on veut, que des possibles et c'est ce qui fait qu'il est l'espace de l'articulation de formes, par rapport aux substances empiriques dans lesquelles elles se manifestent. S'il y a une hiérarchie entre les niveaux du parcours, cela est une nécessité de l'analyse, au sens où chaque élément qu'on peut reconnaître sur un niveau a besoin d'une structure topologique sous-jacente, plus abstraite, qui aménage les espaces qualitatifs qui peuvent garantir la valeur de sens de ce même élément, et ceci à partir de n'importe quel niveau.

7.2. Plan du contenu et plan de l'expression n'ont aucune existence transcendantale ; ils ne sont que la façon de projeter sur les rapports entre les substances de manifestation une terminologie par trop linguistique. La sémiotique n'a besoin que de deux plans pour des raisons fondamentales de fonctionnement structural de la signification en tant qu'articulation. On ne peut stabiliser aucune catégorie différentielle si elle n'a de correspondant ailleurs : ce n'est que la façon dont Saussure définissait la notion de valeur (qu'on se souvienne de la figure mathématique du quaternion à laquelle il faisait référence).

Et toutefois, rien ne nous permet d'assigner a priori l'un et l'autre de ces deux côtés, ces deux plans, ces deux rivages, à une dite « expression » et à un dit « contenu ». Hjelmslev avait été bien net là-dessus au moment des définitions, mais il n'empêche, qu'étant linguiste, il faisait référence à une distribution apparente des deux plans de manifestation. Or, en effet, il n'y a rien qui soit a priori expression ou contenu, ce ne sont que les deux fonctifs de la fonction sémiotique qui ne font que permettre la manifestation du sens (tout-à-fait réversibles, comme Hjelmslev lui-même le disait).

Mais alors, si cela est vrai, on ne peut songer à aucune science objective de l'expression ni du contenu, puisque ils ne sont pas des objets, ils ne sont pas dans le monde, ils n'existent pas en tant que données. A chaque moment il nous faudra abandonner le plan des manifestations apparentes pour nous placer dans l'immanence des conditions (formelles ?) de leur possibilité.

7.3. Le Parcours Génératif est le lieu des résolutions des significations manifestées. C'est-à-dire qu'il y a bien un Parcours… mieux, il y en a deux.

L'un est le Parcours des résolutions, tout au long duquel on passe du concret à l'abstrait, et cela est une nécessité de l'analyse ; l'autre est un procès de déploiement des possibles qui suit l'orientation inverse et qui ne fait que permettre l'explosion des combinatoires. Cela peut se faire à partir de conditions formelles très peu nombreuses, ou fonctions. On peut les nommer de la manière suivante : Différence (ou fonction d'objet – valeur structurale), Inhérence (ou fonction de sujet – valeur phénoménologique) et Récursivité (ou fonction de destinateur – valeur d'horizon).

Ce qui rend relativement autonomes ces deux parcours ou orientations est la nature transcendentale de l'espace immanent représenté par le Parcours Génératif.

7.4. La nature transcendantale de l'espace dont on vient de parler nous impose une mise au point à propos de quel type de scientificité nous avons à l'esprit et de quel type de spécificité peut-on reconnaître à l'aventure sémiotique dans le cadre des sciences humaines contemporaines. Pour reprendre ici brièvement quelques argumentations que j'ai déjà développées en d'autres occasions (Marsciani, 2014), il s'agit de préciser un type d'épistémologie qui soit en mesure de tirer les conséquences les plus poussées des deux traditions, phénoménologique et structurale, lesquelles, chacune à sa manière, ont mis en cause les modèles de scientificité qui avaient le plus de crédit à leurs époques. Une science de

la signification n'explique pas des existences ni des *onta*, elle ne le fait ni par voie de causes et de fins, ni par voie de conditions nécessaires et suffisantes, elle ne rend pas compte de la venue au monde d'objets empiriques, mais elle déploie, pour ainsi dire, la signification qui permet à une manifestation quelconque d'être sens articulé. Elle n'explique pas des expressions ni des contenus, ni même des signes, dans la mesure où ces entités apparaissent comme des substances qui se présentent sur la scène mondaine ; elle déploie les conditions de leur insistance signifiante, non pas de leur « être-là », mais plutôt de leur entrée en relation, de leur fonctionnement réciproque, de leur être produit par la relation même.

De ce point de vue, il devient possible de distinguer entre une vocation explicative des sciences empiriques – celles que la phénoménologie husserlienne appelait les sciences objectives (celles-là mêmes qui s'accompagnent de processus transcendants d'objectivation) – et une vocation *dé-plicative*, une vocation à l'ouverture du phénomène en tant que tel et au développement de ses potentialités signifiantes. On pourrait, en forçant un peu, opposer entre eux un traitement qui prétend enfermer l'objet – objet extrait du processus de son propre apparaître – à l'intérieur de systèmes de définitions à tendance exhaustive (l'explication objectivante), d'un côté, et, de l'autre, un traitement qui tend à ouvrir le phénomène – objet valorisé – à travers le déploiement de ses conditions de possibilités transcendentales (le déploiement signifiant).

La théorie de la signification qui s'est développée à travers les recherches de la sémiotique générative, au delà de quelques ambiguïtés qui font inévitablement partie des processus de formation et de développement, semble devoir être reconduite selon les principes épistémologiques qu'on vient de rappeler, et ceci non seulement parce qu'ils semblent être ceux qui garantissent le mieux la tenue et la cohérence de tout ledit projet à vocation scientifique, mais aussi parce qu'ils semblent représenter au mieux et de la façon la plus conséquente la double dérivation d'où descend ce même projet : la tradition phénoménologique (Husserl et Merleau-Ponty) et la tradition structurale (Saussure et Hjelmslev). Dans ce cadre, qui est une dimension à part entière de l'épistémologie de référence, on peut en outre comprendre la force d'innovation extraordinaire qui appartient à la perspective générative en théorie de la signification, à savoir la mise au jour progressive d'un terrain transcendental de praticabilité pour une nouvelle forme de rationalité.

8. Il y aurait d'autres titres possibles pour indiquer autant de problèmes dans ce qui n'est autre chose que la lecture de la forme théorique de la sémiotique greimassienne, sachant bien que Greimas lui-même aurait avancé nombre de réserves sur ce que je viens de dire. Toutefois, ce que je voulais mettre au jour et souligner est le sens d'un projet scientifique très précis et très particulier qu'on devrait considérer comme l'héritier légitime de toute une époque et qui nous oblige à regarder en avant. Ce dont on a besoin aujourd'hui est un effort pour spécifier, développer et remplir de contenu conceptuel et à la fois opératoire, cette convergence épistémologique entre la dernière phénoménologie et les derniers structuralismes, convergence que la sémiotique générative rend possible. Cette perspective est la seule voie, à mon avis, pour sortir du marais épistémologique – qui n'est pas que le nôtre – et retrouver ainsi le sens de la mission à venir (« l'avenir de la structure ») qui nous attend.

Références bibliographiques

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

MARSCIANI, Francesco (2014) « A propos de quelques questions inactuelles en théorie de la signification », *Actes Sémiotiques*, 2014, 117 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5279

2. La structure en question

La Modalité,
charpente du sens

Per Aage BRANDT
Case Western Reserve University

La sémantique des expressions et des constructions modales est une dimension essentielle du sens narratif. Tout conflit ou problème est un scénario modal. Si l'on ne pouvait penser en termes de vérité (*épistémique*), en termes d'obligations (*déontiques*), de possibilités et de régularités offertes par le monde (*aléthiques*), et si l'on ne pouvait comprendre la force performative des énoncés *illocutoires*, on ne pourrait guère saisir le sens de l'expérience vécue. Dans les histoires que nous nous racontons, qui *peut* vivre, qui *doit* mourir ? Qui *peut* faire ce qu'il *doit* faire ? Quelles conclusions *devons*-nous tirer de ce que nous *pouvons* savoir ? Partout, le modal dynamise nos idées et les organise en pensées sensées, structurées, derrière l'iconicité de la perception et de l'imaginaire. Le problème, en linguistique comme en sémiotique, est de savoir comment, par quels moyens conceptuels à notre disposition, modéliser et intégrer le modal dans l'ensemble d'une théorie du sens. La modalité est omniprésente dans le langage et la pensée, elle sous-tend l'expérience comme la pensée, mais se soustrait au regard de la sémantique thématique des objets, des états et des événements qui occuppe l'analyse immédiate des textes et du discours.

On peut remarquer qu'A. J. Greimas, en 1966, consacre déjà une page au caractère modal des catégories actantielles. Il écrit notamment (p.132-133) :

> Les catégories que nous avons appelées *actantielles*, parce qu'elles nous ont paru, en premier lieu, constitutives des rôles particuliers attribués aux actants, semblent être en même temps des catégories *modales*, de nature à donner un statut propre à chaque message-spectacle. La tâche qui est celle de la sémantique, à ce niveau de réflexion méthodologique, se précise : il lui faut établir, en utilisant ces catégories *modales*, une typologie des modes d'existence, sous la forme de structures actantielles simples, des micro-univers sémantiques, dont les contenus, décrits grâce aux procédures de l'analyse fonctionnelle ou de l'analyse qualificative (ou des deux à la fois), ne constituent que des variables. (Nous soulignons deux fois : *modales*).

Les actants sont en effet modalisés par leurs rôles dans le modèle actantiel, dans la mesure où l'actant sujet *doit* faire transmettre l'objet, et que l'actant adjuvant apporte un *pouvoir-faire* à ce projet, alors que l'actant opposant agit en vue d'un *ne-pas-pouvoir-faire* visant le même projet. La modalisation du Destinateur et du Destinataire est moins claire, et cette idée n'est pas développée avant 1976, où le chapitre « Analyse sémiotique d'un discours juridique » de *Sémiotique et sciences sociales* présente un carré de « catégories modales » opposant sans plus les *prescriptions* aux *interdictions*. La même année, en revanche, Greimas publie l'article monumental « Pour une théorie des modalités ». On y apprend que « toute modification d'un prédicat par un autre prédicat est définie comme sa modalisation », et donc que « tout prédicat qui régit un autre prédicat devient, de par sa position syntaxique, un prédicat *modal* » (71). Cette définition *syntaxique* lui permet d'inclure, entre autres, la véridiction et la construction factitive dans le champ modal, mais ce formalisme syntaxique élimine *ipso facto* la problématique *sémantique* de la modalité, dans la mesure où il cache la profonde différence entre le sens des expressions que les linguistes et les logiciens déterminent comme proprement modales, parce qu'elles modifient le rapport même entre un contenu phrastique et son réel référentiel, et les autres expressions bi-prédicatives. Les cascades de carrés sémiotiques qui remplissent la dernière partie de l'article, sous la

dénomination de *confrontations modales*, illustrent immédiatement cette élimination (Greimas 1976, 82-90)[1]. Ces cascades sont à lire comme des tentatives de dériver des lexèmes, des termes, désignant des valeurs modales, par exemple celle de *nécessité*, qui serait le résultat d'une « conformité » entre *devoir-être* et *ne pas pouvoir ne pas être*. Or comment justifier, de prime abord, la mise en rapport du terme proposé (*nécessité*) et la conformité en question ? Ensuite, comment expliquer cette conformité, si elle existe ? S'il s'agit de simples intuitions, on pourrait les déclarer telles. Greimas pense éviter ces questions en traitant les valeurs et les constellations comme autant d'opérations imposées par le caractère axiomatique du métalangage sémiotique, qui doit constituer un ensemble autonome et immanen[2]. C'est là malheureusement une attitude qui contribue à fermer ce que le projet déclarait vouloir ouvrir : une analyse du *sens* modal. Il est évidemment absurde de dire que les valeurs des expressions *devoir-être* et *ne pas pouvoir ne pas être* sont « conformes » *par définition*. Si conformité il y a, le sens de ces expressions syntaxiques est *empiriquement* identique sous l'angle de *la sémantique dynamique qu'elles signifient*. On ne décrit pas la réalité du sens modal par des définitions, mais par des observations. Et en général, la définition n'est évidemment pas descriptive.

Il faudra reconsidérer l'essentiel de l'analyse modale dans cette perspective critique. L'originalité de l'approche de Greimas consiste à centrer l'attention sur deux verbes français, *pouvoir* et *devoir*, sur les effets de la *négation* sur leurs constructions, et sur le phénomène, à vrai dire, étrange, de certaines équivalences sémantiques qui apparaissent lorsqu'on les compare. Voici deux graphes essentiels pris dans le *Dictionnaire* (287), les carrés sur *devoir-être* et sur *devoir-faire,* munis de leurs formules conformes utilisant le verbe *pouvoir* :

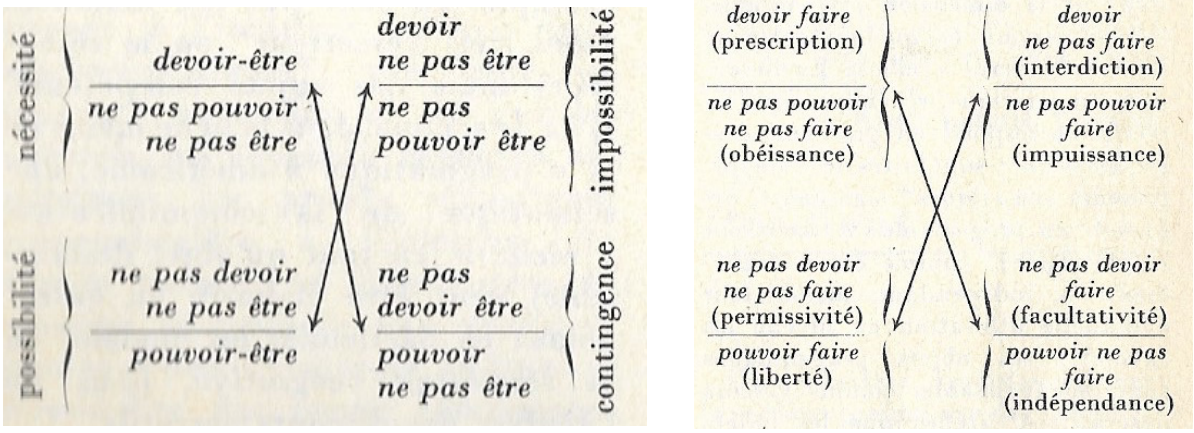


Fig. 1

Il s'agit bien de nos conformités ; mais la raison de leur existence n'est ni cherchée ni trouvée. Au lieu de s'interroger sur ce qui permet de construire ces carrés sémiotiques, les

[1] La conclusion (91) rappelle que « [l]e besoin, ressenti depuis longtemps, d'introduire et d'expliciter la composante modale d'une grammaire discursive à venir est à l'origine de ce texte... ». La question est de savoir si une telle grammaire discursive peut se passer de la perspective sémantique et peut se réduire à une syntaxe de « prédicats ».

[2] Cette approche veut bâtir une sémiotique hypothético-déductive et « axiomatique » entre guillemets, procédant par définitions à partir de ses indéfinissables, comme si elle constituait un véritable système axiomatique au sens logique. Voir l'entrée Modalité de Greimas et Courtés (1979). Sous l'entrée *pouvoir*, on lit, sans surprise : « Concept indéfinissable, il est néanmoins susceptible d'être inter-défini dans un système de valeurs modales choisi et postulé axiomatiquement. » L'épistémologie greimassienne est clairement, à l'instar de celle de sa source d'inspiration primordiale, Louis Hjelmslev, importée de l'empirisme logique du Cercle de Vienne. Dans l'empirisme logique on considérait que les sciences étaient des systèmes axiomatiques.

auteurs se limitent à en dériver des effets sémantiques couverts par des termes (*nécessité*, etc.), comme si la syntaxe devait ou pouvait définir le sens de ces termes.

Toutes les formules impliquées sont des variantes de la formule générique :

Sujet (ne pas) pouvoir / devoir (ne pas) faire / être X

Et voici maintenant deux faux carrés construits en calquant ceux de *devoir* sur les variations de *pouvoir* (*ibid*., 286-287) :

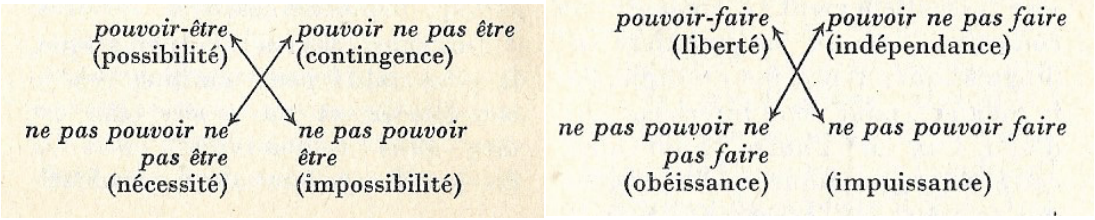


Fig. 2

Ce sont bien des faux carrés. Le *pouvoir-être* ne s'oppose pas par contrariété au *pouvoir ne pas être*, et le *pouvoir-faire* ne s'oppose pas par contrariété au *pouvoir ne pas faire*, puisque la sémantique de ces bi-prédicatifs de *pouvoir* fait que ce que le sujet peut être ou faire, il peut également *ne pas* l'être ou le faire. Ce sont les subcontraires, dans ces graphes, qui sont les véritables contraires sémantiques (nécessité vs. Impossibilité ; obéissance vs. impuissance). Résultat : on ne peut pas analyser *devoir* et *pouvoir* de la même manière, même si leur syntaxe négationnelle semble à première vue être identique. Pourquoi ? Parce qu'une syntaxe des négations n'est pas une sémantique des négations. On se demande comment une erreur de cette taille a pu échapper aux auteurs de cette « sémiotique modale »[3].

En revanche, les conformités montrent bien qu'il faut analyser les formes de *devoir* et de *pouvoir* ensemble. Ces formes apparaissent en effet souvent ensemble dans nos phrases. On peut considérer des exemples comme ceux-ci :

(1) Je ne peux pas venir, parce que je dois m'occuper de mon chien.
(2) Je ne peux pas ne pas venir, parce que je dois présider la séance.
(3) Je peux choisir de ne pas venir, rien ne m'y oblige.
(4) *Voici 20 aliments que tu peux manger à jeun et ceux que tu ne dois pas.* [Trouvé sur Internet].

Dans les quatre cas, la partie *pouvoir* et la partie *devoir* sont reliées par un rapport de causalité. Un *devoir* bloque un *pouvoir* (1). Un *devoir* bloque un *ne pas pouvoir* (2). Une absence de *devoir* ouvre un *pouvoir* (3). Un *devoir-ne-pas-faire*, exprimé par le *ne-pas-devoir-faire* (!)[4], bloque un *pouvoir-faire* (4).

Les deux valeurs fortes de *devoir*, l'obligation et l'interdiction, affectent donc les trois valeurs de *pouvoir*, la possibilité (*pouvoir* et *pouvoir ne pas*), l'impossibilité (*ne pas pouvoir*),

[3] Les entrées, dues à un ensemble d'auteurs n'incluant pas ceux du premier volume, dans le tome 2 du *Dictionnaire* (1986) continuent dans la veine de production de carrés modaux, sans remarquer ni commenter les problèmes des carrés du tome 1.

[4] La grammaire de la négation ne fonctionne pas de la même manière pour *pouvoir* et pour *devoir*. En général, la négation simple avec *devoir* exprime une interdiction et non pas une absence de *devoir*. Avec *pouvoir*, elle exprime une absence de *pouvoir*. Le verbe *devoir* n'admet pas la double négation (sauf chez Greimas), alors que *pouvoir* l'admet et y attribue le sens d'une obligation. Que le verbe régi par le verbe modal soit un *faire* ou un *être*-x ne change rien à cette différence, ou à la différence générale entre les syntaxes négationnelles des deux verbes modaux français.

la nécessité (*ne pas pouvoir ne pas*). La troisième valeur de *devoir*, à savoir son absence, est normalement conceptualisée et exprimée comme une obligation qui disparaît (*cf*. 3).

Plutôt que d'une « conformité », il s'agit ici à chaque fois de deux aspects de la même situation : la conjoncture *pouvoir* est unilatéralement déterminée par la conjoncture *devoir*. Ce que l'on peut faire dépend de ce que l'on doit faire ou ne pas faire ; c'est une évidence phénoménologique triviale, mais un fait modal de la vie qu'il nous reste à analyser.

Dans son livre de 1990, Eve Sweetser propose de voir la modalité toute entière comme l'effet d'une métaphore dont l'image-source serait la représentation physique d'un objet mobile qui suit un trajet. Si une force pousse l'objet à se mouvoir, cette force incarne le *devoir-bouger* de l'objet ; si un obstacle fait barrière au mouvement de l'objet, il constitue donc une force antagoniste, un devoir-ne-pas-bouger. Le conflit entre ces deux forces dans le scénario physique détermine le *pouvoir-bouger* de l'objet. En anglais, on peut décrire de tels scénarios physiques par les verbes modaux *must* et *can*, entre autres (*may, shall, have to, ought to*), et Sweetser parle alors de *root modality,* ce qui correspond à la catégorie de la modalité aléthique chez Greimas. *I can run and I can hop*... Elle explique que la modalité *déontique*, exprimant des normes sociales, plus abstraites que les forces physiques, se constitue par une projection métaphorique de l'image physique sur les faits sociaux. De manière semblable, la modalité *épistémique* se constitue par une projection métaphorique sur les faits mentaux, où les « forces » sont des arguments et les « barrières » sont des contre-arguments, et où la conclusion correspond ainsi à l'état potentiel de l'objet, qui bouge (victoire de l'argument) ou ne bouge pas (défaite de l'argument devant les contre-arguments). La métaphore, explique-t-elle, s'étend jusqu'au domaine des actes langagiers. Ainsi, l'impératif correspond à l'imposition d'un *devoir-faire* sans autre contexte que l'autorité de celui qui parle. Une phrase mentionnant ce que la deuxième personne *peut faire*, peut exprimer une permission. Les modalités déontique, épistémique, illocutoire, seraient toutes des résultats de projections métaphoriques opérant à partir d'une dynamique de forces et de barrières au niveau physique. C'est là bien sûr une hypothèse qui trahit sa base philosophique dans l'empirisme physicaliste ; la pensée est censée émaner de l'expérience corporelle du monde physique, et l'abstraction serait expliquée par le transfert métaphorique. Or, les expériences sociales et illocutoires semblent plutôt précéder celles des rapports de causalité et de dynamique dans le monde physique chez l'enfant, comme chez les adultes. Et l'idée selon laquelle l'abstraction s'explique par la métaphore est intenable ; la métaphore peut expliquer certaines figures de pensée migratoires dans des domaines déjà créés, mais ne peut guère créer des domaines, « abstraits » ou non.

Néanmoins, le schéma des forces et des barrières que Sweetser propose, et qui n'est pas nécessairement métaphorique, puisque les schémas sous-tendent toutes les constructions imaginaires ou perceptives, est particulièrement intéressant dans notre contexte. Il permet en effet de représenter les déterminations *devoir –> pouvoir* dans une même structure dynamique qui nous donne accès à ce que la syntaxe de Greimas ne pouvait pas saisir : la sémantique dynamique de la modalité. Le diagramme que Sweetser propose (60) pour évoquer le schéma de *may* montre une barrière potentielle qui n'est donc pas actuellement en train de couper la route à l'entité en mouvement. Ce schéma simple correspond donc par exemple à la phrase anglaise « You may pass », qui dans le domaine illocutoire réalise une permission.

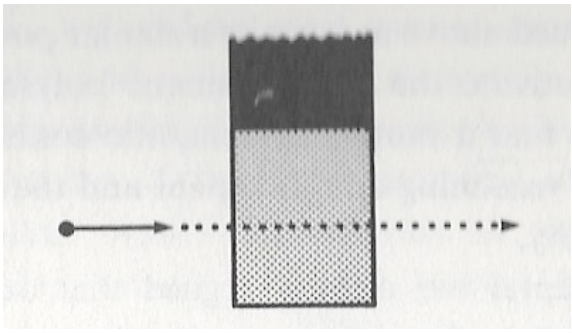


Fig. 3

La négation serait ici représentée par une barrière effectivement opposée au trajet. Elle couperait le *pouvoir*-passer et en ferait un *ne pas pouvoir* passer, éventuellement une inversion du chemin :

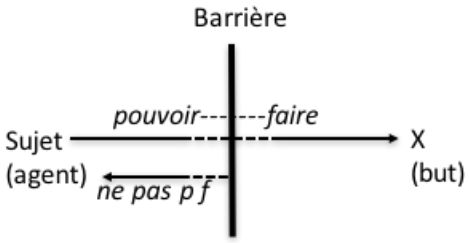


Fig. 4

Sweetser propose pour *must* l'introduction d'une force qui propulse l'entité mobile, notre *sujet*, vers l'avant. Nous avons cependant des raisons de penser que le fait de *devoir* faire quelque chose (Y) implique, pour le sujet concerné, l'impossibilité de faire autre chose (X), où le projet X est une alternative préférée (qui peut être vide ou spécifiable). Dans ce cas, le schéma peut en rendre compte au prix d'une élaboration minimale, à savoir l'idée de la nécessité comme déviation, ou déclinaison :

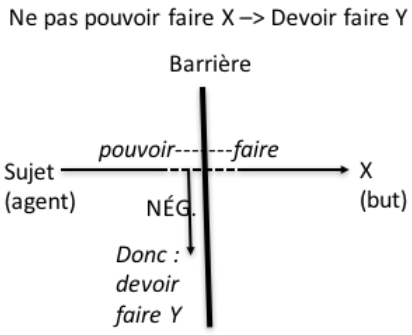


Fig. 5

Cette version rend directement compte du sens schématique de la phrase (1 : non-X comme excuse de Y), *supra*. Il décrit également celui de (2), si nous interprétons le projet X comme le fait de *ne pas* venir et Y comme celui de venir ; la barrière déclenchant *ne pas pouvoir ne pas* venir, donc le devoir-Y, est ici un autre *devoir* excluant son projet préféré, celui de ne pas

venir : il a promis[5] de présider la séance. Dans le cas de (3), la barrière se lève, et le sujet a le choix entre X et non-X. Finalement, dans (4), comme dans la scène biblique d'Eden, la barrière s'ouvre pour certains objets X et se ferme pour d'autres objets X', où X et X', qui ainsi s'excluent mutuellement, se trouvent du même côté de la barrière.[6] Le projet Y consiste à manger des choses en dehors des deux listes, ou à ne rien manger. La transgression serait, pour le sujet, de forcer la barrière et donc de manger le fruit interdit, X', en acquérant un surplus de force motrice permettant de vaincre la résistance de la barrière, ou bien en affaiblissant celle-ci.

Quel est le statut de ces schémas ? Ils n'ont pas à être motivés par la métaphore, puisque le sens des phrases non-métaphoriques en dépend de la même manière. Nous pouvons stipuler que ce sont des formations sémantiques topologiques que des constellations de lexèmes et de morphèmes recrutent *dans la pensée*, phrase par phrase[7]. La dimension linguistique d'un schéma est celle de la phrase, ou plus exactement de la partie syntaxiquement dominante de la phrase que la linguistique cognitive appelle la *construction*. Il y aurait ainsi des *constructions modales*, par exemple :

(5) *J'ai donc dû m'abstenir* au cours du vote de mon propre avis, Monsieur le Président. [Collins]

Le schéma s'applique à la première partie de la phrase, qui contient la construction modale – un *devoir ne pas faire* motivé par un *ne pas pouvoir faire autrement* (anaphoriquement donné par l'adverbe causatif *donc*). Le reste de la phrase s'appuie sur cette construction et y ajoute un vocatif final.

Le schéma de la Fig. 5 est une topologie parmi bien d'autres, qui circulent entre la pensée et le langage ; mais il est particulièrement intéressant, parce qu'il nous informe sur le rapport intrinsèque entre modalité, négation et conditionnalité. Or, pour explorer ces perspectives, il faut développer le modèle graphique du schéma de façon à ce qu'il les rende accessibles. C'est à cela que sert la mathématisation, quand elle est possible. En 1983, encouragé par la thèse de Jean Petitot (1982), René Thom publia un article (dans lequel il traduisait le carré sémiotique de Greimas en topologie catastrophiste, à savoir en *cusp*. L'article fut mal compris, je pense, car la mathématisation du carré en boucle débouchait, après l'exposé supplémentaire du papillon et de l'ombilic elliptique, de la prégnance et de la saillance, sur... la boucle de départ.

En revanche, si l'on transfère les concepts schématiques proposées par Sweetser sur la topologie thomienne, en interprétant cette fois-ci les minima comme des états stables possibles pour un système mobile et les maxima comme des barrières, c'est-à-dire les minima comme des attracteurs et les maxima comme des répulseurs, on arrive à développer une version dynamique du carré sémiotique (et d'autres scénarios). Le sujet (*supra*), le système modalisé, ou l'objet-valeur (Greimas et Thom), circule entre des états séparés par des barrières qui peuvent s'affaiblir ou être surmontées par des systèmes suffisamment énergiques. Dans la topologie binaire du cusp, dont le potentiel est : $y = x^4 + ax^2 + bx$, un puits X de référence est choisi, de sorte que S (sujet/système) peut se trouver dans X ou dans le puits non-X : conjoncture de *pouvoir-être/faire* et de *possibilité* ; si non-X lui devient inaccessible, X(S) devient *nécessaire* (*devoir*-être/faire) ; et si c'est inversement X(S) qui devient inaccessible, il illustre *l'impossible* (ne pas *pouvoir* être/faire).

[5] La promesse est un se-faire-devoir-faire, une auto-obligation, qui entre dans la logique des échanges conditionnels : *si tu me..., alors je te...*

[6] Le principe de la différence (Saussure), de la contrariété (Greimas), de l'opposition distinctive (Jakobson), s'établit dynamiquement à partir du schéma de notre exemple (4).

[7] La pensée informe le langage en y prêtant ses *topologies*. C'est par les topologies cognitives, y compris les schémas modaux, que nous pensons, et c'est en les reprenant à l'aide des mots que nous parlons. Cette idée est directement inspirée du philosophe mathématicien René Thom, dont il sera question dans ce qui suit.

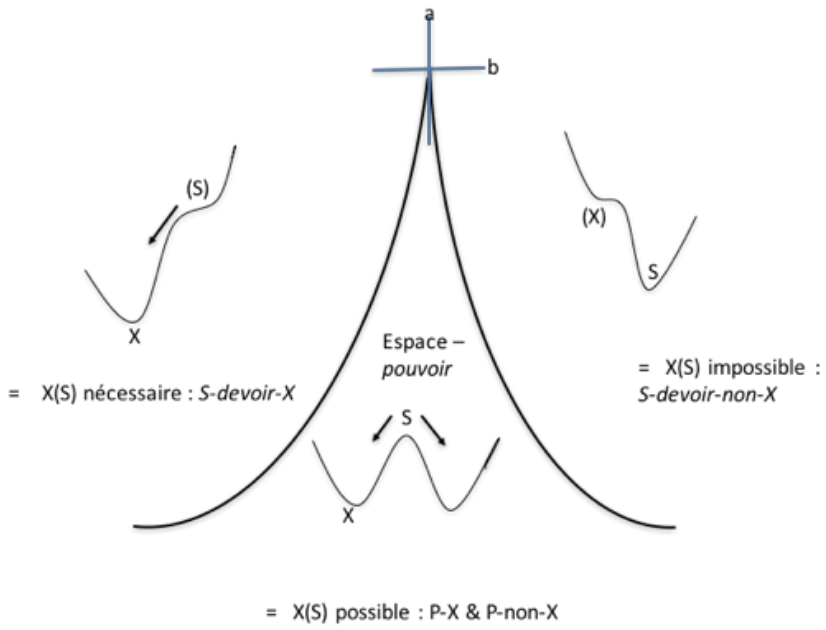


Fig. 6

Il faut maintenant distinguer deux types de négations : la *négation positionnelle* – *non*-X(S) – comme dans la phrase disjonctive : « Non, Pierre n'est pas à la maison », et la *négation modale*, qui s'applique au verbe *pouvoir*, comme dans la phrase : « Non, je ne peux pas ! ». Le verbe *devoir* interprète toujours la négation comme positionnelle ; c'est ce qui explique qu'il produit deux valeurs fortes : *nécessité / obligation* (contrainte) et *impossibilité/interdiction* (privation), alors que *pouvoir* accepte à la fois la négation positionnelle et la négation modale, ce qui produit les quatre valeurs que nous avons vues. Dans le graphe suivant, les deux flèches rouges marquent les négations modales :

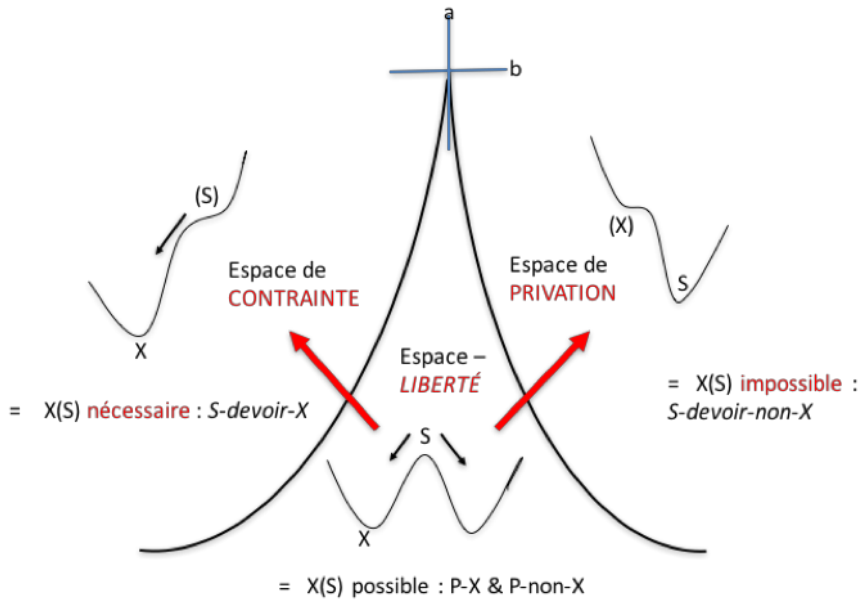


Fig. 7

Maintenant, nous pouvons développer une modélisation de la *conditionnalité*, cette figure de la logique naturelle qui domine toute pensée spontanée : *si p, alors (peut-être) q*. D'abord, la circonstance P est à situer dans un espace de liberté : p et non-p sont possibles. Si p devient le cas, alors dans une autre topologie isomorphe il y a une circonstance Q dans laquelle, si q était pensé comme possible, il devient maintenant nécessaire, et s'il était impossible, il devient possible, ou même nécessaire (par miracle !). *P modalise Q*. Cela se fait causalement, dans la mesure où p change la valeur de la variable de contrôle b dans la topologie de Q. Le sujet/système de l'une des catastrophes contrôle donc le sujet/système de l'autre. On dira, dans le langage des catastrophistes, que l'espace interne de la topologie Q est déterminé par des variables de contrôle elles-mêmes contrôlées par l'espace interne de la topologie P.

Ainsi, dans le carré dynamique de Greimas, l'*Objet* (la princesse) est contraint de quitter l'état E1 (Culture) pour être installé dans l'état E2 (Nature), « enlevé » par un actant du mal, un vilain Opposant (le dragon) ; ensuite l'Objet est ramené d'E2 à E1 par un Actant du bien, un héroïque Adjuvant (Saint Georges).[8] C'est cette version simplifiée de la légende de Saint Georges que Thom reprend dans sa préface à l'article sémiotique mentionné pour sa republication (p. 68). Il y aurait trois topologies, celle référentielle des états E1 et E2, celle de l'Actant vilain et celle de l'Actant héroïque, les deux dernières contrôlant la première à tour de rôle.

Or, la légende[9] s'avère être bien plus *conditionnelle* que cela, ce qui nous permet d'avancer. Wikipédia résume la légende ainsi :

> Un jour, [Georges de Lydda] Benjamins, traverse la ville de Silène dans la province romaine de Libye, sur son cheval blanc. La cité est terrorisée par un redoutable dragon qui dévore tous les animaux de la contrée et exige des habitants un tribut quotidien de deux jeunes gens tirés au sort. Georges arrive le jour où le sort tombe sur la fille du roi, au moment où celle-ci va être victime du monstre. Georges engage avec le dragon un combat acharné ; avec l'aide du Christ, et après un signe de croix, il le transperce de sa lance. La princesse est délivrée et le dragon la suit comme un chien fidèle jusqu'à la cité. Les habitants de la ville ayant accepté de se convertir au christianisme et de recevoir le baptême, Georges tue le dragon d'un coup de cimeterre car il les effrayait toujours, puis le cadavre de la bête est traîné hors des murs de la ville tiré par quatre bœufs.

Dans un premier contrat, si le roi accepte de nourrir le dragon, celui-ci, pour sa part, accepte de rester tranquille dans son lac. Le dragon, Actant 1, prend ainsi la princesse de Silène, Objet de valeur, et donc : A1 (E1 – O –> E2). Cela est dans le contrat, mais Silène risque une crise politique de succession. Dans la topologie modale du dragon, celui-ci *contraint* activement (par p) le roi, dans sa topologie de référence, à lui céder sa fille, ce qui relève de la *nécessité*. Il n'a pas d'alternative. Or, le chevalier Georges passe par hasard et réussit, d'ailleurs grâce à quelques tours de passe-passe et avec le concours de la princesse, à dompter le dragon. La topologie de Georges *contrôle* à son tour celle du dragon et y fait passer p à non-p, ce qui libère Silène.

Georges rend bien la princesse à Silène : A 2 (E2 – O –> E1) et propose de tuer le dragon, mais à une condition : le roi doit accepter de laisser George christianiser son peuple. Sinon, Georges, cruellement, relâchera le dragon. Le roi accepte la condition, et le dragon est tué. La contrainte modale exercée par Georges sur le roi rappelle celle exercée sur lui par le dragon ; or, c'est bien sûr la contrainte exercée par Georges sur le dragon qui rend possible sa contrainte exercée sur le roi. On a ainsi une cascade de contraintes modales où à chaque fois le destinataire perd sa liberté : d'abord Silène, ensuite le dragon, et finalement encore une fois Silène. On peut dire que Georges prend la place du dragon face à Silène : il ne lui demande pas de la nourriture mais exige qu'il perde sa liberté religieuse. Le réseau des contraintes

[8] Il faut bien comprendre que l'Objet (de valeur) qui circule dans les modèles greimassiens serait situé dans le programme X des modèles sweetseriens, où c'est le Sujet (actantiel) qui « bouge » selon sa condition modale.
[9] Le récit figure dans la *Legenda Aurea* de Jacques de Voragine (env. 1260).

modales peut se résumer comme trois instances de détermination, par lesquelles la liberté de l'un provoque la perte de celle de l'autre.

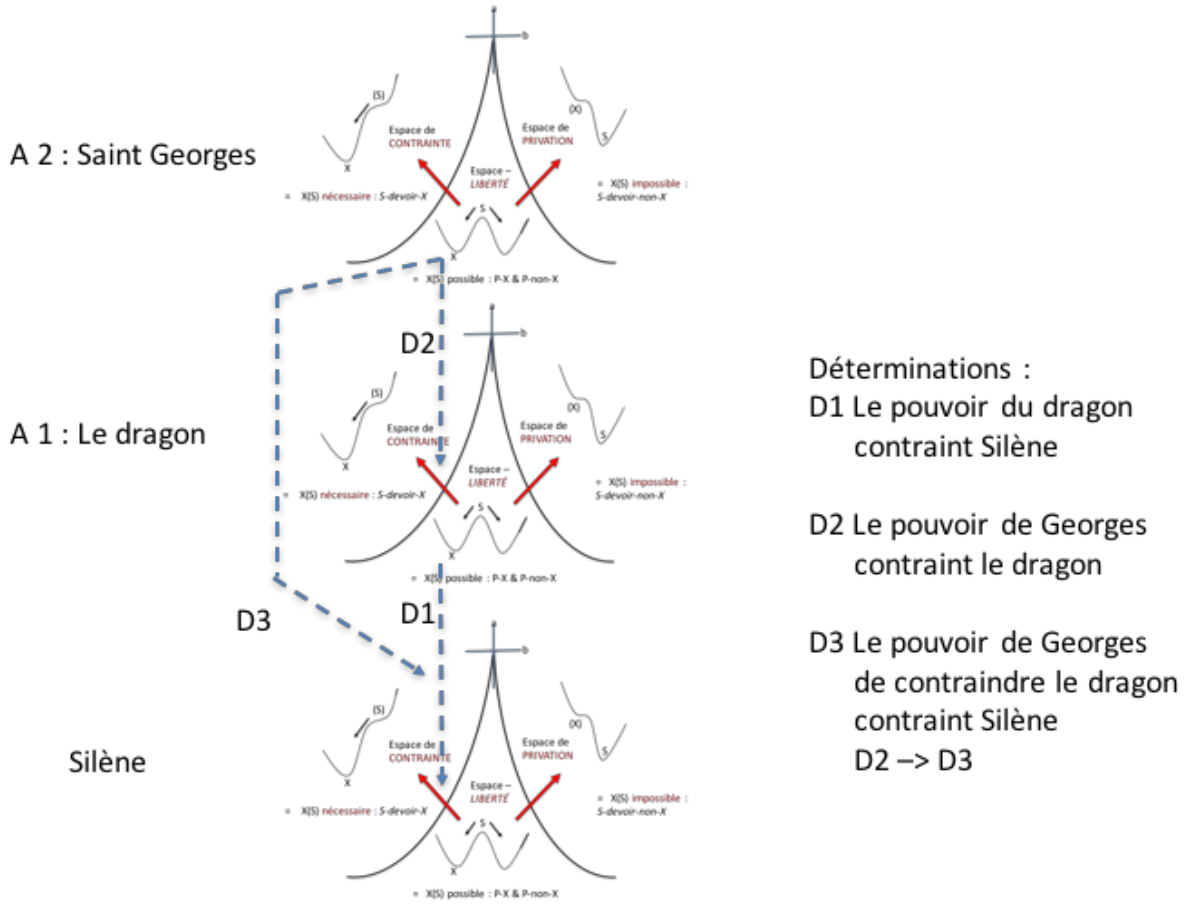


Fig. 8

Sous cette cascade de contraintes modales, l'objet de valeur et son trajet semblent avoir disparu ; or, la princesse de Silène avait subi D1 et avait donc dû quitter E1 (la ville) pour se retrouver dans E2 (le lac du dragon). Elle est ramenée à la ville par D2, mais c'est D3 qui la sauve définitivement. Cette analyse illustre donc l'avantage sémantique d'une lecture modale du sens narratif et social en général. Le sens de nos conceptualisations causales des faits de la nature n'est évidemment pas organisé de manière moins modale.

La mathématisation, ou ici plutôt l'application du principe selon lequel une topologie dynamique peut s'investir d'intuitions dynamiques en sémantique, nous aide à développer les modèles déjà établis. On ne mathématise pas pour justifier une analyse déjà établie ; dans le cas de la *modalité*, une application de la théorie des catastrophes a permis la reformulation du problème fondamental de son *sens*, problème posé par la sémiotique de Greimas, et elle a permis de montrer en quoi le modal constitue véritablement la charpente du sens. La boucle de la réversibilité objectale (décrite par le carré sémiotique), le principe même de différence catégorielle, ainsi que le fonctionnement de la négation et de la conditionnalité, sont des phénomènes modaux qui se trouvent à la base de toute formation conceptuelle structurant du sens. La théorie dynamique du sens modal est par conséquent une composante indispensable à toute sémiotique générale. Cette composante est également un aspect fondamental de la cognition humaine.

En 1995 Jacques Fontanille suggère dans une conférence, riche en détails et intéressante par son ouverture, que la sémiotique (française) est en train de vivre un « tournant modal », et

notamment que la nouvelle sémiotique des passions constituerait une sorte de superstructure par rapport à la détermination modale des sujets. Nous nous permettrons ici quelques remarques critiques au sujet de son article. Ainsi, il est évident qu'un sujet qui ne *peut* pas faire ou être ce qu'il *veut* faire ou être, risque de développer un profil de malheureux. Toujours est-il que ce sujet doit d'abord développer un *vouloir*-faire, ce qui présuppose une *image-but*, comme Fontanille l'appelle. Cet appendice psychologique devrait nous rappeler que l'analyse des états subjectifs sont indissociables de la psychologie humaine, et que la sémiotique, sur ce point, aurait intérêt à s'ouvrir encore plus à la recherche interdisciplinaire. En fait, le « tournant modal » annoncé ne semble pas ici affecter la conception toujours nominale, discontinuiste et syntaxique du traitement des modalités. Le modal serait encore défini syntaxiquement, comme le prédicat du prédicat[10]. Et la discontinuité du modal serait alors à opposer au continuisme du tensif et de l'aspectuel. Il est vrai que l'expression d'un état affectif peut être décrit en termes d'aspect et d'intensité, dans la mesure où il s'agit d'un processus. Il est sans doute vrai aussi que l'affectif réagit à la situation modale (et narrative) du sujet. Cependant, au lieu de proposer une simple addition des formules modales, tensives et aspectuelles pour caractériser un état « passionnel », en y ajoutant une nomenclature, dans un style d'exposition plutôt nominaliste, il serait peut-être préférable d'étudier l'articulation processuelle de ces dimensions en prenant en compte qu'il s'agit d'expériences humaines réellement vécues[11], même si l'on se limite à regarder leurs effets discursifs. Dans l'étude de l'affectif, la dimension sémiotique ne peut pas fructueusement être séparée des dimensions cognitives, psychologiques ou autres scientifiques s'occupant de ce domaine. Il est certes vrai que les états « passionnels » sont plus instables, nuancés, culturellement et circonstantiellement spécifiés que leur fondement modal, et qu'il est donc plus difficile, mais qu'il peut sans doute aussi paraître plus intéressant et pertinent, surtout en littérature, d'essayer d'en saisir la sémantique fine. On peut pourtant en donner un point de départ stable, en regardant cette fois *l'extension* des déterminations modales du sujet ; voici ainsi la formule « passionnelle » du *sujet heureux* : tout ce qu'il *doit* accomplir, il *veut* l'accomplir (mais il veut un peu plus que cela[12]) ; et tout ce qu'il *veut*, il le *peut* (mais il peut un peu plus que cela[13]) ; cette constellation doit valoir dans tous les domaines modaux, le déontique, l'aléthique, le mental, l'illocutoire (Fig. 7). Si les cercles d'extension se déplacent, ils créent des intersections ou même des exclusions mutuelles – autant de formes du *malheur* : problèmes, dilemmes, malaises de toutes sortes.

[10] Une conséquence de cette idée est de penser que le modal déréalise ; du fait que *vouloir*-faire n'est pas faire, on conclut que modaliser serait renvoyer l'événementiel à l'imaginaire. C'est une erreur sérieuse, dans la mesure où tout ce qui arrive relève du réel modalisé : on agit sous la contrainte, en toute liberté, par impulsion arbitraire, et ainsi de suite.

[11] Certes, on peut décrire la toux dans une crise d'asthme comme un *ne pas pouvoir ne pas* faire (f = tousser) et en même temps un *ne pas pouvoir* faire (f = respirer normalement), un cas de *nécessité* + *impossibilité*, mais ce nominalisme sec et presque tautologique ne ressemble guère à une tentative de comprendre ce que l'on sent ou pense dans une telle circonstance.

[12] Dans le contexte dynamique, *vouloir X* correspond au fait d'être sensible à un attracteur X.

[13] Le *pouvoir*-accomplir inclut ici le *savoir*-accomplir, bien entendu.

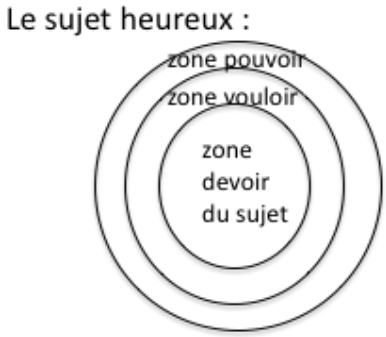


Fig. 7

En topologie, on dirait que le sujet subit un ensemble de contraintes qui constitue l'intégralité de son *devoir*-accomplir ; le *non-pouvoir* qui crée ce noyau modal comprend *a minima* sa condition d'être vivant, par exemple le fait de ne pas pouvoir vivre sans manger, dormir, respirer. L'ensemble de ce qu'il *veut* et *peut* accomplir sans *devoir* l'accomplir définit son « loisir », si l'on veut. L'ensemble de ce qu'il *peut* mais ne *veut* pas accomplir (c'est-à-dire faire ou être) constitue son « pouvoir » au sens fort, la réserve de ce qu'il fera quand même si l'envie lui en prend, ou s'il y est contraint. Finalement, il faut ajouter que la distinction s'impose entre le *vouloir fort* qui veut « absolument » (sans devoir) et le *vouloir faible* qui acquiesce simplement, lorsqu'il s'agit d'accomplir ce qu'une contrainte demande (vouloir et devoir la même chose). Cette distinction s'ensuit du tableau. Il serait artificiel de séparer l'affectivité discursive de l'affectivité vécue, comme il serait artificiel de ne considérer la modalité, qui s'exprime dans le langage, que du point de vue de la grammaire ; le sens est une réalité humaine dont la complexité dynamique dépasse largement ce qui se dit – le discours est une fenêtre parmi bien d'autres donnant sur cette complexité. La modélisation dynamique ne peut pas se limiter à combiner des mots.

Références bibliographiques

BRANDT, Per Aage (1992), *La charpente modale du sens. Pour une sémio-linguistique morphogénétique et dynamique*, Amsterdam, Benjamins,

— (1994), *Dynamiques du sens*, Aarhus, Presses Universitaires.

FONTANILLE, Jacques (1995), « Le tournant modal en sémiotique », *Organon*, Porto Alegre, Université Fédérale du Rio Grande do Sul.

SWEETSER, Eve (1990), *From etymology to pragmatics. Metaphorical and cultural aspects of semantic structure*, (Voir le compte-rendu de P. Aa. Brandt dans *Journal of Pragmatics* 25.2, 281-293, 1996).

PETITOT, Jean, (1985a), *Pour un schématisme de la Structure : de quelques implications sémiotiques de la théorie des catastrophes*, Thèse, EHESS.

— (1985b), *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.

THOM, René (1983), « Structures cycliques en sémiotique », *Actes sémiotiques*, vol. V, 47-48. Texte repris dans la partie *Sémiologie* du livre de René Thom paru en 1990, *Apologie du logos*, Paris, Hachette, pp. 66-91.

Penser les intensités des signes
Le devenir des structures
entre philosophie et anthropologie sémiotique

Antonino BONDÌ
LIAS-IMM/EHESS (Paris)
PIASt (Varsovie)[1]

Aujourd'hui, l'héritage structuraliste ne se présente plus, aux yeux des historiens des idées, comme un bloc de principes et de critères reconnaissables de façon simple. Une définition *au singulier* du structuralisme apparaîtrait à l'ère actuelle prétentieuse et réductrice. Mieux vaudrait, semble-t-il, envisager l'*archipel structuraliste* comme un ensemble varié – et variable – de thématiques et de tendances plus ou moins convergentes, une telle convergence ayant eu lieu autour de certains nœuds spécifiques ou de problèmes épistémologiques, dont le trait commun est la portée parfois très générale dans l'analyse des comportements symboliques humains.

L'un de ces thèmes, dont la teneur peut apparaître plutôt spéculative, est celui de l'altération ou de l'*altérabilité* incessante du sens. Il s'agit d'un thème qui s'est imposé de façon incontestable dans le domaine des sciences du langage, et plus largement dans les méditations philosophiques sur l'homme en tant qu'animal symbolique. De son côté, la sémiotique s'est toujours intéressée au thème de la variation, par le biais d'une attention particulière conférée au *devenir des formes* et à l'*avènement conjoint des formes et des sujets*. Pas de formes sans sujets, qui les reprennent et constituent dans une dynamique sémiogénétique constante et en altération perpétuelle (Visetti & Piotrowski 2015 ; Bondì 2016b) ; pas de sujets sans formes, façonnées et modalisées dans les arènes interactionnelles et plus généralement sémiopragmatiques, dont le façonnement produit et invente constamment des nouvelles formes de subjectivités.

Ce texte vise à explorer le champ problématique lié au concept de variation ; de ce fait, l'allure du parcours pourrait sembler quelque peu vagabonde. Sur le plan de l'histoire des idées et sur celui de la reconstruction épistémologique des concepts, nous sacrifierons les exigences de complétude et de précision, ainsi que les connexions disciplinaires et thématiques, en faveur d'une stratégie d'argumentation qui relève du registre de l'évocation et de l'illustration. En fait, il nous semble ici plus intéressant d'évoquer et d'illustrer de façon délibérément erratique la présence de ce thème dans le champ des structuralismes. Une telle évocation permettra tout d'abord de souligner la constance et la pertinence du problème de l'altération du sens, chez des auteurs divers et au sein de configurations théoriques très hétérogènes. Mais dans un deuxième temps, ce procédé argumentatif permettra de mieux mettre à jour les finalités et les véritables enjeux de notre contribution, à savoir mener une réflexion sur *les devenirs* du concept de structure et les *héritages* qu'il produit, ses métamorphoses conceptuelles et même les apports théoriques, descriptifs et épistémologiques laissés à sa postérité. Donc, au lieu d'un bilan prétendument exhaustif, nous préférons d'abord raconter *l'obsession* structuraliste pour le thème de l'altération incessante des formes et des rencontres entre formes-signes et sujets. Il s'agira de montrer quelles sont, à nos yeux, les lignes et les directions de recherche récentes les plus fécondes.

[1] L'auteur remercie le Polish Institute of Advanced Studies de Varsovie pour son accueil et également LabEx ASLAN de l'Université de Lyon pour son soutien.

Pour justifier notre nécessité d'attestation, il serait suffisant de remonter aux toutes premières pages de *Du Sens*. Dans cet ouvrage célèbre, Greimas affirme que l'apparaître du sens – le fait de sa manifestation aux yeux des êtres humains en tant que producteurs des sémioses – ne peut avoir lieu que par la *transformation du sens* lui-même. Dès lors, les deux garanties épistémologiques d'un régime d'apparition qui est intrinsèquement métamorphique sont d'une part l'agencement syntagmatique et de l'autre la structuration et la thésaurisation sémantique profonde.

Mais remontons plus en arrière et souvenons-nous de l'inquiétude profonde manifestée par Ferdinand de Saussure, à l'époque où le structuralisme n'avait pas encore été formalisé. Dès ses premières recherches, le linguiste suisse comprend que le thème de l'altération – et la notion de *différence* qu'il lui associait – représente pour la linguistique à la fois un véritable piège et un défi incontournable, aussi bien d'un point de vue spéculatif que plus strictement épistémologique et descriptif.

En effet, les tensions entre *parole* et *langue* constituent pour Saussure une espèce de caisse de résonance fondamentale, qu'il faut creuser afin de mettre en valeur la nature paradoxale de tout phénomène de sens. Alors que la *parole* semble relever du domaine des exécutions à chaque fois non reproductibles et singulières, la langue serait au contraire un lieu théorique en mesure d'être objectivé et, de ce fait, pouvant assumer au rang d'*objet* de l'enquête sémiolinguistique. De ce point de vue, la variation semblerait n'affecter que la *parole*. Cependant, Saussure remarque que des pressions sociales et historiques s'exercent sans arrêt également sur les langues : tout en gardant des statuts épistémologiques hétérogènes, voire incompatibles, *parole* et *langue* se retrouvent originairement hantées par la variation. On pourrait dire, de façon peut-être plus subtile, que *langue* et *parole* sont traversées par des fluctuations qui affectent en même temps la production en acte de performances langagières, les modes et les formes de dépôt expressif et sémantique, ainsi que les formations garantissant la connaissance langagière. Dans le *Cours de Linguistique Générale*, Saussure définit la langue de manière explicitement double : d'une part elle est une construction épistémologique dont la finalité est la généralisation propre de la connaissance linguistique ; d'autre part la langue ne peut être cantonnée à sa définition épistémologique, mais doit être comprise comme un *objet sémiologique* à part entière et par conséquent elle acquiert le statut d'objet sémiologique de nature intrinsèquement *historique*.

Dès lors, comme l'a montré Patrice Maniglier (Maniglier 2006), la plus remarquable des propriétés sémiologiques des signes linguistiques est le fait d'être soumis à un régime ontologique de changement constitutif, de multiplicité et de variabilité.

1. Singularité des *structures*, épaisseur et profondeur des *signes*

En prolongeant le paradoxe saussurien brièvement esquissé ci-dessus, on pourrait en conclure qu'il ne serait pas impossible d'affirmer que *langue* et *parole*, en tant qu'elles sont hantées par le spectre de la variation qui les affecte différemment, se caractérisent par une tendance à *devenir un*, ou autrement dit, à se *singulariser.* Qu'entendons-nous par cela ? Pour répondre à cette question et comprendre ce que veut dire *se singulariser* dans le cas des structures ou des sphères de la culture, il faut changer de perspective et tourner un instant le regard ailleurs.

Réfléchir sur le sens de la *singularisation* implique dès le départ une considération non seulement épistémologique et descriptive à propos des tensions *langue/parole*, mais aussi une méditation éthique et politique autour de la différence et de la différenciation plus largement *culturelle* et *sémiotique* – différence et différenciation étant deux notions apparentées à la variation. Dans ce cadre, je voudrais rappeler quelques remarques proposées à ce propos par le sinologue François Jullien (Jullien 2009). Dans ses études sur les rapports entre la culture

européenne et la culture chinoise, Jullien dénonce les nombreux pièges d'ordre conceptuel et de positionnement théorique que l'on peut rencontrer dès que l'on aborde le thème de la diversité culturelle. En particulier, il focalise son attention sur les approches qui analysent et décrivent la diversité culturelle en termes exclusifs de *différences pures*. Toute position relativiste en anthropologie – au moins historiquement – relève d'une telle démarche épistémologique. Pour Jullien, ce type de regard risque de concevoir un système culturel ou sémiotique en tant qu'univers homogène, replié sur soi-même. Une définition des cultures par *différence* produira la conviction que les univers culturels divers sont à concevoir nécessairement comme hétérogènes entre eux. Dès lors, une relation d'hétérogénéité pure s'établissant entre des univers culturels divers, elle ne peut que donner lieu au constat d'une incommensurabilité entre les deux systèmes observés.

Or, contre cette idée, la sémiotique a de son côté répété inlassablement que ce genre de propositions n'est pas en mesure de répondre aux problèmes de circulation intersémiotique et de traduction inter-sémantique, ni aux problèmes de transfert de sens et de remédiations environnementales. Une perspective *différentialiste* – fortement relativiste et sceptique sous le profil épistémologique – certes a eu le mérite d'avoir valorisé la différence et la variation continuelle des formes et des champs d'expérience sémiotique possible. Néanmoins, elle conforté la conception dominante de la différence comme seul moteur – et originaire – des systèmes, en ouvrant ainsi la porte à l'idée d'un système auto-fondateur ou autosuffisant, cette idée d'auto-fondation n'étant pas à confondre avec la notion d'autopoïèse. Cette conception de l'auto-fondation a défini de façon certes appropriée le caractère négatif et oppositif des formes et des signes à l'intérieur de tout système symbolique. Pourtant, elle demeure fallacieuse, car, comme Jullien l'a remarqué, ses failles apparaissent dès qu'elle fonde l'analyse de la diversité et de la différence entre les cultures, en dépit des processus à l'œuvre *dans la formation même* des cultures :

> La *différence* renvoie à l'identité comme à son contraire et, par suite, à la revendication identitaire (…). Considérer la diversité des cultures à partir de leur différences conduit en effet à leur attribuer des traits spécifiques et les referme chacune sur une unité de principe, dont on constate aussitôt combien elle est hasardeuse. Car on sait que toute culture est plurielle autant qu'elle est singulière et qu'elle ne cesse elle-même de muter ; qu'elle est portée à la fois à s'homogénéiser et à s'hétérogénéiser, à se désidentifier comme à se réidentifier, à se conformer mais aussi à résister : à s'imposer en culture dominante mais, du coup, à susciter contre elle de la dissidence. Officielle et *underground* : du culturel ne se déploie toujours, et ne s'active, qu'entre les deux (Jullien 2009, 30).

N'étant pas intéressé à une restitution du thème de la variation et des formes multiples qu'il a pris dans l'histoire des idées, Jullien œuvre pour une démarche qui rend possible d'envisager les rapports dialectiques que les cultures entretiennent. Il s'agit d'une perspective que vise à mettre à jour les relations entre formes et champs d'actualisation des formes-signes, la variabilité de ces formes (variations diachroniques, géographiques, etc.), et les modalités d'organisation au sein des systèmes. En reprenant les termes que nous avons employés plus haut, cette démarche focalise les tensions entre *la parole* comme événement et la *langue* comme lieu toujours *entre-visible* dans l'exercice de la *parole*, dotée d'une *stabilité changeante*. Par conséquent, c'est en vertu de cette raison que Jullien pense en termes *d'écarts* et non pas en termes de simple variation ou de différence. En observant les diverses cultures, écrit-il, « l'écart promeut un point de vue qui est, non plus d'identification, mais, je dirais, d'*exploration* : il envisage jusqu'où peuvent se déployer divers possibles et quels embranchements sont discernables dans la pensée » (Jullien 2009, 30).

Si l'on accepte de suivre ces indications, il devient possible de reconfigurer le thème de la variation et de le redéfinir comme thème phénoménologique premier. Il vise à comprendre une double dynamique de tensions :

i) les tensions entre *instabilité des formes* et *déterminabilité perceptive* des unités ;
ii) les tensions entre *généralité de l'activité de langage* et *singularité des physionomies expressives* de l'autre côté.

On pourrait pousser la réflexion encore un peu et avancer la suggestion, peut-être plus radicale, selon laquelle l'histoire entière de l'entreprise structurale (et structuraliste) est traversée par cette double tension ou par cette aporie constitutive, comme la nommait jadis Jean Petitot dans *Morphogenèse du sens* (Petitot-Cocorda 1985). Il s'agit d'une une tension au cœur de la pensée de la structure et de la configuration, de la différence et de la *différenciation*.

En effet, l'importance du thème de la variation dans l'histoire des théories linguistiques s'est toujours manifestée par une sorte de *symptomatologie négative* propre aux concepts de signe et de structure : un refoulement des dimensions du flot du parler ou du flux de la parole, une mise à distance de l'énergétique de la valeur, et un oubli des modalités de préhension possible que les formes-signes réalisent dans l'expérience. Dans son ouvrage *Discours, Figure*, paru en 1971, le philosophe Jean-François Lyotard discutait de manière critique le concept de signe linguistique. Il remarquait que la formulation héritée d'une certaine lecture structuraliste du *CLG* était problématique et ne tenait pas suffisamment compte de la véritable complexité du signe, qui s'avère d'abord *énergétique* et *rythmique*. Lyotard suggérait d'envisager cette complexité en termes d'*épaisseur du signe* :

> Si nous voulons persister à parler de *signe* linguistique, il est nécessaire que nous établissions que dans l'une ou dans l'autre de ces dimensions ou dans les deux, on trouve l'épaisseur ou la différence ou la force de renvoi à autre chose, qui constitue le signe (Lyotard 1971, 78).

La compréhension de ce qu'est un signe demande la reconstruction des dynamiques d'émergence de ce qui *fait sens* pour les acteurs sociaux, ou, autrement dit, de ses effets de production discursive. Pour Lyotard, le signe est quelque chose d'intrinsèquement multidimensionnel et productif, dont les dimensions principales sont la temporalité et la rythmicité. Le signe est dès le début rattaché à une *expressivité*, à savoir l'ensemble des relations à la fois perceptives, cognitives ou affectives avec le monde. Comprendre telle expressivité veut dire faire ressortir et valoriser l'*ancrage* de l'expérience sémiotique dans celle du monde. Il s'agit d'un enjeu considérable, parce que pour Lyotard le signe linguistique saussurien possède la *vertu du langage* dont avait déjà parlé Merleau-Ponty : dans nos expériences de locuteurs, le rapport entre signifiant et signifié est immédiat plutôt qu'arbitraire, car dans l'opération de dénomination, on voit comment le signifiant s'efface au bénéfice du signifié, et pourquoi ils ne sont dissociables que « sous le scalpel du linguiste » (Blinov 2015, 57). Cet effacement permet au signe linguistique de se dissimuler et de donner ainsi accès à la pensée à travers les mots, car, comme disait Lyotard lui-même, « l'*expression* fait alors naître une correspondance des rythmes » et c'est « l'invasion rythmique dans l'espace invariant de la langue ».

De ce point de vue, il s'avère possible distinguer aisément une fonction communicative du langage (où s'effectue l'auto-effacement du signifiant) et une fonction expressive, qui met en jeu le *montage sensoriel* et établit le rapport du signe entier avec la chose. Lyotard critique les approches sémiologiques parce que elles ont tracé des frontières nettes entre les signes et les choses et par conséquent ont exclu la langue du domaine du sensible. De surcroît, tout en ayant promu et placé au cœur du dispositif une sorte de conscience de la variabilité et de la complexité du signe, ces approches ont à ses yeux refoulé ou écarté le problème de la conscience de la variation. En revanche, le philosophe place le *rapport entre son et sens* à l'intérieur même de la fonction expressive, c'est à dire au sein de la rythmique et du montage sensoriel assurant la médiation entre les mots et les choses et, en faisant cela, il introduit un

principe *esthétique* de variation : c'est l'épaisseur des signes eux-mêmes qui devient une sorte de norme interne et nécessaire de toute forme discursive.

2. Tout signe est un mythe

Le parcours mené jusqu'ici nous montre que les problématiques liées aux concepts de différence/diversité et de signe/structure sont enveloppées par la problématique de la variation des formes et par les divers registres et régimes de leur constitution rythmique et formelle. A ce propos, reprenons quelques remarques sur la *dénomination* comme opération sémiolinguistique originaire, comme fonction de base des signes où comme lieu où se cristallisent les fonctions mises en valeur par Lyotard, les fonctions communicative et expressive.

La dénomination constitue un exemple intéressant pour notre argumentation. En fait, ce que semble la caractériser – contrairement à ce que croit le sens commun – est, comme Lyotard l'avait déjà montré, la *dissimulation* en tant que stratégie propre d'accès spécifique. C'est une stratégie qui permet non seulement la critique des frontières que les approches sémiologiques présupposent entre divers ordres d'expériences, mais aussi de bien valoriser la *complexité intensive* – au sens deleuzien du terme – de l'opération dénominative elle-même. Paolo Fabbri a fourni une explication très convaincante du phénomène, dans le cadre d'un entretien avec Gianfranco Marrone, portant sur les relations entre nature et culture (Fabbri 2012). Fabbri affirme que le processus opérationnel de la nomination est gouverné par les tensions profondes entre la *perception* et la *mythologisation*. Ces tensions permettent de voir que perception et mythologisation, contrairement à ce que croit le sens commun, ne sont pas à voir comme distinctes et séparées, voire opposées, mais fondamentalement en corrélation. En fait, la nomination est d'une part une construction sociale et discursive dont la finalité – sinon la vocation originaire – est d'emblée l'efficacité sémiotique. D'autre part, il s'agit d'une stratégie de mise en scène de la *variété de positionnements* (actantiels ou non) des acteurs sociaux à partir d'une posture de *sincérité* et/ou de *vérité.* Dans un passage très important de l'entretien entre Marrone et Fabbri, le sémiologue italien envisage une articulation qui puisse s'opposer aux séparations nettes entre d'un côté ce qui relève du social et de l'autre ce qui est prétendu naturel, et entre d'un côté le régime sémiotique et de l'autre la perception. Au contraire, il ne faut plus accorder aucune valeur sérieuse à une distinction même subreptice entre le côté sociosémiotique et la théorie de la perception. Pour renforcer son argument, Fabbri reprend l'exemple du traitement social et culturel de la figurativité. Selon le sémiologue, il est possible montrer que, à la suite de Michel Serres,

> Nous pouvons opposer les solides aux liquides. Les liquides ont des capacités mythiques qui permettent de les apprécier, les liquides en ont d'autres. Pourtant, sans une telle *appréciation*, sans une valorisation sociale *antérieure* il n'y aurait pas d'une part les solides et de l'autre les liquides. Nous percevons les solides et les liquides en tant que substances diverses parce que nous les *valorisons* différemment. Ainsi, lorsque nous effectuons (ou réalisons) en cuisine des opérations de transformations de substances telles émincer, hacher, pulvériser, monter, couper en rondelles etc., nous travaillons sur des substances qui ont été déjà valorisées, c'est-à-dire nous travaillons sur des *produits mythiques*, non naturels, ou mieux naturels en tant que *mythologiquement* pensés comme tels. C'est le sens de la phrase célèbre en conclusion des *Mythologiques* de Lévi-Strauss : *craquer une allumette veut dire trouver une médiation entre la terre et le ciel*. Si nous pouvons penser aux éléments de la nature comme des entités objectives, c'est parce que nous les avons d'abord de-mythologisés, objectivés. Il n'y a pas d'abord les choses du monde et ensuite leur mythologisation. Le procès marche exactement à l'inverse : il y a d'abord le mythe, et par conséquence la de-mythologisation, de sorte que les choses du monde commencent à apparaître comme objectives, naturelles au sens le plus banal du terme. (Fabbri 2012, 30) [2]

[2] Nous traduisons.

Fabbri est en train de discuter d'un aspect crucial – parfois malheureusement oublié – qui devrait être au cœur de toute entreprise sémiotique, c'est-à-dire le concept d'*appréciation collective*. Pourtant, il nous semble que la réflexion de Fabbri suggère la nécessité de l'introduire, si l'on veut penser la sémiose en termes de changement et de dynamique, ou mieux en termes de *variation continue* comme donnée phénoménologique. En effet, le concept d'*appréciation collective* doit être conçu à la fois comme moteur de toute perception sémiotique et comme opérateur principal des stratifications sémantiques, des reliefs, de la territorialisation et de l'*institution* et *institutionnalisation* des signes, ainsi que des *gestes brusques* d'émergence et de destruction : en un mot, de leur constitution et installation géo-sémiotique. Il s'agit d'une intuition profonde que l'on doit notamment à cet essai splendide de 1954 que Louis Hjelmslev avait consacré au concept de *stratification* langagière et sémiotique, repris et retravaillé plus de vingt ans après par le couple philosophique Deleuze & Guattari. Dans leur célèbre *Mille Plateaux*, ils retravaillent les intuitions hjelmsléviennes (et le concept d'appréciation collective) afin d'élaborer une théorie de la *machine sémiotique* et *sémiopragmatique* (Guattari 2011, 2012 ; Bondì 2017). Pour Hjelmslev, l'appréciation collective représente non seulement une simple liste plus ou moins stratifiée ou thésaurisée de propriétés sémantiques, mais permet de reconsidérer de façon originale la conception saussurienne de la *valeur.* Pour que l'on puisse identifier et manier certaines significations, les relations inter-linguistiques doivent être intégrées aux « évaluations adoptées par une communauté, par l'opinion sociale qu'elle exprime » (Violi 1997, 341). Il faut donc saisir la coprésence des niveaux de réalité et des ordres de réalité propres à l'objet sémiolinguistique. Ces niveaux peuvent générer des descriptions très différentes de l'objet lui-même :

> On ne sépare pas utilement les grandeurs sémantiques susceptibles d'une description physique (telle que « cheval », « chien », « montagne », « sapin ») et celles qui se prêtent surtout, ou peut-être même uniquement, à une description utilisant les termes d'aperception ou d'évaluation (telles que « grand », « petit », « bon », « mauvais »). Au contraire, à regarder la substance du contenu dans son ensemble et du dehors, les deux points de vue se confondent et se suppléent constamment, bien qu'à degrés divers, et il y a un glissement constant entre eux. (Hjelmslev 1971, 60)

Les *opinions sociales* ou *appréciations collectives* ne constituent pas une dimension dérivée de la signification, mais elles sont au contraire « prioritaires, par rapport au niveau de la dénotation » (Violi 1997, 342). Hjelmslev confirme cette idée :

> Il n'en reste pas moins que la substance immédiate du contenu semble consister en des éléments d'appréciation ; on peut même dire que, grâce à cette analyse formelle, le niveau immédiat de la substance se réduira à plus forte raison à n'être que d'une nature nettement appréciative. En somme, un examen provisoire de la substance du contenu invite à conclure qu'à l'intérieur de cette substance le niveau primaire, immédiat, parce que seul directement pertinent du point de vue linguistique et anthropologique, est un niveau d'appréciation sociale. (Hjelmslev 1971, 61-62)

D'un point de vue méthodologique, le premier devoir du linguiste ou du sémioticien, en reprenant toujours les mots de Hjelmslev, consiste dans l'opération de « décrire ce que nous avons appelé le niveau de l'appréciation collective, en suivant le corps de doctrine et d'opinion adopté dans les traditions et les usages de la société envisagée » (Hjelmslev 1954, 62). La dimension appréciative de toute forme sémiotique, par conséquent, ne se limite pas au niveau axiologique, mais constitue un ensemble plus ou moins complexe de critères et de gestes de *reconnaissance* des formes *dans* les substances.

Afin de prolonger cette intuition, soulignons que deux lignes de recherche ont compris la nécessité et l'importance d'une pensée autour de la nature métamorphique, morphogénétique et *intensive* des productions sémiotiques. Nous faisons référence d'un côté à la recherche, déjà mentionnée, de Deleuze et Guattari (reprise récemment par Viveiros De Castro dans le cadre

de l'anthropologie post-structurale et par Fabbri dans le cadre de la sémiotique contemporaine) ; de l'autre côté, nous pensons à celle que l'on pourrait appeler une anthropologie sémiotique d'orientation écologique comme celle de Tim Ingold (Ingold 2011 ; Lassègue, Rosenthal, Visetti).

Insistons encore sur l'appréciation collective chez Hjelmslev. Comme nous avons déjà dit, l'appréciation collective ne réside pas dans une simple valorisation axiologique qui se diversifie selon les communautés ou les groupes sociaux, mais plutôt elle suppose – et produit constamment – des *critères variables de reconnaissance* des formes et des champs co-existants et se co-déployant. Une reconnaissance des formes – rappelons-nous – qui peut avoir lieu par typification, par consensus, par reprise, par re-modalisation, par virtualisation, innovation, transmission, etc.

La construction même des substances sémiotiques n'est possible que grâce à la coexistence de strates multiples superposées et qui interagissent, qu'elles soient simultanées ou qu'elles s'étalent sur des temporalités hétérogènes. C'est ce que Hjelmslev appelle le niveau de la *substance sémiotique immédiate*, qui peut se comprendre comme un ensemble de totalités ouvertes ou d'ensembles mixtes pratiques-langagiers-linguistiques. Dans ces totalités, se réalise l'activité de production et de reconnaissance des formes caractérisant l'*activité symbolique*. Il s'agit de l'espace topologique de l'usage[3]. Ainsi, les niveaux de la substance deviennent des critères écologiques de construction de pertinence sémantique et d'horizons de possibilité de variation :

> De toute évidence, c'est la description par évaluation qui pour la substance du contenu s'impose immédiatement. Ce n'est pas de la description physique des choses signifiées que l'on arriverait à caractériser utilement l'usage sémantique adopté dans une communauté linguistique et appartenant à la langue qu'on veut décrire ; c'est tout au contraire par les évaluations adoptées par cette communauté, les appréciations collectives, l'opinion sociale. La description de la substance doit donc consister avant tout en un rapprochement de la langue aux autres institutions sociales, et constituer le point de contact entre la linguistique et les autres branches de l'anthropologie. C'est ainsi que la même « chose » physique peut recevoir des descriptions sémantiques différentes selon la civilisation envisagée. (Hjelmslev 1971, 61)

Le niveau d'appréciation collective contient donc les définitions et les instructions sémantiques/pragmatiques associées aux mots, mais porte aussi les *motifs d'action* que l'on perçoit comme animant une forme. De surcroît, il institue des pratiques de signification et de transposition des formes, en construisant des systèmes de représentation – ou des *micro-ontologies*, comme l'on pourrait dire avec Viveiros De Castro.

S'esquisse ici une pluralité morphologique ouverte, mêlant des instances énonçantes, des créations incertaines, des supports vagues, stables ou en voie de stabilisation. Un *mélange sémiotique*, ayant lieu dans le cadre d'une rencontre culturelle et identitaire, qui ne peut que provoquer l'émergence de formes nouvelles, ne serait-ce que sous forme de rupture, ou de mouvement de destruction.

3. *Intensité* sémiotique et *plasticité* des structures

C'est dans ce contexte épistémologique et théorique que fait son apparition l'idée d'*intensité sémiotique*, formulée explicitement par Deleuze et Guattari. Un ancien adage deleuzien prononce que tout mouvement, c'est-à-dire toute création de forme, aussi violent et destructeur soit-il, est toujours une *traduction*. Idée courant en sémiotique, certes. Cependant, la reprise du concept de *traduction sémiotique* à l'aune de l'héritage hjelmslévien que nous avons esquissé et de la problématique de la *variation* comme *multiplicité intensive*, permet de mieux préciser la question de la variation comme intensité sémiotique. Encore une fois, c'est

[3] Nous avons essayé de montrer de façon détaillée cet argument dans Bondì (2011).

Fabbri qui souligne cet aspect de manière convaincante, bien que nous ne puissions pas rentrer dans le détail de sa réflexion sur les concepts de traduction et de transduction sémiotique. Nous nous contentons, ici, de voir comme le sémiologue italien a parfaitement saisi et expliqué que la théorie du signe chez Guattari et Deleuze ne coïncide pas avec une sémiologie générale, mais qu'il s'agit plutôt d'une *trans-sémiotique*, ou, autrement dit, d'une théorie des événements et des signes :

> Une espèce de *transduction* où le passage entre systèmes sémiotiques produit une augmentation du sens, une morphogenèse. Pour Deleuze la question n'est pas de construire des systèmes logiques préalables et de voir comment ils fonctionnent dans le langage, mais de rassembler certaines unités simples et de s'intéresser aux propriétés émergentes. La théorie du troupeau réside en ceci, voir comment à un moment donné, des propriétés émergentes s'organisent et acquièrent du sens (…). Contre tous ceux qui ont cherché à réduire les problèmes sémiotiques à des problèmes linguistiques, ou d'application linguistique, Deleuze a compris que la 'sémioticité' réside en morceaux de langue et de non-langue, (…) que la langue existe exclusivement comme *réaction à une matière non linguistique.* (…) Le texte est fait de morceaux de langue et de morceaux de réalité. Langue au sens : théorie de l'expression d'une part et organisation du monde en tant que doté de sens de l'autre (Fabbri 1998a)[4].

Selon Deleuze et Guattari, les mots, les images, les pratiques, les représentations, les stratégies et même les ontologies culturelles vivent et se (re)produisent ensemble, selon une architecture mobile, stratifiée et très diversifiée, sur la base des lignes d'intensités sémio-pragmatiques. Par conséquent, la sémiotique devrait s'intéresser bien entendu à la signification ou à la transmission de sens, mais aussi, comme écrit Viveiros De Castro, à des *séries* qui ne relèvent pas de :

> L'arbre, mais du rhizome : une gigantesque toile sans centre ni origine, un méga-agencement collectif et immémorial d'énonciation disposé dans un hyperespace incessamment traversé par des flux sémiotiques, flux matériels et flux sociaux (D-G) ; un réseau rhizomatique parcouru par diverses lignes de structuration, mais qui est, dans sa multiplicité interminable et sa contingence historique radicale, irréductible à une loi unificatrice et impossible à représenter par une structure arborescente » (Viveiros De Castro 2009, 178).

Le propos de De Castro montre bien que chez Deleuze et Guattari la problématique de l'individuation est couplée à celle de la genèse des formations collectives, qui coïncide avec la *stratification.* Les *formations collectives* sont alors à analyser en termes de *stratum*, c'est-dire comme des niveaux extensifs et des couches sédimentaires actuelles. Cependant, comme l'a remarqué Stéphane Lleres, l'apparition d'une strate, sa manifestation concrète et son individuation ne peuvent se réaliser qu'à condition d'une *différenciation* inférieure et supérieure. Ainsi il écrit :

> Actuelles, les strates n'apparaissent présentes qu'en tant qu'elles se différencient des présents antérieurs. Les strates désignent donc les formations collectives en tant qu'*actuelles*. La stratification se fait comme plan de « (…) matières instables non formées, de flux en tous sens, d'intensités libres ou de singularités nomades, de particules folles ou transitoires » – c'est-à-dire comme plan des singularités. Elle ne lui *succède* pas, mais lui est contemporaine, puisque le plan virtuel *insiste* dans les strates actuelles. Elle consiste à « (…) former des matières, à emprisonner des intensités ou à fixer des singularités dans des systèmes de résonance et de redondance, à constituer des molécules plus ou moins grandes et à faire entrer ces molécules dans des ensembles molaires » (Lleres 2016, 14-15).

Selon cette interprétation, il serait possible comprendre la stratification comme une série de passages du virtuel-moléculaire à l'actuel-molaire, en suivant une double articulation : d'abord les coupures des flux des substances de contenus, et ensuite les prélèvements et les coupes de la matière non formée (ce que Deleuze et Guattari appellent le *codage machiniste*). De ce point de vue, conclut Lleres :

[4] Nous traduisons.

> La stratification a aussi une dimension expressive, par laquelle se déterminent des structures fonctionnelles. L'expression a aussi une forme, qui concerne sa propre organisation, aussi bien qu'une substance, en tant que les structures fonctionnelles forment des composés. Toute strate a une articulation contenu-expression, chacune s'articulant elle-même selon forme et substance. On retrouve ici la genèse transcendantale dans sa duplicité, comme étant toujours à la fois genèse logique *et* ontologique – reformulée dans la terminologie de Hjelmslev, pour qui la double articulation contenu-expression/forme-substance définissait des *strata.* Cette terminologie présente en effet l'avantage d'évacuer la distinction forme-contenu, ou forme-matière, puisque le contenu a une forme aussi bien que l'expression (…). Elle se dégage aussi de toute forme de causalisme, en affirmant l'hétérogénéité de l'expression et du contenu – excluant du même coup un matérialisme sommaire qui ferait de l'expression un *effet* du contenu. (Lleres 2016, 15)

Ce parcours intellectuel sur les aventures des signes en tant que structures intensives et dynamiques commence à faire entrevoir quelques conclusions. D'abord, lors de l'émergence et de la constitution des formes, il est possible dégager des *moments* (ou des *phases*) de *stabilisation* desdites *formes*, qui habitent nos espaces culturels et nos niches d'existence – et cela indépendamment des tailles, des formats ou de la nature même de ces signes. Saussure disait déjà que tout ce qui *fait sens* et se présente comme signe, ne peut l'être qu'à condition de se manifester à la conscience d'un sujet parlant – condition phénoménologique *à minima* de toute enquête sur les modes de rationalité sémiotique.

Dans un deuxième temps, on constate que toute forme ne résiste pas à sa propre altération presque perpétuelle, à ses variations plus ou moins internes ou accidentelles, aux transformations qui scandent les réaménagements des tissus ou des sphères culturelles. Aucune forme ne résiste au fait qu'elle *devient* – y compris par disparition ou destruction.

Conclusion : la structure ou rien qu'un masque ?

A ce propos, la philosophe Catherine Malabou (Malabou 2005, 2009) a souligné que l'un des aspects les plus frappants de la pensée structurale, ainsi que de ses héritages, a porté justement sur une question fondamentale, à savoir la *plasticité* du sens. Il faut rappeler d'ailleurs – et Malabou y insiste beaucoup – que ce concept n'est pas l'apanage du seul héritage structuraliste, mais qu'il a été développé au sein de nombreuses traditions du XXe siècle, et que même récemment les sciences cognitives et les neurosciences l'ont repris de façon plus précise.

Pour la philosophe française, la *plasticité* permet de saisir le sens comme quelque chose dont le caractère principal est de tenir ensemble des éléments hétérogènes. Le concept de *plasticité* du sens répond à l'exigence fondamentale d'approfondir les liens secrets qui existent « entre unité formelle et articulation, plénitude d'une forme et possibilité de sa dislocation » (Malabou 2005, 14), ou, en d'autres termes, de se plonger dans l'énigme du comment tenir ensemble « la structure différenciée de toute forme » avec « l'unité formelle ou figurale de toute différence et de toute articulation » (Malabou 2005, 15).

Afin de donner figure à sa propre réflexion, Malabou suggère de prendre appui sur l'analogie entre la pensée de la plasticité, qui vise à conjuguer théorie de la forme et théorie de la trace, et les masques à transformation*,* qui avaient auparavant retenu l'intérêt de Claude Lévi-Strauss, dans un ouvrage de 1975, intitulé *La Voie des masques.* Ainsi Malabou reprend-elle le texte lévi-straussien pour décrire ces masques et en montrer la portée conceptuelle :

> Ce sont des masques pluriels, composés de visages multiples, des masques de masques si l'on veut. Comme l'explique Lévi-Strauss "ils s'ouvrent soudain en deux volets pour laisser apercevoir un second visage, parfois un troisième derrière le second, tous empreints de mystère et d'austérité" (…). Les masques à transformation ne laissent jamais voir la face qu'ils masquent. Ils ne sont d'ailleurs pas adaptés au visage, n'en épousent pas le modelé, ne sont pas faits pour le dissimuler. Ils ne s'ouvrent et ne se ferment que sur d'autres masques. Ainsi, ils n'œuvrent pas à la métamorphose de quelqu'un ou de quelque chose ; leur être se

résume à la *charnière* qui les partage en leur milieu. On les appelle encore des "masques articulés". Lévi-Strauss salue leur "ton dithyrambique de synthèse", leur capacité à tenir ensemble des éléments hétérogènes. En montrant non le travestissement d'un visage mais les rapports de transformation qui structurent tout visage (ouverture et fermeture sur d'autres visages), ces masques révèlent le lien secret qui existe entre unité formelle et articulation, plénitude d'une forme et possibilité de sa dislocation. (Malabou 2005, 13-14)

Masques à transformation, plasticité du sens et mouvement intensif des multiplicités. Quel genre d'héritage du structuralisme s'esquisse en conclusion de ce parcours un peu erratique ? Il faudrait surtout repenser le fait que, comme l'ont souligné jadis Deleuze et Guattari,

Les multiplicités ne cessent de se transformer les unes dans les autres, de passer les unes dans les autres. Les loups-garous une fois morts se transforment en vampires. Ce n'est pas étonnant, tant le devenir et la multiplicité sont une seule et même chose. Une multiplicité ne se définit pas par ses éléments, ni par un centre d'unification ou de compréhension. Elle se définit par le nombre de ses dimensions ; elle ne se divise pas, elle ne perd ou gagne aucune dimension *sans changer de nature*. Et comme les variations de ses dimensions lui sont immanents, *il revient au même de dire que chaque multiplicité est déjà composée de termes hétérogènes en symbiose, ou qu'elle ne cesse pas de se transformer dans d'autres multiplicités en enfilade*, *suivant ses seuils ou ses portes.* (Deleuze et Guattari 1980, 305)

Face à la complexité des multiplicités culturelles, les sciences du sens pourraient aujourd'hui entreprendre, en suivant les suggestions issues de ce parcours intellectuel, des stratégies théoriques et descriptives possibles, que l'on pourrait qualifier, toujours dans le sillage de Viveiros De Castro, comme une sorte de *dialogisme multiscalaire.*

Un vaste programme d'anthropologie sémiotique, dirait-on, en mesure de penser l'intrication fondamentale entre plasticité de la vie du sens, de la vie perceptive et des imaginaires. Mais, de façon également ambitieuse, une pensée qui veuille sinon capter du moins *suivre* les lignes ou les traces laissées par les variations intensives et par les points d'articulations entre langues et cultures que tout mythe exhibe en tant que *traduction de traduction*, ou, dans nos termes, en tant que *masque à transformations*.

Références bibliographiques

BLINOV, Evgeny (2015), « L'Ancien Régime des signes : Deleuze et Lyotard en deçà et au-delà du structuralisme », *in* Enaudeau C. & Fruteau de Laclos (éds.), *Différence, différend : Deleuze et Lyotard*, Paris, Encre Marine, pp. 49-67.

BONDÌ, Antonino (2011), *La parola e i suoi strati*, Acireale-Roma, Bonanno.

— (2012), *Percezione, semiosi e socialità del senso,* Milan, Mimesis.

— (2015), « Ecart, valeur(s) et configurations magmatiques du sens. Saussure et Castoriadis entre sémiologie et philosophie de l'esprit », *Il Sileno/Filosofie Semiotiche*, 2, pp. 1-13.

— (2016a), « La valeur entre pratique du sens et hétérogénéité », *Semen,* 41, pp.151-162.

— (2016b), « Altérité de la parole et socialité du sens : énonciation et perception d'autrui », *in* Colas-Blaise, M. et Tore, G.-M. (éds.), *L'énonciation aujourd'hui. Un concept-clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 381-394.

— (2017), « La plasticité au cœur de la sémiose : la machine sémiolinguistique de L. Hjelmslev », *in* Zinna et A. Cigana, L. (éds.), *Louis Hjelmslev (1899-1965). Le forme del linguaggio e del pensiero*, Toulouse, CAMS/O, Collection Actes, pp. 201-225.

— et DE LUCA, Valeria (2016), « Métamorphose des formes, figures de la culture », *Formules*, 20, pp. 31-49.

DELEUZE, Gilles (1964), *Proust et les signes*, Paris, PUF, 2014.

— (2003), *Pourparlers 1972-1990*, Paris, Minuit.

— et GUATTARI, Félix (1980), *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.

DE LUCA, Valeria (2015), « Le figural entre imagination et perception », *Metodo. International Studies in Phenomenology and Philosophy,* 3/1, pp. 199- 220.
FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma & Séma, Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.
— (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
— (2014), « L'énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition », *Common. Communication multimodale et collaboration instrumentée*, Liège, Université de Liège [en ligne]. Disponible sur : http://www.lucid.ulg.ac.be/conferences/common14/downloads/Expose%20Jacques%20Fontanille.pdf
FABBRI, Paolo (1998a), « L'oscuro principe spinozista : Deleuze, Hjelmslev, Bacon », *Discipline Filosofiche,* 1 [en ligne]. Disponible sur : http://www.paolofabbri.it/saggi/oscuro_principe.html
— (1998b), « Come Deleuze ci fa segno. Da Hjelmslev a Peirce », *in* VACCARO, S. (éd.), *Il Secolo deleuziano*, Milan, Mimesis [en ligne]. Disponible sur : http://www.paolofabbri.it/saggi/deleuze.html
— (2012), « Natura, naturalismo, ontologia: in che senso? Conversazione con Gianfranco Marrone, *in* MARRONE, G. (éd.), *Semiotica della natura (Natura della semiotica)*, Milan, Mimesis, pp. 25-40.
GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens*, Paris, Seuil.
— (1983), *Du sens II, Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
GUATTARI, Félix (2011), *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles,* Paris, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube.
— (2012) *Ecrits pour l'Anti-Oedipe*, Paris, Editions Lignes-IMEC.
HJELMSLEV, Louis (1971), *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.
INGOLD, Tim (2011), *Being alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*, London, Routledge.
JULLIEN, François (2009), *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset.
LASSÈGUE, Jean, ROSENTHAL, Victor et VISETTI, Yves-Marie (2009), « Economie symbolique et phylogenèse du langage », *L'Homme*, 192, pp. 67-100.
LATOUR, Bruno (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
LÉVI-STRAUSS, Claude (1971), *Mythologiques IV. L'Homme nu,* Paris, Plon.
— (2013), *Nous sommes tous des cannibales,* Paris, Seuil.
LLERES, Stéphane (2016), « De l'individuation à la stratification. Sur le « passage à la politique » de Gilles Deleuze [en ligne]. Disponible sur : http://www.implications.philosophiques.org
LYOTARD, Jean-François (1971), *Discours, Figure*, Paris, Klincksieck.
MALABOU, Catherine (2005), *La plasticité au soir de l'écriture : dialectique, destruction, déconstruction*, Paris, Leo Scheer.
— (2009), *Ontologie de l'accident. Essai sur la plasticité destructrice*, Paris, Leo Scheer.
MANIGLIER, Patrice (2006), *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme,* Paris, Leo Scheer.
— (2015), « Manifeste pour un comparatisme supérieur en philosophie », *Les temps Modernes,* 62, pp. 1-61.
— (2016), « The Embassy of Signs : An Essay in Diplomatic Metaphysics », *in* LATOUR, B. (éd.), *Reset Modernity*, Cambridge Ma/London, MIT Press, pp. 475-485.
PETITOT, Jean (1985), *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.
SALANSKIS, Jean-Michel (2015), « La science selon Deleuze et Lyotard », *in* C. Enaudeau et Fruteau de Laclos (éds.), *Différence, différend: Deleuze et Lyotard*, Paris, Encre Marine, pp. 105-143.

SAUSSURE, Ferdinand (1996), *Cours de Linguistique Générale*, Paris, Payot.
— (2002), *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
VIOLI, Patrizia (1997), *Significato ed esperienza*, Milan, Bompiani.
VISETTI, Yves-Marie, PIOTROWSKI, David, (2015), « Expression diacritique et sémiogenèse », *Metodo. International Studies in Phenomenology and Philosophy*, 3/1, pp. 63-112.
VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo (2009), *Métaphysiques Cannibales,* Paris, PUF.
ZILBERBERG, Claude (2006), *Eléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.

Les figures de la structure, un air de famille

Bernard DARRAS
Université Paris 1 Panthéon Sorbonne

Origines de la recherche

Cette étude s'inscrit dans la lignée des travaux précurseurs qui ont lancé la recherche sur les figures de la structure. Tout d'abord, et très généralement, nous rendons hommage aux travaux de sémiologie graphique de Jacques Bertin (1967 et 1998). Ils constituent un dispositif exemplaire largement partagé par les chercheurs en sémiotique visuelle. L'imposant travail critique de Jean Petitot sur la topologie du carré sémiotique (1977) ainsi que les remarques d'Anne Hénault (1983) déconstruisant le célèbre carré ont aussi été de bons guides pour aborder les opérations géométriques et topologiques.

Mais ce sont surtout les travaux de Sémir Badir sur ce sujet qui m'ont permis de réorienter mon étude vers la sémiotique du design d'information et la sémiotique de la communication graphique (*e.g.* Badir 2005, 2008). Deux domaines qui sont au cœur de mon champ de recherche et d'expertise et qui m'ont permis de concentrer cette étude sur ce que les représentations de structure ont en partage.

En ce domaine, je m'appuierai sur le concept de ressemblance de famille ou air de famille de Ludwig Von Wittgenstein (1953, 67) et la théorie de la catégorisation d'Eleanor Rosch (1973 et 1978) ainsi que sur le concept heuristique de « résumé cognitif » développé par Françoise Cordier au sujet de la catégorisation (1996, 76).

Plus globalement, le socle théorique de cette étude est celui de la sémiotique pragmatiste. En ce domaine, le travail de Jean Fisette (2010) sur l'incertitude de la représentation, vecteur de la sémiotique de Charles S. Peirce a aussi accompagné cette étude. Mais ce sont directement les théories de Peirce qui marquent cette enquête ainsi que son intérêt constant pour les diagrammes et les graphes. Cette citation de Peirce en témoigne :

I do not think I ever reflect on words: I employ visual diagrams, firstly because this way of thinking is my natural language of self-communion, and secondly, because I am convinced that it is the best system for the purpose. C. S. Peirce, (MS 620)[1].

La ressemblance et l'air de famille

Cet article est consacré à l'étude de ce que Sémir Badir (2009) appelle les formants, « formants » qui seront ici traités comme des signes à part entière. C'est-à-dire des signes triadiques dont les objets entretiennent des relations iconiques, indicielles ou symboliques fortes avec ce dont ils sont à propos (*aboutness*). Ici, tous les objets de ces signes sont bien évidemment des structures et plus précisément des images ou des diagrammes de structures singulières physiques et conceptuelles. Mais ce qui nous importe avant tout, c'est la ressemblance qui émerge de tous ces signes, et qui leur donne le même air de famille selon l'expression consacrée par Wittgenstein.

[1] L'indication « MS 620 » correspond à la référence dans l'*Annotated Catalogue of the Papers of Charles S. Peirce* de Richard S. Robin (1967). « Je ne pense pas avoir jamais réfléchi aux mots : J'utilise des diagrammes visuels, d'abord parce que cette façon de penser est mon langage naturel d'autocommunion, et ensuite parce que je suis convaincu que c'est le meilleur système pour ce faire. » (Notre traduction)

Notre attention se concentrera sur la triade peircienne des qualisignes – iconiques – rhématiques et, en ce qui concerne la relation iconique, sur la triade des images, des diagrammes et à moindre titre des métaphores.

Notre attention sera donc concentrée sur les signes iconiques par lesquels les structures se donnent à voir, à connaître et à utiliser. Ce dont le signe est à propos (son objet) est la façon dont le signe « structure » se distingue des autres signes par les qualités et relations de qualités de son representamen.

L'étude portera sur un corpus statistiquement fiable des occurrences des qualités et des relations de qualités que le signe « structure » mobilise le plus fréquemment tant au niveau du representamen que des objets immédiats et dynamiques mais aussi des interprétants, notamment de l'interprétant final qui produit l'habitude de reconnaissance de l'effet de structure.

Dans cette étude de sémiotique quantitative, (Compagno 2018), les résultats du calcul des fréquences des occurrences serviront d'interprétant à la constitution du signe dynamique : « diagramme de la structure » ainsi qu'à l'interprétation des propriétés de la catégorie du niveau de base sous-jacent. (Rosch 1978 et Cordier 1996).

Dans un premier temps, ces qualités et relations de qualités, seront quantifiées et hiérarchisées, puis elles seront interprétées en considérant les habitudes et croyances que ces fréquences hiérarchisées manifestent. Ce sera en quelque sorte une étude morpho-syntaxique statistique suivie d'une étude sémantique et sémiotique à ambition épistémologique.

Travailler à partir d'informations visuelles : le corpus

Pour conduire cette recherche sur les figures de la texture, un corpus d'informations visuelles a été constitué en adressant cinq requêtes au moteur de recherche de Google[2], puis en choisissant l'entrée : « images » pour afficher les réponses.

Afin de déjouer partiellement les effets du biais de positionnement produit par l'adresse IP (*Internet Protocole*) utilisée, l'enquête a été conduite en français à Paris puis à Chicago pour les requêtes en anglais. Rappelons que l'adresse IP définit le *Data center* qui est interrogé mais aussi le degré de personnalisation des résultats[3].

Il est important de préciser que le corpus ne comporte que des images numérisées et référencées sur l'internet comme étant des images. Une telle méthode de collecte détermine une population et en exclut les diagrammes imprimés dont aucune version numérique n'est spécifiquement mise en ligne et référencée comme une image.

Selon les requêtes composées de deux ou trois mots-clefs, le moteur de recherche indiquait qu'il avait trouvé une population de réponses dont la taille variait entre 600 000 et un peu plus d'un milliard soixante-dix millions d'entrées sur *Google search*.

Dans la catégorie images, cette population était classée en pages successives comportant chacune une cinquantaine d'images.

Les requêtes

Cinq séries de visuels correspondant aux requêtes suivantes en français et en anglais ont été constituées :

« Structure + images », « Structure + diagramme », « Structure + diagram »,

« Sémiotique + structure + diagramme », « Semiotics + structure + diagrams ».

[2] Parmi ses concurrents, Yahoo, Bing, ou Ask, Google est considéré comme le moteur de recherche le plus puissant et le plus pertinent et surtout le plus utilisé.

[3] Ce biais est encore assez peu connu dans le monde de la recherche en SHS, mais il influence fatalement les résultats.

La prospection avec « Structure + figure » ainsi qu'avec « architecture + structure », s'est révélée moins pertinente par rapport à ce projet de recherche[4].

Chaque requête apportait des milliers d'images dont n'ont été retenues que les cinquante premières[5].

Ainsi que tous les internautes ont pu l'expérimenter lors de leur pratique des moteurs de recherche, sur *Google search* par exemple, chaque page affiche environ dix réponses et si les mots-clefs sont bien choisis, il est rare que l'on poursuive l'exploration des résultats au-delà de la seconde, voire de la troisième page.

Pour des raisons de validité de l'échantillon, nous avons donc exploré sur *Google image*, l'équivalent des cinq premières pages des *Google search*. Pour cette population bien définie par des variables précises, la taille de l'échantillon est donc supérieure à l'horizon statistique qui est établi à 30 cas.

A propos des référencements et les mots-clefs

Les robots des moteurs de recherche exploitent les données dites de référencement qui accompagnent les documents en ligne et dans le cas de cette étude, les images.

Le corpus résulte donc de la qualité du référencement des images effectué par l'auteur, le web designer et le web développeur.

En d'autres termes, une image qui respecte bien les règles de référencement et qui a notamment utilisé les mots-clefs de la recherche a de plus fortes chances d'apparaître dans les cinquante premières images classées qu'une image mal référencée et à plus forte raison qu'une image qui n'a pas été référencée spécifiquement[6].

On peut facilement constater que la pertinence des réponses à une requête décroît plus ou moins vite selon la recherche effectuée.

En ce qui concerne les critères de recherche utilisés par les robots, on ne connaît que quelques éléments très influents sur le classement de *Google Image*, leur nombre exact est nettement inférieur à celui de *Google Search* qui utilise environ 200 éléments.

Dans tous les cas, c'est un mélange de critères qui détermine la position de l'image dans les pages de résultats. Parmi les critères importants figurent les informations dites « *in the page* » et les informations « *off the page* » qui prennent en compte l'usage que les internautes font de la page ou de l'image. (Voir les détails en annexe)

Méthodes d'exploration du corpus

Pour explorer ce corpus de 244 images et diagrammes, nous avons tout d'abord procédé au recensement systématique des différentes catégories d'objets représentés.

Les organigrammes figurent largement en tête du classement des cinq requêtes. On en compte 71 occurrences soit 29 % des réponses. Dans cette famille ce sont les organigrammes arborescents qui dominent avec 56 cas soit 22,9 % des occurrences, ce qui confirme les résultats obtenus par Sémir Badir à partir d'autres corpus.

Notons au passage que la requête < structure + diagramme > en français récolte moins d'organigrammes (13) que la requête < structure + diagram > en anglais (35). Ces écarts importants résultent soit d'espaces sémantiques sensiblement différents pour les termes *diagram* ou diagramme, mais aussi du mode d'indexation ou des serveurs contactés.

Toutefois, dans les deux cas les organigrammes arborescents sont les plus nombreux.

[4] Nous n'avons pas approfondi l'étude avec l'entrée « graphe ».

[5] Au moment de la consultation, il y avait 1.199.108.206 sites webs disponibles sur l'Internet. (Source internetlivestats.com du 28 mai 2017)

[6] Lors d'une requête, les robots explorent des milliards de pages accessibles sur les centaines de millions de sites webs disponibles sur internet.

Après les organigrammes, les objets dont les occurrences sont les plus importantes sont les vues d'architecture, 15 occurrences toutes apportées par la requête < structure + image >, les vues de cellules (souvent en coupe) toutes apportées par la requête < structure + diagramme > en français, les figures de molécules (6) toutes apportées par < structure + image > et les systèmes tabulaires (6) apportés par différentes requêtes.

Avant d'étudier les qualités ou attributs de ces diagrammes étudions rapidement les réponses aux requêtes suivantes : < structure + image > puis < structure + architecture >.

a) <Structure + image >

Les vues d'architecture sont les plus fréquentes quand on adresse cette requête.

L'affinité entre les structures et les images d'architecture dans le corpus est d'autant plus prévisible que le terme « structure » « est un emprunt au latin *structura* : construction, maçonnerie, (…) et bâtir (…) et que l'architecte *architecton* (αρχιτέκτων) *d'arche* et *tekton* est littéralement celui qui est le premier à construire. » [7]

On notera par ailleurs que la relation entre structure et architecture se concentre tout particulièrement sur l'architecture métallique, et que ce sont les vues de l'intérieur du bâtiment qui dominent, 11 cas sur 17 vues d'architectures pertinentes.

b) < Structure + architecture >

La co-ocurrence est évidemment encore plus pertinente et productive quand on lance la requête < Structure + Architecture >. Trente-quatre cas sur cinquante, soit 68 % des images sont des structures en acier et 35 images, soit 70 % des cas, permettent de voir la structure de l'intérieur ou au travers du treillis des poutres, tubes ou câbles métalliques qui constituent des réseaux de lignes articulées.

Nous retrouverons une partie de ces propriétés des matériaux de construction dans les propriétés plastiques lors de l'étude des diagrammes.

Propriétés que nous rapprochons de cette citation de Greimas et Courtés issue de l'article « structure » du dictionnaire raisonné de la théorie du langage (1979, 363), « A côté du sens précis qu'on vient de reconnaître au terme de structure, l'usage quotidien a imposé une acception plus générale qui correspond plus ou moins à celle qu'on attribue à articulation, organisation, dispositif, mécanisme, etc., et qui insiste sur le caractère relationnel – supposé ou établi – des ensembles ou objets sémiotiques en question. »

Etude des propriétés de l'air de famille et du résumé cognitif

Le second recensement opéré concerne les propriétés et qualités des différentes images et diagrammes du corpus. Nous y avons recensé la présence de lignes, d'orthogonalité, de verticalité, d'obliquité, de rectangles et carrés, de texte, etc. Nous reviendrons plus loin sur ses qualités et leurs effets.

Avant de systématiser cette recherche, nous disposions d'une idée préconçue, une croyance-habitude qui déterminait nos premières abductions sur l'apparence des diagrammes dominants et notamment des diagrammes dominants en sémiotique.

Nous avions probablement intériorisé une hypothèse dérivée de notre connaissance du carré sémiotique comme parangon de la structure en sémiotique et nous en avions déduit que les relations orthogonales seraient dominantes dans la population des diagrammes. Nous verrons que cette abduction se vérifie par induction sur l'échantillon de 195 images répondant aux requêtes comprenant au moins les mots-clefs structure et diagram-me.

[7] *Dictionnaire historique de la langue française*, p. 2026.

Mais avant tout, ce sont deux propriétés visuo-graphiques très signifiantes qui dominent cette étude : la fixité et les lignes droites, d'une part, et la présence systématique de mots, d'autre part.

La fixité

Bien qu'ils aient une relation au vivant, à son organisation, à ses changements et à son instabilité, tous les dispositifs recensés sont fixes.

Une analyse plus approfondie du corpus ferait peut-être apparaître ici ou là quelques nuances diachroniques ou séquentielles que cette étude n'a pas repérées ni exploitées. En effet, un dispositif interactif ne peut être présenté dans notre sélection que par son image fixe.

Quoi qu'il en soit, non seulement la structure est du côté du fixe mais sa manifestation fige.

Même si la vocation des diagrammes est plus de présenter le réseau interne des relations que de représenter le réel on peut aujourd'hui s'interroger sur ce que les technologies dynamiques et de l'interactivité peuvent ajouter à la modélisation, aux diagrammes et aux graphes.

A ce sujet, un extrait de la conférence de Jean Fisette (2010) intitulée : *L'incertitude de la représentation, vecteur de la sémiotique de Peirce,* conforte notre interrogation *:*

(…) la réalité, étant mouvante, aurait quelque chose d'insaisissable pour une figuration fondée sur une simple présentation de qualités sensibles. Comme si une telle figuration était toujours un après-coup, en retard sur l'événement et en perte sur la richesse et la fluidité de l'état du monde qu'elle est censée représenter. Je propose un autre pas, écrit Peirce : le monde réel, étant énergie, dynamisme (*forcefulness*) ne peut être justement rendu par une image de fiction qui est stable et fixe. (N'oublions pas que ce texte, remontant à 1895, est antérieur à l'invention du cinéma : l'image en mouvement n'existait pas à l'époque). La solution que propose Peirce et qui est au cœur de sa pensée sémiotique, tient dans la nécessité de reconnaître que la signification déborde la figuration et que, par un effet de retour, la représentation pour être juste, doit être provisoire, changeante et imprévisible, bref dynamique comme l'est le monde.

C'est précisément ce que nous avons tenté de mettre en œuvre dans la modélisation inspirée de Peirce et que nous avons intitulé « metabolisme » pour tenter de représenter précisément les circuits et cycles du changement des habitudes dans le temps. Cette modélisation a donné lieu à la construction d'un outil interactif accessible en ligne sur le site : https://www.metabolisme.design) et à plusieurs publications Darras (2016a et 2016b)

Les flèches

Ceci étant noté, bien que fixes, les diagrammes de notre corpus ne sont pas totalement dépourvus de dynamique.

Les nombreuses flèches qui y figurent assurent un rôle d'index (dans le second sens que Peirce donne à l'indice) : les flèches pointent et indiquent, mais elles assurent aussi un rôle de dynamique interne. Elles guident le regard et l'attention en constituant à la fois un substitut de mouvement interne, un flux de lecture, une invitation à la mutation de la sémiose, une séquentialisation syntagmatique, un discours, qui se déploient dans le temps de la lecture. En majorité les flèches jouent le rôle d'amorce d'une dynamique élémentaire et interne.

Alors qu'a priori 100 % des diagrammes et images de notre corpus sont statiques, 49 % d'entre eux comportent des flèches et même un peu plus de 60 % quand on ne prend en considération que les requêtes < Structure + Diagramme + sémiotique > en anglais et en français.

Les lignes

Etudions maintenant le cas des lignes qui figurent en seconde position parmi les signes de notre corpus. 92,30 % des diagrammes sont construits avec des lignes, le plus souvent droites, et plus exactement des segments de lignes droites. Ces lignes ont de multiples usages et fonctions. Ce sont des éléments du bâti, des cloisons ou séparateurs, des liens, des fûts de flèches.

Cette quasi-exclusivité accordée à la ligne droite comme representamen pour manifester graphiquement et visuellement la structure est interprétable de plusieurs façons.

Nous en proposons deux :

1. Déjà repéré avec les vues d'architecture, un premier constat peut être dressé.

La pensée-signe : « structure…visuo-graphique de quelque chose » actualise des signes dominés par les qualités de la linéarité. Et ceci est valable aussi bien quand le contexte est plutôt organique : l'ossature ou le squelette, que quand le contexte est mécanique : la trame ou le treillis, l'armature ou la charpente.

La qualité iconique visuelle dominante de la structure est donc fondée sur la ligne.

La structure est une trame de lignes figées délimitant un espace et soutenant une « peau ».

La structure se présente et se représente comme une ligne interne, une ligne de la profondeur de la chose représentée. Métaphoriquement elle est plus liée à l'endosquelette (ce qui soutient) qu'à l'exosquelette (ce qui tient et protège).

2. Le rôle des outils de traçage et d'écriture

La majorité des diagrammes collectés associent graphismes et texte. Ils témoignent ainsi d'une continuité instrumentale et pratique entre la production graphique et la production de textes. Il n'est pas facile de trouver des brouillons et croquis préparatoires dans les publications imprimées ou en ligne mais les recherches sur les manuscrits en livrent parfois. On y constate que le manuscrit et les schémas sont produits avec les mêmes outils.

Lorsque le texte et le dessin sont directement produits à partir des outils de bureautique de base ou des outils de génération d'organigramme ou de cartes conceptuelles, les logiciels privilégient les tracés filaires. Dans le meilleur des cas, ces tracés sont ensuite repris par des graphistes lors du processus éditorial.

Personnellement, j'utilise abondamment les diagrammes et je reconnais à la fois l'intérêt des outils logiciels dans le traitement des idées et concepts, mais aussi leur organisation et hiérarchies dans un espace à deux dimensions. Je sais aussi que ces outils me limitent ce qui me conduit à utiliser des outils de graphismes plus sophistiqués et plus professionnels.

Quoi qu'il en soit, les premières étapes manuelles ou graphiques simples privilégient la ligne dans la continuité de l'écriture des textes, ce qui probablement explique une partie de la convergence graphique des résultats obtenus.

Unicité et univocité

Contentons-nous de ces deux interprétations et passons du côté des effets de la linéarité sur la définition visuelle de la structure et sur sa portée heuristique et même épistémologique.

La majorité des lignes de notre échantillon étant des segments de droites, ils actualisent aussi les propriétés géométriques euclidiennes qui en font le plus court et l'unique chemin pour aller d'un point à un autre ce qui, immanquablement, conduit à la fermeture volontaire ou non de la représentation de la diversité, de la variabilité, du vague et du hasard.

L'impact de ces effets secondaires sur la réflexion théorique, n'est pas négligeable. C'est aussi ce que suggère Sémir Badir au sujet des diagrammes de Hjelmslev. C'est aussi la position défendue par Peirce dans la citation présentée au début de cet article.

Linéarité et régularité

Dans une étude sur le design d'information des diagrammes de <metabolisme>, j'ai montré combien la pression des a priori graphiques se combinait aux puissantes croyances et a priori sur la régularité du monde. (Darras 2016 b). En effet, les tracés générés par les logiciels vectoriels sont le plus généralement réguliers. Le logiciel génère des lignes régulières qui ne permettent pas, sauf en utilisant la fonction « tracés libres » d'obtenir ce que l'on obtient avec des outils matriciels (*bitmap*). En conséquence, le monde graphique de la structure néglige ou lisse les irrégularités en construisant un monde abstrait, idéal, un monde discipliné sous le contrôle des lois de la géométrie des solides réguliers.

Ligne et relation

Si selon Peirce, les diagrammes sont des icônes de relations, chaque ligne est en soi un diagramme.

Dès que l'on y prête attention, une ligne jusqu'alors « insignifiante » peut faire signe de relation tant par son épaisseur que par sa longueur, sa granularité ou sa couleur.

Par habitude et négligence, nous oublions qu'une ligne régulière est le signe d'une relation à la régularité et le plus souvent le signe d'un assujettissement à la règle implicite (et mythique) de régularité générale du monde.

Avec leurs lignes régulières, les diagrammes construisent et propagent la croyance et l'image d'un univers d'ordre, stable, rectiligne et réglé conforme à la profonde aversion de la pensée Occidentale pour l'irrégulier, l'impur, l'instable et le vague.

Orthogonalité

Continuons notre enquête sur les signes dont les occurrences sont les plus fréquentes.

Le suivant sur la liste est l'angle droit. Cent vingt-huit diagrammes sur les 195 diagrammes (65 %) de notre échantillon possèdent au moins un angle droit et souvent de nombreux angles droits dans le cas des organigrammes et tableaux.

Si l'on ne s'intéresse qu'aux seuls diagrammes sémiotiques, l'orthogonalité tombe à 47,8 % en raison de la présence des triangles peirciens.

Le monde des diagrammes de la structure n'est donc pas seulement un monde stable, rectiligne, et régulier, c'est aussi un univers où les lignes droites se croisent à angle droit. Quelles significations accorder à cet univers orthogonal ?

On ne manquera pas d'invoquer ici le fait que ces diagrammes sont eux aussi inscrits dans un univers régi par l'angle droit et produits sur des médias eux-mêmes orthogonaux qui « imposent » leur orthogonalité aux figures qu'ils accueillent. La feuille de papier, l'écran de l'ordinateur ou de la vidéo projection sont des dispositifs orthogonaux.

A l'instar des feuilles de papier quadrillées, les logiciels de tracé proposent de façon native des grilles orthogonales sous-jacentes.

Au-delà, c'est toute une culture de l'habitat et de l'urbanisme qui a privilégié l'angle droit pour organiser et « rationaliser » le monde et plier le vivant et nos corps à cet ordre qui leur échappe. Sans être adepte de l'opposition systématique et basique entre la nature et la culture, il faut bien reconnaître que s'agissant de l'angle droit cette relation est pertinente car la nature naturelle ne connaît pas l'angle droit (y compris dans le monde des cristaux).

Verticalité

En revanche, la nature vivante connaît bien la verticalité. Certes, c'est une verticalité locale car soumise aux effets de la gravitation sur une sphère, mais peu importe si les verticales naturelles ne le sont pas dans l'absolu. C'est une verticalité naturelle.

En revanche, dans le monde pur des diagrammes de notre corpus, 57 % d'entre eux ont des lignes qui respectent la verticalité géométrique.

Tout comme l'orthogonalité, la verticalité est en partie sous l'influence du média.

Mais il n'en reste pas moins que combinée à l'orthogonalité, la verticalité achève la construction du monde hiératique, stable, pur, linaire et régulier des diagrammes de la structure et du désir d'ordre qui fonde son système de valeurs.

Rectangles et carrés

Dans cet univers deux formes de la même famille s'imposent. Ce sont le rectangle et le carré que l'on retrouve dans 53,8 % de notre corpus de diagrammes.

Ils sont d'ailleurs très nombreux dans la requête <Structure + diagram> en anglais puisqu'on en trouve dans près de 94 % des cas alors qu'ils ne sont que 62 % dans la même requête en français. Une nouvelle fois cet écart manifeste une différence dans l'espace sémantique des termes en français et en anglais. Cet écart est presque inversé pour la requête < structure + Diagramme + sémiotique> où les rectangles et les carrés ne sont plus que 39 % dans la requête en français et seulement 18,75 % dans la même requête en anglais.

Les cartouches ou cellules des organigrammes sont donc non seulement responsables des fréquences élevées, mais ils sont particulièrement responsables de la domination des rectangles sur les carrés. La raison en est simple, dans la majorité des cas, les textes qu'encadrent les rectangles sont plus larges que haut ce qui explique leur surnombre.

Air de famille

Toutes les propriétés que nous venons de recenser sont très récurrentes et ont des fréquences très élevées rappelées dans ce tableau récapitulatif. Ces propriétés figuratives constituent le résumé cognitif et graphique de « la structure ».

Statique	100 %
Présence de mots	100 %
Linéaire	92,30 %
Orthogonal	65,64 %
Vertical	56,92 %
Rectangle et carré	53,84 %
Flèches	49,23 %

Fig.1. Tableau des principales propriétés figuratives de la structure.

Ensemble, ces propriétés contribuent à créer ce qu'Eleanor Rosch nomme la catégorie du niveau de base qui n'est pas une forme idéale, mais une forme socialement construite qui optimise l'information afin d'éviter les ambiguïtés. « Ces propriétés communes engendrent un « air de famille » (ressemblance) entre les sous-catégories typiques, qui constituent ainsi une sorte de « résumé cognitif » de la catégorie entière (…). » (Cordier 1993 76).

Le fait que les propriétés « statique » et « linéaire » repérées ici soient partagées par la plupart des graphismes, nous permet de les intégrer dans la grande famille des dessins.

La figure de la structure combine donc ces propriétés graphiques du dessin avec les propriétés de l'orthogonalité, de la verticalité et un registre de formes dominé par le rectangle et le carré. Il suffit d'ajouter quelques flèches et quelques lettres ou mots pour constituer un diagramme typique du niveau de base.

Le diagramme suivant qui combine les schémas de Jakobson est un bon représentant de la catégorie du niveau de base.

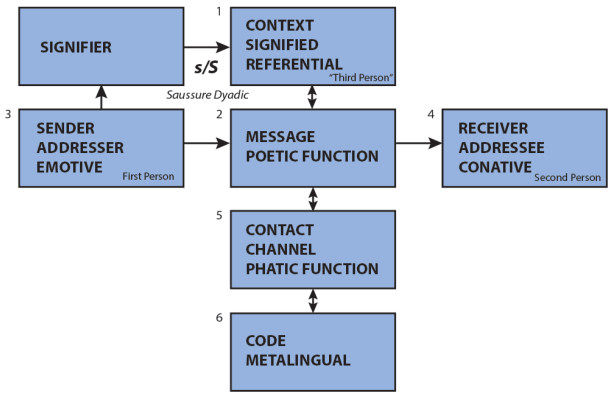


Fig.2 http://www.informationphilosopher.com/solutions/scientists/jakobson

Distribution et topologie

Nous n'avons abordé la distribution des constituants dans l'espace qu'au sujet des organigrammes et tableaux qui sont présents dans 34 % des cas et qui contribuent par leur organisation à la constitution de l'air de famille des diagrammes de structure en regroupant un tiers des diagrammes de notre corpus.

Il faudrait encore étudier et ajouter les effets de symétrie pour compléter le résumé cognitif des figures de la structure comme représentation du monde pur et parfait.

Le brouillage par les obliques

Notre enquête a aussi recensé les obliques qui sont très présentes (61 % des cas) dans les images de structure et notamment dans les photographies d'architecture métallique en raison des effets de la perspective. Dans les diagrammes, elles sont présentes dans 42 % des cas. On les retrouve dans tous les systèmes de figurations triangulaires mais aussi dans les diagonales des carrés sémiotiques et dans les fûts des flèches et des liens où elles assurent des missions fonctionnelles de lien et d'indicateur.

Par rapport au système hiératique, orthogonal et vertical elles apportent une relative perturbation.

Les signes atypiques

Avec les obliques se termine la liste des signes présents à haute fréquence.

Les formes qui sont ensuite repérées sont bien plus rares et comme l'indique le tableau suivant, seules les cercles, les ellipses, les réseaux et les triangles ont une récurrence remarquable qui les rend relativement visibles quand on observe un corpus de diagrammes de structures.

Cercle	11,28 %
Ellipse	10,25 %
Réseau	9,23 %
Triangle	8,71 %
Hexagone	2,05 %
Losange	1,53 %
Spirale	0,51 %
Sphère	0,51 %

Fig. 4. Tableau des signes atypiques

Non seulement ces formes ne sont pas typiques du résumé cognitif de la texture, mais elles ne sont pas typiques des diagrammes en général. Ce double manque de typicité explique leur relative rareté et confirme la typicité des rectangles et carrés qui sont des formes du niveau de base selon la catégorisation des niveaux d'abstraction présentée par Eleanor Rosch (1973 et 1978).

A ce titre, si l'on compare les deux diagrammes classiques du triangle ou du tripode représentant le signe Peircien au carré sémiotique canonique on constate combien le diagramme du carré est conforme au résumé cognitif du niveau de base des diagrammes de notre corpus et combien le diagramme tri polaire peircien s'en distingue. Le carré est fatalement gouverné par l'orthogonalité que complète la verticalité alors que le triangle ou le tripode leur échappe partiellement. Leur point commun, les obliques.

La différence « architecturale » des deux figures typiques des deux grandes sémiotiques se manifeste donc non seulement dans leurs aspects mais aussi dans leur proximité ou écart avec les grandes structures de la culture Occidentale. Le carré sémiotique en est très typique alors que le dispositif peircien s'en distingue jusque dans son imaginaire visuo-graphique.

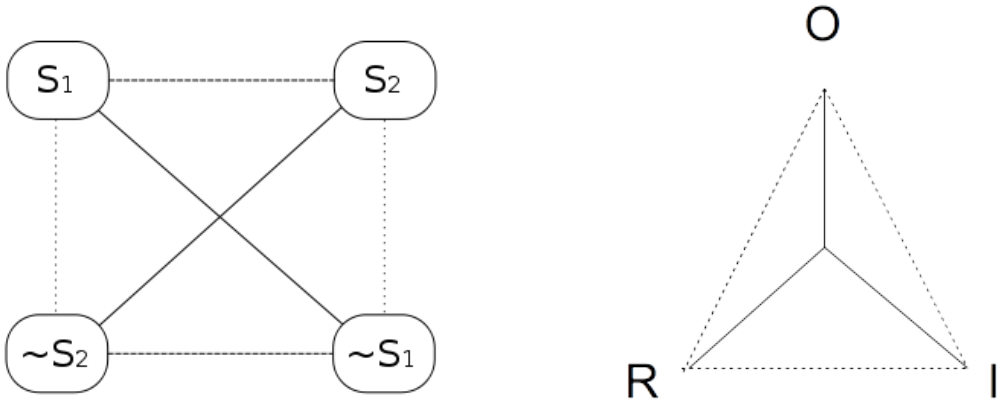


Fig. 3. Carré[8] et triangle sémiotiques.

[8] CC BY-SA 3.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=1377743

***

Notre étude des signes graphiques des figurations de la structure a mis en avant le désir de rectitude et de perfection qui anime implicitement et parfois explicitement tous les modélisateurs. Les formes qu'ils utilisent sont déjà de la pensée matérialisée, des diagrammes élémentaires et très puissants dont les effets restent actifs. Ces formes constituent une épistémè visuo-graphique dont l'épistémologie est trop souvent négligée tant elle est intégrée à nos croyances et habitudes très dépendantes de la culture orthogonale de notre environnement urbain, domestique et technique.

Sous chaque figure on peut repérer et déchiffrer le projet de discipliner la vie changeante et instable grâce à des signes d'ordre et de prévisibilité, mais est-ce la vie qui se laisse ainsi représenter ?

D'autres diagrammes sont possibles, mais il faudrait d'abord se libérer de ceux qui dominent la scène graphique.

Références bibliographiques

BADIR, Sémir (2005), « A quoi servent les graphiques ». *Communication et langages*, 143(1), pp. 49-60.

— (2008), « Sémiotique des graphiques/Graphiques de sémiotique », « L'hétérogénéité du visuel », *Visible*, 4, pp. 11-59

— (2009), « Six propositions de sémiotique générale. » *Actes sémiotiques* [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/1674

BERTIN, Jacques, ALOIA, A., & PAPI, R. (1967). 1998. *Sémiologie graphique*, Paris, Editions EHESS.

COMPAGNO, Dario (éd.) (2018), *Quantitative Semiotic Analysis*, Springer.

CORDIER Françoise (1996), *Les représentations cognitives privilégiées : typicalité et niveau de base*, Presses Univ. Septentrion.

DARRAS, Bernard, (2016a), « <Metabolisme>, un outil de diagnostic et de médiation produit par la sémiotique pragmatique théorique et appliquée », *Sens et médiation. Actes du congrès de l'AFS 2015*. pp. 158-184 [en ligne]. Disponible sur : http://afsemio.fr/wp-content/uploads/Sens-et-m%C3%A9diation.-B.-Darras.pdf

— (2016b), « Semiotics and information design. 'Metabolisme.design' an interactive tool for designers », *in* Virgínia Tiradentes Souto, Carla Galvão Spinillo, Cristina Portugal, Luciane Maria Fadel (éds.) *Selected Readings of the 7th Information Design International Conference*, pp. 131-150

FISETTE, Jean (2010), « L'incertitude de la représentation » [en ligne]. Disponible sur : https://www.jeanfisette.net/publications/l27incertitude-de-la-representationwp.pdf

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

HÉNAULT, Anne (1983), *Narratologie, sémiotique générale*, *Les enjeux de la sémiotique 2*, Paris, PUF.

PETITOT, Jean (1977), « Topologie du carré sémiotique », *Sémiotique du discours*, vol. 10, 3, pp. 347-428

ROBIN, Richard S. (1967), *Annotated Catalogue of the Papers of Charles S. Peirce*. University of Massachussets Press.

ROSCH, Eleanor (1973), « Natural categories », *Cognitive psychology*, 4(3), pp. 328-350.

— (1978), « Principles of categorization », *in* Rosch, Eleanor and Lloyd, Barbara B. (éds.), *Cognition and categorization*, pp. 27-48.
WITTGENSTEIN, Ludwig, (1953, 2005), *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard.

Annexe

Parmi les critères « *in the page* » on compte :

1- Les mots présents dans l'URL *Uniform Resource Locator* (ou adresse) du site,
2- Dans le titre de la page et dans le titre du fichier de l'image, de sa mise en avant et de sa récurrence.
3- Les balises qui accompagnent les images, notamment la balise html5 <figcaption> qui accompagne la balise <figure> et qui permet d'indiquer une légende pour l'image.
4- Le contexte de l'image et particulièrement les 10 mots situés avant et après l'image (pour peu que ce soit une image insérée dans du texte).
5- Les balises méta qui visent à améliorer l'indexation des pages et images.
6- La popularité de la page. Le nombre de visite, le taux de rebond, la structure de la page, le contenu (nombre de mots et leur correspondance avec la requête), et bien sûr le nombre de liens pointant vers la page qui reste encore important même s'il a considérablement baissé par rapport au Google des débuts.
7- Enfin, Google devient un moteur de plus en plus "sémantique". Les résultats sont maintenant classés dans des catégories.
8- En conséquence des critères qui autrefois étaient tout à fait pertinents le sont moins aujourd'hui.
   On ne parle plus de *page rank* mais de *thematic rank* ce qui signifie que la page n'est plus en concurrence avec toutes les pages mais avec les pages de la catégorie sous-tendue par la requête de l'internaute.

Il n'y a, a priori, aucun lien direct entre le classement *Adwords* (payant) et le classement dit naturel d'une page. En revanche, une page payante peut augmenter le nombre de visites d'une page ce qui augmente sa popularité et rehausse donc son classement.

Des conditions d'émergence du sens aux conditions d'instauration des discours

Michael SCHULZ
MetaDesign Zurich

La question de savoir ce qui structure le sens pour l'homme est, comme le rappelle le texte de présentation du Congrès international « Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure », au cœur des interrogations de la sémiotique structurale dont Greimas fut le fondateur. La parution, en 1979, de *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, signe, on le sait, un premier accomplissement des modèles et concepts développés pour y répondre. A partir de là l'histoire de la sémiotique greimasienne se lit comme celle d'un enrichissement et d'une expansion progressifs : on affine les concepts-clé, on explore les cases définies par le parcours génératif, on s'attaque aux problèmes provisoirement délaissés, tel le rôle de l'énonciation, en même temps que l'on étend la sémiotique à de nouveaux objets et domaines d'analyse, des arts visuels aux passions et aux discours en acte, en passant par le marketing, les discours médiatiques et politiques et les pratiques quotidiennes, pour en arriver, plus récemment, aux sciences du vivant. Tout se passe comme si les conceptualisations et modélisations successives s'intégraient dans l'édifice théorique sans affecter son économie générale ni les axiomes fondateurs de ses principaux modèles, dont le carré sémiotique et le parcours génératif, qui n'ont jamais été, du moins explicitement, remis en question. Ainsi, le concept d'une génération linéaire de la signification qui s'enrichit progressivement en articulant plusieurs niveaux de profondeur selon un principe ascendant qui « va du plus simple au plus complexe » (Greimas 1979) n'a jamais cessé de conditionner l'imaginaire épistémologique de la sémiotique greimasienne, et se retrouve jusque dans son dernier avatar, le « parcours génératif de l'expression » (Fontanille 2008).

Certaines réflexions menées au cours de l'évolution de la recherche sémiotique, à commencer par Greimas lui-même, ne vont pourtant pas sans remettre en cause les axiomes et modèles de la « théorie standard », même si on n'a pas d'emblée su en tirer les conséquences théoriques. Ainsi, dans son essai « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif » publié en 1983, Greimas décrit différents types de production de la signification. Or comment concilier le concept d'une pluralité de modes de penser le sens du sens avec le premier axiome d'un édifice théorique qui subordonne toute production de la signification à l'existence d'une et d'une seule structure élémentaire, dont le carré sémiotique est le modèle ? Il m'a paru intéressant d'examiner de près l'argumentation de Greimas pour en confronter les tenants et les aboutissants avec ceux d'une approche sémiotique qui repose, d'entrée de jeu, sur l'hypothèse d'une pluralité de structures du sens, celle de Jacques Geninasca, qui traite la question de la signification discursive dans la perspective d'une pluralité de rationalités et de saisies du sens. Cette confrontation s'impose d'autant plus que les deux chercheurs se réfèrent à Jean-Pierre Vernant, auquel ils empruntent le terme de rationalité tout en le réinterprétant, nous le verrons, chacun à sa manière. Vernant, qui, en 1974, s'interroge sur « la nature des opérations intellectuelles impliquées dans le déroulement de la consultation oraculaire », soit sur « le type de rationalité [qui] s'exprime dans le jeu des procédures divinatoires » a été, on le sait, du moins dans le domaine français, l'un des premiers à exposer l'idée d'une pluralité de modes de production de la signification ou rationalités.

1. Les opérations cognitives conduisant à l'acte épistémique

Avant d'ébaucher un examen critique de l'essai de Greimas sur les univers du savoir et du croire, cherchons à en déterminer les enjeux. Il s'agissait (1) d'étendre la portée de la syntaxe sémio-narrative au-delà du récit littéraire qui l'a vu naître, à savoir à la communication intersubjective, (2) de modéliser, sous la forme d'un algorithme cognitif, l'acte épistémique d'un sujet qui, en position de destinateur judicateur, exerce le faire interprétatif à l'intérieur du processus de communication, et (3) de contribuer ainsi à l'élaboration d'un nouveau dispositif sémiotique, celui de la sanction, conçu comme une organisation modale qui préside à la reconnaissance et à l'évaluation du dire-vrai discursif. Placé au terme du faire interprétatif, l'acte épistémique se voit assigné de la sorte un rôle décisif dans la construction de la signification d'un énoncé donné, dans la mesure où la sanction positive du dire-vrai discursif coïncide avec l'instauration de l'énoncé comme un objet sémiotique qui fait sens pour le sujet judicateur. Dans cette perspective, l'élaboration de ce nouveau dispositif sémiotique général devra enrichir les procédures de lecture de discours particuliers.

Le développement de Greimas s'articule en deux grandes parties, intitulées respectivement « Les procès cognitifs » et « Les systèmes cognitifs ». Dans la première partie le sémioticien s'attache à décrire l'acte épistémique, autrement dit, l'acte de croire par lequel s'achève le faire interprétatif, comme un faire cognitif « pur », comme une opération cognitive de type logico-sémantique, située au niveau de la syntaxe profonde et susceptible de se présenter, au niveau de la syntaxe de surface, comme une suite de programmes narratifs hiérarchisés. D'où la possibilité d'homologuer le faire interprétatif à la sanction narrative et d'identifier le sujet épistémique avec le destinateur judicateur du schéma narratif canonique. Toujours dans cette première partie, Greimas admet que le faire interprétatif peut se réduire à « une opération de reconnaissance (de la vérité) », qui « en tant que comparaison comporte nécessairement une identification dans l'énoncé offert, de la totalité ou des bribes de 'vérité' qu'on possède déjà ». L'acte épistémique correspond ainsi au « contrôle de l'adéquation du nouveau et de l'inconnu à l'ancien et au connu »et met donc « à contribution l'univers de savoir / croire du sujet judicateur » (Greimas 1983).

L'introduction d'un univers de savoir et de croire de référence permet de définir la reconnaissance de la « vérité » non plus comme son adéquation à la « réalité » référentielle mais par « l'adéquation à notre propre univers cognitif ». L'acte épistémique, le croire-vrai porte donc non pas sur quelque vérité ontologique mais sur le dire-vrai et demande l'installation d'un contrat de véridiction entre les deux instances de l'énonciateur et de l'énonciataire impliquées par toute communication. Le choix d'appliquer à l'acte épistémique « le principe général de la conversion des structures en passant d'un niveau à l'autre, de mobiliser donc le parcours génératif pour en décrire les opérations logico-sémantiques, projetées sur le carré épistémique et susceptibles d'être converties en structures sémio-narratives, permet la construction du simulacre du fonctionnement général de l'acte épistémique « pouvant éventuellement servir de modèle du jugement épistémique [qui] sera, à son tour, intégré à la syntaxe sémio-narrative ». On voit mal cependant comment ce modèle pourrait contribuer à rendre compte des procédures nécessaires pour construire la signification d'un discours particulier ou d'une classe de discours dans la mesure où la syntaxe sémio-narrative est une construction idéale qui, située tout entière au plan du contenu, est indépendante de la grandeur et de la nature des énoncés de manifestation, et indifférente aux opérations énonciatives liées à la mise en discours.

2. Les formes d'organisation de l'univers cognitif de référence

La seconde partie de l'essai de Greimas est tout entière dédiée à la description de l'univers cognitif de référence que le sujet épistémique met à contribution pour décider du statut véridictoire d'un énoncé sur lequel il exerce son faire interprétatif. En admettant que ce faire interprétatif consiste à « reconnaître la validité des *relations*, paradigmatiques et syntagmatiques, qu'entretiennent entre elles les unités moléculaires ou molaires du discours », Greimas propose de décrire l'univers cognitif de référence comme le « dépositaire de formes d'organisation 'valables' », autrement dit, de « formes sémiotiques déjà assumées (…) parmi lesquelles le sujet épistémique sélectionne les équivalences dont il a besoin pour accueillir le discours véridictoire ». Une fois l'univers cognitif de référence défini comme le lieu dépositaire de réseaux relationnels, il appartiendra à « l'examen de [ses] formes d'organisation » de « nous renseigner sur la part qu'y prend le savoir et le croire ». En faisant du savoir et du croire des formes d'organisation distinctes des relations paradigmatiques et syntagmatiques déposées dans l'univers cognitif de référence, Greimas est à même de ne plus opposer les systèmes logiques de connaissances et les systèmes fiduciaires de croyances comme les avatars de la raison excluant la foi mais de les décrire comme des modes formalisables de production de la signification, soit comme des « types distincts de rationalité » au sens de Jean-Pierre Vernant.

Dans cette perspective, la sélection des « équivalences » nécessaires pour accueillir le discours véridictoire, c'est-à-dire la reconnaissance de l'« adhésion de l'énoncé proposé à la parcelle formellement correspondante de l'univers cognitif », en quoi consiste le faire interprétatif du sujet épistémique, se lit comme une double opération de choix : identification d'un « lieu formel », c'est-à-dire d'un type de relation, paradigmatique ou syntagmatique, et, à l'intérieur de ce lieu formel, choix de « la variante 'fiduciaire' ou 'logique' de sa structure ». L'acte épistémique apparaît désormais comme le résultat d'un faire interprétatif qui choisit le 'bon' modèle de lecture, celui qui permet de ramener l'énoncé discursif au type de rationalité, soit au mode de production de la signification assumé par le sujet judicateur.

L'intérêt de l'hypothèse greimasienne est double. La définition de l'univers de référence comme lieu dépositaire de réseaux relationnels, paradigmatiques et syntagmatiques, permet de lui donner une structure sémiotique formelle et de réfuter ainsi sa désignation comme 'encyclopédie' qui « ne nous apprend rien sur le mode d'organisation de cet univers, l'encyclopédie se caractérisant justement par l'absence de tout ordre intrinsèque ». En même temps, l'idée d'une pluralité de rationalités distinctes, de nature logique ou fiduciaire, qui organisent les relations paradigmatiques et syntagmatiques, permet de prendre en compte différents types de « systèmes de pensée », de « croyances » et de « mentalités », tant collectifs qu'individuels, et ouvre de la sorte la possibilité de corréler modes de production de la signification et articulations discursives voire classes de discours.

3. Les différents types de rationalité paradigmatiques et syntagmatiques

Dans le chapitre « La rationalité paradigmatique » Greimas distingue en tout six modes de production de la signification, organisés en trois couples d'articulation différentielle, comprenant chacun une variante logique et une variante fiduciaire. Dans l'ordre d'apparition, il s'agit de (1) l'opposition entre le binarisme logique du discours scientifique et le principe de la coexistence des contraires dans les termes complexes, caractéristiques des discours religieux et poétiques, (2) l'opposition entre le catégorique et le graduel qui distingue les productions discursives du savoir de celles du croire, et (3) l'opposition entre le mesurable et l'approximatif qui différencie les discours normatifs des discours mythiques, ces derniers procédant par « la mise en oppositions significatives, selon le mode de l'*excès* et de

l'*insuffisance* (*presque, trop*) ». On notera qu'un seul de ces modes de production de la signification est désigné par le terme de *rationalité*, à savoir la forme de pensée propre aux discours mythiques, qui est précisément appelée *rationalité mythique*.

Les trois couples de formes d'organisation qui caractérisent les différents types de rationalités paradigmatiques distingués reposent tous, on l'aura vu, sur l'opposition fondamentale entre des articulations différentielles, discontinues et continues. Les modes logiques de production de la signification procèdent par l'instauration de catégorisation franches, débrayées du sujet connaissant, alors que les pensées fiduciaires mettent en place des catégorisations tensives qui insistent sur le rôle de l'appréciation et de l'évaluation du sujet qui les pose.

Toujours est-il que les différents types de rationalités paradigmatiques exploitent les articulations différentielles prévues par la structure élémentaire de la signification. Ces articulations « constituent les lieux topiques de la saisie de la signification : l'acte épistémique en tant qu'identification y retrouve, le cas échéant, telle ou telle articulation différentielle lui permettant d''ajouter foi' aux nouveaux énoncés recueillis ». C'est ainsi que la structure élémentaire est susceptible, entre autres, « d'accueillir les énoncés du discours scientifique, mais aussi des discours religieux ou poétiques ». Quelle que soit la rationalité paradigmatique, logique ou fiduciaire, qu'il choisisse pour juger le dire-vrai discursif, le sujet épistémique n'a ainsi à sa disposition que des modes de penser le sens du sens conditionnés par la structure élémentaire de la signification. Tel est le coût théorique d'une conception de la pluralité de rationalités dans un imaginaire sémiotique qui (1) admet qu'à l'origine de toute signification il n'y a qu'un modèle constitutionnel unique, le carré sémiotique, qui articule la saisie d'écarts différentiels en même temps que leur interprétation en termes logiques, et (2) conçoit le discours comme le résultat de la manipulation des formes profondes, d'ordre sémio-narratif, soit comme l'actualisation d'une signification déjà préalablement structurée.

Le passage au chapitre « La rationalité syntagmatique » coïncide avec un changement du niveau d'analyse. De l'examen des structures constitutionnelles sous-jacentes aux formes d'organisation des différentes rationalités paradigmatiques, Greimas passe aux « articulations de [la] syntaxe discursive » et, partant, aux formes « d''intelligence syntagmatique' ». Il s'intéresse d'abord à la pensée causale, organisatrice d'enchaînements transphrastiques et sous-jacente à deux grands types de rationalité syntagmatique :

> la *pensée technicienne*, de caractère algorithmique, dont les articulations sont fondées sur une nécessité modale objective (= sur un /ne pas pouvoir ne pas être/), et une *pensée pratique*, de caractère stéréotypique et s'appuyant (…) sur la co-occurrence, en contiguïté temporelle, des comportements – ou des énoncés les décrivant – dont la successivité sera considérée comme prévisible et, de ce fait, vraisemblable ou même nécessaire (« subjectivement », sur le mode du /devoir-être/) (129-130).

C'est dire que les pensées, technicienne et pratique, s'opposent comme deux variantes, logique et fiduciaire, de la rationalité syntagmatique, la variante fiduciaire se distinguant de la variante logique par le poids des « rôles sociaux » et des « stéréotypes pathémiques ou cognitifs » qui pèse sur l'évaluation du sujet épistémique, dont le faire interprétatif est ainsi régi par les structures signifiantes cristallisées en vigueur dans un espace socio-culturel donné. On voit comment l'introduction de la pensée pratique préfigure en quelque sorte la réflexion sémiotique du début des années '90 sur les organisations signifiantes, sédimentées par l'usage, autrement dit, engendrées par la « praxis énonciative » (Bertrand 1993).

Le second couple de rationalités syntagmatiques décrite par Greimas est propre aux discours figuratifs, en particulier, à ceux qui font un double emploi des figures du monde comme renvoi à la 'réalité', intra- ou extra-discursive, et comme figures du langage, susceptibles de dire autre chose qu'elles-mêmes. C'est cette seconde dimension figurative qui intéresse Greimas : l'aptitude des discours figuratifs, une fois déréférentialisés, à créer des

significations autres, à savoir leur aptitude « à projeter une double référence, la première *en profondeur* et créatrice d'une isotopie thématique plus abstraite, et la seconde, *en latéralité*, développant une nouvelle isotopie figurative parallèle » Greimas appelle « pensée parallèle » ce mode de « raisonnement figuratif » qui repose « sur la non-homologation terme à terme des actants ou fonctions des différentes isotopies » figuratives. La pensée parallèle serait notamment à l'œuvre dans les discours paraboliques, et Greimas d'évoquer comment dans la parabole du Fils prodigue, en passant d'isotopie en isotopie, on change imperceptiblement de thématique sous-tendue, si bien qu'au terme d'un « progrès discursif » fait de récits racontant la perte d'une pièce d'argent, d'un agneau, d'un fils, etc., on en arrive à la théologie chrétienne du repentir et du salut. Ce qui distingue la pensée parallèle, c'est sa nature essentiellement suggestive et allusive, qui en fait une variante fiduciaire de la rationalité syntagmatique, et la rapproche des dispositifs paradigmatiques de la pensée mythique qui procède, nous l'avons vu, par le recours à des catégorisations tensives.

Signalons enfin, par souci d'exhaustivité, le pendant logique de la pensée parallèle, que Greimas désigne du nom de « pensée homologisante ». Caractéristique des discours allégoriques, elle établit une « correspondance – ressemblance ou même identité – entre les éléments discrets des isotopies parallèles ». Introduisant la proportion mathématique dans l'appréciation et l'évaluation des isotopies parallèles, la pensée homologisante recourt à la discrétion et aux catégorisations franches, dont ne tient pas compte la pensée parallèle.

Ce qui frappe dans la description de la pensée parallèle, c'est la corrélation entre sa forme d'organisation et les articulations du discours parabolique, caractérisés par le chevauchement décalé d'une série d'isotopies figuratives. Tout se passe comme si les structures discursives prenaient, en l'occurrence, le pas sur les structures sémio-narratives : au lieu de prendre en charge, en les enrichissant par un surplus d'articulations signifiantes, une signification préconstruite au niveau profond, les structures discursives apparaissent comme le lieu d'instauration d'un mode de production de la signification *sui generis*, à savoir le raisonnement figuratif. Un tel renversement de perspective n'est pas sans remettre en cause l'idée même du parcours génératif et du carré sémiotique, qui admettent l'existence d'une signification antérieure et indépendante de l'activité énonciative. Faire des structures discursives le lieu d'élaboration de la signification revient, en effet, à situer l'intelligibilité des discours non pas en amont mais en aval de notre dire. Ce qui entraînerait un certain nombre de conséquences : la nécessité, par exemple, de distinguer entre les conditions générales d'émergence du sens – la production ou la saisie d'écarts différentiels – et les conditions d'instauration d'énoncés discursifs en objets sémiotiques – les opérations énonciatives qui conjuguent une stratégie de cohérence et des virtualités discursives. Ce faisant, on cesserait de penser le discours comme un tout de signification situé tout entier au plan du contenu et antérieur à toute manifestation. De manière corrélée, on reconnaîtrait à la mise en discours un rôle dans la production de la signification qui dépasse la simple prise en charge d'un donné préconstruit.

En reconnaissant, dans le cas du raisonnement figuratif de la pensée parallèle, un rôle prépondérant aux structures discursives dans la production de la signification et, partant, dans sa saisie et évaluation par le sujet épistémique, Greimas prépare l'avènement d'une sémiotique qui déplace son centre de gravité des structures profondes, situées « en langue », vers les structures propres à la « parole ». L'entrée dans le discursif définit un nouvel ensemble de questions dont, en particulier, celle de la description des stratégies de cohérence, imputables à un sujet d'énonciation, qui permettent d'instaurer les énoncés discursifs en totalités signifiantes. D'une sémiotique à l'autre, la nature de l'objet et la tâche assignées à la théorie changent : de la conceptualisation des conditions d'émergence du sens, on passe à la modélisation des conditions d'instauration des discours. Dans cette perspective, l'essai de

Greimas se lit, en dernière analyse, comme les prolégomènes d'une révolution copernicienne pressentie.

4. Quand dire, c'est construire

Si la description des différents types de rationalité proposée par Greimas confère un rôle décisif aux structures discursives, il n'en reste pas moins que le faire interprétatif du sujet épistémique, quelle que soit la rationalité qu'il choisisse pour évaluer le dire-vrai discursif, est conçu comme un acte d'« interprétation sémantique » qui intègre l'inconnu dans le connu. L'affirmation ou le refus de l'adéquation d'un énoncé discursif par rapport aux formes sémiotiques assumées concerne ainsi son seul plan du contenu. Dans cette perspective, la signification discursive apparaît comme le résultat d'une prise en charge, imputable à une instance d'énonciation, d'un contenu sémantique préstructuré, régi par les formes d'organisation, logiques ou fiduciaires, des structures élémentaires, et antérieur à l'acte de discours.

L'idée qu'il existe une signification indépendante de tout acte de discours et, partant, de toute manifestation, a son origine dans la distinction traditionnelle entre signifié et signifiant, et repose sur l'hypothèse que les plans du contenu et de l'expression peuvent être analysés séparément. En réalité, chaque acte de discours mobilise, pour les introduire dans un nouveau discours en devenir, ce que Geninasca appelle des « résidus de discours antérieurs », soit les formants, au sens hjelmslevien du terme, que sont, dans le cas de la sémiotique verbale, les lexèmes ou encore les locutions figées, de nature et de taille différentes. Ces formants ne sont pas associés à des contenus déterminés, ils ne sont pas davantage les dépositaires de contraintes structurales. Ils fonctionnent comme les supports d'un nombre indéfini de virtualités relationnelles, variables dans le temps, selon les cultures et les sujets énonciateurs. Aussi les formants servent-ils au sujet énonciateur (1) à installer dans le discours, sans pour autant se confondre avec elles, les variables actorielles ou objectuelles, spatiales et temporelles, et (2) à les investir de structures signifiantes, en partie cristallisées par l'usage et, partant, constitutives du savoir associatif d'un espace socio-culturel donné, et en partie nouvellement créées par le sujet énonciateur.

Chaque nouveau discours apparaît ainsi comme le résultat d'un bricolage, au sens de Lévi-Strauss, qui utilise les résidus de discours antérieurs, et, en même temps, comme un lieu créateur de structures signifiantes inédites. Dans cette perspective, la signification discursive n'est pas le résultat d'une sémiosis entendue comme la mise en relation de présupposition réciproque d'une forme du contenu et d'une forme de l'expression. Elle n'a d'existence que par et à travers l'acte de parole qui la construit. Elle réside dans les opérations énonciatives qui conjuguent une stratégie de cohérence et les virtualités relationnelles que permettent d'actualiser et de transformer les variables actorielles, objectuelles, spatiales ou temporelles mises en place par les formants du plan de l'expression d'une sémiotique donnée.

Désormais, la signification des discours n'est plus le résultat d'une série d'hypothétiques conversions d'une contrainte structurale *ab quo*, d'ordre logico-sémantique, en structures *ad quem*, de nature sémio-narratives et discursives. Elle dépend tout entière de l'intégration d'une pluralité de structures signifiantes, dont il incombe à une sémiotique de la parole de décrire les conditions d'intelligibilité et de cohérence.

5. Une science du particulier

Expliciter, en s'appuyant sur un ensemble de modèles et de concepts interdéfinis, les conditions d'instauration de la signification discursive et, partant, décrire les stratégies de cohérence qui permettent d'instaurer les énoncés discursifs en objets sémiotiques, telle était

bien la tâche que Geninasca assignait à la théorie sémiotique. Animé par le désir de mieux connaître la vision du monde et de l'humain que proposent les discours littéraires, il multipliait les analyses de textes littéraires, toujours soucieux d'élaborer des procédures d'analyse qui règlent le passage des structures manifestées aux structures immanentes, afin de pouvoir constituer en objets empiriques les textes dont il s'occupait. Plaidant la cause d'une sémiotique qui soit à la fois une science du général et une science du particulier, il jetait ainsi les bases d'une sémiotique de la parole littéraire (Géminasca 1997).

Greimas partageait cet intérêt pour les discours littéraires et, plus généralement, esthétiques, dans lesquels il reconnaissait, comme Geninasca, une possible source de resémantisation du monde et des relations intersubjectives. Mais si, dans *De l'imperfection* (1987), Greimas situe ses analyses sur le plan du contenu pour décrire les éléments constitutifs de l'expérience esthétique, Geninasca s'attache à conceptualiser les stratégies de cohérence qui, conditionnées par les articulations discursives des objets esthétiques, instaurent, le temps d'une lecture, leur intelligibilité et, partant, actualisent l'expérience esthétique dont ces objets ne sont encore que la promesse.

6. Les conditions d'instauration d'une parole signifiante

L'efficacité analytique des travaux de Geninasca tient à ce qu'ils reposent sur un clair *distinguo* entre les conditions d'émergence du sens, liées à la saisie d'écarts différentiels, dont les plus abstraits sont supposés invariants et universels dans la mesure où ils reflètent notre organisation somatique ou neuronale, et les contraintes qui président à la production et la saisie de la signification discursive. C'est dire que les conditions de possibilité du sens diffèrent des conditions d'instauration d'une parole signifiante.

Pour Geninasca, les énoncés discursifs ne sont pas le lieu d'inscription d'une signification structurée à l'avance ni d'un message invariant qu'il incomberait au lecteur de découvrir. Leur signification n'est pas donnée mais dépend des opérations énonciatives qui l'instaurent. Avant sa prise en charge par une instance d'énonciation, tel énoncé discursif n'est encore que la promesse d'un objet signifiant. Ses propriétés discursives se présentent comme un champ d'opérations virtuelles qui se prête à l'actualisation d'une ou de plusieurs stratégies de cohérence, chacune faisant être une signification qui coïncide avec l'activité énonciative qui la produit. De telles stratégies de cohérence satisfont par définition aux critères d'objectivité et de subjectivité, dans la mesure où elles ne sont pas applicables à n'importe quel énoncé discursif et qu'elles relèvent de la compétence énonciative d'un sujet en quête d'intelligibilité et de sens.

Précisons que la possibilité d'exercer plusieurs stratégies de cohérence sur un même texte est étrangère à la thèse de la « lecture infinie ». Elle ne correspond pas davantage à la pluralité des protocoles de lecture induits par des styles de lecture différents (lecture linéaire et exhaustive, lecture en diagonale, recherche d'information, lecture plaisir, etc.). Lectures multiples et protocoles de lecture renvoient à la quantité et la variété des performances de lecture possibles, alors que le concept d'une pluralité de stratégies de cohérence procède de la possibilité de conceptualiser différents modes d'instauration de la cohérence, autrement dit, différentes compétences discursives, définissant chacune des conditions de lisibilité différentes.

L'idée qu'il existe une pluralité de modes d'instauration de la cohérence et, partant, de la signification discursive, apparaît dès le milieu des années 80 dans les cours et les écrits de Geninasca. Née dans le cadre d'analyses de textes littéraires en vers et en prose, relevant d'époques et de langues différentes, elle a fait l'objet de plusieurs développements qui témoignent de sa conceptualisation progressive, ponctuée par les réajustements terminologiques et les rééquilibrages propres à une théorie dont l'économie n'a cessé

d'évoluer (Géminasca 1997). J'ai montré ailleurs le rôle que l'hypothèse d'une pluralité des modes de penser le sens du sens joue dans l'édifice théorie de Geninaca (2017). Ici, je voudrais dégager en quoi elle diffère de la réflexion de Greimas relative à ce sujet.

L'hypothèse de départ de Geninasca est que le sentiment de cohérence et, partant, d'intelligibilité et de sens naît de la possibilité de penser l'appartenance de parties à un tout ordonné. On pourra ainsi décrire un mode d'instauration de la cohérence par le type de relation qu'il instaure entre les grandeurs d'un niveau de pertinence ou de saisie donné. D'où la distinction que Geninasca fait entre les rationalités et les saisies du sens. Par *rationalité*, il désigne « toute manière d'assurer l'intelligibilité du monde ou des énoncés en ramenant la multiplicité phénoménale à l'unité » et il s'est attaché à conceptualiser en particulier « une *rationalité pratique* de nature inférentielle, et une *rationalité mythique* qui intègre les structures signifiantes » (1997, 61). Par *saisies du sens*, Geninasca entend les différents niveaux de pertinence de la construction du sens. Il en distingue trois : la *saisie molaire* dont les objets sont les grandeurs discrètes, soit les figures du monde et les concepts, la *saisie sémantique* dont le niveau de pertinence sont les structures catégorielles, de nature figurative, non figurative ou axiologique ainsi que les schémas d'action, et la *saisie impressive ou rythmique* qui corrèle configurations perceptives et états phoriques et modaux du sujet (p. 59).

Les deux types de relation et les trois niveaux de pertinence de la saisie du sens distingués permettent de spécifier les deux modes d'instauration de la signification discursive qui caractérisent respectivement les rationalités pratique et mythique.

La rationalité pratique situe la cohérence et l'intelligibilité des discours au niveau des grandeurs discrètes de la saisie molaire, les figures du monde et les concepts, entre lesquels elle établit un réseau de rapports inférentiels par l'application récurrente de relations de dépendance unilatérales qui prennent tour à tour la forme d'inclusions spatiales ou logiques, ou encore d'enchaînements d'ordre temporel ou causal. Dans la perspective de la rationalité pratique, un texte, verbal ou visuel, fera sens pour autant que ses propriétés discursives permettent d'installer des réseaux d'unités discrètes — configurations ou scénarios figuratifs, ensembles conceptuels ou chaînes argumentatives — qui sont conformes à ceux que sanctionne un savoir associatif socio- ou idiolectal. Inversement, passeront pour incohérents ou illisibles, des textes qui bloquent, par exemple en déjouant l'attente d'une continuité figurative ou logique, la reconnaissance des réseaux inférentiels constitutifs d'un savoir associatif partagé.

Il en va autrement de la rationalité mythique qui subordonne le sentiment d'intelligibilité et de sens à la possibilité de construire des relations structurales (de présupposition réciproque) dont les termes aboutissants correspondent aux traits catégoriels, de nature figurative, non figurative, perceptive, tensive, modale ou encore axiologique, dont les grandeurs figuratives et conceptuelles sont passibles. Alors que la rationalité pratique opère au seul niveau des grandeurs discrètes, la rationalité mythique ne les saisit que pour accéder aux représentations sémantiques qu'elles permettent de manipuler. La rationalité mythique implique donc les deux saisies, molaire et sémantique, et le plus souvent également la saisie impressive, même si la cohérence et l'intelligibilité des discours dont elle assure la production et la saisie se situent au niveau des représentations sémantiques et/ou des configurations perceptives corrélées à des états tensifs et modaux. Dans la perspective de la rationalité mythique, la signification discursive ne dépend plus du respect des réseaux inférentiels conformes aux contraintes inhérentes au monde du sens commun : elle procède tout entière des opérations imputables à une instance énonciative qui, par le biais des grandeurs figuratives et conceptuelles qu'il installe dans le discours, prend en charge, transforme et intègre un ensemble de structures signifiantes.

Autonomes sans être exclusives, les rationalités pratique et mythique déterminent des conditions de lisibilité différentes et assurent la production et la saisie de deux classes de

discours distinctes. La rationalité pratique assure l'intelligibilité de nos discours quotidiens mais aussi des discours scientifiques et techniques. Elle coïncide avec une conception référentielle et un usage souvent utilitaire du langage, destinés à augmenter notre savoir sur le monde et de régler la plupart de nos échanges sociaux. Son exercice reste cependant insuffisant quand on aborde les discours esthétiques, dont les propriétés discursives conditionnent l'actualisation de la stratégie de cohérence définie par la rationalité mythique. Passibles des saisies sémantique et/ou impressive, les discours esthétiques nous procurent l'expérience vécue d'un monde à la fois intelligible et signifiant.

D'une classe de discours à l'autre, le rôle des grandeurs figuratives change : signes-renvoi dans les discours dont la fonction est de faire référence à un monde réel ou fictif, elles constituent, dans les discours esthétiques (même lorsqu'elles n'y sont convoquées que pour créer une illusion de réel), les instruments d'une forme de pensée qui en exploite les virtualités sémantiques. On ne s'étonnera pas de les voir alors entretenir des rapports inédits, étrangers aux réseaux inférentiels enregistrés dans le savoir associatif partagé qui définit le vraisemblable et le vrai dans un espace socio-culturel donné.

7. De Greimas à Geninasca

Les rationalités, pratique et mythique, de Geninasca ne sont pas sans rappeler les pensées, pratique et mythique, décrites par Greimas. A l'« intelligence syntagmatique », de nature causale, et aux « stéréotypes pathémiques ou cognitifs » caractéristiques de la pensée pratique répondent, tour à tour, les relations de dépendance unilatérale, d'ordre inférentiel, et les contraintes inhérentes au monde du sens commun de la rationalité pratique. A leur tour, la pensée mythique de Greimas et la rationalité mythique de Geninasca exploitent, toutes deux, des relations structurales de présupposition réciproque, et les deux sont tributaires de la réflexion de Lévi-Strauss, à ceci près que, chez Greimas, le qualificatif *mythique* renvoie exclusivement à l'univers des mythes analysés par l'anthropologue français, alors qu'il désigne chez Geninasca une forme d'instauration de la cohérence qui serait propre à la classe des discours esthétiques en général.

En dépit de ces apparentes similarités, la réflexion de Geninasca sur les rationalités, pratique et mythique, se distingue à plusieurs égards de celle que Greimas a menée sur les différentes formes de rationalités, paradigmatiques et syntagmatiques.

(1) Par le rôle que Geninasca reconnaît aux rationalités dans la construction de la signification discursive. Chez Greimas, les différentes rationalités distinguées sont autant d'articulations formelles d'un univers cognitif de référence qui permettent d'authentifier la signification d'un énoncé discursif en ramenant ses articulations à celles qui sont déposées dans l'univers de référence et, de ce fait, « valables ». Ce qui est conforme à un imaginaire épistémique qui subordonne la signification discursive à l'existence, antérieure à l'acte d'énonciation, d'univers sémantiques qui possèdent la structure des carrés sémiotiques. Il en va autrement chez Geninasca, qui place la signification discursive sous la responsabilité d'une instance d'énonciation qui la construit en mettant en œuvre une stratégie de cohérence ou rationalité adéquate aux virtualités relationnelles d'un énoncé discursif donné.

(2) Par la corrélation que Geninasca établit entre rationalités et classes de discours. Geninasca assume de la sorte le rôle décisif – pressenti par Greimas – des articulations des énoncés de manifestation dans la construction de la signification discursive. La possibilité de corréler rationalités et classes de discours présuppose en effet la mise au point de procédures qui règlent le passage des structures manifestées aux structures immanentes. Or de telles procédures font précisément défaut dans le modèle du parcours génératif, qui, situé tout entier au plan du contenu, est indifférent aux opérations liées à la manifestation. De son côté, Geninasca s'est astreint à formaliser les procédures d'analyse qui permettent d'instaurer des

discours-occurrence en objets sémiotiques. Je pense notamment à son modèle de l'organisation discursive des discours esthétiques, qui corrèle espaces de textes et espaces de contenu. Ce modèle repose sur l'hypothèse que la hiérarchie des relations, paradigmatiques et syntagmatiques, observables entre des espaces textuels, résultant de la partition de l'espace textuel global à des endroits formellement indexés, corresponde à une hiérarchie de relations d'équivalence et de transformation sémantiques, dont l'instauration, imputable à une instance d'énonciation, fait être la signification dont la hiérarchie des espaces textuels est la trace bien formée, observable au plan phénoménal[1].

(3) Par la portée générale que Geninasca reconnaît aux rationalités, pratique et mythique. Elles ne s'identifient pas aux réseaux, paradigmatiques et syntagmatiques, qui articulent les figures et les concepts d'un univers cognitif de référence donné, mais elles sont conçues comme deux modes d'assurer l'intelligibilité et le sens du monde et des énoncés, qui se distinguent par la manière de penser l'appartenance de parties à un tout. C'est en cela qu'elles s'inscrivent dans le sillage de la réflexion de Lévi-Strauss sur les logiques différentes que mettent en œuvre la pensée scientifique et la pensée mythique, la première procédant par explications successives de phénomènes limités, la seconde aspirant à une compréhension générale et totale de l'univers, vécu comme un ensemble signifiant (Lévi-Strauss 1962) Comme la pensée scientifique de Lévi-Strauss, la rationalité pratique de Geninasca procède des parties au tout, dans la mesure où les termes qu'elle articule préexistent aux relations de dépendance unilatérales qu'elle instaure entre eux pour les intégrer dans un tout intelligible. A l'inverse, la rationalité mythique, telle la pensée mythique de Lévi-Strauss, accorde la priorité aux relations structurales sur les termes qu'elles articulent, procédant ainsi d'un tout postulé aux parties.

(4) Par la distinction que Geninasca fait entre rationalités et saisies du sens, les premières définissant un type de relation, de dépendance unilatérale ou de présupposition réciproque, les secondes la nature, discrète, catégorielle ou perceptive, des grandeurs à articuler. L'introduction des saisies, molaire, sémantique et impressive, permet de décrire trois modes de conférer un sens au monde et aux énoncés discursifs. La saisie molaire conditionne la reconnaissance de ces grandeurs discrètes que sont les figures du monde et les concepts. La saisie sémantique permet d'accéder aux structures signifiantes, c'est-à-dire aux positions et rôles solidaires que définissent les schémas catégoriels ou syntaxiques d'action. La saisie impressive, enfin, corrèle configurations perceptives et états phoriques et modaux du sujet. Chaque saisie conditionne ainsi l'instauration d'un sens de nature différente, référentielle, sémantique ou vécue.

Si la rationalité pratique assure la signification par rapport à la seule saisie molaire et que la rationalité mythique, tout en impliquant la saisie molaire, la construit au niveau des saisies, sémantique et impressive, les relations entre rationalités et saisies du sens ne sont ni univoques ni exclusives. Ainsi, l'exercice de la rationalité pratique peut impliquer la saisie sémantique, et l'actualisation de la rationalité mythique peut ne pas impliquer la saisie molaire. Il suffit, pour s'en convaincre, de penser à la présence, dans nos discours quotidiens, dont l'intelligibilité et le sens sont assurés globalement par la rationalité pratique, d'expressions métaphoriques, telles que 'le pied de la table' ou 'les ailes d'un bâtiment', dont la compréhension dépend de l'actualisation ponctuelle de la saisie sémantique, qui permet d'accéder aux schémas catégoriels, en l'occurrence figuratifs, exploités par ce genre de catachrèses. Inversement, il existe des discours esthétiques – que l'on pense, par exemple, aux tableaux d'un Mark Rothko ou d'un Cy Twombly – qui se passent des figures du monde et, partant ne sont pas passibles d'une saisie molaire. Cependant, leur signification dépend bien

[1] Pour se convaincre de l'efficacité analytique de ce modèle, voir Geninasca, *La Parole littéraire*, *op. cit*., où on pourra se reporter, entre autres, aux chapitres VII, VIII et IX, consacrés respectivement à un poème en prose de Rimbaud, un poème de Reverdy et un court texte de Proust.

de l'exercice de la rationalité mythique, à ceci près que la possibilité de manipuler les termes de structures signifiantes et perceptives, qui constituent les objets des saisies, sémantique et impressive, n'est pas subordonnée à la mise en place de grandeurs discrètes, comme dans les discours figuratifs, mais qu'elle dépend de l'exploitation des positions définies par la grille topologique dont l'énoncé discursif, en l'occurrence le tableau, peut être informée.

La priorité que les rationalités, pratique et mythique, accordent respectivement à la saisie molaire, et aux saisies, sémantique et impressive, reflète, en dernière analyse, la différence de nature entre deux modes de signification, qui sont *faire référence à*, dans le cas de la rationalité pratique, et *signifier*, dans le cas de la rationalité mythique.

8. Le rôle du croire

Les rationalités et saisies du sens formalisées par Geninasca permettent de décrire les conditions d'instauration de la signification discursive, autrement dit, elles président au *pouvoir-dire*. Leur actualisation étant corrélée aux structures manifestées des énoncés discursifs, elles définissent des stratégies de cohérence ou des pratiques discursives, qui sont autant de manières de créer du sens. Elles ne suffisent pas pour autant, selon Geninasca, à faire de la signification discursive générée l'objet d'un *pouvoir-croire vrai*. Elles sont insuffisantes, en d'autres termes, à fonder l'établissement d'un contrat de véridiction, cet acte de foi réciproque des participants de la communication, dont dépend la possibilité même d'instaurer un régime d'interaction. Construire la signification discursive en conjuguant une stratégie de cohérence et les virtualités discursives d'un énoncé, cela revient aussi à « assumer comme 'vrai' (conforme à ce qui, conditionnant le sentiment d'identité de soi et de réalité du monde et d'autrui, fonde le sens-pour-le-sujet), l'acte en quoi consiste la signification d'un énoncé discursif » (Géminasca, 1994). L'instance d'énonciation qui instaure la signification discursive se caractérise ainsi, doublement, « par une compétence sémiotique, une rationalité, et par une compétence et une existence modales, *ou croire*, si l'on convient d'appeler 'croire' le mode d'inscription d'un sujet (…) sur la dimension du vouloir » ou encore « la manière de penser et de vivre le rapport à l'ordre des valeurs » (p. 101).

Dans son essai « Composantes thymiques et prédicatives du croire » (p. 29-51) Geninasca a montré que le sujet du croire, qui prend en charge la vérité de son dire, en reconnaissant sa conformité par rapport à un système de valeurs, correspond à une structure subjective complexe qui articule les valorisations thymiques d'un sujet en présence de figures du monde qu'il modalise comme désirables, nuisibles, dangereuses ou inoffensives, et les valorisations prédicatives, débrayées par rapport à l'expérience immédiate, d'un sujet qui assume un savoir « qui porte sur la relation juste et efficace au monde, relation constitutive à la fois du sens et de la réalité du monde et du Sujet » (p. 33).

Si Geninasca et Greimas subordonnent, tous deux, le dire-vrai discursif à un acte de croire, les descriptions qu'ils en proposent diffèrent tant par le rôle qu'elles confèrent au croire que par le niveau d'analyse où elles se situent. Greimas identifie l'acte de croire à l'acte épistémique par lequel un sujet reconnaît l'adéquation d'un énoncé discursif nouvellement offert par rapport aux articulations, logiques ou fiduciaires, des formes sémiotiques constitutives de son univers cognitif. L'acte de croire porte ainsi sur la conformité du réseau de relations établi dans un énoncé discursif donné par rapport à une forme de pensée de nature logique ou fiduciaire. Il en va autrement chez Geninasca qui définit l'acte de croire comme un acte d'assomption qui a pour effet « de poser, au double sens d'instaurer et de reconnaître, les valeurs », acte fondateur qui instaure le sujet véridique. Le croire porte ainsi, non pas sur une rationalité, non pas sur tel ou tel mode d'instauration de l'intelligibilité et de la signification discursives mais sur la relation durable qu'un sujet énonciateur entretient avec un système de valeurs qu'il assume et dont dépend la vérité de son dire.

Les descriptions du croire proposées par Greimas et par Geninasca se situent par ailleurs à des niveaux d'analyse différents. Greimas cherche à définir l'acte épistémique comme un procès cognitif « pur », dont le modèle de fonctionnement sera « intégré dans la syntaxe sémio-narrative, indépendante des schémas idéologiques » (1983). Pour développer sa réflexion, il exploite les définitions des verbes *convaincre* et *reconnaître (la vérité)* que donnent les « dictionnaires courants », C'est dire que sa description des opérations cognitives fondatrices du croire se situe au niveau de la langue. Pour sa part, Geninasca entreprend une description du croire en termes d'existence et de compétence modales, qu'il fonde sur l'analyse « d'un certain nombre de textes littéraires à forte composante 'psychologique' », se situant de la sorte du côté de la parole. De Greimas à Geninasca, on passe ainsi d'un croire hors situation à un croire imputable à une instance d'énonciation qui assume la responsabilité pour son dire en s'inscrivant sur la dimension du vouloir par l'actualisation d'un certain rapport à l'ordre des valeurs.

9. Assumer l'entrée dans le discursif

Par la conceptualisation de différents types de rationalité, de saisies du sens et de croires, et par la mise au point de procédures d'analyses qui permettent de remonter des structures manifestées aux structures immanentes, Geninasca a contribué, de façon significative, à ce que la sémiotique soit en mesure de rendre compte de la spécificité de discours singuliers, de ceux du moins qui relèvent de la classe des discours littéraires et, plus généralement, esthétiques. Son principal mérite est peut-être de nous avoir rappelé que, pour autant que l'on admette que nos productions culturelles sont une forme d'investigation du monde et de l'humain, leur signification ne saurait préexister à notre être au monde et à notre interaction avec autrui et avec nous-mêmes. En subordonnant l'intelligibilité et la signification des discours à l'exercice d'une stratégie de cohérence qui exploite des virtualités discursives, Geninasca ne cesse pas seulement de les placer sous la dépendance d'une contrainte structurale antérieure à l'activité énonciative pour les situer au terme de notre dire mais il les réinscrit encore dans les relations que nous entretenons avec le monde, avec nous-mêmes et avec les autres.

C'est ainsi que les effets de sens résultant des saisies molaire, sémantique et impressive, bien que situés à des niveaux de pertinence différents, ne sont pas liés par des rapports de conversion : ils ne constituent pas les enrichissements successifs, situés à différents niveaux de profondeurs, d'une signification antérieure aux saisies qui les font être. Les trois saisies distinguées correspondent en réalité à autant de formes d'appréhension du monde et des discours, qui, le temps de leur actualisation par un sujet, font être des formes de sens différentes. Ainsi, la saisie molaire conditionne la possibilité d'un savoir positif sur le monde et l'humain. A son tour, la saisie sémantique permet de les signifier en leur donnant sens et valeur. Enfin, la saisie impressive, de nature phénoménologique, fonde, en les corrélant dans l'acte de la perception, l'existence modale du moi et la présence du monde. On voit comment la possibilité d'intégrer, lors d'un acte de discours, les effets de sens respectifs de ces saisies ouvre la perspective d'un sens-pour-le-sujet qui est à la fois intelligible et sensible.

Au terme de notre analyse comparée des approches de Greimas et de Geninasca, force est de constater que l'hypothèse d'une pluralité des rationalités et des saisies du sens implique (1) le déplacement, pressenti par Greimas, du centre de gravité de la sémiotique vers le discursif, (2) la distinction entre les conditions d'émergence du sens, liées à la production et à la saisie d'écarts différentiels et les conditions d'instauration des énoncés discursifs en objets sémiotiques, et (3) la remise en question de la conception de l'acte de discours comme prise en charge d'une signification qui serait antérieure aux opérations énonciatives, indépendante de la taille et de la nature des énoncés de manifestions et, partant, des choix stylistiques et

rhétoriques, et qui posséderait les articulations définies par le carré sémiotique. Aussi l'approche de Geninasca ne va-elle pas sans remettre en cause la pertinence, pour l'analyse des discours, du parcours génératif, qui, en l'absence de grammaires de conversions, dont les procédures, on le sait, n'ont jamais été développées, ne permet pas de remonter des structures manifestées aux structures immanentes (Géminasca, 1997). Toucher à l'un des modèles emblématiques de la sémiotique greimasienne ne signifie pas de méconnaître pour autant la pertinence de nombreuses réponses qu'elle a permis d'apporter à la question du sens. Ainsi, Geninasca continue à assumer, tout en la redéfinissant, une conception générative de la production et de la saisie de la signification discursive, dans la mesure où il subordonne son instauration à l'intégration, imputable à un sujet d'énonciation, d'une pluralité de langages, de saisies du sens et de rationalités.

Esprit perspicace, Geninasca possédait le courage de l'invention et la tenacité d'explorer tous les tenants et les aboutissants des concepts et modèles, par définition hypothétiques et provisoires, qu'il évaluait sans relâche à l'aune de leur efficacité analytique. De la même manière, il a su tirer, à plusieurs reprises, les conclusions théoriques des brèches ouvertes, à commencer par Greimas lui-même, dans l'édifice conceptuel de la sémiotique. Dans cette perspective, l'hypothèse d'une pluralité de structures signifiantes apparaît comme la contribution de Geninasca à l'avenir de la structure.

Références bibliographiques

BERTRAND, Denis (1993), « L'impersonnel de l'énonciation. Praxis énonciative : conversion, convocation, usage », *Protée*, XXI, 1, pp. 25-32.

FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, PUF.

GENINASCA, Jacques (1997a), *La Parole littéraire*, PUF.

— (1997b) « Et maintenant ? », *in* E. Landowski (éd.), *Lire Greimas*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1997, pp. 41-57.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette.

— (1983), *Du Sens II*, Paris, Seuil.

— (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.

— (1979), *Myth and Meaning*, New York, Schocken Books,.

SCHULZ, Michael (2017), « De Greimas à Jacques Geninasca. Pour une sémiotique de la parole », *Actes Sémiotiques*, 120 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5738

VERNANT, Jean-Pierre (1974), « Paroles et signes muets », *in* J.-P. Vernant et al. (éds.), *Divination et rationalité*, Paris, Seuil.

3. Sémiose du sensible

Perception et iconicité, diagramme et monade

Jean-François BORDRON
Université de Limoges

L'origine sensible de la signification semble un postulat admis, au moins depuis la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty et la *Sémantique structurale* de Greimas. Il reste que le chemin exact qui va du monde sensible à la sémantique reste pour une bonne part énigmatique. Dans les pages qui suivent, nous chercherons à élucider les premiers présupposés de cette thèse et le sol métaphysique sur lequel, à notre avis, elle repose. Ce faisant, nous insisterons surtout sur l'importance, à ce stade de la recherche, d'une réflexion sur l'iconicité et sa place dans l'émergence du sens.

1. Perception et sémiose

Peirce a pu affirmer : « Mais il y a une assurance que l'icône fournit au plus haut degré. A savoir que ce qui est déployé sous l'œil de l'esprit – la forme de l'icône qui est aussi son objet – doit être logiquement possible. » (CP 4.532)

Cette réflexion de Peirce élargit considérablement l'importance de l'icône, non seulement dans l'ordre sémiotique mais aussi dans l'ordre des êtres possibles, c'est-à-dire celui d'une ontologie générale. Peirce pense ici à cette forme particulière de l'icône, le diagramme, qui est icône de relations, comme l'est par exemple une équation. Mais cette réflexion est aussi applicable aux images et aux métaphores qu'il vaut mieux appeler hypoicônes. Ainsi

> On peut en gros diviser les hypoicônes suivant le mode de la priméité à laquelle elles participent. Celles qui font partie des simples qualités ou premières priméités sont des images ; celles qui représentent les relations, principalement dyadiques ou considérées comme telles, des parties d'une chose par des relations analogues dans leurs propres parties, sont des diagrammes ; celles qui représentent le caractère représentatif d'un *representamen* en représentant un parallélisme dans quelque chose d'autre sont des métaphores. (1902. C.P. 2.276-7)

Ce qui nous intéresse dans ces réflexions de Peirce, abstraction faite de la terminologie qui lui est propre, est la place centrale accordée à l'iconicité dans le processus sémiotique en général et, plus particulièrement, dans son rapport à la connaissance. La sémiotique structuraliste a eu une tendance certaine à placer le langage au centre de sa conception du signe, de telle sorte que le statut de l'image devenait des plus incertains. Sans reprendre ici l'histoire de ce problème, nous voudrions souligner ce que la place accordée par Peirce à l'iconicité apporte d'étonnant, du point de vue sémiotique mais aussi d'un point de vue philosophique plus général.

On sait que pour Peirce, l'évidence fournie par le jugement de perception se retrouve de la même façon dans le jugement mathématique :

> Cette contrainte irrésistible du jugement de perception est précisément ce qui constitue la force contraignante de la démonstration mathématique. On peut s'étonner que je range la démonstration mathématique parmi les choses qui relèvent d'une contrainte non rationnelle. Mais la vérité est que le nœud de toute preuve mathématique consiste précisément dans un jugement à tout égard semblable au jugement de perception, à ceci près qu'au lieu de se référer au percept que nous impose la perception, il se réfère à une création de notre imagination (Peirce, C.P, 7.659).

Le point qui nous intéresse ici est le lien établi entre l'iconicité, la perception et un type particulier de pensée (les mathématiques). Le fait sémiotique, dont témoigne l'iconicité, et

plus particulièrement celle des diagrammes, produit dans l'esprit un sentiment de même nature que celui offert par la perception. La question est alors de comprendre en quel sens on peut dire que l'évidence dont s'accompagne le jugement de perception possède un rapport avec une sémiose.

Il y a plusieurs façons de définir une sémiose. On peut au moins distinguer la manière dont la conçoit Peirce et celle qui est d'usage dans les sémiotiques structuralistes.

Le schéma bien connu de Peirce peut prendre la forme d'une inférence et, plus spécifiquement, d'une abduction. On peut définir la sémiose sous la forme : si un *representamen*, alors son *objet,* sous l'hypothèse d'un *interprétant*. La forme abductive de la sémiose a pour avantage de souligner le fait qu'un processus signifiant engage toujours une certaine forme de raisonnement, qui peut cependant demeurer implicite. On souligne par là la dimension interprétative du fait sémiotique. Mais, par ailleurs, la dimension propre au signifiant, à sa composition interne, reste difficile à décrire comme le montrent les analyses d'inspiration peircienne.

La sémiotique structurale au contraire insiste sur la composition interne du signifiant et sur les dépendances entretenues avec le plan du signifié. Dans *La structure fondamentale du langage* Hjelmslev énonce cinq traits susceptibles de définir un langage et, plus généralement, une sémiotique. La présence des cinq traits est nécessaire pour définir une sémiotique : « Il ne peut y avoir de langage sans que les cinq traits soient présents ensemble ». Rappelons-les brièvement :

Il est clair tout d'abord qu'une sémiotique comprend nécessairement deux plans, *expression* et *contenu.* On y distingue également un *système* et un *procès.* La *commutation* pour sa part indique une dépendance entre des relations du plan du contenu et des relations du plan de l'expression. Il existe en outre des *relations définies* entre les unités. Ces relations sont essentiellement la combinaison et la rection. Enfin, le plan de l'expression et le plan du contenu ne sont *pas conformes* dans une sémiotique.

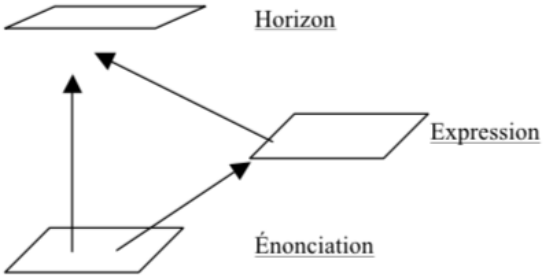
Ces deux conceptions répondent différemment à la même question : comment comprendre le phénomène de la signification ? Elles ne se contredisent pas mais relèvent de points de vue différents.

Le sens d'un signe est pour Peirce lié à une action, il s'agit toujours d'un signe en acte : « Le sens d'un signe est le signe dans lequel il doit être traduit. » (CP. 4.132) Ou encore : « Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet. » (C.P. 5.402) L'action est ainsi le milieu dans lequel évolue la sémiose peircienne, liée pour cette raison au pragmatisme.

Dans un contexte structuraliste, l'accent est mis sur les systèmes de dépendance en lesquels consiste une structure. Mais la dépendance n'exclut en aucune façon l'action, pas plus que l'accent mis sur l'action ne supprime les règles de composition. Il s'agit de deux perspectives différentes orientées vers le même objet. Nous ne cherchons pas à les lier ensemble ou à les fusionner, pour effacer leurs spécificités. Nous croyons plutôt nécessaire de garder à l'esprit les deux exigences que sont celles de l'action et de la dépendance que nous croyons indispensables à une bonne compréhension de la sémiose quel que soit l'arrière-plan théorique sur lequel on les dispose.

Après cette réflexion, revenons au problème de la perception. On peut considérer en effet que la perception est à la fois une action et une structuration de l'expérience. Elle se prête assez bien de ce fait à exemplifier le fait sémiotique. La perception semble liée à la vie en cela que seul un être vivant paraît pouvoir entretenir avec son environnement une relation autre que celle descriptible par la seule causalité. Il n'est pas nécessaire de pouvoir définir rigoureusement ce qu'est la vie pour constater que celle-ci introduit dans le *continuum* du temps une double discontinuité : la naissance et la mort. Par là on comprend qu'un être vivant

se caractérise par la nécessité de maintenir son existence, nécessité ignorée d'un rocher par exemple. Pour ce faire, il faut que la perception de certains objets du monde (des proies par exemple) produise chez l'être vivant une émotion doublée d'une action motrice. L'objet perçu, quel qu'en soit la modalité, peut être pour cette double raison (action motrice et émotion) considéré non pas comme un objet neutre mais comme un signifiant dont le sens est lié à la survie. Nous dirons donc qu'une perception peut être considérée comme une sémiose dont le plan d'expression est fourni par la façon dont le sujet perçoit son objet, cette perception produisant en réalité ce qu'il vaut mieux appeler un plan d'entre-expression car il est le résultat de l'interaction du sujet et de l'objet (Bordron 2011). Dans cette structure, le plan du contenu est donné par ce qu'éprouve l'agent de la sémiose (l'énonciateur). On peut résumer cette conception par le schéma suivant dans lequel ce qui est visé par l'acte de perception est dit l'*horizon,* afin d'indiquer qu'il n'a pas nécessairement un statut d'objet.



On reconnaît aisément dans ce schéma les trois pôles du signe les plus généralement reconnus quel que soit l'accent mis sur l'un ou l'autre et indépendamment des interprétations possibles, variables selon les diverses théories sémiotiques. Nous voulons insister pour notre part sur le fait suivant : les trois pôles ne sont pas à comprendre comme la coordination d'entités déjà existantes, mais comme le résultat de la division opérée par tout signe sur le champ entier de notre expérience. En d'autres termes, un signe se caractérise d'abord par un acte de séparation d'où résultent trois domaines distincts : celui des actes (et, plus spécifiquement, celui de l'énonciation), celui de l'expression qui en résulte et celui de ce qui est visé (l'horizon) et par rapport à quoi se constitue la signification. Que ces domaines soient distincts n'implique pas qu'ils soient isolés les uns des autres. Ils sont au contraire intimement liés, pour ainsi dire tressés ensemble, mais cependant distinguables. On peut les comparer à l'ouverture d'une fleur. Un signe est en ce sens une morphologie qui dessine une structure originaire pour toute expérience possible. Un monde d'une pure homogénéité ne serait pas perceptible ni intelligible, pas plus que ne le serait une simple collection d'objets. Il faut plutôt dire que le monde est une multiplicité, dont le statut et les éléments restent à ce stade indéterminés, mais une multiplicité ordonnée. Notre structure originaire ne dit donc ni ce qui est, ni quels actes sont accomplis, ni ce que cela signifie, mais simplement qu'il est nécessaire pour la plus élémentaire des intelligibilités que ces trois domaines soient distingués : celui de l'être, celui du sens, celui de l'action. Si l'on a pu dire que ces termes étaient indéfinissables, c'est simplement parce qu'ils n'ont pas de sens pris chacun pour lui-même mais ne sont intelligibles que par leurs présuppositions réciproques. Il est manifeste qu'aucune de ces trois positions ne peut se comprendre autrement que par rapport aux deux autres. Mais le plus important tient au statut formel de cette tripartition. Nous voulons dire par là que la matière des termes n'est pas la raison de leur position particulière. Ainsi ce que l'on peut, d'un certain point de vue, considérer comme une action productrice de sens peut, d'un autre point de vue, tenir le rôle d'un plan d'expression ou encore de l'horizon d'une visée. Rien n'est par nature destiné à occuper telle ou telle place, mais les places doivent exister comme conditions de possibilité pour que des contenus puissent s'y inscrire. On remarquera également que

l'indifférence des places au statut de ce qui les occupe à un certain moment rend possible les variations qui sont le propre des figures rhétoriques.

2. L'iconicité première

Essayons maintenant de tirer les conséquences de cette première remarque. Si une morphologie abstraite organise le domaine de notre expérience, on doit pouvoir en montrer l'efficience en toute occasion. Notons tout d'abord que cette morphologie est bien un icône (et non un hypoicône) en cela qu'elle génère une forme méréologiquement stable dont les parties sont liées par une dépendance stricte. La stabilité méréologique et la dépendance entre les parties résument la définition que nous adoptons pour caractériser l'iconicité. Ajoutons que l'iconicité n'est pas pour nous la propriété d'un signe particulier mais un caractère propre à toute forme de signe et ceci selon toutes les modalités sensorielles. Si, comme nous le faisons ici, nous considérons l'iconicité d'un point de vue purement formel, ou encore en tant qu'elle est une condition de possibilité de notre expérience, elle joue alors un rôle comparable à celui que tiennent les catégories dans la réflexion kantienne ou la grammaire en linguistique.

Regardons, pour illustrer ce propos, deux cas dont chacun a sa spécificité.

Dans le premier, nous prendrons l'exemple de la perception d'un événement. Dans le second, nous considérerons les divers regards possibles portés sur une image.

Supposons qu'une balle de tennis vienne casser une vitre. Ce fait est un événement dans la mesure où il rompt la continuité supposée du temps. Pour celui qui le perçoit, il est un signifiant. Mais comme signifiant, il est inséparable de l'action qui l'a produit et de la signification qu'il propose. Ces trois domaines sont inséparables et liés ensemble par une dépendance iconique. Il est important, pour comprendre en quoi cet événement est très exactement un signe, de rechercher quelles sont les significations qu'on peut lui attribuer. La première de ces significations est la causalité. Dans la perception d'un événement sensible, la catégorie de causalité n'est pas ajoutée à l'événement mais en est directement le sens. Elle compose avec lui. La balle cassant la vitre nous dit que ce fait a une ou plusieurs causes et une ou plusieurs conséquences. La causalité n'est pas séparable de l'événement lui-même. Il en va ainsi pour les autres catégories. Mais le lien entre l'événement, dans sa singularité, et la catégorie, dans sa généralité, n'a pas ici la forme logique de la prédication que l'on lui attribue ordinairement. Le lien est de nature iconique en ce sens qu'il contribue à l'unité nécessaire de ce qui serait sans cela une simple diversité. Il a toujours été difficile de lier ensemble ce que l'on considère comme singulier et ce qui est général. La participation platonicienne est une des principales solutions proposées à ce problème. Nous essayons de concevoir le signe iconique comme une réponse possible qui nous semble la plus proche de l'expérience de la perception. Le signe a de cette façon la fonction d'un lieu unificateur que l'on peut rapprocher de la *chora* platonicienne.

Nous venons de relier dans une unité ce qui relève de trois ordres qu'il n'est pas aisé de définir ni de distinguer. Le sens commun considère en général que l'horizon visé par l'acte, et exprimé par le plan d'expression, correspond à quelque chose pouvant être existant ou fictionnel. Nous sommes alors dans le schéma classique de la représentation. Mais là n'est pas le sens que nous donnons à notre morphologie iconique. Il s'agit d'un partage mais tout en lui existe sur le même mode et selon la même unité. L'acte existe, le sens existe, l'expression existe, les trois en même temps, comme les moments dépendants de la même image. Les trois aspects de l'événement que nous avons pris comme plan d'expression existent dans la même unité. Il est cependant possible, comme pour toute image, d'adopter sur eux des points de vue particuliers qui en modifient, au moins partiellement, le sens. Revenons à notre exemple et plus précisément à la causalité qui en est inséparable. Le point de vue de la causalité peut être accentué de différentes façons. Selon la première, nous dirons volontiers qu'il s'agit d'une

chaîne causale, aussi complexe que l'on veut, mais qui obéit à la règle de transitivité qui lui est propre. Ainsi quelqu'un a frappé la balle avec une raquette et celle-là est venue casser la vitre. L'acteur, la raquette puis la balle forment une chaîne causale que l'on pourrait étendre indéfiniment, aussi bien en amont qu'en aval de l'événement. Par là, l'événement est potentiellement dépendant de l'ensemble des forces agissant causalement dans l'univers. Mais il s'agit d'un univers ontiquement conçu, sans qu'aucun scénario particulier ne vienne s'y ajouter. Nous pouvons au contraire considérer que le personnage tenant la raquette a cassé la vitre. La balle a cassé la vitre, le personnage a cassé la vitre, mais il serait étrange dans ce cas d'ajouter « la raquette a cassé le vitre ». La chaîne causale est rompue, ou tout au moins modifiée, du fait que nous faisons maintenant intervenir un acteur qui n'est pas une simple cause mais une cause munie d'une intentionnalité. Le monde de référence n'est plus le monde ontique mais un monde scénarisé et donc sémantique. La raquette devient de ce fait un simple actant instrumental. Il va de soi que ces deux perspectives différentes portent sur le même événement. Mais les distinguer nous semble montrer à quel point le sémantique et l'ontique sont à la fois distincts et intrinsèquement mêlés. La distinction porte essentiellement, dans cet exemple, sur la différence entre la transitivité des causes ontiques et la suspension, au moins locale, de cette transitivité dans l'ordre sémantique. Nous en verrons plus loin d'autres exemples.

On peut naturellement rapprocher ces deux traitements distincts des séries causales de la différence entre cause efficiente et cause finale. Comme le montre en particulier la Troisième Critique de Kant, le jugement téléologique est essentiellement de nature sémantique par opposition à la détermination des causes efficientes qui ne concerne que l'organisation au sens ontique.

Dans cet exemple, nous avons insisté sur la catégorie de causalité. Mais d'autres catégories mèneraient à des conclusions semblables (la qualité et la quantité en particulier) ainsi que l'organisation du temps et de l'espace. Avant de nous pencher sur un autre exemple, regardons brièvement les propriétés sémantiques et ontiques du temps et de l'espace.

Le temps compris comme durée, sur le modèle bergsonien, diffère profondément du temps mesurable, de même que la notion de présent, considérée sur le mode de la présence existentielle, a peu de rapport avec la simultanéité de deux événements. Ces différences bien connues se retrouvent à peu près identiques dans le cas de l'espace. L'espace habité, le lieu et le territoire, sont bien distincts de l'espace métrique, tout en entretenant des rapports avec l'espace topologique.

Insistons sur le fait que nous ne cherchons pas à délimiter des domaines totalement distincts mais bien deux perspectives sur le même phénomène. Pour plus de clarté revenons un instant sur la différence entre sémantique et ontique. Si un percept est considéré comme un signifiant, il va de soi que ce signifiant « est » mais en un sens qui n'est pas à proprement parler ontique comme sont censés l'être les objets ou les états de chose. Le signifiant a valeur d'existence comme cela a été reconnu dès les premières réflexions des philosophes sensualistes, en particulier Condillac. Toute perception engendre un signe d'existence, c'est-à-dire un indice. Mais l'action de cet indice ne s'arrête pas sur lui-même. Un indice est la forme sensible d'une question, raison pour laquelle il suscite une interrogation, tendue vers un horizon. Si une perception fait question, elle se tourne à la fois vers le domaine ontique et vers le domaine sémantique. Il importe donc de distinguer, quant à l'existence, ce qui relève de ces deux domaines pris ensemble et ce qui est à proprement parler existentiel ou ontologique, c'est-à-dire le signifiant lui-même, comme rapport d'entre-expression entre un acte (une énonciation perceptive) et le monde sensible. Sans le signifiant, que l'on peut aussi bien appeler « l'être », la perception n'aurait aucune teneur existentielle ou esthétique, ce qui est absurde. Il faut donc distinguer ce qui est en tant que signifiant, auquel il est possible de réserver le terme d'ontologie, et ce qui est ontiquement.

Prenons maintenant notre second exemple et revenons à la structure trine que nous avons qualifiée d'originaire. Si nous regardons une image, la direction de notre intérêt vérifie cette tripartition. Nous pouvons en effet regarder l'image en tant qu'elle vise quelque chose, un objet, un état de chose, un événement. Nous nous situons alors dans l'image de reportage, l'image comprise comme une représentation, même si ce terme comprend quelques équivoques. Disons donc que l'image dans ce cas prend son intérêt principal de ce qu'elle vise et sur la façon dont elle le signifie. C'est ce que nous avons appelé l'image *horizon*. Mais par ailleurs l'image peut attirer notre regard en tant que plan d'expression et par là même nous orienter vers des considérations esthétiques mais aussi techniques. Nous parlerons alors d'image *écriture* (Bordron 2013, 51-65). Il va de soi que ces deux perspectives ne s'excluent pas et sont souvent coordonnées. Enfin, nous pouvons considérer l'image en tant qu'elle a lieu, son existence étant alors la raison principale de l'intérêt qu'elle suscite. On parlera dans ce cas d'image *événement*. L'image, dans le contexte de l'expérimentation scientifique a souvent ce caractère événementiel. La découverte de certaines images, en science comme en art, relève de cette perspective. Redisons que ces trois aspects ne sont pas séparables tout en étant distincts. On peut dire qu'ils forment, chacun pour lui-même, trois plans d'immanence coordonnés autour du signifiant de la perception qui leur fournit un lieu d'articulation. Ces plans sont distincts en cela que chacun possède un type particulier de générativité qui peut le prolonger indéfiniment.

Nous avons examiné plus haut la question de la causalité et la rupture de transitivité qui est l'une des caractéristiques de la différence entre la compréhension ontique de la causalité et sa compréhension sémantique. Le passage de l'un à l'autre peut être décrit comme celui qui va d'une chaîne causale à un scénario. Ce faisant, les entités causalement impliquées deviennent des actants et par là acquièrent une certaine délimitation, en particulier dans l'espace. Le problème devient par là de nature méréologique. Or on constate aisément que la même rupture de transitivité apparaît lorsque l'on considère la logique des partitions et leurs transformations sémantiques. Ainsi, si l'on admet comme axiome de la méréologie la transitivité entre les parties, de telle sorte que si A est une partie de B et B une partie de C alors A est une partie de C, cette transitivité peut échouer dans beaucoup de contextes essentiellement pour des raisons sémantiques. On dira que la serrure est une partie de porte, la porte une partie de la maison et celle-ci de la ville, mais on ne dira pas que la serrure est une partie de la ville. Ici encore les contraintes sémantiques sont clairement distinctes, tout en étant pourtant inséparables de la chaîne transitivement ordonnée. La rupture de transitivité correspond spatialement à la présence d'un bord comme en fournit ici la maison comprise comme une entité spatialement définie. Il en va de même pour la transformation d'une entité causale en un actant distinguable de son contexte immédiat. L'effet de bord apparaît donc comme une opération sémantique fondamentale que l'on rencontre aussi bien dans le traitement des chaînes causales, dans les compositions méréologiques, dans la construction du présent temporel et des lieus dans l'espace. L'établissement d'une intransitivité apparaît comme une opération primitive. En d'autres termes, la sémantique s'appuie sur la transformation du monde perçu en images. En cela elle s'oppose au monde ontique auquel on confère ordinairement une organisation de nature logique. C'est là l'effet de structuration le plus essentiel.

Nous sommes partis d'une réflexion de Peirce sur la similitude entre l'évidence donnée par la perception et celle fournie par une équation mathématique. Si l'équation mathématique a la forme du diagramme, on peut dire de la même façon que la perception est immédiatement diagrammatique en cela qu'elle divise l'expérience selon trois lignes de force telles que nous avons cherché à les définir. Mais il ne faut pas confondre les deux usages que nous faisons ici du terme de diagramme. Le diagramme de la perception est d'ordre métaphysique en cela qu'il cherche à rendre compréhensible ce qui est une réalité ultime. *Ultime* ne désigne pas une entité au-delà de toute réalité mais au contraire ce qui est immédiatement là, même si la

conscience que nous en avons reste vague. L'ultime est ce qui ne peut pas ne pas être dans l'expérience la plus immédiate. Il désigne le point où naît toute forme d'expérience et à partir duquel s'engendrent les trois séries entrecroisées que nous cherchons à décrire. Si ce diagramme est commun à toute expérience, c'est parce qu'il est purement formel et non substantiel. Il est purement formel parce qu'il peut imposer sa forme à n'importe quelle substance jouant le rôle de substrat. Il faut redire ici qu'une forme structurale se caractérise par le fait de créer des éléments en divisant un substrat et non par la combinaison d'éléments qui lui seraient préexistants.

La différence entre ce que nous concevons sur le mode ontique et ce qui ouvre un champ sémantique indéfini s'inscrit dans la morphologie initiale et donc dans un percept lui aussi de nature iconique. Regardons une fois encore la structure première. Un percept, qu'il relève d'une rencontre avec le monde extérieur ou d'une expérience intérieure, n'est jamais une unité simple, entière, il est toujours une division qui s'offre à plusieurs directions possibles. Peirce dirait sans doute qu'il relève de la priméité. Mais la priméité, en tant que catégorie, est équivalente à une qualité pure. Celle-ci ne peut désigner que la face expressive du percept, sa nature de signifiant. Ce signifiant est nécessairement muni d'une orientation, d'un vecteur, qui fait toute la complexité interne de la sensation. Un percept est nécessairement un percept de quelque chose au double sens du génitif. Comme nous l'avons vu, il s'oriente simultanément vers un horizon et vers sa propre origine, l'acte qui l'accompagne. On comprend que cette double direction est aussi le résultat d'une double causalité. Le sujet et l'objet, pris ici au sens grammatical, sont également causes. Nous avons vu en effet que le signifiant doit être compris comme le résultat d'une entre-expression. Il s'ensuit que la visée qui s'oriente vers l'horizon est à la fois, et d'une façon difficilement distinguable, visée d'un existant ontiquement conçu et d'une signification. Il y a une bifurcation intrinsèque à la sensation parce qu'elle est elle-même l'effet d'une double causalité. C'est pourquoi dans la sensation s'entremêlent l'évidence de l'objet ontique et l'élaboration sémantique qui l'accompagne.

3. Trois infinis

Notre réflexion nous a amené à reconnaître l'existence d'une structure diagrammatique qui divise nos expériences perceptives en trois plans (ou trois phases). Chacun d'entre eux possède sa structure propre mais ne peut se concevoir indépendamment des deux autres du fait de l'existence structurale de l'ensemble. Cette triplicité est originaire et en cela métaphysique. Mais chacun de ces plans relève d'une genèse particulière qui dépend des particularités de l'expérience en cours. Dans la mesure où l'expérience ne s'arrête jamais, on peut dire de chacun de ces plans ce que Saussure disait du sens d'un mot : « Quant à épuiser ce qui est contenu dans *esprit*, par opposition à *âme*, ou à *pensée*, ou ce qui est contenu dans *aller* par opposition à *marcher, passer, cheminer, se porter, venir, ou se rendre*, une vie humaine pourrait sans exagération s'y passer » (Saussure 2002, 77).

Plus radicalement encore : « La 'synonymie' d'un mot est en elle-même infinie, quoiqu'elle soit définie par rapport à un autre mot » (*id.*, 77).

Nous avons ainsi affaire à trois infinis qui, en tant qu'ils sont structuralement disposés, se croisent et se recroisent sans cesse. On dispose en général chacun d'eux selon le principe d'un parcours génératif qu'il est possible de comprendre de diverses façons. On peut penser, comme l'a proposé Greimas, de disposer chaque étape selon un procès disposé en paliers successifs, chacun étant obtenu à partir d'une conversion du précédent. Nous avons proposé une conception monadologique dans laquelle chaque monade est une perspective sur toutes les autres (Bordron 1982 et Boudon 1999). Cette solution a pour premier mérite d'éviter le problème des conversions. Son intérêt principal cependant est d'introduire la question du point de vue à l'intérieur de la générativité. Chaque monade est un point de vue que l'on peut

ou non adopter. De plus, tous les points de vue pouvant être actifs en même temps, on comprend mieux par là la complexité atteinte par certains univers sémantiques, en particulier dans leur expression textuelle. Ce qu'il y a à comprendre finalement, étant donnée la structure triadique originaire, est la connexité des significations entre elles ainsi que la connexité des entités du monde. L'organisation monadologique est sans doute ce qui suggère le plus clairement la possibilité de lier ensemble plusieurs multiplicités. Leibniz a exprimé ce fait en de multiples occurrences. Ainsi :

> Or cette liaison ou cet accommodement de toutes les choses créées à chacune et de chacune à toutes les autres, fait que chaque substance simple a des rapports qui expriment toutes les autres, et qu'elle est par conséquent un miroir vivant perpétuel de l'univers. (Leibniz, 1714a, § 56)

Ou encore :

> Et comme à cause de la plénitude du Monde tout est lié, et que chaque corps agit sur chaque autre corps, plus ou moins, selon la distance et en est affecté par réaction ; il s'ensuit que chaque Monade est un miroir vivant, ou doué d'action interne, représentatif de l'univers, suivant son point de vue, et aussi réglé que l'univers lui-même. (Leibniz, 1714b, §3)

De même :

> De plus, toute substance est comme un monde entier et comme un miroir de Dieu ou bien de tout l'univers, qu'elle exprime chacune à sa façon, à peu près comme une même ville est diversement représentée selon les différentes situations de celui qui la regarde. (Leibniz, 1686, §9)

Si nous acceptons la conviction exprimée par Saussure selon laquelle le sens d'un seul mot est susceptible d'une infinité de variations, il nous paraît incontestable qu'une organisation monadologique, inspirée de Leibniz, mais aussi de Démocrite, peut être la forme générale capable au moins de figurer cette extrême complexité. Citons encore ce commentaire de H. Wismann sur le sens de l'atomisme démocritéen :

> Le mouvement atomique, en effet, articule l'altérité absolue du vide. L'identité surgit du dynamisme même de la différenciation, qui multiplie à l'infini les trajectoires, de sorte qu'elles finissent par s'entrelacer et constituer des agrégats. C'est à l'intérieur de ces agrégats, espaces découpés dans le vide et délimités par une membrane d'atomes entrelacés, que se forment les premières qualités, la grandeur, la densité, le poids, et que commencent les processus cosmogoniques. (Wismann 2010, 90)

Quelle que soit la cosmogonie propre à Démocrite on comprend que celle-ci se constitue progressivement sur la base d'un processus de différenciation. Ainsi se trouve réalisée une détermination de ce qui est en son principe indéterminé (le vide). Il s'agit sans doute de faire apparaître ce que l'on classerait aujourd'hui dans le domaine des catégories ontiques : qualité, grandeur, densité, etc. Mais l'on perçoit que le procès lui-même, en tant qu'il s'appuie sur des opérations de différenciations, correspond plutôt à une dynamique sémantique, proche des conceptions de Saussure. L'atome en effet n'est pas une entité matérielle mais un rythme c'est-à-dire une forme, mais sans cesse changeante et donc dynamique. Or nous avons besoin d'une telle forme pour comprendre à la fois la complexité des trois domaines que nous avons mentionnés et leur extraordinaire capacité de changement. La monadologie, c'est-à-dire l'atomisme, est ainsi une forme pure qui peut se réaliser dans différents modèles, comme ici les modèles expressifs, pratiques et ontiques et/ou sémantiques. Nous retrouvons ainsi l'idée centrale d'une sorte d'équation, donc d'icône, servant de canevas à la multiplicité des événements accessibles à notre sensibilité.

Il reste à demander comment peuvent être déployés les éléments que nous inscririons sur les plans d'immanence, ouverts sur la base de cette partition primitive. Il s'agit de reprendre la

problématique des parcours génératifs mais conçue sur le modèle monadologique. Nous laisserons de côté ce qui concerne l'expression, la sémantique et l'énonciation, cette dernière étant, comme le montre le schéma que nous avons proposé plus haut, incluse dans la sémantique. Rappelons simplement que le plan d'expression peut se comprendre comme l'articulation des trois perspectives que sont l'indicialité, l'iconicité et le symbolisme. L'énonciation comprend, comme cela a été montré en particulier par J.-Cl. Coquet (Coquet 2007), mais également par D. Bertrand (Bertrand 2009), une pluralité d'instances. Nous ajouterons pour notre part une multiplicité de points de vue et de diathèses (Bordron 2012). Redisons que, du point de vue de leur mode d'existence, il s'agit toujours de perspectives virtuelles qui s'actualisent dans le discours, lui-même inscrit dans des circonstances multiples.

Nous voudrions revenir brièvement sur la distinction que nous avons faite entre ce qui relève du sémantique et ce qui relève de l'ontique. Nous avons vu que la question de la transitivité joue un grand rôle, de telle sorte que la différence semble venir moins des entités elles-mêmes que de leur rapport. Cependant, si l'actant est clairement un être sémantique, qu'en est-il de l'objet pris au sens courant du terme ? Notre discours est un élément du monde mais en même temps nous le distinguons du reste de la nature et pensons utile de ne pas confondre les mots et les choses. Le sens commun n'a que peu d'utilité pour répondre à cette question car on peut penser qu'il existe des entités, par exemple les objets, existant en dehors de nous, mais il est tout aussi crédible de penser que ces entités sont simplement, quant à leur statut, des conséquences de notre façon de percevoir. Il y a des arguments pour les deux conceptions et ceux-ci dépendent essentiellement de la question de savoir ce que nous acceptons comme premier, ontiquement parlant. Nous ne pouvons revenir sur toutes les définitions possibles de ce qui est, ni même sur celle d'Aristote qui à introduit la notion de substance première (l'individu) aux multiples conséquences. Nous ne chercherons pas pour l'instant s'il existe des objets, des états de chose, des événements, etc., indépendamment d'une mise en forme par notre perception. Nous considérerons la façon dont Whitehead a posé le problème car elle nous paraît la plus proche de notre point de départ.

La philosophie de Whitehead est d'abord une philosophie du devenir, du procès. Mais il faut comprendre que les êtres ne sont pas *dans* le devenir ni même qu'ils puissent être dit simplement devenir. Il faut plutôt concevoir que leur être *est* devenir, ce qui est radicalement différent. Le devenir est ce qui est premier non pas au sens d'une essence mais comme une donnée de ce que Whitehead appelle des *entités actuelles* (Whitehead 1995). Ces entités passent de l'inexistence à l'existence puis retournent à l'inexistence. L'image qui semble s'imposer est celle d'un flux continu, un peu à la façon dont le décrit W. James (James 2005). Le problème est alors d'imaginer comment des entités toujours nouvelles peuvent apparaître. En d'autres termes, comment s'applique le principe d'individuation ? C'est là une question qui évoque en premier lieu les travaux de G. Simondon (Simondon 1989). Mais surtout elle déplace considérablement le problème de ce qui est donné comme ontique et son rapport à la sémantique. L'individuation est un procès mais qui peut difficilement se comprendre sur le seul modèle ontique. Il semble qu'une composante sémantique soit toujours nécessaire, ne serait-ce que pour comprendre la nécessité du *un.* Si l'univers est un flux, par exemple un flux d'énergie, comment comprendre que doivent s'y produire des êtres, ou même des événements, individués ? La question de l'individuation introduit, à la charnière de l'ontique et de la sémantique, la question de *l'hénologie* qui, pensons-nous, rend le problème beaucoup plus intéressant. Il s'agit au fond, selon la formule par laquelle H. Wismann expose la conception de Démocrite, d'une « détermination de l'indéterminé ». Or cette détermination laisse largement ouvert le passage entre l'ontique et le sémantique de telle sorte qu'une circulation est toujours possible entre les deux. Il ne s'agit pas par là de prendre partie dans la querelle entre réalisme et nominalisme mais de montrer pourquoi tout événement peut se distribuer sur plusieurs plans d'immanence selon les modalités de son individuation.

Rappelons brièvement les points d'articulation de notre raisonnement. Nous partons de la perception et de son pouvoir de sémiotisation. Nous comprenons sur cette base qu'un percept a toujours la structure d'un signe et peut de ce fait se décrire comme l'ouverture de trois plans d'immanence. C'est là une structure ultime, donc purement formelle, et en ce sens métaphysique. Ces plans sont articulés, chacun pour lui-même, mais aussi dans leurs rapports, selon un principe monadologique qui sert de modèle général. Sur cette base, nous avons essayé de comprendre la raison pour laquelle la distinction entre le monde ontique et le monde sémantique pouvait être spécifiée mais aussi largement indéterminée. Nous attribuons cette indétermination aux différentes façons possibles d'individuer des entités dans le flux de l'expérience. Le problème relève alors d'une hénologie.

Références bibliographiques

BERTRAND, Denis (2009), « De la topique à la figuration spatiale », *Actes Sémiotiques*, 112 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/2532

BORDRON, Jean-François (1982), « Pour une grammaire monadologique », *Documents de recherches sémio-linguistiques,* 22, Besançon, EHESS-CNRS.

— (2011), « Perception et expérience », *Signata*, 1, Liège, Presses Universitaires.

— (2012), « Vie(s) et diathèses », *Actes Sémiotiques*, 115 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/2654

— (2013), *Image et vérité, Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance,* Liège, PULg, pp. 51-65.

BOUDON, Pierre (t.1, 1999 ; t.2, 2002), *Le réseau du sens. Une approche monadologique pour la compréhension du discours*, Berne, Peter Lang.

COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, PUV.

JAMES, William (2005), *Essai d'empirisme radical,* trad. de Guillaume Garreta et Mathias Girel, Paris, Agone.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm (1714a), *Monadologie*, § 56.

— (1714b), *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison*, § 3.

— (1686), *Discours de Métaphysique*, § 9.

PEIRCE, Charles Sanders, (1931-35, vol I-VI, par C. Hartshorne, P. Weiss ; 1958, vol. VII-VIII, par W. Burks), *Collected Papers*, Harvard, Harvard Univ. Press.

SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Ecrits de linguistique générale*, texte établi par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard.

SIMONDON, Gilbert (1989), *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier.

WISMANN, Heinz (2010), *Les avatars du vide. Démocrite et les fondements de l'atomisme*, Paris, Hermann.

WHITEHEAD, Alfred North (1995), *Procès et réalité, Essai de cosmologie,* trad. fr. Daniel Charles, Maurice Elie, Michel Fuchs, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Robert Sasso et Arnaud Villani, Paris, Gallimard.

Autonomie des « sujets de faire » dans les dispositifs modaux et ouverts

(De la *Sémiotique des passions* à l'esthétique de l'inattendu)

Isabelle RIEUSSET-LEMARIÉ
Université Paris 1 Panthéon Sorbonne

Soit la prise en compte du rôle crucial de l'autonomie des acteurs, en tant qu'elle est irréductible au comportement présumé passif par une logique déterministe. Il s'agit d'éclairer, dans cette perspective antidéterministe, un certain nombre des enjeux de l'ouvrage de Greimas et Fontanille (1991), *Sémiotique des Passions* [1], à partir du modèle que j'ai forgé, à savoir celui du « dispositif ouvert ».

En tant qu'il prédispose à la possibilité d'un agir libre, ce modèle s'oppose à la tendance à réduire le dispositif à un fonctionnement déterministe, telle qu'elle s'est développée dans le sillage d'Agamben. J'éclairerai l'articulation théorique fondamentale entre le « dispositif ouvert » et la notion de « gestus » qui désigne, dans la définition élargie que je lui ai donnée, l'irréductibilité de l'interaction des acteurs au déterminisme d'un scénario préalable. J'examinerai, de ce point de vue, les recoupements entre cette visée du « gestus » et celle de *Sémiotique des passions* en tant que les dispositifs modaux y entraînent non seulement une mise à distance par rapport à la logique du récit (au profit de la mise à jour du réseau intersubjectif des sujets de faire) mais également une nouvelle prise en compte du rôle du corps qui s'opère par le biais du « sujet sentant ».

Je montrerai, dans un second temps, en quoi cette analyse en termes de « dispositifs modaux » et de « sujets de faire » a permis également à *Sémiotique des passions* de subvertir la visée traditionnelle tendant à réduire les sujets au statut réifié de « marionnettes » agitées par leurs passions, en lui opposant la perspective modale d'une intersubjectivité passionnelle intégrant les objets eux-mêmes comme « sujets de faire ». J'examinerai en quoi la figure de l'obstiné dans *Sémiotique des Passions* est une sorte de démonstration par excellence du « dispositif ouvert » dans la mesure où elle développe un cas limite, qui semblerait devoir subir la logique déterministe plus que tout autre, mais qui permet pourtant d'y échapper grâce au « faire malgré » du sujet passionnel (en tant qu'il est un sujet autonome).

L'obstiné serait-il, cependant, le seul cas de sujet passionnel qui échapperait à cette « nécessité qui réclame sans cesse ses droits » (SP 1991, 81), en raison de son « style sémiotique favorable au déploiement du devenir » (SP 1991, 74) ? On examinera en quoi il ne suffit pas, pour échapper à la logique déterministe, d'opposer le Hasard (lié à l'irruption de l'accident) à la Nécessité. La démarche alternative de *Sémiotique des passions*, opposant le Devenir à la Nécessité, s'avèrera d'autant plus heuristique qu'elle se fonde sur une méthodologie irréductible à la logique, discontinue, de l'accident. On verra que Greimas avait antérieurement démontré les écueils de cette conception discontinue de l'événement-accident, dès lors qu'il est subi passivement comme une intrusion. On analysera la solution alternative à l'intrusion de cet « événement-accident » qui prend la forme, dans la perspective des « dispositifs ouverts », d'une « hospitalité active » à l'inattendu, capable d'intégrer cet agent intrusif dans le dispositif en l'y transformant en un facteur adjuvant. Enfin on examinera comment Greimas lui-même a finalement envisagé d'autres échappatoires à ce risque du choc

[1] Les références à cet ouvrage seront désormais faites par les initiales SP suivies du numéro de la page.

intrusif ou aveuglant de l'accident, en suggérant la possibilité d'une ouverture esthésique capable d'un micro-discernement de l'inattendu.

1. Dispositifs ouverts et modaux, Gestus et Sujet sentant : irréductibilité au déterminisme et à la logique narrative

1.1. L'irréductibilité des dispositifs ouverts au déterminisme

L'héritage de la notion foucaldienne de dispositif a été soumis à une confusion méthodologique. On a tendu à réduire la portée épistémologique du dispositif foucaldien, en tant qu'outil méthodologique, aux caractères liberticides des dispositifs étudiés par Foucault, dont son analyse en termes de dispositif était pourtant vouée à développer la critique. Tout se passe comme si les objets d'étude privilégiés de Michel Foucault, à savoir des institutions privatrices de liberté comme la prison ou l'asile, avaient « déteint » sur la notion même de dispositif qui a dès lors été souvent réduite à une structure déterministe. Alors que la notion foucaldienne de dispositif peut s'appliquer, potentiellement, à une multitude de situations hétérogènes (ce qui lui a été reproché et qui est pourtant un des aspects de sa portée heuristique), on a tendu à la réduire aux caractères très particuliers de *certains* objets d'étude singuliers auxquels Foucault l'a appliquée. L'acmé de ce malentendu méthodologique s'est cristallisé dans la définition d'Agamben, qui prétend élargir « la classe déjà très vaste des dispositifs de Foucault » mais qui en réduit en fait tant les fonctions que la potentialité réversible :

> J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. (Agamben 2006, 31)

Tel qu'il est ainsi redéfini par Agamben, le dispositif foucaldien confine à ce que je qualifie comme un « dispositif piège ». Or, tout dispositif ne fonctionne pas comme cela ; à côté de ce type de « dispositifs fermés » qui tendent à « capturer » et « contrôler » les « conduites » et « discours » des sujets, il existe également des « dispositifs ouverts » qui ne sont pas des structures absolument déterministes entraînant un conditionnement des sujets et qui permettent, voire favorisent au contraire, une autonomie des acteurs qui y sont immergés. Tel est le cas, par exemple, des dispositifs artistiques, en particulier dans le cadre de l'art participatif (Zhong 2015) où l'artiste, plutôt que d'imposer le contrôle de sa logique auctoriale, préfère instaurer un dispositif ouvert qui favorise la participation de ceux qui ne sont plus tant les destinataires d'une œuvre que des acteurs dont la collaboration permet son devenir.

L'autonomie des acteurs n'est cependant jamais absolue dès lors qu'on est dans un dispositif, ce qui implique une logique systémique prenant en compte l'intervention de nombreux actants et la détermination de plusieurs facteurs. Du moment qu'il y a dispositif, il y a détermination, mais il n'y a pas, pour autant, déterminisme. Tel est l'enjeu fondamental qui m'a paru nécessiter la formalisation du modèle des « dispositifs ouverts » (Rieusset 2015, 73-75). En effet, s'il ne s'agissait que de pointer l'application réductrice de la notion foucaldienne de dispositif à des dispositifs pièges, il n'aurait pas été besoin de redéfinir la notion. Si la mise en question de la définition du dispositif par Agamben est nécessaire, c'est qu'elle se fonde sur une croyance implicite, à savoir que tout dispositif, du moment qu'il a été conçu, stratégiquement, pour prédisposer des acteurs à un certain type d'action, de discours ou de comportement, ne saurait être que déterministe. Ce qui implique que les acteurs ne seraient jamais libres, mais ne pourraient qu'avoir l'illusion de l'être. Il ne resterait plus au chercheur qu'à se contenter d'une posture sociologique mettant à jour l'aliénation des acteurs,

sans jamais pouvoir prétendre sortir de cette aliénation. Or ce type de posture est problématique tant du point de vue épistémologique qu'éthique. Ce que dénie en effet ce type de définition du dispositif, dans le sillage d'Agamben, c'est la possibilité même de prédisposer à la liberté. Du moment qu'on prédisposerait des acteurs à « faire », on serait forcément dans un cadre déterministe.

Il faut prendre la mesure de la contamination insidieuse d'une telle croyance implicite. Son incidence, en effet, va bien au-delà de tout relativisme culturel et pousserait, méthodologiquement, à mettre sur le même plan les dispositifs d'une dictature et d'une démocratie, les dispositifs d'embrigadement ou de propagande avec des dispositifs littéraires ou artistiques visant à développer l'esprit critique, ou encore des états totalitaires avec des états de droit fondés sur une constitution. Or, s'il est clair qu'aucun dispositif visant à prédisposer à la liberté, plutôt qu'à la tyrannie, n'est à l'abri de ratages ou de dévoiements, il est tout aussi fondamental de ne pas considérer pour autant tous les dispositifs comme équivalents du point de vue de la liberté d'autonomie qu'ils laissent aux acteurs, sous couvert qu'on prétendrait faire accroire que tout dispositif serait, par définition, déterministe.

1.2. Il est possible de prédisposer un « faire libre » des acteurs

Encore faut-il, méthodologiquement, rendre compte de façon rigoureuse de la façon dont un dispositif peut « prédisposer à la liberté », sans pour autant que cette prédisposition ne devienne une prédétermination au sens déterministe. C'est à ce titre que le parcours méthodologique qui m'a conduit à formaliser le modèle des « dispositifs ouverts » doit beaucoup aux analyses sémiotiques de Jean-Jacques Boutaud :

> La commensalité se présente (...) comme un espace figuratif complexe où se détachent (...) : le dispositif spatial et actoriel (...) ; les objets qu'il met en scène ; (...) Comme dispositif spatio-temporel, tout d'abord, il faut comprendre que la table se définit (...) comme *espace* : privé ou public, construit ou déconstruit, ouvert ou fermé. Cet espace (...) crée un sentiment immédiat sur les lieux, avec des impressions qui se confirmeront ou non. (...) L'espace se présente alors comme scène, polarisée sur la table ou le buffet comme centre d'action, et comme décor, encadrant l'action. Il remplit alors des fonctions variables : (...) comme espace d'interaction, préfigurée par la forme du dispositif. Selon le cadre construit (...) certains modes d'interaction se trouvent favorisés ou compromis. La table rassure ou déroute. (...) Le dispositif peut ainsi préfigurer des places, des rôles, des modes d'action et d'interaction (...) En couplant (...) l'*ethos* moderne de la commensalité sous le rapport : /construit/ vs /déconstruit/, et la forme du dispositif sous l'opposition première : /fermé/ vs /ouvert/, on voit déjà se dessiner différentes formes de commensalité. (Boutaud 2005, 57-58)

Contrairement à un repas avec des places fixes assignées et un protocole très contraignant, le dispositif ouvert du buffet prédisposerait à la liberté de déplacement et à une forme de liberté de parole dans des échanges plus informels : « on observe que les choix de dispositifs type-buffet à grignoter (...) correspondent à des pratiques déconstruites, dans le sens où chacun agit à sa guise, selon sa fantaisie. Place est donnée à des choix individualisés, à des rythmes personnels, dans un temps et un espace laissés à l'initiative du sujet » (Boutaud 2005, 59). Notons que ce n'est pas un hasard si ce type de démarche intervient dans la sémiotique du dispositif commensal, car « les dispositifs ouverts sont historiquement liés aux rites de commensalité et d'hospitalité » (Rieusset 2015, 75). Pour autant, il ne s'agit pas de tomber dans une axiologie manichéenne, privilégiant les formes ouvertes déconstruites du type « buffet » par rapport à des dispositifs plus ritualisés, d'autant que J.-J. Boutaud a précisément très bien montré qu'un dispositif prédisposant à la liberté est souvent fortement régulé.

Rappeler qu'il existe des dispositifs ouverts prédisposant à la liberté reste donc une position méthodologique et non pas morale. Pourquoi ? Parce que, du point de vue de l'amoralité qui caractérise la sémiotique et la préserve des tentations axiologiques ou

psychologisantes, une des caractéristiques essentielles de tout dispositif c'est qu'il est irréductible aux intentions de son concepteur, qu'on qualifie celui-ci comme son auteur, son Destinateur ou son Manipulateur (et sans même qu'on n'ait à donner une connotation négative à ces termes). Tel est le principe de réversibilité que j'ai modélisé dans mon ouvrage *Une fin de siècle épidémique* (Rieusset 1992). Un dispositif créé dans l'intention de libérer des sujets peut très bien s'avérer, *in fine*, les aliéner, tout comme, fort heureusement, un « dispositif piège » peut finalement entraîner la libération des acteurs qui y sont immergés (ne serait-ce que par l'effet des modalités de résistance, sur lesquelles ont insisté, dans un registre différent, tant Foucault (Härmälä 2014) que Greimas et Fontanille (1991)[2], à la différence d'Agamben). Ce ne sont donc pas les « bonnes intentions » qui définissent un bon dispositif ouvert. Kant pensait la constitution en termes de dispositif (sans évidemment employer explicitement ce terme) lorsqu'il déclarait, non seulement qu'il fallait, en la matière, se méfier y compris (voire surtout) des bonnes intentions (Arendt 1991, 37)[3], mais en revanche qu'une bonne constitution est faite « pour un peuple de démons » (Arendt 1991, 37)[4] dans la mesure où, par la structure qu'elle établit, même les projets intentionnels d'action destinés à s'excepter de la loi générale pour servir un intérêt particulier (éventuellement malfaisant) y concourraient *in fine* à l'intérêt commun, avec «un résultat identique à celui qu'ils obtiendraient s'ils n'avaient pas de mauvaises dispositions ».

C'est pourquoi ma définition n'a pas tant opposé de manière manichéenne les dispositifs ouverts et fermés, que formalisé un fonctionnement pris entre deux pôles : « Le dispositif est pris entre un pôle à programme fermé (déterministe, où il peut aller jusqu'à conditionner les actions des individus qui y sont immergés) et un pôle à programme ouvert privilégiant l'émergence de l'imprévisible et de l'inconnu » (Rieusset 2015, 74-75). Ce que suggère la formalisation de mon modèle, c'est que, *in fine*, il n'y aurait pas de dispositif absolument fermé, au sens d'un déterminisme absolu. Même les dispositifs intentionnellement conçus comme liberticides ne pourraient mettre en œuvre un déterminisme absolu, dans la mesure où la première caractéristique méthodologique de tout dispositif est d'échapper aux intentions de son auteur, compte tenu de son fonctionnement systémique qui laisse toujours du « jeu », parce qu'il implique la complexité incontrôlable de nombreuses variables parmi lesquelles les facteurs aléatoires et les facteurs de résistance des acteurs apparaissent fondamentaux.

1.3. Gestus et dispositif modal irréductibles à la logique du récit

L'enjeu crucial des « dispositifs ouverts », c'est donc l'autonomie des acteurs qui y sont immergés, que celle-ci s'actualise sous forme de résistance ou sous d'autres formes. C'est à ce titre que ma définition du « dispositif ouvert »[5] s'est ancrée sur la notion de « gestus ». Telle que je l'ai formalisée au-delà de Deleuze, la notion de « gestus » se caractérise non seulement comme « un dispositif ouvert qui favorise l'improvisation des acteurs » (Rieusset 2015b, 112) mais surtout comme ce qui s'oppose à la notion narratologique anglo-saxonne de

[2] *Cf*. l'analyse du rôle de la résistance dans l'obstination dans la partie 2.2.

[3] Cité in Arendt 1991, 37 : « Les hommes qui agissent conformément à des principes forment une minorité et cela est un bien parce qu'il est facile de s'égarer dans ces principes ».

[4] *Ibid*., p. 36 : « Le problème de la formation de l'Etat (...) n'est pas insoluble, même s'il s'agissait d'un peuple de démons (pourvu qu'ils aient quelque intelligence) ; il se formule de la façon suivante : 'Ordonner une foule d'êtres raisonnables qui réclament tous d'un commun accord des lois générales en vue de leur conservation, chacun d'eux d'ailleurs ayant une tendance secrète à s'en excepter; et organiser leur constitution de telle sorte que, ces gens qui par leurs sentiments particuliers s'opposent les uns aux autres, réfrènent réciproquement ces sentiments de façon à parvenir dans leur conduite publique à un résultat identique à celui qu'ils obtiendraient s'ils n'avaient pas de mauvaises dispositions ».

[5] *Ibid*., p. 74 : « Contrairement aux dispositifs fermés limitant la liberté, les dispositifs ouverts favorisent l'autonomie et le gestus des acteurs. »

« plot » qui désigne une « structure narrative où les faits et gestes des personnages sont soumis à une visée téléologique » (Rieusset 2015b, 112). C'est Deleuze qui, le premier, a associé à la notion de « gestus » cette irréductibilité de l'interaction des acteurs à un scénario préalable, tout en prétendant se référer au gestus brechtien :

> C'est Brecht qui a créé la notion de gestus, en en faisant l'essence du théâtre, irréductible à l'intrigue ou au « sujet » : pour lui, le gestus doit être social, bien qu'il reconnaisse qu'il y a d'autres sortes de gestus. Ce que nous appelons gestus en général, c'est le lien ou le nœud des attitudes entre elles, leur coordination les unes avec les autres, mais en tant qu'elle ne dépend pas d'une histoire préalable, d'une intrigue préexistante. (Deleuze 1985, 250)

Même si Deleuze s'appuie sur une lecture du gestus brechtien par Barthes (Deleuze 1985, 250)[6] qui lui permet de souligner les rares sèmes communs avec le nouveau type de conception du « gestus » qu'il engage (sans lui avoir véritablement donné suite), la conception du « gestus social » par Brecht reste fondamentalement antithétique avec sa démarche. En effet, la mention de l'autonomie des personnages par rapport à une temporalisation externe (Rieusset 2001, 69)[7] liée à une intentionnalité de l'auteur, non seulement est absente chez Brecht, mais elle s'oppose à son insistance sur la visée intentionnelle de l'auteur qui refuse de se contenter « *de laisser parler pour soi* » tel geste, tel personnage, « *de le laisser s'exprimer comme bon lui semble* » et qui configure un « *gestus social* » par la marque de « *la critique, la ruse, l'ironie, la propagande, etc.* » (Brecht 1963, 88)[8]. A l'inverse, la conception du « gestus » dont Deleuze ouvre la voie insiste sur la libération de la posture des acteurs à l'égard de tout contrôle antérieur d'un Mandateur (que ce soit l'auteur d'une narration ou le metteur en scène), de façon à laisser le libre jeu de leurs faits et gestes se déployer dans leurs interactions. Dans ma définition élargie du « gestus », la capacité d'improvisation des acteurs s'inscrit dans la démarche des dispositifs ouverts qui favorise une posture active face à l'imprévisible.

Le « gestus » des dispositifs ouverts s'oppose à la logique déterministe du « plot » qui se cristallise dans la formule fataliste d'un « tout est écrit », ne laissant aucune autonomie aux acteurs. C'est un des points de convergence entre les « dispositifs ouverts » et l'horizon méthodologique de *Sémiotique des passions* qui permet de ne plus interpréter le « sens » lui-même comme un dispositif fermé : « « Le sens ne se réalise donc pas par la simple exécution d'un répertoire préfiguré, par une performance obéissant au déploiement d'une compétence préalable et fermée. » (SP 1991, 29). Ce qui peut s'entendre, dans la perspective des dispositifs ouverts, comme rappel fondamental que la signification ne saurait se limiter à l'exécution déterministe d'un « scénario préalable » et qu'elle est irréductible à la logique du « plot ». En outre, si *Sémiotique des passions* permet de prendre en compte méthodologiquement l'autonomie des acteurs dans la syntaxe modale passionnelle, c'est que celle-ci y est appréhendée comme irréductible à la logique sémio-narratologique du récit. On s'y confronte en effet à « un fait troublant » (SP 1991, 16) qui a amené la réfutation d'un point

[6] Deleuze renvoie (note 5) à l'« excellent commentaire » du gestus brechtien par R. Barthes (*dans* « Diderot, Brecht, Eisenstein », *L'obvie et l'obtus*, Seuil, 1982) qui y souligne « la démonstration critique du geste » et la « coordination des gestes ».

[7] « Partir de la capacité des personnages virtuels à générer une attitude dont peuvent découler des événements au lieu de leur imprimer la temporalité d'une intrigue préétablie, telle pourrait être l'actualisation de ce cinéma des corps, fondé sur le « gestus », à l'ère des nouvelles images. (...) Il s'agirait d'éviter d'enfermer le personnage virtuel dans la téléologie d'un récit qui le maintient dans un statut de pantin manipulé, pour qu'il retrouve sa capacité à s'actualiser comme attitude d'un corps capable de sécréter une histoire. »

[8] « D'une certaine manière, les sujets ont toujours quelque chose de naïf, ils sont un peu sans qualités. Vides, ils se suffisent en quelque sorte à eux-mêmes. Cela, tout artiste le sait. Seul le 'gestus social' (la critique, la ruse, l'ironie, la propagande, etc.) introduit l'élément humain. (...) devant ce fait, l'artiste doit adopter une attitude bien définie, il ne peut se contenter de le laisser parler pour soi, de le laisser s'exprimer comme bon lui semble. »

dans le modèle, à savoir que « le sujet du « dit » discursif est lui aussi capable d'interrompre et de dévier sa propre rationalité narrative » (SP 1991, 17).

Dans sa perspective du « gestus », Deleuze se focalise également sur l'autonomie des acteurs, mais il la fonde différemment en insistant sur l'irréductibilité de l'acteur à son rôle et sur l'incidence du corps :

> Le gestus est le développement des attitudes elles-mêmes, et, à ce titre, opère une théâtralisation directe des corps, souvent très discrète, puisqu'elle se fait indépendamment de tout rôle. C'est la grandeur de l'œuvre de Cassavetes, avoir défait l'histoire, l'intrigue ou l'action (...) pour atteindre aux attitudes comme aux catégories qui mettent le temps dans le corps (...). Quand Cassavetes dit que les personnages ne doivent pas venir de l'histoire ou de l'intrigue, mais l'histoire être sécrétée par les personnages, il résume l'exigence d'un cinéma des corps : le personnage est réduit à ses propres attitudes corporelles, et ce qui doit en sortir, c'est le gestus (Deleuze 1985, 250)

Le « gestus », tout comme la *Sémiotique des passions*, s'éloignent du déterminisme téléologique du récit à proportion qu'ils prennent en compte l'incidence du corps des acteurs, tant dans leur intersubjectivité que dans leur collaboration à un devenir-monde. La mise en scène passionnelle serait irréductible à la rationalité narrative, précisément parce que c'est le corps affecté qui devient le centre de réorganisation du monde :

> Non seulement le sujet du discours est susceptible de se transformer en un sujet passionné, perturbant son dire cognitivement et pragmatiquement programmé, mais le sujet du « dit » discursif est lui aussi capable d'interrompre et de dévier sa propre rationalité narrative, pour emprunter un parcours passionnel (...) Si (...) on se tournait (...) vers des passions « violentes » (...) on y verrait la sensibilisation apparaître (...) comme une fracture du discours, comme un facteur d'hétérogénéité, une sorte d'entrée en transe du sujet (...). C'est là que la passion apparaît dans sa nudité (...) et que le « sentir » déborde le « percevoir ». (...) Alors que le corps humain jouait, lors de la perception, le rôle d'instance de médiation (...) instaurant un espace sémiotique tensif mais homogène, c'est la chair vive, la proprioceptivité « sauvage » qui se manifeste (...) Ce n'est plus le monde naturel qui vient vers le sujet, mais le sujet qui se proclame maître du monde (...) et le réorganise à sa façon. Le monde dit naturel (...) devient alors le monde pour l'homme (...) le corps affecté devient, grâce à son pouvoir figuratif, le centre de référence de la mise en scène passionnelle tout entière. (SP 1991, 16-19)

Greimas et Fontanille en concluent non seulement que la phorie ne peut plus être envisagée « comme un doux accompagnement de la narrativité par une musique de fond pathémique » (SP 1991, 19) mais également que l'irréductibilité du sujet sentant au sujet percevant leur « a pourtant paru nécessaire pour justifier les dysfonctionnements du discours, les transes du sujet, s'appropriant et métaphorisant le monde » (SP 1991, 19).

Ce sujet qui s'approprie le monde, le réorganise, voire s'en prétend le maître, c'est le sujet passionné tel que Greimas et Fontanille en renouvellent l'approche non sans en subvertir la compréhension traditionnelle.

2. Des sujets de faire au déploiement du devenir

2.1. Le rôle heuristique des « sujets de faire » dans Sémiotique des passions

Modéliser la part irréductible d'autonomie, dans le contexte apparemment peu favorable du sujet passionnel, opère non seulement une rupture par rapport à la visée déterministe du dispositif que développe Agamben, mais s'avère également heuristique en allant à l'encontre de l'approche traditionnelle des passions. Greimas et Fontanille parviennent à mettre à jour l'autonomie du sujet précisément dans le contexte de la passion qui a pourtant été interprétée comme l'expérience par excellence d'un subir, voire d'un pâtir, incapable d'une action libre et d'une quelconque autonomie. Il est méthodologiquement remarquable que l'ouvrage de Greimas et Fontanille intitulé *Sémiotique des passions* commence par inscrire cette étude dans

le cadre d'une « sémiotique de l'action » (SP 1991, 8)[9]. Contrairement à l'approche traditionnelle qui réduit la passion à un « pâtir » sur la base des connotations étymologiques du *patior*, Greimas et Fontanille appréhendent les « configurations passionnelles » comme une disposition ou inclination débouchant sur un « faire » recouvrant « un certain agencement de l' « être » en vue du « faire » » (SP 1991, 66-67). Ce n'est pas seulement du point de vue du sujet passionné que son faire serait valorisé. Dans *Sémiotique des Passions*, c'est l'analyse sémiotique elle-même qui prend le parti, à rebours de la tradition terminologique qui oppose la passion à l'action, de redéfinir la passion elle-même « comme un *acte* » (SP 1991, 54) : « En outre, à l'analyse, la passion se révèle constituée elle-même syntaxiquement comme un enchaînement de faires » (SP 1991, 54). Dans son entretien avec Greimas concernant la sémiotique des passions, Ricœur adhère à ce point de vue :

> D'un point de vue phénoménologique on ne peut rencontrer le problème du pâtir qui si on a affaire à des êtres « agissants ». (...) Si nous n'étions simplement que des êtres mécaniques, si nous n'étions pas les auteurs de nos actions, capables de passer par les modalités du vouloir et du pouvoir, nous ne saurions pas ce que c'est que les passions. C'est à des êtres agissants qu'il arrive ce quelque chose : souffrir. (Hénault 1994, 211)

Cet axe d'analyse, loin d'être contradictoire avec le « tournant modal » (Fontanille 1995), articule étroitement modalités du faire et de l'être : « nous sommes donc invités dans le cadre d'une sémiotique des passions, à envisager la modalisation du sujet par l'intermédiaire du programme de faire dans lequel il est engagé» (SP 1991, 55). Dans la perspective greimassienne, la sémiotique des passions s'avère également le corpus privilégié qui va permettre d'envisager les objets eux-mêmes comme des sujets de faire :

> Bref, l'objet, dans la passion, aurait tendance à devenir le partenaire-sujet du sujet passionné. D'où l'hypothèse que la seule structure généralisable, pour décrire la passion, serait une structure intersubjective, ou, plus précisément, une structure où toute relation objectacle recouvrirait une intersubjectivité potentielle, une sorte d'interactantialité à contours flous. (SP 1991, 61)

Avant d'en venir aux incidences de cette sorte de contamination entre modalisations de l'être et modalisations objectales dans le domaine de l'expérience esthétique, il est essentiel de souligner la rupture qu'introduit cette sémiotique de la passion par rapport à la doxa. Dans les études traditionnelles de la passion, la tendance dominante a été d'objectaliser les sujets passionnés, au motif que cet état de la passion auquel ils seraient en prise les priverait non seulement de leur liberté mais, quasiment, de leur subjectivité, ne laissant manifester que l'état déplorable d'une sorte de « marionnette » agitée par ses passions confinant à un stade extrême de réification. Le parti pris de *Sémiotique des passions* est, clairement, antithétique, et choisit de mettre à jour au contraire un processus de subjectivation généralisé qui contaminerait jusqu'aux objets, dès lors qu'ils seraient inscrits dans le parcours passionnel. Alors que pour le corpus d'études canoniques, la passion entraînerait fondamentalement l'impossibilité de maintenir quelque « sujet de faire » que ce soit, pour le point de vue sémiotique greimassien, la passion transformerait au contraire non seulement les sujets mais également les objets en « sujets de faire ». Pour Greimas et Fontanille, non seulement les sujets passionnés ne sont pas réductibles à des « marionnettes », mais ils échapperaient au faire faire du Manipulateur :

> Que le Destinateur soit à l'origine ou pas d'un programme, on s'aperçoit que la passion du sujet suffit au développement dudit programme, au point qu'il apparaît comme autonome à l'égard d'un éventuel mandateur ou Manipulateur ; ce qui ne veut pas dire que le Destinateur ne peut pas installer des passions chez le sujet ; cela signifie seulement que, tel le monstre échappant au docteur Frankenstein, le sujet échappe au

[9] « La conception d'un actant débarrassé de sa gangue actantielle et défini par son seul faire est la condition sine qua non du développement de la sémiotique de l'action. »

contrôle de son Destinateur, une disposition passionnelle ayant été substituée au faire faire du Destinateur. (SP 1991, 64)

2.2. L'irréductibilité du « faire malgré » de l'obstiné dans Sémiotique des passions

L'obstiné apparaît, dans la *Sémiotique des passions*, comme la figure emblématique du sujet passionnel, en tant qu'il est un sujet autonome. L'opposition de Greimas et Fontanille avec l'idéologie du subir ne les a pas amenés seulement à transgresser l'approche traditionnelle des passions mais également à mettre en question certains des modèles sémiotiques antérieurs. Dans *Sémiotique des passions*, l'introduction du terme de dispositif apparaît pour pallier les limites du modèle précédent à rendre compte des passages d'un sujet d'une modalité à une autre, *a fortiori* lorsque ces passages ne peuvent être imputés à une cause extérieure au sujet (que par conséquent il ne pourrait que subir). Face au cas de l'obstiné, la référence à la notion de structure est jugée insuffisante et doit être englobée sous le modèle du dispositif. L'analyse de l'obstiné a donc permis à Greimas et Fontanille, non seulement de redéfinir le dispositif par rapport à la notion de structure, mais également d'articuler le dispositif modal au sujet autonome :

D'un autre côté, un dispositif modal est, par définition, un ensemble hétérotope, sur lequel il est, au niveau des modalisations proprement dites, impossible de projeter un modèle catégorisant comme le carré sémiotique. Le dispositif n'est pas une structure, mais l'intersection de plusieurs structures, dont quelques termes s'agencent selon un principe qui reste à découvrir. (...) Si on considère seulement le cas du sujet hétéronome, qui reste sous la dépendance d'un Destinateur, la solution est à chercher dans le parcours propre du Destinateur, qui accompagnant le sujet dans l'acquisition de la compétence, joue le rôle d' « adjuteur » (...). Mais dès lors qu'on a affaire à un sujet autonome, même provisoirement, l'enchaînement des modalités ne peut plus s'expliquer par une intervention extérieure et ne peut résulter que d'une dynamique intrinsèque (SP 1991, 70-71)

Dans *Sémiotique des passions*, l'exemple de l'obstiné intervient comme paradigmatique pour légitimer le recours méthodologique à la notion de « dispositif modal » :

Le dispositif modal caractéristique de la passion « obstination » est constitué par des modalisations de l'être ; en effet, un simple vouloir-faire ne suffirait pas à expliquer la poursuite indéfectible du faire dans ce cas, puisqu'on trouvera autant d'exemples qu'il en faut où, malgré la présence d'un *vouloir-faire* présupposé par le faire, le sujet abandonne son programme et renonce devant l'obstacle. C'est donc bien « l'excédent modal » régissant qui garantit la poursuite de la performance malgré l'obstacle et qui caractérise spécifiquement l'obstination ; et c'est aussi la présence de cet excédent qui oblige à formuler le dispositif passionnel en termes d' « agencement modal de l'être » et non en termes de « compétence en vue du faire ». (SP 1991,68)

Dans *Sémiotique des passions,* l'obstiné est un cas limite qui montre que, même quand il semble qu'un déterminisme absolu prévale, contrariant les projets d'actions d'un sujet, ce dernier n'en résiste pas moins et parvient à renforcer l'autonomie de son « faire malgré ». Dans *Sémiotique des passions*, l'obstiné incarne la figure rebelle contre la puissance du déterminisme, y compris lorsque celle-ci semble la plus forte et la moins incontournable. J'interprète donc le « cas limite » de l'obstiné comme la possibilité d'un fonctionnement en dispositif ouvert, y compris quand on est inscrit dans un dispositif fermé dont l'horizon semble absolument barré. L'obstination mettrait en jeu un micro-dispositif ouvert dans un macro-dispositif qui semblait fermé. Telle serait l'effet de la dynamique intrinsèque du « sujet autonome » que peut être, même transitoirement, l'obstiné.

Par rapport à la modélisation des « dispositifs ouverts », le passage qui s'est avéré à la fois le plus lumineux et le plus heuristique est l'analyse de la différence entre le désespéré et l'obstiné. Le désespéré est celui qui est brisé par le dispositif modal (qui devient pour lui un

véritable « dispositif piège », au sens où je l'ai défini). En effet « pour le désespoir, le conflit est insoluble et ne peut aboutir qu'à l'anéantissement de l'être (...) alors que, pour l'obstination, le conflit se résout par la victoire du sujet volitif » (SP 1991, 74). Fontanille et Greimas décryptent cette différence en ces termes :

> Ou bien la modalité régissante est affectée par les autres, ou bien elle ne l'est pas. Dans le premier cas, le dispositif modal sera « paradoxal » : le vouloir de l'obstiné est devenu, à cause de la présence dans le dispositif de l'impossibilité, un vouloir « résistant » ; dans le second cas, le dispositif modal sera simplement « conflictuel » : le vouloir du désespéré n'est en rien changé par la conscience de l'impossibilité. Dans le cas du désespoir, la cohésion modale du sujet est menacée, jusqu'à la fracture ; dans le cas de l'obstination, la cohésion modale du sujet est confirmée. (SP 1991, 73)

L'insistance sur la « résistance » de l'obstiné, qui se manifeste par la capacité de son « faire » à se renforcer non seulement « malgré » mais finalement « grâce à » l'obstacle, recroise le modèle du « dispositif de contrainte » tel qu'il a été formalisé par G. Baychelier (2016). La passion de l'obstiné rejoint, de ce point de vue, celle de l'artiste telle qu'elle se manifeste chez M. Barney pour lequel tout obstacle opère comme une « contrainte positive » (Baychelier 2014), renforçant la motivation à « faire malgré », contrairement à la démotivation du désespéré dont le sujet se délite dans son renoncement face à l'obstacle. Greimas et Fontanille permettent de mettre à jour le critère méthodologique qui distingue l'obstiné du désespéré : « La seule différence notable réside dans l'organisation syntaxique du dispositif » (SP 1991, 73). Un des apports les plus heuristiques de *Sémiotique des passions* est incontestablement ce modèle de la « syntaxe intermodale », du fait qu'elle permet de comprendre ce qui peut rouvrir un dispositif à la dimension du devenir, y compris lorsqu'il semble qu'on est confronté à une impossibilité : « Le socle tensif de la syntaxe intermodale pourrait donc être la modulation d'un devenir qui acquiert (ou qui perd) progressivement son autonomie par rapport à la nécessité. C'est pourquoi les positions modales successives apparaissent comme différentes formes de « soumission », d' « arrachement », de « tergiversations » à l'égard d'une nécessité qui réclame sans cesse ses droits» (SP 1991, 80-81).

2.3. Le devenir ou comment échapper au déni des sujets de faire *par le Hasard et la Nécessité*

L'obstiné, parce que sa résistance lui confèrerait « un « style sémiotique » favorable au déploiement du devenir » (SP 1991, 74) serait-il, cependant, le seul à pouvoir tirer son épingle du jeu par rapport à cette «nécessité qui réclame sans cesse ses droits » ? En effet, le « schéma pathémique » auquel aboutit *Sémiotique des passions* semble, à première vue, nous reconduire à un scénario déterministe. Ce schéma pathémique est pris entre la moralisation, qui se situe en aval du modèle, et la constitution, qui se situe en amont et est définie comme suit :

> La *constitution* détermine enfin, en tête de séquence, l'être du sujet, afin qu'il soit à même d'accueillir la sensibilisation ; cette étape oblige à postuler au niveau du discours une détermination du sujet discursif antérieure à toute compétence et à toute disposition : un déterminisme – social, psychologique, héréditaire, métaphysique, quel qu'il soit- préside alors à l'instauration du sujet passionné. (SP 1991, 170-171)

Greimas et Fontanille précisent cependant que « la constitution, parce qu'elle suppose une sorte de nécessité externe sur laquelle le sujet passionné n'a aucun contrôle, et la moralisation, parce qu'elle met en œuvre une évaluation externe, sont des étapes transitives de la séquence et n'appartiennent pas au simulacre passionnel proprement dit » (SP 1991,171). La constitution, tout comme la moralisation qui fait intervenir un « observateur social » (SP 1991, 154), mettrait donc en jeu un point de vue externe. Cependant, dès lors que la constitution se présente «comme une prédisposition générale du sujet discursif aux parcours

passionnels qui l'attendent » (SP 1991, 162), elle recroise singulièrement la notion de « disposition », telle que Hume l'utilisait dans le volume 2 de son « Traité de la Nature Humaine » consacré aux passions. Or cette notion humienne de « disposition » participe de la démarche déterministe que Popper critique à ce titre :

> Concernant les actions et les volontés humaines il a soutenu, plus particulièrement, qu'« un spectateur peut facilement inférer nos actions de nos motivations et de notre caractère ; et même s'il ne le peut pas, il conclut en général qu'il le pourrait, s'il était parfaitement informé de toutes les circonstances de notre situation et de notre tempérament, et du moindre secret qui surgit de notre disposition. Telle est l'essence même de la nécessité. Les successeurs de Hume le formulèrent ainsi : nos actions, ou nos volontés, ou nos goûts, ou nos préférences, sont « causés » psychologiquement par les expériences (« les motivations ») qui les précèdent et, *in fine*, par notre hérédité et notre environnement[10]. (Popper 1973, 220)

Popper reproche à Hume non seulement sa transposition du déterminisme dans le champ des sciences humaines, mais également sa réduction de la question de la liberté à la fausse alternative entre hasard et nécessité (Popper 1973, 227)[11]. L'intérêt majeur de l'analyse de Popper, c'est de montrer que la réduction de la question de la liberté à la question de la contingence est abusive. Ce qui n'échappe au déterminisme que par la contingence du hasard n'est pas une vraie liberté et ne saurait, *a fortiori*, fonder la liberté d'action. De ce qui dépend du hasard et se produit par « accident », on peut dire seulement que « ça arrive » au sujet sans que cela dépende de sa propre liberté d'action.

Sémiotique des passions hérite, dans de rares occurrences (SP 1991, 19)[12], de ce couple « classique » de Hasard et Nécessité (qui n'y est pas questionné autant qu'on aurait pu le souhaiter), mais offre en revanche une appréhension méthodologique alternative qui nous paraît plus heuristique, celle qui consiste à opposer à la Nécessité, non plus le Hasard, mais le Devenir. Greimas et Fontanille prennent même soin de critiquer certaines acceptions antérieures du devenir, dès lors qu'elles confinaient à une visée « impersonnelle » ne permettant pas suffisamment la prise en compte des procès du sujet :

> Dans sa définition courante comme « passage d'un état à un autre », ou comme une « série de changements d'états », le devenir ne tient pas compte de la distinction entre l'être et le faire et subsume états et transformations ; dans d'autres définitions, plus philosophiques ou quasi sémiotiques, le devenir est présenté comme principe d'un changement continu, une pure direction évolutive, à un niveau d'analyse où le changement « humain » ne se distingue pas encore du changement « naturel » : ça arrive, ça devient, pourrait-on dire. (SP 1991, 34)

En revanche, la conception du devenir développée dans *Sémiotique des passions* permet de souligner à la fois le rôle du sujet et celui de l'historicité. Mais il ne s'agit pas de revenir aux conceptions greimassiennes d'avant la sémiotique tensive, amenant à « penser l'histoire comme une discontinuité faite d'états et de transformations » (Nastopka 2005). Dépasser les contradictions de l'approche en termes de transformations et d'états de chose a demandé, méthodologiquement, l'appréhension du « monde comme continu » (SP 1991,13-14). Mais envisager le devenir comme continu ne suffirait pas tant qu'on s'en tiendrait à une approche impersonnelle qui dénie le rôle du sujet dans l'historicité :

---

[10] Je traduis.

[11] « The idea that the only alternative to determinism is just sheer chance was taken (...) from Hume » for whom « 'tis impossible to admit any medium betwixt chance and an absolute necessity ».

[12] « C'est ainsi que, mais sans crainte de confusion maintenant, nous rejoignons du coup les différentes formulations philosophiques du « vitalisme » et de l'énergétisme », voire « l'élan vital » bergsonien, retrouvant même les interprétations dites scientifiques de la conception de l'univers, où la « nécessité », sorte de devoir-être tendu vers l'unité, se trouve confronté au « hasard », cette fracture première, l'accident épistémologique qui conditionne l'apparition du sens. »

> Peu de chose sépare en fait ces notions : « protensivité », « orientation » et « devenir » désignent, à quelques nuances près et avec des éclairages différents, la même chose ; (...) Néanmoins, le terme de « devenir », outre qu'il est intuitivement d'un maniement plus facile que celui de « protensivité », offre un double avantage. D'une part (...) il invite à affiner l'analyse de la protensivité ; il oblige en effet à la penser comme *porteuse d'une historicité* ; en ce sens, le devenir est compatible avec des hypothèses ayant trait à l'évolution anthropologique et biologique ; (...) D'autre part (...) au niveau des préconditions, en sélectionnant parmi toutes les tensions phoriques un principe d'orientation unilatérale et d'évolution, il crée *l'effet de visée* grâce auquel une syntaxe est pensable, en particulier si l'on songe que l'effet de visée peut-être décomposé en *effet source* (le sujet) et *effet but* (l'objet). (SP 1991, 35)

Il ne peut y avoir d'approche en termes de « dispositif » sans cet « effet de visée » d'un « sujet de faire » porteur d'une « historicité » et d'un devenir. Mais ce qu'apporte en outre, méthodologiquement, *Sémiotique des passions*, c'est de montrer qu'une telle conception du devenir est irréductible à une approche discontinue.

3. Dépasser l'accueil passif de l'imprévisible et de l'inattendu comme une menace d'intrusion

3.1. Critique greimassienne de la passivité des sujets face à l'intrusion de l'événement-accident

La démonstration qu'une approche discontinue (fondée sur la contingence de l'accident) court le risque de dénier la position des sujets humains comme « sujets de faire » avait déjà été faite par Greimas, bien avant *Sémiotique des passions*, dans son texte « Des accidents dans les sciences dites humaines ». L'analyse sémiotique de ce « métadiscours », développé dans une préface de Dumézil, permet à Greimas de montrer comment le « discours de la recherche », ressortissant à la continuité, tente de subsumer le « discours de la découverte » ressortissant à la discontinuité et à la contingence de l' « accident ». Le sujet humain, en l'espèce du chercheur, se voit dépossédé de sa posture de « sujet de faire » que ce soit dans le « récit de l'échec » d'une première quête (qui le réduit au statut de « chercheur malchanceux, tandis que le discours objectif qui le suit, en occultant l'anti-sujet, fait apparaître la « science » comme la seule gagnante de l'épreuve » (Greimas 1983, 191) ou que ce soit dans le « discours de la découverte » puisque «sa passivité est là pour nous prouver qu'il n'est pour rien dans son acquisition» (196) et que, *in fine*, « tout se passe comme si le texte référentiel, placé en position de sujet, énonçait de lui-même sa propre vérité, en rendant le chercheur non coupable de la découverte » (204). Autrement dit, même quand l'accident semble positif (puisqu'il s'agit d'une découverte), son apparition transforme les sujets auquel il s'impose en sujets passifs. Le terme « d'apparition désignant la découverte » (209), décliné sous « le mode fantomatique » (210), caractérise la façon dont elle s'impose au sujet comme un « événement » (194)[13]dont le surgissement est subi comme la surprise de l'inattendu (195)[14]. Mais, en tant qu'accident, cet événement qui s'impose relève aussi de la contingence de la discontinuité qui le réduit au cycle d'apparitions et d'évanouissements (209-210), au point d'entretenir le doute entre le « paraître » et l' « être ». Dès lors se dégage la cohérence de ce type de conception de l'événement – accident qui se fonde sur une réduction de la liberté à la

[13] « Dans la permanence du discours cognitif, nous sommes obligés de reconnaître, du fait de cette apparition brusque (« c'est alors que... » est une tournure emphatique), une rupture du récit ou, mieux, l'irruption d'un *événement* qui permet son redéploiement.»

[14] « Une telle interprétation du phénomène d'*apparition* se trouve confirmée d'ailleurs par l'insistance avec laquelle l'auteur y revient dans la seconde partie de sa préface où, se référant au même « alors » narratif, il parle de la « surprise... (qu'il) nous réservait ». Or la *surprise*, « émotion provoquée par quelque chose d'inattendu » (*Petit Robert*), caractérise de la même manière le sujet récepteur subissant la « provocation » d'un *sujet émetteur* autre. »

contingence, en déniant la part subjective des « sujets de faire », pour ne laisser qu'une appréhension réputée « objectivée » de la liberté :

> Le relativisme de la catégorie du /paraître/ et de l'/être/, lorsqu'elle est projetée sur le parcours des sciences humaines considéré comme une syntagmatique, explique son caractère *accidenté* :
> *(a)* Ainsi, le parcours d'une science humaine est constamment marqué par des accidents, c'est à dire des ruptures événementielles qui l'articulent en discontinuités.
> *(b)* Ces ruptures sont des accidents, ce qui veut dire aussi qu'elles sont contingentes.
> La discontinuité, créatrice de sens, et la non-nécessité, forme objectivée de la liberté, caractérise ce discours social. (210)

Dans cette logique, la discontinuité de l'inattendu est gérée comme un trouble, seulement contingent, qui ne pourra empêcher la nécessité de reprendre ses droits, en l'espèce de la continuité du « discours social » (celui du « discours de la recherche ») qui va reprendre son cours :

> On voit se dégager un certain type de pratique scientifique faîte de continuités dans la recherche et de ruptures produites par l'intrusion de la découverte : l'événement que constitue chacune de ces ingérences se trouve absorbé par son intégration dans le discours social et ceci, on l'a vu, par la reformulation en hypothèses des certitudes de la découverte. (211-212)

Au-delà du corpus singulier de cette analyse, ce que Greimas met ici en évidence de fondamental, c'est le fonctionnement du surgissement de l'événement-accident comme une «intrusion » auquel le sujet est confronté de façon passive, dès lors qu'il ne peut que subir comme une « ingérence » la surprise de l'inattendu.

3.2. La transformation de l'intrusion hostile en hospitalité active dans les « dispositifs ouverts »

Cette analyse de Greimas recroise la critique de la conception traumatisante et invasive de l'événement (Rieusset 2016) qui est apparue, dans la perspective des « dispositifs ouverts », comme une étape méthodologiquement nécessaire pour souligner l'exigence d'une confrontation active à l'imprévisible. Cette conception de l'*Evénement* (dont la puissance extraordinaire, imprimant sa discontinuité comme un choc, est marquée par la majuscule qu'on lui accorde), a trouvé son acmé dans la perspective déconstructionniste de Derrida :

> Tant que *je peux* produire et déterminer un événement (...) je dirai que (...) ce qui *m*'arrive reste encore contrôlable ou programmable dans un horizon d'anticipation ou de pré-compréhension : dans un *horizon* tout court. C'est de l'ordre du possible maîtrisable, c'est le déploiement de ce qui est déjà possible. (...) Point de surprise, donc pas d'événement au sens fort. (...) Si ce qui arrive appartient à l'horizon du possible (...) cela n'arrive pas au sens plein du mot. (Derrida 2001, 73-74)

Cet événement échappant à la prévisibilité du possible est une des caractéristiques de la déconstruction qui a fondé de façon déterminante l'appréhension derridienne de l'hospitalité. Dans cette perspective, l'hospitalité inconditionnelle est une hospitalité à ce qui dérange, à l'imprévisible en tant qu'il peut aussi constituer une menace :

> L'hospitalité pure et inconditionnelle (...) est d'avance ouverte à quiconque n'est ni attendu ni invité, à quiconque arrive en *visiteur* absolument étranger, en *arrivant* non identifiable et imprévisible, tout autre. Appelons cela hospitalité de *visitation* et non d'*invitation*. La visite peut être très dangereuse (...) ; mais une hospitalité sans risque (...) une hospitalité protégée par un système d'immunité contre le tout autre, est-ce une vraie hospitalité ? (...) Certes, une hospitalité inconditionnelle est pratiquement impossible à vivre, là encore, en tout cas on ne peut pas l'organiser, par définition. (Ce) qui arrive arrive, et c'est au fond le seul événement digne de ce nom. (Derrida 2004, 188)

L'hospitalité inconditionnelle apparaît indissociable de l'appréhension de l'événement comme un trauma : « En premier lieu, tout événement digne de ce nom, même s'il est heureux, garde en lui quelque chose de traumatisant. (...) Il s'agit d'un trauma, et donc d'un événement, dont la temporalité ne procède ni du maintenant présent ni du présent passé, mais d'un imprésentable à venir ». (Derrida 2004, 148)

Le modèle du « dispositif ouvert », s'il s'est forgé en articulation étroite avec la notion d'hospitalité à l'étranger et à l'imprévisible (Rieusset 2009, 28)[15], n'est pas compatible en revanche avec les présupposés de cette « hospitalité inconditionnelle ». Il est en effet essentiel, dans le modèle du « dispositif ouvert », que la posture du sujet face au surgissement de l'imprévisible, de l'étrange ou de l'étranger, puisse rester celle d'une « hospitalité active », ce qui n'est plus possible dès lors qu'on préconise, comme Derrida, une attitude passive face à une intrusion qui opère comme un trauma. Face à une intrusion menaçante, il n'y a « dispositif ouvert » que si les acteurs de ce dispositif, loin de subir cette invasion comme un trauma, s'avèrent capables, par leur attitude d'hospitalité active, de transformer l'acteur qui les menace par son faire invasif et hostile en un hôte qui répond positivement à l'invitation qui lui est faite. Cette situation « idéale », qui pourrait paraître utopique, s'est pourtant produite dans un « fait divers » dont la portée heuristique nous a conduit à développer les retombées méthodologiques (Rieusset 2009, 27)[16] en matière de « dispositif ouvert ». Ce fait divers s'est produit lors d'un repas pris dans le jardin d'un pavillon de Washington D.C. en juillet 2007 : un voleur à main armé, venu menacer les convives pour les « racketter », s'étant vu invité à s'asseoir prendre un verre de Margaux, après l'avoir goûté et apprécié, s'est excusé auprès de ceux qui étaient devenus ses hôtes et a pris congé d'eux non sans les avoir préalablement embrassés.[17]

Cette scène est exemplaire de l'ambivalence de l'*hostis* (désignant en latin à la fois l'ennemi et l'étranger devenu hôte), qui a conduit Derrida à forger la notion d'hostipitalité. Cependant, dans la visée déconstructionniste, la focalisation se porte essentiellement sur la réversibilité négative de l'hostipitalité, où celui à qui on a offert une hospitalité inconditionnelle se comporte, finalement, en ennemi. La tendance négative de la déconstruction n'envisage pas vraiment la possibilité de la réversibilité positive, soit la transformation d'un ennemi en un hôte qui se comporte amicalement. Or c'est pourtant ce qui arrive dans cette scène de table singulière qui ressortit à une résurgence du code culturel grec de la *xenia* (l'hospitalité) dont la potentialité à transformer le statut de l'étranger est ici

[15] « Ce dont témoignent également les études des historiens sur le *symposion*, c'est que les formes d'ouverture du cercle commensal à l'hospitalité et la capacité d'une « scène de table » à s'ouvrir à une dramaturgie de l'improvisation ont partie liée. Dès lors, du point de vue du sémioticien qui décrypte le fonctionnement des différents types de dispositif commensal, le symposion apparaît comme le paradigme du dispositif commensal à « programme ouvert ». L'ouverture d'un dispositif à l'imprévisible comme à l'improvisation, loin d'être le fruit d'une absence de règles, est la conséquence d'une préfiguration extrêmement construite. (...) Au-delà du cas spécifique du *symposion* il en ressort, d'un point de vue méthodologique, que le critère d'évaluation du degré d'ouverture d'un dispositif commensal se manifeste par sa capacité à laisser place à l'inconnu sous la double figure de l'étranger et de l'improvisation. »

[16] « Ce qui tend à être occulté dans cette spectacularisation de l''insolite', ce sont les implicites culturels dont témoigne le dispositif de cette 'scène de table' en tant qu'elle est irréductible à sa mise en spectacle comme 'fait divers' échappant à toute intelligibilité rationnelle sous couvert qu'elle sortirait de l'ordinaire. Prendre acte du fonctionnement spécifique de cette scène, en tant qu'elle s'inscrit dans le cadre d'un dispositif commensal dont la spécificité ressortit à la culture du vin, induit une lecture qui mobilise tant les sources historiques de cette tradition culturelle (...) que la prise en compte de l'analyse sémiotique du dispositif commensal en tant qu'il prédispose le comportement des acteurs. »

[17] *Cf.* « Robber demands cash – but settles for a glass of wine and a group hug », *International Herald Tribune*, July 13, 2007 : « A would be robber was disarmed by hospitable hosts who offered him a glass of wine and sent him off with a group hug but no cash. »

actualisée dans une situation critique qui en exacerbe l'efficace : « L'invitation à prendre quelque nourriture ou un repas est la première marque de l'hospitalité. Ce geste (...) permet de « faire de l'étranger un hôte, changement de statut qui s'opère au cours de la formalité de l'invitation à partager la nourriture » (Schmidtt 1992, 55). Alors que pour Derrida, l'hospitalité inconditionnelle est une « hospitalité de *visitation* et non d'*invitation »* cette scène brouille les repères car elle a réussi à transformer une visitation hostile en une hospitalité d'invitation.

La discontinuité introduite par le surgissement de ce sujet hostile s'est vue subsumée par la continuité du cercle sacré des goûteurs dans lequel il a accepté de prendre place, pour exercer sa capacité (sémiotique autant qu'esthétique) de discernement. Au lieu d'accepter passivement le trauma de cette intrusion, les acteurs de ce dispositif ont adopté une posture active en choisissant de répondre à une agression par un « don ». Le véritable cadeau d'hospitalité qui est offert à ce visiteur, c'est l'invitation à faire partie de la communauté esthétique dont l'expérience partagée est celle des jugements de goût. Il n'est pas question d'imposer son jugement de goût à quiconque, précisément parce qu'il doit rester libre. On peut, seulement, postuler cette adhésion, mais il n'y a rien qui puisse la garantir. C'est en cela qu'il y a prise de risque dans ce geste d'hospitalité pure qui respecte la liberté de posture du visiteur pouvant aimer ou détester ce qui lui a été offert à gôuter. Son jugement de goût prononcé[18], le jeune agresseur ne s'est pas contenté de déposer les armes[19] en s'excusant, il a demandé à partager une accolade amicale avec le groupe. Initié à la *philia*, le délinquant voué à l'exclusion a réintégré le cercle de la communauté esthétique qui s'est élargi pour l'accueillir. Dans ce cas, l'expérience esthésique partagée a pu fonctionner comme un contre-pouvoir qui a empêché le programme narratif d'une intrusion hostile de prévaloir. Une expérience esthétique a permis d'échapper à la confrontation passive à l'inattendu comme à une intrusion et de développer une posture d'accueil active de l'inattendu.

3.3. La « passion du corps » face à l'intrusion de l'Evénement esthétique

Pour autant, toute expérience esthétique ne permet pas d'éviter ce risque d'une intrusion. Sur la base de ses analyses de ce type de situations esthétiques « intrusives », Greimas, dans son ouvrage *De l'imperfection*, a été amené à suggérer un autre type de solution qui permet de dépasser les écueils d'une posture passive face à l'inattendu. Pour saisir le caractère heuristique de cette solution il faut, au préalable, examiner les formes que prend l'intrusion dès lors qu'elle se présente sous la forme d'une expérience esthésique.

La première expérience esthésique qui se présente comme « intrusive » (et qui est repoussée comme telle) est olfactive. Greimas se réfère au poème de Rilke où une jeune fille, qui était en train de jouer une Etude au piano, « s'interrompit ; regarda au dehors (...) et repoussa soudain, irritée, le parfum du jasmin. Trouvant qu'il l'offensait » (Greimas 1987, 37). Dans l'interprétation qu'en donne Greimas, cet acte consistant à repousser la senteur invasive du jasmin ne ferait que reprendre métonymiquement le refus d'une expérience esthésique visuelle antérieure, également ressentie comme invasive :

> La réalité (...) se révèle soudain dans la forme visuelle d'un parc *et la jeune fille la reçoit comme un choc : il envahit tout d'un coup le salon* (...). *Cette intrusion du parc* [n'est pas] le monde de la perfection et de la mesure, mais celui de l'excès, envahissant et *menaçant d'absorber le sujet.* (...) Le refus définitif se situe cependant sur l'isotopie olfactive pathémisée : irritée, elle repousse le parfum du jasmin, métonyme de

[18] Alisson Klein, « A Gate-Crasher's Change of Heart », *Washington Post*, July 13, 2007 : « Damn, it's a good wine ! ».

[19] Suzanne Goldenberg, « Potential robber disarmed by taste of a fine bordeaux », *The Guardian*, Saturday July 14, 2007.

> l'insistance du parc. (...) La dysphorie finale – elle trouve que le jasmin la « blesse en l'offensant » – achève, avec le statut d'une « passion du corps », l'esthésis à peine entr'ouverte. (DI 1987, 41-42, je souligne)

Alors que son ouvrage *De l'imperfection* a parfois été, un peu hâtivement, présenté comme déconnecté de ses travaux sémiotiques, on notera la présence d'un marqueur de continuité avec l'approche de la sémiotique des passions qui se prolonge, ici, par l'analyse de l'esthésis, appréhendée comme une « passion du corps ». On observera, également, la qualification, essentielle, de cette expérience esthésique comme étant « à peine entr'ouverte ». Dès lors qu'une dysphorie (déplaisir, émotion négative, voire douleur) oblige le sujet à se protéger d'un surgissement esthésique invasif, l'expérience esthétique ne peut advenir pleinement. Ce qui sature les sens au point d'être vécu, passivement, comme une menace invasive qui porte atteinte à votre identité, ne peut-être que subi et/ou repoussé, mais ne peut donner lieu au développement d'un discernement (sensoriel autant que cognitif) qui est une condition nécessaire de l'expérience esthétique en tant qu'elle suppose le choix de maintenir une posture d'ouverture active. De là résulte le point d'aboutissement de cet ouvrage qui s'ouvre sur « l'espoir attentif d'une esthésis unique, d'un éblouissement qui n'obligerait pas de fermer les paupières » (DI 1987, 99).

Ce qui oblige, d'ordinaire, dans l'expérience de l'éblouissement, à fermer les paupières, c'est non seulement « l'éclat trop brutal de la lumière » (DI, 16) mais, également, comme le souligne Greimas, ce qui se manifeste comme « l'emprise d'une force venant de l'extérieur » (DI, 16). Conséquemment, cette autre forme d'éblouissement singulier que Greimas suggère comme une alternative supposerait qu'on pourrait en faire l'expérience sans que, pour autant, on soit confronté à la menace d'une invasion par une force extérieure. Telle serait la possibilité d'une expérience esthétique intense, qui peut rester ouverte à ce qui se manifeste au dehors, précisément parce que cette manifestation ne se présente pas comme une menace d'invasion. On recroise la posture de l'« hospitalité active » qui suppose que ce que l'on accueille vous fait vivre une expérience intense mais ne se manifeste pas pour autant sous la forme d'un choc ne vous laissant comme alternative que de vous protéger de sa puissance invasive ou de le subir passivement comme un « trauma ».

Le choix de cette expression d'un « éblouissement qui n'obligerait pas de fermer les paupières » (DI, 99), loin de n'être que métaphorique, fait écho à l'analyse par Greimas du texte de Taninzaki, *Eloge de l'ombre*, où ce sont les ténèbres qui provoquent cet éblouissement obligeant à battre des paupières, mais des ténèbres, paradoxalement, « resplendissantes » puisqu'elles « paraissent faites de corpuscules (...) dont chaque parcelle resplendirait de toutes les couleurs de l'arc en ciel » (DI, 47). Le battement de paupières y est clairement décrit comme protection face à une menace d'invasion : « Il me sembla qu'elles allaient s'introduire dans mes yeux, et malgré moi je battis des paupières » (DI, 47). Le « malgré moi » souligne le « subir » du sujet dont la liberté d'action est réduite face à ce qu'il ressent comme une menace d'intrusion. Les commentaires de cette dernière phrase par Greimas exacerbent d'abord cette intrusion jusqu'à l'interpréter comme anéantissement :

> La saisie esthétique, dans son instant culminant et insoutenable, s'y trouve subsumée en une brève notation. C'est sur le plan physique, au niveau de la sensation pure – les parcelles de la matière resplendissant de toutes les couleurs et allant s'introduire dans les yeux – que se fait la conjonction de l'objet et du sujet ou, plutôt, l'envahissement du sujet par l'objet, une pénétration qui ne peut que faire penser aux expériences d'un Henri Michaux (...) où le sujet, sous l'effet des drogues, est anéanti, dépouillé par l'espace en expansion, qui, omniprésent, l'absorbe entièrement. (DI, 52)

En évoquant une fusion néantisante du sujet et de l'objet, Greimas fait trop vite l'économie de la valeur aspectuelle du « *allaient* s'introduire dans les yeux », ce qu'il va corriger en mentionnant le « sur le point » :

> Nous sommes ici en présence de l'esthésis ayant atteint ses limites, alors que la conscience du sujet est *sur le point* de se dissoudre dans un monde excessif. Aussi, le refus lui est opposé, refus du trop-plein et du trop-proche : « et malgré moi je battis des paupières ». Refus inconscient, réflexe d'auto-défense contre l'insoutenable. Horreur du sacré ? (DI, 52-53, je souligne)

Ce passage nous confronte à l'ambivalence qu'entretient *De l'imperfection* entre l'expérience du sacré et l'expérience esthétique, sous le signe de la conjonction du sujet et de l'objet qui pourrait confiner à une forme d'anéantissement. Lorsque Greimas, dans le poème de Rilke, appréhende la saisie esthétique « comme une conjonction » prenant la forme de « l'excès, envahissant et menaçant d'absorber le sujet » (DI, 41), ou, *a fortiori*, lorsqu'il en vient à déclarer (dans son analyse du texte de Julio Cortázar) « Mort ou vie extatique, peu importe, n'est-ce pas l'esthésis rêvée ? » (DI, 67), il peut sembler que le penchant « mystique » (Tasca et Zilberberg 2002) l'emporte, au risque de l'assimilation de l'expérience esthétique à une certaine forme d'expérience du sacré. Cependant, on peut se demander si *De l'imperfection* n'est pas une catharsis pour se libérer de cette visée anéantissante, sous couvert d'être exceptionnelle et extraordinaire, du « grand événement esthétique » (DI, 14).

4. Postures sémiotiques et esthétiques actives face à l'inattendu : la resémantisation de la liberté

Dans la dernière partie (qui ne s'intitule pas par hasard « échappatoires »), Greimas en vient à proposer une alternative à cette conception à la fois emphatique et traumatique de l'Evénement esthétique :

> Si, oubliant pour l'instant ces événements exceptionnels qui n'adviennent qu'une fois et laissent des traces pour la vie (...), si l'on essayait de comprendre un peu comment ce quelque chose dont nous n'avons qu'une vague idée et que la langue recouvre du terme étranger et étrange d' « esthétique » est présent dans nos comportements de tous les jours. (DI, 79)

La solution greimassienne se précise comme possibilité d'appréhender des micro-événements dans la vie quotidienne, plutôt que de rechercher la macro-fracture actualisée comme « grand événement esthétique » :

> Il existerait des moyens d'épaissir la vie, de l'entrecouper par des détournements du fonctionnel, d'événements « esthétiques ». (...) Entre les pratiques du goût socialisé qui entraînent l'usure des catégories esthétiques et le grand événement qui adviendra peut-être, y a-t-il une voie personnelle à tracer, une voie de l'espoir ? (DI, 93)

Au travers de ces micro-événements esthétiques, ce à quoi nous invite Greimas c'est à une posture de micro-discernement de l'inattendu. Il y a expérience esthétique tant que l'on peut discriminer activement, de façon fine. C'est ainsi que j'interprète, dans le poème japonais, l'action de « ciller », de battre des paupières, comme pour instaurer un « filtre », qui permet de « trier la réalité » (en repoussant ce qui est trop envahissant – ce qui rend passif – et en accueillant ce qui cause le transport esthétique). C'est cette posture active de micro-discernement, capable d'exercer la fonction critique[20] de « tri » (aux fondements communs de la sémiotique et de l'esthétique), qui permet d'éviter ce premier piège qu'est le surgissement accidentel d'un « Evénement-trauma » (fût-il esthétique) où l'inattendu ne se rencontre que de façon passive. Pour Greimas, l'enjeu est également d'éviter cet autre piège qu'est l'« attente attendue de l'inattendu » (DI, 96) sans, pour autant, tomber dans cet excès d' « esthétisation » (DI, 97) qu'est le dandysme :

[20] Cf. la racine grecque, *Krino*, qui signifie à la fois juger et trier.

> Et si, au lieu d'une ambition totalisante qui cherche à transfigurer toute la vie et met en jeu l'ensemble du parcours du sujet, on pouvait procéder à la parcellisation de ses programmes, à la valorisation du détail du « vécu », si un regard métonymique et soutenu s'exerçait à aborder sérieusement les choses simples. Une vie ainsi ratissée – qu'on pense à ce jardinier japonais qui chaque matin dispose un peu autrement les pierres et le sable de son jardin – pourrait alors produire, avec « presque rien », de l'inattendu presque imperceptible, annonçant une nouvelle journée. (DI, 97)

Cette alternative, non seulement applique la posture active d'un regard exercé et s'exerçant au discernement de détails, mais plus fondamentalement encore suggère non plus d'attendre, de « subir » le surgissement d'un inattendu traumatique (au point de provoquer l'anéantissement du sujet) mais de « *produire* (...) de l'inattendu », ce qui suppose, précisément, d'avoir réussi à retrouver une posture active à son égard. C'est au discernement de l'objet syncrétique (DI, 91) que Greimas confère cette possibilité de s'inscrire dans la vie quotidienne en y « ajoutant de l'épaisseur » (DI, 91), ce qu'il faut entendre, dans le contexte de son livre, comme possibilité de « resémantiser la vie » (DI, 90).

C'est ici que Greimas nous livre peut-être son apport le plus heuristique, concernant cette question de la liberté d'action humaine qui a sous-tendu notre problématique. En effet, cette exigence à resémantiser la vie s'oppose dans *De l'imperfection*, à la tendance à « désémantiser sa propre liberté » (DI, 87). L'esthétique, en tant que ses « repoussoirs pathémiques » sont l'indifférence et l'insignifiance (DI, 86), permet de lutter contre l'asymbolie (acmé de cette désémantisation) et de transformer l'agir en faire :

> Comment lutter contre l'asymbolie généralisée, où cultiver le « sens du beau », sens que l'on sent intuitivement le mieux partagé parmi les hommes ?
> Un peu de psychothérapie : « transformer l'agir en faire » ; un peu de sémiotique : resémantiser la vie en changeant « les signes en gestes ». Voilà que les diagnostics se prolongent en pronostics. (DI, 90)

Une magnifique ellipse (marquée par un blanc) fait passer de l'esthétique à la double transformation de l'agir en faire et des signes en gestes. Sur la base de ce micro-discernement, propre à l'activité sémiotique et esthésique, il est possible de redevenir un « sujet de faire » face à l'inattendu. Ce qui est en jeu dans ce rapprochement entre esthétique et sémiotique qui opère dans ce micro-discernement (voire, cette *production*) de l'inattendu, c'est la resémantisation de la liberté. C'est dans cette posture que nous entrevoyons le fondement antidéterministe le plus efficace de la visée greimassienne, qui recroise la visée des « dispositifs ouverts » en ce sens qu'on y échappe au leurre de l'« accident » comme opposition à la nécessité, à proportion qu'on revalorise le rôle des « sujets de faire ».

Références bibliographiques

AGAMBEN, Giorgio (2006), *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Paris, Rivages poche.

ARENDT, Hannah (2003), *Juger/Sur la philosophie politique de Kant*, « Points/Essais », Paris, Seuil.

BAYCHELIER, Guillaume (2014), « Le parcours à l'œuvre. Temps, espace et déplacement dans l'œuvre de Matthew Barney », *Marges*, 19.

— (2016), *Des dispositifs de contrainte : iconologie interartiale et vidéoludique des corps monstrueux*, Thèse sous la direction de I. Rieusset-Lemarié, Université Paris 1.

BOUTAUD, Jean-Jacques (2005), *Le sens gourmand*, Paris, Jean-Paul Rocher.

BRECHT, Bertolt (1963), « Musique et 'gestus' », *in Ecrits sur le théâtre*, Paris, L'Arche.

DELEUZE, Gilles (1985), *L'image-temps*, Paris, Minuit.

DERRIDA, Jacques (2001), *L'Université sans condition*, Paris, Galilée.

— (2004), « Auto-immunités, suicides réels et symboliques », dans DERRIDA, Jacques, & HABERMAS, Jürgen (éds.), *Le « concept » du 11 septembre /Dialogues à New York (octobre-décembre 2001) avec Giovanna Borradori*, Paris, Galilée.
FONTANILLE, Jacques (1995), « Le tournant modal en sémiotique », *Organon*, Porto Alegre, Presses de l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul.
GREIMAS, Algirdas Julien (1983), « Des accidents dans les sciences dites humaines », *Du sens II*, Paris, Seuil.
— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
— (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.
HÄRMÄLÄ, Tero (2014), *Etude de la résistance dans la pensée politique de Michel Foucault*, Mémoire de master en Science politique, Institut des sciences sociales et philosophie, Université de Jyväskylâ.
HÉNAULT, Anne (1994), *Le Pouvoir comme passion*, Paris, PUF.
NASTOPKA, Kestuis (2005), « La nécessité et l'accident selon Greimas et Lotman », Paris, EIC.
POPPER, Karl R. (1973), « Of Clouds and Clocks /An approach to the problem of rationality and the freedom of man », *in Objective Knowledge: An Evolutionary Approach*, Oxford University Press.
RIEUSSET-LEMARIÉ, Isabelle (1992), *Une Fin de siècle épidémique*, Arles, Actes Sud.
— (2001), « Nouvelles images et cinéma : de l'interaction des codes esthétiques au devenir corps des images-temps », *Médiamorphoses*, 2, juillet.
— (2009), « Un dispositif de commensalité élargie : scénographie ouverte et théâtre d'improvisation", *Culture et Musées* 13, Arles, Actes Sud,
— (2015a), « Dispositif ouvert », *in* VEYRAT, Marc (éd.), *100 Notions pour l'art numérique,* Paris, Les Editions de l'Immatériel.
— (2015b) « Gestus », *in* VEYRAT, Marc (éd.), *100 notions pour l'art numérique*, Paris, Les Editions de l'Immatériel.
— (2016), « Hospitalité à l'étranger et à l'imprévisible. Au-delà de la déconstruction derridienne : Kant et la communauté esthétique », *in* V. Athanassopoulos, et M. Jimenez (éds.), *La pensée comme expérience. Esthétique et déconstruction*, « Philosophie », Paris, Publications de la Sorbonne.
SCHMITT PANTEL, Pauline (1992), *La cité au banquet, / Histoire des repas publics dans les cités grecques,* Collection de l'Ecole Française de Rome.
TASCA, Norma et ZILBERBERG, Claude (2002), « Entretien avec A. J. Greimas », *Cruzeiro o Semiotico* 19/03.
ZHONG, Estelle (2015), « Des formes cachées dans la matière. La bricologie de l'art participatif à la lumière de la pensée de Gilbert Simondon », *Techniques & Culture* 64.

Rythme, structure et sensibilité

Verónica ESTAY STANGE
Sciences Po Paris
Audrey MOUTAT
Université de Limoges, CeReS

Il est communément admis aujourd'hui en sémiotique que la question du sensible était déjà inscrite dans le projet initial de Greimas de construire une théorie du sens qui permettrait de l'appréhender et de le décrire dans ses différentes dimensions. A ce propos, on peut citer l'article de Denis Bertrand, « Structure et sensibilité », qui s'attache justement à montrer que les différents axes de la sémiotique du sensible se trouvaient en germe dans les premiers travaux de Greimas. Plus profondément, il explique cette unité de la théorie depuis ses origines par les différentes acceptions auxquelles le terme « sens » renvoie, à savoir : « sensation », « sens commun », « signification » et « direction ». De ces quatre acceptions, le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés n'aurait retenu que la troisième : le sens articulé par les écarts différentiels entre ensembles signifiants. Mais, les autres acceptions étant toujours présentes en arrière-plan, elles ont été à leur tour développées au fil de la réflexion sémiotique, en parfaite cohérence avec les considérations initiales.

Parmi les développements plus récents du sens comme « sensation », nous ne pouvons pas ne pas évoquer, pour commencer, les travaux de Jean-Claude Coquet (2007) qui, dans la perspective d'une phénoménologie du langage, explore les fondements somatiques de la signification à travers une énonciation incarnée. Ainsi, le passage de la *phusis* au *logos* par la médiation énonciative s'opère sans solution de continuité.

Nous aimerions, pour notre part, envisager la question des rapports entre l'intelligible et le sensible en la ramenant au problème spécifique de l'imbrication entre structure et sensibilité. A ce propos, nous postulerons que la transition de la première à la seconde suppose la dynamisation des catégories ou des unités discrètes et de leurs rapports. Plus précisément, en assumant le risque d'introduire un concept qui, devenu fourre-tout, fait débat depuis longtemps, nous suggérerons que cette immersion dans le processus peut être expliqué comme un parti pris pour le « rythme », complémentaire de la structure, et cependant bien distinct d'elle. C'est du moins l'hypothèse que nous formulons en considérant que le rythme est un bon candidat pour assurer le passage conceptuel de la structure à la sensibilité. En le définissant provisoirement comme l'*organisation du flux ou du devenir*, nous remarquerons en effet qu'appréhender le rythme, c'est l'épouser affectivement, voire somatiquement : le rythme engage l'âme et le corps. Pierre Sauvanet (2011) se demande à ce propos : « saisir un rythme en tant que phénomène, n'est-ce pas également être saisi par lui ? D'où l'amphibologie possible, en français, de la formule 'Je suis le sujet du rythme', entre un sens actif et un sens passif (...). La perception du rythme devient alors rythmisation de la perception ».

Avant de rendre compte de ce changement de perspective qui, au sein de la théorie sémiotique, mène du discontinu au continu, il est évidemment impératif de trancher en extrayant parmi les innombrables définitions du rythme les traits opératoires pour l'analyse que nous esquisserons, tout en explicitant le rapport entre le rythme ainsi conçu et la structure.

1. Rythme et structure

Dans sa célèbre réflexion sur « La notion de rythme dans son expression linguistique », Benveniste (1966) fournit l'explication de la polysémie actuelle du terme, que l'on convoque souvent pour signifier une chose et son contraire : le discontinu et le continu, la régularité et l'irrégularité, le commensurable et l'incommensurable, l'attendu et l'inattendu. Comme il le constate, depuis Platon, le rythme, rattaché à une forme fixe, a été conçu comme une « activité continue décomposée par le mètre en temps alternés ». En revanche, dans ses origines, il désignait une « manière particulière de fluer », c'est-à-dire une mise en forme continuelle, un façonnement, un avènement et un devenir de la forme (327-335).

A partir de ce texte de Benveniste, Gérard Dessons et Henri Meschonnic prennent farouchement parti pour l'acception originelle du terme, qu'il considère d'ailleurs comme exclusif au langage verbal, en le définissant comme « l'organisation du mouvement de la parole par un sujet ». Cependant, tout en accordant la primauté au continu, ils ne peuvent pas ne pas reconnaître son interaction avec le discontinu, comme le fait par ailleurs Pierre Sauvanet : « le discontinu n'est pas *à côté* du continu, mais il est pris *dedans*, il ne le précède pas, il en procède (…) » (Dessons et Meschonnic, 1998, 42). On pense alors à Valéry (Cahiers I, 1975) lorsqu'il affirme : « ce n'est pas la répétition qui fait le rythme ; au contraire c'est le rythme qui permet la répétition – ou la crée » (1295).

En sémiotique, c'est notamment Claude Zilberberg (1985) qui a conceptualisé le rythme, en accordant également la prééminence au continu grâce à la dissociation entre le rythme et le nombre. La régularité et le régime du discontinu qu'elle introduit sont alors insérés dans une logique concessive. Dans ses propres termes : « le vers n'est pas le vers parce qu'il est défini métriquement : il est le vers quoiqu'il soit défini métriquement ! » (16). Dès lors, le rythme est associé au parcours plutôt qu'à l'arrivée, à la quête plutôt qu'à la trouvaille. « Le rythme est (…) ce passage, cette transitivité, cette prédominance de l'intervalle sur les 'coups', les 'notes', les 'événements' » (*ibid.*, 19).

Cette conception est reprise dans le *Dictionnaire* par Greimas et Courtés (1979) qui, se référant à Zilberberg, caractérisent le rythme comme une attente du point de vue passionnel, comme une inchoativité du point de vue aspectuel, et comme un « vouloir-être » du point de vue modal. Mais surtout, c'est dans cette définition que le caractère transversal du rythme, toujours associé à la dominance du continu, est reconnu : « nous optons pour une définition du rythme qui le considère comme une forme signifiante (…). Une telle conception dégage le rythme de ses attaches au signifiant sonore (...) et même au signifiant tout court (ce qui offre la possibilité de reconnaître un rythme au niveau du contenu, par exemple) » (319).

Cette dissociation partielle entre le rythme et le signifiant libère à nos yeux sa puissance modélisante. De la définition de Greimas et Courtés, nous retenons donc premièrement la transversalité du rythme à l'expression et au contenu, deuxièmement la prééminence du continu dans sa constitution, et troisièmement l'immédiateté de son investissement affectif, modal et, dirons-nous, esthésique. Sur ce dernier point, rappelons la première phrase de l'entrée « rythme » : « le rythme peut se définir comme une attente... ».

A titre d'exemple, on peut évidemment penser à la musique. Dans ce domaine, on considère que le rythme est la forme globale qui synthétise l'ensemble de paramètres mobilisés dans une pièce : durées, hauteurs, intensités, timbres, etc. Que le rythme crée une attente non seulement passionnelle mais proprement somatique, en assurant le passage de la structure à la sensibilité, on peut le constater en musique tonale lorsqu'une mélodie s'arrête – ou lorsque nous l'arrêtons – à la dominante, sans revenir à la tonique. On comprend alors presque physiquement que la phrase n'est pas terminée : le parcours d'ordre aspectuel constitué par la séquence « attaque-tension-détente » trouve son corrélat immédiat dans

l'éprouvé sensible. Il en va de même dans la dégustation œnologique, où le déploiement de la forme gustative repose sur une séquence quasi identique, celle de l'« attaque-évolution-finale » qui, en mettant en jeu des variations de tonicité et de tempo, suscite variablement l'intentionnalité du sujet percevant selon un principe d'ajustement.

Sur cette base, nous tenterons maintenant de montrer dans quelles conditions le rythme peut être situé sur un plan d'isotopie par rapport à la structure, en reconnaissant l'un et l'autre comme des points de vue différents mais complémentaires sur un système et sur les relations qui le constituent.

Dans un article consacré à « La structure en linguistique » (1966, 91-98), Benveniste rappelle la proximité de la structure avec le système. De Saussure à Hjelmslev, la première est en effet conçue comme une propriété définitoire du second : on parle alors de la *structure d'un système*. Dans cette perspective, la structure est l'ensemble de relations que le linguiste s'attache à décrire à l'intérieur du système qu'est la langue. Si, dans le *Dictionnaire* (1979), Greimas et Courtés définissent la structure elle-même comme une « entité », en lui ôtant en quelque sorte son caractère adjectival, ils continuent à la concevoir comme un agencement « de relations internes, constituées en hiérarchies » (361, entrée *Structure*). Au sein de la théorie sémiotique, c'est sans doute par un parti pris méthodologique que ces relations ont été rattachées d'abord au discontinu. Par exemple, les mêmes auteurs soutiennent que « la grammaire narrative utilise une logique *catégorielle*, fondée sur le caractère *discret* des unités, et sur celui, *discontinu*, des états » (*ibid*., 364). Cette approche fondée sur le catégoriel, le discret et le discontinu, permet ainsi de poser les piliers de la structure.

Or, c'est en revenant au caractère adjectival de la structure qu'il est possible de mettre en évidence le plan d'isotopie qui la relie au rythme : de même qu'on parle de la *structure d'un système*, on parlera alors du *rythme d'un système*. Dans ce cadre, si la structure se définit comme le « réseau relationnel » qui institue les propriétés et les objets, nous proposerons de concevoir le rythme comme le *devenir organisé qui institue ce réseau relationnel* et, partant, les propriétés et les objets. A ce point, on peut se demander si le passage de la structure au rythme n'est pas lié à un changement de *focalisation*. Associée à une focalisation « distale », la structure permet d'apercevoir le système dans son ensemble comme une entité dont les relations internes sont stabilisées en instituant des unités discrètes. De son côté, associé à une focalisation « proximale », le rythme suppose l'immersion dans le système et par là son appréhension au moment même de son émergence.

Sur la base de ces différentes hypothèses, nous nous attacherons maintenant à montrer que cette « rythmisation » du modèle et de ses objets est transversale aux différents niveaux du parcours génératif, et permet par conséquent d'expliquer, du moins partiellement, les propositions les plus récentes de la sémiotique, concernant aussi bien la tensivité que l'actantialité, la figurativité et la perception.

2. Rythmisation des structures profondes

Comme l'affirme Jean-François Bordron (211), « pour les structuralistes, il existe des substances ou des flux auxquels on peut donner forme. Pour eux, la signification consiste très généralement dans cette mise en forme des substances et flux » (157). Ce flux, relevant de la dimension du continu, est néanmoins resté un implicite de la théorie structuraliste à ses origines. Car, comme on le sait, l'accent était alors mis sur la nécessité de « catégoriser » et de segmenter, en identifiant des unités discrètes, clairement opposables. C'est bien après l'instauration du carré sémiotique comme modèle d'appréhension des structures profondes que le rôle du continu à ce niveau a été problématisé de manière explicite. Ainsi, pour Jean Petitot (1985), la genèse de la forme implique un mouvement : la forme procède de

l'agrégation des accidents locaux de la morphogenèse (catastrophes élémentaires) où les dynamiques internes spécifiques de la matière imposent leurs propres contraintes. D'où le caractère dynamique et instable de la structure profonde.

Synthèse entre la conception structurale et la conception dynamique des mathématiques, la pensée de Petitot s'inscrit dans une critique du structuralisme, qui a toujours considéré la structure comme un système stable et (auto)régulé de connexions entre valeurs positionnelles. Petitot met ainsi en évidence la dynamique génératrice des structures profondes, autrement dit leur « rythme » inhérent, au sens général que nous avons donné à ce terme.

Toujours au niveau des structures profondes, les écarts différentiels résultent, selon Greimas (1970), de « l'établissement d'une relation, d'une différence entre aspects comparables des choses » (9). Dès lors, la pensée greimassienne impute fondamentalement l'émergence de la signification à la relation qui instaure un intervalle entre les termes-objets. Cette sémiotique de l'intervalle trouve son développement dans les réflexions de Zilberberg, qui permettent notamment d'observer comment le flux énergétique se modélise et s'articule non pas par des différences nettes mais par des nuances. Ses travaux sur la tensivité (1998, 2002, 2012) mettent ainsi en évidence l'activité d'un flux énergétique de la matière sensible dont les modulations engendrées par les valences de l'intensité et de l'extensité, elles-mêmes articulées par les sous-dimensions de la tonicité et du tempo d'une part, de la temporalité et de la spatialité d'autre part, produisent des inflexions qui font émerger la forme. Dans ce cadre, comme le reconnaît Zilberberg lui-même, la notion de rythme est fondamentale.

3. Les actants en devenir

A un niveau moins profond, le concept de rythme est explicitement convoqué, bien qu'il ne fasse pas l'objet d'une définition systématisée, par Eric Landowski dans ses considérations sur l'union et l'ajustement comme alternatives à la jonction et à la programmation. Dans cette perspective, l'échange esthésique entre les actants, qui détermine leur émergence même, consiste en un mouvement organisé et constamment accordé qui, selon nous, ne peut être que rythmique – même lorsque le rythme se construit « en cours de route ». A ce propos, la récurrence de l'exemple de la danse chez Landowski (2004) est évidemment significative : « (…) la danse, telle que nous l'envisageons, se définit comme un ajustement en souplesse de l'être ensemble, comme la recherche continue d'une harmonisation entre les temporalités – les rythmes propres – de chacun des partenaires » (171).

En passant de l'échange entre sujets à la relation entre le sujet et l'objet, on retrouve cette prégnance du rythme pour expliquer le caractère dynamique de la sensorialité.

La sémiotique du corps développée par Jacques Fontanille (2004) montre en effet comment la signification sensible s'exerce par la médiation du domaine sensori-moteur et se construit par l'articulation du mouvement et de l'enveloppe. Elle s'attache ainsi à déterminer comment les ordres sensoriels s'organisent en modes sémiotiques du sensible et met en évidence la manière dont les motions intimes et les mouvements de la chair permettent au corps de prendre sens.

C'est ainsi que Fontanille (1999) accorde une place prépondérante au rythme, auquel la sensori-motricité procure forme et sens. Selon lui, cette sensori-motricité « repose sur des rythmes figuratifs (...) puisqu'elle fait correspondre à [c]es rythmes un plan du contenu, les états internes de la chair et de l'émotion » (11).

En garantissant l'isomorphisme entre les deux plans de la sémiose, le rythme participe à l'émergence de la signification à partir des modes du sensible. Il est, comme le précise le même auteur, ce qui permet d'organiser les figures en imprimant « à l'un des deux plans d'un langage une forme sémiotique provisoire ou rémanente, en attente ou en mémoire de sa réunion avec l'autre plan » (*ibid.*, 10). Ainsi, la sémiose corporelle repose fondamentalement

sur une articulation rythmique qui, engagée par la sensori-motricité, procède à l'actantialisation et à la modalisation de la relation au monde : c'est par le biais du corps en mouvement que les rythmes figuratifs du plan de l'expression acquièrent une forme provisoire et s'articulent à un plan du contenu, celui des états internes de la chair et de l'émotion.

4. L'avènement du sensible

Au niveau le plus superficiel du parcours génératif, on retrouve le rythme dans l'émergence du plastique et du figural préalables à la stabilisation figurative.

Henri Maldiney (1973/1967) remarquait déjà que le rythme est ce qui confère une présence signifiante par des gestalten ou formes-structures. Cette présence procède d'une autogenèse (ou genèse de la forme) qui se réalise sur le mode du mouvement. La forme figurative qui émerge alors possède deux dimensions : (i) une « dimension intentionnelle-représentative », qui vise la représentation d'une quelque chose et qui ne va pas sans rappeler la quatrième acception du terme « sens » formulée dans le *Petit Robert*, celle du sens comme direction ; (ii) une dimension « génétique-rythmique » où les catégories s'ajustent les unes aux autres. En sémiotique, cette double dimension se manifeste dans la théorie de l'iconicité de Jean-François Bordron. Genèse dynamique de la forme par la prise d'un réseau catégoriel au sein du flux, entendu comme un substrat plastique, l'iconicité permet de montrer comment s'articule le « passage possible entre la mise en forme structurale des substances et forces et l'existence symbolique du signe » (Bordron 2004, 160) (passage du figural au figuratif). Cette genèse, qui procède à une articulation de la plasticité des figures du monde, se déroule selon trois moments : (i) le premier moment est celui de l'appréhension, au cours duquel une diversité s'offre à l'intuition sensible sur le mode indiciel et engage une modification de l'esprit (représentation) ; (ii) le second moment est celui de la reproduction : ce qui émerge dans le champ de présence se maintient sous l'effet de l'imagination et se configure en morphologies. A ce niveau, dit Bordron, « le temps lui-même, pris comme la forme pure de notre expérience, ne se perçoit pas comme un *continuum* physique mais comme une morphologie dont la notion de présent tente de fixer la forme ». Présent qui, selon Maldiney, est le temps du rythme ; (iii) le troisième moment est celui de la récognition où la chose ainsi reproduite dans le temps est alors maintenue comme la même grâce au concept. Et c'est notamment cette règle de reconnaissance qui permet l'articulation entre iconicité et signe iconique. On le voit, dans le processus que Bordron décrit, le rythme serait en quelque sorte le « ciment » de la figure : comment la diversité sensible envisagée en tant que flux pourrait-elle s'organiser autrement que de manière rythmique ?

Au terme de ces considérations, l'une des questions qui se posent à nos yeux concerne les raisons pour lesquelles nous avons choisi la notion de rythme au détriment d'un terme concurrent, conceptualisé de manière plus systématique en sémiotique : celui d'« aspect », opérateur dont on sait qu'il assure le passage du système au procès. Bien que rattaché initialement aux structures superficielles du parcours génératif, au cours de l'évolution de la théorie sémiotique il semblerait être descendu vers les structures profondes. On pourrait donc parler de l'« aspectualisation » de la structure plutôt que de sa « rythmisation ». A ce stade de notre propre réflexion, nous pouvons avancer deux réponses. Premièrement, le rythme semble être un terme plus englobant que celui d'aspect car il comprend des phénomènes que ce dernier ne saurait expliquer : nous pensons aux configurations relatives au tempo, à l'accent ou à la tonicité (si importants dans la théorie de Zilberberg). Deuxièmement, le rythme nous paraît se situer à un niveau plus profond que l'aspect dans la mesure où il permet d'appréhender les saillances dans un flux, avant la constitution des parcours aspectuels à proprement parler, c'est-à-dire avant la reconnaissance de la séquence « inchoatif-duratif-

terminatif ». Ainsi, le rythme permet de rendre compte du devenir, et de l'*éprouvé du devenir*, en nous faisant accéder à la genèse du sens *en acte*. Considérant sa prégnance dans les développements actuels de la sémiotique, on peut conclure provisoirement en disant que le rythme était le seul à même de permettre la dynamisation et la sensibilisation de la structure, en garantissant par là son avenir.

Références bibliographiques

BENVENISTE, Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.

BERTRAND, Denis (2009), « Structure et sensibilité », *Actes Sémiotiques*, 2009, 112 [en ligne]. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2880>

BORDRON, Jean-François (2004), « L'iconicité », *in* Hénault & Beyaert-Geslin (éds.), Ateliers de sémiotique visuelle, Paris, PUF [En ligne]. Disponible sur : http://www.academia.edu/24742673/Liconicité

— (2011), *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF.

COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, PUV.

DESSONS, Gérard et MESCHONNIC, Henri (1998), *Traité du rythme des vers et des proses*, Paris, Dunod.

FONTANILLE, Jacques (1999), « Modes du sensible et syntaxe figurative », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 61-62-63.

— (2004), *Soma et séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.

GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

— (1970), *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

LANDOWSKI, Eric (2004), *Passions sans nom*, Paris, PUF.

MALDINEY, Henri (1973/1967), « L'esthétique des rythmes », *in Regard, parole, espace*, Lausanne, L'Âge d'homme, pp. 158-161.

MESCHONNIC, Henri (1982), *Critique du rythme, Anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier, « Verdier-poche », 2001.

PETITOT, Jean (1985), *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.

SAUVANNET, Pierre (2000), *Le rythme et la raison*, Paris, Kimé, 2000.

— (2011), « Retour sur quelques malentendus en matière de théorie du rythme », *Rhuthmos* [en ligne]. Disponible sur : http://rhuthmos.eu/spip.php?article447

VALÉRY, Paul (1975), *Poétique et poésie*, *Cahiers I*, Paris, Gallimard.

ZILBERBERG, Claude (1985), *L'essor du poème. Information rythmique*, Saint-Maur-des-Fossés, Phoriques.

— (1988), *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF, 1988.

— (1998), « Sémiotique de la douceur » [en ligne]. Disponible sur : http://www.claudezilberberg.net/pdfs/semiodouceur.pdf

— (2002), *Précis de grammaire tensive*, Tangence, 70, Université du Québec à Rimouski et Université du Québec à Trois-Rivières.

— (2012), *La structure tensive*, Liège, PULg.

CINQUIÈME PARTIE

Du côté du discours en acte

1. Enonciation et praxis

De la sémiotique structurale à la sémiotique de l'énonciation : le devenir de la structure

Marion COLAS-BLAISE
Université du Luxembourg

« A quoi sert la notion de 'structure' ? », se demande Raymond Boudon en 1968. Elle permet, répond-il, d'« introduire un ordre explicatif dans une incohérence phénoménale » (1968, 205). Le succès de l'entreprise est alors fonction à la fois d'une analyse et d'une description structurales, qui impliquent une théorie du sens : en démontrant la cohérence de faits « apparemment inexplicables », il s'agit d'aller au-delà de l' « apparence » phénoménale de l'objet et de viser son « essence » ; ceci au prix d'une démarche hypothético-déductive qui cherche à dégager un « ensemble de *théorèmes* qui résultent de l'application d'une axiomatique à [l']objet, axiomatique et théorèmes constituant une théorie de l'objet en tant que *système* » (*Ibid*., 210). Une démarche qui est en accord avec une certaine définition de la structure elle-même : l'objet pourvu d'une structure est analysé comme un tout, c'est-à-dire comme un « ensemble d'éléments interdépendants dont il s'agit de démontrer la cohérence » (*Ibid*., 213).

L'essai de Raymond Boudon se fait l'écho d'une théorie du sens qui affirme la part fondatrice que la structure et la structuration prennent dans le processus de la connaissance, en témoignant de l'acuité du regard métalinguistique. Greimas et Courtés revendiquent l'ambition scientifique dans l'article consacré à la *structure* dans leur *Dictionnaire* (Greimas et Courtés 1979, 361) :

> A quelques ajustements près, on pourrait dire qu'elle [la structure] est impliquée dans tout projet ou toute démarche à visée scientifique. C'est surtout la difficulté qu'éprouvent les sciences de l'homme à passer du stade d'« opinions » à celui de « disciplines », qui a amené la linguistique, à un moment critique de sa maturation, à expliciter les principes sur lesquels repose son propre faire.

Tant il est vrai que le « concept de structure et même le mot de structure ont l'âge de l'épistémè » (Derrida 1967, 409). La question n'est donc pas d'abord : « avons-nous besoin de la structure ? ». Mais plutôt : « comment définir la structure, qui soit telle qu'elle participe à la construction du sens, en réception (interprétation), mais aussi en production (production d'un objet de sens) » ?

La question sera donc celle, avant tout, des formes que la structure revêt : il s'agira de déterminer quelques-uns des avatars qui ponctuent le *devenir de la structure* et permettent d'en envisager l'avenir.

Resserrons donc notre attention sur la définition de la structure que Greimas et Courtés proposent dans leur *Dictionnaire*. On peut déceler trois points majeurs : i) les relations priment sur les termes ; ii) ces derniers constituent les intersections d'un réseau relationnel hiérarchisé ; iii) la structure bénéficie d'une organisation interne qui lui appartient en propre.

Sur ces bases, notre objectif est de montrer en quoi la sémiotique greimassienne, visionnaire, a non seulement appelé, mais impulsé les évolutions théoriques qui ont ponctué le développement de la sémiotique post-greimassienne au cours des trente dernières années[1].

[1] Voir en particulier la sémiotique subjectale de Jean-Claude Coquet, la sémiotique tensive, développée par Claude Zilberberg et Jacques Fontanille, la sémiotique du corps de Jacques Fontanille et la sémiotique de la perception de Jean-François Bordron.

Le *devenir de la structure* sera compris dans un quadruple sens. D'abord, il faudra envisager le devenir des modélisations de la structure : le processus de *structuration* de la structure. Ensuite, il importera de comprendre l'acte de devenir « une structure », c'est-à-dire le processus de *structuration* auquel correspond une entrée dans le *Dictionnaire* de Greimas et de Courtés et qui, nous le verrons, est défini dans *Sémantique structurale.* Troisièmement, il conviendra de penser la dynamique interne à la structure-réseau, dont l'organisation peut se modifier : la structure a du *jeu*. Enfin, nous constaterons que le devenir de la structure implique un processus de *déstructuration / restructuration* en acte, au contact de facteurs non seulement internes, mais externes, qui convoque des structures stabilisées pour les soumettre à nouveau à la genèse des formes. La structure *en jeu* connaîtrait, telle est notre hypothèse, des avatars en nombre potentiellement indéfini.

La réflexion sera développée en quatre temps. Pour commencer, l'accent sera mis sur l'avenir de la structure. Dans une deuxième partie, il s'agira de chercher dans *Sémantique structurale* les bases du processus de la structuration et des tensions qui l'habitent. Nous adopterons ensuite le point de vue d'une sémiotique de l'énonciation et nous distinguerons des états de la structure. Pour finir, nous montrerons en quoi *De L'Imperfection* invite à penser la structure non seulement cognitive, mais sensible.

1. Quel avenir pour la structure ?

Essayons de circonscrire un champ de questionnement, en nous interrogeant sur l'avenir de la structure.

Comment, à terme, renouveler la pensée de la structure sous les auspices d'une sémiotique de l'énonciation qui (i) considère le processus de la structuration (déploiement syntagmatique et ressaisie paradigmatique) comme un processus situé, qui (ii) est confronté à ou interagit avec une substance ou matériau et qui (iii) implique une instance d'énonciation sensible et percevante, individuelle ou collective, personnelle ou impersonnelle, voire a-personnelle, au sens où l'entend Deleuze, quand il parle de lignes de subjectivation (1989) ?

Quelques paramètres permettent de rendre compte du devenir de la structure.

Nous sommes aidée, dans cette entreprise, par les modélisations qui, dès les années 60, entrent en concurrence avec la définition structuraliste de la structure.

D'une part, la structure « a-centrique » selon Derrida est appelée, entre autres, à définir le mythe lévi-straussien. Elle est associée à ce que Derrida appelle en 1967 l'« événement de rupture » ou « disruption ». Désormais, au sein d'un système de différences, « le substitut ne se substitue à rien qui lui ait en quelque sorte préexisté » (1967, 411) : une idée phare dont nous essayerons de montrer l'actualité plus loin, en nous interrogeant sur la possibilité et l'intérêt de substituer à la dualité invariant/variante le principe de la variabilité elle-même.

Il est significatif que, selon *Le Cru et le cuit*, l'étude du mythe « pose un problème méthodologique, du fait qu'elle ne peut se conformer au principe cartésien de diviser la difficulté en autant de parties qu'il est requis pour la résoudre » (Lévi-Strauss 1964 ; cité par Derrida 1967, 429). Et Claude Lévi-Strauss d'ajouter : « Il n'existe pas de terme véritable à l'analyse mythique, pas d'unité secrète qu'on puisse saisir au bout du travail de décomposition. Les thèses se dédoublent à l'infini » (*Idem*). On peut ainsi s'attendre à ce que le nombre des composantes de la structure et les modulations soient indéfinis.

D'autre part, une rapide incursion dans les terres piagétiennes des recherches de psychologie et d'épistémologie génétique permet d'opposer à un structuralisme dit antihistorique et antifonctionnaliste, qui expulse le sujet, la thèse de la genèse des structures[2].

[2] L'accommodation a pour effet de rétroagir sur les schèmes ou structures de connaissances mis en œuvre lors de l'assimilation et de les modifier au gré des résistances opposées par l'objet.

Variabilité intrinsèque, multiplication à l'infini des composantes internes, malléabilité et genèse de la structure : les deux exemples auront permis de tracer quelques-unes des pistes le long desquelles la réflexion pourra se développer. La problématisation de la notion de structure s'opère à partir de plusieurs paramètres.

On peut s'intéresser d'abord à la fermeture et à l'ouverture de la structure. On le sait, la définition structuraliste de la structure prévoit la clôture d'un tout systémique dont les éléments sont interdépendants. Est-il possible de concevoir une structure-réseau ouverte, c'est-à-dire en devenir permanent ? Nous parlerons d'*états de la structure*, en nombre potentiellement indéfini.

Ensuite, le nombre des composantes de la structure peut-il être fini ou infini, réduit ou étendu ? Si l'on étend la notion de paradigme à la praxis énonciative, étudiée surtout par Greimas, par Denis Bertrand (1993) et par Jacques Fontanille (1998/2003), on est confronté à une structure aux contours mouvants, qui est régulièrement alimentée par l'usage. On conçoit l'intérêt de la métaphore du jeu : pour Derrida (1967), même si le champ du langage est fini, il accueille le jeu des « substitutions infinies dans la clôture d'un ensemble fini ». Si, pour Benveniste (1968), « la première caractéristique d'un jeu, c'est que les pièces sont en nombre limité », la multiplication des combinaisons n'est pas exclue[3].

Mais considérons aussi l'agencement des composantes au sein de la structure. Il peut être, au moins, de type linéaire hiérarchique – et l'on songe au parcours narratif – ou réticulaire : Greimas interprète le récit « comme un vaste réseau relationnel » (1976, 9). Il peut également être tabulaire[4]. Plus fondamentalement encore, la question de l'agencement des composantes au sein d'une structure-réseau appelle une décision de principe : faut-il s'en tenir à l'idée de l'organisation d'éléments déjà donnés ou le déplacement d'accent sur le processus de la structuration nous conduit-il à déterminer les conditions de possibilité de leur émergence ?

Il faut s'interroger également sur la présence ou l'absence d'un observateur, d'une instance cognitivo-perceptive et sensible pourvue d'une *corporalité*. L'enjeu est important : dans quelle mesure la structuration est-elle nécessairement liée à un degré de maîtrise intellectuelle de l'objet de sens produit et/ou interprété ? Est-il possible de prévoir des structures sensibles, non symboliques, qui, selon les strates d'organisation du sens distinguées par Jean-François Bordron (2011), seraient de type iconique ?

On doit associer à cela la possibilité de faire l'*expérience* de la structure. Sous quelles conditions l'instance sensible et percevante peut-elle parcourir l'espace ou le champ de la structure, par exemple de la structure élémentaire selon Greimas – on songe à la lecture topologique du carré sémiotique proposée par Jean Petitot (1977) –, voire construire et stratifier un espace qui n'est pas donné d'abord ? Pour qu'une telle expérience soit possible, sans doute faut-il une appréhension intégrative de la structure, plutôt qu'un regard en surplomb, distancié. Ce qui est en cause ici, c'est la notion même de différence ou d'opposition, et avec elle une articulation logico-formelle, qui s'oppose à une topologie dynamique des connexions, telle qu'elle peut être pensée à partir de la notion d'écart (Jullien 2012).

Si telles sont les perspectives qui dessinent l'avenir de la structure, on peut montrer en quoi la structure élémentaire telle que la conçoit Greimas dans *Sémantique structurale* en jette les

[3] *Cf.* Jean-Claude Milner (2002, 341-342) pour une critique de la conception de la structure que Benveniste défend dans cette interview. Plus généralement, il considère la structure comme un « indéfinissable » : « Dans le structuralisme, on se *donne* le concept de structure ; celui-ci fonctionne donc de fait comme un indéfinissable. Les tentatives de définition directe qu'on peut citer sont consternantes de banalité : cela ne tient pas à l'insuffisance des auteurs, mais à une erreur de conception : la structure, dans le programme de recherches qui en a fait son axiome, ne se laisse pas définir ; tout au plus et tout au moins peut-on en montrer le fonctionnement. Cette limitation relève de l'ordre des raisons » *(Ibid*., 212-213).

[4] *Cf.* Jacques Fontanille (2001).

bases. En particulier, il apparaîtra que la structuration est inséparable d'une pensée tensionnelle de la complexité et de la dynamique internes à la structure.

2. Le carré sémiotique : tension, complexité et productivité

Tournons-nous vers *Sémantique structurale* (Greimas 1966) et focalisons notre attention sur le couple de complémentaires « réduction » et « structuration », qui entretiennent une relation de présupposition réciproque.

On décèle dans cette présupposition réciproque une tension caractéristique entre, d'une part, une réduction, qui peut être simple (et être celle des éléments identiques et des équivalences syntaxiques) ou complexe (agir sur le figuratif et être de type hypotaxique ou hyperotaxique) et, d'autre part, le dégagement d'une structure qui à la fois supporte les réductions qui, d'une certaine manière, la confirment et en est le résultat. Il nous semble alors que cette tension se traduit par quelque chose comme une pulsation élémentaire, une scansion, la réduction prenant la forme tantôt de la *condensation*, tantôt de l'*expansion*. On connaît la postérité des notions de condensation et d'expansion dans la sémiotique tensive. Dans *Sémantique structurale*, la scansion est solidement encadrée par les relations hypotaxique et hyperotaxique qui prévoient une certaine latitude, voire une élasticité qui permet de rendre compte de variantes sur le principe de l'équivalence, de variantes dites « stylistiques », en nombre indéfini et recueillies dans une classe ouverte, « occurrentielle » (*Ibid*., 163).

Poursuivons encore. Si l'on cherche à trouver dans *Sémantique structurale* les prémisses d'une modélisation dynamique de la conception différentielle, la notion de complexité est centrale. Non seulement parce que, au dire même de Greimas (1966), elle caractérise l'entre-jeu métalinguistique des procédures de description que sont la réduction et la structuration, mais parce qu'elle cristallise la charge générative dans les limites mêmes de la structure minimale. Si une première dynamisation du carré sémiotique réside dans la génération des termes (termes, métatermes contradictoires et métatermes contraires, terme complexe et terme neutre) et est liée à la forte dissymétrie voulue, dans la version du *Dictionnaire* (1979), par une relation entre un avant et un après (d'abord A, ensuite A nié) et entre une constante et une variable (si A nié, alors non-A), le terme complexe – qui n'est pas concerné par les parcours reliant entre eux les termes simples – paraît être le produit par excellence de la transformation structurelle à la base de la structure sémémique ternaire.

On constate alors, dans *Sémantique structurale*, une certaine perplexité : « En fait, écrit Greimas dans une « Remarque » (1966, 170), le problème est, comme d'habitude, plus complexe qu'il ne paraît à première vue : on ne voit pas pourquoi la substitution effectuée au niveau de la variation des occurrences, affecte, à un moment donné, la structure elle-même. L'interprétation traditionnelle du changement par l'usure historique ne paraît pas satisfaisante ».

Greimas lance ainsi un double appel, que nous nous proposons de relayer.

D'abord, pour mieux cerner les modalités de la variation interne sous l'effet du contexte, il paraît avantageux de mettre en regard la théorisation de la structure élémentaire avec la modélisation morphodynamique du taxème proposée par François Rastier (2000). Pour ce dernier, alors que l'espace externe (espace de contrôle) présente les discontinuités sémantiques (sèmes et sémèmes) au profit d'une description « décontextualisée 'en langue' », statique, la dynamique sur l'espace interne porte la marque de la contextualisation des sémèmes. En somme, il s'agit d'articuler la signification avec le sens qui suppose la prise en compte de ce que François Rastier appelle la « situation ». Ainsi, il devient possible d'envisager non plus seulement une relation (la signification), mais un parcours (le sens) (Rastier 1999) et la prise en considération d'une histoire et d'une culture.

Ensuite, même si Greimas, tout comme Brøndal, conjugue ensemble termes complexes et termes simples, le terme complexe *contient* déjà une tension que les forces se déployant dans l'espace de la structure peuvent résoudre.

Cet aspect a été mis en évidence au moins de deux manières différentes.

Jean Petitot reconnaît le « conflit de forces » dès la formation de la catégorie.

Pour sa part, dans un article intitulé « Perplexités à propos du terme complexe », Anne Hénault s'intéresse à des termes complexes qui enregistrent une « sorte de saut dans la relation des termes polaires cette discontinuité apparaissant comme une 'solution' » (1985, 242). A rebours d'une « confusion » des deux termes (par exemple, dans /tiède/), les « schémas de mutation brusque du sens », associés à l'idée de la découverte et de l'invention, peuvent présenter une complémentarité tensive.

La reformulation du terme complexe intéresse ainsi notre conception de la structure-réseau. Anne Hénault semble distinguer deux cas de figure différents. D'une part, le terme complexe sera compatible avec une structure-réseau fonctionnant sur le mode de la « participation »[5]. D'autre part, le terme complexe, nous dit Anne Hénault, peut instaurer une irréductibilité, une coexistence sur le « mode de la polarité /ou bien… ou bien/ ». Un des intérêts de cette reformulation du terme complexe réside alors dans la prise en compte d'une composante axiologique ainsi que d'une pathémisation de l'instance d'énonciation (le « choc-surprise » est accompagné de « joie » (*Ibid,* 242).

On peut ainsi montrer en quoi la définition greimassienne de la structure élémentaire de la signification jette les bases de développements ultérieurs, en intégrant l'idée (i) d'une pulsation interne à la structuration et à la réduction, entre contractions et expansions, et (ii) d'une dynamique liée à des facteurs internes (la génération d'une structure sémémique ternaire), mais aussi externes (poids du contexte).

Pour la suite de notre développement, nous retiendrons que la force de modélisation est telle que, sur la base d'une complexité inhérente, on peut prévoir différents régimes de structuration (notamment exclusif et participatif), en relation avec des valeurs et des passions.

Dans la troisième partie, nous serons attentive moins à l'énergétisation et à la génération interne à la structure, qui est reconnaissable comme telle, qu'aux processus de *déstructuration* et de *restructuration* à la base de la genèse, de l'émergence et de la transformation des formes signifiantes (nous parlerons d'états successifs de la structure). Nous adopterons à cet effet le point de vue d'une sémiotique de l'énonciation.

3. Structure et structuration : le point de vue d'une sémiotique de l'énonciation

Confirmant la dimension visionnaire des travaux de Greimas, on peut faire appel, d'entrée, à quatre distinctions et notions qui encadrent une telle réflexion : (i) la distinction entre la sémiotique du discontinu et du continu[6] ; (ii) la notion de mode d'existence, que Greimas a développée tout au long de ses travaux (en particulier dans *Sémiotique des passions,* 1991, avec Jacques Fontanille) ; (iii) la notion de praxis énonciative, reprise essentiellement par

[5] Sans développer ce point ici, notons que, sur la base d'un principe de rationalité « connectionniste », la structure-réseau selon Greimas peut être mise en regard avec le réseau rhizomatique de Gilles Deleuze et Félix Guattari (1980), avec la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour, Michel Callon et Madeleine Akrich et avec l'analyse systémique d'Edgar Morin. Chez ce dernier, la réticularisation réalise la mise en équivalence des éléments, leur égalisation sur la base du principe de la coopération dont celui du conflit n'est que l'autre face. L'invention devient ainsi un phénomène avant tout social : elle trouve son terreau dans un réseau organisationnel, voire communicationnel collectif, polycentré, non polarisé. Le « polyréseau » multiplie les instances de contrôle dans une organisation autonome, une auto-organisation. Désormais, les instances qui ouvrent les processus au désordre, au hasard et à l'incertitude sont elles-mêmes multiples, « kaléidoscopiques » (Morin 2001).

[6] *Cf.* Jean-Claude Coquet (1991) au sujet de la sémiotique de seconde génération.

Denis Bertrand (1993) et par Jacques Fontanille (2003 [1998]) ; (iv) la notion d'énonciation énoncée : selon Greimas et Courtés (1979), elle est la seule à pouvoir être modélisée.

Devant l'importance des enjeux, qui touchent aux fondements même de la théorie du sens, les réflexions se nouent le long de plusieurs lignes conductrices.

D'abord, parler d'états de structure, c'est homologuer le terme d'état avec celui de continu *et* avec celui de discontinu, sur le fond d'une modulation continue qui, du point de vue aspectuel, est appréhendée à travers des « balayages » homogénéisants (Greimas et Fontanille 1991, 10). La structure, même provisoire, est alors dégagée à la faveur d'une saisie-arrêt résomptive – la rupture produit du discontinu –, mais elle équivaut aussi à un point d'orgue. La ressaisie résomptive peut intervenir à n'importe quel moment du développement syntagmatique

Ainsi, l'espace interne selon François Rastier (2000) est le théâtre de déploiements de forces, d'attractions, qui peuvent être en sens contraire, si l'on suppose une complexité inhérente. Seule une telle dramatisation, qui fait que des forces sont latentes, provisoirement potentialisées ou virtualisées, alors que d'autres, concurrentes, sont réalisée[7], explique que des sémiotiques-objets telles que les formes de vie (Fontanille 2015) se relaient, s'éclipsent, émergent *malgré* d'autres, *voire* contre elles.

Il devient possible d'établir la succession de différents *états de la structure*, qui se profilent sur le fond de la variation continue des équilibres tensifs. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut rendre compte de l'émergence de formes signifiantes – la formation de sémioses – qui ne sont pas déjà données au départ, mais qui *prennent forme* et adviennent ou parviennent à la manifestation progressivement.

Dans ce cas, le point de vue métalinguistique permet de distinguer différents *types de structuration*, associés à des *régimes de structuration*. Eu égard aux premiers, on peut se fonder sur la compositionnalité dite classique. Dans ce cas, une « ontologie logico-grammaticale », selon les termes de Rastier (2006c), confère aux unités des limites fortes qui les rendent segmentables et isolables, à l'image des parties du discours. La structuration repose dans ce cas sur la concaténation d'unités textuelles discrètes stabilisées, localisables avec précision, commutables entre elles, hiérarchisables, telles que le paragraphe ou la séquence selon Jean-Michel Adam (2015, en collaboration avec Gilles Philippe)[8].

Mais on peut aussi opter pour une conception morphosémantique (rhétorique et herméneutique) telle celle défendue par François Rastier (2006c) ou prendre le parti d'une morphogenèse dans le cadre d'une conception dynamiciste du sens. C'est le parti que prend Yves-Marie Visetti (2004)[9]. La modélisation doit être attentive à la continuité rythmée par des inégalités qualitatives, par des tensions liées à des *seuils* qualitatifs. Dans le sillage de Yves-Marie Visetti (*Ibid.*), on peut opposer le « constructivisme assembleur », qui repose sur deux relations structurales, « celle, spatio-temporelle, de juxtaposition ou succession ponctuelle le long d'échelles discrètes, et, [celle] logique, de relation entre termes », au « constructivisme génétique ».

Une typologie des modes de structuration peut ainsi être ébauchée sur la base, d'une part, de la compositionnalité linéaire, hiérarchique et non-hiérarchique, et, d'autre part, d'une structuration morphosémantique ou morphodynamique non linéaire, hiérarchique ou non-hiérarchique, centrée ou non centrée. Celle-ci peut être gestaltique, réticulaire, configurationnelle ou tabulaire[10].

---

[7] Au sujet des modes d'existence réalisé, potentialisé, virtualisé et actualisé, *cf.* Fontanille (1998/2003).

[8] Cependant, Jean-Michel Adam insiste aussi, dans ses travaux sur la linguistique textuelle, sur les liages qui ont une fonction d'unification.

[9] On peut parler d'une compositionnalité « gestaltiste », à condition que la théorie de la *Gestal*t se marie avec une approche phénoménologique ; *cf.* Visetti (2004).

[10] *Cf. infra* pour une typologie plus développée.

Dans la mesure où ces types de structuration renvoient à des points de vue différents sur la structure et la structuration, ils sont associés à des *régimes* de structuration qui combinent des degrés (coefficients) de stabilisation (plus ou moins grande inscription dans l'étendue spatio-temporelle) et de cinétisme (degrés d'intensité, modulations selon le tempo et la tonicité, d'après Zilberberg 2012). Si toute structure (même décontextualisée) intègre une part de cinétisme[11], la structuration, qui est rapide ou lente, tonique ou atonique, suppose un observateur qui prend position. Sans doute peut-on associer aux différents régimes de structuration des corrélats thymiques (constance, assurance, maîtrise, fébrilité…).

Mais poussons la réflexion plus avant. Plutôt que d'envisager une émergence des formes signifiantes *ex nihilo*, il faut réévaluer le rôle de la praxis énonciative, qui a une fonction médiatrice. La notion de convocation permet de rendre compte de la mobilisation de formations discursives structurées, en relation avec des représentations doxiques plus ou moins stabilisées, mais aussi de formations non discursives, qui encadrent les premières et les font signifier : de pratiques liées à des domaines socio-culturels, à des institutions, à des politiques médiales (choix d'un médium tels que le livre, internet, etc.) et médiatiques (politiques de diffusion, de transmission) ; de formes de vie qui informent les textes/discours et les pratiques. Dans ce cas, les occurrences de la praxis énonciative ne sont plus pensées comme une extériorité préexistante et normative (par exemple générique), comme un noyau stable, qui est reconduit tel quel. Nous sommes favorable à une conception « intégrative » attentive à des réinvestissements, plus ou moins transformateurs, à des ré-énonciations. Il s'agit de mettre en avant le potentiel (les possibles) lié aux formations discursives et non discursives.

La structuration permet ainsi de passer d'états de la structure potentialisés, voire virtualisés à leur réactualisation ou à une nouvelle forme de réalisation. On voit à quel point l'énonciation comme pratique donne lieu à une activité incessante de requalification des états de la structure. On retrouve, par un autre biais, la pulsation originaire qui, à nos yeux, est à la base de la structuration selon Greimas.

On en entrevoit une conséquence ultime : on peut se demander si la restructuration atteint un point où l'emprise du « modèle » (états de la structure « préexistants ») faiblit et où les variantes dépendent d'un principe de variabilité intrinsèque, s'autoalimentant.

Dans la quatrième partie, nous interrogerons à nouveaux frais le rapport cognitif, percevant et sensible de l'observateur à l'objet.

4. La structure sensible

On a pu noter que la structure est volontiers considérée comme une idéalité théorique dont les réalisations se prêtent à l'analyse. Est-il alors possible de dégager, outre les structures formelles et fondées logiquement, des structures sensibles ou sensibilisées, perceptivo-cognitives, voire « incarnées » ou « habitées », car inspirées par une expérience concrète des phénomènes qui suppose un sujet pourvu d'une corporalité ?

Le geste énonciatif qui, selon une formulation de Pierluigi Basso, est toujours en gestation[12], s'inscrit dans une rythmique qui, au gré des sommations et des résolutions, des accélérations et des décélérations, fait participer le sensible et l'intelligible.

[11] A ce sujet *cf.* Gustave Guillaume. Voir aussi *supra* au sujet de la définition structurale de Greimas, qui vérifie ce principe.

[12] Sans développer ce point ici, nous dirons que le geste énonciatif est corporalisé, processuel (lié à une dynamique), toujours en devenir et qu'il se donne à voir à autrui (performance). D'un point de vue sémiotique, il peut être pensé à la lumière d'au moins quatre cadres conceptuels : la théorie des instances énonçantes de Jean-Claude Coquet (2007), la sémiotique du corps, initiée par Greimas et développée par Jacques Fontanille (2011), la théorie de la perception de Jean-François Bordron (2011), qui distingue trois strates d'organisation du sens, indicielle, iconique et symbolique, ainsi que les travaux du Groupe μ (2015, 42), qui montre comment la

Précisément, si l'on considère la *Gestalt*[13] comme un type de structure, il faut remonter vers la *Gestaltung*. Adressons-nous à Greimas. Un passage de l'ouvrage *De L'Imperfection* (1987, 27-28) souligne l'importance capitale de l'ajustement du regard de l'instance modélisatrice. Le regard doit composer avec l'objet de sens, ou, mieux, interagir avec lui à travers un geste de cofondation (dans l'*expérience métasémiotique*) de l'instance modélisatrice et de l'objet de sens :

> L'esthétique de Calvino renvoie (…) à la conception husserlienne de la perception où les structures d'accueil du sujet se projettent au-devant des *Gestalten* empressées de les rejoindre.

Le point de vue prend en compte non seulement une rupture débrayante et désensorialisante (Groupe µ 2015, 226) entre une instance sensible et percevante et l'objet perçu, mais quelque chose comme une coalescence ou une consubstantialité. La compréhension suppose non seulement un rapport distancié au monde, un regard en surplomb, mais encore une implication de l'instance connaissante qui fait corps avec le monde, un regard « en compréhension » (au sens où l'entend Paul Ricoeur)[14], « en immanence ».

En même temps, la *Gestalt* dont parle Greimas ne devient (re)connaissable qu'à travers la création de discontinuités, la discrétisation et l'organisation d'unités (relations entre les unités et règles régissant les interactions), qui met fin à la fusion des instances.

C'est à cette création de discontinuités que Greimas (1987, 15) est attentif quand il commente un passage de *Vendredi* ou *Les Limbes du Pacifique* :

> Ainsi, la saisie elle-même [la saisie esthétique] est conçue comme une relation particulière s'établissant, dans le cadre actantiel, entre un sujet et un objet de valeur. La relation, quant à elle, n'est pas « naturelle », sa condition première est l'arrêt du temps marqué figurativement par le silence qui succède brusquement au temps quotidien représenté comme un bruit rythmé. A ce silence correspond un arrêt soudain de tout mouvement dans l'espace, une immobilisation de l'objet-monde, du monde des choses qui jusque-là ne cessaient de « s'incliner… dans le sens de leur usage — et de leur usure –… ».

L'événement esthétique est créé par la suspension du cours d'action programmé, par la « fracture entre la dimension de la quotidienneté et 'le moment d'innocence' ». Même s'il fonde l'espoir d'une conjonction « totale » entre le sujet et l'objet, la rupture peut ouvrir sur la prise de forme et sa reconnaissance, sur la constitution d'une *Gestalt*, là où l'embrayage (ou le proto-embrayage) – l'éprouvé du sens – est concurrencé par au moins l'ombre d'un débrayage « objectivant ».

Enfin, la structure est « incarnée » dans un deuxième sens du terme : elle est indissociable d'une substance (d'une matière formalisée, selon Hjelmslev) ou d'un matériau. La structuration consiste alors dans une instauration, au sens où l'entendent Etienne Souriau (2009 [1943|) et, après lui, Bruno Latour (2010)[15], dans une instanciation.

---

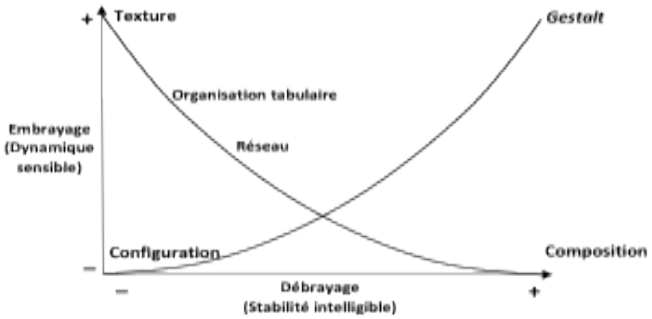
perception visuelle, par exemple à travers des opérations de seuillage discrétisantes et la détection de qualités translocales, « nous introduit facilement à la catégorisation et à la hiérarchisation des catégories, qui sont une des structures de base du savoir organisé ».

[13] *Cf.* Fernande Saint-Martin (1990, 14) : « Ce terme 'gestalt' (…) sera utilisé pour désigner une région du champ perceptuel qui, même si elle est constituée de parties distinguables, se présente en vertu de l'articulation de ses forces internes comme un tout unifié et doté d'un équilibre particulier. Chacun des constituants de cette totalité remplit une fonction différente qui contribue à la structure du tout, mais celui-ci ne sera défini à son tour que par des fonctions différentes de celles des éléments ».

[14] Considérons l'arc herméneutique selon Paul Ricœur : la *précompréhension*, est suivie de l'*explication* et de la *compréhension* du texte. Mais la compréhension est aussi une « compréhension de soi », « médiatisée par des signes, des symboles et des textes » (1986, 29). Elle est « l'appartenance participante par quoi nous sommes au monde avant d'être des sujets qui s'opposent à eux-mêmes des objets pour les juger et les soumettre à leur maîtrise intellectuelle et technique » (*Ibid.*, 32).

[15] *Cf.* Latour (2010) : « Parler d''instauration', c'est préparer l'esprit à engager la question de la modalité à

Une modélisation tensive peut rendre compte d'une typologie des structures qui intègre la structure sensible :



Commentons les quatre positions polaires, qui n'excluent pas des positions intermédiaires (notamment l'organisation tabulaire et le réseau). La *configuration* correspond à des degrés faibles sur les axes de l'intensité sensible et de l'extensité intelligible. La *composition linéaire*, pour sa part, fait valoir sa stabilisation dans le temps et dans l'espace (degrés faibles sur l'axe de l'intensité sensible et degrés élevés sur l'axe de l'extensité intelligible). La *Gestalt*, au contraire, conjugue ensemble dynamicité sensible et stabilisation intelligible, en les portant à des degrés élevés. La *texture,* enfin, se caractérise par le surgissement du sens, l'événement brusque, dans l'instant (degrés élevés sur l'axe de l'intensité et degrés faibles sur l'axe de l'extensité). Elle proclame un coefficient de dynamisme fort.

***

Il s'agissait, dans cette étude, d'articuler la notion de structure avec celle de structuration, l'attention se portant sur le coefficient dynamique qui est inhérent à la structure définie par Greimas et qui commande à l'évolution de la structure – aux états de la structure. La structure émerge à la faveur d'une ressaisie ponctualisante (saisie-arrêt). Il est possible d'ébaucher une typologie des structures en fondant des régimes de la structuration sur la corrélation converse ou inverse de degrés d'intensité sensible et d'extensité intelligible.

D'où une gamme de possibles structuraux, bornée, d'un côté, par la structure « structuraliste », et, de l'autre, par la structure « incarnée », ce champ tensionnel qui est en équilibre dynamique et qui trouve son ancrage dans la corporéité du sens et dans une sémiotique du monde naturel. Il est apparu que la construction des variantes structurales implique à chaque fois une instance modélisante, qui ajuste son regard et interagit avec un matériau, en relation avec un milieu ou un environnement.

Comment donc penser l'avenir de la structure à partir des travaux de Greimas ? Les derniers développements théoriques, qui ont donné lieu, entre autres, à une sémiotique du corps, à une sémiotique des pratiques, à une sémiotique des perceptions ainsi qu'à une sémiotique de l'énonciation ne consomment pas la rupture avec la sémiotique greimassienne. Ils participent au contraire à l'élaboration de ce « projet scientifique de long terme » (Fontanille 2017) que Greimas nous a légué. Un héritage vivant, toujours *en devenir*.

En même temps, peut-on réfléchir à l'avenir de la structure sans entrevoir l'*autre* de la structure ? Nous avons attaché une attention particulière au réseau, dont l'intérêt réside dans

---

l'envers exact du constructivisme. Dire, par exemple, qu'un fait est 'construit', c'est inévitablement (et je suis bien payé pour le savoir) désigner à l'origine du vecteur le savant, selon le modèle du Dieu potier. Mais à l'inverse, dire d'une œuvre qu'elle est 'instaurée', c'est se préparer à faire du potier celui qui accueille, recueille, prépare, explore, invente – comme on invente un trésor – la forme de l'œuvre ».

le fait qu'il propose une alternative par rapport au modèle hiérarchique de l'arbre centralisateur, avec son souci affiché de simplicité. Pourtant, les défis auxquels nous confronte le XXIe siècle ne nous obligent-ils pas à le repenser, voire à nous en affranchir ?

Il faut se faire l'écho de voix venant de la sociologie et de l'anthropologie, en nouant ainsi le dialogue avec d'autres disciplines scientifiques que Greimas appelait de ses vœux. En particulier, de Bruno Latour à Tim Ingold, deux idées phares se dégagent.

Pour Bruno Latour (2000), le salut peut venir des « réseaux d'attachements ». Il s'agit alors de dépasser l'opposition entre deux théories de l'action, venant « l'une de la détermination et de la structure, l'autre de la liberté et de la subjectivité ».

La position de Tim Ingold est plus radicale encore : défendant l'idée de la relationalité, il dénonce l'insuffisance du réseau et des flux techniques et plaide pour les trajets et les itinéraires, pour un maillage (*wayfaring*) de lignes tracées « le long de nos pratiques », que nous habitons[16]. La « texture » rétablit contre une appréhension de la globalité, contre l'idée d'une extériorité, une *écologie du local* :

> Le *local* n'est pas une perception plus limitée ou plus étroitement conçue que le *global* : le local consiste en un mode de perception radicalement différent, basé sur l'engagement participatif, perceptuel et pratique avec ce qui compose un monde que l'on habite » (Ingold 2000 : 216 ; pour la traduction, *cf*. Citton en collab. avec Walentowitz, 2012).

L'écologie du local est liée moins à la construction (structurale) qu'à la découverte et à la (ré)invention sur la base d'indices, de traces, grâce à l'intuition.

Y verra-t-on un tournant, qui permet de toucher, voire d'outrepasser les limites mêmes de la notion de structure, du moins de certaines conceptions de la structure ? Il nous semble que l'on trouve les prémisses de cette écologie du local dans *De L'imperfection.* Laissons à Greimas (1987, 52, 97) le mot de la « non-fin » :

> A la visée obsédante de la totalité que nous pratiquons, on peut substituer la contemplation de l'infiniment petit : *totus* et *unus*, c'est tout un.

Et Greimas d'ajouter à la quasi-fin de son essai :

> On peut rêver : et si, au lieu d'une ambition totalisante qui cherche à transfigurer toute la vie et met en jeu l'ensemble du parcours du sujet, on pouvait procéder à la parcellisation de ses programmes, à la valorisation du détail du « vécu », si un regard métonymique et soutenu s'exerçait à aborder sérieusement les choses simples. Une vie ainsi ratissée – qu'on pense à ce jardinier japonais qui chaque matin dispose un peu autrement les pierres et le sable de son jardin – pourrait alors produire, avec « presque rien », de l'inattendu presque imperceptible, annonçant une nouvelle journée.

Références bibliographiques

BENVENISTE, Emile (1968), « Interview », *Le Nouvel Observateur*, novembre-décembre.

BERTRAND, Denis (1993), « L'impersonnel de l'énonciation. Praxis énonciative : conversion, convocation, usage *», Protée*, vol. 21, 1, pp. 25-32.

BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images. Etudes sémiotiques*, Paris, PUF.

BOURDON, Raymond (1968), *A Quoi Sert La Notion de « structure » ? Essai Sur La Signification de la notion de structure dans les sciences humaines*, Paris, Gallimard.

CITTON, Yves (collab. Saskia Walentowitz) (2012), « Pour une écologie des lignes et des tissages », *Revue des livres*, 4, pp. 28-39.

[16] Pour une critique du réseau, *cf.* le chapitre « Point, ligne, contrepoint : de l'environnement à l'espace fluide » (dans *Marcher Avec Les Dragons*, 2013) et *Une Brève Histoire des lignes* (2007).

COQUET, Jean-Claude (2001), « Temps ou aspect ? Le problème du devenir », *in* Fontanille, Jacques (éd.), *Le Discours aspectualisé*, Limoges, Puliñ, pp. 195-214.
— (2007), *Phusis et logos. Une Phénoménologie du langage,* Paris, PUV.
DERRIDA, Jacques (1967), *L'Ecriture et la différence*, Paris, Seuil.
DELEUZE, Gilles (1989), *Michel Foucault philosophe, rencontre internationale, Paris 9-11 janvier 1988*, Paris, Seuil.
— et GUATTARI, Félix (1980), *Capitalisme et schizophrénie*, t. 2 : *Mille Plateaux*, Paris, Minuit.
FONTANILLE, Jacques (2003), *Sémiotique du discours,* Limoges, Pulim. [1998]
— (2001), « La sémiotique est-elle générative ? », *Linx*, 44, pp. 107-132.
— (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
— (2011), *Corps et sens*, Paris, PUF.
— (2015), *Formes de vie*, Liège, PULg.
— (2017), « La sémiotique de Greimas : un projet scientifique de long terme », *Semiotica*, 214, pp. 91-110.
— et ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Hayen, Mardaga.
GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.
— (1976), « Les acquis et les projets », Introd. à Courtés, Joseph, *La Sémiotique narrative et discursive. Méthodologie et application*, Paris, Hachette, pp. 5-25.
— (1987), *De L'Imperfection*, Périgueux, Fanlac.
— (1979) et COURTÉS, Joseph, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des Etats de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
— et FONTANILLE, Jacques (1991), « Avant-propos », *Le Discours aspectualisé,* études réunies par Jacques Fontanille, Limoges, Pulim, pp. 5-16.
GROUPE μ (2015), *Principia semiotica. Aux Sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles.
HÉNAULT, Anne (1985), « Perplexités à propos du terme complexe », *in* H. Parret, et H.-G. Ruprecht (éds.), *Exigences et perspectives de la sémiotique. Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas*, Amsterdam, Benjamins, pp. 241-248.
INGOLD, Tim (2000), *The Perception of the Environment. Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, London, Routledge.
— (2011), *Une Brève Histoire des lignes*, trad. S. Renaud, Bruxelles, Zones sensibles, 2007.
INGOLD, Tim (2013), *Marcher Avec Les Dragons*, trad. P. Madelin, Bruxelles, Zones sensibles.
JULLIEN, François (2012), « L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité », fmsh-wp-2012-03 ; <halshs-00677232> (consulté le 15 avril 2017).
LATOUR, Bruno (2000), « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », *in* MICOUD, André et PERONI, Michel, dirs., *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, pp. 189-208.
— (2006), « Efficacité ou instauration ? », *Vie et lumière*, 270, pp. 47-56.
— (2010), « Prendre le pli des techniques », *Réseaux*, 5, 163, pp. 11-31.
LÉVI-STRAUSS, Claude (1964), M*ythologies. Le Cru et le cuit*, Paris, Plon.
MILNER, Jean-Claude (2002), *Le Périple structural. Figures et paradigme*, Paris, Seuil.
MORIN, Edgar (2001), *La Méthode*, t.5 : *L'Humanité de l'humanité*, Paris, Seuil.
PETITOT-COCORDA, Jean (1977), « Topologie du carré sémiotique », *Etudes littéraires*, vol. 10, 3, pp. 347-428.
— (1985), *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.

PHILIPPE, Gilles et ADAM, Jean-Michel (2015), « Continuité et textualité », *in* J.-M. Adam, (éd.), *Faire Texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, pp. 35- 80.

RASTIER, François (1999), « De la signification au sens – pour une sémiotique sans ontologie », paru en italien : « Dalla significazione al senso : per una semiotica senza ontologia », *in* P. Basso Fossali et L. Corrain, *Eloquio del senso*, Milan, Costa & Nolan, pp. 213-240.

— (2000), « De la sémantique cognitive à la sémantique diachronique : les valeurs et l'évolution des classes lexicales », *in* J. François (éd.), *Théories contemporaines du changement sémantique, mémoires de la société de linguistique de Paris,* t. IX, Louvain, Peeters, pp. 135-164.

— (2006a), « De la signification lexicale au sens textuel : éléments pour une approche unifiée », *Texto!*, vol. XI, 1 [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/inedits/rastier/rastier_signification-lexicale.html (consulté le 15 avril 2017).

— (2006b), « La structure en question », *Janus - Quaderni del Circolo Glossematico*, Vicence, Terra Ferma, pp. 93-104 [en ligne]. Disponible sur : www.revue-texto.net/reperes/themes/rastier/rastier_structure.pdf (consulté le 15 avril 2017).

— (2006c), « Formes sémiotiques et textualité », *Langages*, 163, pp. 99-114.

SAINT-MARTIN, Fernande (1990), *La Théorie de la gestalt et l'art visuel*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

SOURIAU, Etienne (2009), *Les Différents Modes d'existence* suivi de *L'Œuvre à faire*, Paris, PUF, 1943.

VISETTI, Yves-Marie (2004), « Constructivismes, émergences : une analyse sémantique et thématique ». www.revue-texto.net/index.php?id=654 (consulté le 15 avril 2017).

ZILBERBERG, Claude (2012), *La Structure tensive* suivi de *Note sur la structure des paradigmes* et de *Sur La Dualité de la poétique*, Liège, PULg.

L'énonciation et ses enjeux : évaluation des avancées, transformations, nouvelles problématiques

Patrizia VIOLI
Université de Bologne

1. Les différents sens de l'énonciation

Encore l'énonciation ? Nous faut-il encore réfléchir sur cette notion qui a déjà fait couler tant d'encre, aujourd'hui comme par le passé ? [1] Je pense que cela en vaut la peine, à la fois pour le caractère central de ce concept contenu dans la théorie greimassienne et pour les reformulations avancées ces dernières années par plusieurs sources qui ont profondément modifié la structure théorique.

Le concept d'énonciation présente néanmoins de nombreuses variantes et il renvoie à une multitude d'usages et de sens. En résumé, et par souci de simplification, je me limiterai à en présenter quatre :

1. L'idée d'un acte de médiation capable d'opérer une conversion entre les niveaux : pour Benveniste, entre la langue et la parole, chez Greimas entre le sémio-narratif et le discursif, chez Coquet entre la Physis et le Logos.
2. Une théorie de l'appareil formel de l'énonciation, élaborée par Benveniste (1966) à partir de son étude sur les embrayeurs, ces derniers étant des éléments qui appartiennent à la langue, mais qui s'actualisent dans la situation concrète du discours.
3. Une théorie des traces laissées par l'énonciation (comprise comme une instance présupposée) dans l'énoncé. C'est surtout cette idée d'un simulacre de l'énonciation que développe la théorie greimassienne, ce qui déplace, du moins en partie, la perspective de Benveniste. La théorie des traces ne souligne plus l'acte de production de l'énoncé, mais la propriété des énoncés de manifester l'acte qui les a produits. Egalement centrée sur les catégories du moi-ici-maintenant qui se projette dans le discours, l'énonciation a son point de centralité et de référence en un JE qui se projette dans le discours par le biais d'un acte de « schizie créatrice » (Greimas et Courtes 1979). Au cœur de la théorie du simulacre se situe l'énonciation individuelle, cette subjectivité qui s'exprime en une immanence au sein de chaque texte, comme un acte d'énonciation subjectif et « auctorial » qui s'accompagne d'une immanence entièrement textualisée.
4. Enfin, cet ensemble de développements plus récents de la théorie classique de l'énonciation greimassienne dénommée praxis énonciative, qui mettent l'accent sur la relation entre l'acte énonciatif et les répertoires sédimentés du système non seulement linguistique, mais aussi sémiotique au sens le plus large du terme, en mettant en relation les normes, les usages et les énoncés.

Je vais m'occuper ici-même essentiellement de cette quatrième acception, car je pense que son développement implique une déviation majeure de la théorie classique de l'énonciation telle qu'elle est formulée par Greimas, et qui, à mon sens, n'a pas encore été explorée dans toutes ses manifestations, en particulier par rapport à une autre manière de poser la question de la subjectivité dans le langage et son articulation.

Toute réflexion sur la praxis énonciative nous contraint de repenser la problématique de l'énonciation comme un acte de médiation, pour accentuer la complexité du passage de la

[1] Voir les deux beaux volumes récents de Colas-Blaise, Perrin et Tore (dirs.) 2016, et Beyaert-Geslin, Dondero et Moutat (éds.) 2017.

langue à la parole : on identifie dans les énoncés une pluralité de dimensions et une variété d'instances énonciatives qui surpassent celles qui proviennent de la seule conversion de la langue en parole.

Les termes qui permettront d'articuler différemment ce passage, dans sa différenciation de schéma, de norme, d'usage et d'acte ont été définis par Hjelmslev. De ces quatre niveaux, ceux de la norme et de l'usage sont particulièrement pertinents pour la réflexion sur l'énonciation que j'entends exposer ici, et ils représentent les deux niveaux de définition les plus complexes. En effet, si le schéma et l'acte sont imputables, respectivement, à la langue et à la parole, le statut des deux autres niveaux est, quant à lui, plus ambigu. Il peut être utile de revoir brièvement ce qu'affirme Hjelmslev à ce propos.

Dans son célèbre essai de 1943, on perçoit une oscillation et un déplacement de position entre le début et la fin de l'essai. Au début du texte, Hjelmslev examine toutes les manières de considérer la langue, en distinguant la forme pure (le schéma) de la forme matérielle (la norme), un ensemble d'habitudes, une forme sociale dirons-nous, qu'il appelle usage. Les termes norme et usage s'apparentent ici au schéma et sont vus comme autant d'articulations possibles de la langue saussurienne, ou plus précisément comme des perspectives différentes d'observation de la langue. Il souligne néanmoins dans la dernière partie de son essai la difficulté de fixer avec précision le schéma, la norme et l'usage : en effet, ceux-ci se comportent différemment par rapport à l'acte individuel qui constitue la parole. En particulier, la norme naît de l'usage et de l'acte, qui, à leur tour, se présupposent réciproquement. Dans cette perspective, la théorie de l'institution (langue) se réduit à une théorie du schéma, tandis que la théorie de l'exécution comprend toute la théorie de la substance et donc ce qu'on avait indiqué précédemment comme la norme, l'usage et l'acte. Sans examiner en détail ce problème particulier, je me limiterai à observer de plus près la question que j'ai l'intention d'affronter. Les présuppositions réciproques des différents niveaux ne permettent pas, en effet, de soutenir une distinction précise entre le social et l'individuel. En particulier, la norme et l'usage ne peuvent qu'être attribués aux composantes sociales, culturelles, et donc intersubjectivement partagées du système sémiotique, avec des degrés différents de contrainte ou, si l'on préfère, suivant une modalité d'existence sémiotique différente.

La norme est pour Hjelmslev une forme matérielle qui régit la manifestation dans un ordre social donné, dans une *institution* qui existe effectivement, tandis que l'usage est un « ensemble d'habitudes adoptées dans une société donnée et définies par les manifestations observées », où le terme « habitudes » renvoie inévitablement au concept d'habitus de Pierre Bourdieu et d'habit chez Peirce. C'est précisément entre les normes et les usages qu'intervient la notion de praxis énonciative, une notion définie dès la fin des années 80 dans *Sémiotique des Passions*, puis réélaborée par Bertrand (1995, 2000) ainsi que par Fontanille et Zilberberg (1998).

2. Enonciation individuelle, énonciation impersonnelle

Dès 1995, Bertrand avait noté qu'il fallait introduire une approche intersubjective, dialogique, communautaire et fiduciaire du même acte à côté de la conception « subjective » et individuelle de l'acte d'énonciation, et il proposa donc le terme de praxis énonciative pour décrire cette forme particulière d'énonciation qui, « à travers l'accumulation indéfinie des actes de discours et le ressassement de leur énoncé, en projette les configurations collectives, relativement stabilisées en formations insistantes, contraintes, et figées dans les univers culturels » (1995, 25). La praxis énonciative investit dans son intégralité le fonctionnement de l'ensemble du système sémiotique, impliquant des grandeurs sémiotiques à des niveaux différents, comme le schéma, les normes et les usages, et dans des domaines discursifs différents.

Si une telle perspective semble aujourd'hui largement partagée, je ne pense pas qu'on en ait tiré toutes les conséquences. Une énonciation répandue à travers le système comme celle de la praxis énonciative s'éloigne en effet radicalement de l'énonciation et de son idée de subjectivité. La théorie classique nous a habitués à penser que la subjectivité linguistique était centrée et ancrée à certaines catégories linguistiques très spécifiques : tout d'abord celle de la personne, puis celles du temps et du lieu, des temps verbaux et des expressions déictiques. C'est le « je-ici-maintenant » à la base de tout le système classique de l'énonciation, qui se débraye successivement dans l'énoncé, à partir de ce premier ancrage.

Mais une idée d'énonciation qui repose sur des grandeurs différentes qu'elle relie transversalement est-elle encore compatible avec une énonciation intégralement centrée sur la subjectivité du « JE qui dit JE » ? Nous n'en sommes pas certains ; aussi nous semble-t-il nécessaire d'entreprendre une élaboration plus complexe de la notion même de subjectivité, à partir des premières formulations d'une *énonciation impersonnelle* déjà énoncées par Bertrand et par Fontanille. Voici ce qu'affirmaient ces deux auteurs :

> L'énonciation individuelle ne [peut] être envisagée indépendamment de l'immense corps des énonciations collectives qui l'ont précédée et qui la rendent possible. La sédimentation des structures signifiantes résultant de l'histoire détermine tout acte de langage. Il y a du sens « déjà là », déposé dans la mémoire culturelle, archivé dans la langue et les significations lexicales, fixé dans les schèmes discursifs, contrôlé par les codifications des genres et des formes d'expression que l'énonciateur, lors de l'exercice individuel de la parole, convoque, actualise, réitère, ressasse, ou au contraire révoque, récuse, renouvelle et transforme (Bertrand 2000, 58-59).
>
> « Nul ne tient jamais le 'premier' discours : l'activité discursive est toujours prise dans une chaîne, voire une épaisseur d'autres discours auxquels elle ne cesse de se référer ». (Fontanille 1998, 102).

L'idée suivante me semble plus importante : il y a déjà du sens avant chaque acte d'énonciation, il n'y a jamais un premier discours ; chacune de nos paroles ne peut que s'inscrire dans cet univers de sens déjà donné, en le re-parcourant, en le retraversant, en le réordonnant et en le modifiant dans certains cas, et à des degrés divers, mais sans jamais l'ignorer. Non seulement nous sommes immergés dans le sens donné, mais ce sens est le produit des innombrables énonciations qui nous ont précédés : le sens que nous pensons être le « nôtre », appartenant justement à notre énonciation individuelle, n'est en revanche, depuis le début, qu'un sens intrinsèquement intersubjectif, dialogique, relationnel. Nous sommes faits du sens des autres avec qui nous sommes inévitablement contraints d'entretenir des rapports dès nos premiers mots. C'est la nature relationnelle du sens qui contraint à repenser en profondeur les formes mêmes de l'énonciation, car s'il y a du sens déjà là, s'il n'y a jamais un premier discours, il ne peut y avoir aucun acte fondateur, aucune schizie créatrice créant l'énoncé en se débrayant, aucun Sujet disant « JE ». Même la subjectivité devient en quelque sorte impersonnelle, diffusée sur le réseau du déjà dit, stratifiée en une pluralité de grandeurs sémiotiques, de niveaux, d'instances énonçantes différentes, comme l'a suggéré Coquet (2007), qui nous rappelle qu'il ne faut pas amputer l'énonciation, traditionnellement et indûment réduite à l'*ego*, de ses autres instances.

Certaines conséquences importantes découlent de la reformulation de la subjectivité sous une forme diffuse qui ne coïncide pas avec l'individualité de la schizie créatrice de l'Ego.

La première est une remise en cause de la notion même d'immanence textuelle, non pas pour renoncer à cette notion, plus nécessaire que jamais, mais pour mieux la remodeler dans la perspective d'une énonciation liée à l'impersonnel de la praxis énonciative et non à la subjectivité individuelle. Si l'instance énonçante n'est pas uniquement reconstructible à partir des énoncés individuels produits, mais toujours à partir d'une série d'autres instances, schémas, normes et usages partagés, l'immanence ne pourra plus seulement être une immanence textuellement définie et limitée à un seul énoncé-texte, mais elle devra renvoyer à un arrière-plan beaucoup plus vaste.

Pour en venir à cette idée d'immanence « supertextuelle », Fontanille se réfère, dans un article du 2016, à une « instance diffuse, plurielle et en mouvement, dotée d'une régulation épisémiotique » (Fontanille 2016, 240). Comment pouvons-nous décrire cette « instance diffuse et plurielle » ? Le domaine sémiotique actuel met à notre disposition quelques notions utiles dans ce sens : je pense en particulier à la notion de *sémiosphère* dans la sémiotique de la culture de Lotman (1985), et à celle d'*Encyclopédie* dans la sémiotique interprétative d'Umberto Eco (1984). Ces notions ne sont ni équivalentes ni superposables, mais elles peuvent nous aider à réfléchir sur le lien étroit entre les dynamismes culturels et les dynamismes énonciatifs : une théorie de l'énonciation ne peut pas faire abstraction d'une sémiotique de la culture et, vice versa, cette dernière ne prend forme qu'à travers ses multiples énonciations.

Dans cette optique, la notion d'*encyclopédie* formulée par Umberto Eco devient particulièrement intéressante, car elle représente un répertoire qui est à la fois virtuel dans son extension illimitée, et réalisé dans sa matérialité effective, vu que l'encyclopédie n'est autre que l'ensemble de tous les textes et des énoncés effectivement produits. Comme chacun sait, l'encyclopédie est essentiellement un dispositif pour les processus interprétatifs : chaque texte construit son intelligibilité sur la base d'un fond donné ou d'une coupe encyclopédique donnée. Mais on peut aussi inverser la perspective et voir chaque texte comme la résultante d'une praxis énonciative impersonnelle constituée par toutes les énonciations précédentes que ce texte donné sous-entend et implique pour son interprétation correcte (Violi 2017).

Les embrayages possibles entre les dynamiques culturelles et la praxis énonciative nous permettent de repenser les formes de la stabilisation et de la transformation du sens d'une nouvelle perspective.

3. Praxis énonciatives, logiques culturelles, stabilisations du sens

Une première question concerne la relation entre l'aspect individuel de l'acte d'énonciation et la forme impersonnelle de la praxis. La subjectivité diffuse et répartie sur différentes instances n'est pas compatible avec une théorie selon laquelle l'énonciation est l'acte d'appropriation individuelle de la langue. L'individualité peut néanmoins jouer un rôle, devenir une phase, un moment particulier d'un processus collectif. Plus précisément, l'instance individuelle est ce qui filtre l'impersonnel du déjà donné et du déjà dit, elle impose un ordre, en le confirmant ou en le niant, en transformant ou en renforçant un système sémiotique qui n'est pas de nature individuelle.

Si d'une part la subjectivité présente dans les énoncés et dans les textes est diffusée et répartie sur des grandeurs sémiotiques différentes et des champs hétérogènes où se dissipe tout énoncé singulier, d'autre part chaque acte d'énonciation peut participer à divers degrés d'adhésion ou de refus de cet arrière-plan exclusif et collectif, et donc impersonnel, en le renforçant ou en y introduisant d'autres grandeurs sémiotiques, ce qui suppose une rétroaction et une modification de ce dernier. De par son essence, le sens est à la fois personnel et impersonnel, une configuration où l'individualité va de pair avec le partage, et où l'altérité semble être une dimension de l'intersubjectivité ainsi que le fondement constitutif de la subjectivité. Ce mécanisme permet de repenser aux dynamiques d'innovation et de transformation du système culturel, puisque chaque modulation du déjà dit ne peut que reconfigurer les relations internes en déterminant de nouvelles pertinences et de nouvelles émergences de sens.

La question n'est pas nouvelle et elle a déjà été traitée par Fontanille et Zilberberg (1998), puis par Fontanille (1998) à la fin des années 90, à travers le « champ tensif des modalisations existentielles », qui explique comment le passage entre les différents modes d'existence

sémiotique (potentiel, virtuel, actuel, réalisé) mène à l'émergence et à l'apparition de certaines grandeurs sémiotiques, et parallèlement, en sens inverse, à leur déclin et à leur disparition éventuelle. On est en présence, ici, du profil d'une profondeur énonciative qui invoque l'idée d'un premier plan et d'un arrière-plan, ou, si l'on veut, d'un centre et d'une périphérie à la Lotman, dans un équilibre instable constant, toujours interagissant et en échange mutuel. Ce qui finit dans l'arrière-plan potentiel, « narcotisé », pour utiliser un terme d'Umberto Eco, peut toujours repasser par l'état virtuel et actuel et redevenir « réalisé ».

On voit bien ici combien les logiques culturelles et les praxis énonciatives sont inextricablement liées ; une sémiotique de la culture ne peut ni ignorer les dynamiques énonciatives, ni bien les comprendre en dehors de celles-ci. La praxis énonciative est à la fois le répertoire statique du déjà dit et le domaine dans lequel opère l'ensemble des actes énonciatifs, un champ dynamique constamment en fluctuation et objet d'une reformulation, où naissent et meurent les différentes grandeurs sémiotiques.

Ces dynamiques sont essentielles pour traiter de façon plus rigoureusement sémiotique toute une série de questions liées aux dynamiques culturelles, en premier lieu les processus de transmission mémorielle. La mémoire culturelle est justement à la base des logiques d'émergence (actualisation) et d'oubli (potentialisation) qui déterminent la manière dont les unités culturelles sont fixées, mémorisées et transmises. La fixation mémorielle n'est jamais permanente et définitive, mais elle est toujours soumise à de nouvelles ré-articulations, qui prennent forme à leur tour sur la base de la poussée de nouvelles dynamiques énonciatives. La praxis énonciative est donc aussi une praxis mémorielle qui travaille par accumulation, mais aussi par soustraction, en épaississant ou en raréfiant la force collective du souvenir. Les réécritures de la mémoire qui remodèlent constamment notre histoire passée avec des oublis et des redécouvertes sont le résultat de ce travail incessant qui est dû à plusieurs instances, individuelles, collectives, institutionnelles qui transforment, réélaborent, construisent et reconstruisent nos mémoires avec leurs différents actes énonciatifs.

Je crois qu'une théorie de l'énonciation comme celle-ci peut aussi nous aider à mieux définir une question encore ouverte, à savoir la transformation et le glissement entre les différents niveaux auxquels Hjelmslev articulait le passage de la langue à la parole, en particulier ceux qui se situent entre les usages et les normes qui, comme je l'ai dit, sont les deux niveaux les plus problématiques de l'attribution, mais aussi les plus pertinents pour les questions qui nous intéressent ici. Et en particulier : comment passe-t-on des usages aux normes ? Ce problème concerne de nombreuses disciplines ; dans notre optique, nous nous intéressons avant tout aux conditions sémiotiques qui permettent de normaliser et de consolider les usages sous les formes coactives d'une norme (qu'elle soit explicite ou implicite).

Sans prétendre à l'exhaustivité, je vais indiquer ici quelques-unes des étapes possibles de la dialectique qui oppose les usages et les normes, les régularités des configurations collectives, relativement stabilisées dans la praxis énonciative, et leur transformation en normes. Ce n'est pas tant la typologie des transformations qui m'intéresse que l'imbrication entre les praxis énonciatives et les stabilisations culturelles. Je souhaite montrer une fois de plus que ce sont les mécanismes de type énonciatif qui régissent le passage d'un niveau à l'autre.

En effet, ces usages ne peuvent se transformer en normes que lorsque certaines valeurs et grandeurs sémiotiques se sont déposées dans la praxis énonciative grâce à l'enchaînement d'innombrables actes énonciatifs singuliers. Bien sûr, les formes de ce passage varient en fonction de la pertinence discursive que nous considérons, donnant lieu à des échelles de normativité de différents niveaux de rigueur qui sont étroitement liés aux praxis énonciatives qui les sous-tendent.

La norme juridique est certainement la plus stricte et générale de toutes les formes réglementaires, et en général elle est le résultat d'un acte d'énonciation formel et

institutionnalisé, comme la promulgation d'une loi. Mais ce n'est que lorsque certaines valeurs et hypothèses sont stratifiées dans un arrière-plan partagé et impersonnel, que la norme juridique peut être établie, par exemple en permettant des comportements précédemment considérés, ou réglementés, comme étant illégaux. Voyons, par exemple, toutes les normes qui régissent le champ d'application des droits civils des citoyens et de leur sphère privée, de la législature sur la fin de la vie à la réglementation du mariage homosexuel et des unions civiles. Les normes juridiques ne sont possibles que lorsque les usages ont été consolidés ou déposés dans une doxa ; en bref, quand ils font partie d'une encyclopédie partagée. Mais ce type de dynamique n'est pas exclusivement l'apanage du domaine juridique : il existe des normes discursives qui régissent les genres littéraires, des normes d'étiquette régissant les bonnes manières, etc. Elles se sont toutes formées à partir de différents types de praxis qui, en se généralisant et en se stabilisant, ont fini par passer de la régularité de l'usage aux normes.

Les formes d'énonciation soumises aux différents niveaux normatifs peuvent être très hétérogènes et s'appuyer sur différentes instances. Les normes juridiques sont établies par le biais d'un acte énonciatif institutionnel, formellement défini par une autorité compétente (le parlement) ; d'autres normes peuvent avoir une nature plus implicite et renvoyer à des formes d'énonciation non formalisées sous une forme institutionnelle, sans être pour autant moins contraignantes.

L'ouvrage récent d'une économiste, Cristina Bicchieri (2017), qui élabore depuis des années une théorie philosophique des normes sociales et de leur impact sur les comportements et les pratiques, en offre un exemple intéressant. Bicchieri fait la distinction entre les normes formelles et les normes « pro-sociales ». Travaillant pour l'UNICEF et d'autres organisations internationales, Bicchieri a analysé plusieurs cas où les normes formelles, par exemple certaines règles d'hygiène, ont été régulièrement enfreintes dans la mesure où elles s'opposaient aux normes « pro-sociales » implicites, qui ne sont pas de simples usages, mais de véritables normes, même si elles ne sont pas formalisées. Les normes pro-sociales sont fondées sur le partage de comportements et de pratiques au sein d'une communauté et sur l'espérance de leur respect de la part de tous ses membres. Dans ces cas, les praxis énonciatives fortement sédimentées et partagées ont assumé le rôle d'une norme plus contraignante que la norme que les institutions médicales tentent d'imposer par le haut.

Nous sommes ici en présence d'un conflit entre deux instances énonciatives : la norme officielle et la norme pro-sociale. La première n'est pas soutenue par un partage sous-jacent au niveau de la praxis énonciative diffusée et partagée - dans le sens qu'elle est « déjà là » - ; quant à la norme pro-sociale, elle repose sur un réseau de partage bien plus consolidé, sur une praxis énonciative enracinée dans les coutumes de la communauté et donc plus convaincante. Son infraction implique la censure et l'isolement de l'individu au sein de la communauté, une sanction négative plus néfaste que la sanction formelle de l'autorité parce qu'elle exclut du réseau social, et donc de la forme de vie de la communauté.

Nous avons dans ce cas différents systèmes de réglementation basés sur des niveaux énonciatifs différenciés : la praxis énonciative de la communauté a stabilisé des grandeurs sémiotiques et valorielles si fortement partagées qu'elle a pris un caractère normatif, tandis que les normes institutionnalisées, c'est-à-dire les normes dérivant d'un acte d'énonciation officiel et imposé par les autorités, ne sont pas perçues avec le même degré de contrainte dans la mesure où elles sont soutenues par un partage énonciatif sous-jacent.

4. La praxis « énonciationnelle »

Pour conclure, je voudrais aborder le deuxième point qui concerne la relation entre la praxis énonciative et l'acte énonciatif en soi. Ce dernier réintroduit dans le discours la

dimension strictement individuelle des énonciations singulières : lorsque la praxis énonciative renvoie à la généralité d'un fond culturel stéréotypé, l'énonciation de l'individuel est un espace de singularité, sans doute traversé par les sédimentations de la praxis énonciative, mais aussi capable de les restructurer, en se connectant à d'autres énonciations singulières.

Pour distinguer ce niveau de celui de la praxis énonciative, j'ai utilisé un mauvais néologisme, ce dont je m'excuse : la « praxis énonciationnelle ». En fait, ce terme est une traduction du mot italien « enunciazionale », « énonciatif » en français. J'ignore pourquoi, mais l'expression « praxis énonciative » a toujours été traduite par « Prassi enonciativa », ce qui me permet d'utiliser le terme *énonciationnelle* dans ce contexte[2].

L'introduction de ce néologisme est justifiée, car il met l'accent sur l'acte de prendre la parole, sur la prise de parole même, sur la scène énonciative. Il s'agit de la dimension qu'on pourrait appeler *performative* de la production plutôt que la dimension sédimentée et schématisable d'usages et de stéréotypes caractéristiques de la praxis énonciative.

En travaillant sur les traumatismes et sur l'énonciation d'expériences traumatiques, j'ai souvent pu constater que la possibilité de donner la parole à l'expérience personnelle dépend d'une « première » prise de parole, qui légitime les actes énonciatifs individuels successifs, permettant d'inscrire sa propre énonciation singulière dans le sillon d'autres énonciations qui, pour ainsi dire, la « soutiennent ».

Dans ces cas, on doit disposer d'un fond partagé et reconnu au niveau culturel et d'une mobilisation au niveau de l'énonciation en soi, la mise en place de ce que je viens d'appeler « praxis énonciationnelle » de *nature performative* et pas simplement de formations discursives. Si la praxis énonciative renvoie à une intersubjectivité impersonnelle dans le sens que, dans ce contexte, aucun sujet n'a jamais le premier mot, c'est ce premier mot qui compte dans la pratique énonciationnelle, une énonciation qui rompt le silence, une action performative qui ouvre un espace possible à d'autres actes d'énonciation.

C'est justement en raison de son caractère de rupture et d'éloignement de la praxis consolidée, que ce premier acte de parole peut être extrêmement difficile et douloureux, au point qu'on met des années, voire des décennies avant de parvenir à le dire. C'est le cas énoncé dans un livre–document extraordinaire sur le génocide arménien, publié en 2007 en Italie et en France, par Janine et Vahram Altounian, un père et sa fille. Il contient le manuscrit de Vahram Altounian intitulé « 10 août 1915, mercredi, tout ce que j'ai enduré de l'année 1915 à 1919 », où on parle de la déportation subie par le jeune Varham, adolescent à l'époque, et par sa famille.

Le journal a probablement été rédigé par le père de Janine en 1921, à son arrivée en France, après les événements traumatisants du génocide ; mais ce n'est qu'en 1982, presque 60 ans plus tard, que Janine l'a publié pour la première fois. Pourquoi cet intervalle de temps ? Comment expliquer ce long silence ? Pourquoi la fille a-t-elle eu tant de mal à ré-énoncer la parole paternelle et à la rendre publique ?

La raison de cette incapacité, étudiée par Janine avec les instruments du parcours analytique, peut également être lue dans une optique plus sémiotique, justement à partir d'une réflexion sur les dynamiques énonciatives sous-jacentes. L'incapacité subjective de Janine de prendre la parole et d'exprimer la mémoire de son père s'inscrit dans un vide de parole, et de mémoire, bien plus général, et elle semble dépendre de cette énonciation collective manquée qui caractérise l'histoire difficile et contrastée du génocide arménien, une histoire secrète qui est restée longtemps sans voix et sans témoignage.

[2] Le terme d'ailleurs a aussi été récemment utilisé par Pier Luigi Basso dans un sens qui me parait très proche du mien. Basso (2016) parle d' « espace d'implémentation » (ou énonciationnel), en tant qu'espace extensif où la pratique sémiotique s'enracine (scène énonciative), en trouvant des contraintes et des cadres globaux de pertinence.

Le long processus qui a mené à la visibilité et à l'admissibilité de l'extermination arménienne a en effet été très controversé, au même titre que l'oubli collectif et profond qui a couvert ces faits en Europe. Comme le rappelle Janine Altounian : « Les Arméniens vivent pour la plupart dans un monde, l'Occident, où il n'existe aucune référence à leur histoire. Le génocide de 1915 n'est pas inscrit dans la mémoire occidentale » (Altounian 1966, 24). C'est le silence qui a voilé l'extermination arménienne, c'est-à-dire l'absence d'une énonciation partagée, d'une praxis énonciative attestée dans laquelle on peut inscrire l'énonciation personnelle individuelle qui a empêché à Janine Altounian de structurer sa parole et de se réapproprier la mémoire paternelle. Janine semble nous dire que la parole n'est pas un acte individuel isolé, mais qu'elle doit pouvoir s'inscrire dans ce fond partagé qu'est justement la praxis énonciative. De ce point de vue, les processus énonciatifs et mémoriaux présentent de nombreuses affinités : même la mémoire est un fait collectif, et l'individu ne peut pas élaborer seul ce qui a été supprimé au niveau d'une communauté tout entière. La destruction d'une culture, d'une langue, d'un espace symbolique global annule les conditions d'accès à la symbolisation pour l'individu et neutralise par conséquent la mémoire et la possibilité de lui donner la parole.

Comme l'a montré Maurice Halbwacks (Halbwacks 1925, 1950), les mémoires individuelles demandent toujours un cadre de référence socialement partagé pour pouvoir s'exprimer ; sans ce fond indispensable, l'individu ne dispose pas du terrain (et j'ajouterais du soutien) nécessaire pour reconstruire sa généalogie traumatique. La mémoire collective de la communauté fonctionne comme un espace symbolique où l'individuel peut inscrire et reconnaître son expérience personnelle qui, en l'absence de ce conteneur à la fois psychique et culturel, ne peut être perçue que comme une « honte », comme l'écrit Janine Altounian elle-même.

Mais ce qui est valable pour la mémoire l'est aussi pour les dynamiques énonciatives : l'acte de prise de parole est très difficile sans un fond de partage discursif, auquel renvoie justement la praxis énonciative. Il est alors indispensable que quelque chose rompe à tout prix le silence et l'oubli, parvenant à instituer une nouvelle scène énonciative ; une autre énonciation, d'un autre ordre, capable de construire les conditions de dicibilité tout en permettant la prise de parole.

Ce premier acte performatif a souvent un caractère de bouleversement et de rupture ; il peut également s'agir d'un acte non linguistique appartenant à un autre domaine, comme une action ou un geste, néanmoins doté d'une force énonciative et transformative capable d'instaurer une scène énonciative différente permettant de penser, et de nommer, ce qui était impensable et indicible auparavant.

Et c'est ce qui est arrivé à Janine. Ce fut le premier attentat spectaculaire de 1981, où des terroristes arméniens prirent des otages au consulat général turc à Paris, qui lui permit de vaincre ce qui l'avait jusque-là empêchée de donner voix au journal de déportation de son père.

Que doit-on penser, se demande Janine, « d'une parole qui ne peut être inaugurée que par une violence ? ». Sa réponse est la suivante : les 'terroristes' qui se sacrifient pour que les autres pensent « accomplissent dans leur propre corps la terreur qui a justement englouti la pensée des autres et en même temps la dignité de leurs pères » (p. 15).

Mais on pourrait également dire que le terrorisme n'est pas uniquement un corps, une action qui se substitue à la parole, mais une véritable énonciation, une action qui devient signe, qui assume la responsabilité de signifier ce qui était indicible. C'est alors dans cette première énonciation, bien qu'elle soit fondée sur un acte de violence, qu'on peut inscrire l'énonciation individuelle personnelle à travers la parole et l'écriture. Paradoxalement, c'est la violence de l'action des terroristes qui a construit le fond public indispensable de partage commun qui permet à lui seul, comme le suggère Halbwacks, à la mémoire individuelle de

prendre forme et à l'énonciation de l'individuel d'être prononçable, dans le cadre d'un fond intersubjectif d'autres énonciations singulières.

Dans cette histoire, nous pouvons lire en filigrane les rapports complexes qui se nouent entre la praxis énonciative et la praxis énonciationelle. Lorsque la praxis énonciative renvoie à un espace impersonnel et partagé qui est l'espace de la doxa, la praxis énonciationnelle se réfère à un rapport entre deux actes d'énonciation. Je crois que toute énonciation est en fait toujours traversée par ces deux dimensions fondamentales ; l'histoire de Janine nous montre clairement l'hétérogénéité absolue des domaines qui peuvent participer à l'acte individuel d'énonciation, et en même temps la pluralité des instances énonciatives qui palpitent toujours dans nos énonciations singulières.

Références bibliographiques

ALTOUNIAN (2007), Janine et Vahram, *Ricordare per dimenticare*, Roma, Donzelli.

BASSO FOSSALI Pierluigi (2016), « La Remédiation directe », *in* T. Migliore (éd.), *Rimediazioni. Immagini interattive*, Roma, Aracne, pp.63-86.

BENVENISTE Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

BEYAERT-GESLIN, Anne, DONDERO, Maria Giulia et MOUTAT, Audrey (éd.) (2017) *Les Plis du visuel. Réflexivité et énonciation dans l'image*, Limoges, Lambert Lucas.

BICCHIERI, Cristina (2017), *Norms in the Wild: How to Diagnose, Measure, and Change Social Norms*, Oxford, Oxford University Press.

BERTRAND, Denis (1995), « L'Impersonnel de l'énonciation. Praxis énonciative : conversion, convocation, usage », *Protée*, 21, 1, pp .25-32.

— (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.

COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent et TORE, Gian Maria (éds.) (2016), *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas.

COQUET Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos, Une Phénoménologie du langage*, Saint-Denis, PUV.

ECO, Umberto (1984), *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Turin, Einaudi. Tr. fr. *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1988.

FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.

— (2016), « L'énonciation pratique à l'œuvre dans l'intermédialié et la rémédiation », en MIGLIORE, Tiziana (éd.), *Rimediazioni. Immagini interattive*, Roma, Aracne, pp. 231-244.

— et ZILBERBERG (1998), Claude, *Tension et Signification*, Liège, Mardaga.

GREIMAS, Algirdas J. et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette.

— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

HALBWACKS, Maurice (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan.

— (1950), *La mémoire collective*, Paris, Alcan.

HJELMSLEV, Louis (1971), « Langue et parole », *in Essais Linguistiques. Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, vol. XII, 1959, *in Essais linguistiques*, Paris, Minuit.

LOTMAN, Jurij M. (1985), *La Semiosfera*, Venezia, Marsilio.

VIOLI, Patrizia (2017), « Encyclopedia. Criticality and Actuality », *in* BEARDSWORTH S. and AUXIER R. (éds.) *The Philosophy of Umberto Eco, The Library of Living Philosophers*, vol. XXXV, Chicago, Open Court, pp. 223-250.

Embrayage et débrayage : des effets aux concepts

Raphaël HORREIN
Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
Labex Arts-H2H

1. Définitions et problèmes des notions d'embrayage et de débrayage

1.1. De Jakobson à Greimas : des shifters *au couple embrayage-débrayage*

Les concepts sémiotiques d'embrayage et de débrayage sont inspirés de la linguistique proposée par Roman Jakobson dans ses *Essais de linguistique générale*. Il écrit à propos des *shifters* ou *embrayeurs* que « la seule chose qui distingue les embrayeurs de tous les autres constituants du code linguistique, c'est le fait qu'ils renvoient obligatoirement au message » (Jakobson 2003, 179). Il donne comme exemple de ces embrayeurs les pronoms personnels, et notamment le « Je ». Cette définition linguistique du *shifter*, de l'embrayeur, ne s'intéresse pas aux effets sémiotiques de leur utilisation. La conception linguistique de ce qui deviendra le couple débrayage et embrayage s'appuie sur une double restriction : (i) d'abord, il n'y est pas fait mention de l'embrayage, mais des « embrayeurs ». C'est la nature et la fonction précises de certains éléments de la phrase qui sont analysées, et non le fonctionnement sémiotique global d'un discours. (ii) Ensuite, Jakobson ne parle pas de « débrayeurs », et encore moins de « débrayage ». Les embrayeurs ont un statut particulier, mais qui n'est pas opposé de manière précise à une autre catégorie grammaticale ou linguistique d'où elle tirerait, structuralement, sa définition.

C'est à partir de ces premiers éléments fournis par Jakobson que Greimas développe, en les liant structuralement, les concepts de débrayage et d'embrayage. Le débrayage, premier élément constitutif de tout discours, est défini comme une « schizie créatrice, d'une part, du sujet du lieu et du temps de l'énonciation, et, de l'autre, de la représentation actantielle, spatiale et temporelle de l'énoncé » (Greimas et Courtés 1993, 79). C'est ainsi la projection dans l'énoncé d'un *non-je*, d'un *non-maintenant* et d'un *non-ici*. L'embrayage, à l'inverse, correspond à la tentative toujours inaccessible d'annuler cette séparation première entre l'instance de l'énonciation et l'instance de l'énoncé. C'est un retour à l'énonciation en tant que telle.

Les articles « Débrayage » et « Embrayage » du dictionnaire de sémiotique de Greimas et Courtés indiquent l'étendue des champs ouverts par l'utilisation de ces concepts. Se trouvent également associés presque automatiquement des effets sémiotiques à chacune de ces opérations énonciatives. Dans *Maupassant. La sémiotique du texte, exercices pratiques*, Greimas écrit ainsi :

> Le texte en tant que discours-énoncé est le produit d'un débrayage objectivant, créateur d'une distance entre l'énonciateur et l'énoncé (…). L'intégration dans celui-ci d'un double simulacre d'énonciation fonctionne comme un embrayage partiel, cherchant à créer, sur le fond de toile objectivé et distancié, un effet de sens plus intime du « vécu » et du « réel », même s'ils ne sont qu'illusions. (1976, 176-177)

Dans l'article « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif », il mentionne aussi la « double procédure du débrayage objectivant et de l'embrayage subjectivant » (Greimas, 1983, 128). En créant une distance entre l'énonciation et l'énoncé, le débrayage est à l'origine d'un effet d'objectivité. Il peut aussi être la cause d'une certaine sécheresse du texte, qui ne laisse pas de place à « l'éprouvé » du réel. Au contraire, l'embrayage, par le retour à la scène d'énonciation, est à l'origine d'un effet de vécu, de réel, d'une intimité qui se donne à voir et

se montre. Il permet de « dire le sensible » selon le titre d'un numéro de la revue *Littérature*, dirigé par D. Bertrand et J.-Cl. Coquet (2011).

1.2. Embrayage et débrayage : des définitions problématiques

La question de la définition de l'embrayage et du débrayage est redevenue d'actualité, à l'occasion de la publication, en 2016, d'un article de José Luiz Fiorin sur le site des *Actes Sémiotiques*. Cet article intitulé « A propos des concepts de débrayage et d'embrayage : les rapports entre la sémiotique et la linguistique » propose une critique des définitions données par Denis Bertrand dans son *Précis de sémiotique littéraire.* Dans cet ouvrage, Denis Bertrand observe que le débrayage « permet de poser, et ainsi d'objectiver, l'univers du 'il' (pour la personne), l'univers de l''ailleurs' (pour l'espace) et l'univers de l''alors' (pour le temps) » (Bertrand 2000, 57), alors que l'embrayage

> consiste pour le sujet de la parole à énoncer les catégories déictiques qui le désignent, le « je », l'« ici » et le « maintenant » : leur fonction est de manifester et de recouvrir le « lieu imaginaire de l'énonciation » par le moyen des simulacres de présence que sont *je*, *ici* et *maintenant*. (*Ibid*., 58)

Denis Bertrand identifie ainsi discours en « je » et embrayage d'un côté, et, de l'autre, discours en « il » et débrayage. Plus encore, l'embrayage est associé à un discours qui a pour effet sémiotique de donner l'illusion de la présence, alors que le débrayage est supposé donner l'illusion de l'objectivité, caractéristique par exemple du discours scientifique.

Cette analyse, qui lie automatiquement certains pronoms à une opération énonciative et à des effets sémiotiques est critiquée par José Luiz Fiorin. Il souligne que l'approche de Denis Bertrand ne permet pas « de rendre compte de toutes les possibilités de mise en discours des catégories de la personne, de l'espace et du temps des langues naturelles » (Fiorin 2016). Il montre par exemple que certains discours à la première personne doivent être analysés non pas comme des embrayages mais comme des débrayages énonciatifs, lorsque le

> *non-je*, le *non-ici* et le *non-maintenant* sont énoncés en tant que *je*, *ici* et *maintenant*. Dans ce cas, le discours à la première personne est débrayé, parce que le *je* installé dans l'énoncé n'est pas le *je* présupposé de l'instance de l'énonciation. Par rapport à ce *je*, le *je* inscrit dans l'énoncé est un *non-je*, un *il*. (*Ibid.*)

José Luiz Fiorin montre également qu'un discours à la troisième personne peut correspondre à un embrayage, ce qui n'était pas possible selon le *Précis de sémiotique littéraire*. Il prend notamment l'exemple de l'énonciation de Jules César dans *La Guerre des Gaules,* où un « il » remplace un « je », ce qui a d'importantes conséquences sémiotiques.

2. Comment analyser les effets sémiotiques de l'embrayage et du débrayage

Une telle complexification de l'analyse est certainement nécessaire, car elle permet de rendre compte plus précisément de certaines formes discursives, et de distinguer des énonciations apparemment similaires. Cela nous fait-il toutefois avancer quant à la compréhension des effets sémiotiques de l'embrayage et du débrayage ?

2.1. L'automatisation de l'analyse et de l'interprétation

L'analyse de José Luiz Fiorin et celle du *Précis de sémiotique littéraire* reprennent à Greimas l'association automatique de certains effets sémiotiques aux opérations énonciatives identifiées. A propos des deux types de débrayage, il écrit par exemple :

> le débrayage énonciatif [associé à un discours à la première personne] et le débrayage énoncif [associé à un discours à la troisième personne] créent, en principe, deux grands effets de sens : les effets de subjectivité et d'objectivité. (*Ibid.*)

A propos de l'embrayage, ou plutôt « des » embrayages, il note également que les effets de sens

> sont subordonnés à la catégorie sémantique : approximation *vs* éloignement. L'approximation se produit lorsqu'on va, dans la catégorie de la personne, de la troisième personne vers la première (…) L'éloignement se réalise quand on fait le parcours inverse. (*Ibid.*)

Dans la catégorie de la personne, « *l'approximation* se présente comme la *subjectivité* et *l'éloignement* comme *l'objectivité* ». (*Ibid.*)

Paradoxalement, l'analyse de José Luiz Fiorin rejoint alors celle de Denis Bertrand dans son *Précis de sémiotique littéraire* : un discours en « je », qu'il soit identifié comme débrayage énonciatif ou comme embrayage, crée l'effet de sens « subjectivité », alors qu'un discours en « il », qu'il soit identifié comme un débrayage énoncif ou comme embrayage, est à l'origine d'un effet d'objectivité. Reprenons l'exemple de la guerre des Gaules. Jules César parle de lui à la troisième personne. Suivant le *Précis de sémiotique littéraire*, il faudrait analyser cela comme un débrayage. José Luiz Fiorin montre, on l'a vu, qu'il s'agit plutôt d'un embrayage où le *il* remplace un *je*. Toutefois, et de manière surprenante, la mise en avant de deux opérations énonciatives opposées conduit à l'attente et à la réalisation du même effet sémiotique : l'objectivité. Il y a ici un problème théorique, qui tient aux définitions de l'embrayage et du débrayage telles qu'elles sont retenues par les auteurs. Les analyses, qui lient le « je » à un effet de présence, de subjectivité, et le « il » à une plus grande distance, à une absence de l'énonciateur et à un effet d'objectivité, apparaissent le plus souvent comme pertinentes. Cependant, les analyses quasi-automatiques proposées par le *Précis de sémiotique littéraire* ou par l'article de José Luiz Fiorin ne peuvent pas s'appliquer à tous les textes. Le lien créé entre un pronom, une opération énonciative et un effet de sens semble trop mécanique pour être effectif et vérifiable dans toutes les situations. Prenons des exemples d'énonciations qui ne peuvent pas être analysées de cette manière.

2.2. Les limites de l'analyse automatique : mises en pratique

2.2.1. La nécessaire « gradualité à l'intérieur du processus énonciatif » (Denis Bertrand)

Denis Bertrand s'est intéressé à un type de discours particulier, celui d'une personne touchée par le syndrome de l'X fragile. Il note ainsi « que le problème est lié à l'embrayage, à la difficulté d'une récurrence d'embrayage, à l'impossibilité de déployer le 'je' dans le discours et de tisser, à partir de ce 'je', tous les réseaux de récurrence et de réflexivité que sa maîtrise implique » (Bertrand 2012, 21). Nous sommes alors confrontés à un embrayage qui n'aboutit pas à un effet de présence ou de subjectivité comme la théorie le prévoyait. Denis Bertrand précise alors : « [Le] 'je', [le] 'me', [le] 'tu' [sont] littéralement enchâssés dans l'enveloppe du 'il', mis à distance, en quelque sorte débrayés au foyer de leur embrayage même » (*ibid.*).

L'embrayage se trouve pris à l'intérieur du débrayage, créant un « mélange d'absence et de présence, d'absence dans la présence » (*ibid.*, 23). Pour Denis Bertrand, cela aboutit à une reconfiguration des notions d'embrayage et de débrayage, et conduit à « envisager un assouplissement dans la définition conceptuelle trop carrée, trop structuralement discrétisée, des opérations de débrayage et d'embrayage » (*ibid.*, 25). Il propose notamment d'envisager une « gradualité à l'intérieur du processus énonciatif » (*ibid.*, 25). parlant ainsi de proto-

embrayage et d'hyper-débrayage. L'analyse quasi-automatique dont on trouve déjà les germes chez Greimas, et qui est formalisée dans le *Précis de sémiotique littéraire* ou dans l'article de José Luiz Fiorin, ne tient pas toujours. Les effets de sens attendus ne sont pas toujours ceux réalisés.

2.2.2. *Voyage en Icarie :* la distance malgré la première personne

Un autre exemple d'une telle situation peut être tiré du corpus d'œuvres littéraires qui participe à notre thèse en cours[1], par exemple de *Voyage en Icarie* d'Etienne Cabet. Dans *Voyage en Icarie*, l'énonciation est souvent formellement embrayée – ou conçue comme un débrayage énonciatif selon José Luiz Fiorin. Elle est prise en charge par une première personne qui semble assumer son discours. Pourtant, la plupart du temps, ce n'est pas un effet de présence qui résulte de cet embrayage : le lecteur est confronté plutôt à des énonciateurs absents, et ce pour plusieurs raisons. Prenons un extrait pour bien les mettre en évidence. Il s'agit d'un passage, où un Icarien explique aux étrangers présents sur l'île utopique, notamment à Lord Carisdall, l'organisation icarienne du travail :

> Nous arrivons à six heures moins un quart, dit-il, nous déposons nos habits dans le *vestiaire* que je vous montrerai tout à l'heure, et nous revêtissons notre habit de travail. A six heures précises, nous commençons le travail au son de la cloche. A neuf heures, nous descendons au réfectoire pendant vingt minutes pour y déjeuner en silence, pendant que l'un de nous lit à haute voix le journal du matin. A une heure, le travail cesse ; et quand tout est rangé, nettoyé, nous descendons au *vestiaire*, où nous trouvons tout ce qui est nécessaire pour nous laver, et où nous reprenons nos habits de repos pour aller dîner, à deux heures, avec nos familles, et pour disposer ensuite du reste de la journée. (Cabet 1845 [en ligne])

Comment s'organise cet extrait ? Nous pouvons tout de suite repérer la présence de pronoms à la première personne, que ce soit du singulier ou du pluriel. Mais ici, le « je » est noyé dans le « nous ». L'énonciateur est désindividualisé, totalement intégré dans le collectif. Cette perte de singularité ou d'identité du sujet énonçant se met en scène dans le récit par les changements vestimentaires qui encadrent l'extrait étudié : passage des habits de repos aux habits de travail, puis retour aux habits de repos. Endossant, avec ses habits, un rôle thématique, celui de « travailleur », l'Icarien se fond dans une entité plus large que lui. Les verbes qui encadrent le descriptif de cette journée de travail, « déposons » et « reprenons », invitent à penser le changement de vêtements comme une dépossession et une reprise. Cette dépersonnalisation, cette absence de subjectivité à l'œuvre dans le « nous », est encore renforcée par le contenu énoncé : il s'agit de la lecture d'un emploi du temps qui, par définition, impose à l'individu, de l'extérieur, une certaine manière d'habiter le temps. C'est une organisation générale et collective qui ne laisse *a priori* pas de place à l'énonciation de la singularité d'une expérience personnelle. Il est cependant intégré par l'individu qui le récite *par cœur*, comme un automate. L'emploi du temps, du seul fait de son organisation, ne permet pas aux sensations de s'exprimer. Les verbes employées sont ainsi des verbes d'action : « arrivons », « déposons », « revêtissons », « commençons », « descendons » (deux fois), « trouvons », « reprenons ». L'utilisation du présent, normalement signe d'un embrayage au sein d'un récit, a valeur de présent d'habitude voire de vérité générale : chaque journée se passe de cette manière… et se passera éternellement ainsi suivant ce même schéma. Enfin, un dernier élément vient renforcer l'effet d'absence de subjectivité malgré un embrayage formel : la multiplicité des médiations énonciatives. L'énonciation de l'Icarien est encadrée par deux autres niveaux énonciatifs. Sa description de la journée de travail est introduite au sein du journal de Lord Carisdall, qui est lui-même introduit dans *Voyage en Icarie* par un éditeur.

[1] Thèse de doctorat actuellement en cours de réalisation sous la direction de Denis Bertrand, intitulée *Panopticon contemporain. Sémiotique de la surveillance, entre littérature et discours social*.

Cet étagement énonciatif contribue à créer un sentiment d'éloignement, un effet de distance entre le discours de l'Icarien et le centre premier de l'énonciation – l'éditeur. Nous sommes ainsi confrontés à un embrayage ou à un débrayage énonciatif formel, qui crée un effet d'objectivité ou de distance, alors qu'un effet de subjectivité ou de présence était théoriquement attendu.

2.2.3. *1984* : la présence malgré la troisième personne

Nous pouvons trouver la situation inverse, par exemple dans *1984* de George Orwell. Une progression mène, au cours des deux premières pages, d'un débrayage objectivant et distanciant, à un discours formellement débrayé, mais laissant place à une subjectivité extrêmement présente, véritable centre énonciatif qui guide la narration et la description. La dystopie de George Orwell commence de la manière suivante :

> C'était une journée d'avril froid et claire. Les horloges sonnaient treize heures. Winston Smith, le menton rentré dans le cou, s'efforçait d'éviter le vent mauvais. Il passa rapidement la porte vitrée du bloc des « Maisons de la Victoire », pas assez rapidement cependant pour empêcher que s'engouffre en même temps que lui un tourbillon de poussière et de sable. (Orwell 2015, 11)

Le discours ne peut pas être plus débrayé : un autre temps, un autre espace et une autre personne sont installés dans le récit, avec un effet très fort d'objectivité. Dans la version originale anglaise, le premier mot est ainsi « it », pronom de la troisième personne qui ne marque pas un sujet, mais plutôt un non-sujet, voire un objet. Le récit continue ensuite de la manière suivante :

> Le hall sentait le chou cuit et le vieux tapis. A l'une de ses extrémités, une affiche de couleur, trop vaste pour ce déploiement intérieur, était clouée au mur. Elle représentait simplement un énorme visage, large de plus d'un mètre. (*Ibid*.)

L'énonciateur se fait ici plus subjectif, que ce soit à travers la transcription de l'odeur, ou par l'insertion de jugement comme « trop vaste », introduisant l'idée d'un excès, d'un surplus de propagande, d'un manque d'équilibre. Cette subjectivité n'a pas encore de lieu, le lecteur ne peut pas la situer, mais elle existe. Elle rend le monde plus présent, plus vrai, plus visible. Quelques lignes plus loin, cette subjectivité se renforce encore :

> Au-dehors, même à travers le carreau de la fenêtre fermée, le monde paraissait froid. Dans la rue, de petits remous de vent faisaient tourner en spirale la poussière et le papier déchiré. Bien que le soleil brillât et que le ciel fût d'un bleu dur, tout semblait décoloré, hormis les affiches collées partout. (*Ibid*., 12)

C'est maintenant dans les verbes que se glissent les jugements : « paraissait », « semblait ». Le jugement se manifeste plus franchement, sans être encore identifiable à une instance particulière. Ce n'est que dans les lignes qui suivent que l'identification pourra se faire :

> De tous les carrefours importants, le visage à la moustache noire vous fixait du regard. Il y en avait un sur le mur d'en face. BIG BROTHER VOUS REGARDE, répétait la légende, tandis que le regard des yeux noirs pénétrait les yeux de Winston. (*Ibid*.)

La dernière phrase permet de bien situer le centre de l'énonciation : personne d'autre que Winston ne peut sentir les yeux de Big Brother le pénétrer. Ce n'est apparemment pas lui qui énonce, d'où l'utilisation de la troisième personne, mais c'est bien autour de sa subjectivité que s'organise le monde énoncé, c'est lui qui donne sa présence aux choses d'Océania, c'est selon son regard qu'elles seront évaluées. Le monde décrit à la troisième personne permet une

description subjective d'un monde rendu présent et vécu par un centre d'énonciation qui se met en scène. Comme précédemment, avec l'exemple donné par Denis Bertrand ou avec *Voyage en Icarie*, les effets attendus par une opération énonciative ne sont pas effectivement réalisés.

3. Pour une approche phénoménologique de l'énonciation

Comment résoudre alors ces problèmes analytiques que posent des définitions théoriques trop rigides ?

3.1. Sujet et non-sujet : la proposition de Jean-Claude Coquet

Il serait d'abord possible de recourir à l'opposition proposée par Jean-Claude Coquet entre sujet et non-sujet. Le premier observateur, celui de *Voyage en Icarie*, serait un non-sujet, automate qui prédique mais n'asserte pas, tandis que le second, celui de *1984*, serait un sujet au sens plein du terme, capable d'assomption et doté d'un méta-vouloir (ce que tend à prouver sa révolte future). Les catégories de la sémiotique des instances énonçantes nous apparaissent cependant comme sous-jacentes aux opérations de débrayage et d'embrayage, l'une et l'autre pouvant générer, selon leur dispositif modal, des instances sujet ou non-sujet. On peut envisager un débrayage lié à un non-sujet – c'est le cas de *Voyage en Icarie* – mais aussi à un sujet, dans le cas par exemple d'une énonciation scientifique, où le sujet assume le discours sans rendre sensible sa présence dans le texte. Suivre cette voie permettrait de définir le sujet (ou non-sujet) centre d'énonciation. Il resterait cependant impossible de caractériser l'opération énonciative en elle-même – embrayage ou débrayage.

3.2. L'énonciation comme un espace

Nous proposons alors d'explorer une autre conception de l'énonciation, déjà développée en sémiotique, mais moins présente. Il s'agit d'envisager l'énonciation comme un espace ou un champ au sein duquel un centre de référence, un centre d'énonciation, prend position par rapport au monde qui l'entoure. Dans cette optique, Antoine Culioli écrit, dans le deuxième tome de *Pour une linguistique de l'énonciation* :

> Nous rappellerons qu'énoncer, c'est construire un espace, orienter, déterminer, établir un réseau de valeurs référentielles, bref un système de repérage. Tout énoncé est repéré par rapport à une situation d'énonciation, qui est définie par rapport à un sujet énonciateur S^0 (ou pour être plus exact un premier sujet énonciateur), à un temps d'énonciation T^0, pour ne considérer que ces deux repères. (Culioli 1999, 49)

Analyser l'énonciation comme un espace, c'est s'intéresser au rapport qui s'établit entre un énoncé et le centre de l'énonciation, rapport de proximité ou de distance, de présence ou d'absence. Le champ énonciatif fonctionne comme le champ de présence théorisé par Claude Zilberberg et Jacques Fontanille dans *Tension et signification* (1998)*,* caractérisé à la fois par son étendue et son intensité, par la quantité d'objets perçus, et par la force de la relation instaurée entre le sujet percevant et l'objet perçu. Comme l'explique Jacques Fontanille, « énoncer, c'est se rendre présent quelque chose à l'aide du langage » (2016, 97). La conception spatiale de l'énonciation permet d'envisager l'acte énonciatif comme une prise de position dans un champ, de penser les relations instaurées entre l'énonciateur et le ou les objets énoncés. C'est à partir de cette prise de position originelle que

> d'autres positions pourront être reconnues, et mises en relation avec la première. C'est le deuxième acte fondateur de l'instance de discours : le *débrayage* accomplit le passage de la position originelle à une autre position ; l'*embrayage* s'efforce de retourner à la première position. (Fontanille 1999, 98)

Une telle vision de l'énonciation doit éloigner les descriptions purement formelles de ce processus. Jacques Fontanille amorce ce mouvement sans l'amener pour autant à son terme. Il écrit en effet, à propos de la description grammaticale de l'énonciation que, si elle « ne cerne que les conséquences superficielles, et, pour tout dire, que les conséquences textuelles et morphologiques du débrayage », elle « est juste » (*Ibid*., 99). Nous avons vu par des analyses concrètes que ce n'est pas toujours le cas. Il faut alors vraiment se séparer de l'obsession des marqueurs, comme l'écrit Gian Maria Tore :

> La première limite de *la* théorie de l'énonciation rigidifiée peut consister dans l'obsession de chercher les attestations de l'énonciation dans la parole, ce qu'on appelle les « marques ». (…) Il n'y a pas de signe énonciatif en soi : tout signe peut l'être, *peut devenir* une marque, un renvoi à une instance énonçante, un espace de subjectivation. (Tore 2016, 447)

Les concepts d'embrayage et de débrayage, s'ils ne peuvent plus être caractérisés uniquement par des marques formelles, doivent alors être définis de manière tensive, par la représentation de l'espace énonciatif : le débrayage se caractérise par une perte d'intensité du discours, par un détachement du vécu, par une pluralisation et un déploiement en extension. L'embrayage, lui, devient alors une tentative de retourner à la prise de position originelle, en donnant la priorité à l'intensité et en créant le simulacre du vécu.

3.3. Analyser la position de l'observateur et les effets induits pour déterminer l'opération énonciative mobilisée

Cette conception de l'énonciation, qui s'intéresse à son organisation et à ses effets avant de prêter attention à ses marques formelles, nous paraît intéressante pour faire face aux contradictions que nous avons relevées entre l'analyse concrète et la théorie. Il s'agit d'analyser finement la position de l'énonciateur, en posant un ensemble de questions, en interrogeant par exemple sa position, interne ou externe, par rapport au monde décrit. Dans cette optique, on peut aussi se demander si l'énonciateur est l'instance originaire ou s'il est le fruit de débrayages énonciatifs successifs. Nous l'avons vu avec *Voyage en Icarie*, les médiations, par leur caractère récursif, peuvent contribuer à faire perdre au « je » qui énonce toute subjectivité, toute présence, et amoindrir l'effet de vécu. Une autre question pourrait encore être posée : l'instance d'énonciation invente-t-elle un discours ou laisse-t-elle la parole à des stéréotypes ? Par « l'impersonnel de l'énonciation » (Denis Bertrand), ouvre-t-elle la voie à un effet de débrayage malgré un « je » potentiel ? En tant que caractéristiques de l'énonciation des discours, l'embrayage et le débrayage ne peuvent être réduits à l'analyse grammaticale, limitée à la phrase, proposée par Jakobson. Les discours soutiennent des points de vue embrayés ou débrayés par des nombreux biais, sans rapport évident avec les marques grammaticales. D'autres caractéristiques des textes doivent alors être prises en compte, que l'attention portée à des objets concrets permet de faire ressortir.

Notre réflexion autour des concepts d'embrayage et de débrayage a ainsi permis de montrer les limites d'une conception trop rigide de ces notions, qui aboutit à mettre un voile sur les textes étudiés, à les simplifier, plutôt qu'à respecter leur complexité et à en révéler le fonctionnement. La voie plus spatiale et phénoménologique que nous souhaitons suivre, à la suite de Claude Zilberberg, de Jacques Fontanille ou des propositions de Denis Bertrand dans son article consacré à l'X fragile, nous semble féconde, permettant de refonder théoriquement

la pertinence de ces notions. Dans ce cadre, la description de la signification textuelle précède la « descente » vers les raisons profondes qui permettent de l'expliquer. Enfin, nous souhaitons noter que les conditions d'analyse ici esquissées, qui donnent moins de place aux marqueurs grammaticaux, et plus aux objets concrets en contexte, peuvent permettre de contribuer à l'élargissement de l'analyse énonciative – et de l'énonciation elle-même – au-delà du seul langage verbal, par exemple, vers l'énonciation visuelle ou gestuelle.

Références bibliographiques

BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire,* Paris, Nathan.

— (2012), « Enonciation, schizie et paradoxes de présence », *Une sémiotique du sujet. Actes du colloque en hommage à Ivan Darrault-Harris,* actes réunis par Didier Tsala Effa, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 19-28.

BERTRAND, Denis et COQUET, Jean-Claude (éds.) (2011), « Comment dire le sensible ? Recherches sémiotiques », *Littérature*, 163, Paris, Armand Colin-Dunod.

CABET, Etienne (1845), *Voyage en Icarie,* Paris, Au bureau du populaire [en ligne]. Disponible sur Gallica : ark:/12148/bpt6k101886z

CULIOLI, Antoine (1999), *Pour une linguistique de l'énonciation. II. Formalisation et opérations de repérage,* Paris, Ophrys.

FIORIN, José Luiz (2016), « A propos des concepts de débrayage et d'embrayage », *Actes Sémiotiques*, 119 [en ligne].

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique du discours*, 3e édition, Limoges, Pulim, 2016.

FONTANILLE, Jacques et ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.

GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Seuil.

— (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1993), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979), Paris, Hachette.

JAKOBSON, Roman (2003), *Essais de linguistique générale 1* (1963), Paris, Minuit.

ORWELL, George (2015), *1984* (1949), Paris, Gallimard.

TORE, Gian Maria (2016), « Post-scriptum. L'énonciation comme concept clé des sciences du langage : peut-on la définir ? », *L'énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, études réunies par Marion Colas-Blaise, Laurent Perrin et Gian Maria Tore, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 433-452.

Le travail des algorithmes
Quelques réflexions sur l'actantialité et l'énonciation[1]

Maria Giulia DONDERO
Fonds National de la Recherche Scientifique / ULiège

Introduction : Le travail machinique comme actant hybride et collectif

Dans cet article, nous souhaitons réfléchir sur deux concepts que A. J. Greimas a contribué à forger : celui d'actant collectif (Greimas & Courtés 1979) et celui d'énonciation et, plus précisément, d'énonciation énoncée (Greimas & Courtés 1979). Nous allons porter notre attention sur la manière dont ces deux concepts opérationnels – opérationnels car ils assument la fonction d'instruments analytiques – ont eu un certain retentissement loin des champs privilégiés par Greimas lui-même, à savoir la littérature et l'image.

Bruno Latour a peut-être été le théoricien qui a le mieux su profiter de ces deux concepts dans ses travaux ; si l'actant collectif a permis de penser la théorie de l'acteur-réseau [2] ainsi que l'analyse du faire des objets conjointement au faire des sujets humains [3], la notion d'énonciation, également fondamentale dans le travail du philosophe, a été moins discutée. En effet, la pensée de Latour a été innervée, dès les années 1980 (Latour 1988) jusqu'à l'*Enquête sur les Modes d'Existence : pour une anthropologie des Modernes* de 2012, par la théorie de l'énonciation au départ de la perspective greimassienne[4].

Nous ne reviendrons pas sur le travail de Latour concernant l'énonciation, ni sur la re-visitation de ce concept afin de le rendre utile dans l'analyse de notre environnement humain et non-humain, car nous nous nous sommes déjà longuement exprimée sur cette question (Dondero 2017 et 2019). Nous souhaitons par contre questionner la manière dont les notions d'actantialité et d'énonciation peuvent être utiles, ou l'ont déjà été, pour analyser d'autres champs que la littérature et l'image, champs privilégiés par Greimas et par ses élèves directs, et notamment le rapport entre l'homme et la machine d'un côté, et les langages de programmation, de l'autre.

Dans cet article, nous aborderons la notion d'*actant hybride*, humain et non humain, là où le non humain machinique est déjà forcément collectif au sens où il est le résultat d'une stratification de compétences scientifiques et techniques (Latour 2012). Cette stratification de compétences est étudiée déjà dans les recherches concernant la production des machines à l'époque de la révolution industrielle mais c'est surtout sur la stratification des compétences contemporaines, celles à l'œuvre dans nos ordinateurs, que nous porterons notre attention.

Notre objectif est de proposer des angles d'attaque de l'actant hybride et collectif contemporain qui fasse rentrer le travail de la machine algorithmique dans l'univers des objets sémiotiques. Nous allons ainsi parcourir à nouveaux frais quelques notions historiques qui lient le travail de la machine tel qu'il a été conçu par Marx aux langages computationnels

[1] Ce texte, bien que n'ayant pas été prononcé au cours du congrès sur « l'avenir de la structure », est publié ici dans la mesure où il intègre étroitement la problématique structurale et énonciative au contexte des nouvelles technologies. L'auteure tient à remercier les personnes qui d'une manière ou d'une autre ont permis de l'améliorer : Jean-François Bordron, Marion Colas-Blaise, Davide Messina, Stéphane Polis, Andrea Valle.

[2] L'acteur-réseau, inspiré de la théorie de l'actantialité de Greimas, est déjà à l'œuvre dans Latour et Woolgar (1979).

[3] Latour (1991 ; nouvelle éd. 1997). Pour une réflexion générale sur la question, voir Li Vigni (2013).

[4] Voir Latour (1998) et Latour (2012). Latour s'éloigne déjà en 1998 de la conception greimassienne de l'« énonciation énoncée » en limitant sa pertinence à un champ bien précis de son enquête sur les modes d'existence.

contemporains, et notamment la théorisation du *General Intellect* de la part de l'Operaismo italien et ses successeurs. Le travail des théoriciens du capitalisme cognitif nous permettra de construire un pont entre la théorisation de la première machine industrielle et celle de la machine algorithmique, pour aborder ensuite la possibilité d'étudier les langages de programmation via la théorie de l'énonciation.

Le rapport entre la théorie sémiotique, englobant l'actantialité et l'énonciation, et le fonctionnement de la machine a été faiblement abordé jusqu'à présent. Nous tenons à ce propos à rappeler le travail de Jean Lassègue sur l'écriture informatique (Lassègue 2013) et la machine de Turing (Lassègue 1998), ainsi que le travail d'Everardo Reyes sur l'analyse computationnelle des images[5]. Mais aucun de ces chercheurs n'a réellement abordé ces questions via les instruments sémiotiques mentionnés. Seulement très récemment la relation entre les stratégies énonciatives des langages de programmation a été traitée par le sémioticien Andrea Valle et l'informaticien Alessandro Mazzei (Valle & Mazzei 2017). Le défi est de taille : il s'agit de démontrer que même le dispositif qui paraît le plus objectif, le plus mécanique, le plus loin de problèmes d'expression et d'interprétation se prête également, *in fine*, à être travaillé par la théorie de l'énonciation. Un défi de ce genre avait déjà été affronté par certains travaux consacrés à l'image scientifique et à ses instruments de production et de validation (Dondero & Fontanille 2012) mais surtout par le travail de Bruno Latour lorsqu'il se pose le problème de l'équation comme limite *sine qua non* de l'applicabilité de la théorie de l'énonciation (Latour 2009).

Notre article se composera ainsi de deux volets :

1. le premier sera consacré à la notion de *General Intellect* telle qu'elle a été forgée par Karl Marx ainsi qu'à la manière dont les auteurs de l'Operaismo italien et de la *Machine Intelligence* se sont appropriés cette notion, pour en venir ensuite à ce que l'on appelle la *société des métadonnées*. Ce chemin a comme but d'illustrer les différents rapports actantiels homme-machine sous-jacents à ces modèles de collectifs hybrides (chez Marx, chez l'Operaismo italien, chez les représentants des Machine Intelligence Studies) ;
2. le deuxième abordera la question des écritures et, plus précisément, la place que la théorie de l'énonciation peut prendre dans l'étude des langages de programmation en abordant le problème des styles rhétoriques de codage et ainsi la variété des communautés des programmeurs et leur spécificité.

1. Les modèles des collectivités sous-jacents aux théories du machinique

Venons au premier volet de notre article, qui concerne le travail de la machine entendu comme dispositif qui a permis de fabriquer des théories sur les collectifs humains et non humains. Nous partirons de la célèbre notion de *General Intellect* formulée par Marx pour en arriver à ce que l'on appelle « la société des métadonnées ».

La phrase qui pourrait éclairer ce premier volet est un passage assez connu de Deleuze qu'on peut retrouver dans l'entretien avec Toni Negri réalisé en 1990, publié dans le numéro 1 de *Futur antérieur* et ensuite republié dans *Pourparlers* sous le titre de *Contrôle et devenir* (Deleuze 19909/2003a). Il affirme :

> A chaque type de société, évidemment, on peut faire correspondre un type de machine : les machines simples ou dynamiques pour les sociétés de souveraineté, les machines énergétiques pour les disciplines, les cybernétiques et les ordinateurs pour les sociétés de contrôle. Mais les machines n'expliquent rien, il faut analyser les *agencements collectifs dont les machines ne sont qu'une partie* (Deleuze, 1990/2003a, 237, nous soulignons).

[5] Reyes (2017). Voir aussi l'article qui cite le travail de Fontanille sur le *support* entendu comme interface entre texte et objet à propos de l'image produite numériquement : Dondero & Reyes (2016).

Dans cet entretien, Deleuze décrit les sociétés de contrôle, les nôtres, comme caractérisées par un contrôle *continu* et une communication *instantanée* (*ibid*., 236), un *contrôle incessant en milieu ouvert*, un *contrôle à l'air libre* (Deleuze 1990/2003b) où, pour y remédier, il faudrait « créer des vacuoles de non-communication, des interrupteurs, pour échapper au contrôle » (238). Plus précisément, pour échapper au contrôle, il faudrait créer quelque chose qui soit *autre que la communication*, qui puisse dépasser les *pièges du langage*. En effet, ceci dit entre parenthèse, les plus extrêmes théoriciens du capitalisme cognitif qui ont travaillé et critiqué la notion de *General Intellect*, tels que le philosophe napolitain Paolo Virno (2002) envisagent notre langage quotidien comme le véritable et le plus intrusif des instruments de soumission capitaliste.

Pour mieux comprendre l'héritage marxiste et foucaldien des affirmations de Deleuze et de Virno, nous sommes obligés de revenir un peu en arrière.

En relisant Marx à partir des théoriciens contemporains de la société des métadonnées, il nous faut tout d'abord distinguer le Marx du *Capital* (1867) où les forces du travail mécanique et les organes intellectuels sont séparés, et le Marx des « Fragments sur les machines » publiés dans le livre posthume *Grundrisse* de 1939 (traduits en français comme *Manuscrits de 1857-58* dits Grundrisse, 1858) (Marx (2011 [1980])) où Marx définit le célèbre *General Intellect*, qui désigne *l'ensemble des connaissances qui constituent l'épicentre de la production sociale*.

En effet, si dans le *Capital*, c'est exclusivement la machine en tant que lieu de l'*accumulation* et de la *totalisation* du travail *parcellisé* des travailleurs qui est chargée d'une puissance – cette puissance est littéralement volée des mains des travailleurs –, en revanche les *Fragments sur les machines* portent une certaine attention sur le capital cognitif produit par les travailleurs eux-mêmes, capital qui semble avoir une existence *avant de s'incarner* dans la machine.

Nous reprenons ces considérations d'un article de Matteo Pasquinelli (2015) qui écrit que « le passage du rôle de la connaissance du *Capital* à *Grundrisse* est le passage de l'atomisation des organes intellectuels du *Gesamtarbeiter* (le travailleur collectif) à un degré où la « connaissance *générale et sociale* est devenue une force de production directe » (Marx 1939, 694) » (2015, 53, nous traduisons). Le théoricien italien ajoute que cette dimension de la connaissance *autonome et collective* des travailleurs possède une *consistance préalable à celle de l'incorporation dans la machine globale*. Nous tenons à surligner que ce passage d'une vision à l'autre est très important car il permet de mettre en valeur une force cognitive liée à la production collective des travailleurs déliée de l'incorporation immédiate dans la machine. La notion de *General Intellect* implique en effet que les micro-pratiques, les gestes, les compétences quotidiennes peuvent être considérés comme une production cognitive socialisée. Certes, dans le cadre de ces travaux, cette connaissance est interprétée comme directement exploitable par les forces du Capital, et donc dans une perspective politique qui renonce à une approche purement théorique de l'actant collectif hybride — contrairement à la théorisation greimassienne, qui a toujours gardé une certaine distance par rapport à tout débat se prêtant à des interprétations idéologiques. En effet, la force cognitive contenue dans la formulation de *General Intellect*, lorsqu'elle a été conçue comme *distribuée* dans les machines, est devenue le pivot de la théorisation du capitalisme cognitif. Cette force cognitive a été appelée *information valorisante* par les chercheurs qui se sont inspirés des *Grundrisse* au sein de l'Operaismo italien, et notamment par Romano Alquati (Alquati 1962 ; 1963). Ces chercheurs ont concentré leur attention sur la question de l'*information* comme composante centrale de la force travail, au sens où elle est assumée par la machine cybernétique et se transforme en plus-value.

Selon Alquati, en effet, si au tout début de l'âge industriel le capitalisme a été conçu comme exploitation de l'énergie mécanique des corps humains, ensuite il est devenu clair que la force du travail était également engendrée par des séries de petits gestes, de petits mesurages et des microdécisions que les travailleurs avaient à inventer dans leur face à face avec la machine[6]. Selon Alquati, c'est la dimension numérique de la cybernétique, à la source de l'informatique, qui est capable d'encoder la connaissance des travailleurs et leur savoir-faire dans des bits numériques et les transformer à leur tour en des nombres faisant partie du planning économique. Selon cette lecture, c'est la machine cybernétique qui transforme les compétences impliquées dans les gestes en information, et ensuite l'information en plus-value.

Pour résumer, le processus serait donc le suivant : la compétence inscrite dans les gestes et dans les décisions prises par les travailleurs, souvent résultat de l'improvisation et donc d'un ajustement en acte avec les événements, se transforme en information digitalisable, numérique, et de bits d'information elle se transforme en plus-value exploitable. Ainsi se nourrit la machine cybernétique de l'intelligence collective des travailleurs [7].

Le philosophe napolitain Paolo Virno (2002) accentue deux caractéristiques importantes au sein de ce débat : en premier lieu, le fait que Marx pose *l'activité intellectuelle comme quelque chose d'extérieur et de collectif, social, comme un bien public* – et évidemment aussi comme le ressort de la production de la richesse. En deuxième lieu, les travaux de Virno attirent l'attention sur le fait que la compétence des travailleurs est une compétence sociale, partagée, cet aspect de la collectivité n'étant à son avis pas valorisé par Marx. Virno affirme en effet que Marx décrit le processus de travail en termes généraux et abstraits et il propose d'ajouter au concept marxiste de travail l'aspect *interactif*, c'est-à-dire la relation du travailleur avec les autres travailleurs[8].

Virno affirme à ce sujet que Marx conçoit le *General Intellect* comme capacité scientifique objectivée, comme système de machines. De toute évidence, cet aspect compte, mais à son sens il faudrait également considérer le biais par lequel l'intellect général, au lieu de s'incarner dans le système des machines, existe comme attribut du travail vivant dans le langage. Nous arrivons donc avec Virno à l'idée que *le langage de l'interaction, notre langage quotidien, est le lieu où se produit la plus-value*. On serait donc pris dans les mailles du pouvoir déjà et inévitablement dans notre existence d'usagers du langage[9].

Si ces théoriciens ont essayé de tenir ensemble les caractéristiques du marxisme des *Grundrisse* et celui de la situation actuelle de nos sociétés contemporaines via la notion de *General Intellect*, ce qui nous intéresse à ce stade de notre réflexion est de nous rapprocher de

---

[6] Les microdécisions des travailleurs sont pour Alquati à considérer comme des informations : « Le travail productif est identifiable par la qualité de l'information élaborée et transmise par le travailleur vers les moyens de production via la médiation du capital constant, d'une manière qui est substantiellement indirecte mais complétement socialisée » (Alquati, 1963, 121, nous traduisons).

[7] Nous pouvons résumer la pensée de l'Operaismo italien en quatre étapes, selon la suggestion de Pasquinelli (2015) le travail est une source d'information pour l'appareil industriel : effectivement, la partie qui détient le plus de valeur est l'information ; 2) la machine de l'information est traversée par des flux d'information valorisante produite par les ouvriers ; celle-ci permet de graduellement perfectionner le design de la machine, le management de la division du travail et augmenter la valeur finale des produits ; 3) c'est la dimension numérique de l'information digitale qui rend possible la traduction de la connaissance distribuée dans les gestes et dans les décisions prises en information, l'information en nombre, et le nombre en valeur ; 4) l'appareil cybernétique de l'usine augmente et s'améliore grâce à la contribution de l'intelligence des ouvriers spécialisés.

[8] « Ce n'est certainement pas possible [d'éliminer cet aspect] quand ce sont *les prestations de communication* qui constituent le noyau dur de l'activité de travail. Il est impossible alors de faire l'esquisse du processus de travail sans présenter dès le départ le travailleur en rapport avec les autres travailleurs » (Virno, 2002, 26).

[9] Voir aussi Virno (1990), où l'auteur affirme que l'erreur de Max a été de considérer le *General Intellect* comme capital cristallisé dans la machinerie industrielle et non pas comme un travail vivant, diffusé dans l'entière activité linguistique du parlant.

la notion d'*organisation de la machine généralisée de l'information*, à savoir l'algorithme, qui est considéré aujourd'hui par plusieurs théoriciens des *Software Studies* comme la logique fondamentale de toute machine d'information.

Dans l'article cité auparavant, Matteo Pasquinelli (2015) distingue deux types d'algorithmes : le premier traduit l'information en d'autres formats d'information (pensons à Word et à PDF) ; le second accumule l'information et extrait les métadonnées, à savoir de l'information sur l'information – il s'agit par exemple de Google Page Rank, ou d'algorithmes tels que ceux qui indexent les publications académiques, ou les tendances dans les marchés financiers.

L'auteur identifie dans les métadonnées l'aspect *collectif* et politique qui est *intrinsèque à toute information*. Dans un article consacré à la société des métadonnées publié dans le *Posthuman Glossary*, Pasquinelli (2018) rappelle que la société des réseaux qui avait été théorisée par Castells dans l'ouvrage *The Rise of the Network Society* (Castells 1996) comme un espace des flux (*space of flows*) basé sur des échanges de l'information électronique à l'horizontale, ne correspond plus à la situation contemporaine où les *centres de données incarnent l'accumulation verticale de l'information sur l'information*. Le théoricien italien décrit cette bifurcation entre l'information qui circule horizontalement et *les nœuds* où cette information est enregistrée, cartographiée et interceptée comme le lieu stratégique à partir duquel l'interprétation *des tendances et des patterns* est rendue possible, avec un nombre important de conséquences sur la prédiction. *Le collectif* aujourd'hui serait donc identifiable dans *une affaire de patterns,* voire de reconnaissances de tendances, grâce à l'extraction des métadonnées par les centres d'information.

Ce modèle du collectif des sociétés des métadonnées, peut être également décrit par un passage de Deleuze extrait de son *Post-scriptum* (1990/2003 b) à l'entretien avec Toni Negri sur les sociétés de contrôle, toujours publié dans *Pourparlers*, qui compare la société présente, dont il décrit l'importance croissante des *bases de données* – pas encore, évidemment, des métadonnées –, à la société des disciplines décrite par Foucault dans *Surveiller et punir* (1975) :

> Les enfermements sont des *moules*, des moulages distincts, mais les contrôles sont une *modulation*, comme un *moulage auto-déformant* qui changerait continûment, d'un instant à l'autre, ou comme un tamis dont les mailles changeraient d'un point à un autre. (Deleuze, 1990/2003b, 242).

Même si ce passage ne pouvait pas tenir compte de la question de la bifurcation entre données et métadonnées, il est éclairant afin de rendre compte de l'imbrication entre nos petites actions quotidiennes et les actions qui, transformées en données, se répercutent immédiatement dans le travail de l'algorithme en qualité d'information à cartographier et à organiser qui se transforme sans cesse.

Pour terminer ce volet de notre article, nous souhaitons caractériser les trois modèles de travail hybride que nous avons parcourus jusqu'à présent :

1. Le modèle du *Capital* de Marx pourrait être compris comme un dispositif où la machine absorbe la force mécanique du travail des travailleurs, l'accumule, la totalise et la centralise. Il ne s'agit pas véritablement d'échange mutuel de compétences et de forces entre l'homme et la machine, car le transfert des valeurs est à sens unique.
2. Le modèle des *Fragments sur les machines* où émerge le concept de *General Intellect*, qui est repris et remanié pour différents propos par l'Operaismo italien. Ce modèle permet de penser une force de travail qui est cognitive aussi chez les travailleurs – et pas seulement chez les scientifiques qui produisent les machines –, ainsi que de concevoir une compétence qui est acquise par les travailleurs face au fonctionnement de la machine et qui est capable de parfaire le travail des scientifiques et des techniciens qui la produisent.

3. Le modèle de la cybernétique qui inaugure la société des métadonnées met en valeur une imbrication totale entre nos gestes quotidiens et les réponses de la machine algorithmique, une sorte de *modulation continuelle et réciproque* entre les compétences inscrites dans les gestes corporels et l'incorporation de ces gestes par la machine [10].

2. L'énonciation dans les langages de programmation

Ce deuxième volet de notre article poursuit le premier en explorant les langages computationnels qui sont à la base des programmes qui interfacent et rendent possible un certain nombre de nos actions quotidiennes. Nous comprendrons ici le langage de programmation, qui dépend des objectifs et des rhétoriques expressives des différentes communautés – et qui se détache ainsi du référent « langue » de la machine – comme un actant collectif. Nous passons donc de l'enquête sur le concept d'actant collectif hybride homme-machine à celui d'énonciation, en considérant le langage de programmation comme un actant collectif à son tour hybride, car le langage naturel doit s'ajuster au référent machine, à savoir un système mécanisé qui fonctionne comme une combinatoire de signes (un et zéro)[11].

En suivant un article d'Andrea Valle et Alessandro Mazzei (2017) ayant pour titre « Sapir–Whorf vs Boas–Jakobson. Enunciation and the Semiotics of Programming Languages », nous identifions trois types de langages, qui peuvent être stratifiés selon leur degré d'abstraction et de figurativité, comme dans le schéma suivant :

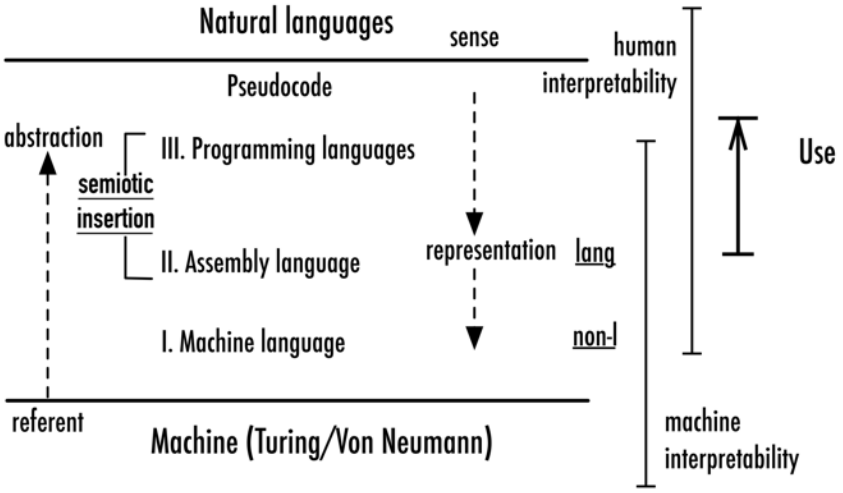


Figure 1. Extrait de Valle & Mazzei (2017, 509).

Ce schéma montre justement la stratification de trois langages :

1. le langage de la machine proprement dit, qui se décline en un système binaire de signes, voire en une alternance et une combinaison de zéro et de un ; celui-ci est, selon les termes

[10] Pour un aperçu de cet échange de compétences, voir Dondero (2019) sur l'observation et l'analyse du corpus entier du peintre Mark Rothko telles qu'elles ont été reformulées par le travail de Lev Manovich et son équipe au Calit 2 de l'université de Californie à San Diego. Voir aussi Basso Fossali, Colas-Blaise & Dondero (dirs) 2019.

[11] Dans Valle (2019), l'auteur étudie un morceau du code BASIC qui nous permet d'éclaircir une des raisons pour lesquelles un langage de programmation peut être considéré comme un actant collectif. Dans ce codage, en effet, la numérotation des lignes du code passe de 10, à 20, à 30 pour laisser la place à des ajouts et à des transformations du code par d'autres utilisateurs/codeurs – ce qui démontre que l'écriture du code prépare des interventions futures, des modifications, des spécifications – : chaque code est toujours une entreprise *in fieri* et collective.

de Tanaka-Ishii (2010), « le seul système de signes de grande échelle possédant un interprète totalement explicite et totalement caractérisé, externe au système interprétatif humain » (p. 25, nous traduisons).
2. le langage dit d'assemblage, médiateur entre le langage de la machine et le langage de programmation, qui peut être considéré comme déjà constitué d'un premier recouvrement linguistique, ce qu'on appelle une *enveloppe linguistique* ;
3. le langage de programmation proprement dit, qui est un codage, voire une forme d'écriture.

Selon la définition de Turing (1936), énoncée dans son texte fondamental sur la théorie de la computation, un langage de programmation est un langage formel qui implémente une machine abstraite qui effectue des opérations de lecture et d'écriture sur une mémoire infinie. Dans cette définition, nous pouvons déjà avoir un aperçu de la relation des trois langages et de leurs conversions[12]. Evidemment, les questions d'énonciation ne sont pertinentes que dans les deux derniers langages mentionnés, car le premier, celui de la machine, n'est évidemment pas concerné. Il s'agit d'un système sémiotique mais pas linguistique et d'ailleurs totalement non ambigu.

L'objectif, pour la sémiotique, devrait être celui d'étudier non seulement les *conversions*, voire les *traductions* d'une strate à l'autre, d'un système sémiotique à l'autre, mais aussi les différents styles rhétoriques des langages de programmation. En ce qui concerne ces derniers, un corpus intéressant est repérable dans les discussions qui sont faites autour de cette question par les communautés de programmeurs dans des blogs tels que *Stackoverflow*[13]. Dans ce cadre, on s'aperçoit du fait que les programmeurs distinguent entre de bons et de mauvais styles de codage ; les exemples sur les styles de programmation sont d'ailleurs très nombreux dans ce genre de sites.

Valle et Mazzei (2017) affirment eux aussi que, comme tous ces langages de programmation sont capables d'exprimer la « même » chose (les mêmes états et les mêmes opérations vis-à-vis de la machine entendue en tant que système de référence), la *variété* de ces langages s'explique notamment par la nécessité d'exprimer ces mêmes choses mieux, à savoir plus facilement, plus efficacement, plus élégamment, plus clairement, plus rapidement : en somme, certaines choses sont mieux exprimées par certains langages de programmation que d'autres.

Dans un autre article, Andrea Valle (2019) produit un schéma très utile qui montre quatre plans d'expression différents au niveau des langages de programmation (notamment dus à trois langages de programmation, *Python*, *SuperCollider* et *Basic*) associés au même plan du contenu au niveau du langage machine.

[12] A propos de cette *stratification* qui est engendrée par la possibilité de décomposer toute écriture en une *multiplicité de niveaux qui communiquent entre eux*, allant du langage machine à des niveaux plus logiques, voir Jean Lassègue (2013), où l'auteur traite de cette stratification et de sa relation avec l'écriture alphabétique qui est, elle, en revanche, « monocouche ».

[13] Comme on peut s'en apercevoir à cette adresse https://stackoverflow.com/questions/4170656/for-loop-in-python l'affirmation suivante aborde très clairement une question de rhétorique énonciative : « You should also know that in Python, iterating over integer indices is *bad style,* and also slower than the alternative. If you just want to look at each of the items in a list or dict, loop directly through the list or dict ». Le bon style est ici identifiable avec une action de processing très rapide.

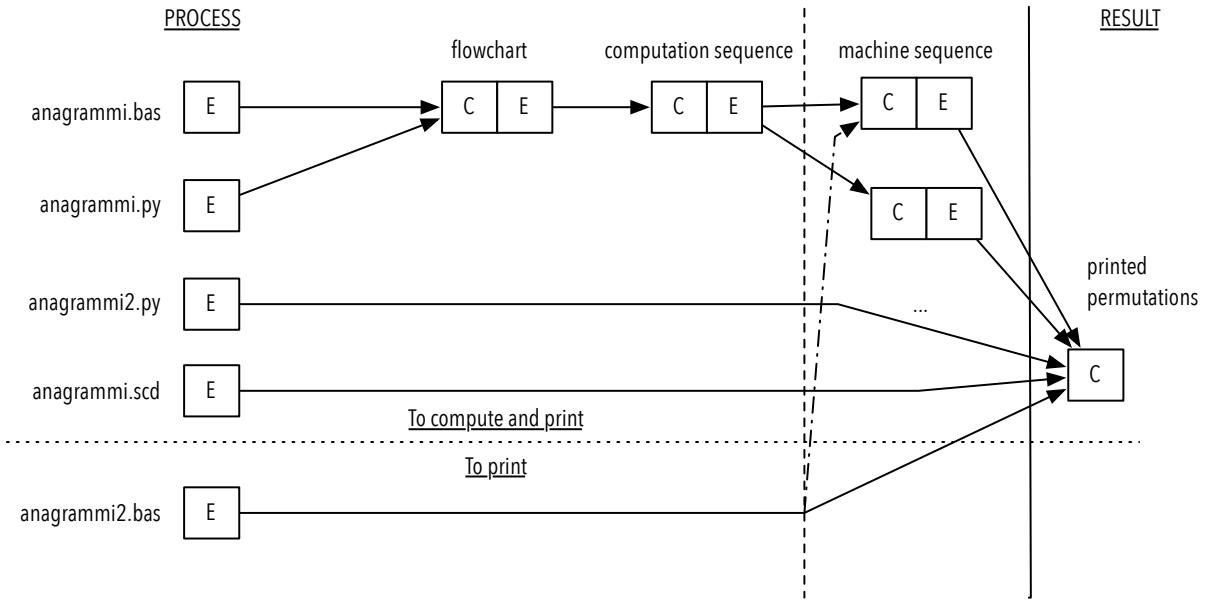


Figure 2. Extrait de Valle (2019).

Il faut évidemment entendre « même » du point de vue de l'interprétation machinique, à savoir totalement non ambiguë : c'est dans ce schéma que l'on peut observer le fait que tous ces langages peuvent être considérés comme équivalents du point de vue de la machine, mais pas du point de vue des usagers.

Comme l'affirme Andrea Valle dans l'article déjà cité (2019) consacré à l'un des premiers programmes informatiques, BASIC (Beginner's All-Purpose Symbolic Instruction Code)[14], il existe une prolifération de dialectes à partir de la version de base de ce code, ces différents dialectes fournissant des ordres d'exécution (*statements*) qui sont partiellement différents ainsi que des syntaxes qui sont mutuellement incompatibles. Une dialectisation de ce genre fait en sorte que des programmes-dialectes ne sont exécutable qu'à l'intérieur du cadre de la communauté des programmeurs de ce dialecte. Comme le rappelle Valle (2019), il existe d'ailleurs un vade-mecum, *The BASIC Handbook* (Lien 1981), visant la conversion d'un dialecte à l'autre parmi les milliers disponibles, ainsi qu'une importante littérature sur les styles de programmation plus généralement, dont les *Elements of Programming Style* de Kernighan & Plauger (1978) qui donne de véritables conseils de styles, et *Exercises in Programming Styles* de Cristina Lopes qui débute son livre en revenant sur la notion de style reprise des *Exercices de style* de Queneau et discute les styles à contraintes en informatique [15]. Ce livre porte sur l'importance de bien écrire les programmes non pas tant pour la machine que pour l'usager [16].

Après cette brève parenthèse, revenons-en à la figure 1, exemplifiant les relations entre, d'un côté, la machine en tant que référent, lieu de stockage à la mémoire infinie que des commandes mettent en œuvre et, de l'autre, le langage naturel duquel se rapproche le langage de programmation.

Entre ces deux strates se jouent des interprétations mutuelles – interprétation à entendre comme une « chaîne de substitutions », à savoir comme une conversion entre strates. Du point

[14] Ce programme est opérationnel depuis 1964 grâce à Kemeny et Kurtz (1964), ensuite devenu le langage de programmation standard des ordinateurs dans les années 1970. Voir Kemeny & Kurtz (1964).

[15] Cristina Lopes (2014) où l'auteur affirme : « we can write a variety of programs that are virtually identical in terms of *what they do*, but that are radically different in terms of *how they do it* » (xxii, nous soulignons).

[16] Un autre texte important concernant le codage comme écriture pouvant être considérée comme une activité littéraire est celui de Knuth (1984).

de vue humain du programmeur, il s'agit d'une conversion du niveau linguistique de surface vers des variations de l'état de la mémoire physique (au niveau le plus profond) qui garantit une interprétation non ambiguë. Le niveau de la machine doit être considéré comme constitué d'une mémoire et d'un dispositif qui peut la manipuler (identifiable comme le référent dans la figure), composé d'un kit d'emplacements mémoire discrets qui dépendent du design du processeur.

En effet, le langage de la machine concerne un codage d'opérations que le processeur est censé performer. Chaque opération est codée dans un format d'instructions binaires, dont chacun est composé d'un mot binaire indiquant l'opération, et d'un numéro d'un autre code binaire représentant une destination parmi toutes les destinations de la mémoire.

Le langage d'assemblage introduit une forme de représentation linguistique pour identifier les opérations impliquées (« store », « load », « add », etc.) ainsi que des références symboliques via un système de noms associés à des groupes d'instruction ou à des destinations de la mémoire. Ce qui est contrôlé à ce niveau ce sont des opérations possibles sur les emplacements de la mémoire.

Enfin, les langages de programmation sont positionnés au troisième niveau du schéma (cf. Figure 1), étant donné qu'ils introduisent des instructions de contrôle du flux et des constructions d'un langage spécifique, ces constructions pouvant différer de manière importante d'un langage à l'autre.

Du point de vue de l'utilisateur, le langage naturel traduit le système des opérations envisagées sur la mémoire telles que le langage de la machine les établit à travers un lexique dont le spectre sémantique se réfère aux opérations opérées sur la machine abstraite. Ce parcours convertit le métalangage descriptif du système symbolique, naturel, vers un langage formel. Dans ce parcours, au niveau de l'assemblage, les données stockées dans une cellule de la mémoire de la machines sont converties à travers un emprunt du langage naturel (pensons aux ordres « store », « add », « load »). Il existe aussi, à ce niveau, la possibilité d'utiliser des noms symboliques afin d'insérer le langage naturel dans le code par exemple lors de l'opération de labélisation (étiquetage) où l'on utilise des signifiés arbitraires avec l'objectif d'introduire un sens linguistique qui permet la lisibilité humaine du code. Mais l'emprunt du langage naturel ne se limite pas à l'étiquetage car l'énonciation joue déjà dans le langage d'assemblage. En effet, le langage naturel peut apparaître intégralement et directement dans le d'assemblage à travers la possibilité d'intégrer des « commentaires », à savoir des phrases que l'interprète machine élimine tout de suite et qui sont donc exclusivement adressées à l'interprète humain. Valle et Mazzei (2017) affirment à ce propos que l'insertion des commentaires concernant le langage impératif se présente à travers le caractère # qui précède par exemple les lignes 3 et 4 de cette écriture de code (Figure 3).

```
1  # Ex. 1
2  # prints on the screen 10 numbers starting from 8
3  # and determines whether they are even or odd
4  # IMPERATIVE

6  start = 8
7  howMany = 10
8  for i in range(howMany):
9          k = i+start
10         if float(k)/2 == round(k/2):
11                 print k, ": is even"
12         else:
13                 print k, ": is odd"
```

Figure 3. Extrait de Valle & Mazzei (2017, 514).

Il s'agit d'un commentaire, à savoir d'un *marqueur énonciatif* qui établit un embrayage vers le sujet de l'énonciation.

D'autres insertions sémiotiques se manifestent dans le cadre des langages d'assemblage au niveau syntaxique, en incluant des prépositions, des conjonctions, par exemple pour contrôler le flux d'information *(if*, *for*, *while*, *case*, *switch*), qui rapproche le code d'un pseudo-anglais[17].

Si l'on se déplace au niveau des langages de programmation, une prolifération des stratégies sémiotiques se met en œuvre, et là ce n'est pas seulement la syntaxe qui est concernée mais aussi la sémantique devient pertinente pour répondre à des besoins expressifs spécifiques, ce qui ouvre de véritables alternatives en termes de paradigmes linguistiques.

Pour résumer : au niveau des langages de la machine, il n'y a aucune possibilité de variation ; au sein d'un langage d'assemblage, la variété est très restreinte, étant donné que ce type de langage est *une enveloppe linguistique* de la sémiotique non linguistique du langage machinique. En revanche, dans les langages de programmation, l'utilisation de variations devient importante dans les stratégies d'écriture (les dites « méthodologies de développement »), dans l'introduction d'éléments normatifs (guides stylistiques d'une communauté), dans l'articulation de systèmes de valeurs spécifiques (par exemple, concision vs clarté, clarté vs élégance, etc.) au niveau sémantique, là où au niveau de l'assemblage c'est surtout la syntaxe qui est sollicitée.

Valle & Mazzei (2017) abordent la question de l'énonciation dans des langages de programmation différents, ce qui revient à explorer la manière dont les catégories de l'énonciation (personne, espace, temps) sont définies et exploitées par chacun d'entre eux. Nous ne prendrons qu'un exemple parmi ceux étudiés par Valle et Mazzei : celui des langages impératifs[18]. Du point de vue de la personne, la dimension énonciative est celle de la commande, de l'impératif, une sorte de débrayage énonciatif produisant un *je-tu* où le mode d'existence est double : actualisé (il s'agit d'un kit d'instructions) et en même temps réalisé (le texte d'instructions est en même temps déclenché, performé) [19].

En ce qui concerne l'espace de l'énonciation, il faut le penser en rapport avec l'emplacement de la mémoire, qui dans le langage artificiel de la programmation prend la place de l'espace énonciatif de référence qui est le nôtre (corporel). Dans ce paradigme, tout se joue dans l'opposition entre une dimension active (l'acte de codification) et une dimension passive (l'espace). Quant à la temporalité de l'énonciation, la logique de la commande ne renvoie ni à un passé ni à un futur de l'action. Toute commande prescrit une action dont la validité se réfère au temps de sa propre énonciation/exécution. La séquence des énoncés coïncide donc avec l'avancement du temps. Le temps représenté sous la forme de l'ordre des énoncés devient le temps de l'énonciation en acte.

De manière plus générale, la question de l'énonciation telle qu'elle peut s'appliquer dans les langages de la machine, concerne la relation entre les différentes écritures et un même plan du contenu, entendu comme résultat final du processus — tel qu'il est « reçu » et opéré par la machine.

---

[17] Selon Valle & Mazzei (2017), une figurativisation spécifique peut être introduite dans le langage s'il est censé représenter un domaine spécifique ; par exemple un langage destiné à produire des graphiques peut inclure des termes tels que « document » ou « page ». Il faut préciser que l'utilisation de termes « significatifs » est considérée comme une *bonne* pratique de programmation. Par exemple, un type fondamental d'organisation computationnelle des données est la « string », la chaîne, qui est aussi une séquence de caractères qui représente un bloc de texte dans le langage naturel.

[18] Les auteurs prennent en compte aussi deux autres paradigmes, *fonctionnel* et *orienté objet*.

[19] Ce sont les plus anciens, les plus basiques, là où le concept de mémoire (ou d'état) est interprété comme un kit d'associations entre les emplacements de la mémoire et les valeurs qui sont stockées dans ces emplacements. Le programme dans ce paradigme consiste d'une séquence d'étapes qui modifie une étape, et la commande élémentaire est l'attribution. Le terme « impératif » a affaire avec le langage naturel : pour faire exécuter une commande on dit par exemple « attribue à X la valeur 1 ». Valle et Mazzei affirment que ce type de commande est réglé par un mode « débrayage énonciatif » produisant un « je-tu » comme dans la recette de la soupe au pistou de Greimas analysée dans *Du sens II* (1983).

***

Au terme de notre parcours, nous tenons à insister sur la productivité de la notion d'énonciation telle qu'elle a été envisagée en particulier en tant qu'énonciation énoncée. Cette dernière a pu être utile pour engager une étude des langages de programmation dans des travaux associant théorie sémiotique et informatique (Valle & Mazzei 2017 ; Valle 2019). Ainsi se trouvent mises en dialogue la littérature sur les styles de programmation et la théorie sémiotique.

En ce qui concerne l'actantialité, une partie du travail reste à faire pour étendre les recherches déjà réalisées par Latour sur l'acteur-réseau : il s'agirait de repartir des grands modèles de la collectivité hybride et de les mettre en contraste en s'appuyant sur les propositions greimassiennes sur l'actant collectif, qui permettent de développer des structures et de formes diagrammatiques descriptives.

Références bibliographiques

ALQUATI, Romano (1962), « Composizione organica del capitale e forza-lavoro alla Olivetti. Parte 1 », *Quaderni Rossi* 2.

— (1963), « Composizione organica del capitale e forza-lavoro alla Olivetti, Parte 2 », *Quaderni Rossi* 3.

BASSO FOSSALI, Pierluigi, COLAS-BLAISE, Marion & DONDERO Maria Giulia (dirs), « La communication à l'épreuve du geste numérique », *MEI* 47.

CASTELLS, Manuel (1996), *The Rise of the Network Society*, Oxford, Blackwell.

DELEUZE, Gilles (1990/2003a), « Contrôle et devenir », *Pourparlers 1972-1990*, Paris, Minuit, pp. 229-239.

— (1990/2003b), « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *Pourparlers 1972-1990*, Paris, Minuit, pp. 240-247. Anciennement publié dans *L'autre journal*, 1, mai 1990.

DONDERO, Maria Giulia (2017), « Enonciation et modes d'existence », *Actes sémiotiques* [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5871 (consulté le 3 octobre 2018).

— (2017), « Bruno Latour et la sémiotique de l'énonciation : fondements et évolutions », *Symposium. Canadian Journal of Continental Philosophy / Revue officielle de la Société canadienne de philosophie continentale*, « Latour au pluriel I », Seguin (éd.), vol. 22, Issue 1, pp. 22-40, DOI: 10.5840/symposium20182213

— (2019), « Le geste machinique dans l'analyse et le visionnage de larges collections d'images », *MEI (Médiation et Information)*, 47, pp. 33-49.

— & FONTANILLE, Jacques (2012), *Des images à problèmes. La sémiotique visuelle à l'épreuve de l'image scientifique*, Limoges, Pulim.

— & REYES, Everardo (2016), « Les supports des images : photographie et images numériques », *Revue Française des Sciences de l'Information et de la Communication*, 9 [en ligne]. Disponible sur : http://rfsic.revues.org/2124

FOUCAULT, Michel (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.

GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II*, Paris, Seuil.

— & COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

LASSÈGUE, Jean (1998), *Turing*, Les Belles Lettres.

— (2013), « Quelques remarques historiques et anthropologiques sur l'écriture informatique », dans F. Nicolas (éd.), *Les mutations de l'écriture*, Publications de la Sorbonne, pp. 83-103.

LATOUR, Bruno (1988), « A Relativistic Account of Einstein's Relativity », *Social Studies of Science*, vol. 18, pp. 3-44 [en ligne]. Disponible sur : http://www.bruno-latour.fr/fr/node/283
— (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte ; nouvelle éd. 1997.
— (1998), « Piccola filosofia dell'enunciazione », *in* P. Basso et L. Corrain (dirs), *Eloquio del senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri*, Milan, Costa & Nolan, pp. 71-94 ; version française dans http://www.bruno-latour.fr/fr/node/187
— (2009), « La sémiotique des textes scientifiques depuis le travail de Françoise Bastide », *Visible* 5.
— (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte.
— & Steve Woolgar (1979), *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1988.
KEMENY, John G. & KURTZ, Thomas E. (1964), *BASIC*, tech. rep., Dartmouth College Computation Center, Hanover, NH.
KERNIGHAN, Brian W. & PLAUGER, P .J. (1978), *Elements of Programming Style*, McGraw Hill Edition.
KNUTH, Donald (1984), « Literate Programming », *The Computer Journal*, 27, 2, pp. 97–111.
LIEN, David A. (1981), *The BASIC handbook. Encyclopedia of the BASIC computer language*, Compusoft, San Diego.
LI VIGNI, Fabrizio (2013), « Les non-humains peuvent-ils être des porte-parole ? », *COMMposite*, vol. 16, 1 [en ligne]. Disponible sur : http://www.commposite.org/index.php/revue/article/view/143/139
LOPES, Cristina (2014), *Exercises in Programming Styles*, Routledge.
MARX, Karl (2011 [1980]), « Le fragment sur les machines. Extrait des « Grundrisse », *Manuscrits de 1857-1858 dits « Grundrisse »*, Paris, La Dispute – Editions sociales, pp. 649-70. Titre original : *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*, traduction collective sous la responsabilité par Jean-Pierre Lefebvre.
PASQUINELLI, Matteo (2015), « Italian Operaismo and the Information machine », *Theory, Culture and Society* 32 (3), pp. 49-68.
— (2018), « Metadata Society », *in* Rosi Braidotti & Maria Hlavajova (dirs.), *Posthuman Glossary*, London, Bloomsbury, 2018.
REYES, Everardo (2017), *The Image-Interface: Graphical Supports for Visual Information*, Wiley-Iste.
TANAKA-ISHII, Kumiko (2010), *Semiotics of Programming*, Cambridge University Press, Cambridge, UK and New York.
TURING, Alan M. (1936), « On Computable Numbers, with an Application to the Entscheidungsproblem », *Proceedings of the London Mathematical Society*, 2, 42, pp. 230–65.
VALLE, Andrea (2019), « On a fragment of BASIC code in Foucault's Pendulum by Umberto Eco », *Lexia*, 32.
— & MAZZEI Alessandro (2017), « Sapir-Whorf vs Boas-Jakobson Enunciation and the Semiotics of Programming Languages », *Lexia* 27-28, pp. 505-525.
VIRNO, Paolo (1990), « Quelques notes à propos du general intellect », *Futur Antérieur*, 10, 1992.
— (2002), *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaines*, trad. de l'italien par Véronique Dassas, Montréal, L'Eclat, N'mes et Conjonctures.

La toison d'or de la traduction : la quête de l'objet de valeur

Magdalena NOWOTNA
INALCO (Institut National des Langues et des Civilisations Orientales, Paris)

Va là où sont allés les autres vers les confins obscurs
chercher la toison d'or du néant ton ultime récompense

Cette citation issue d'un poème du grand poète polonais Zbigniew Herbert peut nous illustrer le parcours du traducteur, la quête d'une version optimale tout en évoquant le mythe et la figurativisation d'un objet de valeur parmi d'autres, la mythologique toison d'or.

1. L'objet de valeur dans le processus traductif, la méthode, le statut

Un lieu d'investissement des valeurs peut nous attendre quelque part dans un espace lointain et difficile ou alors être construit selon un certain nombre de prescriptions. Dans le domaine de la traduction, il sera fabriqué de toutes pièces.

Le héros sera incarné par le traducteur qui cherche la meilleure version à la fin du processus traductif, une version optimale, non pas parfaite – car après Ricœur (Ricœur 2004, 16) on ne saurait admettre qu'elle puisse exister –, mais présentant une structure ouverte et nullement fermée comme ce serait éventuellement le cas de la version parfaite. Le héros traducteur est dans une posture difficile quand il décide de partir à la recherche de son objet de valeur.

Le monde est hostile et les opposants tapis dans la forêt sauvage et dense sont beaucoup plus nombreux que les adjuvants.

Inhospitalité des langues, inadéquation des formes langagières et des connotations sémantiques lui font la vie dure et l'attaquent sur tous les fronts. II a comme adjuvants, dans les meilleurs des cas, ses propres outils, une théorie littéraire, la sémiotique comme cadre sécurisant et guidant ses pas et son discernement, son goût et la conscience de la mesure. Ainsi armé, il part à l'aventure.

Le traducteur qui découvre et entre dans le monde de l'autre, dans un univers initialement inconnu, doit d'abord apprivoiser cet univers, les bêtes sauvages des formes inadéquates, il doit d'abord se faire humble devant l'autre, faire sien, séduire l'univers de l'autre.

Sa position est délicate. Et pleine de contradictions. Il faut qu'il soit libre mais pas trop, créatif mais dans un cadre surveillé, obéissant aux priorités sémiotiques, règles linguistiques, aux exigences culturelles, à l'intuition littéraire et au bon sens général, ce qui est peut être le plus difficile. S'ajoute à cela le bon goût esthétique, le sens du possible, du souhaitable, du nécessaire et de l'impossible. Une forte pression de compétences et de responsabilité s'exerce sur lui et, si on réfléchit, il est étrange qu'il supporte tout cela, en admettant qu'il soit conscient de ces pesanteurs inévitables.

Il doit affronter l'œuvre dans toute son épaisseur, dans les règles de l'art et s'assumer soi-même en juge suprême, gérer sa stratégie guerrière, les choix à exécuter et signer le résultat final, sa toison d'or. « Traduisant il réfléchira, il évoluera même dans sa façon d'être » (Bonnefoy 2008, 11).

La frayeur devant l'immensité de la tâche trouve son apaisement dans la créativité, cette solution miracle des artistes, s'il en est une. Il est aidé par l'échelle des priorités qu'il est obligé de construire.

En procédant à la synthèse des éléments porteurs, il construit une sorte de grammaire conceptuelle apparentée au troisième texte de Ricœur (Ricœur 2004, 39), un cadre qui en amont guide le traducteur et en aval justifie ses choix. Il se place au milieu d'un triangle formé par le texte original, le texte virtuel et le texte traduit. Le texte virtuel, la grammaire conceptuelle[1], peut être comprise telle une médiation constructive apportant les solutions qui donnent pratiquement aide, guide, justification.

Il s'agirait donc de la subjectivité qui serait un état, la modalité d'être du sujet traduisant et qui interviendrait au niveau de ses décisions dans l'ensemble des priorités et non pas la subjectivité au sens vulgaire, commun et surtout anarchique : chacun comprend ce qu'il veut. Ce sera par contre une subjectivité prise en charge, consciente de ses enjeux, maîtrisée, du moins dans une certaine mesure.

Le traducteur essaye des chemins divers, ses programmes particuliers dans la recherche de la bonne version.

Les tiers actants guettent le sujet, ils sont partout plus ou moins manifestes, en embuscade ou en plein jour, essayent de s'emparer de lui, et c'est à lui de leur résister, de garder l'autonomie et d'éviter l'abîme des dépendances de l'hétéronomie. Car les dangers guettent, dans la mauvaise traduction, le relief original, ce jeu des prégnances où la bonne prégnance (gestation des sens, une sorte de convexité des sens) peut se transformer en fausse saillance (effet de la prégnance). Dans le texte traduit nous pouvons ainsi avoir affaire à de faux mouvements, à de faux sons, faux sens, au démarquage de faux écarts. Ce qui produira par la suite un être totalement déplacé par rapport à son original. On oublie assez facilement que le texte traduit n'existe pas « seul » mais en fonction d'un autre. La traduction doit donc transmettre le même relief des prégnances et des saillances soigneusement créé par le sujet écrivain, poète, auteur, peintre, musicien, sculpteur.

2. Le message, sa forme et son fond

Herbert, dans le poème « Le message » (Herbert 2012, 271), met en place la figure de la Toison d'or du néant, ultime récompense de l'impossible et pourtant nécessaire probité :

Idź dokąd poszli tamci do ciemnego kresu
Po złote runo nicości twoją ostatnią nagrodę

Idź wyprostowany wśród tych co na kolanach
Wsród odwróconych plecami i obalonych w proch
(...)
ocalałeś nie po to aby ży

masz mało czasu trzeba dać świadectwo
(...)
Badź wierny Idź

Dans ma traduction :

Va là où sont allés les autres vers les confins obscurs
chercher la toison d'or du néant ton ultime récompense

(reste debout parmi ceux qui sont à genoux
parmi ceux qui tournent le dos et ceux qui sont broyés en cendre)
(…)

[1] Concept évoqué par moi pour la première fois lors du congrès traductologique à l'université de Montréal, 2005.

ce n'est pas pour vivre que tu as survécu
tu as peu de temps il faut témoigner
(…)
Sois fidèle Va

La « toison d'or du néant » prime le héros s'aventurant jusqu'aux limites possibles. La toison d'or du néant est une forme, la figure poétique étrange, oxymorique, contradictoire, porteuse du message dans ce poème, la saillance sémantique par excellence. Elle est le noyau de l'expression poétique de l'héroïsme dans la vision morale de Herbert. Mais, pour que la figure fonctionne, il lui faut la matière textuelle qui l'entoure et qui la soutient. Et dans cette matière nous voyons les notions clés de « confins obscurs », et de « l'ultime récompense » déterminant les conditions, le lieu et la nature du dernier prix.

Cette conception particulière de l'héroïsme est essentiellement et profondément amère. Toison d'or du néant. L'objet de valeur, dans les termes de Greimas, l'objet de convoitise, l'objet de l'ultime épreuve héroïque récompensée par le trophée glorifiant se révèle par la grimace de l'existence, la grimace du tiers actant, associé au néant. Ce syntagme a une structure particulière.

Métaphore du génitif ? Non, plutôt une structure déterminative qui fait valoir le néant par rapport à la toison d'or. Apparentée à une structure oxymorique sans l'être vraiment. Ultime récompense et néant sont réunis dans un syntagme où le sens du néant domine et dévalorise la toison d'or. La toison, le sens de la vie s'avère transgressé par le sémantisme du vide, de l'abîme plus fort que la négation dans son sens matériel et concret. La deuxième personne, le « tu » du poème, auquel s'adresse l'énonciateur, est envoyée chercher la toison d'or dans les confins de l'existence, dans la bordure de l'existence, la fin, le bord obscur. Où sont allés les autres avant lui. Les autres, ce sont Gilgamesh, Hector et Roland :

Idź bo tylko tak bedziesz przyjęty do grona zimnych czaszek
Do grona twoich przodków : Gilgamesza, Hektora, Rolanda
Obrońcow królestwa bez kresu i miasta popiołów.

3. Les traductions

Dans ma traduction :

Va car seulement ainsi tu seras accepté au sein des crânes froids
Au sein de tes ancêtres : Gilgamesh, Hector, Roland
Défenseurs du royaume sans fin et de la ville de cendre.

Les autres, les grands perdants fidèles à la cause morale sans espoir et contre tout, surtout contre « la raison » et la logique commune sont récompensés de la même façon par l'indifférent destin.

Car la toison d'or, ultime récompense qui attend le héros à la fin de l'existence, à la fin de l'épreuve glorifiante, s'avère pour eux le néant. La négation, toujours plus forte sur le plan sémantique et syntagmatique, prédomine aussi sur le plan existentiel. La toison d'or ne peut faire valoir ni sa richesse ni son caractère précieux, étant associée, dans un syntagme avec le génitif, au néant. La toison d'or devient le néant lui-même. Le néant annule la valeur de l'or, le vaste symbolisme positif glorieux.

Il est évident que cet incipit du poème est important, essentiel dans l'analyse aussi bien que fragile et sensible dans le processus traductif.

La grammaire conceptuelle retiendra la forme oxymorique du néant dans le contexte de la récompense morale, le caractère autonome du sujet qui survit pour témoigner et qui défend les valeurs seules valables mais condamnées et sans espoir.

Les chemins sont divers dans l'univers traductologique. En voici trois.

Traduction de Jacques Burko (Burko 2000, 155-156) :

Va où les autres sont allés - jusqu'à la sombre limite
Chercher la toison d'or du néant ta récompense dernière

Redresse-toi et va parmi ceux à genoux
Parmi ceux qui se détournent parmi les effondrés
(…)
tu n'as pas été préservé pour vivre
tu as très peu de temps il faut témoigner
(…)
Sois fidèle Va

Traduction de Alfred Sproede (Sproede 1990, 37-38) :

Va-t'en où allèrent les autres vers l'issue obscure
Chercher la toison d'or du néant ta dernière récompense

Va redressé parmi ceux qui sont à genoux
Qui tournent le dos ou sont réduits en poussière
(…)
Tu as été épargné mais non pour que tu vives
Tu as peu de temps il faut témoigner
(…)
Sois fidèle Va

Traduction de George Lisowski (Lisowski 2003, 33-34)*:*

Va où sont allés les autres jusqu'à la limite noire
Chercher la toison d'or du néant ta récompense suprême

Marche droit parmi ceux qui se traînent à genoux

Ceux qui te tournent le dos et ceux qui mordent la poussière

Tu n'as pas survécu pour tout simplement vivre
Le temps presse il faut porter le témoignage

Le titre de ce poème représente un message éthique et philosophique, message de fidélité aux valeurs humaines universelles telles que probité, honnêteté, position débout, témoignage de la vérité. Ce titre ne peut pas être traduit par *envoi* qui bascule aujourd'hui son sens dans la sémantique de poste, d'envoi administratif, connotant l'obéissance aux règlements et non la pensée morale. La figure de la toison d'or du néant est une figure clé, figure emblématique dans ce poème et dans l'amère philosophie de Herbert où la fidélité et l'honnêteté sont mal récompensées. Le poème est pessimiste, la foi en la fidélité est teintée d'un très fort doute :

Va là où sont allés les autres vers les confins obscurs
chercher la toison d'or du néant ton ultime récompense.

Dans cette première phrase, le mot polonais *kres* qui signifie limites est noblement vieillot et l'expression ne peut pas être traduite par *issue obscure* car il n'y a pas d'issue mais la fin des possibilités. La *limite sombre* n'a pas beaucoup de sens en français. *Obscur* dans ma traduction connote l'indéfini, un peu glauque, pas net, d'où vient son sens légèrement péjoratif, car il ne s'agit pas uniquement de manque de lumière mais plutôt d'une ambiance d'incertitude liée à la récompense et au sacrifice.

Les deux premiers vers introduisent le message et présentent une structure sémantique magistralement conçue.

Les confins sont obscurs et la toison d'or est une récompense ultime. La notion de limites, du possible, de l'incertitude et de la négation oxymorique de la récompense ressortent comme des jalons, des bornes qui indiquent le chemin du message.

La forme contenue dans l'expression de *survivre pour témoigner* est importante pour le fonctionnement de l'ensemble.

Epargner et *préserver* supposent quelqu'un, un sujet extérieur, un tiers actant qui procède à l'action qui préserve et qui épargne alors que dans l'original polonais il s'agit de *survivre* grâce à soi-même, grâce à sa propre posture morale. Ces mots caractérisent donc un sujet autonome et non pas quelqu'un sauvé par quelqu'un, un tiers actant quelconque; ceci est un exemple de la défiguration complète et flagrante du caractère sémiotique du sujet. La traduction a produit une fausse saillance, un faux-sens, une fausse forme. Le héros traducteur s'est égaré dans la forêt ténébreuse des fausses connotations. Le sens de l'autonomie du sujet qui survit grâce à lui-même est tout de même, semble-t-il, important pour le fonctionnement de la forme du message contenu dans ce poème. Il est déplorable et décevant que les traducteurs ne fassent pas attention à la forme du sens dans la transmission.

4. L'objet de valeur, point de fuite du poème

Emprunté au concept de la perspective dans l'architecture et de ses réalisations pratiques, le phénomène du point de fuite peut nous être utile dans la compréhension de la structure du texte poétique.

> Le mot perspective dérivé du latin *perspicere,* voir au travers (…) définit un procédé pictural qui donne la possibilité de représenter le monde tel qu'il se donne à voir à l'œil humain, en créant l'illusion de la profondeur sur une surface plane. Il permet de (…) créer avec une précision scientifique une illusion tridimensionnelle définie par la position théorique du spectateur dans l'espace réel.
> (https://fr.wikipedia.org/wiki/Perspective(représentation)).

Le point de fuite reçoit les lignes imaginées et imaginaires qui venant de différents points de l'œuvre se rejoignent en un point final.

Dans le cadre de la représentation de la réalité en perspective conique, un point de fuite (…) est un point imaginaire destiné à aider le dessinateur à construire son œuvre en perspective.

La dénomination *point de fuite* est celle utilisée en dessin. Les géomètres, dans le cadre de la conception projective de l'espace dégagée à partir des propriétés des représentations en perspective coniques, les appellent points à l'infini.

A chaque direction de l'espace est associé un point de fuite.

Il existe un point de fuite très particulier qui est celui situé dans la direction du regard. On l'appelle parfois *point de fuite principal* ou encore *centre de la perspective.*

Toutes les lignes traçant le cheminement artistique, poétique, pictural devraient, dans une démarche réfléchie, conscientisée et conceptualisée converger vers le point de fuite qui s'avère comme une ogive un élément clé, clé de voute qui tient la structure. Dans le domaine

de la construction de l'œuvre cela peut se matérialiser dans une conclusion faite de forme/sens, où dans le domaine de la traduction dans une version qui n'étant pas parfaite serait néanmoins optimale.

Ces matérialisations seront donc des objets de valeur recherchés par un sujet interprétant ou traduisant l'œuvre.

Et tandis que l'imperfection selon Fontanille serait un défaut de sens, il semble que selon Greimas ce soit un état naturel et normal et que la perfection, tout comme le point de fuite, soit une chimère qui se profile à l'horizon, inatteignable et pourtant nécessaire point de convergence. Inatteignable et pourtant nécessaire car rendant la perfectibilité possible.

La perfectibilité serait un état de tension permanente qui permet la construction et la création empêchant la stagnation et donc la mort. L'objet de valeur et surtout la quête de l'objet de valeur serait le garant de la tension permettant le développement d'un projet, l'établissement d'une forme, d'un objet esthétique. La perfectibilité se traduirait en ce mouvement perpétuel vers la traduction parfaite qui n'existe pas mais qui se profile sur la ligne de l'horizon d'attente servant de châssis, d'ossature d'un organisme, de structure.

Ces réflexions menées autour de la structure, leur conceptualisation, leur ontologie, pour aujourd'hui et dans l'avenir, sont bien dans le mouvement de la quête de cohérence, dans la quête de sens.

Références bibliographiques

BOLLACK, Jean (2000), *Sens contre sens ; comment lit-on ?* Entretiens avec Patrick Llored, *Editions la passe du vent*.

BONNEFOY, Yves (2008), « Traduction au sens large », *Littérature*, 150, Paris, Armand Colin.

BURKO, Jacques (2000) *in* Dedecius, Karl (éd.) *Panorama de la littérature polonaise du XXème siècle*, Poésie 1, Paris, Noir sur Blanc.

COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage*, Paris, PUV.

FONTANILLE, Jacques (2015), *Formes de Vie*, Liège, PULg.

GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens*, Paris, Seuil.

— (1973), « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur », *Langages,* 31, pp. 13-35.

HERBERT, Zbignew (2012), *Œuvres poétiques complètes II,* édition bilingue, trad. du polonais par Brigitte Gautier, Paris, Le bruit du temps.

LARBAUD, Valéry (1944), *Sous l'invocation de Saint-Jérôme*, Paris, Gallimard, 1973.

LISOWSKI, George (2003), *Vingt-quatre poètes polonais*, Neuilly-lès-Dijon, Murmure.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1996), *Sens et non-sens,* Paris, Gallimard.

RICŒUR, Paul (2004), *Sur la traduction*, Paris, Bayard.

SPROEDE, Alfred (1990), *Monsieur Cogito et autres poèmes*, traduction du polonais et postface de Alfred Sproede, Paris, Fayard, « Poésie ».

STEINER, George (1998), *Après Babel*, Paris, Albin Michel.

2. Gestualités

Formes et structures dans le bégaiement

Anne CROLL
Université de Nantes

La notion de structure est-elle encore pertinente pour les sciences du langage et notamment la sémiotique ? Telle était la question posée lors du Congrès de Paris organisé sous le patronage de l'Unesco, *Greimas aujourd'hui, l'avenir de la structure* (2017). Nous répondons à cette question en associant deux concepts pour nous fondamentaux, « structure » et « forme ». Tout d'abord, questionnons la structure : celle qui a connu ses heures de gloire dans les années 1960-1980 en particulier sous la houlette de Greimas (1986) et aussi dans une bonne partie des SHS, a-t-elle encore des usages pour la linguistique d'aujourd'hui ? Sans répondre à cette vaste question, qui concerne toute la discipline, nous nous demandons pour quels enjeux cet usage est possible dans notre domaine qu'est la sémiotique clinique, et dans ce domaine, qu'est-ce que cet objet sur lequel nous travaillons, le bégaiement, et sur cet objet, de quelle utilité est la notion de structure et dans quelles perspectives nous pouvons l'utiliser.

C'est en un sens dynamique que nous entendons utiliser cette notion, pour en aborder deux aspects antagonistes, la structuration et la déstructuration. Notre objet, le bégaiement, connaît ces deux mouvements.

1.1. La déstructuration

La parole du locuteur bègue contient des *disfluences* qui « attaquent » les structures linguistiques mises en place par ce dernier. En effet, celui-ci utilise des structures pour construire son propos de façon linéaire, des mots et des phrases et autres formats habituels du discours ; mais interviennent au cours de l'émission de la parole des bégayages (des répétitions, des blocages, des pauses longues, des changements inhabituels de rythme) qui conduisent à une relative *déstructuration* du discours. Cela menace parfois son intelligibilité mais le plus ouvrent son organisation ; cela s'entend en plusieurs sens :

i) les énoncés sont *saturés* par des bribes de mots et de phrases inachevées, des formes sonores dépourvues de sens, des « scories » de l'oral en nombre important ; ces « ratés » de l'élocution jadis pointés du doigt par certains auteurs (Kerbrat-Orecchioni 1990, 28-37) comme spécifiques de l'oral, apparaissent comme des réalités à la fois linguistiques - par nature, car elles utilisent le matériau linguistique - et légitimement analysables car tout simplement elles sont là ; mais leur statut d'objet est peu évident car ce sont des non-constituants, des éléments qui ne sont pas en relation de dépendance les uns avec les autres, des réalités non fonctionnelles, du moins en apparence ; ces unités sont considérées parfois comme des « résidus » de la production de parole. Toutefois nous pensons qu'il est crucial de mieux comprendre comment l'auditeur reçoit et interprète ces éléments. Nous ne retenons pas les termes de ratés, de scories, de résidus, pour nommer ces réalités linguistiques, car ce sont des éléments pour nous fondamentaux et nous souhaitons les étudier et en montrer l'importance ;
ii) on trouve aussi des *segmentations* inhabituelles et non fonctionnelles des unités lexicales (« j'ai un pro- pro- blème ») et des dislocations de phrases qui sont interrompues ou connaissent des ruptures et des changements de construction en cours de route ;
iii) le discours comme structure globale est aussi impacté dans sa continuité, sa cohérence, ses buts.

1.2. La restructuration

Face à cette déstructuration observée sur plusieurs plans, certains locuteurs s'efforcent en retour, et après le moment de disfluence, de revenir au fil normal du discours ; on les voit remobiliser les structures les plus habituelles auxquelles ils étaient attachés au moment précédant le bégayage ; certains s'efforcent de redire, et de restaurer le fil du discours pour « réparer » le dommage causé.

Ainsi la *restructuration* est un retour à l'étayage structurant des mots, de la phrase et du discours, tandis que la *déstructuration* fait le contraire. Ces processus se font en réaction aux disfluences qui font irruption dans le discours, le stoppent, le modifient, l'altèrent.

1.3. Normativité

Cette conception dynamique de la structure comme résultat de processus antagonistes de structuration et de déstructuration, suppose une norme selon laquelle un bon énoncé serait un énoncé structuré. Les disfluences sont alors tout naturellement perçues comme des dommages et le locuteur est censé en être gêné puisqu'il aspire, au contraire, on peut le croire, à un discours fluide sur la forme et sur le fond, c'est du moins son idéal. Nous ne devons pas être dupes de cette conception normative. C'est peut-être celle de certains locuteurs bègues mais d'autres locuteurs pourraient s'en éloigner. En orthophonie, on parle de « fluence » comme d'une aptitude adéquate, tandis que les disfluences sont des signes d'un dysfonctionnement. Le terme lui-même peut être marqué par la présence du « y » dans le préfixe : ainsi peut-on écrire « dysfluences », c'est l'orthographe qui est retenue quand on considère le bégaiement comme pathologique (voir les précisions de Monfrais-Pfauwadel 2014) et les bégayages comme des symptômes d'une anomalie neurologique. Le DSM IV (avant dernière version de la classification américaine) considérait le bégaiement comme un trouble de la fluence doublé d'un problème de communication. Dans le cadre de notre sémiotique clinique, nous écrivons « disfluence » car notre propos n'est pas destiné à décrire un cas pathologique, au contraire nous pensons que du locuteur ordinaire à celui qui est bègue, il y a un continuum. De plus, nous ne retenons pas pour notre usage la perception idéalisée de la « bonne parole ». Mais cependant, nous tenons compte du locuteur qui, lui, perçoit ses accidents comme des « fautes ».

1.4. Une structure schématique

Une fois définie notre conception de la structure, quel est notre propos ? Nous voulons utiliser les deux concepts de forme et de structure. D'abord, nous voulons identifier objectivement la structure schématique « accident - réparation » qui est bien connue en sémiotique (sous une autre formulation) et que nous utilisons dans un contexte nouveau de sémiotique clinique.

La sémiotique elle aussi, en narratologie, est normative et tend à opposer le bon et le moins bon : l'idée d'un état stable initial - et bénéfique - suivi de perturbations - la chute -, est un *a priori* de la construction narrative : le retour à cet état initial - le paradis - ou l'accès à un état harmonieux et plein, après un programme de transformations, sont des constantes du récit étudiées par Greimas (1970, 1983). On voit qu'il y a une norme dans ce schématisme sémiotique propre à imposer la préférence pour l'état plein et le rejet de l'état de séparation d'avec le plein. C'est dans la structure de dépendance sujet / objet, qui est un fondamental de la sémiotique, qu'il est possible de voir de près cette logique sémiotique, cette appétence pour la jonction (avec l'objet bénéfique) et le refus de l'état de disjonction avec l'objet, car c'est un

état dysphorique. Il semble qu'on ne puisse se passer d'une conception polarisée dans ce cadre sémiotique.

Il sera important d'étudier dans un autre travail (en réception) si la structure « accident - réparation » dans sa forme polarisée est bien présente dans l'esprit des locuteurs. Le bégaiement devra être étudié sur le plan de l'imaginaire qu'il crée chez les locuteurs. Mais pour l'instant nous nous demandons si cette structure polarisée est présente dans les énoncés produits et si elle constitue des faits de structuration, l'accident devant précéder la réparation, sur l'axe linéaire du discours. Cette séquentialisation du discours structurée par ce schéma « accident / réparation » est encore à établir.

1.5. Ce qu'il faut montrer

On va montrer cependant plus loin dans le détail de l'analyse du corpus, l'existence de ces processus déstructurants et restructurants, afin d'établir que les disfluences impactent les énoncés (les mots et les phrases, voire le discours). Mais ensuite, allant au-delà des récurrences visibles des bégayages, et de leurs effets déstructurants, nous souhaitons finalement introduire l'idée de forme et la relier à celle de singularité. Il s'agit de montrer que la singularité de chaque bégaiement, souvent évoquée par les spécialistes qui insistent sur la variété des types de bégaiement, n'est pas pour nous un voeu pieux, ni une appréciation que l'on pose sur les sujets locuteurs, ni surtout une précaution oratoire qui n'aboutit à aucun résultat ; il s'agit au contraire d'en faire un objectif dans l'analyse des données et de lui associer une méthode.

C'est dans cette optique que nous attirons, dans un second temps de cet article, l'attention sur le concept de « forme » : pour cela nous avons notre objet de recherche, des locuteurs observés par nos soins en entretiens et au travers de leurs conversations avec leur orthophoniste. Leurs productions recueillies lors d'une enquête menée entre 2003 et 2010, constituent un corpus de plusieurs dizaines de vidéos, ou enregistrements audio. Les locuteurs développent dans leur discours, chacun, des formes spécifiques. Formes sonores, formes du discours, elles sont une entrée possible pour rendre compte de la singularité de la parole de chaque locuteur.

Cette conception de la parole comme manifestant un style, une forme, spécifique à chaque locuteur, et à chaque locuteur bègue, est particulièrement séduisante pour tenter d'opposer, aux structures qui se répètent, les formes qui le singularisent. Ainsi, pour compléter la notion de structure, nous croyons nécessaire de ne pas oublier celle, complémentaire en sémiotique, de « forme » et nous indiquerons quel sens nous donnons à ce concept de sémiotique générale et par quelle méthode nous croyons pouvoir donner une visibilité à la singularité. Sous quelles conditions cette forme est-elle observable ? Notre propos affirme que la « structure » est plutôt du côté des récurrences et de la généralité, tandis que la « forme » permet d'approcher la singularité.

Les deux points suivants seront abordés :

1) les *accidents* de la structure linguistique : les disfluences dans la parole en acte et leurs impacts structuraux : les déstructurations ;
2) des *formes* et des *sujets* : la signature sonore de G sous le signe de la réitération de segments tensifs, et le flou de la référence ; et la structure périodique chez R - tensive et détensive - avec une acmé entre les deux, accompagnée de la manifestation d'une exigence d'exactitude qui le conduit à un certain usage des Marqueurs de D (B) : marqueurs de discours bègue.

2. Les *accidents* de la structure linguistique : les disfluences dans la parole et leurs impacts structuraux, les déstructurations

2.1. La structure, la (re)structuration, les déstructurations

La sémiotique clinique que nous pratiquons est une étude descriptive et explicative des processus de sens et de langage, utilisés par des locuteurs affectés de troubles de langage, l'étude de la production devant appeler à sa suite l'étude de la réception. La structure n'est pas, selon nous, la description d'un mode d'être de l'objet (de science), dont le caractère concret et substantiel, reposerait sur un système clos sous-jacent, qui serait comme son ossature, observable par des moyens adéquats. Il ne s'agit pas non plus de formes *a priori* de la connaissance, au sens kantien, des structures définies sur le terrain de l'épistémologie (ces deux sens que Greimas rejette sont donnés dans son *Dictionnaire*, 1979). Pour nous la structure est dynamique : elle englobe les processus de (re)structuration et dé-structuration » dont le locuteur est auteur. Ce sont des actions, des mouvements observables.

En quoi consistent ces processus ? Le locuteur bègue, en interaction conversationnelle ou pas, accomplit des actes de *structuration* dès le commencement de l'acte de parole et même bien avant dans le moment de l'anticipation et de la planification linguistique ; et, au-delà de cet acte, confronté aux disfluences qui surviennent, le locuteur structure encore et de façon plus active son propos. C'est en réponse au processus antagoniste qui menace son discours, et qui conduit à la déstructuration des unités linguistiques, que le locuteur fait son travail de discours. Les accidents de la parole ont un impact déstructurant sur le discours, c'est notre hypothèse première. Et notre hypothèse seconde est que les locuteurs contribuent à réparer leur discours par toutes sortes de moyens.

Le discours ne se construit pas hors de tout contexte, dans une niche où il serait mis à part, ou dans un pur acte de langage et de cognition, comme en laboratoire. Le discours en réalité compose avec ce qui arrive au locuteur et dans son environnement ; c'est face à ces accidents qui le menacent, que le locuteur bègue agit. Le sujet est confronté aux accidents dans l'émission de la parole, dont il n'est pas l'acteur, mais les accidents sont gérés par le locuteur bègue, ce qui laisse des traces dans ses énoncés. On peut chercher dans la surface linguistique, ces traces de gestion, et en même temps, les impacts laissés quasi directement, par ces accidents, sur la manifestation sonore et la structure du message linguistique. C'est un discours qui n'est pas indemne, qui réagit à des accidents. Cela a rarement été exploré. Nous pensons que cette étude peut conduire à mieux comprendre de façon générale, au-delà du cas clinique du bégaiement, le discours pris dans son environnement et soumis à des accidents externes ou internes (comme un trop plein d'émotions, ou un événement). Si les disfluences sont des traces laissées en surface dans le discours de la difficulté d'émission, s'ils constituent éventuellement une sémiologie pour des cliniciens, un linguiste peut constater aussi que des déstructurations du lexique et de la syntaxe sont corrélatives aux troubles de l'élocution.

La question « à quel niveau d'analyse spécifique se produisent les accidents », reçoit une réponse mixte : « les impacts concrets des accidents sur le message se manifestent aussi bien au niveau sonore qu'au niveau des unités de construction du sens, morphème, lexique, phrase et discours ».

2.2. Gérer les accidents : les deux cas de R et G

Reconstruire, restructurer, les efforts du locuteur pour composer avec les accidents, le conduisent à un travail sur les structures linguistiques. C'est notre seconde hypothèse. Dire et redire, reformuler, ajuster, telles sont les nécessités que connaît le locuteur bègue qui veut recomposer son discours qui lui échappe, afin de tenter de réaliser, quand bien même il est interrompu, son idéal de parole fluide. On trouve un exemple de ce phénomène dans les répétitions, souvent mentionnées comme symptômes, qui sont à la fois des stéréotypies involontaires, et des activités de discours par lesquelles le locuteur bègue reformule son propos. Ainsi R, notre premier locuteur, s'appuie-t-il : (i) sur les structures à disposition, les ressources du discours, le déjà-là linguistique, par exemple une structure narrative ou argumentative ou explicative (Adam 2011) ou encore (ii) sur les mots du discours, les fameuses béquilles dont parlent les orthophonistes, pour gérer au mieux ses pertes de contrôle et aller jusqu'au bout de son message. On va voir que G, le second locuteur pris en exemple, utilise plutôt les structures de l'échange pour maintenir un cap cohérent ; il répond aux questions et maintient la coopération minimale, mais ne cherche pas à restructurer, plutôt à se justifier et éviter les prolongations de la conversation.

Ce que l'on peut dire de façon clinique (c'est dire au stade de l'observation des signes) est que, quel qu'il soit, et quelle que soit sa problématique, le locuteur bègue est perturbé par ses accidents. Le sujet bègue est en un sens sémiotique, un sujet d'état virtualité par la perte de sa maîtrise linguistique, un sujet affecté par le fait qu'il pense perdre la face, c'est un sujet émotionnel ; il manifeste toujours une sémiologie complexe au travers des signes corporels qui viennent parler en plus de ses propres mots. Les accidents, les événements en rupture du fil de la parole, sont perçus comme des anomalies qui le trahissent et c'est cela dont il souffre. Les accidents sont, à ce titre, conscients et refusés, et de ce fait ont un effet majoré sur le discours et sa planification en cours. Cet effet, c'est ce que j'appelle leur *impact* sur la structure des énoncés (car c'est elle qui prend le choc). Ce n'est pas une déstructuration passive que subit le locuteur mais ce qui se passe dans son discours est un résultat du contact entre deux réalités incompatibles, le discours en train de se dire et les événements interruptifs qui gênent la parole. Le locuteur et la parole sont le lieu de cette tension. C'est pourquoi nous retenons le modèle de la sémiotique « tensive » (Fontanille et Zilberberg 1998) qui permet de comprendre que c'est à la fois le discours qui est affecté et son auteur.

2.3. L'ensemble des accidents constitutifs du bégaiement

Ainsi la structure, et son corollaire actif, la (re)structuration, ou négatif, la déstructuration, sont des concepts pertinents dans notre étude du discours bègue : ce sont des « mouvements » qui parcourent le discours et la parole, sachant que le second nommé, la parole, a un impact sur le premier nommé, le discours. Ces mouvements de langage ont pour déclencheur la survenue d'un événement perturbateur interne ou externe.

Lors de l'événement dit « accident de parole », différentes formes de cassures et de transformations sont produites sur l'énoncé en cours :

i) c'est, d'une part, l'arrivée dans le discours de « scories », les disfluences visibles et audibles, saillantes, à la surface de l'énoncé, dues à la perturbation de la parole, qu'elles soient anticipées en amont, lors de la planification - et on les voit comme préfaces -, ou qu'elles surviennent au moment de l'émission de la parole sans avoir été prévues ;
ii) d'autre part, ces événements qui surgissent dans la parole en acte sont interruptifs : en eux-mêmes car ils troublent le flux ordonné du discours, et viennent se loger çà et là dans les interstices des énoncés, ou au travers de leur vécu par les sujets bègues, qui s'y opposent et tentent de les contrôler, ce qui renforce leur caractère antagoniste ; ils se

manifestent dans le message par une attaque spécifique des structures ordinaires : des phrases disloquées, des mots interrompus, et segmentés, des amorces sans suite, des unités de discours inachevées ; tout un renoncement à dire qui est parallèle à ce phénomène d'interruption ;

iii) puis apparaissent aussi des perturbations physiques motrices et émotionnelles chez le sujet avec des tensions et des symptômes ;

iv) enfin l'état émotionnel du sujet et son discours ont des effets sur sa relation d'interaction avec l'interlocuteur,

v) et sur la réception et l'interprétation de son message par celui-ci.

D'une certaine façon, cette présence des disfluences dans le discours ne doit pas cacher tous les effets produits que nous venons de citer (i à v) et qui participent du bégaiement comme syndrome. Ce trouble a de multiples facettes parmi lesquelles d'être, pour le locuteur, une expérience de vivre un événement, lui-même interne / externe, au cours de l'acte de parole, événement perturbateur qui consiste en des anomalies de la parole qui lui échappent. Le locuteur vit cela comme un mouvement qui lui est antagoniste et qui porte sur son discours et contribue à le rendre atypique. Tout locuteur confronté à des faits perturbateurs peut se retrouver avec ce phénomène d' « atypie langagière » sans pour autant que celle-ci soit identifiée dans un modèle taxonomique des pathologies du langage.

Le terme d'*atypie* (Bogliotti 2016) (Devevey et Kunz 2013), préféré à *pathologie* renvoie à la double question : est-ce que ce sont des variations du langage ordinaire, liées à un contexte, ou des atteintes fortes et spécifiques de la parole et du discours liées logiquement au trouble du bégaiement, qui consiste dans une anomalie ? Le terme de bégaiement utilisé de façon banale ne correspond pas seulement aux disfluences de surface mais à tous les impacts que celles-ci peuvent avoir sur le sujet ; impacts sur la vie du sujet, au cours d'une période durable, impacts sur la structure de la personnalité, qui se forge au cours de la chronicisation du trouble. On se demande aussi si le bégaiement n'est pas un trouble plus large du sujet, qui n'est pas seulement d'essence orale, mais qui agit profondément sur les pensées, le discours, comme sur les phrases, les mots, et la prosodie. Toutes ces questions sont à explorer. On devrait explorer le discours écrit.

2.4. Les disfluences et les atypies

2.4.1. Le vocabulaire

Le terme *disfluences* que nous employons jusqu'à maintenant et qui est déjà utilisé en orthophonie, ne désigne que les manifestations liées à l'expression orale de difficultés dans l'acte de parole. Des faits sonores et des faits de prosodie pour l'essentiel ainsi que les corollaires en matière gestuelle. Le reste, les déstructurations, les marqueurs de discours, la gestion du problème bègue est un fait autre, que nous nommons : le discours bègue. Comme Monfrais-Pfauwadel (2014) nous ne donnons pas de « y » à ces disfluences car nous les traitons comme ordinaires et non comme des symptômes dans une logique d'étude de la pathologie. Nous n'y voyons pas de spécificité unique du locuteur bègue. Nous limitons ce terme aux manifestations externes et saillantes perceptivement qui utilisent le matériau sonore de la langue, et produisent des unités ou des faits prosodique, atypiques. Ces unités sont empiriques, objectivables et délimitables.

Le concept d'*atypie* est un concept général qui permet de retenir et de donner un statut d'observable à ce qui est un écart, un format inhabituel, une variation, sans pour autant être considéré comme un signe avéré et exclusif de pathologie. Les atypies et les disfluences sont une caractéristique du discours bègue. Il se trouve que l'oral qui a été considéré à une autre

époque comme une énonciation pleine de scories et de divers ratés (Kerbrat-Orecchioni 1990), a fini grâce aux études du laboratoire d'Aix-en-Provence et de C-B Benveniste, par avoir un statut égal aux productions écrites, et qu'il est maintenant étudié par tous les linguistes en incluant ses particularités inclues dans les transcriptions. L'oral ordinaire est comporte déjà beaucoup de disfluences, surtout quand il est spontané. L'écart entre une énonciation ordinaire et celle d'un locuteur bègue, n'est peut-être que quantitatif, selon Xuereb et Pallaud (2007). On peut même dire qu'il y a un continuum entre ces deux pôles, entre l'énonciation très disfluente et celle qui ne l'est pas du tout. Que pouvons-nous dire sur ce sujet dans notre corpus ?

2.4.2. Une classe d'éléments et de faits ?

Les atypies, considérées en bloc, que ce soient des éléments sonores inhabituels ou des traces du travail de gestion du bégaiement fait par les locuteurs, sont un ensemble de faits ou d'unités : des segmentations, des ruptures, des déstructurations d'unités classiques, des faits prosodiques, tout cela correspond tantôt à des constituants, des unités présentes en sus (au-delà des unités nécessaires au sens et à la syntaxe), tantôt des types de faits, notamment des répétitions, des cassures, des altérations des productions classiques, qui sont senties comme des dysfonctionnements. Ainsi dans le corpus présenté plus bas, on observe des répétitions de sons interjectifs (« e e ofh ») et de syllabes de mots détachées de leur support lexical (« dé-dé- »), des amorces syntaxiques suivies de renoncements (« puis- se que vu que j'ai ce problème-là »), des unités tronquées, des formes non terminées (« déjà ça c'est j'me suis, j'ai tout…»), des formes élidées, des ruptures de construction et des phénomènes de restructurations syntaxiques, des blocages de l'émission sur un son avec allongement non significatif (« envisa- sa- sa:::gé ») de ce son ou arrêt de l'émission et silence tout autant non significatif, des pauses fréquentes et longues accompagnées de faits somatiques (rires gênés, soupirs, grimaces, mimiques faciales, perte du contact oculaire, regard décentré, haussements d'épaules), des éléments de prosodie comme un rythme atypique qui vient en contraste avec l'équilibre en cours (accélérations soudaines) ou une accentuation sonore de sons (« aujourd'HUI ») ou encore une baisse du volume (chuchotement) de la voix.

Peut-on pour autant dire que ces éléments et faits constituent un paradigme cohérent, une classe ? Si pour un orthophoniste ces faits sont tous des signes et symptômes d'un bégaiement du locuteur, pour un observateur du langage, ce qui frappe est le statut hétérogène de ces réalités, entre unités et faits, ainsi que les représentations négatives qu'en ont leurs auteurs : ces éléments souvent associés à / et ressentis comme une perte de « fluidité » sont, de fait, visibles et audibles, et leur perception au cours du flux de la parole, par le destinataire se fait aux dépens du locuteur, qui ne les fait pas de façon volontaire, et qui voudrait au contraire les éviter. Leur apparition crée une saillance perceptive que ce soit pour un destinataire ou un interlocuteur ou pour leur auteur. Ces réalités apparaissent aussi chez un locuteur ordinaire, de façon en général plus sporadique et limitée. Leur caractère inhabituel est donc surtout lié à leur cumul dans une durée courte, et à une capacité de singulariser le locuteur en lui donnant un style unique ; ainsi pour ce qui concerne R ou G, chacun a un style sonore, une signature particulière, issue de leur type de bégaiement et de leur façon de composer avec lui. Finalement, c'est leur caractère récurrent et systématique qui fait des atypies bègues qu'elles soient traitées de façon particulière, car elles encombrent le discours et le rendent difficile, mais ce qui les rend visibles/audibles pour tout un chacun, c'est aussi leur différence simple d'un locuteur à l'autre, leur capacité à singulariser une « façon de parler ».

Ces éléments sont en outre perçus par les locuteurs comme des obstacles à surmonter, leur caractère récurrent en fait un problème à résoudre. Ils vont occasionner des remises en route, de nouveaux départs, des changements de structures, des reformulations (Gulich et Kotschi

1987 considèrent que tout problème de discours engendre des reformulations), qui peuvent manifester des stratégies de discours bien particulières (Steuckardt 2009). Ils constituent alors finalement un ensemble de faits communs tout en étant plus ou moins différents pour chacun.

2.4.3. Les deux locuteurs R et G : présentation des personnes et contexte de leurs enregistrements

R et G sont deux locuteurs que nous avons enregistrés dans différents contextes : des entretiens de bilan avec l'orthophoniste, enregistrés par celle-ci en vidéo, et mis à notre disposition ; des conversations entre pairs dans un groupe de parole, enregistrés par l'une des personnes bègues ; et des entretiens d'investigation que nous avons menés pour enrichir nos connaissances sur la pathologie et sur les locuteurs. Le corpus retenu ici est deux vidéos de bilan de quelques minutes effectuées par une orthophoniste de Nantes dans le cadre de la prise en charge de G et R, qui sont deux locuteurs adultes bègues, et un entretien d'investigation entre R et moi-même (durée 1 h 30).

2.4.4. Les transcriptions

Les deux transcriptions des vidéos de bilan effectuées par nous utilisent des conventions qui sont celles d'ICOR 2013 aménagées pour le cas des locuteurs bègues et aussi de façon spécifique pour chacun d'entre eux, R et G, qui n'ont pas le même bégaiement et nous conduisent à utiliser différentes conventions. Les transcriptions ont pour but de faire figurer les atypies dans les observables au même titre que les unités linguistiques classiques, sons, mots et phrases.

Conventions de transcription générales :

Le modèle ICOR 2013 présente un niveau de base et un niveau intermédiaire. Nous choisissons un niveau spécialisé avec des adaptations personnelles.
Voici un rappel des codifications principales :
Participant non identifié : XXX
Evénement non attribuable à un participant : entre doubles parenthèses sans identifiant : ((bruit))
Action à valeur de tour attribuable à un participant : A ((applaudit))
Baisse du volume de la voix, chuchotement, murmure : ° °
Hausse du volume de la voix, saillance perceptuelle : usage des majuscules : *« il est d'ACCORD ».*
Pauses : courtes (.) (..) (…) ou longues (silence) ou indication de durée (0, 2).
Latching : enchaînement immédiat sur le plan prosodique entre deux tours : utilisation du signe =, marqué à la fin du tour interrompu et au début du tour interrompant, sans blanc : cela marque une absence de gap, une « interruption » de la parole en cours.

A finalement tu=
B =non j'y suis pas allé

Chevauchement : entre crochets avec au moins le crochet ouvrant ; alignement vertical des segments chevauchants-chevauchés en créant des espaces pour permettre l'alignement.

A il est parti ce [matin
B [mais non pas du tout // en fait

Voici nos adaptations pour la représentation des disfluences :

1. Insertion : si l'interlocuteur insère dans le tour principal un chevauchement constitué d'un « petit tour » (J. Cosnier 1987) du type interjection ou commentaire (Marqueur de Réception-Validation), et qu'il n'a pas l'intention de prendre la parole, mais seulement de manifester une réaction de type réceptive et que le tour se prolonge sans se lier à cette insertion, on a le choix entre :

i) soit insérer dans une parenthèse le commentaire

1 A il est fou (B : oui) je ne sais pas mais

ii) soit lui donner une ligne et un numéro de tour, mais en ce cas on marquera le lien d'un segment à l'autre du tour principal par un « & « (une esperluette) sans espace, à la fin et au début des deux segments de tour, pour marquer qu'ils sont liés, que le tour n'est pas terminé, et que l'interruption n'a pas impacté la continuité entre les deux tours :

1 A il est fou&
2 B oui
3A &je ne sais pas mais

2. Les blocages : le son sur lequel se fait le blocage est suivi du point d'exclamation : ! pour marquer le caractère émotionnel de l'émission des sons

A le co! respondant

Le blocage sur le [o] énoncé avec intensité peut s'accompagner d'une voix plus forte en volume, en ce cas on met le son en majuscules (« le cO! respondant »). Il y a une légère segmentation après ce son qui est marquée par le blanc qui suit le point d'exclamation. Avant d'énoncer la fin du mot, il y a donc un léger suspens. Le blocage peut consister dans une attaque forte ou une vibration sur la consonne en début de mot. Si l'attaque ou la vibration sont fortes sur la consonne initiale, on la double :

Le cco! respondant

Le blocage peut donner lieu à un allongement (« co::! respondant ») ou a une stase sans émission sonore (« le co!(..) respondant »).

3. Amorces et Répétitions de syllabes empruntées à un mot : on insère un tiret après le segment sonore tronqué, il n'y a pas d'espace avant la syllabe - ou autre - répétée mais un espace après :

Amorce : je retr- retrouve,
Amorce avec Répétition : le bru- bru- bruleur

Si l'amorce ne manifeste pas clairement être un segment du mot suivant, un segment emprunté et détaché à gauche, alors on le transcrit comme on l'entend sans s'appuyer sur le mot suivant pour restituer la forme sonore identifiée ; mais celle-ci peut nous laisser le choix parfois entre plusieurs possibilités d'interprétation et transcriptions possibles.

En présence de deux formes reconnaissables, l'une est émise en amorce et incomplète, et elle annonce la seconde ; celle-ci est la seconde moitié du mot cible ; on reconnaît par la transcription qu'une forme incomplète émise (bé—) est un fragment d'une unité complète,

annoncée, amorcée, qui sera émise aussitôt après sous forme du second segment venant compléter le premier (bé—gaiement, puis—que). Soit c'est uniquement la seconde moitié du mot cible qui est donnée venant ainsi compléter la première moitié, soit le segment initial amorcé est réitéré une ou plusieurs fois, et se raccroche à la seconde moitié du mot cible qui est enfin réunifié. Ces formes de bégaiement par répétition (« envi-sa-sa-sagé ») qui disloquent le mot ou par simple amorce à compléter, qui en soulignent plutôt la morphologie, et la segmentation en syllabes, sont distinctes : la première est un détachement à gauche d'une syllabe empruntée au mot cible lequel est énoncé finalement en totalité par rajout du segment second qui vient compléter le premier permettant ainsi à l'unité d'atteindre la complétude : mais même dans ce cas simple, il peut y avoir des interprétations à faire, et loin de pouvoir réaliser une transcription objective, le scripteur doit réfléchir sur les options qui s'offrent à lui. Ainsi nous avons le cas suivant :

« je pense que ça aurait été complètement différent puis- se que (..) puis—qu'en fait toute ma vie »

Le locuteur énonce : « Puis- » et juste après « se que » et enfin « puis—qu' » ; le « puis- » et le « -qu » réalisant lors de l'émission les deux syllabes de « puisque », ce qui souligne sa formation morphologique. On peut transcrire cette segmentation et cette séparation des deux syllabes, justifiées par la morphologie, et soulignées par la prosodie, avec la convention suivante : « puis—qu'en fait ».

Mais ce « puis—que » est énoncé avec ce qu'on entend comme [s] et [k], deux unités jointes, transcrites « se que », dont la première n'est pas identifiable clairement ; si le son [k] est une façon de réaliser le morphème « que », qui est alors orthographié « qu' » dans la transcription, c'est qu'il s'agit du morphème de subordination qui correspond à la construction morphologique de « puisque » ; en revanche, il n'en est pas de même pour le son [s]. Les deux sons [s] et [k] ne correspondent pas de façon certaine à des morphèmes clairs ; est-ce que cela pourrait être transcrit « ce » et « que » ? Comment identifier comme unités de sens ces deux sons ?

i) soit ils correspondent à « ce que », et on a un locuteur qui, pour énoncer « que », prend appui sur un « s » qui, grâce à l'existence du démonstratif « ce », s'identifie comme particule d'appui, et même particule pronominale qui peut renvoyer à un antécédent, comme cela existe avec « en ce que », « à ce que », « de ce que », ou « ce qu'il m'a dit », « ce que tu veux » ; en ce cas le « que » est identifiable comme la béquille morphologique de la subordination entendue comme soudée au « ce » comme dans « puisque », ou également « parce que », « en *ce que* », « pour ce que ». Le « ce » n'est pas un segment repris à « puisque ». Il est une forme nouvelle assez vague dans son emploi. On a « puis-ce-que ».
ii) soit, seconde solution, le segment rajouté en seconde énonciation, après « puis—que », est orthographié « se » ; c'est une forme orthographique normale pour dire le son [s] ; ainsi « se » est choisi par nous dans la transcription car il est un élément reconnu du « puisque » précédemment énoncé mais détaché et devenant une syllabe entière : pui-se-que ; le « se » n'est pas émis à l'ordinaire car il est habituel de dire « puis-que » en deux syllabes. Le locuteur restitue en réalité une 3ème syllabe, dans une énonciation bégayée et hachée, réalisant le possible segment central de « se » dans « pui-se-que ».

Dans cette énonciation bègue la conjonction « puisque » est décomposée en 3 syllabes énoncées comme séparées et détachées. On peut conclure que « se » n'est pas une variante de « ce », ils sont deux interprétations différentes, 1) soit « ce » est une béquille vide morphologiquement et sémantiquement, qui se modèle sur d'autres expressions avec « que », 2) soit « se » est un renvoi au son « s » précédemment énoncé dans la conjonction « puisque », ce qui fait passer, si on entend le son « se » en position médiane, le mot

« puisque » d'une émission en deux syllabes à une émission en 3 syllabes. En conclusion, « se » n'est pas une variante de la forme orthographique « ce », ni n'est à confondre avec le pronom réfléchi « se ». On voit que transcrire c'est interpréter.

4. Intonation montante : /

5. Intonation marquant une modalité exclamative ou interrogative : ↑

6. Segmentation appuyée dans le flux de parole **:** elle est une marque de cassure ressentie entre deux segments, chacun composé d'au minimum un mot : utilisation du double slach // entre les deux segments. Cette segmentation est manifestée par la prosodie. Elle suppose une nouvelle attaque au début du nouveau segment, un changement intonatif, une micro pause. Les segments sont émis de façon hachée, par à-coups, de façon successive et rapide.

Il est parti // enfin c'est pas // fini

7. Accélération du débit : aspect vocal particulier et saillant nommé et marqué entre deux parenthèses et utilisation des chevrons pour marquer les bornes du segment concerné : <((rapide)) ….>

A < ((rapide)) j'ai pas pu mais c'est pas > de ma faute

8. Interjections et petits sons

Le « e » en finale de mot ou entre deux émissions qui marque un appui sonore nécessaire ou une hésitation (parfois transcrit « euh ») est transcrit par nous quelle que soit sa position pareillement par « e », orthographiquement, sans préjuger de son sens.

2.4.5. Le locuteur R

Nous avons réalisé la transcription d'un entretien entre l'orthophoniste et Rémy (les noms des locuteurs ont été changés) et d'un extrait de transcription de l'entretien d'investigation que nous avons eu avec lui. Voici des extraits de ces transcriptions que nous avons effectuées avec les conventions utiles :

- *Entretien Orthophoniste / Rémy*

R : « nous sommes le le vingt-sept octobre (..) 2004 (..) e:: j'ai décidé de m'o- e:: de: j'ai décidé de m'occuper de mon bé::- ! bé::é:- ! GAIEMENT /(O : mm) (.) qui me (.) e:: qui m'accompagne depuis e: depuis pas mal d'années / (O : mm) (…) et (.) j'espère être sur la bonne voie (.)
O : UN PEU =
R : = un peu
O : l'expression complète c'est un peu mon neveu / (.) mais avec tout le respect que je vous dois (.) (rire de R et intonation amusée de O) je n'le dis pas / e »
[…]
O : « qu'est-ce que vous auriez fait / (.) comme ça hein / sans ce souci de bégaiement / (…) comme métier ↑
R : « et bah (…) e:: comment l'plus:: (.) c'qu'est le plus:: (.) enfin je pense que (..) vu que (.) vu qu'j'ai ce problème-là depuis l'âge de de sept huit ans peut-être e (.) je pense que que je n'ai même pas en- en- vi-vi:::ii- visa- sa:- sagé de faire (.) enfin j'ai tout e e (..) je ne me suis pas permis de de e de:: comment d de de faire des des e::: PROjets (O : mm) car e e car je je:: savais que e j'aurai eu ce problème-là (O : ouais) toute ma vie quoi / (O : oui) et donc e:: e:: tout' à je me suis e e (O : bb) j'me suis e: 'fin comment je me suis sous-é::- é::- é::- é- va::valué pour e pour plein de choses (O : d'accord) et et j'ai toujours préféré e enfin p'êt' e:: e e prendre ce qu'y avait l'plus simple ou ou de moins:: e (..) e de:: prendre ce qui m'exposait en fait le moins quoi (.)
O : « d'accord c'est c'est c'est très bien dit [c'est parfaitement
R : [je sais pas:::
O : si
[…]

O : « est-ce que vous diriez que votre vie e (.) aurait été différente sans le bégaiement ↑
R : oui (..) je pense que ça aurait été complètement différent puis- que (..) puis- qu'en fait toute ma vie e c'est en fait e comment j'ai conditionné en fait ma vie par rapport à (.) mes e mes mes (..) PROblèmes de BEGAIEMENT
O : ouais (.) par exemple ↑
R : et bah e comment mon déjà mon orientation e SCOlaire (O : mm hm) puis après après dans ma vie professionnelle (O : mm hm) et puis e toutes les situations de la vie (..) la vie de tous les jours quoi=
O : =qui passe par par ce prisme-là
R : c'est ça oui »
[…]
O : « Et là comme ça (.) un métier qui vous ferait très très plaisir / (.) tout fantasme étant étant possible ↑
R : (…) et bah (.) je pense que le métier de e les les métiers dans la mé- mé- MEdeci::ne m'auraient plu (..) mais bon bah là vu les études qu'il fallait suivre […] »

- *Entretien d'investigation biographique chercheur / Rémy*

R : « mais en fait moi quand j'étais gosse je me rendais pas compte de ça je pensais que je vivais dans une famille bon bah y avait pas de problèmes tu vois il fallait se plier forcément à j'veux dire c'que à fallait s'plier à c'que j'veux dire à c'que disait notre père j'veux dire évidemment pour parler tout ça mais j'pensais que j'pensais que j'vivais dans une famille comment dans une famille à peu près normale quoi (C : mm) mais c'est après que tu te rends compte que (C : ouais) quand t'as pas le droit de dire c'que tu veux t'exprimer donc t'as quand même été frustré de plein de choses (C : ouais) et puis que c'est pas l'éducation normale ».

2.4.6. Le locuteur G

- *Pour ce locuteur des conventions de transcription spécifiques sont utilisées :*

〈 〉 : entre chevrons, débit précipité, qui menace l'intelligibilité ; pourRI : utilisation des capitales pour marquer l'intensité vocale élevée et une montée de la voix vers l'aigu ; ↑ : intonation montante marquant la modalité exclamative ou interrogative ; e : forme sonore dépourvue de sens conventionnel ; // : double barre oblique : fin d'un segment prosodique et nouvelle attaque vocale, avec rupture entre les deux segments.

L'exemple suivant les illustre :

G : « 〈déjà ça il est〉 il a fait un temps pourRI ↑// 〈enfin comme〉 aujourd'hUI ↑// (O : ouais) c'était un mariage e ce 〈c'est un petit mar〉 IAge quoi ↑(O : ouais) oh ooh
O : qui c'était par rapport à vous ↑
G : (..) c'est:: // c'est une personne du même âge que mOI ↑// d'la même commune ↑ e oufh »

- *Transcription intégrale du Corpus vidéo entre l'orthophoniste et le patient G :*

entretien à visée d'évaluation de la parole du locuteur sur le thème « ce que vous avez fait pendant le week-end ». Le locuteur évoque un mariage auquel il a assisté. Participants : G : Guillaume / O : Orthophoniste.

1. G : Guillaume le 22 mai deux mille SIX ↑//. (O : ouais) [déjà ça il est] il a fait un temps pourRI ↑//[enfin comme] aujourd'hUI ↑//(O : ouais) c'était un mariage euh ce [c'est un petit mar]iAGE quOI ↑(O : ouais) oh ofh
2. O : qui c'était par rapport à vous ↑
3. G : .. c'est :: // c'est une personne du même âge que mOI ↑// d'la même commune ↑ e // oufh
4. O : mm y'a pas d'lien de famille ↑
5. G : e non non non .. (O : ouais) e oufh hof c'était [trES biEN] ↑
6. O : ouais qu'est-ce que y a eu de sympa qu'est-ce que y a eu comme moment e que vous retiendrez ↑
7. G : .. un moment que j'retiendrais ↑ (rire) euh oufh (…)
8. O : un banquet une chanson un gag un jeté de ballon ↑
9. G : non ofh y'a eu plein de trUCS ↑ e //bien ↑// qui se qui se sont passES ↑// y a pas un truc qui m'a plus [marqué qu'autre chOse] ↑ ..

10. O : mm décrivez la mariée
11. G : elle portait une rObe // un bustier rouge enfin bon // [en robe moi j'me connais pas tellement] donc e [j'vais dire (quelque chose) que je sAIs] quoi voilà (O : oui) xx .. enfin ça [en tout cas c'était pas une] robe blANche
12. O : d'accord
13. G : .. oh oui la mariée [elle était bElle quoi] bon enfin bon ça c'est normAL génér ALement bON (rire)
14. O : c'est le jour où on essaie de xx se de ne pas s'enlaidir quand même hein .. d'accord ↑
15. G : c'est pas le bon jour en tout cas (rire)
16. O : oui et puis ↑
17. G : .. par contre le marIE // oufh bon [j'le connaissais pas tEllemENt] quoi .. (rire) ..
18. O : vous connaissiez plus la mariée ↑
19. G : .. ben le marié // [il il est pas tout à fait]↑ e enfin il xx (Loire atlantique) mais il est pas tout à fait du cOIN ↑.. plus // c'est pour çA donc e // j'l'ai vU mais bon e // j'le connaissais pas // de vUe xx un peu ↑ bon c'est dé-=
20. O : =vous êtes de quelle région vous j'me souviens plus ↑
21. G : Sud LOIre // autour du e // vers [Saint Ai-gnan] de Grand LiEU .. ou alors oufh // vers MachecOUL vers là e (O : d'accord d'accord) oufh e
22. O : d'accord et c'est là que se passe le mariage ↑
23. G : ça s'passait à e [Saint Philibert de Grand LiEU]
24. O : d'accord
25. G : mm
26. O : ok ↑alors on va dire que pour un thème qui vous //qui vous rendra e //plus bavARd // parlez du groupe de jeudi soir ↓donc c'qui est biEN ↑ c'qui est difficILe ↑ c'qui est rigolO ↑ c'qui est déconcertANt ↑
27. G : .. bah e (rire) bah (c'était) c'était bien dans l'ens[EMble ↑// y'a pAs // j'ai pAs à me plaindre] ↑..
28. O : mm qu'est-ce qui vous apporte qu'est ce que vous y trouvez comme bénéfice ↑
29. G : disons que poufh ça me permet de parler p't'êt de mon problème (..) de bégaiement peut être (O : mm) euh (…) ça m'fait découvrir que y 'en a d'autres //bon // mm hum bon // c'était (…) oufh (…)
30. O : ouais voilà
31. G : disons qu'y ya des gens différents quoi // des gens très différents c'est intéressant aussi ↑
32. O : ouais et maintenant dites moi qu'est-ce que vous éprouvez là comment vous ressentez ce moment d'caméra qu'est un peu une intrusion qu'est pas très neutre quand même ↑
33. G : (…) afh comment j'le ressens ↑
34. O : oui
35. G : boufh bofh (…) disons que ça m'est un peu égal à vrai dire ↑ (O : mm)
36. O : c'est pas trop ↑=
37. G : = c'est p't'êt dû au fait que je sois fatigué c'est possible c'est pour ça bon euh à la limite en forme j'aurais plus (…) là bon sur le coup ça m'est égal euh // égal
38. O : d'accord donc on va arrêter

2.5. Les types de déstructurations

2.5.1. Explications sur les concepts

Des *accidents*[1] de parole de diverses formes ont lieu dans le discours des personnes bègues que nous venons de citer. Ils ont des effets déstructurants : des unités linguistiques classiques sont « attaquées » et des formes non linguistiques apparaissent (formes sans lien conventionnel entre un SA et un SE). Parler d'*accidents*, c'est dire que ce sont des perturbations du flux sonore doué de sens, car un accident abîme quelque chose. Les disfluences sont en effet des accidents non prévus et leurs effets sont, entre autres choses, i) l'interruption momentanée du fil continu de la construction du sens et de son interprétation, et ii) des déstructurations d'unités essentielles comme les mots et les phrases qui sont les lieux majeurs de production de sens dans le discours.

Il est utile de préciser le statut des éléments non classiques qui apparaissent dans le discours : ce sont des réalités particulières sur le plan de leur contenu. Pour préciser cette idée, on doit distinguer les « formes linguistiques » et les « formes sémiotiques ». Les premières

[1] Je reprends en clin d'œil le terme du titre *Des accidents dans les sciences dites humaines*, A-J Greimas (1979).

sont des associations signifié / signifiant, qui portent un sens conventionnel, ce sont des ressources des langues, des préconstruits, des déjà-là : essentiellement des mots et des lexies plus ou moins figées qui sont dans le répertoire des langues. C'est le cas des mots-béquilles comme « bon », « enfin », « j'veux dire » ; en revanche, les « formes sémiotiques », non linguistiques, marquent l'utilisation du plan de l'expression, le plan sonore, par exemple « e », ou « oufh », ou un marqueur prosodique, comme l'accélération, en lien éventuel avec un contenu, mais sans que ce lien soit établi conventionnellement en langue ; la « fonction sémiotique » du langage (Hjelmslev 1966) peut se réaliser avec ces formes sémiotiques, mais elle reste le fait d'une interprétation libre. Les éléments non classiques ne sont donc pas des unités de la langue : une vocalisation comme « e » ou un soupir comme « ofh » ou une syllabe détachée à gauche comme « bé » et allongée (bé:::), n'étant pas des signes linguistiques conventionnels au sens de Saussure, ni des unités d'un niveau d'analyse, ni des constituants d'un élément plus grand, mais ce sont des réalités qui apparaissent de façon inopinée sans le contrôle du locuteur. Ainsi elles peuvent signifier et réaliser une fonction sémiotique, si quelqu'un leur attribue du sens, de façon libre, par exemple en les désignant comme signes d'un trouble du langage, maladie de Parkinson ou autre, le bégaiement.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, les accidents sont accompagnés parfois de « réparations » : nous utilisons et adaptons le concept original de Goffman (1974) pour désigner le travail linguistique par lequel le locuteur en production restaure les unités tronquées, il restructure les énoncés et rétablit l'équilibre menacé par les disfluences. Selon nous, il recourt aux structures étayantes de la langue et du discours, et il utilise des opérateurs de cohérence comme les marqueurs de discours pour renforcer son éthos de locuteur responsable et récupérer son rôle d'auteur de ce qu'il dit. Car les accidents surviennent sans prévenir et ne sont pas intentionnels. C'est une altération de la fonction d'auteur qui consiste dans le fait que le locuteur est supposé dire ce qu'il veut dire, avoir un plan intentionnel, et choisir les formes appropriées disponibles en langue pour s'exprimer de façon exacte et contrôlée. Ce principe auctorial est mis à mal par le bégaiement et ses disfluences involontaires. Pour le locuteur, c'est une atteinte à sa liberté et à son narcissisme, qui plus est, dans un moment public, de rencontre avec l'autre. Cette atteinte doit être réparée.

2.5.2. Les hypothèses

Ainsi deux hypothèses sont faites :

- Hypothèse 1 de *l'incidence* du bégaiement sur les structures linguistiques : on pense qu'il y a *déstructuration des unités classiques, mots et phrases, mais aussi création de nouvelles structures séquentielles*.
- Hypothèse 2 de *la réparation* : le locuteur s'appuie sur les structures linguistiques et les ressources qui sont étayantes pour lui, par exemple les mots du discours ; il cherche à faire que l'énoncé revienne à l'équilibre, c'est à dire se remettre en marche pour être en progression informative, interpeller à nouveau l'attention de l'interlocuteur, et poursuivre et clore ses unités de sens. En plus, il met en place une restauration de son ethos abîmé par le bégaiement. Cette hypothèse suppose i) des moments réparateurs, des « repairs », disséminés dans le discours, à côté des accidents, eux aussi disséminés, ou ii) une alternance de moments forts de déstabilisation et de moments de récupération de la maîtrise de l'énoncé.

2.5.3. Première analyse du corpus : le cas de R

Le but de l'analyse de corpus est de montrer l'incidence du bégaiement sur le discours, et expliquer en quoi on peut dire que les bégayages déstructurent ou cassent les structures linguistiques, mettre en évidence le travail linguistique du locuteur bègue qui utilise des formes (mots-béquilles ou marqueurs) et des structures pour redonner sens à sa parole, restaurer des unités de sens, et se situer dans des structures linguistiques de différents niveaux ou types. Les structures linguistiques étayantes se situent : soit au niveau de la langue, avec les lexèmes, les syntagmes, la phrase, soit au niveau du discours, avec une structure dialogique, comme la paire adjacente Question - Réponse, soit dans des aspects pragmatiques de la parole, comme la recherche de la cohérence (Charolles 1978, Reboul et Moeschler 1998), ou le respect des règles conversationnelles (Grice, 1989) ou les marqueurs d'ajustement du dire au dit (« enfin », « comment »).

Le bégaiement attaque les unités lexicales et produit des segmentations atypiques :

j'ai décidé de m'o- ccuper de mon bé::- ! bé::é:- ! GAIEMENT /

On voit selon les conventions de transcription que nous utilisons les lettres capitales pour marquer la partie du mot qui est articulée d'une voix plus forte ; le blocage est marqué par le point d'exclamation ; l'unité-mot est brisée de façon non morphologique (tiret suivi d'un blanc) ; une sorte de préfixe, « bé » est répété et allongé ; il y a une coupure après l'émission de la première syllabe « bé-« qui est renforcée par une pause légère, une stase dans l'émission sonore. On voit que le mot est segmenté par la prononciation particulière d'une syllabe isolée et détachée à gauche, elle est comme extraite du mot, et la tension articulatoire qui cause la cassure se prolonge sur le segment final qui est modulé d'une voix forte. Pendant que le temps passe, et que ces éléments ont énoncés, peu d'informations sont apportées, le discours fait du « sur place ». Il perd son caractère économique, il n'est plus optimal.

Le locuteur (ou son bégaiement) casse et disloque en partie la structure lexicale mais aussi phrastique, de son énoncé ; on peut appeler cela des ruptures, des segmentations, des amorces et des renoncements ; en voici l'exemple :

comment puis-(.) se que puis- enfin je pense que (..) je n'ai même pas en-vis- vi- visa- sa- sa::- gé de faire (.) enfin j'ai tout e e je ne me suis pas permis de de comment dire de faire des des PRO- jets

Les tensions articulatoires se manifestent par des blocages sur certains sons, et aussi par les prolongations :

comment mon déjà mon orientation e SCO::- ! laire

Ces faits prosodiques de tension sont accompagnés d'une gestualité caractéristique : des haussements de sourcil, des yeux clignotants, se manifestent en même temps qu'il dit : « je me suis sous- é- é- é- VALUE e pour plein de choses ».

Les disfluences ont aussi pour conséquence des modifications prosodiques, par exemple le débit connaît des accélérations brusques, ou des pauses marquées, à des moments non sémantiquement justifiés.

La structure linguistique de base du discours se défait et le contrat de sens qui repose sur l'union conventionenlle SA/SE devient problématique. Cette union se disjoint et l'attention de l'interlocuteur est portée à se focaliser sur le SA seul sans parvenir à l'interpréter (ce qui met entre parenthèses la « fonction sémiotique », Hjelmslev 1971).

Mais le locuteur sensible à ce problème cherche alors dans la suite du discours à préserver des structures étayantes et, à travers celles-ci, à restaurer une cohérence de ses intentions. Pour mieux le constater, il faut approfondir l'analyse.

2.5.4. Une analyse approfondie : le cas de R

Il est intéressant d'approfondir l'étude des déstructurations et restructurations qu'on observe dans le discours de R. Voyons quelles en sont les ressources :

La répétition vide et celle qui est un fait de discours

- des unités lexicales complètes sont répétées : « que » « de » « je » « des » « pour » : des mots courts, des mots-fonctions : pronoms, prépositions, morphème de subordination, annonce de la complétive ;
- des formes sonores vides sont répétées : « e »
- des constructions sont répétées : « je pense que + »

La répétition accompagnée d'une reformulation est une énonciation nouvelle, un effort supplémentaire après un premier échec, marqué par l'interruption de la structure. On en voit le cas dans le remplacement de « je pense » par « vu que », qui peut s'interpréter comme la recherche d'un mieux dire.

Répétitions, parallélismes, et évolutions du sens :

puis- que (..) puis- qu'en fait toute ma vie e c'est en fait e comment j'ai conditionné en fait ma vie

« PUISQUE » : le marqueur causal « puisque » est reconnaissable comme mot-cible, mais il n'est énoncé que de façon partielle et segmentée sans raison sémantique ; la répétition d'un même segment du mot (« puis- puis-«), à quelques intervalles, marque certes une difficulté à terminer et actualiser ce marqueur causal, mais en même temps cela détache le « que » et souligne un parallélisme avec la forme « VU QUE » visible dans le corpus. Mais ici il permet une ré-énonciation avec reformulation : « toute ma vie c'est » —> « j'ai conditionné en fait ma vie », et passage à la voix active ainsi que la mise en valeur du « je » qui est dans le faire : « j'ai conditionné ».

Dans l'exemple suivant, on passe aussi à un autre sens :

c'qu'est le plus:: (.) enfin je pense que (..) vu que (.) vu qu'j'ai ce problème-là depuis l'âge de de sept huit

Le sens des deux marqueurs « je pense que » et « vu que » est équivalent, mais le second est basé sur une forme verbale « vu » au participe passé détachée de « que » tandis que le premier met en valeur un verbe d'affirmation énonciative et conjugué « je pense », annonçant une complétive. L'expression « vu qu'j'ai ce problème » montre que le fait d'avoir un problème est établi de façon objective comme une vérité indubitable mais dont aucun locuteur n'en affirme la validité en son nom. En revanche, « je pense » montre respectivement que le lien de causalité est d'abord une opinion. L'évolution du sens conduit à affirmer de façon non modale un fait non soumis à la discussion. On peut penser que les structures en « que » sont étayantes : dans « je pense que », « puisque » et « vu que » », QUE fonctionne comme un signe de structure et il est conduit à être mis en valeur comme un morphème qui peut être isolé ou qui est commun à plusieurs structures.

Des segmentations et renoncements

Il est courant de trouver des mots segmentés avec la répétition d'un élément en position initiale, mais c'est moins courant en position médiane ; on voit aussi le cas d'abandon d'une unité pour un choix autre :

j'ai pas en en vi- vi- visa- sa- sa- ger de faire (.) enfin j'ai tout euh euh je ne me suis pas permis de de de comment dire de faire des des prOjets

Le verbe « envisager » est segmenté en trois unités répétées qui réalisent des cassures : « en » (2x), « vi » (3x) et « sa » (3x), dans un contexte de nombreuses duplications d'unités courtes : « de », « euh », « des », « en ». Le mot est cassé car si « en » peut-être vu comme un préfixe, le mot « visager » ne peut être segmenté et dans le verbe, la flexion à l'infinitif « -ger » ne doit pas être séparée de sa base lexicale. Le mot est étiré et cassé ; déstructuré ; et il est abandonné puis une autre forme est préférée, « je ne me suis pas permis ». On remarque la vraie différence de sens dans cette substitution ainsi que le changement de structure syntaxique. C'est bien une nouvelle énonciation et un abandon, que l'on remarque, un renoncement à une structure syntaxique en cours qui reste inachevée. « Envisager + de faire » pose le sujet de faire comme un sujet modal, un sujet d'intentionnalité, même à la forme négative, tandis que « je ne me suis pas permis + de faire » fait du sujet (« me ») un objet avec un dédoublement complexe, du sujet actif porteur d'une interdiction (« ne pas se permettre ») à la forme pronominale, et du sujet-objet qui est la cible de cette interdiction, le tout à la forme négative. Dans les deux cas le verbe infinitif « faire » est retardé et le mot « projet » sur lequel vient le bégaiement, transcrit ici comme « prO- jets », est lui aussi retardé, le mot sémantiquement fort, celui à propos duquel le sujet doit renoncer à son faire, le faire essentiel d'un sujet, « faire des projets ». On remarque que le bégaiement a un lien avec le report de l'énonciation d'un mot fort, qui implique la personne, et vient en contradiction avec ce que demande l'orthophoniste :

O : qu'est-ce que vous auriez fait / (.) comme ça hein / sans ce souci de bégaiement / (…) comme métier ↑

Des dislocations de mots qui mettent en valeur des composantes non morphologiques et non pourvues de sens à l'état isolé :

R dit : *« je me suis sous é é é éVALUE ».* Dans cette expression « sous » est un préfixe, un morphème autonome, et il est isolable : sa segmentation est motivée morphologiquement ; mais « é » en début de mot, n'est pas un morphème identifiable ; répété quatre fois, ce qui est rare, il débute le mot, montre la difficulté à le dire ; ainsi le mot est segmenté de plusieurs façons : par « sous », et par « é ». Les deux dernières syllabes « -valué » sont marquées de façon prosodique par une intensité vocale augmentée (lettres majuscules) en signe d'effort articulatoire. Toutes ces segmentations ne correspondent pas à une forme décomposable par dérivation. On voit cependant que « -valué » contient la base sémantique du verbe : le radical est « val » et donc « valeur ». Mais si la segmentation est intense, elle n'est pas que subie ; parfois elle conduit à des aménagements du sens où elle réalise un travail linguistique qui est de désarticuler le mot, et de proposer à l'attention, des segments inédits, et fautifs, ce qui peut désarçonner l'interlocuteur.

Ainsi, les mots et les structures phrastiques sont déstructurées mais cela conduit en partie à une refonte du discours. Les reformulations ne sont pas de simples duplications, elles sont porteuses de sens pour le sujet : ce ne sont pas des accidents hasardeux : si elles montrent des phrases déstructurées, non terminées, c'est en même temps pour opérer une re-énonciation et une ré-élaboration du sens : cela participe peut-être d'une recherche de précision, comment le montrent les modifications de sens concernant les modalités (penser / envisager / ne pas s'être permis).

2.5.5. Le locuteur G et l'impact du bégaiement : un discours vague

Le processus déstructurant est différent chez ce locuteur : d'abord, c'est la construction de la référence qui est attaquée puis les règles de Grice sont transgressées. Ainsi dans

l'articulation question / réponse, la réponse du locuteur à la question posée est floue, et vague (Lupu 2003) ; en voici l'exemple :

O : décrivez la mariée ↑
G : elle portait une robe un bustier rouge enfin bon <en robe moi je connais pas tellement> donc e <j'vais dire quelque chose que je sais> quoi voilà xx enfin ça <en tout cas c'était pas une> robe BLANche.

La réponse est pseudo-informative, et incomplète, ce qui contredit deux règles de Grice (maxime de quantité et de qualité). Plus loin, le refus de l'assertion, la réponse par le négatif, s'accompagnent de l'emploi d'une locution (« j'ai pas à me plaindre ») qui masque le sens précis, relève de l'évitement d'une affirmation d'un contentement, et donneur aspect idiomatique au discours : cette locution suppose que le locuteur pourrait être plus mal traité.

O : parlez du groupe de jeudi soir ↑
G : bah e (rire) bah (c'était) c'était bien dans l'ens<EMBLE ↑ y'a PAS j'ai PAS à me plaindre> ↑(…)

La locution à la forme négative n'est pas seulement un évitement de l'affirmation (pourtant donnée avant : « c'était bien dans l'ensemble ») mais l'usage d'une formule toute faite qui a, en fait, un sens précis et dont ici l'usage est inattendu : on peut la paraphraser par « je pourrais avoir mieux mais ce que j'ai est pas mal », « je ne suis pas mal loti » : le locuteur se dit : « je suis assez chanceux et je me tiens pour bien servi » ; l'inadéquation à la situation, de cette locution, nous fait hésiter à prendre cette assertion pour une expression qui cherche le sens juste, et nous conduit à la considérer plutôt comme une locution toute faite qui remplit le discours en laissant vague l'état de contentement ou pas du locuteur. Son refus de se prononcer est visible. Il jette comme un voile ou un nuage d'encre sur ses émotions et sa personne.

Comme chez R, des unités et formes sémiotiques atypiques sont présentes ; tout un ensemble d'éléments sonores non signifiants (disjonction SA / SE) qui brouillent l'interprétation :

disONS QUE poufh ça me permet de parler p't'êt de mon PRO - blème (..) de plus xx peut-ETRE (O : mm) e (…) oufh ça me fait découvrir qu'y en a d'autres bon (O : mm hm) bon (.) (rire) non c'étAIT (…) oufh (…) / ouais voilà

Mais on peut souligner que même si des productions confuses et non identifiables comme signifiants de la langue saturent l'énoncé, ainsi que des silences et des brusques changements prosodiques, le locuteur s'efforce de rester dans la structure d'échange et de coopération qu'est la conversation avec son orthophoniste.

2.6. Accidents et réparations dans le discours des locuteurs R et G

2.6.1. Explications

Les structures linguistiques sont mises à mal dans le bégaiement. Or la structure semble indispensable à la compréhension du message. Donc il s'agit pour le locuteur de restituer une structure plus globale en vue de restaurer le propos et son sens, pour assurer la compréhension du message. C'est ainsi qu'on peut comprendre le travail de restructuration opéré par R tout au long de son échange avec l'orthophoniste. Le processus de structuration est face à son antagoniste, la déstructuration. Les incidents conduisent chez certains locuteurs comme R à un travail de « réparation » qui est, d'abord, une prise d'appui sur les structures simples et « déjà là » de la phrase et du discours. Mais on observe également dans certains discours la présence d'un schématisme de type sémiotique qui consiste dans une structure de dépendance

entre deux faits : un événement du type « accident » - et une activité continue et polymorphe du type « réparation ». Nous constatons que d'une part, l'accident survient dans l'acte de la parole, c'est un événement objectif qui surgit et qui se développe dans le temps, il est saillant sur un plan perceptif ; mais s'il a une réalité sonore, il a aussi un versant mental, cognitif, et affectif. L'accident n'est pas un événement neutre pour le locuteur bègue : il est perçu au travers des représentations qu'il s'en fait, et ces représentations sont influencées par des années de moqueries subies. Le bégaiement est vécu de façon dramatisée. On constate chez certains locuteurs un travail tout à fait conséquent de « réparation » : par un ensemble de moyens langagiers, le locuteur s'efforce de revenir à l'état initial d'équilibre : quel est cet état initial, et comment le locuteur se le figure-t-il ? Pourquoi et comment va-t-il restaurer son discours ?

Le schéma « accident - réparation », qui est une structure-type répétée dans bien des domaines et dont le modèle est simple, cette structure correspond au déploiement du schéma sémiotique décrit par Greimas dans son étude des structures narratives (1966, 1970, 1983) : le problème est suivi de sa résolution ; la rupture de l'état initial et la survenue d'un déséquilibre, sont suivies par un parcours de transformation, qui conduit le sujet à réussir sa quête, ce qui lui permet de revenir à un état final stable, dans lequel il retrouve l'équilibre, le plein, et réalise une restauration de son identité, ses capacités, etc. On trouve cette structure dite « narrative » en sémiotique, développée en sociologie des interactions chez Goffman[2]. D'abord dans leur étude des « repairs », des conversationnalistes comme Sacks, Schegloff et Jefferson (1974) ont aussi montré la voie pour l'étude des phénomènes de structuration dans les conversations notamment à travers des enchaînements d'actes de type binaires ou ternaires. En fait, ces enchaînements de répliques comme « compliment - remerciement / retour », « assertion - validation/commentaire », ou « question-réponse-évaluation » ou les enchaînements d'actes sociaux comme « dommage - excuse - réparation », sont des structures pour lesquelles Goffman a montré qu'elles ne sont pas seulement contraintes par des modèles linguistiques mais par des modèles rituels : le rôle de la réparation rituelle dans les interactions verbales a été largement explicité par de nombreux auteurs, pour montrer que cette contrainte rituelle de « réparation » et de défense de l'honneur (face positive), conduit les locuteurs à se diriger des positions « basses » vers des positions « hautes » [3].

Le processus de réparation de type séquentiel dont nous supposons l'existence chez R est encore à explorer sur de larges unités. Mais on voit dans la même perspective que ce locuteur utilise les « mots du discours », des marqueurs polyvalents et ordinaires, comme « enfin », « alors », « j'veux dire », « comment dire », « quoi », dans un but qui est, selon nous, de restaurer son image. Nous pensons que des locuteurs bègues, font usage de MD(B), selon divers buts qui ne sont pas uniquement les buts habituellement poursuivis par les locuteurs ordinaires, créer de la cohérence et de la cohésion[4]. En particulier, R utilise ces marqueurs certes pour gagner du temps ou dissimuler une impuissance par des mots vides faciles à dire (c'est l'idée du mot-béquille défendue par les orthophonistes), mais aussi pour signaler une conscience et une maîtrise du niveau métalinguistique du langage (Authier-Revuz 1995), pour reprendre en main le discours altéré et construire une stratégie de présence de l'énonciateur.

[2] Par ailleurs nous en avons développé des aspects pour mieux comprendre le processus de l'interprétation (voir notre article Anne Croll, La réparation interprétative, et avec Anne Croll & Catherine Collin, « L'espace intersubjectif de l'interprétation », Sémio 2005, Les aventures de l'interprétation, lorsque le sujet interprétant confronté à une histoire pleine de « trous » vient à combler ces manques informatifs et restitue une histoire « complète » et « conforme » et « satisfaisante » sur le plan non pas seulement fonctionnel (cohérence de l'histoire) mais aussi rituel (ne pas trop amoindrir la victime, restaurer le sujet manquant).

[3] Citons Goffman (1974), Kerbrat-Orecchioni (1992), Brown et Levinson (1978). Dans le domaine des troubles du langage, nous avons codirigé le mémoire d'orthophonie de S. Raymond avec A. Witko, sur les réparations dans le bégaiement, Lyon.

[4] Voir HDR en cours : « mémoire sur le bégaiement d'un point de vue linguistique », Anne Croll (2018).

Ainsi le locuteur manifeste un ethos ou un pathos singuliers au travers de ces marqueurs de discours. Dans les réparations, nous incluons les « reformulations » qui peuvent être accomplies pour redire de nouvelle façon ce qui a été voulu au départ et n'a pas pu être énoncé, suite aux incidents survenus dans le cours de la parole. Par ces stratégies d'usages de marqueurs MD (B) et de reformulations, la cohérence du propos est maintenue, le locuteur assure au moins en apparence sa maîtrise, il se positionne comme acteur de son discours et une place est donnée au destinataire pour comprendre ce que veut dire le locuteur en écho avec le positionnement que prend ce dernier.

L'idée d'un schématisme perturbation - résolution (interne à l'énoncé) et la notion d'accident ressenti (chez le locuteur qui s'entend en auto-réception) sont en lien avec l'imaginaire du locuteur : celui-ci voit les failles de son élocution qui affecte le sens de son discours ; il se voit ; il anticipe souvent cette auto-réception ; et cela le trouble ; chez l'interlocuteur, on peut penser qu'il y a un impact sur l'interprétation : le bègue-switching est un phénomène de réception lors duquel le récepteur décale son regard du sens de l'énoncé aux disfluences qu'il perçoit ; il peut y avoir un malaise ou le souhait de réparer l'interlocuteur, de dire à sa place, de fermer et clôturer son énoncé : l'attente de la suite peut être trop difficile. Les MD (B) sont là, c'est notre hypothèse, pour rappeler au destinataire que le propos a un sens et qu'il est nécessaire d'avoir une attention sur le contenu et non plus se laisser distraire par les disfluences.

2.6.2. Examinons les exemples de R et G

Chez R. les processus restructurants sont visibles : la construction de la phrase est préservée sur un plan global (et non plus local) avec « car » et « et donc », malgré les commentaires validants de O, et c'est elle qui devient l'ossature du discours au-delà des interruptions fréquentes :

> - je ne me suis pas permis de de de *comment dire* de faire des des PRO- jets (O : mm hm) **car** e car je je savais que e j'aurais eu ce problème là (O : oui) toute ma vie *quoi* (O : oui) **et donc** e e tout le temps je me suis e e (O : oui) e *'fin comment* je me suis sous é- é- é- é- VALUE pour e plein de choses

Par les marqueurs « car », « comment dire », « quoi », « donc », « 'fin comment » le locuteur préserve la cohérence de son ethos linguistique qui est d'être un locuteur actif qui utilise des opérateurs témoignant de sa visée de réaliser l'adéquation entre son vouloir dire et son dit effectif : ces marqueurs d'explication ou d'écart du dire au dit, servent des stratégies de reformulation (« je ne me suis pas permis de faire des projets » devient « 'fin comment je me suis sous évalué »), de recherche du mot exact (« comment dire »), ou d'ajustement (« quoi ») vers le destinataire. Ils sont les indices de sa tentative de maîtrise .On voit par ailleurs que le bégaiement n'est pas un phénomène face auquel le locuteur serait passif ; chez R, bégayer, c'est l'occasion de changer le sens.

> je pense que ça aurait été complètement différent puisque (..) puisqu'<u>en fait toute ma vie</u> euh c'est <u>en fait</u> euh comment <u>j'ai conditionné en fait ma vie</u> par rapport à (.) à mes euh mes mes prOblèmes de BEGAIEMENT

Par un ajustement progressif, le locuteur trouve ses mots et il arrive finalement à affirmer plus fortement qu'au début son rôle actif : « toute ma vie c'est » / « j'ai conditionné ma vie ». La mise en valeur d'un verbe fort (« j'ai conditionné ») montre que le sujet est l'acteur de sa vie et qu'il assume ce qu'il a fait.

Chez G. les processus restructurants sont présents également : il s'efforce de respecter la maxime de pertinence (adéquation avec le tour précédent) :

O : qui c'était par rapport à vous ↑/
G : (…) c'est:: c'est une personne du même âge que MOI d'la même commune e oufh

Il tient à clôturer son énoncé par des marqueurs de clôture significatifs comme un avis positif (« G : e non non non (..) (ouais) e oufh ooh c'était TRES BIEN »), et des soupirs encadrant les marques d'accord (existence d'une convergence consensuelle entre les deux locuteurs) :

G : SUD LOIre autour du e vers Saint Ai - de Grand LIEU (..) ou alors oufh vers MacheCOUL vers là e O : d'accord d'accord
G : oufh e
O : d'accord

Et pour finir il montre qu'il considère avoir répondu et que son énoncé peut être considéré comme suffisamment informatif, clos et satisfaisant (les soupirs en fin de tour indiquent que le propos est clos : « *d'la même commune e oufh »* et que l'interlocuteur peut reprendre la parole). Il conserve en dépit des bégayages donc la structure et la cohérence conversationnelles ; et il s'efforce de préserver la cohérence de son comportement de locuteur dans le cadre d'un dialogue structuré, l'interview, et il prend la peine de justifier ses difficultés d'élocution par la fatigue pour les minorer et montrer qu'il est conscient de n'être pas très productif :

G : c'est p't êt' dû au fait que je sois fatigué à la limite bon e (…) là bon sur le COUP ça m'est égal ↓e égAL ↓

2.6.3 Perturbations et retour à l'équilibre : une « séquence » au sens propre chez R ?

Pour ce qui concerne R, on constate dans le corpus d'entretien d'investigation, un phénomène de retour à l'équilibre après un épisode de disfluences :

R : mais en fait moi *quand j'étais gosse je me rendais pas compte* de ça je pensais que je vivais *dans une famille bon* bah y avait pas de problèmes tu vois *il fallait se plier* forcément *à* j'veux dire c'que *à fallait s'plier à c'que* j'veux dire *à c'que* disait notre père j'veux dire évidemment pour parler tout ça mais j'pensais que j'pensais que j'vivais *dans une famille comment* dans une famille à peu près normale quoi (mm) mais *c'est après que tu te rends compte que ouais quand* t'as pas le droit de dire c'que tu veux t'exprimer **donc** t'as quand même été frustré de plein de choses (ouais) et puis que c'est pas l'éducation normale. (Entretien individuel).

On repère la structure globale de l'énoncé comme le résultat d'un travail dynamique, un processus de retour à l'équilibre après des accidents :

1) une structure de base est ouverte puis retardée et suspendue puis reprise et transformée : « quand j'étais gosse *j'me rendais pas compte* de ça […] mais c'est après que *tu te rends compte* que quand t'as pas le droit de dire c'que tu veux […] t'as quand même été frustré […] et puis que c'est pas l'éducation normale ».
2) La structure bien que disloquée est bien contrôlée ce qui est manifesté par des moyens : l'itération de la forme verbale (« se rendre compte »), les connecteurs temporels (« quand », « après », « puis »), la progression des temps (de l'imparfait au présent), la variation autour du pronom personnel : « je » (locuteur + personne bègue) et le « tu » datif éthique de « prise à témoin » (personne bègue-type et interlocuteur).
3) Le discours offre une structure de mise en suspens du mot à dire : le suspens est une mise en attente du mot « normale » qui est repoussé tout à la fin : *« je pensais que je vivais dans une famille bon bah […] je pensais que je vivais dans une famille comment dans une*

famille a peu près normale quoi ». L'interjection « quoi » marque la réussite finale du dire et les marqueurs de D (B), les deux mots faibles « bon bah », puis « comment » sont des supplétifs du mot cible.

Le discours est hiérarchisé et structuré ; des enchâssements, des béquilles syntaxiques, toute une compétence langagière est élaborée ; cet énoncé se construit sous forme d'une structure « à tiroirs » et témoigne d'un travail sémantique structuré :

> mais en fait moi quand j'étais gosse *1. je me rendais pas compte de ça je pensais que* 2. je vivais dans une famille bon bah (ellipse et retard du complément) 3. y avait pas de problèmes tu vois 4. *il fallait se plier* forcément 5. *à* j'veux dire c'que *à* 4. *fallait s'plier 5. à c'que* j'veux dire 5. *à c'que* disait notre père j'veux dire évidemment 6. pour parler tout ça *mais 1. j'pensais que j'pensais que* 2. j'vivais dans une famille *comment dans une famille* (fin du retard, complément adjectival) *à peu près normale quoi (mm) mais* 1. *c'est après que tu te rends compte que* (ouais) 2. *quand* t'as pas le droit de dire 3. c'que tu veux t'exprimer *donc* 2. t'as quand même été frustré de plein de choses (ouais) *et puis que* 2. c'est pas l'éducation normale

La structure est à plusieurs étages : 1, 2, 3, 4, 5, 6 et elle fonctionne autour de l'évitement et du retard du mot cible « normale ». L'articulation majeure est entre « j'me rendais pas compte /mais/ c'est après que tu te rends compte »

Sa complexité est visible ; ainsi on trouve :

A. des niveaux d'enchâssement non signalés par des marqueurs : séquence enchâssée : juxtaposition du présentatif au SN : « une famille bon bah y avait pas de problèmes » : pas de pronom relatif : « où » / « dans laquelle » ;
B. une ré-élaboration sémantique : *« je m'rendais pas compte »/« j'pensais que » /« une famille normale » / « c'est après que tu te rends compte que / quand même t'as été frustré / et puis que c'est pas l'éducation normale ».*
C. un usage de béquilles syntaxiques atypiques comme « tu vois » qui masquent la juxtaposition : « tu vois » est un marqueur phatique mais ici il fait la soudure entre « y avait pas de problème / tu vois/ il fallait se plier à » ;
D. une récursivité des constituants via les prépositions : « se plier à / ce que à / j'veux dire à / fallait s'plier à / c'que j'veux dire / à ce que disait notre père » ;
E. un usage de formules de gloses métalinguistiques : « j'veux dire » : 3 occurrences. Le MD(B) est là car un mot manque et il fait la soudure entre deux formes répétées en simulant une recherche du mot juste, une reformulation, ou en montrant un locuteur dont l'attention est très consciente ; sa posture de réflexivité, sa posture méta manifestent de lui un ethos positif.

On voit que le phénomène de « réparation » est une restructuration du propos et une restauration narcissique.

Mais la cohérence est également visée. La structuration du discours est au service d'un propos argumentatif. Cette structure complexe sert une explication dont l'intention globale est de dire : *je ne savais pas que je vivais dans une famille pas normale pour ce qui est de parler***.** Le choix du « tu » de prise à témoin vise à impliquer l'interlocuteur :

> « quand t'as pas le droit de dire c'que tu veux t'exprimer donc t'as quand même été frustré de plein de choses (ouais) <u>et puis que</u> c'est pas l'éducation normale »

Ce que dit R est : le bégaiement est la conséquence d'une éducation rigide et faite d'interdits de parole. L'orientation du discours vers l'argumentation est maîtrisée, ce qui fait la cohérence de ce discours.

Si on observe les marqueurs de discours, on voit des mots d'ajustement, des marqueurs non classiques, des mots qui viennent en aide au locuteur ; ils sont des relais, ils fixent des caps, ils manifestent une recherche inquiète d'ajustement, ils sont aussi la marque de la difficulté du

travail linguistique effectué par le locuteur qui, d'évitement en reprise, s'efforce de structurer son discours.

A. « mais *en fait* moi quand j'étais gosse »
B. « dans une famille *bon bah* y avait pas de problèmes tu vois »
C. « il fallait se plier forcément à *j'veux dire* c'que à fallait s'plier à c'que *j'veux dire* à c'que disait notre père »
D. « notre père j'veux dire *évidemment* pour parler tout ça »
E. « dans une famille *comment* dans une famille *à peu près* normale *quoi* »

Ces mots dit mots-béquilles, ne sont pas des « ponctuateurs » (Traverso 2013) ou des « pauses remplies », ni des mots de remplissage, dépourvus de sens. Ils structurent le discours et manifestent l'ethos du locuteur. Je les appelle « marqueurs d'ajustement ». Et ils ont un effet second, qui est de restaurer le sujet parlant dans sa compétence : c'est le volet de la réparation narcissique

2.7. Discussion et bilan sur la déstructuration

Selon les faits mentionnés construits par observation, nous avons constaté que les constructions classiques du langage sont impactées par le bégaiement : les formes canoniques de la structure, comme les mots et les phrases, agrégats ordonnés et compositionnels d'unités linguistiques, sont segmentés. Nous observons pourtant que souvent la structure est récupérée par le locuteur : au moment même où il défaille sur les mots et sur les phrases, il s'efforce de renforcer son discours et retrouver sa maîtrise : ce que nous avons identifié comme « réparation » à double titre, linguistique et narcissique ; d'autres formes de structuration viennent en aide au locuteur : car le premier principe avant celui de coopération porté par Grice est de rendre son propos informatif, le rendre lisible, audible, et cela suppose de la maîtrise, des efforts. Comment dire quelque chose de bien formé et audible à son interlocuteur quand on bégaie ? Le défi est là : dire quand même et s'appuyer sur le plan de l'expression, un plan un peu glissant et risqué si on l'autonomise, ou s'appuyer sur un plan du contenu qui doit devenir effectif : « je dis que », « j'informe ». Il y a de la « structure » qui est le support interne de ce contenu. Mais des règles qui sont celles de Grice (maximes) et celles de Charolles (les méta règles : progression, récurrence, relations internes du monde représenté, non contradiction) sont des garanties que le discours reste cohérent bien que attaqué dans ses structures linguistiques car il satisfait à ces règles et principes : il est audible, compréhensible ; cependant il est peu satisfaisant chez G qui transgresse les règles de quantité et de manière : et là c'est le discours et non plus les structures qui sont impactées. Les deux questions qui s'imposent sont : « de quel ordre est la déstructuration » et « est-ce bien le mot qui convient ? ».

On a remarqué dans le corpus analysé l'existence fréquente d'unités inachevées – les mots et les phrases –, ou segmentées : on a dit que des structures sont interrompues, qu'elles ne connaissent pas toujours la clôture ; y a-t-il un effet sur la cohérence, le sens, l'intelligibilité ? On remarque aussi des productions non-linguistiques : cela veut dire des formes sonores observables mais non associées conventionnellement à des contenus. Ces unités ne vont pas dans le sens d'une compréhension accrue par l'interlocuteur.

La déstructuration d'un bon nombre d'unités a des conséquences sur l'organisation séquentielle : celle-ci est souvent interrompue et obstruée par des mots passe-partout, « enfin », « comment », « quoi ». De plus la réalisation incomplète des unités linguistiques classiques rejaillit sur les énoncés : le propos lui-même peut-il être achevé et interprété dans ces conditions ? Plusieurs cadres sont possibles pour aller plus loin : au-delà des unités structurantes comme les mots et les phrases, dans le cadre du discours, quel constat peut-on

faire ? Peut-on dire que les interruptions de la parole causées par le bégaiement ont pour effet de déstructurer le discours ? Mais que signifie « déstructurer », ou cet autre mot, « désorganiser » ?

L'image que nous construisons de ce phénomène est celle d'un effet de contact, un effet quasi mécanique, entre des unités interruptives et le corps du discours. Dans cette optique, la désorganisation serait causée par les bégayages qui arrivent dans le flux de parole sans pouvoir être contrôlés, qui s'insèrent de façon peu prévisible, et opèrent des coupures dans des segments de sens qui ont des relations de dépendances établies (syntaxiques). Ces éléments interruptifs n'étant pas des unités forme-sens conventionnelles, il constituent des surplus non traités, qui encombrent et gênent le repérage et l'interprétation des unités conventionnelles : ainsi ces éléments ont des effets non seulement sur le discours et la succession de ses unités mais aussi sur l'interprétation, car ils sont non prévisibles, n'ont pas de place attitrée, et ne participent pas aux grandes et petites structures classiques qui commandent l'interprétation du sens des énoncés ; ils ne sont pas encadrés par les formes ordinaires de l'interprétation, leur traitement est annexe. On ne sait pas en réalité ce que cela fait pour le locuteur s'auto-observant et pour l'interprétant-destinataire ; des études seront à conduire sur l'auto-écoute et l'auto-interprétation ainsi que la réception.

A la surface du discours, nous affirmons que ces unités interruptives, ces répétitions et ces segmentations encombrent le discours, dans le sens qu'elles échappent au traitement sémantique et syntaxiques classique ; ces unités ne peuvent pas être traitées, donc elles interrompent, pour l'interprète, la cohérence des énoncés et elles mettent en difficulté l'interprétation : ce sont comme des bruits. De surcroît, elles affectent le sujet qui est en auto-écoute. Sa capacité à produire des énoncés organisés et portant du sens en commun, sa capacité de langage donc, peuvent être impactées : « l'instant-bègue » (Monfrais-Pfauwadel 2014) est un moment de panique, d'affolement, et avec le stress, les émotions négatives, l'impatience qu'il connaît, le locuteur voit sa capacité de langage atteinte et il est confronté à des affects et des auto-jugements. La réflexivité augmente. Mais elle peut être incapacitante.

Cette réalité de la déstructuration est donc à la fois dans les énoncés et dans le sujet et dans la capacité à produire et à interpréter, qu'il s'agisse de soi à soi ou dans l'interlocution. La déstructuration est facile à observer quand il y a des structures linguistiques en place dans les langues dont on peut s'attendre à ce qu'elles soient réalisées. Mais les aspects cognitifs, sémiotiques, affectifs-subjectifs, sont multiples et dépassent le cadre de la linguistique. Le bégaiement est connu pour avoir des fonctionnements variés, notre étude porte sur les unités et les structures classiques des langues, mais il faut prolonger l'étude sur un plan sémiotique pour voir ce qu'il en est du sens : dans sa construction en discours et dans son interprétation pragmatique.

On a pu constater que les éléments d'ordre lexical, syntaxique, sont soumis à des forces de rupture, mais on constate aussi des difficultés d'ordre sémantique, chez G, qui reste dans le flou et le vague et ne parvient pas à créer une référence. Il ne peut pas non plus construire un discours cohérent, progressif, continu, en enchaînant des énoncés car il ne cesse de recommencer ; est-ce le résultat des anomalies de sa prosodie ? Ou doit-on imaginer un désordre cognitif, la difficulté à établir des liens entre les choses dites ? On voit aussi que sur le plan énonciatif, R au self-help, n'énonce pas de réels actes de langage et se contente d'évoquer des possibles, de rapporter des propos, de s'installer dans une énonciation virtuelle.

En revanche, on soulignera que chez G et R, l'interlocution n'est pas menacée, les enchaînements question / réponses fonctionnent, la coopérativité est maintenue, le « contrat de communication » et l'acceptation de l'intersubjectivité sont réels, même si les règles de Grice chez G ne sont pas respectées (peu d'informativité, exhaustivité non réalisée, faible pertinence). Chez R l'établissement d'une cohérence et d'une progressivité des informations,

d'un véritable relai entre les tours grâce à une solide structure syntaxique, la recherche du mot juste et de l'information spécifique, le conduisent à éviter une perte de sens.

Il sera utile de comprendre quelle structure est à mettre en avant : celle qui fait les phrases, l'ossature des segments, ou celle du discours, qui relie thème et propos, énoncé / énonciation ? Laquelle est impactée par le bégaiement ? La déstructuration que nous avons décrite porte sur des unités, le mot et la phrase ; mais on peut envisager les énoncés comme porteurs d'informations, et de modalisations, dans une perspective énonciative. Ces réalités sont-elles dérangées ? Dire que le bégaiement défait les structures, qu'il impacte la phrase, doit aller au-delà de la métaphore. On doit pouvoir dire si l'intelligibilité, et l'interprétation linguistique sont impactées. Mais encore une fois, il faudra faire une étude de la réception.

Pour approfondir ces découvertes, de nouvelles questions se posent :

1) les formes séquentielles sont-elles des structures ou des formes ? Comment et avec quels outils les décrire ? Sont-elles de l'ordre du pur prosodique ?
2) peut-on repérer une séquence « accident(s) / réparation », ordonnée de façon syntagmatique, qui corresponde à un schéma sémiotique clair et récurrent ? De quelle nature sémiotique est ce schéma organisateur : on a vu l'existence d'un schéma Sujet / Objet, dans le discours de R, mais pour cet autre schéma, celui de l'accident - réparation, n'est-ce pas une structure séquentielle ? Faut-il parler ici de la réalisation d'une structure séquentielle, comme celle de la narrativité, isolée par Greimas (syntaxe narrative), avec un schéma de transformation de l'état négatif à l'état positif, disjonction avec l'objet de valeur puis jonction, l'objet de valeur pouvant être la fluidité, ou faut-il parler de phénomènes disséminés d'accidents et de réparations, intermittents, qui sont là sans pour autant structurer l'ensemble du discours ?
3) peut-on décrire la superposition de plusieurs structures ? et quelles sont-elles ?
4) cette superposition est-elle présente dans le discours de locuteurs typiques ordinaires qui n'ont pas de pathologie mais peuvent être menés à des disfluences et connaître eux aussi des événements perturbateurs, d'un autre type ?

Pour ce qui est de cette dernière question, on prévoit des enregistrements de locuteurs, des étudiants en linguistique qui mentalisent leur propre parole, qui ont une connaissance réflexive de celle-ci et peuvent dire après coup, ce qu'il leur arrive quand ils butent et comment ça se passe quand ils ne butent pas. Leurs disfluences ont-elles le même type d'impact que celle des locuteurs bègues ? L'étude de la réception et de l'interprétation du bégaiement est elle aussi fondamentale et elle nous mène vers des approches expérimentales.

Dans le cadre de cette contribution, nous voulons approfondir cette idée de « forme » : il s'agit d'identifier une organisation linéaire de type en partie prosodique, distincte d'un locuteur à l'autre. On peut parler de « style » ou de « signature », ce qui permet d'envisager de traiter non seulement la récurrence des structures chez les locuteurs bègue mais aussi la singularité de chaque parole. Face à la déstructuration, se développent des formes d'organisations typiques (Macé 2016).

Voici donc notre second point : 2) des *formes* et des *sujets* : la signature sonore de G sous le signe de la réitération de segments tensifs, et le flou de la référence ; et la structure périodique chez R - tensive et détensive - avec une acmé entre les deux, accompagnée de la manifestation d'une exigence d'exactitude qui le conduit à un certain usage des Marqueurs de D (B).

3. Des *formes* et des *sujets*

3.1. De nouvelles structures séquentielles

Nous avons remarqué chez R, comme chez G, que le bégaiement crée de *nouvelles structures* ou *formes séquentielles*. Elles sont difficiles encore à décrire, mais il semble que chez ce locuteur R il y ait des moments d'organisation. La forme organisée est la suite d'événements suivants : a) accident majeur (un blocage et/ou une segmentation forte sur un mot important) qui fonctionne comme noyau (1) et comme sommet prosodique », b) entouré de ses unités satellites, avant (2) et après lui (3). Notre hypothèse est que cette forme ternaire constitue une séquence organisée, spécifique, et prévisible, qui fonctionne en parallèle au déroulement structuré classique d'un énoncé, qui est de type syntaxique et/ou de type discursif (thème / propos) et/ou pragmatique (actes illocutoires - informativité). Ce feuilleté de structures supporte une structure en plus, une organisation, dont il est difficile de dire de quel ordre elle est, car le terme prosodique, même s'il est pertinent, est trop limité. D'autres locuteurs bègues peuvent réaliser des *schémas* très différents comme c'est le cas pour G. Cette forme visible dans le discours de R est fondée sur un schéma sémiotique, lié à une relation Sujet / Objet.

L'idée d'un schéma apporte quelque chose de plus que la notion de forme ou de structure séquentielle : chez R, l'organisation séquentielle que nous appelons « forme » réalise une structure schématique qui dépend de la relation Sujet / Objet. Cette relation, fondamentale en sémiotique, est, dans le cas de R, celle d'un Sujet face à un problème. Ce problème est un Objet pour R, ce par rapport à quoi il se constitue et détermine ses affects et son action. Ce problème est le « blocage » de son discours et ce qu'il ressent comme une « dénaturation de son discours » : l'objet contre lequel il lutte, c'est à la fois le blocage local qui va venir et le bégaiement comme entité. Souvent les locuteurs bègues évoquent leur bégaiement comme une Chose contre laquelle ils se battent et qui les trahit (Croll 2007, 2014). Un objet interne mais qui leur est étranger. R s'organise défensivement autour de ce bégaiement, cette Chose, cette disfluence qui va venir, et il anticipe et prévoit les blocages et tente de les limiter, ce qui se résout en répétitions et en segmentations. En préface au blocage dont on peut percevoir qu'il va survenir un peu plus loin, il y a donc des annonces de cette perte de maîtrise majeure pour lui qui va venir ; le locuteur anticipe, et cette lutte contre le blocage, laisse des traces dans l'énoncé. Ces traces sont les indices annonciateurs du blocage ; puis le blocage ou la segmentation sont alors un moment de forte tension. En postface, un équilibre se rétablit, le locuteur ne bégaie plus que par intermittences et il réussit à terminer sa phrase et son propos (dans le meilleur des cas). La relation Sujet / Objet (bégaiement) est apaisée.

Pour comprendre cette organisation séquentielle de type ternaire que nous avons repérée, il faut reconstruire un schéma d'ordre sémiotique que la séquence ne fait que déployer : ce schéma concerne le Sujet de langage et l'Objet, contre lequel il se constitue, c'est le locuteur et son bégaiement. Dans le bégaiement, et chez R en particulier, la relation Sujet / Objet relève d'un schéma conflictuel, le locuteur est en lutte interne contre le bégaiement d'un point de vue global et contre ces disfluences d'un point de vue local qui lui viennent sans qu'il ne puisse rien faire.

On constate d'ailleurs l'existence d'une autre forme séquentielle, récurrente et atypique, qui est construite très différemment de celle de R. Ses énoncés sont construits comme des segments successifs, juxtaposés, répétés, orientés par une montée de la tension : on le constate avec le débit rapide et précipité et l'arrêt brusque de l'énoncé sur une intonation haute et une segmentation (pause, et interjections) ; chaque nouveau segment est un nouvel élan pour fabriquer une unité de sens, un propos, souvent altéré par l'accélération du débit qui altère l'intelligibilité car les mots sont mangés, élan qui crée une montée de la tension (voir la gestualité qui en témoigne) et se termine sur un pic d'intensité vocale ; le locuteur est sur une modalité exclamative et cela se finit par une rupture : le locuteur suivant s'insère ou G reprend son discours. Le locuteur passe alors à une autre énonciation, qui répète sur le plan de

la forme, la précédente. Chaque fois il semble recommencer, on ne voit pas de continuité entre ces segments.

L'exemple suivant illustre notre propos :

6. O : ouais qu'est-ce que y a eu de sympa qu'est-ce que y a eu comme moment e que vous retiendrez ↑
7. G : .. un moment que j'retiendrais ↑ (rire) euh oufh (…)
8. O : un banquet une chanson un gag un jeté de ballon ↑
9. G : non ofh y'a eu plein de trUCS ↑ e //bien ↑// qui se qui se sont passES ↑// y a pas un truc qui m'a plus [marqué qu'autre chOse] ↑ ..
10. O : mm décrivez la mariée
11. G : elle portait une rObe // un bustier rouge enfin bon // [en robe moi j'me connais pas tellement] donc e [j'vais dire (quelque chose) que je sAIs] quoi voilà (O : oui) xx .. enfin ça [en tout cas c'était pas une] robe blANche
12. O : d'accord

On observe ainsi des structures juxtaposée séparées par des silences et des soupirs et marquées dans la transcription par un // qui indique la segmentation ; une flèche montante marque la modalité exclamative et les capitales montrent une forte intensité vocale avec une syllabe émise de façon distincte et non plus rapide et « avalée » comme précédemment ; il n'y a pas de noyau central, et un travail permanent pour maintenir la cohérence et restructurer, comme chez R ; G aligne ses départs successifs et construit difficilement des unités de sens qui sont courtes et peu élaborées ; il assure cependant le minimum de l'interlocution, avec des actes enchaînés, selon la structure Question /Réponse, qui atteste de sa coopération, au moins en apparence.

3.2. De la structure à la forme. Pour une sémiotique de l'individuel et des singularités

3.2.1. « La forme ternaire » chez R

Comme on l'a montré, on peut dire que l'accident est le point majeur qui correspond au moment de plus grande intensité avec un bégayage particulièrement fort, et qui peut être lié à l'anticipation et au refus d'énoncer un terme, car il est peut-être chargé affectivement comme le mot « normale » ; cet accident n'est pas qu'un événement qui surgit, mais un problème anticipé, qui agit sur le plan syntagmatique et désorganise la phrase car il se situe sur l'axe linéaire de la parole. Son irruption et son anticipation redoutée en font un événement qui brise ou détruit des structures conventionnelles linguistiques comme le lexème ou la phrase. Mais la survenue de cet événement ne produit pas que des effets déstructurants : une autre *forme* se met en place, une organisation séquentielle

La séquence canonique que nous trouvons chez R est celle de la succession d'une préface, d'un accident qui se situe lors de l'instant-bègue, puis d'une postface. Cette séquence se déroule dans un moment conversationnel T qui s'étire sur une durée plus ou moins longue. Les éléments de cette séquence sont interdépendants et constituent une unité complexe, une structure ou forme récurrente chez un locuteur comme R, avec en théorie, deux segments de part et d'autre d'un noyau :

- segment 1 : préface : des disfluences mineures répétées ;
- le noyau : une disfluence forte avec blocage et / ou allongement et / ou pause et / ou répétition ;
- segment 2 : postface : des disfluences mineures : par exemple un ensemble de répétitions, un mot de « contrôle » du type MD(B), un marqueur de clôture comme « quoi », et finalement le locuteur fait retour au fil « normal » du discours.

Cette organisation de segments successifs peut se traduire sur un plan prosodique par une montée de la tension, l'acmé, puis la retombée. Le vocabulaire rhétorique décrit également ce

type de structure : c'est la protase, puis acmé, et l'apodose. Prenant exemple sur le locuteur R, on voit que le noyau est constitué chez lui de l'accident (ou ce qui est perçu comme tel par ce dernier), autour duquel gravitent les autres disfluences, dans une structure de type périodique. Sur le plan cognitif, chez son auteur, l'accident est craint et anticipé, puis géré et enfin plus ou moins réparé ou surmonté. En termes conversationnels, on peut parler (avec De Fornel) de préface et postface.

Cet ensemble donne l'organisation séquentielle suivante :

(1) une anticipation ou préface ou annonce : en termes rhétoriques, la Protase. Elle est constituée de disfluences perçues comme mineures n'occasionnant pas un arrêt du discours.
(2) le moment bègue ; c'est l'Acmé : le focus est mis sur un accident perçu ou ressenti comme majeur (une troncation ou un allongement, une impossibilité à dire, un blocage ou une répétition, une pause longue atypique) sur lequel se fixe l'attention dans un sommet d'intensité, suivi d'une stase éventuelle ;
(3) une post-face ou l'Apodose : des effets de suite sont manifestés par des incidents mineurs et une clausule peut clore le propos, ou bien c'est une relance qui rallonge le propos, aboutissant à une nouvelle formulation puis un autre accident éventuel survient avant d'être réparé.

La structure ternaire, /préface - événement - postface/ avec clôture (ou répliques et relance), suppose que dans l'accident-événement qui est le pivot de la structure, il peut y avoir un élément caché qui cause ce désordre : un mot-cible éludé, de par son sens, un phonème redouté, par la difficulté de son articulation ; l'élément sur lequel se focalise l'attention qui est le bégaiement permet d'occulter la vraie cause qui est le refus, la peur, l'évitement d'une unité « à dire » ; l'instant-bègue dont parle Monfrais-Pfauwadel correspond à un pic d'intensité, une montée de la tension jusqu'à un point qui est l'acmé ; puis la résolution se fait avec l'énonciation du mot évité, ou le fait de trouver un mot substitutif, un synonyme, une paraphrase, ou un nouveau départ sur une autre structure ; la retombée de la tension manifeste la résolution provisoire du problème (local) de bégaiement. Une scansion (presque oratoire) est ainsi fondée sur une structuration dynamique qui est liée à un conflit de « dire ou ne pas dire ».

Voici un essai de représentation de la « forme » que nous avons repérée dans le discours de R :

> O : « qu'est-ce que vous auriez fait / (.) comme ça hein / sans ce souci de bégaiement / (…) comme métier /
> R : « ***Segment 1 : protase* : *installation de la modalité et du thème* :** *et bah (...) e:: comment* l'plus:: (.) c'qu'est le plus:: (.) *enfin* je pense que (..) vu que (.) vu qu'j'ai ce problème-là depuis l'âge de de sept huit ans peut-être e (.) je pense que que je n'ai même pas ***Segment 2 : disfluence majeure*** *sur le verbe :* en- en- vi- vi:::ii- visa- sa:- sagé de faire (.) ***Segment 3 : postface : relance en parataxe et reformulation*** *enfin* j'ai tout e e (..) je ne me suis pas permis de de e de:: *comment* d de de faire ***Segment 4 : disfluence majeure sur le complément nominal qui arrive enfin et qui est le mot important et attendu*** : des des e::: PROjets (H : mm) **ARTICULATEUR : « car » relance : *Segment 5 : acte de composition textuelle (explication) et achèvement du propos : apodose, chute + clausule et Clôture :*** car e e car je je:: savais que e j'aurai eu ce problème-là (H : ouais) toute ma vie *quoi* / (H : oui) **ARTICULATEUR : « et donc » *relance Segment 6 : protase et reprise du thème*** et donc e:: **:** e:: tout' à je me suis e e (H : bb) j'me suis ***Segment 7* : *disfluence majeure*** *sur le verbe* e: *'fin comment* je me suis : sous- é::- é::- é::- é- va::valué ***Segment 8* : *apodose avec le complément prépositifonnel et achèvement du propos*** pour e pour plein de choses (H : d'accord) **ARTICULATEUR *« et et » relance Reformulation clausule Segments 9, 10, 11 : segment 9 :*** et et j'ai toujours préféré ***Segment 10 : disfluence majeure sur verbe*** e enfin p'êt' e:: e e prendre ce qu'y avait l'plus simple ou ou de moins :: e (..) e de:: prendre ***Segment 11 Clôture*** ce qui m'exposait en fait le moins *quoi* (.)

Cette représentation met en valeur les disfluences majeures, constituées en noyau, autour desquelles gravitent des éléments secondaires. Le *bégaiement tonique* se traduit par un blocage de l'émission sonore avec l'impossibilité d'émettre un son pendant un temps de

latence plus ou moins important ; le *bégaiement clonique* **est** caractérisé par la répétition d'une syllabe ou d'un début de mot. On remarque la présence des articulateurs, des relances, et des reformulations.

3.2.2. Autre forme attestée en corpus : le locuteur G

Des mouvements rythmiques et prosodiques atypiques et réguliers existent aussi chez G : les formes vocales chez G sont en relation de succession et en parataxe. Il s'agit d'une variation sonore singulière, un « pattern » prosodique articulé comme chez R par un « principe d'évitement ». *La signature sonore de G* est sous le signe de la réitération de segments tensifs qui se succèdent sans qu'il y ait une retombée de la tension entre chaque segment. Chaque segment se termine sur une montée de l'intonation marquant la hauteur et la force vocale du locuteur, suivie d'une zone intermédiaire de soupirs et de silences avant l'élan suivant ou la prise de parole par l'interlocuteur. On remarque une indifférence aux accidents chez G qui ne cherche pas à réparer et ne revient pas sur son discours. Les formes prosodiques saillantes sont constituées d'un seul segment montant en intensité suivi d'une transition autour de silences et de soupirs puis à nouveau apparaît un nouveau segment tensif qui s'élance dans la précipitation (accélération du débit) puis se termine sur une syllabe énoncée à voix plus forte, avec une tonalité qui monte dans les aigus et inscrit une dimension d'intensité exclamative, ce qui crée une valeur modale. Mais le contenu reste souvent flou et vague, et la volonté d'évitement explique l'arrêt soudain du propos ; le suivant repart sans lien avec le précédent. Ce rythme haché est accompagné d'une sur-gestualité plutôt autocentrée.

Dans le mouvement séquentiel, les instants de tensivité marquée alternent avec des relâchements ; la force, la durée, l'étalement du flux verbal, son rythme, tout cela fait partie de la partition du bégaiement et relève plus d'une *forme* que d'une structure. La signature du locuteur G c'est un *style prosodique*, une forme vocale ; des unités ou séquences vocales sont répétées, tour à tour, et des unités dépourvues de sens (unités non-signes) et des bruits respiratoires/corporels (« e », « oufh ») caractérisent aussi ce style.

3.2.3. Des patterns idiolectaux

A la structure périodique chez R - tensive et détensive (Zilberberg 1981) - et la structure saccadée et hachée chez G, s'associent des contenus divers. La manifestation d'une exigence d'exactitude conduit R. à un certain usage des Marqueurs de D (B), il est poussé à dire et redire, reformuler, ajuster ; tandis que G semble toujours vouloir s'absenter et renoncer à construire un propos élaboré. Mais d'autres patterns existent, comme la parole circulaire, chez N, avec une répétition en boucle, ou les bégaiements erratiques, non construits, aléatoires, plus ou moins rares ou fréquents, itératifs, et idiolectaux. La stéréotypie du style de chacun est manifeste. L'accompagnement des faits linguistiques par un geste ou des gestes et des mimiques faciales témoigne de l'utilisation d'un autre code : un « code 2 » concurrent, parasite, substitutif, en relations avec le « code 1 ». Dans certains cas, la gestuelle faciale remplace totalement l'émission linguistique : le code 1 est annulé et le silence correspond à un « ne pas pouvoir faire » : ce moment sans émission chez F est marqué, par rapport aux moments avec émission, eux, non marqués.

3.3. De la structure à la forme

3.3.1. Le Sens de la forme : la singularité

Outre les processus de structuration et dérestructuration, liés aux accidents de parole, et à leur impact ainsi qu'à leur gestion, on a des processus de restructuration qui témoignent de l'existence de « mouvements dans la structure » animés par les locuteurs actifs, et soucieux de bien dire. Outre cela, on peut décrire un phénomène de *mise en forme* : ce concept de « forme » est selon nous complémentaire à celui de structure. Le concept de « forme » est ici entendu selon une acception sémiotique mais nous ne reprenons pas l'opposition classique chez Hjelmslev (1968-1971) entre la forme du contenu et celle de l'expression, deux réalités séparées, qui parfois se rencontrent, mais restent hétérogènes, pour l'une du sens et pour l'autre de la matière sémiotique, c'est plutôt à une notion plus générale que nous faisons appel. Dans toute étude du monde naturel, des « formes apparaissent » ici et ailleurs et on reconnaît en elles des régularités. D'un locuteur à l'autre, se dessinent des formes singulières, stéréotypiques.

Nous mettons l'accent sur les *singularités* atteignables au travers de ces formes. Ainsi chez deux locuteurs R et G des formes de bégaiement apparaissent et elles montrent la voie pour étudier enfin la singularité en linguistique. Une méthodologie est nécessaire pour la décrire. A la question : « Y a-t-il chez le locuteur bègue une spécificité dans son expression ? », on peut dire « oui », et on cherche l'exemple prototype qui montre la spécificité de chacun :

- On a montré l'existence d'une structure logique du type accident-réparations chez R, qui correspond à une structure sémiotique sujet / objet, et une quête de l'objet de valeur qui est « bien dire » et on a vu que cette structure se réalise au plan de la manifestation par une forme « préface : protase / accident : acmé / postface : apodose et clôture ». Chez R, on voit une forme dans un discours qui est traversé par les mouvements structurels, qui assurent la cohérence, et les moments de déstructuration, locaux et dus aux disfluences. Le pattern qui lui est propre est dans la lutte entre ces deux mouvements et comme locuteur il est animé par la recherche du mot juste. Son ethos est spécifique. Il y a un travail d'élaboration du sens dans la séquence de bégaiement.
- Chez G on a une forme vocale tensive fondée sur la répétition d'élans vocaux, très vite clos, chaque propos étant séparé du précédent par une zone intermédiaire faite de blancs et de soupirs ; cela correspond à une structure d'évitement, le locuteur évite de s'installer dans la durée, il cherche paradoxalement à /ne pas répondre longuement/ bien qu'il ait accepté la situation coopérative d'interlocution.

Dans les deux cas, se manifeste une forme, une signature.

Ces formes sont des variations stylistiques de la parole ordinaire. Elles ne se réduisent pas à un schéma prosodique canonique mais elles incluent une définition des structures sémiotiques qui articulent la relation sujet / objet. *La forme est à la fois dans le contenu et dans l'expression.*

En bref, les contours de la séquence bégayée connaissent une grande variation individuelle.

3.3.2. Proposition théorique

Voici notre proposition : on peut nommer *forme*, les particularités individuelles de la séquence bégayée. Cette forme est une signature, qui marque un style. La structure, elle, est immanente à la langue et au discours et elle est générale. C'est une grammaire. Utiliser le concept de forme dans ce sens, c'est s'atteler à construire une sémiotique de l'individuel et des singularités.

La variation singulière atteste un plan expressif de données discrètes et non discrètes, dynamiques, manifestant un faire sémiotique, celui de singulariser son propre langage. Les variations sont une manifestation de ce qui arrive à la parole quand l'élocution est compliquée et que le locuteur se distend de son discours pour tenter de le ressaisir. Les accidents de parole attaquent certaines structures de la langue, les mots et les phrases, et le locuteur tantôt

restructure, tantôt répare, ce qui se passe au niveau du discours. Des processus se mettent en place, une composition qui organise les éléments du discours en une hiérarchie, des parallélismes, des connexion et corrélations, des récursivités. La structure et la forme sont indispensables au discours. La prosodie, qui est un autre apparaître du langage, manifeste le rythme, le tempo, la dynamique de ce discours dans lequel tous les éléments sont convoqués pour créer une signature singulière, un phrasé propre à chaque locuteur. On ne peut réduire à une « esthétique » cette poétique singulière qui existe pour chaque locuteur. Elle est une façon de parler, le résultat d'une adaptation.

Peut-on et doit-on la décrire ? Notre proposition va vers une élaboration théorique pour relier et différencier ces deux concepts de « forme » et « structure », tous deux empruntés à la sémiotique. Ils semblent presque équivalents, mais je défends ici l'idée qu'ils sont différents, qu'ils ne portent pas vers la même part de langage.

La structure est du côté de l'*invariance*, elle suppose une articulation entre l'axe syntagmatique et l'axe paradigmatique : car c'est ce qui permet de définir des unités dans la langue, et dans le discours. La forme telle que je l'entends est du côté de la *variation* : elle est le contour d'un discours, d'une suite, d'une séquence ; pas seulement son versant esthétique mais ce qui permet d'appréhender la singularité, et qu'on peut appeler, contenu et expression étant liés, le style.

Le locuteur n'est pas une pure instance, il est un sujet qui se singularise par un style. Comme le disait Albert Thibaudet sur Flaubert, « le style c'est l'homme » (1922, 1835). Chez R, le locuteur est un sujet, qui installe une expression de soi et qui s'expose dans le choix soigneux des mots. Par le gestuel et par les mots. Il y a une conscience de soi au cours du discours. Ce dernier manifeste un *ethos* de locuteur (l'image de soi qu'il veut donner à son auditoire) qui contrôle et choisit ses mots, qui s'impose (au travers des mots-balises), avec tantôt un *self positif*, tantôt un *self négatif*, c'est le locuteur qui perd ses mots et se trouve envahi par des structures incontrôlées. Mais le sujet est actif et il construit malgré les accidents un discours structuré qui répare les disfluences et leurs effets de blocage, de cassure, de répétitions.

3.4. Le changement de paradigme en sémiotique

3.4.1. Sémiotique 1

Selon Greimas et Courtés, dans leur *Dictionnaire* (1979), la structure est l'objet ou le moyen de la démarche scientifique, cette question est d'ailleurs jugée peu importante (1979, 361). Mais dans les travaux de Greimas la structure est une réalité immanente ; les phénomènes de sens sont structurés, leur analyse permet de faire apparaître cette structure. Ainsi dans l'étude du narratif, la structure est la relation entre des entités, S / O, et le fait que les entités constituent un réseau. La structure se déploie dans la temporalité, elle est la logique qui commande le passage d'un état à un autre, par une opération de transformation. On peut en conclure que la structure est une récurrence, un invariant, ce qui fait système, l'organisation canonique d'une séquence ; c'est un concept commun aux sciences en général. La forme est un concept issu de Hjelmslev : mais chez cet auteur, elle est liée aux plans de l'expression et du contenu, avec la fameuse distinction « forme de l'expression » et « forme du contenu », et l'opposition « forme » vs « substance ».

Une autre définition est possible. Pour expliquer cela il faut changer de paradigme.

3.4.2. Sémiotique 2

En sémiotique « version 2 » les objets de la sémiotique sont des phénomènes et des événements ; des éléments sensibles, perçus ; ce qui apparaît ou ce qui arrive ; ce qui se manifeste ou ce qui advient ; comme un accident de parole. La *forme* n'est plus la même chose dans ce paradigme 2, car elle ne s'oppose plus à la substance : elle est la façon dont cela apparaît, dont cela arrive, comment cela est donné : la forme est la donnée dans sa façon d'apparaître ; ce sont les contours d'une matière (faite de substance) ou d'un événement. La distinction que l'on peut faire entre « matière » et « événement » rend compte des deux types d'objets possibles en sémiotique : il y a ce qui se voit, se manifeste, se perçoit ; il y a ce qui arrive, qui dure, et qui disparaît.

3.4.3. Le bégaiement

Ainsi le bégaiement est un objet sémiotique qui nous offre ces deux formes : il prend place dans une série, dans une suite, il commence, se poursuit, surgit, se termine ; il est événement, rupture, perturbation ; mais il se compose de langage et se manifeste par des phénomènes linguistiques, sémiotiques, qui sont autant de « figures » de la « manifestation ».

Pour expliciter notre position, disons que le bégaiement est matière et événement. Notre objet est (i) une *matière* de langage qui se manifeste, ce sont les disfluences, que l'on peut entendre, des données empiriques, perceptibles, (ii) comme *événement*, c'est un ensemble de perturbations, d'accidents, dont on sait que ce sont des événements car ils ont un impact sur le sujet, sur ses émotions, sur son ethos, sur son discours, sur la fonction sémiotique et en particulier sur les structures linguistiques. La forme dans ce paradigme 2 ce sont les contours manifestes de la parole, c'est la façon dont les disfluences forment des séries d'événements reliés, ce qu'on en perçoit, sur le mode sonore, ce qui se détache, ce qui est saillant, mais c'est aussi des choix de contenu, vouloir dire ou éviter de dire. On appellera cela la « signature propre » du locuteur, le phrasé unique de sa parole, son style. Notre hypothèse théorique est finalement celle-ci : la forme c'est la variation. La structure, c'est la récurrence, le général. Il faut faire opposition à la fameuse affirmation prêtée à Aristote, « il n'y a de science que du général ».

S'il y a des types de bégaiements et des singularités, des formes spécifiques pour chacun, c'est que les locuteurs sont des sujets ; des personnes qui font des choix et qui existent dans un contexte ; il est nécessaire de réunir des informations sur les sujets, de faire de l'observation sur les personnes et de recueillir des données complémentaires aux données linguistiques pendant une enquête. Car en sémiotique le locuteur est un sujet en relation avec des objets et d'autres actants et tout ce qui fait son contexte fait partie de lui.

***

D'autres recherches sont à poursuivre : on pourra utiliser l'eye-tracking, pour mesurer les effets du bégaiement sur l'attention du récepteur, et la direction donnée ainsi à son interprétation. On voit l'importance de l'auto-écoute : R et G n'ont pas la même perception de leur propre bégaiement et de leurs disfluences. Comment accéder à ces représentations que le sujet se fait de lui-même quand il parle et de son discours, son langage ?

D'autres pistes sont à explorer. L'analyse des énoncés montre qu'ils sont impactés, inachevés, segmentés ou flous, peu clairs, vagues (étude en cours sur G.). L'élaboration du discours est un processus on-line qui nécessite une structuration syntaxique à la base et la production d'énoncés cohérents et complets, pas trop allusifs ni elliptiques, satisfaisant les règles de Grice et celles de la co-construction sémantique. Il y a des règles du discours. Lesquelles sont mises en cause ? On peut observer une procédure particulière de discours qui est manifestée dans des actes du type « de composition textuelle » (Gülich et Kotschi 1987)

qui est la reformulation. Elle serait due à des obstacles et des problèmes dans la communication selon ces auteurs. Cela pourrait faire écho aux accidents de parole rencontrés dans la parole bègue.

Pour résumer, la thèse que je défends est que structure et forme sont utiles pour travailler sur le langage ; les concepts héritiers de la période sémiotique et structuraliste se complètent. D'autre part, la singularité est un objectif possible de l'étude scientifique du langage, des méthodes linguistique et sémiotique peuvent être utilisées ; mais on doit pouvoir dire d'abord que cela est légitime.

Par ailleurs, entrant dans la sphère singulière de chaque locuteur, nous pensons que l'on peut étudier la forme et le style de chaque personne bègue en mêlant des éléments d'ordre linguistiques, discursifs, et sémiotiques. La forme manifestée et actualisée par la séquence-bégaiement est une particularité du discours que nous découvrons en observant les locuteurs bègues. Mais n'est-ce pas le cas aussi pour les autres ?

Dans la sémiotique clinique on observe que le locuteur produit des messages et du contenu en fonction des accidents possibles de sa parole et de leur impact sur le discours. La façon dont il gère ces accidents nous intéresse car cela peut concerner tout locuteur non bègue. Au-delà du repérage des structures impactées, dans les mots et les phrases, y a ici une sémiotique du discours et de l'énonciation à développer, car le locuteur fait usage des ressources linguistiques pour restructurer et redevenir auteur de son discours, et il construit un monde sémiotique dans lequel il rend visible sa façon de dire, il structure ses relations S/O et il énonce une parole propre : il investit le langage de façon personnelle tant dans la structuration des contenus, que dans sa signature individuelle, d'une façon qui tient à son investissement dans la situation de langage interlocutive, qui est de type coopérative, et lui définit des règles. Le locuteur est donc doté d'une attitude vis à vis du langage et vis à vis de l'autre locuteur. Et, quand il parle, compte tenu d'une pathologie, ou de toute contrainte, il est important de saisir à la fois les ressources qu'il utilise et sa manière de gérer et composer avec des accidents dont il n'est pas l'auteur.

A travers notre corpus nous avons voulu montrer ce qui est atteint dans les structures de la langue, et repérer les traces de la déstructuration qui s'opère chez le locuteur et concerne ses énoncés en cours de constitution ; mais nous avons voulu aussi identifier des processus et des restructurations selon une autre description : celle du schéma sémiotique que l'on pose en hypothèse, et qui nous paraît réaliste et assez simple, celui de l'« accident - réparation ». Ces mouvements de la structure, qui parcourent les énoncés et rendent compte des aléas événementiels, montrent comment s'ajustent les locuteurs face au « break-down » singulier qu'ils vivent à chaque instant-bègue. Le trouble involontaire de la parole dont ils souffrent, au-delà des micro-effondrements, incessants, subis par ces locuteurs, les conduit à diverses formes. Il s'est agi de montrer quels moyens méthodologiques sont nécessaires pour repérer ces formes. L'analyse contrastive de cas de locuteurs bien identifiés avec une pluralité de situations enregistrées, doit permettre d'identifier des usages (stratégiques) spécifiques d'un locuteur à l'autre. Le phénomène général du « discours bègue » doit être identifié pour montrer ensuite par contraste l'existence de phénomènes problématiques et spécifiques ; cela pour questionner finalement la parole la plus ordinaire.

Nous pensons que la structure constitue avec la forme un moyen et un objet pour toute recherche scientifique. Si la structure est une ossature interne, du sens, de la matière et du vivant, la forme c'est l'apparition du contour des choses. La forme, c'est l'apparaître. Nous posons l'idée d'une continuité entre Sciences Humaines et Sciences du Vivant et de la Matière, dans lesquelles les structures et les formes sont dans les objets et dans les processus dynamiques qui les animent, de la coquille de l'escargot en spirale jusqu'au mouvement de la vague qui s'accroche au rivage, du *big bang* originel à la tessiture ou la rondeur d'un galet. Ce sont deux plans de la même réalité.

Références bibliographiques

ADAM, Jean-Michel (2011), *La linguistique textuelle*, Paris, Armand Colin.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline (1995), *Ces Mots qui ne vont pas de soi, Boucles Réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.

BARTHES, Roland (1966), « L'ancienne rhétorique », *Communications*, 16.

BENSALAH, Amina (1997), *Pour une Linguistique du Bégaiement*, Paris, L'Harmattan.

BENVENISTE, Claire-Blanche (1990), *Le Français Parlé, Etudes grammaticales*, Paris, CNRS.

— et JEANJEAN, Colette (1987), *Le Français Parlé, Transcription et Edition*, Paris, Didier-Erudition, CNRS/INALF.

BOGLIOTTI, Caroline 2016), *Diagnostiquer les Troubles du Langage - Distinguer Atypie et Pathologie chez l'Enfant, l'Adulte et la Personne âgée*, Louvain, De Boeck Solal.

CHAROLLES, Michel (1978), « Introduction aux problèmes de la cohérence des textes », *Langue Française*, 38, pp. 16-41.

— (2005), « La réparation interprétative », Colloque international de Bruxelles, Représentation du sens linguistique III.

— (2007), « Sémiotique du bégaiement. Approche phénoménologique de l'éprouvé du bègue à propos de son bégaiement », Sémio 2007.

— (2014), « Formes et identités du sujet bégayant : approche sémiotique », *in* BESNAULT-LEVITA, Anne, DEPRAZ, Nathalie et WINTERMEYER, Rolf (éds.), *Construire le sujet,* Limoges, Lambert-Lucas.

— (2018), Mémoire d'HDR, Université de Nantes.

DE WECK, Geneviève et MARRO, Pascale (2010), *Les Troubles du Langage chez l'Enfant, Description et Evaluation*, Paris, Elsevier-Masson.

DEVEVEY, Alain et KUNZ, Laurence (2013), *Les Troubles Spécifiques du Langage : Pathologies ou Variations ?,* Louvain, De Boeck Solal.

FONTANILLE, Jacques et ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et Signification*, Hayen, Mardaga.

GOFFMAN, Erwing (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.

GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du Sens. Essais Sémiotiques*, Paris, Seuil.

— (1979), « Des Accidents dans les Sciences dites Humaines », *in* A. J. Greimas et E. Landowski (éds.), *Introduction à l'Analyse du Discours en Sciences Sociales*, Paris, Hachette.

— (1983), *Du Sens II, Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

— (1986), *Sémantique Structurale*, Paris, PUF, 1966.

— et COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la Théorie du Langage*, t. 1, Paris, Hachette.

GRICE, Herbert-Paul (1975), *Logic and conversation, in* COLE, P. and MORGAN, J. (éds.), *Syntax and semantics*, vol 3. New York, Academic Press.

GÜLICH, Elisabeth et KOTSCHI, Thomas (1987), « Les actes de reformulation dans la consultation », *in* BANGE, Pierre (éd.), *L'analyse des interactions verbales. La Dame de Caluire. Une consultation*, Berne, Peter Lang, pp. 15-81.

HJELMSLEV, Louis (1966), *Prolégomènes à une Théorie du Langage*, Paris, Minuit.

— (1985), *Nouveaux Essais*, Paris, PUF.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1990, 1992), *Les Interactions Verbales,* 2 tomes, Paris, Armand Colin.

LUPU, Mihaela (2003), « Concepts vagues et catégorisation », *Cahiers de Linguistique Française*, 25, pp. 291-304.

MACÉ, Marielle (2016), *Styles, Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard.
MAINGUENEAU, Dominique (2013), *Analyser les textes de communication*, Paris, Armand Colin.
MONFRAIS-PFAUWADEL, Marie-Claude (2014), *Bégaiement, Bégaiements, Un manuel clinique et thérapeutique*, Louvain, De Boeck Solal.
NEVEU, Franck (2004), *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin.
PALLAUD, Berthille et XUEREB, René (2007), « Les troncations et les répétitions de mots chez un locuteur bègue », *Travaux Interdisciplinaires du Laboratoire Parole et Langage*, vol. 26, pp. 93-113.
PIÉRART, Bernadette et alii (2011), *Les Bégaiements de l'Adulte*, Mesure, Diagnostic, Hayen, Mardaga.
RAYMOND, Stéphanie (2013), *L'évaluation des compétences pragmatiques chez un adulte bègue*, Mémoire d'orthophonie, codirection : Anne Croll & Agnès Witko, Lyon, Université Claude Bernard.
REBOUL, Anne et MOESCHLER, Jacques (1998), *Pragmatique du Discours, De l'Interprétation de l'Enoncé à l'Interprétation du Discours*, Paris, Armand Colin.
STEUCKARDT, Agnès (2009), « Décrire la Reformulation, Le Paramètre Rhétorique », *Cahiers de Praxématique*, 52, pp. 159-172.
TRAVERSO, Véronique (2013), *L'Analyse des Conversations*, Paris, Armand Colin, 1999.
Trésor de la Langue Française Informatisé, Atilf.
ZILBERBERG, Claude (1981), *Essai sur les Modalités Tensives*, II : 8, Amsterdam, Benjamins.

L'*avenir de la structure* sous le prisme de la forme (dansante)

Valeria DE LUCA
Université Lyon 2 Lumière/ICAR

Un peu de vie *dans les formes : ce n'était pas de trop...*[1]

Dès 1985, année de la publication par Herman Parret et Hans-George Ruprecht du recueil d'hommages *Exigences et perspectives de la sémiotique*, jusqu'aux très récents hommages parus à l'occasion du centenaire de la naissance de Greimas en 2017, en passant par des moments de réflexion thématique, nombre d'auteurs ont porté leur attention, sous différents angles, sur la préoccupation *formelle* apparaissant à plusieurs reprises dans l'œuvre greimassienne. Cette focalisation s'est traduite tantôt par la proposition d'une « substantialisation apparente » de la structure qui permettrait de passer « d'une conception formaliste à une conception *dynamique* de la forme »[2], tantôt par la mise en relief de l'importance de la saisie perceptive chez Greimas dès 1970, tantôt par une discussion autour de la phénoménologie esthétique et, plus globalement, d'une phénoménologie du sens sous-jacente au projet du sémioticien lituanien. En particulier, on sait que le thème de la forme au sens de *Gestalt* figure de manière explicite au moins en deux occasions, une première fois en 1984, lorsqu'il est question de la constitution de formants figuratifs, et en 1987, quand Greimas revient sur le visuel à propos de l'immanence du sensible.

Dans un cadre si vaste de références et de suggestions – si différentes soient-elles –, notre contribution vise non pas à *refaire une sémiotique*[3], mais plus modestement à prolonger cette piste de réflexion à l'aune de certains développements de la sémiotique actuelle et de recherches contiguës à la sémiotique post-greimassienne. Plus particulièrement, le prisme de la gestualité dansante nous permettra de montrer qu'une révision de la notion de *forme* dans une perspective sémiogénétique, continuiste et expressiviste, n'infirme aucunement – et même soutient – la vocation structurante et modélisante de la discipline.

Pour ce faire, nous examinerons, à partir des problèmes théoriques et méthodologiques que la danse a posés à la sémiotique, certaines propositions dans lesquelles s'entrecroisent les thèmes du geste et de la forme, et chercherons à motiver synthétiquement la fécondité d'une possible imbrication les apports d'un modèle sémiogénétique de la sémiose. Les sujets qui seront ici abordés s'inscrivent dans un projet plus vaste dont on ne peut qu'esquisser les lignes générales ; en effet, il s'agit de réflexions issues de plusieurs travaux[4], ainsi que de recherches actuellement en cours. Par conséquent, nous n'avons aucune prétention à l'exhaustivité ni visée applicative ; les observations qui suivent constituent un canevas épistémologique en vue d'analyses concrètes que nous avons développées ailleurs[5] et qui peuvent à notre avis, s'étendre à des phénomènes sémiotiques *autres* que la danse.

---

[1] Fontanille et Tore (2006, 31), « De la moralisation à l'esthésie (…) ».
[2] Petitot (1985, 302), « Les deux indicibles ou la sémiotique face à l'imaginaire comme chair ».
[3] En paraphrasant Landowski (2013), où il est néanmoins question de vécu et d'interaction et par là même d'expérience sensible.
[4] Nous nous permettons de faire référence à De Luca (2017a), « Gesture as a device for converging of sensory and semiotic modes and levels. The case of Argentinian Tango », (2017b), « Danse et sémiotique : après le structuralisme », et (De Luca et Bondì, 2016), « Métamorphose des formes, figures de la culture ».
[5] *Cf.* notamment De Luca (2016), *Les univers sémiotiques de la danse. Formes et parcours du sens dans le tango argentin*, Thèse de doctorat, en ligne.

1. Projets culturels, productivité gestuelle : de Greimas à Kristeva

Greimas aborde pour la première fois le problème de la gestualité – et, par conséquent, de la danse – en 1968, dans « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », que publie le célèbre numéro de *Langages* où plusieurs chercheurs se confrontent avec ce thème. Le dédoublement d'une sémiotique des langues naturelles et d'une sémiotique du monde naturel permet de poser les jalons de ce qui deviendra le modèle standard de la narrativité – et par là même du texte en tant que pilier épistémologique et méthodologique pour l'analyse –, et de concevoir l'*écran*[6] *de l'apparaître* – les signes « naturels » – en tant que manifestations d'attributions de significations d'ordre social et culturel[7] par les sujets, que la sémiotique est capable d'analyser à l'aune de leurs manifestations et de leurs traductions linguistiques. Ainsi, les signes naturels s'avèrent en réalité des signes foncièrement *culturels* et la manifestation du flux gestuel doit, dès lors, répondre à un projet plus vaste dont la *forme* globale articulerait les valeurs constitutives d'un groupe d'individus, d'une société, d'une culture :

> La gesticulation, apprise et transmise, tout comme les autres systèmes sémiotiques, est un phénomène social. (…) la gesticulation est une entreprise globale du corps humain dans laquelle les gestes particuliers des agents corporels sont coordonnés et/ou subordonnés à un projet d'ensemble se déroulant en simultanéité. (Greimas 1968, 12)

En particulier, il s'agit de

> reconnaître, à titre d'hypothèse, l'existence des discours gestuels organisés, comparables aux structures narratives des discours linguistiques et susceptibles, de ce fait, d'être réduits à des modèles formels à variables multiples qui, quoique formels, peuvent être interprétés sémantiquement et fournir les cadres généraux de compréhension des discours gestuels. (Greimas 1968, 27)

En d'autres termes, la segmentation du *continu* du flux gestuel – en dépit des difficultés que cette opération comporte et que Greimas même ne manque pas de relever (1968, 16) – permettrait de confirmer l'hypothèse suivant laquelle la gestualité, malgré le fait qu'elle soit reléguée au rang de système *symbolique*, pourrait tout de même être dotée d'une « *forme* gestuelle derrière la substance gestuelle » (Greimas 1968, 30). En d'autres termes, l'axe de réflexion visant à installer la relation sémiotique entre des ordres différents se déplace vers la supposition de *projets* d'ordre culturel qui, seuls, peuvent garantir la sémioticité du système gestuel. Greimas affirme à ce sujet que :

> le projet du programme gestuel constitue son signifié et la séquence gestuelle qui recouvre ce signifié est son signifiant. La *semiosis* d'un programme gestuel sera, par conséquent, la relation entre une séquence de figures gestuelles, prise comme signifiant, et le projet gestuel, considéré comme signifié (…) Considérés dans leur aspects de *projets culturels*, les différents programmes gestuels nous apparaissent comme des discours clos dont l'analyse du contenu ne peut qu'expliciter les structures narratives d'un type particulier qu'on peut se représenter comme des modèles d'un savoir-faire pratique ou mythique. (Greimas 1968, 32-33)

Cette intuition, pourtant féconde, ne sera guère approfondie par Greimas à l'égard de la danse qui, en 1986, « apparaît comme un non-sens (…) ; pour qu'une analyse puisse être faite des arts en mouvement, il faut l'immobiliser, le stabiliser »[8]. Le problème majeur est constitué, nous semble-t-il, par le modèle linguistique soutenant les prémisses méthodologiques à la base de la segmentation du flux gestuel et de son articulation avec des

[6] Terme qui figure en 1968 et qui sera repris plus tard par Greimas (*cf.* à ce sujet Bertrand (2006, 11-22), « Le sens dans *Du sens* entre 'écran de fumée' et 'morsure sur le réel' ».
[7] *Cf.* à ce propos Lorusso (2017), « Normativité et subjectivité, à partir de Greimas », en ligne.
[8] Algirdas J. Greimas dans (Boivin et Chamberland, 1986, 42) « Positions et engagements de la sémiotique ».

programmes gestuels qui dévoilent des projets culturels plus vastes. En effet, bien qu'héritier de Saussure, Greimas a ici pour référence principale le Hjelmslev des *Prolégomènes*, ainsi que l'idée d'une *linéarité* du signifiant gestuel calqué sur le modèle du signifiant linguistique, linéarité qui, même dans le cas linguistique *stricto sensu*, a été par la suite complexifiée[9]. Qui plus est, à cette époque, tout type de variation *tensive* (par exemple, rythmique) émergeant dans un cours d'action – qui est premièrement *aussi* une *scène pratique* (Fontanille 2008) faisant office de cadre de référence pour l'interaction gestuelle et corporelle –, et notamment dans l'improvisation, ne pouvait pas être prise en compte, même si l'idée d'une productivité – et, par conséquent, d'une activité propre du geste[10] – se fait subrepticement une place dans ce contexte de recherches.

Dans son article « Le geste, pratique ou communication ? » du même numéro de *Langages*, Julia Kristeva déplace un tant soit peu la perspective à partir de laquelle aborder la gestualité dans l'objectif de dépasser « les schémas de base de la linguistique (...) et d'élargir *a posteriori*, la puissance de la procédure linguistique elle-même (donc de réviser la notion même de langage, compris non plus comme communication, mais comme production) » (Kristeva 1968, 50). En particulier, la sémiologue affirme que

> la gestualité (...) est susceptible d'être étudiée comme une activité dans le sens d'une *dépense*, d'une productivité antérieure au produit (...). Evidemment, le geste transmet un message dans le cadre d'un groupe et n'est « langage » que dans ce sens, mais plus que ce message déjà là, il est (et il peut rendre concevable) l'*élaboration* du message, le *travail* qui précède la constitution du signe (du sens) dans la communication. (Kristeva 1968, 50)

Penser la productivité de la gestualité revient en quelque sorte, d'un côté, à réaffirmer un primat du mouvement et, d'un autre côté, à restituer le caractère interactionnel et réflexif du geste. En effet, le mouvement est en tant que tel production, activité, à savoir une activité de détermination de forme, d'espace et, dans une certaine mesure, de temps : a) de forme, si l'on fait référence au corps propre et aux gestes en tant que tels, en tant que *figures de mouvement* ; b) d'espace, dans la mesure où tout mouvement et tout geste, en tant qu'activité perceptive, concourent à la constitution du sujet et du champ d'(inter)action où le sujet pourra s'auto-référer ; c) de temps, notamment dans le cas de la danse, à la fois en tant que variation diachronique d'une forme gestuelle et en tant qu'épaisseur synchronique de l'acte de danse. Kristeva détaille à ce sujet ce qui semble constituer la spécificité de la gestualité et qui en justifierait l'*antériorité* sémiotique, en soulignant tout particulièrement « la complémentarité de deux principes de sémiotisation : d'une part, la *représentation*, de l'autre l'*indication* » (1968, 52) par lesquels il est possible d'identifier la *fonction de base* du geste. Ce sont ces deux principes qui, pris ensemble, fondent l'antériorité du geste. A son tour, cette antériorité est spatiale, dans la mesure où, à travers le geste, peut s'installer un espace qui est à la fois perceptif et diagrammatisable, relationnel, pertinent en vue d'un projet d'action et (proto)-figuratif, et qui néanmoins comporte une part d'indétermination, soit de déterminabilité en fonction des réponses et des reprises dans l'interaction gestuelle. En d'autres termes, le geste ou, pour mieux dire, la *désignation*, l'*indication d'action* que le geste opère en tant que tel, constitueraient à la fois l'extériorisation d'une conscience appelant et s'adressant à un monde et, par la réflexivité que tout geste implique, le retour, le pli différentiel, l'écart entre, d'un côté, cette extériorisation et, de l'autre, sa propre assomption et le spectre de réactions possibles du monde même. C'est dans ce sens que le geste s'avère un véritable moteur de sémiose. Kristeva appelle cette fonction de base « indicative, relationnelle, vide » *anaphore*,

[9] *Cf.* Zinna (1995), « Linéarité et devenir ».

[10] Une telle activité a été davantage creusée récemment par Basso Fossali (2017), « Le geste et sa niche : gestion du sens 'hors technique' », en ligne. Pour un aperçu sur différentes lectures du geste, *cf.* aussi De Luca (2016, voir note 5).

> en rappelant à la fois la signification de ce terme dans la syntaxe structurale (« l'anaphore est une connexion sémantique supplémentaire, à laquelle ne correspond aucune connexion structurale ») et son étymologie (ἀναφορὰ en grec veut dire surgissement, élévation, ascension, montée d'un fond ou retour vers l'arrière ; αναφορικός = relatif à ; le préfixe ἀνά (...) dénote un mouvement vers, sur, à travers quelque chose, il s'emploie pour désigner une *présence continue*. (Kristeva 1968, 53)

L'antériorité sémiotique du geste n'est aucunement *originaire*, elle relèverait plutôt d'une sorte d'anticipation agissant de manière *négative*, c'est-à-dire *différentielle*. Dans ce sens, au lieu de distinguer d'emblée des catégories possibles, telle l'hypothèse greimassienne d'une *gestualité pratique*, selon Kristeva c'est la gestualité même qui doit être conçue en tant que *pratique*, à savoir en tant qu'activité (et non pas action ou acte). Cette conception n'infirme pas le projet greimassien de départ, mais au contraire renforce, à notre avis, d'une part le postulat d'un imaginaire plus ou moins gestaltique qui forme et fait entrevoir à l'œuvre *le sens de la vie* chez Greimas et légitime, d'autre part, le déplacement de la réflexion vers une perspective proprement sémiogénétique.

2. Catastrophes[11] dansantes

C'est précisément cette charge imaginaire qui nous permet d'opérer une transition vers la conception thomienne de la danse comme sémiurgie, et, plus particulièrement, vers une conception de forme et d'imagination / imaginaire sémiotique développé par Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti à l'intérieur de la *théorie des formes sémantiques* et, plus largement, d'une anthropologie sémiotique. Comme nous le disions plus haut, les premières suggestions ont été apportées à ce sujet par Jean Petitot en 1985. Il avance l'idée que « pour autant qu'elle vise à être une anthropologie structurale de l'imaginaire humain, la sémiotique a pour materia prima (…) une substance qui n'est pas une substance du contenu, mais un pur médium imaginaire » (1985, 284).

En particulier, Petitot précise que « l'imaginaire constitue *une instance du sens hétérogène et incommensurable à la signification* ». Le problème majeur consiste dès lors en l'assomption, la subjectivation et l'articulation de ces éléments au sein d'axiologies. La solution envisagée réside dans une déclinaison psychobiologique avec la notion de prégnance. Par rapport à ce qui nous occupe ici, il est intéressant de remarquer que

> les prégnances sont en rapport direct avec des saillantes perceptives, autrement dit des *traits figuratifs* (…) Le figuratif ne se borne donc pas à être la manifestation discursive d'une couverture lexématique du sémio-narratif (…) il y a une véritable *conversion figurative* (…) *ce sont ces prégnances figurativisées qui se trouvent traduites en valeurs axiologisées*. (Petitot 1985, 295 - italiques dans le texte)

L'exploitation des notions de prégnance et de saillance est détaillée à propos de la danse par René Thom qui la voit comme une véritable *sémiurgie,* en soulignant, en écho avec la proposition de Kristeva, sa productivité. En effet, la danse est conçue comme une *activité,* et tout particulièrement, comme une activité *morphogénétique* : de plus, elle est elle-même une

[11] Lorsqu'on évoque le terme « catastrophes », on se réfère bien évidemment à la théorie homonyme et aux catastrophes élémentaires développées par René Thom tout au long de sa carrière. Très brièvement, les catastrophes signalent un changement, une discontinuité, du comportement d'un système, et par là même, peuvent montrer l'émergence de la différenciation. Dans ce paragraphe, il est question de catastrophes « dansantes » précisément en vertu de ce que Thom soutient par rapport à la danse. En effet, l'émergence tout comme l'enchaînement desdites *figures* de danse représentent un moment « catastrophique » d'un côté, et en amont, par rapport à la configuration gestuelle, motrice et musculaire qui prépare le mouvement proprement dit et, de l'autre côté, en aval, par rapport aux effets imprévisibles que leur mise en séquence peut avoir sur l'interaction entre les corps et l'espace environnant.

forme dont il s'agit de comprendre les processus d'émergence et de stabilisation. Comme l'affirme Thom :

> pour nous, humains, il ne fait guère de doute que la danse ne soit pas par essence une activité ludique, désintéressée, une activité liée au rite, à la dépense (Bataille), à la fête… Mais pourquoi cette forme, *a priori* si étrange, de comportement ? Comprendre la danse exige, je crois, de remonter à la source même de la signification ; on peut y trouver la genèse – *in statu nascendi* – des structures les plus fondamentales du signe ; peut-être même pourrait-on fonder sur elle une esthétique. (1990, 119)

Le fait de concevoir la danse en tant que forme (de comportement, donc d'activité) permet de se situer à un autre niveau d'investigation que celui du signe linguistique achevé, pour se focaliser en revanche sur la possibilité et sur le moment même de contraction de la relation sémiotique. Cela implique par conséquent d'étaler la charge signifiante sur la forme prise dans sa globalité. A cet égard, les notions de *saillance* et de *prégnance* identifient deux types généraux de formes entrant en relation entre elles, dans un rapport qui déclenche l'émergence de la signification. Est appelée *forme saillante*

> toute forme qui frappe l'appareil sensoriel d'un sujet par son caractère abrupt ou imprévu. Un flash de lumière, un tintement de sonnette sont typiquement des formes saillantes. Il convient toutefois de remarquer qu'une forme peut être saillante par une irrégularité de son rythme, une brisure de symétrie, aussi bien que par une discontinuité sensorielle. (Thom 1990, 55-56)

Lorsque Thom évoque le caractère imprévu ou discontinu rendant une forme saillante, il s'agit de l'émersion d'une discontinuité pensée toujours sur le fond de la continuité d'un processus qui est potentiellement cyclique, voire réversible. Une telle discontinuité, dans l'acception aussi mathématique du terme, ne s'identifie pas avec une *discrétisation,* et il ne pourrait pas en être autrement si l'on pense au caractère continu du mouvement et, par conséquent, à l'émergence et à l'enchaînement des gestes. Rappelons brièvement, suivant la lecture du modèle catastrophiste thomien proposée par le philosophe Jean-Michel Salanskis, que

> ce qui est discret, c'est un espace topologique ; le mot discret désigne une propriété de la topologie de cet espace [tandis que] ce qui est discontinu (...) c'est une application en un point, c'est-à-dire, disons, un processus relativement à ce qui le contrôle : on envisage quelque chose qui a un état à chaque date du temps (cet état est fonction du temps), et on repère une date à l'occasion de laquelle une mutation survient. Mais le rapport de ce discontinu au continu comme nom d'un certain état du multiple (...) n'est pas un rapport de négation mais un rapport de convenance : une discontinuité apparaît par excellence comme l'attribut d'une application définie sur un continu (...) c'est bien de cette manière que Thom pense la discontinuité, par exemple quand il définit le phénomène – ou, dans ses termes, la morphologie – comme ensemble de discontinuités sur un substrat. Ou encore, quand il décrit un engendrement du discret à partir du continu via la discontinuité. (Salanskis 2012, 697-698)

Ainsi conçue, le couple continuité/discontinuité, dont les présupposés seraient d'une part une communauté d'organisation des phénomènes et, d'autre part, leur différenciation – à savoir leur *variation* en tant que principe à la fois de constitution et de manifestation –, remet en perspective la question des frontières entre perception et langage, ainsi que les articulations entre macro-sémiotiques.

Chez Thom, une discrimination ultérieure effectuée sur les saillances – qui constitue le moment d'émergence de la signification – est représentée par l'investissement (en termes de valeurs) qui transforme les saillances en *prégnances.* Comme l'affirme le mathématicien,

> certaines formes ont pour le sujet une importance biologique immédiate ; telles sont, chez les animaux, les formes des proies, des prédateurs, des partenaires sexuels. De telles formes seront dites « prégnantes »,

prégnance désignant la qualité associée. Elles induisent des modifications importantes dans le comportement moteur ou affectif du sujet. (Thom 1990, 56)

Il précise que les prégnances sont à l'œuvre également au niveau humain : « chez l'Homme, (…) il y a tout un continuum de prégnances liées au langage » et « cet investissement peut être purement symbolique » (Thom 1990, 119-120). Les prégnances installent *ispo facto* un ordre symbolique, de signification ; dans le cas de l'Homme, elles se détachent de la fonction strictement biologique pour affecter, en revanche, l'expérience personnelle de l'individu, les *formes vécues* ou l'*interaction* lorsqu'elles sont socialement codifiées. Dans la mesure où une prégnance « peut modifier la forme externe, en produisant un *effet figuratif »* (Thom 1990, 120), l'investissement en termes de valeurs qu'elle comporte se pose à la fois en tant qu'agent premier de médiation dans la relation aux formes, et en tant qu'opérateur qui installe un régime d'interaction doté de sens. En d'autres termes, toute activité signifiante serait une activité à la fois d'individuation, de stabilisation et de *transformation* de formes. Comme le souligne à nouveau Salanskis, dans *Herméneutique et cognition*,

le sens est interprété comme *organisation* (...) Le propre des choses vivantes, et plus généralement des choses sensées, est trouvé dans l'arrangement final d'un ensemble, dans cela même qu'une organisation vaut comme telle. Le « sens » est alors, dans la définition la plus générale qu'on puisse donner, l'émergence, ou plutôt, l'achèvement de l'émergence, l'apparition-stabilisation de la forme. (2003, 93)

Le philosophe remarque aussi un autre aspect des prégnances qui éclaire la dynamique stabilisation-transformation et que Thom reprend précisément à propos de la relation forme dansante-forme musicale, à savoir la qualité *contagieuse* de la prégnance :

Thom fait une double hypothèse au-delà de cette simple définition de formes saillantes « vitalement intéressantes » : que la prégnance (...) est contagieuse – une forme saillante hérite de la prégnance si elle a rencontré dans l'espace et le temps une forme saillante prégnante – en sorte qu'elle s'investit dans le système symbolique et circule en lui. (Salanskis 2003, 113)

C'est à partir de cet appareillage théorique qu'il est possible selon René Thom d'observer l'émergence de la danse à un niveau global, tout en prenant en compte le déploiement du flux gestuel à un niveau (inter)individuel. Il évoque en effet au moins deux niveaux d'organisation morphologique :

celui du danseur individuel, qui perçoit certaines formes musicales et les transcrit en geste corporels, puis celui du groupe collectif de danseurs (nous dirons par la suite le ballet, même s'il ne s'agit pas d'un spectacle, mais d'une danse rituelle collective par exemple) dont les évolutions d'ensemble vont refléter la forme musicale sur laquelle ils dansent. L'articulation entre ces deux niveaux d'observation soulève le problème théorique général des sciences morphologiques : celui des niveaux hiérarchiques d'organisation, rencontré en linguistique (la « double articulation »), en biologie et dans maintes disciplines de la physique macroscopique. Pour articuler ces deux niveaux, je proposerai ici le modèle du champ générateur, inspiré de la théorie des champs en physique. (Thom 1990, 113)

L'articulation de deux champs de la danse est possible chez Thom grâce à un moment de véritable incorporation de la forme, un moment où un théâtre de *valences* est immédiatement (dans le sens temporel du terme) à l'œuvre ; comme l'écrit le sémioticien,

il faut considérer cette invasion de la motricité par la forme comme une manifestation du désir de *s'approprier* la forme, comme une sorte de prédation, une possession évidemment réversible et terriblement ambiguë, puisqu'on ne sait pas trop si c'est le sujet qui « possède » la forme qu'il réalise, ou si au contraire la forme domine le sujet qui l'exécute. (Thom 1990, 122)

Dès lors, c'est dans la dynamique interactionnelle, intercorporelle et intersubjective des danseurs, ainsi que dans celle, plus globale, de la pratique, que se joue la *tenue* des valorisations installées, l'émergence d'un spectre des désengagements possibles du cours d'action, ainsi que de tout autre élément susceptible de *donner un autre cours*, une autre suite par rapport aux aspects routiniers du processus. C'est également à ce niveau que Thom introduit le rapport de correspondance possible entre forme sonore et mouvements, *figures* de danse :

> les « figures » que décrivent un petit nombre d'interprètes au sein d'un ballet peuvent être considérées comme manifestations de singularités locales du champ global. Ainsi, dans un bal musette, chaque couple de danseurs entretient, au son du tempo insistant de la valse, son petit cyclone individuel. La description d'un ballet en langue ordinaire se ramène à la suite narrative de ses figures ; elle est donc purement discrète. Mais l'unité esthétique du ballet sera finalement fondée sur l'évolution d'une entité dynamique cachée (…) Cette unité dynamique est faite de prégnances en lutte (…) Les îlots de prégnance se fissurent, se fragmentent, s'absorbent, se disloquent en une dynamique incessante. (Thom 1990, 124-125)

Cette vision permet de détacher partiellement l'examen des figures gestuelles des contraintes mécaniques et anatomiques du corps humain pour se concentrer sur l'étude d'autres facteurs de nature hétérogène et mixte, à la fois sensibles, culturels et imaginaires qui se répercutent sur la perception globale de la forme dansante.

Finalement, c'est la dynamique d'assomption seconde du geste dans l'interaction entre les danseurs – une dynamique qui renouvelle à chaque instant les enjeux des valences et des valeurs, les saillances et les prégnances en les modulant, en les mettant en variation – qui fait des danseurs des *sémiurges* et de la danse une *sémiurgie*. C'est dans l'interaction entre singularité locale et globalité du champ, que le sens se fait et se défait constamment ou, pour mieux dire, se reprend lui-même à la limite des déséquilibres, des aléas. Ainsi, René Thom semble-t-il conclure son incursion dans la danse :

> le chorégraphe est un « sémiurge », si on me permet ce néologisme grec, en ce sens qu'il imagine mentalement un champ global, qui va régler localement le mouvement de chaque danseur individuel (…). Pour l'esprit explorant les limites de l'univers sémantique, aux confins de la signification, là où l'écart entre signifiant et signifié s'abolit, l'œuvre d'art fait vibrer les sources organisatrices les plus précieuses, les plus profondes, qui sont à l'origine du sens. Pour cet esprit à l'écoute, tendu à l'extrême de sa sensibilité, tout « sémiurge » est un démiurge. (Thom 1990, 127-130)

3. Forme, geste, sémiogenèse

Dès lors que la dimension en acte de la production du sens est repensée comme le lieu de convergence, entre autres, de l'engagement corporel dans l'action, du déroulement d'un cours d'action tel qu'il est intersubjectivement construit, de la stabilisation plus ou moins temporaire de formes et figures, un appareillage théorique à même de penser l'émergence et le devenir des manifestations sémiotiques s'avère nécessaire. Cet appareillage thématisera davantage l'instabilité, de la variation du sens au moment même de sa production et de sa stabilisation. Dans ce cadre, la variation n'est pas conçue comme étant opposée à l'idée d'invariants, c'est-à-dire à l'aune d'une structure dont les composants seraient connus d'avance. Il s'agit en revanche de penser la variation en tant que modalité de l'apparaître et de l'agir, en tant que condition de possibilité de l'émergence et de la différenciation du sens, une condition de possibilité consubstantielle au sens, en ceci qu'elle ne sépare pas puissance et acte, pour le dire en des termes aristotéliciens.

Dans cette perspective, le programme d'une anthropologie sémiotique, héritier de plusieurs suggestions théoriques – de la *Gestaltheorie* à la philosophie cassirerienne, en passant par la phénoménologie merleau-pontienne –, peut contribuer à la réactualisation de la structure par

la forme. Ce programme s'articule autour des concepts de *formes sémantiques*, de *phases du sens* telles les *motifs*, les *profils,* les *thèmes*, ainsi que de ceux d'expressivité originaire de l'expérience et de *transposabilité* des formes sous les modes de l'*anticipation* et de la *reprise.* L'hypothèse principale est celle d'une continuité organisationnelle de la vie langagière et de la vie perceptive ou, en d'autres termes : l'activité de langage est conçue à la manière d'une perception et constitution de formes.

Etablir une continuité et une communauté d'organisation entre perception et langage, entre perception et sémiose, ne signifie pas seulement affirmer l'enracinement sensori-moteur de la signification. D'une part, la perception est conçue – via l'hypothèse de l'expressivité originaire de toute expérience – en tant qu'*immédiatement* sémiotique (où le caractère immédiat souligne précisément l'avènement de la médiation sémiotique simultané à toute perception/action). Comme l'affirment Cadiot et Visetti, dans *Pour une théorie des formes sémantiques* :

> percevoir s'identifie à un sens premier de connaître, à une dimension générale de la cognition, et non aux processus périphériques d'un système ; percevoir est une activité sémiotique, qui repose sur la saisie immédiate de qualités et d'horizons, qu'on ne saurait réduire à l'identité de schèmes sensori-moteurs ni aux épures d'une diagrammatique ; percevoir est toujours esquisser un sens, qui ne se déploie que dans un parcours, dans une activité de *thématisation* par laquelle se font et se défont les identités. (Cadiot et Visetti, 2001, 50)

En particulier, une perception qui soit d'emblée sémiotique, se constitue selon les auteurs comme

> *relation à…*, *accès vers…*, *chemin pour…*, une perception d'identités qualitatives et de valeurs, qui discerne corrélativement, comme *sens incorporé* à l'apparaître, des motifs d'agir et des mouvements expressifs : ceux du sujet, ceux d'autrui, ceux de la chose même (…) nous visons également une perception qui puisse se fondre dans l'activité (…) une telle perception n'est donc jamais une simple mise en présence, mais toujours une mise en perspective, et une suggestion d'enchaîner. (Cadiot et Visetti, 2001, 64)

Dès lors que l'activité sémiotique est interprétée comme une activité de constitution de champs et des formes, c'est la manière même de concevoir la « forme » qui change radicalement. Celle-ci n'est pas appréhendée uniquement en fonction des relations spatiales-topologiques qu'elle affiche ou en tant qu'organisation méréologique d'un espace. En s'inspirant de la *Gestalttheorie* et en particulier des suggestions issues de l'école de Berlin, l'organisation d'un champ de formes est caractérisée par un primat du continu en tant que *substrat*, par un processus successif de modulation/délimitation installant des discontinuités, ainsi que par une temporalité propre de la forme. La reprise de ces aspects permet aux auteurs de concevoir un modèle qui puisse tenir ensemble les différents chiasmes à l'œuvre dans la constitution du sens, à savoir ceux entre un pôle subjectal et un pôle objectal, entre intériorité et extériorité, entre dimension corporelle et intersubjective et normativité sociale, entre variation et différenciation, entre configuration et agitation du fond. Par conséquent, loin de tout projet formaliste, la forme est ici comprise à la fois en sa dynamique de constitution et en son expressivité ou, autrement dit, en ses degrés de différenciation manifestés. L'expression, publique et incarnée à la fois, se configure comme le moment d'imbrication d'une prise de conscience (proto-sémiotique) de la part d'un agent par rapport à sa propre activité, et de l'activité même qui, dès son apparition, se rend disponible à être captée, modulée et normalisée par des régimes sémiotiques institués. Comme l'affirment Rosenthal et Visetti dans « Expression et sémiose pour une phénoménologie sémiotique »,

> notre problématique expressiviste et sémiogénétique se met-elle en place à partir d'une double accentuation : de l'expression à l'expressivité ; et de l'expression à la *réexpression*. L'expression n'est évidemment pas seulement spontanée, mais aussi instituée : ce qui introduit *l'exigence* de la réexpression et de la reprise

(conformité et innovation, retour et rupture), avec la diversification des genres et des modalités. Par une sorte d'inversion paradoxale, c'est tout le phénomène de l'expression qui paraît tenir sa possibilité de l'institution. Ainsi toute expression, même neuve, est déjà *instituante*, prégnante d'un geste antérieur, anticipation d'une répétition possible, plus généralement préparation d'une autre expression à suivre, qui vaudra comme réexpression. (Rosenthal et Visetti, 2010, 25)

Ce mouvement continu d'individuation, de variation et de différenciation met l'accent sur le caractère anonyme de la constitution de champs et de formes en même temps qu'il illustre la co-constitution des sujets, des objets et des milieux d'action par lesquels les formes sémiotiques circulent, sont transmises et réactualisées.

C'est précisément dans ce cadre qu'intervient la figure du geste en tant qu'emblème du chiasme entre expression et sémiose. Le geste est conçu comme cet événement paradoxal qui condense la singularité d'une initiative individuelle, la répétition d'une série d'enchaînements de variations de traces des gestes antérieurs, le déploiement d'un horizon de gestes, d'activités, de formes à venir, ainsi que son afférence à des conditions et à des cadres d'exercice attestés et reconnus. En d'autres termes,

un geste n'est pas un objet, ni une pure intention, il échappe à la prétendue opposition entre deux modes d'être, pour-soi subjectif ou en-soi matériel. Il est une scansion incarnée dans le flux temporel, susceptible de degrés variables de focalisation. Il fait transition – dans les deux sens – entre présence corporelle et trace matérielle. Sans l'impliquer par lui-même, il s'ouvre à toute espèce de reprise et d'élaboration au niveau d'une technique du corps. Il n'est pas nécessairement propriété d'un sujet, mais éventuellement transmis, relais d'une coordination avec autrui. Le geste dérape aussi, nous échappe, nous met en position sans que nous ayons eu à former une intention préalable (…) Le geste crée aussi les dispositions (…) il ne se contente pas de manifester les dispositions, les attitudes, mais les fait advenir […] Activité et passivité, aspects volontaires et involontaires s'y entremêlent (…) Récurrent comme habitus, il représente une figure concentrée de la ritualité, et peut-être une figure primitive de la prise de rôle. (Rosenthal et Visetti, 2010, 45)

Par le prisme du geste, il est alors possible de saisir aussi bien l'animation interne des formes, à la fois autonomes par rapport au geste qui les fait émerger et dépendantes de ce dernier pour leur singularisation, que le caractère *transposable* des formes.

En particulier, la *transposabilité,* condition primaire du processus de la *reprise* et corrélat de l'émergence des formes, met l'accent sur la capacité des différentes phases du sens de se prêter aux schématisations les plus disparates : elle désigne en effet à la fois le devenir même des formes et les modes génériques de leur saisie, plutôt que les opérations de passage ou de transfert d'une grandeur ou d'un domaine sémiotique à un autre. Ce que l'idée de *transposabilité* montre*,* c'est précisément l'indéterminé ou l'à-déterminer de la signification, c'est-à-dire tout ce qui demeure dans les zones liminales de la sémiose, non seulement ou non tant comme potentiel ou mémoire de sens, mais en premier lieu comme puissance ou résidu de reprises précédentes, comme force virtuelle qui est néanmoins susceptible de produire des effets presqu'invisibles. Cadiot et Visetti expliquent que

on postule généralement (…) que les formes sont le produit de schèmes dynamiques relationnels capables par constitution d'opérer dans une variété indéfinie de milieux (…) le résultat peut bien être perçu comme la reprise avec déformation de telle ou telle occurrence antérieure ou exemplaire (…) mais c'est là un effet « second » (…) si bien que le terme de *transposition* ne signifie pas ici une opération en deux temps, allant d'un domaine A à un domaine B, mais renvoie à la disponibilité immédiate des schèmes dans une variété indéfinie de milieux. (Cadiot et Visetti 2001, 53)

Dès lors, un modèle apte à tenir ensemble l'émergence, les fluctuations et les stabilisations des formes et du sens, s'articule selon les auteurs suivant celles qu'ils appellent *phases* du

sens, à savoir les *motifs*, les *profiles* ou *profilages* et les *thèmes* ou les *thématisations*[12]. Ces phases ne doivent pas être conçues comme des stades ou des étapes qui se disposent sur une linéarité de développement et de progression, mais comme des moments, des états des formes (des *états de phase*) qui se rappellent réciproquement. En particulier, les motifs, les profils et les thèmes permettent notamment de rendre compte des dimensions *imaginaire* et *figurale* de l'activité sémiotique. En effet, à partir de leur enchevêtrement et de la notion de *reprise*, il est possible de passer d'un imaginaire d'idéalités à un imaginaire/imagination sémiotique qui ne se réduit pas

> aux dites images mentales, ni à la conscience d'image, qui ne soit ni uniquement « langage intérieur », ni uniquement « iconisation » du champ, et qui dépend (socialement comme psychiquement) des arts et des techniques de la représentation. Un imaginaire sémiotique sera nécessairement une structure de transition et d'anticipation, d'engrenage réciproque, entre *plusieurs* régimes de sémiotisation. (Visetti 2015, 23)[13]

Dans ce cadre, l'imaginaire ainsi conçu dépasse les dispositions psychobiologiques des sujets et le caractère indicible des projets culturels. En d'autres, termes, un imaginaire sémiotique signifie

> pluralisation, culturalisation, technicisation, et non structure a priori placée en amont d'une perception naturalisée (…) Donc un imaginaire toujours déjà informé par des traditions, des jeux sémiotiques (…) toujours présent-absent, portant ses effets en raison de son indétermination même : halo, horizon, du sensible. (Visetti 2015, 21)

***

Ce bref parcours tout au long des transformations diachroniques des notions de forme et de geste dans le structuralisme greimassien d'abord, puis dans le prolongement de la piste morphogénétique, nous permet en premier lieu d'éclairer d'un jour nouveau non seulement la notion de forme en tant que telle, mais également son potentiel opérationnel en vue d'applications analytiques.

En effet, les formes dansantes – et plus précisément le couple forme/figure – ne se réduisent ni au figuratif ni aux configurations assumées par la chair sensible pendant le mouvement. Le couple forme/figure ne se réduit pas au figuratif, dans la mesure où la lecture des figures de danse dépasse la figurativité du corps dansant et mobilise au contraire des ressources qui sont à la fois perceptives et imaginaires afin de donner corps à la figure même. Les formes et les figures ne se réduisent pas non plus aux configurations assumées par la chair sensible précisément en raison du fait que la forme gestuelle ainsi que son assomption incarnée par les corps dansants expriment elles-mêmes des valeurs qui résultent d'une perception stratifiée. Certes, les valeurs que la forme manifeste émergent et se constituent à partir des valences opérant dans le champ de présence des acteurs. Néanmoins, chaque manifestation gestuelle singulière est innervée par des valeurs thématiques – de facture sociale, culturelle, historique, imaginaire – qui concourent à sa stabilisation ainsi qu'à sa perception doxique.

En deuxième lieu, cette révision de la forme permet à notre avis d'évaluer différemment les relations entre langage et danse, sa « linguisticité » présumée. En nous inscrivant dans la lignée saussurienne et hjelmslevienne, et notamment à partir de la tripartition de la *langue-forme* telle que le linguiste danois l'a jadis suggérée, on pourrait attribuer une « linguisticité »

[12] Nous ne pouvons détailler ici chaque notion ; pour une présentation globale de la théorie des formes sémantiques, nous renvoyons à l'ouvrage dirigé par Bondì (2012), *Percezione, semiosi e socialità del senso*.

[13] « Motifs et imagination sémiolinguistique », [version préparatoire], *à paraître* in Dondero, Estay-Stange, Hénault, éds. (2015), *Sémiotique : les nouvelles tendances*. Par gentille concession de l'auteur.

à la danse, dans la mesure où, à quelque niveau qu'il soit – corporel-gestuel *stricto sensu*, pratique ou culturel –, ce sont la perception et la dialectique entre structuration et variation qui sont porteuses de sens, de valeur, et qui sont en même temps à la base du changement continu des formes gestuelles, aussi bien dans le cours d'action que dans le temps.

Finalement, la perspective sémiogénétique, à travers les notions de transposition et de reprise, permet de développer un regard analytique qui prend en compte aussi les lacunes, les incomplétudes, les résidus, les forces virtuelles pourtant actives dans la constitution du sens. Cela permet tout particulièrement d'aborder autrement la question des modes d'existence sémiotique conçus dans l'acception greimassienne de la formule (virtuel, actualisé, potentialisé, réalisé). Comme on l'a vu, la transposition ne concerne pas des répertoires de significations stockés dans la mémoire culturelle en tant que tels : au contraire, l'enjeu de la transposition est celui de saisir l'émergence du sens en tant qu'elle est à la fois singulière et qu'elle est le résultat d'une mise en variation constante des significations.

Au demeurant, cela voudrait dire s'interroger sur les scories, sur les aspects « invisibles » du sens, en un mot sur cette « morsure sur le réel », cette « imperfection » qui a tramé en filigrane l'entreprise théorique de Greimas.

Références bibliographiques

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2017), « Le geste et sa niche : gestion du sens 'hors technique' », *Texto!,* vol. XXII, 2 [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/index.php?id=3880

BERTRAND, Denis (2006), « Le sens dans *Du sens* : entre 'écran de fumée' et 'morsure sur le réel' », *Protée*, vol. 34, 1, pp. 11-22.

BOIVIN, Aurélien et CHAMBERLAND, Roger (1986), « Positions et engagements de la sémiotique : entrevue avec A. J. Greimas », *Québec français*, 61, pp. 42-44 [en ligne]. Disponible sur : http://id.erudit.org/iderudit/49887ac

BONDÌ, Antonino (2011), *La parola e i suoi strati. La semiotica dinamica di Louis Hjelmslev*, Acireale-Rome, Bonanno.

BONDÌ, Antonino (éd.) (2012), *Percezione, semiosi e socialità del senso*, Milan, Mimesis.

BRANDT, Per Aage (2017), « D'où vient le sens ? Remarques sur la sémio-phénoménologie de Greimas », *Semiotica*, 219, pp. 75-91.

CADIOT, Pierre et VISETTI, Yves-Marie (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.

DE LUCA, Valeria (2016), *Les univers sémiotiques de la danse. Formes et parcours du sens dans le tango argentin*, Thèse de doctorat, Université de Limoges [en ligne]. Disponible sur : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01466263/document

— (2017a), « Gesture as a device for converging of sensory and semiotic modes and levels. The case of Argentinian Tango », *Punctum*, vol. 3, 1, pp. 57-75.

— (2017b), « Danse et sémiotique : après le structuralisme », *ESSE - número special AJCS*, vol. 13, pp. 30-38 [en ligne]. Disponible sur : https://www.revistas.usp.br/esse/article/view/140734/135667

— et BONDÌ, Antonino (2016), « Métamorphose des formes, figures de la culture », *Formules,* 20, pp. 31-49.

FABBRI, Paolo (2015), « Sémiotique, stratégies, camouflage », *Actes Sémiotiques*, 118 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5304

FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

— (2017), « Praxis et énonciation : Greimas héritier de Saussure », *ESSE - número special AJCS*, vol. 13, pp. 1-9 [en ligne]. Disponible sur :

http://www.revistas.usp.br/esse/article/view/140731
— et TORE, Gian Maria (2006), « De la moralisation à l'esthésie. Considérations (in)actuelles sur le passage de *Du sens* à *Du sens II* », *Protée*, vol. 34, 1, pp. 23-32.
FRANCIS W., Cécilia (2006), « *Du sens* : prolongements théoriques autour de la perception et de la modélisation », *Protée*, vol. 34, 1, pp. 33-45.
GREIMAS, Algirdas Julien (1968), « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », *Langages*, 10, pp. 3-35.
— (1970), *Du sens : essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
— (1984), « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes Sémiotiques*, 60, pp. 5-24.
— (1987), *De l'imperfection,* Périgueux, Pierre Fanlac.
HJELMSLEV, Louis (1971), *Essais linguistiques,* Paris, Minuit.
KRISTEVA, Julia (1968), « Le geste, pratique ou communication ? », *Langages*, 10, pp. 48-64.
LANDOWSKI, Eric (2013), « Une sémiotique à refaire ? », *Galaxia*, 26, pp. 10-33.
LORUSSO, Anna Maria (2017), « Normativité et subjectivité, à partir de Greimas », *Actes Sémiotiques*, 120 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5909
PARRET, Herman (2017), « L'esthétique de Greimas face aux sensibilités valéryennes », *Semiotica*, 219, pp. 133-145.
— et RUPRECHT, Hans-George (éds.) (1985), *Exigences et perspectives de la sémiotique / Aims and prospects of semiotics. Recueil d'hommages pour / Essays in honor of Algirdas Julien Greimas,* Amsterdam, John Benjamins.
PETITOT, Jean (1985), « Les deux indicibles ou la sémiotique face à l'imaginaire comme chair » *in* H. Parret et H.-G. Ruprecht (éds.), *Exigences et perspectives de la sémiotique / Aims and prospects of semiotics. Recueil d'hommages pour / Essays in honor of Algirdas Julien Greimas,* Amsterdam, John Benjamins, pp. 283-305.
— (2017), « Mémoires et parcours sémiotiques du côté de Greimas », *Actes Sémiotiques*, 120 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5805
ROSENTHAL, Victor et VISETTI, Yves-Marie (2008), « Modèles et pensées de l'expression : perspectives microgénétiques », *Intellectica*, vol. 3, 50, pp. 177-252.
— (2010), « Expression et sémiose pour une phénoménologie sémiotique », *Rue Descartes,* vol. 4, 70, pp. 24-60.
SALANSKIS, Jean-Michel (2003), *Herméneutique et cognition*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
— (2012), « Métaphysique et épistémologie de la catastrophe », *Critique*, 783-784, pp. 687-698.
THOM, René (1990), *Apologie du logos*, Paris, Hachette.
VISETTI, Yves-Marie (2015), « Motifs et imagination sémiolinguistique », [version préparatoire] *à paraître in* Dondero, M. G., Estay-Stange, V., Hénault, A. (éds.), *Sémiotique : les nouvelles tendances*.
ZINNA, Alessandro (1995), « Linéarité et devenir » *in* J. Fontanille (éd.), *Le devenir*, Limoges, Pulim, pp. 243-264.

De la geste à la gestualité
Le regard de Greimas entre Histoire et aventure

Pierluigi BASSO FOSSALI
Université Lumière Lyon 2 / Laboratoire ICAR, ENS de Lyon

1. *Res gestae* : une prémisse

Les *res gestae* ont un statut culturel très complexe par rapport aux *institutions de sens* : d'une part, elles relèvent d'un exemple prototypique, les *Res Gestae Divi Augusti*, soit le testament politique du premier empereur romain, Auguste, sous forme de célébration d'actions exceptionnelles ; d'autre part, dans le droit, notamment anglo-saxon et québécois, elles indiquent des faits circonstanciels admissibles en tant que preuves, y compris des déclarations de seconde main, mais considérées comme dignes de foi car exprimées spontanément dans la foulée de l'événement débattu. Mais il y a une troisième signification de l'expression *res gestae* qui a pu s'affirmer sur le plan historique, malgré son statut plus informel : séries de péripéties qui s'imposent à la fois comme des faits qui dépassent le contrôle de leurs effets de la part des acteurs impliqués, et comme un défi toujours renouvelé par rapport aux tentatives de les raconter.

Dans le premier cas, l'autorité du témoin est tout simplement la tutelle que l'inscription d'actes héroïques qui ont déjà marqué l'histoire soient transmis sans perte de valeur. Dans le deuxième cas, les *res gestae* ne prouvent pas la vérité des faits juridiquement pertinents, mais l'expliquent selon une scénarisation opportune (par exemple : les circonstances d'un accident, les conditions de passation d'un contrat, les mots dits sous l'influence de faits criminels, etc.). Le troisième cas est le plus complexe car, sans le récit *a posteriori*, il n'y aurait qu'une série injustifiée d'actions chanceuses ou malheureuses, dépourvues de connexions isotopiques solides ; pourtant, l'histoire racontée ne peut que continuer à pointer, à rebours, vers les faits attestés comme un halo de réalisations actorielles qui restent partiellement indéterminées (elles échappent à tout scénario prototypique).

Sur le plan sémiotique, on passe (i) de la transcription du *monument*[1], (ii) à l'établissement du *document* pour arriver enfin (iii) à un *renouement* à travers un *thème* qui ne laisse qu'une suite d'images plutôt abstraites renvoyant en négatif à la densité insaturable des gestes accomplis et maintenant seulement rapportés.

On peut remarquer que si le *monument* peut éponger toute figurativité des actions accomplies, afin de les "grever"[2] en explicitant seulement décisions et conséquences efficaces, le *document* doit s'appuyer sur la figurativité résiduelle des actes accomplis pour préserver une estafette testimoniale fiable ; quant au *renouement* thématique, il précède, comme une sorte de synthèse, une figurativité perdue qu'il faudra nécessairement ré-imaginer.

Le seul aspect commun aux trois acceptions de l'expression latine *res gestae* – ici rappelées de manière tout à fait synthétique – est que les actes accomplis se posent de biais par rapport à l'historiographie. Malgré les différents formats sémiotiques qui cherchent à les

[1] Cf. Zumthor (1960) ; Le Goff (1980).

[2] Dans cet article, le lecteur peut rencontrer une distinction spécifique entre les guillemets anglais (" ") et les guillemets français (« »). De manière systématique, les guillemets anglais signalent une *prise de distance énonciative* par rapport à la lexie ou à la formule employée. Les guillemets français indiquent en revanche la polyphonie énonciative explicites, le discours rapporté et en particulier les systèmes de citation.

élaborer, les *res gestae* renvoient par autorité, contiguïté ou diagrammaticité aux actions réalisées comme des gestes dont la complexité échappe à la transmission culturelle[3].

L'énonciation trouverait dans les *res gestae* une sorte de cadre *paratopique* négatif de l'écriture de l'histoire, mais décisif pour les valences à négocier. Mais l'historien peut-il soustraire sa propre écriture à la responsabilité d'un geste qui décide de trancher sur la complexité des faits qu'elle devrait rapporter ?

En particulier, il y aurait un cadre de modalisation de l'activité énonciative qui présenterait le geste comme situé dans une sorte d'entre-deux : entre un environnement dont il faudrait démontrer le degré de maîtrise et un système autoréflexif à diriger. Les deux démarches énonciatives sont toutes les deux paradoxales : l'environnement est par définition institué comme face négative de l'autodétermination d'un système et l'autoréflexivité de ce dernier ne peut que provoquer la perte de sa fiabilité attestatrice, d'autant plus qu'elle intervient selon une posture critique. Ainsi, le geste énonciatif ne peut qu'être une tentative de "dé-paradoxalisation" de ce qui est en amont et en aval de l'énoncé.

L'idéal du *monument* est l'inscription directe de l'action, l'expressivité en prise directe, péremptoire et "intangible" (dans les deux différentes acceptions du terme : invérifiable et inviolable). Le cas opposé est le *renouement thématique* qui s'impose comme instance critique face à un cadre qui n'a pas même un horizon indiciaire clair. Ce dernier permettrait, en revanche, au *document* de rester connecté à une origine probante de *valences*, même si en cours de dispersion. Le *monument* semble absorber l'environnement d'origine et se défend de toute recontextualisation, en demandant du respect tacite, des gestes muets. Au contraire, le *renouement* thématique, vu l'impossibilité de se réclamer d'une source de valeurs univoque, doit traiter les gestes à énoncer selon des gestes ultérieurs, selon un dialogue qui procède par la rencontre d'une double contingence : l'arbitraire local de la voix qui raconte et les traces des *res gestae* qui pourraient se trouver à cohabiter avec leur récit (*historia rerum gestarum*). De la *trace* persistante (vestiges presque "auratiques") du *monument*, on passe à la trace indirecte du *document* (voix contiguë), pour finir avec la condition mythique du *renouement* (récit).

Les formats sémiotiques des *res gestae* cohabitent et le rôle intermédiaire des documents empêche la dérive des tentations extrêmes : le *monument* voudrait se passer de preuves, en affirmant le titanisme de l'autorité ; le *renouement* thématique pourrait réclamer un halo légendaire des actes du passé et les réduire à des "fictions entre autres" à travers un geste, rituellement répété, de recréation. Tel est le cas des *chansons de geste*, récits versifiés souvent transmis oralement, toujours chantés ou déclamés en public et susceptibles d'intégrations ou d'adaptations continues (cf. Zumthor 1985). S'il y a encore la recherche de faire un « récit de hauts faits », la narration semble remédier au manque de preuves ou aux faiblesses attestées des protagonistes avec un tissu inventif.

Dans la chanson de geste, la focalisation prédominante sur le combat semble présenter le discours littéraire comme le traducteur d'une matière narrative concentrée sur les actes héroïques ou prosaïques accomplis, sans qu'il n'existe de psychologisation étendue et sans que le cadre historique de l'action ne soit nécessairement objectivé ou respecté (on convoque les ancêtres dont on ne sait presque rien et enfin des personnages de fiction). L'intrigue du récit ne serait que la preuve de la maîtrise de l'énonciation par rapport à la matière narrative traitée, sauf que des *res gestae* il n'y a plus que des simulacres : les documents sont marginalisés et si quelque monument existe, on l'ajustera au mythe.

Ce n'est pas par hasard que le droit semble représenter une sorte d'« égalisation zéro » (Basso Fossali 2008)[4] du geste, même si, d'une part, le juge a parfois l'ambition de mettre en

[3] De Hegel à Croce pour arriver à Hayden White, une discussion philosophique s'est répandue à travers la distinction (ou l'identification) entre les *res gestae* et les *historiam rerum gestarum*, entre les choses réellement faites et la chronique (ou le récit historiographique).

scène une condamnation historique, capable de devenir "monument" (verdict qui fait jurisprudence) et, d'autre part, l'avocat peut viser la réduction sophistique de l'audience, où il n'y aurait que des conjectures qui s'égalent, sans être ni probantes, ni illégitimes. La contradiction du droit relève du fait qu'on utilise une rhétorique "impersonnelle" afin de parvenir à éclaircir le noyau factuel des *res gestae*, les circonstances "nues", événementielles, interactionnelles et intentionnelles. On poursuit une sorte d'interface de plausibilité entre des cadres modaux hétéronomes et autonomes qui ont caractérisé l'affaire étudiée, comme si, même de manière involontaire (révélatrice ?), les témoins, les accusés et les avocats contribuaient à l'écriture de la vérité judiciaire.

2. Mythologie et relativisme : la sauvegarde d'un regard scientifique

Après cet aperçu qui n'a aucune prétention d'exhaustivité, nous estimons que les *res gestae* peuvent être un cadre problématique très intéressant pour rentrer dans les écrits de Greimas avec l'objectif de repérer des tensions internes à sa pensée. En effet, la centralité du texte dans sa théorie peut être relue comme l'emblème de la prééminence scientifique des *documents* dans l'attestation d'une culture, même si cela n'évite pas de rendre compte, en amont, de leurs ancrages effectifs et, en aval, de leurs exploitations, afin de tisser de nouveau des énonciations critiques.

Ainsi, la tension esthésique du livre *De l'imperfection* (Greimas 1987) pointe vers une expérience fondatrice, tandis que le héros et le mythisme relèvent déjà d'un corpus dans lequel voir, en filigrane, ce que le document singulier, dans sa textualité, ne pourrait pas énoncer directement : un (en)jeu profond de toute une culture. La textualité médiatrice peut devenir document "déontologique" d'une science sémiotique, selon des précautions à la fois contre les « sources » (intentionnalités originaires) et contre les « thématisations » arbitraires (déconstruction). Cette déontologie est d'autant plus cruciale pour une sémiotique de l'histoire.

La sémiotique narrative de Greimas a pu soutenir la révision critique de l'historiographie sur la base de la prestation du *fictif* et d'une *épistémologie du discours*, mais à son tour la question de l'ancrage critique de l'histoire a continué de hanter les sémioticiens.

Koselleck remarquait que :

> « Lorsque Hegel constate que, dans notre langue, l'histoire (*Geschichte*) réunit aussi bien le côté objectif que le côté subjectif et signifie aussi bien l'*historia rerum gestarum* que *les res gestae* elles-mêmes, il ne considère pas ce résultat comme un hasard superficiel. Les faits et événements proprement historiques qui laissent dernière eux l'espace protohistorique des événements naturels ne seraient apparus que conjointement à leur réélaboration au moyen du récit historique. » (Koselleck 1997, 35-36)

Le mélange de « fait » et « récit » a occupé la réflexion philosophique de Ricœur, hanté par la notion de *trace* et par la question du *témoignage* ; c'est pourquoi il a essayé d'y trouver une échappatoire par rapport à l'opposition de positions réalistes et relativistes.

> « Les *res gestae* sont réduites tantôt au statut de présuppositions ultimes, extérieures au cercle des phénomènes (il faut que quelque chose soit pour que quelque chose apparaisse), tantôt exclues du discours philosophique à titre de résidu dogmatique et d'hypothèse inutile. » (Ricœur 1994, 147)

[4] Nous utilisons depuis longtemps cette expression, « égalisation zéro », pour indiquer, de manière métaphorique, une neutralisation des corrections de ton qui interviennent dans toute stratégie d'énonciation. L'idée est que chaque discours fonctionne comme un "égaliseur" qui opère des corrections des tons, des sélections euphémiques ou dysphémiques, d'élections et d'atténuations de valences modales. Pourtant, les formes de vie peuvent essayer de trouver localement des postures équilibrées de manière à ne pas privilégier des "gammes" ou des "fréquences" de valeurs. C'est une neutralité affichée qui ne cherche pas à cacher l'ambition de représenter des attitudes exemplaires n'ayant pas besoin de "corrections" ultérieures.

Ricœur (2000) a tenté de réévaluer le rôle du témoignage et de la mémoire corporelle, capables de médier entre *mnémè* et *anamnésis*, trace persistante et localisation dans un temps biographique.

La position de Greimas n'est pas réductionniste et ne peut pas être résumée dans la phrase « tikrovè yra tiktai tai, kuo tikima » (la réalité est juste ce que vous croyez), phrase qui est pourtant l'inscription qu'on trouve sur le monument récemment construit à Kaunas pour célébrer son rôle intellectuel dans le XXe siècle[5]. Cette phrase n'est pas apocryphe et nous pouvons la trouver dans un texte en lituanien « Mitologija ir poezija » (1980a), consultable aujourd'hui dans Greimas (1990 : 29 ; tr. ang. 1992, 15).

Peut-être est-il important de remarquer, avec D. Razauskas[6], qu'en lituanien *tikrovè* (réalité) et *tikèti* (croire) ont la même racine, ce qui semble synthétiser le fait que la langue oblige à reconnaître critiquement une relation étroite entre les deux termes. Pour Greimas, il est nécessaire d'admettre l'importance d'un filtre épistémique dans les traitements des savoirs ; à ce propos, le mythe peut exemplifier le fait que « le croire se manifeste souvent sous la forme de termes complexes, ce qui veut dire que les gens ont tendance à croire et à ne pas croire simultanément en un fait ou en un dire » (Greimas 1985, 22). La véridiction est suspendue pour le mythe, ce qui suggère qu'en revanche on cherche à prédiquer le caractère authentique d'autres récits. Mais le croire est non seulement un critère de distinction concernant les genres de discours, mais aussi un critère épistémologique interne concernant les relations entre les narrateurs et les narrataires et leurs croyances « dans la réalité des êtres et des événements » (Greimas 1980a, tr. ang. 1992, 9).

Sur le plan scientifique, Greimas veut défendre tous simplement une théorie de la pertinence : il soutient que les faits appartiennent au domaine de la perspective scientifique que nous avons choisi, à savoir qu'ils relèvent d'un encadrement théorique qui permet la description. Mais Greimas ajoute que dans l'étude des phénomènes humains l'« intuition joue souvent un rôle de guide », au-delà de la rigueur de modèles utilisés (*ibid*., 15). La motivation est que la poésie aussi bien que la mythologie sont une « forme figurative de l'expression culturelle » (*ibidem*).

Nous voudrions mettre l'accent sur le problème de la forme d'héritage culturel que l'on peut considérer dans le travail historiographique. En effet, poésie et mythologie relèvent des *renouements thématiques* dans l'insuffisance de documents et dans l'impossibilité de se revendiquer comme des *monuments*. Cela ne peut qu'éclaircir le paradoxe d'une philologie et d'une méthodologie objectivante des textes poétiques et mythologiques ; elles ne sont pas encore suffisantes pour accéder au contenu[7], d'où l'exigence de répéter un effort de transposer, de manière intuitive mais critique aussi (donc, pas dépourvue de méthode), une densité d'attestation en une autre densité textuelle. C'est cette transposition qui seule réalise la transmission culturelle, en démontrant qu'elle n'est pas une simple transmission, que la pérennisation des thèmes demande une implication, parfois une dose de recréation, comme dans le cas de la traduction.

Cela dit, dans la généalogie des thématisations qui vivent seulement en se transformant, la sensibilité à la transposition ne peut qu'être exercée, sur le plan scientifique, en tension avec

[5] On a trouvé des sources qui affirment que la même phrase d'Algirdas Julien Greimas a été écrite au Gymnase Šiauliai Didždvaris de Šiauliai pour célébrer une salle de lecture dédié au sémioticien lituanien.

[6] Intervention au Colloque international « La sémiotique contemporaine en dialogue avec les sciences humaines », Moscou, 31 août-1er septembre 2007.

[7] On peut citer ici le cas du récit d'*Egle reine des serpents*, contenu dans le livre *Witolorauda*, texte fondamental dans la culture lithuanienne. C'est la fille de Greimas, Ada Martinkus, qui a cherché les preuves que le récit d'Egle comptait plusieurs versions lettonnes et que ses bases étaient probablement proto-baltiques. Greimas (1985, 128) est moins intéressé à trouver l'origine qu'à souligner que Egle, comme Aušrinè, ont le pouvoir de « toutes les métamorphoses », un pouvoir de transposition dont relève le destin ou la fortune des formes de vie.

les modèles descriptifs et le métalangage de la théorie. La double contrainte entre le mandat thématique et la précaution épistémologique est ce qui introduit en sémiotique la question de la *conceptualisation* (Greimas 1980b ; Basso Fossali 2013). Cette dernière est réalisée dans la poésie et dans le mythe à travers une pensée figurative qui prévoit aussi des transpositions de domaine (*figuralité*), ce qui peut avoir une influence sur les pratiques scientifiques aussi, en particulier dans leurs manipulations d'images.

La phrase « la réalité est juste ce qu'on croit » relève d'un accord interactionnel ou d'un contrat énonciatif concernant les faits et les événements qui sont considérés comme « réels ». Dans l'argumentation de Greimas, la visée n'est pas une *déréalisation* de la science ; par contre, on cherche à donner un statut de « réalité » aux thématisations poétiques et mythiques, étant donné qu'elles peuvent fonctionner comme des cadres de références pour les performances sémiotiques. Pour résumer, on pourrait affirmer que Greimas veut seulement souligner que la science n'est pas la seule *institution de sens*.

Si nous sommes en mesure d'accepter que les actes de langage juridiques relèvent de la loi reconnue dans un pays, mais pas nécessairement dans un autre, il faudrait reconnaître aussi que la poésie et la mythologie font partie des modalités d'établissement du sens, sauf que à l'extraction diagrammatique exercée sur une manifestation afin de montrer l'adéquation à un modèle interprétatif général, on préfère la transposition continue de la figurativité, comme si chaque version avait la prétention de négocier une « réalité ». La densité de la figurativité empêche de discerner la « condition de la réalité » de « la réalité de la condition de l'observateur ». « La mythologie se distingue de la science "réelle" tout simplement car son objet n'est pas le monde et les choses, mais ce que l'homme pense à propos du monde, des objets et de soi-même » (Greimas 1980a, tr. ang. 15). On doit privilégier alors une science de la singularité.

Greimas n'est pas en train de conduire une bataille pour affirmer un relativisme général, mais pour soutenir une heuristique de la signification qui passe à travers ce que la culture a produit sans avoir encore des « monuments démonstratifs » ou des bases indiciaires fiables. Chaque culture doit forger des réponses provisoires, des principes régulateurs, des méthodologies de traitement de l'indétermination, des transpositions intersémiotiques qui n'ont pas comme point de départ une détermination exhaustive et stable de contenus.

Afin de comprendre les *res gestae* il n'est pas suffisant parfois d'avoir « des bases étendues de données, des règles méthodologiques rigoureuses » (*ibid*. 16). Il faut croiser les perspectives, « faire des mots croisés », « lire des romans policiers », exercer l'intuition, ce qui n'est pas très loin de l'abduction peircienne (Basso Fossali 2017c, § 4.3.).

Le premier croisement qu'on peut opérer est celui qui concerne la relation entre la liberté individuelle et les contraintes sociales ; cette relation s'exprime justement à travers la figurativité et les marges de manœuvre qu'elle permet (Greimas 1992, 15). Ainsi, l'histoire peut être le résultat d'un constat philologique de convergence de plusieurs versions du même fait culturel (*ibid*, 24)[8] ; mais elle peut être aussi l'attestation d'un croisement polémologique entre des thématisations qui n'ont pas eu un arrière-plan documentaire solide.

Cette polémologie est une sorte d'*écologie du non-savoir* (Luhmann 1992) qui a d'autres adversaires que la démonstration scientifique ; elle s'élabore justement dans un monde sémantique autonome, strictement discursif, qui montre l'évolution des axiologies, de leur socialisation et légitimation en tant qu'idéologies et de leur psychologisation en tant que mentalités. Mais dans cette autonomie qui ne cesse de construire des croisements, sous forme de "publicisation" ou de "privatisation", les médiations sémiotiques jouent un rôle fondamental, en contribuant à la fois à expliciter et à réinterroger sans cesse une « histoire

[8] On signale que les versions anglaise et française diffèrent sur ce point.

culturelle » qui est pleine de tensions internes irrésolues dans leur émergence figurative hybride (le renouement thématique est toujours une réponse à des thèmes hétéronomes).

Si d'une part la mythologie peut être considérée comme une trame de fond des tensions culturelles encore actuelles, et donc une partie de l'histoire, l'actualité des appréhensions de l'entour "social" et "naturel" n'est pas transparente. La question débattue n'est pas la délégitimation d'un regard scientifique, mais la compréhension du statut sémiotique des instances et des faits qu'on arrive à objectiver (Greimas 1968, 6 ; 1970a, 53). De même, le pluralisme d'objectivations et de modélisations n'est pas une déréalisation mais une complexification des conditions d'accès à la science et aux stratégies de connaissance. D'une part, on doit considérer la multiplication des voies scientifiques, d'autre part, il faut aussi ajouter d'autres domaines culturels impliqués, qui ont une autre épistémologie et une autre écologie du *non-savoir*.

Greimas était sensible à la différence entre histoire et littérature, entre la dimension *fictive* de chaque discours et la liberté *fictionnelle.* Ecrire l'histoire ne veut pas dire assumer des décisions arbitraires et offrir des versions illimitées du passé :

> « Il faut reconnaître qu'il existe un niveau historique plus profond que celui des événements, un niveau qui préside et régit les procédures de sélection. Ce niveau profond de l'histoire, c'est bien celui des structures fondamentales de la société : structures économiques, sociales, idéologiques, qui, parce qu'elles sont susceptibles de se transformer, peuvent être appelées historiques. » (Greimas 1970b, vers. 1972, 4 ; vers. 1973, 142)

Si la *structure* était le « concept de base » nécessaire pour « intégrer l'histoire dans la méthodologie des sciences sociales » (1970a, 115), à son tour, « l'ancrage historique d'une structure, son caractère de structure réellement manifestée dans un certain *hic et nunc* historique, se définit donc [...] comme une limitation de ses possibilités de manifestation »[9] (*ibid*., 110).

La centralité de la notion de *structure* recouvre une idée déjà formulée : « mis en présence d'une somme considérable de simultanéités, de concomitances qui s'imbriquaient les unes dans les autres, l'historien a été amené à adopter de plus en plus des vues synchroniques et non plus diachronique » (Greimas 1958, 110). Avec une méthodologie synchronique, les connexions profondes entre les événements concomitants peuvent être saisies. Mais pour donner sa place à tout événement, il faut penser que l'organisation structurale est une totalité ; et, en effet, Greimas insiste pour promouvoir « un nouvel objectivisme, non plus atomiste, mais totalitaire » (*ibid*., 112). L'aspect systématique devrait "saturer" les sémiotiques-objets et donc cerner leurs variantes et invariants. Malheureusement, dès qu'il y a une historiographie, cette dernière ne peut que continuer à signaler l'impossibilité d'une totalisation du sens[10] (Koselleck 1997 : 138-39).

---

[9] De Certeau (1975, 56) cite l'article de Greimas de 1966 « Structure et histoire » avec l'idée qu'il ne faut pas interpréter la « clôture » que l'histoire garantit à la structure (Greimas 1970a, 110-11) comme une saturation du sens, mais comme une confrontation avec une « *limite* », avec une « *hétérologie* » qui donne une proportion aux accès de sens possibles.

[10] Cette affirmation de Koselleck peut apparaître comme une réponse indirecte à l'essai de Greimas (1970b) publié dans un ouvrage dirigé par l'historien allemand. Dans la version publiée dans *Sémiotique et sciences sociales*, Greimas affirme : « Il faut reconnaître que, du point de vue strictement sémiotique, ni l'histoire ni la littérature ne sont des disciplines de contenu, bien qu'en apparence leur tâche soit justement celle de réifier les contenus et d'assurer leur transmission efficace : ne se limitant à aucun champ de savoir spécifique, ce sont des disciplines "totalitaires", leur contenu visé étant la totalité des significations humaines. Mieux que le terme "totalitaire", négatif, c'est encore leur caractère de disciplines formelles qui peut les définir positivement. Elles sont ainsi comparables à la linguistique, mais aussi, dans un certain sens, à la logique et aux mathématiques : toutes ces disciplines apparaissent comme des modes particuliers d'information, de formulation et d'organisation de contenu » (Greimas 1976, 162). La totalité ouverte des thématisations n'est pas une recherche de totalisation

Pourtant, au-delà de la reconnaissance théorique nécessaire d'une hétérogénéité interne à la simultanéité, la vision totalisante de Greimas peut être relue comme un *principe régulateur* de la méthodologie qui vise tout simplement à indiquer la nécessité philologique d'avoir les corpus documentaires suffisants afin de pouvoir attester et reconstruire une structure, et sans considérer cette dernière comme un cadre unificateur univoque[11].

Au contraire, Greimas estime que dans « la production de l'histoire » il n'y a jamais de manifestation exemplaire pure d'une structure ; dans le présent historique, on trouve la concurrence entre plusieurs modèles « correspondant à autant de niveaux structurels profonds » (Greimas 1970b, vers. 1976, 166) : « C'est dans ces zones de compatibilités structurales que semble se situer la liberté historique des hommes, c'est là que se manifestent les choix originaires de l'histoire » (*ibid*., 167).

Evénements signifiants et choix ne seraient que le niveau intermédiaire entre les structures profondes (économiques, politiques, etc.) et le « paraître historique, dimension de surface, lieu de la manifestation de l'historicité, caractérisée par l'infinité de micro-événements » (*ibidem*, 163). On peut remarquer que ce niveau intermédiaire – « celui de la manifestation du sens » (Greimas 1970b, vers. 1973, 142) semble assumer, par analogie, le rôle de l'énonciation par rapport à, d'un côté, une grammaire historique et, de l'autre côté, une figurativité de manifestation trop dense pour être réellement interprétable.

L'énonciation historiographique ne serait qu'un métalangage par rapport à l'énonciation historique (événements signifiants et décisions prises), mais elle ne peut que se raconter « *dans* le langage de son autre. Il joue avec lui. Le statut de métalangage est donc le postulat d'un "vouloir comprendre" » (De Certeau 1975, 113).

Si la méthode historiographique devrait ancrer ses bases scientifiques sur les structures profonde de l'histoire, il faudrait reconnaître aussi, non seulement l'existence de structures de surface de l'histoire, mais la présence « de programmes d'activité humaine qui, tout en paraissant aveugles à première vue, n'en constituent pas moins des algorithmes dont la finalité n'apparaît peut-être qu'après coup » (Greimas 1970b, vers. 1973, 152-53).

3. Le statut

Il faut remarquer que le problème fondamental de la sémiotique, celui de lui garantir une approche scientifique, est thématisé sous la question de la reconnaissance d'un *statut* spécifique des concepts mobilisés. Les occurrences immodérées du terme *statut* qu'on trouve la production greimassienne vers la fin des années 1960 ne relèvent pas d'une crampe linguistique, mais d'une insistance théorique qu'il faut interpréter comme l'épicentre d'une précaution épistémologique plus vaste. Dans les trente-trois pages de « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » (1968), Greimas utilise quatre adjectivations du terme *statut* : « sémiotique », « social », « symbolique », « fonctionnel », même si l'usage le plus fréquent ne prévoit pas de précisions ultérieures. Il parle de *statut* (i) des « signes », des « langages », des « codes expressifs », des « langages artificiels », des « unités », des « phonèmes », des « catégories », de la « gestualité », (ii) de la « *sémiosis* gestuelle », de la « signification », d'une « distance sémiotique », (iii) de l'« énoncé », des « choses » et de l'« acteur », (iv) de la « praxis gestuelle », de la « communication », de la « participation », du « locuteur », de la « fonction ».

---

et la typologisation, sur le plan formel, des genres et modèles historiographiques ne peut pas rendre compte de la « production de l'histoire » (*ibid.*).

[11] Dans sa lecture critique de B. Quemada, 1955, *Introduction à l'étude du Vocabulaire médical (1600-1710)*, Les Belles-Lettres, Paris, Greimas se concentre sur les résultats partiels, voire négatifs, de la reconstruction historico-linguistique, ce qui semble montrer la prééminence de l'aspect méthodologique de la « totalisation » (il faudrait travailler avec un esprit de collaboration entre des équipes pour faire de la sémiotique de corpus).

On peut remarquer, à la fin de notre énumération qui réorganise les occurrences selon l'ordre du système (i), de la sémiose (ii), du discours (iii) et des pratiques sémiotiques (iv), le fait que même la notion de *fonction* dépend d'un statut spécifique. Cela veut dire que *même* les emplois linguistiques relèvent d'une pluralité d'organisations, chacune vouée à diriger, voire à fonder les valences à traiter, et en même temps capable de résister à son insertion dans un cadre de sens hétéronome[12]. Une deuxième remarque fondamentale concerne la récursivité d'interrogations concernant le statut des instances prises en compte par la théorie : si on questionne le statut des « choses », on ne manque pas de s'interroger sur le statut des « signes naturels » qui voudraient filtrer l'accès à la réalité, sur les statuts du métalangage et des langages artificiels qui voudraient prendre en charge la description des langages, sur les pratiques qui encadreraient les sémioses et les productions linguistiques.

La "migration" du *statut* d'un niveau à l'autre est une sorte de mise en alerte constante de la conceptualisation et une dénonciation implicite de la dépendance de la théorie à l'égard des pratiques. Le moment de la "réalité" est finalement la *priméité* idéale qui envisage de sauter à l'intérieur d'un circuit de signification qui n'a la possibilité de s'auto-justifier qu'*a posteriori*. D'où le fait que l'approche théorique reste un problème de "sensibilité" aussi, même si cette dernière n'est pas une question subjective ; au contraire, l'enjeu est la sensibilisation à la résistance exercée par l'objet, la connaissance assumant une modalité de détermination négative. A travers le statut, on fait l'expérience d'une vocation des instances traitées, instances qu'on a préorganisées mais dont on connaît les attitudes seulement au fil du temps ; c'est pourquoi même la *fonction* n'est pas transparente, et la doter d'un *statut* ne signifie pas la cautionner contre des dysfonctionnements ou des abus.

Le *statut* des instances d'une sémiotique-objet est ce qui garantit l'aspect empirique des sciences de l'interprétation et ce qui montre qu'en interprétant elles s'interprètent également, mutuellement et réflexivement : c'est pourquoi on peut aussi parler du statut des éléments internes aux dispositifs théoriques.

Entre autres, il y a un changement de statut qui semble particulièrement remarquable : celui qui permet – ou non – l'échangeabilité des perspectives de sens. A ce propos, Greimas décide de prendre en compte un geste naturel comme « saisir quelque chose », un geste qui assume immédiatement une signification aux yeux d'un destinataire ; mais à travers cette donation de sens, l'« acteur gesticulant a changé de statut, que, de *destinateur* il est devenu *sujet* » (Greimas 1968, 14-15 ; 1970a, 64).

La phrase ne doit pas être banalisée ; le geste semble s'imposer comme l'interface entre une *communication* et une *signification en gestation*. C'est le paradoxe même de l'héritage culturel qui, d'une part, doit laisser les traces d'une estafette testimoniale pour garantir une continuité généalogique, d'autre part, ne peut que revivre à travers l'interprétation. On pourrait se poser la question de savoir si le *statut* est ce qui précise exactement les articulations spécifiques entre action transmissive et gestation interprétative sur lesquelles un actant social peut "jouer".

Le statut semble cautionner une observation de deuxième ordre sur la signification, une distance critique entre les valeurs entrantes et valeurs sortantes dans les pratiques sémiotiques. Mais un problème crucial pour Greimas est l'admission ou la forclusion, dans le cadre des pertinences sémiotiques, des *pratiques kinésiques*, dont les actes de production. Ces derniers ne permettraient pas un « brayage », une différenciation entre plan de l'énonciation et plan de l'énoncé (Greimas 1968, 16-17 ; 1970a, 66-67), le *sujet* étant immédiatement impliqué sur le

[12] Nous avons traité la question du *statut* dans une perspective structurale dans Basso (2002) ; dans Basso Fossali (2011), nous avons réélaboré la notion de *statut* selon une perspective peircienne, en l'identifiant avec le concept spécifique de *rhème* (ibid, 205).

plan des transformations somatiques et matérielles (par exemple, « nouer sa cravate »[13]). Dans son ambition de décrire les comportements et leur sens pratique, « la sémiotique semble, de plus, pouvoir recouvrir la *dimension historique* du monde humain » (*ibidem*, ; 17 ; 68, nous soulignons).

C'est le geste qui a montré comment la « sémiotique naturelle » peut se donner des limites, en laissant en dehors les événements en tant que tels, afin de retenir des actes qui produisent des effets sous un certain statut. A la fin des années 1960, Greimas était encore obsédé par la distinction entre l'action matérielle (« travaux des champs ») et l'action mythique (« la danse »), tout en reconnaissant qu'il y avait des « formes de gestualité *mixtes* » (*ibid*., 19 ; 70).

En réalité, la combinaison entre l'ancrage situationnel de l'action et l'horizon *distal* de l'ancrage sémantique, peut bien montrer qu'il y a non seulement des connotations mythiques éventuelles, mais une lacération constante de la signification symbolique à laquelle le statut donne, au moins, un théâtre interprétatif engageant[14]. Cette lacération, qui caractérise la signification anthropique, est liée à la *multiplication d'accès au sens* et à la problématisation des *visées* aussi bien que des *justifications* : dans le geste, de l'univocité apparente de l'acte somatique on passe à la distinction critique entre *garant* de sa transmission culturelle et *point de vue* sur sa pertinence actuelle, entre *forme d'adresse* (les destinataires d'un mandat explicite) et *destination* (les interlocuteurs idéaux liés à une axiologie tacite[15]). Le statut répond à la tentative de déterminer les coulisses de la mise en scène des gestes – et nous dirions, des « *res gestae* ». Ces dernières symbolisent l'aventure humaine car, justement, elles sont liées, en même temps, *et* à la contiguïté de l'effectuation (champ de bataille) *et* à son idéalisation (la défaite héroïque[16]).

On pourrait se poser la question aussi du « statut social » de l'historien, lequel ne peut réaliser discursivement que des gestes complexes. Michel de Certeau soulignait que l'historien « a pour tâche de rendre pensable une société dans sa dimension d'hétérogénéité, de la restituer à elle-même sur les bords où elle s'origine et se perd dans sa propre absence » ; en même temps, l'histoire qu'il pratique « doit avoir l'air d'être le développement d'une raison, et d'une raison dont tout historien s'attache à faire croire que c'est la "nôtre" » (De Certeau 1987, 249).

C'est dans le passage non autorisé de la transmission à la gestation signifiante que l'autorité s'affirme, dans ce franchissement d'un vide énonciatif ; par contre, dès qu'il y a l'institutionnalisation de l'autorité, elle cherche à rester dans ses propres dispositifs afin de ne pas devoir avouer des "passages" à travers des gestes qui mettraient à nu le *sujet* derrière ses fonctions actantielles de relais de la tradition et de la loi[17].

---

[13] Etant donné qu'il n'y avait pas encore une reconnaissance théorique du *récit* sur le plan de l'énonciation, Greimas (1968. 21 ; 1970a, 72) estimait que, dans le geste pratique, « le sujet de l'énoncé, implicite, est toujours le sujet de l'énonciation », c'est pourquoi ce dernier « se révèle incapable de raconter le monde, il ne parle en soliloque que de lui-même ». Bien évidemment, ce type de gestualité, nommée *attributive*, ne couvre pas le domaine entier des gestes.

[14] Greimas (1968, 25-26 ; 1970a, 78-79) était intéressé par le fait d'opérer une typologie des gestes sur la base d'oppositions très générales comme *sacré*, *ludique* et *esthétique*. La danse folklorique, en tant qu'activité ludique, est à la fois une pratique esthétique, qui privilégie donc la communication, et un faire mythique implicite, qui n'a pas une visée communicationnelle visant en revanche la transformation des contenus qui sont exprimés (accès à un autre plan de signification).

[15] Voir Rastier (2011 ; 2016).

[16] Goffman a montré que même un grognement pendant un effort physique ne manque pas d'une théâtralisation et d'une destination différente de la proximité de l'adresse, laquelle est normalement vidée de tout enjeu au vu de la pratique solitaire en cours. Si au contraire le grognement est une expression partagée, aidant à coordonner une action dans une communauté donnée, il a déjà un autre statut (Goffman 1987, 151).

[17] Dans une autre contribution, nous avons attribué au geste « le rôle de défaire les plans de pertinence emboîtés des juridictions de sens à partir d'un passage par des terrains de jeu et des médiateurs différents qui

4. Le geste mythique et le beau geste

4.1. Le beau geste et l'amplification mythique

Le geste voudrait attribuer un statut nouveau aux valeurs démarquées, mais il risque, d'une part, de ne pas payer sa dette symbolique par rapport au domaine institutionnel sur lequel il va s'appuyer, d'autre part, de ne pas parvenir à instaurer un régime signifiant autonome. Par rapport à l'acte de langage, le geste est un producteur d'histoire qui, dans les lacunes de sens qu'il laisse derrière et devant soi, devient l'objet prééminent de l'historiographique et de ses sutures narratives. C'est un objet paradoxal, qui s'impose à l'historien par sa négativité, par son *écart*[18] ; un écart qui peut être d'autant plus important que le geste est minimal. Paradoxalement, la disproportion d'un regard surplombant semble jouer en faveur d'un geste apparemment négligeable, mais capable de soumettre l'histoire à la raison du détail.

Si le langage gestuel codé a retenu l'attention de Greimas, c'est, d'une part, le *geste mythique* – pensé comme l'irruption d'une discontinuité qui mérite de raconter l'histoire tout en la précarisant – et, d'autre part, le *beau geste* – en tant qu'infraction dans la platitude du quotidien qui en régénère les ambitions – qui ont inspiré à sa sémiotique des aventures théoriques vouées à dépasser la méticulosité habituelle de la construction des modèles et des conditions de possibilité du sens.

Le geste est mémorable bien au-delà de son inscription ; il traverse la recomposition narrative, il participe d'une scène actantielle, mais laisse entrevoir toute l'épaisseur potentielle de l'acteur-*sujet* et tout le *possible* qui se situe au-delà des cadres systématisés des actes codés. La réflexion de Greimas sur le *beau geste* – commencée en 1963 – semble témoigner parfaitement de l'impossibilité d'inscrire le geste dans un domaine social codé ; par rapport à des attentes institutionnelles, le beau geste propose une rupture du jeu, un changement du cadre qui n'a pas encore un point d'arrivée clair, qui instaure presque un vertige. Si le geste est l'acte qui ne s'inscrit pas là où l'on a prévu son occurrence, alors on pourrait reconnaître au contraire un *principe d'exscription* du geste, car il constitue sa propre niche (Basso Fossali 2017a, 3).

Cela est particulièrement évident dans le geste mythique ; non seulement celui-ci n'arrive jamais à être saturé par le récit, mais il est constitutivement non inscriptible dans un moment figé de l'histoire. Beau geste et geste mythique peuvent se superposer dans la vie du héros : « Pour un héros, la vie est composée de toute une série de beaux gestes répétés sans cesse » (Greimas 1963, 107). Mais les beaux gestes ne peuvent pas être programmés et il faut attendre ainsi l'« occasion » (*ibid.*). Pourtant, dans son rachat d'une signification stérilisée par

---

compromettent l'autonomie prétendue des économies de signification. Non seulement : nous pouvons l'assumer comme l'*actance charnière* entre élaboration linguistique et implémentation, entre initiative de scénarisation et disposition à être en scène, entre conceptualisation et confrontation *in medias res*. D'ailleurs, les *res gestae* ne sont que l'attestation d'un couplage indissoluble entre initiative et contingence ; le renversement continu de l'impact de l'initiative sur la contingence et de la contingence sur l'initiative empêche l'écriture intégrée de l'histoire sociale et de l'histoire conceptuelle (Koselleck 1997). Le geste est charnière car, d'une part, il préserve la focalisation de l'acte linguistique concentré sur sa force illocutoire et obsédé par des effets perlocutoires imprédictibles et, d'autre part, il renverse la perspective, là où la trame des contingences attribuerait une signification historico-sociale à l'acte en transformant aussi le poids symbolique des médiations sémiotiques.
La charnière n'est que l'espace vide disponible pour d'autres jeux de langage convoqués pour présenter autrement la tension insoluble entre les dynamiques organisatrices des discours et les mouvements événementiels des forces sociales [...]. C'est dans le traitement de cette charnière qui ne peut nier le vide qu'elle traverse sans suture possible (il y a toujours du jeu articulatoire) que Koselleck assigne un rôle spécifique à la sémiotique (*ibid.*. : 141), un rôle lié à ce qui échappe au langage verbal (les autres systèmes de communication) mais aussi aux prestations et fonctions prélinguistiques qui rendent possibles les événements » (Basso Fossali 2017a, 22-23).

[18] Voir la notion d'*écart* dans Greimas (1970b, vers. 1973, 151).

l'habitude et le calcul, le beau geste ne sait pas s'il doit attendre une conjoncture très favorable, où s'il doit se produire indépendamment de toute efficacité et de sa spectacularisation sociale. Peut-on concevoir un héros qui se réalise dans des beaux gestes invisibles ou condamnés à l'oubli ? Mais peut-on concevoir au contraire un héros qui à travers une stratégie avisée et une mise en scène opportune réalise un véritable beau geste ? C'est à propos du beau geste que Greimas avoue ressentir « une forte envie de philosopher un peu » (*ibid*.). Le beau geste ne doit pas être réfléchi, ne doit se positionner dans un lieu *ad hoc* : il doit survenir selon une vocation et comme une transformation des conditions de couplage avec l'entour ; et si la situation engageante était restructurée, la signature du changement pourrait rester anonyme et être décelée seulement dans une profondeur temporelle insaisissable.

Au fond, l'amplification mythique, relevant d'un horizon distal, n'est qu'une valence qui pourrait se redistribuer sur tous les beaux gestes sans chance, donc presque inaperçus et marginalisés. Cela dit, le terme « beau geste » montre déjà qu'une autre forme de rachat est possible : son inscription dans une expérience esthétique intime. La transversalité du sens promue par le beau geste pourra être appréciée dans son survenir ponctuel, dans son « imparfaite » plénitude de sens, mais à la condition que la gestation interprétative soit éblouie par le sursaut de l'agir somatique (cf. Greimas 1986).

Le beau geste semble afficher pour un instant une autre trame structurale de la vie, une alternative capable de démontrer qu'il n'y a pas de règle pour suivre des règles. L'ambiguïté de la spontanéité du beau geste est que, pour révéler cette émancipation, il ne doit pas suivre un autre usage stratégique ; le parcours d'inscription du geste n'a aucun lit (un creux) déjà tracé pour faire couler son sens. Il s'impose comme une « hétérologie » bilatérale (croyance d'une alternative de soi et de l'autre) sans imposer nécessairement une déviation de long terme par rapport aux habitudes.

Certes, l'objet d'étude qui a été utilisé comme pierre de touche pour comprendre la faisabilité d'une ouverture de la sémiotique à la gestion du sens dans le pratique, le beau geste, ne peut pas être un objet théorique valable pour une généralisation. Tout au plus, le beau geste peut être conçu comme un geste à « égalisation zéro[19] » entre les trois variables rhétoriques classiques : *logos*, *pathos et ethos* (Basso Fossali 2019). L'équilibre entre la virtuosité ou le caractère parfaitement mesuré des actes accomplis (logos), la contenance (pathos) et l'authenticité (éthos) semble éviter au beau geste la déviation respectivement vers l'excentricité, le narcissisme et l'affectation. Le beau geste resterait alors dans un équilibre idéal entre institutionnalisation du sens et expression digne de l'individualité, dans une sorte de "test" sur l'accord véritable entre loi et vertu.

Cette preuve de régénération des principes sociaux à partir de l'expression de soi n'est qu'une vision jusnaturaliste (typique chez Hobbes mais aussi chez Rousseau). Sur le plan historique, la croyance qu'un geste, en montrant la vérité de l'individu, ne fait que réveiller les sensibilités et les vertus sociales dans une sorte de *stimmung*, s'est réduite de plus en plus sous un format totalement esthétique, qui, à l'exception morale, préfère l'exception artistique. Dans ce cas, le beau geste est l'emblème du statut paradoxal de l'art en tant que pratique désintéressée ; ainsi, sa futilité peut se conjuguer avec son omnipuissance, mais au prix d'une enveloppe énonciative très contraignante, celle du musée, d'un espace d'implémentation à part.

Si le beau geste reste alors dans une sorte de "théâtre dans le théâtre" – l'art et son état d'exception –, les gestes qui montrent, au contraire, une dépense pure, là où le sacrifice est avant tout celui de l'insignifiance publique, ces gestes totalement antiéconomiques, comme le don et le pardon unilatéraux, surviennent sur le social comme la solution d'un refoulement,

[19] Voir *supra*, la note n. 4.

comme une explosion qui n'a plus rien de la beauté, de l'égalisation de *logos*, *pathos* et *ethos* : la distribution "démocratique" de rationalité, sensibilité et légitimité n'est plus assurée. Ainsi, soit on cherche à récupérer la vision héroïque du geste – sa capacité de conjuguer mythe et beauté –, soit le beau geste devient un mythe irénique, un acte qui mérite une appréciation consensuelle dans un espace protégé et esthétisé.

Le beau geste qui n'a pas le secours d'un statut ne peut pas s'affirmer dans le déroulement canonique des pratiques et des rôles passionnels ; il est une invention qui n'est pas éthique ou esthétique, car tout simplement il exprime un vécu irrégulier, hors technique, qui se situe à l'intersection de plusieurs "plaques" structurales de l'environnement social.

4.2. La surexposition du geste

Par rapport aux rites, Greimas a bien remarqué que la relation entre expressions linguistiques et comportements somatiques est fondamentale pour accéder à la signification des rituels (Greimas 1985, 22) ; au-delà du caractère interstitiel du beau geste, il y a le problème de l'arrière-plan de l'énonciation gestuelle et d'une inscription délimitée de cette dernière qui ne semble pas pouvoir être avérée. L'avènement de la parole linguistique traîne le geste vers un espace de signification, mais il y a aussi un mouvement contraire : le geste traîne la parole vers une surexposition à laquelle lui seul est habitué. La surexposition du geste est aussi sa participation à la sémiosphère, et signale l'impropriété de chaque revendication de sens unilatérale (intentionnalité)[20].

Le couplage avec l'entour impose de récolter et d'organiser les valeurs actualisées : si la parole peut se mouvoir dans ses plans d'inscription institutionnalisés, elle ne peut pas éliminer sa relation avec un geste qui doit au contraire :

> « ramasser en un ensemble, c'est-à-dire exprimer, c'est-à-dire encore rendre la signification possible - voilà la fonction de l'"objet" – œuvre ou geste – culturel. Et voilà que s'instaure une nouvelle fonction de l'expression par rapport à celle qu'on lui attribuait jusqu'alors et qui consistait soit à servir de moyen de communication, soit à transformer le monde en vue de nos besoins » (Levinas 1964, 131).

Certes, le geste ne peut normalement que bricoler des solutions *ad hoc* par rapport aux ressources-guides des espaces institutionnels ; ce bricolage, qui implique aussi une gestion du corps et d'une sensibilité d'intervention, semble accompagner toute modalité linguistique de communication. Ainsi, au langage gestuel codé (langues des signes, symboles gestuels, etc.), on doit ajouter « une gestualité omniprésente, débordant de tous côtés les frontières encore indécises des sémiotiques particulières en voie de constitution » (Greimas et Courtés 1979, 164).

D'après Greimas, il faudrait étudier la gestualité en tant qu'*encadrement de l'énonciation* (*ibid*.), capable de distribuer les poids modaux, les inégalités phoriques, les *protentions* phatiques, etc. Le geste ne projette pas un espace, il gère celui qui inscrit l'énonciation linguistique même.

C'est à propos des gestes que Greimas affirme qu'un inventaire des figures et des signes (le *gestuaire* envisagé par Bremond en 1968) n'est pas envisageable. Non seulement l'approche classificatoire peircienne serait stérile, mais aussi l'approche textuelle des gestes. L'analyse doit faire face à des pratiques signifiantes qui ne sont pas des configurations de sens autonomes, mais des comportements à la fois exposés à l'espace social et capable d'encadrer d'autres énonciations, selon une « sémiotique "pragmatique" naturelle », une sorte d'acte d'instauration de la signification qui rester toutefois en gestation. La signification des gestes

[20] Pour Levinas, « l'action culturelle n'exprime pas une pensée préalable, mais l'être, auquel, incarnée, elle appartient déjà. La signification ne peut s'inventorier dans l'intériorité d'une pensée » (Levinas 1964, 131).

ne serait que “larvaire”, ne pouvant que s’attacher à un espace naissant et en quête de pertinence, sous peine de l’absurde, d’apparaître comme un geste fou.

Bien qu’on puisse utiliser les modèles narratifs classiques et essayer de réduire la complexité du geste à un syncrétisme de langages convergents, le fait que les gestes, à « leur état naturel » aient la capacité d’encadrer l’énonciation, cette potentialité n’est pas une question qu’on peut résoudre avec la méthodologie classique. Greimas et Courtés (1979) renvoient alors à une entrée du dictionnaire, *pratique sémiotique*, et, en la lisant, on reconnaît immédiatement le germe d’une évolution de la sémiotique actuelle, même si on reconnaît moins l’évolution de la réflexion sur le geste.

5. L’aventure

Aux yeux de Greimas, le geste isolé n’avait pas une signification déterminée ; pire, on pouvait remarquer une desémantisation du geste singulier à partir de son implication dans une configuration rituelle ou dans un acte global de communication. L’autonomie d’une prédication gestuelle pouvait être saisie seulement en acceptant de considérer la sémiose comme une articulation entre une séquence de figures gestuelles et un programme, comme par exemple le projet de construire un objet (Greimas 1968, 31-33 ; 1970a, 86-88). Aujourd’hui, on sait que même un geste spontané et irréfléchi peut être inscrit dans le cadre d’une concurrence entre plusieurs programmations, et expliqué enfin comme l’irruption d’un projet alternatif sur une séquence déjà organisée selon d’autres principes (cf. Fontanille 2009, § 2).

Cette concurrence montre que les programmes ne manquent pas d’être réinterrogés, ce qui explique l’impossibilité de réduire les *projets* à des *fonctions* ; ces dernières auraient un principe-phare dans la sémantisation des gestes qui bloquerait tout questionnement ultérieur sur le caractère sensé de l’action en cours. Naturellement, les *fonctions* existent bien sur le plan des *taxonomies sociolectales*, mais elles relèvent justement d’une appréciation paradigmatique des résultats obtenus ou à obtenir. Au contraire, les statuts ouvrent seulement un théâtre des finalisations problématiques et normalement déjà débattues dans la société : ils ouvrent une aventure culturelle, au-delà de la résonance performative de son attribution.

C’est pourquoi entre le geste irréfléchi et le geste absorbé par un dispositif de production (et donc aussi par une fonction paradigmatique), il existe un geste qui s’aventure dans un plan de pertinence non encore établi. Le statut du geste, si présent, est conjugué selon sa version la plus expérimentale : il connaît seulement son point de départ. Apparemment lié à un ancrage somatique et matériel auquel il pourrait échapper seulement par un contenu référentiel codé, le geste se propose alors comme exemplification d’une signification transversale et capable d’interconnecter différents espaces de pertinence (Basso Fossali 2017a ; 2019).

Pourtant, le statut en version “expérimentale” du geste peut être lié tout simplement à l’idée de tâter le terrain, de privilégier les valeurs en expérience, de “peser” la contingence. Aux gestes “empiriques”, on doit ajouter encore des projets qui risquent la fadeur ou l’insoutenabilité et des démarches qui montrent le goût de l’aventure en tant que telle. Dans ce dernier cas, on cherche alors une sémiose capable de parcourir la forme de vie entière pour qu’elle puisse enfin apparaître comme une *existence* et afficher, dans sa vulnérabilité ouverte, ce qu’elle vaut vraiment.

Greimas n’était pas indifférent à l’aventure. Au contraire, elle est au cœur de ses études mythologiques. On peut trouver des formes d’aventure qui concernent un projet de révolution (établir un nouvel « ordre du monde » : Greimas 1970a: 233) ou de restauration (« rétablir l’ordre social perturbé », *ibidem*), mais en tout cas, l’aspect aventureux de la mission consiste

en l'acceptation de faire face à une disproportion entre *parcours* profilé et *passage* par un terrain inconnu, potentiellement plein de conflits et de contradictions[21].

Un *schéma narratif canonique* ne peut pas éclaircir l'aventure car le cadre des préparations (compétences) et des actions possibles (performances) ne peut pas être envisageable ; face à la déprogrammation possible de l'incertitude, il faut avancer quand même, sans peur (voir le rôle du « Héros sans peur » dans la sémiotique de Greimas[22]). La peur fonctionne comme une passion cognitive qui nous permet de donner une proportion aux périls, mais elle doit être aussi le support du *désir*, lequel encadre les risques pris dans un parcours mythique (Greimas 1968, 18 ; 1970a, 69).

Greimas souligne ainsi une exploration du sens de la vie sans relation immédiate avec la *contractualité* et la *communication*, un désir d'*aventure* coïncidant finalement avec la recherche d'instaurer des relations inédites, sans crainte d'un *défaut de sens*. Le héros devient « son propre destinateur » (Greimas 1970a, 234), en avançant avec des gestes qui acceptent de n'avoir plus les balises des institutions et du sens socialisé. La véritable aventure n'a pas de canevas narratif préalable et ne connaît pas les nuances de la rhétorique ; elle accepte la contingence et l'adéquation douteuse des actes accomplis. D'ailleurs, si on parle de *res gestae* c'est parce qu'on trouve avant tout le laconisme des choses faites. Au fond, l'aspect le plus "mythique" du mythe est l'idée d'avancer sans récit de support, ce qui est bien paradoxal : défier un mythe ne rend l'action que plus mythique encore.

Le fait de promouvoir historiquement des *res gestae*, en indiquant par voie négative l'expérience non transmissible qui les caractérise (à cause de l'exceptionnalité de l'entreprise, de la tortuosité des péripéties, etc.), montre que l'"aventure" a été une enveloppe narrative ouverte ; et, en la racontant, on a l'espoir que sa portée mythique puisse dépasser la clôture du texte[23], comme pour la renouveler face à un vide de signes qui réclame un nouveau geste d'énonciation insubordonné.

Certes, l'aventure peut devenir aussi un genre ; le cas échéant, elle devient un régime discursif qui obligerait à une sorte d'appariement des gestes – du héros et de l'énonciateur –, de telle manière qu'il y aurait une sorte d'unité indiscernable de l'événement aventureux et des péripéties du récit (Agamben 2016). Non seulement : l'aventure avancerait dans l'inconnu avec le phare de la narrativité de sorte à annoncer une territorialisation discursive même au-delà de la mort. Le genre est là à institutionnaliser le caractère expérimental de l'aventure. Pourtant, l'aventure est telle à la condition qu'elle puisse connaître l'oubli, comme le beau geste. Ainsi, les "ports" narratifs ne signalent que l'aspect chanceux d'une traversée qui voudrait amener à un continent de sens ultérieur, tout en restant à l'écart d'une évaluation raisonnable du rapport entre moyens et fins. L'aventure admet une dépense pour une conversion des valeurs, refusant tout commerce direct.

Quand on lit « *Ici commence l'aventure...* », l'expérience est déjà *intrigue* et l'existence discursive a déjà le *pathos* performatif du "faire revivre" la trace d'une *excription* mythique qui dépasse le récit même. L'aspect aventureux est moins capturé et transmis dans l'énoncé que dans la possibilité de montrer que l'aventure, malgré les interventions apocryphes et les pertes d'information, a dépassé l'oubli, en arrivant à être ré-énoncée. Cela rend l'aventure "non consommable" : l'enfant demande à sa mère de lire encore une fois le récit d'aventure non parce qu'il veut apprécier le style de l'écrivain, mais parce que tout ce qu'il a entendu peut être encore en acte, se produire de nouveau, avoir une forme de vie renouvelée, se tenir en présence.

On voit bien que la disponibilité des textes ne devrait pas se transformer en consommation culturelle. La lecture est déjà un relais de la vie aventureuse de la culture ; elle peut briser

[21] Sur la dialectique entre *parcours* et *passage*, on renvoie le lecteur à Basso Fossali (2017c, § 4.4).
[22] Greimas (1970a, 231-47). Voir aussi Basso Fossali (2017b).
[23] Le lieu d'énonciation même devient une « migration » continue (Greimas et Landowski 1979: 23).

l'espace d'écoute, s'imposer comme un excès-accès à un autre ordre d'expérience, manifester son propre désir d'hétérologie. Les actes sont enregistrables et traitables comme données statistiques, pas les gestes.

La nudité du geste est l'appel pour un revêtement narratif qui n'existe pas encore ; il ne faut pas situer le geste dans l'histoire, mais accepter qu'il puisse intervenir sur les conditions d'énonciation historique. Si le héros n'est pas le même après l'aventure, la métabolisation collective de cette dernière doit afficher qu'elle est encore sous l'influence d'une exigence de réécriture. Cela rend encore plus évidente la tension entre, d'une part, l'objectivité prétendue du regard historiographique, qui aurait besoin d'une distance critique opportune et, d'autre part, l'assomption de la tâche de garantir un relais aux témoignages concernant ce qui a été et ce qui est encore possible.

La « signification d'une mythique omniprésente », « l'existence d'un autre système de valeurs possible » (Greimas 1970a: 237) se cache derrière un geste qui, de biais, s'aventure au-delà des terrains de jeu assignés. Heureusement, il y a des petits gestes partout, des beaux gestes invisibles, et ils dessinent ensemble une trame des formes de vie qui n'est pas le reflet des institutions de sens et de leurs grammaires. Pour un moment, au moins, ils ne sont que *res gestae*. Il appartient à l'histoire de déterminer s'ils peuvent continuer à s'*ex-crire* (Basso Fossali 2017a) comme actes qui restent indépendants de leurs explications, et cela non en raison d'une supériorité de statut ou pour un accomplissement attesté d'une "mission", mais au contraire à cause de leur souffrance testimoniale pérenne, de leur aventure face au non-sens et à l'oubli.

Références bibliographiques

AGAMBEN, Giorgio (2015), *L'avventura*, Milano, Nottetempo ; tr. fr. *L'aventure*, Paris, Payot et Rivages, 2016.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2002), *Il dominio dell'arte*, Roma, Meltemi.

— (2008), *Vissuti di significazione. Temi per una semiotica viva*, Pisa, ETS.

— (2011), « Peirce et la photographie », dans P. Basso Fossali et M.G. Dondero, *Sémiotique de la photographie*, Limoges, Pulim, pp. 143-291.

— (2013), « Réflexivité critique et modélisation. Enquêtes sémiotiques sur les rôles du métalangage dans l'activité théorique en sciences humaines », *Signata*, 4, pp. 85-128.

— (2017a), « Le geste et sa niche. Gestion du sens 'hors technique' », *Texto !*, vol. XXII, 2, pp. 1-27.

— (2017b), « La passion et la figurativité : les deux tentations greimassiennes face à la profondeur », *Semiotica*, 219, pp. 219-37.

— (2017c), *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*, Limoges, Lambert-Lucas.

— (2018), « La sémiotique visuelle de Greimas entre archéologie et actualité », *La Part de l'Œeil,* 32 (dossier « Greimas et la sémiotique de l'image), pp. 308-29.

— (2019), « La délicatesse de l'invention. Au-delà du design du contrôle et du beau geste électronique », *MEI – « Médiation & Information ». Revue internationale de communication,* 47, Paris, L'Harmattan, pp. 95-111.

BRÉMOND, Claude (1968), « Pour un gestuaire des bandes dessinées », *Langages*, 10.

FONTANILLE, Jacques (2011), *Corps et sens*, Paris, PUF.

GREIMAS, Algirdas Julien (1958), « Histoire et Linguistique », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, vol. 13, 1, pp. 110-114.

— (1963), « A propos du beau geste », *Dirva*, 17 avril 1963 ; tr. fr. dans A. J. Greimas, *Du sens en exil. Chroniques lituaniennes*, Limoges, Lambert Lucas, pp. 105-08.

— (1966), « Structure et histoire », *Temps Modernes*, 246, pp. 815-817 ; nouv. éd. dans A. J. Greimas*, Du sens*, Paris, Seuil, 1970, pp. 103-15.
— (1968), « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », *Langages*, 10, pp. 3-35 ; nouv. vers. dans A. J. Greimas, *Du sens*, Paris, Seuil, pp. 49-91.
— (1970a), *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
— (1970b), « Sur l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale », manuscrit d'une conférence faite à Konstanz, distribué au « Séminaire de Sémantique Générale, E.P.H.E, Sorbonne, Paris, 1972 ; nouv. éd. dans R. Koselleck et W.-D. Stempel (éds.), *Geschichte : Ereignis und Erzählung*, München : W. Fink Verlag, 1973, pp. 139-53 ; nouv. vers. totalement refondue dans A. J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1979, pp. 161-73.
— (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.
— (1980a), « Mitologija Ir Poezija », *Draugas* (Saturday supplement : « Mokslas, menas, literatūra », 12 January 1980 ; nouv. éd. dans A. J. Greimas, *Tautos atminties beieškant ; Apie dievus ir žmones*, Vilnius, Algirmantas Mackus Fond, 1990.
— (1980b), « Notes sur le métalangage », *Actes sémiotiques*, 13.
— (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
— (1985), *Des dieux et des hommes*, Paris, PUF.
— (1987), *De l'imperfection*, Périgueux.
— (1990), *Tautos atminties beieškant ; Apie dievus ir žmones*, Vilnius, Algirmantas Mackus Fond ; tr. ang., Of Gods and Men, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press.
— et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
— et FONTANILLE, Jacques (1993), « Le beau geste », *RS/SI*, 13.
— et Landowski, Eric (1979), « Introduction. Les parcours du savoir », dans A. J. Greimas et E. Landowski (éds.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette, pp. 5-27.
KOSELLECK, Reinhart (1975), « Geschichte », dans O. Brunner, W. Conze et R. Koselleck (éds.), *Geschichtliche Grundbegriffe*, Stuttgart, Klett & Cotta, pp. 647-717 ; tr. fr. «Le concept d'histoire», *in L'Expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard/ Seuil, 1997, pp. 15-99:
LE GOFF, Jacques (1980), « Documento/Monumento », *Enciclopedia Italiana Einaudi*, Torino, Einaudi, tomo 1, pp. 38-48.
LUHMANN, Niklas (1992), « Ökologie des Nichtwissens », *in* N. Luhmann, *Beobachtungen der Moderne*, Oplanden, Westdeutscher Verlag, pp. 149-220.
RASTIER, François (2011), *La mesure et le grain*, Paris, Champion.
— (2016), *Créer : Image, Langage, Virtuel*, Paris, Casimiro.
RICŒUR, Paul (1994), « Philosophies critiques de l'histoire : Recherche, explication, écriture », dans G. Fløistad (éd.), *Philosophical problems today*, 1, Dordrecht, Kluwer Academic P., pp. 139-201.
— (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
ZUMTHOR, Paul (1960), « Document et monument. A propos des textes les plus anciens en langue française », *Revue des Sciences humaines*, fasc. 97, pp. 5-19.
— (1985), « Le texte médiéval entre oralité et écriture », dans H. Parret et H.-G. Ruprecht (éds.), « *Exigences et perspectives de la sémiotique: Recueil d'hommages pour A. J Greimas*, Amsterdam, John Benjamins Publishing, pp. 828-43.

SIXIÈME PARTIE

Du côté des domaines de recherche

1. De l’espace

Sémiotique de l'espace
& extension du domaine d'application

Manar HAMMAD
Architecte, Archéologue

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Greimas, il me paraît adéquat de lui rendre hommage en résumant les étapes par lesquelles j'ai mis en place une sémiotique de l'espace construite dans le cadre épistémologique et méthodologique qu'il a élaboré. Un rappel des travaux que j'ai menés en prenant appui sur sa pensée constitue le meilleur hommage que je puisse lui rendre. Il va de soi que d'autres sémioticiens ont travaillé dans le domaine de l'espace, mais mon acte d'hommage se limite à mes travaux et je ne prétends pas ici faire un rapport sur un foisonnement qui a évolué en une discipline.

Dans ses textes antérieurs à 1972, Greimas n'exprime pas d'intérêt particulier pour l'architecture ou pour l'espace, mais il formule l'ambition de rendre compte de la présence du sens dans le monde naturel. Il avait pour habitude, avant de procéder à une analyse sémiotique, de définir le micro-univers sémantique (1968) qu'il étudiait. Or chaque micro-univers équivaut à un territoire, et l'analyse d'objets nouveaux constitue une extension du domaine de la sémiotique. C'est ainsi que j'ai procédé depuis 1972 en agrandissant le territoire sémiotisable en différentes directions. Ce qui n'a pas manqué de poser des difficultés de méthode, et il fallut emprunter aux disciplines voisines (anthropologie, histoire, archéologie…) les concepts nécessaires à l'opération. La recension qui suit signale donc deux types d'extensions, celles du domaine constituant l'objet étudié, et celles des descripteurs relevant du métalangage sémiotique.

En admettant l'axiome hjelmslevien selon lequel une sémiotique se développe sur les plans de l'Expression et du Contenu, on peut en définir le domaine par référence à l'un ou l'autre plan. Le choix que nous avons fait en 1972, en organisant le colloque Sémiotique de l'Espace à l'Institut de l'Environnement, nomme le domaine par son expression. Mais en définissant la sémiotique de l'espace comme une sémiotique syncrétique (Hammad 1983), dont les expressions sont hétérogènes au regard des disciplines académiques, on donne la priorité au Contenu (Hammad 1985) pour définir la cohérence et l'unité de l'objet étudié. C'est au niveau du contenu que se développe l'analyse syntaxique sémiotique.

En plaçant l'espace du mouvement (déplacement du sujet) au centre de l'analyse, on ne focalise plus l'intérêt sur des objets matériels tels que le bâtiment, et l'interaction sujet-objet devient dominante. Lorsque le micro-univers manifeste des sujets en action, l'étude passe par une observation de type anthropologique (Hammad 1987). Lorsque l'écart temporel impose l'absence du sujet observable, ce qui est le cas des sites archéologiques, il devient nécessaire de restituer l'action par des textes ou des traces d'activités qui y étaient occurrentes (Hammad 1998 2016). Dans tous les cas, on reconnaît à l'espace du mouvement un rôle primordial nécessaire (le sujet dynamique a besoin d'espace pour se mouvoir), et aux éléments bâtis le rôle de formes statiques découpant l'espace en parties placées sous le contrôle de différents sujets (Hammad 1989), l'accès (visuel ou pragmatique) aux dites parties s'effectuant à des seuils (Hammad, 2003) sous des conditions particulières (Hammad 1988).

L'analyse de l'espace du déplacement permet de reconnaître, par les conditions posées au mouvement (libre passage, obstacle permanent, obstacle temporaire…), des portions discrètes d'espace baptisées Topos (pl. Topoï) qui sont traitées comme des objets de valeur auxquels le sujet se conjoint ou se disjoint (Hammad 1989, 2008) au cours de ses déplacements. Les topoï s'organisent en configurations topiques (Hammad 1977) qui véhiculent des configurations modales attribuées aux sujets en interaction. L'étude de l'architecture du thé au Japon

(Hammad 1987) permit de constater que les éléments architecturaux sont investis de valeurs modales relatives au déplacement (interdire ou autoriser l'accès, inviter à passer) d'acteurs humains ou d'acteurs physiques (lumière, air…). De tels éléments, mis en place par le constructeur, conditionnent l'action de l'usager. Dans la mesure où la séquence d'action spatiale est un énoncé non verbal, la mise en place des formes architecturales est un acte d'énonciation non verbal (Hammad 1986). Cette extension du sens du terme énonciation aux énoncés non verbaux rencontra quelque résistance mais finit par être acceptée.

En raison de la nouveauté du sujet, et de la nécessité de mettre au point de nouveaux outils conceptuels, les premières analyses furent restreintes à des lieux limités, tels que des pavillons de thé (Hammad 1987), où les sujets en interaction étaient en nombre réduit. L'observation de l'action *in situ* permettait de dégager le sens lié à l'action pragmatique. Dans cette perspective fonctionnelle, l'espace est considéré pour lui-même, pour ce qu'il permet de faire. Mais les rites spatiaux de la visite dans une maison japonaise (Hammad 2008), où un sujet rend visite à un autre sujet, montrent autre chose : lesdits rites sont indépendants du but pragmatique de la visite. Que l'objet poursuivi soit une demande en mariage, la félicitation pour une naissance, ou la négociation d'un bien foncier, le déroulement spatial de la visite est le même. Il manifeste le don symbolique, par le maître des lieux, de portions discrètes d'espace (topoï) offertes temporairement à son visiteur. Cette stabilité formelle, qui manifeste l'indépendance par rapport à l'action pragmatique, indique la pertinence d'une finalité cognitive : les rites de la visite servent à réaffirmer périodiquement la reconnaissance mutuelle des sujets. Dans ce type d'interaction, l'espace n'est pas sollicité pour lui-même, mais pour autre chose que lui-même : il véhicule les modalités de la compétence des différents sujets en interaction.

L'extension du domaine analysé aux espaces sacrés sémitiques (sanctuaire de La Mecque en Arabie 2003, sanctuaire de Bel à Tadmor-Palmyre 1998), imposa l'analyse d'interactions dont l'un des protagonistes (divin) est invisible. Seuls les sujets humains sont observables (Makkat) ou restitués par les traces et les textes (Palmyre). Il en ressort une configuration spatiale particulière, celle des enchâssements successifs multiples (cinq niveaux d'inclusion corrélés à autant de degrés d'interdiction d'accès) qui caractérise l'espace sacré dans ce groupe culturel. Le sanctuaire de Bel manifeste en outre un mode de fonctionnement inattendu : certains effets de sens ne sont pas inscrits dans les éléments matériels construits, ni dans les portions discrètes d'espace (*topoï*), mais dans les transformations de la forme (changement d'orientation, abaissement du niveau du sol, surélévation du niveau d'une plateforme) pour exprimer la transformation de la relation de Palmyre au monde extérieur, ou l'augmentation de la distance symbolique entre les hommes et les divinités.

L'analyse de l'évolution de la ville antique de Palmyre (Hammad 2010) fit apparaître une autre classe de difficultés liées à l'échelle urbaine, qui inscrit des éléments culturels dans un cadre naturel, où le relief conditionne la circulation de l'eau et le caractère agricole ou constructible des terres. La morphologie acquiert une importance considérable au plan de l'expression, alors que le plan du contenu exige l'introduction de classes d'actions ou isotopies sémantiques telles que *politique, religieux, militaire, économique* familières en anthropologie ou en histoire. La prise en compte des terres agricoles péri-urbaines (Hammmad 2014) exige l'introduction d'une isotopie *juridique* pour la description de l'utilisation des terres et de leur circulation dans l'espace social. En particulier, la question de la succession (héritage) (Hammad 2016) pose un problème sémiotique ardu, qu'il a fallu résoudre. L'héritage illustre particulièrement bien la circulation des objets physiques (terres agricoles, maisons, meubles…) au sein de l'espace social organisé par des relations de parenté. En Mésopotamie puis dans les pays de tradition islamique, les terres institutionnelles (celles des divinités, celles du pouvoir politique) échappent aux règles de succession : leurs propriétaires sont immortels. Dès lors, elles ne circulent plus dans l'espace social au titre de la propriété, mais à des titres différents comme la terre de service (allouée à un serviteur de l'état

ou de la divinité, contre un service militaire, civil ou rituel, pour la durée dudit service), le métayage ou la location. Comme les terres sont physiquement immobiles, ce qui circule dans la société relève de la catégorie modale des droits (pouvoir faire, devoir faire). Les stratégies de détournement des droits, observables dans la documentation archéologique et historique, aboutissent à des crises institutionnelles périodiques, résolues de manière polémique et non contractuelle. En ce domaine, la sémiotique rejoint l'histoire.

En bref, le changement d'échelle spatiale au plan de l'expression a imposé une modification des catégories descriptives aux plans de l'expression et du contenu. Ces changements privilégient les transformations syntaxiques par rapport aux structures statiques. La formation des structures institutionnelles, dont l'analyse sémiotique a été initiée par l'article de Greimas (et Landowski) sur les sociétés commerciales (1970) permet d'affiner les différences et de rendre compte du fonctionnement de sujets collectifs formels, dont la formalité n'est pas celle de l'incorporation de tradition latine.

Par delà les ressemblances formelles entre l'espace physique et l'espace social, telles qu'elles se manifestent dans la circulation des hommes parmi les lieux, ou dans la circulation des biens parmi les hommes, on voit apparaître quelquefois la possibilité d'articuler le temps selon une logique similaire (Hammad 2003). Mais le domaine temporel reste peu exploré. Les extensions actuelles du domaine de la sémiotique de l'espace se font en deux directions, celle de l'échelle réduite des monnaies (Hammad 2018), et celle de l'échelle extensive d'un continent (sous presse). L'analyse montre que les monnaies épigraphiques (dinars d'or, dirhams d'argent) énoncent des messages, et que leur énonciation accomplit des actes de langage. Quant à l'exhumation en Scandinavie de près de 500 000 dirhams d'argent frappés en terre d'Islam, elle exige une analyse qui s'étend à l'échelle d'un continent entier, durant plusieurs siècles. En ce domaine la sémiotique de l'espace se fond avec la sémiotique de l'économie politique.

En résumé, l'analyse sémiotique de l'espace a montré que l'espace n'est pas un simple circonstant de l'action, comme le postulaient les grammairiens, mais qu'on doit le considérer comme un élément signifiant à part entière, interagissant avec les sujets humains et avec les objets pleins du monde. D'un point de vue méthodologique, nous avons sélectionné quelques résultats remarquables susceptibles d'avoir une valeur heuristique dans d'autres domaines que l'espace. En particulier, l'analyse spatiale des travaux d'Ampère (Hammad 1985), Œrsted et Davy en électromagnétisme a montré que tous les instruments de mesure relèvent de la classe des acteurs matériels délégués par le sujet physicien pour lui obtenir du savoir sur la matière. Cette avancée sémiotique a été mise à profit par B. Latour dans une sociologie intégrant les objets. Bref, l'analyse sémiotique ne se borne pas à agrandir son domaine, à la manière de Charlemagne élargissant le domaine Franc, elle adapte ses concepts de manière à convenir aux domaines qu'elle soumet à son analyse.

Références bibliographiques

Sémiotique de l'espace; architecture, urbanisme, sortir de l'impasse, Actes du colloque 1972, (sans nom d'auteur), Institut de l'Environnement, 1976, Paris, Denoël/Gonthier, réédition 1979.

GREIMAS Algirdas Julien, *Sémantique Structurale*, 1966, Paris, Larousse.

— (1970), « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », *Langages* 10, 1968, repris dans *Du Sens*, Paris, Seuil, pp. 49-91.

— (1970), « Analyse sémiotique d'un discours juridique, la loi commerciale sur les sociétés ou groupes de sociétés », Centre de recherche sur le droit des affaires, repris dans *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.

— (1976-1979), « Pour une sémiotique topologique », *Sémiotique de l'espace; architecture, urbanisme, sortir de l'impasse*, Denoël/Gonthier, pp. 11-43, repris dans *Sémiotique et Sciences sociales*, Paris Seuil, 1976, pp. 129-157.
HAMMAD, Manar (2006), « L'espace du Séminaire », *COMMUNICATION* 27, 1977, repris dans *Lire l'espace*.
— (1979), « Définition syntaxique du Topos », *Le Bulletin* 10, GRSL EHESS, repris dans *Sémiotiser l'espace*, 2015.
— (1983), « L'espace comme sémiotique syncrétique », *Actes Sémiotiques*, VI-27, repris dans *Lire l'espace*, 2006.
— (1985), « Primauté heuristique du contenu », *Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas*, textes réunis par H. Parret et H.-G. Ruprecht, Amsterdam, John Benjamins, pp. 229-240.
— (2006), « Le Bonhomme d'Ampère », *Actes Sémiotiques*, VIII, 33, 1985, repris dans *Lire l'espace*.
— (1986), L'expression spatiale de l'énonciation", *Cruzeiro Semiotico* 5, Porto, repris dans *Lire l'espace*, 2006.
— (1987), « L'architecture du thé », *in Actes Sémiotiques*, IX, 84-85, CNRS EHESS, repris dans *Lire l'espace*, 2006.
— (1988), « La Promesse du verre », *Traverses*, 46, repris dans *Lire l'espace*, 2006, pp. 151-155.
— (1989), « La privatisation de l'espace », *Actes Sémiotiques*, 4, 5, repris dans *Lire l'espace*, 2006.
— (1998), « Le sanctuaire de Bel à Tadmor Palmyre », *Quaderni di Studi Semiotici*, Urbino, repris dans *Lire l'espace*, 2006.
— (2003), « Makkat et son Hajj », *Paragrana*, Berlin, repris dans *Lire l'espace*, 2006.
— (2006), « Palmyre, du sanctuaire à la ville, présupposés et énonciation », 2006 en traduction italienne, 2016 en français dans *Bel/Palmyra, Hommage*, Geuthner, pp. 141-173.
— (2003), « Présupposés sémiotiques de la notion de limite », *Quaderni di Studi Semiotici*, Urbino, repris dans *Sémiotiser l'espace*, 2015, pp. 125-136.
— (2006), *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Geuthner.
— (2006), « Le Musée de la Centrale Montemartini à Rome », 2006 en traduction italienne, 2015 en français dans *Sémiotiser l'espace*.
— (2008), « Les parcours, entre manifestations non-verbales et métalangage sémiotique », *Actes Sémiotiques*, 111, repris dans *Sémiotiser l'espace*, 2015.
— (2010), *PALMYRE. Transformations urbaines*, Geuthner.
— (2014), « Régimes anciens de la terre au Proche-Orient », *in Actes Sémiotiques*, 117.
— (2015), *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture et archéologie*, Geuthner.
— (2016), « La Succession », *Semiotica*, 214, pp. 351-372.
— (2018), *L'instauration de la monnaie épigraphique par les Omeyyades*, Geuthner.
— (2018), « Sémiotique et urbanisme », Amir Biglari (éd.), *La sémiotique en interface*, Kimé.
— « 500 000 dirhams en Scandinavie, une énigme sémiotique », sous presse.

« Work in progress »
Perception socialisée et espace urbain en (re)création

Julien THIBURCE
Université Lyon 2, Laboratoire ICAR

A l'occasion de cet hommage à Algirdas Julien Greimas, il nous semble pertinent d'appréhender la notion de *structure* à partir d'un corpus atypique en sémiotique : l'observation et l'attestation audiovisuelle d'interactions en déplacement dans le cours de balades urbaines guidées. Du point de vue épistémologique, notre proposition trouve un ancrage dans la réflexion initiée par Greimas *pour une sémiotique topologique* dans son ouvrage consacré aux liens entre *sémiotique et sciences sociales* (Greimas 1976, 129-158).

En vue d'un échange interdisciplinaire, sa motivation première était de trouver les fondements d'une enquête sur la structuration de la signification de l'espace et sur l'institution d'un espace par des pratiques sociales diverses. Il s'agissait de formuler une parole en dialogue avec celles s'intéressant à la production et à la réception matérielles, symboliques et mythiques de la ville. Architectes et urbanistes, sociologues, philosophes et anthropologues avaient déjà participé à la constitution d'éléments théoriques et méthodologiques qui formeraient l'architectonique d'une sémiotique de l'espace, à la fois terrain formé par des pratiques sociales et objet de recherche. Un tel mouvement mérite d'être poursuivi par la proposition de nouvelles pistes de travail.

Pour une réflexion sur la notion de structure (en) sémiotique, nous nous intéressons ici aux manières dont des *usagers* de l'espace public (re)créent un espace particulier lors d'une balade urbaine, par un échange multimodal – modalités verbale et corporelle – et un faire praxéologique. On essaie notamment de susciter une réflexion sur le fait que des *usagers* des espaces publics opèrent eux aussi par un faire structural, en restructurant un espace socio-culturel par leurs échanges.

Notre étude sur les liens entre perception et énonciation prend son ancrage dans l'analyse d'un enregistrement vidéo effectué par nous-même d'une balade urbaine guidée à Lyon. Après avoir présenté succinctement le terrain de notre recherche (§ 1), nous nous focalisons sur la reconfiguration collective d'un espace de l'énonciation (§ 2) afin de voir en quoi ce qui est énoncé est le tenant et l'aboutissant de cette reconfiguration (§ 3). On esquisse finalement les motivations pour lesquelles la pratique sémiotique mobilisée ici s'est ouverte à diverses approches théoriques, postures éthiques et procédures méthodologiques (§ 4).

Nous proposons donc un regard sur les enjeux qui sous-tendent l'irrémédiable évolution d'un faire structural, au-delà de la simple injonction à l'air du temps. Notamment, on questionne la place accordée au *parcours génératif de la signification* greimassien par rapport à une signification qui émerge en parcours. Nous étudions ainsi, d'une part, les tensions entre des rôles programmés et introjectés et des rôles en cours de réalisation, d'actualisation et de potentialisation ; d'autre part, nous enquêtons sur l'écologie sémiotique d'une interaction interpersonnelle en tant que lieu de négociation de valorisations sédimentées par rapport à des valorisations énactées localement, dans un espace en cours de (re)création.

1. Quelle méthode d'appréhension de sémioses socialisées ?

Au cours de notre recherche doctorale, nous avons travaillé sur la négociation des pratiques langagières *dans* la ville et *sur* la ville (Mondada 2000, 122) en *parcours*, selon une triple

acception du terme : (i) un parcours de la ville par la marche ; (ii) un parcours discursif constitué des échanges entre les participants ; (iii) un parcours biographique, narratif et affectif propre à chacun des acteurs sociaux et/ou tacitement partagé[1].

Une telle étude ne saurait se passer d'un corpus à partir duquel étudier des pratiques et des énonciations situées. Aussi nous a-t-il fallu choisir un terrain et affiner une méthode d'enquête. En effet, où, quand et comment appréhender un sens de l'espace urbain co-construit et négocié sur le mode du *work in progress* ?

La pratique de médiation de l'expérience de la ville telle que les balades urbaines guidées des musées Gadagne (musée d'histoire de la Ville de Lyon) nous est apparue comme propice à l'observation d'une sémiose en parcours. Pour notre thèse, nous avons réalisé deux enregistrements audio-vidéo de deux occurrences d'une balade urbaine guidée intitulée *Esprit skate*, conçue par deux professionnels de l'image du skateboard, qui se sont fait guides à la sollicitation des musées Gadagne. Les deux guides ne sont donc pas des guides-conférenciers professionnels et la balade urbaine n'est pas une visite guidée touristique sur le mode encyclopédique. Elle consiste et s'envisage plutôt un mode d'échange participatif sur les pratiques de la ville et leur historicité ; étant entendu qu'il peut y avoir une discontinuité entre l'intention des concepteurs et ce qui a eu lieu de manière effective pour les participants.

Dans ces balades urbaines, les participants produisent donc un discours sur leurs perceptions de l'espace, dans un *ici et maintenant* en cours d'instauration. Ils échangent sur les manières dont la ville est pratiquée par eux-mêmes et par d'autres acteurs, par rapport à d'autres espaces et d'autres temps que ceux de la balade. Ci-après, nous présentons brièvement les parcours réalisés et la « méthode » (Grosjean & Thibaud 2001) employée par nous-mêmes.

La première balade urbaine suivie (le 31 mai 2016) s'est déroulée « en interne », avec des participants qui travaillent dans divers services de la Ville de Lyon. Pour la seconde (le 19 juin 2016), le public était constitué de particuliers qui s'étaient inscrits de leur propre initiative. La première balade comptait treize participants et son enregistrement dure 2h10 ; la deuxième comptait six participants et son enregistrement dure 2h08.

La figure 1 ci-après représente le parcours réalisé lors de la première balade. C'est une capture d'écran d'une vue aérienne d'une partie de la Métropole du Grand Lyon proposée sur le site Géoportail (www.geoportail.fr)[2]. La ligne blanche continue retrace et schématise l'itinéraire parcouru. Les points rouges marquent les séquences de médiation, les noms étant ceux donnés par les guides et d'autres personnes dans le milieu du skate. En italique, on indique la durée des échanges pour chacun de ces points.

[1] La notion de *parcours* est importante dans notre travail en ce qu'elle permet d'appréhender à la fois la recherche d'une stabilité narrative au long cours et les reconfigurations actorielles par des expériences de *passages*. Pour une lecture de ces notions, voir les propositions de Pierre Boudon (2013) et de Pierluigi Basso Fossali (2017).

[2] Le cadrage opéré sur la situation du parcours dans la ville pose question, d'ailleurs, et ne nous paraît pas des plus satisfaisants. Conditions de lisibilité des annotations obligent, nous n'avons pas pu l'élargir à la métropole de Lyon dans son entier.

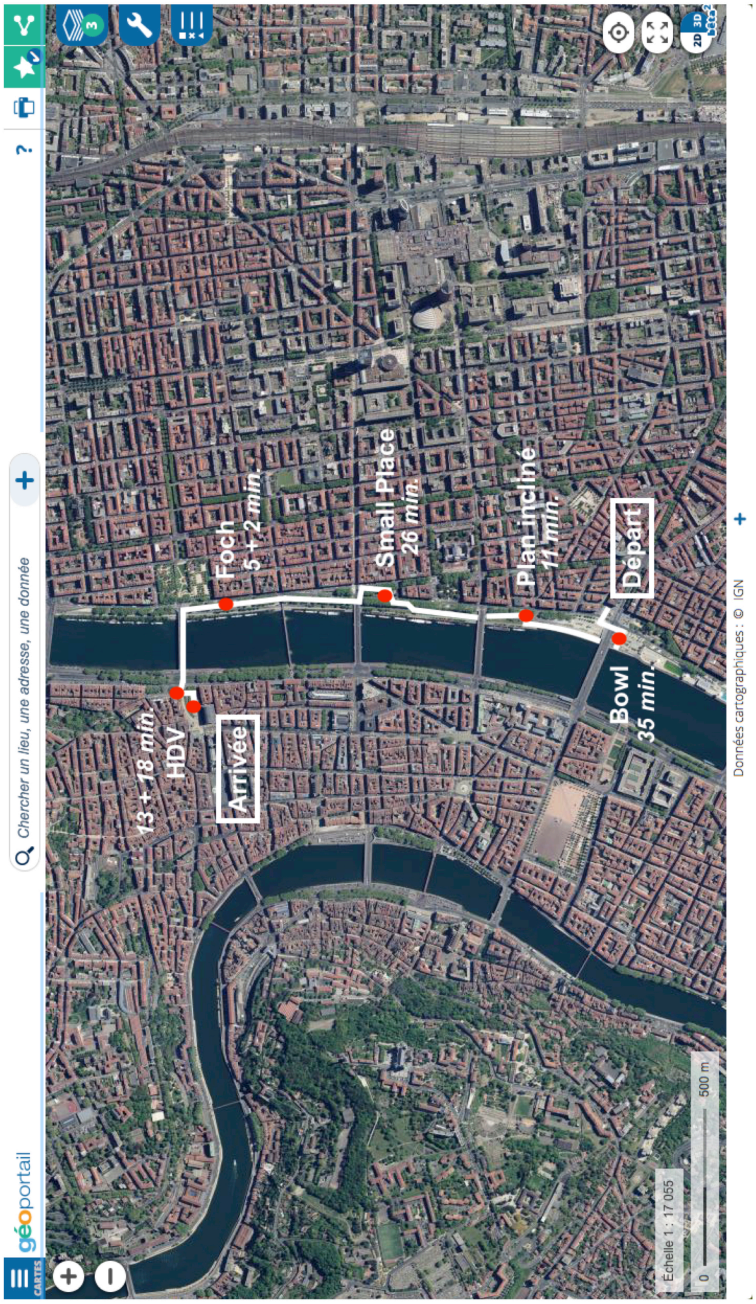


Figure 1. Parcours de la balade *Esprit skate* - 31 mai 2016 de 12h à 14h.

Nous avons découvert le parcours lors du premier enregistrement, au même moment que les participants. Notre pratique d'enregistrement était donc soumise à la contingence de la situation, les articulations et les rythmes entre déplacements et stationnements étant tout à fait imprévus par nous-mêmes. On a alors cherché à composer notre pratique par une sémiotique vive (Basso Fossali 2008), de manière à interpréter la dynamique de l'interaction en cours[3].

Nous avons conçu notre méthode d'enregistrement d'une interaction de groupe en nous tournant vers une discipline familière de cette pratique : la *linguistique interactionnelle* (Mondada 2008). Dans une perspective ethnométhodologique (Garfinkel 1967), les travaux

[3] En raison des limites de cette contribution, nous renvoyons le lecteur à notre proposition de réflexion sur la place de la caméra comme ressource ambivalente dans notre enquête en situation d'interaction (Thiburce 2018).

sur les pratiques langagières situées se conçoivent à partir de (et parfois sur) la constitution de données vidéo et/ou audio en *situation naturelle*[4].

2. Espace de l'énonciation et reconfiguration de l'espace

Ici, l'*énonciation* (Colas-Blaise, Perrin & Tore 2016) est conçue en tant que processus langagier en cours d'instauration, par lequel des locuteurs négocient leurs propres positions actorielles et celles d'autres acteurs. Dans la balade urbaine, entre un point de départ et un point d'arrivée, les participants élaborent l'espace *de* leurs énonciations *par* leurs énonciations et ceci par rapport :

i) à eux-mêmes dans l'activité de groupe ;
ii) aux autres pratiques de la ville environnantes (circulations des piétons et véhicules, pratiques commerciales, régulation de l'espace public, etc.) ;
(iii) à un vécu et un agir qui débordent cette interaction (dimensions biographique et patrimoniale d'une expérience de la ville introjectée, sédimentée et en cours de négociation).

2.1. Cadres de pratiques et gestion de l'interaction

De manière macro-structurelle, on repère *un premier plan interactionnel* au niveau pragmatique, celui de la balade urbaine (normes entre rôles de guide et de non-guide, déploiement des corps dans l'espace et formes d'adresse), et *des séquences interactionnelles au premier plan* (descriptions, narrations et argumentations en rapport au thème principal et préoccupant). De plus, on distingue *un arrière-plan interactionnel*, constitué d'interactions déjà expérimentées entre les participants ou pour chacun d'eux, et *des séquences interactionnelles en arrière-plan*, celles dans la ville en dehors de la visite et celles dans la visite en dehors du thème de la visite.

Dans notre corpus, on repère un passage tout à fait intéressant pour attester d'une reconfiguration de l'espace d'énonciation et des tensions en jeu dans le rapport au *cadre participatif* (Goffman 1981 ; Traverso 2012) : l'arrivée tardive de deux participantes, la balade urbaine se déroulant sur le temps de leur pause déjeuner[5].

[4] Pour une problématisation de la constitution de données et la préservation du caractère écologique de la situation d'interaction, voir notamment Traverso (2008).

[5] Pour la référence aux participants, DOC (pour **DOC**torant), GU1 (**GU**ide **1**), VF1 (pour **V**isiteure **F**emme **1**), VH1 (pour **V**isiteur **H**omme **1**).
Une version succincte des conventions de transcription développées par le groupe ICOR et mobilisées ici se trouve en fin de bibliographie. Pour une version étendue :
http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/documents/2013_Conv_ICOR_250313.pdf

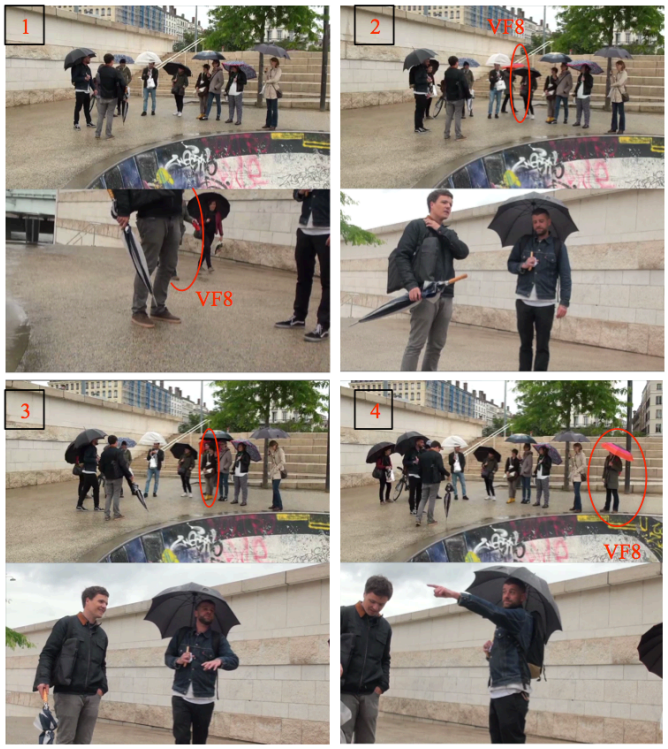


Figure 2. Faire place, prendre place et laisser place dans l'interaction.

Alors que la visite a déjà commencé depuis plus de trente minutes, VF8 (annotée par un ovale rouge) et VF9 arrivent (image 1), saluent le groupe puis s'y insèrent. On observe notamment VF8 cherchant une place adéquate qui lui permette de percevoir les guides et ce qu'ils décrivent tant de manière visuelle que corporelle. Ce passage pose question quant aux manières par lesquelles s'insérer dans une interaction de groupe – qu'on la rejoigne en retard ou non. On observe que VF8 se met d'abord derrière les participants déjà présents (images 2 et 3) puis se met en retrait sur le côté (image 4). En effet, à quel point les coparticipants prennent-ils, laissent-ils et font-ils place pour eux-mêmes et pour autrui ? Est-ce là une configuration préférentielle de déplacement dans l'espace ?

Cette prise de position à tâtons, entre les places déjà occupées et celles possiblement disponibles, est intéressante vis-à-vis des normes d'occupation de l'espace dans le cours d'une visite guidée (Dufiet 2012) et de la matérialité de l'espace négocié collectivement. Le fait de ne pas passer devant les participants relève-t-il d'une trajectoire normée ?

Si les recherches en linguistique interactionnelle ont déjà thématisé cette dialectique entre *énonciation* et *configuration* de l'espace[6] sur les plans de l'expression et du contenu, en sémiotique, on ne trouve que très peu de travaux à partir de données empiriques produites et attestées par le chercheur[7]. Or, une sémiotique qui s'intéresse au caractère écologique des

[6] Sur la gestion de l'espace interactionnel, voir notamment Charles Goodwin (2003) sur le geste de pointage, Lorenza Mondada (2006, 2009) sur l'émergence de l'espace en situation dans l'espace public, Catherine Kerbrat-Orecchioni et Véronique Traverso (2009) en site commercial. Aussi, dans une perspective ethnographique sur l'urbanisme, le récent ouvrage d'Anne Bossé (2015) sur *la visite guidée* en tant qu'*expérience spatiale* aborde cette question à partir de divers types de visite.

[7] Par exemple, la contribution d'Eric Landowski (2006) à une sémiotique des interactions risquées pourrait profiter d'une analyse sur la multimodalité. Néanmoins, on trouve en sémiotique visuelle des travaux qui portent sur des matériaux résultant d'une énonciation en acte, comme l'étude de Verónica Estay Stange intitulée « énonciation cinétique et seuil d'iconicité », dans l'ouvrage collectif sur *les plis du visuel* (Dondero, Beyaert-Geslin & Moutat 2017) : une analyse de l'espace urbain se déploie à partir de chronophotographies d'un promeneur.

pratiques aurait tout intérêt à mener des recherches à partir de ce type de données, dans l'ambition de dépasser une perspective aprioriste et surplombante. Les pratiques interactionnelles en situation naturelle sont un objet de recherche pertinent non seulement pour qui accorde une attention à l'évolution des formes de vie culturelles, mais aussi s'avèrent nécessaires pour rendre compte de la dynamique des pratiques langagières (Mondada 2008). Les enregistrements filmiques d'une sémiose socialisée permettant la ré-observation d'un *couplage entre système et environnement de valeurs* (Basso Fossali 2015a), ils favorisent l'analyse de la dimension (re)créative d'une scène en cours d'instauration. On pense notamment à la place de la *figurativité* dans l'expérience élaborée par des conduites aux trajectoires concurrentes ou congruentes, par des coopérations et des conflits interprétatifs, énonciatifs et praxéologiques.

2.2. Architecturer l'espace de l'énonciation par la voix et les corps

Pour éclairer ce caractère dynamique et collaboratif de la reconfiguration de l'espace de l'énonciation, on se focalise sur une séquence descriptive de l'espace où les guides négocient avec les participants la définition de ce que devrait être un skatepark[8]. On y repère une mise en tension de l'espace de l'énonciation par sa (re)configuration à trois niveaux au moins.

A un premier niveau, une situation d'énonciation *sur* et *dans* l'espace est négociée par les interactants sur les plans phénoménologique et épistémique (figure 3).



Figure 3. Architecturer l'espace de l'énonciation.

Les interactants, en co-élaborant leur activité, négocient des pratiques habituelles de l'espace (course à pied sur les quais, apéritif entre amis sur les marches, etc.) par rapport à celles qui émergent comme partagées ou non dans la balade urbaine. Leurs expériences passées se réactualisent par l'expérience socialisée en cours d'instauration. Les espaces introjectés et digérés et le terrain en train d'être expérimenté se télescopent, étant mis en regard les uns les autres. L'espace de l'énonciation de groupe est « architecturé » par une pratique qui articule des normes introjectées et une expérience soumise aussi à la contingence de la situation (météorologie et pratiques des autres acteurs alentour).

A un deuxième niveau, on observe une articulation dynamique entre les interactants, leur environnement et un entour en mouvement. On atteste de cette labilité de l'espace interactionnel, notamment par des *focalisations* et des *défocalisations* aux niveaux énonciatifs

[8] L'extrait analysé, d'une durée de 1 min. 47 sec., se tient au premier arrêt du parcours, au « Bowl » de la Guillotière (Lyon 7ème). A la fin de cette séquence, les interactants se dirigent vers le point d'arrêt suivant (« Plan incliné »).

et perceptifs, notamment lorsque GU2 fait état d'un changement dans le projet de conception du skatepark : l'ajout de modules en fer un an après sa construction. GU2 opère un *recadrage multimodal* lorsqu'il focalise son attention[9] vers le sol puis vers un élément de mobilier du skatepark (figure 4).



Figure 4. Focaliser l'attention et recadrer l'espace de l'énonciation.

Il dirige sa voix et son corps (pointage, regard, posture) vers le sol du skatepark (image 1) puis vers un « truc en fer » (image 2) de manière à mettre en saillance un contraste entre l'un et l'autre : une valeur de l'aménagement de cet espace s'instaure.

A un troisième niveau, l'espace de l'énonciation se forme par des jeux entre des moments de la balade urbaine elle-même, selon des *rétrojections* (phase de conception de l'itinéraire, paroles déjà prononcées) et des *projections* (paroles, actions et étapes anticipées). Si les bornes entre ces moments passés ou futurs peuvent apparaître comme floues, indéfinies et indéterminées de notre point de vue, cela n'est pas pour autant source de *trouble* pour les interactants : il n'y a pas toujours demande de *reformulation* ni de *réparation*[10].

On observe un phénomène tout à fait intéressant dans la gestion de ces trois niveaux : l'énonciation collaborative du caractère inadapté de la matière du sol pour la pratique du skateboard. GU1 opère une analogie avec la pratique du tennis qui nécessite elle aussi un terrain lisse : « jouer au tennis là-d'ssus\ si c'était un tout p'tit peu plus rugueux\ ça ferait/ des faux rebonds:\ et du coup vu d' l'extérieur\ oui c'est pas mal/ mais en fait euh non ». Tout à coup, GU2 propose d'élargir le champ de leur discours en apportant un élément supplémentaire, en chevauchement à ce qui est énoncé par GU1 : « ou des pavés\ on disait/ ».

L'empan et la valeur de cette énonciation passée (on *disait*) sont indéterminés, depuis notre point de vue : fait-il référence à un échange lors de la conception de cette balade ou à un autre, pendant une autre visite avec d'autres participants ? On infère que l'intérêt, pour les participants, réside moins dans la localisation de l'énonciation que dans le contenu de ce qui a été dit : GU2 étaye le partage des traits /inadapté/ /entravant/ /dommageable/ entre le sol rugueux de ce « skatepark » et des pavés pour la pratique du skateboard.

2.3. Dé-plier l'expérience et négocier l'enveloppe de la ville

Ces premières analyses nous permettent de faire un point théorique sur les liens entre interprétation, énonciation et modalisation du rapport à l'espace et au temps d'une expérience.

[9] Pour une problématisation de la notion d'*attention* et ses enjeux dans une réflexion sur les pratiques socioculturelles, on renvoie le lecteur vers (Citton 2014).

[10] Sur les notions de *trouble* et de *réparation* (*repair*) en analyse conversationnelle, voir notamment la contribution pionnière de (Sacks, Schegloff & Jefferson 1977).

Le flou des bornes tout juste souligné entre un *ici et maintenant* par rapport à un *là-bas* a ceci d'intéressant qu'il permet d'appréhender la *praxis énonciative* (Fontanille & Zilberberg 1998 ; Fontanille 1998 ; Dondero 2016) dans son caractère fondamentalement dialogique (Bakhtine 1978 ; Rabatel 2010).

Les participants négocient une *enveloppe sémiotique* (Fontanille 2011 ; Beyaert-Geslin 2012) de l'espace urbain par une perception et une énonciation de ses caractéristiques (étendue, densité, texture, etc.) en procédant (i) au désenveloppement d'une énonciation autre (institutionnelle, par exemple) par (ii) un développement énonciatif sur leurs propres perceptions des pratiques urbaines. Dès lors s'instancie le passage du repérage d'un *pli* (Deleuze 1988) déjà réalisé par une altérité vers une ré-énonciation de l'espace par soi, dans une (re)configuration de l'expérience. Cette description collaborative se déploie selon une *interpénétration actorielle* (Basso Fossali 2012), une mise en relation de systèmes idiosyncrasiques avec un environnement de valeurs encore indéterminé et à explorer par diverses modalités (« irritation », « coagulation », « osmose »).

Pour une sémiotique qui enquête sur le caractère écologique des pratiques langagières, l'espace peut être appréhendé à l'aune des différents cours d'actions qui en contraignent les pratiques (dispositifs et protocoles) et ceux réélaborés *in situ* par soi *et* par l'autre (recréation collaborative), de soi *à* l'autre de manière transitive et de soi *à* soi-même de manière réflexive. L'énonciation de l'espace implique d'en retailler le « vêtement 'immanentiste' » (Basso Fossali 2015b, 132-133), de l'habiller d'une manière *ajustée* et *plus juste* par rapport aux formes sémiotiques en train d'être énoncées au fil du discours. Cette coupe ajustée agit aussi bien sur les plans *pragmatique* (rites interactionnels et normes socio-langagières) et *épistémique* (connaissances du skateboarding) que *sensible*, *éthique* et *passionnel*.

L'expérience de la ville se tisse par la remédiation d'une voix et d'un geste dont on teste et évalue collectivement le caractère « sien » ou « étranger », « propre » ou « inapproprié ». *La négociation des cadres de l'expérience passe par des réénonciations singularisantes,* par des analepses et des prolepses qui visent à réencadrer l'activité en cours et à se réancrer dans un parcours.

Dans ce processus, le cas des guides est particulier : ils énoncent et médient non seulement leur propre *parole*, mais aussi celle des skateurs. Un espace interactionnel émerge par une énonciation subjective au nom d'un collectif (les skateurs) et pas seulement celle d'un individu (le guide)[11]. En parcours, un *dialogisme urbain* se développe dans toute son épaisseur discursive par (i) une reprise, une reformulation et une projection d'une énonciation et par (ii) une intervention sur la trajectoire du sens des pratiques sur/dans l'espace par une *inscription* de sa présence (Thiburce 2018). A ce niveau, la sémiotique pourrait travailler sur les différentes *modulations* (Vion 2001) et *tonalisations* de ces voix énonciatives dans l'interaction, en vue d'appréhender la gestion de l'espace et ses enjeux pour la négociation d'une citoyenneté de sens.

3. Espace énoncé et stabilisation du sens

Pour envisager un énoncé comme étant (im)propre au récit en cours d'élaboration, les participants à la balade urbaine opèrent une articulation de trois énoncés sur/dans l'espace :

(i) l'énoncé résultant de la *programmation* de la pratique par la constitution de l'itinéraire, de l'évaluation d'une performativité et de la projection d'une performance possible par anticipation de sa force illocutoire ;

[11] Dans d'autres passages (au point d'arrêt *Small Place*), d'autres collectifs sont concernés dans le questionnement des pratiques de la ville, notamment au niveau du genre (hommes et femmes) ou de la mobilité (skate et trotinette ; vélo et voiture).

(ii) l'énoncé déjà réalisé, interprété, vécu et éprouvé qui émerge dans l'*ici et maintenant* par une suture et une rupture avec d'autres situations expérimentées (balade urbaine ou autre situation) ;
(iii) l'énoncé qui s'élabore par une énonciation et une perception socialisées et se réalise collectivement, au cours d'une pratique *in situ* et *in vivo*.

Ces trois énoncés participent d'un discours kaléidoscopique sur l'espace, en tension entre *hétérogénéité sémiotique* (coprésence et parataxe de modalités) et *polysémioticité* (textualisation et syntaxe de modalités) de la ville. Poursuivons alors notre analyse sur l'émergence de structures pas forcément congruentes en nous intéressant aux (dé)stabilisations des plans de l'expression et du contenu de l'espace énoncé en jeu dans la *socialisation de l'expérience* et la *sémiose socialisée*.

3.1. Interaction, gestion interprétative et hétérogénéisation

En vue de proposer une réflexion sur les apports de la sémiotique aux recherches sur les pratiques sur/dans l'espace, il convient de repérer les phases constitutives du processus de *sémiose* (scénarisation, temporalisation et spatialisation). Il s'agit de caractériser les articulations opérées entre les énoncés produits et interprétés par les acteurs sociaux eux-mêmes, énoncés à la fois (re)situés et (re)situants. En effet, par qui, pour qui, comment et pourquoi des objets et des sujets de l'espace sont-ils sélectionnés et élus comme pertinents ?

Dans un premier mouvement, on porte une attention aux *limites*[12] de l'espace par des reconfigurations qui émergent d'une perception et d'une énonciation en acte : on enquête sur les *recadrages* (Goffman 1973) des sujets et des objets perçus, évoqués et convoqués – voire sur des « objets-villes »[13]. Ce phénomène a été retracé dans la partie précédente. Dans un deuxième mouvement, lié au premier, on s'intéresse aux *couplages* entre un système et un environnement (Basso Fossali 2015a) en interaction par un jeu entre introjection, rétrojection et projection de valeurs qui émergent localement. Aussi, pour enquêter sur le caractère dialogique de l'activité langagière, on ne peut pas uniquement s'attarder au verbal dans les énoncés sur/dans l'espace. Par la figure 5 ci-dessous, on atteste d'un énoncé où le verbal et le non-verbal participent du feuilletage d'un énoncé multimodal.

[12] Il faudrait notamment retravailler la notion de *frontière*, avec, d'un côté, une conception administrative et juridique du sens des pratiques de la ville et, d'un autre côté, une conception phénoménologique par un regard sur des pratiques langagières situées et négociées, plus ou moins (im)perméables les unes aux autres, entre polémie et irénie.

[13] Dans l'approche d'une *sémiotique topologique* (Greimas 1976), les objets de la ville peuvent être considérés à différentes échelles (micro-, méso- et macro-) : la ville elle-même est un objet méréologique construit par une multiplicité de discours et de pratiques. Une telle approche de l'espace urbain nécessiterait selon nous un aller-retour entre les différentes échelles (qui émergeraient de l'analyse). Par exemple, si l'on s'intéresse à une pratique architecturale dans la ville, on procèderait à des recherches sur le faire des concepteurs et ceux des habitants à différents niveaux (immeuble, rue, quartier, etc.) en différents points de la ville. On opèrerait un élargissement du cadre de travail par la mise en résonnance de chacune des recherches effectuées en vue d'appréhender leurs continuités et discontinuités à un niveau urbanistique, pour une ville particulière ou une *urbanité globale* (Sassen 2002).



Figure 5. Sémiotisation multimodale, faire avec des pieds et des mains.

L'espace est réalisé et actualisé par un *faire* des pieds et des mains. A la caractérisation verbale du sol du skatepark par VF1 (« granuleux ») et par GU1 (« rugueux ») est liée une caractérisation corporelle et gestuelle : mouvement de frottement du pied sur le sol par VF1 (transcrit par une flèche rouge) et mouvement des doigts par GU1 (transcrit par une flèche circulaire violette). Par ce que les participants font, leurs énoncés permettent de saisir une hétérogénéité perceptive.

De manière relativement aisée, on atteste d'une différence de caractérisation de l'espace pour chacun d'eux, sur le plan de l'expression, à travers leurs énoncés verbaux ('rugueux' et 'granuleux') et leurs gestes (de la main et du pied). En revanche, il n'en va pas de même pour le plan du contenu de leurs énoncés quant à la granulométrie du sol, depuis leur point de vue (sensible). En effet, aux termes « rugueux » et « granuleux » pour caractériser la matière du revêtement, devons-nous homologuer les catégories sémantiques de la /*rugosité*/ et de la /*granulosité*/ en mobilisant un hyperonyme dans l'analyse ? Quels passages s'actualiseraient d'un référentiel de valorisations des acteurs sociaux à celui, autre, du chercheur qui en assure une remédiation par son enquête ? D'un côté, cela pourrait s'avérer nécessaire pour identifier les relations isotopiques tissées en discours. Mais, de l'autre, la mobilisation d'un hyperonyme pourrait avoir des conséquences sur les valorisations opérées localement par les interactants eux-mêmes : on pourrait perdre la nuance valable pour eux et le caractère possiblement hétérogène de leurs interprétations respectives. Si l'enjeu n'est pas majeur pour cet exemple, cette posture doit être toujours questionnée dans l'analyse.

3.2. Mise en intrigue et jonctions des expériences

Entre un discours sur un *ici et maintenant* de la balade et un *là-bas* biographique, les participants élaborent un (ré)ancrage de leurs expériences et procèdent à une *mise en intrigue* (Ricœur 1984, 24) de leurs parcours social et intime, selon des conjonctions et des disjonctions propres à leur situation. A partir de la perspective greimassienne, nous nous intéressons à la constitution dynamique de la composante *narrative* des échanges entre les participants. Précisément, ce qui nous importe, c'est d'appréhender la redistribution des positions actorielles dans un récit co-construit *in vivo* : qui énonce quoi et dans quelle séquentialité ?

Sur la figure 6 ci-dessous, alors que GU1 et GU2 décrivent le sol en vue d'instancier son caractère inapproprié à la pratique du skateboard, VF1 auto-initie un tour de parole en chevauchement à GU1, dans la continuité d'une description faite par les deux guides.



Figure 6. Mettre en partage pour exemplifier ? corroborer ? s'approprier ?

VF1 décrit un espace de son enfance où elle faisait du « patin à roulettes » ; le sol était fait d'un « beau bitume » et n'« était pas granuleux: ». Un mouvement de la main s'étend sur le syntagme « beau bitume » (image 1), participant de la caractérisation du sol, et se trouve contrasté par un geste de pointage sur le sol lorsqu'elle dit « c'était pas granuleux: » (image 2). Cet espace (*ici et maintenant*) est énoncé de manière différentielle, par rapport à ce qu'il n'est pas : un sol lisse dont VF1 a fait l'expérience dans l'enfance (là-bas), pour une autre pratique que celle du skateboard (le patin à roulette). Ce passage nous importe précisément pour une réflexion sur la *socialisation du sens de l'expérience en interaction*.

VF1 instancie qu'elle a bien saisi la parole des guides en exemplifiant leurs discours, en négatif : on pourrait gloser cette première dynamique par « j'ai déjà fait l'expérience d'un sol beau et approprié à la pratique dont vous nous rendez compte ». Aussi corrobore-t-elle leur discours en caractérisant l'espace par une *mise en partage de son expérience* : on pourrait gloser cette deuxième dynamique par « là-bas, où je faisais du patin à roulette dans mon enfance, le sol n'était pas granuleux comme ici, ce qui est préférable, en effet ». Ces deux dynamiques situantes et structurantes nous semblent être liées à une troisième, celle de l'*appropriation* d'une expérience de socialisation (balade urbaine) et d'une socialisation de l'expérience (enfance). VF1 se fait une place dans le discours des guides en « empreintant » leurs mots de sa *parole* : elle le « fait sien ». Elle négocie sa position et son expérience par rapport à celles des guides et des autres participants, sans forcément aller dans leur sens : elle négocie socialement le caractère « propre » de son point de vue sur la situation (peut-être afin de solliciter l'évaluation experte des guides).

Ce à quoi GU2 réagit en disant que « voilà/ voilà/ oui mais nous nous c'est le b a ba en fait\ » pour une pratique où « le skate doit bien rouler » et réintègre l'énoncé de VF1 non seulement au sien (de skateur, « nous »), mais aussi à la réflexion et à la parole collectives.

La gestualité occupe là une place primordiale, voire préalable au verbal, dans l'énonciation dont le corps est à la fois le site, le *situs* (Boudon 2013) d'où l'on perçoit et énonce, et la (re)médiation, ce que l'on perçoit et énonce.



Figure 7 : Incorporation, incarnation, appropriation de l'espace.

Dans cette figure 7, GU2 décrit la granulométrie du sol du skatepark comme étant une « râpe à fromage » : « le skate doit euh\ doit/ bien rouler et là/ voilà/ en fait\ soi-disant un skatepark/ et: on met ça/ sur une râpe à fromage/ 'fin on nous\ met\ sur une râpe à fromage/ (.) (image 1) là/ partir (image 2) les mains (image 3) en avant c'est:\ (image 4) ».
Par là même, il atteste d'une asymétrie et d'un écart entre des conditions nécessaires pour une pratique de l'espace (« le skate *doit* bien rouler »), des propriétés de l'espace immédiat (« râpe ») en rapport à celle du corps d'un skateur (« fromage ») qui peut tomber sur ce sol. Il est important de mentionner les différents mouvements de GU2 dans la *mise en intrigue* d'une action pour les coparticipants :
- image 1, il a la paume tournée vers le sol en regardant sa main : des dégâts sont en train d'être infligés lors d'une chute (flèche orange).
- image 2, sa paume est tournée vers son visage : c'est un constat des dégâts (flèche orange).
- image 3, sa paume est dirigée vers les participants : il leur fait constater les dégâts (flèche et cercle oranges).
- image 4, il regarde vers GU1 qui auto-initie un tour de parole et la lui cède.

Simultanément, VF1 mime et projette les effets sur son corps d'une pratique du skate ou du patin à roulette sur ce sol granuleux (image 1, 2 et 3, flèche rouge). Elle effectue un mouvement vertical du corps, de manière itérative, *comme si* elle était en train de skater ou de faire du patin à roulettes sur ce sol qui provoquerait des secousses dans son corps.

Les interactants co-construisent leur *positionnement* actoriel, spatial et temporel de leurs énoncés de manière à négocier leur *ancrage* (Goffman 1974, 242 *et sq.*) et à avoir une prise sur leur environnement. Par ce mouvement fondamental, celui du *footing* (Goffman 1981), un jeu se déploie entre des « locuteurs » (en chair et en os) et des « énonciateurs » (discursivisés)[14] pour un réancrage de leurs énoncés dans un espace de l'énonciation *hic et nunc*, par rapport à un espace déjà énoncé (scénario urbanistique, utopie sociale, espace fictionnel, etc.) ou expérimenté. Cette énonciation collaborative repose ainsi sur une

[14] On reprend ici la distinction entre « locuteur » et « énonciateur » opérée par Alain Rabatel (2004, 6) qui prolonge l'approche d'Emile Benveniste (1966) et nuance celle d'Oswald Ducrot (1993).

articulation de propriétés objectales et subjectales : pour les participants, décrire la ville (Mondada 2000) dans l'espace c'est *faire corps avec l'espace* (*bottom-up*, *embodiment,* incarnation) et *faire l'espace par le corps* (*top-down*, *embedded,* incorporation), tant en production qu'en réception.

Par des mouvements d'*incorporation* (intégrer une structure autre), d'*incarnation* (donner à percevoir un sens et une valeur) et d'*appropriation*[15] (faire sien et se rendre propre à), l'espace est modalisé selon diverses perméabilités : entre un espace de l'autre (*fait pour* le skate, selon les aménageurs) et un espace de soi (pas « skatable », selon les guides) ; entre un *ici* et *maintenant* (« skatepark » de la Guillotière à Lyon) et un espace *autre* (un autre monde possible où le sol serait lisse et un lieu de l'enfance où le sol était lisse).

3.3. Actants et acteurs entre usages et praxis de la ville

A partir de ces analyses, nous proposons une distinction épistémologique sur les *usages* et les *praxis* de la ville. La notion d'*usager* peut être appréhendée dans la continuité de l'urbanisme, la géographie et la sociologie, qui étudient les pratiques de l'espace : de l'aménagement de l'espace public par des pratiques de conception et de réalisation *pour des usagers*, à son investissement par des réceptions et des ré-énonciations *par des usagers*.

En linguistique et en sémiotique, on peut appréhender la notion d'usager par celle d'*usage* des langues et des langages de manière séminale chez Ferdinand de Saussure (2002) et filiative chez Algirdas Julien Greimas et François Rastier (1970). Ces derniers ont mobilisé cette notion pour identifier le phénomène d'« interaction des structures sémiotiques, responsable des manifestations comme des non-manifestations [d'un seul ou de plusieurs systèmes] », entre « structures de surface » et « structures profondes ». Les interactions en situations naturelles favorisent l'enquête des structures sémiotiques non pas saisies *a priori* et statiques, mais appréhendées comme émergentes et dynamiques[16], dans l'intersubjectivité.

Une énonciation et une modalisation d'acteurs, d'espace et de temps se déploient dans *un équilibre instable entre un environnement osmotique des pratiques et une polémologie des territoires*. Une enquête sémiotique sur des usages hétérogènes et pluralisant favorise l'appréhension de la relativité du caractère « partagé » des pratiques culturelles : à partir d'une *négociation des cadres* et d'une *mise en partage de l'expérience*, on observe et caractérise la tension qui se joue entre un *patrimoine culturel partagé* et des *territoires du sens individuels* aux niveaux sensible, éthique et passionnel.

La balade urbaine est un lieu privilégié – mais pas le seul et unique – d'une enquête des transformations d'un *environnement*, en *espace*, en *paysage*, en *milieu* et en *territoire* des pratiques culturelles. Des acteurs de l'espace public interagissent là par une mise en regard de systèmes d'un côté partagés et homogénéisant (sociolectaux) et de l'autre en (re)création et hétérogénéisant (idiolectaux)[17]. Dès lors, l'*usage* ne peut qu'être appréhendé en dialectique avec la *praxis* ; le *texte spatial* (projet urbanistique à parcourir) avec une *textualisation éphémère de l'espace* (en parcours et en interaction). Cette articulation entre *usage* et *praxis* est au fondement d'un rapport aux langages et aux discours sur/dans la ville à travers une

[15] Dans une perspective topologique (*usages* et *topoï*), l'appropriation peut être aussi appréhendée selon la « triple fonction énonciative » de l'acte d'énonciation par la marche développé par Michel de Certeau (1990, 148), à la suite de Sylvia Ostrowetsky (1979) et Jean-François Augoyard (1979) à savoir, l'« *appropriation* du système topographique par le piéton », la « *réalisation* spatiale du lieu » et « des relations entre des positions différenciées, c'est-à-dire des contrats pragmatiques sous la forme de mouvements ». Cette énonciation du système topographique est alors en tension entre *style* et *usage* (De Certeau 1990, 151).

[16] C'est là un aspect mentionné dans la conférence de Manar Hammad intitulée « La sémiotique de l'espace entre l'habitat et le territoire » lors du congrès.

[17] Dans une perspective polémologique, on voit en quoi le sociolecte des uns (assimilant) peut se retrouver comme étant un sociolecte autre et clivant (dissimilant).

expérience d'appropriation et appropriée. Dans le cours de l'interaction, les participants recadrent et thématisent leurs pratiques par rapport à un entour entre *isotopisation* (par assimilation) et *focalisation spéculative ou interrogative* (par dissimilation).

Ce positionnement énonciatif implique une dialectique dans la gestion du sens, entre un usage introjecté de l'espace et un sens en cours de (re)création : dans l'expérience située (i) on pointe un sens déjà institué et même institutionnalisé (« un skatepark ») et (ii) l'on montre des virages vers une transversalité du sens qui découvre son propre chemin (« *soi-disant* un skatepark »). Entre l'itinéraire (programmé), le parcours (en acte) et le chemin (parcouru), l'énonciation sur/dans l'espace se déploie par un *skating* (Basso Fossali 2015a) de la pratique interactionnelle. L'espace énoncé émerge d'une pratique énonciative où un pied est posé sur des institutions du sens (normes et rituels) et l'autre dans un vide à remplir par une énonciation singularisante (forme de vie idiosyncrasique et créativité).

4. Conclusions et horizons de recherche

Les analyses présentées nous permettent, d'abord, d'esquisser une réflexion sur l'articulation entre sémiotique topologique et sémiotique de l'espace, puis d'avancer quelques arguments sur la négociation du faire du sémioticien et de sa subjectivité dans son appréciation des structures de signification.

4.1. Textualisation, sémiotique topologique et sémiotique de l'espace

La recherche sémiotique sur l'espace et ses pratiques pourrait être reproblématisée en réactualisant la distinction opérée par Greimas (1976) entre *sémiotique topologique* et *sémiotique de l'espace*, entre des systèmes préalables de valorisation et de modalisation de l'espace et des systématisations en cours d'instauration.

Une sémiotique topologique mettrait au/à jour les *topoï* qui se déploient dans une sémiosphère de référence, un espace culturel déjà délimité dont le référentiel est déjà admis et partagé. L'espace serait alors un *lieu du sens commun* et attendu. Complémentaire, une sémiotique de l'espace enquêterait sur les tensions entre caractérisation et généralisation de l'espace à partir d'une observation d'un vécu et d'un agir collectifs. Dès lors, tant la sémiotique de l'espace que la sémiotique topologique ne sauraient se passer de l'observation de pratiques sur/dans l'espace : pour qui, quand et comment y a-t-il de l'attendu ou de l'hétérogène ?

Si les villes sont de plus en plus globalisées et standardisées (Sassen 2002), leurs habitants de plus en plus mobiles et leurs déplacements de plus en plus fluides[18], il n'en demeure pas moins que, en balade urbaine ou non, ces habitants vivent des *expériences dans un parcours de vie aux multiples passages* dont la singularité peut être caractérisée à partir d'attestation de sémioses collaboratives. Bien que des phénomènes langagiers invariants et des dynamiques culturelles puissent être repérés, l'hétérogénéité sémiotique est constitutive de ces expériences. En situation, la (dé)stabilisation de structures de signification passe par la recherche d'un *cadre* collectivement partagé et par un *ré-encadrement* de pratiques (le *reframing* goffmanien). La sémiose en interaction élabore un sens toujours en train de se faire, en tension entre son émergence, sa digestion et sa sédimentation. A partir de la dialectique entre la *transcendance* d'une sémiose située et l'*immanence* reconstruite sur de multiples niveaux de pertinence (Fontanille 2008), on observe la nécessité les limites qui se posent à

[18] Encore faut-il remplir les conditions de citoyenneté et être éligible à la résidence, selon des conventions internationales établies et ratifiées, ainsi que des accords passés et respectés. Le passeport permet de passer le port, sans pour autant pouvoir y jeter l'ancre et jouir d'un droit de cité de manière systématique, quand bien même licite.

l'étude d'une interprétation collaborative dans une balade urbaine par rapport à d'autres sémioses, dans d'autres situations. La structure de l'organisation des pratiques culturelles mériterait alors d'être appréhendée sur plusieurs terrains des pratiques ordinaires, comme cela a pu être fait pour des interactions en site commercial (Kerbrat-Orecchioni et Traverso 2009).

4.2. Restructuration d'un faire sémiotique en parcours

Dès que notre regard a porté sur les études des pratiques sémiotiques dans la ville, l'empan des points de vue possibles s'est étendu vers l'analyse conversationnelle, la sociologie et l'anthropologie. Un problème majeur qui se pose à nous est celui de s'enrichir d'autres approches tout en cherchant à respecter les paradigmes et les arrière-plans d'origine, de les incorporer au faire sémiotique sans annihiler leur singularité. Il semblerait vain et improductif de vouloir se faire plus anthropologue que l'anthropologue lui-même. Néanmoins, un regard critique sur ces perspectives s'est imposé à nous – d'où l'ajustement d'un dispositif de prise de données préexistant pour nos réflexions théoriques et méthodologiques sur une sémiose en parcours.

Observer et respecter chacune des manières de faire et de concevoir la recherche ; développer une palette de notions et de méthodes en relation à une situation spécifique ; *prendre la mesure de son faire de manière différentielle, ce n'est pas simplement se mesurer aux autres*, ce n'est pas affirmer une prévalence sur autrui, c'est tenter de se situer dans la différence et la complémentarité entre des disciplines. Non seulement le faire sémiotique se restructure lui-même, mais aussi, il stabilise sa position dans un espace de la recherche – si conçu comme dynamique et en mouvement. Ainsi, une sémiotique qui a pour ambition d'être en prise avec son temps devrait inscrire sa voix en s'appuyant sur les pratiques situées des acteurs sociaux. Il s'agit alors de saisir à quel point les structures de significations qui émergent de l'analyse trouve une confluence avec celles que les acteurs sociaux négocient dans leurs échanges.

Sans hypostasier notre analyse, on peut avancer que les locuteurs procèdent eux aussi par un faire structural : (i) ils cherchent à *mesurer la différence* entre leurs positions et celles d'un autre à un moment donné pour une activité en cours ; (ii) leur expérience de la ville est un événement vécu autant qu'un fait observé et traduit, par/pour soi ou par/pour autrui. A l'aune d'une recherche sur des pratiques culturelles auxquelles on prend part, le faire sémiotique trouve sa place dans le champ des sciences humaines et dans un espace social selon un faire expérientiel (expérience vive du terrain) et un faire expérimental (développer et évaluer des dispositifs d'enquête). On souligne là la nécessité d'une mise en regard d'expériences individuelles et collectives, ceci afin d'observer en quoi elles s'entremêlent ou non, sans les confondre pour autant, pour ne pas risquer de perdre de vue la dialectique entre le caractère idiosyncrasique d'une sémiose en cours et l'ancrage social d'une énonciation en parcours.

L'évolution de la sémiotique questionne l'apprentissage des pratiques professionnelles de la recherche. Dans un milieu académique où la transformation des méthodes d'enquête et la diversification des terrains fait partie intégrante du travail, comment garantir la tenue d'une pratique dans le temps et jusqu'où revendiquer un héritage théorique tout en étant ouvert à la transformation des pratiques de recherche ? Cette question invite à penser l'héritage greimassien comme un ensemble perméable aux pratiques d'acteurs qui se le réapproprient tout en restant ouverts à d'autres paradigmes.

Références bibliographiques

AUGOYARD Jean-François (1979), *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Seuil.

BAKHTINE Mikhaïl (1978), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

BASSO FOSSALI Pierluigi (2008), *Vissuti di significazione. Temi per una semiotica viva* [*Vécus de signification. Thèmes pour une sémiotique vive*], Pisa, ETS.

— (2012), « Possibilisation, disproportion, interpénétration : trois perspectives pour enquêter sur la productivité de la notion de forme de vie en sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 115.

— (2015a), « Emancipation et disproportion : pour une problématisation de la notion de culture en sémiotique », *in* MARILLAUD, Pierre et GAUTHIER, Robert, (éds.), *Actes du XXXV Colloque d'Albi – Langages et Signification*, Albi, France. Université Jean-Jaurès, Toulouse, Culture et valeurs, CALS/CAMS, pp. 65-81.

— (2015b), « L'interprétation dans son espace phénoménologique : jeux de langage et implémentation publique », *Metodo*, vol. 3, 1, pp. 113-138.

— (2016), « Les espaces de l'énonciation sous la sollicitation de leurs vides : le discours comme optimisation de l'expérience », *in* COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent & TORE, Gianmaria. (éds.), *L'énonciation aujourd'hui : un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 395-420.

— (2017), « La dialectique entre parcours et passage : la configuration engageante du sens », *in* CECCARINI, Patrice (éd.), *La notion de lieu. A partir des travaux de Pierre Boudon*, Montréal, Potential Architecture Book.

BENVENISTE, Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

BEYAERT-GESLIN, Anne (2012), *Sémiotique du design*, Paris, PUF.

BOSSÉ, Anne (2015), *La visite. Une expérience spatiale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

BOUDON, Pierre (2013), *L'architecture des lieux. Sémantique de l'édification et du territoire*, Montréal, Infolio.

CITTON, Yves (2014) (éd.), *L'économie de l'attention*, Paris, La découverte.

COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent et TORE, Gian Maria, (2016) (éds.), *L'énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert Lucas.

DELEUZE, Gilles (1988), *Le pli. Leibniz et le Baroque*, Paris, Minuit.

DONDERO, Maria Giulia (2016), « L'approche sémiotique de Charles Goodwin : langage visuel, énonciation et diagramme », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 16, pp. 75-88 [en ligne]. Disponible sur : http://traces.revues.org/6548

DONDERO, Maria Giulia, BEYAERT-GESLIN, Anne & MOUTAT, Audrey (éds.) (2017), *Les plis du visuel. Réflexivité et énonciation dans l'image*, Limoges, Lambert-Lucas.

DUFIET, Jean-Paul, (éd.) (2012), *Les visites guidées. Discours, interaction, multimodalité*, Trento, Labirinti, 138.

FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim.

— (2008), *Sémiotique des pratiques*, Paris, Paris, PUF.

— (2011), « L'analyse du cours d'action : des pratiques et des corps », *Semen*, 32 [en ligne]. Disponible sur : https://semen.revues.org/9396

— et ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Sprimont, Mardaga.

GOFFMAN, Erving (1973), *The Presentation of Self in Everyday Life* ; tr. fr. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Minuit.

— (1974), *Frame analysis. An Essay on the Organisation of Experience*, London-New York, Harper and Row; tr. fr. *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

— (1981), *Forms of Talk*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press ; tr. fr. *Façons de parler*, Paris, Minuit, 1987.
GOODWIN, Charles (2000), « Action and embodiment within situated human interaction », *Journal of pragmatics*, 32, pp. 1489-1522.
— (2003),« Pointing as situated practice », *in Pointing: Where Language, Culture and Cognition Meet*, Kita S. (éd.), Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, NJ, USA, pp. 217-241.
GREIMAS, Algirdas J. (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.
— et RASTIER, François (1970), « Les jeux de contraintes sémiotiques », *in* GREIMAS, Algirdas J., *Du sens*, Paris, Seuil, pp. 135-155.
GROSJEAN, Michèle & THIBAUD, Jean-Paul (éds.) (2001), *L'espace urbain en méthode*, Marseille, Parenthèses.
KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2005), *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin.
— et TRAVERSO, Véronique (éds.) (2009), *Les interactions en site commercial. Invariants et variations*, Lyon, ENS éditions.
LANDOWSKI, Eric (2006), « Les interactions risquées », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, Limoges, Pulim.
MONDADA, Lorenza (2000), *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.
— (2004), « Temporalité, séquentialité et multimodalité au fondement de l'organisation de l'interaction : Le pointage comme pratique de prise de tour », *Cahiers de Linguistique Française*, 26, pp. 269-292.
— (2005), « La constitution de l'origo déictique comme travail interactionnel des participants : une approche praxéologique de la spatialité », *Intellectica*, 41-42, pp. 75-100.
— (2006), « Interaktionale Raum und Koordinierung », *in* DEPPERMAN A. et SCHMITT R., Hgg., *Koordination und multimodale Kommunikation*, Tübingen, Narr.
— (2008), « Contribution de la linguistique interactionnelle », *in* DURAND J. HABERT B., LAKS B. (éds.), *Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, France, pp. 881-897 [en ligne]. Disponible sur : https://doi.org/10.1051/cmlf08348 (DOI).
— (2009), « Emergent focused interactions in public places: A systematic analysis of the multimodal achievement of a common interactional space », *Journal of Pragmatics*, 41, pp. 1977-1997.
OSTROWETSKY Sylvia (1979), « Logique du lieu », *in Sémiotique de l'espace*, Paris, Denoël-Gonthier, Médiations, pp. 155-173.
RASTIER, François (2006), « Formes sémantiques et textualité », *Langages*, 163, pp. 99-114.
RABATEL, Alain (2004), « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langages*, 156, « Effacement énonciatif et discours rapportés », pp. 3-17.
— (2010),« Retour sur les relations entre locuteurs et énonciateurs », *in* COLAS-BLAISE, M., KARA, M., et PERRIN L., (éds), « Des voix et des points de vue », Sept. 2008, Luxembourg, Celted, Université de Metz, *Recherches linguistiques*, 32, pp. 357-373 [en ligne]. Disponible sur : http://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_2004_num_38_156_960
RICŒUR, Paul (1984), *Temps et récit 2. La configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil.
SACKS, Harvey, SCHEGLOFF, Emmanuel et JEFFERSON, Gail (1977), « The preference for self-correction in the organization of repair in conversation », *Language*, 53, pp. 361-382.
SASSEN, Saskia (2002), *Global networks, linked cities*, New York, Routledge.
SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

THIBURCE, Julien (2018), *Le dialogisme urbain. De l'usage tacite des espaces publics aux formes d'appropriation narrative et affective de la ville*, Thèse de doctorat de sciences du langage, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de Pierluigi Basso Fossali.

— (2018), « *Camera fabula*. La caméra outil et objet sémiotique complexe dans l'interaction », *in* THIBURCE, J.et URSI, B., éds., SHS Web of Conferences, vol. 52, ICODOC 2017 : Les ressources mobilisées en interaction, EDP Sciences [en ligne]. Disponible sur : https://doi.org/10.1051/shsconf/20185203003 (DOI)

TRAVERSO, Véronique (2008), « Analyser un corpus de langue parlée en interaction : questions méthodologiques », *Verbum*, XXX (4), pp.313-328.

— (2012), « Organisation du cadre participatif, accord et répétition dans l'interaction », *in* NEVEU, Franck *et al.* (éds.), *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 2012*, SHS Web of conferences, Volume 1, pp. 663-679 [en ligne]. Disponible sur : http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100203 (DOI)

— et RAVAZZOLO, Elisa (2016), « Définitions ostensives co-construites. Le cas de la visite guidée », *Langages*, 204, pp. 43-66.

VION, Robert (2001), « Modalités, modalisations et activités langagières », *Marges Linguistiques*, vol. 2. pp. 209-231 [en ligne]. Disponible sur : http://lpl-aix.fr/~fulltext/1324.pdf

Conventions de transcription

Les conventions de transcription sont une version simplifiée des conventions ICOR dont la version complète est consultable sur le site CORINTE http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/

[ ]	début et fin du chevauchement	xxx	segment inaudible
par-	troncation	/ \	intonation montante/ descendante\
:	allongement	.h	aspiration
(.)	pauses non chronométrées (<0.2s)	(il va)	transcription incertaine
(2.2)	pauses chronométrées (en secondes)	°bon°	voix basse ou très basse (°°bon°°)
&	continuation du tour de parole	ALORS	volume augmenté ou autre marque d'insistance
=	enchaînement rapide	[...]	coupure due au transcripteur
((rire))	phénomènes non transcrits		

Ces conventions sont extraites de l'article de Véronique Traverso (2012).

Pour une description aspectuelle du mouvement

Lucia TEIXEIRA
Universidade Federal Fluminense
Conseil National de Recherche, Brésil

Ce travail résulte d'une question posée par Greimas dans son texte classique « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » : « Une description *aspectuelle*, saisissant le mouvement soit dans son aspect inchoatif, soit dans son aspect terminatif et le connotant par les aspects duratifs, itératifs, etc., rendant ainsi compte du temps et du rythme du mouvement, est-elle possible (...) ? » (Greimas 1975, 55).

Les trois critères que propose Greimas (1975) pour l'étude du mouvement d'un « volume humain » dans l'espace, à savoir le déplacement, l'orientation et l'appui, considèrent généralement : un système de coordonnées spatiales dans lesquelles se situe et se meut le corps humain, en fonction d'une perspective et d'une topologie ; le rapport entre deux axes spatiaux, vertical et horizontal, qui déterminent la pesanteur du corps dans l'espace ; l'opposition entre la mobilité et l'immobilité. Ces schémas spatiaux du mouvement qui se manifestent par exemple, dans une exposition artistique, par des figures comme des murs, des vitrines, des colonnes, des couloirs, des vides, etc., incarnent l'opposition fondamentale entre la continuité et la discontinuité. Cette opposition permet l'aspectualisation de l'espace autour de distances, de la présence ou non de limites, autour de rétrécissements et d'élargissements, d'ouvertures et de fermetures, et impose des arrêts, des hésitations, des continuations et des reprises dans le déplacement du sujet.

En sémiotique où, dans la tradition linguistique, le concept d'aspectualisation a été de préférence exploré par rapport au temps, les études sur l'aspect dans les processus de spatialisation se révèlent bien éparses. Elles peuvent tout aussi bien traiter l'aspectualisation de l'espace de manière explicite, à l'exemple de l'entrée « aspectualisation » de Françoise Bastide dans *Dictionnaire II* et de l'ouvrage *Le discours aspectualisé* (Fontanille 1991), que l'étudier sans la mentionner véritablement. Et pourtant, ces dernières études présentent, à l'instar de celles d'Anne Beyaert-Geslin, des réflexions et des analyses fondamentales pour saisir la question aspectuelle de l'incidence du point de vue d'un observateur sur les relations spatiales.

Dans un recueil de textes dirigé par Alessandro Zinna et Ivan Darrault, à la suite du colloque d'Albi Médiations Sémiotiques, Denis Bertrand réfléchit à la question du durable et porte une appréciation sur le redimensionnement du concept linguistique de l'aspect, tel qu'il est établi par la sémiotique :

> D'abord limité en grammaire à un phénomène d'ordre phrastique rattaché au prédicat verbal, l'aspect met en perspective. Il implique un point de vue sur le procès que le prédicat exprime : accompli ou non accompli, ponctuel ou duratif, inchoatif, itératif ou terminatif etc. (Bertrand 2017, 5).

D. Bertrand rappelle que J. Fontanille a traité cette question dans l'ouvrage collectif *Le discours aspectualisé* (1991), qui, en examinant « à quelles conditions on peut passer d'une conception phrastique et linguistique de l'aspect à une théorie de l'aspectualisation discursive en sémiotique », met en avant « la capacité de l'aspect à accueillir des valeurs » (Bertrand 2017, 6). Dans un chapitre de cet ouvrage, Diana Luz Pessoa de Barros a bien mis en évidence cette capacité. Elle a en effet associé des espaces proches et connus, d'un côté, et des espaces éloignés et inconnus de l'autre, aux relations d'harmonie ou de conflit entre des sujets. D. Bertrand rappelle également que Greimas (1987), dans *De l'imperfection*, oppose

l'itérativité, « qui risque de devenir la dimension aspectuelle dominante de la vie », à l'inattendu, qui peut survenir sous la forme « d'un éblouissement soudain » ou, inversement, d'un « inattendu presque imperceptible ». Le chercheur conclut ce bref parcours du concept en citant Cl. Zilberberg, qui montre, dans la formulation des principes fondamentaux de sa grammaire tensive, que « l'aspect est l'analyse du devenir ascendant ou décadent d'une intensité ».

Dans le *Dictionnaire II de Sémiotique*, Françoise Bastide avait déjà établi une équivalence entre la distance, pour l'espace, et la durée, pour le temps, et les concevait comme des catégories de base pour penser l'aspectualisation. A propos de la distance, elle a montré que l'observateur considèrera trois mouvements distincts : un mouvement inchoatif de départ, un mouvement duratif de parcours et un mouvement terminatif d'arrivée. Ainsi, selon l'auteure :

> Une aspectualisation peut être installée dans l'espace délimité par le regard, entre deux lieux plus ou moins distants ; la distance, appréhendée par la vue, permet de distinguer les objets (ou sujets) immédiatement accessibles (inchoatif) ou inaccessibles au toucher (terminatif). (Bastide 1986, 20).

Nous verrons que la distance et le rapport entre le parcours et la vision du sujet peuvent être insuffisants pour le traitement de l'aspect. Anne Beyaert-Geslin, dans *Sémiotique du design*, propose des critères fondamentaux pour l'observation d'une sculpture. Elle se fonde sur les principes établis par Fernande Saint-Martin. L'auteure montre que « la mobilité », « le rapport à la proportion » et « la manifestation de la matière », ainsi que toutes leurs implications, sont des spécificités de la sculpture. Je reprendrai ici ces critères pour étayer mon analyse de deux œuvres artistiques exposées à la 32e Biennale de São Paulo, par les Brésiliens Frans Krajcberg et Bene Fonteles. L'objectif est de saisir, dans l'articulation et les contrastes entre ces deux œuvres, le mouvement rythmique qu'elles proposent et qui procède de l'aspectualisation de l'espace. A cet effet, je considérerai non seulement les œuvres proprement dites, mais aussi leur installation dans le pavillon de la Biennale.



Disponible sur : https://arteref.com/opiniao/32a-bienal-incertezas-e-experimentacoes/

Dans sa belle analyse du sanctuaire de Bel, Manar Hammad (2005) conçoit l'architecture « comme un dispositif qui modalise l'action susceptible de s'y dérouler ». D'après l'auteur :

> Le vide dans l'architecture attire immanquablement des actes dynamiques susceptibles de la doter de sens. Le statique apparent du dispositif architectonique est instable. Il tend à un développement narratif dans lequel l'architecture acquiert du sens. Ce dernier résulte des actions qui se produisent dans le dispositif. En d'autres termes, ce sont les actions qui donnent du sens aux lieux (Hammad 2005, 51).

Il faut donc considérer non seulement ce que l'homme fait *dans* l'espace, mais aussi ce qu'il fait *de* l'espace et *avec* l'espace. Le Pavillon Ciccillo Matarazzo, avec ses 25 000 m^2 distribués sur trois étages, accueille, depuis 1957, la Biennale de São Paulo. L'édifice conçu par l'architecte Oscar Niemeyer se situe dans le parc Ibirapuera, le plus grand espace vert de São Paulo. Il s'impose comme une véritable icône de l'architecture moderniste brésilienne et se trouve classé au titre de patrimoine historique. Les garde-fous sinueux entre les étages permettent une vue d'ensemble de l'espace et aménagent un vide central propice aux montages les plus volumineux. La monumentalité des salons est soulignée par les doubles et triples hauteurs sous plafonds formées par des vides, qui se présentent comme des agents centraux du projet.



Disponible sur: https://parqueibirapuera.org/equipamentos-parque-ibirapuera/bienal-de-arte/

L'organisation architectonique du bâtiment invite au mouvement et à la production de récits. Les lignes horizontales et sinueuses prédominent et emplissent les espaces vides verticalisés. Elles proposent un parcours ascendant, dont l'éventuelle dispersion sinueuse est contenue par le poids et la forme de colonnes solidement ancrées au sol et qui supportent l'édifice. L'architecture joue avec les continuités et les discontinuités. Elle procure au spectateur une impression de liberté, elle l'autorise à s'élever, à évoluer dans une atmosphère éthérée, mais, en même temps, elle lui impose des limites à son parcours et le retient au sol. L'espace architectonique exploite la relation entre le déplacement et la fixation du corps du visiteur, entre la liberté de mouvement et la contention de cette dispersion. Sur le plan du regard, la relation, médiatisée par de grandes baies vitrées, entre l'extérieur (le parc) et

l'intérieur (le pavillon), exerce aussi une tension entre la dispersion et la contention. Le spectateur qui pénètre dans le pavillon quitte le parc, mais il continue d'en percevoir la lumière et la couleur verte à travers les larges fenêtres. Son regard se porte vers l'extérieur, mais sa progression sur les rampes sinueuses le ramènent vers l'intérieur de l'édifice, soit pour contempler la beauté des formes, soit pour se concentrer sur ses pas rendus hasardeux par ce parcours sinueux. Ainsi, en acceptant la coexistence des contraires, le monument architectonique présente une composante mythique, comme Jean-Marie Floch aimait à le souligner.



Disponible sur : http://mubevirtual.com.br/blog/index.php/2010/11/05/artistas-expoem-novas-obras-no-parque-do-ibirapuera/

La réalisation d'une Biennale d'art dans cet espace architectonique, qui éveille déjà les sens, ne peut qu'optimiser les possibilités de mouvement, de liberté et d'implication, créées par le jeu des matériaux et des dessins. Tout espace muséologique prévoit cependant des parcours de visite. Comme l'explique Mariani-Rousset, spécialiste en psychologie et en occupation des espaces urbains :

> L'espace et le chemin proposé doivent privilégier les alternances et coupures rythmiques, les articulations aux points forts de l'exposition. (...) L'organisateur cherche avant tout à animer l'espace vide et à ordonner les objets, de manière à ce que le visiteur puisse en saisir l'essentiel avec un minimum d'efforts de l'esprit et de sens. (...) la visite doit être rythmée mais laisser aux visiteurs le choix de leur trajet. (Mariani-Rousset 2001, 1-2.)

Une lecture sémiotique de ce passage identifierait la description d'une stratégie énonciative qui se manifeste par une action muséale, prévoyant une interaction entre l'œuvre et le public, tout en reconnaissant l'impossibilité de contrôler le parcours de la visite. Quoi qu'il en soit, nous retenons de cet extrait le geste d'imprimer des discontinuités dans l'espace architectonique, qu'elles soient matérielles, comme la matière solide des murs et des portes, ou immatérielles comme la lumière et l'ombre.

Lors de la 32e Biennale, qui s'est tenue de septembre à décembre 2016, le visiteur qui quittait le parc Ibirapuera pour entrer dans le pavillon de l'exposition était accueilli par les sculptures de Frans Krajcberg, disposées en vis-à-vis avec l'*Oca* de Bené Fonteles.

F. Krajcberg, né en Pologne en 1921, a quitté l'Allemagne après avoir perdu toute sa famille dans un camp de concentration. Il est arrivé au Brésil en 1948 et a obtenu la nationalité brésilienne en 1957. Depuis 1972, il réside à Nova Viçosa, sur la côte sud de l'Etat de Bahia, dans une maison construite parmi les arbres. Dès lors, il utilise des racines, des troncs calcinés et du *cipó* (des lianes), associés à des pigments minéraux, pour construire ses sculptures, qui invitent à défendre la nature, à la préserver. Pour la Biennale de 2016, un ensemble de sculptures aux échelles, formats et dimensions diverses, et qui se distribuaient en trois groupes nommés « Gordinhos » (« Boulots », dans le sens de personnes petites et rondelettes), « Bailarinas » (« Ballerines ») et « Coqueiros » (« Cocotiers »), se trouvait à l'entrée du pavillon.



Disponible sur : http://www.32bienal.org.br/pt/participants/o/2552



Disponible sur : https://artedeandarporai.wordpress.com/tag/bienal-de-arte/



Disponible sur : https://arteref.com/opiniao/32a-bienal-incertezas-e-experimentacoes/

Les sculptures étaient agencées afin de former une petite forêt d'arbres conçus à partir de la réutilisation de matériaux naturels soumis au travail humain. Si les sculptures de Krajcberg ont comme caractère évident de faire renaître ce qui est mort, évoquent, par les couleurs du feu et de la terre, la destruction et appellent à la préservation de la nature, elles produisent aussi, dans leur ensemble, l'impact du déplacement du matériel et la force attractive de l'anthropomorphisation sensuelle des éléments naturels. Les incisions et les peintures sur les troncs calcinés gagnent une force esthétique et politique dans l'arrangement spatial, qui joue avec la relation figurative entre la terre et le ciel, le sol et l'air. Les sculptures restaurent des mémoires, incorporent l'affectivité du souvenir, de la douleur et de la perte. Leur disposition révèle qu'elles se subordonnent à l'espace d'exposition et interagissent non seulement avec le visiteur, mais aussi avec d'autres œuvres soumises à la thématique de l'événement : *Incerteza Viva* (*Vive Incertitude*). La 32e Biennale, définie par ses organisateurs comme une exposition de résistance, « s'interroge sur les notions d'incertitude et les stratégies offertes par l'art contemporain pour l'embrasser ou l'habiter » (Catalogue de la Biennale 2016, 20).

L'observateur impliqué dans l'événement discursif complexe de la Biennale est donc connecté à un moment socio-historique d'instabilité et à une expectative d'engagement de l'art. L'aménagement spatial de l'exposition se soumet entièrement à cette observation qui, transformée en point de vue, établit les distances et les modalités de leur parcours. Ainsi, le premier mouvement du visiteur consiste à déambuler parmi les sculptures. Il doit les contourner, admirer leurs différences, identifier la mémoire qu'elles évoquent, par le biais de l'accumulation et de la réitération, et trouver les espaces libres qui lui permettent de circuler. L'échelle des proportions entre le corps humain et le gigantisme verticalisé des sculptures, ainsi que les divers degrés de séparation entre les pièces d'un même ensemble doivent aussi être pris en compte. Pour les « Ballerines », par exemple, il règne une certaine autonomie et une plus grande liberté d'espace et donc de mouvement autour d'elles. Les « Boulots » sont plus proches les uns des autres. Leurs volumes remplissent davantage l'espace et ils se touchent presque. Les « Cocotiers » rétablissent l'équilibre. Leurs formes rejettent vers le haut les volumes plus larges qui caractérisent l'ampleur des « Boulots » et récupèrent ainsi la fine élégance des « Ballerines ». Le mouvement de marche « entre » ces trois ensembles suppose

une narrativisation du parcours avec un degré moyen de tension. L'ouverture de l'espace vers l'extérieur, qui est médiatisée par les baies vitrées, les espaces vides autour des pièces exposées, le rapport entre les corps plus ou moins volumineux, plus ou moins longs, ainsi que l'ampleur de l'espace d'exposition, qui permet de montrer le contraste entre l'autonomie et la subordination des pièces à l'ensemble, renvoient à des positions d'entre-deux pour le parcours de la visite (ni ouvert ni fermé, ni libre ni contrôlé, ni dispersif ni contenu). La visite se fait sur un rythme plutôt lent et intermittent. Elle est marquée par des arrêts, des contournements du corps autour des sculptures, qui, sensuelles, aspirent à être appréhendées par le toucher. Cette superposition de sensations, qui tend au rapprochement, s'oppose à la monumentalité des pièces, qui favorise la distanciation, car, du fait de leur taille, l'homme ne s'y identifie pas. Malgré leur anthropomorphisation, les sculptures s'allongent et la confrontation des deux corps aux proportions si différentes finit par accentuer cette distanciation et instaure la révérence et la contemplation devant l'œuvre d'art. L'homme mis en présence de ce qu'il a d'abord détruit se sent désormais diminué, puni, impuissant. Comme l'affirme Anne Beyaert-Geslin : « L'objet d'art prend dès lors l'autorité dans la relation sémiotique. Il impose une structure modale de devoir faire et être, détermine le point de vue et la distance d'où il veut être vu. (Beyaert-Geslin 2012, 27)

Si cet ensemble de sculptures favorise un mouvement de dispersion, accentué par la syntaxe énumérative qui sépare les pièces et alterne l'occupation et le vide, il génère aussi un autre mouvement, cette fois-ci de concentration, grâce aux noyaux figuratifs qui retiennent le visiteur par la densité de la mémoire enregistrée. Ainsi, la proportion des pièces distancie, mais la sensualité du traitement du matériel rapproche. Cette tension réitère les mouvements de dispersion et de contention, et impose une structure modale marquée par l'imprécision des limites entre pouvoir et ne pas pouvoir, devoir et ne pas devoir suivre, cheminer, circuler. Une stratégie énonciative générale et englobante entretient donc des oppositions entre l'ouverture et la fermeture, la liberté et la contrainte, et crée un système de coordonnées spatiales, aspectualisé par un déplacement moyennement difficile et peu rapide. J'ai nommé « entre-deux » cette modalité de déplacement.

L'entrée dans l'*Oca* de Bené Fonteles imprime un rythme et un parcours bien différents. B. Fonteles, né en 1953 dans l'Etat du Pará, dans la région amazonienne du Brésil, est musicien, journaliste, agitateur culturel, activiste écologiste et artiste. Il se consacre à une œuvre basée sur la transformation et l'appropriation d'objets et de matériaux de la nature, comme des pierres, des cordes, des tissus ou des morceaux d'arbres. L'artiste, en quête de leur potentiel poétique, les transfigure. L'installation de B. Fonteles introduit dans l'espace de la Biennale une *oca* indigène, pleine de références à des rituels et des traditions :

> ... une grande case d'argile au toit de chaume, une maison des hommes d'un village indigène : là, l'artiste brésilien a rassemblé des objets rituels récoltés à travers le pays, qu'ils relèvent des cultures indiennes ou noires, les confrontant aux portraits de Duchamp, de Rimbaud ou d'Einstein et créant là un lieu de rencontres, d'échanges et, en somme, de syncrétisme, voire d'anthropophagie culturelle.
> *Cf.* http://lunettesrouges.blog.lemonde.fr/2016/09/15/la-deuxieme-plus-ancienne-biennale-du-monde
> (consulté le 12 mai 2017)



Disponible sur : https://veja.abril.com.br/entretenimento/32a-bienal-de-sao-paulo-muita-pajelanca-e-pouca-magia/

Si l'œuvre de F. Krajcberg nous renvoie au concept d'installation d'une « sculpture dans un champ élargi » (Krauss, apud Goldberg, 2014, 23), avec un mode d'exposition, une configuration, qui interfère avec la conception de l'objet, l'*Oca* de B. Fonteles représente de son côté l'installation au sens plein d'intervention dans l'espace. Selon Goldberg, l'installation semble :

> tirer sa force des mélanges, des hybridations, des réunions, des juxtapositions, des imbrications de différentes disciplines, tout en y ajoutant des éléments extra-artistiques (matières ou objets non transformés) qui modifient, parfois avec violence, nos habitudes visuelles (Goldberg 2014, 22).

Le titre de l'œuvre, *Ágora: Oca Tapera Terreiro*, « exprime le désir d'interconnecter plusieurs époques et connaissances, le *terreiro* faisant référence à un espace de célébrations et d'offrandes » (32e Biennale 2016, 38). Dans cet *Ágora* cabocle, qui s'érige autour d'un grand cercle composé de plusieurs anneaux concentriques faits de farine de manioc du Pará (de couleur jaune), de paille (de couleur beige) et de terre (de couleur rouge), B. Fonteles a organisé un cycle de présentations, de palestres, de spectacles, intitulé « Discussions pour différer la fin du monde ». Selon lui, ce cycle lui a été suggéré par le leader indigène Ailton Krenak, qui a également peint une colonne pour « dévorer les colonnes de Niemeyer ». L'*oca* englobe deux de ces colonnes et le geste corporel de « dévorer » fait référence au « Manifeste anthropophage », l'un des documents les plus importants du modernisme brésilien. Ce « manifeste » prônait le cannibalisme culturel et appelait la culture amérindienne (noire et indigène) à dévorer la culture européenne. Il ne s'agissait pas de l'assimiler harmonieusement et spontanément, mais de la déglutir de manière critique et sauvagement.

Sur les parois et le sol de l'*Oca* figurent de nombreuses références littéraires, religieuses, plastiques, populaires et savantes. Des objets indigènes, des photographies, des livres, des plantes, des filets de pêche, des objets rejetés par la mer, des saints africains, des images catholiques, des peintures indigènes, des instruments musicaux, etc., jonchent également le sol de la grande case.



Disponible sur : http://www.bienal.org.br/exposicoes/fotos/4113

B. Fonteles a voulu faire « vibrer, créer une histoire à travers l'âme de la nation brésilienne ». La profusion figurative mêle des temporalités, des cultures, des références afin d'atteindre une transcendantalité qui n'est pas seulement mystique, mais aussi « matiérique ». Toutes ces figures s'amoncellent et se mélangent, toutes se trouvent là au même moment, dans le même espace. Le visiteur se sent d'abord étourdi par cette exubérance de données et d'appels visuels, sonores, tactiles et olfactifs. Le parcours, qui consiste à pénétrer dans l'*Oca* par une ouverture étroite et à se déplacer, dans un mouvement circulaire, autour de l'Ágora primitive, oblige le corps à se tourner de tous les côtés. Le regard du visiteur se déconcentre et erre. Son corps absorbe le mélange de sensations et le parfum de patchouli qui s'exhale dans l'air. La synesthésie provoquée par le mélange des matériaux du discours syncrétique de l'installation correspond à l'effet d'étourdissement du spectateur. Par le truchement de ces sensations, le projet énonciatif d'un affrontement entre les architectures indigène et moderniste prend le sens plus profond d'une ancestralité qui dévore la proposition moderniste, qui prétend arrêter le temps et éviter la « fin du monde ». Les visiteurs abrités dans *l'Oca Tapera Terreiro* se concentrent sur la transcendance, qui est domestiquée dans cet espace aspectualisé par l'excès, par un effet de superposition de la proximité, de l'équivalence d'échelles et d'amoncellement.

L'*Oca* de Fonteles et la forêt de Krajcberg se distinguent. Si la première parvient à une densité sémantique par l'accumulation figurative et la fermeture de l'espace, la seconde se singularise par une économie sémantique due à une raréfaction figurative et à l'ouverture de l'espace.



Disponible sur : https://alecionetoblog.wordpress.com/2016/09/15/fui-para-a-32a-bienal-de-sao-paulo/

L'impact plus important de l'*Oca* accélère les mouvements des visiteurs. Quoique les objets mobilisés leur soient familiers, leur exposition selon un assemblage hétéroclite rend difficile l'identification, la discrétisation. Chez F. Krajcberg, l'élégance épurée et réitérée des arbres fixe l'attention. Elle neutralise la dispersion due à la distribution des pièces dans l'espace et à la possibilité d'une ouverture, qui est aussi bien instaurée par les espaces vides autour d'elles que par la communication entre l'ensemble des sculptures et l'espace extérieur au pavillon de l'exposition. Chez B. Fonteles, la discontinuité spatiale s'accentue, alors qu'elle s'atténue dans l'œuvre de Krajcberg. L'*Oca* invite à un parcours plus fermé, qui consiste en un mouvement d'entrée, puis d'orientation du visiteur vers un chemin circulaire. Ce parcours peut se résumer par l'expression « autour de ». Chez Krajcberg, le parcours est plus libre. La séparation entre l'extérieur et l'intérieur se dilue dans une transparence qui établit une continuité entre le parc et l'intérieur du pavillon. Le visiteur apprécie et interagit avec l'œuvre par un parcours « entre ». Cependant, les formes gigantesques des sculptures l'effraient, alors que l'espace clos et accueillant de l'*Oca* et les objets familiers réunis par Fonteles le rassurent.

L'articulation entre les deux œuvres, qui est créée par la configuration de l'espace, est loin d'être aléatoire. Elles sont ainsi disposées côte à côte afin de s'opposer l'une à l'autre, mais aussi d'être la synthèse l'une de l'autre. Si la monumentalité repoussante et intimidante de la première casse la liberté de mouvement, la seconde oppose une fermeture dont la proximité et la familiarité réconfortent le visiteur. Les sculptures de Krajcberg pointent vers le haut et vers l'extérieur, l'*Oca* de Fonteles vers le bas et l'intérieur. Pourtant, ces deux œuvres manifestent une transcendance et une mémoire, synthétisées par l'incertitude qui, en unissant le début et la fin, transforme ces deux « petites mythologies » en une expression de ce que l'art peut nous apporter – nous rappeler que nous sommes vivants, que nous pouvons « différer la fin du monde » et habiter autrement les espaces.

Glossaire

- *Oca* – nom donné à l'habitation typique des Indiens brésiliens. Les *ocas* sont des constructions de grande dimension. Elles peuvent atteindre 30 mètres de long. Leur structure est en bois et en *taquara* (plantes aux tiges creuses et segmentées, similaires aux bambous, et très utilisées pour fabriquer des poutres, des paniers, des clôtures, etc.). La couverture est faite de paille ou de feuilles de palmier. Elles n'ont aucune division interne ni fenêtre et peuvent servir d'habitation collective pour plusieurs familles. La durée de vie de ces constructions peut atteindre 15 ans.
- *Tapera* – village ou hameau abandonnés ; habitation en ruines.
- *Terreiro* – pour les cultes afro-brésiliens, le *terreiro* est le lieu où se déroulent les cérémonies et où sont faites des offrandes aux *orixás* (ancêtres africains divinisés). Le terme évoque la terre battue qui, à l'origine, caractérisait le lieu. Aujourd'hui, il fait référence aux bâtisses et aux arrière-cours où se déroulent ces célébrations.

Références bibliographiques

32ª Bienal de São Paulo, 2016, *Incerteza viva: Guia*, Organizado por Jochen Volz e Júlia Rebouças, São Paulo, Fundação Bienal de São Paulo.

BARROS, Diana Luz Pessoa de (1995), « Procedimentos de Construção do Texto Falado: Aspectualização », *Língua e Literatura* (USP), v. 21, pp. 67-76.

— (2010), « Os sentidos da gestualidade: transposição e representação gestual », *in* *CASA : Cadernos de Semiótica Aplicada*, vol. 8, 2, dez pp. 5-25 [en ligne]. Disponible sur : http://seer.fclar.unesp.br/casa/article/viewFile/3318/3044

BASTIDE, Françoise (1986), Aspectualisation. *In* Greimas, A. J. et Courtés, J., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 2, Paris, Hachette, pp. 19-20.

BERTRAND, Denis (2017), « Le durable : Les enjeux sémiotiques de l'aspectualité », *in* Zinna, A. et Darrault-Harris, I., éds., *Formes de vie et modes d'existence « durables »*, Toulouse, Cams/o, pp. 3-23 [en ligne]. Disponible sur : <http://mediationsemiotiques.com/ca_9452>

BEYAERT-GESLIN, Anne (2012), *Sémiotique du design*, Paris, PUF.

FIORIN, José Luiz (1996), *As astúcias da enunciação: as categorias de pessoa, espaço e tempo*, São Paulo, Ática.

FONTANILLE, Jacques (éd.) (1991), « Le discours aspectualisé », Actes du Colloque « Linguistique et Sémiotique », préface de A. J. Greimas et J. Fontanille, Limoges-Amsterdam-Philadelphia, *Nouveaux Actes Sémiotiques*, Pulim-Benjamins.

KRAJCBERG, Frans, (2017), *In Enciclopédia Itaú Cultural de Arte e Cultura Brasileiras*, São Paulo : Itaú Cultural [en ligne]. Disponible sur : http://enciclopedia.itaucultural.org.br/pessoa10730/frans-krajcberg (consulté le 11 mai 2017)

GOLDBERG, Itzhak (2014), *Installations*. Paris, CNRS Editions.

GOMES, Regina Souza (2010), « Uma abordagem semiótica da modalização », *Estudos Linguísticos*, Lisboa, v. 5, pp. 195-212.

— (2014), (Org.), *Aspectualização pela análise de textos*, Rio de Janeiro, E-book.

GREIMAS, A. J. (1975), « Condições para uma semiótica do mundo natural », *in* Greimas, A. J., *Sobre o sentido : ensaios semióticos*, Petrópolis, Vozes, pp. 46-85.

HAMMAD, Manar (2005), « O santuário de Bel em Tadmor-Palmira: ensaio de interpretação semiótica », *Galáxia : revista transdisciplinar de comunicação, semiótica, cultura*, 9, São Paulo : EDUC ; Brasília : CNPq, pp. 15-97.

— (2013), « La sémiotisation de l'espace. Esquisse d'une manière de faire », *Actes sémiotiques*, 116 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/2807 (consulté le 5 mars 2017).

MARIANI-ROUSSET, Sophie (2001), « Espace public et publics d'expositions. Le parcours : une affaire à suivre », *in* Grosjean, M. et Thibaud, J.-P. (éd.), *L'espace urbain en méthodes*. Marseille, Parenthèses, pp.29-44.

MOLINA, Camila (2016), « Bené Fonteles resgata a ancestralidade em sua 'OcaTaperaTerreiro' », *O Estado de São Paulo*, octobre [en ligne]. Disponible sur : http://cultura.estadao.com.br/noticias/artes,bene-fonteles-resgata-a-ancestralidade-em-sua-ocataperaterreiro,10000081386 (consulté le 13 mai 2017).

2. Du monde sensible : ouïr, voir, goûter

Esquisse d'une sémiotique dynamique de la musique (au-delà du logocentrisme)[1]

Wolfgang WILDGEN
Université de Brême (Allemagne)

La sémiotique structurale, qui part des notions de Ferdinand de Saussure, son élaboration dans l'œuvre de Hjelmslev et ses applications dans l'école sémiotique de Paris (A. J. Greimas) et celle de Bologne (U. Eco) étendent les intuitions théoriques de la linguistique du début du XXe siècle dans les domaines nouveaux comme la sémiotique visuelle et musicale, la théorie littéraire, l'esthétique (Greimas) ou l'histoire (Eco)[2]. Si on regarde les applications concrètes proposées, on se rend compte que ce courant de la sémiotique opère à la base d'un présupposé relativiste (whorfien ou humboldtien) : *Tout le savoir doit passer par un langage, concrètement une langue naturelle qui transforme nos expériences, nos observations, nos inférences en textes.*[3] Le travail scientifique se réduit à une analyse de textes, un exercice souvent pratiqué dans les classes de littérature. Cette pratique de la réduction au texte est *logocentrique*, c'est-à-dire elle prend le langage comme point de repère central. Greimas parle de « langages » au lieu de langues. Dans le contexte de notre étude sur la musique, on obtient : un langage musical pour l'analyse de la musique.[4] Même le monde naturel est compris par l'intermédiaire d'un « langage » :

> Le concept de langage (…) : on pourrait le remplacer par celui de sémiotique, (…). Ainsi chaque science particulière constitue une sémiotique particulière, la totalité des sémiotiques étant visée par le savoir dans son ensemble.

La science n'est langage que dans la mesure où celui-ci est compris comme un lieu de médiation, comme un écran sur lequel se dessinent les formes intelligibles du monde (Greimas, du sens I, 1979, 20) [5].

---

[1] Les aspects philosophiques et théoriques de ma contribution au congrès « Greimas aujourd'hui: L'avenir de la structure », Paris, 30 mai au 2 juin 2017, ont été tronqués pour en faire une publication séparée ; j'ai élaboré la partie qui esquisse une sémiotique dynamique de la musique, en traduisant certains alinéas du chapitre : « Dynamische Modellbildung für die Musiksemiotik » (modélisation dynamique pour une sémiotique de la musique) de mon livre en allemand : « Musiksemiotik: musikalische Zeichen, Kognition und Sprache » (Wildgen, 2018). Certains aspects font l'objet d'une nouvelle publication en français, voir Wildgen (2019).

[2] Dans la hiérarchie des « sémiotiques » distinguées par Hjelmslev, tous les phénomènes qui ne correspondent pas au type du signe linguistique avec sa fonction dénotative (et l'articulation double) sont évacués dans les domaines de la sémiotique connotative ou de la métasémiotique. Vu sous les standards techniques de la sémiotique, ces rubriques sont une sorte de « poubelle » de l'effort théorique.

[3] Lors d'une conférence donnée à Vilnius, Greimas écrit : « dans notre système culturel, 80% de la pensée s'engendre à l'aide de la langue » (Greimas, 1971/2017). Si « pensée » inclut la perception catégorielle, la vie émotionnelle, le contrôle des comportements, alors les manifestations linguistiques ont un poids beaucoup moins lourd. Dans les sociétés illettrées, la dominance de la langue n'est probablement pas donnée et les sociétés modernes médiatisées semblent être plutôt dominées par l'image, la vidéo, le film et la musique que par l'écriture, qui est le référent central des linguistes (et des sémioticiens-linguistes) quand ils parlent de « langage ».

[4] Dans le cadre d'une sémiotique visuelle, on obtient un langage pictural, et spatial pour l'analyse des peintures. Voir Wildgen (2015a) pour les relations entre une sémiotique du texte, du visuel et de la musique et Wildgen (2013 ; en allemand) pour une sémiotique visuelle.

[5] Dans cette citation, Greimas reprend plus ou moins la définition que Cassirer donne de la « forme symbolique ». Cassirer (1921/1994, 175*sq*.) écrit : « Un monde de signes et d'images créés par l'homme se place en face de ce que nous appelons la réalité objective et s'impose contre elle dans sa plénitude autonome et avec sa force

Lors de la parution du deuxième volume de « Du sens » en 1983, Greimas concède pourtant, en se rapportant à René Thom et sa théorie des saillances et prégnances, la possibilité d'une sémiotique plus réaliste :

> La problématique peut néanmoins être inversée en affirmant le « déjà là » des figures du monde (…). Ce retour de pendule, pour redoutable qu'il soit, permettrait peut-être à la sémiotique de dépasser, une fois de plus, les limites qu'elle s'est imposée (Greimas 1983, 13).

Nous allons dans la suite poursuivre ce *« retour de pendule redoutable »* et discuter des conséquences du modèle des saillances et prégnances, introduit par René Thom, pour une sémiotique de la musique.

1. La sémiotique des « saillances et prégnances » de Thom et sa pertinence pour une sémiotique musicale

Dans la théorie des saillances et prégnances (voir Thom 1988 et Wildgen & Brandt 2010), la saillance perceptuelle a ses racines dans les organes de perception (ajustés à une réalité, le contexte vital de l'homme) et dans les parties du cerveau qui organisent, évaluent et mémorisent le résultat de la perception. Les saillances enregistrent ce qui saute aux yeux (dans le visuel), ce qui attrape la perception auditive, etc. Les organes sensoriels ont chacun leur propre évolution et ils exploitent des mécanismes physiologiques et cognitifs différents. S'il y a identité ou analogie, c'est au niveau de la nature physique et chimique des stimuli ou dans la physique et chimie des transferts neurologiques à l'intérieur du corps, surtout du cerveau humain. Les différences au niveau anatomique et physiologique montrent que, au niveau des saillances, nous devons considérer des structures et processus autonomes pour les organes de perception. Quant aux prégnances, c'est-à-dire de la valeur biologique des informations traitées au niveau des saillances (leur signifié vital), on peut considérer d'abord les instincts primitifs, comme la lutte pour la survie (critère central de la sélection darwinienne) et la procréation, qui sont partagés et distribués selon les différents types de saillances. Il existe pourtant une gamme de prégnances qui sont spécifiques et qui ont pour conséquence que les signifiés, reliés aux médias perceptuels, sont différents les uns des autres. Ainsi, on discute, dans les théories de l'évolution, la valeur spécifique du sens de la vue. Il semble que, depuis la révolution cambrienne (environ 500 millions BP), une chasse entre les moyens de perception visuelle, de camouflage, de capture et de fuite a dominé l'évolution animale. Pour l'ouïe et l'odorat, la fonction d'une orientation spatiale effective est aussi pertinente. Il y a pourtant d'autres fonctions, surtout dans le domaine de la communication, à l'intérieur de l'espèce et du groupe animal qui comptent et qui mènent à des prégnances, voire des types de signifiés différents. Il s'en suit que les signifiés, issus de la prégnance auditive et olfactive, diffèrent de ceux de la vue. Pour le langage, la situation est plus compliquée car, d'une part, le langage exploite plusieurs types de saillances et prégnances. Il s'agit, comme constate déjà J. G. Herder au XVIIIe siècle, d'un sens moyen, commun qui réorganise les informations issues des différents canaux sensoriels. Dans l'évolution, le langage est très tardif (probablement en place lors de la spéciation de l'homme, il y a 300 000 ans BP). Dans

---

originale. (…) Ils créent la seule communication possible et adéquate et le médium par lequel tout être intellectuel peut être saisi et compris» (traduction par l'auteur). Cassirer renvoie dans le contexte de cet argument à Humboldt (*ibid.*, 176). En 1933, Cassirer avait publié dans le « Journal de psychologie », un article en français : « Le langage et la construction du monde des objets » .Voir aussi Lassègue (2016, 138-142) qui signale le conflit entre les diverses formes symboliques, leurs frontières changeantes et les effets de leur interaction. Ce qui est d'intérêt, ce n'est pas l'unité encore vague des formes symboliques, mais leurs interactions, mélanges, transitions et la créativité qui en émanent. En réduisant cette diversité à une forme, par exemple celle du langage, on oublie cette richesse et cette dynamique.

la perspective d'une théorie évolutionnaire du langage (voir Wildgen 2004), il faut donc assumer que les signifiés du langage ont des ressources communes avec les signifiés de la vue et de l'ouïe, mais qu'en général, on doit traiter ceux-ci comme autonomes. Cela exclut le logocentrisme de la sémiotique saussurienne (et dans la suite celle de Hjelmslev, Greimas et Eco). Les conséquences seront montrées dans les chapitres qui suivent.

2. La notion de signe dans la sémiotique musicale

Dans la tradition de Saussure, la théorie du signe suppose une relation à deux termes entre le signifiant (la forme externe du signe) et le signifié (sa signification). Saussure distingue et relie les deux entités dans la mémoire, de sorte qu'un « lexique mental » des signes est produit. Le processus de la genèse de cette liaison (la sémiosis) reste obscur. En plus, la relation avec la réalité en dehors de l'homme, et donc l'efficacité de l'utilisation des signes (dont la contribution à la survie et à la propagation de l'espèce humaine), est énigmatique. Par contre, la relation du signe à la réalité, à l'action sociale, est au centre du pragmatisme, développé par Charles Sanders Peirce vers la fin du XIXe siècle. La relation entre trois aspects du signe selon Peirce concerne le « representamen » (la forme du signe), le référent (désigné / objet) et l'interprétant (sa stabilisation fondée sur des lois ou des règles). La morphogenèse du signe, la force constitutive, reste pourtant indéfinie. Nous allons essayer de clarifier la nature de ce lien, de sorte que les forces qui influencent ou contrôlent la sémiosis sont mises en évidence. Le point faible du modèle du signe binaire de Saussure est sa dépendance à la langue comme système exemplaire de signes. Pour l'instant, nous utiliserons la définition de Peirce, quoique que le nœud «interprétant» reste à préciser.

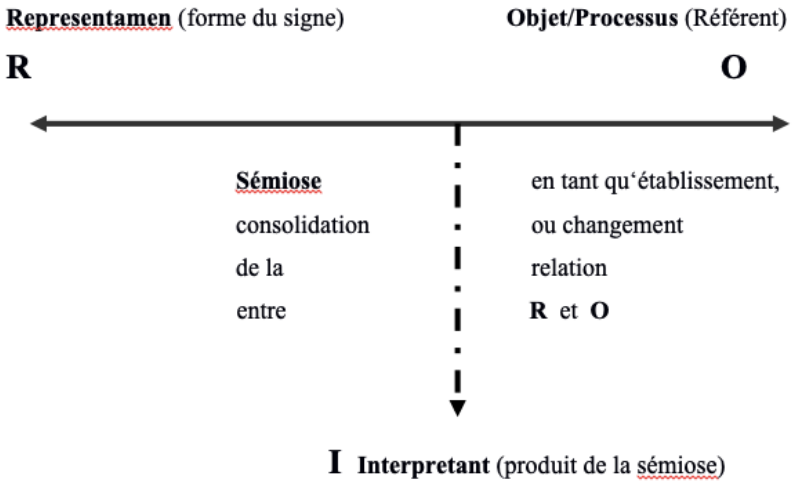


Figure 1. Le modèle triadique de Peirce dans son interprétation morphodynamique

Dans le cas de la musique, la position O (objet / processus), est fondamentalement différente de celle du signe linguistique. Ce que la forme musicale désigne ne correspond pas à la définition du signe dans le cas du langage. L'objet externe, ou le processus auquel le signe musical réfère, reste obscur ou vague. Au-delà de l'objet externe du signe, qui n'est que indirectement accessible, Peirce introduit l'idée de cet objet, l'objet immédiat. Cette relation n'existe que dans le sujet ; elle peut avoir un corrélat, un extérieur possible, mais ce n'est pas nécessaire. Dans le cas du signe musical, l'objet immédiat (intérieur) est d'abord la reconnaissance de la forme du signe en tant que réplique d'une forme connue et en termes de sa délimitation d'autres formes, éventuellement similaires (la différence).

Sur la nature des interprétants, Peirce a beaucoup réfléchi au cours de sa vie et, entre 1890 et 1907, a distingué plusieurs aspects (voir Rellstab 2007, 135 f). L'idée fondamentale est que l'interprétant est un acte mental, un acte de l'interprète humain. La pensée (« thought ») en tant qu'interprétant peut, cependant, agir de nouveau comme un signe, de sorte qu'une régression se produit. Il est fondamental pour le pragmatisme qu'une fondation doive avoir lieu en dehors du monde spirituel des signes. Ce niveau peut consister dans l'agir habituel (« habit »). Peirce introduit l'interprétant émotionnel et l'interprétant énergétique ou existentiel (Peirce 1993, vol. III, 252). L'interprétant émotionnel consiste d'abord dans la reconnaissance d'un signe (« sensation pour le fait (...) que la signification d'un signe a été comprise ») ; mais il peut également inclure des émotions évoquées intentionnellement, par exemple le sentiment de beauté ou de chagrin, de peur. Peirce mentionne la musique comme exemple de l'apparition de cet interprétant :

> Dans certains cas, c'est le seul effet réellement significatif que le signe provoque. Ainsi, la performance d'un concert est un signe. Il transmet ce qu'il est destiné à transmettre, son intention, les idées musicales du compositeur ; mais celles-ci ne sont en général qu'une suite de sentiments. Si un signe provoque un effet plus important, vraiment significatif, cela se fait par la médiation de l'interprétant émotionnel, et un tel effet de grande portée implique toujours un effort. Je l'appelle l'interprétant énergétique (*ibid*. 282f).

L'interprétant émotionnel consiste tout d'abord à reconnaître les sons, les séquences sonores, les motifs et les figures en tant que tels, afin que l'auditeur (en premier lieu l'interprète) puisse participer au jeu des signes. L'auditeur peut comprendre, au moins en partie, les mouvements émotionnels et cognitifs du compositeur (et de ses interprètes), entrer dans une sorte d'harmonie avec eux. L'effet (l'interprétant final, comme Peirce dit ailleurs) est celui d'une synchronisation. La synchronisation physique peut être observée clairement comme l'effet du rythme[6].

L'interprétant énergique est en relation avec l'effort interne et externe. L'effort interne consiste, par exemple à maintenir l'attention (« l'effort de prêter attention »). En musique, l'auditeur peut suivre pendant une plus ou moins longue distance ; mais il peut aussi détourner son attention, déclasser la musique en direction d'un simple bruit de fond, et son attention peut être portée ailleurs (par exemple vers les artistes, leur vêtements, leur beauté, leur comportement). Au-delà de la simple attention, ce sont les performances de l'artiste, les changements de tempo, les mouvements mélodiques et l'harmonie ou la dissonance, le contrepoint musical et la diversité créés par l'œuvre musicale qui peuvent devenir l'objet de l'attention, et par conséquent, le signifié énergétique d'une pièce de musique. Peirce a donc au moins proposé un cadre conceptuel et définitoire pour la sémiotique de la musique.

Dans ce qui suit, je présente quelques aspects dynamiques de la communication musicale : la nature des signifiants musicaux. Dans le cadre d'une sémiotique dynamique, les signifiants sont considérés, sous leurs aspects objectifs, à la base de la physique des sons et de la physiologie de l'ouïe humaine. Cette objectivité se montre par la spatialité (la géométrie) et la dynamique des signifiants.

3. Aspects géométriques et dynamiques de la musique[7]

Il est immédiat que la musique a un fondement physique (acoustique) et physiologique (de l'oreille aux centres corticaux). Chez Euclide, les subdivisions du monocorde établissent la suite des intervalles : quinte, quarte, octave, etc. Helmholtz, à la fin du XIXe siècle, propose

[6] Dans le domaine énergétique de 90 décibels et avec des fréquences inférieures à 500 Hz, la musique déclenche des sensations agréables de mouvement dans le sens de l'équilibre (au niveau du « sacculum », une glande qui répond aux changements de l'équilibre ; voir Kopiez, 2005 : 144).

[7] La sémiotique musicale est développée en détail dans Wildgen (2018), en allemand.

une théorie basée sur le fonctionnement de la cochlée. Chaque son chanté ou produit par un instrument de musique contient en parallèle un ensemble d'harmoniques. Les gammes utilisées dans les traditions musicales du monde, font un choix dans cet ensemble de possibilités. Elles ont donc un fondement objectif dans ce potentiel, mais elles sont arbitraires (au sens de Saussure) dans le choix qu'elles opèrent et qui devient le point de départ d'une tradition, d'une culture musicale. La modélisation musicale à l'aide des mathématiques a ses origines dans l'antiquité,[8] et elle a été poursuivie dans les modèles d'Euler (l'espace Q^3 avec les coordonnés d'octaves, de quintes et de tierces). Ce regard mathématique sur la musique fut, dès le temps de Leibniz, modéré par les seuils de distinction de l'oreille, c'est-à-dire, même si, comme dit Leibniz « l'âme fait un calcul arithmétique sans le savoir »[9], ce calcul a des seuils de tolérance et beaucoup de systèmes de musique sont compatibles avec ce « calcul arithmétique ».

3.1. Les signifiés dynamiques de la musique

La musique met en œuvre des forces, et ces forces impliquent des signifiés dynamiques caractéristiques pour la musique :

- Le rythme peut être doublé, modifié ou varié (par exemple en changeant d'un rythme de marche, 2/4, à un rythme de valse, 3/4, ou dans le cas d'une musique polyrythmique). Le tempo peut changer : par exemple d'un tempo *andante* à un tempo *allegro.* Dans la théorie musicale, on appelle « dynamique » les indications en haut des notes comme *buffo, grazioso,* etc. Le musicien, en suivant ces indications assez vagues, essaiera de donner à sa performance une couleur, un goût qui correspond à ces indications. L'accélération et le ralentissement ont des effets corporels, mentaux et émotionnels. Pour une dynamique équilibrée, en balance, un mouvement lent est suivi par un mouvement rapide, un ralentissement fait suite à une accélération.
- La structure mélodique d'une chanson peut partir de la tonique et y revenir à la fin. Dans la zone intermédiaire, elle peut changer vers la dominante et la sous-dominante : par exemple, de Do (tonique) à Sol (dominante) et à Fa (sous-dominante). Elle peut changer du mode majeur au mode mineur, par exemple de Do majeur en La mineur, et peut réaliser des accords intermédiaires ou de transition, comme les accords de septième sur la dominante, et aussi des accords avec neuvième et sixième, et beaucoup d'autres variantes. La base des mélodies classiques, et aussi du jazz, peut être décrite par référence au système tonique. La musique européenne, jusqu'à la Renaissance, a connu d'autres systèmes de référence musicale, et la musique dite « atonale », introduite par Schönberg vers 1910, s'est débarrassée des restrictions du système tonique traditionnel et des structures figées liées aux schémas toniques. Les musiques ethniques du monde connaissent beaucoup de gammes et de systèmes de référence différents. Dans le jazz moderne, on essaie de réunir des éléments divergents, de provenance ethnique pour augmenter la richesse des mélodies.

La mélodie connaît en général un espace délimité, par exemple, dans une chanson, l'espace sonore confortable d'une voix masculine ou féminine. La mélodie peut aller de bas en haut, rester au centre pendant un certain temps, procéder par étapes ou procéder dans un va-et-vient variable. Une évolution rapide des variations de la ligne mélodique est caractéristique pour la

[8] Au XVIIe siècle Athanasius Kircher a publié une théorie de la musique (« Musurgia Universalis, 1650 » basée sur l'art combinatoire développé par Raymundus Lullus (1232-1316). Elle contenait aussi une machine (« Musurgia mechanica ») au livre VIII (voir le tableau t. II, 185), qui permettait d'inventer un aire pour un texte donné.

[9] Lettre de Leibniz à Goldbach du 17 avril 1712. « musica est exercitium arithmeticae occultum nescientis se numerare animae », voir Leisinger (1994, 43).

musique du jazz moderne (free jazz). Le cours de la mélodie peut avoir un centre, une norme ou une attente zéro de son déroulement. Sa forme réalisée est alors une déformation de cette norme. Certaines mélodies dans la musique folklorique ont une courbe mélodique très plate qui se rapproche de l'intonation de la langue. Leyton (2001) voit dans la forme géométrique une « mémoire » des déformations réalisées. Cette mémoire contient des informations sur les forces qui ont formé la mélodie. Ces forces peuvent être conçues comme dans la figure suivante :

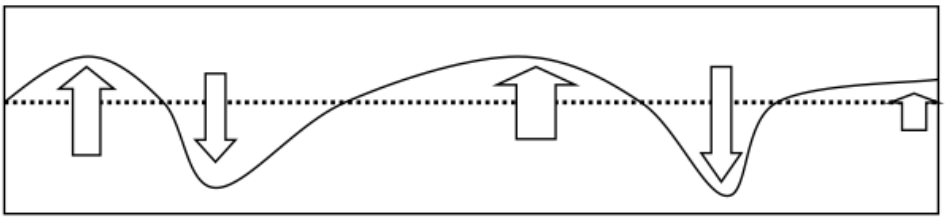


Figure 2. Les forces qui forment le profilé de la mélodie selon Leyton (2001)

Une mélodie peut donc être pauvre, en matière de forces, ou riche. Dans une chanson ou un morceau de musique, des passages pauvres peuvent être suivis par des passages riches. Ces mouvements sont perçus comme des signes et des formes associés à un sens. Le déplacement vers le bas peut, par exemple, signifier la tristesse, le deuil; un mouvement ascendant peut signifier la jubilation, l'espoir.

- Dans la musique polyphonique, des voix différentes sont porteuses d'une mélodie ou d'un arrière-fond musical. Ainsi, la ligne de basse peut servir d'arrière-fond, voire la basso continuo classique et les instruments à bourdon, comme la cornemuse et la vielle. Une polyphonie simple est donnée si les voix d'hommes et de femmes contribuent au chant (avec l'écart d'une octave). Dans le cas du canon, plusieurs lignes d'une chanson sont produites en parallèle. La polyphonie complexe prend son départ à la fin du Moyen Âge, aidée par la possibilité de fixer une composition dans une écriture, et elle atteint son climax au XVIe siècle. Dans la chanson, la polyphonie risque de cacher le texte. Les mélodies individuelles perdent leur valeur et la Gestalt englobante des sons et des accords prend le relais. Les phrases mélodiques, qui, à l'origine, ont reflété les périodes de souffle du chanteur, ont tendance à former un continuum musical, une grande « Gestalt » symphonique, comme le démontrent les œuvres de Wagner et en général la musique (classique et romantique) du XIXe siècle.
- L'harmonie est aussi un concept qui s'est développé au cours du temps et qui varie avec les cultures musicales. Les fréquences harmoniques sont d'abord l'unisson et l'octave, où la consonance est maximale. Sur une échelle de consonance-dissonance, les autres minima de dissonance sont la quinte, la quarte et la tierce. Chella (2015, 196) calcule pour le Do (au milieu de la gamme du piano) et le Sol une valeur de 0,39 (consonance), et pour le couple Do et Ré bémol la valeur de 2,56 (dissonance). A différentes périodes, on a exclu certaines dissonances. En principe, il s'agit pourtant d'une échelle continue, et c'est une affaire de convention si on permet des dissonances, dans la transition vers une consonance ou même comme porteur d'une valeur musicale en elle-même. Dans la gamme à 12 sons de Schönberg, tous les sons ont le même droit et doivent être parcourus sans qu'aucun d'eux ne soit favorisé et mis au premier plan ; l'échelle des consonances et dissonances est considérée comme continue.

En prenant l'échelle de fréquence en abscisse, le résultat d'une analyse des degrés de dissonance est une courbe de potentiel ; voir aussi Mazzola (1990, 61) pour un paysage de potentiels d'acceptabilité.

Mesure de dissonance

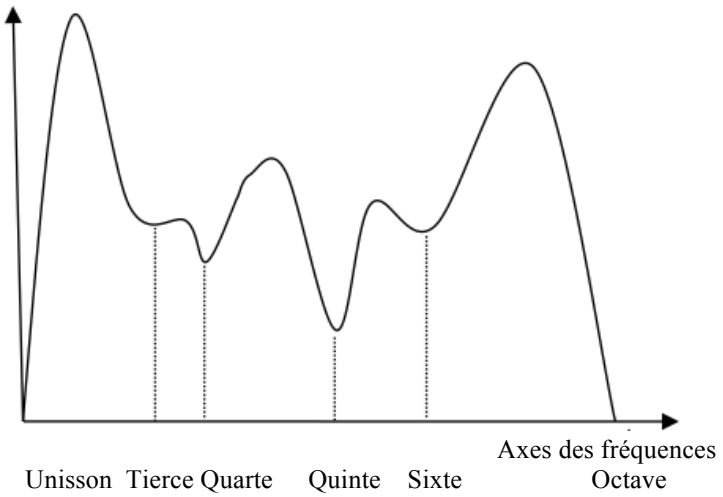


Figure 3. Potentiel des dissonances (maxima) et de consonances (minima) ;
voir la Fig. 10.7 dans Chella 2015, 196)

Ces potentiels (maxima, minima et points-selles) définissent un paysage épigénétique au sens de René Thom, c'est-à-dire que la morphogénèse d'une gamme musicale suivra les préférences définies par le paysage épigénétique. Ainsi, un système va, avec plus de probabilité, choisir une gamme qui distingue l'octave, après la quinte, etc. Les réalisations du système peuvent, en outre, dépendre des moyens de production. Si la voix humaine est « l'instrument » majeur, la gamme dépendra du paysage épigénétique de la voix humaine (semblable à celui montré dans la figure). Si un type d'instrument avec une sonorité spécifique domine, cela peut changer les préférences. Ainsi, les instruments des orchestres Gamelan ont fasciné Claude Debussy (1862-1918), « frappé par la gamme, les « couleurs » sonores, les ruptures rythmiques et le côté modal de cette musique » (voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Gamelan). La gamme de 12 demi-tons a dominé la musique européenne. La Figure montre l'organisation de la gamme modérée de 12 demi-tons sur un torus par Mazzola (1990).

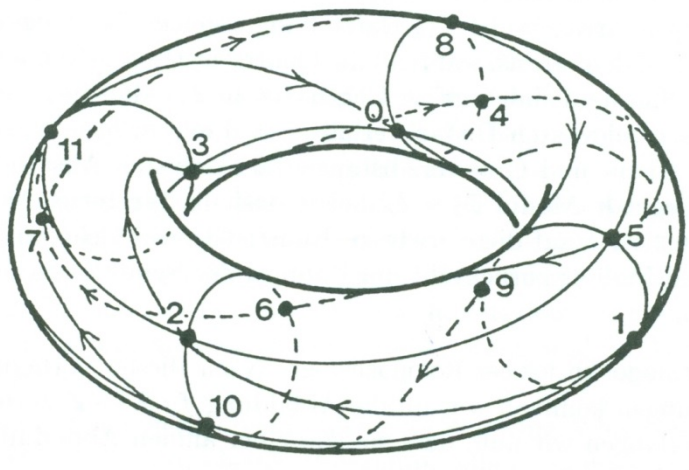


Figure 4. Le torus des tierces de Mazzola (1990)

Les douze tons (0... 11) sont classés en fonction de la distance d'une tierce majeure (cercles méridiens), par exemple (2), (6), (10) et d'une tierce mineure (cercles équatoriaux), par exemple (2), (5), (8), (11). Le mouvement en spirale sur le tore (voir les flèches) correspond à des écarts de secondes, à savoir la séquence des 12 demi-tons. Les distances les plus courtes sur le tore sont la petite et la grande tierce, ce qui explique pourquoi le torus est appelé tore des tierces. On peut donc résumer que les intervalles et les gammes ont la structure d'un espace et les mélodies et leurs accords sont des chemins dans cet espace. Physiologiquement, cet espace a des seuils de discrimination et, par la suite, une topologie de tolérance.

Tous ces éléments sont des signifiants musicaux qui transportent un sens, c'est-à-dire qu'ils portent un signifié musical ou ils y contribuent.[10] On voit facilement que les éléments de cette sémiotique musicale renvoient à des forces, à des attracteurs (répelleurs), des gradients, etc., donc à tout un répertoire de concepts dynamiques connus dans les sciences de la nature (de la physique à la biologie). Ces notions s'offrent à l'analyse musicale de façon beaucoup plus claire que les notions d'une logique aristotélicienne qui semble être plus adéquate pour une rhétorique (par exemple dans l'argumentation juridique).

Contrairement au langage, on ne peut pas établir une hiérarchie générale du tout et de ses parties. Une telle hiérarchie n'apparaît que pour les subdivisions majeures. Par exemple, une symphonie classique est un tout, qui se divise clairement en mouvements séparés par des pauses et marqués par des tempi ou des dynamiques et des dénominations différentes. Ainsi, Haydn distingue dans la symphonie n° 31 quatre mouvements appelés : *Allegro* > *Adagio* > *Menuet-Trio* > *Finale : Moderato molto presto*. Ces parties peuvent être analysées comme une suite de « chapitres », où dominent un groupe d'instruments, certains motifs, etc. On ne peut guère élaborer une hiérarchie générale comme on le fait traditionnellement pour les langues, où l'on distingue le niveau des mots, des phrases et du discours.[11] Il faut donc accepter que la musique permette, dans certains cas, une hiérarchisation claire, mais qu'en général, la relation entre le tout et ses parties soit beaucoup plus vague et plus variable que dans le langage.

Le problème de la constitution d'un signifié global à la base d'une pluralité de signifiés locaux et distribués sur plusieurs dimensions (les intervalles, le rythme, la mélodie, le tempo, etc.) est central pour toute sémiotique musicale et nous sommes loin de pouvoir donner une réponse satisfaisante. Ce que l'on peut dire, c'est que cette constitution n'est pas combinatoire, comme le suggèrent les modèles sémantiques de la linguistique. Comme les signifiés ont le caractère de forces et de tensions, il faut plutôt penser au type d'interférence, d'addition et de soustraction que l'on utilise dans l'analyse des ondes (analyse selon Fourier). Si une tension positive est suivie d'une tension négative, le résultat est en premier lieu une équilibration (donc une tension zéro). Pourtant, cette équilibration constitue une valeur secondaire, elle ajoute quelque chose au signifié total, par exemple le sentiment d'ordre, de paix, de satisfaction. Les signifiés musicaux contribuent dans leur ensemble à une dynamique émotionnelle, passionnelle, comparable à une suite d'actions avec leur profil individuel de tension et d'équilibre. On peut dire qu'elles produisent un profil quasi-narratif au niveau des émotions.

[10] Voir la « sémantique cognitive » de Langacker et autres, qui part de l'assomption que tous les éléments d'une structure sémiotique (linguistique) sont porteurs d'un signifié et qui renonce à la position traditionnelle que seuls certains éléments (de préférence les lexèmes) sont porteurs d'un signifié. Cela modifie pourtant, de façon radicale, la notion de signifié et contredit la tradition établie par de Saussure et Hjelmslev.

[11] Toutes les langues ne se prêtent pas à cette hiérarchie, mais depuis Aristote et sous l'influence de la logique, on a préféré partir de cette hiérarchie à trois niveaux. Le sémioticien et logicien Peirce l'a généralisée et il a proposé pour tous les signes trois niveaux : le rhème (primeité), le dicisigne (secondéité) et l'argument (tiercéité).

4. Musique et mouvement (cinématique)

Dans la psychologie écologique (selon Gibson), la musique est examinée par analogie avec le mouvement et le geste (« la musique est mouvement »). L'aspect dynamique de la musique est donc mis au premier plan. Kühl (2007, 151) distingue dans cette tradition les corrélations suivantes entre le signe musical et les mouvements corporels (y compris les mouvements cognitifs et émotionnels) :

Rythme	Schéma moteur du mouvement
Phrase mélodique	Geste
Mouvement de la hauteur du son	Effet émotionnel

Figure 5. Domaines de la dynamique musicale selon Kühl (2007)

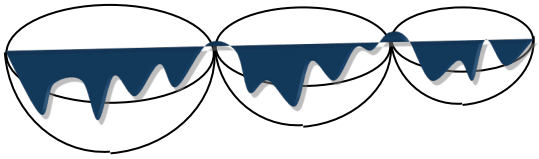
1. Le mouvement corporel, par exemple la marche, le saut, la danse sont soumis à des lois dynamiques analogues aux processus physiques, comme la chute libre, le mouvement pendulaire, la transmission de la force par les boules de billard, etc. En conséquence, le rythme peut être implémenté techniquement ou être contrôlé par un métronome.
2. Le geste est une forme particulière de mouvement, qui ressort du champ total des mouvements physiques et qui contient une dimension intentionnelle, comme les gestes manuels, les regards ou les signes de la tête. Une mélodie peut être partiellement décomposée en un certain nombre de gestes, qui se situent partiellement dans les limites du tact. Kühl (ibid., 168 s.) analyse une décomposition en phrases / gestes musicaux en utilisant des exemples de Mozart (Sonate Piano en A major, K 331) et Charlie Parker (Bloomdido).
3. Les effets émotionnels des mouvements musicaux (haut - bas, ascendant - descendant, etc.) semblent être très variables sur le plan culturel et individuel (voir ibid. 177 f.). En tout cas, leur corrélat est un mouvement émotionnel, qui est neurologiquement lié à une zone du cerveau, par exemple l'hypothalamus et le système limbique. Les « mouvements » ont donc des corrélats neurologiques.

En principe, les trois types de mouvement sont décrits avec des termes utilisés en physique et en neurochimie, c'est-à-dire avec des vecteurs, des potentiels et leur développement, des catastrophes, du chaos, des fleuves stochastiques, etc. Les modèles dynamiques dans ce domaine formel sont quasi-physiques ou quasi-chimiques, c'est-à-dire ils utilisent les moyens mathématiques utilisés en physique et en chimie, sans pour autant réduire les phénomènes à ceux de la physique ou de la chimie. Les moyens mathématiques sont neutres en vue de leurs applications et peuvent être transférés sans que le domaine d'application soit réduit à un domaine physique ou chimique.

Le niveau conceptuel peut être décrit comme un espace tonal, de sorte que les mélodies sont des mouvements dans cet espace tonal. A ce stade, les termes classiques tels que les échelles, les modes (comme majeur et mineur), les accords, les degrés de la tonalité (I à VII) peuvent être décrits. La dynamique est désormais répertoriée par les chemins dans l'espace tonal. Le mouvement correspond à des vecteurs (direction, force), en somme à des concepts mathématiques de l'algèbre linéaire.

4.1. La dynamique de la tonalité

Les accords, auxquels se réfèrent les mouvements de la mélodie,[12] peuvent être divisés en degrés : fonction de tonique (Ier degré), fonction de dominante (Ve degré) et fonction de sous-dominante (IVe degré), dans le contexte de la musique tonale. Les degrés et leurs transitions se comportent comme des attracteurs d'un paysage, la mélodie peut rester dans un seul attracteur (degré), exploiter ses possibilités, puis passer à un autre attracteur. Cela affecte immédiatement l'accompagnement, c'est pourquoi l'accompagnement de la guitare pour une chanson est spécifié par la catégorie tonique au-dessus du texte ou de la note. Ce concept dynamique peut être visualisé de façon sommaire dans la figure 6 :



Tonique>Dominante>Sous-dominante

Figure 6. Mouvement de la mélodie à l'intérieur des degrés toniques et par changement du degré

L'effet de la mélodie dépend de la séquence des degrés, éventuellement avec alternance du mode, de majeur à mineur, et vice versa. D'autre part, les tensions entre les degrés individuels peuvent varier selon la longue ou courte durée, les accents et le tempo. La suite d'accords relativement simple d'une chanson peut être élaborée dans le développement ultérieur (par exemple, du blues chanté à l'interprétation du jazz). Berendt (1970 : 132f) montre cet effet pour un thème de jazz populaire dans les années 1920 : « I can't give you anything but love ». La séquence d'accords originale : $C^{6} – A_{m} – D_{m} – G^{7}$ est élaborée : $C^{6} – D_{m}{}^{7} – E_{m}{}^{7} – E^{b}{}_{dim} – D_{m}{}^{7} – F^{6} – D_{m}{}^{79} – D^{b79}$. Dans les variations et les improvisations supplémentaires, l'exécution peut être variée à l'intérieur d'une suite d'accords, ainsi que par la séquence des accords eux-mêmes (dans un certain cadre harmonique). Si le sujet est très connu, il peut même rester implicitement présent (pour les interprètes et pour les auditeurs compétents) sans qu'il apparaisse dans la réalisation musicale. Des élaborations comparables se produisent dans la transition d'une simple chanson à une chanson pop ou à une musique de danse professionnelle.

4.2. La dynamique de la Fugue

Le nom « fugue » est dérivé du mot latin « fuga », fuite.[13] Le processus de fuite est tel qu'un thème est introduit (dans une voix, par exemple au niveau du ténor), puis repris par une voix différente, qui transmet le thème à une autre voix. En même temps, les voix déjà présentes poursuivent le thème «volé». Une forme simple est donnée par le canon : « Un canon est une forme musicale polyphonique, ainsi qu'un procédé compositionnel basé sur l'imitation, dans lequel une idée musicale – le thème – s'énonce et se développe d'une voix à une autre, de sorte que les différentes voix interprètent la même ligne mélodique »[14]. A la fin, toutes les voix ferment sur un accord final ; voir, par exemple, la chanson enfantine « Frère

[12] La mélodie est au sens de Heinrich Schenker (1935) une mise en discours (« Auskomponierung ») de la structure relationnelle présente dans l'accord musical ; Jakobson dirait une projection de la structure paradigmatique sur l'axe syntagmatique.

[13] « Une fugue est caractérisée en son début, le plus souvent, par l'entrée successive des voix, puis par l'alternance régulière du thème, appelé sujet, et de sa réponse. Une fugue peut avoir de deux à cinq voix, mais en général trois ou quatre. » https://fr.wikipedia.org/wiki/Fugue

[14] https://fr.wikipedia.org/wiki/Canon_(musique)

Jacques » dont l'auteur est très vraisemblablement Jean-Philippe Rameau (1683-1764). Il existe aussi des double et triple canons ; à la mélodie originale, on peut ajouter sa réflexion symétrique etc. Johann Sebastian Bach (1685-1750) a composé, à la base des huit premières notes de l'Aria provenant des « variations Goldberg »,[15] quatorze canons. Dans ce qui suit, nous donnons une esquisse de la dynamique de la fugue (de la fuite musicale). La fuite est définie par deux personnes, ou groupes de personnes, en mouvement dont la dynamique est coordonnée (le mouvement de la poursuite dépend du mouvement de la fuite).[16] Dans le contexte musical, les personnes sont représentées par deux motifs en corrélation temporelle.

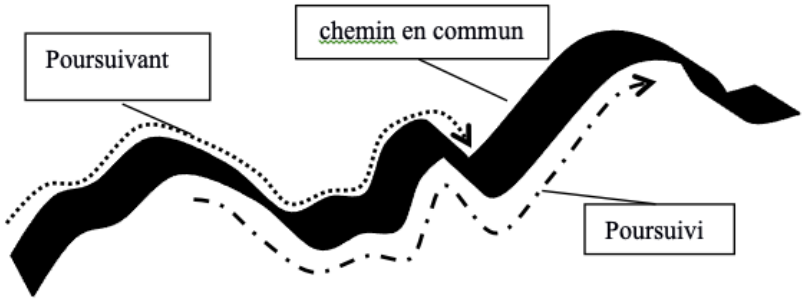


Figure 7. Voie d'une poursuite – fuite.

Dans la fugue, des structures beaucoup plus complexes peuvent apparaître. En plus, du Dux (1er thème, sujet) et du Comes (2ème thème, réponse), un contraste peut compléter le premier thème, et aussi le second, et des interludes peuvent être insérés. La macro-structure de la composition peut distinguer une exposition, une exécution et une cadence. Le contrepoint joue un rôle important dans la construction de la fugue ; littéralement « contre-point » signifie : point pour point, c'est-à-dire une corrélation note par note. Il s'agit donc d'un profil temporel des différences, des contrastes.

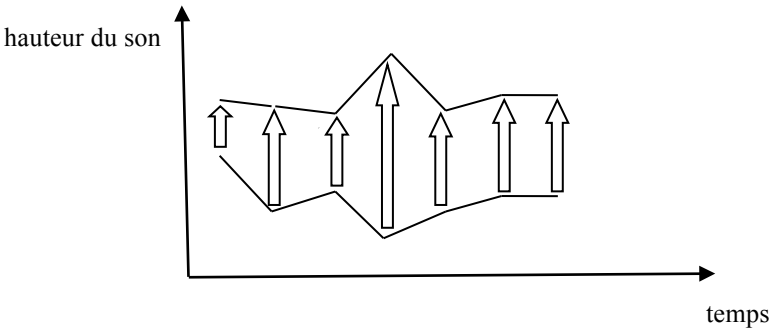


Figure 8. La suite temporelle des différences entre les deux thèmes (voir Mazzola, 2002).

[15] « Ecrites vers le début des dix dernières années de la vie de Bach, elles inaugurent la série des œuvres mono-thématiques et contrapuntiques de sa musique instrumentale. On retrouve l'importance de ces Variations Goldberg dans le manuscrit autographe de la main de Bach, qui n'a été découvert qu'en 1974 en Alsace, par Olivier Alain : parmi les additifs et corrections, Bach a ajouté une série de « quatorze canons sur les huit premières notes fondamentales de l'« Aria », dont le principe se retrouve dans ses œuvres plus tardives, telles que L'Offrande musicale et L'Art de la fugue. » https://fr.wikipedia.org/wiki/Variations_Goldberg

[16] Le schéma de la persécution et fuite joue un grand rôle dans les films d'action et les films policiers, par exemple dans la série : James Bond, agent 007 ; voir pour une analyse Wildgen (2016).

Il existe une asymétrie fondamentale, car une voix est considérée comme leader (Dux), (voix de base), et l'autre (Comes) dépend de celle-ci ; elle est placée en contraste. En termes classiques, cela s'applique au cantus firmus et à la voix « dessus », la partie vocale ou instrumentale la plus aiguë dans un ensemble (voir Mazzola 1990, 244). Il existe de nombreuses restrictions pour la composition d'une fugue, dont nous ne pouvons discuter dans ce contexte[17].

5. Musique et émotion

Les propositions qui traitent les relations entre la musique et l'émotion ont une longue histoire. Depuis l'antiquité, la doctrine de l'affection d'Aristote a joué un grand rôle ; elle a évolué à plusieurs égards jusqu'à la Renaissance. Avec le rationalisme du XVIIe siècle, on voit apparaître une vue mécaniste de l'émotion. René Descartes (1596-1650) a proposé un modèle de résonance pour l'explication de l'effet de la musique, dans lequel la musique affecte les émotions humaines (musica movet affectus) ; le mouvement harmonieux dans la musique déclenche les mouvements correspondants de l'âme. Ceux-ci, à leur tour, consistent en des mouvements du «spiritus» (respiration, souffle, matière cognitive). Dans la théorie musicale du baroque, cet enseignement a été appliqué pour les techniques de la composition. Les rapports d'intervalles furent associés à des effets émotionnels. Exemple : petite seconde > plaintif; le mode mineur > deuil; les grands intervalles dans une mélodie > mouvement violent des esprits vitaux. Les modes majeurs et mineurs sont justifiés de manière rationaliste par l'arithmétique. L'accord de trois sons en majeur, l'accord « parfait », par exemple: Do-Mi-Sol, a des proportions simples 4: 5: 6 ; il est décrit comme joyeux, coquin, sublime. L'accord «imparfait», en mineur La-Do-Mi avec des proportions 10:12:15, par contre, est caractérisé comme triste ou tendre. Cette tendance est restée influente dans la pratique musicale jusqu'au XIXe siècle (voir Eicken, 2000). Selon les théoriciens du baroque, l'effet de la musique sur les affects est dû à plusieurs aspects de la musique : par exemple les intervalles, l'harmonie, le tempo et le tact, le dynamisme, le son et l'ornementation, et enfin, le caractère de l'instrument. Dans la tradition musicale, le son de l'orgue représente la religion, la trompe désigne la chasse, le tambour l'armée (voir Hiekel, 2014, 18). Ces théories sont restées controversées et Hanslick (1854) a fini par rejeter toutes les hypothèses de ce genre. Les effets émotionnels eux-mêmes ne pouvaient pas être décrits ou classifiés de façon directe (empirique, expérimentale) avant le XXIe siècle. La science ne possédait aucune nouvelle source empirique. Cela a changé avec la neurologie évolutive et comparée moderne, c'est pourquoi je m'en rapporterai aux résultats de cette discipline.

Panksepp et Biven (2012) proposent sept « Passions Ancestrales », c'est-à-dire les réactions émotionnelles de base, à partir desquelles apparaissent des complexes émotionnels au niveau intermédiaire. Ils pourraient former le vocabulaire de base, la structure en profondeur de l'énoncé musical.

1. Une émotion / motivation plus générale, appelée SEEKING : « Les systèmes SEEKING veulent la motiver [la mère] à trouver de la nourriture et de l'abri » (ibid., 25). Elle

[17] Mazzola (2003) reconstruit les techniques et règles introduites par Johann Joseph Fux (1660-1741) dans un livre : « Gradus ad Parnassum » paru en 1725 (en latin, traduit en allemand par Mitzler en 1742 ; pour une traduction française voir Fux, 2000). Fux distingue le mouvement direct (motus rectus), dans lequel deux ou plusieurs voix montent ou descendent ensemble, le mouvement contraire (motus contrarius), dans lequel une voix monte, l'autre descend ou vice versa, et enfin le mouvement oblique (motus obliquus), dans lequel une voix reste constante tandis que l'autre progresse par degrés ou par sauts. La qualité des mouvements est contrôlée par des règles de consonance et de dissonance. Pour Fux, l'octave, la quinte et la tierce sont des consonances ; la quarte et la sexte des dissonances. Des règles spécifiques valent pour le début et la fin d'une composition. Le traducteur allemand Mitzler était un disciple de Bach : Haydn, Mozart et Beethoven ont utilisé le livre de Fux pour apprendre la composition.

constitue souvent l'arrière-plan d'autres émotions, donc c'est une sorte de prégnance archaïque.

2. Un groupe de processus émotionnels qui provoquent l'agression, la violence, l'anxiété d'une part, le désir de l'autre : ANGER, FEAR et LUST. Comme elles sont associées à des supports chimiques spécifiques, elles peuvent être contrôlées médicalement en thérapie. Il est clair que la musique peut être violente, peut déclencher la peur, mais elle peut aussi créer des sentiments de plaisir.
3. La dimension émotionnelle PANIC / GRIEF se montre clairement dans le contexte de la douleur de séparation et elle est étroitement liée à l'affect CARE, assistance / soin, en particulier pour la progéniture et les autres proches. Les structures émotionnelles complexes, comme LOVE (amour), combinent l'émotion SEEKING, LUST et CARE.
4. Enfin, Panksepp et Biven (2012) présentent la dimension PLAY, qui apparaît régulièrement chez les adolescents. Cette émotion aux effets moteurs est normalement neutre à l'égard des effets de domination et d'agression, et elle fait plaisir. Il est évident que cette dimension est la plus importante pour la musique. Elle est également exprimée dans le règne animal en dehors des humains. Le jeu est aussi la base des contacts sociaux et du bien-être social et en relation avec le rire[18].

La motivation au jeu est sensible aux perturbations, par ex. danger (FEAR), agression (RAGE), perte (PANIC / GRIEF) ou situations de manque (faim, soif). On peut en conclure que la musique suppose généralement une situation sans stress ou favorise sa réalisation. En tant que jeu acoustique, elle concerne les acteurs et les auditeurs. Panksepp et Biven appellent la disposition de l'auditeur « experience-expectant », c'est-à-dire que les participants sont dans l'attente d'une expérience, ils attendent un enchaînement spécifique, sont surpris lorsque un évènement inattendu survient et construisent de nouvelles attentes (voir *ibid.*, 374 s.).

On peut conclure que les significations musicales peuvent être interprétées comme des mouvements dans un espace émotionnel. Les zones partielles de cet espace jouent aussi un rôle important. Une chanson de combat ou l'accompagnement musical dans une bataille (comme au temps de Napoléon) activent principalement la dimension RAGE (éventuellement chez l'adversaire la dimension FEAR). En revanche, les berceuses et les chansons pour bébés sont plus susceptibles d'avoir la dimension CARE. En général, la dimension PLAY domine. C'est grâce à la dimension PLAY que l'on évite une corrélation univoque entre le signe musical et l'émotion. Cela serait d'ailleurs peu fiable, comme l'observe Hanslick (1854/1965), car les émotions ne sont guère une grille segmentée et bien ordonnée, elles constituent plutôt un continuum multidimensionnel avec des attracteurs et des répelleurs (anti-attracteur), des valeurs métastables de compromis, des fleuves émotionnels qui dominent, etc.

6. Musique et narrativité

Quoique la musique ne partage guère avec le langage la référence directe à une réalité externe (un monde possible), la majorité des analyses en musique essaie de trouver des contenus narratifs dans l'œuvre musicale [19]. Béla Bartók (1881-1945), qui était un grand collectionneur de chansons populaires, fut dès 1910 influencé par l'analyse des contes de fées de Vladimir Propp (1895-1970). Comme la stratégie structuraliste employée par Propp dans sa « Morphologie des contes » fut la base des théories narratives de Greimas et de Ricœur, il n'est guère étonnant que les schémas narratifs énumérés par Ricœur aient des parallèles dans l'œuvre musicale de Bartók. Ainsi sa musique de ballet « Le Prince de bois » (1917) esquisse quatre phases d'un récit : (1) Situation de départ, la forêt en éveil ; (2) manque ; la princesse

[18] Le jeu et le rire sont des points de départ dans l'évolution du langage (voir Wildgen 2004, chapitre 3)
[19] Voir les travaux de Tarasti (2006) et Grabócz (2009).

ne répond pas aux gestes amoureux du prince ; (3) épreuve du prince et de la princesse, lutte entre le prince et le pantin ; (4) restauration de l'ordre (voir Grabocz 2009, 103). Il faut pourtant concéder que les sous-titres renvoient l'auditeur à une narration orale ou écrite, et la présence de l'action dans l'opéra et les mouvements du ballet introduisent une structure narrative comme arrière-fond de la musique. La musique s'adapte donc à une narrativité apportée par le texte et soutenue par le ballet. Elle ne la réalise pas de façon indépendante ; elle lui est associée par voie indirecte. Ceci vaut aussi pour les pièces de musique, dites de programme, par exemple la série de Bedric Smetana (1824-1884) qui décrit la patrie du compositeur dans un poème symphonique Vltava (fleuve tchèque), la deuxième pièce d'un cycle intitulé « Ma patrie ». Ici, le titre de la série, des pièces de la série et un voyage implicite des sources du fleuve Vltava à sa confluence avec l'Elbe, renvoient à des contenus langagiers, donc à une structure narrative du type linguistique.

Ce qui peut être attribué à la musique, c'est plutôt le type très général de la configuration d'une séquence de parties sous l'effet de forces différentes et avec des orientations diverses (cette séquence peut en plus avoir une connotation dramatique). Si le récit langagier a des traits comparables, cela ne veut pas dire que la pièce de musique constitue un récit [20] Avec la forme de la sonate et sa séquence de prototype A B A, on peut observer que les titres ou les indications de tempi associés indiquent des tensions – des phases rapides ou lentes –, des symétries – des équilibres –, en somme des mouvements, des forces, des accélérations et des ralentissements. Ces configurations, qui connaissent beaucoup de variantes et changent au fil de l'histoire de la musique, ont une apparence narrative, mais il s'agit d'un type plus général de dynamique, qui peut se montrer dans le mouvement du corps humain, dans l'action humaine, dans la musique, dans le langage et même dans les processus de pensée au niveau cérébral [21].

Grabócz (2009, 101) admet que les musiques symphoniques et pianistes de Liszt, Schumann, Chopin et Mahler ne répondent pas au schéma narratif de Ricœur. Elles « ne respectent plus la dimension configurationnelle, mais elles mettent l'accent sur le côté séquentiel » (*ibid.*). Au XXe siècle, les principes de la séquence et de la variation, même celui d'une suite stochastique, remplacent les schémas d'équilibre traditionnel (*ibid*., 102s.).

Dans un contexte plus général, qui prend en compte les développements parallèles dans l'art abstrait, on peut dire que le caractère littéraire et la dominance des structures littéraires et figuratives ont tendance à disparaître dans les domaines de l'art visuel et de la musique. Par la suite, les structures propres aux médias, la peinture et la musique, ressortent de façon plus nette. C'est peut-être à l'époque du baroque, avec sa théorie des passions exprimées en musique, que le lien avec la littérature et la rhétorique fut réalisé de la façon la plus claire. La musique instrumentale a su se débarrasser au fur et à mesure de cette dominance, mais le XIXe siècle a renouvelé le lien avec les structures passionnelles, souvent dans le contexte de la chanson, des poèmes mis en musique et de l'opéra.

***

Il est vrai que, dans la perception humaine d'aujourd'hui, le langage occupe la première place en tant que système de signes. On oublie pourtant que les autres systèmes, tels les signes visuels, auditifs, olfactifs, etc. ont une histoire beaucoup plus profonde et nous la partageons avec beaucoup d'animaux. Le système linguistique, qui fut probablement en place biologiquement lors de la spéciation de l'homme (il y a environ 300 000 ans), exploite les capacités cognitives et communicationnelles des animaux qui ont trouvé leur structure des millions d'années avant l'apparition de l'homme. Le relativisme culturel du langage,

[20] Voir aussi Wildgen (2015)

[21] Voir le concept de « protonarrative envelope » dans Imberty (2006).

hypothèse surtout mise en avant par Benjamin Whorf (dans la tradition de Herder, Humboldt et Sapir), est le produit d'un processus historique lié aux besoins et aux contextes d'une culture humaine. Il concerne surtout les champs lexicaux et l'ordre syntaxique caractéristique pour une langue spécifique. Les aspects iconiques et indexicaux et la structure profonde, par exemple la valence, sont beaucoup moins idiosyncratiques. Les ressources cognitives fondamentales (perceptuelles et mémorielles) ne sont que marginalement influencées par le développement culturel. Cette stabilité biologique caractérise aussi les systèmes de signes visuels et auditifs (musicaux), et, pour cette raison, on ne peut guère parler de « langages » visuels ou musicaux. En conséquence une sémiotique musicale, qui se réduit à la mise en discours du musical, perd son accès à cette forme de sémiotisation et réduit les phénomènes musicaux aux épiphénomènes de leur reflet dans le langage.

Nous avons essayé d'esquisser une sémiotique musicale qui est d'abord indépendante du langage. L'interaction avec le langage, le récit, peut être thématisée par la suite. Dans une perspective évolutionnaire, les signes linguistiques sont un phénomène émergeant sur l'arrière-fond de la communication visuelle, auditive, etc., qui existait avant l'apparition du langage. Après cette émergence, un processus secondaire, dû aux effets de la communication multimodale, a modifié et enrichi les systèmes musicaux, surtout dans le contexte de la chanson (de la poésie, du texte dramatique), de l'opéra (du théâtre musical) et du film.

Une sémiotique au-delà du langage devra remplacer les dichotomies classiques de Ferdinand de Saussure (signifiant/signifié) ou de Hjelmslev (expression/contenu), par la notion de morphogenèse, qui opère sur les formes primitives de la perception pour en former des gestalts stables et pertinentes (de « bonnes gestalts » dans la psychologie de la Gestalt) [22]. Cette morphogenèse peut former à la base d'une gestalt perceptive, par exemple un son ou une suite de sons, une gestalt auditive, que les membres d'une communauté de communication peuvent projeter dans leur expérience du monde ambiant (pointer vers un référent possible). Dans la psychologie de la Gestalt, le fait d'associer un nom à une forme perceptive donne de la stabilité à cette perception, aide à la fixer dans la mémoire à long terme. De la même façon, une mélodie ou un motif musical peut former à la base d'un mouvement tonal et rythmique une gestalt stable qui reste dans la mémoire, reçoit une pertinence, une valeur qui la distingue d'autres valeurs. L'auto-organisation des traces mémorielles de ces gestalts et leur distribution sociale (y compris la sélection sociale dans cet ensemble de formes créées) est la source du caractère systématique que l'on observe pour tous les ensembles de formes ritualisées et mémorisées. Les auteurs classiques du structuralisme en linguistique avaient donc raison quand ils parlaient d'un système, d'une structure (ceci était évident aussi aux classiques de la théorie de l'art et de la théorie musicale qui n'avaient besoin ni de la sémiotique ni du structuralisme pour s'en avertir). Mais ce système n'est pas une entité transcendantale donnée à l'homme ou à une communauté linguistique ; il est plutôt le produit final d'un ensemble de processus que la sémiotique devra élucider.

Références bibliographiques

BERENDT, Joachim E. (1970), *Das Jazzbuch. Von New Orleans bis Free Jazz, Frankfurt/Main, Fischer.*

CASSIRER, Erns, (1921-22), *Der Begriff der symbolischen Form* im Aufbau der Geisteswissenschaften, réimprimé dans: *Wesen und Wirkung des Symbolbegriffs*,

[22] Cette morphogenèse se répète à des niveaux différents, par exemple du son au phonème, du phonème à la syllabe, de la syllabe au mot et ainsi de suite, et de même façon pour les autres formes symboliques (pas nécessairement avec les mêmes étapes).

Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1994, pp. 170-200 ; traduction française : *Trois essais sur le symbolique*, Paris, Cerf, 1997, pp. 9-37.

CHELLA, Antonio (2015), « A Cognitive Architecture for Music Perception. Exploiting Conceptual Spaces », dans, *Applications of Conceptual Spaces*, études réunies par F. Zenker et Gärdenfors, Synthese Library 359, Londres, Springer, pp. 187-203.

EICKEN, Alexa (2000), *Der Affektbegriff in der Musik des Barock* [en ligne]. Disponible sur : http://docplayer.org/12407485-Der-affektbegriff-in-der-musik-des-barock.html

FUX, Johann Joseph (1725), *Gradus ad Parnassum*, texte original intégral, introduction, traduction et notes de Jean-Philippe Navarre, Bruxelles, Mardaga, 2000.

GRABÓCZ, Márta (2009), *Musique, narrativité, signification*, Paris, L'Harmattan.

GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens I. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

— (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.

— (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

HANSLICK, Eduard, (1854), *Vom musikalisch-Schönen*. Ein Beitrag zur Revision der Ästhetik der Tonkunst (1854), Leipzig ; Reprint, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1965.

HIEKEL, Jörn Peter (2014), „Von der Nötigung zu einer eigenen Sprache und vom „Sinnverlust" als Gewinn. Anhand des Themas „Klang und Bedeutung" ergibt sich eine neue Sicht auf die Musikgeschichte der vergangenen sechzig Jahre", *Neue Zeitschrift für Musik,* 1, pp. 90-99.

IMBERTY, Michel (2006), « Narrative, Splintered Temporalities and the Unconscious in the Music of the XXth Century », *9th International Conference on Music, Perception and Consciousness*, Bologna, August 22-26. Juin 2006 [en ligne]. Disponible sur : http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/summary?doi=10.1.1.621.2725

KARBUSICKY, Vladimir Kosmos (1990),– Mensch – Musik, Verlag Krämer, Hamburg.

KIRCHER, Athanasius (1650), *Musurgia universalis*..., Ludovici Grignani, Rome [en ligne]. Disponible sur : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k123681g

KOPIEZ, Reinhard (2005), « Musikalischer Rhythmus und seine wahrnehmungs-psychologischen Grundlagen », études réunies par Christa Brüstle et autres, Aus dem Takt. Rhythmus in Kunst, Kultur und Natur, Bielefeld, transcript, pp. 127-148.

KÜHL, Ole (2007), *Musical Semantics*, Lang, Bern.

LASSÈGUE, Jean (2016), *Cassirer du transcendantal au sémiotique*, Paris, Vrin.

LEISINGER, Ulrich (1994), *Leibniz-Reflexe in der deutschen Musiktheorie des 18*, Jahrhunderts, Würzburg, Königshausen & Neumann.

LEYTON, Michael (2004), « Musical Works and Maximal Memory Stores », *Perspectives in Mathematical and Computational Music Theory*, pp. 116-152.

MAZZOLA, Guerino (1990), *Geometrie der Töne*. *Elemente der mathematischen Musiktheorie*, Birkhäuser Verlag, Basel.

— (2002), *Geometric Logic of Concepts, Theory, and Performance,* Basel, Birkhäuser.

OHNO, Christine (2003), *Die semiotische Theorie der Pariser Schule*, t. 1 : „Ihre Grundlegung und ihre Entfaltungsmöglichkeiten", Würzburg, Königshausen & Neumann.

PEIRCE, Charles S. (2003), *Semiotische Schriften*, t. 3, Frankfurt am Main, Suhrkamp.

RELLSTAB, Daniel H. (2007), *Charles S. Peirce' Theorie natürlicher Sprache und ihre Relevanz für die Linguistik. Logik, Semantik, Pragmatik*, Tübingen, Narr.

SCHENKER, Heinrich (1935), *Der freie Satz (Neue musikalische Theorien und Phantasien*, vol. 3, trad. de l'allemand par N. Meeùs, « L'écriture libre », Liège, Mardaga, 1993.

THOM, René (1988), *Esquisse d'une Sémiophysique*, Université du Michigan, InterEditions.

WILDGEN, Wolfgang (2004), *The Evolution of Human Language*. *Scenarios, Principles, and Cultural Dynamics*, Amsterdam, Benjamins.

— (2013), *Visuelle Semiotik. Die Entfaltung des Sichtbaren. Vom Höhlenbild bis zur modernen Stadt*, Bielefeld, transcript.
— (2015), « Dynamique narrative du texte, du film et de la musique », *Cahiers de narratologie. Analyses et théories narratives*, 28, (numéro : « Le récit comme acte cognitif ») [en ligne]. Disponible sur : http://narratologie.revues.org/724
— (2016), *« Movie Physics* or Dynamic Patterns as the Skeleton of Movies », études réunies par Janina Wildfeuer et John A. Bateman, Film Text Analysis. New Perspectives on the Analysis of Filmic Meaning, New York/London, Routledge, pp. 66-93.
— (2018), *Musiksemiotik : musikalische Zeichen, Kognition und Sprache*, Würzburg, Königshausen & Neumann.
— (2019), « L'autre de la sémiotique du langage : Les signifiés visuels et musicaux et leur caractère morpho-dynamique », études réunies par Amir Biglari et Nathalie Roelens, *La sémiotique et son autre*, Paris, Kimé, pp. 451-468.
— et Per Aage BRANDT, (2010), *Semiosis and Catastrophes*. René Thom's Semiotic Heritage, Bern, Lang.

La répétition verbale dans le plan d'expression de la chanson : une étude comparative de « *Cotidiano* », de Chico Buarque et « *Gago Apaixonado* », de Noel Rosa

Carolina LINDENBERG LEMOS
Université fédérale du Ceará
José Roberto DO CARMO JR.
Université fédérale du Paraná
Lucas Takeo SHIMODA
Université de São Paulo

Lors de notre expérience empirique en tant qu'auditeurs, nous constatons que, dans certains groupes de chansons brésiliennes « de variété », la répétition d'éléments verbaux (syllabes, mots, syntagmes cristallisés, etc.) est manifeste et crée des effets de sens particuliers, au sujet desquels les recherches sont encore peu approfondies en comparaison avec les effets créés par la répétition des motifs rythmiques et mélodiques. Afin de combler cette lacune, le présent travail vise à débattre, tout en gardant à l'esprit le cadre théorique de la sémiotique greimassienne, la manière dont l'observation de phénomènes de répétition peut mettre en évidence certains principes généraux d'organisation hiérarchique du plan d'expression verbale des textes d'une chanson.

Dans un premier temps, nous présenterons un panorama théorique pour déterminer de manière plus précise les problématiques liées au corps de la discipline. Ensuite, nous mettrons l'accent sur les hiérarchies mélodiques et prosodiques. Nous débattrons l'isomorphie des niveaux hiérarchiques dans les composants verbaux et musicaux du plan d'expression de la chanson et la relation établie entre ces niveaux et les phénomènes de répétition verbale observés dans la surface textuelle de la chanson. Enfin, nous présenterons, comme étude de cas, une analyse comparative entre deux chansons où cette problématique émerge plus clairement.

1. Aperçu théorique

La sémiotique souffre, dans le domaine des études d'expression, d'un déficit historique dont nous connaissons les causes. Ayant pour objet la production du sens dans les textes, la sémiotique greimassienne a mis la priorité sur l'analyse du plan du contenu au détriment de l'analyse du plan de l'expression, surtout pendant les années de la consolidation du modèle. Il s'agissait d'une direction méthodologique déjà clairement définie depuis *Sémantique structurale* (Greimas 1966). Bien que contenu et expression se complètent mutuellement (condition minimale à la *semiosis*), le sens, quel qu'il soit et quelle que soit sa manifestation, peut être décrit indépendamment du plan de l'expression dans lequel il se manifeste. Une telle scission méthodologique entre l'expression et le contenu est soutenue dans l'œuvre de Hjelmslev. Selon le maître danois, l'un des critères pour la caractérisation d'une sémiotique est la non-conformité entre ces deux plans. Par conséquent, les structures, les fonctions, et les articulations dans l'analyse d'un plan ne se reflètent pas sur celles de l'autre. Si bien que, dans le processus d'analyse, il ne suffit pas d'affirmer que contenu et expression se prêtent à une analyse à part : il est *impératif* de les analyser séparément.

Au moment de constituer un modèle d'analyse de texte, il était nécessaire, et même plutôt urgent, de faire un tri méthodologique et également d'établir les priorités des objectifs. De cette manière, le projet sémiotique greimassien a été débarrassé des nombreux problèmes liés

au plan de l'expression, afin que des efforts puissent se concentrer sur le développement du modèle dit « standard », dont l'efficacité est indéniable. En revanche, les questions concernant l'expression ont été temporairement mises de côté, ce qui ne semblait pas particulièrement problématique à l'époque, étant donné que les textes analysés étaient surtout de nature verbale (et écrite).

C'est seulement à partir des années 1980 qu'ont commencé à surgir des questions concernant la nature du plan d'expression et de son éventuel rôle dans la production du sens, en commençant par Greimas lui-même (Greimas, 1984). Ce n'est pas un hasard que de tels questionnements aient vu le jour dans les recherches de sémioticiens spécialistes du langage où l'expression n'est pas considérée comme un simple soutien à la signification. C'est le cas dans l'œuvre de Floch (1985), Thürlemann (1982), et Tarasti (1994). C'est dans cette même direction que convergent les recherches de Luiz Tatit sur la chanson de consommation, dont la principale étude est *Semiótica da canção : melodia e letra* (1994).

La Sémiotique de la Chanson est peut-être le projet le plus abouti pour décrire les effets de sens de la parole chantée et en tirer toutes les conclusions pour le principe de l'isomorphisme entre les deux plans du langage. La Sémiotique de la Chanson est une théorie concernant les *connotations* créées par le « chansoniste »[1] dans la manipulation des éléments du plan d'expression orale et mélodique.

La chanson est un objet complexe dans lequel coexistent deux sémiotiques : la sémiotique verbale et la sémiotique musicale, chacune dotée de son plan de l'expression et de son plan du contenu. Tatit évite prudemment le terme syncrétisme, et parle avant tout de *compatibilité* entre les paroles et la mélodie.

Dans l'ensemble, la théorie de Tatit repose sur la solidarité observée entre les catégories du plan de l'expression musicale et du plan de l'expression verbale. Dans l'expression musicale il y a la tessiture (le champ des hauteurs d'une mélodie, qui peut être rétréci ou élargi) et le tempo (le champ des durées d'une mélodie, qui peut être accéléré ou ralenti). Ces deux catégories constituent le « macro-système » de la mélodie de la chanson de consommation, susceptible de renforcer plus ou moins l'opposition fondamentale du plan de l'expression verbale, établi par la tension entre les étirements vocaliques (continuité) et les attaques consonantiques (discontinuité).

Donc, une chanson peut présenter un profil mélodique élargi, c'est-à-dire qu'on peut explorer de grands intervalles entre les notes graves et aiguës ou, au contraire, un profil plus rétréci en restreignant le champ des tessitures de la mélodie. En ce qui concerne le tempo, il y a des chansons dont les hauteurs tonales successives sont très proches les unes des autres, de sorte que cette proximité se traduise par un effet d'accélération ou, au contraire, de ralentissement, comme dans le cas des chansons où les motifs sont construits avec des notes de longue durée. Le tempo mélodique prend forme dans le plan de l'expression verbale, de sorte que les mélodies accélérées font ressortir les découpes consonantiques, alors que les mélodies ralenties accentuent les durées vocaliques. On verra ci-après que la synergie entre les valeurs d'expression musicale et verbale est solidaire de contenus spécifiques. Comme le souligne Tatit, il faut garder à l'esprit que l'expansion, la concentration, l'accélération et le ralentissement correspondent à des situations-type que le théoricien est obligé de concevoir pour construire son modèle descriptif. Nous rencontrons rarement ces situations-type à l'état pur, mais plutôt à des degrés divers d'hybridité, voire en alternance au sein d'une même chanson.

[1] Ce néologisme a été proposé par Luiz Tatit pour dénommer ces sujets qui, n'ayant aucune connaissance de la théorie musicale, conçoivent ses compositions comme une unité syncrétique conjoignant des paroles et des mélodies à la fois. A ce sujet, voir : Luiz Tatit (2002).

Il existe, d'après Tatit, certaines configurations qui semblent plus stables que d'autres. L'une de ces configurations, qu'il appelle *thématisation*[2] (Tatit 1994, 1997), est présente dans les chansons où le rétrécissement de la tessiture est prédominant ; elle est associée à une accélération du tempo et aux découpes consonantiques. Cette configuration implique des mélodies « horizontalisées » :

> Le champ de tessiture, qui procure d'ordinaire à la mélodie ses possibilités d'expansion, se trouve rétréci, favorisant ainsi les évolutions « horizontales » et laissant peu de place pour l'exploitation de nouvelles trajectoires. Nous appelons ce processus musical la *thématisation* mélodique. (Lopes et Tatit 2005, 97)

Les mélodies thématisées ont tendance à évoquer le sens de continuité lié à la conjonction sujet-objet. Selon les termes de Tatit,

> Cette même prédisposition à *se rétrécir* se traduit, dans le cas des paroles, dans des états de conjonction des personnages avec les objets et valeurs souhaitées. Sur le plan du contenu, il n'y a pas non plus de trajectoires à parcourir car le sujet possède tout ce qu'il veut et a envie de célébrer ce fait. C'est pour cette raison qu'en principe, les chansons thématiques sont toujours associées à des contenus de satisfaction de la vie. (Tatit 2004, 59-60)[3]

Tatit appelle *passionnalisation* la configuration spécifique du plan de l'expression dans lequel coexistent, au contraire, une tessiture élargie et un tempo ralenti, valorisant les durées vocaliques. Si dans les chansons *thématiques* il y a des mélodies « horizontalisées » (rétrécies), dans les chansons *passionnelles*, nous avons principalement des mélodies « verticalisées » (élargies). En ce qui concerne cette configuration, Luiz Tatit et Ivã Carlos Lopes commentent :

> Dans la mélodie, se déclarent des directions qui exploitent amplement le champ de tessiture (typiquement plus élargi), faisant appel à des décisions musicalement complémentaires : le ralentissement du tempo, la mise en relief des durées vocaliques, surtout pour mieux fixer les points d'arrivée – donc la direction – des segments mélodiques et, enfin, la prépondérance de l'inégalité thématique. (Lopes et Tatit 2005, 97)

En ce qui concerne le contenu, la passionnalisation mélodique produit un effet de sens inverse par rapport à la thématisation :

> La passionalisation mélodique est ce temps d'attente ou de souvenir (...) cette durée qui permet à la personne de réfléchir sur ses sentiments de manque et d'éprouver la tension de la circonstance qui le place en disjonction immédiate avec l'objet et en conjonction à distance avec la valeur de l'objet. C'est pour cela que l'extension passionnelle est aussi l'exploration des autres zones de tessiture. (Tatit 1994, 99)[4]

Enfin, Tatit indique aussi l'existence d'un troisième type de chanson caractérisé par l'émergence de la parole dans le tissu mélodique. Ce sont les chansons dites *figurativisées*. Ici, le plan d'expression est contaminé par des traces de l'oralité familière qui ignorent, pour ainsi dire, la stabilité présupposée dans l'élargissement, le rétrécissement, l'accélération et le

---

[2] Dans l'ouvrage de Luiz Tatit, les termes « thématisation », « passionalisation » et « figurativisations » sont employés avec des acceptions très particulières. Sur ce sujet, voir : Luiz Tatit (1997 et 2007).

[3] Luiz Tatit, « Gabrielizar a Vida », *Três canções de Tom Jobim*, études réunies par Arthur Nestrovski. Notre traduction de l'original : « Essa mesma predisposição a *concentrar-se* traduz-se, no âmbito da letra, em estados de conjunção dos personagens com os objetos e valores que desejam. Não há também, no plano do conteúdo, trajetórias a percorrer, pois o sujeito tem tudo o que quer e celebra esse fato. Por isso, em princípio, as canções temáticas estão sempre associadas a conteúdos de satisfação com a vida ».

[4] Notre traduction de l'original : « A passionalização melódica é esse tempo de espera ou de lembrança (…) essa duração que permite ao sujeito refletir sobre os seus sentimentos de falta e viver a tensão da circunstância que o coloca em disjunção imediata com o objeto e em conjunção à distância com o valor do objeto. Por isso, a extensão passional é também a exploração de outros espaços de tessitura ».

ralentissement. Alors que ces éléments ont un effet agrégateur sur le plan de l'expression, l'instabilité de la parole a un effet séparateur, et le sens produit par une chanson *figurative* est, en fait, celui d'attirer l'attention sur l'instance de l'énonciation présupposée par l'énoncé (Lopes et Tatit 2015).

> Cette présentation sommaire de la théorie pourrait donner l'impression que, dans la théorie de Tatit, la parole chantée se ramène à un paradigme schématique à valeurs statiques. Au contraire, la théorie sémiotique de la chanson met à contribution les études sur la tensivité (Fontanille et Zilberberg 1998) qui ont fait avancer, sous plusieurs aspects, le modèle sémiotique de Greimas. Ainsi, les différentes configurations (thématisation, passionnalisation et figurativisation) sont toujours des points rythmiquement accentués dans la ligne du temps, comme si elles répondaient aux oscillations tensives du sujet. L'émergence d'une certaine configuration porte en elle-même l'attente d'une configuration contraire. En d'autres termes, la prédominance de refrains et de motifs rythmiques bien marqués dans le processus de thématisation tend à créer un certain degré de saturation, qui trouvera sa résolution dans une variation mélodique. De même, les grands sauts d'intervalle répandus dans le processus de passionnalisation nécessitent une résolution par le biais de degrés conjoints en sens opposé. Cela se traduit par un effet de sens rythmique alternant les condensations et les expansions mélodiques, les refrains et les variations rythmiques, un peu à la manière de la conception saussurienne des implosions et des explosions dans la structure syllabique. (Saussure 1969, 79-88)

2. Un problème de recherche

Nous observons toutefois, dans les études de la Sémiotique de la Chanson réalisées, une certaine tendance à observer uniquement le plan de l'expression de la composante musicale et le plan du contenu de la composante verbale. Luiz Tatit fait explicitement cette association en discutant l'épuration des bruits et des inconstances de la langue courante en tant que constituante du langage de la chanson, comme on peut le voir dans le passage suivant :

> Ces catégories sont équivalentes à une sorte de récupération des motivations entre le *plan de l'expression* et le *plan du contenu*, puisque, dans la chanson, la *mélodie* rassemble les principaux recours syntaxiques du *premier plan*, tandis que *les paroles se chargent du second*. (Tatit 1997, 50) [5]

Guidée plus par l'intuition que par une décision de nature structurelle, il résulte de cette séparation la compréhension de la chanson en tant que paroles chantées, assujettie tant par l'immuabilité esthétique que par la nature éphémère des interactions orales quotidiennes (Tatit 1996, 88-90 ; Lopes et Tatit 2015). La ligne du chant fonctionne soit en suivant strictement les standards rythmiques et mélodiques (thématisation et passionnalisation), soit en les enfreignant afin de laisser libre cours à ce qu'on appelle la prosodie familière (figurativisation).

Dans le texte de la chanson, le plan de l'expression rassemble des éléments de ces deux domaines – parole et musique. Dans les études publiées à ce jour, il apparaît que les éléments musicaux ont été plus largement examinés avec les outils analytiques de la sémiotique tensive (Tatit 1996, 59-128 ; Tatit 1994, 193-222). Cependant, il n'existe pas de description plus détaillée du comportement des éléments verbaux du plan de l'expression des chansons proprement dit. A cet égard, nous vous proposons le passage suivant, à titre d'exemple :

> La syntaxe musicale s'établit alors, dans le plan de l'expression de la chanson populaire, offrant des formes de stabilisation si complètes, qu'elles sont capables, d'un point de vue technique, de se passer de la participation linguistique. Ce que nous appelons « mélodie » rassemble les principales valeurs musicales générées par la composition, de sorte que les modifications et les contrastes phonologiques deviennent, presque toujours, des *effets de second ordre*. (Tatit 1994, 156. Nous soulignons)

[5] Notre traduction de l'original (nous soulignons) : « Tais categorias equivalem a uma espécie de recuperação das motivações entre *plano da expressão* e *plano do conteúdo*, já que, na canção, a *melodia* concentra os principais recursos sintáxicos do *primeiro plano* enquanto *a letra se encarrega do segundo*. »

Les phénomènes mentionnés sont limités aux répétitions et variations de modèles cristallisés dans le cadre des segments (allitérations et contrastes phonologiques). Les répétitions des unités pertinentes à des niveaux supérieurs aux phonèmes ne sont pas prises en compte, même dans son caractère récessif des « effets de second ordre ». Dans le domaine musical du plan de l'expression de la chanson, le rôle structurant de la répétition dans l'organisation des cellules rythmiques, des motifs et des refrains est déjà bien largement répandu. Cependant, les effets de celui-ci dans le domaine verbal restent assez méconnus. Si nous souhaitons comprendre la chanson de manière plus précise dans sa totalité syncrétique, il faudra jeter de la lumière sur cette zone encore peu explorée par la théorie et chercher des optiques plus appropriées afin d'observer ce type de phénomène.

3. Hiérarchies mélodiques et prosodiques

Nous pouvons retrouver une piste encourageante dans la proposition d'accord entre hiérarchie mélodique et hiérarchie prosodiques développée dans des études plus récentes de la Sémiotique de la Chanson (*cf.* Carmo Jr. 2007). A partir de l'hypothèse qu'il existe une corrélation entre les unités prosodiques hiérarchisées (plan d'expression verbale) et les unités mélodiques hiérarchisées (plan d'expression musicale), Carmo Jr. (2007) a élaboré un modèle articulé sur quatre niveaux, dont les unités de niveau inférieur s'intègrent progressivement dans les unités de niveau supérieur[6], tel qu'illustré dans le diagramme ci-dessous :

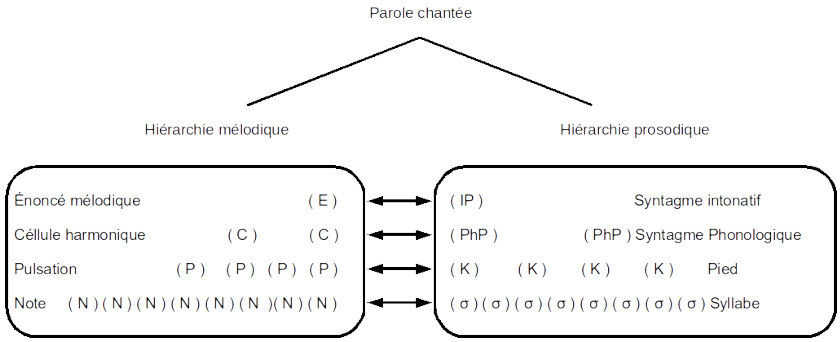


Figure 1. Homologie entre hiérarchie mélodique et hiérarchie prosodique[7].

Afin d'élucider le mécanisme que nous allons utiliser dans l'analyse de chansons, nous présenterons brièvement l'étendue de chaque niveau du modèle.

Note (n) : l'unité terminale de la hiérarchie mélodique. Elle s'associe toujours et nécessairement à une seule syllabe. En d'autres termes, le nombre de syllabes d'une chanson est exactement égal au nombre de notes et vice versa.

Pulsation (p) : l'unité supérieure à la note est la pulsation, qui regroupe une ou plusieurs notes. La pulsation a la particularité d'attirer l'accent syllabique, qu'elle peut éventuellement déplacer. L'existence de ces déplacements, qui ne se produisent jamais avec la parole, met en évidence la pertinence de cette unité hiérarchique mélodique.

Cellule harmonique (C) : l'unité suivante c'est la cellule ou fonction harmonique, qui domine une ou plusieurs pulsations et délimite presque toujours ce que l'on appelle en musique la mesure. La mesure est une suite de pulsations avec une seule fonction harmonique (un seul accord).

[6] Ce modèle est jusqu'ici, *grosso modo* comparable à celui d'Emile Benveniste (1974).

[7] Une brève présentation du modèle de la phonologie prosodique formulé par Nespor & Vogel peut être trouvée dans Rym Hamdi (2007).

Enoncé mélodique (E) : la plus grande unité de la hiérarchie mélodique, c'est l'énoncé mélodique (E), qui domine un ensemble de C et est généralement délimitée par une pause.

L'intérêt de cette proposition tient à la correspondance entre les niveaux dans le domaine musical (ou avant cela, mélodique) et linguistique (prosodique). De même que le pied regroupe les syllabes autour d'un noyau avec une proéminence accentuelle, la pulsation regroupe également les notes en suivant le même principe. Deux ou plusieurs pieds peuvent se regrouper afin de former un syntagme phonologique. De même, deux ou plusieurs pulsations se regroupent pour former une cellule harmonique et ainsi de suite. Cette organisation en niveaux permet d'observer comment les contraintes prosodiques et musicales interagissent entre elles et favorisent (ou inhibent) l'apparition de processus phonologiques. La non-apparition du processus là où il serait habituellement attendu met en évidence la contrainte des règles d'ordre musical (notamment la configuration accentuelle).

Cette perspective met également en évidence de manière objective la supposition de base de la Sémiotique de la Chanson selon laquelle la voix qui chante et la voix qui parle s'imbriquent inextricablement dans la chanson. En outre, cela permet de tracer une symétrie offrant une balise sûre d'orientation pour notre recherche sur les effets de la répétition verbale du plan de l'expression de la chanson. En partant de ce qui est déjà bien connu quant à la répétition d'éléments d'ordre musical, nous pouvons utiliser comme guide le modèle hiérarchique présenté ici afin d'analyser les répétitions d'éléments d'ordre verbal.

A titre d'hypothèse, on peut supposer une correspondance entre les répétitions des unités de même niveau dans les domaines musical et verbal. Ainsi, une répétition des unités au niveau de la syllabe aurait alors comme correspondant dans le domaine musical la répétition des notes ; la répétition d'unités au niveau de la pulsation serait symétrique à la répétition de cellules ; la répétition d'unités au niveau de la cellule harmonique serait symétrique aux répétitions de syntagmes phonologiques, et la répétition d'unités au niveau de l'énoncé mélodique serait symétrique à la répétition de syntagmes intonatifs.

Cette segmentation est aussi conforme aux études menées sur les effets de la répétition intense ou extense dans l'entièreté du texte (Lindenberg Lemos 2015, 136-140). Dans le premier cas, la répétition a un effet local et réalise un ralentissement ponctuel. Dans le second cas, sa portée globale construit une base structurante pour tout le texte. Si le rôle des répétitions dans la décantation des motifs rythmiques et des refrains est déjà bien connu (à titre d'exemple, les chansons dites thématisantes analysées par Luiz Tatit), on ne pourrait dire la même chose au sujet de la répétition de syllabes, mots et syntagmes. L'examen des répétitions dans le domaine verbal explique la pertinence de ces niveaux et aide à comprendre leur participation à l'engendrement des effets de sens des chansons de consommation.

4. Analyse

Dans le but de faire en sorte qu'une recherche sémiotique s'engage dans cette sphère, nous avons sélectionné comme étude de cas deux exemples du corpus brésilien de la « variété » qui emploient la répétition d'une manière particulière. Il s'agit des chansons « Cotidiano » (dorénavant CD) de Chico Buarque *et* « Gago apaixonado » (dorénavant GA) de Noel Rosa. Ces compositions sont de bons exemples de deux grands vecteurs qui dominent la composition de chansons, à savoir, respectivement la forme musicale et la force intonative (Tatit 2010, 14-21 ; Tatit 2016, 101-122). Dans le premier cas, il y a une action disciplinaire des procédés de thématisation et de passionalisation, que subsume le terme générique de « mélodisation ». Dans le second cas, c'est le processus de figurativisation qui dicte la distribution accentuelle et l'assouplissement des sauts mélodiques de la ligne du chant.

Figurativisation et mélodisation correspondent à des orientations opposées du plan d'expression de la chanson, c'est-à-dire la manière dont les notes musicales sont organisées,

groupées et structurées. Etant donné que, dans la figurativisation, la présence de la parole est l'élément dominant, la mélodie figurative présente une structuration rythmique diffuse, très peu de répétitions de motifs rythmiques mais par ailleurs des différences significatives dans le nombre de notes/syllabes d'un vers à l'autre. La notion elle-même de vers peut être mise en cause puisque la distribution rythmique rigide du vers tend à être constamment césurée). La mélodisation se trouve complètement à l'opposé : les cellules rythmiques bien marquées, schéma rythmique et strophique stables, ainsi que peu de césures dans les vers.

GA est une mélodie figurative, où la présence de la parole est révélée par la césure dans le schéma de répétitions des cellules mélodiques. De son côté, ce régime n'est pas césuré dans CD – ou fort rarement. Le schéma de répétition de CD peut être facilement visualisé sur la Figure 2.

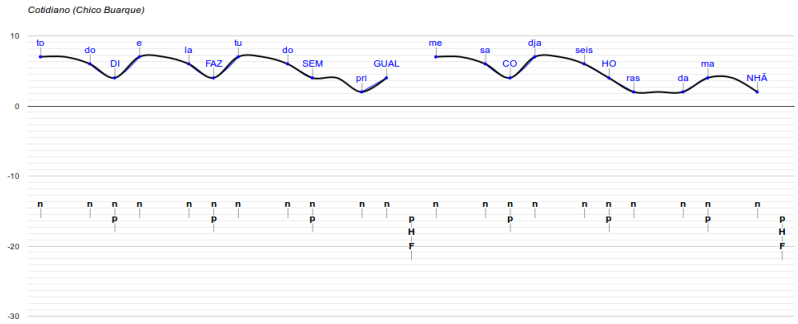


Figure 2. Transcription de « Cotidiano » de Chico Buarque.

Dans cette figure, les quatre vers formant la première strophe de CD ont été disposés verticalement afin de mettre en évidence l'uniformité des unités répétées. On remarque que cette structure déterminera une série de répétitions dans CD. Chacun des quatre vers (correspondant au niveau *E*) est une variante d'un « archivers ». Il en résulte l'effet de cycle observé dans la répétition de CD. Preuve en est que la chaîne mélodique peut être disposée verticalement avec une parfaite symétrie. Cette caractéristique est bien marquée dans CD, ainsi que dans des chansons thématiques-passionnelles prototypiques.

La répétition exacte de fragments de vers *(« Todo dia ela (...) », « E me (...) com a boca de (...) »)* toujours dans une position figée par rapport à la strophe crée une sorte de cadre, établissant des liaisons à distance (voir annexe). On reconnaît dans chaque nouvelle exposition quelque chose de déjà connu, tandis qu'on introduit de nouveaux contenus. On notera également la récurrence de la première strophe à la fin de CD, cet effet de cadrage démontre le caractère étendu et enveloppant des répétitions dans cette chanson.

En observant l'organisation dans le GA, un scénario différent se dessine (voir Figure 3).

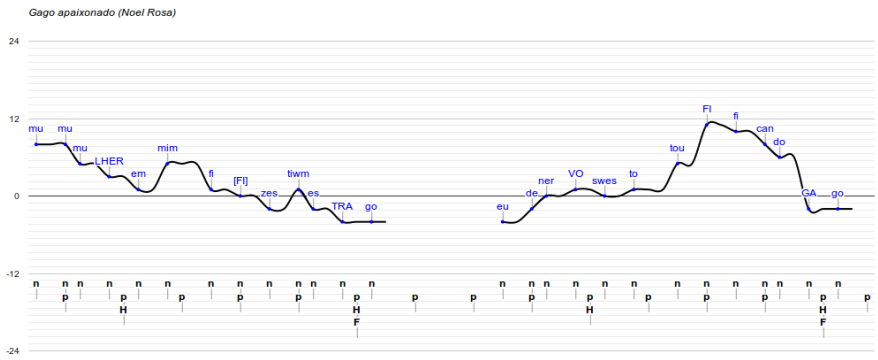


Figure 3. Transcription de « *Gago apaixonado* » de Noel Rosa

Ici encore, on observe la hiérarchie mélodique qui détermine l'organisation des notes, des pulsations, des accords et des phrases mélodiques. Le nombre de notes est aussi égal au nombre de syllabes, sans exception. Les syllabes alignées sur *p* sont accentuées, comme le déplacement accentuel *fiZESte* → *FIzeste* dans le premier vers. Cependant, nous pouvons observer l'apparition de plusieurs syllabes accentuées non alignées sur p. Par exemple, *muLHER*, *nerVOso* e *malDAde,* les syllabes toniques ne coïncident pas avec les pulsations, mais les précèdent, en configurant le phénomène de syncope largement présent dans le répertoire de la chanson brésilienne.

Disposés verticalement de cette manière, les quatre vers de GA montrent comment la répétition des syllabes (niveau *n*) provoque des asymétries et déstabilise la distribution de notes en syllabes. C'est ce « chaos » rythmique apparent qui se trouve substantiellement dans la chanson figurative. La répétition d'unités de syllabes (niveau *n*) dans GA n'obéit pas strictement aux contraintes des autres niveaux de la hiérarchie prosodique. Pour illustrer plus clairement ce décalage des répétitions de syllabes, nous afficherons la transcription ci-dessus sous la forme d'un tableau.

mu	mu	um	LHER	em	mim	fi	[FI]	zes	tium	es	TRA
	p		*p*		*p*		*p*		*p*		*p*
			C								*C*
eu	de	Ner	VO	zes	to	to	[FI]	fi	can	do	ga
	p		*p*		*p*		*p*		*p*		*p*
			C						*C*		
	não	PO	po	sso	com	[A]	cru	cru	el	DA	de
	p		p			p					

Tableau 1. Répétitions dans « *Gago apaixonado* » de Noel Rosa.

On sait que, dans le langage de la chanson, une mélodie est une chaîne de notes susceptible de recevoir n'importe quelle chaîne de syllabes. D'ailleurs, c'est pour cette raison que d'innombrables chansons répètent la même mélodie sous différents vers. En respectant le rapport entre le nombre de syllabes et de notes, la substitution des paroles est indifférente, si l'on pense *exclusivement* à l'interaction entre la mélodie et le texte dans le plan de l'expression de la chanson. C'est ce qui se passe dans plusieurs chansons où la simple répétition des syllabes vise seulement à remplir la métrique de la mélodie, sans nécessairement former des mots ou des phrases[8]. Dans ces cas, la répétition a pour fonction de faire correspondre la chaîne verbale à la métrique musicale.

Le cas de GA est diamétralement opposé. La répétition des syllabes n'ajuste pas le texte au rythme prédéterminé par le composant musical. Au contraire, elle le décale et crée des instabilités au fur et à mesure qu'elle provoque des incompatibilités rythmiques - clairement observables dans l'interaction des niveaux *n* et *p* des diagrammes. Le désalignement provoqué par la répétition s'étend à travers tout le texte dans GA sans pour autant établir une directivité globale, comme c'est le cas dans CD. Il n'y a pas de progression évidente entre les répétitions: pas de parenté sonore; pas d'augmentation progressive des occurrences de chaque répétition. Ce qui se répète dans un premier temps ne fait pas écho aux répétitions suivantes (comme c'est le cas pour les allitérations). La répétition de syllabes intervient dans des points

[8] Un exemple révélateur peut être aperçu dans les premiers vers de la chanson *She loves you* des Beatles. Un autre exemple didactique de l'utilisation de la répétition afin de remplir des positions métriques est la chanson brésilienne pour enfants *Atirei o pau no gato*.

localisés de la mélodie et n'obéit pas à un modèle fixe déterminé par la structure rythmique de la chanson, ce qui contribue à la construction de l'effet du « bégaiement – *gaguejad*a en portugais ».

5. Discussion à propos des données et considérations finales

Nous avons mis côte à côte deux exemples dans lesquels la répétition d'éléments verbaux joue des rôles distincts dans la constitution du plan de l'expression de la chanson.

Dans CD, la répétition agit dans un cadre extense et obéit à un standard rythmique constant. Nous observons la répétition partielle des unités de niveau *E* toujours dans des positions fixes de la strophe, une procédure très commune dans les chansons thématiques-passionnelles. Dans le modèle de Carmo Jr., le domaine de la strophe correspond à un niveau plus élevé que celui de l'énoncé mélodique (*E*) non contrôlé par les règles de la hiérarchie mélodique. La répétition dans CD crée des liens à distance et établit la cohésion globale en posant des règles de prévisibilité et de directivité.

Dans GA, la répétition agit localement (syllabes) et a une valeur figurative dans la construction du rôle thématique du bègue *(gago* en portugais). Cette stratégie pour créer des irrégularités et des asymétries réparties au sein du texte renvoie directement à l'instance d'énonciation. Faisons valoir, à l'appui d'une telle lecture, le fait que chaque interprète de cette chanson répète différentes syllabes dans différents endroits et en différentes quantités[9]. Cela démontre que, spécifiquement dans cette chanson, la répétition verbale échappe aux contraintes imposées par la hiérarchie musicale. Une réalisation qui ajusterait artificiellement les syllabes répétées dans les pulsations aurait tendance à détruire cet effet comique engendré par la déstabilisation rythmique. D'autre part, cette liberté d'intervention est limitée dans les interprétations de CD. Ici, l'interprète doit nécessairement obéir aux contraintes de la métrique de l'énoncé mélodique à chaque réexposition de la strophe. De ceci on peut conclure que CD peut être considéré comme plus énoncif tandis que GA penche davantage vers l'énonciatif.

Dans l'univers de la chanson, déroger aux lois musicales, c'est retrouver le caractère éphémère du langage familier. A cet égard, la répétition contingente de syllabes (composante verbale) dans GA opère dans le sens opposé de la répétition de cellules rythmiques et d'énoncés mélodiques (composante musicale).

Les chansons analysées ici sont des exemples-type de phénomènes qui se produisent avec plus ou moins de degrés d'explicitation, dans le langage de la chanson dans son ensemble comme on peut également le voir dans les effets causés par la répétition des éléments verbaux dans l'interprétation par Ella Fitzgerald de la chanson « *Miss Otis* » de Cole Porter (Lindenberg Lemos 2015, 161-184). Cette étude montre comment les interventions effectuées au moment de l'interprétation modulent mélodiquement chaque répétition du vers « *Madam, Miss Otis regrets she's unable to lunch today* ». Ainsi, il s'établit une certaine directivité, également vérifiable par des éléments relevant du plan du contenu de cette chanson.

---

[9] Comparer, à titre d'exemple, les interprétations de João Nogueira, dans *Nó na Madeira,* EMI Music Brasil, 2010, 40 mins, disponible en ligne sur :
https://open.spotify.com/track/5FqLnbRJUL9GrGVdoBp4mj ;
João Bosco, dans *João Bosco ao Vivo,* Universal Music, 2007, 24 mins, disponible en ligne sur :
https://open.spotify.com/track/0Qoj8Isywz3eO9lY5NpZhG) ;
MPB4 et Toquinho, dans *40 Anos de Música Ao Vivo,* Selo Biscoito fino, 2012, 70 mins, disponible en ligne sur : https://open.spotify.com/track/7gP2XgkpU6t4PBuOlpXv2A ;
Flora Almeida, dans *Com Que Roupa: Flora Almeida Canta Noel Rosa,* Selo Tratore, 2015, 40 min, disponible en ligne sur : https://open.spotify.com/track/6wXjUuVZ5WH5T1g3FfJDZN ;
Noel Rosa lui-même, dans *Feitiço da Vila,* ICCA, 1950, 46 mins, disponible en ligne sur :
https://open.spotify.com/album/5aWiKHgf4gwFcSJ6XudYx6.

L'observation des phénomènes de répétition dans la composante verbale réalisée ici démontre comment le modèle de hiérarchies peut servir de guide pour le sémioticien dans la tâche de détailler la description du plan de l'expression des chansons. Travailler avec cette division en niveaux et reconnaître son isomorphisme dans les composants verbaux et musicaux permet de circonscrire de manière plus précise le comportement des éléments du plan de l'expression, et, par conséquent, sa relation avec les éléments du plan de contenu.

Les études de la Sémiotique de la Chanson menées jusqu'à présent indiquaient déjà que les variations accentuelles dans le domaine des paroles caractérisent une chanson comme plus figurativisante ou plus thématique-passionnelle. Les données de la répétition des paroles examinées ici expliquent, par d'autres voies, cette interaction organique entre le verbal et le musical. Ceci consolide davantage l'entendement que la chanson est par excellence un objet syncrétique et qui, par conséquent, ne peut exclure aucun élément de ses principales parties constitutives.

Ce travail s'est penché sur un terrain de recherches encore peu exploré, même si cela pouvait déjà être aperçu dans l'actuel état d'avancement de la discipline. Le recours aux niveaux hiérarchiques peut encourager les futures recherches sémiotiques à répertorier et distinguer les cas prototypiques et atypiques de répétitions d'éléments de la composante verbale de la chanson, de même que leurs conséquences sur le plan du contenu dans la construction d'effets de sens du texte de la chanson dans son intégralité. En reprenant les mots de Luiz Tatit (2002) : « N'étant pas en mesure de révéler les mystères de la création [de chansons], il ne nous reste qu'à les mettre en valeur, en les distinguant de plus en plus de ce qui n'a plus de mystère » (27). Ce que nous souhaitons, au fond, ce n'est rien de plus que d'étendre ces limites des choses qui n'ont aucun mystère.

Références bibliographiques

BENVENISTE, Emile (1974), *Problèmes de Linguistique Générale I*, Paris, Gallimard.

CARMO JR., José Roberto do (2007), *Melodia e Prosódia. Um Modelo para a Interface Música-Fala com Base no Estudo Comparado do Aparelho Fonador e dos Instrumentos Musicais Reais e Virtuais*. Thèse de Doctorat, Faculté de Philosophie, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de São Paulo [en ligne]. Disponible sur : http://www.teses.usp.br/teses/disponiveis/8/8139/tde-12112007-141109/fr.php

FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.

FONTANILLE, Jacques et ZILBERBERG Claude (1998), *Tension et Signification,* Mardaga.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.

— (1984), « Sémiotique figurative et sémiotiques plastique », *Actes sémiotiques-Documents*, VI, 60, Besançon, INALF-CNRS.

HAMDI Rym (2007), *La Variation Rythmique dans les Dialectes Arabes,* Thèse de Doctorat, Université Lumière Lyon 2, pp. 28-29 [en ligne]. Disponible sur : http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2007/hamdi_r#p=18&a=top

LINDENBERG LEMOS, Carolina (2015), *Condições Semióticas da Repetição,* Thèse de Doctorat, Faculté de Philosophie, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de São Paulo et Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège [en ligne]. Disponible sur : http://www.teses.usp.br/teses/disponiveis/8/8139/tde-09062015-111352/fr.php

LOPES, Ivã et TATIT, Luiz (2005), « Terre ! Aborder la Chanson », *Protée* 33, Québec, 2.

— (2015), « Ce que 'Chanter' Veut Dire dans l'Enonciation Musicale », *Signata*, 6 [en ligne]. Disponible sur :

http://signata.revues.org/1067
SAUSSURE, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969.
TARASTI, Eero (1994), *A Theory of Musical Semiotics,* Bloomington, Indiana University Press.
TATIT, Luiz (1994), *Semiótica da Canção: Melodia e Letra*, São Paulo, Escuta, 3e éd, 2007.
— (1997), *Musicando a Semiótica*, São Paulo, Annablume/FAPESP.
— (2002), *O cancionista: Composição de Canções no Brasil,* São Paulo, EDUSP.
— (2004), « Gabrielizar a Vida », *Três canções de Tom Jobim*, études réunies par Arthur Nestrovski, São Paulo : Cosac Naify.
— (2010), « A Canção e as Oscilações Tensivas », *Estudos Semióticos*, vol. 6, 2, pp. 14-21 [en ligne]. Disponible sur : http://www.revistas.usp.br/esse/article/view/49266/53348
— (2016), *Estimar canções : estimativas íntimas na formação do sentido*, São Paulo, Ateliê Editorial.
THÜRLEMANN, Félix (1982), *Paul Klee : Analyse sémiotique de trois peintures*. Paris, L'Age d'Homme.

Annexe

Cotidiano (Chico Buarque)

Todo dia ela faz tudo sempre igual
Me sacode às seis horas da manhã
Me sorri um sorriso pontual
E me beija com a boca de hortelã

Todo dia ela diz que é pra eu me cuidar
E essas coisas que diz toda mulher
Diz que está me esperando pro jantar
E me beija com a boca de café

Todo dia eu só penso em poder parar
Meio dia eu só penso em dizer não
Depois penso na vida pra levar
E me calo com a boca de feijão

Seis da tarde como era de se esperar
Ela pega e me espera no portão
Diz que está muito louca pra beijar
E me beija com a boca de paixão

Toda noite ela diz pra eu não me afastar
Meia-noite ela jura eterno amor
E me aperta pra eu quase sufocar
E me morde com a boca de pavor

Todo dia ela faz tudo sempre igual
Me sacode às seis horas da manhã
Me sorri um sorriso pontual
E me beija com a boca de hortelã

Gago Apaixonado (Noel Rosa)

Mu-mu-mulher, em mim fi-fizeste um estrago
Eu de nervoso estou-tou fi-ficando gago
Não po-posso com a cru-crueldade da saudade
Que que mal-maldade, vi-vivo sem afago

Tem tem pe-pena deste mo-moribundo

Que que já virou va-va-va-va-ga-gabundo
Só só só só por ter so-so-sofri-frido
Tu tu tu tu tu tu tu tu
Tu tens um co-coração fi-fi-fingido

Mu-mu-mulher, em mim fi-fizeste um estrago
Eu de nervoso estou-tou fi-ficando gago
Não po-posso com a cru-crueldade da saudade
Que que mal-maldade, vi-vivo sem afago

Teu teu co-coração me entregaste
De-de-pois-pois de mim tu to-toma-maste
Tu-tua falsi-si-sidade é pro-profunda
Tu tu tu tu tu tu tu tu
Tu vais fi-fi-ficar corcunda!

Sémiotique visuelle et structuralisme pratiqué
La conflictualité de l'image

Anne BEYAERT-GESLIN
Université Bordeaux-Montaigne, MICA

Si l'on excepte *De l'imperfection* (1987), ouvrage dédié à une sémiotique plus largement sensible, la principale contribution de Greimas à la sémiotique visuelle est contenue dans le texte de 1984, « Sémiotique figurative et sémiotique plastique » où il affirme le principe structuraliste au travers des catégories topologiques, éidétiques (les formes), chromatiques et lumineuses (1984). Ce cadre général pose une certaine conception de l'image en introduisant l'idée d'une sémiotique générale susceptible de surmonter toutes les différences de supports, de mode d'inscription et de domaine. Dans *Les formes de l'empreinte (1986)*, Floch argumente cette généralité en précisant que le statut d'empreinte de la photographie n'empêche pas de l'aborder comme n'importe quel énoncé visuel, à partir de la forme de cette empreinte. En posant, mais sans y insister, les catégories topologiques comme liminaires, Greimas s'inscrit dans un entrecroisement disciplinaire et s'approche de Schapiro (1982), Durand (1969), Simmel (2003), Lotman (1999) ou Tisseron (1997), notamment, qui dans des cadres épistémologiques divers, ont souligné cette préséance de la topologie sur la signification : les formes signifient d'abord spatialement. Cassirer note par exemple : « il n'y a pas d'être ni d'événement, pas de chose pas de processus, pas d'élément de la nature ni d'action humaine qui ne soient (...) spatialement fixés et prédéterminés » (1995). Ernst Mach abonde *:* « Si les sensations spatiales n'étaient pas orientées en fonction du corps, elles seraient dépourvues de toute valeur » (1996, 64). Ce cadre catégoriel a été souligné par Floch (1985) dans ses analyses visuelles, au travers d'exemplifications du système semi-symbolique, puis confirmé par quelques carrés sémiotiques fondamentaux. Dans cette communication, je souhaiterais souligner l'importance particulière de deux carrés élaborés par Fontanille qui sont les clés les plus essentielles pour l'analyse visuelle, le carré dit de la modalisation cognitive de l'espace de 1989 et celui des stratégies du point de vue de 1999. Dans un second temps, j'envisagerai le déplacement du second carré vers une sémiotique des pratiques et vers le terrain de la photographie de manifestation.

1. La conflictualité du visible

Le carré de la modalisation cognitive de l'espace met en rapport deux instances, un informateur qui se confond avec l'image elle-même et un observateur, deux instances liées par les modalités de *faire savoir* et de *pouvoir observer*. La coordination de ces modalités distribue quatre figures : l'exposition, l'obstruction, l'inaccessibilité reliée par une contradictoire à l'accessibilité qui est une concession faite à l'observation. Le faire savoir et le pouvoir observer rencontrent ici deux empêchements : le masquage (obstruction) et le hors-champs (inaccessibilité). Ce carré sémiotique indique ainsi que montrer revient toujours à cacher et que c'est le même geste qui montre et cache. Cette polémisation de l'espace doit être rapportée à un autre carré sémiotique célèbre, celui de l'épreuve, lui aussi tendu entre *collusion* et *antagonisme*. En confrontant l'alternative montrer/cacher aux déclinaisons de la modalisation et de la démodalisation, ce carré se saisit de l'enjeu essentiel du visible que l'on peut alors interroger en cherchant des prises figuratives dans l'image : les différences de style (classique ou baroque, avec les ouvertures de portes de la peinture hollandaise par exemple) de support (l'opposition du champ et du hors champ au cinéma et en photographie) et, partant, le rapport au cadrage (la dynamique centrifuge de la photo qui *découpe* un visible ; la

dynamique centripète du tableau qui *construit* un visible). Chaque image problématise cette question avec ses moyens propres et lui offre un cadre d'expertise théorique privilégié. Ainsi pour le portrait, la question est-elle revisitée par la dialectique, elle aussi infatigable, de la présence et de l'absence, la présence et l'absence qui la « travaille ». A chaque fois, il s'agit de problématiser le visible, un rapport qui trouve son point critique avec l'image scientifique définie précisément par le dépassement de l'obstruction par l'exploration, comme l'ont montré Dondero et Fontanille (2012). L'exploration permet en l'occurrence d'observer ce qui est trop éloigné (l'image d'astronomie) ou masqué par une enveloppe (la radiographie du corps humain). L'image n'est peut-être qu'une exemplification des empêchements du voir. Elle expose le visible pour le problématiser, compromettre l'observation, construire le désir de voir et l'empêcher en même temps... Plusieurs auteurs ont souligné le paradoxe : « On n'y voit rien », dit Arasse (2003) et de même Derrida : il faut « Penser à ne pas voir » (2013). A cette problématisation constitutive, le portrait ajoute une épaisseur existentielle. Il construit un désir de visage en nous demandant de le combler. Remplir des vides ou combler un manque revient à sortir le portrait de sa transcendance pour l'inviter à partager notre immanence, notre temps et notre espace. Présence et absence, absence à combler, le portrait est donc une potentialité en demande d'actualisation, l'enjeu de cette actualisation ne se situant pas seulement dans la finalisation de l'image, la mise en discours, mais dans le fait de prêter vie à une figure de papier pour faire vivre un alter ego.

Il s'agit toujours de construire un visuel au-delà du visible, en remédiant aux empêchements prévus par le carré de la modalisation cognitive de l'espace mais en s'appuyant aussi sur ce qui ressemble à des points de fragilité de l'image, les lacunes, les trous mentionnés par Moholy-Nagy. Cet auteur déplace la question dans le contexte des années 1930 et recommande aux artistes de conserver ces « lacunes » dans la photographie plastique. Il veut éviter la « densité excessive » des photographies, et invite à « atténuer les contours sans pour autant que l'image soit floue ». Ainsi l'observateur pourra-t-il investir l'image, c'est-à-dire durcir les traits de l'esquisse, combler les trous. Jullien craint lui aussi la stérilité de la saturation, ce moment qu'il dit « étale » où « la définition et l'énoncé » coïncident, « Où tout est complètement offert, évident, saturant, mais, de ce fait, ne travaille plus (…) ce face-à-face immobile, n'offrant plus de biais, ne découvrant plus de prise, se stérilise ». « 'Achever' un tableau, assure Jullien qui cite alors Picasso, « c'est comme achever un taureau, c'est le tuer ». L'idée d'un comblement ou d'une actualisation de possibles risquerait néanmoins de nous induire en erreur en suggérant un défaut, une infériorité de l'image par rapport au visible. L'image ne le dédouble pas. Merleau-Ponty nous a déjà bien mis en garde (1964). Elle offre toujours une médiation que nous avons associée à un ensemble de réductions (phénoménale, figurative, sensible et existentielle), en développant le principe de la réduction fondamentale de trois à deux dimensions (Beyaert à paraître).

2. La conflictualité du carré

Si le carré dit de la modalisation cognitive de l'espace et le carré de l'épreuve décrivent la conflictualité du visible, on peut se demander si, au-delà d'un effet de résonance local, cette conflictualité n'est pas posée par la structure même du carré. Le carré sémiotique manifeste en effet les propriétés de l'espace symbolique en montrant que la signification résulte de la combinaison d'éléments qui sont en eux-mêmes non-signifiants. Selon la formule célèbre, les relations priment sur les termes. Le carré témoigne ainsi d'un paradoxe puissant : d'un côté, le sens en suspension dans l'intervalle différentiel et, de l'autre, le sens en résistance, dans l'opposition, dans l'adossement au « contre ». Il marque ainsi la position fondatrice – ici l'exposition (carré de la modalisation cognitive de l'espace) ou la collusion (carré de l'épreuve) – en considérant sa positivité comme le résultat de l'exclusion du terme opposé. La

négation établit la relation de contradiction. Le carré impose ainsi l'idée d'un primat du sens négatif, obtenu par son renoncement. Il définit l'exposition par son empêchement et le visible par sa négation. Afin restitue-t-il le caractère aventureux du visible.

Un autre carré essentiel à l'histoire de la sémiotique visuelle est celui des stratégies du point de vue proposé dans *Sémiotique et littérature,* où Fontanille se fonde sur les critères tensifs d'intensité et d'étendue pour décliner quatre stratégies, dites englobante, élective, cumulative et particularisante, présentées sous la forme d'un carré, les visées de la totalité, de l'exemplarité, de l'exhaustivité et de la spécificité. Cette proposition, faite à partir d'une étude lexicale de corpus littéraire, se développe parallèlement à celle de Pierre Ouellet (2000), faite dans un ouvrage presque concomitant, également à partir d'un corpus d'œuvres littéraires mais sur des critères kantiens de quantité et de qualité. Même si les propositions sont inspirées par la littérature, la convergence témoigne de l'attention portée par les sémioticiens à la construction du visible.

Ce second carré de Fontanille prolonge les préoccupations du premier. Prenant le visible pour acquis, pour ainsi dire, il en détaille le mode d'organisation et le rapporte à une visée stratégique. Il s'offre donc comme une grille de lecture générale permettant de problématiser le cadrage et de relier les genres et les stratégies d'images. L'enjeu de la photo de classe est l'exhaustivité, ce qui induit une stratégie cumulative ; celui de la photographie d'identité, qui rend un visage mesurable, est l'exemplarité, ce qui induit une stratégie élective ; celui du portrait artistique, parce qu'il est porté par l'effort de renouvellement de l'art, est la spécificité ; celui du tableau représentant une scène de bataille est de faire comprendre les rapports entre les forces en présence, ce qui induit une stratégie englobante visant la totalité. Ces stratégies caractérisent des genres d'images mais aussi, à l'intérieur de ces genres, des modèles d'images. Elles apparaissent par exemple, sous forme de récurrences, dans les corpus de photographies de manifestation publiées dans la presse, où l'on repère aisément une stratégie cumulative, englobante, élective ou particularisante. Or le repérage de telles récurrences permet une avancée considérable car il induit un changement de perspective épistémologique. Ce qui est en jeu, c'est la relation entre l'analyse et la production de l'image, le corpus et le terrain, le statut des images et du sujet : les images qui étaient observées du point de vue d'une sémiotique de l'image relèvent désormais de la pratique. Quant au sujet, il n'est plus un observateur mais le producteur d'images qui obéissent dès lors à une stratégie.

La photographie de manifestation autorise cette mise à l'épreuve du terrain car elle impose au reporter une réactivité qui permet d'anticiper la confrontation à l'expérience par des cadrages préconçus qui saisiront les différents aspects de l'événement. Ces stratégies sont d'autant plus utiles que l'expérience le confronte à un vaste visible, constitué de différentes couches et profondeurs de champs. La photographie de manifestation doit en premier lieu permettre de mesurer l'importance de la foule. Elle impose donc une stratégie cumulative qui efface les identités individuelles constitutives de l'actant collectif. Elle doit également faire comprendre l'événement en rassemblant les principaux protagonistes, en s'attachant donc aux identités individuelles qui construisent l'actant collectif et aux forces en présence. Elle doit encore rechercher les figures spécifiques, exemplaires, qui permettront de caractériser cette manifestation. Elle se concentre alors sur les symboles ajoutés à l'iconographie de la manifestation : le crayon qui caractérise les manifestations consécutives à l'attentat à Charlie hebdo, les tenues roses et bleues de la « manif pour tous », par exemple. Elle doit enfin rechercher quelques figures particulières, anecdotiques, qui introduiront une différenciation créative, feront contraste avec les figures exemplaires et, s'opposant à la généralité, mettront pour ainsi dire une chair dans l'histoire. Telles sont les stratégies que le reporter met en place pour affronter, nécessairement dans l'urgence, ce visible complexe. Ces stratégies revisitent les critères de l'intenté et de l'étendue (Fontanille), de la qualité et de la quantité (Ouellet) par

des opérations relevant largement de la compréhension, de la caractérisation par l'exemplarité et la contingence, et de la quantification en montrant si l'on peut dire, tout ce qu'il faut voir et savoir de l'événement. Ces différentes façons de saisir l'événement relèvent de cette forme élevée de l'intelligence que Bergson dénomme intuition, une compétence sollicitée lorsque le sujet est plongé dans « la durée même ». L'intuition dont il tente une définition est :

> La vision directe de l'esprit par l'esprit. Plus rien d'interposé ; point de réfraction à travers le prisme dont une face est espace et dont l'autre est langage (…). Intuition signifie donc d'abord conscience, mais conscience immédiate, vision qui se distingue à peine de l'objet vu, connaissance qui est contact et même coïncidence (1938).

Si la sémiotique a pu élaborer une typologie des pratiques à partir des modalités, qui, par la surdétermination d'une modalité particulière, permet de décrire la pratique photographique au croisement de la praxis (pouvoir faire), de la conduite (vouloir faire), de la procédure (savoir faire) et du protocole (devoir faire) (Fontanille 2008), elle peinerait sans doute à décrire l'intuition qui n'est « ni unité pure ni multiplicité distincte », autrement que comme un « aller vers » permettant de comprendre l'inconnu comme une totalité, par une sorte de saut heuristique dégageant du connu et des relations convenues. Cette forme d'intelligence est requise lorsqu'on est plongé dans l'expérience, sans distance possible, sans possibilité de conceptualisation. Elle se fonde sur ce qui semble être alors une conviction intime (« N'est-elle que l'intuition de nous-mêmes ? » se demande Bergson) pour réorganiser le champ des modalités, se saisir de savoirs faire et être procéduraux et les transformer en protocoles. Ces cadrages sont ce qu'il faut faire ! Une conviction très profonde me permet de rejoindre cet événement.

Le système stratégique des pratiques de production étant dessiné, il serait aisé d'observer sa prise en charge par les pratiques éditoriales qui s'efforceront de combiner les différents points de vue sur l'événement mais sous certaines conditions aléthiques et déontiques. Elles opèrent une sélection entre les points de vue nécessaires (la photographie qui permet de comprendre et suit une stratégie englobante et celle, élective qui focalise sur un élément exemplaire) et les points de vue contingents (la photographie qui cherche l'exhaustivité et s'élargit à la dimension de la foule et la photographie particularisante, anecdotique). Les photographies témoignant de stratégies englobante et élective conserveront la mémoire de la manifestation. Les deux dernières, qui fournissent des informations complémentaires, feront certes l'objet d'une publication suivant immédiatement l'événement mais ne seront plus prioritaires par la suite (Beyaert 2009). Cette hiérarchisation des photographies, en synchronie comme en diachronie révèle donc le privilège accordé aux photographies correspondant aux deux contraires du carré primitif, d'où sont issus les subcontraires contingents. Elle permet de saisir l'importance des stratégies photographiques pour l'information, autrement dit la valeur informationnelle de l'image.

Le basculement que nous avons effectué en passant d'une sémiotique de l'image à une sémiotique des pratiques pour nous poser, non plus en analyste mais en producteur, a ciblé une pratique particulière, celle de la photographie de manifestation. Il serait intéressant de s'interroger sur les raisons de cette disponibilité. La manifestation présente de multiples couches expressives et différentes profondeurs de champ qui supposent la mise en rapport de vues lointaine et rapprochée, pour se concentrer sur un visage emblématique, par exemple. En outre, et comme j'ai essayé de le montrer par ailleurs, cette photo nourrie par des références à la peinture d'histoire, doit imager les passions en leur donnant des équivalences dans l'image, en recherchant donc des symbolisations. Elle offre ainsi des figures de médiation qui seront le support de l'interaction émotionnelle, en premier lieu des visages. Ainsi le genre de la photo de manifestation verse-t-il dans le portrait.

3. Les dilemmes du portrait

Le basculement que nous venons d'opérer permet de problématiser la notion de cadrage et de souligner la pertinence de cette alternative loin/proche, entre une image s'efforçant de dominer, de donner à comprendre (stratégie englobante) et une image qui choisit un élément comme exemplaire, c'est-à-dire valant pour tous les autres (élective). Pour commencer, on pourrait avancer qu'il n'y a pas de portrait de manifestation. Ce genre ou sous-genre photographique définit le sujet par un lieu d'inscription, l'espace et le temps. Dans son étude de la photo de reportage, Denis Roche (1982) a souligné l'importance du marquage territorial. La photo « dit « attention ! Voyez ce qui se passe là », explique-t-il. Cet homme « est ce qu'il est là où il est. ». Roche explique comment le photographe Irving Penn fait entrer ses modèles dans un studio dressé en plein air, parfois en pleine forêt, et, ainsi, sépare littéralement le portrait du paysage. Rendre les modèles à eux-mêmes permet de marquer l'opposition entre la photographie de reportage, prise à l'extérieur, qui impose son « là où » et le portrait, pris à l'intérieur, qui supprime cette référence spatiale[1]. Le récit de Roche rapporte ainsi la procédure d'extraction photographique à une rupture énonciative et argumente la procédure d'extraction du portrait. Adoptant une perspective très générale, le groupe μ (1992) a décrit cette double objectivation qui aboutit à la séparation de deux plans correspondant à la figure et au fond. Nous avons adopté cette prémisse pour un ouvrage consacré au portrait, en montrant que l'optimisation de l'interaction suppose ces extraction et objectivation, celle de l'environnement qui est transformé en un fond et celle du visage, transformé en figure. Or une telle extraction revient aussi à déraciner le visage de son monde, donc à éluder certains liens identitaires. On aperçoit alors le dilemme qui, pour préserver le thème et le contenu de la photographie, oblige à situer le visage dans son monde, à proscrire le cadrage serré et le fond neutralisé qui garantissent son efficacité. L'alternative questionne la dimension stratégique et le contenu informationnel de l'image : est-ce la forme de ce visage, l'expression du sujet qui comptent ou plutôt les objets qui l'entourent ? Ce visage doit-il être considéré comme un objet ou, rattaché au monde, comme la manifestation d'un sujet ?

Plus essentiellement, il convient de considérer les supports de l'image pour attribuer des exigences différentes aux portraits peint et photographique. Si notre prémisse était associée au portrait peint, c'est que celui-ci s'offre d'emblée à la double objectivation de la figure et du fond. Au risque de la simplification, on avancerait que le tableau est d'abord neutre et la photo, d'abord saturée. Ceci nous amènerait à décrire le portrait fait en studio comme un sous-genre du portrait photographique, à moins de le considérer comme l'unique représentant du genre du portrait, toutes les autres représentations d'un individu dans son monde relevant déjà de la photographie de reportage, de la photographie touristique ou de manifestation, notamment. Dans ce cas, il n'y aurait pas plus de portrait de reportage que de portrait touristique ou de manifestation. Quelles sont après tout les limites spatiales du portrait ? Quelle doit être l'extension de son cadrage ? Autrement dit, jusqu'où y-a-t-il portrait ?

On aperçoit donc derrière cette grande alternative bien plus qu'une question de découpage de l'espace mais une possibilité d'individualisation et d'interaction, de partage d'un contenu informationnel et de mise en place des conditions de l'empathie. L'alternative n'est pas seulement informationnelle mais éthique et certains choix stratégiques suffisent à nous en convaincre. Ainsi évoquerait-on le documentaire réalisé par Alfred Hitchcock German Concentration Camps Factual Survey en 1945 qui fait un cadrage panoramique du camp de

[1] « Il fait entrer dans son studio des enfants de Cuzco, des femmes de Crète, des noires aux seins nus du Dahomey, un couple de jeunes mariés gitans, un groupe de Hell's Angels de San Francisco, des Berbères, des danseuses de Goulimine (entièrement voilées), une française nue qui sert de modèle à un sculpteur, des guerriers masqués de Nouvelle-Guinée ». (Il) « parle de « limbes » à propos de ce lieu para-normal, ambigu, qu'il croit innocent, mais qui réitère partout où il travaille cette absence inouïe de ce « là-où », Denis Roche (1982, 151).

concentration libéré. Cette référence (Montzain 2017) donne une acuité très particulière à notre dilemme en indiquant que le cadrage renvoie certes à la multitude et à l'anonymat, mais attache aussi les individus à un monde en leur conférant un destin collectif.

Le modus operandi photographique permet-il de dépasser le dilemme ? Un terme intermédiaire peut-il être trouvé ? Il s'agirait de découper la juste quantité d'espace qui permet de saisir le sujet avec son monde, ce qui introduirait une approche graduelle et un ajustement, soit une approche sensible de l'interaction (Landowski 2006). Le réglage de la profondeur de champ qui assure la distinction net/flou offre en outre une possibilité de modalisation de la présence du monde. Celui-ci informe toujours l'image, détermine le statut de sujet mais, doté d'une existence potentielle, il n'est plus qu'un arrière-plan. Il y aurait donc une épiphanie à trouver pour prendre le sujet à soi et avec son monde.

Références bibliographiques

ARASSE, Daniel (2003), *On n'y voit rien*, Paris, Gallimard.

BERGSON, Henri (1938), *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1987.

BEYAERT, Anne (2009), *L'image préoccupée*, Paris, Hermès / Lavoisier.

— (à paraître) *Etudes sémiotiques du portrait*, De Boeck, collection Culture & communication.

CASSIRER, Ernst (1995), « Espace mythique, espace esthétique et espace théorique », *Ecrits sur l'art*, Paris, Cerf.

DERRIDA, Jacques (2013), *Penser à ne pas voir, Ecrits sur les arts du visible*, Paris, La Différence.

DONDERO Maria Giulia et FONTANILLE, Jacques (2012) *Des images à problèmes*, Limoges, Pulim.

DURAND, Gilbert (1969), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.

FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur (discours, peinture, cinéma)*, Paris, Hachette.

— (1999), *Sémiotique et littérature*, Paris, PUF.

— (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

GREIMAS, Algirdas Julien (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.

— (1984), « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes sémiotiques*, 60.

GROUPE μ (1992), *Traité du signe visuel*, Paris, Seuil.

LANDOWSKI, Eric (2006), *Les interactions risquées,* Limoges, Pulim.

LOTMAN, Youri (1999), *La sémiosphère*, trad. française d'Anka Ledenko, Limoges, Pulim.

MACH, Ernst (1996), *L'analyse des sensations, Le rapport du physique au psychique*, Paris, Jacqueline Chambon.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1985), *L'œil et l'esprit* (1964), Paris, Gallimard.

MONTZAIN, Marie José (2017), *Confiscation : Des mots, des images et du temps*, Liens qui liber.

OUELLET, Pierre (2000), *Poétique du regard*, Sillery-Limoges, Septentrion-Pulim.

ROCHE, Denis (1982), *Ecrit sur l'image. La disparition des lucioles (réflexions sur l'acte photographique)*, Paris, Cahiers du cinéma.

SCHAPIRO, Meyer (1982), « Sur quelques problèmes de sémiotique de l'art visuel : champ et véhicule dans les signes iconiques », *Style artiste et société*, Paris, Gallimard, 1990.

SIMMEL, Georg (2003), « Esthétique de la pesanteur », *Le cadre et autres essais*, Paris, Gallimard.

TISSERON, Serge (1997), *Psychalanlyse de l'image, Des premiers traits au virtuel*, Paris, Dunod.
WÖLLFLIN, Heinrich (1992), *Principes fondamentaux de l'histoire de l'art* : *le problème de l'évolution du style dans l'art moderne* (1929), Brionne, Montfort,.

Le format technique des images : la sémiotique visuelle à la lumière des modes d'existence de Bruno Latour

Enzo D'ARMENIO
Université de Bologne

Nous proposons dans cet article une relecture de la théorie de l'énonciation afin de rendre compte des composantes techniques, des supports et des médias des discours. A partir de *Sémiotique figurative et sémiotique plastique* (1984) de Greimas, nous examinerons tout d'abord les questions posées par les sémiotiques dites visuelles, pour arriver à un problème d'ordre plus général, concernant le rapport entre énonciation[1] productive et signification. Pour cette raison, nous essaierons d'articuler la théorie de l'énonciation de Greimas (Greimas et Courtés 1979) à travers la relecture fournie par Bruno Latour[2] dans son *Enquête sur les modes d'existence* (2012).

Dans la première partie, nous nous concentrerons sur l'énonciation productive et les substances de l'expression : le « faire technique » du peintre dont parle Greimas peut être généralisé grâce au mode d'existence technique proposé par Latour. Dans les deux cas il s'agit des processus matériels qui contribuent à former une occurrence signifiante : chez Greimas, cette phase est utilisée pour arriver aux catégories plastiques, qui concernent la forme de l'expression ; au contraire, en suivant Latour, notre effort sera celui de valoriser le rôle des substances de l'expression.

Dans la deuxième partie, nous essayerons d'analyser les retombés des différents « faire technique » – et des substances qui en résultent – dans le processus de signification. A travers une série d'exemples audiovisuels qui utilisent différentes substances de l'expression ou différentes variétés de la même substance, nous proposons une notion complémentaire à celle de *formant*. Il s'agit du *format technique* des images : les éléments de la substance de l'expression grâce auxquels il est possible de reconnaître le dispositif qui a composé ces images et, dans plusieurs cas, de situer le cadre spatio-temporel de la même production.

1. Le faire technique et les substances de l'expression

En ce qui concerne la substance de l'expression des images, *Sémiotique figurative et sémiotique plastique* (1984) est emblématique du traitement que la sémiotique lui a donné dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Comme l'ont remarqué Jacques Fontanille (2004), Pierluigi Basso Fossali et Maria Giulia Dondero (2011), la sémiotique générative s'est concentrée surtout sur les formes de l'expression des images en dépit des substances. Dans la formulation de Greimas – comme nous le verrons – mais aussi dans les analyses de Jean-Marie Floch (1986), il s'agissait d'une sémiotique du discours appliquée aux textes visuels, mais les différences entre la substance photographique et celle de la peinture, par exemple, n'étaient pas prises en compte. Le but était de retrouver le discours sous-jacent aux textes visuels en utilisant les catégories eidétiques, chromatiques et topologiques de la lecture

[1] En ce qui concerne l'énonciation linguistique, *cf.* Benveniste (1970), Coquet (2007), Manetti (2008). La théorie de l'énonciation est aussi protagoniste d'une vaste relecture au sein du paradigme sémiotique : nos hypothèses suivent l'idée récente de Colas-Blaise, Perrin et Tore (éds.) (2016), selon laquelle l'énonciation peut être conçue comme le terme clé de toutes les sciences du langage.

[2] Concernant le rapport entre la théorie de Latour et la sémiotique, *cf.* le dossier « Sémiotique et anthropologie des modernes », paru dans *Actes Sémiotiques* (Couégnas (éd.) 2017).

plastique. La sémiotique contemporaine a tenté d'articuler ce manque : Fontanille (2005) a élaboré une distinction pour illustrer l'énonciation productive qui transforme un support matériel en support formel. Tandis que, dans un article récent, Dondero (Dondero et Reyes-Garcia 2016) distingue le processus de formation sémiotique en utilisant, outre le support matériel et formel de Fontanille, la notion d'*apport* : il s'agit du processus d'écriture nécessaire pour déterminer l'objet signifiant. En suivant cette perspective, il est possible de définir l'apport photographique comme une empreinte de la lumière (apport) sur une surface sensible (support), alors que l'apport pictural est réalisé par les gestes du peintre sur la toile.

La solution que nous proposons est directement liée à la formulation de Greimas, étant donné qu'elle présentait déjà, de façon emblématique, ce noyau théorique. La substance de l'expression est en fait protagoniste d'un saut argumentatif curieux dans l'article publié en 1984. La réflexion de Greimas part d'une distinction empruntée à Diderot et ses commentaires des Salons : d'une part, il est possible d'effectuer une lecture standard des peintures, c'est-à-dire une lecture liée aux éléments figuratifs de la représentation. D'autre part, il est possible de réaliser une typologie différente de lecture, liée au « faire technique » – l'expression est utilisée par Greimas – et d'observer le traitement des matériaux, le grain des surfaces et des lignes, pour illustrer, bien qu'indirectement, les gestes du peintre. Il ne s'agit pas seulement d'étudier l'organisation formelle de l'expression, mais aussi les substances et les processus techniques de la production.

> [Diderot] ayant à fournir des descriptions des Salons, il se décide alors à diviser ses présentations de chaque tableau en deux parties, une partie « idéale » traditionnelle et une partie « technique » dans laquelle il exalte le « faire » de l'artiste et le sanctionne à l'aide d'une axiologie picturale fort complexe. (Greimas 1984, 12).

A partir de cette distinction entre une lecture figurative et une lecture technique et matérielle, Greimas arrive à considérer la surface tabulaire des peintures, un autre élément qui appartient à la dimension substantielle. Cela l'a mené à l'élaboration des trois catégories qui articulent la lecture plastique, se développant en suspendant la reconnaissance des figures : c'est-à-dire les catégories chromatiques, topologiques et eidétiques, qui rendent compte de l'organisation des couleurs, de l'espace et des lignes. Ces catégories peuvent entrer en corrélation avec des catégories du contenu à travers des configurations symboliques ou semi-symboliques. Cependant, comme l'a souligné Greimas lui-même, ces catégories sont obtenues par une généralisation qui peut être valable pour plusieurs occurrences textuelles. Elles concernent donc la forme de l'expression : les composantes qui soutiennent la manifestation des tous les systèmes visuels.

> Dire qu'un objet planaire est un procès, un texte réalisant une des virtualités du système, c'est déjà s'engager implicitement à considérer la surface qui nous est donnée dans sa matérialité comme la manifestation d'un signifiant et, du même coup, s'interroger sur son articulation interne en tant que « possibilité de signifier » (Greimas 1984, 13).

Il est évident que dans le passage qui nous mène à la forme de l'expression – et donc aux catégories plastiques – à partir du faire technique de la production, il y a un manque de considération de la dimension substantielle : les supports, la matérialité et la production technique deviennent directement des formes et ils ne passent pas à travers la substance. Dondero a décrit ce passage subreptice de façon très claire, tout en soulignant l'importance de la relation entre production, substance et forme.

> La sémiotique greimassienne a laissé de côté l'analyse des modes par lesquels la forme de l'expression s'est formée, comme si les formes ne s'incarnaient finalement en aucune substance. Pourtant, dans les images picturales et photographiques, le tracé est directement lié à son support au sens où le tracé, en tant qu'apport,

se manifeste sur le support grâce à l'*interpénétration* avec ce dernier. Que ce soit une gaze ou une toile en bois, cela fait la différence. (Dondero et Reyes-Garcia 2016, 4).

Sur la base de ces hypothèses, nous proposons d'articuler le « faire technique » dont Greimas parlait grâce à la réflexion de Bruno Latour. Ce dernier a porté une grande attention à la technique et cela nous permet de dessiner une théorie générale de l'énonciation capable de respecter les différences substantielles dans les occurrences discursives. Dans son *Enquête sur les modes d'existence* (2012), Latour utilise la théorie de l'énonciation et l'applique bien au-delà des faits sémiotiques, pour inclure la trajectoire d'existence des êtres et le faire technique. Nous savons que dans la formulation de Greimas (Greimas et Courtés 1979), l'énonciation était conçue comme un processus qui, à partir d'une instance inattingible – le je-ici-maintenant de production – engendre, à travers un débrayage, un énoncé qui présente d'autres temps (non-maintenant), d'autres lieux (non-ici) et d'autres acteurs (non-je). Il y a donc une multiplication et une différentiation de temps, de lieux et d'acteurs dues à cette production, mais selon Greimas il faut analyser seulement ceux qui appartiennent à l'énoncé, c'est-à-dire les structures du texte. Latour reprend fidèlement cette base théorique, mais il explique que la multiplication des temps et des lieux n'est pas due au faire sémiotique, mais au faire technique qui le précède logiquement. C'est donc la technique qui permet la réalisation de n'importe quelle production sémiotique.

Avec les pliages techniques [TEC], nous obtenons ce que les sémioticiens prenaient pour acquis dans les récits mais qu'il faut d'abord engendrer par un mode d'existence très particulier : le débrayage de l'énoncé, de l'énonciateur et de l'énonciataire, déhanchement tout à fait impossible sans l'invention technique. Avec ce mode, la reprise commence vraiment et donc la prolifération des espaces, des temps, des actants. (Latour 2012, 295).

Le faire technique peut produire non seulement des objets sémiotiques, mais aussi des objets techniques ou des compétences : par exemple, du bois travaillé techniquement change de forme, de résistance, et de durée jusqu'à devenir une table. La technique est donc décrite comme l'ensemble des processus capables de modifier le degré de résistance, la forme et la durée des êtres et des matériaux. Elle est donc capable d'engendrer des objets comme de l'aspirine ou une voiture.

En ce qui concerne les énonciations sémiotiques, il s'agit également d'un faire technique, mais d'un faire technique qui se spécialise : les matériaux ou les êtres qui sont modifiés n'engendrent pas des objets techniques mais des figures. Un exemple fourni par Latour est celui d'une statue d'argile : le faire technique modifie la matière jusqu'à permettre la reconnaissance d'une figure humaine. Latour décrit ce processus avec la notion de figuration, mais il est évident qu'il s'agit du processus de sémiose : un objet matériel présent qui rappelle, renvoie, prend la place d'une entité immatérielle absente. Il s'agit ainsi d'une définition presque exemplaire de la fonction du signe. L'hypothèse de Latour fait donc de la technique une composante indispensable de toutes les productions sémiotiques et en détermine les processus constitutifs. En partant de ces réflexions il est possible de concevoir une théorie de l'énonciation qui considère la production comme un faire technique analysable à partir de la substance des expressions des énoncés, et non pas comme un lieu et un moment inattingible. Il s'agit de rendre compte du faire technique du peintre que Greimas reprend de Diderot, mais sans sauter le passage des substances d'expression : au contraire, il s'agit de valoriser ces substances précisément pour leur spécificité et pour leur capacité à déterminer les processus de signification.

2. Le rôle des substances et de la technique dans la *semiosis*

La première partie de l'article de Greimas nous aide à comprendre la relation entre substance et signification, parce qu'elle se concentre sur la spécificité de la sémiose visuelle.

> La question de la figurativité des objets planaires (« image », « tableau », etc.) ne se pose que si une grille de lecture iconisante est postulée et appliquée à l'interprétation de tels objets, ce qui n'est pas la condition nécessaire de leur aperception et n'exclut pas l'existence d'autres modes de lecture tout aussi légitimes. (Greimas 1984, 9)

Les arguments sont désormais connus : la signification est due à la rencontre entre les *formants* disposés sur le signifiant tabulaire (expression) et la grille de lecture humaine, de nature sémantique, qui sollicite les formants. Cette rencontre permet la reconnaissance des figures.

> Une telle lecture iconisante est cependant une sémiosis, c'est-à-dire une opération qui, conjoignant un signifiant et un signifié, a pour effet de produire des signes. La grille de lecture, de nature sémantique, sollicite donc le signifiant planaire et, prenant en charge des paquets de traits visuels, de densité variable, qu'elle constitue en formants figuratifs, les dote de signifiés, en transformant ainsi les figures visuelles en signes-objets. (Greimas 1984, 10)

Greimas souligne que cette grille de lecture est de nature sociale et variable dans le temps, et qu'elle résulte d'une vision du monde spécifique à chaque culture.

> C'est à peine s'il faut préciser qu'étant de nature sociale, cette grille est soumise au relativisme culturel, qu'elle est largement – mais non infiniment – variable dans le temps et l'espace. Dès lors, chaque culture étant dotée d'une « vision du monde » qui lui est propre, elle pose aussi des conditions variables à la reconnaissance des objets et, du même coup, à l'identification des figures visuelles comme « représentant » les objets du monde. (Greimas 1984, 9)

Le point crucial qu'il faut remarquer est l'influence exercée par la substance de l'expression sur le processus de sémiose : la grille de lecture humaine dont parle Greimas inclut aussi notre savoir sur la production technique de certaines substances et guide la signification bien au-delà de la reconnaissance des figures. Les réflexions de Latour nous aident encore une fois, car en prolongeant la théorie de l'énonciation, il décrit les processus de signification en adoptant un point de vue original. Selon l'auteur, il s'agit de rendre compte d'un deuxième moment de débrayage, différent et spéculaire par rapport à celui de la production qui fixe une fonction sémiotique : il ne s'agit plus d'une projection et d'une fixation de différentes coordonnées spatio-temporelles, mais de la projection du spectateur lui-même. A partir de son expérience courante, il se retrouve projeté dans d'autres lieux, d'autres temps et devant d'autres acteurs, ceux de l'énoncé. Ce que Latour décrit est l'accès à la signification et sa dynamique : l'élément sur lequel il faut insister est lié aux modalités qui déterminent cet accès et cette dynamique, parce que Latour laisse entendre que ce sont les substances de l'expression qui les décident.

> L'expérience est si courante que nous risquons de ne plus y être sensibles. Une musique commence, un texte est lu, un dessin s'ébauche et « nous voilà partis ». Où ? Ailleurs, dans un autre espace, dans un autre temps, dans une autre figure ou personnage ou atmosphère ou réalité, *selon les degrés de vraisemblance, de figuration ou de mimétisme de l'œuvre.* (Latour 2012, 254, nous soulignons)

Une deuxième citation confirme l'idée que des substances différentes déterminent des modalités d'accès à la signification différentes et donc des typologies de sémiose différentes.

> C'est par ce nouveau potentiel prélevé sur les techniques qu'on peut d'abord repérer leur présence. A chaque fois qu'un petit amas de mots fait *saillir* un personnage; chaque fois que de la peau tendue d'un tambour on tire *aussi* un son ; chaque fois que d'un trait sur une toile on extrait *en plus* une figure ; chaque fois qu'un geste sur scène engendre *par surcroît* un personnage ; chaque fois qu'un morceau de glaise fait naître *par addition* l'ébauche d'une statue (Latour 2012, 251).

Latour laisse comprendre que l'énonciation doit être conçue comme une trajectoire complexe de production sémiotique, composée de deux passages indispensables : 1) le faire technique qui travaille des matières pour construire des substances ; 2) le faire sémiotique qui transforme les substances en formes et les rend signifiantes en projetant l'énonciataire[3]. Il s'agit d'une théorie générale de l'énonciation qui se développe en deux temps, mais capable de prévoir et de rendre compte de la génération du sens résultant de substances différentes. Cette hypothèse éloigne le risque d'une fracture entre la théorie générale et les sémiotiques appliquées.

3. Les formants et les formats techniques

A partir de ces considérations nous proposons une application plus spécifique de la théorie de l'énonciation que nous venons de décrire. Nous prenons en considération le champ de la sémiotique visuelle et plus particulièrement les images photographiques et audiovisuelles. On peut débuter par une banale séquence d'images et notre capacité humaine à reconnaître le faire technique de la production[4].



Figures 1-4. Quatre exemples de formats techniques.

A partir des substances de l'expression et des résidus de la production de ces images, nous sommes parfaitement capables de reconnaître les dispositifs qui les ont énoncées : une caméra des débuts du cinéma pour la première image (à cause de la basse définition et de l'image en noir et blanc), une caméra de surveillance à infrarouge pour la deuxième (à cause des tons vert typiques), une GoPro ou un grand-angle pour la troisième (à cause de la distorsion de la perspective en périphérie de l'image), une vidéo réalisée avec un *smartphone* (l'espace de

[3] Nous suivons le schéma général proposé dans l'importante relecture de la théorie de l'énonciation fournie dans Dondero et Fontanille (2012) à propos de l'imagerie scientifique.
[4] En ce qui concerne l'énonciation dans les sémiotiques visuelles, cf. Marin (1993), Basso Fossali et Dondero (2011). Concernant les sémiotiques audiovisuelles, cf. Metz (1991), Odin (2000), Basso Fossali (2003).

représentation est réduit). Nous pouvons ainsi définir les *formats techniques* comme les composantes de la substance de l'expression du texte qui renvoient au dispositif et aux coordonnées spatio-temporelles de la production. Ce concept veut être complémentaire de celui de *formant*, qui indique les traits de l'expression susceptibles d'être réunis et reconnus comme des figures ; le format technique, au contraire, ne concerne pas la reconnaissance des figures, mais la reconnaissance du faire technique de leur production. Il s'agit d'un concept pleinement énonciatif, mais qui n'est pas valable pour le langage oral, étant donné que sa matérialité ne peut pas indiquer la provenance spatio-temporelle, ni les différents dispositifs historiquement situés. Ce concept nous permet aussi d'explorer plus facilement la production de l'archive médiale. Les éléments qui composent le format technique des images sont ceux qui résistent comme résidus à la production technique, mais sans devenir des formes : la définition de l'image, l'espace de représentation (ou aspect ratio), la présence de déformations de la perspective, la fluidité, le grain de l'image. Autrement dit, les formats techniques ne concernent pas la forme, mais la formation d'un énoncé[5].

Même si ce concept semble apparemment banal, il s'avère être une notion utile pour rendre compte des opérations sémiotiques réalisées dans le domaine des discours audiovisuels contemporains. La prolifération des dispositifs de capture d'images et la variété conséquente des formats techniques ont ouvert un nouvel espace sémiotique, capable d'utiliser leurs différences de manière critique pour obtenir des effets rhétoriques[6]. Pour répondre à la question relative au déroulement des opérations qui utilisent les images photographiques, nous présentons une brève série d'exemples. Ceux-ci vont également nous permettre d'arriver à une description plus précise des formats techniques des images.

3.1. Le rôle des substances et des formats dans la rhétorique audiovisuelle : quelques exemples

Valse avec Bachir (2008) réalisé par Ari Folman montre en effet avec clarté la pertinence des substances de l'expression dans les opérations de rhétorique audiovisuelle. Il s'agit d'un long métrage qui appartient au régime de croyance du documentaire de guerre : tout d'abord, les séquences narratives suivent la biographie du réalisateur. Ari Folman essaie de se rappeler un événement dans lequel il a été impliqué trente ans auparavant, pendant la guerre du Liban : il faisait alors partie de l'armée israélienne et il a participé de façon indirecte au massacre des réfugiés palestiniens du camp de Sabra et Chatila, en septembre 1982. En juin 1982, l'armée israélienne assiège la ville de Beyrouth et y retient 15 000 combattants de l'OLP et ses commandos alliés. Pour résoudre la crise, un plan international prévoit d'escorter pacifiquement les combattants avec l'accord de toutes les parties, dont le parti Phalangiste du Liban et son président Bachir Gemayel. Ce dernier est assassiné dans un attentat, le 14

[5] Le fait qu'un format technique peut être simulé ne suffit pas à empêcher *a priori* sa pertinence. Même si la simulation est évidente, cela ne rend pas l'opération moins intéressante : les deux cas d'un document d'archive simulé ou réellement convoqué rendent plus complexe le langage visuel et ne disqualifient pas les cas présumés authentiques. Si nous suivons la définition de la sémiotique d'Umberto Eco (1975), nous constatons que le format technique rentre parfaitement dans le vaste champ d'entités susceptibles d'être utilisées pour mentir. Si on pense au langage verbal, nous n'arrêtons pas de nous intéresser aux énoncés seulement parce que ces derniers peuvent potentiellement être des mensonges : la particularité de l'audiovisuel est que l'opposition fondamentale entre savoir et croire s'étend aux aspects plus strictement matériels de l'image et de sa production.

[6] La notion de post-médialité a été élaborée selon le paradigme des *media studies* afin d'indiquer les effets produits par l'affirmation du codage numérique et la diffusion des appareils portables d'enregistrement. Etant donné que les médias sont directement impliqués dans l'édification de l'infrastructure substantielle de la sémiosphère (Fontanille 2015), la pulvérisation du système médial du XIXe siècle a modifié les conditions et l'habitat sémiotique de notre culture. La production textuelle est à présent augmentée exponentiellement, le seuil entre l'activité humaine et sa médiatisation s'est réduit, et enfin, les patrimoines discursifs sont devenus accessibles et manipulables par plusieurs acteurs sociaux (Eugeni 2015, Manovich 2001).

septembre. Le massacre de Sabra et Chatila est alors un geste de vengeance de la part des phalangistes : entre 700 et 3 000 réfugiés sont tués, avec le soutien de l'armée israélienne dont Ari Folman faisait alors partie.

Le long métrage adopte des solutions typiques du documentaire : il présente des témoignages sous la forme d'entretiens avec les personnes impliquées dans les évènements. Les circonstances représentées sont réelles et une vidéo d'archive à la fin du film montre les conséquences du massacre. Dans le but de se remémorer ces épisodes, Ari Folman retrouve ses amis de l'armée, afin de leur demander des explications. Angela Mengoni (2011) a remarqué que la thématique de la mémoire est centrale. En fait, le film est aussi bien un parcours d'élaboration mémorielle de la culpabilité d'Ari Folman qu'un parcours d'élaboration de la culpabilité collective : c'est seulement grâce aux témoignages de ses amis et des journalistes qui ont participé à l'événement qu'il est possible pour le réalisateur de se souvenir et de visualiser les images qui composent son parcours personnel. Mengoni a cependant remarqué avec clarté que le travail d'élaboration n'est pas seulement lié au discours mémoriel, mais aussi au traitement de la substance des images. En fait, le documentaire adopte la technique du dessin animé pendant toute sa durée.




Figures 5-6. Deux images de *Valse avec Bachir*

Un premier élément de réflexion est alors lié à l'écart qui se creuse par rapport aux habitudes de la praxis énonciative. Même s'il n'y a pas d'associations préalables entre les régimes de croyance et les substances de l'expression, la production culturelle a associé le genre du documentaire de guerre aux images photographiques. Le dessin animé, au contraire, est normalement associé au régime de la fiction. L'opération réalisée par le film est alors doublement rhétorique : d'un côté, elle profite des habitudes et des normes productives de la culture pour les trahir avec un écart expressif. Mais, d'un autre côté, il y a aussi un écart interne : à la fin du film, en correspondance avec les images de l'intérieur du camp de réfugiés qu'Ari Folman a cherchées avec insistance, il s'opère un retour à la visualisation photographique. La séquence la plus importante est ainsi le moment où le regard d'Ari se fait conscient et laisse concrètement la place au document d'archive.

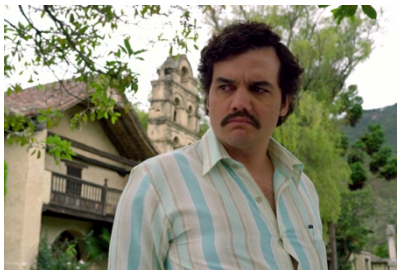





Figures 7-10. La séquence finale de *Valse avec Bachir*.

Le premier écart, celui réalisé avec l'utilisation du dessin animé contre l'habitude productive, prépare et motive le retour de l'image photographique, avec le deuxième écart interne au film. Pris ensemble, les deux écarts construisent une rupture expressive capable de remotiver les images d'archives : cette rupture, en combinaison avec l'élaboration discursive et mémorielle dont nous avons parlé, augmente la force persuasive de l'œuvre. Elle rend le document final beaucoup plus efficace qu'il ne l'aurait été avec un canal plus canonique, comme celui d'un journal télévisé. Il y a un renforcement réciproque entre l'élaboration des croyances et des habitudes interprétatives d'un côté ; et l'élaboration des matériaux et de la substance de l'expression de l'autre, à travers une série d'écarts rhétoriques internes et externes à l'œuvre.

Le cas de *Valse avec Bachir* est très simple, parce qu'il est facile de mesurer la différence entre le dessin animé et l'image photographique. Leur diversité est tellement nette que la reconnaissance des supports et des apports respectifs est implicite et automatique. Il devient intéressant de se demander quelles sont les différences à l'intérieur de la même substance de l'expression, et quels écarts sont possibles à partir du champ des images photographiques. Le deuxième exemple nous amène à réfléchir sur des cas moins exceptionnels et à interroger la production standard : il s'agit de *Narcos* (USA, 2015 - en cours), une série télévisée produite par Netflix qui suit la vie de Pablo Escobar, narcotrafiquant majeur en Colombie pendant la deuxième moitié du vingtième siècle. Même si la série est réalisée avec des acteurs et des reconstructions fictionnelles, chaque épisode présente aussi des documents d'archive. Ces documents montrent Escobar avec sa famille et ses collaborateurs, ses adversaires, les politiciens de l'époque et les agents de police qui mènent les investigations.




Figures 11-12. Deux images issues de *Narcos.*

Nous avons d'une part des images en haute définition interprétées par des acteurs, et d'autre part, en pleine continuité, des images d'archive en basse définition représentant les protagonistes des évènements réels. Ces opérations de montage visent à augmenter l'efficacité de véridiction du récit, sans en cacher le mécanisme : nous identifions facilement les différences entre les deux groupes de séquences. C'est précisément dans cette différence que nous pouvons constater l'utilité de la notion de *format technique*.

Le troisième exemple nous permet de réfléchir aussi sur la dimension sonore : dans le film *Trumbo* (USA, 2015) réalisé par Jay Roach, des images fictionnelles et des vidéos d'archive sont utilisées de façon similaire, mais plutôt que présenter ces écarts de façon simple, tout un travail raffiné d'harmonisation a lieu. Ce film est une biographie retraçant la vie de Dalton Trumbo, scénariste et écrivain américain ayant adhéré au parti communiste au cours de la Seconde Guerre mondiale. Pour cette raison, il lui est interdit de travailler à Hollywood ; il est alors obligé de prendre un pseudonyme pour signer ses productions et d'écrire des scénarios pour des films de série B. Au niveau de la substance de l'expression, on trouve trois types de séquences : celles réalisées avec les acteurs, celles d'archive et celles d'harmonisation entre les deux.



Figures 13-18. Une séquence de *Trumbo*.

En fait, il y a des moments d'accommodation dans la transition des séquences d'archive à celles interprétées par des acteurs, où les formats visuels et sonores de l'époque – avec leurs limites typiques – passent lentement à la haute définition et aux dispositifs d'enregistrement actuels. En plus, les séquences d'archive présentant des personnages possédant déjà un alter ego fictif dans le film sont en réalité de fausses séquences d'archive produites avec les mêmes acteurs : on peut même constater une simulation du grain de l'image et des sons enregistrés de l'époque. Ces deux exemples nous montrent l'extrême conscience que l'industrie de Hollywood a aujourd'hui du fonctionnement des dispositifs de production historique et de leur potentiel signifiant.

Enfin, le cas plus complexe que nous avons analysé (D'Armenio 2016) est celui de *Holy Motors* (FR-GR, 2012) de Leos Carax. Le film réalise un discours archéologique complexe à propos des techniques d'enregistrement et de visualisation des mouvements humains. Il présente des séquences de chronophotographie et de cinéma de fiction, ainsi que des techniques de capture de mouvement et d'images de synthèse. Ces techniques représentent différents parcours d'une seule et grande transformation qui a traversé plusieurs statuts et champs discursifs : scientifique et médical, cinématographique et fictionnel, et enfin, de la surveillance.



Figures 19-22. *Holy Motors*.

Ce qu'il faut souligner, c'est que nous sommes parfaitement capables de reconnaître, à partir d'images sonores et visuelles, la différence séparant une vidéo d'une chronophotographie, d'une image en haute définition d'une image de synthèse. Seulement, à partir de cette reconnaissance automatique, la construction d'un discours complexe avec des moyens exclusivement audiovisuels devient possible.

***

Nous avons proposé dans cet article une relecture de la théorie de l'énonciation afin de rendre compte des aspects substantiels et techniques des sémiotiques visuelles. La théorie de Bruno Latour nous a permis d'articuler et de généraliser les hypothèses proposées par Greimas dans *Sémiotique figurative et sémiotique plastique.* En soulignant le passage entre le faire technique du peintre et la signification due aux formes visuelles, nous avons essayé de valoriser le rôle des substances de l'expression.

Au niveau théorique, la relecture que Latour a donnée de l'énonciation nous permet de concevoir la signification comme une trajectoire complexe qui associe un faire technique de production et un faire sémiosique de figuration. Il s'agit d'un processus qui développe deux types de débrayage : un *débrayage technique* qui modifie la matière pour construire des formes et des figures potentielles dans un énoncé ; et un *débrayage figural*, qui projette l'énonciataire face aux temps, aux lieux et aux acteurs de l'énoncé. Cette double projection générale se décline de façon différente parce qu'elle dépend du faire technique de production et des substances de l'expression qui en dérivent.

Nous avons présenté une application plus spécifique de cette trajectoire générale en proposant, à côté des formants, la notion de *format technique* des images. Selon la définition de Greimas, les formants sont ces éléments qui nous permettent de reconnaître les figures visuelles sur la toile, tandis que les composantes substantielles des images qui nous permettent de reconnaître le processus de formation constituent le format technique. Une série d'exemples cinématographiques ont démontré que dans l'actuelle situation post-médiale, les substances de l'expression des images et les formats techniques sont de plus en plus utilisés pour obtenir des effets rhétoriques.

Références bibliographiques

COUÉGNAS, Nicolas (éd.) (2017), « Sémiotique et anthropologie des modernes », *Actes Sémiotiques* [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5667

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2003), *Confini del cinema. Strategie estetiche e ricerca semiotica*, Torino, Lindau.

— et DONDERO, Maria Giulia (2011), *Sémiotique de la photographie*, Limoges, Pulim.

BENVENISTE, Emile (1970), « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages,* 17, Paris, Didier Larousse, pp. 12-18.

COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos. Une Phénoménologie du langage*, Saint-Denis, PUV.

COLAS-BLAISE, Marion, PERRIN, Laurent et TORE, Gian Maria (2016) (éds.), *L'Enonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas.

D'ARMENIO, Enzo (2016), « L'enunciazione audiovisiva tra pratica scientifica e visualizzazione artistica: il caso di *Holy Motors* », *in* Migliore, T. (éd.), *Rimediazioni. Immagini interattive*, vol. 2, Roma, Aracne, pp. 105-117.

DONDERO, Maria Giulia et FONTANILLE, Jacques (2012), *Des images à problèmes. Le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*, Limoges, Pulim.

— et REYES-GARCIA, Everardo (2016), « Les supports des images : de la photographie à l'image numérique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* 9 [en ligne]. Disponible sur : https://rfsic.revues.org/2124

ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.

EUGENI, Ruggero (2015), *La condizione postmediale*, Brescia, Editrice La Scuola.

FLOCH, Jean-Marie (1986), *Les formes de l'empreinte*, Périgeux, Fanlac.

FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et Séma : figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.

— (2005), « Conclusions : du support matériel au support formel », *in* Arabyan, M. et Klock-Fontanille. I. (éds.), *L'écriture entre support et surface : pour un dépassement de la problématique traditionnelle des écritures*, Actes du colloque de Limoges (2003), Paris, L'Harmattan.

— (2015), *Formes de vie*, Liège, PULg.

GREIMAS, Algirdas Julien (1984), « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes Sémiotiques*, documents, VI, 60, Paris, CNRS.

— et COURTÉS, Joseph -2007), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979), Paris, Hachette.

LATOUR, Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.

MANETTI, Giovanni (2008), *L'enunciazione. Dalla scolta comunicativa ai nuovi media*, Milano, Mondadori Università.

MANOVICH, Lev (2001), *The Language of New Media*, Cambridge/London, MIT Press.

MARIN, Louis (1993), *De la représentation*, Paris, Seuil.

MENGONI, Angela (2011), « Restituire l'evento allo sguardo. Su *Valzer con Bashir* di Ari Folman », *Sguardi incrociati. Cinema testimonianza, memoria nel lavoro teorico di Marco Dinoi*, Chimenti, D. Coviello, M. Zucconi, F. (éds.), Roma, Edizioni Fondazione Ente dello Spettacolo, pp. 85-104.

METZ, Christian (1991), *L'énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Gallimard.

ODIN, Roger (2000), *De la fiction*, Bruxelles, Edition De Boeck Université.

Cuisiner après Greimas : de la soupe au pistou au texte gastronomique

Gianfranco MARRONE
Université de Palerme, Italie

1. Au delà de la recette

Je n'ai pas été élève direct de Greimas. Je l'ai rencontré lors les dernières années de sa vie, toujours en activité. Je connais mieux un certain nombre de ses étudiants directs, qui sont pour moi des maîtres, des collègues, et surtout des amis. En tout cas, l'enseignement de Greimas est et a toujours été fondamental pour moi, soit en sémiotique, soit dans le champ plus large des sciences humaines ; mais aussi pour la vie toute entière, sociale et individuelle. Nous sommes condamnés à la signification, disait-il toujours : elle est partout, et c'est pour cela que, face à l'omniprésence du sens, nous sommes, comme sémioticiens et mais aussi comme citoyens de ce monde, toujours au travail. Ce qui est notre engagement et surtout notre bonheur. Aborder et, parfois, analyser de la littérature, du cinéma, de l'espace, des villes, d'anciens et de nouveaux medias, des publicités et des marques, de la mode et des stratégies de communication, mais aussi de la politique, des pratiques sociales et des comportements quotidiens, veut dire faire de la sémiotique : il n'y a rien – comme signification – en dehors du texte, sinon d'autres textes, d'autres discours (Marrone 2017).

Parler aussi de cuisine, faire de la cuisine, c'est faire du sens, en mettant cet acte – cuisiner – en condition de signifier. D'où cet article, portant sur l'essai très célèbre que Greimas a consacré à la recette de la soupe au pistou, en 1979, et republié dans *Du sens II* (1983). Il s'agit de l'analyse minutieuse d'un texte écrit, très court et très spécifique, extrait du livre de cuisine d'Henri Philippon, *La cuisine provençale* (1966), livre encore disponible sur le marché éditorial. Il s'agit d'un texte exemplaire pour la sémiotique, un texte plusieurs fois discuté par maints auteurs et commentateurs[1]. Ceci parce que, il faut le préciser tout de suite, cette analyse greimassienne de la recette de la soupe au pistou n'est pas, comme on le dit souvent, une « application » des modèles de la sémiotique narrative à un texte qui n'est pas littéraire, ni narratif en soi, pour démontrer la « puissance » desdits modèles. Pour Greimas, il n'y a pas d'applications « en soi », il n'existe pas une sémiotique théorique, pure, qui, après coup, peut être appliquée aux textes les plus divers. Selon Greimas, on fait toujours de l'analyse du texte, ici comme ailleurs (pensons au *Maupassant*), à partir d'un projet de description qui est par définition *théorique.* En d'autres termes, le choix de ce « texte inhabituel », comme Greimas l'appelle, sur la préparation de la soupe à la provençale n'est pas fortuit.

Quel est donc, dans cet essai, le projet de description à partir duquel on réalise l'analyse d'un texte de recette de cuisine ? Pourquoi s'occuper des recettes ? Et pourquoi cette recette-là et pas une autre ? La réponse, indiquée dans le sous-titre de l'article (« la construction de l'objet de valeur »), est expliquée en conclusion de l'article, et elle est très claire.

Il s'agit :

1. de définir la classe des discours programmateurs, qui

> peuvent être considérés comme des manifestations discursives de l'une des composantes de la compétence modale du sujet, celle du /savoir-faire/, manifestations déviantes du fait qu'elles interrompent le parcours narratif du sujet antérieurement à son passage à l'acte performateur et scindent ainsi le sujet en deux actants,

[1] *Cf.* par ex. Bostic (2017) et Tsala-Effa (2017).

un destinateur-programmateur et un destinataire-réalisateur, en instituant le premier dans le rôle du narrateur ;

2. de travailler sur la construction de l'objet :

La sémiotique narrative, particulièrement sensible à la construction du sujet, a jusqu'à présent complètement délaissé la problématique de la *construction de l'objet.* Le texte examiné se présente justement comme le projet de construction d'un objet particulier, la soupe au pistou ;

3. de donner à cette construction de l'objet une nature figurative, en la situant donc au niveau discursif :

Le caractère logique de la programmation explique, à son tour, la place particulière qu'occupe la construction d'objets dans le PN de base ; ce qui est essentiel pour l'homme, c'est la quête et la manipulation des valeurs (leur appropriation, leur attribution, etc.); les objets ne l'intéressent – et leur construction ne mérite d'être entreprise – que dans la mesure où ils constituent des lieux d'investissements des valeurs. Aussi le niveau logico-sémantique où se reconnaissent et circulent les valeurs doit-il être considéré comme plus profond que celui, figuratif, où se construisent et/où s'échangent les objets ;

4. de mettre en évidence, de surcroît, certaines procédures plus générales de la narrativité :

La manifestation discursive de la structure modale du /savoir-faire/, que l'on saisit essentiellement comme une procédure de *programmation,* nous renseigne quelque peu sur le fonctionnement de cette « intelligence syntagmatique » qui reste le plus souvent implicite et présupposée par l'acte. On remarque en particulier que la programmation globale s'effectue à partir du point terminal du processus imaginé et consiste, en partant du *but* fixé, dans la quête et l'élaboration des *moyens* pour y parvenir, c'est-à-dire en remontant le temps et non en se laissant dériver avec lui. Ce n'est que dans une deuxième phase que s'opère la temporalisation des programmes narratifs et l'établissement de l'ordre de leur succession. Voici un argument de poids, s'il en est encore besoin, contre certaines théories narratives qui fondent l'articulation de la narrativité sur la succession temporelle ;

5. d'illustrer visuellement l'organisation syntagmatique de la narration :

Le schéma de programmation (…), malgré sa simplicité – ou à cause d'elle – peut être considéré comme un échantillon suggestif permettant de se faire une idée de ce qu'est l'organisation sémiotique narrative en général. Un discours narratif, quelle que soit sa complexité, est, du point de vue de l'énonciateur, un objet construit et, de celui de l'énonciataire, un objet susceptible de recevoir une définition générative[2].

Il s'agit donc de comprendre la cuisine, mais, en analysant ses recettes, d'avancer dans la recherche sémiotique générale.

Ce qui nous importe – ici et maintenant – c'est qu'en tout cas, grâce à cette analyse, il y a, comme le disait Ricœur, une explication sémiotique qui est, par voie de conséquence, une meilleure compréhension herméneutique de la vie, individuelle et sociale, subjective et collective. En d'autres termes, il est intéressant de travailler sur le discours programmateur et sur la construction figurative de l'objet de valeur en analysant une recette de cuisine pour une meilleure compréhension en général de la culture qui constitue le fond de la recette. Tout se passe comme si le texte faisait surgir, par l'analyse, son contexte culturel, et bien avant, on le verra, sa pratique d'utilisation. La construction de l'objet, conduite au niveau figuratif, ne peut

[2] Selon Hammad (1989), le schéma final de l'analyse greimassienne de la soupe au pistou (à la p. 167 de *Du sens II*) est un modèle qui peut être généralisé « for the construction of any semiotic object ». Je crois donc que ce schéma, reconsidéré *a posteriori*, a beaucoup contribué à diffuser l'idée de la narrativité comme algorithme abstrait, d'où le tournant dit « dynamique » ou « tensif » de la sémiotique post-greimassienne. C'est d'ici donc qu'il faut recommencer pour neutraliser certaines dramatisations caricaturales du structuralisme en général, et de la sémiotique greimassienne, en particulier.

pas tenir compte, en les présupposant, à la fois de la construction de la subjectivité (par l'esthésie gustative qu'éprouvent les convives) et de l'institution sociale des valeurs (ce que Greimas appelle le « code culturel gustatif implicite »). C'est ainsi que l'article de Greimas est très riche de remarques utiles pour l'édification d'une sémiotique du goût, de la cuisine, de l'alimentation, de la commensalité.

Dans la suite de mon essai, j'essaierai d'indiquer les principales idées de Greimas sur la cuisine pour illustrer, en même temps, les pistes qu'il a ouvertes, laissé en friches et qui ont été parcourues par des travaux sémiotiques successifs. On sait en effet qu'après lui, beaucoup de chercheurs ont travaillé dans cette direction. Et on peut affirmer que la sémiotique de l'alimentation est aujourd'hui une réalité disciplinaire très développée dans un certain nombre de centres de recherche, en Italie comme en France et ailleurs (*cf.* Boutaud, 2005).

En particulier, il s'agira de discuter trois des questions plus importantes que Greimas soulève dans cette étude, pour conclure avec l'illustration de la notion – cohérente avec le travail greimassien – de *texte gastronomique*.

2. Compétence actualisée

La première question, sans aucun doute la plus importante, porte sur la notion de *savoir-faire*. D'un côté, selon Greimas la recette de cuisine présuppose un contrat entre destinateur et destinataire qui, malgré les apparences (comme le laissent entendre les verbes à l'impératif), n'est pas de l'ordre du devoir ou du pouvoir mais est situé sur la seule dimension cognitive : « si vous exécutez correctement l'ensemble des indications données, alors vous obtiendrez la soupe au pistou ». De l'autre côté, le savoir faire culinaire n'est pas un savoir *sur* le faire mais un savoir *comment* faire des choses, et donc un type de compétence qui n'est pas cognitive mais pragmatique, gestuelle, somatique. Cuisiner est un savoir qui n'est pas tant de l'ordre du mental que du corporel : un savoir du corps, des mains, des gestes, un savoir incorporé.

D'où le problème fondamental des recettes, celui de gérer la tension entre le dire et le faire, le dire et le ne-pas-pouvoir-dire, le dire et le dire autrement, donc de *dire les gestes*, les mouvements du corps, les actions manuelles qui, pour être réellement efficaces, doivent 'oublier' ce qui a été appris au niveau cognitif, celui d'une théorie claire mais surtout *explicite*. Le savoir culinaire est un *savoir tacite*, silencieux, indicible : le but de la recette est de l'expliciter, d'en catalyser ce qui a été mis sous silence : d'éliminer le déficit – tout à fait de principe – entre le langage, d'un côté, et la praxis, de l'autre.

C'est pour résoudre ce problème de principe que Greimas décrit les recettes comme « des manifestations de compétence actualisée » : « le savoir-faire (…) se trouve ici non seulement explicité, mais, par une sorte de déviation qui le détourne de sa finalité qui est le passage à l'acte, manifesté sous forme d'un discours particulier ». Voilà donc que la recette « peut être considérée comme une sous-classe de discours qui, tout comme les partitions musicales ou des plans d'architecte, se présentent en tant que manifestation de compétence actualisée, antérieurement à sa réalisation ». En d'autres termes, il est très clair pour Greimas que la cuisine – comme par exemple la musique – est un art en deux temps, un art allographique, comme le dirait Nelson Goodman (2011) : un art qui comporte un passage somatique entre le dire et le faire, entre la recette et la préparation du plat, qui met un jeu ou, si l'on veut, une sorte d'*exécution* d'une partition préalable – quelle que soit, on le verra, la substance expressive (écrite ou orale) de cette partition[3]. Dans la recette, il y a donc déjà son dehors, la pratique de la cuisine étant inscrite dans le texte.

[3] Evidemment, il y a de la pratique culinaire sans recettes, comme il y a de la musique sans partition (pensons au jazz). Mais il s'agit d'une absence apparente, c'est-à-dire du manque d'une écriture, qui ne veut pas dire absence des schémas culturels implicites qui ont la même fonction – et sans doute plus forte encore – que les modèles écrits. C'est l'histoire de la langue et de la parole…

En voici quelques conséquences remarquables :

(i) Analyser le texte de la recette veut dire, d'une part, saisir ses mécanismes discursifs, mais, d'autre part, réfléchir sur les relations entre les pratiques culinaires et la langue : comment la langue dit-elle la cuisine ? Mais aussi : comment la nourriture est elle-même une forme de langage ? Ce sont deux questions opposées qui prennent le relais. A certains égards, la manifestation linguistique de la pratique culinaire pose les mêmes problèmes que toute verbalisation de la connaissance tacite inhérente à toute pratique (de conduire une voiture à nager, monter un salon Ikea, ou monter en neige le blanc d'œuf) : il y a toujours quelque chose qui fait défaut, un détail non mentionné, une connaissance présupposée qui fait que le langage ne puisse et ne sache la dire. A d'autres égards, cependant, parler de cuisine est une pratique courante et nécessaire, bien acceptée dans diverses sociétés et cultures.

Mais si la cuisine est déjà, comme nous le savons, une forme de langage, un langage qui, avec ses moyens spécifiques (formes et substances), parle du monde et de nous, alors, communiquer la cuisine n'est pas une forme de « représentation » linguistique d'un phénomène en soi muet, mais parler une langue qui parle d'une autre langue, un discours qui en redit un autre, donc une *traduction*. D'où la réapparition du problème de tous les transpositions : inter-linguistique et inter-sémiotiques.

(ii) En ce qui concerne les pratiques d'« exécution » culinaire, il faut remarquer que les comportements de l'« artiste-chef » peuvent être très différents. Certaines personnes suivent la recette étape par étape, mais il y a ceux qui, au contraire, l'utilisent comme point de départ pour préparer ce qu'ils veulent. La première figure, comme on le voit, évoque la célèbre image de l'ingénieur de Lévi-Strauss (1962) qui, arrange d'abord le projet et cherche ensuite les matériaux nécessaires pour le réaliser. La deuxième est le bricoleur, qui construit des choses à partir des matériaux à disposition, en les traitant en fonction du potentiel inscrit dans leurs qualités sensibles. A mi-chemin entre ces deux figures, il y a, selon toute vraisemblance, la réalité du faire culinaire dans sa relation concrète avec le texte de la recette, essentiellement ouvert, prêt à être transposé en fonction des besoins du lecteur-interprète.

(iii) Il faut réfléchir à la question de la relation entre oralité et écriture dans la recette de cuisine. Dans *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Jack Goody (1979) a insisté sur l'idée que la recette est un produit écrit, donc littéraire. Une série de conséquences sur la normalisation des procédures culinaires en découlent, notamment sur la réduction de complexité des modes de préparation des aliments dans les sociétés où domine l'oralité ; mais aussi en termes de multiplication desdites procédures, par rapport aux modules toujours identiques qui ont été transmis oralement, de génération en génération. De même, Luce Giard (1980) a mis l'accent sur la distance entre les gestes habiles des opérations culinaires et la langue qui tente de les rendre, de fait en les appauvrissant. La recette réduit les « savoirs de la main » au « minimum nécessaire », à savoir à quelques formules techniques toujours identiques – « lever (des filets) », « hacher », « dorer », « faire frire » – qui ont, selon Greimas, le même rôle sémiotique que celui des motifs narratifs insérés dans des contextes discursifs plus amples.

Au-delà des conséquences sociales et anthropologiques de la transcription d'un savoir culinaire oral, il convient de noter que celui-ci est, pour ainsi dire, *mémorisé dans la forme stabilisée que la recette lui impose.* Ce n'est pas un hasard en effet si les recettes semblent avoir, comme dans la fiction de communication qu'elles mettent en œuvre, la même nature et le même sort que les contes des fées : elle sont explicitement présentées comme des transcriptions des récits oraux. Tout se passe comme si, en amont, il y avait la pratique de la cuisine, liée à des traditions aussi anonymes que séculaires, et, en aval, sa version littéraire, qui réinvente la tradition dans l'attestation écrite, en choisissant entre les variations multiples de la praxis une seule version qui devient l'invariante, l'étalon. En d'autres termes, les énonciateurs des livres de cuisine sont supposés être porteurs d'une expérience antérieure,

réalisée personnellement ou simplement rapportée, au nom de laquelle ils peuvent prétendre à leur autorité véridictoire. Nous y reviendrons.

(iv) Greimas note, quelque part dans son texte, que la recette qu'il est en train d'analyser « a été mal rédigée » parce qu'elle ne dit pas qu'il faut faire bouillir l'eau avant de mettre les haricots dans la casserole. Mais, comme toute forme textuelle ayant pour but illocutoire une instruction concernant une pratique, de même la recette de cuisine rencontre le problème de l'écart entre les compétences antérieures de l'énonciateur et celles de l'énonciataire. Elle se pose comme un lieu de négociation entre deux formes de connaissances différentes : celle du scripteur, par principe hyper-compétent, et celle du lecteur, plutôt modérément compétent – ce qui exclut celui qui est au contraire tout à fait incompétent. En d'autres termes, la recette n'est pas adressée à ceux qui ne savent pas cuisiner du tout, mais à ceux qui, tout en ne sachant pas cuisinier au même niveau de maîtrise que l'énonciateur, ont en tout cas une certaine idée de la façon dont on travaille en cuisine. La négociation consiste dans la gestion des formes de connaissance des deux sujets en jeu, en faisant varier la première en fonction de la seconde et vice versa. C'est le fameux problème du q.s.p.[4], du « juste assez », de la « pincée de sel », de la « cuiller de sucre », du « filet d'huile » ou du « tour de moulin à poivre ». De nombreuses recettes, peut-être toutes, même de manières différentes, doivent à un moment donné du texte déléguer à l'énonciataire – à savoir à celui qui, en principe, devrait être là pour apprendre à préparer un certain plat – toute une série de procédures à considérer comme évidentes : d'où les expressions figées comme « ajouter des saveurs à volonté », « ajouter du sel » ; mais aussi l'expression de manœuvres plus complexes comme « faire revenir l'oignon », « larder », « préparer une béchamel », « blondir », « blanchir », « chemiser », etc. D'une manière ou d'une autre, il n'existe pas de « recette parfaite », *le* texte de cuisine susceptible d'expliquer absolument tout ce que vous devez faire pour préparer un plat : il n'existe pas et, de fait, ne peut exister.

3. Narration culinaire

La deuxième question est celle dudit « dispositif stratégique », c'est-à-dire de l'interprétation des procès d'actions culinaires comme une véritable narration, et donc en termes de programmes narratifs : PN principaux, adjoints, parallèles et indépendants, ce qui appelle un certain nombre de remarques.

La première est la séparation – et la conversion subséquente – entre, d'un côté, le procès culinaire concret, qui relève de l'actualisation et de la temporalisation (niveau discursif) et, de l'autre, sa base profonde, qui comporte une suite d'implications et de présuppositions (niveau narratif).

La deuxième est la mise en évidence des divers espaces où les différents PN ont lieu : la marmite, espace utopique du premier PN, lieu de la cuisson pour le passage des légumes du cru au cuit ; le mortier, espace utopique du deuxième PN, où se forme le pistou ; la casserole, espace du PN « satellitaire », c'est-à-dire adjoint et indépendant, où advient la cuisson des haricots, PN interprété par Greimas comme intégration d'un motif narratif autonome au sein du récit principal.

D'où – troisième remarque – la présence d'un certain nombre de sujets délégués à l'action, véritable manipulation qui consiste en une sorte de personnification des acteurs, sous la forme de l'eau (qui fait cuire les aliments) et du feu (qui fait bouillir l'eau).

[4] « Quantité suffisante pour » : l'abréviation q.s.p. est utilisée, en médecine, en pharmacie, dans l'alimentation et en cuisine pour spécifier les proportions de diluant dans un mélange. On utilise parfois, notamment pour les nomenclatures internationales, l'expression latine *Quantum Satis* (abrégée en *qs* ou *QS*), qui signifie « la quantité requise ».

De ces programmes, de ces espaces et de ces actants résulte l'idée que la cuisine se présente comme un *faire syntagmatique forcément collectif*, lieu où des acteurs humains et des acteurs non-humains collaborent pour la constitution de l'objet de valeur à partir du code culturel gustatif implicite (et ici il faut remarquer que ceux que Greimas appelle « espaces » – marmite, mortier, casserole – sont eux aussi des acteurs qui font des choses, acteurs technologiques qui participent à l'action générale de transformation des matières à partir des valeurs gastronomiques. Comme le souligne Manar Hammad (2006), l'espace n'est pas un « circonstant » mais un actant à part entière ; et le faire culinaire en général est, comme le dirait Bruno Latour (1992), de l'ordre de la socio-technique plus encore que de la gestualité humaine.

Une autre question est celle des passages intermédiaires entre la nature et la culture, sous forme de *dénaturalisation* de l'eau, qui devient soupe grâce à la *semi-culturalisation* concomitante des légumes, mais aussi entre le cru et le cuit sous forme de non-cru : si dans le PN adjoint advient la négation /cru → non-cru/, dans le PN principal se produit à l'inverse l'affirmation /non-cru → cuit. On note enfin la question de la *délocalisation* avec, par exemple, l'importation du basilic d'Italie, qui est à considérer comme une opération culinaire à part entière – ce qui est parfaitement en accord avec l'histoire de la cuisine et l'étude des voyages des aliments depuis leurs lieux d'origine partout dans le monde ; l'Amérique a été « découverte » à l'occasion de la recherche du poivre… Greimas en conclut : « Tout se passe comme si tout produit provenant d'un ailleurs, et impliquant de ce fait des opérations de transport, se trouvait déjà valorisé, susceptibles d'être considéré comme un objet non naturel ».

4. Alchimie

Une troisième grande question concerne la manipulation culinaire des substances par des techniques, à inventorier, comparables à celles de l'alchimie. Greimas insiste beaucoup sur les deux procès inverses qui portent sur la soupe (liquide qui doit se solidifier) et le pistou (substances solides qui doivent se liquéfier), et enfin sur la soupe avec le pistou, « un objet complexe liquide et solide » en même temps (ou, si l'on veut, dense). En général, il parle des procédures de décomposition des objets partiels, de liquéfaction et de recomposition ; d'où l'idée qu'« une meilleure connaissance de l'œuvre théorique des alchimistes pourrait y apporter probablement quelque lumière » ; elle permettrait d'« inventorier un nombre limité de procès technologiques élémentaires dont la combinatoire recouvrirait l'ensemble des faire producteurs d'objet culturels ».

En croisant les expériences de la chimie avec le faire culinaire, Françoise Bastide avait entrepris ce travail, qui attend toujours d'être poursuivi et perfectionné. Selon elle (1987), chaque transformation culinaire est une action sur un état de choses qui lui est antérieur : elle est donc à la fois édification et destruction. Il en résulte les couples d'opérations culinaires, comme structuration / déstructuration, ouverture / clôture, expansion / concentration, tri / mélange, qui recouvrent un grand nombre des actions / verbes possibles dans le champ de la cuisine comme ailleurs.

5. Pacte communicatif

Une autre question, qui reste à démêler, est celle du pacte communicatif : nous entendons par là le problème de la manipulation de l'énonciataire, et de la construction de l'énonciateur. Greimas observe que « le faire persuasif ne joue qu'un rôle secondaire, au moment du choix de telle ou telle recette ; bien plus, il se situe à un autre niveau, celui du programme de

l'acteur soucieux de faire vendre son livre de cuisine ». Or, en relisant le texte de la recette, on s'aperçoit que les choses sont bien différentes.

En réalité, il est évident qu'avant la transmission et l'acquisition d'une expertise spécifique sur le savoir-faire culinaire, il faut qu'ait lieu dans la recette une autre forme de rencontre entre les deux partenaires de la communication, une « manipulation » des valeurs en jeu : l'énonciateur doit se mettre en position d'être cru, et il lui revient donc à la fois de construire sa propre compétence : celle de quelqu'un qui non seulement sait comment cuisiner, mais aussi assume ce qui vaut la peine d'être cuit.

Je me suis toujours demandé pourquoi Greimas n'examinait pas la première partie du texte d'Henri Philippon, qui est justement le lieu où se constituent, en s'entrecroisant, la valorisation de l'objet et le contrat de véridiction. Lisons-le :

> La soupe au pistou est le plus beau fleuron de la cuisine provençale. C'est le coup d'archet vainqueur qui vous laisse interdit d'admiration gourmande. C'est un plat digne des dieux. Un plat, oui, beaucoup plus qu'une soupe.
> Longtemps j'ai cru que la soupe au pistou était d'origine génoise, que les Provençaux en l'annexant l'avaient simplement beaucoup améliorée. Mais mon ami Fernand Pouillon m'a expliqué que la soupe au pistou était le plat national iranien. Peu importe, d'ailleurs : du moment que tout le monde l'apprécie en Provence, naturalisons-la provençale.
> Bien entendu, il n'existe pas une seule et unique recette de soupe au pistou adoptée, une fois pour toutes, par les Provençaux. On peut même en citer à une bonne douzaine. Je les ai toutes essayées. Celle que je préfère, et de beaucoup, c'est celle que j'ai l'audace d'appeler « ma soupe au pistou ». A ma grande confusion, je dois avouer que ce n'est pas moi qui en ai inventé la recette. Je la tiens d'une amie provençale chez laquelle j'ai mangé pour la première fois une soupe au pistou prodigieuse, celle-là même dont je vais vous donner la recette.

Une mythologie, aurait dit Roland Barthes.

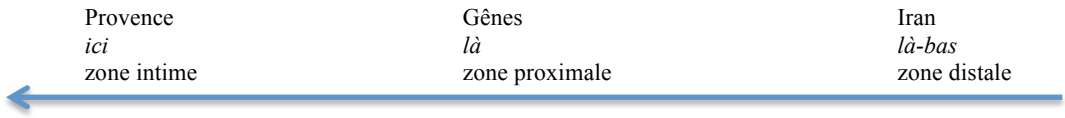
En ce qui nous concerne ici, il est évident que l'énonciateur est non seulement un sujet qui, en prenant pour acquis le vouloir-savoir-faire de l'énonciataire, lui offre un savoir-faire, comme le dit Greimas. Il est également un sujet qui doit construire son propre acte de communication, à savoir la crédibilité de ceux qui ont bien connu la praxis culinaire et peuvent l'enseigner aux autres. Il a goûté – lors d'une véritable épreuve qualifiante, comme celle des héros de contes de fées – douze types différents de soupe au pistou provençale ; et il en réalise une qui lui est propre, la « sienne », à savoir celle que lui, cuisinier qualifié, prépare habituellement. Cette variante, cependant, dans sa « grande confusion », en tout cas comme une faute « avouée », lui a été transmise par une amie provençale qui l'a inventée ; il s'agit d'un acteur sans nom qui manipule le sujet sur le mode du savoir-faire, en authentifiant le savoir-dire de ce sujet avant même son savoir-faire.

Entre autres, l'acquisition de cette compétence est aussi le résultat d'une crédulité refusée (« j'ai cru » → « mais »), et donc d'une acquisition préalable d'une certaine connaissance sur l'origine géographique de la soupe : non pas Gênes (comme la présence du pistou pourrait naïvement le laisser penser) mais l'Iran. Et si l'amie anonyme doit être interprétée comme l'« expert » qui manipule le sujet selon le savoir-faire, l'autre acteur, l'ami – doté cette fois d'un nom : Fernand Pouillon – apparaît plutôt comme une sorte d'adjuvant informateur qui transmet à l'énonciateur ce savoir vrai. Tout cela face à un énonciataire qui, de son côté, est non seulement un sujet en attente de l'enseignement culinaire, mais aussi un véritable gourmet qui, comme les dieux, se prépare à l'« admiration gourmande » de cette « soupe prodigieuse ».

De plus, la rencontre entre ces deux compétences, celle du cuisinier (l'énonciateur) et celle du gourmet (l'énonciataire), se produit devant l'objet le plus typique de la cuisine régionale dont on est en train de discuter : « le plus beau fleuron de la cuisine provençale ». Ainsi, avant même que l'objet-plat prenne forme, le texte construit sa valeur à la fois esthétique et

culturelle (« c'est le coup d'archet [voilà la musique] vainqueur qui vous laisse interdit d'admiration gourmande »), valeur garantie par le partage collectif (« tout le monde l'apprécie »).

Tout d'abord, le texte pose la différence pertinente entre un « plat » (non marqué) et la « soupe » (marquée). Ensuite, il insère la valeur de l'objet dans un articulation géographique précise : tout se passe comme si la soupe remontait le long chemin qui l'a progressivement amenée d'une zone très éloignée par rapport à ceux qui parlent, l'Iran (*là-bas*), vers une zone beaucoup plus proche d'eux, Gênes (*là*), jusqu'à les atteindre dans leur espace de proximité intime, la Provence (*ici*)[5]. D'où le schéma :



Enfin, cette géographie imaginaire une fois reconstruite, l'énonciateur annule toute son articulation interne par une opération de naturalisation qui est à la fois arbitraire (« en outre » → « tout le monde ») et mythique (« plat digne des dieux »). Naturalisation qui, entre autres, produit un « nous » qui renforce encore le pacte de communication (« naturalisons-la »). Qui est ce « nous », au juste ? Ce n'est pas vraiment clair : il peut être interprété comme exclusif (« nous qui sommes des cuisiniers experts ») ou comme inclusif (« moi qui écris et vous qui me lisez »). En tous cas, voilà stipulé le pacte de communication.

En reconstruisant enfin l'ordre temporel et causal des événements relatés dans le texte, sa *fabula*, il ressort de ce genre d'introduction apparente, et triviale, qu'elle est configurée comme un récit qui, en assurant la fondation des valeurs du plat, rend *plausibles* toutes les opérations de sa construction comme objet dans lequel ces valeurs doivent s'inscrire.

Rappelons ici, suivant l'ordre logico-temporel, les principaux événements :

1. Croyance relative à l'origine génoise de la soupe
2. Découverte de sa véritable origine iranienne
3. Abandon de la vérité et naturalisation provençale
4. Aperçu des douze variantes
5. Invention de la variante par l'amie
6. Goût de cette variante
7. Assomption d'une telle variante comme sienne propre
8. Confusion et aveu
9. Récit de l'acquisition des connaissances
10. Transmission du savoir-faire à l'énonciataire

Ainsi, nous pouvons en conclure que, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, si la véritable recette est la manifestation linguistique écrite d'une compétence culinaire antérieure et donc la transmission verbale du savoir-faire d'un énonciateur compétent à un énonciataire désireux d'apprendre, la partie introductive de la recette est configurée comme une *manipulation de l'énonciataire*, le lieu où, en stipulant un pacte de communication entre les deux sujets de l'énonciation, l'énonciataire est équipé du vouloir-faire nécessaire pour le déroulement de toute l'histoire. Avant d'apprendre, il doit vouloir-savoir, et vouloir savoir-faire. Il a besoin de se préparer à apprendre.

[5] *Cf.* Rastier (2001).

6. Le texte culinaire

Pour conclure, il nous faut introduire une notion qui dans l'essai de Greimas reste implicite : celle de « texte gastronomique » – ou « culinaire ». Qu'est-ce qu'un texte culinaire ? On pourrait dire qu'il s'agit de *toute chose, événement ou situation liée à l'alimentation, à la cuisine, à la gastronomie et à la table qui, sous certaines conditions formelles, produit du sens humain et social, le fait circuler, et le traduit dans un autre sens*. Ce sont des textes, tout d'abord, les recettes de cuisine, de véritables réalités sémiotiques avec une dignité culturelle telle qu'elles peuvent être associées aux œuvres littéraires de différentes époques et dans différents pays.

Mais un texte culinaire est aussi, du point de vue sémiotique, un plat qui résulte des modes spécifiques de *sélection* et de *combinaison* de propriétés sensibles très différentes qui vont des saveurs aux odeurs, des textures aux températures, des couleurs aux formes ; des modes qui, à leur tour, produisent et véhiculent des unités de signification précises. On doit donc considérer comme pertinent, dans le langage de la nourriture, non seulement les textes écrits (recettes, guides et critiques, menus, contes littéraires), ou ceux qui utilisent des images (films, publicités, photographies), mais aussi les plats eux-mêmes. Un plat est un texte culinaire, en raison des procédés par lesquels on associe ou on oppose des saveurs, des odeurs, des textures, des températures, des couleurs, des formes et ainsi de suite, tout en produisant une unité de goût qui est à la fois une unité de sens – un texte.

Ce qui est significatif, du point de vue gastronomique, n'est pas la sensation individuelle (par exemple, un certain goût ou une certaine odeur), mais le rapprochement entre celle-ci et toutes les autres qui sont présentes dans une certaine configuration culinaire. Ainsi, Floch (1995) a-t-il reconstruit les liens culturels profonds entre un plat conçu par le célèbre Michel Bras et les mythologies grecques liées à l'univers des arômes. Et Fontanille (2006) a montré que les techniques d'organisation visuelle des plats de ce même chef français se configurent tantôt comme des modes d'emploi pour la dégustation, tantôt, à l'inverse, comme leur relecture ironique. Le vieil adage qui associe les saveurs et les savoirs est ainsi récupéré, revisité et démontré. De même, les recettes présentes dans les textes littéraires, de tous les temps et de tous les pays, vont bien au-delà d'elles-mêmes et deviennent porteuses de structures sociales parfois très complexes. Ainsi, la pièce montée dans *Madame Bovary* est un dessert qui énonce et qui renverse – ironiquement – le système profond des trois fonctions idéologiques caractéristiques des cultures indo-européennes (Bertrand 2000).

Mais pour qu'il y ait un texte culinaire, il faut souvent dépasser les limites du plat – que la divulgation des médias hypostasie, à tort, en tant que seule unité de sens dans le monde alimentaire – et considérer le repas dans son ensemble. De sorte que ce que nous appelons habituellement des « associations » puisse être repensé dans toute leur importance constitutive, faite de liens grammaticaux et syntaxiques, mais également gastronomiques et sémiotiques. Tout comme une personne ne s'exprime généralement pas par des phrases isolées, mais sous forme de discours (avec un début, une articulation, un développement et une fin bien marqués dans les rituels de communication), ce qui est significatif du point de vue alimentaire, qui constitue une unité de sens gastronomique est précisément le repas, peu importe la manière dont il est conçu et vécu, préparé et consommé. Un repas peut être une succession de plats selon un critère ordinal codifié à l'avance (entrée, plat principal, dessert...) et tacitement adopté par une culture où il est devenue typique, « normal ». Mais, un repas peut être également un déjeuner dans un bar à la pause méridienne (où le plat principal est accompagné d'une boisson, qui intègre le texte, et d'un café, qui le clôt). Ou encore, un somptueux banquet de mariage, où l'exhibition de la prospérité familiale présumée détermine une offre en série de plats (empilant des entrées, des plats principaux, etc.) qui, dans un dîner ordinaire, seraient soumis à une sélection. Ainsi, une pizza seule ne fait pas un repas : pour

compléter ce texte gastronomique il faut au moins l'accompagnement d'une boisson. La variété des possibilités combinatoires est énorme.

Du plat simple on passe alors instantanément à la grammaire et à la syntaxe du repas, entité à la fois plus complexe et plus concrète : un endroit réel où le goût qui se déploie est diversement apprécié et génère une série de significations sociales et culturelles. Douglas (1982), par exemple, a reconstruit le langage complexe sous-jacent au régime alimentaire des classes ouvrières anglaises des années soixante-dix qui semble, à première vue, pauvre et insignifiant, mais qui est, en réalité, fort complexe et même très sophistiqué. D'une part, dans ce qu'on pourrait appeler le plan de l'expression, se trouvent les dispositifs d'organisation – l'inclusion, l'exclusion, la combinaison, le contraste, les variations progressives, etc. – des aliments et de leurs propriétés (sucré/salé, chaud/froid, sec/humide, mélangé/pur, et ainsi de suite), de la façon dont ils sont structurés au cours d'un repas, de la manière dont ces repas se répartissent dans la journée, dans la semaine et dans l'année, avec des formes curieuses de rimes et de parallélismes entre les plats principaux et les déjeuners du dimanche, les déjeuners officiels, les goûters, les grignotages, etc. Et dans un triomphe « poétique », le biscuit farci fait la synthèse figurative et gustative de tout le régime culinaire britannique de l'époque. D'autre part, dans ce qu'on pourrait appeler le plan du contenu, cette organisation alimentaire fait apparaître des correspondances non-automatiques, qui la motivent et la rendent intelligible, avec les structures sociales, familiales et non-familiales, sur lesquelles repose la culture anglaise de cette même époque. Il en ressort ainsi, entre autres, le rôle très particulier de la mère (homologue au rôle des femmes siciliennes, *cf. supra*) qui décide ce qu'on mange, à partir des goûts des différents convives (enfants, père, petits-enfants, etc.), et en même temps soumet ses choix au jugement de ces derniers.

7. Au-delà de l'évidence

L'exigence textuelle dépasse également certaines normes sociales, dont le caractère supposé incontestable s'estompe, comme dans les codes linguistiques, dès qu'on passe d'une culture à une autre, d'un système à un autre, et peut-être même d'une situation à une autre. Ainsi, par exemple, dans notre culture, la séparation entre ce qui se passe dans la cuisine (où l'on cuit les aliments et prépare les plats) et ce qui se passe à table (où l'on consomme les plats selon des règles temporelles et rythmiques précises) apparaît clairement. Dans d'autres cultures cette différence n'est pas aussi nette : très souvent c'est à table qu'on compose les plats, ou même qu'on continue de les maintenir sur le feu. En Chine, on trouve à table un certain nombre d'assiettes contenant divers produits et ingrédients, dont le convive peut et sait sélectionner ce qu'il veut pour composer le texte de son repas. En Italie ou en France, on trouve dans la salle à manger un plat déjà préparé en cuisine, dans lequel chacun se sert des parts comme bon lui semble, en les associant avec des parts d'autres choses qui sont sur la même table, dans d'autres plats. Au Japon, on trouve à table, dans différentes assiettes, des bouchées déjà prêtes. En Espagne, on distingue entre le moment des *tapas*, souvent prises debout, et celui du véritable dîner, assis à table. En général, il convient de distinguer une manière de servir les plats selon une *succession* prédéterminée et identique pour tous les convives (ce qu'on appelle « le service à la russe », évident pour nous aujourd'hui, mais qui ne remonte à peu près qu'au milieu du XIXe siècle), d'une autre manière qui fonctionne en revanche par *simultanéité* des plats, que chacun organise selon son goût (forme typique de beaucoup de cultures asiatiques, mais pas seulement. *Cf.* Montanari 2010). Avec toutes les imbrications et les amalgames possibles : pensons au rituel de l'apéritif du soir dit *happy hour*, qui est de plus en plus assimilé à un dîner (ou à un apéritif-dînatoire) ; à la fondue qui est servie à table sur un réchaud à feu doux ; à la plaque en ardoise incandescente qui continue de faire cuire la viande devant les convives.

Ainsi, la longue-vue sémiotique focalisant les pratiques culinaires et gastronomiques fait disparaître les évidences quotidiennes : tout ce que nous avons assimilé dans le temps et dans nos habitudes au point que cela nous semble naturel. Pour nous, par exemple, la différence est très claire non seulement entre la cuisine et la table, la préparation et la consommation, mais aussi entre toutes les autres activités et les usages sociaux qui se trouvent en amont ou en aval de ces deux moments : le choix de ce qui est comestible et de ce qui ne l'est pas ; la production des aliments ; leur tri, leur transport, leur commerce, leur conservation ; les règles de la commensalité et les hiérarchies sociales qui en découlent ; l'organisation et la décoration des espaces où l'on mange ; les pratiques de rejet, de gaspillage, d'élimination, de recyclage, etc. Mais il est évident que la perméabilité entre ces sphères de la socialité est très forte. Les grands écrans qui, dans de nombreux restaurants soi-disant chics, maintiennent le contact visuel entre la cuisine et la salle à manger, en permettant aux convives de « vérifier » ce qui se passe en cuisine, en sont le signal évident.

Mais, pour revenir à des exemples historiques célèbres, pensons à l'abattage de la viande, travail qui, jusqu'au début du XXe siècle, était accompli par le chef dans la cuisine (il sélectionnait les morceaux de l'animal et les extrayait personnellement de la carcasse) et qui, aujourd'hui, est l'apanage d'un métier spécifique dans un lieu dédié, le boucher et la boucherie. A l'inverse, les pratiques qui jusqu'à récemment étaient situées en amont, telles que l'élevage et l'agriculture, font de plus en plus aujourd'hui partie de l'univers des choix gastronomiques et deviennent une préoccupation majeure des chefs les plus avertis. Bref, les différentes cultures et les différentes époques donnent un poids plus ou moins important, dans leurs codes alimentaires, aux diverses activités qui sont liées au monde de la nourriture, en rendant *pertinent* tantôt un moment tantôt un autre, tantôt une pratique tantôt une autre, tantôt un endroit et tantôt un autre. Considérons le célèbre banquet de la Renaissance, avec sa table dressée à l'excès, couverte de victuailles appétissantes : des viandes, du gibier, de la volaille, du poisson, des légumes, des céréales... Comme on le sait, à l'époque, on ne mangeait pas tout cela à chacun de ces repas : ce qui était pertinent était le lieu occupé à table, sur la base de la hiérarchie sociale. La table était dressée selon l'endroit où était assis le prince, les seigneurs, les dignitaires, les religieux, les femmes et ainsi de suite. Et puis, tout simplement, chacun mangeait ce qu'il avait devant lui.

Ainsi, il semble évident que, dans les différentes cultures, il n'existe pas, sauf par abstraction indue et par extrapolation, de symbologie culinaire et alimentaire spécifique. Il existe par contre des systèmes de signification généraux dans lesquels la nourriture et la gastronomie trouvent un rôle précis. De sorte qu'à la fin tout se tient et tout se transforme : la cuisine, la religion, la politique, l'économie, la socialité, les cosmologies, la technologie, etc. La cuisine et la table parlent des relations sociales, mais aussi, à l'inverse, les relations sociales expliquent les choix alimentaires ; il en va de même pour la relation de la cuisine avec la religion, pour les taxinomies botaniques ou zoologiques, pour les systèmes politiques, pour les valeurs économiques, pour les conflits internationaux. La cuisine – comme chaque sphère sociale – est racontée par les autres sphères sociales, à certains moments et sous certaines conditions ; ou, à d'autres moments ou sous d'autres conditions, elle les raconte à son tour. Les signifiants et les signifiés, les expressions et les contenus renversent leurs rôles respectifs dans ce système global, dynamique, changeant, tumultueux, qui est la culture ou, plutôt, la sémiosphère.

Références bibliographiques

BASTIDE, Françoise (1987), « Le traitement de la matière : opérations élémentaires », *Actes sémiotiques. Documents*, 89, Besançon, INALF-CNRS.

BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire,* Paris, Nathan.

BOUTAUD, Jean-Jacques (2005), Le sens gourmand. De la commensalité – du goût – des aliments. Paris, Jean-Paul Rocher.

BOSTIC, Heidi (2017), « Greimas and gender : Mere recipe or real meal ? », *Semiotica*, 219, pp. 33-53.

DOUGLAS, Mary (1982), *In the active voice*, London, Routledge & Kegan Paul.

FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2006), « A déguster des yeux. Notes sémiotiques sur la 'mise en assiette'. A propos de la cuisine de Michel Bras », *Visible*, 1, Limoges, Pulim.

GIARD, Luce (1980), « Faire-la-cuisine », *in* De Certeau, M., Giard, L. et Mayot (éds.), *L'invention du quotidien*, vol. II, Paris, U.G.E., 10/18.

GOODMAN, Nelson (2011), *Langages de l'Art* (1968), Paris, Hachette.

GOODY, Jack (1977), *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge University Press (Mass.),

— (1979), *The Domestication of the Savage Mind*, trad. fr. Bazin J. et Bensa, A., *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit.

GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II*, Paris, Seuil.

HAMMAD, Manar (1989), « Introduction », *in* Perron, P. et Collins F., *Paris School Semiotics*, Amsterdam, John Benjamins.

— (2006), *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Guenther.

LATOUR, Bruno (1992), *Aramis, ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.

MARRONE, Gianfranco (2017), *Sémiotique et critique de la culture*, Limoges, Pulim.

MONTANARI, Massimo (2010), *Le manger comme culture*, Bruxelles, Presses Universitaires.

PHILIPPON, Henri (1966), *La cuisine provençale*, Paris, Laffont.

RASTIER, François (2001), « L'action et le sens : pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, 85-86, Paris, Association Française des Anthropologues, CNRS.

TSALA Effa, Didier (2017), « Greimas et la perspective des objets », *Semiotica*, 219, Berlin, De Gruyter Mouton, pp. 377-395

3. Du filmique et du médiatique

Des structures en séries

François JOST
Université Sorbonne-Nouvelle

Voici plus de 40 ans que je me suis lancé dans la sémiologie du cinéma. Et au cours de ces quatre décennies, la place de la structure dans mes analyses et théories a bougé : au premier plan dans les années 1970, elle s'est trouvée reléguée par une période d'inspiration pragmatique pour revenir récemment, au moment où je décidai de me pencher sur les séries télévisées.

Si j'évoque ici ce cheminement, ce n'est pas pour le seul plaisir de revenir sur mes propres traces. C'est qu'il s'est accompagné d'une interrogation qui, à vrai dire, ne m'a jamais quitté et que l'on pourrait formuler en termes cartésiens. L'un des problèmes épistémologiques que pose une théorie structurale se trouve en effet déjà formulé par Descartes quand il se demande si la diversité de nos opinions vient « de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies » ou « de ce que nous ne considérons pas les mêmes choses[1] ». Ceux qui prônent d'abandonner la narratologie structurale pour une approche pragmatique considèrent généralement que ce choix est un changement de paradigme, une autre « voie » pour conduire nos pensées. La « science » du texte aurait, en quelque sorte, progressé et les chercheurs auraient compris qu'il fallait faire éclater l'immanence qui la contenait dans ses limites. Pourtant on peut aussi envisager une autre hypothèse : celle que ce changement de paradigme a résulté d'une modification des objets d'étude, du fait « que nous ne considérons pas les mêmes choses ».

C'est au fond à cette alternative théorique que je consacrerai mon exposé en m'intéressant aux interrelations de la méthode et des objets qui m'a mené de la sémiologie du cinéma naissante à une sémiologie des séries télévisuelles.

Le sens ou la structure ?

On voit mal comment un jeune qui se lançait dans les recherches sur le cinéma au début des années 1970 pouvait éviter d'être structuraliste. Le numéro 4 de *Communications* avait tracé la voie avec son « analyse structurale du récit » et Barthes notait pour commenter la présentation de sa bibliographie sur le sujet : « une bibliographie de l'analyse structurale ne peut être que très réduite, bornée aux œuvres et aux textes déjà bien connus de Propp (*Morphology of the Folktale*), Dumézil (« La Saga de Hadingus : du mythe au roman »), Lévi-Strauss, Greimas (*Sémantique structurale*), et Bremond (« Le message narratif », *Communications*, 4 » ou infinie… ». (Barthes 1966, 164)

Cette bibliographie était tellement évidente que son apport allait sans dire : elle était presque *naturelle*, pour employer un mot banni à l'époque. Si bien que, lorsque Christian Metz lança la sémiologie du cinéma, il s'appuya sur un bien commun théorique qu'il prit tout juste la peine de citer sans le revendiquer avec force. Le jeune Christian Metz a été l'assistant de Greimas, dont, me raconta-t-il beaucoup plus tard, il changeait les ampoules usagées des lampes de son bureau. A ses débuts il est évidemment imprégné de la *Sémantique structurale*, à laquelle il fait référence dans ses *Remarques pour une phénoménologie du Narratif* :

> Selon A. Julien Greimas *(Sémantique structurale)*, la structure minimum de toute signification se définit par la présence de deux termes et de la relation qui les unit ; l'auteur remarque aussi que la signification présuppose la perception (perception des termes et perception de la relation). Dans la même perspective, on

[1] Premier paragraphe du *Discours de la méthode*.

peut penser que le principal intérêt de l'analyse structurale est de ne pouvoir trouver que ce qui y était déjà là, de rendre compte avec plus de rigueur de ce que la conscience naïve avait « repéré » sans l'analyser. (Metz 1968, 25)

Pour remplir ce programme, Metz répond non pas à la question « qu'est-ce qu'un récit ? », mais à la question « A quoi reconnaît-on un récit ? ». Néanmoins, il se sépare de Greimas sur un point qu'il précise dans le même article et qui tient au langage cinématographique : les images filmiques ne prennent que peu leur sens par opposition paradigmatique avec d'autres images qui auraient pu apparaître à leur place, « elles dissemblent moins des énoncés que des mots (…) puisque les mots sont toujours plus ou moins 'pris' dans des réseaux paradigmatiques de signification (réseaux lexicologiques traditionnels, réseaux des *sèmes* chez A. Julien Greimas ou Bernard Pottier, etc.) ». (Metz 1968, 34)

Deux postulats vont conditionner cette première sémiologie du cinéma.

Le premier, c'est que, dans l'intellection du film, le récit est premier et qu'on comprend un montage parce qu'on comprend l'histoire : « …toutes les unités que nous avons repérées sont repérables dans le film mais par rapport à l'intrigue » (Metz 1968, 145). Le second est que l'unité pertinente est le plan. Ces deux postulats trouvent leur achèvement dans l'élaboration de la Grande syntagmatique de la bande image, qui, comme nous l'écrivions en 1979 avec Dominique Chateau dans *Nouveau cinéma, nouvelle sémiologie*, se propose d'assigner aux segments de films ressortissant au cinéma narratif classique, une description structurale, c'est-à-dire « une caractérisation de la relation que chacun d'eux établit entre une structure narrative et sa représentation visuelle » (Château & Jost 1983, 33). Ainsi, le syntagme alterné est une structure formelle A-B-A-B-A-B, qui signifie, sur le versant narratif, la simultanéité.

Or, le corpus sur lequel Dominique Chateau et moi travaillions à l'époque, les films d'Alain Robbe-Grillet, remettait immédiatement en cause les fondements de la théorie metzienne. D'abord, parce que l'intrigue était difficile à comprendre. De sorte que la formule de Metz qui fixait à l'entreprise sémiologique l'objectif de « comprendre comment on comprend » devenait plutôt : « comprendre pourquoi l'on ne comprend pas », certains spectateurs considérant même que ces films étaient dénués de signification. Prenant pour un encouragement la pensée de Greimas selon laquelle « l'expression 'dépourvu de sens' n'est pas dépourvue de sens, elle est même à l'origine des philosophes de l'absurde » (Greimas 1970, 7), nous avons tenté une autre articulation entre structure narrative et représentation visuelle que celle de Metz, finalement beaucoup plus structuraliste.

Elle part de l'idée que la signification ne se construit qu'à un niveau paramétrique plus petit que le plan et que la structure narrative n'est qu'une résultante d'une combinaison de codes audiovisuels et non pas un donné premier.

Pour prendre un exemple simple, voici une séquence de *l'Immortelle* (Robbe-Grillet, 1963) :

191 : N *[c'est le nom du personnage]* entre dans le champ par l'avant gauche, fait quelques pas en direction d'un vieillard qui vient de lui donner un renseignement. Il se tourne vers la droite de l'écran pour regarder ce qu'on lui montre. Le plan est coupé.
192 : Une rue très étroite au pavage très grossier. N achève de se retourner, mais il ne porte pas le même costume, et s'en va.

Du point de vue formel, la consécution des plans est celle de la « séquence ordinaire » (dans la taxinomie de Metz) : elle construit une suite temporelle. Les plans, grâce au raccord du mouvement, signifient une continuité. Pourtant, celle-ci est impossible en raison du changement de costume du personnage. Il faut admettre un hiatus temporel ou simplement une contradiction avec la continuité apparente. Cet exemple montre que la signification ne se produit pas au niveau du plan, mais à un niveau plus petit, interne au plan. Il révèle en plus que trois niveaux s'emboîtent ou entrent en contradiction selon les cas : le niveau narratif, la

disposition dans le plan qui, en l'occurrence, produit un raccord sur l'homologie d'un geste, et un élément profilmique (le costume). Dans cette conception, la séquence ordinaire apparaît comme un cas particulier de fonctionnement, fondé sur la conception du plan comme bloc de réalité, héritée d'André Bazin.

Dès lors que le texte filmique est pensé au niveau paramétrique s'ouvre un large éventail de possibilités structurelles qui ne sont plus seulement narratives mais plutôt non narratives, en ce sens qu'elles ne produisent pas une vectorisation et une causalité mais une relation réversible. A l'opposé de la première sémiologie du cinéma qui n'envisage le récit qu'au niveau de l'image, cette « nouvelle sémiologie » considère que l'image, le son et les dialogues sont comme les *parties* d'un orchestre, tantôt à l'unisson, tantôt en contrepoint, pour reprendre le titre du célèbre *Manifeste du contrepoint orchestral* signé par Eisenstein, Alexandrov et Poudovkine. Une information peut passer aussi bien par une partie que par une autre et apparaître plus ou moins au spectateur selon son ostensibilité relative. Du coup, la sémiologie du cinéma abandonne le niveau du segment autonome où Metz la cantonnait pour rendre compte de la structuration du texte dans son ensemble, y compris les relations à distance qu'on y décèle, les *téléstructures*.

Certes, les relations à distance existent dans tout texte : annonces, amorces, prolepses ou analepses. Généralement, elles sont complétives : elles apportent une information en complément d'une autre. Dans cette sémiologie paramétrique, il s'agit d'autre chose. Le paradigme est musical. Ces téléstructures se placent sous la bannière d'Alban Berg qui écrit quelque part : « Ni le texte [le livret, en l'occurrence, pas le texte comme je l'entends ici] ni l'action ne peuvent garantir l'unité d'un opéra. » Les relations entre les « parties » sont proches de celles que l'on peut déceler dans une œuvre comme *Wozzeck*, dont l'analyse par Michel Fano et Pierre-Jean Jouve est une source d'inspiration (Berg 1999). Comme on sait, chez Wagner ou Berg, des configurations musicales – phrases ou formules – sont attachées à des situations (l'appel du cor dans *Siegfried*, motif de la décision), à des lieux ou des choses (le Rhin, l'anneau), à des sentiments (Agitation) et bien sûr à des personnages. Et ces motifs viennent scander, pour une oreille exercée, des thèmes qui se dessinent sous la mélodie principale qui, elle, suit son cheminement, pourrait-on dire.

Dans *L'Homme qui ment*, de Robbe-Grillet, qui donne plusieurs versions contradictoires d'un même fait de guerre, racontées par l'un de ses protagonistes, un son concret (par opposition à musical) peut s'attacher à un personnage ou une situation et en signaler le retour comme un leitmotiv dans un opéra de Wagner ou de Berg. Les relations structurelles ne sont plus forcément sémantiques : l'ordre des occurrences d'unités pertinentes définies à l'intérieur d'une séquence dépend d'un autre ordre, à un autre niveau, dans une autre séquence. De même que dans *Wozzeck*, certaines suites de notes sont inversées, formant une sorte de miroir où l'ordre *abc* devient *cba*, on trouve, dans les films du corpus, des enchaînements narratifs qui sont inversés à distance de la même manière.

Ce type de structure est différent de la structure narrative complétive pour laquelle la seconde partie ne peut être lue indépendamment de la première (pensons, par exemple, à un flash-back qui donne l'explication de la motivation d'un personnage qu'on n'avait pas bien comprise au moment d'une action qu'il avait commise). Si la téléstructure dont je parle est formée de deux parties *abc…cba*, il est tout à fait possible de lire la partie *cba* sans faire référence à *abc*. Sa lecture est facultative, en ce sens qu'elle n'est pas nécessaire à l'intellection de la diégèse ; c'est simplement un supplément de plaisir.

Cette conception de la structure s'écarte évidemment du but que Metz assignait à l'analyse structurale qui, je le rappelle, est « de ne pouvoir trouver que ce qui était déjà là, de rendre compte avec plus de rigueur de ce que la conscience naïve avait 'repéré' sans l'analyser » (Metz 1968, 25). Certes, il faut prouver par une analyse du texte les téléstructures que je viens d'évoquer, mais il se peut fort bien que le spectateur ne les perçoive pas (c'est la raison de

l'impression que donnent ces films d'être « dénués de signification »). C'est d'ailleurs pour les différencier des premières que nous parlions à l'époque d'analyse *structurelle* plutôt que d'analyse *structurale*. En d'autres termes, elles sont tout autant attentionnelles qu'intentionnelles.

Du côté du cinéma, ce type d'analyse a subi une longue éclipse, au détriment de l'analyse pragmatique, historique ou culturelle. Pour revenir à ma problématique du début, la question que l'on peut se poser est de savoir si ce sont les méthodes qui ont changé par une sorte d'obsession de la nouveauté (« par diverses voies pour conduire sa raison ») ou si ce sont les objets mêmes qui ont changé. Est-ce que la théorie produite tenait aux objets analysés ou était-ce une conséquence de mon regard et de mon goût pour la musicalisation de la littérature, déjà présente dans *l'Ulysse* de Joyce ?

La théorie genettienne aurait-elle été autre si elle ne s'était pas appuyée sur *La Recherche du temps perdu* ? Faut-il s'étonner que ce roman conçu par Marcel Proust comme une « cathédrale » soit le terrain privilégié pour une étude du temps et de la narration ? Bien sûr que non. Allons plus loin : si la méthode structurale est au cœur de la narratologie du cinéma des années 1970, c'est que non seulement les chercheurs, mais aussi les écrivains nagent dans les eaux limpides de ce bain méthodologique. C'est l'époque des grands colloques sur le Nouveau Roman à Cerisy-la-Salle et ni Alain Robbe-Grillet ni Claude Simon, qui sont au centre des débats, ne remettent en cause les descriptions structurales ou « structurelles » de leurs œuvres. Bien plus : ils les encouragent et donnent du grain à moudre aux chercheurs en leur dévoilant leurs secrets de fabrication ou plutôt de « production », comme on dit alors.

Ce que je veux dire par là, c'est que l'objet lui-même peut contraindre dans une certaine mesure la théorie. Si la structure et les analyses qu'elle fonde ont de l'avenir, c'est d'abord parce que la production structurale du récit connaît une nouvelle ère, qui n'a bien sûr rien à voir avec celle du Nouveau Roman et du Nouveau Cinéma.

Comment expliquer autrement la production massive des séries américaines ? Il suffit de lire les nombreux manuels américains d'écriture des scénarios et d'analyser les épisodes des séries les plus populaires – *CSI [Les Experts]*, *Grey's Anatomy* – pour constater l'opérativité de la notion de *format*. Certes, celle-ci ne couvre pas uniquement la structuration de l'intrigue, elle a aussi une dimension sémantique très importante, mais l'élaboration structurale est cependant centrale : tout le récit est d'abord pensé en fonction de ses grands mouvements narratifs, qu'il s'agisse des actes qui l'organisent, des « arcs » qui commandent l'évolution des personnages ou des intrigues A, B et C, qui gèrent habilement la curiosité du spectateur. Il va de soi que, dans ce contexte, pour bien saisir le savant travail sur le temps qui résulte de toutes ces dimensions, les outils de la *vieille* narratologie de l'expression sont encore utiles. Et, avec le regain d'intérêt que suscitent ces fictions, on les voit réapparaître ici alors qu'ils avaient disparu ailleurs.

Du côté de la réception, certaines pratiques vont dans le même sens, comme celle du *speed watching*, pratique qui consiste à utiliser les nouvelles possibilités de paramétrages des logiciels de navigation sur YouTube, VLC ou Chrome pour regarder une vidéo à vitesse accélérée. Ainsi, en multipliant le défilement des images par 1,5, on peut visionner un document de 52 minutes en environ 35 minutes. Même si les tenants du *speed watching* l'adoptent par un amour des séries qui les pousse à en regarder toujours davantage, ils n'en réduisent pas moins celles-ci à la consommation d'une histoire et ils adoptent en ce sens un comportement structuraliste : que l'histoire soit écrite ou filmée ne change rien pour eux. Ce qu'ils veulent connaître, c'est la suite des événements, les résolutions des intrigues.

Si la réitération de la structure narrative comme sa perception sont au cœur de la production et de la réception des séries formatées, il en est d'autres qui affichent une liberté d'écriture sans cesse renouvelée et qui donnent une seconde vie à ces structures non narratives, ces téléstructures dont je viens de parler. Comme elles, elles ne sont pas

nécessaires à la compréhension de l'intrigue, elles dépendent de l'attention du spectateur, qui doit mobiliser sens de l'observation et mémoire, deux conditions de la téléstructure non-narrative.

Prenez le cas de *Breaking Bad*.

Au moment où Walter, le personnage principal, va entrer dans son laboratoire clandestin caché dans une laverie industrielle, on aperçoit dans l'arrière-plan une enseigne avec ce mot *SIGNS* (épisode 305). Cette invitation à une lecture sémiologique, attentive à considérer les images et les sons comme des signes, porte ses fruits. Dans *Breaking Bad*, rien n'est laissé au hasard. Pas même le choix scénaristique du lieu où Walter poursuit son activité coupable : une *laverie (laundry)*, où il fabrique la méthamphétamine qui sécrète un argent qui sera blanchi *(money laundering)* dans une station de *lavage* de voiture. Ce « sign », que très souvent les spectateurs ne remarquent pas s'adresse aux amoureux des séries qui recherchent des *easter eggs*, comme disent les fans. Il faut aller sur les sites de séries prestigieuses comme *Breaking Bad* pour constater combien chaque scène, chaque musique ou chaque titre fait l'objet d'une exégèse, de rapprochements culturels et de discussions.

Regardons de près un épisode en tenant compte de la recommandation de la série à faire attention aux signes en considérant l'image, le son et l'écrit comme des parties.

Le titre du deuxième épisode de la troisième saison est *Caballo sin nombre*, ce qui signifie *un cheval sans nom* Au premier degré, cette chanson intitulée *A Horse With No Name* chantée par le groupe America est celle que Walt chantonne en conduisant. Les paroles renvoient à sa situation narrative : il traverse une étendue désertique en voiture.

After two days in the desert sun
My skin began to turn red
After three days in the desert fun,
I was looking at a river bed.
And the story is told, of a river that flowed
Made me sad to think it was dead.

You see I've been through the desert on a horse with no name
It felt good to be out of the rain
In the desert you can remember your name
'Cause there ain't no one for give you pain

Mais si l'on regarde l'ensemble de l'épisode avec les paroles en tête, elles prennent de nouvelles significations, qui relèvent toutes d'une interprétation différente de ce que l'on pourrait appeler la narrativisation d'un thème *A horse with no name.* Celui-ci permet d'abord de décrire la situation du fils de Walter, Walter Junior, qui se révolte parce que sa mère ne veut plus l'appeler par ce prénom qui rappelle trop son père et qui préfère l'appeler par son surnom, Flynn : « Mon nom est Walt Junior ! *Tu ne peux pas dire son nom ?* Moi, je l'aime. » Métaphoriquement, Walt est identifié à ce cheval sans nom, qui parcourt le désert à l'insu de sa famille.

Mais quel est le nom de celui qui balance entre le tranquille père de famille nommé White et le terrible fabriquant de meth connu comme Heisenberg ? A la fin de l'épisode les deux terribles « cousins » qui le traquent entreront chez lui à son insu, pendant qu'il prendra sa douche, apparemment insouciant, en fredonnant à nouveau *A Horse With No Name*.

Ce n'est pas tout. Dans le même épisode, l'avocat véreux Saul secoue Walt qui a un coup de déprime : « Remettez-vous à cheval ! », lui lance-t-il. *Last but not least*, un personnage en chaise roulante, qui ne peut plus parler, Tío Salamanca, épelle le nom de Walt par l'entremise de sa sonnette sans qu'il soit nécessaire (et possible pour le vieil infirme) de le prononcer. A présent Walt est réduit à quelques signes sonores et il est bien *without name.*

D'un point de vue musical, on pourrait considérer que tout l'épisode est une variation sur un thème. Tous ces détails indiquent le niveau de granularité que *peut* adopter le visionnage de la série. Je dis « peut » car il n'est pas nécessaire à l'intellection de l'intrigue. Néanmoins, il ne s'agit pas seulement d'un jeu consistant à repérer des *easter eggs* dans le foisonnement audiovisuel. S'ils relèvent bien d'un découpage opéré par le spectateur et, à ce titre, ressortissent à la logique du *dettaglio*, leur fonction est plus musicale que picturale.

Des motifs sont annoncés, repris, variés comme de véritables motifs musicaux ou plutôt comme des leitmotive dans un opéra de Wagner ou de Berg. On ne trouve pas les mêmes structures non narratives que chez Robbe-Grillet – elles jouent moins sur la dimension syntaxique que sur la dimension sémantique –, mais la vision de la série requiert également de prendre pour unité pertinente des unités plus petites que le plan et relève d'une sémiologie du paramètre.

En conclusion, pour répondre à ma question initiale, dictée par Descartes sur la relation entre méthode et objet, je dirai ceci : le rôle de la théorie n'est pas seulement de formaliser cette « conscience naïve » du spectateur qui n'est pas narratologue. Au-delà de l'intellection du narratif, il faut rechercher aussi des structures attentionnelles qui créent une sorte de texte augmenté. Mais cette démarche ne peut s'appliquer à n'importe quel objet. Elle dépend très largement de ce qu'Eco appelait l'*intentio operis*. Si tant est que les œuvres aient des intentions (c'est un autre sujet), celles de certaines séries américaines rejoignent celles du « nouveau cinéma » des années 1970.

Références bibliographiques

BERG, Alban (1964), *Wozzeck*, Paris, U.G.E., 10/18, repris par Christian Bourgois éd., 1999.

CHÂTEAU, Dominique et JOST, François (1983) *Nouveau cinéma, nouvelle sémiologie. Essai d'analyse des films d'Alain Robbe-Grillet*, Paris, UGE, 10/18, repris par Minuit.

DESCARTES, René (1987), *Discours de la Méthode* (1637), édité par N. Grimaldi et J.-L. Marion, « Le Discours et sa méthode », Paris, PUF.

GREIMAS, Agirdas Julien (1970), *Du sens,* Paris, Seuil.

METZ, Christian (1968), « Remarques pour une phénoménologie du Narratif », *Essais sur la signification au cinéma*, Paris, Klincksieck.

Acte véridictoire et méta-discours

Vrai, faux, mensonge et secret dans *Taxi Téhéran* (2015) de Jafar Panahi

Ralitza BONÉVA
Médiations sémiotiques-
Université Toulouse II Jean Jaurès

Claude Zilberberg (2007) rappelle que lors de sa création, le carré véridictoire (Fig. 1) a fasciné et a paru suspect : « Malgré la vigilance de Greimas, les termes qu'il mobilise appartiennent davantage à la philosophie et à la phénoménologie qu'à la sémiotique. » Le rapport entre les modalités véridictoires et l'acte de langage attire notre attention.

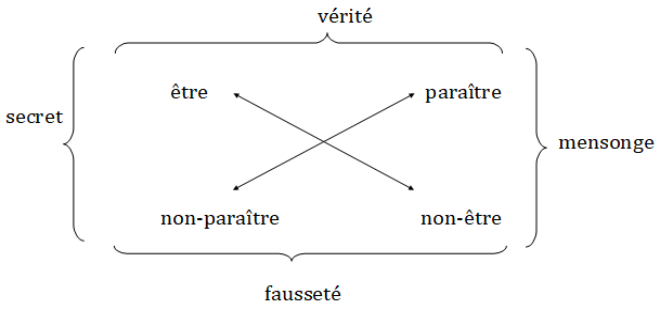


Fig. 1. Le carré véridictoire, tel qu'il est créé par Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés.

Dans un premier temps, nous allons retranscrire les différentes étapes que la notion de *véridiction* traverse dans la théorie de A.-J. Greimas : avant d'être considérée comme catégorie modale surdéterminant l'*être*, et projetée sur le carré sémiotique (Fig. 1), elle est envisagée comme déterminant le *mode narratif*, véridique ou déceptif, comme suppléant l'*échange* des objets de valeurs dans le conte populaire, puis, comme *faire cognitif*, et enfin comme *acte* de langage. Dans un second temps, nous allons examiner son fonctionnement dans le film de Jafar Panahi, *Taxi Téhéran* (2015), film situé d'emblée sur le mode de *secret*, car tourné en cachette par le réalisateur, toujours interdit de travail dans son pays. Les modalités véridictoires sont impliquées dans l'intrigue du film et, en même temps, font partie d'un méta-discours qui réexamine le code et les images ; se produit un effet particulier, que nous appellerons *parallaxe véridictoire*.

1. La notion de *véridiction* chez Greimas

1.1. La « double existence » de tout objet sémiotique

Dans son article « Pour une sociologie du sens commun », paru en 1968, Greimas attire l'attention sur la « double existence » de tout objet sémiotique : sur *le mode de l'être* et sur *le mode du paraître*. Cette « double existence » affecte le sujet de vivre : « (…) tout homme camoufle son être sémiotique grâce à un réseau de significations aliénantes (...) » (100). S'ensuit un postulat radical concernant la langue et la condition humaine :

> Pour peu qu'on se débarrasse de l'une des connotations courantes de notre époque, selon laquelle la langue est un outil de communication ; pour peu qu'on lui accorde le statut d'une véritable dimension constitutive de la société, d'un lieu où se situent, pour une large part, les valeurs de la culture et la praxis culturelle ; pour peu qu'on dise que les hommes n'utilisent pas la langue, mais sont en partie constitués par elle – on reconnaîtra que les systèmes connotatifs de caractère social portent en eux, et manifestent dans leur fonctionnement, l'essentiel des représentations qui, tout en inscrivant la culture dans l'homme, la projettent devant lui, sous forme d'objets culturels distanciés.

Ainsi, « L'homme est définitivement pris au piège : il se croit maître de la parole, utilisateur et juge des signes et des objets culturels. » (102). En effet, la « réalité sociale vécue » n'est qu'une manifestation de la structure connotative d'une langue : « (…) la société se conçoit et s'articule à travers la langue qui est la sienne (...) » (97). « L'homme est pris au piège », alors, de sa langue ; au fond de ce piège, se profile la distance entre l'*être* et le *paraître* qui permet de doter de différentes significations un même objet de sens. L'acte véridictoire apparaît comme un acte qui évalue la distance et vise à apporter une stabilité, en tranchant dans les possibles, organisés dans un réseau de termes connexes, selon l'expression de Roberto Flores (1995, 23-50). Et au contraire, toute censure a pour but d'effacer cette distance, nous reviendrons vers ce point.

1.2. La véridiction : de l'échange des objets de valeurs au faire cognitif

L'existence de deux mode narratifs distincts, le mode *déceptif* et le mode *véridique*, est abordée dans l'article « Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique » (1966). Dans « La structure des actants du récit, essai d'approche générative » (1967), il est question déjà d'un *être* camouflé par un *paraître* : l'être-profane de l'Opposant est camouflé par le paraître-sacré. Le terme de *véridiction*, à proprement parler, apparaît relatif à l'échange des objets de valeurs dans le conte populaire. Plus précisément, dans l'article « Les actants, les acteurs et les figures », paru en 1973. Dans les contes populaires, l'échange se fait souvent sur le mode de *paraître* (1973). Ainsi, la catégorie de l'*être* et du *paraître* multiplie les « jeux de masques », les rôles actantiels, diversifie les parcours syntaxiques. Se constitue une isotopie narrative indépendante, instituant une « vérité intrinsèque du récit ». Cependant, Greimas prévient : « Le problème de la véridiction dépasse (...) largement le cadre de la structure actantielle. » (1973, 54).

Trois ans plus tard, la *véridiction* est déterminée en tant qu'opération *cognitive*, qui subsume l'acte de transmission, les instances en jeu étant celles de l'énonciateur et de l'énonciataire, liés par le *contrat de véridiction*. Greimas (1983, 111) explicite ce rapport :

> (…) La communication de la vérité repose sur la structure d'échange qui lui est sous-tendue. En effet, l'échange le plus élémentaire de deux objets de valeurs – une aiguille contre une charretée de foin, par exemple – présuppose la connaissance de la valeur des valeurs échangées, la « connaissance de la valeur » n'étant rien d'autre que le savoir-vrai sur les valeurs-objets. Dès lors, le marchandage qui accompagne l'échange, se présente comme un faire cognitif réciproque, c'est-à-dire comme un *faire persuasif* ayant en face de lui un *faire interprétatif* (…)

Le faire *persuasif* et le faire *interprétatif* apparaissent, dans cette perspective, comme des occurrences de l'acte véridictoire. Le processus d'évaluation ainsi que celui de réévaluation s'effectuent comme des parcours sur le carré véridictoire. A.-J. Greimas ne manque pas de remarquer que la modalisation véridictoire peut être interprétée comme une compétence cognitive du sujet S2 statuant sur la performance pragmatique du sujet S1.

Dans le *Dictionnaire raisonné*, la catégorie de la *véridiction* est présentée comme le cadre à l'intérieur duquel s'exerce l'activité cognitive de nature épistémique. A. J. Greimas (1983, 118) précise les opérations qui la constituent : d'abord, il s'agit d'une *transformation* de

l'énoncé ; par la suite, l'opération de *re-connaissance* mobilise, quant à elle, celles de *comparaison* et d'*identification* de l'énoncé proposé par rapport à ce que le sujet sait/croit/sent/perçoit ; et enfin, l'opération de *contrôle de l'adéquation* superpose ce qui est « du nouveau et de l'inconnu à l'ancien et au connu ». Ces opérations s'effectuent dans l'univers cognitif de référence, dont dispose le sujet, et qui se présente comme un « réseau de relations sémiotiques formelles parmi lesquelles le sujet [épistémique] sélectionne les équivalences dont il a besoin pour accueillir le discours véridictoire » (*Ibid*, 125).

Le faire *persuasif* peut se réaliser sous la forme de /faire-paraître-vrai/ mais aussi sous celle de /faire-paraître-faux/, ou sous la forme de l'*ambiguïté maintenue*[1], comme dans le film *Taxi Téhéran*. Quant au faire *interprétatif*, il se décline autour de /croire-vrai/ ou /ne-pas-croire-vrai/. Le discours-énoncé donne des indications sur comment il doit être lu ; sur cette base, Denis Bertrand (1999) délimite quatre types de croire : « croire assumé », « croire récusé », « croire critique », « croire en crise ». Cependant, avec la modernité, les indications que donne le texte deviennent de plus en plus ambiguës, quand elles ne sont pas carrément inversées.

Jacques Fontanille (1989), pour sa part, détermine les deux sujets comme des sujets « clivés » : Destinateur-*manipulateur* pour le premier, Destinateur-*judicateur* pour le second. Du surcroît, l'énonciataire arrive après coup et doit « explorer le territoire des observateurs et des informateurs » (1989, 179). Toutes ces instances entrent en jeu lors d'un acte véridictoire. Au fond, il s'agit de deux savoirs qui coïncident ou non (Fontanille 1987). Le jugement de vérité ou de fausseté, ainsi que de tous les autres possibles explicités par le carré véridictoire, constitue le verdict final.

1.3. La catégorie être vs *paraître : les stations véridictoires*

L'idée qu'un énoncé vrai ne l'est qu'au terme de l'exercice d'un jugement vient de Gottlob Frege, le fondateur de la logique moderne. Cette idée est reprise par John L. Austin qui va abandonner la dichotomie initiale performatif/constatif au profit de la compréhension qu'il y a une dimension d'*acte* dans l'ensemble du langage. L'apport considérable de A.-J. Greimas, et de ses collaborateurs, consiste dans le fait d'avoir révélé la catégorie *être* vs *paraître* comme étant le pivot autour duquel l'acte de langage de la véridiction opère et engendre les différentes stations véridictoires. Per Aage Brandt (1995, 4) précise que « deux substances différentes entrent en jeu », leur coprésence est à évaluer dans l'acte de la véridiction. Les combinaisons s'avèrent nombreuses ; par exemple, dans l'espace de la combinaison /paraître + non-être/ qui, sur le carré véridictoire, est déterminé par le *mensonge*, P. A. Brandt replace aussi l'*erreur* ou l'*hypothèse fausse*. Eric Landowski évoque quelques autres termes qui se positionnent dans le même espace : *illusion référentielle*, *simulacre*, *représentation*. Aux trois premières colonnes du tableau, élaboré par R. Flores (1995, 27), qui prend en compte les douze cas de jugement véridictoire retenus par J. Fontanille (1987, 39-40) en fonction du type de spécification – /paraître/ spécifie /être/, /être/ spécifie /paraître/, spécification réciproque –, nous ajoutons encore deux types de spécification (Fig. 2) : /non-être/ spécifie /paraître/ et /non-paraître/ spécifie /être/.

[1] *Cf.* ci-après §1.3., l'*ambiguïté* est une station voisine de *secret*, dans l'espace de la combinaison [/non-paraître/+ /être/].

/paraître/ spécifie /être/	/être/ spécifie /paraître/	spécif. réciproque	/non-être/ spécifie /paraître/	/non-paraître/ spécifie /être/
évidence	authenticité	vérité	apparence	original
mensonge	simulacre	illusion	double	parodie
mystère	occulte	secret	ambiguïté	latence
faux-semblant	démystification	fausseté	chimère	versatilité

Fig. 2. Tableau élargi des jugements véridictoires.

Notre proposition élargit d'un cran à gauche et d'un cran à droite l'éventail des possibles antérieurement retenus. Ainsi, dans le cas de [/non-être/ spécifie /paraître/], il s'agit d'un être vidé, et au contraire, dans le cas de [/non-paraître/ spécifie /être/], d'un être accentué (et inversement, d'un paraître accentué dans le premier cas, vidé dans le second). Pour détailler un exemple : concernant la combinaison /être/+/paraître/, il y a une différence notable entre *évidence* qui subsume [/paraître/ spécifie /être/] et *apparence* qui subsumera [/non-être/ spécifie /paraître/], toutes les deux distinctes de *vérité* et d'*authenticité*. Quant aux deixis, les nouveaux termes proposés par nous se profilent nettement par rapport au terme central, celui de la *spécification réciproque*. Plus tard, dans l'analyse du film (§*2.2.*), ces nouveaux termes nous fournissent des nuances non négligeables pour l'application de l'acte véridictoire.

1.4. L'acte véridictoire comme acte de langage

En tant qu'acte, c'est-à-dire comme « ce qui fait être » (Greimas 1983, 67), la *véridiction* donne lieu à un discours qui se conçoit en navigant entre l'*être* et le *paraître*. L'acte véridictoire réunit les 3 conditions nécessaires : i) signifier quelque chose, ii) se désigner comme acte, et iii) agir sur autrui, le niveau auquel se manifeste sa réussite ou son échec. Autrement dit, c'est un acte locutoire, illocutoire et perlocutoire.

La célèbre formule d'Austin, *Our word is our bond – Notre langage est notre engagement* – suggère une caractéristique sur laquelle Bruno Ambroise (2015, 13) attire l'attention : le langage exerce une contrainte sur nous, il nous lie, possède une « dimension engageante » :

> (...) La promesse engage à une chose, alors que l'affirmation engage à autre chose. (...) Lorsque j'accomplis un acte de parole donné, je m'engage par là à agir en conséquence de cet acte, c'est-à-dire à prendre en charge ce à quoi il m'engage. On assiste là à une définition comportementale de l'engagement, ou de la sincérité, qui sera toujours évaluée rétrospectivement à l'acte de parole accompli : (...) c'est parce que j'ai produit un acte de parole consistant à affirmer quelque chose, qu'on pourra juger ultérieurement si je croyais ce que je disais, que je l'énonçais en toute sincérité. La dimension engageante se situe donc *à même l'acte de parole* (...).

Le sujet énonçant est responsable des effets produits, mais également « responsable du comportement qu'il adopte conséquemment » à l'énoncé émis. Dans une communauté donnée, on distingue sans problème un ordre d'une promesse ou d'un vœu ou d'une affirmation. On le sait depuis Wittgenstein, les accords se font *dans* le langage. Sandra Laugier souligne que « le langage précède autant cet accord qu'il est produit par ce dernier » (2004). Il y a une circularité, le langage est donné, hérité, mais il y a aussi le contrat fiduciaire entre les sujets engagés dans l'acte de langage qui spécifie l'étendue de cet accord. Le contrat fiduciaire prend une telle importance pour A.-J. Greimas que la dimension cognitive est reléguée au second plan. Du fait, l'acte véridictoire s'apparente à un rapport intersubjectif. Il

provoque une appréciation ou une dépréciation, euphorie en cas de réussite et dysphorie en cas d'échec, doublement motivées : par la conjonction ou la disjonction de l'objet de savoir mais aussi par le maintient du contrat fiduciaire ou par sa rupture. L'évaluation de l'objet de savoir est corrélée à l'évaluation de la manière de dire du sujet : sur mode d'ironie, d'insincérité, de justesse, de « comme si », d'absurde, etc., cette problématique a été soulevée par P. A. Brandt (1995). Distinction posée aussi par J. Austin pour qui le *mensonge*, ou la *fausse promesse*, fait partie des *abus* du langage, non pas en tant qu'énoncé faux, mais comme *action* manquée ou creuse. Lors d'un abus, l'acte est accompli, mais creux, selon J. Austin. B. Ambroise et S. Laugier insistent sur le fait qu'il « redéfinit la nature même du langage, en faisant porter la vérité sur autre chose que les descriptions » (2008, 187-188), estimant que la conception représentationnaliste du langage n'est qu'une « illusion descriptive ». Cette compréhension est un autre point de croisement avec la théorie de A.-J. Greimas, et de ses collaborateurs, pour qui les modalités véridictoires ne s'appliquent pas par rapport à la réalité extra-langagière mais évaluent les termes propres au discours et le rapport intersubjectif.

Ainsi, l'acte de véridiction opère sur les trois dimensions : pragmatique, cognitive et thymique. Il est à la base du contrat fiduciaire.

2. L'acte véridictoire dans *Taxi Téhéran* de Jafar Panahi

2.1. Le tournage sur mode de secret

Pour avoir manifesté contre le président de son pays, le réalisateur iranien Jafar Panahi est condamné, en 2010, à 6 ans de prison et à 20 ans d'interdiction de faire des films, de donner des interviews et de sortir du pays, sauf pour aller à la Mecque. Or il entreprend le tournage de ce film[2] en *secret*, endossant lui-même le rôle du chauffeur de taxi qui parcourt la ville de Téhéran et dont les clients deviennent protagonistes du film. En tant que réalisateur – sujet de désir et sujet de faire –, il est modalisé selon le vouloir-faire et le savoir-faire. L'interdiction de tourner est circonscrite par la modalité de devoir-ne-pas-faire. En tant que chauffeur de taxi, selon la modalité de l'*apparence* : [/non-être/ spécifie /paraître/], il est modalisé par le ne-pas-savoir-faire, qui déclenche les insultes spontanées de ses clients, le traitant de nigaud et d'abruti. « Tu l'a eu dans une pochette-surprise ton permis ?! », s'insurge l'un d'entre eux. Faux chauffeur, vraies insultes : les modalités véridictoires s'appliquent à chaque terme. Le cumul de modalités diverses provoque l'éclatement des rôles actantiels. Le personnage ''Jafar Panahi'' subsume un large éventail de rôles, comme le montre le schéma ci-dessous (Fig. 3) : *tonton chéri* qui reçoit des leçons de savoir-vivre de sa nièce de 11 ans, *chauffeur abruti* houspillé par ses clients, *réalisateur interdit* manipulant les caméras-joujoux installées dans le véhicule, *ex-prisonnier* dont la conscience est toujours envahie par les voix de la prison, *documentariste* qui porte son témoignage sur l'époque contemporaine. Selon l'expression de Rémy Roche (2015), il « fictionne une réalité difficile pour mieux la documenter ».

[2] Il a tourné, dans les mêmes conditions, *Ceci n'est pas un film* (2011) et *Closed Curtain* (2013, avec Kambuzia Patrovi), ainsi que *Trois visages* (2018), son dernier pour l'instant film, qui fait partie de la sélection officielle du Festival de Cannes 2018. Dans *Ceci n'est pas un film*, J. Panahi plaisante qu'on lui a interdit de faire des films et non pas de jouer dans des films ; or, il ne fait pas ces films, il y joue.

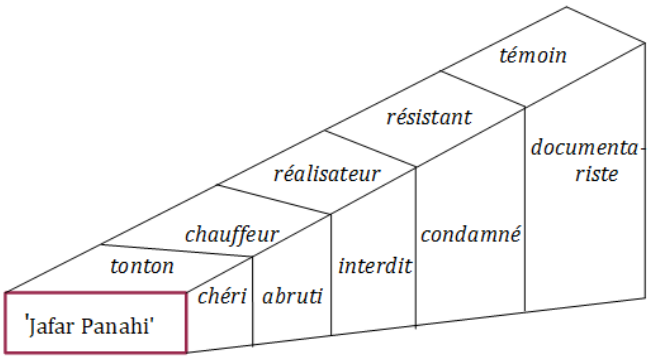


Fig. 3. Les différents rôles actantiels du personnage « Jafar Panahi ».

Le carré sémiotique ci-dessous (Fig. 4) présente les positons de ces différents rôles du sujet de faire, dans le film, doublement modalisé : selon la modalité de devoir (à partir de l'interdiction, devoir-ne-pas-faire) et selon la modalité de vouloir (à partir de vouloir-faire des films). Le Destinateur, qui a émis l'interdiction, se transforme en Anti-destinateur. Certaines de ses caractéristiques sont évoquées au cours du film : il est cruel sans mesure, pour un vol, il tue, pour avoir essayé d'aller à un match de volley-ball, il emprisonne. Le sujet de faire refuse de se soumettre à l'interdiction et se retrouve dans la position de la *résistance active* qui représente, selon A.-J. Greimas (1983, 88), une forme de *contrat*, car le *refus* « n'arrête pas le déroulement du programme de la modalisation du sujet, mais l'infléchit dans une nouvelle direction ».

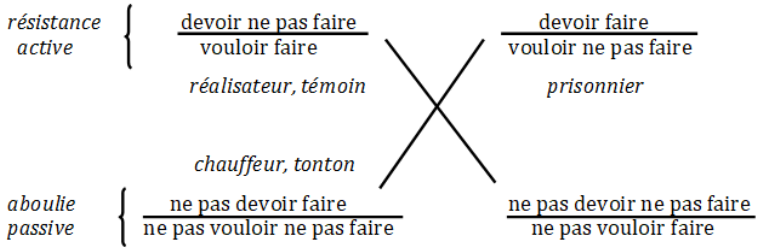


Fig. 4. La double modalisation du sujet de faire, selon le *devoir* et le *vouloir*.

A la fin du film, le Sujet de faire est sanctionné négativement par l'Anti-destinateur : deux motards (Fig. 5) – délégués directs ou indirects de celui-ci, peu importe[3] – pénètrent dans le véhicule et, ne parvenant pas à trouver la carte mémoire, arrachent les caméras. Si dans le reste du film, l'Anti-destinateur règne surtout dans le hors-champ, à la fin, il pénètre dans le champ et se dévoile être un vandale. La sanction concerne autant le sujet de faire que son destinataire, nous, qui sommes en train de regarder : l'image bascule et est coupée d'un coup, l'écran devient noir.

[3] Il n'est pas précisé, dans le film, si les deux motards sont des représentants du régime totalitaire, informé par quelqu'un (un passager, par exemple) qu'un tournage est en cours, ou s'ils sont envoyés par un personnage, par exemple la femme de l'homme blessé qui voulait récupérer le testament de son mari, enregistré par le téléphone portable du chauffeur de taxi. Toutefois, la scène renvoie au vol subi réellement par Jafar Panahi lorsque les autorités lui ont confisqué le matériel d'un film qu'il était en train de monter.



Fig. 5. Capture d'écran : le dernier plan du film *Taxi Téhéran.*

2.2. La parallaxe véridictoire

En effet, le taxi circule dans la ville sur mode *faire-paraître-faux*, car il camoufle le tournage du film. Afilmique et profilmique, au sens d'Etienne Souriau (1953), s'entremêlent et chaque énoncé provoque un double, voire triple acte de véridiction chez l'observateur, car l'objet de savoir observé occupe à la fois deux ou trois stations véridictoires différentes. Ainsi est engendré ce que nous appelons *parallaxe véridictoire* (Fig. 6).

Nous reprenons le terme de *parallaxe*, tel qu'il est utilisé en psychologie (Floch M. 2016, 93), où il désigne une modification de la subjectivité. Dans cette perspective, un sujet fait une *parallaxe* lorsqu'il parvient à se décentrer de sa propre perception de la réalité pour construire un nouveau sens de la réalité en question. Très souvent, la thérapie psychologique consiste à aider le sujet à se créer une parallaxe de ce qu'il perçoit comme « réalité ».

En ce qui nous concerne, le terme de *parallaxe* nous aide à circonscrire l'évaluation scindée de l'observateur qui repère le décalage provoqué par la relation mouvante entre l'*être* et le *paraître* ; l'énonciataire doit trouver la logique de la coexistence des différentes positions. Pour illustrer cet état de choses, sur le schéma, nous indiquons les variations de *vérité* par v', v'', v''' (respectivement, *vérité*, *évidence*, *original*) ; celles de *mensonge* par m', m'', m''' (*mensonge*, *simulacre*, *parodie*) ; celles de faux par f', f'', f''' (*fausseté*, *faux-semblant*, *versatilité*), et celles de *secret* par s', s'', s''' (*secret*, *mystère*, *latence*). Si pour le client qui reconnaît « Jafar Panahi-réalisateur », celui-ci ment, se déguisant sous l'apparence de chauffeur de taxi, « Jafar Panahi » lui-même sait que ce mensonge est en partie vrai, c'est-à-dire qu'il est de l'ordre du *simulacre* (*cf.* les termes dans le tableau, §*1.3*.) car, empêché d'exercer son métier, il doit travailler quelque chose d'autre pour gagner sa vie. Pour les clients, insatisfaits du service, c'est un chauffeur *illusoire*, il lui manque le savoir nécessaire, il ne connaît pas la ville et se trompe quant aux destinations demandées. Enfin, reconsidérés sous la lumière du fait – c'est le tournage d'un film -, les trois /non-être + paraître/ se vident d'*être* et se rapprochent du terme de *double*. Mais si l'on prend en compte que les participants dans ce tournage risquent la prison si celui-ci était découvert, le *mensonge*, le *simulacre* et le *double* mentionnés se vident de *paraître* et le tout s'apparente à une sorte de *parodie,* dans le sens où l'on joue sur le non-être : les caméras fixent une réalité farfelue et abominable, qui n'est pas l'œuvre d'un artiste mais d'un régime totalitaire.

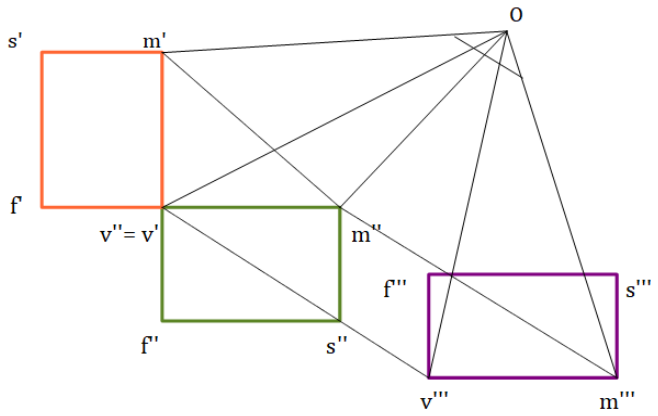


Fig. 6. La parallaxe véridictoire.

Or, à chaque point de vue correspond un carré véridictoire qui distingue entièrement ou en partie des carrés véridictoires engendrés par les autres points de vue ; l'observateur constate ces divergences ; l'énonciataire doit élaborer le récapitulatif et réédifier le système cohérent. Si l'on recourt à la terminologie d'Alessandro Zinna (2013), l'énonciataire opère d'abord sur mode réductif pour déterminer la station : il la sélectionne par négation au sein de son entourage paradigmatique ; ensuite, il passe sur mode productif pour superposer les méta-systèmes parallèles, qui sont deux, trois ou plus. Il navigue ainsi entre le procès et le système. C'est bien, selon l'auteur, le mode opératoire de tout métalangage, qui se présente comme un langage hiérarchiquement supérieur par rapport au langage-objet[4] sur lequel il opère. Le mécanisme de la *parallaxe véridictoire* s'approprie ce mode opératoire. Mais, « Tout comme l'exécution d'une *langue* produit un *discours*, l'application d'un métalangage à un langage-objet produit un *metadiscours*. », ajoute A. Zinna (p. 138). Ainsi est produit le méta-discours dans *Taxi Téhéran*.

2.3. Les manœuvres véridictoires

Dans son article « Le contrat de véridiction », A.-J. Greimas (1983, 108) délimite trois types de manœuvres véridictoires, se constituant au niveau du signifiant, du signifié et du signe, respectivement, sur : i) l'évocation (et l'exploitation, pour le cinéma) de la matérialité du signifiant, ii) la création d'un référent interne, et iii) l'interprétation méta-sémiotique. Ces manœuvres, toutes présentes dans le film de J. Panahi, participent de la *parallaxe véridictoire* et orientent les incidences.

Le ton est donné dès le premier plan du film qui, d'une innocente observation impersonnelle des passants traversant au feu, se transforme, la voiture redémarrée, en une investigation expérientielle dans laquelle nous sommes embarqués ; nous reviendrons vers ce plan. L'interférence entre le *faux* et le *vrai* est abordée directement par le troisième client du taxi. Après une longue scène tournée en plan continu – 9 minutes environ -, le troisième client, un vendeur de films piratés et expert en cinéma, reconnaît Jafar Panahi (Fig. 7). Omid n'est pas dupe, la dispute des passagers à laquelle il vient d'assister (et nous aussi), était, selon lui, une mise en scène montée de toutes pièces : il a repéré une phrase pareille à une réplique du film précédent de J. Panahi, *Sang et or* (2003). Cette réplique joue ici le test de la

4 *Ibid*., p. 130 ; cf. la différence avec la paraphrase, p. 131, et aussi, p. 132 : « lorsque la paraphrase se limite à *traduire* par une *équivalence* entre des éléments de taille semblable, le métalangage s'applique à *décrire* par *division* » (souligné par l'auteur).

chaussure de Joseph Courtés. Du coup, cette révélation annule ce qu'elle révèle : car si l'espace de la voiture relevait du profilmique, les personnages devraient le savoir et ne pas en douter. L'acte de véridiction est renvoyé vers l'énonciataire qui se charge d'examiner et de chercher des indices pour trancher : est-ce un documentaire ou une fiction ? les protagonistes sont-ils avertis de participer au tournage du film ou l'ignorent-ils ? Qu'est-ce qui est joué et qu'est-ce qui est du vrai dans ce film ? S'agit-il du mode /non-être + paraître/ ou de celui de /non-paraître + être/ (le secret de secret) sur le carré véridictoire ? L'énonciataire est ainsi « responsabilisé », selon le terme de D. Bertrand (1999, 285), mais cela vaut autant pour l'énonciateur qui doit s'abstenir d'abuser de ses pouvoirs, sinon il va perdre la confiance du spectateur. Le film expérimente sur la vulnérabilité du contrat fiduciaire, tributaire de l'acte véridictoire. Aussi, quelque minutes plus tard, enregistrant le testament de l'homme blessé sur un téléphone portable, Omid, pris au jeu, laisse échapper la question naïve : « Va-t-il mourir ? » - « Non. », lui répond 'Jafar Panahi-chauffeur'. La réponse est très catégorique et ré-enclenche l'acte véridictoire chez Omid, ainsi que le mécanisme de la *parallaxe véridictoire* chez le spectateur.



Fig. 7. Capture d'écran : le client reconnaît J. Panahi dans le chauffeur du taxi.

2.3.1. La matérialité du signifiant ou les marques du tournage

Dans les productions cinématographiques courantes, les marques du tournage sont proscrites, car l'image doit être transparente et les moyens de faire invisibles. Dans *Taxi Téhéran*, certaines marques laissées par le tournage sont des défauts techniques dus à l'interdit qui le circonscrit, comme les flous ou la déformation de l'image lorsque le personnage du dealer s'assoit très près de la caméra. Bien que dotée des caractéristiques d'automate, la caméra devient un observateur de type *Assistant-Témoin*, selon les termes de J. Fontanille (1989, 48).

Certaines autres marques du tournage sont, en revanche, volontairement accentuées : tel le craquement de la caméra lorsque J. Panahi la manipule pour faire des « panoramiques ». Puisque la caméra[5] est présente dans le véhicule, la montrer atteste de la vérité et se répercute sur l'authenticité du film. Ainsi, remarquée par les passagers (Fig. 8), la caméra suscite leurs commentaires. Du fait, les défauts involontaires authentifient la prise de vue dans les circonstances de l'interdit, alors que les défauts volontaires appellent à réexaminer le discours. Dans les deux cas, l'évocation du signifiant est une marque du *vrai* car elle relève d'un faire que le sujet (du faire en question) ne veut pas dissimuler.

[5] Il y a, à notre avis, deux caméras accrochées au tableau de bord de la voiture, l'une pour tourner le conducteur, l'autre pour tourner le passager assis sur le siège avant ; dans certaines scènes, une troisième caméra diégétique est utilisée – le téléphone portable pour enregistrer le testament de l'homme blessé, l'appareil photo de la nièce –, et des prises de vue de ces caméras diégétiques – vraies ou simulées, reste à déterminer – sont montées dans le film-cadre.



Fig. 8 Capture d'écran : l'avocate [6] montre la caméra.

Le faux, en effet, fait parfois partie du vrai. Pour souligner ce jeu de vrai/faux, la musique que l'on entend par moment, s'immisçant comme musique filmique, s'avère la sonnerie d'un téléphone portable : procédé qui rappelle encore une fois les interférences entre diégétique et extra-diégétique qu'examine le film ; l'extradiégétique de cette fiction constitue la diégèse d'une autre, dont l'extradiégétique est la diégèse d'une troisième, et ainsi de suite.



Fig. 9. Capture d'écran : le premier plan du film, le point de vue externe opacifié.

Les espaces sont brouillés, comme nous l'avons mentionné, dès le premier plan du film : prise d'un point de vue externe opacifié (fig. 9) – ni subjectif, ni objectif (neutre) –, cette composition revient à plusieurs reprises dans le film et altère la frontière entre champ/hors-champ (l'espace diégétique) d'un côté, et hors-cadre de l'autre (l'espace où se situent la caméra et l'équipe). Le bord inférieur du cadre, liseré par la bande jaune de la voiture, accentue sur la séparation intérieur/extérieur et nous situe à l'intérieur. La caméra ne quitte jamais le véhicule, même dans les scènes où le taxi est à l'arrêt (Fig. 10) et l'action se déroule en dehors de lui.

6 C'est l'avocate iranienne Nasrin Sotoudeh, interdite elle aussi d'exercer sa profession, et qui a partagé en 2012, avec Jafar Panahi, le prix Sakharov du Parlement européen, sans qu'ils puissent venir le recevoir à Strasbourg.



Fig. 10. Capture d'écran : la catégorie *intérieur/extérieur*.

La catégorie *intérieur*/*extérieur* est homologuée à celles de *abrité/exposé* et *protégé/menacé*, la voiture se transformant en plateau de tournage, alors que la ville est un espace d'interdiction (Fig. 11). La menace d'être renvoyé en prison est tout à fait réelle pour le réalisateur, qui se permet de déroger à l'interdiction, ainsi que pour ses collaborateurs.

$$\frac{\text{intérieur}}{\text{extérieur}} :: \frac{\text{voiture}}{\text{ville}} :: \frac{\text{abrité}}{\text{exposé}} :: \frac{\text{protégé}}{\text{menacé}} :: \frac{\text{lieu de tournage}}{\text{lieu d'interdiction}}$$

Fig. 11. Les homologations de la catégorie *intérieur/extérieur* dans le film.

La même opposition est circonscrite dans le titre, *Taxi Téhéran* (Fig. 12), le taxi se constituant en espace de l'indépendance, alors que la ville est gouvernée par la censure. Ainsi, se disposant dans ce drôle d'espace, la liberté sillonne la ville macabre et s'exprime ; spectateurs, nous assistons à une revendication de la liberté de filmer[7].

$$\frac{\text{Taxi}}{\text{Téhéran}} :: \frac{\text{indépendance}}{\text{censure}}$$

Fig. 12. L'opposition du titre.

Les deux schémas du carré véridictoire, être/non-être et paraître/non-paraître, qui recoupent les termes respectivement d'*immanence* vs *manifestation,* empruntés à Hjelmslev, peuvent être « utilement comparés – écrit Greimas (1983, 72) – aux catégories *superficiel* vs *profond* en linguistique, *manifeste* vs *latent* en psychanalyse, *phénoménal* vs *nouménal* en philosophie, etc. » On pourrait y ajouter la catégorie *intérieur* vs *extérieur* telle qu'elle est utilisée en philosophie du langage. S. Laugier (2005, 98) résume : « Ce qui est tragique dans la condition langagière, ce n'est pas l'inexprimable, ou l'impossibilité d'être expressif (une forme de ce qu'on appelle le mythe de l'intériorité), c'est *l'expression* même. » Car elle est « identiquement intérieure (elle m'exprime) *et* extérieure (elle m'expose) » (*Ibid.*, 88). S'exprimer, c'est s'exposer. L'expérience de la confession démontre combien la langue peut être juste et combien tout de même elle glisse. Elle m'incombe, et me livre. L'homme est pris

[7] *Cf.* Alain Chemali, « Avec son *Taxi Téhéran*, Jafar Panhai sème les autorités iraniennes », disponible sur : http://geopolis.francetvinfo.fr/avec-son-taxi-teheran-jafar-panahi-seme-les-autorites-iraniennes-58823 (consulté le 20 mai 2017).

au piège de sa langue, disait Greimas. Dans son article de 1980, il aimerait croire que la sémiotique « s'en tire » de cette situation inconfortable, où la possibilité même du *vrai* est remise en cause :

> en pensant pouvoir construire un métalangage qui lui servira d'instrument de démythification des discours sociaux et de démystification de la parole dominatrice : son action a paru, pendant quelque temps, lucide, et sa lucidité, libératrice. (1983, 109)

Liberté donc, fournie par le métalangage, qui rend possible la délimitation entre *vrai* et *faux*, sinon tout serait ramené à un « conte de fripons », « raccourci de la condition de l'homme, trompeur et trompé à la fois », rappelle Greimas (*Ibid.*, 110).

2.3.2. Le référent interne

Une autre manœuvre véridictoire consiste dans la constitution d'un « référent interne » pour que, à l'instar du discours juridique, le discours se présente comme « *statuant sur les choses* » (*Ibid.*, 108). Dans *Taxi Téhéran*, les protagonistes jouent leurs propres rôles et sont liés par les liens qui les lient dans la vie de tous les jours : la nièce dans le film, c'est la vraie nièce de Jafar Panahi ; l'avocate, c'est une connaissance du réalisateur qui a été, elle aussi, condamnée par le régime des Mollahs à ne pas exercer son métier. Par extrapolation, on est enclin à croire que Omid est un vrai dealer de films censurés, et il en va pareillement pour celui qui est désigné comme l'agresseur du voisin, dont on ne voit que la silhouette s'éloigner et disparaître. Se présente quand même ici une autre possibilité, engendrée par la manœuvre véridictoire : c'est justement parce que ce n'est pas le vrai agresseur que l'*informateur*[8] nous le montre comme une silhouette (Fig. 13) à peine saisissable. L'instance de l'énonciation gagne de la crédibilité, le contrat fiduciaire est maintenu.



Fig. 13. Capture d'écran : la silhouette en orange de l'agresseur du voisin.

La *parallaxe véridictoire* intervertit et multiplie les possibles. Comme aussi dans le cas des deux dames qui assujettissent leurs existences à un rituel rocambolesque. Si le personnage de la Nouvelle Vague se met à mentir pour devenir réel, selon Gilles Deleuze (1985), ici, pour être saisies « vraies », les protagonistes sont pris dans leurs propres mises en scène. Le monde se structure *pour* nous, *par* nous, comme le remarque, à la suite de Greimas (1966), l'anthropologue Daniel Dayan (2011, 15), sur des récits et des dramaturgies qui le rendent compréhensible. Sinon, il aurait été soit insensé soit trop angoissant et difficile à vivre.

[8] Au sens de J. Fontanille, *Le Savoir partagé*, *op. cit.*, l'*informateur* est une instance de l'énonciation.

2.3.3. La manœuvre véridictoire métadiscursive

Le troisième type de manœuvre véridictoire fonctionne au niveau de l'interprétation méta-sémiotique. Le film aborde la question du *vrai* dans ses commentaires sur le code et l'énoncé. Deux types de scènes se délimitent nettement : celles qui se déroulent dans la voiture en mouvement et celles qui se déroulent dans la voiture à l'arrêt (Fig. 14).

Sans compter les brefs arrêts du taxi pour qu'un client descende ou pour qu'un autre monte, les 6 scènes en mouvement racontent la société iranienne : une société d'interdit de toutes sortes, qui, avec la Chine, bat le record mondial d'exécutions capitales [9]. Concernant le cinéma, une longue liste de règles détermine le film « diffusable », euphémisme pour dire « censuré ». La nièce de Panahi, qui a reçu cette liste à l'école, la lit à son oncle [10]. En l'écoutant, on comprend que les Mollahs travaillent dur sur la « représentation » : le film « diffusable » ne vise ni à une adéquation avec la réalité, ni à construire une vérité interne, ni à produire un monde fictionnel décalé de la réalité : le film « diffusable » c'est un discours qui vise à étouffer tous les autres discours possibles. Les régimes totalitaires usent en fait très habilement de la faculté du langage de produire une « réalité » qu'il donne l'impression de re-produire (ou re-présenter). Mais il y en a plus : ils visent à anéantir les accords dans le langage, en y imposant un discours dans lequel il n'y aura plus de distance entre l'*être* et le *paraître*, plus d'acte de véridiction parce que le *paraître,* dans ce cas, c'est l'*être*, la différence de substance est violentée. S'il est dans la nature de la langue de produire des accords, la censure totalitaire élimine la possibilité même de l'accord et pervertit ainsi la langue, et après elle, la nature humaine.

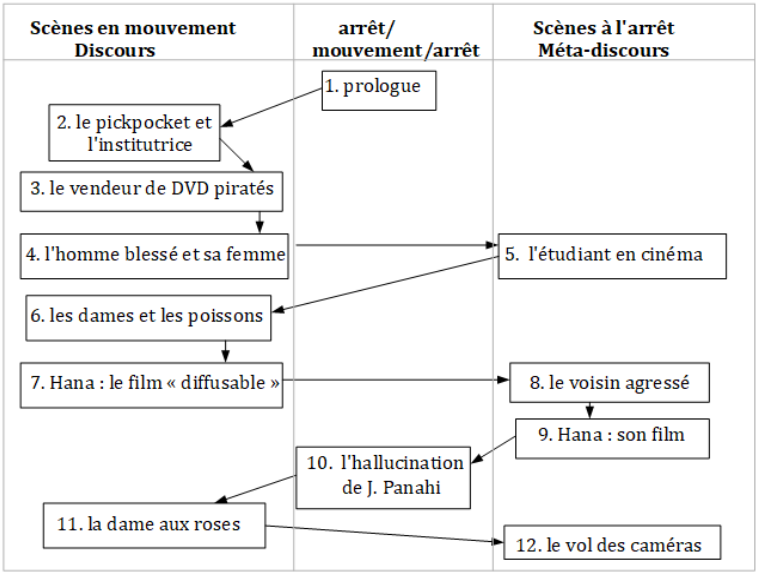


Fig. 14. Répartition des scènes dans le film selon la catégorie *mouvement/arrêt.*

[9] Selon Amnesty International, en 2014, il y a eu 289 exécutions officielles en Iran (sans compter celles qui ont eu lieu sans être annoncées).

[10] Vers la 54e minute du film, les règles pour faire un film « diffusable » sont : respect du voile et de la décence islamique, aucun contact entre homme et femme, pas de noirceur, pas de violence, pas de cravate pour les personnages positifs, pas de prénoms persans pour les personnages positifs, préférer les prénoms des prophètes. Ne pas aborder des questions politiques et économiques, ne pas traiter des problèmes, avoir du bon sens pour les supprimer, etc.

Les quatre scènes, se déroulant dans la voiture à l'arrêt, mettent en valeur une autre vision sur l'image, le cinéma et la vérité : l'antipode du film « diffusable ». Il y a d'abord une responsabilité dans le choix du sujet à traiter. Le « bon » sujet surgit sur les bords du cadre, il change selon le point de vue, et exige d'être réexaminé. Le *vrai*, ce n'est qu'un éclat de la vérité qui apparaît d'un coup et disparaît. On s'approche de la vérité et on s'en éloigne par nos propres petites vérités. L'image est re-composable, coupée du hors-champ et du hors-cadre, elle érige ce qu'elle montre en « vérité ». Il incombe à l'instance de l'énonciation la responsabilité d'ouvrir des brèches vers le hors-champ et vers le hors-cadre, pour ne pas étouffer le vrai, ni d'ailleurs le faux au profit du vrai (Fig. 15). Ainsi, le film de J. Panahi se soucie de garder dans son énonciation les marques des actes qui la constituent : il laisse voir comment les images se disposent l'une à côté de l'autre et comment l'instance énonciative les évalue.



Fig. 15. Capture d'écran : l'image de Hana élimine le filmeur qui, lui, élimine le sujet de Hana, alors qu'une 3e caméra saisit ces images avec leurs hors cadres, en restant elle-même invisible, dans le hors cadre.

Pour finir, le générique final ne comporte que le nom de Jafar Panahi, les noms des interprètes et des techniciens ne sont pas affichés afin de ne pas compromettre leur identité (Fig. 16). Le film a échappé à l'acte vandale, les voleurs n'ont pas trouvé la carte mémoire, c'était joué, c'était une mise en scène, du faux. Néanmoins, le sujet de faire est négativement sanctionné, car le film n'échappe pas à la censure, et ça c'est pour du vrai. Mais puisque la sanction « est une forme de véridiction portant sur la compétence des sujets » (Greimas 1983, 91), la sanction négative de l'Anti-destinateur ne peut que valoriser la performance du Sujet. Et avec ceci, elle affermit le contrat fiduciaire, car « la vérité est objet de communication et nécessite la sanction fiduciaire » (Greimas 1983, 111). L'ironie suprême vient du fait que les Mollahs, par leur sanction négative, approuvent la vérité de ce discours, et au lieu de détruire le film, lui fournissent un procédé stylistique moderne : l'énonciation s'interrompt et cette coupure fait en sorte que, non achevé, le discours du film se prolonge après le film. Un procédé auquel recourent certains autres réalisateurs contemporains [11], car il leur permet de contester la clôture de l'œuvre, de rompre la structure et de l'ouvrir vers l'acte de langage, et vers la possibilité de réexamen, fournie par le méta-langage.

[11] On retrouve le même procédé chez Michael Haneke, Bruno Dumont, Nuri Bilge Ceilan, pour ne mentionner que les adeptes les plus fervents.



Fig.16. Capture d'écran : « ce film n'a pas de générique ».

Références bibliographiques

AMBROISE, Bruno (2015), « Le langage J. L. Austin et le langage : ce que la parole fait », *Philopsis*, 2015, pp. 1-20. Disponible sur : www.philopsis.fr (consulté le 12 mai 2017).

— (2011), « Le tournant cognitif en pragmatique. Un aller-retour transatlantique et ses impacts philosophiques », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines,* 2011/2, 25, pp. 81-102.

AUSTIN, John L. (1970), *Quand dire c'est faire* (1962), Paris, Seuil.

BERTRAND, Denis (1999), « Lecture et croyance. Pour une sémiotique de la lecture littéraire », *ELA*, 115, 1999, pp. 275-289.

BRANDT, Per Aage (1995), « Quelque chose Nouvelles remarques sur la véridiction », *Niveaux et stratégies de la véridiction*, Limoges, Pulim, pp. 3-21.

CHEMALI, Alain (2015), « Avec son *Taxi Téhéran*, Jafar Panhai sème les autorités iraniennes ». Disponible sur : http://geopolis.francetvinfo.fr/avec-son-taxi-teheran-jafar-panahi-seme-les-autorites-iraniennes-58823 (consulté le 20 mai 2017).

DAYAN, Daniel (2011), « L'impossible réalité brute », *L'Homme*, 198-199, 2011, pp. 1-17 [en ligne]. Disponible sur : http://lhomme.revues.org/22749 (consulté le 6 avril 2017).

DELEUZE, Gilles (1985), *L'Image-temps*, Paris, Minuit.

GREIMAS, Algirdas Julien, et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette (rééd. 1993).

GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II*, Paris, Seuil.

— (1970), *Du sens I*, Paris, Seuil.

— (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, rééd. Paris, PUF, 1986.

FLORES, Roberto (1995), « Les jeux de la véridiction dans l'interaction », *Niveaux et stratégies de la véridiction*, Limoges, Pulim, pp. 23-50.

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les Espaces subjectifs*, Paris, Hachette.

— (1987), *Le Savoir Partagé. Sémiotique et théorie de la connaissance chez Marcel Proust*, Paris-Amsterdam-Philadelphia, Hadès-Benjamins.

LAUGIER, Sandra (2008), « L'ordinaire transatlantique », *L'Homme*, pp. 169-199 [en ligne] (consulté le 8 janvier 2017).

— (2005), « Le privé, l'intérieur et l'extérieur », *Psychanalyse* 2005/3, 4, pp. 71-98.

— (2004), « Acte de langage ou pragmatique ? », *Revue de métaphysique et de morale,* 2004/2, 42, pp. 279-303.

SOURIAU, Etienne et AGEL, Henri (1953), *L'Univers filmique*, Paris, Flammarion.

ROCHE, Rémy (2015), « Transports en commun non autorisés », 14/04/2015. Disponible sur : https://culturebox.francetvinfo.fr/des-mots-de-minuit/cine-cinoche/taxi-teheran-transports-en-commun-non-autorises-216299 (consulté le 23 avril 2017).

ZILBERBERG, Claude (2007), « Louis Hébert, *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images*, Limoges, Pulim », *Actes Sémiotiques*, 110, 2007 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/2341. (consulté le 19 avril 2018)

ZINNA, Alessandro (2013), « L'épistémologie de Hjelmslev : Entre métalangage et opérations », *Signata*, 4, pp. 129-154 [en ligne]. Disponible sur : www.signata.revues.org/676 (consulté le 21 mars 2017).

4. De l’histoire

L'algorithme narratif de l'histoire

Enrique BALLÓN AGUIRRE
Institut Ferdinand de Saussure

Une sémiotique historique (…) aurait pour tâche
l'établissement d'une typologie des structures narratives.
A. J. Greimas (1976, 169)

L'historien Marc Bloch disait que l'idée même selon laquelle le passé comme tel peut être l'objet d'une science est absurde (Bloch 1993, 81,156) ; et nous sommes bien conscients que l'histoire attend la théorie et la méthodologie qui lui permettraient de fonder le rationalisme historique. Cette déficience et cette défiance furent des objets de connaissance donnant à réfléchir à Roland Barthes à partir des années cinquante, à Emile Benveniste dans les années soixante et à Algirdas Julien Greimas au cours des années soixante-dix, lorsque, comme le rappelle Anne Hénault, il poursuivit « ses propres réflexions sur l'écriture de l'Histoire » et aussi sur « les conditions de possibilité d'une sémiotique des cultures » (Hénault 1992, 109). En effet, Greimas avait déjà publié en 1966 un premier article sur la corrélation entre structure et histoire et il avait présenté en 1970 une communication sur le niveau profond du procès génératif et les récits d'événements (1976) ; il a enfin rédigé avec Joseph Courtés l'entrée « Histoire » dans *Sémiotique - Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* publié en 1979[1].

Etant donné que sont bien connues les thèses sur le discours historique (qui « veut faire vrai »), le discours fictionnel (qui « fait paraître vrai ») et l'effet de réalité (« le dire-vrai »), thèses débattues entre Greimas et Ricœur (cf. M. Coquet 1987, et aussi P. Ricœur 1980,1984), nous nous sommes seulement intéressé à la pensée de Greimas sur l'algorithme procédural-narratif du discours historique ébauché à la même époque. Notre idée est qu'en dépit des recherches postérieures, par exemple, celles du *Linguistic Turn*[2], la problématique soulevée par ce qu'il avait appelé « l'éventail le plus large des formes de la production sociale du sens » et « la théorie sémiotique du discours cogniti »[3], n'a guère trouvé d'écho parmi les historiens, ni écho ni commentaire plausible. Nous essaierons de décrire les traits les plus saillants de la mise en œuvre du projet greimassien et en particulier les relations entre ce qu'il a appelé les *dimensions fondamentale*, *événementielle* et *superficielle* du discours historique[4],

[1] En plus de cela et au cours de la même année, le recueil qu'il a publié avec E. Landowski *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales* contenait un article de J.-Cl. Giroud (1979) analysant le compte rendu de L. Febvre sur l'œuvre de Bloch déjà citée, mais malheureusement cet article exclut la description des trois dimensions proposées par Greimas pour la production de l'histoire.

[2] A titre d'illustration, *cf.* H. White (1987) et E. A. Clark (2004). Dans le premier ouvrage, White fait mention seulement de la « brilliant expropriation of Greimas's reworking of the medieval 'semiotic square' » fait par Fredric Jameson (p. 158-160). Dans le livre de Clark, il est dit : « Linguist Algirdas Julien Greimas argued that structural linguistics must be 'achronic' ; context and content –so important to historians– was no concern to linguists » (p. 43) ; et voilà tout. De plus, à la p. 223, note 15 on trouve une citation erronée : « Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale*, p. 31, cited and discussed in Dosse, *Structuralism*, I : 212. »

[3] Cette théorie comprend la typologie suivante : 1. Le niveau opératoire : discours en quête de certitudes scientifiques (la production du savoir) ; 2. Le niveau fondateur : interrogations sur le sens même de la recherche (les conditions du savoir); 3. Le niveau véridictoire : discours d'interprétation (le statut du savoir) (*cf.* Greimas et Landowski, 1979b, p. 5, 7, 9, 16, 18, 23). Il faut mettre en avant cette typologie car le critique littéraire H. R. Jauss fait une référence hautement discutable, parlant de la « narratologie hypertrophiée » du sémioticien lituanien (*cf.* Jauss 1987, 128).

[4] « Une dimension intermédiaire entre les niveaux de l'histoire profonde et de l'historicité de surface, une dimension événementielle de l'histoire semble ainsi devoir être postulée. » (Greimas 1976, p. 163).

afin de poser les problèmes initiaux de la *production de l'histoire*. Sa modification par la sémiotique des cultures actuelle occupera notre dernier point.

***

L'approche initiale du sémanticien[5] quant à la narrativité historique part de l'axiome suivant : avant de proposer le devoir être de l'écriture historique, nous devons décrire le fonctionnement exhaustif de cette écriture. Dans ce but, il a essayé de répondre aux questions suivantes : « En quoi consiste le caractère historique des structures sociales ? » et « comment rendre compte des transformations diachroniques qui se situent entre structures juxtaposées sur une même ligne de succession temporelle ? » (Greimas 1970, 109)[6]. La démarche inaugurale consisterait, nous dit-il, à aller de l'atemporel – ce qui est *permanent* d'une structure – vers le temporel – ce qui est *historique*, les événements-messages (Greimas 1970, 103)[7]. Il emprunte donc au métalangage linguistique le mot *structure* qui, tout en étant immanent, peut générer des événements historiques dans sa manifestation (Greimas 1970, 104)[8].

Le développement postérieur de cette idée primordiale lui permettra d'envisager la structure (atemporelle) et les événements historiques (temporels) en vue de la *production de l'histoire* (Greimas 1976, 162)[9] et de les intégrer au schéma du *parcours génératif* général, mais avec des différences remarquables : tandis que les deux projets coïncident avec l'exclusion des structures textuelles[10], les niveaux du discours historique seront repris sous forme des trois composantes que Greimas appelle respectivement[11] la dimension *profonde*, la dimension *événementielle* et la dimension *superficielle*.

- La *dimension profonde*, ou « lieu d'organisation taxinomique et des transformations structurelles des phénomènes sociaux »[12]. Cette *dimension*, appelée aussi *histoire*

[5] Greimas lui-même se pose en tant que « sémanticien » (1970, 113).

[6] Dans sa deuxième approche, Greimas considère que les « disciplines » littéraire et historique sont « totalitaires » : ni l'une ni l'autre « n'ont éprouvé le besoin d'établir la distinction terminologique entre la dénomination de la discipline et l'objet que constitue sa visée » comme le font la discipline linguistique avec son objet de connaissance, les langues naturelles, ou la discipline sociologique avec son objet de connaissance, les sociétés humaines. La littérature et l'histoire ne se limitent « à aucun savoir spécifique » et « leur contenu visé » est « la totalité des significations humaines ». Cependant, elles sont « des modes particuliers d'information, de formulation et d'organisation des contenus » (1976, 162).

[7] Cette procédure est inspirée des dualités « post-saussuriennes » : *synchronie* (atemporelle que comprend le système langue / parole) opposée à *diachronie* (« la temporalité linéaire du discours »). Sur le concept du terme « événement », A. J. Greimas et J. Courtés soutiennent qu'il est une « configuration discursive et non une unité narrative simple » : « En sémiotique narrative, on peut concevoir l'événement comme l'action du sujet – individuel ou collectif – dans la mesure où elle a été reconnue et interprétée par un sujet cognitif autre que le sujet de faire lui-même et qui peut être soit l'actant observateur installé dans le discours (*cf.* le témoin), soit le narrateur, délégué de l'énonciateur (l'historien, par exemple). » (1979, 136-137).

[8] La « description d'une structure » est « la construction d'un modèle métalinguistique, éprouvé dans sa cohérence interne, et susceptible de rendre compte du fonctionnement, à l'intérieur de la manifestation, du langage qu'on se propose de décrire » (Greimas 1970, 107).

[9] Sans mentionner l'étude précédente, J. Lozano (2015, 198) fait une brève référence à ce deuxième travail, mais il ne considère pas les postulats théoriques et méthodologiques.

[10] La textualisation est « en dehors » du *parcours génératif* (*cf.* Greimas et Courtés 1979, 159).

[11] Greimas a souligné plusieurs fois sa dette envers le paradigme chomskyen. J.-C. Chevalier explique les travaux parallèles de Chomsky et de Greimas dans *Sémantique structurale* et *Du sens*, mais curieusement dans son article « La Langue. Linguistique et histoire » rédigé en 1972 (1974, p. 102-103, 105, 108-109, 114 n. 19), il ne mentionne pas l'article de Greimas « Structure et histoire » qui se trouve reproduit dans *Du sens* (1970).

[12] A. J. Greimas soutient que « si une telle représentation a quelque valeur, on peut alors imaginer que les structures profondes participent et obéissent à une sorte de grammaire de l'histoire et en constituent la composante taxinomique, grammaire composée d'un certain nombre de règles de restriction limitant

fondamentale, est structurellement organisée en niveaux autonomes superposables se présupposant entre eux selon leur degré de fondamentalité ; par exemple, dans une hiérarchie de « profondeur », nous aurons les structures économiques, ensuite les structures sociales, puis les structures culturelles, etc.[13] Si cette spécificité profonde est incapable d'expliquer le « caractère historique » d'une structure qui subsumerait une époque donnée, une telle interprétation, soutient Greimas, rendrait au moins « leur dignité de structure aux totalités signifiantes localisées dans l'histoire » (Greimas 1970, 108-109). On peut se demander ce que sont ces totalités signifiantes. Il répond que ce sont des *effets de sens*, c'est-à-dire, « l'apparence que prend pour nous toute manifestation d'univers signifiant »[14]. Pour esquiver l'aporie, on peut proposer la notion hjelmslevienne d'« état linguistique »[15]. Cet *état linguistique* « apparaît tantôt comme une *hiérarchie de systèmes et de catégories*, tantôt comme un *ensemble de règles de fonctionnement* (de dérivation, de production, de conversion) »[16] ; mais dans le cas de l'histoire, ces règles de fonctionnement doivent être considérées comme *achroniques*[17]. Donc, au contraire de l'idée strictement diachronique que nous avons de l'histoire[18], Greimas postule que la comparaison entre *achronique* et *historique* est préférable à celle entre *diachronique* et *historique* (Greimas 1970, 111).

- *La dimension événementielle* qui est l'instance de décision idéologique par le *faire de l'historien* (Greimas 1976, 169) où opèrent, d'une part, la sélection des événements significatifs et leur parcours ébauché dans le projet de la *dimension profonde* et, d'autre part, les critères de sélection des événements pris de l'idéologie ambiante par l'interprétation de l'historien[19], et leur enchaînement dans la *dimension superficielle*. Cette *dimension événementielle* est, donc, celle où se produit l'histoire :

---

progressivement les possibilités de manifestation, mais aussi, probablement, de règles d'organisation des suites syntaxiques pouvant être inscrites dans le discours historique. » (Greimas 1976, 167).

[13] *Cf.* A. J. Greimas : « le langage est une hiérarchie » (1970, 105). Cette *dimension* changera de dénomination : elle sera appelée « structure immanente » (1970, 111) et de suite « dimension cognitive », « le schéma » (*op. cit*.), « structures sémio-narratives (en tant que formes d'organisation profondes et générales) », « instance *ab quo* » ou le « narré » (Greimas et Courtés 1979, 137, 99, 159, 173).

[14] Greimas ajoute : « les structures de signification ne seront historiques que dans la mesure où l'inventaire d'effets de sens sera restreint » (Greimas 1970, 110).

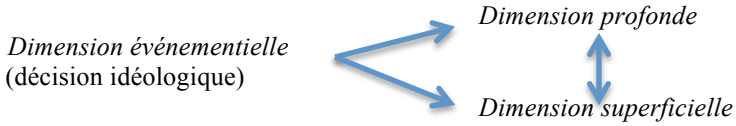
[15] Après la publication des *Ecrits de linguistique générale* de Saussure (2002) et de la primauté de la parole et de la langue sur le langage, il est préférable de parler de « état de langue » (dans une société monolingue) ou de « état de langues » (dans une société plurilingue), *cf.* E. Ballón Aguirre (sous presse, § 3.2 y 3.2.1).

[16] « Si l'on essayait d'appliquer les mêmes procédures de description à deux états structurels situés sur la même ligne de temps et se succédant l'un à l'autre, il s'agirait, dans ce cas, d'établir la comparaison non plus entre deux usages, mais entre deux structures différentes. En effet, chaque état, pris séparément, est justifiable d'une structure qui lui est immanent, mais que cet état est loin d'épuiser. Les changements qui permettent de parler de la succession de deux états sont des transformations de structures et non des extensions d'usages. » (Greimas 1970, 111-112).

[17] Au reste, le transcodage est possible en linguistique : la structure d'un état linguistique apparaît « comme une sorte de mécanisme *achronique* servant à produire de messages – et à opérer les reconversions de ceux-ci en messages de types différents – en nombre indéfini. ». Cette interprétation de l'état linguistique transposé au discours historique précise « les conditions d'une description structurale de l'histoire » et permet de constater que certains « changements » considérés « comme des transformations historiques, ne le sont pas en réalité » (Greimas 1970, 108). Greimas ne pouvait connaître à ce moment-là le concept saussurien de *panchronie* sur la non procédure de la dualité synchronie / diachronie pour la description sémantique et sémiotique du discours historique et, par suite, sur l'antinomie entre structure et événement historique. En effet, « Structure et histoire » fut publié en 1966 puis en 1970, tandis que le second volume de l'édition critique du *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, Harrassowitz, par R. Engler qui contient le concept saussurien de *panchronie* ne le fut qu'en 1974.

[18] A. J. Greimas et J. Courtés transcrivent la notion courante d'histoire : « On entend d'abord par histoire un univers sémantique, considéré comme objet de connaissance, dont l'intelligibilité, postulé a priori, repose sur une articulation diachronique de ses éléments. » (Greimas et Courtés 1979, 173).

[19] Cette instance idéologique entrave « la constitution d'un discours scientifique » de l'histoire. Elle doit commencer par « construire un langage qui permette de le faire » et ensuite il faut comprendre que ce discours



Les difficultés de l'écriture historique actuelle pour aborder les critères de sélection des événements dans l'instance de production historique, sont au moins de deux ordres : la production historique exclut « une référence continue et explicite » entre les niveaux fondamental et superficiel et prétend aussi continuer à décrire ces événements comme s'ils provenaient « d'une réalité tout faite et organisée au préalable – tandis qu'elle n'est que l'effet d'une catégorisation lexématique du monde soumise au relativisme socio-culturel » (Greimas 1976, 163, 170-171, 172, 173).

Qu'est-ce que c'est donc la *réalité* historique ? Le plan de la manifestation historique, situé par définition dans le passé, n'est jamais présent pour l'historien ; en conséquence, il ne peut le décrire directement. De fait, les historiens substituent ce plan par une « médiation linguistique » constitué non seulement par des documents et des chroniques d'époque mais aussi par les discours des autres historiens qui sont déjà des « traductions libres en langues naturelles des programmes somatiques des sujets réels ». Mais, affirme Greimas, les historiens projettent « sa construction hypothétique dans le passé, en l'appelant pompeusement réalité »[20]. De plus, comme les travaux des historiens sont cités, en général, comme des *vrais*[21], le sémioticien, dans *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, substitue à la question de la réalité historique celle de la *véridiction*, du « dire-sur-le-vrai », qui comprend, au-delà de la présumée réalité des événements passés, les événements imaginaires ou indécidables communs à tout discours narratif[22].

---

scientifique « est essentiellement une praxis qui, dans sa composante théorique, peut inscrire cette pluri-dimensionnalité de l'histoire, tout en cherchant, dans la pratique, à valider ses hypothèses, tant par la cohérence de ces constructions que par les équivalences assurées, permettant de ménager les passages d'une dimension à l'autre » (Greimas 1976, 163-164). J.-C. Chevalier déclare que « le discours étant le lieu de toutes sortes d'opérations idéologiques, on devra regarder de près ces opérations si l'on veut observer un minimum de scientificité. » (Chevalier 1974, 104-105).

[20] « Les monuments historiques et archéologiques ne jouent qu'un rôle comparable à celui du contexte extralinguistique du discours » (Greimas 1976, 169). Si bien que, soutient J. Aron, « la réalité détermine la langue et non à l'inverse, comme feignent de le croire les idéologues de l'essence allemande originelle et raciale. On ne saurait pourtant leur reprocher de ne pas coller au plus près à la réalité. » (Aron 2016, 44), il faut mentionner que même les « programmes somatiques des sujets réels » appelés « faits divers » sont décrits par les journalistes – historiens du quotidien – avec des traductions libres en langues naturelles.

[21] Les événements consignés par les discours des historiens sont adoptés normalement sans critique, comme des faits indiscutables ; l'historien les cite comme allant de soi. Cette procédure est si évidente que L. Hunt, présidente de l'*American Historical Association*, a constaté que parmi les historiens « nous sommes passés de l'Ère des Paradigmes à l'Ère des Plagiats » (Hunt 2002, 5) et J. Le Goff indique que ce discours, « sur quelque ton qu'il ait été prononcé, celui de la conviction, de l'émotion, de l'emphase, n'est le plus souvent qu'un ramassis d'idées toutes faites, de lieux communs, de vieilleries intellectuelles, l'exutoire hétéroclite d'épaves de cultures et de mentalités de diverses origines et de divers temps. » (Le Goff 1974, 80) ; *cf.* aussi E. Ballón Aguirre (2014, 36, note 51).

[22] E. Benveniste développe une idée semblable : « Bien entendu, l'énonciation historique des événements est indépendante de leur vérité 'objective'. Seul compte le dessein 'historique' de l'écrivain » (Benveniste 1966, 240, note 1). J.-Cl. Chevalier considère que « la parole rationnelle n'a de sens qu'en fonction des chances de salut de celui que l'énonce ; le discours est donc double, dénotatif tourné vers la vérité, connotatif tournant la vérité vers les personnes qui parlent et se parlent (…) ; si la vérité propositionnelle est éternelle et intangible, la vérité de l'énonciation se dénoncera vite comme soumise au temps et au lieu. Le Je n'engage plus forcément la vérité divine comme le pensait Bossuet quand il situait l'histoire de l'homme dans le plan divin. Ici elle n'y est pas consubstantielle, elle n'y est qu'un accident. » (Chevalier 1974, 101).

- Si la *dimension événementielle* décide la signification historique fondamentale – ni temporelle ni spatiale[23], la *dimension superficielle* ou *faire de l'histoire* est bien le « lieu de la manifestation de l'historicité », c'est-à-dire de la manifestation de la signification déjà organisée par les structures fondamentales. Cette *dimension superficielle* que cristallise le « paraître historique » – maintenant temporalisé et spatialisé – est le *discours historique* (ou l'historiographie)[24], lieu de l'*ancrage historique*, c'est-à-dire qu'à partir des « fluctuations conjecturales » on sélectionne des événements significatifs pour l'histoire, ceux qui ensuite sont enchaînés en forme de « séries événementielles inscrites dans des programmes narratifs à l'intérieur de coordonnées spatio-temporelles, de caractère figuratif » (Greimas 1970, 105,110).

Nous pouvons constater qu'effectivement les coordonnées spatio-temporelles ne constituent pas les faits historiques en tant que tels pas plus que les suites événementielles ; syntaxiquement, ces coordonnées sont seulement leurs *circonstants* et peuvent être absentes ou imprécises. Autrement dit, si d'une certaine manière le temps chronologique peut mesurer quantitativement les événements, cela n'est pas possible avec l'espace abstrait des latitudes et longitudes qui sont remplacés par des entités sociologiques et des indications topologiques telles que pays, villes, champs, rues, bâtiments publics et particuliers, etc. (Greimas 1976, 168).

De cette réflexion dérive la question du modèle opératoire pour chaque structure. L'inadéquation des structures profondes et les événements historiques qu'elles sont censées comprendre résulte du fait qu'on ne peut pas concevoir des modèles à l'état pur : par exemple, il n'existe pas une structure économique telle que le capitalisme à l'état pur, parce qu'ici demeurent des structures qui appartenaient à l'état historique précédent et des structures qui annoncent l'avenir. Par conséquent, un événement historique ou une suite événementielle ne peuvent pas être « interprétés dans le cadre d'un seul modèle »[25]. De plus, certains aspects des structures relatives à un même événement peuvent être compatibles[26] ou incompatibles, exclusifs ou inclusifs entre eux, et c'est justement par ces harmonisations et antagonismes dans la *dimension événementielle* que les événements « peuvent être dits significatifs et distingués parmi l'infinité de micro-événements quotidiens » (Greimas 1976, 166,167).

Si nous reprenons l'exemple d'Arrivé et Coquet : « Pour qu'il entre dans le domaine de l'histoire, le fait doit être érigé en événement : ainsi la prise de la Bastille. » (1987b, 8), l'énoncé « la multitude parisienne assaillit la forteresse-prison de la Bastille le 14 juillet 1789 à Paris » est un énoncé actorialisé, spatialisé et temporalisé qui appartient à la *dimension superficielle* (l'événement) et évoque[27] dans la *dimension profonde* la signification 'révolution française' qui, en soi, n'est pas temporelle ou spatiale. Alors, étant donné que la signification et l'énoncé historique que je viens de proposer n'occupent pas le même niveau d'abstraction,

[23] Greimas dit que « la temporalité ou la spatialité – dans le cas du discours écrit – du plan de l'expression ne sont, en fait, que les moyens de manifestation de la signification, laquelle n'est pas pour autant temporelle ou spatiale. » (1970, 105).

[24] La *dimension superficielle* sera dénommée aussi « l'usage » (« le concept d'usage s'identifie alors avec l'historisation de la structure », 1970, 111), le « paraître historique », « la structure fermée par l'histoire » (*op. cit.*), et dans Greimas et Courtés 1979 : « structures discursives (caractéristiques de la manière dont est racontée l''histoire') », « histoire événementielle », « dimension pragmatique », « instance *ad quem* » ou « la manière de présenter le narré ».

[25] Greimas avait écrit plus tôt : « il ne peut y avoir rupture dans le cours de l'histoire que si le modèle déjà existant ne rend plus compte des événements nouvellement manifestés et qu'un nouveau modèle doit être postulé. » (1970, 112).

[26] Greimas soutient que « (…) c'est dans ces zones de compatibilités structurales que semble se situer la liberté historique des hommes, c'est là que se manifestent les choix originaux de l'histoire. » (1976, 167).

[27] Par l'entremise de la *dimension événementielle*.

il s'agit de vérifier comment cette signification se trouve fixée dans l'énoncé historique indiqué. En fait, il y a une hiérarchie opérationnelle entre eux : à la différence des significations historiques susceptibles d'être proposées, les énoncés historiques sont contraints par la structure grammaticale de la langue.

Cette problématique oblige à l'historien à accepter l'inéluctable médiation des langues naturelles et ainsi la tâche de la sémiotique historique est « l'établissement d'une typologie des structures narratives historio-graphiques », à partir de l'énoncé protocolaire qui formule « de manière univoque tous les événements historiques » :

F faire (S → O)
| | |
Fonction sujet objet : 'quelqu'un fait quelque chose'

L'énoncé canonique ici décrit constitue la définition sémantique, non réaliste, d'un fait historique quelconque. Par la suite, leurs investissements sémantiques spécifiques permettraient d'élaborer « une typologie d'énoncés historiques » d'où seraient exclus les énoncés dont la fonction est « être » ou le sujet n'est pas humain (Greimas 1976, 170,171). Mais étant donné que le plan du contenu de l'histoire fondamentale est déjà décidé par les historiens, l'histoire devient une *clôture* ; selon Greimas, « elle ferme la porte à de nouvelles significations contenues, comme virtualités, dans la structure dont elle relève : loin d'être un moteur, elle serait plutôt un frein. », ce qui expliquerait que dans la manifestation du discours historique on trouve toujours, « à la place des novations attendues », les *permanences* répétées inlassablement d'un historien à l'autre[28].

Il est donc clair que le récepteur ne peut pas percevoir la signification des événements historiques comme un « étalement dans le temps » mais « comme des états, autrement dit comme des structures statiques » dont le nombre d'acteurs est toujours très réduit[29]. Tandis que s'il s'agit de sujets collectifs, eux peuvent être de type syntagmatique s'ils participent d'un faire historique commun[30] ou d'un type paradigmatique, tel que « la multitude », si leur compétence peut être décrite à l'aide d'un *vouloir-faire* et d'un *pouvoir-faire* communs. Le cas échéant, pour constituer le caractère significatif de l'événement historique, ce dernier sujet doit représenter « un actant collectif – une classe sociale, par exemple – dont il est le mandataire »[31].

Les difficultés surgissent au moment de décrire l'algorithme narratif de l'énoncé manifesté où se trouve « ancrée » la signification historique. Donc, on peut se demander comment la signification 'révolution française' peut être fixée dans l'énoncé « la multitude parisienne assaillit la forteresse-prison de la Bastille le 14 juillet 1789 à Paris » ? Il faut se rappeler que la langue et par conséquent le discours historique admettent toujours une graduation hiérarchique de niveaux structurels[32] tels que ceux-ci :

[28] Greimas insiste sur le fait que « la structure sémantique (…) reste ouverte et ne reçoit sa clôture que de l'histoire. » (1970, 110-111).

[29] A. J. Greimas (1970, 104). La structure syntaxique de l'énoncé historique se manifeste « sous forme d'un petit spectacle dont le nombre d'acteurs (sujet, objet ; destinateur, destinataire) est fort limité. » (1976, 105). Peut-on déduire du nombre très réduit d'acteurs historiques le penchant des historiens pour les monographies ?

[30] Il correspondrait à « une suite programmée d'énoncés historiques » qui appartient, selon ses activités, à divers niveaux structurels.

[31] Il ne suffirait pas d'un « programme collectif formalisable » ni des conséquences de ce faire ; *cf.* Greimas 1976, 172.

[32] « La signification élémentaire d'une quelconque histoire, prise dans les limites de sa durée totale (ce qui, dans la science historique, correspondrait aux 'longues durées' de Braudel), peut être posée comme un invariant, les 'durées moyennes' étant considérées comme des variables, les 'courtes durées', comme des variations stylistiques et conjecturales. » (Greimas, 1970, 105-106).

a) la durée totale – ou longue durée braudelienne – doit être considérée comme un *invariant* : telle serait la signification élémentaire 'révolution française' ;
b) les durées moyennes, par exemple, la crise économique et de subsistance générale de la population française de l'époque (année de récolte 1788-1789), doivent être tenues comme des *variables* ;
c) les courtes durées – ou de faible longueur – seraient les *permanences conjecturales* telles que celles couramment considérées par les historiens pour la même année 1789 :
   - 5 mai, ouverture des Etats généraux ;
   - 7 juin, le Tiers Etat se proclame Assemblée nationale ;
   - 27 juin, capitulation du roi ;
   - 9 juillet, l'Assemblée nationale se proclame « constituante » ;
   - 14 juillet, prise de la Bastille.

A ces *permanences conjecturales* on pourrait en ajouter – ou y substituer – d'autres comme celles proposées par Albert Soboul (Soboul 1970, 497) :
- 27 avril, l'émeute au faubourg Saint-Antoine ;
- 20 juin, serment du Jeu de paume ;
- 23 juin, séance royale ;
- 11 juillet, renvoi de Necker ;
- 13 juillet, formation d'un comité permanent à l'Hôtel de Ville de Paris et d'une milice bourgeoise.

Ainsi, la durée historique pourrait être transposée dans un langage descriptif homogène avec des gradations de niveaux chronologiques structurels. Mais la relativité du phénomène historique reste problématique : la durée majeure, étendue, est-elle plus « essentielle » que la durée courte ? L'indétermination de la réponse laisse supposer que la durée historique dépend de l'interprétation subjective de la « mensuration relative » établie par la *dimension événementielle* ou *instance de décision idéologique*[33].

Finalement, reste le problème de la génération et des interrelations entre les deux grandes dimensions : est-ce que ce sont les structures fondamentales qui génèrent les événements historiques ou ceux-ci produisent-ils ces structures ? On peut postuler que les structures fondamentales de la *dimension profonde* « communiqueraient » directement avec les événements retenus dans la *dimension superficielle* ; dans ce cas-là, « l'infinité des micro-événements se produisant par milliers, à chaque instant et partout, et qui, de ce fait, n'est susceptible d'aucune description exhaustive ou systématique » seraient organisés, toujours dans la *dimension superficielle*, en forme de programmes structurels correspondant aux structures fondamentales. Au contraire, quand on rencontre un événement historique ou une série d'événements « produit de leur convergence ou qu'ils se répercutent sur plusieurs niveaux », ils se trouvent « en relation avec plusieurs niveaux structurels [profonds] à la fois » dans une hiérarchie en « pâte feuilletée » (Greimas 1976, 163, 164, 165, 168) telle que celle, avons-nous dit, des structures économiques suivies des structures sociales, des structures culturelles, etc.

[33] « L'articulation des durées en longues, moyennes et courtes souligne déjà le caractère opérationnel, et non réel, de la conceptualisation proposée : les trois termes sont sémantiquement articulés selon la catégorie subjective (c'est-à-dire comportant référence au locuteur) de la 'mensuration relative' » (Greimas 1970, 106). Le 1er juin 2017, à la suite de la présentation de mon exposé au congrès *Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure* (Unesco, Paris), Paolo Fabbri a rappelé que la caractéristique propre de la narrativité du discours historique est l'épreuve, la démonstration documentaire. En effet l'épreuve – le document – peut confirmer définitivement ou non la chronologie mais non son interprétation historique qui, selon le critère de Greimas, dépend du *faire de l'historien*, c'est-à-dire, de son instance de décision idéologique.

Dans notre approche d'« une typologie des structures narratives » du discours historique, nous voudrions montrer avec un bref exemple la fonction des trois dimensions proposées par Greimas : profonde, superficielle et événementielle. Notre première tâche sera de fixer le métalangage ou langage formel capable de décrire ce phénomène discursif. En plus des deux dictionnaires (1979a, 1986), la recherche théorique et méthodologique a été poursuivie à partir des années 1980 par la sémiotique des cultures et la linguistique interprétative[34] qui organisent les composantes générales du discours en niveaux ordonnés et superposables (« en pâte feuilletée », disait Greimas) que nous allons décrire grâce à l'organisation des *complexes sémiques*, des *sémèmes* lexicalisés et actualisés et aussi des *sèmes* spécifiques et génériques[35].

Notre corpus comprendra un bref passage pris dans une histoire de la conquête espagnole du Pérou, œuvre de l'historien José Antonio del Busto Duthurburu intitulée *Francisco Pizarro – el Marqués Gobernador* (*François Pizarro - le Marquis Gouverneur*). L'historien raconte le débarquement des hordes conquérantes sur les territoires des « Tallanes », ethnie située au nord du Pérou. Cette arrivée avec tout leur apparat militaire, explique l'historien, « emplit d'étonnement » les natifs, en particulier

> Les étuis en cuir dans lesquels [les conquérants] gardaient leurs larges couteaux. Ces étuis étaient flasques et mous, mais quand ils gardaient l'arme, les étuis durcissaient. Cela faisait sourire avec malice les Tallanes et intriguait beaucoup leurs femmes (1978, 91)
>
> Estuches de cuero en que [los conquistadores] guardaban sus cuchillos largos. Los estuches eran fláccidos y blandos, mas cuando guardaban el arma lograban endurecer. Esto hacía sonreír maliciosamente a los tallanes e intrigaba mucho a sus mujeres (…). (1978, 91)

Il est à remarquer que l'auteur de ce texte n'indique aucun document (chronique, lettre, relation, etc.) et ne cite pas d'autre historien qui se porterait garant de son dire.
Donc, dans la *dimension profonde* nous avons l'*effet de sens* suivant :

« conquête espagnole du Pérou »

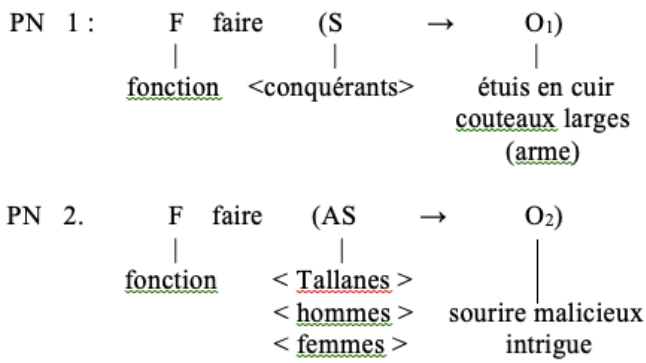
tandis que dans la *dimension superficielle*, c'est à dire du *faire de l'histoire*, nous pouvons formuler deux programmes narratifs (PN) protocolaires 'quelqu'un fait quelque chose' où S = Sujet collectif et AS = Anti-Sujet collectif[36]. Le premier PN s'inscrit dans ce que la sémantique interprétative nomme le « monde obvie » et le deuxième dans le « monde absent"[37] :

[34] F. Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987 ; L. Hébert *Introduction à la sémantique des textes*, París, Honoré Champion, 2001; L. Hébert, L. y G. Dumont Morin, *Dictionnaire de sémiotique générale*, Rimouski, Université de Rimouski. Version en ligne du 21 juin 2012.

[35] La complexité et l'ampleur du paradigme méthodologique a été présenté dans E. Ballón Aguirre (2014, 800-863).

[36] L'énoncé « protocolaire » ou « canonique » d'un fait historique quelconque, est bien celui de la première forme du « syntagme élémentaire de la syntaxe narrative de surface, constitué d'un énoncé de faire » mais non régissant un énoncé d'état (*cf.* Greimas et Courtés 1979, 297).

[37] *Cf.* Ballón Aguirre (2017, 108-109).

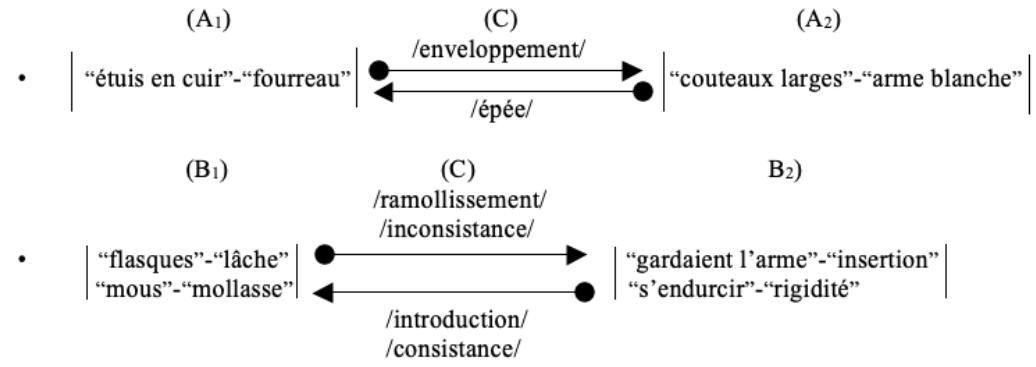


Ces PN simples restent parallèles et isolés (juxtaposés) étant donné que le texte n'établit pas aucun échange d'objet. Il reste à présenter la *dimension événementielle* où se trouve la décision idéologique de l'historien qui permet de lier les deux composantes que nous venons de décrire. A cette fin, nous allons diviser le passage historique cité en trois énoncés textuels. Les deux premiers correspondront à la *dimension superficielle* du PN 1 et la troisième au PN 2.

Voyons d'abord l'organisation sémantique de ces PN. De la lecture initiale de la rencontre entre les adversaires, on peut déduire que l'historien a réalisé un changement du foyer de l'énonciation : il est passé de la description de la tenue des conquérants[38] à la réaction des Tallanes qui les observent. Ce changement du foyer énonciateur entraîne l'actualisation des *sémèmes* adjoints aux *sémèmes* lexicalisés. En effet, dans le PN 1, le premier énoncé textuel (A) dépend du réalisme empirique : « étuis en cuir dans lesquels [les conquérants] gardaient leurs larges couteaux ». Ici, le *sémème* lexicalisé du *complexe sémique* initial (A_1) est "étuis en cuir" et son *sémème* actualisé "fourreau" ; aussi, dans le même énoncé, le *sémème* lexicalisé du *complexe sémique* (A_2) est "larges couteaux" et le *sémème* actualisé "arme blanche". Le deuxième énoncé textuel (B) appartient au réalisme admissible : « les étuis étaient flasques et mous, mais quand ils contenaient l'arme, les étuis durcissaient ». On trouve également ici deux *sémèmes* lexicalisés correspondants au premier *complexe sémique* (B_1), "flasques" et "mous", et deux *sémèmes* actualisés "lâche" et "mollasse" ; parallèlement, les *sémèmes* lexicalisés du *complexe sémique* suivant (B_2) "gardaient l'arme" et "durcir" indexent les *sémèmes* actualisés "insertion" et "rigidité". Finalement, le troisième énoncé textuel (C) qui manifeste le réalisme transcendant du PN 2 présuppose la connaissance (?) des états animiques et les réactions somatiques des aborigènes : « ceci faisait sourire avec malice les Tallanes et intriguait beaucoup leurs femmes ».

Ce troisième énoncé textuel (C) a une première fonction : établir la mise en jeu réciproque des *sèmes* spécifiques entre les *complexes sémiques* des énoncés textuels (A) et (B). Alors, la relation d'identité entre ces *complexes sémiques* est confirmée par l'intervention de (C) : les *sémèmes* d'(A_1) indexent dans (A_2) le *sème* spécifique /enveloppement/ et à l'inverse les *sémèmes* d'(A_2) indexent dans (A_1) le *sème* spécifique /épée/. De façon similaire, les *sémèmes* de (B_1) indexent dans (B_2) les *sèmes* spécifiques /ramollissement/ et /inconsistance/ et corrélativement les *sémèmes* de (B_s) indexent dans (B_1) les *sèmes* spécifiques /introduction/ et /consistance/. Voici les indexations mentionnées :

[38] R. Barthes se souvient que dans la Chine ancienne la natte était « le signe du phallus des envahisseurs et maîtres mandchous » (2011, 507).



Il nous reste à décrire l'indexation des *sèmes* génériques. Le postulat méthodologique de la sémantique interprétative indique qu'au contraire de l'identité produite au moment du partage des mêmes *sèmes* spécifiques entre les *complexes sémiques* de (A) et (B), doit se produire une incompatibilité entre les *sèmes* génériques respectifs. De ce fait, les *complexes sémiques* (A_1) et (B_1) indexent le *sème micro-générique* //faiblesse// tandis que les *complexes sémiques* (A_2) et (B_2) indexent le *sème micro-générique* contraire //raideur//.

Voici un autre schéma dont le but est montrer la combinatoire des dernières indexations :

Complexes sémiques	*Sémèmes lexicalisés*		*Sémèmes actualisés*		*Sèmes spécifiques (inter-indexés)*	*Sèmes micro- génériques*
(A_1)	"étuis en cuir"	→	"fourreau"	→	/enveloppement/	
(B_1)	"flasques"	→	"lâche"	→	/ramollissement/	//chétif//
(B_1)	"mous"	→	"mollasse"	→	/inconsistance/	
(A_2)	"larges couteaux"	→	"arme blanche"	→	/épée/	
(B_2)	"contenaient l'arme"	→	"insertion"	→	/introduction/	//raide//
(B_2)	"durcir"	→	"rigidité"	→	/consistance/	

Les critères différenciateurs sont : l'organisation classématique des *sèmes micro-génériques* et leur indexation dans les *sèmes meso-génériques* et *macro-génériques*. Le schéma de ces indexations est le suivant :

Complexes sémiques	*Sèmes micro-génériques*		*Sèmes méso-génériques*		*Sèmes macro-génériques*	*Catégorie dimensionnelle*
(A_1) – (B_1)	//chétif//	→	//relâchement//	→	//faiblesse//	//armement//
(A_2) – (B_2)	//raide//	→	//durcissement//	→	//fermeté//	

Le troisième énoncé textuel (C) qui correspond au PN 2, a une deuxième fonction : le réalisme de l'aspect physique des étrangers produit, nous l'avons dit, un réalisme transcendant chez les aborigènes. Mais étant donné que ni l'hilarité ni la curiosité intense des natifs en face des instruments guerriers (//armement//) des envahisseurs n'ont été documentées (ces états d'âme n'ont pas de *tekmerion* historique), il s'agit d'images fantaisistes, métonymiques, qui proviennent de la lecture de la rencontre entre les conquérant espagnols et les aborigènes

tallanes. Dans ce qui suit nous essayerons de décrire le processus métonymique de cette *impression référentielle* que l'historien tient par une « vérité historique ».

Du point de vue de la métonymie, les *sémèmes* lexicalisés (source) et actualisés (finaux) déjà mentionnés constituent le *fore* (terme comparant) tandis que le *complexe sémique* qui corresponderaient à leur incidence proprement métaphorique conforment le *thème* (terme comparé) *in absentia*, c'est à dire qu'ils n'ont pas été manifestés[39]. Donc, ce *complexe sémique* thématique, n'étant pas codifié dans l'énoncé textuel (C), reste sous-entendu et les *sèmes micro-génériques* doivent être inférés à partir des *sèmes spécifiques* inter-indexés obtenus des *sémèmes* appartenant aux *complexes sémiques* (A) et (B). Les voici :

Sèmes spécifiques		*Sèmes micro-génériques*
(A)		(C)
/enveloppement/	→	//prépuce//
/ramollissement/	→	//abattement//
/inconsistance/	→	//apathie//[40]
(B)		(C)
/épée/	→	//phallus//
/introduction/	→	//érection//
/consistance/		

Il reste à déduire l'organisation catégorielle des *sèmes* génériques indexés par ces nouveaux *sèmes micro-génériques* de (C) :

Sèmes micro-génériques		*Sèmes méso-génériques*		*Sèmes macro-génériques*	*Catégorie dimensionnelle*
(C)					
//prépuce//	→	//couverture//	→	//réceptacle//	//sexe//
//abattement//	→	//relâchement//	→	//faiblesse//	
//apathie//					
//phallus//	→	//enchâssement//	→	//pénétration//	
//érection//	→	//endurcissement//	→	//fermeté//	

On peut constater que les *sèmes méso-génériques* incompatibles //relâchement// et //durcissement// de (A) et (B) et les *sèmes macro-génériques*, également incompatibles, //faiblesse// et //fermeté// de (C) déterminent une relation anaphorique entre les *catégories dimensionnelles* //armement// et //sexe//, ce qui explique la métonymie entre l'habillement guerrier des conquérants (cause) et la conduite des hommes et des femmes tallanes (effet) qui les regardaient. Finalement, il nous faut expliciter le *complexe isotopique* général du passage

[39] F. Rastier explique que « l'étude des œuvres littéraires a pu montrer que les unités textuelles comme les thèmes sont susceptibles d'être manifestées comme des formes sémiotiques compactes, dans le cas le plus simple d'une lexicalisation, soit d'être diffusées dans des passages où les lexicalisations privilégiées ne figurent pas : la forme sémiotique est alors diffusée par des traits sémantiques et phoniques à un niveau infra-lexical » (2018, 54).

textuel appartenant au corpus de travail. Ce *complexe isotopique* est double : étant donné que la *composante profonde* contient l'*effet de sens* « conquête espagnole du Pérou », sa première *catégorie dimensionnelle* //armement// indexe le *sémème* isotopant « mort » appartenant au *sujet collectif* < conquérants >, tandis que la deuxième *catégorie dimensionnelle* //sexe//, correspondant à l'*anti-sujet collectif* < hommes et femmes tallanes > indexe le *sémème* isotopant « vie ». En termes simples : *si la fonction capitale de l'armement est de donner la mort, la fonction principale correspondant à la sexualité est de donner la vie*. Cette antinomie nous rappelle le dicton courant dans la societé coloniale andine : « la vie entoure la mort comme le fourreau l'épée ».

En somme, la métonymie et sublimation lascive imaginée mais non documentée de l'énoncé textuel « ceci faisait sourire avec malice les Tallanes et intriguait beaucoup leurs femmes », démontre bien la *dimension événementielle* du passage « où se produit le *faire de l'historien* » de notre corpus et certainement la décision idéologique du réalisme transcendant pour lénifier l'instrument le plus mortifère des massacres de la société andine dans la guerre de conquête (neuf millions de morts) (Cook 2010) : l'épée.

***

Dans notre brève ébauche des idées principales de Greimas sur l'algorithme narratif de l'histoire, il nous faut aussi mentionner sa remarque sur le fait que ce qu'il manque à l'heure actuelle dans l'instance *ab quo* est un catalogue de modèles historiques et si nous sommes bien conscients que dans l'instance *ad quem,* la caractéristique principale de la transformation d'un état historique en un autre état historique est l'*irréversibilité*, nous méconnaissons ses règles (Greimas 1970, 114). C'est d'ailleurs à ce dernier niveau que le sémanticien propose les thèses les plus, disons, « incommodes » pour des oreilles d'historiens : dans le discours historique il resterait à déterminer le *faire de l'histoire* lui-même au moyen d'un métalangage particulier[40], d'autant plus qu'y serait essentielle une construction de la syntaxe discursive « de type causal entre énoncés » susceptible de remplacer les relations, courantes aujourd'hui, de probabilité, vraisemblance, croyance, etc.; et, en dernière instance, remplacer « l'ordre chronologique de l'exposition » qui part toujours des commencements des programmes historiques ; désormais il doit partir des aboutissements, c'est-à-dire, d'une reconstruction de l'histoire *à rebours*[41].

Du point de vue de la sémiotique des cultures, il y a une première remarque à faire sur les propositions que nous venons de résumer : les règles sur *l'irréversibilité* de la transformation d'un état historique en un autre pourraient être décrites par une recherche exhaustive des propriétés générales des isotopies et allotopies entre les énoncés historiques. Mais la principale observation qui se pose est, sans doute, l'exclusion du *niveau textuel* dans le schéma du parcours génératif de la production historique[42]. C'est sur ce plan que le développement de la linguistique textuelle, de la linguistique interprétative et du corpus – soutenues par une herméneutique matérielle et une praxéologie générale[43] – sont celles qui, aujourd'hui, pourraient être en mesure de répondre aux questions soulevées[44].

---

[40] Greimas indique qu'un discours scientifique qui porterait sur le « faire » de l'histoire, « ne peut être qu'un discours en construction permanente et que, tout en explorant son objet, il cherche à se construire un langage opératoire autre, distinct de la langue naturelle dont la médiation lui permet d'approcher l'objet visé. » (1979, 169).

[41] Greimas pense à « une pénétration à reculons dans les profondeurs de l'histoire » (1976, 173,174).

[42] A. J. Greimas et J. Courtés écrivent que les *structures textuelles* en tant « qu'un (…) domaine de recherches autonomes (la linguistique dite textuelle s'y emploie, entre autres), (…) se situent, à vrai dire, en dehors du parcours génératif proprement dit. » (1979, 159)

[43] F. Rastier préconise que « les langues et les cultures, créations continues, appellent une *praxéologie* pour décrire leurs transformations perpétuelles du monde historique », et il ajoute « la réflexion sur l'objet culturel

Références bibliographiques

ARRIVÉ, Michel et COQUET, Jean-Claude (1987a), *Sémiotique en jeu. A partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, Actes de la Décade tenue au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle du 4 au 14 août 1983, sous la direction de Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet, Paris/Amsterdam/Philadelphia, Hadès-Benjamins.

ARRIVÉ, Michel et COQUET, Jean-Claude (1987b), « Avant-propos », pp. 7-8.

ARON, Jacques (2016), *La Langue allemande sous la croix gammée. Le singulier dictionnaire de Trübner*, Liège, PULg.

BALLÓN AGUIRRE, Enrique (2014), *El Pizarro de Beethoven. Alegorías artísticas de un emblema histórico peruano*, Lima, Epojé.

— (2017), *La producción literaria mesoamericana y andina colonial*, México, Universidad Nacional Autónoma de México.

BARTHES, Roland (2011), Sarrasine *de Balzac. Séminaire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (1967-1968 et 1968-1969)*, Paris, Seuil.

BENVENISTE, Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

BLOCH, Marc (1993), *Apologie pour l'histoire ou Le métier d'historien*, Paris, Armand Colin.

BUSTO DUTHURBURU, José Antonio del (1978), *Francisco Pizarro – el Marqués Gobernador*, Lima, Librería Studium Editores.

CHEVALIER, Jean-Claude (1974), « La Langue. Linguistique et histoire », *in* J. Le Goff et P. Nora (éds.), *Faire de l'histoire* vol. III, Paris, Gallimard, pp. 95-114.

COOK, N. D. (2010), *La catástrofe demográfica andina. Perú 1520-1620*, Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú.

COQUET, Michèle (1987), « Rencontre entre A. J. Greimas et P. Ricœur », *in* M. Arrivé et J.-Cl. Coquet, pp. 294-297.

CLARK, Elizabeth A. (2004), *History, Theory, Text. Historians and the Linguistic Turn*. Cambridge, Massachusetts, and London, England, Harvard University Press.

GADOFFRE, Gilbert (éd.) (1987), *Certitudes et incertitudes de l'histoire*, Paris, PUF.

GIROUD, Jean-Claude (1979b), « *Apologie pour l'historien*. Analyse d'un article de Lucien Febvre », *in* A. J. Greimas et E. Landowski, pp. 129-139.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

— (1970), *Du Sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

— (1970), « Structure et histoire », *Les Temps modernes* 246 (novembre 1966, pp. 815-827) ; aussi, Greimas, 1970, pp. 103-115.

— (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.

semble capable de renouveler l'image des langues et du monde sémiotique, qui se meut tout entier dans l'histoire – voire conditionne toute histoire et toute compréhension historique. », sous presse (texte original, p. 9, 135).

[44] Par exemple, les *désarticulations déictiques* des *zones anthropiques identitaire, adjacent* et *distal* confirment l'idée d'E. Benveniste à propos du récit historique : « Le plan historique de l'énonciation se reconnaît à ce qu'il impose une délimitation particulière aux deux catégories verbales du temps et de la personne prises ensemble. Nous définirons le récit historique comme le mode d'énonciation qui exclut toute forme linguistique 'autobiographique'. L'historien ne dira jamais *je* ni *tu*, ni *ici*, ni *maintenant*, parce qu'il n'empruntera jamais l'appareil formel du discours, qui consiste d'abord dans la relation de personne *je* : *tu*. On ne constatera donc dans le récit historique strictement poursuivi que des formes de '3e personne'. Sera pareillement défini le champ de l'expression temporelle. L'énonciation historique comporte trois temps : l'aoriste (= passé simple ou passé défini), l'imparfait (y compris la forme en *–rait* dite conditionnel), le plus-que-parfait. Accessoirement, d'une manière limitée, un temps périphrastique substitut de futur, que nous appellerons le prospectif. Le présent est exclu, à l'exception –très rare– d'un présent intemporel tel que le 'présent de définition'. » (1966, 239) ; *cf.* F. Rastier (2011), E. Ballón Aguirre (2017, 108-111).

— (1976), « Sur l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale », R. Koselleck et W. D. Stempel, *Geschistche : Ereignis und Erzählung*, München, Wilhelm Fink Verlag ; aussi, Algirdas Julien Greimas, pp. 161-174.
GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS Joseph, (1979a), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
— et LANDOWSKI, Eric (1979), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette.
— et LANDOWSKI, Eric (1979b), « Introduction – Les parcours du savoir », *in* Greimas, A. J. et Landowski, E. (1979), pp. 5-27.
HÉNAULT, Anne (1992), *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF.
HUNT, Lynn (2002), « Where Have All the Theories gone? », *Perspectives: New Magazine of The American Historical Association*, 40, pp. 5-7.
JAUSS, Hans Robert (1987), « Expérience historique et fiction », *in* G. Gadoffre (éd.), 1987, pp. 117-132.
LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, Jean-Bertrand (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, « Quadrig », 2007.
LE GOFF, Jacques (1974), « Les Mentalités. Une histoire ambiguë », *in* J. Le Goff et P. Nora, (éds.), *Faire de l'histoire III*, Paris, Gallimard, pp. 76-94.
LE GOFF, Jacques et NORA Pierre (1974), *Faire de l'histoire III. Nouveaux objets*, Paris, Gallimard.
LOZANO, Jorge (2015), *El Discurso histórico*, Madrid, Ediciones sequitur.
PIÉRON, Henri (1968), *Vocabulaire de la Psychologie*, Paris, PUF.
RASTIER, François (2011), *La Mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Honoré Champion.
— (2018), *Faire sens - De la cognition à la culture*, Paris, Garnier.
— (2018), *Heidegger, messie antisémite. Ce que révèlent les* Cahiers noirs, Lormont, Le Bord de L'eau.
RICŒUR, Paul (1980), « La Grammaire narrative de Greimas », *Documents de recherche du Groupe de Recherches semio-linguistiques, EHESS-CNRS*, 15.
— (1984), « La Sémiotique narrative de A. J. Greimas », *Temps et récit II. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, pp. 71-91.
SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Ecrits de linguistique générale*, édition de Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard.
SOBOUL, Albert (1970), *La Civilisation et la révolution française. I/ La crise de l'Ancien Régime*, Paris, Arthaud.
WHITE, Hayden (1987), *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press.

L'envers sensible du discours historique

Anne-Lise SANTANDER
Université Paris-Descartes

S'il fallait prouver l'intérêt de la sémiotique pour les autres sciences humaines et sociales, il nous faudrait sans aucun doute le situer dans sa capacité à analyser les mécanismes de production du signifié. En effet, décrire comment chaque discours, chaque discipline, parvient à produire une réalité et surtout à la communiquer à son récepteur, permet d'envisager non seulement la spécificité de chaque discipline mais aussi les relations interdisciplinaires sous un angle nouveau.

Nous nous sommes attachée à interroger le lieu de la distinction posée *a priori* entre deux pratiques discursives de l'Histoire, le discours des historiens et le discours littéraire des témoins de l'Histoire.

Nous sommes tous capables de reconnaître à la seule lecture le discours d'un historien et celui d'un témoin des mêmes faits. La distinction, entre les deux discours et donc entre les deux disciplines, semble tenir à la place accordée ou non à la dimension sensible. Le témoignage retranscrit l'immédiateté du vécu, c'est un récit dans lequel les émotions et les perceptions guident la description des faits. Le discours des historiens, lui, revendique l'objectivité qui accompagne la distance posée entre le récit et les faits. Il serait donc dépourvu de la dimension sensible du témoignage, cet instrument grâce auquel le témoin parvient à faire corps avec son récepteur pour mener à bien son entreprise de transmission de la mémoire.

Apparemment distinctes, ces deux approches du passé sont cependant habitées par la même ambition : rassembler les générations autour d'une mémoire commune.

La présence incontournable du sujet historien dans l'acte de production du discours est également problématique. Comment un sujet humain pourrait-il produire du sens sans entrer lui-même en relation avec l'objet de son discours? Si, pour reprendre les mots de la *Sémiotique des passions,* « c'est par la médiation du corps percevant que le monde se transforme en sens – en langue -, que les figures extéroceptives s'intériorisent et que la figurativité peut alors être envisagée comme mode de pensée du sujet. » (Greimas et Fontanille 1991, 12), quelle place occupe donc dans la production du discours historique le sujet historien et sa propre sensibilité au passé ?

Greimas nous invite à dépasser l'apparence figurative pour mieux apercevoir les éléments sémantiques qui la composent. Le discours des historiens passe en effet complètement à côté de sa visée performative, si l'on s'en tient à l'apparence de son signifiant, une simple reconstitution objective des faits. Nous avons donc voulu décrire les « qualités sensibles » du discours des historiens, ce « parfum » qui se dégage de ce dernier comme à son insu et le situe en dehors de cette seule visée cognitive. Autrement dit, comment le discours historique donne-t-il à éprouver le passé à ses lecteurs ?

Notre hypothèse était la suivante : si le sensible n'était pas immédiatement visible, ne pouvait-il pas trouver sa place malgré tout dans l'envers du discours, tel un anti-programme de la visée cognitive ? Le sensible ne se situe d'ailleurs pas uniquement du côté de l'émetteur, mais aussi du côté du récepteur qui est à même de sentir le « parfum » qui se dégage ou non d'un discours, mais qui est aussi capable de ressentir et d'éprouver par ses sens, par sa sensibilité même, la portée signifiante d'un récit. L'image du « parfum » de Greimas est riche : elle laisse effectivement entendre le caractère non immédiat, mais aussi diffus, de la transmission du sens.

Il importe cependant de ne pas limiter la dimension sensible du discours au plan de l'affect ou d'une perception immédiate, car elle est au contraire au cœur du processus qui mène le fait du pur récit à l'élaboration de sa signification, aussi bien par l'émetteur que par le récepteur du message. C'est à cet angle de la production du sens que nous nous intéressons, à l'établissement par le discours d'une « relation à » : relation au monde et surtout relation au récepteur potentiel du message.

La confrontation de la version sensible de référence de l'Histoire, qu'est le témoignage, avec le discours des historiens, a permis de remettre en cause la distinction posée *a priori* entre les deux discours et entre les deux disciplines et a surtout rendu visible le parcours génératif d'un sens de l'Histoire. Notre propos s'appuie sur une analyse (Santander 2016) menée précédemment sur des discours d'historiens différents tels que J. Michelet (1952), F. Braudel (1985), D. Peschanski (1997), mais aussi sur le récit littéraire de l'historien et témoin M. Bloch, *L'étrange défaite* (1990), et un recueil de témoignages de S. Alexievitch, *Les cercueils de zinc* (2002).

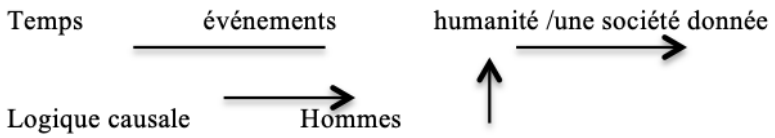
Partant des schémas actantiels propres aux deux discours sur l'Histoire, nous nous intéresserons à la structuration de la production du signifié, puis nous interrogerons la relation établie dans ces discours avec la figure du récepteur. Il sera alors question de la mise en œuvre d'une jonction entre le savoir transmis et l'acte d'acceptation de ce même savoir de la part du récepteur. La comparaison des deux types de discours permettra la mise au jour d'une dialectique du sensible et de l'intelligible propre aux discours sur l'Histoire. Nous conclurons en interrogeant la place du *tempo* comme agent sémiotique permettant l'établissement du lien entre la dimension intelligible et sensible de l'Histoire.

1. La structuration de la production du signifié à la lumière des schémas actantiels

Pour comprendre le processus de la production du signifié, nous avons établi dans un premier temps quels pouvaient être les schémas actantiels aussi bien du discours historique que du témoignage. Nous voulions comprendre comment le discours historique rend possible cette solidarité des lecteurs et cette reconstitution d'un « nous » par l'intermédiaire d'un récit sur le passé.

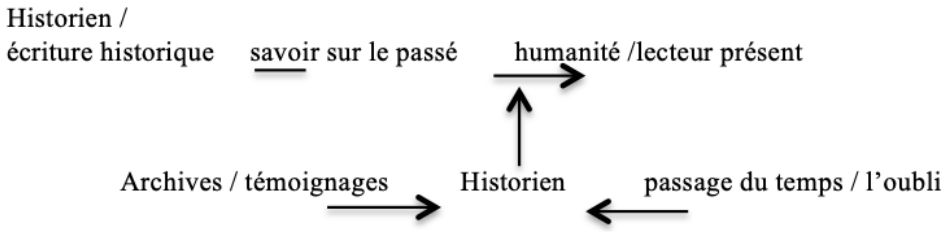
Si le discours des historiens apparaît *a priori* comme un simple objet cognitif, au moment d'établir son schéma actantiel, nous nous sommes confronté à la coexistence d'un double système actantiel, selon si l'on considère l'Histoire comme objet d'un discours ou comme procès discursif.

Le schéma actantiel de l'Histoire saisi comme objet du discours correspond à l'objet de savoir qui nous est offert.



Les actions humaines répondent à une logique causale et se situent dans le temps, dans le cours plus large de l'Histoire universelle. Elles semblent ne pas avoir d'opposant. Cette logique temporelle successive de cause à effet ne peut être arrêtée. Elle obéit au passage inéluctable du temps.

Le schéma actantiel du discours historique conçu comme procès discursif propose une répartition différente des fonctions :



Ce deuxième schéma actantiel reproduit le système de communication auquel répond l'objet de savoir qu'est le discours historique. Dans ce schéma, le destinateur est également le sujet qui fait l'action, c'est-à-dire celui qui définit les contours de l'objet à transmettre. L'historiographie a pour objet un savoir sur le passé et adresse ce dernier à un public très large de lecteurs potentiels, ceux du présent comme ceux d'un avenir aux limites indéterminées.

Greimas définit la relation entre le sujet et l'objet comme une relation de « désir », le sujet étant un « être voulant » et l'objet, un « être voulu ». Nous pouvons d'ailleurs considérer que le premier schéma actantiel représente cet objet voulu et désiré par l'historien : le déroulement de l'action des hommes dans et sur le temps, autrement dit le récit des événements passés, est à la fois le schéma à l'œuvre dans la conception historique du temps humain et l'objet du deuxième schéma actantiel qui décrit le système de communication ou de transmission de l'histoire. Le premier schéma semble s'emboîter dans le deuxième, au niveau de l'objet.

Ce deuxième schéma laisse apparaître la figure de l'Historien comme étant à la fois Sujet et Destinateur. Il est celui qui définit les contours de l'objet à transmettre. L'objet, le savoir sur le passé, est adressé à un large public de lecteurs potentiels dans le temps. L'oubli ou le manque de documents peut interférer sur l'objet.

A la lumière de ce dédoublement des schémas actantiels, l'historien perd progressivement son statut de simple scribe de l'histoire bien qu'il prétende demeurer à l'extérieur et conserver une distance avec l'objet de son énonciation. C'est là le point où témoignage et discours des historiens se différencient : si le témoin est également Destinateur et Sujet, il revendique au contraire l'absence de distance à l'objet du récit. Sujet et objet ne forment qu'un, le témoin relatant sa propre expérience.

Le témoignage est également une sélection opérée par la mémoire au détriment d'autres informations, mais la différence entre Histoire et Témoignage apparaît dans le fait de laisser apparaître ou non ce processus de sélection et donc de reconstruction du passé. Le témoignage pose clairement un contrat avec son lecteur : la vérité énoncée est celle qui a été saisie par un regard particulier. Le discours de l'historien maintient au contraire cette sélection dans l'envers de son discours et ne donne à voir que l'objet fini, interprété. Plusieurs traces de métadiscours dans les récits historiques manifestent le soin apporté par les historiens à l'effacement de ce travail qui précède le récit. Comme le souligne Michel de Certeau, « l'histoire ne commencerait qu'avec la 'parole noble' de l'interprétation. Elle serait finalement un art de discourir qui effacerait pudiquement les traces d'un travail. » (De Certeau 1975, 58). Ce travail de sélection et d'opération est cependant au cœur de la production de l'Histoire et demande à être considéré comme part essentielle de la production du signifié de l'Histoire.

Le schéma actantiel a permis de manifester les rapports entre actants, et notamment la place d'un Sujet masqué, l'historien. La différence entre le témoignage et le discours de l'historien ne semble tenir qu'à la position énonciative de ce dernier qui demeure cachée derrière son récit, dans la doublure du récit comme le montre le dédoublement des schémas

actantiels. La relation entre l'énonciateur du discours et son récepteur semble dès lors nécessairement différente. Il est indispensable d'interroger de plus près la relation du sujet de l'énonciation de ces différents discours historiques à leur destinataire.

Dans le programme narratif du discours de l'historien, comme dans celui du témoin, le récepteur détient un pouvoir d'actualisation du savoir livré par le discours, qui demeure, sans lui, dans une forme de virtualité. Dans les deux types de discours sur l'Histoire, il est question d'atteindre une conjonction entre passé et présent.

Dans le cas particulier du recueil de S. Alexievitch, comme dans nombre de témoignages, la réalisation du programme dépend d'une première étape de disjonction entre le destinataire et un premier objet, un savoir antérieur au récit que le témoignage va s'attacher à invalider. Ce principe de disjonction qui apparaît clairement dans le programme narratif du témoignage n'est pas absent du discours des historiens. On peut considérer le fait d'apporter un savoir comme un acte de disjonction avec les illusions d'une compréhension lacunaire du passé. La disjonction apparaît cependant comme le résultat implicite de la lecture.

La relation de l'historien à la matière historique mais aussi de l'historien à son récepteur, n'est pas donnée à lire directement. Elle semble elle aussi demeurer dans un envers de la représentation que l'Histoire donne du passé. Le discours historique se présente *a priori* comme discours saturé, neutre, livrant immédiatement un savoir, quand le témoignage, lui, laisse une place évidente au sujet et au jugement du récepteur, une place à son interprétation par l'absence de fixation du sens qu'il propose. La présence voilée en amont de l'historien et la visée performative du discours laissent cependant entendre que cette distinction n'est qu'apparence structurelle.

Les discours sur l'Histoire que sont le témoignage et le discours des historiens sont avant tout propositions de différents types de relations à l'Histoire. Ces relations possibles à l'Histoire apparaissent d'ailleurs dans la description des positions modales du récepteur. Ces positions modales du récepteur doublent celles du sujet témoin ou historien face à la matière historique. Les positions oscillent entre un *vouloir-savoir* et un refus de savoir, mais aussi entre la possibilité qui est offerte ou non de savoir et l'impossibilité de se soustraire à ce même savoir. Ces différentes positions sont applicables aussi bien au genre du témoignage qu'à celui du discours proposé par les historiens. Le lecteur a dans les deux discours le choix de devenir ou non témoin du passé.

Cette oscillation de la position du récepteur qui mime d'ailleurs celle de l'énonciateur, souligne le caractère mouvant de l'élaboration du sens et donc du lieu de la cognition. Le discours historique ne peut prétendre être un simple discours délivrant une interprétation achevée, prête à l'emploi. La production du sens et donc l'actualisation d'un signifié affiche sa dépendance à l'existence d'une relation entre le signifiant et un récepteur potentiel, compétent. La visée performative du discours sur l'Histoire dépend d'une capacité du discours à établir cette relation entre le signifiant et un récepteur idéal.

Nous avons donc cherché à définir l'anti-programme sensible, c'est-à-dire producteur de sens, de l'Histoire comme le lieu du passage d'une structure en apparence strictement narrative à une structure sensible, propice à l'interaction avec le lecteur.

2. Un lien à établir entre le *savoir* et le *croire*

Rendre possible la sanction positive de l'action et donc la réalisation du signifié consiste à déclencher chez le lecteur le *pouvoir-croire* et le *vouloir-croire.* La reconstitution par l'historien de la seule logique causale des événements ne suffit pas à l'obtenir. Comme Anne Hénault nous l'explique, « (l)'*éprouver* ne pratique pas l'activité cognitive, la mise à distance du monde ; sa *semiosis* paraît continue. » (Hénault 1994, 4). La production et réalisation de

cette continuité à instaurer entre le récepteur et l'objet du discours apparaît comme l'enjeu de ces discours sur l'Histoire.

Il s'agit dans les deux discours sur l'Histoire d'amener le lecteur à reconnaître pour vrai le savoir apporté sur le passé. Greimas dans *Du Sens II*, décrit cette adhésion comme acte de transformation d'un « état de croyance » à un autre, un « acte de reconnaissance (de la vérité) » et « La reconnaissance comporte nécessairement une identification, dans l'énoncé offert, de la totalité ou des bribes de 'vérité' qu'on possède déjà. » (Greimas 1983, 119)

Le discours des historiens n'use pas du registre de l'affect ou de l'émotion, terrain sur lequel le récepteur peut s'identifier au témoin des faits relatés. Il s'attache cependant à établir un point de contact qui autorise la rencontre entre les éléments de comparaison. Un des effets de proximité que nous avons relevés, est la capacité du récit à élargir le public de ses récepteurs par la prise en compte d'opinions contraires. L'usage des citations en modalisation autonymique et des questions, permet de faire entendre la voix de partis opposés. Denis Peschanski notamment dans son ouvrage sur le régime de Vichy, s'adresse ainsi à deux publics différents, attachés à deux visions politiques du régime de Vichy et rend possible aussi bien l'adhésion que la mise à distance de la vérité énoncée. Il s'agit ainsi d'ébranler ou au contraire de conforter des certitudes.

En confrontant le lecteur à lui-même, le discours s'attache à faire venir progressivement le passé vers le présent. Le *pouvoir dire* de l'historien, son autorité référentielle, produit la modalisation de la certitude et de la confiance du récepteur. On peut parler d'interdépendance entre la dimension cognitive et la dimension sensible du discours. Au *pouvoir savoir* se greffe donc non seulement le *vouloir savoir* mais aussi le *croire* saisi comme acte de reconnaissance de ce même savoir par le récepteur. Ce dernier n'est donc pas passif dans le processus de génération du sens.

La production du signifié et finalement la portée de la dimension cognitive tiennent donc pour une bonne part à la capacité d'embrayage du présent par le récit sur le passé.

3. Embrayer la relation du présent au passé ?

La fonction de répétition de l'Histoire ne suffit pas à embrayer le présent. Au-delà de la seule reconnaissance, il est nécessaire selon l'historien Marc Bloch « d'unir l'étude des morts à celle des vivants. » (*Annales*)

Marc Bloch interroge dans son témoignage *L'étrange défaite* les différents régimes d'historicité possibles. L'historicité se définit comme rapport de l'homme au temps. Elle met en jeu « la modalité de conscience de soi d'une communauté humaine » (Hartog 2012, 29).

Témoignage et discours des historiens apparaissent ainsi comme deux « de conscience de soi » : le premier donne à lire les événements à partir de la logique du /survenir/ quand le discours des historiens propose un récit répondant à celle du /parvenir/. L'événement ne vaut alors pas pour lui-même mais seulement dans sa relation aux autres signifiants et au sujet humain qui seul lui accorde cette valeur de signe.

Le cas du témoignage de l'historien Marc Bloch est intéressant car il propose la double relation à l'événement, celle du témoin direct et celle de l'historien. Il fait face au surgissement de l'inattendu, le présent de l'Histoire en train de se dérouler, et possède dans un même temps le recul que lui apporte son savoir historique. Nous voyons dans son récit s'opposer « l'étrangeté de ce qui se passe aujourd'hui » à la « discursivité du comprendre » (Hartog 2012, 17). Bloch interroge les modes d'articulation temporelle lorsqu'il écrit plusieurs scénarios en parallèle : dans son récit, l'Histoire n'est plus seulement une ligne continue sur laquelle se déploient des événements selon une logique de causalité, mais une voie offerte à l'implication du récepteur par la mise en perspective de la multiplicité des scénarios et des conséquences de ces derniers. Cette mise en perspective de la signification

fait écho à celle que propose dans sa structure même le témoignage littéraire : en tant que récit individuel, le témoin propose une version autre de l'Histoire, en concurrence avec celle qu'offre l'Histoire officielle. Il s'agit pour cet historien de rendre manifeste l'épaisseur de l'Histoire, la complexité de l'acte d'interprétation des données de celle-ci. L'historien guide le récepteur dans le labyrinthe du sens créé par l'absence de recul sur les faits. Il lui apprend à ne pas s'arrêter à l'immédiateté des données sensibles : c'est là la leçon du passé pour le présent. Il y a une visée didactique dans le discours historique qui suppose un effort de projection de la part du récepteur dans son rapport à sa propre histoire. La structuration du sens dans le discours historique a d'ailleurs selon Michel de Certeau la dimension symbolique de la mise au tombeau. « (Le langage) exorcise la mort et il la case dans le récit qui lui substitue pédagogiquement quelque chose que le lecteur doit croire et faire. (…) Une société se donne ainsi un présent grâce à une écriture historique. » (De Certeau 1975, 140-141)

L'énoncé agit donc sur le récepteur, mais il ne peut le faire qu'en raison de la précédence du *croire* sur le *savoir*. L'affirmation de l'historien n'est acceptée et conçue en tant que telle qu'en raison d'une position de forte adhésion du récepteur. Si le *croire* précède le *savoir,* le discours de l'historien semble donc viser dans le temps la réversibilité du processus de signification dans le rapport du récepteur à son propre présent. Le savoir sur l'Histoire vise une interférence entre les temps : il s'agit d'échapper par la connaissance du passé aux interprétations du présent et de faire précéder le *croire* par le *savoir*. L'historien est celui qui peut « regarder de l'autre côté de la toile » (Bloch 1990, 86). Le présent ne sait que rarement lire ce qui se cache dans l'immédiatement visible. Le discours des historiens porte cette conscience de la dualité possible du sens. La mise à distance de l'émotion par les historiens va bien de pair avec une logique du /parvenir/, qui est aussi une logique de l'action et non plus logique du seul /subir/.

Le témoignage, lui, opte pour la brutalité du surgissement, agissant ainsi sur les sens et l'émotion, et initie le récepteur à l'unicité de l'événement, quand le discours des historiens cherche à se ressaisir de son /agir/ en élargissant le champ possible des actions humaines face au retour éventuel de l'événement.

Dans le cas du témoignage, comme dans celui du discours des historiens, il est question d'ébranler le savoir du récepteur pour que l'Histoire prenne sens et réalité dans le présent. Dimension sensible et intelligible sont interdépendantes. Il n'est plus question d'opposer témoignage et discours des historiens à partir d'une présence ou absence de dimension sensible, mais bien plutôt d'évaluer la dialectique à l'œuvre dans chacun de ces discours entre la dimension sensible et intelligible.

4. Dialectique du sensible et de l'intelligible

Dans *Sémiotique du discours*, il est question de la solidarité entre ce qui relève du sensible et de l'intelligible. J. Fontanille décrit « le sensible et l'intelligible (comme étant) inéluctablement liés par l'acte qui réunit les deux plans du langage : (...) les deux plans du langage sont départagés par un corps percevant qui prend position dans le monde du sens, qui définit, grâce à cette prise de position, la frontière entre ce qui sera de l'ordre de l'expression (le monde extérieur) et ce qui sera de l'ordre du contenu (le monde intérieur). » (Fontanille 2016, 20). L'historien et le témoin effectuent ce partage entre ces deux plans et choisissent d'accorder une place plus ou moins grande à l'une ou l'autre. Mais au travers de cette répartition de la charge sensible et intelligible dans le discours sur le passé, les deux énonciateurs déterminent également dans leurs actes énonciatifs la place qui sera accordée au sensible et à l'intelligible par le récepteur.

Le traitement de l'événement dans le discours est le pivot qui distingue les choix énonciatifs des deux types de discours sur l'Histoire, et qui, dans un même temps, les relie.

L'événement porte en lui cette dualité entre sensibilité et intelligibilité : il est un fait cognitif, intelligible du point de vue de l'expression ou d'un point de vue valoriel, et relève de l'affect ou du sensible du point de vue du contenu ou d'un point de vue valenciel. Nous cherchons la dimension sensible du discours historique dans sa capacité à susciter du sens, à entrer en relation avec les capacités sensibles du récepteur, mais à la lumière de la dialectique à l'œuvre dans l'objet du discours sur l'Histoire qu'est l'événement, nous pouvons aller plus loin dans cette logique de l'envers sensible du discours historique. Dans le discours des historiens, le sensible peut être désigné comme envers de l'intelligible. De même, dans les témoignages, l'intelligible apparaît comme l'envers de la portée sensible du discours. Discours historique et témoignage sont à lire comme images inversées l'un de l'autre. Tous deux ayant pour point commun de vouloir augmenter l'étendue du savoir sur le passé, dans le temps mais aussi dans l'espace sociétal.

La mise en parallèle des schémas tensifs du témoignage et discours des historiens manifeste l'interaction du sensible et de l'intelligible à l'œuvre dans chaque type de discours. Elle traduit les modalités de conscience de soi du sujet historien et du témoin par rapport à l'événement dans le temps.

En tant que discours individuel mettant la dimension pathémique de l'expérience au premier plan, le témoignage voit son intensité, sa dimension sensible, augmenter, en même temps que son étendue se voit réduite au rang de parole individuelle. Le témoignage provoque dans un premier temps une tension affective, mais ne s'y limite pas. Il vise effectivement la reconnaissance du collectif dans l'individuel et répond dès lors dans un deuxième temps à un schéma d'amplification, dans lequel tension affective et cognitive sont rendues possibles conjointement. Le discours des historiens, quant à lui, se situe en premier lieu dans un schéma de décadence : il vise la détente cognitive, un savoir basé non sur le sensible, mais sur la prise de recul qu'offre la face intelligible des événements. Mais il n'exclut pas non plus la réponse sensible. Dans sa relation au récepteur, il s'inscrit dans un schéma d'amplification également. Le déploiement de l'étendue du savoir dans le temps et l'espace, rend possible la relation sensible au savoir et redonne à l'événement une intensité sensible, distincte de la seule émotion, et resituant par là même le savoir dans une tension à la fois affective et cognitive.

La distinction entre témoignage et discours historique n'est pas de l'ordre de l'opposition: ils se situent tous deux à des stades différents du rapport au sens de l'Histoire et proposent une dialectique inversée du sensible et de l'intelligible, comme les schémas tensifs le confirment.

La question qui demeure est cependant celle de la continuité entre ces deux dimensions de l'intelligible et du sensible. S'intéresser à la structuration de la production du signifié demande à ce que soit recherché quel peut être cet « excédent modal régissant » du discours, cette tension créatrice du signe « Histoire » pour reprendre les mots de A. J. Greimas et J. Fontanille. Quel est cet excédent modal qui régit le discours et le dirige du destinateur vers le destinataire, du cognitif vers le sensible dans un cas, et du sensible vers le cognitif dans l'autre ? L'interaction entre ces différentes dimensions nous ramène vers la vision de la sémiosphère et des tensions créatrices de Lotman. Pour Lotman, le sens résulte d'un processus d'interdépendance et d'intersection entre les éléments au sein d'un même système. L'« explosion du sens » dans les discours sur l'Histoire, si nous voulons rester dans le registre choisi par Lotman, est produite par l'intersection entre le cognitif, le purement factuel, et le sensible, cette dimension de la subjectivité. L'intersection se situe au niveau de la conscience individuelle, et c'est bien l'aporie évidente sur laquelle repose la distinction posée *a priori* entre le discours des historiens et celui des témoins directs de l'Histoire. A l'origine de tout discours se situe un sujet humain, ce « corps percevant » dont la visée cognitive du discours ne peut se défaire.

Les deux discours sur l'Histoire trahissent la présence de ce corps percevant unissant les deux plans du signe au travers d'une des dimensions physiques de l'*éprouver*, à savoir le

t*empo* et ses variations. Deleuze définit le rythme comme une puissance « en mesure d'unifier en les homogénéisant les différents domaines sensibles qui deviennent autant de plans de l'expression d'une valeur tensive définie. » (Zilberberg 2006, 93)[1]

Aspect purement formel, le *tempo* n'appartiendrait-il pas à l'envers du discours sur l'Histoire, tenant ainsi lieu de médiateur entre le cognitif et le sensible ?

5. Le *tempo* comme tension créatrice entre les plans de la signification

Le rythme joue indirectement sur le terrain de la sensation : il s'impose à la lecture et désigne le lieu du sens en plaçant les accents.

L'étude du *tempo* permet de mettre en valeur la place du sujet (émetteur et récepteur) dans l'acte de désignation de la valeur événementielle du fait passé. L'événement n'est événement qu'à partir de l'acte de configuration qu'opère un sujet sur un axe temporel et axiologique. Nous aurions tendance à associer les faits au plan du signifiant et la sensation à celui du signifié, mais le *tempo* amène à reconsidérer cette répartition des plans du signe. Si l'événement est assimilable à une configuration de la sensation d'un sujet, sensation et événement apparaissent alors indissociables, voire synonymes dans la logique énonciative. Claude Zilberberg, lui-même, interroge la répartition et considère qu' « il ne serait pas illégitime de considérer le niveau de la sensation comme le plan de l'expression et sa valeur d'événement comme le plan du contenu. » (Zilberberg 2006, 92)

Le *tempo* rend manifeste la continuité entre le plan de l'expression et celui du contenu dans le discours sur l'histoire, voire la circularité et synonymie entre la sensation et l'événement.

L'historien oblige le lecteur à remonter avec lui le cours des événements au risque de voir ses connaissances remises en jeu. Nous notons chez Michelet comme chez Peschanski le contraste entre le rythme rapide associé à la succession des informations fournies et le ralentissement, voire le retard de l'avènement des réponses aux questions. L'historien cherche à confirmer ou au contraire invalider un savoir déjà acquis. Il part donc de l'événement pour revenir ensuite à la sensation et non l'inverse, comme dans le témoignage qui garde pour premier filtre celui de la sensation. Si pour le témoignage, la sensation est événement, l'historien, lui, se livre à la vérification de la valeur d'événement pour l'histoire de ce qui a pu relever justement de la sensation.

Le *tempo* apparaît ainsi comme un agent sémiotique du discours : il y a un rapport mimétique entre le rythme choisi et la progression de l'argumentation. Les variations de rythme ont une valeur signifiante et sont une des modalités choisies non seulement pour maintenir l'attention du lecteur, mais aussi pour ébranler son sens critique, en vue d'une appropriation et d'un réinvestissement dans le présent du savoir sur le passé. Le sens est dans le mouvement, dans l'avancée, mais la valeur critique du discours historique dépend de la capacité du discours à ralentir, le temps du récit, le cours de l'Histoire. Le *tempo* décrit le sujet affecté et affecte le récepteur par concaténation ou contagion. Il semblerait que l'éveil sensible du lecteur passe par cette capacité du discours à déclencher le mimétisme entre l'acte de représentation de l'historien et la « refiguration » de son propre monde auquel le récepteur est appelé.

La capacité du récepteur à devenir témoin de la sensation, dépend de sa capacité à saisir les variations, voire les oppositions entre les différentes vitesses choisies, que le destinateur a voulu manifester. L'Histoire est avant tout ce temps humain devenu sensible. Le *tempo* rend manifeste la présence incontournable du sujet humain dans l'acte de faire Histoire.

***

[1] Deleuze, *Francis Bacon. Logique de la sensation*, cité par C. Zilberberg.

Les méthodes d'analyse greimassiennes accompagnent les remises en cause actuelles des écoles historiques sur leurs propres pratiques. L'objectivité du discours historique n'est qu'apparence énonciative. A la lumière de la comparaison entre discours des historiens et témoignage, nous pouvons parler de deux types de discours sur l'Histoire usant d'une dialectique du sensible et de l'intelligible différente. Le discours historique pris ainsi dans une acception plus large peut être décrit comme signe, porteur d'un signifiant et d'un signifié dont l'interchangeabilité et la continuité restent des éléments décisifs.

Le discours des historiens se laisserait alors envisager selon un double visage : un endroit qui donne à lire les faits et un envers porteur d'un surplus de significations, tout comme le parfum est porteur en premier lieu d'une odeur, puis d'un réseau individuel d'évocations. Cet envers du discours historique peut être décrit comme un anti-programme sensible rendu indispensable à la visée première du discours historique.

La place accordée au récepteur dans l'élaboration du sens à donner au passé, nous apprend à considérer l'événement non plus seulement en tant que fait placé sur un axe chronologique, mais avant tout comme charge sensible potentielle pour le sujet humain. L'événement n'est plus seulement un objet de description, mais conséquence d'un acte de production de sens. En cela l'héritage de Greimas est décisif. La place à accorder à la compétence du récepteur est essentielle, elle est au cœur de ce qui lie les deux plans du signe.

L'élaboration des conditions rendant possible la relation du récepteur au discours définit à notre sens la sémiologie propre au deux discours sur l'Histoire et demande à ce que soit reconsidéré le rapport de la littérature à l'histoire, mais aussi l'importance accordée à la dimension sensible de tout acte de représentation.

Références bibliographiques

ALEXIEVITCH, Svetlana (2002), *Les Cercueils de zinc* (1991)*,* Paris, C. Bourgois.

BLOCH, Marc (1990), *L'étrange défaite* (1946), Paris, Gallimard.

BRAUDEL, Fernand (1985), *La Méditerranée, L'espace et l'histoire,* Paris, Flammarion.

DE CERTEAU, Michel (1975), *L'Ecriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard.

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2016.

GREIMAS, Algirdas J. (1983), *Du Sens II,* Paris, Seuil.

— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions, Des états des choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

HARTOG, François (2003), *Régimes d'historicité,* Paris, Seuil, 2012.

HÉNAULT, Anne (1994), *Le Pouvoir comme passion,* Paris, PUF.

MICHELET, Jules (1952), *Histoire de la Révolution française,* t. I, Paris, Gallimard.

PESCHANSKI, Denis (1997), *Vichy, 1940-1944, Contrôle et exclusion*, Paris, Complexe.

SANTANDER, Anne-Lise (2016), *Place et enjeu de la dimension sensible dans le discours historique,* mémoire de recherche sous la direction de Juan Alonso, Université de Paris V-René Descartes.

ZILBERBERG, Claude (2006), *Eléments de Grammaire tensive*, Limoges, Pulim.

5. Du politique et du juridique

La sémiotique : un retour du politique dans les sciences sociales

Bernard LAMIZET
Institut d'Etudes Politiques de Lyon

Dans *Sémiotique et communications sociales* Greimas évoque « la dimension significative grâce à laquelle une société existe, en tant que sens, pour les individus et les groupes qui la composent, ainsi d'ailleurs que pour les autres sociétés, qui la regardent et la reconnaissent comme autre » (Greimas 1976, 49-50). C'est cette instance du sens dans les logiques sociales que nous souhaitons interroger ici.

1. Rôle fondateur de la narratologie dans le projet sémiotique de Greimas

Sans doute importe-t-il, pour mieux comprendre le projet sémiotique de Greimas, de commencer par réfléchir à la place que l'analyse du récit occupe dans l'élaboration de sa sémiotique. En effet, l'analyse structurale du récit a un rôle essentiel dans l'élaboration de sa théorie sémiotique propre, notamment à partir du numéro 8, devenu célèbre, de la revue *Communications*, consacré, en 1966, à « l'analyse structurale du récit ».

Le récit fait l'objet d'une grammaire, tandis que c'est l'énonciation qui fonde la sémiotique du texte. Tandis que le récit fait l'objet d'une syntaxe et revêt ainsi un caractère prévisible, l'énonciation est, dans la sémiotique du texte et de la littérature, le champ de la subjectivité et de l'imprévisibilité. A cet égard, sans doute peut-on comparer les apports à la sémiotique de Greimas et de Barthes. C'est ainsi, en particulier, que le projet de narratologie élaboré par Greimas s'inscrit dans la culture des formalistes russes, notamment dans la lignée de l'ouvrage de V. Propp, *Morphologie du conte.*

Tandis que le récit met en scène des *actants*, pour reprendre la terminologie de Greimas, l'énonciation est le champ des *sujets*, ce qui implique deux logiques différentes de construction de l'identité et de mise en œuvre de la médiation, dialectique, comme on le verra, du singulier et du collectif. Tandis que les actants engagent des dynamiques d'action, les sujets engagent une approche critique du discours et de l'énonciation : si la sémiotique s'engage sur la logique de l'analyse du récit, c'est en engageant une forme de distanciation par rapport à lui.

On peut, par ailleurs, articuler l'analyse du récit qui s'inscrit, de façon plus générale, dans une *anthropologie*, et la sémiotique qui, elle, s'engage dans une *théorie de l'énonciation.* C'est la distanciation, le clivage entre les diverses instances qui fondent la complexité de l'identité du sujet, qui fonde l'énonciation, tandis que le récit, au contraire, en reposant sur l'identification symbolique du conteur et de celui qui l'écoute au « héros », instaure une approche unificatrice de l'identité.

C'est de cette manière que l'interprétation du récit s'inscrit dans une logique idéologique et culturelle, tandis que celle de la textualité s'inscrit dans une logique fondée sur la recherche des structures langagières et inconscientes de l'énonciation. On peut, à cet égard, concevoir une différence entre deux formes d'impensé : l'idéologie, qui est l'impensé du récit, a une dimension politique, tandis que l'inconscient, qui est l'impensé de l'énonciation, s'inscrit dans une logique psychique du non-dit, de ce qui se situe au-delà des limites de l'énonçable et du dicible.

Enfin, on peut, à partir de la lecture des travaux de Greimas sur le récit et de la façon dont ils contribuent à fonder sa sémiotique, articuler le projet de la narratologie qui s'inscrit dans la recherche d'une forme de globalité encyclopédique, tendant presque vers une forme d'universalité, comme dans les travaux de Propp sur le récit russe ou de Delarue et Ténèze sur

le récit français, et celui des sémiotiques de l'énonciation qui tendent à approfondir les singularités de la subjectivité de la parole et de l'écriture. C'est la distanciation qui fonde la relation constitutive de l'énonciation, fondée sur le sujet, tandis que c'est l'identification qui fonde la relation constitutive du récit, fondé sur la figure du héros. Greimas aura notamment analysé cette forme d'écart entre le récit et l'énonciation dans sa lecture de Maupassant.

2. Narratologie, énonciation, identité

La narratologie occupe une place majeure dans la construction de la sémiotique de Greimas car elle pose, dans la temporalité du récit, la question des identités. Sans doute est-ce cette dimension particulière de la narratologie qui lui donne cette place essentielle dans les travaux de Greimas, et il est important de comprendre la signification de cette place du récit et de la narratologie qui va au-delà de la simple question du récit et qui pose, fondamentalement, le problème de l'articulation entre le temps et les identités. En effet, ce qui structure le récit, comme forme particulière de discours et d'énonciation, c'est le temps : on peut définir le récit comme une *médiation symbolique de la temporalité.*

Le récit institue de trois façons cette médiation symbolique de la temporalité.

D'abord, le récit instaure une temporalité propre, celle des événements qu'il raconte au cours de son énonciation. C'est la succession des différents événements qui s'y produisent qui fonde le temps du récit, ce dernier étant lui-même le discours qui fonde cette temporalité, qui l'ordonne en lui donnant, ainsi, une signification. Le récit figure un temps particulier, celui de la diachronie d'un certain nombre d'événements qui vont mettre en scène des personnages en les situant dans ce temps propre. Dans l'esthétique du récit, la structure fondamentale de cette temporalité est *l'attente*, figurée par le suspens, qui articule le temps symbolique, celui du temps déjà engagé par le récit quand a lieu la rupture de l'attente, le temps réel, celui de la contrainte exercée par la logique de la temporalité narrative, et le temps imaginaire, celui précisément de la suite que le lecteur ou l'auditeur attend sans encore complètement la connaître, et qu'il peuple de tous les imaginaires dont il est porteur.

La deuxième forme de la médiation symbolique de la temporalité engagée par le récit est l'identification symbolique du temps du lecteur ou de l'auditeur à cette temporalité particulière du récit qui fonde la médiation narrative, la communication qui se met en jeu au cours du récit. Si le récit engage une médiation entre le lecteur ou l'auditeur et l'auteur du récit, celui qui l'énonce dans sa parole ou dans son écriture, c'est, d'abord, par l'échange ou le partage des temporalités qu'elle a lieu, en instituant ainsi une identification symbolique entre eux. Au fond, il y a, ainsi, deux logiques d'identification qui s'articulent l'une à l'autre dans le récit : la première est l'identification spéculaire de lecteur ou de l'auditeur du récit aux personnages du récit ou à son énonciateur, comme on le verra plus loin, mais la seconde est justement cette forme d'identification seconde, qui s'institue entre eux par l'échange et l'identification des temporalités, le suspens, l'attente constituant la figure majeure de cette identification seconde.

Enfin, que l'on nous permette une réflexion sur une troisième signification possible de la temporalité du récit. Si le récit constitue, depuis toujours, une des énonciations que le sujet rencontre dès le commencement de sa mise en œuvre de la parole dans l'enfance, c'est parce qu'il est énoncé par la parole même de l'adulte qui lui parle, à lui qui, enfant, n'est encore qu'un *in-fans*, un être humain qui *ne parle pas*, et parce qu'il représente, de cette façon, la médiation qui va instituer son désir, puisque l'oralité est à la fois le mode d'énonciation de la parole et, par l'allaitement, le mode d'institution du lien entre l'enfant et sa mère. Le récit est la forme première du discours, car son énonciation a lieu dans un temps de la communication au cours duquel il n'y a pas encore de réponse : ce n'est que dans son identification symbolique (communication narrative) et imaginaire (sublimation) au héros du récit que

l'auditeur ou le lecteur fonde son rapport à l'énonciation. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, dans toutes les cultures, le mythe occupe sa place majeure dans la construction des identités.

La médiation narrative de l'identité s'engage, d'abord, dans la construction des identités des acteurs du récit par la grammaire narrative. Par une forme de filiation épistémologique avec les grammaires de cas, l'analyse structurale du récit repose sur un certain nombre de fonctions, qui peuvent correspondre aux cas de la grammaire et auxquels Greimas, notamment dans la *Sémantique structurale* et dans *Du sens*, consacre une grande partie de sa réflexion et de son analyse, en trouvant dans la grammaire narrative (Greimas 1970,162) les éléments d'une « grammaire fondamentale », destinée, écrit-il (Greimas 1970,186), à « aboutir à la lisibilité maximale » des récits, en particulier des récits mythiques, et qui va jusqu'à l'élaboration d'une approche générative des actants du récit (Greimas 1970, 249-270).

La grammaire narrative peut se définir comme une articulation, en quelque sorte dialectique, entre l'identité des acteurs du récit et leurs fonctions dans le récit, comparables aux cas de la grammaire casuelle. Finalement, on peut relever, dans la théorie greimassienne de l'interprétation du récit une forme de sémiotique anthropologique, en particulier mise en œuvre dans la réflexion de Greimas sur le mythe, qu'il inscrit, lui-même, dans une forme de parenté épistémologique avec l'anthropologie de Lévi-Strauss (il consacre un texte à une théorie de l'interprétation du récit mythique fondée sur la sémiotique des récits mythiques bororo analysés par Lévi-Strauss) et avec l'histoire ancienne élaborée par Dumézil dans son analyse des mythes fondateurs des cultures indo-européennes, en particulier dans sa lecture des mythes grecs et latins. C'est précisément ce lien entre la sémiotique du récit et l'analyse du mythe qui va fonder la sémiotique des identités proposée par Greimas dans la perspective de l'élaboration, qu'il propose dans son texte « Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », d'un dictionnaire mythologique, à venir, qui organiserait un code général d'interprétation du récit mythique et de comparaison des mythes énoncés dans les différentes cultures du monde pour la construction des identités dont ils sont les expressions (Greimas 1970, 192-195).

Fondamentalement, l'identité des acteurs du récit ne peut pleinement se comprendre que dans la perspective de l'articulation de leur identité à l'identité, à la fois culturelle et politique, des peuples qui reconnaissent dans les mythes l'expression, en quelque sorte fondatrice, de la dimension anthropologique de leur identité et de la logique d'appartenance sociale et culturelle qui est exprimée par ce que l'on peut appeler l'adhésion au mythe, façon pour le sujet d'exprimer son adhésion à la culture dont il est porteur et sa reconnaissance de la loi portée par le mythe.

Par ailleurs, il s'agit de la mise en œuvre du processus symbolique majeur de l'identification du lecteur ou de l'auditeur au « héros » du récit, que l'on peut définir, justement, au-delà de son activité, comme *le personnage auquel on s'identifie symboliquement au cours du processus de la communication narrative.* Si la communication se fonde sur l'identification symbolique l'un à l'autre des deux sujets de l'échange symbolique, comme on peut le comprendre en se basant sur la théorie psychanalytique de Lacan qui fonde la constitution de l'identité symbolique du sujet sur le *stade du miroir*, la communication narrative, celle qui se met en œuvre au cours de l'expérience du récit, s'instaure aussi, comme dans un second moment, entre l'auditeur ou le lecteur du récit et le personnage auquel est donné le statut de héros par le récit lui-même. C'est ainsi la structure même du récit qui, en quelque sorte, ordonne la communication narrative, en structurant à la fois le récit en situant un personnage particulier par rapport aux autres et par rapport aux événements qu'il raconte, et la relation entre l'auditeur ou le lecteur du récit et le récit lui-même. Sans doute, d'ailleurs, est-ce cette dualité de l'identification symbolique qui, en la rendant plus complexe et plus forte, donne au récit la place majeure qu'il occupe dans la

communication, en même temps que la pérennité de cette forme esthétique du discours, puisqu'il s'agit d'une des formes les plus anciennes de l'énonciation.

D'autre part, les autres acteurs du récit, ses autres personnages, auxquels est confronté le « héros » définissent, dans la grammaire narrative, l'articulation entre des fonctions et des identités. Il s'agit de ce que l'on peut appeler les *identités narratives*, qui ne se situent plus entre les sujets de la communication narrative, mais entre les personnages du récit et les fonctions qu'ils occupent dans les événements qui font l'objet du récit, au cours de ce que l'on peut appeler les étapes, les moments du récit. C'est ainsi que *Le Chat botté*, qui consiste dans l'écriture par C. Perrault, au XVIIe siècle, d'un conte populaire ancien, très répandu en France et en Europe, la fonction du héros se trouve partagée, au cours des différents moments du récit, entre deux personnages, le fils du meunier et le chat lui-même, ce dernier occupant également la fonction de l'adjuvant du fils du meunier. On peut comprendre, ainsi, que, comme l'a montré Greimas, la dynamique même du récit et de la structure narrative se situe dans l'évolution des jeux d'identité entre les personnages du conte et les fonctions qu'ils y occupent. C'est même cette dynamique des fonctions, des personnages et des identités qui constitue une véritable économie narrative, une forme d'économie interne propre au récit, qui permet de le penser à la fois comme une forme esthétique d'énonciation et comme une forme politique et institutionnelle de discours.

C'est que les acteurs du récit sont aussi des personnages qui, en quelque sorte, incarnent des fonctions politiques et sociales dans l'Etat ou la société dont le récit porte le témoignage. Pour reprendre l'exemple du *Chat botté*, la version qu'en propose Perrault au XVIIe siècle se distingue, précisément, d'autres versions du conte, en particulier dans les traditions orales, comme on peut le voir dans différents recueils de contes populaires, par une approche particulière du héros du récit : le fils du meunier et le chat ne sont pas seulement présentés par le conte comme des personnages qui occupent des fonctions dans le récit, mais ils sont aussi porteurs d'une ascension sociale, puisque le fils du meunier finit par épouser la fille d'un roi et que le chat, à la fin du conte de Perrault, finit par « ne plus chasser les souris que pour se divertir », ce qui inscrit le conte dans la dynamique politique engagée au XVIIe siècle qui consiste dans l'ascension de la bourgeoisie et dans l'affrontement entre la bourgeoisie montante et l'aristocratie qui commence à perdre ses privilèges. Sans doute la réflexion de Greimas sur les mythes et sur les contes populaires et son élaboration d'une narratologie structurale se situent-elles aussi dans ce champ d'une réflexion plus politique sur les sociétés et sur les idéologies.

Enfin, la narratologie constitue, dans le discours de Greimas, le lieu théorique de l'articulation entre l'énonciation et l'échange symbolique.

3. Le concept d'institution : une logique sémiotique des sociétés

Médiation symbolique de l'appartenance sociale, l'institution, au-delà des logiques de pouvoir et de contrôle, est ce qui inscrit les sociétés et la vie sociale dans la logique de la signification. En effet, ce sont les institutions qui inscrivent la société dans la dimension sémiotique de la représentation en engageant les sujets sociaux dans la logique de l'interprétation qui fondent leur adhésion ou leur rejet des appartenances. La dimension sémiotique de l'institution, comme l'a montré, en particulier, Greimas, tient à ce que c'est dans le champ des institutions que s'exerce l'activité sémiotique du sujet qui y met en œuvre sa pratique de la communication, de la relation à l'autre et de l'interprétation du droit et de la loi.

Dans cette approche de leurs significations et de ce qu'elles représentent, les institutions ont trois dimensions sémiotiques qui fondent ce que l'on peut appeler leur *rationalité sémiotique.*

La première est leur expression de la loi et de l'appartenance sociale. C'est la loi qui donne une signification aux institutions en constituant le champ de leur énonciation. La loi donne aux institutions leur dimension langagière, c'est elle qui les rend intelligibles, à la fois, dans une perspective juridique et politique, à ceux qui leur sont soumis et qui expriment leur appartenance par cette soumission même aux lois qui régulent leurs pratiques sociales, et, dans une perspective anthropologique fondée sur la logique de la distance, à ceux qui analysent la loi et les modalités de l'appartenance et de l'identité en quelque sorte de l'extérieur, de l'étranger, en se situant à la distance que fonde ce que Lévi-Strauss appelle « le regard éloigné ». L'appartenance sociale revêt une dimension langagière et, donc, sémiotique, par la loi et par le droit, à la fois dans les régimes oraux de législation et de droit, fondés sur des lois parlées, qui donnent à la loi une matérialité audible, fondée sur la transmission et la communication orales, et dans les régimes écrits, caractérisés par des lois écrites, des *codes*, qui donnent une matérialité visible à la loi. La loi – n'oublions tout de même pas que le terme vient du latin *lex*, lui-même issu de la racine *leg* qui est celle de « lire » en latin, de « dire » en grec, et, toujours en grec, de *logos*, « discours ». – propose la dimension proprement langagière de l'institution, elle institue sa matérialité énonciative, qui vient, en quelque sorte, compléter ses autres matérialités, celle du rituel et des protocoles, celle des fêtes et des commémorations, et celle des fonctions et des pouvoirs et de leur exercice par les acteurs politiques.

Une deuxième approche sémiotique de la loi est portée par l'anthropologie de la loi. En proposant, en 1971, une *« réflexion sur les objets ethno-sémiotiques »*, Greimas montre comment, fondamentalement, la sémiotique et l'anthropologie peuvent s'articuler dans l'élaboration d'une méthode de lecture des formes et des figures des cultures et des systèmes sociaux et politiques. « Même en effectuant de pures opérations pratiques », écrit Greimas dans ce texte « l'homme trahit son statut culturel et, par là même, signifie, ne serait-ce que son appartenance à un groupe social » (Greimas 1976, 175-176). C'est cette articulation de la sémiotique et de l'anthropologie qui fait pleinement apparaître la dimension langagière de la loi, qu'il s'agisse de la matérialité de son énonciation ou de celle de sa lecture et de son interprétation. Finalement, Greimas montre bien, dans ces textes, que la loi relève d'une analyse sémiotique de la même manière que n'importe quel système d'énonciation et de signification. On peut considérer ces « objets ethno-sémiotiques » dont parle Greimas comme les signifiants de la sémiotique sociale et politique que l'on peut entreprendre en se fondant à la fois sur les outils et les concepts de la sémiotique et sur ceux de l'anthropologie.

Cette forme d'articulation, dans le champ des sciences sociales, entre anthropologie et sémiotique se situe dans quatre lieux théoriques.

Le premier est ce que l'on peut appeler la grammaire sémiotique du récit mythique. Peut-être la question du récit et des méthodes de l'analyse narrative a-t-elle constitué le moment fondateur de la sémiotique anthropologique élaborée par Greimas, à la fois parce qu'il s'agit de la première grande entreprise d'analyse structurale du récit et parce que les mythes et les récits ont toujours constitué ce que l'on peut appeler les signifiants fondateurs de la sémiotique de l'anthropologie.

Le second lieu théorique de l'analyse ethno-sémiotique est l'analyse de la figure du mythe au-delà de sa dimension strictement narrative. Barthes a bien montré, dans les *Mythologies*, que le mythe n'est pas seulement un récit, ne constitue pas seulement un signifiant narratif de l'appartenance et de l'identité sociale et culturelle, mais en constitue un élément proprement fondateur. Le mythe n'est pas seulement un signifiant narratif, il est aussi une institution qui fonde une société, une culture, en en constituant ce que l'on peut appeler sa dimension

originaire. Le mythe n'est pas un simple récit : il est un récit qui se voit reconnaître une dimension instituante par ceux qui le reconnaissant comme un récit propre à l'identité dont ils sont porteurs.

Un troisième élément de l'analyse greimassienne ethno-sémiotique qui permet de mieux penser les institutions est l'articulation, comme toute médiation, d'une dimension singulière (« au lieu d'être des productions collectives de sens », écrit Greimas (Greimas 1976, 179), « les objets sémiotiques générés par ces langages deviennent essentiellement des objets de consommation individuelle ») et d'une dimension collective, celle qui est reconnue à tous les mythes, précisément par l'analyse anthropologique. C'est de cette façon, en particulier, que l'inconscient politique pourra faire l'objet d'une rationalité, comme on le verra plus loin.

Enfin, le quatrième élément qui nous semble fonder l'articulation entre sémiotique et anthropologie est la double logique de la distanciation qu'elle propose, à la fois composée de la distance anthropologique fondée sur le « regard éloigné », sur la distance du savoir vis-à-vis des systèmes sociaux analysés et sur la distance sémiotique fondée sur le fait même de l'énonciation qui engage une distance, au sein même de son identité, entre le sujet de l'énonciation et le sujet du désir, entre le sujet sémiotique de l'énonciation et de la construction d'un discours et d'un signifiant et le sujet psychique de l'autre énonciation, celle du désir et de la distanciation entre les deux instances fondatrices, celle du « moi » et celle du « sur-moi ».

La troisième dimension sémiotique des institutions est l'élaboration de ce que l'on peut appeler la sémiotique du politique. Si Greimas n'a pas consacré d'ouvrage particulier à la sémiotique du politique, il n'en demeure pas moins que l'on ne peut dissocier la sémiotique du politique, ni dans son œuvre ni dans l'ensemble du champ de la sémiotique. C'est, d'ailleurs, la raison pour laquelle Greimas, en 1991, a élaboré un « projet pour la Lituanie » prenant la forme d'un mémorandum qu'il remit au premier président de la République de Lituanie, V. Landsbergis, lors de sa visite à Paris. Greimas (2017) propose une définition de la politique. « La politique, écrit-il, est la création de modèles de lutte idéologique afin de promouvoir la culture nationale comme système de valeurs » (139). Il s'agit, ainsi, d'une sémiotique, car il s'agit de la reconnaissance de sa dimension politique à la culture nationale en fondant cette reconnaissance sur une dimension performative, puisqu'il s'agit de *promouvoir* cette culture, de lui donner une force et une forme de fonctionnalité dans le débat politique, et en l'articulant à l'expression de l'identité nationale.

C'est en ce point que la réflexion de Greimas exprime une identité pleinement politique, puisqu'elle se situe au moment où l'U.R.S.S., après la chute du mur de Berlin et la réunification de l'Allemagne, fait elle-même l'objet d'un démembrement qui prend la forme de la disparition de l'Etat soviétique et de l'indépendance des états qui, comme la Lituanie, s'étaient trouvés pris dans l'Union soviétique. Mais un autre aspect de la réflexion de Greimas fait apparaître la dimension nécessairement politique de la sémiotique : il s'agit de la place des sciences sociales par rapport aux sciences de la nature. « On sépare, écrit Greimas, les sciences naturelles des sciences de l'homme, que l'on veut construire comme l'apport positif du XXe siècle dans l'histoire de l'humanité, comme l'analyse du monde des significations, en opposant ce dernier au monde des objets décrits par les sciences naturelles » (Greimas 2017, 125).

C'est ainsi que les sciences de la société sont définies comme l'analyse du *monde des significations*, ce qui, d'une part, éclaire le discours de Saussure sur l'arbitraire du signe en distinguant le domaine des signes et celui des objets des sciences naturelles qui serait, lui, le champ de la causalité, et, d'autre part, désigne les significations et, donc, la sémiotique, comme ce qui fonde les sciences sociales et, par conséquent, le politique, puisque les *sciences de l'homme* sont fondamentalement des sciences du politique. « On prend l'homme et on regarde comment il vit, écrit Greimas, on voit que sa vie est environnée d'un écran de

significations. Tous les objets, tout ce qui constitue son contexte, son entourage, pénètrent dans l'homme, le monde entier irradie vers lui et signifie toujours quelque chose » (Greimas 2017, 125). C'est cet « écran de significations » que la sémiotique est appelée à penser, mais, surtout, en parlant d'un « écran de significations », Greimas poursuit l'énonciation de cette rationalité politique de la sémiotique, car il s'agit, finalement, pour lui, finalement, de penser les significations comme un « écran », c'est-à-dire comme une forme d'aliénation qui met le monde à distance du sujet et de la raison.

4. Les identités argumentatives et l'énonciation

Greimas propose, sous la forme du « carré sémiotique », une analyse de la façon dont l'énonciation argumentative institue des identités en les fondant sur trois modes de relation entre elles : la contradiction et l'antagonisme, la contrariété, la contrainte et l'implication (Greimas 1970, 137). Il s'agit d'une forme d'articulation entre la grammaire actantielle et une approche de la logique fondée sur des dynamiques de places occupées par des acteurs. On peut articuler de trois façons les relations élaborées par Greimas dans son carré sémiotique et ce que l'on peut appeler des *identités argumentatives*, engagées dans une théorie de l'énonciation.

D'abord, les relations logiques élaborées par Greimas dans le « carré » définissent les éléments de ce que l'on pourrait appeler une *syntaxe argumentative des identités*. Il s'agit d'une syntaxe, au sens où il s'agit de l'établissement de relations qui articulent les identités mises en jeu dans le discours et l'argumentation, mais cette syntaxe est une syntaxe argumentative, au sens où ce sont les fonctions mises en œuvre au cours de l'argumentation (contrariété, contradiction, implication) qui fondent ces identités dans l'énonciation du discours et, en particulier, du récit.

Par ailleurs, cette syntaxe argumentative instaure des règles, en définissant des relations permises et des relations exclues. C'est par cet ensemble de prescriptions que l'argumentation, telle qu'elle est analysée par Greimas, revêt une dimension institutionnelle en s'articulant à de la loi. Sans doute est-ce cette articulation entre une dimension logique et une logique institutionnelle de la signification qui constitue la spécificité de la sémiotique de Greimas, et qui permet de mieux comprendre la relation qu'il établit entre elle et la narratologie, elle-même méthode d'analyse et de rationalisation des contraintes sémiotiques établies par le conte dans les sociétés et dans les cultures.

Enfin, Greimas élabore, à partir de son « carré sémiotique », un système des relations sexuelles, comportant un modèle social, fondé sur la distinction entre culture (relations permises) et nature (relations exclues), un modèle économique, fondé sur les logiques de profit et de nuisance, et un modèle de relations individuelles, fondé sur la relation entre crainte et désir. Par ce système de relations sexuelles et matrimoniales, Greimas construit une forme sémiotique et logique des identités argumentatives, en montrant comment une théorie de l'énonciation est nécessairement liée à une théorie logique des identités argumentatives. L'énonciation occupe, dans la sémiotique de Greimas, la place d'un processus par lequel, en l'exprimant dans l'espace public de la communication, le sujet singulier construit son identité en la fondant sur des relations logiques à la fois interprétables et évaluables par ses partenaires de l'échange symbolique de la communication. C'est notamment de cette manière que l'approche greimassienne de l'énonciation propose des éléments permettant une meilleure rationalisation anthropologique de la narrativité, et, au-delà, du discours et de l'expression des identités dans une médiation dialectique entre leur dimension singulière du désir et du psychisme et leur dimension collective de l'appartenance et du politique.

5. La lexicologie dans le projet sémiotique de Greimas

Greimas a articulé la réflexion théorique et l'élaboration des concepts de sa sémiotique à une expérience constante de la lexicologie et de la lexicographie qui s'est, en particulier, illustrée par son *Dictionnaire de l'ancien français*, publié en 1968 chez Larousse, à la fois entreprise lexicographique, réflexion sur l'histoire de la langue, mais aussi, sans doute, façon de se reconnaître dans l'héritage culturel et linguistique de la France des origines, celle de l'époque où se construit la langue qui deviendra la langue française et où s'élabore le lexique de cette langue.

La lexicologie occupe une place particulière dans le champ des sciences du langage. D'abord, il s'agit de la définition de la signification des unités lexicales, mais, par conséquent, avant même cela, de la fixation de ces unités. A ce sujet, Greimas écrit (Greimas 1968, V) dans la préface du *Dictionnaire de l'ancien français* : « il paraît de plus en plus évident que le mot-lexème, unité de base du dictionnaire, n'est pas pertinent pour une description systématique des ensembles sémantiques ». La lexicographie constitue, ainsi, une forme de critique épistémologique des sciences du langage, inscrite dans l'histoire. C'est, d'ailleurs, cette articulation de l'histoire et de l'épistémologie des sciences du langage qui permet de penser la définition des unités signifiantes proposée dans le dictionnaire, éclairée et, en quelque sorte, légitimée par des références à des œuvres ou à d'autres dictionnaires et par des citations des œuvres littéraires mentionnées. Mais cette critique épistémologique implique aussi une forme de distanciation, qui se manifeste en particulier, surtout dans le *Dictionnaire de l'ancien français*, par une distance dans le temps.

L'articulation proposée par Greimas entre la lexicographie et la sémiotique se fonde sur une *sémiotique de la langue* : dans une telle sémiotique, la langue se voit reconnaître par Greimas, comme par tous ceux qui travaillent dans ce domaine, à la fois une dimension proprement sémiotique, puisqu'elle constitue un ensemble de signifiants, et une dimension institutionnelle et politique, à la fois parce qu'elle impose des contraintes aux pratiques langagières de la communication, parce que son usage est la marque des pouvoirs politiques établis sur un certain espace géographique, et parce que, dans une langue à un moment donné de son histoire, certains mots existent et d'autres non, ce qui est attesté par les datations et par les recherches sur l'étymologie, et ce qui constitue une forme de censure idéologique et politique qui donne à la langue une forme d'unité.

C'est ainsi que la lexicologie articule la logique politique et culturelle de l'institution et la logique institutionnelle de la langue : les définitions proposées dans un dictionnaire par le lexicographe ou l'analyse des pratiques lexicales de la langue par le lexicologue manifestent l'existence de formes de norme : les définitions ne sont pas seulement des outils didactiques permettant de mieux comprendre la langue décrite par le dictionnaire et de découvrir le sens des mots que l'on ne connaît pas, mais elles constituent aussi des formes de règles d'usage des unités lexicales dans la communication et les échanges linguistiques.

Sans doute est-ce pour toutes ces raisons que le sémioticien occupe une place particulière dans le champ de la lexicologie, comme Greimas l'aura illustré par son expérience du travail sur le lexique et sur la langue. A cet égard, que l'on me permette une réflexion plus personnelle : c'est par la lexicologie, qui m'avait été enseignée par R. L. Wagner et par M. Tournier, que je suis venu à la sémiotique[1]. La réflexion de Greimas sur la lexicologie et sur la lexicographie viennent, en quelque sorte, compléter, en s'articulant à lui, son travail sur le récit dans l'élaboration d'une sémiotique pleinement articulée au temps, à l'énonciation et à l'identité exprimée par les formes culturelles de la médiation.

[1] A. J. Greimas avait, d'ailleurs, bien voulu faire partie, en 1977, avec B. Pottier, du jury de soutenance de ma thèse de troisième cycle sur la synonymie, dirigée par J. Kristeva.

La lexicologie et la sémiotique sont l'une par rapport à l'autre dans une forme de relation spéculaire : elles constituent, en quelque sorte, le miroir l'une de l'autre. En effet, la lexicologie institue l'identité d'une langue en se situant dans ce que Saussure désigne comme le champ plus global de la réflexion sur la signification venant intégrer le domaine de la linguistique, mais la sémiotique s'institue elle-même dans une sorte de spécularité par rapport à la lexicologie, à la fois en instituant le lexique comme espace public des significations et des usages de la langue et en faisant apparaître les limites de la lexicologie, en quelque sorte son impensé, notamment par une réflexion critique sur la clôture du lexique d'une langue considéré à un moment particulier de son histoire.

6. Le politique comme sémiotique des identités

En engageant les identités dans l'espace public de la relation aux autres, le politique leur donne une dimension sémiotique. D'une part, en effet, c'est en donnant du sens à sa relation aux autres que le sujet inscrit son appartenance dans le langage, et, d'autre part, c'est le politique qui soumet l'identité singulière ou collective à l'interprétation, c'est-à-dire à la distanciation, à la fois sémiotique et critique. Si la psychanalyse constitue une sémiotique du psychisme à la fois en élaborant des méthodes d'interprétation du rêve, de la parole et des autres manifestations de l'inconscient dans la vie du sujet et dans ses pratiques sociales, la politique donne du sens à ses relations aux autres dans l'espace public, aux pratiques qu'il met en œuvre et qui font de lui un acteur en l'inscrivant dans des relations d'appartenance, mais aussi en donnant une signification aux discours et aux pratiques qui manifestent pleinement ce que l'on appelle un *engagement.*

Sans doute, d'ailleurs, la perte ou l'affaiblissement de la conscience de cette importance de la dimension sémiotique du politique peuvent-ils expliquer deux courants qui semblent dominer la vie politique : d'un côté la montée des mouvements populistes à vocation autoritaire comme le Front national, en particulier en France depuis 2002, mais aussi dans les pays de l'ancienne Europe de l'Est comme la Pologne ou encore l'élection de D. Trump aux Etats-Unis à l'élection présidentielle de 2016 ; de l'autre, l'affaiblissement des expressions des identités politiques et des confrontations qui peut expliquer l'élection d'E. Macron, en France, lors de l'élection présidentielle de 2017, et la perte de visibilité des clivages fondateurs de la politique comme le clivage entre la gauche et la droite, avec l'émergence du mouvement qu'il a fondé, La République en Marche, anciennement dénommé seulement « En marche », dont le sigle, « E.M. », représentait les initiales de son fondateur, ce qui marquait la personnalisation de ce mouvement et du pouvoir exercé par E. Macron. En effet, la personnalisation du pouvoir constitue toujours une diminution des clivages fondateurs de la politique : si l'identité psychique se fonde sur l'identification symbolique du sujet à l'autre, les identités politiques s'en distinguent en se fondant, elles, sur la différence et la confrontation, entre gauche et droite, entre les classes sociales dans la figure marxiste de la lutte des classes, entre la laïcité et les religions, entre les religions elles-mêmes, entre le libéralisme et le socialisme ou le communisme, entre les pays du Nord et entre les pays du Sud, et, d'une façon générale, dans l'ensemble de ces confrontations qui donnent du sens à l'histoire.

C'est à la lumière des travaux de Greimas sur l'interprétation du discours que l'on peut, ainsi, analyser la signification du discours des candidats à l'élection présidentielle en France, en 2017 (Lamizet, 2017) et les penser comme des expressions rhétoriques et discursives des identités politiques.

On peut, en particulier, souligner, dans cette logique greimassienne des identités, trois éléments de cette campagne électorale.

Le premier est ce que l'on peut appeler l'installation, en France, de la logique de la désignation des candidats lors d'élections primaires, venu de la culture politique des Etats-

Unis, où il n'existe que deux grands partis et où les clivages politiques se manifestent à l'intérieur de ces partis. La succession des élections primaires et de l'élection présidentielle proprement dite introduit dans le processus électoral une logique de *suspens narratif*, qui peut s'interpréter et se penser dans la narratologie de Greimas, comme une succession d'épreuves fondant la légitimité des candidats.

Le deuxième élément que l'on peut emprunter à la narratologie de Greimas est cette légitimation même qui donne aux candidats l'identité des héros du récit, et, ainsi, donne au choix des électeurs la signification d'une identification narrative au héros du conte par la désignation de ce héros même comme le candidat qui sera élu. Dans l'attente du résultat final et dans son engagement dans le choix d'un candidat, l'électeur occupe la place du lecteur ou de l'auditeur du conte dans la narratologie greimassienne, ce qui est, bien sûr, amplifié par le rôle joué par les médias dans le cycle électoral.

Le troisième élément que Greimas nous apporte pour penser ce que l'on peut appeler la dynamique électorale est ce qu'il appelle « le défi » (Greimas 1983, 213-223). En effet, la figure du défi inscrit les acteurs politiques dans deux logiques sémiotiques engagées lors de l'élection : la première est l'articulation de ce qu'il désigne comme « les éléments de factitivité » (Greimas 1983, 213). En effet, une campagne électorale qui consiste dans la confrontation entre des discours des candidats destinés aux électeur met en œuvre ce que Greimas appelle un « faire factitif », c'est-à-dire, écrit-il, un « faire-faire », en écrivant, en particulier que le « faire factitif » « constitue un des éléments définitoires de la manipulation ».

On peut ainsi mieux comprendre ce que l'on peut appeler une sémiotique des tentatives de manipulation de l'opinion par les médias et par les discours politiques. Mais Greimas fait apparaître une deuxième logique sémiotique du « défi », qu'il définit (Greimas 1983, 213) comme une « contrainte morale », en écrivant notamment (Greimas 1983, 222): « Une nouvelle problématique s'ouvre ainsi pour le sémioticien : elle vient de la nécessité de décrire les structures de la manipulation, une fois modalisées au niveau sémio-narratif, « en situation », inscrites dans le cadre de leur fonctionnement « historique », c'est-à-dire dans le discours. Contrairement à ce que l'on pense, et malgré l'usure du vocabulaire relatif à l'honneur, ce concept est plus vivant que jamais dans les sociétés modernes ». Cette figure de l'honneur et celle du défi sont apparues, en particulier, lors de l'élection de 2013 dans ce que l'on peut appeler, en termes narratifs, les épisodes de la candidature de F. Fillon et de ce que l'on peut appeler sa disqualification, et dans la mise en œuvre de ce que Greimas (1983) appelle « l'identification », qui consiste dans ce qu'il désigne comme « la construction d'un simulacre », écrivant que, dans la figure du défi, on en arrive « à la phase de la construction du simulacre où le sujet qui joue ce spectacle se trouve dans la position de « celui qui sait ce qu'il veut » (221). Or, « ce qu'il veut » en réalité, ce n'est pas être « puissant » mais se reconnaître et être reconnu comme tel ». Sans doute peut-on comprendre cet affaiblissement des confrontations politiques qui est à l'origine de la candidature d'E. Macron, puis de son élection finale au terme de la campagne.

7. Le sémiotique comme rationalité de la relation à l'autre

En inscrivant les pratiques sociales dans la rationalité de l'interprétation et de la signification, la sémiotique construit ce que l'on peut appeler la rationalité de la relation à l'autre. Comme elle s'inscrit dans la problématique de la médiation, cette rationalité articule une dimension singulière, dans l'expérience sémiotique de la spécularité, et une dimension collective, dans l'expérience politique des pratiques de l'espace public. La pluralité des significations de la tension entre la société et l'individu, étudiée par Greimas dans *Sémiotique et communications sociales* est une manifestation de la mise en œuvre de la sémiotique dans

le champ de l'analyse des faits sociaux, et, en particulier, de la logique de l'appartenance qui fonde l'identité du sujet en l'inscrivant dans la logique de *« l'acculturation »*, qui fonde, selon Greimas, le *« statut sémiotique social de l'individu »* (Greimas 1976, 53).

Ce que fait apparaître la sémiotique dans l'analyse de la relation à l'autre, c'est fondamentalement la distinction entre les deux formes de l'autre et entre les deux logiques du sujet qu'elles impliquent.

Dans la première, celle de l'autre psychique, celui qui est défini par Lacan comme fondé par l'expérience du miroir, au cours de laquelle on s'institue comme sujet en s'identifiant symboliquement à l'autre (on lui dit ce qu'il faudrait qu'il nous dise pour que nous comprenions ce que nous voulons qu'il comprenne), l'autre est symboliquement semblable au sujet, et c'est cette identification qui fonde le sujet, le *sub-jectum*, celui qui est *placé* (« jectum ») *sous* (« sub ») le regard de l'autre.

Dans la seconde, celle de l'autre politique, celui qui est défini comme un acteur politique au cours de la confrontation qui engage sa présence dans l'espace public, l'autre est symboliquement différent de l'acteur : c'est même pour cette raison que l'on ne parle pas de sujets dans l'espace politique, mais d'acteurs, c'est-à-dire de personnages qui ne sont pas définis par le regard de l'autre, mais par la mise en œuvre des stratégies d'acteurs et des pratiques sociales par lesquelles ils manifestent leur présence – et même leur existence – dans l'espace public. L'identité symbolique fondée dans l'intersubjectivité est une identité de sujet, tandis que celle qui est fondée dans l'espace public du politique est une identité d'acteurs.

C'est sur ce point que le discours de Greimas peut nous éclairer, quand il écrit, à propos de la façon dont, dans les formes contemporaines de la société, « de nouvelles formes de « sociabilité » se sont élaborées, de nouvelles articulations et cohésions sociales incertaines se sont établies ». « Il s'agit en somme », ajoute Greimas, « de trouver une approche qui permette de comprendre et de décrire comment l'individu, dans ce nouveau contexte, réussit à se transcender lui-même et à rejoindre l'autre, comment il s'intègre et vit son intégration dans les groupes sociaux, quelles sont enfin ces « représentations collectives » nouvelles, à la fois contraignantes et assumées, qui font de lui un être social » (Greimas 1976, 50).

8. Sémiotique et économie politique

En élaborant une grammaire actantielle du discours, Greimas propose des outils méthodologiques d'analyse du discours qui, dans le champ des sciences sociales, peuvent s'appliquer à la lecture du discours de l'économie en faisant apparaître comment c'est sur l'analyse critique des significations du discours de l'économie que peut se construire une économie politique. C'est ainsi, en particulier, que l'on peut trouver dans la sémiotique greimassienne des éléments qui permettent de construire trois sémiotiques critiques particulières de l'économie politique. La première est une *sémiotique de la monnaie*, faisant apparaître comment la monnaie, comme tout système sémiotique de représentation, fonde la logique de l'échange en en instituant des signifiants. La seconde est une *sémiotique du discours de l'économie*, montrant comment le discours sur l'économie met en scène des dynamiques de confrontation entre acteurs reposant sur des structures narratives. La troisième est une *sémiotique des pouvoirs*, reposant, en particulier, sur ce que Greimas désigne comme « l'originalité du pouvoir social », qui met en scène deux actants majeurs, celui de la décision et celui de la gestion (Greimas 1976, 113).

Pour mieux comprendre le discours de Greimas sur les sciences sociales, sans doute peut-il être important de penser le sens de la distinction entre la sémiotique greimassienne et l'analyse marxiste de l'économie politique.

On peut faire apparaître quatre différences majeures entre ces deux logiques de la rationalité économique. La première porte sur la notion d'acteur. Tandis que Greimas fait

reposer sa lecture des sciences sociales sur les dynamiques narratives qui mettent en scène des actants, l'analyse marxiste fonde la critique de l'économie politique sur l'analyse des stratégies et des dynamiques d'acteurs et de pouvoirs. La seconde distinction entre ces deux logiques de l'économie politique se situe, selon nous, dans la distinction entre une critique de l'économie politique n'engageant pas de critique des systèmes économiques dominants et une critique reposant, elle, sur la critique des systèmes dominants, en particulier de l'idéologie du libéralisme. Une troisième distinction entre l'analyse proposée par Greimas et l'analyse marxiste de l'économie politique porte sur la notion, fondamentale, de valeur : tandis que Greimas fait reposer la signification de la notion de valeur sur sa mise en œuvre dans le discours et dans les pratiques d'échange et de négociation, une analyse marxiste situera la signification politique du concept de valeur dans la confrontation entre valeur d'usage et valeur d'échange dans la mise en œuvre des significations et des représentations de l'économie. Enfin, tandis que l'analyse greimassienne s'inscrit dans des logiques de savoir, l'analyse marxiste s'articule à des pratiques et à des stratégies d'acteurs et de pouvoirs : sans doute peut-on comprendre la différence entre le concept greimassien d'actant et le concept d'acteur dans cette différence entre des figures de savoir et des figures de pratiques sociales.

9. Sémiotique de l'identité et sémiotique de l'alientité

Le concept d'alientité – proche de ce que R. Barthes appelle *l'obvie* (Barthes 1982) - a été élaboré pour rendre raison de l'approche de l'identité fondée sur la relation à l'autre. Ce qui fonde la sémiotique de l'alientité – rationalité critique de la sémiotique de l'identité, c'est l'articulation de la dimension esthétique de la relation à l'autre, fondée sur le concept de distanciation, de sa dimension psychique, fondée sur le discours de la psychanalyse, et de sa dimension politique, fondée sur la logique de la confrontation et de l'opposition, qui donnent sa réalité au politique. Si nous introduisons ici une référence à cette figure de l'alientité, c'est pour montrer comment l'apport de Greimas à la sémiotique de l'identité consiste, fondamentalement, dans *la distanciation de l'identité.* En effet, à la fois en montrant, notamment dans l'analyse narratologique qui fait apparaître la distance entre l'identité du sujet celle du personnage ou de l'acteur, comment la sémiotique de l'identité ne peut pleinement se penser que dans la relation du sujet à la fois à l'autre dans la scène du miroir et aux autres dans la scène du récit, Greimas élabore, finalement, ce que l'on pourrait appeler une *dialectique de l'identité*, qui n'est pas sans nous renvoyer au propos de Rimbaud, dans *La Lettre du voyant* : « Je est un autre ».

Il écrit notamment, à propos de ce tissu de relations entre les sujets et entre les acteurs qui fonde la communication en lui donnant ce que l'on peut appeler sa consistance sémiotique (Greimas 1983, 66) : « Le discours, considéré au niveau de sa surface, apparaît ainsi comme un déploiement syntagmatique parsemé de figures polysémiques, chargées de virtualités multiples, réunies souvent en configurations discursives continues ou diffuses ». C'est l'espace de cette polysémie et de cette multiplicité des identités qui, selon Greimas, fonde l'identité du sujet comme une *topologie*, articulant identité et alientité. Sans doute, d'ailleurs, à ce propos, y a-t-il une signification à approcher dans l'usage du concept de *topologie*, que font Lacan et Greimas dans l'élaboration de leur théorie de l'identité du sujet et de la multiplicité de ses significations.

C'est que la topologie est bien – c'est la signification étymologique de ce terme – une *rationalité de l'espace*, en l'occurrence de l'espace même dans lequel le sujet s'institue comme identité, à la fois dans la relation qu'il institue à l'autre dans l'espace intersubjectif de la spécularité, dans la relation qu'il institue aux autres dans l'espace politique de la confrontation entre les identités et entre les acteurs, et dans la relation qu'il établit à la multiplicité des expressions de sa propre identité élaborées et énoncées au cours de l'histoire

même de sa subjectivité et des transformations, des évolutions, des dynamiques dans lesquelles elle s'inscrit. Finalement, on peut comprendre le discours de Greimas sur les identités comme la recherche d'une rationalité de leur multiplicité et de leur pluralité même, y compris quand cette multiplicité se trouve, en quelque sorte, sublimée par la réunion qu'en élabore le sujet au cours de son énonciation. Sans doute, à cet égard, y a-t-il un lien à établir entre le discours de Greimas sur le langage, l'énonciation et la subjectivité et celui de Kristeva sur le rôle de *l'intertextualité* dans l'institution de l'identité de l'énonciateur au cours de l'entreprise esthétique de l'énonciation du texte. « Voici, écrit Greimas, le nous érigé en instance suprême du sens : c'est lui qui commande le filtre culturel de notre perception du monde, lui aussi qui sélectionne et arrange les épistémés qui « s'implicitent » dans les objets particuliers – tableaux, poèmes, récits -, résultats d'enchevêtrements du signifiant » (Greimas 1970, 7-8).

10. Inconscient et sémiotique politique

C'est, enfin, dans le refoulement que la loi, qui fonde les institutions et le politique, trouve sa signification pour le sujet singulier qui intériorise ainsi les impératifs de la sociabilité, et devient ainsi, pleinement, pour reprendre le terme d'Aristote, *un zôon politikon*, un être vivant politique. Or le refoulement qui consiste, finalement, dans l'interdiction de s'exprimer que le sujet donne, par sa conscience, au désir dont il est porteur et qui serait contraire à la loi, instaure cette pluralité des identités du sujet, puisqu'il institue dans son identité le *clivage* qui, en manifestant la pluralité des identités qui la fondent, fait d'elle une identité sociale. En empêchant l'expression d'une partie du désir du sujet, le refoulement fonde la logique sociale de son identité, mais, dans le même temps, il pratique un clivage entre l'activité symbolique du sujet, engagée au cours de l'énonciation, et son activité inconsciente, tue, maintenue, ainsi, dans l'invisibilité et l'inaudibilité de ce que l'on peut appeler le moi censuré.

Références bibliographiques

BARTHES, Roland (1982), *L'obvie et l'obtus*, Paris, Seuil.
— *Communications*, 8, (1981) *L'analyse structurale du récit*, Paris, Seuil, 1966.
GREIMAS, Algirdas, Julien (1966), « Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », *in Communications*, 8, Paris, Seuil.
— (1966b), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
— (1968), *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, Larousse.
— (1970), *Du sens*, Paris, Seuil.
— (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.
— (1983), *Du sens II*, Paris, Seuil.
— (2017), *Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes*, textes réunis par S. Zukas et K. Nastopka, présentés par I. Darrault-Harris et D. Bertrand, tr. fr. par L. Perkauskyté, Limoges, Lambert-Lucas.
— et COURTÉS, Joseph (1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
LAMIZET, Bernard (2013), *Le sens et la valeur*, Paris, Garnier.
— (2015), *L'Alientité*, Paris, Mimésis.
— (2017), *Les mots et les voix*, Paris, L'Harmattan.
PROPP, Vladimir (1928), *Morphologie du conte*, tr. fr. par M. Derrida, T. Todorov et C. Kahn, Paris, Seuil, 1973.
ROSANVALLON, Pierre (2006), *La contre-démocratie*, Paris, Seuil.

Les études de société et de culture : la sémiotique au Brésil[1]

Diana LUZ PESSOA DE BARROS
Universidade Presbiteriana Mackenzie
Universidade de São Paulo

Le propos de cette étude est de montrer comment les sémioticiens français ont contribué, surtout au Brésil, à produire des connaissances sur les discours sociaux, sur le pouvoir du langage et de ses discours.

Lors des études sur les chemins suivis par la sémiotique au Brésil et en Amérique du Sud (Barros, 2012), nous avons souligné que l'une des préoccupations centrales de ces sémioticiens était d'expliquer les processus de signification de la société et de l'homme américains, de construire leurs identités, de cerner leurs traits universels et singuliers. Leurs études portent sur la langue en usage et sont donc étroitement liées à l'histoire, à la société et à la culture. Il en résulte de grands développements au Brésil par exemple, dans l'examen sémiotique des discours de la chanson, des grammaires et des dictionnaires, dans celui des discours didactiques et pédagogiques, publicitaires et des médias, de la communication sociale, ou encore celui des discours anthropologiques, mythiques, politiques, religieux, mémoriels etc.. La cause en revient, selon nous, à deux questions principales : d'une part, le paradigme dans lequel s'inscrivent la théorie et la méthodologie de la sémiotique ; d'autre part, les conditions d'accueil et de développement de la sémiotique au Brésil et plus généralement en Amérique latine.

Deux parties composent notre exposé : dans la première partie, nous montrerons que les relations entre la proposition sémiotique et la société, l'histoire et la culture sont préalablement données, en raison du paradigme théorico-méthodologique de la sémiotique et de son projet analytique ; dans la deuxième partie, nous traitons des conditions d'accueil de la sémiotique au Brésil et en Amérique latine et de la participation qu'elle a porté aussi bien sur le développement de la théorie que sur l'analyse des discours sociaux et sur la production de savoirs concernant la société, l'histoire et la culture en Amérique latine.

1. Histoire, société et culture dans la théorie sémiotique

Pour traiter du paradigme de la sémiotique, nous considérons aussi bien ses fondements originels que la lecture faite par Greimas sur les travaux de Saussure et de Hjelmslev, pour construire sa proposition théorique et méthodologique.

Généralement, dans le cadre du structuralisme ou du formalisme (des formalistes russes et de Propp), trois fondements originels de la théorie sont retenus : d'abord, les études linguistiques fondatrices de Saussure, avec le *Cours de linguistique générale* (1969), et de Hjelmslev, avec notamment les *Prolégomènes à une théorie du langage* (1975) ; puis, la *Morphologie du conte* de Propp (1965), qui est à la base de la syntaxe narrative greimassienne ; enfin, les propositions de Lévi-Strauss, principalement pour l'analyse des relations de parenté. Beaucoup ont critiqué ou même rejeté le structuralisme et le formalisme, surtout au cours des années 1960 et 1970, en raison de la rupture supposée de la relation entre

[1] Une version plus complète de ce texte « Les études de société selon la perspective de la sémiotique greimassienne » a été publiée dans *Semiotica*, vol. 214, 373-391, 2017.

le texte et la société ou de la négation de l'historicité du discours. Par conséquent, la sémiotique discursive était aussi considérée comme une proposition réductionniste et a-historiciste, qui ne considérait que la structuration des textes et des discours. C'est encore souvent le cas. Mais ces critiques sont injustifiées. En effet, Greimas s'oppose également au formalisme behavioriste, qui ne se préoccupait aucunement du sens et de la construction d'une théorie sémantique. Selon lui, ce genre de formalisme se distingue de la formalisation nécessaire à la construction d'une théorie scientifique (voir Fiorin 1995).

Ces fondements originels montrent clairement la filiation de la sémiotique avec les études littéraires et anthropologiques, et avec une linguistique où le caractère social de la langue fait partie des principes généraux. Par conséquent, contrairement aux dires de certains critiques, les relations entre la proposition sémiotique et la société, l'histoire et la culture sont bien présents. Dans cette argumentation, n'oublions pas les études antérieures de Greimas en lexicologie, avec sa thèse de 1948, dont le projet, avec Georges Matoré, était de corréler les phénomènes lexicaux et les données sociologiques. Suite à cette thèse, certes la conception de Greimas sur le problème du référent, sur le niveau d'analyse des sens et sur la relation entre le discours, la société, la culture et l'histoire a évolué, comme le montre son texte *Sémantique structurale* (1966), mais, dans les formulations théoriques, les relations avec l'histoire, la société et la culture se sont maintenues. Ces principes de base permettent de reconnaître que la sémiotique qui est proposée s'insère pleinement dans le domaine des sciences humaines et partage implicitement la définition donnée par Bakhtine à ces sciences. Selon Bakhtine, la spécificité des sciences humaines réside dans le fait que son objet est le texte (ou le discours) (1992, 31). Les sciences humaines s'intéressent à l'homme producteur de textes, c'est-à-dire que l'homme se construit comme un objet d'études dans ou à travers les textes. Ainsi, les sciences humaines se distinguent des sciences exactes et biologiques qui examinent l'homme « en dehors du texte ». Par conséquent, selon lui (1986, 131-132), la méthode dans les sciences humaines est la « compréhension répondante », l'interprétation, par définition dialogique : les sciences exactes et biologiques visent à connaître un « objet », les sciences humaines cherchent à interpréter ou comprendre un « sujet », producteur de textes. Pour l'auteur (Bakhtine 1992, 403), les sciences non humaines se présentent donc comme une forme monologique de la connaissance et il incombe au chercheur des discours (et des autres études en humanités) de ne pas rendre l'homme muet, mais, au contraire, de lui donner une voix :

> Les sciences exactes sont une forme monologique du savoir : l'intellect contemple une chose et parle d'elle. Il n'y a ici qu'un seul sujet, le sujet connaissant (contemplant) et parlant (énonçant). Seule une *chose sans voix* se trouve en face de lui. Mais on ne peut percevoir et étudier le sujet en tant que tel comme s'il était une chose, puisqu'il ne peut rester sujet s'il est *sans voix* ; par conséquent sa connaissance ne peut être que dialogique.

Dans *Sémantique structurale* (1966), Greimas parle, à son tour, de la distorsion historique de la signification, alors qu'il étudie la construction d'un langage capable de rendre compte des modes d'existence et de manifestation de la signification :

> Cette construction, à son tour, prend appui sur le discours, qui est non *seulement le lieu de rencontre du signifiant et du signifié*, mais aussi le lieu de distorsions de signification dues aux exigences contradictoires de la liberté et des contraintes de la communication, *aux oppositions des forces* divergentes de l'*inertie et de l'histoire* (42).

Sur la même voie, après avoir défini le lexème comme un lieu de rencontre de systèmes sémiques différents et hiérarchisés, Greimas ajoute :

> Mais le lexème est également un lieu de rencontre historique. En effet, malgré son caractère figé, le lexème est de l'ordre de l'événement et se trouve, comme tel, soumis à l'histoire. Cela veut dire que, au cours de l'histoire, les lexèmes s'enrichissent de nouveaux sèmes, mais que cette même histoire (...) peut vider les lexèmes de certains de leurs sèmes. (38).

La lecture et le recadrage réalisés par Greimas à propos de Saussure, mais aussi de Hjelmslev, de Propp ou de Lévi-Strauss, lui permettent d'affirmer que l'univers des sens des textes implique une vision du monde, qui est donc socio-historique et apparaît comme une condition de la signification. Greimas l'explicite dans sa syntaxe narrative, mais aussi dans l'organisation du niveau discursif du parcours génératif de la signification des textes.

En ce qui concerne l'examen de la narrativité, fondement originel de sa construction théorique, Greimas développe une proposition de syntaxe narrative inspirée des études de Propp (1965) et aussi de Tesnière (1959). Cette syntaxe ne s'organise pas comme une relation entre le sujet et le prédicat, mais comme une relation qui définit des actants, expression qu'il reprend de la syntaxe de Tesnière. En effet, chez Tesnière, un « nœud verbal » se présente comme un petit drame comportant obligatoirement un procès, des acteurs et des circonstances, qui, transposés du plan de la réalité dramatique à celui de la syntaxe structurale, deviennent respectivement le verbe, les actants et les circonstants. Les actants se définissent comme :

> (...) les êtres ou les choses qui, à un titre quelconque et de quelque façon que ce soit, même au titre de simples figurants et de la façon la plus passive, participent au procès (1959, 102).

La syntaxe narrative de Greimas se rapproche donc plutôt des modèles syntaxiques des grammaires de cas de Fillmore (1968) que des modèles de syntaxe chomskyenne de l'époque (Barros 1995). Fillmore définit les relations de cas comme des relations syntaxiques, sémantiquement pertinentes, qui impliquent les noms ou les syntagmes nominaux, et les structures qui les contiennent. A l'époque, si le modèle de Chomsky est une grammaire sujet-prédicat, chez Fillmore (1968), les notions de sujet et d'objet direct doivent être exclues du composant de base de la grammaire, car selon le linguiste, elles ne sont ni universelles, ni pertinentes pour l'interprétation sémantique des énoncés. Toujours selon Fillmore, seules les relations syntaxiques auxquelles sont sensibles les règles sémantiques doivent faire partie de la composante de base d'une grammaire générative.

Le rapprochement avec la syntaxe structurale de Tesnière et avec la grammaire de cas de Fillmore montre déjà que la syntaxe narrative de la sémiotique est une syntaxe sémantique (Greimas 1966, 117) de caractère conceptuel et anthropologique, qui est en mesure d'expliquer les coupures sémantiques culturelles, et que beaucoup considèrent comme étant « plus ingénue » que les sémantiques logiques et formelles :

> Le problème qui se pose à l'analyste est de savoir comment construire sa propre syntaxe sémantique, qui refléterait, sous forme d'invariants, l'ensemble des jeux syntaxiques qui se jouent, comme autant de variables, sur des paliers hiérarchiques différents. Car, *cette syntaxe restera toujours sémantique,* malgré les illusions des logisticiens qui pensent pouvoir opérer avec des formes sans signification. Nous sommes définitivement enfermés dans notre univers sémantique, et le mieux qu'on puisse faire, c'est encore de prendre conscience de la vision du monde qui s'y trouve impliquée, à la fois comme signification et comme condition de cette signification.

Outre la vision du monde qui s'y trouve impliquée, la narrativité se définit par la recherche chez le sujet de valeurs, investies dans les objets. La valeur, axiologique et idéologique, mais aussi linguistique, au sens saussurien, est toujours socio-culturelle et historique. Elle est caractérisée par les souhaits, les désirs, les croyances et les connaissances des sujets, qui appartiennent à un moment historique donné, à un groupe social particulier.

Au niveau discursif du plan du contenu, l'organisation énonciative des personnes, du temps et de l'espace, apporte aussi des pistes sur les déterminations socio-historiques des acteurs de l'énonciation, et donc du texte, mais ces dernières se laissent surtout voir ou entrevoir dans les thèmes et les figures.

Selon Fiorin (1988, 1-19), la sémantique discursive dépend plus directement de facteurs sociaux. Elle se présente comme le champ de la détermination idéologique inconsciente et correspond au niveau où se produisent pleinement les déterminations socio-historiques et idéologiques. Les thèmes et les figures constituent la sémantique discursive : les thèmes sont les contenus sémantiques traités abstractivement, et les figures représentent l'investissement sémantique-sensoriel des thèmes. Les thèmes et les figures sont déterminés socio-historiquement et confèrent aux discours la façon de voir et de penser le monde, pour des classes, des groupes et des couches sociales, en assurant ainsi le caractère idéologique de ces discours. Dans une recherche pour l'obtention du titre académique de « livre-docência » au Brésil, nous nous sommes intéressée aux écrits des candidats à l'examen d'entrée à l'université (Barros 1985). Le sujet à traiter était une fête d'inconnus et nous avons pu observer que l'un des thèmes les plus développés était celui de l'ascension sociale, c'est-à-dire du passage du candidat de la classe moyenne à laquelle il appartient (80% des candidats appartiennent à la classe moyenne) à « la vie et à la fête de riches » ; une ascension sociale que désire le jeune candidat et à laquelle il croit. Ce thème fait partie de ce que Décio Saes (1985) appelle « la conscience moyenne » au Brésil, dont les traits les plus caractéristiques sont : la peur de la prolétarisation (en raison de l'opposition entre le travail manuel et intellectuel), l'idéologie de la compétence (basée sur une justification de la division sociale du travail par les dons innés et les mérites acquis grâce à la scolarité) et le désir d'ascension sociale (ou de passer du statut de producteur à celui de consommateur). A propos des figures, nous observons que, dans le cadre du thème de l'ascension sociale, la fête en question réunit de jolies femmes, est très luxueuse, que les mets y sont très fins, que des canapés et des boissons très chères y sont servis, et qu'elle se déroule dans une villa d'un beau quartier de São Paulo, le quartier Morumbi, avec une piscine et tout un bataillon d'employés, c'est-à-dire que les figures sont aussi déterminées par les valeurs des couches sociales auxquelles appartiennent les candidats à l'examen. Pour leur part, les textes des candidats qui ne font pas partie des classes moyennes de la population, à savoir les 20% restants (environ 14 % de la haute bourgeoisie et 6% du prolétariat), ne développent pas le thème de l'ascension sociale et présentent plutôt celui de la lutte des classes. La détermination socio-historique et idéologique des discours, notamment celle de ses parcours thématiques et figuratifs, ainsi que le caractère inconscient de ces déterminations sont évidents.

Comme nous l'avons vu à l'égard des études de lexicologie de Greimas, c'est-à-dire à l'égard de la « préhistoire de la sémiotique », comme le dit Michel Arrivé (2000), Greimas récuse les interprétations extralinguistiques du texte, ce qui ne signifie pas qu'il ignore le rôle du contexte et de la connaissance du monde dans la construction de la signification, mais qu'il définit le contexte comme un contexte « interne » ou comme d'autres textes, tous passibles d'analyse. En ce sens, nous considérons que l'extériorité discursive, qui est traitée par différentes théories du texte, en particulier par l'analyse française du discours – AD, fait l'objet d'autres formes d'approche dans le cadre théorique de la sémiotique. Comme nous avons essayé de le montrer dans des études antérieures (Barros 2009), dont nous reprenons ici quelques réflexions, la sémiotique ne traite pas l'« extériorité » discursive comme une « extériorité », comme quelque chose qui serait extérieure au texte ou au discours. Pour autant, elle n'omet pas d'examiner, sous un autre prisme et avec d'autres noms, ce qui, dans des cadres théoriques différents, est appelé « extériorité ». Pour la sémiotique, les relations socio-historiques, qui participent à la construction des sens des textes, peuvent être méthodologiquement examinées de trois façons : par l'analyse de l'organisation linguistique

et discursive des textes, notamment de ses parcours thématiques et figuratifs, comme nous l'avons observée précédemment ; par l'examen des relations intertextuelles et interdiscursives que les textes et les discours entretiennent avec ceux avec lesquels ils dialoguent et qui ont un rôle constitutif dans la production des sens des textes ; par la relation entre deux sémiotiques, celle du monde naturel et celle des langues naturelles, qui ne doit pas être examinée au niveau des mots et des choses, mais au niveau des unités élémentaires de sa constitution (Greimas 1970, 49-91).

Finalement, il convient encore de noter que si la sémiotique discursive ne peut être concernée par les critiques de l'anti-historicisme qui sont adressées au formalisme et au structuralisme, elle ne court pas non plus le risque, malgré les nets rapports qu'elle entretient avec les études littéraires des formalistes russes et avec l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss, de sombrer dans l'idéologisme, qui ignore que le texte possède sa propre structure et qui n'intègre donc pas la réalité sociale avec l'organisation linguistique. Comme nous l'avons montré, la sémiotique discursive procède clairement à cette intégration lorsqu'elle désigne le discours et les lexèmes comme un lieu de rencontre historique et de distorsion de la signification, qui est occasionnée par les forces historiques. En se plaçant dans le cadre du structuralisme, à partir du discours fondateur de Saussure, avec sa langue sociale, et en se basant aussi sur les études littéraires et culturelles, resignifiées, des formalistes russes et de l'anthropologie, Greimas montre en même temps que l'organisation du discours contient une vision du monde. Ainsi, il écrit (1966) :

> *Le jeu syntaxique qui consiste à reproduire chaque fois*, en *millions d'exemplaires,* un même petit spectacle, comportant un procès, quelques acteurs et une situation plus ou moins circonstanciée, est peut-être truqué et ne correspond pas à la manière d'être des choses dans le monde « réel ». *N'empêche* que, grâce au symbolisme linguistique, c'est notre vision du monde et notre façon de l'organiser – seules possibles – que *nous développons ainsi devant nous au moyen des règles syntaxiques*. (117)

Par principe, la sémiotique n'est sujette ni aux excès du formalisme qui nie l'histoire, ni à ceux de l'idéologisme qui ignore l'intégration entre la réalité sociale et l'organisation linguistique.

2. Les conditions d'accueil et de développement de la sémiotique au Brésil

Dans la première partie de notre exposé, nous avons montré que les relations de la sémiotique avec la société, l'histoire et la culture sont préalablement données, en raison du paradigme théorico-méthodologique de la sémiotique et de son projet analytique. Dans une deuxième partie, nous traiterons des conditions d'accueil et de développement de la sémiotique au Brésil et en Amérique latine (Barros 2012).

La sémiotique discursive a été introduite très tôt en Amérique Latine et avec beaucoup d'enthousiasme. L'une des raisons en est, sans doute, le développement majeur, dans ces pays, de la linguistique saussurienne, du structuralisme, dans des domaines divers, et de plusieurs études sémiologiques. Ces études ont été à l'origine des études de la sémiotique discursive et ont formé une première génération de sémioticiens « avant la lettre » en Amérique latine. Elles se fondaient sur les travaux de Barthes, Kristeva, Todorov, Eco, Lévi-Srauss, Marin, Durand, Metz, Ruwet, dans les publications de la revue *Communications*, entre autres. L'« environnement » saussurien, structuraliste et sémiologique a facilité sans aucun doute l'introduction de la sémiotique au Brésil et en Amérique latine, ainsi que l'acceptation de son paradigme.

L'introduction des études sémiotiques en Amérique latine s'est généralement réalisée au cours des années 1960 et 1970, dès les débuts de la sémiotique greimassienne, par des professeurs et des chercheurs latino-américains qui avaient lu *Sémantique structurale* et y

avaient vu une nouvelle manière de traiter le langage, et/ou qui étaient entrés en relation avec Greimas, en se formant sous sa direction et en participant au Groupe de Recherches Sémio-linguistiques. L'enthousiasme de ces chercheurs reposait essentiellement sur le discours fondateur (Fiorin 1995) et donc innovant de *Sémantique structurale*. Ces analystes du langage estimaient y avoir découvert une ligne de pensée adéquate pour examiner les sens des textes et mieux connaître la société et la culture américaines. Ils y ont trouvé des pistes de travail pour examiner des textes et des discours de tous types, et donc pour construire des savoirs sur l'Amérique latine. Cette nouvelle forme de traiter le langage répondait aux désirs et aux besoins des analystes qui prenaient comme objets d'études le texte et le discours. Par la suite, ces pionniers de la théorie sémiotique en Amérique latine ont formé leurs écoles sémiotiques dans leurs pays respectifs, comme au Brésil, où l'institutionnalisation de la discipline a rapidement progressé. Des cours d'introduction et avancés ont donc été proposés dans les universités, des ouvrages de base ont été publiés, des aspects théoriques et méthodologiques ont été développés, des analyses nombreuses et variées ont été menées, et les travaux des sémioticiens français ont régulièrement été traduits en portugais et en espagnol. Les premières générations de sémioticiens sud-américains étaient formées par de chercheurs de tradition universitaire, avec principalement deux types de formation : les Lettres (linguistique, théorie littéraire) et la Communication et les Arts. Aujourd'hui, plusieurs générations de sémioticiens coexistent dans ces champs du savoir et dans d'autres. La formation institutionnelle en sémiotique, avec la disciplinarisation universitaire, est l'une des caractéristiques de son accueil et de son développement en Amérique latine et en constitue, en fait, sa force.

Il faut insister sur le fait que l'un des sujets de préoccupation des sémioticiens en Amérique latine consistait toujours à expliquer les processus de signification de l'homme et de la société américains. Ainsi, dans tous les pays, des recherches en ethno-sémiotique, en socio-sémiotique, en communication de masse, en politique culturelle, en littérature orale ont été développées.

Au Brésil, la sémiotique discursive a été introduite dans les années 60, dans l'Etat de São Paulo, à l'Université de São Paulo et à la Faculté de São José do Rio Preto, aujourd'hui UNESP, par des linguistes et des chercheurs en littérature. Ce groupe a convié Greimas au Brésil en 1973 pour donner un cours sur la sémiotique du récit, puis a publié les textes de ces cours (certaines publications étaient inédites) et a initié le processus de formation des sémioticiens au Brésil, ainsi que l'institutionnalisation de la sémiotique discursive qui était associée aux cours de lettres. Le Centre d'Etudes Sémiotiques est créé, par ce groupe, en 1973. Il a publié la revue *Significação* (*Signification*) - Revue Brésilienne de Sémiotique et a joué un grand rôle dans la formation des chercheurs, ainsi que dans la diffusion de cette ligne de la recherche sémiotique. Les membres du Centre exerçaient des activités d'enseignement et de recherche, en particulier à l'UNESP, à São José do Rio Preto et à Araraquara, ainsi qu'à l'Université de São Paulo – au Département de linguistique de la Faculté de Philosophie, Lettres et Sciences Humaines (FFLCH) et à l'Ecole de Communications et des Arts (ECA). La majorité des chercheurs en sémiotique discursive au Brésil s'est formée dans ces universités et une grande partie des projets de recherche dans le domaine s'y est développée. Avec le Centre d'Etudes Sémiotiques et l'enseignement de la discipline à l'université, ce premier groupe s'est élargi, des sémioticiens du discours se sont formés dans différentes universités et de nouvelles cellules de recherche se sont organisées dans l'Etat de São Paulo et dans d'autres régions du Brésil. Les nouveaux groupes d'études montrent clairement la diversité des études de sémiotique discursive au Brésil. Ils font alors voir, et en même temps, leur maintien dans le domaine des Lettres et les nouveaux chemins de la sémiotique de la communication, leurs préoccupations théoriques et appliquées, avec l'examen des discours sociaux.

Cette brève présentation du développement historique de la sémiotique en Amérique latine nous permet de constater que les conditions d'accueil et de réalisation de la sémiotique discursive dans ces différents pays expliquent, conjointement au paradigme théorique donné de la sémiotique, le développement notable, sur ce continent, d'une construction théorique et d'un projet analytique dirigés vers la production de connaissances sur les discours de la société et de la culture latino-américaines. Il faut encore dire qu'en raison de l'intérêt porté à ce type de recherche et de sa nécessité, les études sémiotiques au Brésil et en Amérique latine ont contribué à reprendre certaines questions théoriques qui avaient été mises de côté, comme l'énonciation, l'oralité et l'expression, et à étoffer les objets d'étude, eu égard à la préoccupation constante, dans ces pays, de décrire et d'expliquer les différents discours de la société et de la culture.

Avant de finir cet article, nous citerons brièvement trois études sur la société, qui ont été menées au Brésil.

Nous évoquerons premièrement le travail original et pionnier de Luiz Tatit (1994, 1997) sur la chanson, qui se distingue à la fois par la construction théorique et méthodologique d'une sémiotique de la chanson et par l'analyse minutieuse de la chanson populaire brésilienne.

La seconde étude porte sur la construction de la langue nationale au Brésil. Elle a trait à un projet de recherche que nous avons développé sur les grammaires du portugais et qui entend les analyser comme des discours (Barros, 2006a, 2006b, 2017). Au XIXe siècle, lorsque se forme l'Etat brésilien avec la déclaration d'indépendance du Brésil en 1822 et la proclamation de la République en 1889, et lorsque la nationalité et la langue nationale sont créées, le discours sur les grammaires brésiliennes est, à l'instar des grammaires portugaises du XVIe siècle, un discours reposant sur une norme unique et sur l'idée d'une langue homogène, autrement dit un discours de séparation, d'exclusion de tri, en vue de construire une nationalité. Nous avons pu montrer dans cette étude que les grammaires brésiliennes du XIXe siècle jouent un rôle important dans la construction de l'Etat-nation brésilien et de la langue nationale. Elles créent la langue nationale à travers la conciliation « impossible » des termes contraires *pureté v*s *mélange* : d'un côté les valeurs européennes de pureté, de culture, d'absolu, et de l'autre, les valeurs brésiliennes de mélange et de nature, d'universalité.

Le troisième exemple traite des discours sur les préjugés et l'intolérance. A travers plusieurs études (Barros 2011, 2014), nous avons analysé les discours liés à l'intolérance et aux préjugés, en particulier du point de vue narratif et discursif. Quatre aspects principaux sont repris ici : l'organisation narrative des discours intolérants comme discours de sanction ; leur caractère fortement passionnel, qui mettent l'accent sur les passions de la peur et de la haine ; les parcours thématiques de la différence – l'animalisation de l'« autre », l'« anormalité » de celui qui est différent, qui est « contre nature » et agit comme tel ; le caractère malsain de la différence, tant du point de vue physique que mental, l'immoralité de l'« autre », son manque d'éthique ; les relations et les degrés intermédiaires entre les discours intolérants et les discours d'inclusion, qui ont été établis grâce à l'examen de leur organisation tensive. En somme, les discours intolérants considèrent l'« autre » comme celui qui rompt les pactes et les accords sociaux, du fait de ne pas être humain, d'être contraire à la nature, d'être malade et sans éthique ou esthétique, et qui, par conséquent, est craint, haï, et doit être sanctionné et puni.

Les études des textes et des discours, et parmi elles, les études sémiotiques, ont été généralement considérées comme des études traitant de la langue en usage et donc étroitement liées à l'histoire, à la société et à la culture. C'est dans cette perspective que nous avons cherché à montrer l'importance de l'introduction de la sémiotique au Brésil et en Amérique latine, ainsi que les contributions que les chercheurs des divers pays d'Amérique latine, et

notamment du Brésil, ont accordées au développement théorique de la sémiotique et à la construction de connaissances sur l'histoire, la culture et la société latino-américaines.

La sémiotique au Brésil (et dans les autres pays d'Amérique latine) s'est toujours efforcée de développer des théories et des méthodologies qui pourraient fournir des réponses aux défis d'une société plurilingue et multiculturelle, à savoir une société de « mélange » et non de « tri », une société métisse. Elle est continuatrice de la proposition de Greimas, qui, comme nous avons tenté de le montrer, offre, à travers le paradigme dans lequel elle s'insère, une voie profitable pour ces développements théoriques et méthodologiques. La rencontre entre des propositions concrètes qui impliquent une certaine vision du monde et la recherche de valeurs, et la quête théorique et méthodologique des sémioticiens latino-américains pour rendre compte des discours sociaux et construire des connaissances sur le Brésil et l'Amérique, est une réussite sémiotique. Elle a porté ses fruits, elle a produit son « effet ».

En Amérique latine, les sémioticiens restent encore convaincus, et ce dès les premiers instants de l'introduction de la sémiotique sur leur continent, qu'il incombe aux chercheurs du discours de produire des connaissances sur la société et la culture latino-américaines, comme une forme d'intervention sociale, et surtout que la sémiotique procure toujours, ou bien plus qu'auparavant, une voie théorique et méthodologique pour la construction de ces savoirs.

Références bibliographiques

ARRIVÉ, Michel (2000), « Préface mêlée de souvenirs sur la préhistoire de la sémiotique », A. J. Greimas, *La mode en 1830*, Paris, PUF.

BAKTHINE, Mikhail (1929), *Marxismo e filosofia da linguagem* (1986), São Paulo, Hucitec.

— (1992), *Estética da criação verbal,* São Paulo, Martins Fontes.

BALLÓN AGUIRRE, Enrique (2002), « La semiótica en el Perú », *Signa*. *Revista de la Asociación Española de Semiótica,* 11.

Luz PESSOA DE BARROS, Diana (1985), *A festa do discurso : teoria do discurso e análise de redações de vestibulandos*, Thèse, Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo.

— « Sintaxe Narrativa », (1995), *Do inteligível ao sensível*, études réunies par Ana Cláudia de Oliveira et Eric Landowski, São Paulo, EDUC, pp. 81-98.

— (2006 a), « O discurso da gramática: imagens da norma e da língua », *Linguística* (ALFAL), v. 5, pp. 11-24.

— (2006b), » O discurso da norma das gramáticas portuguesas do século XVI », *Estudios Portugueses,* Salamanca, v. 5, pp. 11-24.

— (2009), « Uma reflexão semiótica sobre a 'exterioridade' discursiva », *ALFA*. *Revista de Linguística*, 53(2), pp. 351-364.

— (2011), « A construção discursiva dos discursos intolerantes », *in* Barros, Diana L. P. de (éd.), *Preconceito e intolerância na linguagem,* São Paulo, Editora Mackenzie, pp. 255-270.

— (2012), « Directions et rôles de la sémiotique en Amérique du Sud : premières réflexions », *Signata 3. Annales des Sémiotique / Annals of Semiotics,* pp. 131-160.

— (2014), « Intolerância, preconceito e exclusão », *in* Lara, Gláucia Proença e Limberti, Rita Pacheco (éds.), *Discurso e (des)igualdade social,* São Paulo, Contexto, pp.61-78.

— (2017), « La construction du portugais comme langue nationale du Brésil », *in* Darbord, Marie-Arlette, *Outras Margens. A vitalidade dos espaços de língua portuguesa. Autres Marges. La vitalité des espaces de langue portugaise,* Paris, P.I.E. Peter Lang, pp. 41-51.

DEL VILLAR, Rafael (1988), « La semiótica en Chile », *Signa*. *Revista de la Asociación Española de Semiótica*, 7, pp. 37-64.

ESPAR (1989), *Semiótica general y el discurso literario latinoamericano*, Caracas, Monte Ávila.
FILLMORE, Charles Teresa (1992), « The case for case », *Universals in linguistics theory*, études réunies par E. Bach et R. T. Harmrs, New York, Holt, Reinehart and Winston, 1968.
FIORIN, José Luiz (1988), *Linguagem e Ideologia*, São Paulo, Ática.
— (1992), « Algumas considerações sobre o medo e a vergonha », *Cruzeiro Semiótico*, nº 16, pp. 55-63.
— (1995), « Semântica estrutural: o discurso fundador », *Do inteligível ao sensível*, études réunies par Ana Cláudia de Oliveira et Eric Landowski, São Paulo, EDUC, pp. 17- 42.
GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique struturale,* Paris, Larousse.
— (1970), « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », *Du sens,* Paris, Seuil, pp. 49-91.
— (2000), *La mode en 1830*, Paris, PUF.
— (1983), *Sobre o sentido II*, São Paulo, Nankin/EDUSP, 2014.
HJELMSLEV, Louis (1943), *Prolegômenos a uma teoria da linguagem*, São Paulo, Perspectiva, 1975.
PROPP, Vladimir (1965), *Morphologie du conte,* Paris, Seuil.
SAES, Décio (1985), *Classe média e sistema político no Brasil*, São Paulo, T. A. Queiroz.
SAUSSURE, Ferdinand de (1969), *Curso de Linguística Geral,* São Paulo, Cultrix/EDUSP.
TATIT, Luiz Augusto de Moraes (1994), *Semiótica da Canção: melodia e letra,* São Paulo, Escuta.
— (1997), *Musicando a Semiótica: ensaios,* São Paulo, Annablume.
TESNIÈRE, Lucien (1959), *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

Proposition d'un modèle sémiotique pour les études de genre

Adriana TULIO BAGGIO
Universidade Tecnológica Federal do Paraná
Universidade Federal do Paraná

Le genre peut être compris comme un concept linguistique qui fait la distinction à l'intérieur des langues. Dans cette conception, le genre est alors une catégorie grammaticale fondée sur la distinction naturelle des sexes ou sur une distinction conventionnelle (masculin, féminin, neutre). D'un autre côté, pour les sciences humaines et sociales les études de genre forment un champ de recherche pluridisciplinaire (sociologie, psychologie, anthropologie, histoire) qui étudie les relations sociales entre les sexes. De ce point de vue, le genre est considéré comme une construction sociale. Les deux éléments de la catégorie genre – *masculin* et *féminin* – sont généralement homologables à la catégorie de différenciation sexuelle biologique *mâle* et *femelle*.

Pour contribuer à ce champ d'étude, ce travail propose une approche sémiotique du genre à partir du modèle logique de la structure élémentaire de Algirdas Julien Greimas et François Rastier (1970), visuellement représentée par le carré sémiotique. Cela peut être pertinent pour faire face à certaines critiques posées aux études de genre et à la sémiotique.

La philosophe Judith Butler (1990), par exemple, pense que

> La complexité du concept de genre demande tout un ensemble interdisciplinaire et post-disciplinaire du discours visant à résister à la domestication académique des études sur le genre ou des études sur les femmes (…) (12)[1].

Augmenter la participation de la sémiotique parmi ces discours peut être une façon de neutraliser cette « domestication ».

La sémiotique structuraliste et la sémiologie ne sont pas absentes dans les études de genre – Butler (*ibid.*) et Raweyn Connell (1997), par exemple, font mention des auteurs de ces disciplines. Cependant, il y a aussi un point de vue critique concernant le traitement du genre dans le cadre de la sémiotique. La théorie féministe (d'où viennent les études de genre) reconnaît l'utilité de la sémiotique structuraliste, mais affirme que dans plusieurs cas la discipline n'est pas capable de rendre compte des relations de pouvoir dans la constitution des différences, comme celles liées à certaines formes de subordination et de domination patriarcale (Franklin, Lury et Stacey, 1997).

Butler (1990) critique aussi l'analyse discursive du genre. Selon la philosophe, les limites de cette approche « (...) présupposent et définissent, à l'avance, les possibilités de configurations imaginables et réalisables du genre dans la culture » (28). On est d'accord : il existe beaucoup plus d'identités de genre que celles désignées par « homme » et « femme ». Mais ces configurations différentes, qui refusent ou qui vont au-delà de la classification « canonique », sont souvent basées – comme on le verra – sur une combinaison du masculin et du féminin.

Il semble que le problème est alors dans la classification prédéterminée et dans la différence de valeur de chaque identité, mais n'est pas dans l'opération du genre comme catégorie qui organise le monde. Ce travail a donc pour but de démontrer que la sémiotique discursive, spécialement le modèle logique du carré sémiotique, peut rendre compte de certaines approches des études de genre ; ce modèle peut considérer les identités divergentes de genre sans tomber dans le piège de la classification forcée.

[1] Toutes les citations d'œuvres publiées dans une langue autre que le français ont été traduites par nous.

1. Le genre comme construction et comme système de relations

Une vision traditionnelle du rapport entre sexe et genre considère que les deux sont homologables et univoques. Cette matrice hétérosexuelle (Butler 1990, 216, n. 6) présume que les corps doivent avoir une cohérence entre sexe, identité de genre et expression de genre ; que ces catégories sont stables ; et qu'une relation affective-sexuelle se déroule obligatoirement avec une personne du sexe opposé.

La catégorie du sexe est alors formée par *mâle* et *femelle* ; la catégorie d'identité par *homme* et *femme* ; et la catégorie d'expression de genre par *masculin* et *féminin* (il y a aussi d'autres possibilités dans les axes horizontaux[2], mais la matrice ne les voit pas comme « naturel »). Dans la logique de la matrice, une personne identifiée comme « mâle » à la naissance devrait être obligatoirement un homme, avec un paraître (parties du corps, gestuels, cheveux, vêtements, goûts etc.) masculin. La même logique s'applique pour les personnes femelles–femmes–féminins.

La matrice ne considère pas les autres possibilités de combinaison de sexe, identité et expression de genre, mais ils existent. Certains courants de théories cherchent à nommer ces identités et les combinaisons qu'elles forment. Dans un sens pratique, ces multiples types d'identités sont déjà utilisés dans les contextes où l'identification du genre est désirable ou nécessaire. Cependant, d'autres courants traitent de la difficulté de définir et classifier les identités genre-divergents. Leticia Lanz (2015), chercheuse brésilienne des études transgenres, pense que ces processus de définition et de classification « ont servi beaucoup plus comme mécanismes d'oppression que comme stratégies libertaires » (365).

Ce qui est proposé ici est justement un modèle pour réfléchir aux différentes combinaisons entre les catégories d'identité et d'expression de genre, basé sur la dichotomie sémantique masculin et féminin. Même les personnes genre-divergents[3] – qui ont le discours de négation du binarisme de genre – utilisent ces catégories pour s'identifier.

La chanteuse autrichienne Conchita Wurst, par exemple, est un personnage fictif qui mélange les genres et leurs différences :

> Conchita owes her existence to Tom's life-long fight against discrimination. As a result, he created a striking statement – a woman with a beard. She became the catalyst for discussions about terms like « different » and « normal » as well as his vehicle to carry his message all over the world in the most visible and unmistakable way[4].

Dans la construction de Conchita, le sujet de l'énonciation assumé par son créateur, Tom Neuwirth, sélectionne et actualise les figures des paradigmes du masculin et du féminin. Son objectif est de questionner les simulacres normatifs d'homme et de femme. Pour avoir du succès, l'énonciation dépend de la reconnaissance et de l'identification de ces figures dans une taxonomie de genre.

Si Conchita Wurst mélange les figures de genre et les veut reconnues, le personnage Taylor Mason de la série *Billions*, joué par Asia Kate Dillon, cherche justement le contraire : nier ce binarisme. Taylor ne s'identifie ni avec le genre masculin ni avec le genre féminin. Elle est une jeune analyste financière dans l'entreprise de finances de Bobby Axelrod. Quand

[2] Pour une explication didatique de chaque axe/categoire, voir Killermann (2017).

[3] On peut les appeler aussi comme personnes transgenres. Trangenre est un adjectif pour qualifier la personne dont l'identitée ou expression de genre « (…) presente aucun type de divergence, conflit ou non-conformité avec les normes socialement acceptées et sanctionées pour le categorie de genre dans lequel a été classifiée quando à la naissance ». (Lanz 2015, 69).

[4] « Conchita : Bio » *Conchita*, Vienna, 2017. Disponible sur : http://conchitawurst.com/index.php?id=3 (consulté le 4 décembre 2017).

elle se présente à son patron, elle lui dit : « Bonjour, je suis Taylor, mon prénom est iel [they, them and theirs en anglais] »[5].

Judith Butler (1990) donne un autre exemple de ce processus :

> Quand le restaurant gay du quartier ferme pour les vacances, le propriétaire met un panneau en expliquant « qu'elle a trop travaillé et qu'elle a besoin de se reposer ». Cette appropriation gay du féminin travaille à multiplier les lieux possibles de l'application du terme, à révéler la relation arbitraire entre signifiant et signifié, et à déstabiliser et à mobiliser le signe. Serait-ce une « appropriation » colonisatrice du féminin ? Je suppose que non. Cette accusation suppose que le féminin appartient aux femmes, une supposition certainement suspecte (177).

Ce qui est considéré comme masculin ou comme féminin n'appartient pas forcement et univoquement, en réciprocité, aux hommes ou aux femmes. On peut trouver le masculin dans les femmes et le féminin dans les hommes, même dans les identités « canoniques ». Le genre est donc une construction discursive et culturelle, et pas naturelle et prédéterminée. On peut comprendre chaque élément de la catégorie genre – le masculin et le féminin – comme un thème composé par figures.

Ces principes sont basés dans la conception de Raweyn Connell (1997), pour qui

> Le genre est une forme d'ordonnément de la pratique sociale (…) qui fréquemment fait référence aux corps et à ce que font les corps, mais n'est pas une pratique sociale réduite au corps (35).

Et encore que les actions de la pratique du genre « se configurent en plus grandes unités, et quand nous parlons de masculinité et féminité nous appelons configurations de pratiques de genre » (*ibid.*). Enfin, elle dit que

> Nous rencontrerons la configuration générique de la pratique dans n'importe quelle forme sur laquelle nous partageons le monde social et dans n'importe quelle unité d'analyse sélectionnée (*ibid*., 36).

Si le genre organise le monde, les éléments de la catégorie de genre sont également utilisés par des identités genre-divergents. C'est pour ça qu'ils seront aussi utilisés dans notre modèle.

2. Les catégories de genre et de sexualité dans la sémiotique

2.1. Le carré de Greimas et Rastier

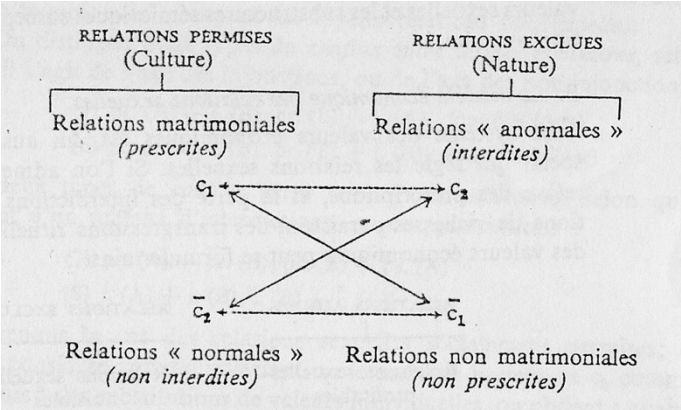
Articuler les aspects de la sexualité dans le modèle du carré sémiotique n'est pas une nouveauté dans la sémiotique. Greimas et Rastier le font au chapitre *Du Sens* où ils proposent ce modèle. Pour illustrer l'investissement du contenu dans la structure logique et les valeurs sociaux manifestés, les auteurs articulent relations sexuelles prescrites et interdites à un groupe humain déterminé (figure 1). Les premières seraient subsumées par la culture, les deuxièmes par la nature. Parmi les premières seraient les relations matrimoniales, figurativisées, par exemple, pour l'amour conjugal. A l'extrême opposé, les relations « anormales » (guillemets des auteurs) seraient figurativisées par l'inceste et par l'homosexualité.

Une approche des études de genre pour ce modèle pourrait mettre en évidence ce que José Luiz Fiorin (2000, 19) appelle « violence sémantique » : l'articulation des éléments de catégories différentes dans le même axe sémantique. En considérant l'homosexualité comme

[5] « La (non)-représentation de la non-binarité dans les médias », *Unique en son genre*, 14 mai 2017. Disponible sur : http://uniqueensongenre.eklablog.fr/la-non-representation-de-la-non-binarite-dans-les-medias-a130161748 (consulté le 4 décembre 2017).

constitutif de l'identité, il est difficile de l'associer à une pratique comme celle de l'inceste[6], qui ferait partie d'un autre type de catégorie. Même si les deux types de relation sexuelle peuvent être rejetés par le groupe humain considéré – la société traditionnelle française –, ils le sont pour des raisons différentes. Les mettre dans la même catégorie implique la manifestation d'une vision du monde, présente à l'énonciation[7], que les études de genre cherchent à déconstruire.

Figure 1. Le carré du modèle social des relations sexuelles de Greimas et Rastier (1970, 143).



Un autre point à observer est que la présence du terme homosexualité convoque son opposé dans le même axe sémantique, l'hétérosexualité. Celui-ci, pourtant, n'apparaît pas parmi les contenus investis. Cela explique peut-être la vision de monde ordonnée par l'idée de l'hétérosexualité obligatoire à partir de la logique de la matrice hétérosexuelle. En effet, l'hétérosexualité est présumée dans toutes les relations du carré qui ne sont pas absolument interdites : dans les amours conjugales (relation prescrite), dans l'adultère de l'homme (relation non interdite) et dans l'adultère de la femme (relation non prescrite). Cette logique considère que les relations conjugales autant que les extra-conjugales seront toujours entre personnes de sexes différents.

Le carré de relations sexuelles finit alors par mettre en opposition des éléments qui ne font pas partie d'une même catégorie : homosexualité présume orientation sexuelle, inceste présume relation de parenté, mariage civil présume la condition juridique d'une relation. Des mariages peuvent être entre des personnes du même sexe, les relations incestueuses peuvent être homosexuelles, les relations hétérosexuelles permises peuvent ne pas être juridiquement établisses. Présenter ces faits n'est pas une critique à la théorie sémiotique ou aux sémioticiens. Au contraire, on veut révéler que la sémiotique est utile pour rendre compte des aspects de genre et de sexualité dans l'organisation d'une société déterminée, même quand elle est opérée dans ses propres textes constitutifs.

[6] Bien que, par la théorie freudienne, les deux sont des tabous associés au processus de constitution de l'identité.
[7] Il est important de ne pas confondre les auteurs (Greimas et Rastier) avec l'énonciateur (une des dérivations du sujet de l'énonciation). On considère que la vocation du carré du modèle social est illustrative et que ce carré opère au niveau du sens commun et, donc, d'une vision du monde.

2.2. Le carré de Floch

Jean-Marie Floch (1985) a aussi utilisé les catégories sexuelles pour illustrer l'axiologisation dans le niveau fondamental du parcours génératif du sens. Dans la position adoptée par cet article, on comprend que ces catégories sont de genre et non de sexe. L'auteur présente deux carrés. Le premier (figure 2) montre la relation masculin/féminin comme un axe sémantique avec deux termes en opposition, dont un de ces termes présume l'autre.

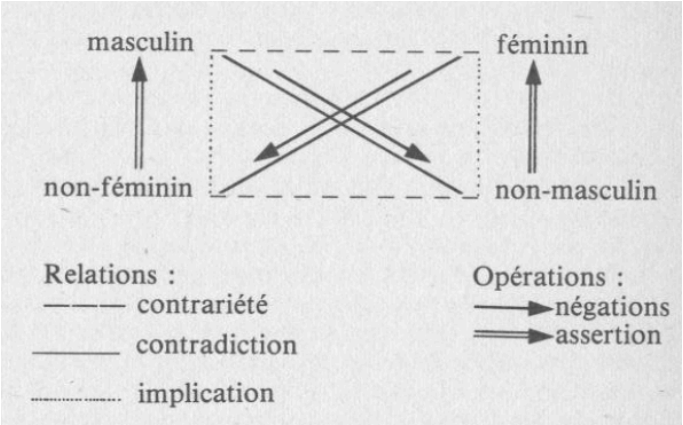


Figure 2. Le carré masculin/féminin de Floch (1985, 199)

Le deuxième à son tour (figure 3) aurait la fonction de démontrer comment le carré sert à maîtriser les processus de production de sens qui ordonnent notre vie dans le monde. Dans ce cas là, cela serait le processus « de l'organisation relationnelle des différents états sexuels, ou, si l'on veut, de la catégorie de la sexualité » (*ibid.*, 199).

Ce deuxième carré démontre l'investissement de contenu des termes simples de la catégorie et aussi les termes complexes constitués par la coexistence des éléments en relation d'opposition. Floch (*ibid.*) explique :

> Dans notre carré illustratif, on aura remarqué que les quatre états sexuels positionnés ne correspondent pas, en fait, aux quatre termes du carré. On comprend que « femme » et « homme » manifestent les contraires féminin et masculin. « Hermaphrodite » et « ange » manifestent, en revanche, dans ce *micro-univers sémantique* qu'articule le carré, des termes complexes où coexistent les contraires (selon la rationalité des mythes). Quant aux termes non-masculin et non-féminin, appelés subcontraires, s'ils sont logiquement présents et donc prévisibles dans le micro-univers de la sexualité, ils peuvent très bien ne pas être manifestés dans telle ou telle langue ou culture particulière (200, souligné dans l'original).

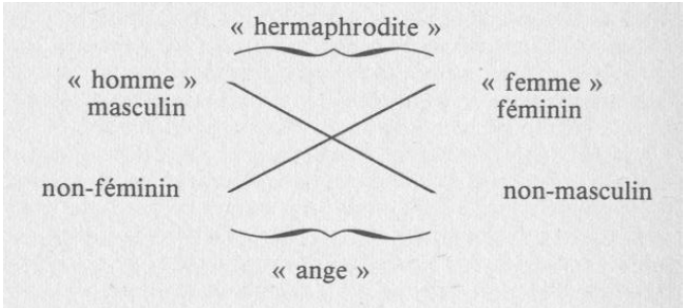


Figure 3. Le carré de la catégorie de la sexualité de Floch (1985, 199).

Evidemment, l'opération du carré dans un texte spécifique peut trouver la figure « homme » comme une manifestation du masculin et la figure « femme » comme une manifestation du féminin. Pourtant, en étant une organisation d'une théorie du genre, femme et homme ne correspondraient pas de façon univoque à féminin et masculin. Comme déjà mentionné, les premiers sont identités de genre alors que les seconds sont expression de genre.

La manière dont la chanteuse brésilienne Pabllo Vittar s'identifie illustre bien cette question. Son prénom n'est pas originaire du portugais brésilien, mais il est compris comme masculin entre les utilisateurs de cette langue. En même temps, Pabllo demande d'être appelée comme chanteuse (et pas comme chanteur). Mais elle clarifie ne pas être une femme transsexuelle, mais un garçon gay qui fait *drag*[8]. Dans Pabllo Vittar, donc, « homme » ne peut pas être un investissement de contenu pertinent, en relation symbolique et univoque, pour le terme « masculin ». La relation sera un peu plus complexe.

L'autre problème du carré de la figure 3 est dans les termes complexes qui rendent compte de la coexistence des termes contraires et des subcontraires dans le micro-univers des mythes. Floch clarifie que sa proposition se réfère à ce micro-univers où masculin/féminin donne origine au terme « hermaphrodite », et non-masculin/non-féminin donne origine à « ange ». Cependant, dans la mesure où l'auteur utilise des termes comme « homme » et « femme », le micro-univers s'étend déjà au-delà des mythes et est descendu au monde naturel où, effectivement, il existe des personnes « hermaphrodites », c'est-à-dire ceux qui naissent avec des appareils génitales et/ou gonades des deux sexes (aujourd'hui la dénomination de cette manifestation est intersexe). Comme cette explication le révèle, il s'agit d'un terme de la catégorie sexe et non de la catégorie identité ou de la catégorie genre.

Selon la perspective du genre comme une construction, une autre critique à être faite au modèle de Floch (1985) est relative à l'idée que les identités et expressions de genres sont « naturelles ». Cette idée apparaît quand l'auteur fait une considération très importante sur l'utilisation du carré sémiotique : « qu'un carré organise un univers homogène, où tous les termes sont en quelque sorte sur le même plan » (200).

Dans cette perspective, selon Floch, il ne serait pas possible de choisir le mot ou l'état d'« eunuque » pour manifester le terme contradictoire « non-masculin » parce que le carré organise les états naturels[9] de sexualité ; l'eunuque, à cause de la mutilation, serait un état produit par l'Homme.

Floch n'utilise pas le mot, mais cet autre plan, celui des choses faites par l'Homme, peut être compris comme culture (en opposition à nature). En effet, en considérant le genre comme discours, tout le carré de Floch serait sur le plan de la culture et non pas sur le plan de la nature. Cela ne pourrait être, donc, la raison de la non-pertinence du terme eunuque comme représentant de la position contradictoire non-masculin.

Dans la perspective de Butler, rien de ce qui est convoqué pour classifier quelqu'un comme homme ou femme, masculin ou féminin, est pré-discursif. Butler choisit une approche très sémiotique du genre, inspirée par une réflexion de Nietzche (1985) : « il n'y a pas 'être' derrière le faire, le réaliser et le devenir ; le 'faiseur' est une simple fiction ajoutée à l'œuvre – l'œuvre est tout » (11-14). Dans une application que Nietzsche lui-même n'aurait pas anticipée ou approuvée, nous affirmerions le corollaire : il n'y a pas d'identité de genre

[8] Pabllo Vittar, « Pabllo Vittar : « Sou um menino gay. Não sou trans e não faria cirurgia de redesignação sexual » *Glamour*, 11 Août 2017. Interview faite par Flávia Bezerra.
Disponible sur : http://revistaglamour.globo.com/Lifestyle/Must-Share/noticia/2017/08/pabllo-vittar-sou-um-menino-gay-nao-sou-trans-e-nao-faria-cirurgia-de-redesignicao-sexual.html (consulté le 4 décembre 2017).

[9] L'idée de « naturel » semble également incohérente dans la mesure où l'auteur, peu avant, a définit le plan sémantique comme étant le microunivers des mythes.

derrière les expressions de genre ; cette identité est de façon performative construite, pour les propres « expressions » tenues comme leurs résultats (Butler 1990, 48).

Dans cette logique, même le sexe biologique ne serait pas déterminant. Bien sûr que les organes génitaux, les gonades, les hormones et les chromosomes existent. Mais le rôle, la fonction et les interprétations qui leur sont donnés dans le contexte de l'identité de genre est discursive, comme l'évaluation sociale de chaque type de sexe. Encore selon Butler (*ibid.*),

> (...) le « sexe » impose une unité artificielle à un ensemble d'attributions qui d'autre manière pourraient être discontinues. (…) Le fait que le pénis, le vagin, les seins et ainsi de suite sont *dénommés* parties sexuelles correspond tant à une restriction du corps érogène de ces parties qu'à une fragmentation du corps comme un tout [souligné dans l'original] (166-167)

Donc il n'y a pas de raison pour laquelle « l'eunuque » de Floch soit dans la position non-masculin du micro-univers de la sexualité, ou du genre. Si les testicules ne déterminent pas, forcement, l'identité et l'expression de genre masculins, son absence ne détermine pas la non-masculinité.

Les cas évoqués jusqu'à présent démontrent que le masculin et le féminin sont thématiques formées par des figures qui peuvent, ou pas, apparaître dans les identités canoniques « homme » et « femme » ; que ces identités expriment des figures tant d'une thématique que d'autre ; et qu'il existe différentes combinaisons avec des figures de ces thématiques, au point que les classifications « homme » et « femme » ne soient pas suffisantes.

Au vu de ces éléments, peut-être que les identités ont besoin d'être considérées non pas comme des investissements de termes simples, mais comme termes complexes dont coexistent les deux éléments de l'axe sémantique, soit en relation d'opposition soit en relation de complémentarité. Cela serait valable, aussi, pour les identités traditionnelles.

3. Aspects d'une analyse sémiotique de genre

Greimas et Rastier (1970) expliquent la logique du parcours génératif du sens dans la construction des objets culturels et situent la préoccupation du texte avec les structures profondes, « (...) qui définissent la manière d'être fondamentale d'un individu ou d'une société, et par là des conditions d'existence des objets sémiotiques » (135). Un carré qui articule les relations de genre nous permet donc d'observer la manière fondamentale d'être de notre société en accord avec cet aspect, avec en plus, mais pas seulement, des relations entre hommes et femmes. Le premier carré de Floch (figure 2) sert à ces opérations.

En opérant la structure logique du carré dans les relations de genre, on fait déjà un investissement sémantique (ou de contenu) dans ce modèle de signification ; ces investissements sont compris comme valeurs sociales (*ibid.*, 143). Les termes n'ont pas eux-mêmes de valeur « objective », c'est-à-dire absolue. La valorisation positive ou négative de chaque terme dépend du texte sur lequel le modèle est opéré. Cela est spécialement productif pour vérifier ce qui est effectivement euphorique ou dysphorique dans les identités, expressions et pratiques qui englobent genre et sexualité.

Un exemple de cette opération est dans les effets de sens de l'homosexualité. Même au sein de sociétés où l'homosexualité est acceptée et protégée par la loi, les épisodes de discrimination et violence contre homosexuels, spécialement les masculins, sont fréquents. Quelles sont les valeurs en jeu dans cette situation ? Pour Connell (1997),

> Du point de vue de la masculinité hégémonique, l'homosexualité est associée facilement à la féminité. Cela explique – selon le point de vue de certaines théoriques homosexuelles – la férocité des attaques homophobes (41).

Si on prend comme correcte l'analyse de Connell, la dysphorie de l'homosexualité est liée à un aspect très spécifique : à la valorisation négative du féminin qui se voit ou se déduit dans l'homme gay.

En considérant que les systèmes de valeurs d'une société sont créés ou décrits par cette société, Greimas propose d'appeler comme épistème « (...) la structure qui définit la hiérarchie des systèmes sémiotiques en présence. Elle commande les combinaisons qui peuvent se trouver manifestées (…) » (Greimas et Rastier 1970, 153). De plus :

> L'épistème rend compte de l'historicité des manifestations ; sa composante sociale apparaît comme un *sens commun*, implicite ou non, un système axiologique et dialectique immanent à toutes les structures sémiotiques de la société considérée (*ibid.* Les italiques appartiennent au texte original)

En retour à l'explication de Connell sur la raison de l'homophobie, il est possible de penser la valorisation négative du féminin dans certaines sociétés comme un réflexe d'un épistème ou d'un sens commun qui opère au-dessus de la présumée équité de genre qui, en théorie, serait assurée par la loi et par les institutions de ces sociétés.

3.1. Le modèle de la relation entre expressions et identités de genre

Le carré qui représente le modèle proposé dans cet article (figure 4) part de l'articulation masculin/féminin faite par Floch, mais diffère de cela dans la projection de la coexistence des termes et pour ne pas mettre les identités comme investissements des termes simples, mais comme investissements des termes complexes. Cette décision est basée sur la notion que les figures qui composent chaque genre – qui classifient les personnes – peuvent être présentes dans toutes les personnes. Les figures peuvent varier selon chaque époque, lieu, société, culture, classe sociale. Cela change encore la distribution de figures de chaque thématique de personne à personne. Quelques personnes présenteront plus de figures du thème masculinité, d'autre plus de figures du thème féminité, et il y a celles qui auront une présence équilibrée de figures de ces deux genres.

Si cette idée apparaît radicale pour les conceptions occidentales de genre, elle est très commune dans d'autres sociétés. L'anthropologue Marilyn Strathern (2006) remarque que les habitants des sociétés mélanésiens des Hautes-Terres

> Ne conçoivent pas de façon axiomatique que les personnes aient un sexe unique. Au contraire, ce qui se manifeste est une alternance de conditions sexuelles, deux façons de constituer le genre. (…) Une identité du même sexe est donc effectuée comme une invention délibérée. (192)

Ainsi, s'il y a quelque chose de masculin et féminin dans toutes les personnes[10] – même si avec une distribution variée –, une identité « homme » ne peut pas être associée seulement au terme masculin, de la même façon que « femme » ne peut pas correspondre seulement au féminin. De telles identités ont besoin d'être contemplées dans la région du carrée représentée par la coexistence des deux termes.

Plusieurs carrés qui incluent la coexistence des éléments opposés d'un axe sémantique représentent la relation entre le terme complexe et les termes simples comme un triangle. Dans le carré de genre, une modification de la représentation visuelle est proposée : la forme géométrique générée par le terme complexe suggère un trapèze. Cette représentation permet de situer les identités de chacun de ces groupes en points plus proches ou plus écartés du terme simple le plus présent dans son expression. Ainsi, la représentation peut évoquer ces

[10] Y compris les parties « genrées » du corps : les poils longs et les seins, par exemple, peuvent apparaître chez les « mâles » et les « femelles », sans parler de la présence simultanée des organes génitaux féminins et masculins et des gonades chez les personnes intersexes.

divers types de distribution du masculin et du féminin qui apparaîtront en chaque personne et à chaque identité.

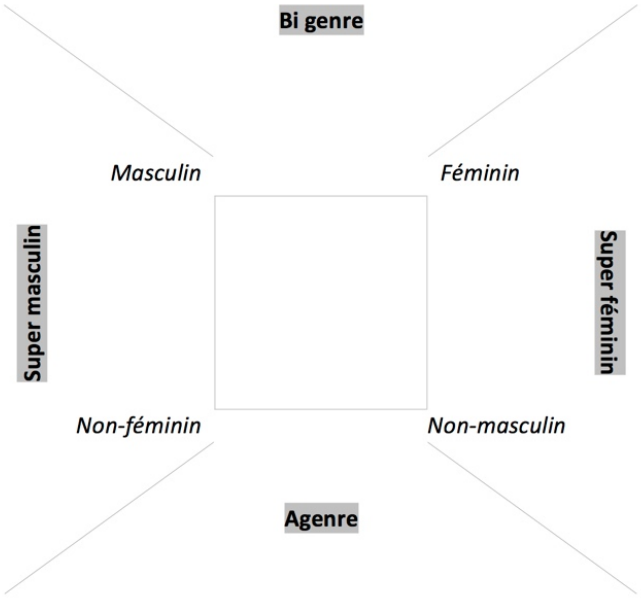


Figure 4. Le carré des expressions et des identités de genre.

Le premier trapèze serait donc constitué par la coexistence du masculin et du féminin résultant en identités *bigenres*. Les identités de Conchita Wurst et Pabllo Vittar feraient partie de ce groupe. Alors que le créateur de la première la définit comme une « femme avec de la barbe », la deuxième appelle elle-même avec des pronoms féminins, nom masculin et identité « garçon ». Les énoncés des deux présentent des figures des deux thèmes. Les identités canoniques « homme » et « femme » seraient aussi classifiées comme bigenres, tant pour les raisons déjà évoquées que tant pour la conception inspirante des mélanésiens : « affirmations de masculinité complète ou féminité complète sont des définitions transitoires et temporelles de pouvoir » (Strathern 2006, 192).

Même s'ils sont compris comme bigenres, ces quatres exemples sont bien différents entre-eux en termes d'avis construit par leurs expressions de genre. Pour contempler ces différences par rapport à la quantité de figures de chaque genre présente en chaque identité, elles doivent être distribuées de façon distincte dans le trapèze, certaines plus proches du terme simple masculin, d'autres plus proches du féminin.

L'axe parallèle opposé, celui de la non-signification, forme aussi un trapèze à partir de la coexistence du non-masculin et du non-féminin. Effectivement, le personnage de la série *Billions* présente une identité définie par la négation du genre. Il est important de noter qu'une analyse de la construction de sens dit genre « neutre » montre, souvent, la négation du féminin – comme l'est, effectivement, l'apparence de Taylor Mason. En revanche, comme on propose prendre en compte non pas seulement l'expression qui constitue le paraître du sujet, mais aussi d'autres énoncés sur son identité, Taylor peut être rattaché à ce groupe dénommé d'*agenre* : elle est définie comme « ni masculine, ni féminine ».

La coexistence de termes en relation d'implication ou complémentarité sont aussi à l'origine d'un groupe susceptible d'accueillir certaines identités. Ces identités formées par l'affirmation d'un genre et la négation d'un autre sont comprises comme représentatives du processus d'exacerbation de la performance d'un genre. La *dragqueen* est un exemple de ce type d'identité dans l'articulation entre féminin et non-masculin, dans la mesure où sa parodie

du féminin est basée dans la construction d'un paraître saturé de figures qui composent ce thème. Les personnes qui s'identifient comme « femme » et performent le genre féminin en accord avec les simulacres plus conservateurs de la société ou culture à laquelle elles font partie, peuvent aussi être dans ce groupe dénommé *superféminin.*

Son groupe opposée, appelé *supermasculin,* inclut les identités qui affirment le masculin et nient le féminin. Comme explique Connell (1994, 34), telles définitions donnent un modèle de comment devraient être les hommes ; son simulacre est manifesté, par exemple, en personnages représentés par des acteurs comme Humphrey Bogart, John Wayne et Clint Eastwood, et caractérisés par sa rudesse, force, leadership et rejet de n'importe quel aspect de l'ordre du féminin.

Dans la caractérisation de Robert Brannon (1976) énoncée par Connell, ceux-ci seraient des exemples du cyanotype de la masculinité dans notre culture (occidentale). Cependant, ajoute Connell, peu d'hommes arrivent à s'adapter parfaitement à ce simulacre. La conjonction entre modèles de masculinité venus de la fiction et la difficulté que les « hommes réels » ont de performer cette masculinité sont des facteurs qui suggèrent, comme cela se passe avec la *drag* pour le féminin, une parodie du masculin.

Comme il est possible d'observer d'après les exemples d'opération de ce modèle, celui-ci rend possible l'étude des identités de genre à partir de deux aspects enveloppés dans sa classification : l'auto perception et la perception de l'autre. Cette dernière est basée principalement sur les expressions de genre (figures d'expression et de contenu) manifestées par les personnes. La dualité de ce processus est clarifiée dans un témoignage du *crossdresser* Bel F. reproduit par Lanz dans son livre :

> Une perspective possible est celle du propre individu, comme je me perçois. L'autre est la perspective externe de comment je suis perçu. Elles sont interconnectées et pour que je me perçoive mieux comme femme, je dois être perçue, parce que le genre est rétabli tout le temps (…). (Connell 1997, 34).

Le modèle ne néglige donc pas les auto-identités, mais les prend avec les autres manifestations énoncées par qui porte l'identité. Avec cela, on cherche à éviter le classement et la catégorisation à l'avance ; quelque soit l'analyse par la perspective du genre, celui-ci va toujours être considéré comme une combinaison de masculin et féminin dans ses relations d'opposition, de caractère contradictoire et d'implication. Le modèle est capable aussi de garantir la fluidité ou les instabilités des identités, vu qu'elles peuvent « changer » de groupe à partir de l'affirmation d'un terme, sa négation et l'affirmation d'un autre.

Le carré permet encore de vérifier comment sont établies des relations de pouvoir entre les identités, pas pour ce qu'elles sont, mais pour la position qu'elles occupent – plus proches ou plus loin – des termes simples qui sont valorisés de façon positive ou négative par rapport à l'axiologie du texte ou à l'idéologie du sujet. Tenir de façon claire la distribution de masculin et féminin dans chaque texte, identité ou pratique sociale, et observer l'évaluation de chacun d'entre-deux dans le tout du sens étudié, permet d'apprendre d'une manière plus efficace non seulement ce *quoi* est dysphorique ou ce *qui* est dysphorique, mais le *pourquoi* de cette dysphorie. Cette information est fondamentale, par exemple, pour soutenir des initiatives contre la discrimination de genre dans les domaines de l'éducation, de la politique ou de la communication.

***

Cet article propose un modèle sémiotique pour l'analyse de genre, en cherchant à répondre aux défis de deux champs d'études : d'un côté, une certaine domestication des études de genre, sur laquelle la sémiotique pourrait contribuer pour la neutraliser ; d'un autre côté,

démontrer que, au contraire de ce qui est dit, les études sémiotiques peuvent comprendre les relations de pouvoir basées sur le genre.

Nous avons aussi étudié les opérations de catégories de genre et de sexualité faites par Greimas et Rastier et par Floch. Les carrés ont été originellement proposés par ces auteurs pour illustrer le fonctionnement de la logique de la structure fondamentale de la signification ; c'est-à-dire qu'ils ne faisaient pas d'« études de genre ». Les critiques faites à ces utilisations démontrent justement la productivité du modèle. S'il y a une « violence sémantique » perçue dans l'articulation des catégories du carré selon la proposition de Floch c'est parce que ces conceptions ont reçu des changements avec le temps, comme les « textes » analysés. Le modèle, en revanche, reste valide.

Les exemples d'opération du modèle proposé ici démontrent une analyse de la catégorie sociale genre qui rend compte de la différence de valeur de chaque élément – masculin et féminin – et qui préviennent l'adoption de classifications préliminaires. Comme on l'a vu, les classifications préliminaires ont constitué la faiblesse des études de genres faites avec l'analyse du discours. Et pour certains courants théoriques, ces classifications peuvent être problématiques, même si elles sont mise en œuvre pour répondre aux demandes légitimes de la représentativité sociopolitique des identités genre-divergentes, parce qu'elles pourraient renforcer la logique du binarisme de genre et des procédures de discrimination.

Le modèle permet aussi de mettre en place l'idée de genre comme construction discursive, étant donné que masculin et féminin sont traités comme thémes formées par des figures de contenu et d'expression. Les aspects qui définissent le masculin ou féminin varient ; le modèle accepte cette variation et expose les différentes valorisations sur ce qu'est masculin ou féminin dans chaque texte, discours ou pratique.

En sachant que même des caractéristiques corporelles sont des figures, les identités et les expressions de genres analysés pour le modèle peuvent inclure des aspectes physiques sexualisés comme intégrantes du masculin ou du féminin, mais sans que soit déterminée à l'avance une identité. Cela est utile, comme il a été démontré, pour la compréhension de la production de sens des identités genre-divergentes présentes dans cet article et qui sont seulement des exemples d'une diversité effectivement existante dans la macro-sémiotique du monde naturel.

Cette diversité, même si elle questionne ou nie le binarisme de genre, est basée dans cette catégorie sémantique pour son expression et autodéfinition. Le modèle n'apporte donc pas le masculin et le féminin comme des identités fixes et stables, mais comme des thémes qui sont combinés dans les identités et dans les expressions de genre. Cela vient du fait que, comme nous dit Connell, la configuration du genre peut être rencontré dans n'importe quelle forme qui divise le monde social et dans n'importe quelle unité d'analyse sélectionnée.

> Enfin, il est important de dire ce que ce modèle *n'est pas :* il n'est pas une grille, comme d'autres qui existent déjà, qui prétend à classifier et circonscrire les identités. Notre proposition est que le modèle soit utilisé comme une méthode pour l'analyse des discours, textes et pratiques qui nécessitent une considération du genre, mais qui comprennent la non-pertinence d'adopter des dénominations préliminaires. Situer les identités comme *bigenres, agenres, superféminin* ou *supermasculin* est réaliser une lecture sémiotique de ces identités comme textes, en disant comment masculin et féminin s'articulent entre-eux pour la production du sens.

Références bibliographiques

BRANNON, Robert (1976), « The Male Sex Role : Our Culture's Blueprint of Manhood, and What it's Done for us Lately », *The Forty-Nine Percent Majority : The Male Sex Role*, études réunis par Deborah S. David and Robert Brannon, Reading, Addison-Wesley, 1976.

BUTLER, Judith (1990), *Problemas de gênero : feminismo e subversão da identidade*, tradução de Renato Aguiar, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2003.

CONNELL, R. W. (1997), « La organización social de la masculinidad », *Masculinidad/es : poder y crisis*, études réunis par Teresa Valdés et José Olavarría, Santiago, Isis Internacional/Flacso Chile, Ediciones de Las Mujeres, 24.

FIORIN, José Luiz (2000), *Elementos de análise do discurso*, São Paulo, Contexto.

FLOCH, Jean-Marie (1985), « Quelques concepts fondamentaux en sémiotique générale », *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit : pour une sémiotique plastique*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.

FRANKLIN, Sarah, LURY, Celia et STACEY, Jackie (1997), « Feminism and cultural studies : pasts, presents, futures », *What is Cultural Studies? A Reader*, études réunis par John Story, New York.

GREIMAS, Algirdas Julien et RASTIER, François (1970), « Les jeux des contraintes sémiotiques », *Du sens : essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

KILLERMANN, Sam (2017), « The Genderbread Person v3 », *It's Pronounced Metrosexual*, Austin. Disponible en : http://itspronouncedmetrosexual.com/2015/03/the-genderbread-person-v3/#sthash.ZaCgPuQ3.dpbs (consulté le 4 décembre 2017).

LANZ, Letícia (2015), *O corpo da roupa : a pessoa transgênera entre a transgressão e a conformidade com as normas de gênero. Uma introdução aos estudos transgêneros*, Curitiba, Transgente.

NIETZSCHE, Friedrich (1985), *On the Genealogy of Morals* (1887), trad. Walter Kaufmann, New York.

STRATHERN Marylin (2006), *O gênero da dádiva : problemas com as mulheres e problemas com a sociedade na Melanésia* (1988), tradução de André Villalobos, Campinas, Editora da Unicamp.

De l'actant collectif à la formation collective
Une analyse de la terreur[1]

Daniele SALERNO
Università di Bologna

Dans la présente étude, je souhaiterais atteindre deux objectifs : un retour à la réflexion greimassienne relative au « sujet collectif » et, en même temps, présenter un extrait d'une recherche en cours de finalisation concernant les attentats de 2015 et 2016 en France.

L'analyse fait partie d'une recherche décennale sur le terrorisme et les réponses à la terreur, dont le noyau est représenté par les formations collectives et les sens qu'elles évoquent – par exemple les rassemblements commémoratifs, les manifestations, la foule frappée par les attaques. Ce qui se dégageait de ma précédente étude sur les attentats de Londres en 2005 (Salerno 2017) concernait les pratiques de « découpages en unités et totalités discontinues » de la « masse sociale » (Greimas 1976, 51, 97) en réponse aux attaques terroristes. La représentation des ensembles communautaires (pour désigner la cohésion face au danger) et l'identification du citoyen (en tant qu'adjuvant dans le contrôle de l'espace public ou suspect potentiel) étaient les deux mécanismes sémiotiques principaux repérables dans les textes et dans les mesures de sécurité de la capitale britannique après les attentats. Ainsi, parmi les significations, voire les effets, de la terreur, nous pouvons retrouver une redéfinition et une actorialisation de la masse sociale : le peuple, la population, la communauté, le voisinage et la citoyenneté, et les rapports qui s'établissent parmi eux. En fin de compte, il s'agit ici d'observer de quelles façons la terreur influence les pratiques sociales d'être ou d'apparaître ensemble.

Le chemin de cette recherche m'a mené à développer la question du « sujet collectif », sa théorisation et les instruments méthodologiques liés aux réflexions de Greimas.

Cet article se développera donc comme suit. Dans un premier temps j'exposerai la pensée greimassienne et post-greimassienne sur le sujet collectif en proposant une évolution dans deux directions : d'un côté le remplacement du concept d'« actant collectif » par celui de « formation collective » ; de l'autre l'introduction de la catégorie du *dispositif* lors des transformations du collectif à l'intérieur et à travers les pratiques sociales.

Ensuite, j'analyserai la représentation médiatique des attentats du 13 novembre 2015, en me focalisant principalement sur les images du Stade de France et du match France-Allemagne. Cette analyse fait partie d'une plus vaste recherche sur les attaques terroristes, qui démontre l'action de deux forces dans les réponses à la terreur : une *communautaire* et une *immunitaire* (Esposito 2000 et 2002). L'enlacement de ces deux forces se retrouve dans les formes sémiotiques des formations collectives : leur morphologie, leur façon de se réunir et se dissocier sous l'effet des passions qui les parcourent, leurs rôles actanciels et actoriels.

Du point de vue de la sémiotique de la culture, une telle considération des représentations médiatiques et des pratiques discursives nous amène à évaluer les effets de la terreur sur la structure, les institutions et les formes de cohésion de l'espace social. Par rapport à la façon dont les masses se forment, s'organisent ou s'effacent, les réactions à la terreur semblent tracer un passage étroit entre l'abus d'une mobilisation communautaire et le recours à une rhétorique sécuritaire. Le premier renferme la communauté sur elle-même et renforce ses frontières – un phénomène bien présent de nos jours. Le deuxième fragmente la masse : afin de simplifier le contrôle de l'espace social, les rassemblements sont interdits pour que la collectivité soit protégée.

[1] Traduction de Charlotte Le Bigot.

1. Masse sociale, sujets et actants collectifs : du cognitif au pathémique

La réflexion concernant les « sujets collectifs » a traversé deux phases principales. La première se situe pendant les années soixante-dix et quatre-vingt avec deux ouvrages. Dans *Sémiotique et sciences sociales* Greimas (1976) se concentre sur les aspects cognitifs, les structures de destination et les modalisations de ces « sujets collectifs ». Dans *La société réfléchie* Eric Landowski (1989) analyse l'opinion publique en tant qu'acteur dans le cadre politique. La deuxième phase a lieu entre la fin des années quatre-vingt-dix et deux-mille et se consacre plus aux aspects esthésiques et pathémiques, développés, entre autres, dans un autre ouvrage de Landowski, *Passions sans nom* (2004).

1.1 L'actant collectif

Dans l'essai « Sémiotique et communications sociales », la thématique de la collectivité se penche en tant que « masse sociale » vers les théories et les méthodologies, en introduisant le problème de l'articulation entre société et individu :

> Le problème qui nous préoccupe en premier lieu est de savoir non seulement quelle est l'organisation topologique de l'univers sémantique qui recouvre une communauté culturelle donnée, mais surtout si une organisation particulière de cet univers entraîne, par voie de conséquence, une articulation originale de la 'masse sociale', supposée informe pour le besoin de la cause ; de savoir également, si et comment la communication dont le statut interindividuel vient d'être réaffirmé, peut être – ou est – effectivement socialisée et donne lieu à des formes sémiotiques nouvelles. (Greimas 1976, 51)

Du même volume, l'essai « Sur l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale » (Greimas 1976, 161-174) reprends cette thématique et introduit une discussion sur la notion d'événement. Dans le paragraphe intitulé « Les sujets collectifs », Greimas prend en considération les façons dont ceux-ci se constituent, en différenciant le sujet syntagmatique du sujet paradigmatique. Dans le premier cas, les unités se remplacent lors du déroulement d'une tâche comme la chaîne de montage d'une usine : les individus réalisent un programme narratif en s'occupant chacun d'une phase. Dans le deuxième cas, on fait face à une « totalité intermédiaire entre une collection d'unités et la totalité qui la transcende », le sujet paradigmatique « relève d'une partition classificatoire d'une collection plus vaste » (Greimas et Courtés 1979). Ainsi, quand la foule manifeste dans les rues de Paris, le sujet collectif est reconnu grâce au partage d'une compétence ou d'un faire commun. Néanmoins, selon Greimas, nous devons inévitablement comprendre la formation de cette compétence et de ce faire communs. Autrement dit nous devons « dépasser le cadre de l'énoncé et (…) prévoir, sur le plan de la présupposition logique, son inscription dans un programme d'énoncés réglementant l'instauration du sujet collectif » (Greimas 1976, 172). Par exemple, selon Greimas, le caractère historique de la Prise de la Bastille ne réside pas dans la foule elle-même, mais dans le fait qu'elle surgit d'une structure sociale (voire la classe sociale, d'après Greimas pendant les années soixante-dix). C'est une masse « formée » à partir d'une totalité – qu'on pourrait caractériser comme Destinateur et Mandant – qui la transcende :

> Ce qui érige la Prise de la Bastille en événement historique, ce n'est pas un programme collectif formalisable (…) mais son caractère significatif, qu'elle ne reçoit que du fait que la « foule » n'est pas le sujet collectif en soi, mais un sujet hyponymique représentant un actant collectif – une classe sociale, par exemple – dont il est mandataire. On voit que la définition de tels sujets collectifs – que nous aimerions désigner comme paradigmatiques, par opposition aux sujets syntagmatiques déjà examinés – est de nature taxinomique et relève, en définitive, de la structure sociale et de sa typologie. (Greimas 1976, 172)

C'est ainsi que Greimas explique le problème dans ces deux essais : d'abord, il y a une masse sociale, que nous pouvons imaginer comme un élément encore inarticulé ; la masse sociale est susceptible d'être segmentée et d'assumer un rôle narratif et un statut de « sujet collectif » sur la base de trois éléments :

- L'organisation topologique de l'univers sémantique d'une communauté culturelle, qui définit les réseaux des relations et permet au sujet collectif d'apparaître et d'être reconnu ;
- Une structure de destination, c'est-à-dire le rapport entre Mandant et Mandataire/Sujet, le Mandant permettant, réglant et contrôlant la formation et l'organisation du Sujet collectif. Cette structure existe soit dans le cas d'un sujet collectif syntagmatique – par exemple les ouvriers d'une usine – soit dans le cas d'un sujet paradigmatique – par exemple la foule lors de la Prise de la Bastille ;
- Le partage d'actions et de compétences modales des unités qui forment le sujet collectif : un vouloir faire ainsi qu'un devoir faire.

Greimas détaille ces aspects dans l'essai « Analyse sémiotique d'un discours juridique », dans lequel, parmi toute sa production, la thématique du sujet collectif et de sa formation est la plus développée.

Dans cet essai Greimas cherche à comprendre comment le sujet « société commerciale » se manifeste dans les lois de l'Etat. Plus généralement, il étudie le « mode d'existence sémiotique des structures conceptuelles appelées 'sujets collectifs' » (Greimas 1976, 80), qu'il définit comme des « actants collectifs ». Dans le paragraphe intitulé « L'actant collectif », Greimas caractérise la société commerciale comme « un objet du discours, c'est-à-dire une 'entité', une 'personne morale' […qui] est censée se comporter d'une certaine manière et obéir, dans son comportement, à un certain nombre de règles explicites » (Greimas 1976, 96).

D'après Greimas, la formation de l'*actant* collectif – à noter le passage de sujet à actant – obéit toujours à des règles à la fois de comportement et de constitution. Les règles de comportement déterminent les façons dont l'acteur collectif, déjà formé, et ses unités agissent selon le rôle narratif qu'elles ont pris. Chaque acteur se soumet à des règles, à un « devoir » collectif qui culturalise le vouloir « sauvage » individuel. A cet égard, nous avons impérativement besoin d'un Destinataire afin de transformer une masse sociale en un sujet collectif :

> De tels ensembles humains – ou du moins personnalisés – dans des collections de vouloirs, ne sont pas ordonnés et correspondent en gros à l'idée que l'on se fait de la « foule ». L'actualisation du vouloir-faire en un faire manifesté semble donner lieu, en revanche, à ce que la psychologie sociale désigne comme la « dynamique du groupe ». Les faires individuels, bien que procédant d'un vouloir identique et ayant par conséquent un même objet, ne peuvent que se différencier, le programme virtuel du faire n'étant transmis par aucun destinateur. (Greimas 1976, 118)

Les règles de construction, auxquelles Greimas se réfère avec l'exemple de la Prise de la Bastille, découlent de l'organisation topologique de l'univers sémantique d'une communauté culturelle donnée. Elles permettent ainsi à une masse sociale de se donner une organisation afin d'accéder au statut de « sujet collectif ». En d'autres termes, une communauté culturelle conçoit des possibilités pour pertinentiser la masse sociale – imaginée comme un continuum – en se fondant sur certaines règles socio-sémiotiques d'organisation. Abstraction faite des univers de discours dans lesquels cette action est accomplie, Greimas imagine « différents modes d'existence d''être quantitatifs', de concevoir, dans le continuum du monde, différents découpages en unités et totalités discontinues, unité et totalité étant justement des catégories universelles rendant possible un tel découpage » (Greimas 1976, 97). En se fondant sur cette idée, Greimas présente un carré qui propose les différents chemins de transformation du sujet collectif entre totalité et unité, entre partitivité et intégralité. Les transformations ont une

essence syntaxique modulable à chaque univers de discours et capable de reproduire les façons dont un sujet collectif apparaît, se transforme et se dissout.

1.2 Le corps de l'actant : la dimension esthésique et pathémique

Le principal successeur de la pensée greimassienne à propos de l'actant collectif est Eric Landowski. Dans *La société réfléchie* (1989), Landowski essaie d'identifier le statut sémiotique des acteurs tels que « l'opinion publique », « l'opinion », « le public » et « la classe politique ». Il décrit la non-équivalence entre les notions de public et d'opinion publique en donnant comme exemple le cas de l'agglomération urbaine de Raincy :

> Par opposition au public dispersé en une multitude de pavillons de banlieue, et qui, simple collection d'individus, juxtapose une série d'unités sous la forme d'une totalité partitive, l'Opinion (en l'occurrence absente) ne peut être conçue que comme une unité molaire, un actant collectif proprement dit, en un mot comme une totalité intégrale. (Landowski 1989, 29)

A cette perspective, Landowski y ajoute une dimension aspectuelle et modale : par exemple, pendant des élections, le public devient un corps électoral où il apparaît comme un sujet compétentialisé. En prenant l'exemple de Raincy – un lieu composé d'une multitude de pavillons de banlieue – Landowski présente un public sans compétence ni opinion qui ne devient pas actant collectif, mais qui est défini comme un non-sujet (Greimas 1976, 149). Selon Landowski, pour devenir un actant collectif, la multitude devrait établir une organisation en se présentant comme « interlocuteur compétent » par rapport à la classe politique ou au marché (par exemple la création d'associations de défense des consommateurs). Landowski s'appuie sur la dramaturgie théâtrale classique en tant que modèle topologique qui explique : comment le public peut « personnifier le peuple (auprès de ses dirigeants) », comment il peut « soutenir l'intérêt scénique (aux yeux du public lui-même) » et accéder à une compétence discursive-énonciative (la prise de parole), tout en exprimant l'opinion (au nom du « peuple ») et en faisant exercer une fonction interprétative à ses porte-paroles (par exemple aux journalistes).

Le développement de la réflexion sémiotique de Landowski sur le collectif est intéressant surtout en ce qui concerne les dispositifs de transformation de la masse sociale, que nous verrons ensuite. Il conçoit le public comme la masse sociale du système des médias : en tant qu'entité indistincte et désorganisée, le public est un non-sujet. Il devient un sujet quand il est en mesure de croiser certains dispositifs ou circonstances qui lui confèrent des compétences et le modalisent : par exemple les élections ou quelques moments médiatiques – notamment les sondages – qui rassemblent et interprètent l'opinion.

Néanmoins, d'après cette première réflexion, Landowski poursuit les idées greimassiennes concernant les structures cognitives et conceptuelles : il est à la recherche d'un sujet plus ou moins intentionnel, lequel se dirige vers un faire modalisé.

L'introduction des dimension esthésiques et pathémiques dans les années quatre-vingt-dix modifie cette approche. Dans l'article « Le social instable », Juan Alonso Aldama (2000) remarque que les sémioticiens ont souvent identifié les actants collectifs dans des sujets déjà accomplis, sans réussir à analyser leur constitution et transformations. Comment parvient-on au statut d'actant collectif et comment le perd-on ? Quels sont les passages du devenir social ? Quels sont les moyens d'existence sémiotique du social ? En s'inspirant de la pensée d'Elias Canetti (1960), Alonso théorise la présence d'une masse sociale pré-subjective, ce que Greimas appelait présupposition logique de chaque actant collectif. Ce pré-sujet se caractérise en tant que masse thymique pas encore consolidée en formes actancielles, autrement dit n'ayant pas encore adopté une identité. Selon Alonso, cette identité se définit à partir d'une coupure dans le continuum, d'après laquelle la masse se stabilise dans des rôles actanciels et

actoriels. L'actant collectif ne peut se constituer qu'à travers autre chose, par exemple un antagoniste (comme une armée en guerre). Sa constitution se produit donc grâce à une coupure (que Canetti appelle « décharge ») qui établit soit une différence externe avec l'autre, soit une égalité interne entre les éléments d'une masse.

Le côté polémique qu'Alonso extrait de la pensée de Canetti est conciliable avec une théorie sémiotique des différences et des écarts. Conformément à l'évolution des théories greimassiennes de ces années, Alonso rapproche la dimension esthésique et pathémique à la dimension cognitive. La décharge qui coupe la masse, rend égaux ceux qui se trouvent à l'intérieur et établit ainsi des différences avec l'extérieur. Cette coupure est souvent descriptible comme l'irruption de passions et sentiments tels que la peur, la rage ou l'orgueil, comme nous le verrons par la suite.

Dans *Passions sans nom,* Landowski revient sur ces aspects tout en élaborant les différentes régimes de sens qui régissent la formation d'actants collectifs. Il essaie justement de produire « un renouvellement radical de cette réflexion [sur l'actant collectif] du fait que nous y intégrons maintenant la dimension, alors ignorée, des rapports sensibles entre actants » (Landowski 2004). En comparant par exemple le public au théâtre – en tant que sujet et totalité intégrale – avec les patients d'un hôpital – en tant que totalité partitive perdant la configuration de sujet – Landowski analyse la contagion comme un des régimes de constitution d'actants collectifs. Cette transmission a lieu soit par le biais de la succession (par exemple l'infection virale) soit de la simultanéité (par exemple la passion pour le théâtre qui provoque le rire ou l'applaudissement).

2. De l'*actant* collectif à la *formation* collective : dispositifs de transformation

Le problème du collectif, selon l'élaboration de la sémiotique greimassienne, présente des importantes potentialités heuristiques, et principalement :

- L'attention à la processualité : un sujet collectif traverse plusieurs phases transformatives, de sa constitution à son possible démaillage et dissolution ;
- L'aspect syntaxique-grammatical, qui nous permet de comparer et rendre comparables différentes formes du collectif – et leurs processus de transformation – ainsi que différents domaines discursifs.

Néanmoins l'approche greimassienne et post-greimassienne du problème contient quelques ambiguïtés terminologiques, méthodologiques et théoriques étroitement liées, qu'il faut résoudre.

Premièrement, le fait de privilégier la position du sujet et de l'actant sujet. Deuxièmement le rassemblement des autres positions possibles sous la catégorie du non-sujet, voire de non-actant. Cette approche limite considérablement l'analyse et le caractère dynamique des possibles transformations des collectifs dans un même processus[2]. Une telle perspective découle de l'approche cognitive-intentionnelle qui favorise la recherche de collectifs dotés surtout d'un vouloir et d'un devoir faire. Afin d'utiliser entièrement toutes les possibilités offertes par le modèle actanciel, et de pouvoir ainsi questionner les aspects pathémiques et

[2] Cette limite méthodologique a été aussi remarquée dans l'intervention de Jacques Fontanille au séminaire international de sémiotique à Paris, consacré en 2018-2019 à la constitution des collectifs. Néanmoins, Fontanille explique cette limite comme un problème de perspective méthodologique : la perspective à rebours ou rétrospective de Greimas se focalise sur le résultat (l'actant collectif déjà formé) plutôt que sur le processus de formation et dissolution de l'actant collectif (Jacques Fontanille, « La constitution de l'actant collectif comme préalable anthroposémiotique », séminaire du 7 Novembre 2018, enregistrement audio consulté sur le site http://afsemio.fr/actualites/seminaires/seminaire%20de%20paris/ [20 Novembre 2018]).

esthésiques, il faut explorer toutes les modalités grâce auxquelles les collectifs assument différents rôles actanciels, lesquels ne résultent pas de la dichotomie sujet vs pré-sujet.

Deuxièmement, il faudrait employer plus strictement la catégorie d'actant, sans se limiter seulement à l'actant sujet. On propose ici de regagner le sens logico-formel de la notion d'actant, en rejetant définitivement la catégorie d'actant collectif. Ainsi nous recourons plutôt à une multiplicité qui n'assume pas nécessairement le rôle d'actant sujet.

Enfin, il faudrait écarter l'idée de la masse sociale ou du public en tant qu'élément amorphe et inorganisé, comme chez Landowski : il s'agit plutôt de comprendre comment les collectifs se transforment en prenant différents rôles et identités dans les processus sociaux. Autrement dit, en employant l'approche différentielle originaire de la sémiotique, il faudrait analyser la façon dont un collectif se transforme d'un moment N à un moment N+1, en gardant toujours à l'esprit que le passage d'une configuration/organisation à une autre se produit en l'absence – ou sans devoir en présupposer l'existence – d'une masse amorphe pure au sens hjemslevien. Par conséquent l'analyse devrait décrire les transformations dès le moment de la transition : cet « entre » dans lequel quelque chose devient autre chose et à partir duquel, par différence, nous pouvons décrire les effets de sens générés.

Ma suggestion est donc, en premier lieu, de quitter l'idée d'actant collectif, de sujet et de pré-sujet collectif pour la notion de « formation collective ». Cette dernière est, au niveau discursif, un assemblage muni de certaines caractéristiques morphologiques et plastiques (par exemple : ouvert/fermé, dynamique/statique, ainsi que combinaisons de totalité, intégralité, unité et partitivité, etc.) et capable d'assumer des rôles actoriels (c'est-à-dire thématiques et figuratifs) et actanciels (au niveau sémio-narratif).

En deuxième lieu il s'agit ici de mieux préciser la dimension institutionnelle dans le collectif. En abordant le problème du collectif, Greimas et Landowski ont souvent analysé l'organisation institutionnelle du social : les lois concernant les sociétés commerciales, la structure urbaine des banlieues, l'organisation topologique du théâtre et de l'hôpital. Ce détail a été saisi par Alonso :

> Les ensembles de sujets sociaux vont des formes plus ou moins rigides ou stéréotypées de la société aux formes de simples rencontres éphémères et contingentes, celles-ci pouvant parfois, si les conditions et l'occasion se présentent, devenir celles-là, c'est-à-dire des « institutions sociales » (Alonso 2000, 64).

La remarque d'Alonso nous amène à la source même de la réflexion greimassienne sur le collectif : l'article de Viggo Brøndal « Omnis et totus. Analyse et étymologie ».

Totus indique la série intégrale et l'indivisibilité d'un corps qui est premièrement un corps politique, social et institutionnel. Selon Brøndal l'étymologie lie *totus* aux concepts de peuple, nation et pays (Brøndal 1986). Comme Per Aage Brandt l'explique dans son introduction au texte de Brøndal, le *situs* est un lieu vide qui intègre et absorbe (en excluant et expulsant aussi) les individus et les transforme en parties indiscernables : « le *situs* (…) est donc ici le lieu d'un bloc, ou encore d'un corps, dit Brøndal, contrôlant ses éléments par l'absorption ou l'expulsion » (Brandt 1986, 5).

Omnis proviendrait d'*homo* (homme) et rend compte de ce que Alonso appelle « les rencontres éphémères » : les individus se rencontrent, se reconnaissent, se réunissent l'un après l'autre (en ce sens-là la série de *omnis* est une série numérique, faite d'additions et soustractions). Ainsi ils forment un corps collectif qui n'existait pas avant et où chacun garde son individualité. Néanmoins, le corps collectif formé sous le principe de *omnis* peut se cristalliser et devenir *totus*, un *situ* qui fonctionnerait comme institution sociale : par exemple, un soulèvement populaire, né sous le principe de *omnis*, pourrait donner lieu à un nouveau régime politique, comme un *situ-totus*.

Selon Brandt, dans son élaboration du texte de Brøndal, Greimas (1986) fait abstraction du « localisme 'ethnologique' de Brøndal », en redimensionnant le cadre sémantique

d'intelligibilité « situationnelle, dynamique, opérationnelle » (Brandt 1986, 9) des scénarios tracés dans l'analyse de *omnis* et *totus*. Néanmoins, cette dimension dynamique est aujourd'hui centrale pour l'analyse[3].

Les mécanismes de formation que Brøndal analyse et l'idée de *situs* de Brandt – contrôlant absorption et expulsion des éléments – sont très proches de la notion de *dispositif*, au sens foucaldien, dans la constitution, transformation, organisation et matérialisation des formations collectives.

L'analyse des formations collectives exige de repérer les dispositifs de transformation. L'on sait que la catégorie de dispositif est employée par Foucault à partir de « Surveiller et punir », où la prison est analysée comme

> Un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments. (Foucault 1975)

Suivant l'opinion d'Agamben, nous pouvons nommer *dispositif* « chaque chose capable de capturer, orienter, déterminer, intercepter, modeler, contrôler et assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours » (Agamben 2006, 22). Toutefois, si nous mettons entre parenthèses l'ontologie du vivant d'Agamben, qui revient à l'idée de matière amorphe, analyser les formations collectives voudrait dire analyser les mécanismes de fonctionnement des dispositifs : la façon dont ceux-ci interagissent lors des transformations du collectif – dans lequel nous sommes à tout moment immergés sans jamais pouvoir en sortir – et comment nous pouvons les décrire d'un point de vue pathémique (par exemple certaines passions qui génèrent certaines configurations collectives), esthésique (par exemple certaines configurations architecturales dans les villes qui obligent à certaines orientations et attitudes corporelles) et cognitive.

C'est exactement ce que j'essayerai d'accomplir dans mon analyse : comprendre comment la terreur mène à une réorganisation sociale. Elle serait détectable dans les façons dont les formations collectives apparaissent et se transforment selon leur morphologie et sémantique. C'est à l'intérieur de cette terreur que les dramatiques « rencontres éphémères et contingentes » de personnes sous menace de mort conduisent, par exemple, à l'institutionnalisation de mesures : elles agissent sur les modalités, les formes et les significations des formations collectives comme pendant l'état d'urgence.

3. Stade de France, 13 novembre 2015

Le 13 novembre 2015, Paris est frappée par l'attaque la plus meurtrière depuis la Deuxième Guerre Mondiale. Les attentats ciblent la zone autour du Stade de France, certains restaurants et la salle de concert Bataclan dans le Xe et XIe arrondissement. A ce propos je focaliserai mon analyse sur la représentation de la foule au Stade de France, où avait lieu le

[3] Dans son récent travail, Fontanille développe des propositions intéressantes qui vont dans la direction ici développée. Il identifie deux dynamiques dans les processus de formation de l'actant collectif : une partitive (très similaire au mécanisme-*omnis*) et une participative (très similaire au mécanisme-*totus*). Il propose aussi l'idée d'un actant de contrôle. La description de l'actant de contrôle de Fontanille est compatible avec la description que Brandt fait de *situ*, contrôlant absorption et expulsion des éléments. Enfin, d'après Emile Benveniste, les exemples que Fontanille récupère pour analyser les concepts de patrie, nation et pays, rappellent l'univers sémantique de Brøndal (toutefois l'analyse de Fontanille diffère de celle de Brøndal de façon très intéressante). Jacques Fontanille, « La constitution de l'actant collectif comme préalable anthroposémiotique », séminaire du 7 Novembre 2018, enregistrement audio consulté sur le site : http://afsemio.fr/actualites/seminaires/seminaire%20de%20paris/ [20 Novembre 2018].

match amical entre les équipes de France et d'Allemagne et en présence du Président de la République François Hollande. Après avoir essayé plusieurs fois d'entrer dans le stade, trois terroristes se sont fait exploser à l'extérieur, pendant le match, entre 21h20 et 21h53. Le bruit des explosions, confondu avec celui des pétards, est perçu à l'intérieur du stade, transmis en direct à la télévision et a amené les footballeurs à arrêter le jeu pour un instant. Le match continue pendant que d'autres attaques frappent Paris et que le Président de la République est évacué du stade. Les autorités décident ainsi de ne pas interrompre le match afin d'éviter que la foule se déverse en panique à l'extérieur du stade avant la mise en sécurité des alentours. Le match terminé, une partie des 80000 spectateurs se rassemble sur le terrain de jeu pendant que les journalistes du monde entier transmettent en direct les premiers effets de l'attentat terroriste à Paris. L'image de la foule sur le terrain du stade (fig. 1) donne une forme à la rupture de l'ordre et aux effets de sens de peur et d'incertitude concernant ce qui est en train de se passer dans la capitale française.



Fig. 1. Le Stade de France après le match et pendant les attaques.

Le lendemain, dans plusieurs journaux (fig. 2-3), en France comme à l'étranger, l'image de la foule sur le terrain accompagnera le compte rendu des attaques. Afin de bien comprendre les effets de sens produits par ces images, il faut analyser les transformations de la foule. En premier lieu la relation entre le dispositif et le stade ; ensuite les configurations prises en charge par les spectateurs pendant les différents moments de la narration ; mais surtout le fait qu'un attentat terroriste surgit pendant le déroulement d'un match de football.



Fig. 2-3. Une de « La Gazzetta dello Sport » et p. 3 de « Le Monde » 14-11-2015.

3.1. L'arène et la masse en tant que Sujet

Le stade est le dispositif d'organisation de la masse par excellence, issu directement de l'architecture classique de l'arène. Chaque supporteur prend sa place, de laquelle il aura une vision particulière du terrain de jeu. La masse dans l'arène, selon Elias Canetti, est doublement fermée : vers la ville « les arènes bâtissent un mur dépourvu de vie » (Canetti 1960)[4], tandis que vers l'intérieur elles forment un mur d'hommes. En ayant le dos tourné vers la ville, les spectateurs ne se soucient pas de ce qui s'y passe durant toute la période de leur présence dans l'arène. La disposition des rangs permet à la fois une vision du terrain et une vision de la masse elle-même. « La masse reste assise devant elle-même » (Canetti 1960)[5], elle regarde et se regarde. C'est exactement cet aspect qui permet à la masse de réagir en tant qu'unique entité envers le match de foot. Les mouvements de foule déterminent son unité. Selon Canetti :

> La masse, qu'ainsi se montre et voit, n'est nulle part interrompue. L'anneau qu'elle forme est fermé (…) Chaque espace vide dans cet anneau pourrait rappeler l'effondrement et la successive dissolution. (Canetti 1960)[6]

La syntaxe de construction de cette formation collective est réglée à travers l'ensemble des dispositifs, architecturaux et d'ordre public. Ces dispositifs supervisent l'organisation d'un spectacle sportif : les supporteurs font la queue devant l'entrée, on les fait entrer un par un après le contrôle des tickets, ils prennent place dans le stade, participent au spectacle et puis se dissocient en ordre en rentrant chez eux.

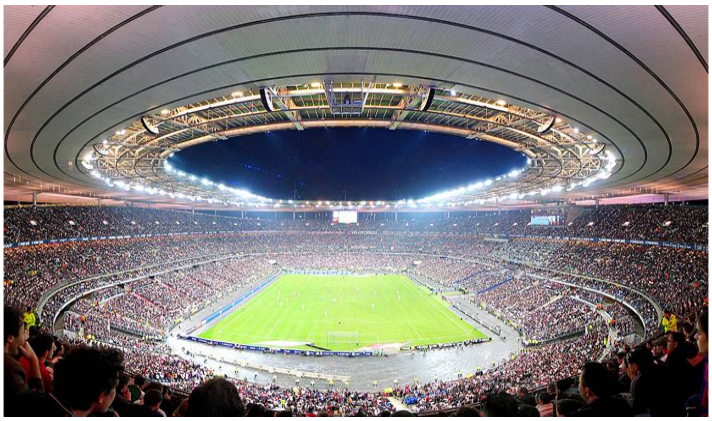


Fig. 4. Le Stade de France au début du match France-Allemagne le 13-11-2015.

Selon Peter Sloterdijk, le mécanisme de singularisation et de « recombinaison en ensembles » (Sloterdijk 2005, 358), c'est-à-dire l'oscillation entre partitions et totalisations selon les formules du carré greimassien, est une dynamique typique des sociétés modernes. La forme des arènes, dont le stade est une variation, est un dispositif primordial afin d'organiser les formations collectives. Ces dernières sont ensuite susceptibles de prendre différentes morphologies, figurativisations et rôles thématiques. Comme Sloterdijk le rappelle, la forme architecturale classique des arènes est reprise après environ mille ans avec la fonction de collecteur et container de masse, dans le but de donner une forme plastique à l'idée du peuple souverain. A la suite de la Révolution française, les assemblées et les manifestations de masse

[4] Traduction de Charlotte Le Bigot.
[5] Traduction de Charlotte Le Bigot.
[6] Traduction de Charlotte Le Bigot.

ont revendiqué un lieu architectural spécialement dédié : à Paris, par exemple, le Parlement et les places comme le Champ-de-Mars. Ces lieux sont chargés de donner une forme au peuple : il « devient un Nous phénoménique en forme acoustique », transforme le bruit en *vox populi* et dans lequel le cri de l'un devient le cri d'un autre. L'hétérogénéité se reconstitue à travers certaines pratiques de synchronisation (par exemple les slogans au stade) ; cependant, concernant la présente analyse, elle se produit lors de l'interprétation de l'hymne national, une union musicale de la formation collective qui se charge du rôle du « peuple ». Les footballeurs se serrent entre eux pour former un corps unique et les spectateurs, en chantant avec eux, participent au rituel de l'unité nationale.

La rencontre entre la forme-dispositif et la masse des spectateurs transforme le stade en formation collective, en entité unique qui, en utilisant les mots de Jacques Fontanille :

> 1) [apparaît comme] une structure matérielle dynamique, capable, sous la pression des énergies, d'une propre auto-organisation ;
> 2) [apparaît comme] une structure figurative combinant d'un côté une enveloppe extérieure d'inscription (la forme-enveloppe) et de l'autre un mouvement (la force, ou le corps-machine) ;
> 3) [prend] un rôle actanciel ;
> 4) [parvient] à une identité modale et thématique-figurative en faisant la place à l'accident, au hasard, et à la contingence, et en définissant le corps-acteur. (Fontanille 2004, 244)

3.2 La masse dangereuse et en danger : Objet et Anti-sujet

Pendant les premiers moments du match on assiste à la construction d'une formation collective. Elle influence la syntagmatique du match (de l'entrée des footballeurs sur le terrain au coup de sifflet final, en passant par l'interprétation des hymnes nationaux, la première et la deuxième mi-temps, etc.), qui prend ainsi différents rôles thématiques et actoriels, en agissant principalement comme Sujet mêlé à d'autres rôles actanciels. En particulier, selon la phénoménologie de Canetti et Sloterdijk, la formation collective est définie par un pouvoir-voir et un pouvoir se voir. D'un pouvoir-voir le spectacle à la fois sur le terrain de jeu et celui produit par le public lui-même, en un « voir soi-même ». Cette particularité constitue un des aspects des rassemblements de masse que Sloterdijk a défini comme « fascinogène ». La masse voit et se montre, elle est consciente et réagit face à ce qui se passe sur le terrain : en tournant le dos à ce qui est en train de se dérouler dans la ville, elle agit aussi en tant que Destinateur. Les explosions représentent justement l'intervention de cette attaque, à l'intérieur de laquelle la masse continue à conserver son identité en subissant aussi une série de transformations.

Tout d'abord, la concentration du public sur le terrain de jeu en quittant les tribunes produit un écart différentiel entre la forme-stade – qui reste une organisation topologique car elle préfigure des positions et des rôles déterminés – et la nouvelle forme prise par le collectif. Autrement dit, si avant le stade était le public lui-même – un acteur unique – maintenant il agit sur la masse en tant que dispositif de sécurité. Avec une nouvelle fonction et signification du dispositif, de collecteur il devient une structure de confinement et protection.

De plus, d'un pouvoir-voir et un pouvoir se voir, qui se traduisaient en un savoir par rapport au match, maintenant la masse devient l'objet du regard occupant le centre de la scène. Contrairement aux conditions d'observateur collectif que le dispositif-stade permettait, à présent le public ne peut pas sortir du stade, voir et se voir. Les explosions et les mesures de sécurité transforment la masse de Sujet en Objet : elle est menacée par une attaque et est dangereuse à cause du mouvement de panique qui pourrait la traverser. Ainsi on essaye de la protéger de la menace extérieure au stade ou intérieure à la foule même (par exemple suspecter qu'il y ait un terroriste parmi le public). L'image des caméras qui filment les spectateurs serrés les uns contre les autres pour se rassurer et s'encourager, exprime

exactement cette profonde transformation du sens, laquelle se développe à la fois sur un plan de démodalisation des acteurs humains et sur un plan de modalisation de l'acteur architectural (le stade). Cette transformation est visible dans une reconfiguration de la relation entre acteurs humains et acteur architectural. Avant elle était représentée dans la fusion entre la forme-stade et le public – où stade et public étaient « la même entité » – mais maintenant elle s'exprime dans la relation au confinement (fig. 6-9).





Fig. 6-9. Images des directs du 13-11-2015.

Ainsi la masse est à la fois en danger face aux attaques extérieures, et elle-même dangereuse à cause du mouvement de panique qui pourrait la traverser ou de la possible dissimulation d'un terroriste en son sein. Son articulation rend donc ce type de configuration morphologiquement et narrativement instable. Plus la masse est ou se sent en danger – et donc se construit comme objet de valeur, 'protégé' par les dispositifs de sécurité – plus elle est susceptible de se transformer en anti-sujet, devenant dangereuse. La masse est un danger car peut amener à la mort ou à la destruction à travers la panique et la dissimulation (réelle ou perçue) d'un danger intérieur (le terroriste).

L'ombre de panique que cette masse en danger projette sur elle-même représente la physique de la terreur même. Comme rappelle Adriana Cavarero, le mot « terreur » est formé par le radical *ter** qui indique l'acte de trembler. La terreur est la peur qui génère l'état physique du « corps qui tremble » ainsi que le « corps qui fuit » (*o tresas* en grec ancien indique le fugitif). La sémantique lie *treo* à *pheugo* (trembler et fuir) et *pheugo* à *phobos*, signifiant à la fois la frayeur et la fuite. La panique collective amène au plein accomplissement de la physique de la terreur, « dans la mesure où elle force les corps à diriger vers eux cette même violence, laquelle, en les englobant dans le mouvement de fuite, les a transformés en une machine néfaste » (Cavarero 2006, 13)[7]. La masse sur le terrain de jeu est donc traversée par deux forces en contraste : « être une masse » face au danger extérieur au stade et « se disperser », le danger transformant dans ce cas la formation collective en un anti-sujet potentiel. Ces deux forces opposées conduisent la masse à une légère désagrégation due à une nouvelle modulation des distances parmi les personnes. Selon Canetti, la masse peut seulement se construire soit avec la réduction des distances que les

[7] Traduction de Charlotte Le Bigot.

hommes créent autour d'eux en craignant d'être touchés par l'inconnu, ou bien grâce à un dispositif de régulation des distances, dans lequel chacun est proche d'un inconnu sans en avoir peur (le *ter** en tant que force de désagrégation et de fuite). Le stade agit en se fondant sur ce principe avec l'organisation des tribunes, où chacun est proche d'inconnus. En revanche, sur le terrain de jeu, la masse prend une granularité qui est le résultat de nouvelles conditions matérielles et pathémiques. Personne n'est plus forcé à maintenir une certaine distance entre soi-même et les inconnus suivant l'organisation des tribunes, en revanche chacun se réorganise par connaissances, en s'éloignant de ceux qu'il ne connaît pas.

3.3 Retour au peuple et réduction à population : intertextualité et réponse à la terreur

Comme raconte le journal *Corriere della Sera*, « le public quitte la structure en chantant 'La Marseillaise' ». Une vidéo amateur postée sur Facebook par Karl Olive à 23h44 le 13 novembre montre plus en détail ce moment : le public, filmé de dos, traverse un tunnel dans le stade en chantant l'hymne national pendant qu'un drapeau est dressé. La masse apparaît ici reconstruite, « fière », selon le tag d'Olive, et réincarne ainsi l'iconologie politique française du peuple. L'image se répand à l'étranger et elle est montrée sur les sites des médias internationaux les plus importants (du *New York Times* au *The Guardian* et BBC). La formation collective reprend donc le rôle actanciel qui la caractérisait au début du match avec l'interprétation des hymnes. Elle se reconstruit et adhère à nouveau à la structure du stade où tous sont proches, à l'aide aussi d'une perte des traits individuels en raison du filmage de dos (fig. 10).



Fig. 10. Supporteurs qui sortent du Stade de France en chantant la Marseillaise (Karl Olive).

Néanmoins, dans ce cas précis, l'interprétation de l'hymne et la réappropriation de la mémoire de l'iconologie politique française – la masse est consciente du rappel à cet imaginaire en voyant un drapeau se dresser sur les personnes qui marchent – changent de sens. Au début du match la structure polémique se trouvait à l'intérieur d'une compétition sportive amicale, maintenant la pratique et le texte acquièrent une autre signification : la masse s'oppose à un ennemi qui la menace et répond en se regroupant en forme de peuple uni qui « défile », évoquant une préparation à la bataille.

Ces images lient, comme une mémoire intertextuelle, les attentats du 13 novembre à ceux qui ont eu lieu dix mois avant. A la suite de l'attaque de *Charlie Hebdo*, les marches républicaines, et surtout celle du 11 janvier, avaient clairement récupéré le répertoire iconologique de la tradition politique française du peuple. L'idée d'une foule qui s'assemble en chantant l'hymne est sans cesse reprise sur les journaux le lendemain du 13 novembre et exécutée, par exemple, pendant la réunion en séance commune au congrès à Versailles (un lieu qui, selon Sloterdijk, est fondamental pour la construction symbolique, physique et architecturale de l'idée d'assemblée, car il représente le lieu du serment, et ainsi de la constitution de l'Assemblée Nationale). L'interprétation de l'hymne national devient une pratique qui se diffuse en France et à l'étranger et définit la formation d'un sujet qui s'oppose à un anti-sujet (l'ennemi-terroriste).

Néanmoins, cette tendance se transforme graduellement après le 13 novembre : l'état d'urgence, l'interdiction des manifestations publiques, les moments d'alerte, et dans certains cas de panique. Ces conséquences ponctuent la vie de la capitale et changent, au cours des jours suivants, la progressive prédominance d'une sémantique « communautaire » en sémantique du « danger » (c'est-à-dire de formations collectives en danger et dangereuses). Bien évidemment la masse continue à se rassembler et à laisser des signes, par exemple les objets entassés devant la Marianne sur la Place de la République, qui devient une sorte d'« autel laïque » (Gensburger 2017). Cependant la panique saisit facilement les personnes et les oblige à se disperser. C'est ce qui arrive le 15 novembre sur la Place de la République et autour du Xe et XIe arrondissement : la foule s'était rassemblée pour commémorer les victimes, lorsqu'un mouvement de panique la force à quitter en vitesse l'espace public.

Le « peuple » devient surtout « population », en sens foucaultien du terme, et les mesures de sécurité construisent la multiplicité urbaine comme un objet (en sens actanciel) qu'il faut protéger ou comme un anti-sujet. La population devient donc soit un obstacle au maintien de l'ordre, soit une possible cause et source d'attaques, car les terroristes peuvent cibler n'importe quel rassemblement et ils peuvent s'y cacher.

***

En analysant ce que j'ai appelé des « formations collectives » dans le cas des attentats à Paris, j'ai voulu exposer la façon dont les instruments et la pensée greimassienne permettent de mieux comprendre l'effet que la menace terroriste déclenche sur les modalités d'être, de vivre et d'apparaître ensemble. L'analyse démontre comment les formations collectives réagissent à deux forces égales et opposées : une action *communautaire* – l'association et la représentation du peuple – et une action *immunitaire*, c'est-à-dire le besoin et l'exigence de protéger et de se protéger. Ceci produit une instabilité actancielle dans laquelle ces formations collectives soit se transforment en sujets du faire – le peuple qui réagit – en se rassemblant et produisant un corps homogène et uni (les supporteurs qui chantent l'hymne), soit se désintègrent à cause d'un « excès de danger ». En effet ce dernier transforme la formation collective en objet de confinement ou en un anti-sujet dangereux à cause d'un possible déclenchement d'une désastreuse disgrégation de panique.

Je conclurai cette analyse avec une matérialisation emblématique de ces deux forces sous tension entre elles. Après le 13 novembre et en vue de la Conférence de Paris sur le climat en présence des Chefs d'Etat du monde entier, tout rassemblement et manifestation a été interdit dans la capitale, même celle organisée par les ONG pour le climat. Les organisateurs de cette manifestation ont décidé de laisser un symbole de leur présence, en rassemblant des chaussures autour de la Marianne en Place de la République (fig. 11).



Fig. 11. Manifestation « Paris en Marche pour le climat », 29-11-2015.

Ainsi que le stade, la place est un collecteur, un dispositif qui accueille et organise une formation collective. Dans l'exemple de Place de la République, la place rappelle et contient une idée de peuple qui se rapproche autour du symbole de la Nation, c'est-à-dire la Marianne. D'un côté les chaussures représentent le peuple absent et montrent comment les mesures de sécurité ont interdit la façon la plus importante de s'exprimer, afin de « protéger la société ». De l'autre côté le « peuple », en tant qu'acteur social et historique, est demodalisé. En se référant à l'emploi des chaussures dans les pratiques mémorielles, elles évoquent les décédés frappés par les attentats dans les rues de Paris ou dans le Bataclan. Cette image est emblématique : dans l'écart entre la forme du dispositif – la place, le stade – et la formation collective – les supporteurs sur le terrain de jeu, les chaussures des manifestants absents – on peut voir les effets que le terrorisme et les mesures de sécurité ont sur les formations collectives, de la foule de manifestants à la population urbaine de tous les jours. L'image de la Marianne sans peuple donne ainsi forme à ce que le terrorisme et les mesures de sécurité peuvent provoquer : la transformation des façons d'être ensemble.

Références bibliographiques

AGAMBEN, Giorgio (2006), *Che cos'è un dispositivo*, Roma, Nottetempo.
ALONSO ALDAMA, Juan (2000), « Le social instable », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 71-72.
BRANDT, Per Aage (1986), « Avant-propos. Sur la qualification », *Actes Sémiotiques*, VIII, 72.
BRØNDAL, Viggo (1986), « Omnis et totus. Analyse et étymologie », *Actes Sémiotiques*, VIII, 72. [1937]
CANETTI, Elias (1960), *Masse und Macht*, Hamburg, Claassen.
CAVARERO, Adriana (2006), *Orrorismo ovvero della violenza sull'inerme*, Milano, Feltrinelli.
ESPOSITO, Roberto (2000), *Communitas. Origin et destin de la communauté*, Paris, PUF. (1998- *Communitas. Origine e destino della comunità*, Torino, Einaudi.)
ESPOSITO, Roberto (2002), *Immunitas. Protezione e negazione della vita*, Torino, Einaudi.
FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et Séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.
FOUCAULT, Michel (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
GENSBURGER, Sarah (2017), *Mémoire vive, Chronique d'un quartier, Bataclan 2015-2016*, Paris, Anamosa.
GREIMAS, Algirdas J. (1963), *Comme définir les indéfinis ? Actes Sémiotiques*, VIII, 72, 1986.
— (1976), *Sémiotique et sciences sociales,* Paris, Seuil.

— et COURTÉS, Joseph (1979), *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
LANDOWSKI, Eric (1989), *La société réfléchie,* Paris, Seuil.
— (2004), *Passions sans nom. Essais de socio-sémiotique III*, Paris, PUF.
SALERNO, Daniele (2017), « The Politics of Response to Terror: the Reshaping of Community and Immunity in the Aftermath of 7 July 2005 London Bombings», *Social Semiotics*, 27(1).
SLOTERDIJK, Peter (2005), *Sphère 3: Ecumes*, Lausanne, Maren Sell. (2004- *Sphären III – Schäume*, Frankurt am Main, Suhrkamp).

Le *nomos*
Esquisse de narrativisation d'un terme juridique

Riccardo BERTOLOTTI
Dipartimento Coris - Sapienza,
Università di Roma

Créez vos propres règles, mais suivez-les.
(R. Wagner, cit. *in* Lévi-Strauss, 1983, 364)

Dans cette contribution, on souhaite proposer un regard narratif sur la caractérisation du terme « nomos » d'après deux juristes du XXe siècle : Carl Schmitt et Robert Cover. Il faut se rappeler que dans le domaine des études juridiques il s'agit d'une notion pivot, qui semble néanmoins se disperser toujours en une multiplicité d'acceptions différentes ; celles dont il sera question ici, mutuellement oppositives, semblent être plus aisément définissables.

En effet, en s'interrogeant sur la pertinence de ce terme – opération quand-même étonnante, si l'on s'efforce de la parcourir dans sa totalité –, il semble d'abord assez clair que la meilleure manière d'aborder la question est d'aller chercher dans des ouvrages contemporains importants les occurrences qui le thématisent et le cristallisent. D'un point de vue plus strictement lexical, sa diachronie est déjà suffisamment connue, notamment à partir des études de Benveniste (1969) et de Laroche (1949) ; cependant, il serait peut être utile de la rappeler en étudiant de plus près les dérapages sémantiques du « nomos » depuis l'expérience grecque archaïque et classique jusqu'à la renaissance de ce terme au XXe siècle.

De toute façon, puisque le cœur de notre intérêt ici n'est pas une caractérisation globale sémantico-lexicale, mais la tentative d'une démarche structuraliste envisageant l'organisation d'un contenu spécifique mise en place avec un fragment de la réflexion juridique moderne, on se concentrera sur ces deux caractérisations systématiques, qui semblent fort oppositives entre elles. Cela constitue une justification possible pour la restriction de la pertinence, ainsi qu'une raison préliminaire pour le choix des sources.

D'un point de vue méthodologique, cette contribution porte sur l'approche greimassienne du droit, telle qu'on la retrouve dans les écrits désormais classiques de Greimas sur les sociétés commerciales (1976), dans ceux d'Eric Landowski (1989) et de Bernard S. Jackson (1985 et 1995), pour se limiter aux contributions principales. Comme on le sait, la sémiotique générative a commencé à étudier le domaine juridique dès les années 1970. Néanmoins, on peut remarquer que le point du vue narratif sur le droit semble être encore relativement peu développé aujourd'hui – ou, pour mieux dire, confiné surtout au champ judiciaire qui caractérise les systèmes de *common law*. Cela arrive bien que, par exemple, même dans le domaine de la philosophie du droit on parle, depuis une vingtaine d'années, de thèmes liés aux problèmes linguistiques et sémiotiques – voire dans ce dernier cas les réflexions sur les dimensions de l'espace, de la vision et de la performance.

Pour terminer cette introduction, on essaiera de résumer en quelques mots le thème qui sera abordé par la suite. On peut donc se référer au terme *nomos* dans le sens qui est désormais accepté comme « classique » et qui a été éclairé par Carl Schmitt (1950), en tant que catégorie où se manifeste l'enjeux entre l'espace – pour mieux le dire, le territoire –, l'établissement d'une « voie » politique et la légitimation d'un ordre juridique. D'après Robert Cover (1983), on peut d'ailleurs entendre le nomos comme une « narration » façonnée dans un sens éminemment culturel, où l'on met en phase l'aspect interprétatif du droit dans la dynamique des interactions entre les groupes sociaux.

D'une part, la conception de Schmitt conçoit le droit comme règlement territorial originaire, soit le point final d'un acte immédiat de légitimité. Il s'agit pour ainsi dire d'une phase juridique de l'espace, qui tend à identifier la présence d'une composante spatiale immanente au droit, considérée comme spéculaire à une composante juridique de l'espace « culturalisé » (Lewis 2006). D'autre part, la notion de nomos avancée par Cover vise plutôt à parcourir l'isotopie symbolique-sociale du droit, envisagée comme acte discursif qui se déroule dans un « champ » narratif, par lequel une communauté peut se reconnaître dans un parcours historique commun et à partir de valeurs partagées.

Bien que les deux visions portent sur une conception institutionnelle (voire contingente) du droit, il faut remarquer que le nomos de Schmitt, en tant que métaphore ou bien métonymie spatiale, vise à développer une théorie du droit vu comme valorisation injonctive de l'espace. On peut rappeler, à ce propos, la catégorie injonctive (modalités déontiques) proposée par Kalinowski (1965) et reprise par Greimas (1970, 1976a et 1979). L'articulation du juridique dans l'acception schmittienne, entendu comme le résultat d'un procès de programmation-manipulation portant sur une notion d'injonctivité plus formelle, exclut toutefois une considération compréhensive des pratiques sociales. Cet aspect est détaillé, à notre avis, par l'acception pluraliste du nomos, lieu social de prolifération de signifiés, proposée par Cover. Dans ce dernier cas, le droit se regarde soi-même en tant que procès en action, suivant une perspective temporelle et complexe.

1. La « voie institutionnelle » de la théorie de la narrativité

Greimas a abordé la caractérisation sémiotique du droit dans un essai publié en 1971 et inclus ensuite dans *Sémiotique et sciences sociales* (1976). Ce qu'envisageait le chercheur lituanien était de caractériser le droit du point de vue de son organisation immanente : pour ce faire, il a cherché à extraire les conditions de l'articulation du contenu à partir de la loi instituant des sociétés commerciales en 1966, conçue en même temps comme objet d'analyse et comme exemplaire d'un domaine plus vaste où elle s'inscrit. En d'autres termes, Greimas envisageait la caractérisation du discours juridique comme « structure sémiotique qui encourage l'organisation du faire social, en exploitant une série de processus [déontiques], dans le cadre d'une série de 'bonne manières' », comme l'a récemment rappelé Bassano (2018, 240).

S'instaurant comme discours « de deuxième degré », et constituant son propre plan « référentiel » autonome, le droit vise pour Greimas à construire ses objets (les valorisations) à travers une taxonomie et des procédures d'inter-définition lexicale et catégoriale. Pourtant, comme l'a remarqué Brandt (1978, 308), il y a un rôle très marqué de l'instance – impersonnelle et collective – de l'énonciation de la loi : « sujet de re-énonciation législative, [le législateur] vise l'instauration et le maintien d'une 'culture juridique' qui suit les lignes de la Structure Narrative Canonique, répétant ses catégories générales (…) ». Plus globalement, Brandt a observé que l'approche greimassienne semble garder une sorte de « dette » anthropologique lorsque les présupposés mêmes de l'analyse se retrouvent partiellement, pour ainsi dire, enfermés dans la matrice culturelle de l'analyse. Il remarque que lorsque « le vouloir-faire 'sauvage' se transforme (…), par la volonté du législateur (qui représente le vouloir de la communauté nationale), en un devoir-faire 'culturalisé' » (Greimas 1976, 107, cit. in *ibid.*), cette transformation ressemble à « un passage de l'état de Nature à celui de Culture en général » ; on peut ici entrevoir une sorte d'apaisement avec l'arrière-plan de la culture juridique à laquelle on se réfère (*ibid.*).

Ce « vouloir-faire » qui est assumé comme point de départ dans le développement narratif des structures juridiques peut représenter aussi, à notre avis, un point de contact préliminaire – et implicite – avec la vision de Carl Schmitt qui s'appuie sur le décisionisme, le courant de

pensée juridique où le « fait » de la volonté représente le déplacement de l'institution dans l'histoire ou, en d'autres termes, le présupposé politique du droit (sur ce thème *cf.* Galli 1996 et Cassini 2016). Bien évidemment on tente modestement ici de lire deux théories du nomos *avec* Greimas, et non pas de chercher une quelconque « relation de parenté » entre les présupposés théoriques de conceptions fort différentes entre elles.

Eric Landowski (2017) nous rappelle que la « voie institutionnelle » empruntée par Greimas ne rendait pas compte de l'enjeu entre les cristallisations opérées par les institutions, et les dynamiques – toujours inachevées – des interactions sociales. Donc, si toutes les institutions présupposent un fond d'interaction sociale, ce qui fait problème ce sont alors « les effets de rétroaction exercés par les pratiques sociales sur les conventions »: autrement dit, « la marge de jeu que les structures et les systèmes laissent ouverte dans les dynamiques processuelles qu'ils régissent » (*ivi*, 18).

Il s'agit d'ailleurs d'un problème bien connu par la réflexion juridique : on peut le caractériser comme la question de l'exception à la règle, également comme le jeu entre programmation et aléa des décisions judiciaires (*ibid.*, où l'on cite aussi Jackson 1995). De manière générale, ce problème concerne la dialectique, toujours interne au droit, entre la cristallisation de l'« ordre » et le « mouvement » dans le juridique (Landowski 1989). D'un certain point de vue, la question peut se résumer alors comme étant celle de l'élasticité d'un ensemble de formations signifiantes qui partagent des caractéristiques pertinentes aussi bien pour les discours formels ou semi-formels (comme par exemple ceux de la logique déontique : *cf.* Kalinowski 1965), que pour les discours ouverts d'une manière semblable à ce que la phonologie appelle la variation libre, soit la « créativité » subjective.

Ce type de considération du juridique est particulièrement attentive aux interactions sociales et consacrée en même temps à l'effort d'extraire un principe général d'intelligibilité (*id.* 1989, 72). Bien que celle-ci soit débitrice à un arrière-plan normativiste (particulièrement avec l'instauration du « méta-destinateur épistémologique » qui peut être placé à côte de la *Grundnorm* de Kelsen), on peut aussi la rapprocher d'abord de la vision du nomos comme « narration » suggérée par Robert Cover, où le jeu des différentes instances sociales (qui s'expriment comme institutions juridiques, dites « nomoi ») s'appuie de manière très forte sur le problème de la « prolifération du signifié » (selon l'expression du juriste) et de la violence dans le processus interprétatif où se déplacent les interactions entre les acteurs sociaux.

2. Schmitt : le nomos comme territorialisation

On peut généralement affirmer que le nomos concerne la constitution et le maintien d'une « culture juridique » globalement conçue, ainsi que sa possibilité de devenir pertinente dans le co-texte des cultures « autres ». On peut d'ailleurs l'identifier (préliminairement) avec la culture juridique dans sa totalité : un champ de dispensations modales envers un ensemble de sujets (individuels ou collectifs) selon le « devoir » et le « pouvoir », qui sur-modalisent leur « être » et « faire ».

En outre, lorsque (*cf.* Landowski 1989) on se focalise particulièrement sur les interactions entre les acteurs sociaux (et non seulement sur l'instance de production du droit, voire sur le législateur), la vision qui en résulte porte sur le juridique « en phase émergente » (exprimée par la norme positive ou coutumière). Si l'on envisage le cas-limite, l'étude de l'articulation du juridique dévient par conséquent la recherche d'un « principe général d'intelligibilité » à l'intérieur des procès sociaux posés par le droit, voire d'une organisation sémiotique autonome du contenu où l'on peut considérer aussi le rôle des pratiques sociales. C'est ce même « principe général » qui peut être pris comme définition provisoire du nomos du point de vue de sa signification.

Mais on peut voir aussi ce terme comme un type d'autoreprésentation du normatif (ce qui est une sorte d'encadrement modal et narratif du juridique) en tant que « tout de signification ». Dans ce cadre, notamment si on le regarde d'un point de vue logique, un nomos tend à constituer un système normatif inter-défini et autosuffisant, en marquant en particulier le trait de la clôture (et celui de la complétude), typique des quêtes positivistes, où le droit est caractérisé par le continuum décision-action-fonction, voire dépourvu de lacunes. C'est, comme on le voit, la manière classique avec laquelle la logique déontique de Von Wright répond à la question du fondement, la même question qui est différemment posé par la *Grundnorm* de Kelsen et par la « décision souveraine » de Schmitt (Di Bernardo 1972, pp.89 ss.).

Comme on l'évoquait plus haut, pour Schmitt (1950) un nomos est une caractérisation spatiale du droit, qui envisage le droit lui-même comme la projection d'un acte immédiat de légitimité sur un territoire (*Ordnung und Ortuung*, ordonnancement social et localisation spatiale). Le nomos est donc lié à une communauté située dans l'espace. En effet, le droit surgit ici comme règlement territorial originaire, soit le point final d'un acte de décision qui « met en place » l'autorité souveraine (Cassini 2016). On peut ajouter que cette légitimation juridique-spatiale peut être développée en vue de l'identification d'une composante spatiale du droit, en corrélation avec une composante juridique de l'espace culturalisé (*ex aliis*, *cf.* Lewis 2006). Par ailleurs, il faut noter que pour Schmitt l'articulation de l'espace reflète l'organisation de la culture juridique-sociale avec une corrélation clairement signifiante, puisque l'articulation de l'espace dévient *ipso facto* son plan expressif.

On doit remarquer aussi que l'espace, dans la caractérisation schmittienne, est vu comme quelque chose de très proche d'un circonstant de l'action, conception qui avait été dépassée, selon Hammad, avec l'essai sur la sémiotique topologique de Greimas (1976), lorsqu'il se référait à l'investissement de sens de l'étendue articulée en espace. En d'autres termes, on peut dire que Schmitt semble aboutir à une vision fonctionnaliste du nomos : en reformulant les mots de Hammad dans ce contexte, « l'action [i.e. la couple *Ordnung und Ortuung*] qui se déroule dans l'espace est essentielle pour en définir le sens » juridique (Hammad 2013, 5).

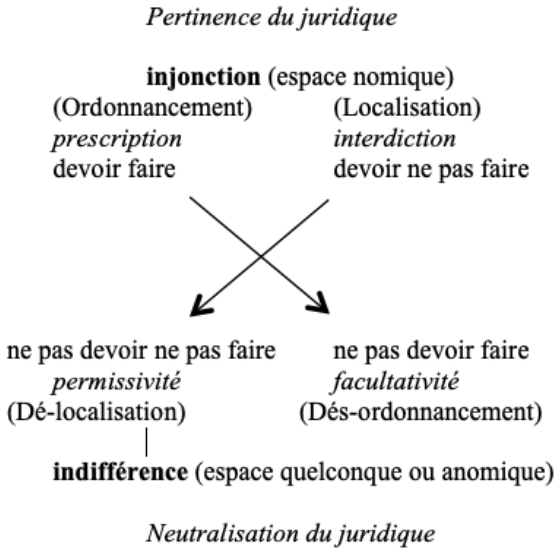
Face à cette manière d'aborder la question, l'impasse, remarquée par Hammad, consiste dans l'impossibilité d'aboutir à une « typification » stable des espaces (à ce propos il parle précisément de « lieux ») : en effet, il faut toujours considérer le potentiel multifonctionnel des espaces, c'est-à-dire la possibilité que l'on y accomplisse des multiplicités (d'abord indéterminées) d'actions différentes et non soumises aux taxonomies projetées (voire non programmables) (*ivi*, 6).

Ce sont des considérations de ce genre qui font dire à Carlo Galli (2010) que le *Grossraum* – à savoir la traduction du nomos comme « territoire » en termes politiques – est un théâtre pour les relations politiques, mais pas une « matrice » (pour utiliser ce terme) à partir de laquelle générer ces rapports – ce qui serait affaire de la géopolitique, et pour Galli, Schmitt n'est pas concerné par cet aspect.

En essayant un parallélisme avec la géométrie, on pourrait dire alors que le juriste de Plettenberg place son nomos dans l'espace de façon euclidienne : le nomos se trouve ici situé et fonctionnalisé avec les caractères qui sont propres aux espaces où se déroule une action objectivée. L'espace schmittien est donc « absolu » (on a parlé à ce propos d'un espace « plat », soit uniforme et continu). Par contre, ce que Schmitt ne fait pas c'est l'hypothèse actuelle dite de l'agentivité de l'espace, autrement dit, la caractérisation, suivant la même métaphore, d'un espace non-euclidien, soit « courbé » par l'action humaine et généré par elle-même.

Schmitt vise donc à développer une théorie du droit vu comme l'investissement du domaine spatial par des vecteurs modaux injonctifs à partir de l'action sociale. On peut tenter de développer ce discours en rappelant le diagramme de la catégorie injonctive (inspiré des

modalités déontiques, *cf.* Kalinowski 1965) proposée par Greimas (1970, 1976a et 1979). On essaye ici d'envisager le « faire » et non l'« être ».



On peut voir que dans cette lecture du nomos schmittien, le droit dévient une modalisation factitive de l'espace. Cela se produit parce que, à notre avis, le trait central s'avère ce que Von Wright appelle la « logique de l'action » : ici il ne s'agit pas en fait de façonner un univers « statique », puisque les transformations son implicites dans les actes, voire dans les « décisions » qui ont lieu dans un monde où les états des choses changent (Di Bernardo 1972, 90). La caractérisation schmittienne d'un droit qui « prend sa place » dans l'espace semble alors très proche des présupposés logiques – fort fonctionnels – de Von Wright.

Dans ce diagramme se trouvent juxtaposés sur les axes de contrariété les deux pôles « ordonnancement » et « localisation » que l'on motive dans les lignes suivantes. Au niveau des modalités sous-jacentes on retrouve les factitifs, qui sont « libellés » avec les sèmes classiques de la catégorie déontique (« prescription » vs « interdiction »), bien que l'articulation ne soit pas strictement déontique puisque ici on modalise le « faire ».

Or, « ordonnancement » et « localisation » ne sont pas clairement des traits sémiques, mais en quelque sorte constituent les « explicitations » ou mieux les « cordonnée » du dispositif nomique. Leur niveau n'est donc pas celui de l'articulation de la catégorie modale : ils portent sur deux différentes types d'organisation de l'action, quelque chose que l'on peut comparer aux deux « voies » ou « composantes » d'un procès. L'« ordonnancement » représente en fait pour Schmitt la composante éminemment sociale, interne, où une communauté se retrouve dans le miroir de ses lois et de ses mécanismes d'organisation institutionnelle. Celui-ci est le pôle de la « prescription », de la (nouvelle) mise en forme de la société par le biais de la loi. Par contre, la « localisation » exprime la projection vers l'extérieur : la « prise » (politique) de l'espace, sa transformation en « territoire » par le travail, par l'activité humaine au contact de la terre (ce qui est probablement le centre de la vision schmittienne), et provient par conséquent d'un acte originaire de « décision ». D'ailleurs, la forme latine « de-cidere » signifie notamment « couper », « mettre en dehors ». Du reste, pour le juriste de Plettenberg « localiser » signifie même « séparer les espaces », donc introduire des dispositifs de démarcation, des frontières, en façonnant de manière tangible la pertinence nomique d'une communauté située. Même si « décision » et « séparation » ne sont pas synonymes d'« interdiction », on peut donc rapprocher ces termes, dans le discours de Schmitt, puisqu'ils

partagent ce qui exclut un sujet d'un domaine territorialisé : bref, ce qui exclut ou interdit un faire (traverser, bâtir, utiliser l'espace).

Ainsi, le nomos s'avère donc ce qui « fait-être » l'espace en tant que développement de la performance d'appropriation originaire du sujet. Il s'agit aussi (*cf.* Greimas 1976) d'un acte de langage d'où surgit l'articulation des modalités déontiques, boulestiques et épistémiques qui encadrent un contexte culturel particulier (le « type » d'une culture), en décrivant les attitudes de l'individu par rapport à la société (comme avec le rapport de présupposition entre la culture juridique et l'articulation de l'espace). La performance du sujet se trouve donc entièrement focalisée.

Mais en dépit de ce modèle qui porte sur une vision fort dynamique des rapports entre les normes, les actes et les espaces, l'articulation du contenu juridique qui en résulte semble pouvoir se rapprocher du résultat d'un procès présupposant un régime de programmation-manipulation (Landowski 2005), et poursuivant une vision globale de l'injonctivité formelle et plutôt « statique ». Ceci peut être dû à plusieurs raisons. On peut souligner par exemple l'importance – et les limites – d'une vision institutionnelle qui porte sur la thèse des « ordonnancements concrets », comme les appelait le juriste, à savoir un dépassement des visions positivistes et naturalistes, fort débitrices de l'historicisme, où la contingence du « fait » est élevée à la dignité de source de légitimité pour les procès sociaux fondamentaux. Dans ce cadre, il découle qu'un ordonnancement est plutôt fermé en lui-même et non ouvert à la pluralité des ordonnancements concurrents, lorsqu'il ne gère pas l'introduction des tensions sur ses frontières. En outre, la division fort rigide, géométriquement euclidienne et vectorielle de l'espace « ordonné et orienté », crée une dichotomie statique entre les types de lieux, des actes et des sujets (« dedans » ou « dehors », « nous » ou « ils », donc « ami » et « ennemi » et ainsi de suite). Par ailleurs, il a été déjà suffisamment remarqué que pour Schmitt la frontière, posée par la décision qui se traduit en règlement-mesure-coupage de l'espace, est surtout le lieu de la polémique, mais pas de l'accord, de la rencontre et de la créolisation culturelle (à ce propos, on peut se rappeler aussi Lotman 1985).

Il faut également ajouter que le modèle schmittien met en relief le rôle de l'énonciation. Mais, au niveau des individus, la « parole » qui en résulte étant un acte originaire, l'énonciation du nomos ne se présente pas seulement comme le procès d'appropriation d'un langage juridique, trouvé déjà formé ailleurs et autrement. Il s'agit en effet de son établissement fondateur. Ce paradoxe, cette « appropriation fondatrice » du langage s'identifie ainsi avec la conception de la souveraineté comme occupation « originaire » de la terre, laquelle, avec la liberté, la légitimité et la décision forme donc pour Schmitt un continuum qui fonde toutes les autres articulations discursives.

De ce point de vue, le nomos ressemble donc au résultat d'un processus d'expulsion collective des catégories discursives qui se posent comme une suite de cristallisations – et, à proprement parler, une taxonomie – des dispensations injonctives présupposées. Ce sont, entre autres, la spatialisation du « territoire localisé », la temporalisation inchoative de l'« origine », la thématisation des acteurs « ordonnés ». Bref, la constitution d'un nomos opère en débrayant toute la collectivité sociale dans un monde caractérisé par la mesure anticipée des rapports sociaux *et donc* des espaces où ces rapports vont prendre leur place. Ce 'tout juridique' qu'est le nomos schmittien se déroule donc comme présence immédiate déjà donnée en elle-même, exhaustive et fermée.

3. Cover et le nomos-narration

Robert Cover (1983) se focalise sur une acception différente du terme, lorsqu'il se pose le problème des procès interpretatifs qui se déroulent au cœur du droit. C'est pourquoi l'auteur parle du nomos comme « narration », qu'il définit comme un « univers juridique ». En partant

de l'arrière-plan de la théorie institutionnelle, partagé avec Shmitt, cette conception propose une acception culturelle du droit qui se développe à partir d'une conception hébraïque de cette matière (*Halacha*), traduite dans le contexte nord-americain.

Conçue de manière différente par rapport au juriste de Plettenberg, la notion de nomos développée par Cover met en exergue la composante symbolique du droit, envisagé comme développement des actes discursifs et comme aménagement d'un univers narratif spécifique, par lequel une communauté peut se-reconnaître dans un parcours et sur des valeurs partagées. Dans ce cadre, la force d'un « univers juridique » ou nomos est alors dépendante de la force du circuit herméneutique généré à l'intérieur d'une « communauté nomique ». On voit clairement que le nomos reçoit ici d'abord une forte caractérisation discursive.

Cover propose en particulier la métaphore du « pont », envisageant le droit en tant que transformation, passage et connexion entre deux états culturels et sociaux. Cette métaphorisation figurative du nomos qui se trouve dans son ouvrage n'est pas un simple « embellissement » rhétorique, mais y recouvre une fonction théorique centrale (Goldoni 2011). En effet, à travers la figure du « pont », Cover vise à accentuer le trait de la temporalité ; on pourrait y entrevoir aussi la « narcotisation » des traits spatiaux qui constituent la charpente de la vision schmittienne. On en peut conclure qu'un nomos, en sa globalité, est défini ici comme un série d'états qui correspondent à des aspectualisations discursives du temps.

A ce propos on pourrait lier cette question avec la remarquable contribution de François Ost (1999). Le dispositif figuratif du « pont », qui vise à l'instauration du droit comme possibilité sociale (sous la plume de Cover), est ce qui « lie » l'avenir, pas sous la forme de la maitrise du futur représentée par l'établissement des institutions sociales, mais plutôt sous celle de la promesse ou « engagement du futur » (*ivi*, 165 ss.). Le futur, lieu des visions autres et des règlements différents des rapports, se trouve ouvert et actualisé (quant à son existence) puisqu'il dévient (culturellement) accessible à partir du présent et du passé, à travers les resémantisations opérées par l'activité interprétative des acteur sociaux (institutions, juges, acteurs « quelconques »).

Enfin, surtout par rapport au passé, on voit aisément que la métaphore ouvre l'interprétation sur les problèmes de l'héritage et de la mémoire : le passé dévient donc le vrai lieu des enjeux entre la « liaison » et le « déliement », afin que le futur puisse s'établir comme « engagement ». Ce dernier est précisément ce que Cover lui-même entend en parlant du procès interprétatif. C'est comme dire, selon sa vision, que la composante politique, qu'on peut généralement considérer comme appartenant à la phase manipulatoire du « vouloir-faire » (mise en place souvent par une rhétorique de genre épidictique sur le plan discursif), se trouve dégagée en tant que telle par le moment interprétatif. Cependant elle est réengagée de façon nouvelle, pas « naïvement » politique (selon les catégorisations classiques de ce terme) mais vraiment « sociale », lorsque le procès de réénonciation s'arrête. En effet, Cover examine ailleurs le thème de la « paideia » mise en forme par l'univers normatif : sous sa plume, le nomos est un procès de « construction herméneutique » de l'identité sociale par la médiation des narrations partagées entre les communautés, donc une sorte de pédagogie collective.

On peut remarquer aussi que, de ce point de vue, le droit se pose en tant que « être du faire » d'une communauté : « Habiter dans un nomos c'est le même que savoir comment le vivre » (Cover 1983, 6, nous traduisons). On présuppose clairement une pluralité de nomoi qui co-existent en générant entre eux la prolifération des significations du droit. A ce propos, le processus de traduction qui se produit sur la frontière entre les différents nomoi acquiert une importance fondamentale : les thèmes de l'accord entre des visions différentes, de la rencontre et de la créolisation culturelle qui se trouvent refusés et niés par Schmitt déviennent

le centre même de l'activité juridique et reçoivent ici une valorisation axiologique toute particulière.

D'ailleurs, il faut noter que l'image du « pont » peut ressembler à un remplissage sémantique figuratif du procès de la « paideia » vue comme type d'organisation nomique. De nouveau, on peut voir comment, au niveau de l'aspectualisation, le caractère séquentiel et syntagmatique du procès interprétatif paidétique porte sur une aspectualisation durative du temps et cursive de l'espace (cette dernière étant envisagée, d'une certaine manière, dans la figure même du pont). Enfin, l'actualisation effectuée par la « paideia » nomique met en relief le *savoir-* et le *pouvoir-faire* du sujet, donc vise à focaliser la phase de la compétence.

***

Au lieu de proposer des conclusions sur un sujet aussi riche que risqué comme la tentative de lire narrativement deux théories du nomos, on peut essayer de faire une sorte d'esquisse différentielle, en identifiant par la suite quelques traits de comparaison entre les deux visions. La schématisation qui suit en fournit une synthèse.

	Schmitt:	*Cover:*
Modalisations du faire	Vouloir	Savoir-Pouvoir
Phase narrative	Manipulation-Performance	Compétence
Mode d'existence	Réalisé : le *concret*	Actualisé : le *potentiel*
Énonciation	Monologique	Polylogique
Thématisation	Espace-Territoire	Culture-| Histoire

Il faut remarquer d'abord que ces deux modalités énonciatives du droit correspondent à deux acceptions différentes et distinctives du nomos. En effet, si pour Schmitt il s'agit de l'énonciation objectivante de la monologicité du discours juridique, pour Cover il n'en va pas de la sorte : la subjectivité se trouve placée au centre du juridique. Ce qui est valorisé n'est donc pas l'acte énonciatif originaire de l'établissement, mais l'acte de réénonciation: l'énonciateur, lorsqu'il se fait interprète des quêtes sociales, se trouve *ipso facto* en syncrétisme avec l'énonciataire. Le modèle coverien semble donc plus orienté vers la collaboration des acteurs qui se trouvent investis par les valorisations du droit, en les manipulant.

Cela est dû au fait que le nomos pour Cover est le résultat (provisoire) d'un processus de construction identitaire, mais pluriel, déplacé dans le temps par le moyen d'une séquence récursive d'actes de réénonciation du droit, partagés entre des différentes instances énonciatives. Le droit constitue une paideia en tant que continuum de la prise en charge des valeurs actualisantes de la compétence (sociale, collective, partagée). Du ce point de vue, le juridique se déroule à la fois *à travers* la continuité du discours et *sous la forme* de cette continuité.

En revanche, pour Schmitt le nomos semble plutôt le résultat définitif d'un acte (ponctuel) de « prise du territoire » et de nomination de l'espace. Le droit naît situé ; l'espace constitue un plan expressif immédiat pour le contenu juridique. En outre, l'articulation spatiale reflète d'abord le déplacement des modalités déontiques (injonctives) déjà présupposées, par lesquelles les sujets se trouvent investis dès le debut. Finalement, dans cette vision le droit naît comme un acte d'énonciation (inchoatif ou terminatif) qui constitue toujours la performance du sujet. La focalisation est donc sur le moment de la réalisation d'un ordonnancement nomique par l'acte pragmatique d'une collectivité souveraine.

Pour Cover, un nomos est au contraire surtout une métaphore et un dispositif de présentification d'un (état d') absence. On peut conclure en disant que dans cette dernière

vision le nomos dévient donc une « hétéroréference » : on se rappelle de l'image du « pont » qui connecte à un état « autre-que-soi ». Le droit découle donc d'une textualité ouverte, en soi incomplète (surtout d'un point de vue logique) et révisable (en anglais *defeasible*), tandis que dans la vision schmittienne la complétude semble être une condition essentielle. Cover assume une attitude théorique qui vise à rendre compte du juridique en tant qu'organisation de la différence dans la pluralité des configurations nomiques possibles. Cet auteur met donc l'accent sur les interactions sociales en tant que lieux où se met en place la renégociation des valeurs. On pourrait finalement faire l'hypothèse suivant laquelle cette conception serait juxtaposable à celle d'une forme de vie.

Références bibliographiques

BASSANO, Giuditta (2018), « Sémiotique et droit », *La sémiotique en interface*, études réunies par Amir Biglari et Nathalie Roelens, Paris, Kimé, pp. 231-255

BENVENISTE, Emile (1969), *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. II. Pouvoir, droit, religion,* Paris, Minuit.

BRANDT, Peer Age (1978), « Socialité du discours. Algirdas J. Greimas : Sémiotique et sciences sociales », *Revue Romane*, vol.13, 2.

CASSINI, Enrico (2016), *Introduzione a Carl Schmitt*, Genova, Il Melangolo.

COVER, Robert M. (1983), « Nomos and narrative », *Harvard Law Review*, 4, pp. 4- 68

DI BERNARDO Giuliano, (1972), *Introduzione alla logica dei sistemi normativi*, Il Mulino, Bologna

GALLI, Carlo (1996), *Genealogia della politica. Carl Schmitt e la crisi del pensiero politico moderno*, Il Mulino, Bologna, 2010.

GOLDONI, Marco (2011), « Interpretazione vs autorità. Considerazioni sui limiti e le prospettive del pluralismo normativo di Robert Cover », *Ars Interpretandi*, vol.16, pp.161-185

GREIMAS, Algirdas Julien (1970) *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

— (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.

— (1976a), « Pour une théorie des modalités », *in Langages*, 10e année, 43, pp. 90-107

— et COURTÉS Joseph, (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* Paris, Hachette.

HAMMAD, Manar (2013), « La sémiotisation de l'espace. Esquisse d'une manière de faire », *Nouveaux actes sémiotiques*, 116 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/2807

JACKSON, Bernard S. (1985), *Semiotics and legal theory,* Deborah Charles, Liverpool.

— (1995), *Making sense in law,* Deborah Charles, Liverpool.

— (2017), « A journey into legal semiotics », *Actes sémiotiques*, 120 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5894

KALINOWSKI, Georges (1965), *Introduction à la logique juridique*, Pignon & Durand.

LANDOWSKI, Eric (1989), *La société réfléchie,* Paris, Seuil.

— (2005), *Les interactions risquées,* Limoges, Pulim.

— (2017), « Interactions (socio) sémiotiques », *Actes sémiotiques*, 120 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5894

LAROCHE, Emmanuel (1949), *Histoire de la racine nem- en grec ancien*. Paris, Klincksieck.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1983), *Le regard éloigné*, Paris, Plon.

LEWIS Eric (2006), « The space of law and the law of space », *International journal for the semiotics of law*, 19, pp. 293-309

LOTMAN, Yuri (1985), *La semiosfera* (Simonetta Salvestroni, éd.), Venezia, Marsilio

OST, François (2009), *Le temps du droit,* Odile Jacob.
SCHMITT, Carl (1950), *Der Nomos der Erde im Völkerrecht des Jus Publicum Europaeum*, tr.it. *Il nomos della terra*, Milano Adelphi, 1991.
SCHMITT, Carl (1954), *Land und meer*, tr.it. *Terra e mare*, Milano, Giuffré, 1986.

6. Du social et de l’économique

Structure et variabilité : une réponse aux défis de l'éducation

Viviane HUYS
Université de Bordeaux

C'est au niveau des structures qu'il faut
chercher les unités significatives, élémentaires,
et non au niveau des éléments.
Algirdas Julien Greimas

Introduction : Greimas, la notion de structure et la problématique pédago-éducative

Les situations d'apprentissage constituent un processus sémiotique, un système de signification du fait de la mise en relation d'objets, de la création de discours ou d'actes par des acteurs. Elles nécessitent être distinguées des contextes actionnels et interactionnels qui doivent être pris en compte en ce qu'ils déterminent les modalités d'activation du processus sémiotique en jeu. Théoriquement, « apprendre » revient à mettre en relation des contenus ou des procédures qui, *via* un processus de médiation, sont rendus compréhensibles et signifiants par les acteurs en présence. Alors que la communauté éducative s'accorde pour dire qu'apprendre ne revient pas seulement à accumuler des savoirs ou des savoir-faire, il importe de rappeler que toute situation d'apprentissage constitue un processus de *semiosis* en actes.

Appréhendé *via* le concept de structure, ce processus, notamment s'il intègre la notion de variabilité, peut être à même d'admettre le paramètre d'imprévisibilité inhérent à ce type de situations. Dans le contexte actuel qui règlemente l'inclusion d'enfants en situation de handicap dans le milieu dit ordinaire, avec des développements considérables à venir, il semble opportun d'envisager la situation d'apprentissage à travers le prisme d'une sémiotique structurale qui place au centre la relation entre les termes. En effet, dès lors que les procédures éducatives se fondent sur les relations et non sur les termes, l'hétérogénéité des publics scolaires ne devrait plus constituer l'entrave aujourd'hui encore décriée.

Après avoir rapidement fait le point sur l'intérêt d'un recours à la notion de structure et sur son opérabilité dans le contexte pédago-éducatif, nous examinerons la place que peuvent occuper variabilité et imprévisibilité dans la constitution d'un modèle sémiotique appliqué à l'éducation.

1. La notion de structure et son opérabilité dans le contexte pédagogique et éducatif

C'est l'apparition de la relation entre les termes
qui est la condition nécessaire de la signification.

Algirdas Julien Greimas

Greimas définit la structure comme une « entité autonome de relations internes constituées en hiérarchies » (Greimas et Courtés 1993, 361). Il rappelle le primat de la relation, indiquant que la structure se présente avant tout comme un réseau relationnel. Structures de surface, structures plus profondes de type anthropométrique/logique, deux catégories fondamentales scindent l'approche structurale à travers la concomitance conjonctive « et… et… » et disjonctive, « ou … ou… ».

Les notions de structures actorielles ou actantielles permettent également de comprendre les enjeux qui lient acteurs et actants dans le cadre précis de l'action éducative et pédagogique. Le même actant peut être ici aussi porté par différents acteurs : l'un des exemples typiques inscrit dans le champ didactique est celui de l'élève-tuteur qui, comme l'enseignant, guide, explique, accompagne l'apprenant. Ce rôle actantiel d'accompagnement est déterminant. De plus, un même acteur, l'enseignant, peut adopter différents rôles au sein de la structure d'apprentissage : tantôt animateur de la situation, il peut devenir apprenant dans le cadre d'un exposé restitué par un élève, il peut également poser des questions lors d'une visite pédagogique de site ou de musée au même titre que ses élèves et se situer dans une dynamique d'apprentissage tout comme eux.

« Une structure actorielle (…) n'est au fond qu'une structure topologique, les différents acteurs (…) étant constitués en un réseau de lieux qui, vides de par leur nature, sont des lieux de manifestation des structures narratives et discursives » (Greimas et Courtés 1993, 8). Cette définition vaut également pour la situation d'apprentissage. Véritable énonciation en actes, la situation pédagogique forme un objet sémiotique à part entière. Cette « situation sémiotique » [1] constitue « un ajustement entre plusieurs interactions parallèles (…) complémentaires ou concurrentes », il s'agit d'une « situation conjoncture » (Fontanille 2008). Ce type de situation suppose également une dimension stratégique, un déploiement à la fois spatial et temporel de la situation ; un ajustement entre des pratiques et leur environnement. Les propositions de Jean-Marie Floch dans le contexte de l'usage du réseau de métro font état de quatre catégories d'usagers : le pro, le flâneur, l'arpenteur et le somnambule. Cette typologie d'usagers (Floch 2002) est en grande partie transférable à la situation d'apprentissage : chacun adopte une posture, des stratégies d'évitement, trouve des voies de contournement ou bien se conforme aux indications destinées à guider et orienter le flux, etc. Comme dans le cadre de l'étude sur les usages du métro, la situation d'apprentissage fait intervenir également des « zones-critiques », des « scènes concurrentes » en ce que les acteurs qui interviennent au sein du schéma sémiotique empruntent des « parcours », des constructions divergentes, adaptant ou mettant en place différentes stratégies dans la situation parfois conflictuelle, et souvent difficile, que constitue la pratique des apprentissages.

En classe, les élèves, même assis à leur bureau, adoptent donc des attitudes et des modes d'implication (ou d'engagement) différents. Par analogie, nous pouvons redéfinir à notre tour les quatre « profils » :

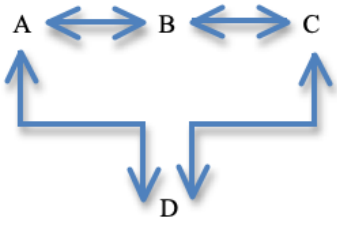
- le « pro » : l'élève qui maîtrise les méthodes demandées, se les approprie, repère les attentes de l'enseignant et s'y conforme ;
- le « flâneur » : celui qui, en fonction des propositions, sera plus ou moins intéressé et donc impliqué, il choisit, au gré des différentes propositions de l'enseignant, de s'y impliquer ou non ; il butine ;
- l'« arpenteur » : investi dans la tâche quelle qu'elle soit, studieux et impliqué, tout le temps et partout ;
- le « somnambule » : l'élève qui traverse les cours sans être toujours très présent à ce qu'il fait, qui se désengage.

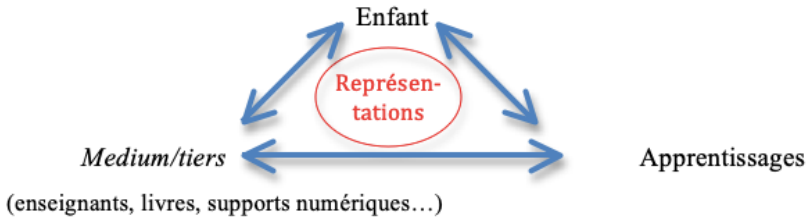
Ces profils mettent en œuvre des méthodes distinctes d'appropriation des apprentissages. L'évitement, le contournement, la diversité de trajectoires, même métaphoriques sont repérables. L'erreur pédagogique usuelle consiste donc à croire que tous les élèves apprennent par injonction, la même chose, en même temps et que la relation didactique est susceptible d'être uniforme et transposable. Apprendre constitue un processus d'actualisation sémiotique

[1] La notion de « situation sémiotique » est définie par Eric Landowski dans « Pour une sémiotique des situations » (1997, 197-199).

engageant *une « double sémiotisation »*. La structure de la situation d'apprentissage possède en réalité des géométries variables :

Les relations dyadiques peuvent être unilatérales : relation A → B (c'est le cas typique du cours magistral) ou bilatérales : relations A ←→ B (par exemple le dialogue pédagogique). Les autres types de relations polyadiques, mettant en jeu plusieurs individus (triadiques, tétradiques….), sont coopératives ou groupales :





En réalité, l'élève est en permanence sollicité par (i) un environnement spatial et social, (ii) des *media*, (iii) les contenus que ces *media* rendent accessibles et intelligibles. Il s'agit de déplacer les *media* et, plus que d'en faire les vecteurs constitutifs et intermédiaires d'une relation bilatérale, de leur conférer un statut à part entière, tout en intégrant le paramètre fondamental de la simultanéité des interactions.

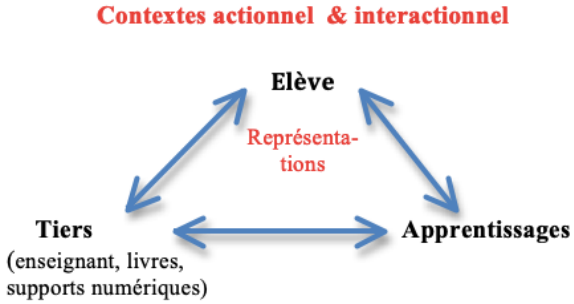
2. Structure et variabilité

> Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons
> pouvoir être produits par l'objet de notre conception.
> La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet.
>
> Charles Sanders Peirce, « Comment rendre nos idées claires » (1879, 48)

Le passage du système au procès (actualisation) caractérise la situation d'apprentissage. Ici, nous avons affaire à une approche modale car les structures en jeu sont avant tout liées à des usages. Ce versant des modalités fait intervenir temporalisation et aspectualisation. Nous pouvons interroger la manière dont le concept de structure peut restituer l'imprévisibilité et la variabilité, inhérentes aux relations entre les différents acteurs d'une situation d'apprentissage. L'appréhension structurale des situations d'apprentissage nécessite que soit prise en compte leur variabilité. En effet, un même apprentissage sera vécu, perçu, appréhendé de manière diversifiée selon le point de vue de l'élève, de l'enseignant, des concepteurs de programmes et d'ouvrages/de manuels, etc. Tout cela est susceptible de varier en fonction des contextes actionnels et interactionnels. Mais surtout, ceux-ci sont déterminés par l'espace et le temps qui ont un impact sur la structure régissant les modalités d'apprentissage.

La démarche inclusive voulue par les gouvernements depuis 2005 et renforcée depuis, est devenue désormais très concrète et sa mise en œuvre connaît actuellement une certaine accélération, révélant souvent l'impréparation des enseignants face au caractère variable des

profils d'élèves notamment lorsqu'ils sont en situation de handicap. En dehors de toute présence d'élèves dans cette situation, la variabilité des profils cognitifs occasionne déjà nombre de difficultés. Par delà l'acteur – l'enfant lui-même –, le temps et l'espace sont, avec la place occupée par les outils de médiation, les paramètres les plus régulateurs mais aussi les plus variables de la structure d'apprentissage. Les modalités d'activation des supports transactionnels devraient prendre en compte la variété des acteurs mais aussi de leurs représentations.



Greimas rappelle les présuppositions impliquées dans la définition de la structure : (i) une discontinuité du signifiant ; (ii) la notion de présence dans la perception ; (iii) la relation en tant que présence simultanée ; (iiii) la coexistence de la conjonction et de la disjonction ; (iiiii) l'affirmation que les propriétés définissent les objets (Greimas 1964, 6).

Si nous pouvons retenir les principes de discontinuité, de présence/perception, de prédominance de la relation, de coexistence de la conjonction et de la disjonction, et si les propriétés définissent bien les objets, ces derniers ne se résument pourtant pas à ces propriétés. La sémiotique et la pragmatique ont montré que les objets se définissent par les relations que nous établissons avec eux et entre eux, voire augmentent les propriétés de chaque objet, la fonction relationnelle conférant de nouvelles propriétés aux termes. Ainsi, un élève présentant certaines caractéristiques cognitives ne peut se résumer à ces seules caractéristiques. Ce sont les interactions entre lui et les propositions pédagogiques qui lui seront faites qui détermineront son rapport aux connaissances, mais aussi une aptitude plus ou moins développée à être réceptif (ou non) à ces propositions.

Si la structure semble pouvoir peu varié, elle est toutefois altérée car perméable aux interactions générées par le milieu dans lequel elle opère. Elle peut également être mise à mal par les effets sensoriels et émotionnels que ce dernier est susceptible de provoquer. La structure est donc fragile et sa stabilité peut être mise en question : elle l'est par exemple lorsque les enfants concernés par les apprentissages sont en situation de handicap psychique ou mental. L'imprévisibilité de leurs attitudes peut être réduite lorsqu'on connaît les déclencheurs de ces modifications de l'humeur, de l'attention, de la concentration. L'adaptabilité est alors de mise : modifier un projet, en dévier les consignes suppose un réajustement des propositions et du rôle des acteurs.

3. Conséquences paradigmatiques et pragmatiques dans le domaine de l'éducation

Le fait de disposer d'une grille d'analyse faisant de la structure un outil permanent dont la nature et la fonction conceptuelle assureraient une stabilité structurelle ne doit pas faire oublier la mobilité des paramètres fonctionnels de chacun des éléments qui la constituent. La variabilité et l'instabilité du milieu doivent être prises en compte car elles interfèrent voire

s'opposent au caractère inflexible de l'outil structural[2]. « Ce n'est pas l'objet qui fait le milieu didactique mais la communication autour de cet objet qui rendra le milieu 'didactique'. Ou encore : « (…) le milieu fait d'objets est une entité instable modifiée par la communication elle-même ». Cette « communication » repose entre autres sur le *medium*, relayant les modalités de transaction qui mènent aux apprentissages. Un élève ne peut être ni réduit ni défini par ses compétences seules ou encore par les compétences que l'on croit ou que l'on veut qu'il possède. Il ne peut non plus être identifié à ses seules difficultés. Ainsi, un enfant en situation de handicap peut certes être conduit aux apprentissages par le biais d'outils pensés pour lui mais aussi par l'aménagement singulier des mêmes outils pensés pour tous[3].

Un enfant en situation de handicap (ou non) entre dans les apprentissages avant tout par la relation qu'il établit avec l'enseignant chargé de la gestion de la situation dont il est l'acteur. Cette relation, pour avoir du sens, doit comporter conjonction et disjonction et requiert de prendre appui sur des ressemblances tout en prenant en compte les différences qui existent entre l'enseignant et l'élève. L'enfant en situation de handicap peut échapper au « standard » de la relation didactique, il n'y entre pas nécessairement et peut se soustraitre aux contraintes d'apprentissage. Non parce qu'il l'a décidé ou qu'il le veut, mais parce qu'il ne peut faire autrement, le format imposé par la plupart des modèles pédagogiques ne convenant pas – ou peu – à son fonctionnement singulier. Les dysfonctionnements cognitifs liés à ses particularités psychiques font sa singularité. Mais cette dernière n'est en rien supérieure à celle des enfants que l'on rencontre en milieu ordinaire. L'enfant en situation de handicap requiert, comme tout autre enfant en réalité, que l'on respecte son rythme, sa spécificité sensorielle (profil sensoriel), cognitive et psychique ; ce que réclame toute situation d'apprentissage qui nécessite la mobilisation de compétences parfois pourtant indisponibles. Cette indisponibilité est réelle également pour les enfants qui ne sont pas en situation de handicap mais qui, pour d'autres raisons, d'autres particularités, ne sont parfois pas plus disponibles pour apprendre.

Il convient donc de créer les conditions de situations d'apprentissage et de milieux didactiques favorables. Les contours de ces situations/milieux pourraient être définis à partir de l'étude des différents profils cognitifs/sensoriels des enfants établis pour chacun d'eux dès le stade de préscolarisation ou lors des toutes premières années de scolarisation. Ainsi les modèles éducatifs doivent-ils s'inspirer des définitions premières de la structure que donnait Greimas, mais aussi lui associer le modèle triadique de Peirce. Oubliant trop souvent le primat de la relation, ou le réduisant à l'un de ses sens social ou comportemental (globalement avoir de « bonnes relations »), l'enseignant œuvre souvent en pensant faire au mieux, en considérant que ce qui importe surtout et avant tout est le contenu de ce qu'il transmet ou qu'il montre. Omettant la relation triadique qui existe entre lui, l'élève et l'objet de leur coprésence à tous deux – les compétences, les apprentissages, etc. – il néglige parfois les outils de médiation diversifiés requis, optant pour un outil de médiation privilégié qui lui convient à lui ou dont il pense qu'il conviendra à la majorité de ses élèves. Pourtant ces outils doivent pouvoir, en fonction du contexte, faire l'objet d'autant de modifications que nécessaire.

[2] « Les formes non verbales de communication didactique », Monique Loquet, Emmanuelle Roncin, Sophie Roessle, *Agir ensemble. L'action didactique conjointe du professeur et des élèves*, p. 141.

[3] C'est ainsi que, au lieu d'envisager la multiplication exponentielle d'outils adaptés à chacune des situations d'élèves – autant de stratégies que d'élèves en difficulté –, il conviendrait de penser des outils valables pour tous : la métaphore de la rampe d'accès est souvent empruntée pour illustrer la pertinence d'un outil pensé au départ pour les personnes présentant un handicap moteur mais qui s'avère utilisable par tout individu.

La place de la cognition

La question cognitive intervient pour une part importante dans les représentations, dans la mémoire, dans les évocations que provoquent les systèmes de signes proposés par le milieu didactique construit. L'analyse sémiotique du modèle que constitue la structure ne peut faire l'économie des aspects cognitifs engagés dans l'acte d'apprentissage. Nous savons que les questions perceptives interviennent également dans la construction de la signification et qu'elles régissent et conditionnent pour une part l'adhésion aux processus d'apprentissage. Jean-Marie Klinkenberg rappelle ainsi que c'est le corps qui, « grâce à son activité perceptive, est le siège des mécanismes cognitifs et donc sémiotiques » (2001, 7). La sémiotique cognitive insiste notamment sur le fait que le sens émerge de l'expérience. Cette expérience – au sens de John Dewey – exige une multi-modalité de la structure. Enfin, la question affective, directement impliquée dans les émotions suscitées au moment des apprentissages, intervient de manière considérable et modifie de façon importante la disponibilité et l'activation des mécanismes de la cognition. Cet aspect émotionnel connote les contours de la structure relationnelle qui est en jeu ici et montre qu'on ne peut en faire l'économie

***

Dans certaines institutions, les transactions didactiques sont en quelque sorte « contingentes ». La notion de « contingence » doit pouvoir constituer l'un des paramètres de variabilité structurelle, inhérente à la situation d'apprentissage. Même si elle « est sémiotiquement ambiguë, car elle dénomme aussi la structure modale de *pouvoir ne pas être* » (Greimas et Courtés 1993, 67), la contingence pourrait assurer la désignation de l'impossibilité et de l'irréductibilité de la structure au statut d'entité totalement autonome. Ainsi « la question de savoir si les structures sont immanentes à l'objet examiné ou si elles sont des constructions résultant de l'activité cognitive du sujet connaissant » ne serait plus à « exclure des préoccupations proprement sémiotiques » (Greimas et Courtés 1993, 361). La plupart du temps le handicap met en échec des stratégies pédagogiques normées et normatives, voire immuables ; le pédagogue rencontre alors des limites didactiques qu'il ne peut dépasser qu'à la condition de faire de ces contingences le point d'appui d'un renouvellement structurel de la situation pédagogique à laquelle il prend part.

Les structures actorielles et actantielles peuvent fournir un cadre d'analyse à ce type de situation didactique pluridimensionnelle. De même, le caractère polyadique des relations en jeu dans cette configuration instaure un système de signification compris à travers le prisme de représentations. Mais la nature des signes convoqués dans ce système est plurielle et suppose donc une structure à « géométrie variable ». Cette variabilité provient également des temporalités et des spatialités construisant les conditions de la situation d'apprentissage et notamment les conditions sensorielles et émotionnelles qui ont un impact considérable sur l'instauration des relations entre les différents acteurs en présence. Pour toutes ces raisons, le modèle générique de l'approche structurale fourni par la sémiotique greimassienne peut supporter les réajustements nécessaires à une appréhension renouvelée des relations didactiques telles qu'elles peuvent se tisser et être tissées dans le contexte d'apprentissage.

L'inclusion dans le milieu ordinaire d'enfants en situation de handicap constitue l'opportunité d'adapter l'enseignement à tous[4]. Il n'est pas nécessaire d'être en situation de handicap pour se sentir un étranger à l'Ecole, en souffrir et rencontrer des blocages lors de nombreuses procédures d'apprentissage. La pédagogie peut prendre appui sur le modèle

[4] *Cf.* notre ouvrage co-écrit avec Gwladys Demazure (2018).

structural fourni par Greimas pour envisager et concevoir l'imprévisibilité comme l'un des paramètres d'un modèle de relation structurale didactique.

Références bibliographiques

DEMAZURE, Gwladys et HUYS, Viviane (2018), *Enseignement et Handicap. Défis et réponses d'un enseignement adapté*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

DEWEY John (2011), *Démocratie et Education* (1916, 1938), suivi de *Expérience et Education*, Paris, A. Colin.

FLOCH, Jean-Marie (2002), *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies,* Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

GREIMAS, Algirdas Julien (1964), « La structure élémentaire de la signification en linguistique », *L'Homme*, vol. 4, 3, pp. 5-17.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1993), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979), Paris, Hachette.

HENAULT, Anne (1992), *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF.

HEMPEL, Carl G. (1972), *Eléments d'épistémologie*, Paris, A. Colin.

KLINKENBERG, Jean-Marie (2001), « Pour une sémiotique cognitive », *Linx*, 44, URL : http://linx.revues.org/1056

LANDOWSKI, Eric (1997), *Présences de l'autre*, Paris, PUF.

PEIRCE, Charles Sanders (1879), « Comment rendre nos idées claires », *La Revue Philosophique*, t. VII, 4e année, pp. 39-57.

SENSEVY, Gérard et MERCIER, Alain (2007), *Agir ensemble. L'action didactique conjointe du professeur et des élèves*, Rennes, Presses Universitaires.

Sémiotique des interactions marchandes, à la recherche d'un langage du marché

François BOBRIE
MSHS de Poitiers
Université de Limoges, CeReS

L'espèce humaine (homo sapiens) persiste à exister. La continuité de la persévérante succession de ses générations dépend des échanges qui s'instaurent entre ses membres, raison pour laquelle on la classe parmi les espèces sociales dans le grand tableau de l'évolution. La contingence de son existence lui impose de développer en son sein et avec son « entour », des échanges biologiques, sexuels, affectifs, langagiers, et objectaux. Ils expriment les modes de survie de ses collectifs, des plus modestes, à l'échelle des groupes de parentés, aux plus étendus, à l'échelle des sociétés étatiques et de leurs différentes configurations associatives. A chacun de ces paliers, tous visent par ces pratiques d'interactions à s'assurer d'une plus longue pérennité malgré l'instabilité récurrente de leurs formes historiques. Ces différents « modes de persistance » (Couegnas et Fontanille 2017) donnent sens à chacun des échanges particuliers et permettent de les définir comme des relations réciproques intentionnelles, propres au « monde de la vie » (*Lebenswelt*). Les échanges humains, comme ceux d'autres espèces sociales, ne sont pas réductibles aux dimensions thermodynamiques, ou entropiques/néguentropiques, qui les configurent. Ils sont des énonciations de significations et de valeurs dont les combinaisons forment le procès syntagmatique des cours d'existence des collectifs qui le manifestent pour « pouvoir être », « savoir être » et « vouloir être » (Fontanille 2011).

Cette communication est spécifiquement consacrée à la description sémiotique des échanges des objets artefactuels, tangibles ou intangibles, lorsqu'ils sont nécessaires à la subsistance, au sens large, des collectifs humains, et investis à ce titre de valeurs axiologisées (hiérarchisées) dans leurs cours d'existence. Encore plus précisément, on se limitera volontairement à l'analyse des échanges des objets « marchands » ou marchandises. Cette restriction appelle une double obligation : (i) définir le caractère « marchand » de l'échange par rapport aux échanges d'objets non marchands ; (ii) s'interroger sur la pertinence d'une sémiotique-objet particulière, définissable et différentiable comme « un langage du marché », distinguée d'autres organisations sémiotiques qui manifestent d'autres formes de significations et de valeurs générées par des échanges d'objets artefactuels non marchands, manipulés sur d'autres scènes pratiques que le « marché », au sein d'une même ou d'autres sémiosphères. Tenter de répondre à ces deux interrogations préliminaires, c'est en fait poser l'hypothèse d'une « forme de vie marchande », suivant la définition proposée par Jacques Fontanille dans *Formes de vie* (Fontanille 2015b, 13-17). Il s'agit de pouvoir délimiter un plan d'immanence pertinent pour produire une sémiose, mettant en relation « la forme syntagmatique d'un cours d'existence, (plan de l'expression), et l'ensemble des sélections congruentes opérées sur des configurations axiologiques, modales, passionnelles et figuratives » (Fontanille 2015b, 260), présupposées, dont l'intégration forme le contenu de cette existence, dans la continuité des pratiques qui la manifestent.

Notre enquête définira dans un premier temps l'échange d'objets marchands, autrement dit de marchandises. Il s'agira d'analyser en quoi une marchandise constitue un objet de valeur particulier d'un point de vue sémiotique, en nous appuyant sur les différents textes de la sémiotique greimassienne qui ont introduit cette problématique, de Greimas lui-même (1973, 1983) à Floch (1989, 1990, 1995), puis à Bordron (2011, 2015) et Fontanille (2015). Puis dans une seconde partie nous analyserons comment les discours énoncés mettent en récits cet

objet de valeur dans des textes et par des objets artefactuels. Puis on observera comment ceux-ci sont manipulés dans des pratiques autonomes identifiables comme « marchandes », bien qu'ouvertes sur d'autres pratiques auxquelles elles s'articulent. Enfin nous examinerons les déterminations possibles d'une forme de vie marchande et les conditions d'énonciation nécessaires à son partage intersubjectif comme régime de croyance de cours d'existence individuels et collectifs (Fontanille 2015b, 265), acceptés comme formes de vivre ensemble, au sein des sémiosphères du monde contemporain, globalisé comme marché.

1. L'échange des marchandises, et l'émergence des objets-valeurs marchands

1.1. L'historicité des échanges marchands et les transformations du sens des échanges de subsistance

Au sein des sociétés humaines, le développement des échanges marchands émerge comme un processus historique de diffusion généralisée des échanges de biens matériels et/ou immatériels (services) définis par un prix et acquis en contrepartie d'une somme monétaire équivalente au prix, fixé et/ou agréé, d'un commun accord, entre les deux parties de la transaction. Il s'agit d'un phénomène relativement récent. Cette pratique transactionnelle demeura jusqu'au XXe siècle limitée à une fraction très minoritaire des échanges des objets nécessaires à la continuité de l'existence quotidienne de la population, dans la plupart des pays du monde. L'anthropologie économique et l'histoire économique, notamment avec Polanyi (1957, 1977), ont aujourd'hui bien documenté la prédominance, dans l'histoire, des « transferts » non marchands des objets artefactuels par : (i) la réciprocité des dons, (ii) les redistributions hiérarchisées et ritualisées, (iii) les contraintes sociales intra-groupes, notamment celles liées au genre, et (iv) finalement les violences conflictuelles intra et intergroupes génératrices de rapines et de butins, dont Aristote soulignait déjà l'importance économique.

Suivant Testard (2001, 719-748), on définira la transformation d'un objet artefactuel en marchandise non seulement par sa désignation par un prix mais aussi par son changement de statut pour les échangeurs. Dans l'échange non-marchand, le rapport entre les personnes (intra- ou inter-groupes) commande le rapport à l'objet artefactuel, et conditionne le transfert. Dans l'échange marchand, le rapport entre les objets (objet marchandise et contrepartie monétaire) commande le rapport des personnes (Testard 2001, 725). Le vendeur renonce à son désir/attachement à l'objet proposé comme marchandise pour désirer la contrepartie monétaire, l'acheteur, en s'acquittant du prix convenu, se libère de tous liens sociaux et personnels avec le vendeur, et réciproquement celui-ci envers l'acheteur, comme l'avait déjà noté Simmel (1900). A l'inverse, les échanges interpersonnels non marchands permettent un accès récurrent aux parts du gibier, de la pêche, des récoltes, et à des biens de prestige nécessaires à une alliance matrimoniale, clanique, ou divine, etc. Ils présupposent toujours l'instauration puis le maintien de liens de parenté, de hiérarchies sociales et religieuses, et d'une façon générale, de partages initiatiques et codifiés des représentations des formes d'existence collectives d'appartenance.

Si les premiers échanges marchands monétarisés sont apparus dans le monde grec puis dans le monde chinois à partir du VIIe siècle avant notre ère, ils ne prirent que très progressivement, et très lentement, une importance « existentielle », de « subsistance » (Polanyi, 1977), pour les populations concernées par la possession puis la consommation de ces « biens-marchandises ». Si ceux-ci étaient destinés à combler des « manques », c'est-à-dire à annuler des « maux », ils n'apportaient que des compléments, essentiellement statutaires, par rapport aux autres échanges possibles au sein des communautés de premiers rangs, familiales, villageoises, et claniques. Comme l'ont décrit Weber (1922), Polanyi (1944)

et Braudel (1979), ce n'est guère qu'au milieu du XIXe siècle que la Révolution Industrielle en Europe, puis dans le monde entier, contraindra la majorité de la population à recourir au marché pour survivre. Encore aujourd'hui, dans les pays les moins développés économiquement, des groupes de populations importants échappent pour l'essentiel de leur subsistance aux nécessités des échanges marchands.

Mobiliser les ressources conceptuelles de la sémiotique pour comprendre les écarts de significations et de valeurs introduits par ce qu'il est convenu d'appeler « l'économie de marché » devenue dominante, est aussi une façon de répondre à quelques interrogations qui se posent aux sociétés contemporaines avec, semble-t-il, toujours plus d'acuité.

1.2. De la valeur marchande des « biens » à l'Objet de valeur des marchandises

Pour l'économie, néo-classique la valeur d'une marchandise se « dévoile » par son prix puisque celui-ci manifeste la quantité monétaire sur laquelle l'acheteur et le vendeur s'accordent pour procéder à l'échange. Le prix signifie une équivalence entre l'objet devenu marchandise et une grandeur monétaire reconnue et acceptée comme fiducie. Bien évidemment, depuis plus de deux siècles les économistes ont passé beaucoup de temps à réfléchir et à tenter d'expliquer théoriquement comment un tel accord sur un prix était possible « en immanence », sans recours aux explications par les rapports de forces des contextes politico-sociologiques des échanges. Il fallait pouvoir déterminer le « niveau » des prix indépendamment de toutes influences de liens personnels entre les échangeurs. De fait, il s'agissait de pouvoir prétendre à un calcul « rationnel » du montant optimal qui permettrait une transaction satisfaisante pour chaque partie.

Nous n'entrerons pas dans les débats entre les tenants d'un calcul d'un prix reflet du temps de travail relatif à la production du « bien » (Ricardo), ceux partisans du temps de travail conceptualisé comme location (salaires) d'une « force de travail » (Marx), ni dans les détails des positions des économistes contemporains, dont « Théorie de la valeur » de Gérard Debreu (1959) marque une forme d'aboutissement. Fondé sur les utilités comparées des biens offerts à la consommation et sur les préférences des consommateurs pour maximiser ces utilités, ce modèle de « l'équilibre général des marchés » détermine mécaniquement les prix relatifs de tous les biens, à un niveau d'offre donnée, décrit par une « nomenclature » virtuelle présupposée. Bien que ce modèle de l'équilibre général ait depuis fait l'objet de sérieuses critiques pour l'irréalité de ses hypothèses formelles et que Debreu lui-même eût convenu de quelques apories incontournables, sans solutions mathématiques (Keen 2014), il est toujours accepté comme doxa par nombre d'économistes universitaires.

Mais cette démarche est surtout insatisfaisante et inappropriée pour conduire une analyse sémiotique pertinente des échanges nécessaires à la vie. Elle ne permet en aucune façon de décrire les significations associées aux utilités, ni leurs transformations dans le temps, ni en quoi celles-ci sont figurées et thématisées par les objets-marchandises désignés comme « biens ». En d'autres termes, l'acceptation d'un prix est bien ici une valeur « révélée » (Hayek, 1945), puisqu'aucune autre signification n'est attachée à l'objet-marchandise désigné que cette grandeur numérique, pour un sujet qui le désire « par préférence » à un autre. Le sens de l'échange marchand se réduit à la tautologie sémantique du mot « bien ». Finalement un bouquet d'utilités sont préférées parce qu'elles ne sont pas « mauvaises » pour l'acheteur et elles se matérialisent par des objets-marchandises dont les prix[1] symbolisent ces préférences. Ayant réduit la valeur d'un objet marchand indéfini à une quantité de monnaie calculable, non seulement la théorie néo-classique échoue à produire un résultat permettant d'expliquer la structure virtuelle des prix relatifs « optimaux » sur un marché mais elle reste

[1] Un symbole au sens de Hjelmslev.

muette sur les écarts de significations des objets-marchandises visés par les désirs ou l'intérêt des acheteurs et sur ce qui en constitue pour eux une valeur pour continuer d'exister, individuellement et en tant qu'unité d'un collectif social.

A l'inverse, Greimas, dans *Du sens II* (1983), en posant le problème de la valeur sémantique d'un lexème désignant un objet quelconque, part de la signification d'un objet pour un sujet capable de le désigner en langue, que cet objet soit ou non une marchandise. Dans la continuité de Saussure il définit la valeur différentielle d'un objet désigné dans une langue naturelle (en synchronie) par les différences de déterminations sémantiques « se profilant sur l'objet » (artefactuel ou naturel). L'objet désigné apparaît comme « un espace de fixation, un lieu de réunion occurrentielle de déterminations-valeurs » (Greimas 1983, 21-23).

Pour illustrer son raisonnement, Greimas choisit l'exemple de l'objet automobile (*Ibid.*). Celui-ci sera défini comme une somme de significations dont « la mise en scène syntaxique » déterminera la valeur sémantique finale, définissant à la fois le concept de l'objet « voiture automobile » en français et sa place différentielle dans les représentations du monde de la vie quotidienne, partagées comme « allant de soi » par les personnes d'une même époque et société, le « *Lebenswelt* » de Schütz (1987). La voiture automobile comme marchandise telle qu'elle est mise sur le marché peut alors être décrite comme un objet artefactuel décomposé en parties constitutives, qui fixent des différences repérables (moteur, carrosserie, habitacle, etc.) et comportant chacune des traits différentiels « taxiques » qui font que l'automobile n'est pas un camion ou un autobus, et que deux automobiles peuvent posséder des identités visuelles (figuratives) et techniques (thématiques) différentes. La voiture automobile sera aussi différenciée par sa fonction de déplacement en « mobilité autonome », dans un espace-temps prédéterminé : ce n'est pas un train, ni un vélo, ni un avion. Enfin, le concept d'automobile contient les significations attachées au « projet du sujet » qui la perçoit comme « objet » de prestige, de différenciation sociale, de liberté, d'évasion, etc., ce que Greimas subsume par la « composante mythique » de l'objet. En somme, Greimas constate que la valeur sémantique du concept d'automobile dans les sociétés modernes ne se réduit pas à la compréhension de différences classificatoires entre l'automobile et les autres objets manufacturés destinés aux déplacements. Elle inclut aussi l'ensemble des virtualités narratives procurées par le fait que la valeur définissant son utilité pour le transport présuppose également une signification culturelle intersubjective et un champ d'imaginaire spécifique pour les utilisateurs. Réciproquement les représentations socialement partagées que ces derniers manipulent en parlant de ces composantes « mythiques » présupposent que l'automobile signifie une réponse particulière à un besoin de transport. Cette relation de présuppositions réciproques entre un pôle de déterminations utilitaires et un pôle de déterminations psychosociologiques, « mythiques », peut être représentée comme un axe à partir duquel s'organiseront les discours énoncés de toute nature concernant l'objet automobile, marchandise ou non, selon que ceux-ci privilégieront la valeur utilitaire ou, au contraire, la valeur « mythique ». Cet axe de relations entre deux valeurs sémantiques opposées permet de comprendre la logique des constructions narratives de « l'Objet de valeur automobile », tel que le présentent les récits publicitaires de marques d'automobiles mais aussi tel que le partagent les récits des automobilistes lorsqu'ils parlent d'une voiture. Finalement, Greimas montrait, de façon non délibérée, aux acteurs du marché qu'un registre homogène de représentations narratives, composé de figures et de thèmes récurrents, se cristallisait autour du lexème « automobile », tel qu'il s'énonçait dans les discours marchands, tant du côté des vendeurs que des clients. La valeur de l'automobile résultait d'une opposition et d'une complémentarité entre des valeurs de déplacements motorisés autonomes (valeur pratique) et des valeurs d'installation pérenne dans une forme d'existence statutaire différentiée (valeur existentielle « mythique »), dans les récits de toutes les parties prenantes qui en parlaient.

La possibilité de comprendre toute marchandise comme un « objet de valeur » différent pour un sujet en quête d'un « projet de vie » permit dans les années quatre-vingt à toute une génération de professionnels des marchés, tant dans le domaine de la communication publicitaire que dans celui des stratégies marketing, de sortir des apories des modèles économiques et de comprendre « les motivations » des consommateurs. Cette rencontre entre les disciplines du marché et la sémiotique s'enrichit dans les années quatre-vingt-dix des résultats des travaux de Jean-Marie Floch sur la théorie des « valeurs de consommation », propres aux objets-marchandises.

1.3. De l'Objet de valeur en général aux objets-valeurs de la consommation marchande en particulier (l'apport de J.M. Floch)

Au début des années quatre-vingt, Jean-Marie Floch sera l'un des premiers sémioticiens à appliquer la théorie sémiotique narrative à l'analyse du langage du marché. A la fois chercheur dans le « Groupe de Recherches sémio-linguistiques de Paris », dirigé par A. J. Greimas, et consultant en marketing et communication, notamment au sein de la société IPSOS, il se confronte à son tour à la question du « sens » qui est donné aux objets de consommation, tant du point de vue des consommateurs que de celui des entreprises et des publicitaires.

En enquêtant sur les formes du contenu des discours partagées par tous les acteurs de l'offre et de la demande qui permettent l'échange marchand, Floch veut comprendre pourquoi un énonciateur a choisi telle ou telle grandeur sémantique pour raconter les qualités de son offre en présupposant que cette sélection est la meilleure articulation rhétorique pour convaincre d'éventuels consommateurs énonciataires de la choisir face à celles de ses concurrents.

Il cherche à établir ce qui constitue, dans tous les textes oraux ou écrits qui parlent des biens de consommation marchands, une « différence » par rapport à d'autres textes non marchands : qu'est-ce qui change lorsqu'un objet quelconque est raconté pour être vendu, c'est-à-dire acquis en contrepartie d'un paiement, et en quoi consiste cette différence par rapport à d'autres façons d'en parler. Autrement dit, sur quels points la narration d'un objet de consommation est particulière lorsque on en parle à travers des marques et des discours publicitaires, par opposition à des discours qui adoptent des points de vue techniques, ou légaux, ou littéraires, ou pratiques, ou familiaux, etc. En somme il se propose de schématiser la catégorie sémantique propre à définir les objets-marchands dans la classe des objets artefactuels, soit la catégorie des marchandises en général.

Afin de définir ces différences, Floch va mettre en place une méthodologie d'étude inspirée des études de terrain des ethnologues et des études de marchés des marketers. A l'occasion de l'étude d'implantation d'un nouvel hypermarché à Dardilly, près de Lyon, dans les années 1982-1984, il va confronter les attentes des futurs clients de la zone de chalandise du magasin et les préconisations d'assortiments de produits « marqués » formulées par les responsables marketing de l'Enseigne du point de vente. A partir de réunions de groupes de longue durée avec des échantillons de différents segments de clientèles, il recueille « ce qui est dit » des principales catégories de produits qui sont souhaitées dans le futur hypermarché. Puis, il procède à l'observation des visites des clients dans d'autres hypermarchés et demande à chaque participant de commenter ses choix et son parcours dans les magasins pour acquérir les produits correspondant aux catégories souhaitées. A partir des *verbatim* des consommateurs et des observations des pratiques non verbales des clients, il collecte un corpus de récits types de leurs modes de choix et d'achats. Comme Greimas l'avait suggéré pour définir la valeur différentielle d'une automobile, il analyse les figures et les thèmes associés à la description des espaces de ventes et des produits puis il établit les axiologies, les « valeurs descriptives » des grandes familles d'articles qui déterminent la constitution d'un rayon particulier, et les « valeurs modales » qui justifient la quête de ces produits pour le public. Il en livre une première esquisse dans la revue *Recherche et applications en marketing* (Floch 1989, 37-59). Dans les années suivantes, suivant les mêmes méthodes, Floch poursuit ses enquêtes à la recherche de « l'Objet de valeur », du sens général donné à la catégorie abstraite des « biens de consommation marchands », « allant de soi » pour tous les acteurs en interaction, à laquelle ils se réfèrent tous implicitement.

Il pensait que cette schématisation sémantique des « valeurs » de consommation qui induisaient l'acceptation d'une « valeur » économique (monétaire) des biens, lui permettrait de donner « une feuille de route » adaptée aux objectifs des communicants et des responsables du marketing des entreprises, et que ceux-ci pourraient l'adapter à toutes les catégories de biens (Floch 1995).

En 1990, dans *Sémiotique, Marketing et Communication. Sous les signes les stratégies*, Floch présente dans un texte consacré à l'analyse des publicités des voitures Citroën (sous le titre « J'aime, j'aime, j'aime… ») le premier système axiologique de ces « valeurs de consommation » qui, au-delà des automobiles, détermine la

spécificité de ces objets-valeurs marchandises, tant dans les discours des entreprises que dans ceux des publics qui en parlent dans la perspective de les acquérir (Floch 1990, 119-152).

Il montre que dans le contexte des pays développés, les valeurs se répartissent selon les quatre pôles interdéfinis d'un carré sémiotique qui correspondent à des significations modalisées par l'objet-marchandise aux questions que se posent les sujets « consommateurs » sur le sens à donner à leurs achats. Reprenant la terminologie de l'Objet de valeur de l'hypermarché, fixée précédemment, il dénomme les quatre termes catégoriels de l'axiologie : (a) les *valeurs pratiques* qui donnent la réponse à la question « à quoi peut bien servir cet objet qui m'est proposé à l'achat ? » (Pour moi ou pour quiconque), autrement dit un pouvoir être réalisé ; (b) les *valeurs « de base »* qui donnent la réponse à la question : « en quoi la possession et l'usage de cet objet va-t-il changer mon existence lorsque je l'aurais consommé ? Comment va-t-il me permettre de réaliser mes projets de vie ?», autrement dit un pouvoir faire virtualisé ; (c) les *valeurs ludiques* qui donnent la réponse à la question « quelles sensations et quelles émotions vont me procurer cet achat ? », autrement dit un pouvoir être potentialisé ; et (d) les *valeurs critiques* qui donnent la réponse à la question « comment et à quel coût relatif vais-je pouvoir m'approprier ce bien, tant sur le plan financier que sur le plan pratique (efforts à faire, temps passé, situations d'apprentissage à maîtriser, compétences induites pour une satisfaction optimale, conséquences pour l'environnement à accepter, etc.) ? », autrement dit un pouvoir faire actualisé.

Tant pour les metteurs en marché que pour le public, l'Objet-valeur d'un récit marchand apparaissait bien comme une description particulière des qualités globales des biens de consommation, pour lesquelles ils « méritaient » d'être achetés. L'Objet-valeur désignait un système sémantique de relations nécessaires et réciproques qui rendait les valeurs solidaires entre elles et qui déterminait la définition de la catégorie de bien marchand ou marchandise. Cet Objet-valeur permettait de figurer et de thématiser simultanément des valeurs communes pour tous et des valeurs propres aux usages de chacun :

(i) les valeurs pratiques sont intelligibles par tous dans la mesure où elles spécifient une classe d'usages possibles de l'objet-marchandise dans les pratiques habituelles d'une société donnée ;

(ii) elles s'opposent aux valeurs mythiques, ou « de base », ou « utopiques » qui sont imaginées par chacun selon son propre régime de représentations des usages de l'objet, en fonction de ses projets personnels et de ses situations particulières d'existence dans la pérennité de ses formes de vie (*cf. infra*) ;

(iii) elles sont en contradiction avec la recherche « ludique » (passionnelle) de valeurs individuelles de sensations et d'émotions procurées par la consommation immédiate et nécessairement subjective de l'objet ;

(iv) elles impliquent, enfin, pour accéder aux consommations effectives, des valeurs d'évaluation-comparaison « critiques » des modes d'appropriation de l'objet et de son coût monétaire.

L'Objet-valeur de tous les biens de consommation marchands apparaissait désormais comme une schématisation sémantique générale qui permettait de définir leur sens différentiel quelle que fut la diversité des discours de mise en récit des valeurs pratiques, utopiques, ludiques et critiques (*cf.* Figure 1 ci-dessous).

Puis, dans les années qui suivirent, Floch et d'autres chercheurs[2] continuèrent à comparer les récits des valeurs exposées par les consommateurs aux valeurs des récits publicitaires et packaging. Progressivement les contenus sémantiques des quatre termes catégoriels de l'axiologie furent approfondis et finalement renommés, pour saisir l'essentiel du « mini-univers sémantique » (Greimas 1966) différentiel de tout objet marchand, indépendamment de la nature des produits et des services[3]. Aujourd'hui :

(i) la valeur « pratique » est devenue la *valeur fonctionnelle*, afin de mieux signifier la neutralité du pouvoir être de l'objet présenté (réalisé) par rapport à des « utilités » particulières, nécessairement subjectives et virtuelles. Elle manifeste les fonctions génériques de l'objet marchand disponible pour les pratiques de tous consommateurs, à une époque donnée, dans une société donnée, et pouvant correspondre simultanément à différentes pratiques et formes de vie individuelles.

(ii) la valeur « ludique » est devenue la *valeur expérientielle*, afin de signifier plus largement les « éprouvés » potentiels, sensoriels et passionnels, de la consommation des biens pour un consommateur particulier. Elle est aujourd'hui largement étudiée par tous les praticiens et théoriciens du marketing et de la communication.

(iii) la valeur « utopique » est devenue la *valeur existentielle*, afin de mieux signifier les pouvoir faire virtuels et la destination du produit par rapport aux projets d'une existence individuelle dans une

[2] Dont l'auteur de ces lignes.

[3] Ce point constitue la différence entre le récit objectif des valeurs de consommation « pour tous et pour chacun » et le « panier des caractéristiques » de Lancaster (1966), catalogue subjectif « d'utilités », préférées par un sujet isolé de tous groupes d'appartenance, repris dans la théorie des « attributs » par Fishbein (1967) puis par Lambin dans les années quatre-vingt.

forme de vie reconnaissable, dans le cadre des groupes d'appartenance d'un sujet aux multiples identités.

(iv) la valeur « critique » est devenue la *valeur d'appropriation*, afin de mieux recouvrir la multiplicité des contraintes d'actualisation des virtualités de l'objet-valeurs, pour tous les consommateurs confrontés aux mêmes conditions de subsistance et aux mêmes évolutions des dispositifs sociotechniques qui régulent les formes d'existence des marchés.[4]

Ce modèle sémantique est finalement une représentation de la somme des déploiements de significations qui peuvent se manifester, tant du côté des discours des « metteurs en marché » que du côté des discours tenus par les consommateurs à propos des biens de consommation désirés. Il constitue un puissant outil pour analyser et comprendre la quête des sujets des sociétés modernes pour les objets marchandises en tant qu'ils sont des mises en récits syntagmatiques de valeurs nécessaires à la poursuite d'un cours d'existence.

Néanmoins, on doit admettre que « l'algorithme » des valeurs de consommation de Floch ne permet pas plus que « l'équilibre général des marchés » de Debreu de comprendre les processus de fixation des prix des dites marchandises. Celles-ci, en tant qu'ensembles signifiants et « tout de signification » manipulés dans les pratiques d'échanges manifestent un double système de différences : elles valent en tant qu'elles sont sémantiquement différentes de toutes les autres marchandises en concurrence dans un système d'offres économiques fini à un moment T et cet écart différentiel est bien, par ailleurs, ce qui construit l'enjeu d'un *pouvoir-vouloir* modal de l'échange, selon la fixation d'un montant monétaire symbolisé par le prix *ad hoc* que le sujet consommateur consentira à payer (Fontanille 2015a, 29). La marchandise comme objet de valeur pose bien un problème de dualité, comme cela « semble toujours apparaître lorsque nous avons affaire à des systèmes dynamiques producteurs de règles » (Bordron 2015, 47).

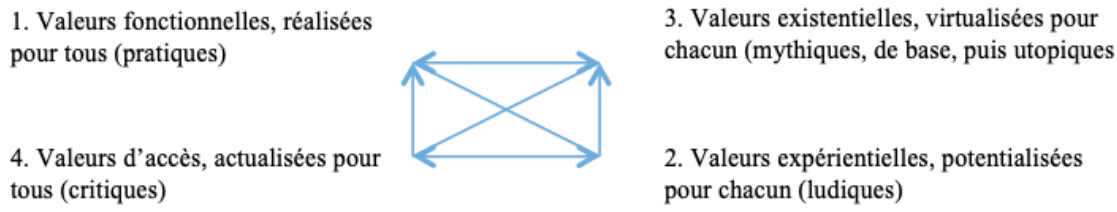


Figure 1. Schéma du carré sémiotique des valeurs de consommation
(Termes actuels et termes initiaux de J.-M. Floch, entre parenthèses)

Dans ce modèle du carré sémiotique de l'objet-valeur d'un bien qui détermine sa valeur de différentiation globale vis-à-vis des offres concurrentes, les valeurs « pour tous » apparaissent comme des valeurs systémiques, définies par leurs déterminations sémantiques différentielles et les valeurs subjectives, « pour chacun », apparaissent comme des valeurs modales de « finalités » (*cf. infra*).

1.4. Des doubles dualités de l'objet marchandise

Pour analyser les règles qui relient l'objet-valeur (sémantique) d'un bien marchandise à un système de prix, nous suivrons d'abord les analyses proposées par J.-F. Bordron sur le problème de la double dualité de tout système de valeurs des objets du monde phénoménal. S'appuyant sur des extraits du troisième chapitre du *Cours de Linguistique générale*, Bordron analyse la proposition de Saussure selon laquelle toute valeur attribuée par un sujet à une entité objectale, dans un domaine délimité, se constitue à partir de la prise en compte d'une relation de « dualité interne » qui couple deux notions : l'échange et la comparaison.

Dans ce texte, Saussure examine précisément ce qui fait que l'on peut attribuer une valeur à un objet marchandise ; (i) le fait qu'il peut être échangé pour quelque chose de différent de lui-même (exemple cité « un pain contre une pièce de cinq francs ») et (ii) que cette chose échangée peut être comparée à son tour à une autre, d'une valeur « comparable », appartenant à un même système de valeur (exemple cité « la pièce de cinq francs avec une pièce d'un

[4] Ces évolutions des définitions vers plus de précision sémantique se développent dans les ouvrages de Jean-Marie Floch entre (1990) et (1995), ainsi que dans les travaux d'Andrea Semprini (1992).

franc »). De fait un même objet, ici un pain, peut être investi d'une valeur à partir de deux règles d'évaluation différentes : l'une pour déterminer sa valeur sémantique de marchandise par différence avec toutes les significations qui le distinguent d'un autre type de pain, ou d'un croissant, ou d'une tourte, etc., (comparaison) ; l'autre pour mesurer la quantité monétaire qui apparaîtra équivalente à ce pain pour effectuer l'échange.

Ces deux règles sont non seulement distinctes mais leur rationalité et leur finalité relèvent de deux systèmes différents : la constitution « synchronique » du carré des valeurs de consommation du pain offert à l'échange d'une part, et les mécanismes monétaires et/ou réglementaires « diachroniques » qui déterminent le « cours » d'une monnaie d'autre part. Par exemple, l'objet-valeurs « pain » peut demeurer identique alors qu'une réglementation ou une modification de la valeur de la monnaie (inflation/déflation) feront varier son prix d'échange. Ainsi, suivant Bordron, on ne peut dire que le prix mesure la valeur sémantique investie dans l'objet marchandise « pain », mais plutôt que la manifestation d'un prix d'échange garantit que le pain désigné possède bien une valeur marchande comme forme syntaxique d'un objet-valeur (Bordron 2015, 51), modélisé ici par le carré sémiotique de Floch des valeurs de consommation, dont l'expression, pour Bordron, se manifestera comme les relations entre les parties constitutives de l'entité pain, analysée comme « icône » perçue et sémiotisée, parce que sémiotisable par cette perception même (Bordron 2015, 52-60).

Le boulanger ne calcule pas un prix parce qu'il pourrait rendre compte de l'objet-valeur du pain mis sur le marché mais parce qu'en calculant ce prix, selon une autre logique de comptabilité, il apporte l'assurance de l'existence de cet objet-valeur pour tous sujets percevant la relation entre les deux systèmes : celui d'un support d'inscription-projection (signifiant) d'une valeur marchande sémantique (signifié) et celui d'un prix (signifié) dont la forme monétaire serait le signifiant. Si le pain comme objet concret n'avait pas de prix, il ne serait pas échangé et son objet-valeur comme négation d'un manque d'un consommateur s'évanouirait, ne pouvant se réaliser.[5] Néanmoins, le pain perçu comme icône (signifiant) continuerait d'être une partie dans d'autres systèmes de dualités qui le mettrait en relation avec d'autres valeurs signifiées par des qualités, des formes et des matières spécifiques et différentielles manifestées dans la classe des pains, par exemple comme objet artefactuel technique d'une œuvre boulangère unique ; ou comme objet de valeur religieux (pain béni) ; ou comme objet de valeur oblatif (pains domestiques festifs), etc.

On remarquera que ces autres objets-valeurs, investis et axiologisés dans d'autres formes de représentations discursives du pain, s'inscrivent également dans des relations de dualités, se déployant sur d'autres plans phénoménologiques. Le pain béni se comparera aux hosties, à l'eau bénite, et à d'autre objets sacramentaux et il pourra être échangé contre « d'autres choses que lui-même » selon les rites de l'église catholique ou orthodoxe, en l'occurrence des bénéfices spirituels intangibles, qui à leur tour pourront être comparés entre eux comme « une pièce de 5 francs et une pièce d'un franc ». Dès lors, écrit Bordron, pour qu'un objet-valeur(s) puisse être perçu et signifié pour un sujet souhaitant le connaître, le vouloir ou savoir/pouvoir en user, il nécessite « d'être échangé contre une instance sémantique qui le réalise » (Bordron 2015, 71), du fait que : « La valeur.., ne se conçoit que sur le fond d'un problème de dualité » (Bordron 2015, 60).

Cependant, pour que l'objet-valeurs du pain, comme marchandise, comme bénédiction, ou comme exemplaire symbolique d'un « chef d'œuvre » boulanger, puisse se réaliser ou s'actualiser pour un sujet qui le schématise (en fait qui sémiotise la perception d'un même pain en fonction de différents systèmes de valeurs), il est nécessaire que ces objets-valeurs, posés chacun comme tout virtuel de contenus sémantiques, soient au préalable eux-mêmes parties d'entités différentes par leurs dualités internes. Chaque configuration différentielle de

[5] On pourrait dire par paraphrase d'une célèbre maxime de Chamfort : « certains produits trouvent à se vendre qui ne trouveraient pas à se donner ».

signifiés avec le signifiant « pain », manifeste une forme de contenu discursive dont le pain concret constitue une figure de l'expression récurrente.

Le même objet pain, peut être selon Saussure le signifiant de plusieurs signifiés, ou selon Hjelmslev une forme d'expression isomorphe à plusieurs formes du contenu, ou selon Bordron l'icône de plusieurs classes d'objets à l'intérieur d'un même champ phénoménal ; néanmoins il se manifeste toujours comme la perception de différentes dualités qui partagent une « partie » déjà réalisée, ou pensée comme réalisable, et une « partie » conçue comme la négativité d'un manque, comme un « objet de quête » nécessairement virtuel dans sa positivité discursive.

Ce premier niveau de dualité interne à l'entité sémiotisée permet la comparaison entre les différents pains, sous réserve que celle-ci les considère sous l'angle d'une collection homogène soit comme marchandises comestibles, soit comme objets spirituels, soit comme chefs-d'œuvre artisanaux, etc. Cette première opération de comparaison néanmoins ne « réalise pas » leur objet-valeur(s) respectif : elle permet seulement de concevoir la forme d'une seconde dualité qui permettra de les actualiser pour un sujet de perception et d'une quête, et de poser la possibilité d'un échange de leur « partie » virtuelle contre une « partie » réalisée ou conçue comme réalisable.

Laissons maintenant de côté les pains bénis et autres chefs-d'œuvre boulangers pour revenir au pain comme exemple paradigmatique des marchandises. L'évaluation de son objet-valeur par un sujet relève d'une part d'une réflexivité de la valeur négative d'un manque qui pourra disparaître avec la valeur positive de l'objet –valeurs qui annulera la première, comme négation de la négation ; et d'autre part d'un prix qui manifeste la réalité quantitative d'une valeur monétaire posée comme équivalente à l'entité marchande désirée, ici le pain dans sa dualité de produit réalisé et d'objet-valeur à actualiser.

Si le système de valeurs du pain et celui de la monnaie n'ont rien à voir et répondent à des règles « radicalement distinctes » (Bordron 2015, 52), ils partagent néanmoins la même articulation d'un système composé en parties. Le prix manifeste un signifié réalisé, dont le montant est affiché explicitement dans nos pays, ou en tout état de cause fait acceptation avant l'échange dans d'autres lieux et dans d'autres temps. Comme l'objet-valeur sémantique la positivité du prix fixé s'instaure comme une négation de tous les autres prix possibles tant dans leur expression dans le même système monétaire que dans tous les autres imaginables. Maintenant, le prix comme signifié se configure avec un signifiant qui figure à la fois une monnaie support, par exemple l'euro, qui donne sa qualité au prix, et une projection sur un moyen de paiement implicite, par exemple tous les moyens de paiement acceptables pour un montant en euros, qui donnera sa forme et sa matérialité dans l'échange au prix signifié. Finalement, pour les deux signifiés, il y a valeur parce qu'il y a dualité : l'objet-valeurs du pain résulte d'un processus de quête d'un sujet qui le projette sur le produit concret d'un pain spécifique, et d'une certaine façon unique pour lui, et le prix est de même le résultat d'un processus de mesure de « coûts/recettes » du boulanger[6] qui le projette sur le même objet pain.

Issus des mêmes règles de composition l'objet-valeurs sémantique et le prix du pain peuvent être comparés dans la mesure où ils s'associent au même signifiant, le pain comme objet concret, suivant un même processus de « mode d'être », ou perçu selon la même « iconicité » dans les termes de Bordron. Une équivalence devient possible et l'échange devient souhaitable pour les deux échangistes. En effet l'acheteur actualisera l'objet-valeurs du pain en acquérant le pain concret en échange de la réalité du montant monétaire du prix payé et le vendeur potentialisera la réalité du prix en l'encaissant et en virtualisant son pain devenu une « vente » dans son système comptable.

[6] Processus que l'on posera ici comme une donnée et dont l'analyse excéderait le cadre de cette communication.

En s'appuyant sur la conception des *modes d'existence* des significations d'un discours (réalisé, virtualisé, actualisé, potentialisé) et sur « les propriétés qui font d'une valeur quelconque une finalité pour un actant-sujet » (Fontanille 2015a, 35), on peut décrire la dualité de la marchandise comme un double processus de comparaisons et d'échange de valeurs qui vise à établir une concordance entre les modes d'existence des signifiés et des signifiants échangés : l'objet-valeurs marchand, comme forme syntagmatique des valeurs de consommation modélisées par le carré sémiotique de Floch examiné *supra*, est d'abord pour le sujet client une catégorie virtuelle associée à un produit réel, concret, une entité iconique composée en parties, produit construit au terme d'un processus de sémiotisation, selon les termes de Bordron, qui peut être comparé avec d'autres produits dans une même classe. A l'inverse, pour le boulanger, c'est le prix qu'il fixe au pain qui est réel et le pain qu'il produit n'est qu'une schématisation concrète d'un calcul monétaire de coûts et de recettes anticipés, autrement dit potentiels, par rapport auquel il pourra comparer chacun de ses produits. Pour que la valeur du pain puisse se « réaliser » il est nécessaire que l'objet-valeurs comme signifié se réalise pour l'acheteur par la consommation et que le signifiant monétaire se potentialise par la vente pour le boulanger. Dans les deux cas l'échange établit l'identité réalisée du signifié et la virtualisation du signifiant, d'un côté par sa consommation qui le transforme en souvenir, et de l'autre par sa vente qui le transforme en donnée comptable. Finalement l'échange réalise la dualité de la valeur du pain tant pour le consommateur que pour le boulanger, bien que cette valeur soit évaluée selon des règles de nature entièrement différentes sur « fond de dualités » différentes, par les deux sujets de l'échange. Selon les termes de la narrativité greimassienne repris par Fontanille ces valeurs « finalités », autrement dit modales et passionnelles, sont désormais réalisées (conjointes) à chaque sujet comme une suite de transformations de « catégories sémantiques non sensibilisées en conjonctions accomplies » (Fontanille 2015a, 36).

2. Les Discours de l'échange marchand : des signes aux pratiques

Nous décrivons dans cette partie les différents types de discours qui accompagnent la mise sur le marché des objets artefactuels lorsqu'ils sont transformés en marchandises. En suivant Jacques Fontanille (2007, 2008) nous identifions cinq niveaux de plans de l'expression homogènes de discours pertinents, énoncés par les sujets, individualisés ou collectifs, en interactions lors des pratiques d'échanges marchands.

Soit :

(i) les figures iconiques, verbales et non verbales, des marques désignant les objets de l'échange, que les professionnels, et maintenant le grand public, désignent par le terme de logotypes de marques ;

(ii) les icono-textes de marques composés par l'articulation de plusieurs figures de marques, associées à diverses figures verbales et non verbales complémentaires sur une surface d'inscription tabulaire (non linéaire) pour configurer une méréologie particulière à l'objet qu'elles racontent (voir exemple ci-dessous, figure 2) ;

(iii) les objets marqués, dont la matérialité tridimensionnelle, le « design », génère ses propres significations ;

(iv) les pratiques marchandes signifiantes des acteurs de l'offre et les pratiques des clients et des consommateurs, qui se confrontent et s'ajustent pour générer les conditions de possibilité puis la réalisation de l'échange ;

(v) les formes d'accommodation récurrentes de ces pratiques qui s'inscrivent dans les cours d'existences des groupes sociaux et des individus de nos sociétés pour générer des formes de vie identifiables par leur morphologie stable et/ou évolutive, selon des dynamiques calculables.

Suivant la proposition de Fontanille (2008, 34), ces niveaux de plans d'expression sont analysables comme constitutifs de plans d'immanence autonomes homogènes de discours hiérarchisés qui s'articulent et s'intègrent selon les différentes formes d'expériences de leurs manifestations, c'est-à-dire de sémioses : figurativité des logotypes, cohérence interprétative des icono-textes, corporéité des objets, articulations et procès des cours d'actions des pratiques, morphogenèse des formes de vie. Dans le cadre de cet article, nous nous limiterons à une rapide description de ces différents niveaux, dont les modes d'intégration « ascendants » ou « descendants » exigeraient d'autres analyses et développements.

2.1. Les signes et figures des marques commerciales (niveau N)

Les objets marchands sont empiriquement reconnaissables visuellement par leurs marques. Ces marques commerciales privées apparaissent dès les premiers marchés monétarisés dans l'antiquité grecque, romaine (les sigillées) et chinoise. Elles représentent sous formes de figures métonymiques des substituts figuratifs à la disparition des liens personnels qui étaient nécessaires aux échanges non marchands, mais dont les simulacres réapparaissent maintenant grâce à ces marques visuelles (*cf. supra*, 1.1). Elles manifestent ainsi une valeur fiduciaire, un « contrat » sous-jacent, nécessaire à l'échange d'objets équivalents (marchandise contre monnaie), ce qu'avait souligné Greimas comme un principe général de réalisation de l'échange dans « la communication à deux objets » » (Greimas 1983, 43), et dont nous venons d'indiquer plus haut les formes de contenus modales existentielles. Les marques composent un marquage, sous la forme de figures d'expression syncrétiques verbales et non verbales dont la substance iconique prend les formes de figures du monde, concrètes ou abstraites (figurales), et de figures typographiques linguistique (Fontanille, 2007). Ces entités aux méréologies spécifiques sont dénommées « logotypes » par les professionnels des marchés. Leur plan du contenu installe une pondération axiologique entre des valeurs systémiques et modales relatives à l'agent énonciateur, entreprise ou instance de mise en marché de l'objet-marchandise d'une part et aux valeurs de consommation de l'objet – marchandise désignée d'autre part. On notera que dans certaines situations les marchandises ne sont pas marquées : dans ce cas les relations personnelles directes entre le vendeur et l'acheteur sont rétablies comme sur les marchés forains et dans les souks, le colportage, et dans différentes formes de « marchés noirs », avec toutes les formes figuratives et passionnelles propres aux pratiques d'échanges non-marchands.

2.2. Les icono-textes de marques (niveau N+1)

De fait, dans les échanges modernes, la plupart des objets marchandises possèdent plusieurs marques et non pas une seule. Ces suites sont en général bien visibles sur l'objet marqué ou sur son emballage et elles forment un icono-texte composé souvent de trois à quatre marques auxquels s'ajoutent éventuellement plusieurs figures de type figuratif ou figural. Par exemple on percevra sur différents supports d'expression, et on parlera, d'une Clio Renault, d'un Picasso Citroën, d'un Galaxy S6 Samsung, d'un dessert lacté Nestlé-Sveltesse-Ferme et Fondant, d'un corn flakes Kellogg's Miel Pops Crak, d'un Apple I-Mac, etc. La plupart des produits destinés à la consommation sont désignés par trois marques formant un mini texte de marques homogène dans sa forme d'expression tabulaire (cf. figure 2 ci-dessous). Cet icono-texte peut s'enrichir et se compléter de diverses formes typographiques, de signes et de figures iconiques réunis en une même isotopie sémantique. Ce texte syncrétique forme le plan de l'expression d'un « icono-texte » (Fontanille 2007) dont le contenu est un récit complet d'un objet marchandise. La substance de l'icono-texte à ce

niveau se constitue en expression et contenu des figures de chaque marque logotype et des figures complémentaires, toujours analysables à un niveau inférieur dans leur propre plan d'immanence. Ce texte de marques forme l'expression d'un récit verbal et non verbal de représentation de l'objet marqué et de sa transformation en objet-valeur pour le destinataire imaginé, c'est-à-dire un segment de « consommateurs » potentiels.

Un système « canonique » de plusieurs marques figure comme acteurs les actants de ce récit. Le Destinateur est très souvent actorialisé par une marque-logotype représentant l'entreprise énonciateur (Renault, Citroën, Samsung, Nestlé, etc.) mais aussi par une seconde marque indiquant une catégorie thématique de conceptualisation des produits dans une « gamme », dont il faut introduire la valeur de consommation dominante (prégnante) qui sera partagée par l'objet-marqué, en tant qu'unité de cette « gamme » catégorisée (Clio, Picasso, Sveltesse, Miel Pops, Mac, etc.).

Le Sujet du récit est généralement actorialisé par plusieurs acteurs complexes représentés par les figures de contenu associées à la marque particulière de l'objet, comme unité de l'échange, la référence même qui sera vendue/achetée comme marchandise et qui réalisera finalement la conjonction de l'Objet-valeur avec le Destinataire-acheteur (les figures du modèle exact de l'automobile, de l'ordinateur, de l'appareil S6 de la gamme Galaxy, du pot de crème Ferme et Fondant de la gamme Sveltesse, de la boite Crack de la gamme Miel Pops, etc). L'Objet-valeur est figuré et thématisé par l'isotopie sémantique de l'ensemble du texte de marques qui assure l'homogénéité du discours énoncé.

De même le Destinataire peut être figuré par un style de marque(s) et de figures complémentaires ou suggéré *in absentia* par l'organisation de l'isotopie actorielle. Ainsi dans le marquage d'un fromage à sucer « Yoplait- Petits Filous-Tub's », le destinataire enfant se génère à chaque étape du texte de marques par les sèmes Yop (lait), Petits Filous, et l'orthographe de Tub's. L'analyse minutieuse des icono-textes de marques fait apparaître des occurrences de systèmes à quatre ou cinq marques qui témoignent d'une plus grande complexité discursive sans remettre en cause le schéma narratif de l'Objet-valeur de la marchandise, autrement dit l'axiologie des valeurs de consommation, tel qu'exposée *supra* (1-3). A l'inverse, un icono-texte de marques peut se réduire à une seule marque isolée. Néanmoins, dans ce cas on pourra très souvent sémiotiser la figurativisation des autres actants dans quelques signes iconiques verbaux et non-verbaux qui lui sont associés.



Vue d'ensemble tabulaire | Actorialisation du Destinateur | Actorialisation du Sujet

Figure 2. Exemple d'icono-texte tabulaire à trois marques : Nestlé-Sveltesse-Ferme et Fondant

2.3. Les objets marchandises comme nouveau plan d'immanence (niveau N+2)

L'icono-texte de marques s'inscrit sur un support qui est soit l'objet matériel lui-même, soit un packaging. Ce support doit être considéré comme une substance de l'expression qui

sera mise en forme à ce niveau n+2 par les caractéristiques plastiques et sensibles de l'objet concret. Sa plastique tridimensionnelle le forme comme un énoncé homogène où se redéploient les significations des niveaux inférieurs « par accumulation de nouvelles dimensions » (Fontanille 2008, 58) selon une configuration syntagmatique et une distribution paradigmatique inédites, générant des significations modales, notamment de pouvoir faire et de savoir-faire, passionnelles (sensori-affectives), aspectuelles (temporalités de l'appropriation de l'objet de valeur) ainsi que figuratives et thématiques, qui ne s'étaient pas manifestées, ou selon des tensions différentes, par le texte de marques du niveau n+1. Ainsi la forme d'un flacon ou d'une bouteille peut donner à une marque de gamme une figure absente verbalement dans l'icono-texte ou en renforcer la présence par redondance sémantique. De même le design de nombreux objets ménagers, d'appareils électroniques et de voitures peuvent les présenter comme des acteurs figurativisant des marques de gamme ou de référence/modèles, et par suite occupant des rôles actanciels comme Destinateur ou comme Sujet (*cf. supra* 2.2) à ce nouveau niveau de pertinence où un récit de l'Objet-valeur sera recomposé selon une pondération axiologique originale par rapport à celle de l'icono-texte. Suivant Fontanille, le discours du produit « en relief », apporte des déterminations inédites au récit « à plat » de l'icono-texte de marques (Fontanille 2008, 56-57) tant pour manifester des valeurs de finalité (expérientielles et existentielles) que des valeurs systémiques (fonctionnelles et d'appropriation).

L'objet marchandise comme nouvelle énonciation homogène manifestera toutes ses significations lorsqu'il sera manipulé dans les différents cours d'actions constitutifs des différentes pratiques de l'échange marchand, à un niveau n+3.

2.4. Les pratiques marchandes comme énonciations (praxis énonciative) de cours d'actions (niveau N+3)

A nouveau, suivant Fontanille, on considèrera les pratiques comme des énonciations dont la syntagmatique organise les contenus des cours d'actions comme discours de valeurs. Comme toutes pratiques sociales d'échanges « insérées » dans une sémiosphère quelconque, l'échange marchand suppose à *minima* trois classes de pratiques : des pratiques énonciatives de mises en discours de l'objet marchand, des pratiques interprétatives de ces discours par les énonciataires visés, et une pratique d'interaction terminative pour achever le procès par le transfert (ou le refus du transfert) de la marchandise-objet-valeur, de l'opérateur de la pratique énonciative à l'opérateur de l'interprétation (Fontanille 2008, 79-112). Nous choisissons le terme de transfert (par référence à Testard cité plus haut) pour l'interaction d'achat-vente effectuée, afin de réserver le terme d'échange à l'ensemble des pratiques qui s'articulent pour définir la macro-pratique de l'accommodation de l'échange marchand. Chacune de ces trois pratiques produit des énoncés selon un mode d'existence sémiotique différent, comme on l'a vu plus haut : la pratique énonciative des discours marchands génère des énoncés qui virtualisent l'objet-valeur dans les textes de marques, dans les pratiques de « design » et d'assemblage du produit à ses emballages et étiquetages, dans les différentes pratiques dites de « communication » et *in fine* par les multiples pratiques d'accommodation, examinées plus haut, allant du marchandage au merchandising ; les énoncés interprétatifs potentialisent la valeur de la marchandise comme valeur monétaire et la virtualisent comme objet-valeur (*cf. supra*, 1.4) ; et la pratique transactionnelle réalise l'Objet de valeur-marchandise dans sa dualité lorsque tous les opérateurs de la transaction s'accordent sur l'actualisation/potentialisation de sa double valeur sémantique et monétaire, comme l'a souligné Bordron après Saussure.

De fait les pratiques énonciatives, interprétatives et transactionnelles marchandes sont elles-mêmes des familles de pratiques qui nécessitent de « s'accommoder » pour former un

cours d'action cohérent, soit par « ajustement » soit par « programmation » (Fontanille 2008, 134-140).

- La pratique énonciative articule des pratiques de création de marques, de textes packaging, de « messages » publicitaires, de récits dits « storytelling », d'offres de marchandises, de design des objets supports des récits, de calculs comptables des prix monétaires des marchandises, (dont on remarquera qu'ils n'ont jamais résulté de quelconques calculs de « préférences d'utilités » dans aucune activité marchande historique).
- La pratique interprétative subsume des pratiques de délimitation différentielle des énoncés marchands, de tris et de sélections des figures et thèmes de leurs « messages » de « communication » et finalement de comparaison des marchandises dans leur dualité prix/objet-valeurs. La pratique des transferts déploie de multiples stratégies de déplacements dans les espaces de transactions, qu'ils soient numériques ou topo-géographiques, des pratiques de négociations, de paiements, d'appropriations physiques et cognitives, voire passionnelles.
- L'ensemble de ces multiples pratiques, toujours ouvertes et articulées sur d'autres qui sont définies par d'autres thèmes nécessaires à la cohérence des cours d'actions des opérateurs forme cette *macro-pratique transactionnelle* que nous décrivons comme celle de l'échange marchand d'un objet-valeur et d'une quantité monétaire. On notera que cette contrepartie est abusivement appelée « argent » par métaphore, car elle s'actualise de fait dans un objet immatériel issu d'un calcul, un prix, même lorsqu'il existait historiquement des pièces d'argent pour en manifester la signification réalisée des résultats. Les opérateurs de la macro-pratique de l'échange marchand visent respectivement deux autres scènes pratiques : les vendeurs en possession de la contrepartie monétaire de la marchandise procèdent aux « ajustements spatio-temporels, rythmiques et aspectuels » (Fontanille 2008, 97) nécessaires à déployer une macro-pratique de production économique destinée à fabriquer de nouveaux objets artefactuels, autrement dit techniques, et répondant à des contraintes de normes et de déontologies, avant de (re)devenir marchands par le calcul d'un prix. Les acheteurs procèdent de même à la « dé-marchandisation » de l'objet marchand acquis afin d'en manipuler l'objet-valeurs dans la macro-pratique de la consommation quotidienne, qui répond à des objectifs par définition non marchands. En somme en manipulant l'objet redevenu simplement artefactuel, dans de multiples pratiques de consommation, l'opérateur « consommateur » en réalise l'axiologie, perçue effectivement comme l'expérience d'un « bien » nécessaire à persévérer dans son propre cours d'existence.

L'échange marchand apparaît désormais comme le noyau constitutif d'un cours de vie stable et identifiable comme une forme de vie dont la forme syntagmatique manifeste la cohérence des pratiques de production et de consommation et dont les formes de contenus congruents reconfigurent des éléments axiologiques, modaux, passionnels et figuratifs des plans d'immanence qu'elle intègre. Nous proposons de dénommer cette forme de vie « la subsistance marchande » par opposition-confrontation avec toutes les autres formes de vie historiques de subsistance des hommes lorsqu'ils ne dépendent pas des échanges marchands mais des seuls rapports sociaux intra et inter groupes pour persister à vivre.

3. Conclusion : le langage du marché ou la subsistance marchande comme forme de vie (N+4)

Si le cours de vie de l'espèce humaine dépend bien des échanges des objets qui assurent la subsistance de ses membres, leurs formes marchandes n'en constituent qu'une des modalités

possibles, en fait comme en droit. La forme de la subsistance marchande entraîne l'adhésion intersubjective de ceux qui la partagent et « l'identification durable » aux cours d'existence qu'elle détermine, sans doute grâce à l'efficience des formes d'existence sociale institutionnalisées qui les manifestent. Par hypothèse, les causes sémiotiques de cette adhésion (des sémioses), seraient sans doute à chercher dans la double transformation que génère la pratique de l'échange marchand en instituant la réalité de l'objet artefactuel comme marchandise actualisant un objet-valeurs et potentialisant un gain monétaire, qui, une fois effectué, permet la dé-marchandisation de l'objet-valeur dans les consommations réelles, et d'autre part la reconstitution technico-pratique de l'artéfact vendu. Etudier le déploiement de ces chaînes énonciatives et leurs conditions de véridiction est bien évidemment une recherche qui dépasse le cadre de cet article.

Références bibliographiques

ARENSBERG, Conrad M. et PEARSON, Harry W. (éds.), (1957), *Trade and market in the early empires: economies in history and theory*, Glencoe, Free Press : Falcon's Wing Press ; trad. frçse Claude et Anne Rivière (1974), *Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, préf. Maurice Godelier, Paris, Larousse.

BORDRON, Jean François (2011), « Trois ordres de la valeur selon la qualité, la quantité et la relation », *Semen,* 32, pp. 35-52.

— (2015), « La notion de valeur et le problème de la dualité », *in Valeurs, aux fondements de la sémiotique,* Paris, L'Harmattan.

BRAUDEL, Fernand (1979), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme : XVe-XVIIIe siècles*, Paris, Armand Colin, 3 vol.

COUEGNAS, Nicolas et FONTANILLE, Jacques (2017), « L'énonçabilité des mondes du sens », *Actes Sémiotiques* [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5868 (consulté le 11 décembre 2017)

DEBREU, Gérard (1959) *Théorie de la valeur, analyse axiomatique de l'équilibre économique,* Paris, Dunod.

FLOCH, Jean-Marie (1989), « La contribution d'une sémiotique structurale à la conception d'un hypermarché », *Recherche et Applications en Marketing*, vol. 4, 2, pp. 37-59.

— (1990), « "J'aime, J'aime, J'aime..." Publicité automobile et système des valeurs de consommation », *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF, pp. 119-152.

— (1995), *Identités visuelles*, Paris, PUF.

FONTANILLE Jacques (2007), « Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence du plan de l'expression dans une sémiotique des cultures », *in* D. Bertrand et M. Costantini (éds.), *Transversalité du sens*, Saint-Denis, PUV.

— (2008) *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

— (2011) « L'analyse du cours d'action : des pratiques et des corps », *Nouveaux Actes Sémiotiques*.

— (2015a), « La sémiotique, sciences des valeurs », *in Valeurs, aux fondements de la sémiotique,* Paris, L'Harmattan.

— (2015b), *Formes de vie,* Liège, PULg.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

— (1983), « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur » (1973), « Sémiotiques textuelles », *Langages*, vol. 8, 31, pp. 13-35 ; repris dans *Du sens. II. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983.

HAYEK, Friedrich A. (1945), « The Use of Knowledge in Society », *American Economic Review*, vol. 35, 4, pp. 519-30.
KEEN, Steve (2014), *L'imposture économique*, trad. Aurélien Goutsmedt, Ivry-sur-Seine, L'Atelier-Ed. ouvrières.
POLANYI, Karl (1944), *The great transformation: the political and economic origins of our time*, New York, Beacon Press.
— (1977), *The livelihood of man*, Academic Press, trad. frçse Bernard Chavance : *La subsistance de l'homme : la place de l'économie dans l'histoire et la société*, Paris, Flammarion, 2011.
SAUSSURE, Ferdinand de (1974), *Cours de linguistique générale* (1915), édition critique, Paris, Payot.
SCHÜTZ, Alfred (1987), *Le chercheur et le quotidien : phénoménologie des sciences sociales*, trad. Anne Noschis-Gilliéron ; postface et choix de textes Kaj Noschis et Denys de Caprona ; préface de Michel Maffesoli, Paris, Klincksieck.
SEMPRINI, Andrea (1992), *Le marketing de la marque : approche sémiotique*, Paris, Liaisons.
SIMMEL, Georg (1900), *Philosophie des Geldes*, Leipzig, Duncker & Humblot Verlag ; trad. frçse par Sabine Cornille et Philippe Ivernel (1987), *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF.
TESTARD, Alain (2001), « Echange marchand, échange non marchand », *Revue Française de sociologie,* 42-4, pp. 719-748.
WEBER, Max (1922), *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, Verlag Von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) ; trad. frçse Julien Freund (1971), *Economie et société*, Paris, Plon.

Identity in the expanded field
Interactions between man and machine on semiotic grounds

Javier TOSCANO
Technische Universität Chemnitz, Allemagne

In our increasingly fascinating relation to technology, there is a cultural myth that functions as a symptom of extreme anxiety that seems to come into play when we think about machines interacting with humans: it is the apocalyptic collapse brought about by entities animated through artificial intelligence (AI). Within this narrative, the mythic tale of a Frankenstein killing his own creator haunts the fantasies of technophobes, even though good-heartened technophiles rush to provide witty arguments as to why those whims would be exaggerated[1]: after all, the ideology of progress provides the rail-tracks over which the full-fledge train of capitalism advances through rubble and obstacles, where minor dissents are not a threat, but only a glitch, an inconsistency. But despite the intent to appease those symptoms of cultural paranoia, the anxiety remains. The anxiety in itself might be just the sheer expression of an irrational affection, but it is also a symptom that can be productively examined. In the following, I use and expand on a semiotic tool developed by Greimas –the semiotic square– to explore some of the deep cultural shifts out of the crevices that this anxiety produces and sustains.

Certainly, there is still enough room for reasonable comment to be made on the coarse « opposition » between the human and the machine, especially from two fronts. Firstly, around the increasingly automated conditions of production in every branch of the global economy, a complex setting that is filled with sci-fi images of robot-driven factories, hospitals and cities, but that will undoubtedly translate into the displacement of labor force in most countries, a fact that has already been posing new challenges and tensions in every industrial society. Indeed, this issue has been slowly becoming a major concern in today's discussions on labor conditions, because it definitely implies the development of a new paradigm on situations we have not fully grasped; it involves thus a game changer and opens up a phase of social transitions in a scale which we have never experienced before.

But as urgent as that issue might be, there seems to be another area where the connection between the human and the machine seems to be barely outlined, but which remains still uninvestigated. This approach requires from us that we no longer regard this duality as an opposition, but as a structural compound with concrete consequences[2]. Once so taken, one of the most vital and tangible effects is found on the forms in which personal and group identities are worked out as social constructs. There is enough evidence nowadays to sustain the thesis that, beyond the wildest dream of a science fiction narrative from a century ago, our own identity, and the way we perform it in diverse social interactions, is increasingly affected

[1] This kind of opposition fits that of the fear present in the archetype of the son killing his father or vice versa (from the Greek god Chronos devouring his own sons to Freud's *Totem and Taboo*, or the refunctionalization of the Oedipal complex, to name a few) as well as the tensions and promises brought about by the ideology of technological progress (present already in the antagonisms of the Luddites destroying loom-machines in the wake of 19th century's Industrial Revolution).

[2] Of course this is not a new topic in philosophical debates; Heidegger's *Gestell* or Benjamin's *Age of technological reproducibility* –just to name two key thinkers– were already aware of this issues in the wake of the 20th century, while Donna Haraway made a poetic stance in her *Cyborg Manifesto* in the 80s, blending creatively De la Mettrie's 18th century ideas with French formalism from a Lacanian ascent and Feminist ideals triggered by a Foucaldian politics of difference. What is novel, instead, are the latest material evidences directed unto a technofetishist market/audience on a global, spectacularized scale, and the conditions of reality now enabled by a society of control, as admonished by a Deleuzian wit.

in very concrete ways by technological devices. The scope of this paper is not to identify the whole array of cases in which that is achieved, nor to suggest poetical ventures of idyllic or dystopic futures, but to deliver a working semiotic scheme that may function as an initial, navigational map, which may help us better understand those processes of interaction, using a tool by which we can further explore the idea that identities are always contradictory, partial and strategic constructs, which can be instrumentalized almost without restrain, but which could also serve as operative expedients that may grant further access to unfamiliar fields of a post-human condition.

I

In order to start this argument, a reminder that clears out a specific approach to the notion of identity might be needed. I rely on a formalist interpretation of Hegel's discussion in chapter IV, section A, of his *Phenomenology of the Spirit*, where the philosopher exposes the relation between the lord and the bondsman (Hegel 1979, 99-105)[3]. We should remember that, in that famous passage, Hegel exposes the rise of self-consciousness through a struggle for recognition between opposition forces, precisely that of the lord and his other, the bondsman. Hegel quickly makes the point that self-consciousness is the awareness of another's awareness of oneself. Or in other words, that one becomes aware of oneself by seeing oneself through the eyes of another. This relationship is anything but swift; it is more a tension and an interchange, a struggle. The struggle is between those opposing tendencies arising within a given self, to give shape to a self-consciousness. That is, the confrontation opposes, on one side, the moment when the self and the other come together, which makes self-consciousness possible, and, on the other, the moment of difference arising when one is conscious of the « otherness » of other selves as opposing one's own self.

In Hegel's view, otherness and pure self-consciousness are mutually confronted moments in a « life and death struggle » for recognition. Such an approach has different important consequences on how to understand the processes of identity-formation and intersubjectivity, but two of them are paramount for the following argument. On the one hand, the assumption inherent in this view is that consciousnesses are inextricably interwoven: one only develops a notion of oneself by experiencing a moment of identification with the other. Therefore, this tension between my own self and others, between mutual identification and estrangement, ends up playing out in the fields of social relations. On the other hand, to explain its intricacies Hegel uses a functional logic in which negativity plays a constitutive role on the construction of identity: the other is not-me, not my own self-consciousness, but it is only through the recognition of that negativity (in the extreme, the other cannot be annihilated without the risk of annihilating myself, no matter the relation of power withstanding[4]), that the construction of my own self-consciousness can be achieved. Negativity is thus a key factor, not only for the Hegelian general system and its dialectical logic, but specifically to understand the finer degree of complexity on how identity is performed. For as Judith Butler has pointed out: « Hegel tacitly presumes that subjection is understood as a self-negating *attachment* and, in this way, shares an operative assumption with the Freudian notion of libidinal investment » (Butler 1997, 34)[5]. Negativity implies then a certain degree of libidinal

[3] This is by no means the only interpretation possible of such a rich passage, and this should be kept in mind to avoid any absolutist claim to the correct reading, but it is indeed an interpretation that will shed light on our own path in this proposal. For a discussion of concurrent interpretations, their integration and feasibility, *cf.* Gloy Karn (1985, 187-213).

[4] And this is what Foucault admonished when he stated that « as soon as there is a power relation, there is the possibility of resistance ». (Foucault 1994, 266)

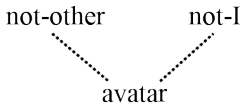
[5] This is a shrewd remark by Butler, but we can see it already at work in Marx, in his famous definition of the fetishism of commodities. The fetish is indeed the negation of the social relation between persons, a relation that

investment, and this is precisely what is growingly at stake when we project our fears and desires towards human-like robotic forms and processes –the *ultimate* other, so to speak. Hegelian negativity is certainly a complex notion, and we will not delve in all its scope here, but through it we can reconnect with a starting theme in our quest. At this point, anxiety is at least explained: the machine turns *indeed* back unto its creator –not physically, but as a deranging issue– when we perceive and think of ourselves –however vague or indistinct this might be– through the technological autonomous or semi-autonomous entities we have created to supplement, substitute, interchange or escort us in our daily lives. A certain level of identity (and sense of survival) of the self is certainly affected, engaged, reconfigured. But how?

II

In order to provide an answer, I will now adapt the Greimas' square to the discussion of the problem. The first operation we need to develop in order to adapt said tool is to locate some recent subcategories of identity that are becoming pervasive in Western society.

One of them is the *avatar*. According to the Oxford dictionary, the word avatar comes from the Sanskrit *avatāra,* meaning « descent » (*ava* « down » + tar- « to cross »). In Hinduism, the term refers to a deity or free soul that acquires a bodily form on Earth in order to subsist. Therefore, an avatar in the Indian culture is already a name for an entity radically other than human, but not quite, and yet related to it. No wonder than in English it has come to mean also an « incarnation », « embodiment » or « manifestation » of a person or idea. In any case, when related to the technological field –where it becomes pertinent for us– an avatar is an icon or figure that exists in Internet forums, social networks or computer games, and seeks to represent a « real » person. Thus, an avatar (the representation) is not myself (the represented), but it is also not another self; that is, it exists as a different entity, but it is not an *other*, since it is related to the self that created it and « animates » it. An avatar in this sense is already a combination of exclusions (negativities), the resulting assemble of being not-myself and not-another, neither/nor. This would be its diagrammatic minimal expression:



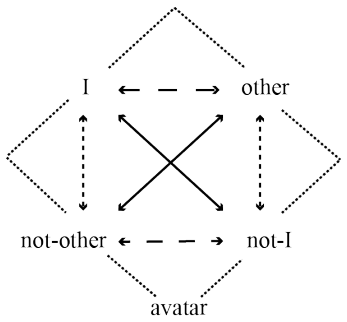
Now, with the Greimas semiotic square we can use a series of logical expansions to unfold any transitory *binary* relation, transforming it into a *quaternary* field (which can then add up one on top of another, according to Greimas' development in Greimas 1970, 135-156). That is, its logic allows us to develop any given opposition, a positive term and its contrary, by showing that each of its components belongs yet to another opposition. We start by the seemingly obvious: the figure of the « I/myself » is opposed to the « other »[6]. But the I/myself is also opposed to everything that is not myself, and not quite other, like –in the extreme– objects in the world[7]. And the same happens to the « other », opposed not only to myself, but

might had risen up to its formal level of recognition had the fetish not « blocked » or « diverted » that process. Evidently, the concept of the fetish functions differently in Freud and in Marx, but the connection through the notion of negativity is latent in both.

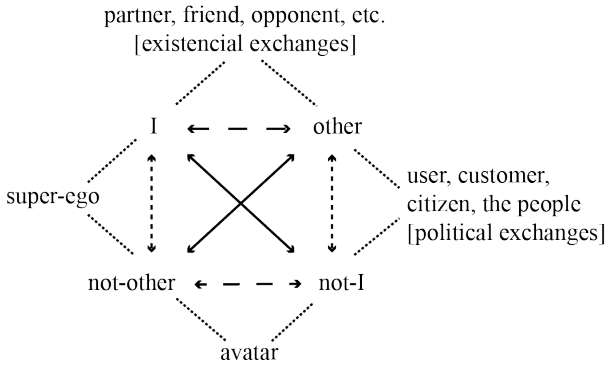
[6] Obviously, both figures, the I and the other, are already constructs that would need complex diagrams to explain their psychological constitution, but for sake of simplicity of the argument I will keep their meaning at a functional, empirical level.

[7] We should remember that the Latin word *obiectus* is a perfect participle that means « thrown against », assumingly *against* an individual. It is indeed an opposition in the full sense of the word. The German word that

also to what is « not-other » as such. The expanded diagram acknowledges that, on a first layer, myself and the other —as positive terms— are figures that organize much of contemporary identity patterns in a binary logic. But by unfolding them, they also behave as assembles out of which we can understand how identity is further produced and structured, in ways that the basic duality framework cannot represent. Therefore, when we expand the classical « I/myself : other » opposition, we obtain a diagram that mirrors the original opposition, and at the same time unfolds it. This yields the following:



In the resulting diagram, an avatar no longer stands as the middle term between two things that it is not. Rather, it shifts as a term on the periphery of a field in which there are other possibilities with different structures. The diagram ousts three other relations/categories. Each of them is a condition of the field itself, according to the relations we are working out under this logic. They are:



The prototypical relation between myself and the other stands at the top of the map. It is a classical duality, representing the whole range available between bonding and connecting to hating and destroying. In his mayor work *I and Thou*, philosopher Martin Buber (Buber 2010) wrote that there were two fundamental word couplings that had the « I » on the center: « I and you », and « I and it». This area describes the world of sensations, perceptions and connections stemming out of the « I and you » in that sense, as a pairing that acknowledges a living relationship. This field represents thus the ongoing, infinite dialogue with an I and her neighbor. It is therefore noted as an existential field of exchanges. But we cannot forget that we are investigating here the conditions in which identity is performed, so the area implies also the melting of the in-between, in which the relationship with an I is foremost: the diagram itself is an expansion of a single I, getting in touch with another I in need of her own diagrammatic expression.

---

translates « object », *Gegenstand* (that which rises opposite to you), recovers this same meaning and tacit confrontation.

On its turn, the left hand side of the panel is the area where interchanges between myself and what is not-myself is performed. This is the area where Buber's « I and it » relations would be inscribed, but also, notably, Freud's figure of the super-ego. In his text *The ego and the Id* from 1923, Freud refers in a quite Hegelian-like formulation to the « sublation of reluctant forces » [*widerstrebende Kräfte aufheben*](Freud 1967, 241) that would bring something unconscious to consciousness, and would shape an ideal figure of the I, as an inner dominant super-ego. Therefore, the super-ego is the product of something that was not there, as part of the initial constitution of the I, but that appears as a functional piece in the psychic mechanism of individuals, who have translated the parental command into an inner image of control. On these terms, the installation of the super-ego can be described as a successful instance of identification with the parental agency, and it can be further understood as a field where one invests the influence of ideal models that take the place of our parents throughout life: educators, religious leaders, authorities.

Opposite to this field, on the right hand side, we notice the appearance of all the terms that signal a development of what refers to the other and what does not. That area implies always a general term that does not coincide perfectly with any one single individual, but plays a definite role and has a concrete effect on the design and conceptual thrust of actions and projections. Advertising, instructions for use, assembly directions and warnings on products for sale, public programs, political propaganda, laws and entire social structures address the figures on this field. Since none of the actions admonished by these figures is directed towards a specific individual[8], the field is represented by a lack (n–1), and this is specifically what makes them work[9]. This is what turns this field political, in its ideological sense, for it produces a mediated but effective exchange with an ideal other, out of which a particular practice of commonality emerges.

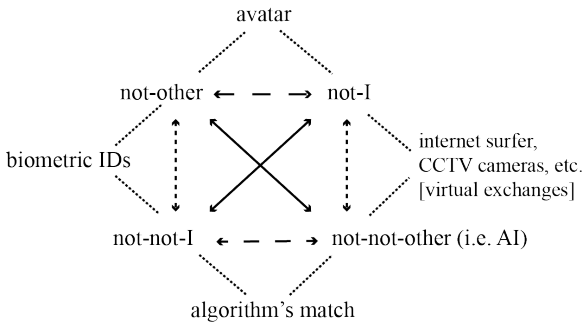
III

Now, going back to our semiotic square, the avatar is by no means the only entity in which technology makes our identity unfold. And this is precisely where the Greimas' diagram shows its capabilities at its best. If we were to expand it yet again, we need to include another set of oppositions, implied here as a double negation[10], which would better explain the possibilities of identity when intersecting technological developments of a latest sort. To enable this new field, we need to imagine that the opposite of not-myself is not myself, but instead, not-not-myself, that is, something that is further away from the constitution of myself (of that not-myself which is still intrinsic to me, advices me, has power over me), and yet, however different, is still related to me, and with concrete effects on a pragmatic level. Likewise, the opposite of not-other would be a not-not-other: a figure that we recognize not only as different as the other, our neighbor, but something that is now something *else*. The double negative terms can help us guide through new instances and entities on novel forms of technology-related interactions.

[8] And this is precisely the experience described by Althusser's notion of interpellation (with the well-known example of a police officer hailing « hey, you there! » and someone answering by turning around), a non-specific and unconscious process by which any person partakes in a material ritual practice of ideological recognition in everyday life. (*Cf.* Althusser 1970, 11)

[9] This is precisely what Ernesto Laclau describes for the political system in contemporary democracies, in Laclau (2007).

[10] This is a particularly useful feature of the Greimas' square. Fredric Jameson, in Jameson (1987, i-xvi) suggested further how double negativity should be implied. Obviously, Jameson states this out of his Hegelian-Marxist background. But this shift fits Greimas' overall pursuit, for it accommodates the difference between the contrary and the contradictory (*Cf.* Greimas 1966, 19).



In this new expansion, we obtain three new fields in a novel correlation to that of the avatar. Between what is not-myself and not-not-myself, we locate all the devices that are produced with biometric technology, and which are instrumental to identify us out of our own genetic material. These devices usually store our fingerprints, retina images, cardiac rhythm, voice tones and even DNA data. They turn almost into synecdoches of ourselves, and they rely on the convention of an indelible, fix index. The whole agenda of a biopolitical power is inscribed in them: they transport *vital* information in the deepest sense of the word, and they are symptoms of any governments' planning apparatuses and their executive power. The ideology of biological calculation under which they operate is powerful indeed, and these devices seem to defy the ultimate human negativity: death. Natural decay is therefore barred (instead, revision of authenticity is required every now and then), as is the context, which so much influences who we are or what we desire. What survives is the indexical bio-remnant that insists on the tautology of the extant in which an individual is an individual that is this individual[11].

If we now reach the panel to the right of the diagram, we notice there is a new relation between what is not-other (which, in terms of technology, can be a robot by any standard, and in any of its functions), and a not-not-other (which again, in terms of technology, can be applied to en entity with some kind of artificial intelligence, that is, a technological device that is *more* than a robot –a mere automated function– but just not quite an *other*). That terminology may be vexing, but we still find others interacting behind those interfaces. Therefore, in that field, we see the appearance of new figures, who are not really active nor have a dynamic agency, but for whom something is operated. This is the role of viewers, internet surfers or chatrouletters that produce little more than *likes*, *shares* or number of *views*, which is enough to incite the production and dissemination of new material –from memes to viral videos and publicity campaigns– but not quite as to produce immediate actual exchanges. In this terrain, we are all spectators. This field also marks the definite shift on the political narrative of systems of control, from the totalitarian Orwellian fantasy of *1984*'s Big Brother, to the Huxleyan *Brave New World*'s microphysics of power and its very eloquent and effective accusation-prompting banners « If you see something, say something ».

Finally, at the bottom of the map, we find a new function that is increasing its importance in our culture, but acts rather unnoticed: it is the correlation that we leave an « intelligent » machine to produce, out of some information we give out of our own selves, that fits someone else's data. New entities are thus produced, from Facebook « friends » out of automated

[11] However scientifically backed, this association is still ideological. On the one hand, we could question it by stating that 60% of our body is water, or that 90% of the cells we carry are non-human, but bacterian *Cf.* for example Wenner (2007). On the other hand, we could also doubt its results when there have been well-documented cases of fingerprint matches belonging to different persons in different parts of the planet, associating them to a single event (and even to crimes). *Cf.* Sarah Knapton, « Why your fingertips may not be unique », in *The Telegraph*, 23 April 2014.

suggestions, to dating sites « matches » and all sort of algorithm-based connections. Some years ago, as these couplings were first introduced, they were still suspicious (even the results on internet search-engines were double-checked on different sites, before the appearance of Google[12]), but nowadays not only are they « naturalized », taken for granted, but even required. As algorithm's become more sophisticated and convincing, these matches will define a wide array of activities, from the assignation of work positions according to labor skills, to the creation of social networks and the minimized-risk exchange of personalized libidinal investments. In any case, this figure will certainly touch upon our identities in ways we barely imagine now, but which we would do well to anticipate.

IV

The notion of identity is indeed a complex topic, but we seldom realize that our relationship with something so « external » as technology could affect such an « intimate » issue. Therefore, as a society, we need to leave behind naïve versions of subjective molar construction, and advance towards other models that can better grasp the ways we co-constitute our consciousness, in molecular intersubjective modes, minimal events, operative compounds and discrete haecceities. A structural analysis, nevertheless, is not enough. A complete map still leaves us with the task of explanation. Not only can we enrich the fields and conceptual conglomerates that this cartography proposes, but we can also reinterpret our identity-producing rituals and skills. For identity is an assemblage, which we need to learn to code, decode and recode. For as Donna Haraway claims, « identity marks out a self-consciously constructed space that cannot affirm the capacity to act on the basis of natural identification, but only on the basis of conscious coalition, of affinity, of political kinship » (Haraway 1991, 180). Those kinships most be further explored and expanded. We need to understand, for example, that one does not plug into the internet merely to « surf » or « navigate », one deploys oneself into nodes and receptacles; one thrives in corporal pulses as well as in blinking, digital patterns. The coarse opposition between the self and the machine is no longer functional, its duality is obsolete; the fears, anxieties or excitements that it triggers should be turned into interfaces of hermeneutic access. In that sense, technological entities cannot be approached as soulless things that remain out there for optional use, they behave more as body-less *others*, actors that we turn into our prosthetic devices, intimate components, responsive selves. This does not entail any utopic or apocalyptic fantasy; it is instead the actuality of our own insatiable curiosity, the latest path that our own search for an *ultimate other* might have unfolded. We can do anything, except remain untainted. And therefore, for the sake of our own psychic survival, we need to learn how to release, embrace and assume the possibilities of our own creation.

References

ALTHUSSER, Louis (1970), « Ideology and Ideological State Apparatuses (Notes towards an Investigation) » *in* ALTHUSSER, Louis, *Lenin and Philosophy and Other Essays*, London, Verso.

BUBER, Martin (2010), *I and Thou*, Eastford, Martino Fine Books. [1923][1937 english translation]

BUTLER, Judith (1997), *The psychic life of power*, Stanford, Stanford University Press.

[12] *Cf.* the analysis on the rhetorics of Google by Barbara Cassin (2007).

CASSIN, Barbara (2007), *Google-moi : La deuxième mission de l'Amérique*, Paris, Albin Michel.
FOUCAULT, Michel (1994), « Non au sexe roi » (interview with B.- H. Lévy, *Le Nouvel Observateur*, 644, 12-21 mars 1977), *in* M. Foucault, *Dits et Ecrits II*, Paris, Gallimard.
FREUD, Sigmund (1967), « Das Ich und das Es », *in* S. Freud, *Werke*, Frankfurt am Main, Fischer. [1923]
GREIMAS, Algirdas, J. (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
— (1970), *Du sens: essais sémiotiques,* Paris, Seuil,
HARAWAY, Donna (1991), « A Cyborg Manifesto: Science, Technology, and Socialist-Feminism *in* the Late Twentieth Century », *in* D. Haraway *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, New York, Routledge.
HEGEL, G.W.F. (1979), *Phänomenologie des Geistes*, *in Werke*, vol. 3, Frankfurt am Main., Suhrkamp. [1807]
JAMESON, Fredric (1987), « Foreword », *in* A. J. Greimas, *On Meaning: Selected Writings in Semiotic Theory,* Minneapolis, University of Minnesota Press.
KARN, Gloy (1985), « Bemerkungen zum Kapitel "Herrschaft und Knechtschaft" *in* Hegels Phänomenologie des Geistes », *Zeitschrift für philosophische Forschung,* 39 (2), pp. 187-213.
LACLAU, Ernesto (2007), *The Populist Reason*, London, Verso.
WENNER, Melinda (2007), « Humans Carry More Bacterial Cells Than Human Ones » *in Scientific American*, Nov. 30.

L'innovation en tant que champ sémantique : imaginaire, valorisation, tension

Giulia CERIANI
Università di Siena

1. Open *vs* closed innovation

La notion d'innovation nous préoccupe. Elle envahit progressivement tous les champs de discours connotés/connotables d'une double marque, celle de la futurabilité et celle de l'efficacité. En sommant ces deux caractéristiques, elle finit par coïncider avec une acception de positivité que seul le mot « progrès », avec sa part de sanction sociale, peut résumer entièrement.

Elle nous préoccupe dans son univocité idéologique et son aplatissement sémantique, qui vient contredire sa mission même, consistant théoriquement à apporter une valeur ajoutée. Elle nous concerne, s'il est vrai que l'intervention sémiotique telle que nous l'avons héritée de l'approche structuraliste et greimassienne, a avant tout l'objectif et la capacité de restituer pertinence et différence utile à un noyau de sens en puissance.

Ainsi, dans l'immédiateté de la consultation du dictionnaire Larousse de la langue française, l'innovation est définie comme « l'action d'innover », un programme d'exercice actif qui déploie ses conséquences dans différents domaines, « l'innovation technique » ne représentant qu'une facette parmi d'autres.

Certes, le terme englobe « l'introduction, dans le processus de *production et/ou de vente* d'un produit, d'un équipement ou d'un procédé nouveau », faisant appel à une substance matérielle, à la traduction/solution d'un problème en une mécanique rassurante. Mais encore, et c'est sa troisième signification, le dictionnaire nous dit que l'innovation c'est « *l'ensemble du processus* qui se déroule depuis la naissance d'une idée jusqu'à sa matérialisation ». Ainsi, il ne s'agit plus d'une action suivie d'un résultat, mais d'un parcours, un processus inscrit dans le temps qui nous amène à sa dernière acception, à savoir celle de « *processus d'influence* qui conduit au changement social et dont l'effet consiste à rejeter les normes sociales existantes et à en proposer des nouvelles ».

Processus dynamique et tensif contre résultat statique et terminatif, défi immatériel ou excellence matérielle, les problématiques de l'innovation sont essentiellement contenues dans cette disjonction. D'autres avant nous se sont interrogés à son sujet (Fontanille et Bertin, parmi d'autres), mais elle continue à nous passionner pour son implication profonde et possible par rapport aux défis sociaux de la sémiotique contemporaine : avant toute autre chose, faire la lumière sur la tension existant entre la poussée en avant de la société et sa cohésion, son identité, entre *l'impératif d'innover* pour avancer et *la nécessité de gérer* le changement.

Jacques Fontanille écrit que « la chaîne causale (ou de présupposition, prise à rebours) est en elle-même un problème à traiter. Il faudrait innover pour persister, il faudrait adapter pour innover, et il faudrait intégrer pour adapter. Faut-il ? » (*Actes sémiotiques* 2015)

Cet impératif d'*être* et de *faire* dans le sens d'un engagement vers une *innovation* mal définie répond à un investissement fortement idéologique, un déplacement massif qui régit également la dialectique entre les deux concepts d'innovation qui s'opposent dans la société contemporaine : *closed innovation vs open innovation :* si la première reste liée au processus de développement et d'évolution propre à *une structure organisationnelle donnée*, qui réfléchit à ses propres exigences évolutives en transférant sa propre vision de la discontinuité (en en assumant les risques), la seconde prend en revanche la forme d'une *entité collective,* où

la dimension d'écart et la construction de différence est recherchée dans le processus d'intégration des contributions apportées par des acteurs pluriels et secondaires (entraînant une décharge de responsabilité).

Quoi qu'il en soit, toutes deux sont le fruit d'une même exigence contraire de *changement pour le changement*, à l'opposé de ce qui devrait être, dans notre esprit, l'inauguration d'une stratégie de mutation capable de mettre en scène des trajets articulés et éventuellement contradictoires. En effet, ce n'est pas tant, comme il devrait être évident, dans l'uniformisation qu'il faut chercher la richesse de la potentialité d'écart que l'innovation est censée mettre en œuvre, que *dans la mise en évidence des parcours alternatifs qu'elle est capable d'inaugurer*, ouvrant des scénarios qui permettent de qualifier le marquage temporel à venir dans une dimension opportune, en choisissant éventuellement parmi les innovations celles qu'il est possible de mettre en pratique avantageusement et celles potentiellement nocives.

Pour que le concept même d'innovation ne coïncide pas avec une rhétorique vaine/illusoire, où s'opposent un *vouloir* caractérisé par une valeur de vérité et un *pouvoir* associé à des représentations autoréférencées et incapable de produire une discontinuité.

2. Le champ sémantique

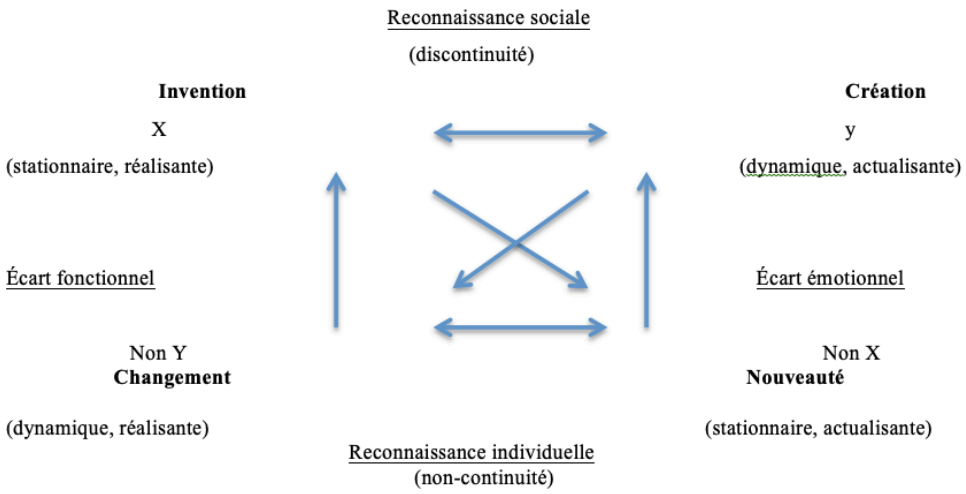
Le champ sémantique de l'innovation est par ailleurs particulièrement controversé. Prenons le Larousse :

> *Action d'innover. Résultat de cette action, chose nouvelle ⇒ changement, création, nouveauté. (...) Innovation scientifique ⇒ découverte, invention. Contraire: Archaïsme, routine, tradition.*

Nous sommes clairement confrontés à des résultats du processus innovant qui interviennent sur des isotopies différentes, qu'elles soient sociales (*changement*), inventives (*création*), informatives (*nouveauté*) ou encore scientifiques (*découverte, invention*). Dans tous les cas, sur le plan logique, on assiste à une gradation dans l'intensité aspectuelle du facteur d'innovation liée à une prise de position différente sur l'axe non-continuité/discontinuité.

Comme si, à l'intérieur de la métaphore topologique du déplacement, on pouvait sortir de l'équation simpliste entre innovation et optimisation pour élaborer au contraire un champ sémantique articulé indépendamment de toute évaluation sur l'efficacité et de toute sanction positivante qui constitue de fait l'équivoque idéologique de cette conjoncture.

En suivant cette pensée qui est la nôtre, on peut alors tracer un carré de l'*innovation* dans ses différentes acceptions et transformations impliquées



Invention, *création*, *changement*, *nouveauté* : l'innovation, ainsi représentée dans ses propositions alternatives, apparaît toujours comme un état provisoire, prêt à se transformer, selon une succession diachronique, en un nouveau système de valeur ; ce n'est pas tout: on qualifie ici quatre intensités différentes de la transformation innovante, auxquelles on peut appliquer différents degrés d'efficacité.

En suivant ce raisonnement, l'innovation apparaît sous un nouveau jour, non plus en tant qu'état/résultat mais en tant que dynamique, s'inscrivant dans un parcours narratif dont elle représente une différence spécifique.

> Les formes (sémiotiques) de l'innovation – écrivent Marrone et Mangano (Ticonzero 106, 2010) – seraient (..) issues de la façon dont différentes entités objectuelles contribuent à construire entre elles - en le reconstruisant ensuite continuellement - un ensemble cohérent de relations au sein duquel l'activité humaine prend forme.

Cette différence est l'effet de sens produit par une transformation qui teinte son apport novateur de différentes valeurs transformatives (en fonction des quatre acceptions). L'innovation n'est pas nécessairement une évolution: son rapport au temps et, surtout, à la dimension aspectuelle, est le résultat d'un aller-retour complexe d'opérations logiques, indépendant de toute conclusion figurative, qui trace au contraire un échiquier conceptuel fait de mouvements alternés d'élimination et d'affirmation, d'implication et de présupposition, responsables des différentes typologies de la transformation en cours.

3. Manipulation et régimes de croyance

Venons-en maintenant à la nature de ces transformations. On prend comme référence la structure axiomatique des transformations narratives de base (Greimas-Courtès, 1986, 40), qui fournit d'après nous les outils logiques appropriés pour lire les 4 dimensions de l'innovation évoquées. Ainsi :

a. *Invention* (X)= une transformation réalisante et stationnaire, régie par un /faire/ (c'est le résultat d'une action propositive) et, en même temps, par un /non-faire/ (c'est le résultat d'un choix de dénégation de ce qui a précédé): tension au passage visant le remplacement
b. *Création* (Y)= une transformation dynamique et actualisante, encore régie par le /faire/, qui exprime la réalisation, et en même temps, par le /non-faire/ qui investit l'actualisation, l'état d'existence encore transitoire et dans l'attente d'une réalisation, capable d'engendrer « un véritable changement existentiel, même si la définition du processus est reportée (Ceriani, 2011)
c. *Changement* (non Y) = une transformation dynamique et réalisante, qui implique la réalisation d'un faire ou d'un non-faire en implication par rapport à la possibilité concrète d'accéder à un nouvel état d'existence et en « relance le simulacre de réalisation » (Ceriani, *ibid.*)
d. *Nouveauté* = transformation actualisante et stationnaire : approche tactique de l'innovation, où le /faire être/ est en même temps régi par un /non-faire être/ (Landowski, 2006 dirait : un ajustement).

Dans cette perspective, il nous semble donc utile d'abandonner l'idée d'une innovation à court terme telle qu'elle est actuellement validée par la société technologique et post-industrielle, qui a substitué les sèmes figuratifs de l'évolution à ceux de la trouvaille technologique, et peut certainement se qualifier dans l'une des quatre directions mentionnées ci-dessus sans pour autant devoir coïncider avec une sanction positivante. Non-continuité (évolution d'un processus) ou bien rupture avec ce qui a précédé (discontinuité), le mot « innovation » évoque un parcours graduel, où la transition est jalonnée de coups

d'arrêt/nœuds événementiels qui en rythment le contenu et demandent aux publics une reconnaissance de valeur.

On est donc en présence d'une stratégie rhétorique manipulatoire qui établit la reconnaissance d'une compétence méta-modale à laquelle est reconnue une légitimité dans la superposition entre l'acception de nouveauté -qui, comme nous l'avons vu, représente le chaînon faible du parcours novateur- et celle d'invention, avec transfert de l'écart émotionnel sur l'écart fonctionnel. Il semble que la question de l'innovation soit surtout une question d'investissement passionnel, de nature à innerver phoriquement une société dépourvue de tout autre humus existentiel. C'est alors que l'isotopie de l'innovation se présente comme un parcours tensif et demande à notre analyse un décodage en mesure d'indiquer quelles sont ses procédures de validation.

4. L'appropriation de la valeur

Le thème est celui de l'approbation de la valeur. Innovation et développement sont le mantra d'une société qui se démène pour trouver de nouveaux débouchés à une situation de difficulté prolongée, notamment dans le domaine de l'économie et du marketing. Dans ce contexte, l'idée de départ est que la revanche sur une crise (qui n'en est pas une car de toute évidence insoluble) puisse être obtenue à travers l'innovation même. Ainsi :

a. *Innovation et thématisation de la « croissance » sont indissociables* : la capacité de susciter l'attention du marché et de générer richesse et développement est reconnue à la seule innovation
b. *Changement technologique et changement structurel sont étroitement liés* : l'introduction d'innovations technologiques entraîne un changement dans les relations sociales, la répartition des revenus, les modalités et les consommations, les effets de sens liés
c. *Innovation et crise sont également indissociables* : comme l'écrit Cristiano Antonelli (IRIS, 11.3.16) « l'innovation produit une destruction créatrice et ainsi sa diffusion accompagne et cause la crise des secteurs et entreprises traditionnels », où il apparaît clairement que la proposition résolutoire est, de fait, étroitement liée à une conséquence dissolutoire, selon un parcours narratif symétrique et opposé.

Il me semble alors évident que l'appropriation/l'adjudication de la sanction positivante, caractérisant la portée idéologique que l'innovation porte en elle, est le fruit du remplacement d'une négation (celle du développement, portée par le sentiment de crise), par une négation d'un tout autre genre, s'adressant à tout ce qui a précédé et où est susceptible de s'inscrire n'importe laquelle des quatre acceptions décrites ci-dessus.

> La négativité enfin, écrivait Denis Bertrand (*Actes sémiotiques* 2014), par opposition à la négation et au négatif - forme une nappe plus étendue, une isotopie axiologique, convoquant les valeurs du beau, du vrai, du bien, du juste et de leurs contraires, dans un contexte existentiel où les cultures trouvent dans la valeur de la négativité, parmi toutes les formes de leur différenciation, un de leurs traits distinctifs majeurs.

Cette négativité endémique, nécessaire au maintien d'un mouvement continu, est justement ce qui constitue le paradoxe de l'innovation ainsi que sa dimension idéologique, ou plutôt, mythologique. Car, s'il est vrai que l'organisation idéologique prend en charge les valeurs pour les réaliser, leur investissement discursif les figurativise jusqu'à les convertir en discours mythologique : « le nouveau qui avance », tendant vers une apicalité heureuse et visant ouvertement à se soustraire, dans sa dynamique irréfrénable, à tout contrôle d'efficacité autre que celui de sa nécessité destructrice. Stefano Bartezzaghi (La Repubblica 4.01.2014, « Il mito dell'innovazione ») écrit :

> Progressisme et Réformisme sont des termes digne d'une conférence savante. Quand on veut frapper l'opinion publique, on parle plutôt d'Innovation. Cela vaut pour la politique, l'économie, la technologie, le marketing, l'industrie, mais aussi pour la culture, les arts, le spectacle, la didactique, le journalisme, les médias. Autrement dit : partout.

Le discours de l'innovation a alors besoin d'être compris pour ce qu'il est, mettant ainsi un terme à l'exaltation tendant à renouveler le consensus pour une société qui a peur de persister, ne serait-que provisoirement. Persister signifierait déplacer l'innovation d »un geste énonciatif à un geste énoncif, et en accepter l'inscription au sein d'une cyclicité récursive qui implique nécessairement aussi la phase d'obsolescence. Dans des délais de plus en plus rapides, tellement rapides, par exemple, que nous n'avons pas même eu le temps de saluer l'apparition des Google Glass que celles-ci étaient déjà au placard ; ou encore, que les écrans de télévision n'ont pas eu le temps de déployer les nouvelles perspectives rendues possibles par leur flexibilité et leur évolutivité, qu'on a immédiatement commencé à parler de réalité immersive et de leur disparition prochaine.

Pour conclure, il nous semble opportun d'établir quelques points d'ancrage quant à la contribution de la sémiotique greimassienne dans ce que nous aimerions définir comme une critique constructive du concept contemporain d'innovation :

1. L'innovation est un processus et un résultat, mais ce résultat est processuel à son tour car il est surdéterminé par la nécessité informative
2. Le discours de l'innovation, quel que soit le contexte de contemporanéité dans lequel il se manifeste, est agi comme un fantôme de la négation, ayant pour objet le passé compris comme synonyme de crise ou de la situation qui a abouti à cette crise
3. L'innovation est donc un investissement idéologique traduit dans la mythologie de l'avancement. De ce point de vue, il correspond à une transformation narrative qui agit comme un outil de manipulation du consensus, et retrouve une légitimité à partir du moment où il développe un champ sémantique libre de surdétermination figurative.
4. Dans le champ sémantique de l'innovation -*invention, création, changement, nouveauté*- se déploie un potentiel positif de narration, selon des stratégies autosuffisantes et dosables, en fonction du champ spécifique d'intervention et du destinataire construit par le sujet qui est censé rejoindre la valeur corrélée.

Références bibliographiques

ANTONELLI, Cristiano, (2014), « L'innovazione come proprietà emergente di un sistema economico » IRIS, 11.3.16.

BARTEZZAGHI, Stefano (2014), « Il mito dell'innovazione », *La Repubblica* 4.01.

BERTIN, Eric, (2010), *Pour une sémiotique du champ stratégique de la communication*, thèse de doctorat, Université de Bourgogne.

BERTRAND, Denis (2014), « Formes sémiotiques du négatif en philosophie », *Actes Sémiotiques*, 117.

CERIANI, Giulia « Immaginario e tendenze » (2011*), LEXIA*, 7-8, Aracne Editrice, Roma.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris.

FONTANILLE, Jacques (2015), « La sémiotique face aux grand défis sociétaux du XXIe siècle », *Actes Sémiotiques*, 118.

LANDOWSKI, Eric (2006), *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim.

MARRONE, Gianfranco et MANGANO, Dario (2010), « Principi di semio-design. Forme dell'innovazione e teoria del progetto », *Ticonzero*, 106, pp. 1-21.

Greimas et la sémiotique de la mode

Isabella PEZZINI
Sapienza Università di Roma, Italie

1. La mode, aux prémices et à la fin d'un parcours de recherche

La mode a constitué un intérêt initial et en apparence transitoire pour Greimas, qui, comme on le sait, y dédie, en tant que jeune linguiste, sa thèse de doctorat *La mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de l'époque,* datant de 1948. Ce travail, pour diverses raisons, n'a pourtant été publié qu'en 2000, sous le sous-titre de « Langage et société : écrits de jeunesse » sous la direction de Thomas F. Broden, parmi d'autres articles « présémiotiques » de Greimas. Il s'agissait d'un travail important de reconstruction lexicographique et sociolinguistique. Toutefois, le menant à terme, l'auteur se rendit compte que dans le cadre d'une recherche « sur le sens », son objectif scientifique premier, l'approche suivie ne pouvait satisfaire ses nouvelles aspirations, alimentées par la lecture de Saussure et Hjelmslev et par sa collaboration avec Lévi-Strauss. Cette thèse représentait au contraire à ses yeux, comme le dit Michel Arrivé dans *Préface mêlée de souvenirs*, la preuve que « la lexicologie ne menait nulle part – que les unités, lexèmes ou signes, ne menaient à aucune analyse, ne permettaient pas la structuration, la compréhension globale des phénomènes » (2000).

A la lumière de ses nouvelles recherches, la stabilisation du vocabulaire français de la mode en 1830 lui est sans doute apparue secondaire malgré la pertinence de son travail et les objectifs obtenus : en effet, le champ des *Fashion Studies* aujourd'hui bien actif, était encore loin de s'affirmer dans le domaine des disciplines reconnues à l'époque ! Il s'agissait tout de même d'un objet singulier, et Greimas nous a laissé un important témoignage de sa finesse dans l'analyse de la culture à partir d'usages linguistiques à un moment déterminé. De plus, ses réflexions sur la signification complexe de la mode en tant que formation d'une esthétique en apparence mineure, liée à la quotidienneté – étroitement dépendante, donc, des dynamiques sociales et économiques, des rapports entre les classes et les sexes, nécessaire aux définitions identitaires, et part d'un système plus complexe de comportements et de manières où règne le jugement de goût – réapparaissent dans son dernier ouvrage, fructueux et très commenté, *De l'imperfection* (1987).

Greimas avait certainement raison de rechercher une prospective qui le mènerait à élaborer une théorie des langages plus générale : en ce qui concerne la Mode également, l'on peut dire que toute son œuvre nous fournit aujourd'hui les instruments sémiotiques pour l'aborder sous divers aspects, et de fait, c'est ce qui se produit dans les pratiques analytiques et dans les réflexions théorico-méthodologiques des chercheurs qui pratiquent cet objet d'étude (Marrone 2006). Il nous paraît juste de souligner également que certains des travaux de Greimas ont un lien plus évident avec cette aire de sens : du début de son œuvre jusqu'à la fin, un fil conducteur émerge et nous tenterons d'en rendre compte, à commencer par l'étude du lexique, puis par l'analyse du récit, ainsi que la réflexion sur les formes de vie, pour enfin finir par l'esthétique du quotidien.

2. La mode dans le vocabulaire : les enjeux

Les enjeux sur le plan de la méthode et des résultats atteints par Greimas dans sa thèse sont mis en évidence aussi bien par Michel Arrivé que par Thomas F. Broden dans les écrits qui introduisent et commentent le volume de 2000. La thèse principale de Greimas reconstruit le

vocabulaire de la mode romantique à partir d'une documentation originale abondante ; il procède à l'analyse systématique d'une douzaine de journaux de mode, de nombreux manuels sur les arts décoratifs (broderies, coiffures, passementerie, haute couture, cravates, etc.), mais aussi de manuels de savoir-vivre, de romans, de mémoires et de carnets de voyage, témoignant du fait que la mode est clairement perçue comme un phénomène culturel très complexe, se manifestant au croisement de différents domaines et formes textuelles. La source privilégiée est le *Journal des dames des modes* de Monsieur La Mésangère, un périodique hebdomadaire publié de 1797 à 1839, dont les rubriques et les planches décrivent minutieusement la richesse et les évolutions de la mode à l'époque de la Restauration.

Dans la préface de la thèse intitulée « Objets et méthodes », Greimas justifie le choix de son objet d'étude selon des points de vue différents. Le vocabulaire de la mode, qu'il considère comme une des principales « formes sociales du luxe », lui apparaît d'un intérêt certain en tant qu'espace d'échange entre groupes sociaux divers, d'un côté celui des producteurs et techniciens, de l'autre, celui des consommateurs de la mode. Autrement dit, un espace intéressant pour montrer les procès de constitution mais aussi de changement rapide du vocabulaire, avec la formation continue de néologismes dotés d'une expressivité particulière, destinés à devenir, comme d'autres domaines du luxe – nous pensons au goût – une source de « correspondances » inédites et de créations métaphoriques. La période choisie par le chercheur – l'époque de la Restauration, autour de 1830 – est importante non seulement en ce qui concerne le renouvellement de la langue qui le caractérise, mais aussi pour la stabilisation de la manière de se vêtir (« la tenue civile actuelle ») et de la conception moderne de l'élégance. En outre, il s'agit de la période au cours de laquelle la mode prend conscience d'elle-même, comme en témoigne la publication de divers « traités » concernant les façons de se comporter et de vivre en société, les bonnes manières, parmi lesquels le *Traité de la vie élégante* de Balzac, défini par Greimas comme « petit chef-d'œuvre d'observation sociale ». Par son étude, Greimas se propose de contribuer à une science encore à venir, « la science de la transformation du sens », qui, selon ses souhaits, « fournira à la psychologie historique un instrument d'une incomparable puissance »[1].

Dans l'introduction – « Les conceptions de l'élégance vestimentaire » – Greimas souligne la dimension esthético-sociale des préoccupations qui, dans chaque société, portent sur l'habillement : à travers leurs tenue, les personnes définissent leur rang, leurs ambitions sociales sur un plan collectif, et en même temps, elles cherchent à exprimer leur personnalité sur un plan individuel : cette recherche d'identité apparaît alors contradictoire, entre désir d'appartenance et désir d'originalité. De celle-ci, il émerge une première exploration du vocabulaire de 1830, portant sur l'articulation du jugement du goût dans le champ de la mode, en tant qu'esthétique mineure ou appliquée qu'elle représente. L*'être à la mode* et le *non être à la mode* est fondamental, référé aux personnes, aux choses, il s'articule de multiples façons. Il s'agit d'une *valeur* marquant la *désidérabilité* de quelque chose ou de quelqu'un, liée au besoin de *nouveauté* qui caractérise la modernité, applicable à ce qui est toujours terminologiquement nouveau sur le plan temporel/aspectuel. En outre, le fait d'être à la mode dépend de l'*adoption* de la part d'un groupe de référence, de ce que chaque époque et chaque milieu reconnaît comme étant ses propres *arbitri elegantiarum*. Et il est également intéressant de voir que les termes qui apparaissent dans le jugement de la mode sont, à leur tour sujets à la mode, selon une articulation qui oppose toujours des termes positifs – l'aire du bon goût – à leur contraire. Les qualités utilisées pour apprécier ceux qui appartiennent à la société élégante peuvent s'inverser de la positivité à la négativité – selon le critère de la mesure et de l'excès, ainsi que passer à travers une sorte d'isotopie de la véridiction, destinée

[1] Greimas (1948), cite en fait ici, dans sa propre préface, la thèse de doctorat d'Arsène Darmesteter *De la Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent* (1877).

à démasquer ceux qui « semblent » élégants et à la mode mais qui, en réalité, ne le sont pas, pratiquant des « imitations » de ce qui est à la mode, risquant alors la vulgarité et le ridicule.

De même, l'axe sémantique *masculin/féminin* traverse le vocabulaire de la mode et signale des changements de mentalité avec les modifications du vêtement : la *grande dame* cède progressivement la place à la *femme comme il faut* et *in fine,* à la *femme de bon ton.* La sophistication, autrefois synonyme d'« excentricité », devient dès lors une valeur : pour atteindre, dans la toilette et dans les manières d'être, ce sens entier d'élégance reconnue, il est nécessaire de se préoccuper de l'adéquation du moindre détail. Enfin, le luxe, dans sa forme extrême, gagne en simplicité, sous l'influence du concept anglais de *comfort.*

Est particulièrement intéressant le parcours du *dandy* et du dandysme*,* mot et attitude initialement importés d'Angleterre, dans le contexte général d'une anglomanie sur laquelle Greimas se concentra dans sa thèse complémentaire: « Ce n'est que plus tard, vers 1828, que le *dandy* français fera son apparition, empruntant au *fashionable* ce qui caractérise celui-ci extérieurement, il essaiera en même temps d'être un peu plus qu'un *élégant*, et il proposera comme un modèle sa conception de la vie » (2000, 16).

Le dandy se confrontera alors à un autre type émergeant, celui du *romantique,* duquel de nombreux éléments le séparent, mais avec lequel il partage la nécessité d'une reconnaissance, se différenciant du monde qui l'entoure. La *distinction* s'emploie à indiquer le trait constitutif de l'élégance, commune à ceux qui soignent leur image extérieure, et qui, au contraire, cultivent des ambitions plus profondes : « La notion de distinction se dépouille de ses éléments intérieurs à caractère moral et social, pour ne comprendre que 'ce qui, *dans la tenue*, a un caractère d'élégance, de noblesse et de bon ton' auxquelles la haute société n'est pas étrangère. Cette dernière est progressivement constituée d'un amalgame social différent par rapport à celui du passé au sein duquel règne souverainement la Mode (2000, 18).

Il faut souligner la stratégie d'exposition des résultats de sa recherche adoptée par Greimas, qui ne procède pas par énumération de tous les termes qu'il a relevés, mais qui les organise selon les silhouettes féminine et masculine, en identifiant ainsi une sorte de modèle général et invariant de la façon de s'habiller à l'époque, y compris une gamme de toutes les variantes possibles. Le lexique de la mode est donc pensé non pas en tant que collection de mots mais en termes d'ensemble, de tout organique, comme le champ de l'habillement auquel il renvoie, selon un axe « sémiologique » qui constituera ensuite le point de départ de Barthes. Greimas conclut ainsi son travail :

> Notre étude étant consacrée à la description des habits de l'homme civilisé à une époque déterminée, ces vêtements ne se présentent pas comme un mélange accidentel d'éléments hétérogènes, mais bien plutôt comme une unité organique où les diverses parties de l'habillement s'harmonisent entre elles. (2000, 19).

Ainsi, pour indiquer cet ensemble, il choisit le terme de *costume,* spécifiant qu'en français le mot passe, en cette période, de l'indication de l'habillement traditionnel d'un lieu ou d'un peuple « à signifier la manière de s'habiller commune à tous les hommes civilisés. » (*ibid*., 19) Le terme de *mise* indiquait en revanche « une certaine manière de se vêtir, propre à une habitude sociale, à une partie de la journée ou à l'individu » (*ibid*., 20). Greimas note par ailleurs que l'expression « s'habiller », à la différence de « se couvrir », exprime le caractère social ainsi qu'individuel du geste : en somme, nous nous habillons aussi quand nous sommes en *négligé*, pour une vie qui est toujours « sur scène ». Il examine donc successivement la « toilette masculine » et celle de la femme. Il s'agit d'une vraie encyclopédie comprenant l'analyse des variétés de chaque partie qui compose la tenue en fonction des différents moments et activités de la journée et de la vie sociale, bien plus prescriptive dans tous ses aspects qu'il n'y paraît aujourd'hui. Un chapitre est dédié ensuite aux « Matières servant à la confection des vêtements », justifié par l'apparition de la révolution industrielle, quand, aux vieux et pesants tissus auxquels on associait prestige et richesse sont substitués des tissus

beaucoup plus légers et économiques, qui présentent surtout les possibilités d'une vaste gamme de qualité et de variété infinie de dessins et de coloris. Le dernier chapitre de la thèse est dédié aux « Soins du corps » : parfums, cosmétiques et divers articles pour la toilette personnelle, à une époque à laquelle s'établissent de nouvelles habitudes hygiéniques et sportives, allant des bains domestiques aux bains de mer.

Dans ses conclusions, Greimas souligne le caractère d'« étude pilote » que son travail enferme sur le plan linguistique – le fait d'avoir stabilisé un état de langue relatif à un thème donné – pouvant servir d'exemple pour de nouvelles études sur d'autres thèmes et d'autres périodes historiques. Il se concentre par ailleurs sur les procédés de composition lexicale qu'il a stabilisés. Il nous paraît intéressant de souligner l'observation finale relative au caractère spécifique du vocabulaire de la mode : il ne s'agit pas, en effet, d'une partie du lexique ayant pour fonction d'être un instrument de communication interne à un groupe spécifique, mais aussi d'« un moyen de publicité, ce qui fausse à son tour le véritable caractère du mot par son asservissement au besoin d'attraction et au désir de faire impression » (143). Nous sommes tous, dans la société, intéressés par la mode et à ce qui est à la mode : d'où le double caractère de son vocabulaire, d'un côté, celui d'un esprit technique, qui vient de la nécessité d'identifier avec précision le domaine de pertinence particulier, de l'autre, celui de l'exigence d'étendre son champ d'application à tous les phénomènes sociaux ayant un caractère actuel : « Ce vocabulaire est donc contraint de prendre à son compte un nombre considérable de termes de la mode de toute provenance, et présente ainsi un reflet de la vie sociale à une époque donnée » (143).

2.1. Mode, société et culture

Ce sont, à vrai dire, ces « quelques traits de la vie sociale de 1830 » que Greimas se propose d'identifier dans sa « thèse complémentaire », à partir de ce même vocabulaire, dans trois domaines principaux. Les nouvelles conditions économico-sociales liées au progrès industriel émergent alors, le développement des commerces et la naissance d'une nouvelle organisation sociale. Se diffuse également à travers l'habillement et les comportements quotidiens un état d'esprit particulier collectif, le *romantisme*, avec ses attitudes caractéristiques d'exhibition personnelle et de fascination pour « l'ailleurs », autant sur le plan temporel, avec un penchant particulier pour le Moyen Âge, que sur le plan spatial : les gens sont peu à peu attirés par l'ésotérisme oriental. Finalement, Greimas relève, pour la période examinée, la forte influence anglaise sur la France, véritable anglomanie, tant en référence aux façons de s'habiller, qu'à celles de se comporter, trouvant leur forme de vie exemplaire dans la figure du *dandy*. Au moment où se stabilisent formes et coutumes sociales du vêtement, il apparaît, en somme, aussi une figure critique qui les bouleverse et les remet en question, en en mélangeant les valeurs et en poussant à s'interroger sur leur statut. Nous voyons ici, *in nuce*, une première réflexion sur les passions et sur les « formes de vie », idées qui seront thématisées de nombreuses années plus tard. Par exemple dans l'essai sur « Le beau geste » (Greimas et Fontanille 1993), où la forme de vie est définie essentiellement comme la déformation cohérente des parcours narratifs « canoniques » en vigueur dans une société et une culture donnée :

> 1. Le beau geste est une sorte d'affirmation de l'individu face au collectif, et d'une morale personnelle face à une morale sociale. 2. Le beau geste comporte une part de théâtralisation de la vie quotidienne, en installant un spectacle intersubjectif qui ressemble fort à celui des séquences passionnelles, mais où l'observateur serait plus fortement sollicité, et d'autant plus sollicité que la séquence serait brève. 3. Le beau geste entremêle de manière exemplaire l'esthétique et l'éthique, en réarticulant et en réinventant la fonction sémiotique, c'est-à-dire la relation entre le plan de l'expression et le plan du contenu (…). (1993, 21-23).

Selon ces références, il apparaît bien qu'un rôle décisif est attribué à l'histoire culturelle. Par rapport aux études préconisant une vision universaliste et autonome de la mode, selon lesquelles son évolution serait indépendante de l'histoire et fonction de permutations internes dues à des critères constants de son système (Richardson et Kroeber 1940) – point de vue que Barthes adoptera également par la suite – il émerge plutôt du travail de Greimas l'idée que la diversité des toilettes et le discours qui les vante, sont intimement connectés à l'histoire et à la culture, tant à la culture matérielle qu'au témoignage des types spécifiques du goût et de la sensibilité, tous documentés à travers le lexique. Ainsi, par exemple, comme le souligne T. Broden, la prolifération des imprimés en étoffes toujours plus variés témoigne de l'invention et surtout de la propagation des nouveaux métiers du tissage – le textile fut l'un des premiers secteurs transformés par la révolution industrielle impliquant une démocratisation significative de la mode – comme l'aspect des diverses fleurs dans les toilettes qui trouve sa motivation dans le développement de l'horticulture et de la serre en France suivi de celui de l'industrie des fleurs artificielles (Broden 2000). Du point de vue de la méthode linguistique, Greimas partage la volonté de renouveler l'étude du lexique représenté en France particulièrement par Georges Matoré, avec lequel il collabora à cette période de manière significative. Cette approche approfondit d'un côté l'analyse historique du vocabulaire et de l'autre, privilégie l'usage social plutôt qu'individuel du lexique, c'est-à-dire le *sociolecte* par rapport à l'i*diolecte*, contrairement à ce qui se faisait fréquemment alors, prenant en compte surtout des textes d'écrivains reconnus. Dans cette prospective, l'apparition, la disparition et la transformation d'usage de certains éléments lexicaux deviennent également des témoignages effectifs des transformations sociales en acte à l'intérieur d'une culture déterminée.

En cette valorisation du langage verbal comme clé d'accès à une société et une culture, nous ne sommes pas très loin de la conception que Jurij M. Lotman aussi assumera de la langue considérée comme le « système modélisant primaire » (1985). Plus généralement, Lotman à son tour incluera la mode et l'habillement dans son projet de sémiotique de la culture, soulignant particulièrement les fonctions distinctives des habits pour chaque période historique relativement à différents groupes sociaux (1994, 55-68). Lotman décrira aussi, notamment à travers une riche documentation historico-littéraire, les caractéristiques selon lesquelles certaines variations de l'habit assument de forts signifiés surtout si les modèles stabilisés dans la société sont strictement codifiés: elles vont de la protestation politique (comme ce fut le cas pour les décabristes) à la rupture des hiérarchies, comme quand les officiers des armées russes, durant les guerres contre Napoléon, abandonnèrent leur complexe uniforme pour endosser l'habit des paysans qui les accompagnaient dans la bataille (1986, 1991, 116)

3. Digression : de Greimas à Barthes, du lexique au système

Le passage du témoin le plus direct en ce qui concerne l'étude de la mode dans une perspective sémiologique s'accomplira entre Greimas et Barthes, et il nous semble utile de nous arrêter brièvement sur l'écart qui sépare leurs travaux pour restituer, au moins en partie, le sens du profond changement de perspective ayant eu lieu durant les années qui séparent leurs travaux. Il est très probable que ce fut Greimas même qui suggéra à Barthes la mode comme sujet de thèse, projet qui donna naissance au livre de ce dernier. Les deux s'étaient rencontrés à Alexandrie en Egypte en 1949, où chacun travaillait auprès d'une institution française. Ils partagèrent un moment important de leur formation, lisant et réfléchissant ensemble sur le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (1916). A cette époque, Greimas venait de soutenir sa thèse sous la direction de Charles Bruneau, tandis que Barthes était encore à la recherche d'un sujet et d'un mentor qui accepterait de diriger son

travail. Une fois rentrés à Paris, Greimas aurait accompagné Barthes pour des premiers contacts, assez décevants, auprès de Martinet et Lévi-Strauss (Samoyault, 2014).

Si la thèse de Greimas s'est développée comme une étude historico-sociale du vocabulaire français orienté sur un structuralisme historiciste, c'est Barthes qui a exploré plus radicalement les parallélismes incontestables que l'on peut observer entre le langage dans son ensemble et l'habillement. La mode, intuitivement, est un système de signes fonctionnant à plein régime dans la société, c'est une chose à laquelle nous sommes tous sensibles et que nous tous pratiquons continuellement en nous habillant quotidiennement, même en n'en connaissant pas explicitement les règles, exactement comme il arrive dans notre usage du langage. Par ailleurs, tout comme la langue, la mode est un objet très complexe, multiforme, insaisissable dans sa totalité, donc, c'est un terrain idéal pour mettre à l'épreuve l'hypothèse théorique saussurienne tendant à élaborer une sémiologie, c'est-à-dire une théorie générale des systèmes des signes incluant la linguistique en tant que partie intégrante. De même que pour la dialectique *langue* et *parole* par exemple, l'on peut, dans le champ vestimentaire, également opposer le *costume* de *l'habillement,* où le premier respectivement est une réalité sociale, indépendante de l'individu, un réservoir systématique, normatif, alors que le second indique une réalité individuelle, l'acte de s'habiller, à travers lequel l'individu actualise sur lui-même l'institution générale du vêtement. Ce sera ce dernier, le costume, l'objet premier de l'étude de Barthes, qui deviendra, à son terme, le *système* de la mode, obtenu notamment par la *mode écrite*, décrite par le langage à l'intérieur du corps spécifique des revues de mode. La référence théorico-méthodologique principale de l'analyse de Barthes est alors la systématisation de la théorie saussurienne mobilisée par Hjelmslev (1943) qui offre la possibilité d'une organisation sémiologique sur davantage de niveaux et donc, la surélévation des plans de signification : le *code vestimentaire réel* est à la base de la construction, comme dénotation d'un *système terminologique* duquel le *système rhétorique* constitue la connotation, et sur laquelle, finalement, se pose le *métalangage* de l'analyste. Ainsi, l'analyse d'un syntagme apparemment simple, le titre tiré d'une revue de mode, comme *Les imprimés triomphent aux Courses*, peut révéler une stratification complexe: les habits imprimés « réels » sont posés par le discours de mode comme signifiants auxquels le signifié est la situation mondaine des Courses. Le code vestimentaire écrit véhicule ce contenu, et l'on peut même rattacher proprement à cette traduction linguistique la connotation du fait d' « être à la mode » sur laquelle s'articule encore celle du système rhétorique spécifique qui associe la phraséologie de la presse à une représentation spécifique du monde, comme l'illustre le schéma inspiré par Hjelmslev récurrent dans la première partie du livre de Barthes.

Système substantiellement logique, voire taxinomique, ce système de la mode, en tant qu'il est véhiculé par la presse populaire, se charge de signifiés tendant à le naturaliser, après quoi le discours journalistique est « riche de fragments du monde transformés en rêves d'usage », alors qu'au contraire, lorsqu'il est pratiqué par une presse plus sophistiquée, il se rapproche majoritairement de la mode pure, débarrassé de chaque substrat idéologique. Barthes met l'accent sur le double mouvement du « paradoxe sémiologique » qui semble caractériser la société de masse dans le cas de la mode comme dans tant d'autres: d'un côté, un travail extraordinaire est réalisé pour pénétrer le réel de signification, convertir les choses en signes, le sensible en signifiant, et d'un autre côté, un travail tout aussi minutieux débute et se destine à masquer le précédent, et à reconvertir le rapport sémantique en un rapport apparemment naturel et rationnel. Ainsi, l' « habit de mode de la société de masse acquiert d'autant plus de valeur, il est d'autant plus à la mode, quand il exhibe plus ou moins son sens », c'est-à-dire particulièrement lorsqu'il cache tout le travail ayant été nécessaire pour le rendre à la mode. Cette approche permet à Barthes d'engager un processus de « désessentialisation » de la mode, qui, à la fin, lui apparaît avant tout comme un *jeu de signifiants*, une classification en

première instance dépourvue du signifié, lequel, en outre, s'avère finalement *pauvre*, se réduisant en dernière analyse, à l'opposition – noté déjà par Greimas – entre le fait d'*être à la mode ou en dehors*. Dans les conclusions de son livre, Barthes met l'accent sur le caractère de la mode en tant qu'objet culturel : à travers le langage, les vêtements sont transformés en objets esthétiques, et la mode finalement *devient récit*, tout comme la littérature – bien que ce soit une littérature mineure.

Ces brèves notes suffisent peut-être à faire comprendre le chemin accompli grâce à un tel travail par rapport à la thèse de Greimas. Barthes aussi parvient à constituer une sorte de « vocabulaire de la mode », mais à la quasi-moitié de son livre : en fait, il ne s'agit plus d'un lexique tiré des usages, mais d'un « inventaire des espèces et des genres » (chap. VII et suiv.), composé à peu près d'une soixantaine de termes (et de leurs *variantes*) présentés par ordre alphabétique, à la fin d'une réflexion attentive sur les formes de classification opérées à travers le langage.

En outre, par ce travail, Barthes acquiert la conviction de la centralité fondamentale du langage et de l'écriture en particulier, par rapport à tous les autres systèmes de signification, qui, selon lui, ne sont jamais complètement autonomes par rapport au langage verbal. Cela l'amène à formuler son célèbre « renversement théorique » du souhait de Saussure : il ne sera plus question d'une sémiologie comme science la plus générale des signes, mais ce sera une *translinguistique* qui aura pour but d'établir le cadre général de l'analyse de plusieurs systèmes spécifiques. Ce choix distingue Barthes radicalement de Greimas, qui, en revanche, à cette même époque, élaborant l'ouvrage *Sémantique structurale* (1966), est plongé dans son projet pour l'institution d'une sémiotique générale fondée en première instance sur l'analyse des formes du contenu. Greimas a toutefois apprécié la contribution de Barthes à l'« aventure sémiologique » : en témoigne le souvenir publié à sa mort, où il regrette que la biographie officielle de Barthes efface de plus en plus ses travaux en sémiologue déclaré et en particulier ce *Système de la mode* élaboré avec constance, scrupule, et rigueur pendant plusieurs années. (1980).

3.1. Cendrillon va au bal : les pouvoirs du vêtement

Dans la société de masse, la mode, disait-on, devient un récit : mais elle l'était déjà précédemment dans les contes de fées, en tant que réflexion figurative sur le rôle de l'habillement dans la constitution de l'identité personnelle et sociale. Par coïncidence, l'un de textes qu'analyse Greimas au cours de son projet de construction d'une sémiotique narrative et discursive est le conte *Cendrillon*, sur lequel il publie un article avec Joseph Courtés trente ans après sa thèse, dédié à la composante sémantique du récit (1978). Le texte choisi est un conte de fées représentant une sorte de mythe de fondation en ce qui concerne les relations entre le Sujet et cet Objet tout à fait particulier qu'est le *vêtement*, autour duquel se nouent aussi des liens entre le sujet et d'autres sujets.[2] Investissant la littérature orale et folklorique au sein de très nombreuses versions, l'histoire d'une fille humiliée et persécutée par sa belle-mère et ses filles, transformée par la fée marraine en une jeune femme magnifique attirant les regards et séduisant le prince héritier, n'a pas perdu de son charme, et, encore aujourd'hui, investit les médias, dans un jeu de reprises et de traductions intersémiotiques, allant des dessins animés Disney dans les années cinquante aux films récents, passant par de

[2] L'étude pionnière menée avec Greimas constituera un noyau de référence pour les travaux de Courtés (1976 et surtout 1986). Dans ce dernier ouvrage, Courtés explore un large ensemble de *motifs* – constituant le *cycle de l'héroïne* parallèlement au *cycle du héros,* plus connu – à partir du « conteneur magique », noisettes et autres, où Cendrillon trouve la voiture et les vêtements pour aller au bal du prince et ses variantes.

nombreuses autres versions écrites, théâtrales, d'opéra, qui vaudraient la peine d'être analysées de manière contrastive.

Des éléments intéressants émergent de l'examen de ces contes pour étudier la « mythologie » du vêtement et de l'acte de s'habiller. Premièrement, l'idée du vêtement est tout-à-fait différente de son aspect fonctionnel – comme la protection qu'il donne pour se couvrir: il s'agit plutôt d'un objet *mythique*, qui sert à se cacher (comme dans *Peau d'âne*, du même corpus) et/ou à se dévoiler, qui rentre dans la constitution identitaire de la personne. L'habit, bien que merveilleux, pour Cendrillon (par opposition à ce qu'il représente pour ses demi-sœurs), est moins un objet de désir qu'un moyen de transformation, un moyen magique donnant du pouvoir. D'où le caractère central de la Séduction et la Manipulation que de tels vêtements activent, notamment à partir de la vue, par la transformation et la mise en scène d'une véritable apparition, attrayante et fatale. On pourrait dire que Cendrillon, guidée par la fée marraine, mène une sorte de performance artistique et théâtrale : après son habillement-transformation, son arrivée au bal et sa présence sont strictement calculés: le temps de s'y montrer, de séduire le prince et de s'enfuir... On peut aussi ajouter que tout se déroule comme un jeu de véridiction : Cendrillon est située dans un régime du *secret* (/être / + / ne pas paraitre /) par la fée et doit savoir le conserver pour mériter le choix du prince. Il s'agit d'un traitement classique de l'identité, donné par la forme figurative de la boîte magique, dont Cendrillon reçoit la puissance en tant que cadeau de sa marraine, et du vêtement en tant que *masque*, qui montre et cache simultanément. Les transformations modales des actants du récit sont à l'origine d'une série de transformations passionnelles: d'abord la séduction du Prince, puis la gestion de son désir, avec le jeu de la soustraction répétée de l'Objet de valeur. Le parcours narratif du prince est établi, pour le transformer en héros chercheur, lorsqu'il voyage à travers le royaume avec la chaussure perdue de Cendrillon, à la recherche de sa propriétaire. Mais il y a également une mise en jeu et la transformation d'une série de passions sociales – qu'à l'époque de l'article de Greimas et Courtés on ne nommait pas en tant que telles – et de renversement des statuts sociaux: du *mépris* à l'*envie* contre Cendrillon de la part de sa belle-mère et de ses demi-sœurs, de l'*humiliation* subie à l'*admiration* suscitée, de la pauvreté à la richesse. La morale de la fable semble traiter de cela : prenez garde à mépriser, maltraiter et exclure les personnes à cause de leur apparence ! Il y a par ailleurs des vertus, comme l'humilité et l'attention portée aux autres, bien plus fondamentales que l'arrogance et la vanité, et enfin, le fait que la beauté peut se cacher dans les angles les plus obscurs !

Le parcours figuratif de *mettre / retirer les vêtements* est également très intéressant, et le fait qu'ils soient convenables ou non selon les sujets différents: quand ils « tombent justes » sur quelqu'un, ils forment une seule chose avec lui, une « seconde peau » sociale. Courtés marquera, dans son livre du 1986, la différence entre les *configurations* – soutenues par des formes narratives et/ou discursives permanentes – et les *motifs*, qui paraissent exclus d'obligations syntaxiques. Ainsi, les figures – entrant dans la composition des unes et des autres – manifestent une double organisation, sur les plans syntagmatique et paradigmatique. Reconduisant ce « petit mythe » du geste quotidien de s'habiller jour après jour, l'idée d'une activité poétique vient à l'esprit, une forme de bricolage qui réorganiserait tout le temps des figures et des motifs dans des configurations toujours relativement nouvelles. S'impose ainsi le thème du vêtement (dans le sens d'habillement) comme totalité, résultant de l'articulation d'une série de figures plus ou moins détaillées (vêtement, jupe, chaussettes, chevelure, chapeau, ruban, bijoux, chaussures…) selon un procédé d'*iconisation* progressif.

4. La mode dans *De l'imperfection* - et au delà

Dans certains passages, les derniers travaux de Greimas semblent se reconnecter à ses premiers, manifestant, dans tous les cas, la cohérence de son projet de recherche sous différents angles : le travail lexicographique et la prospective de linguistique historique en particulier sont maintenus dans les *Dictionnaires,* d'abord de l'ancien français (1968) et ensuite, avec Teresa Keane, du moyen français (1992). Dans la préface à ce dernier nous trouvons un « Eloge du mot. Considérations méthodologiques » dans lequel nous lisons en filigrane aussi une réconciliation avec le vocabulaire de la mode accompli dans la jeunesse. Les auteurs concluent leur article en parlant du « côté séducteur du dictionnaire et de ces mots », et observent que le lent et souvent difficile travail du lexicographe y trouve parfois sa récompense: « Tout se passe comme si un arrêt sur le mot, provoquant comme un souffle au cœur, aménageait une ouverture sur toutes les potentialités de l'imaginaire, sur l'univers incommensurable du sens. » (1992, 223). L'ouverture de ces mot au « plaisir du mot » rappelle le ton et les contenus de *De l'imperfection* (1987), où nous retrouvons la convocation explicite de la mode en tant que culture vestimentaire. Cette dernière est considérée comme exemplaire d'une activité esthétique quotidienne – le « s'habiller », par exemple – loin de la « grande esthétique » mais plus précieuse en tant que lieu d'investissement identitaire et de valeur des sujets. Greimas écrit qu'à partir du romantisme, dans un mouvement progressif, « l'art, dont l'essence semblait enfouie dans les objets créés, pénètre la vie qui devient le lieu de rencontres et d'événements esthétiques ». (1987). Et c'est dans la vie que des moments exceptionnels peuvent arriver, comme des « fractures » dans la quotidienneté du sujet, à partir desquelles tout à coup, il perçoit le monde différemment. Il s'agit d'événements qui, sous le signe de l'imperfection font « naître l'espoir d'une vraie vie, d'une fusion totale du sujet et de l'objet » (1987, 73). Cette appréhension de la possibilité de reconfiguration du sens habituel de l'existence s'effectue sur le plan sensoriel selon divers stades de rencontre et de saisie sensible du monde, de connaissance à travers (ou à partir) des sens. La peinture fournit un témoignage emblématique de cette alternance de préhension du sens, quand, des mailles d'une lecture figurative du monde, qui le segmente et le rend reconnaissable selon la grille culturelle offerte par le langage verbal, elle laisse transparaître une autre lecture, plus significative, à travers le langage plastique, qui se manifeste selon ses propres modalités et ses propres cohérences.

Dans le chapitre « Une esthétique forclose », Greimas invite donc à s'interroger sur les pratiques quotidiennes à travers lesquelles se manifeste une activité rentrant pleinement dans le domaine du jugement esthétique, non plus exprimé verbalement, mais à partir du travail de l'imagination. L'acte de *s'habiller*, une séquence d'actions de vie « vécue », montre le déploiement de « l'intelligence syntagmatique », qu'à travers une succession ininterrompue de choix, se conclut peu à peu par la construction d'un objet de valeur, l'habit complet. Celui-ci est posé parmi les exigences de la fonctionnalité, du confort et du respect des contraintes sociales, qui, à travers le savoir-vivre, la bonne éducation, l'éthique, le bon goût, aident à identifier ce qui est convenable. La dimension passionnelle est ensuite considérée : le « désir de plaire » est à la base de la construction d'une certaine apparence personnelle en relation à la connaissance et au jugement que l'on donne de son corps et de ses particularités, en fonction également de sa propre image sociale. Finalement il s'agit d'une personnalisation de soi à travers l'habit « éminemment intersubjective », étant donné qu'elle « présuppose la convocation de deux simulacres et leur mise en comparaison à l'aide de deux codes distincts – et bien plus cognitive que pathémique» (81).

Un scénario différent est dessiné par les activités d'un sujet – remarquons-le : toujours féminin ! – qui observe les vitrines des magasins... pourvu d'un premier but, s'habiller imaginairement. Face à un ensemble restreint de choix possibles – comme celui que nous

fournit nos armoires –mais à une immense exubérance de formes, couleurs, arrangements, une modalité différente de la reconnaissance et du jugement apparaît, analogue à la lecture plastique des images. Objets, lignes, couleurs, attitudes doivent être évalués suivant non seulement la base des valeurs fonctionnelles, mais également des signifiés d'ordre conceptuels, comme la simplicité, l'élégance, la sophistication. De ces opérations cognitives dérive un plaisir spécifique, consistant à savoir reconnaître les « figures », et en à rapporter les formes élémentaires aux grands styles – le classicisme, le baroque... – dont le bon usage constitue le *goût*. Dans une prospective historique, cette organisation conceptuelle s'est construite par les acquis du siècle des Lumières, quand le *style* enfermait une dimension sociale d'évaluation : les caractéristiques de la *grâce*, de l'*élégance*, de la *simplicité*, de la *distinction* représentent autant de jugements classificateurs. Il émerge simultanément l'idée de l'*originalité,* sorte d'instrument axiologique, qui informera le style de vie, offrira une vision du monde, construira une nouvelle épistémè culturelle aussi bien sur un plan collectif qu'un plan individuel dans la succession générationnelle, chacune jugée « originale » par rapport aux autres, au moins jusqu'à ce que l'idée moderne du progrès subsiste.

Du point de vue sémiotique, Greimas considère ces grilles de lecture socio-esthétiques comme des langages de connotation – elles le font penser aux projections passionnelles dans la peinture de la Renaissance, ou aux connotations sociales décrites par Roland Barthes dans les *Mythologies* (p. 83). Il remarque aussi, dans le champ des valeurs esthétiques, une dissymétrie par rapport à d'autres valeurs, comme les valeurs épistémiques de *vérité/fausseté* ou éthiques de *bien/mal*: en fait, l'on ne peut opposer le beau au laid, mais les valeurs esthétiques semblent s'affirmer « comme un surcroît de sens » par rapport à un plan d'indifférence ou d'insignifiance, menacé constamment par l'itérativité de l'*usage* voire de l'*usure* de la dimension significative de la vie.

Le lecteur averti reconnaît ici un programme de recherche qui a été fructueusement saisi par la communauté sémiotique en différentes formes. (Pezzini, 2017). Mais ici, il était surtout question de retracer et se souvenir du rôle non marginal de cette réflexion de Greimas sur la mode, qui mérite encore beaucoup d'attention et de suite.[3]

Références bibliographiques

ARRIVÉ, Michel (2000), « Préface mêlée de souvenirs sur la préhistoire de la sémiotique », *in* Greimas (2000), pp. XI-XXV.

BARTHES, Roland, (1967), *Système de la mode*, Paris, Seuil.

BRODEN, Thomas F. (2000), « Avant-dire: A. J. Greimas et la linguistique française », *in* Greimas (1948/2000), pp. XXVII-XLIV.

COURTÉS, Joseph (1976), *Introduction à l'analyse narrative et discursive*, Paris, Hachette.

— (1986), *Le conte populaire: poétique et mythologie* Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2015), *Les formes de vie*, Liège, PULg.

GREIMAS, Algirdas Julien (2000), *La mode en 1830* (1948). *Langage et société : écrits de jeunesse*, texte établi par Thomas F. Broden, préface de Michel Arrivé, Paris, PUF.

— (1980), « Roland Barthes : une biographie à construire », *Le Bulletin*, GRSL-EHESS, 13.

— (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.

— et COURTÉS, Joseph (1978), « Cendrillon va au bal : remarques sur les rôles et les figures dans la littérature orale », *in Systèmes de Signes. Textes réunis en hommage à Germaine Dieterlen*, Paris, Hermann.

— et KEANE, Teresa (1992), *Dictionnaire du Moyen français*, Paris, Larousse.

[3] Je remercie Angela Anzelmo pour la traduction en français de ce texte.

— et FONTANILLE, Jacques (1993), « Le beau geste », *RSSI*, vol. 13, 1-2.
LANDOWSKI, Eric (2017), *Com Greimas. Interações semióticas*, São Paulo, Estaçao das Letras e Cores.
LOTMAN, Jurij M. (1985), *La semiosfera. L'asimmetria e il dialogo delle strutture pensanti*, Venezia, Marsilio.
LOTMAN, Jurij M. (1994), *Cercare la strada. Modelli della cultura*, Venezia, Marsilio.
LOTMAN, Jurij M, (2017), *Conversazioni sulla cultura russa* (1986-1991), Milano, Bompiani.
MARRONE, Gianfranco (2006), « Introduzione », *Il senso della moda. Forme e significati dell'abbigliamento,* Torino, Einaudi.
PEZZINI, Isabella (2017), « Gli schermi dell'apparire. Tecnologie, immaginazione, forme di vita fra semiotica e estetica », *Versus*, 125.
RICHARDSON, Jane et KROEBER, Alfred (1940), *Three Centuries of Women's Fashions, a quantitative Analysis*, Univ. of California Press.
SAMOYAULT, Tiphaine (2014), *Roland Barthes*, Paris, Seuil.

7. De l’expérience religieuse

Hors du salut, point de texte : le défi du radicalisme religieux à la rationalité structurale

Massimo LEONE
Université de Shanghai
Université de Turin

> Le jeu syntaxique qui consiste à reproduire chaque fois, en millions d'exemplaires, un même petit spectacle, comportant un procès, quelques acteurs et une situation plus ou moins circonstanciée, est peut-être truqué et ne correspond pas à la manière d'être des choses dans le monde « réel ».
>
> A. J. Greimas, *Sémantique structurale*, « L'organisation des messages ».

1. Introduction : ambiguïté des réseaux

Dans la littérature catholique du XVIIe siècle, qui aborde souvent les thèmes de la vocation, du changement spirituel et de la conversion religieuse, le filet, avec sa forme de réseau, apparaît souvent comme une figure ambiguë, aux connotations contradictoires. D'une part, il est une métaphore des nœuds et des liens du mal qui attachent l'âme du pécheur jusqu'à y entraver toute impulsion spirituelle vers le bien. Percevoir en soi les premiers signes de la vocation, changer d'esprit, se convertir, implique, donc, avant tout, le dérobement de ce filet, de ce réseau du mal. Par exemple, celui qui fut le biographe officiel de Saint Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus, à savoir, Pedro de Ribadeneyra, évoqua le changement spirituel du saint par les mots suivants :

> S'étant intimement disposé à muter sa vie, il dirigea la proue de ses pensées vers un port plus certain, et plus sûr que celui ver lequel il s'était dirigé jusqu'à ce moment-là, défaisant la toile qu'il avait tissu auparavant, et se dérobant des enchevêtrements et des filets de la vanité avec une horreur particulière et une haine de ses péchés, et un désir de les expier, et de faire pénitence ; ce qui est d'habitude le premier degré par lequel se manifestent ceux qui, par l'amour de Dieu, se convertissent[1].

D'autre part, le filet est également une métaphore du salut, un entrelacement bénéfique de lignes permettant au funambule de ne pas s'écraser lors de la première chute, ainsi qu'outil indispensable pour la pêche, activité que les Evangiles adoptent comme métaphore de l'œuvre spirituelle de conversion. Ainsi, lorsque le poète colombien du XVIIe siècle, Hernando Dominguez Camargo, décrivit, dans son poème hagiographique *Ignacio de Loyolaæ,* la façon dont une apparition de Saint Pierre déclencha le changement spirituel du fondateur de la Compagnie de Jésus, il s'exprima ainsi :

> Sa voix douce jeta un filet vers l'âme / en la cherchant légèrement dans tout le corps / Car l'âme est un poisson qui ne sait nager / Que dans les ruisseaux profonds des veines / Ce n'est que dans le sang son

[1] Ribadeneira, Pedro de. 1583. *Vida del P. Ignacio de Loyola, fundador de la religion de la Compania de Iesus*. Escripta en latin por el padre Pedro de Ribadeneyra de la misma Compania, y aora nueuamente traduzida en romance, y anadida por el mismo autor. Madrid : por Alonso Gomez impressor de su Magestad.

élément / Sans lui, la chair est une plage pâle / Pierre extrait l'âme de ses fardeaux et la conduit aux rivages des lèvres[2].

Dans ce poème, le filet n'est plus un enchevêtrement de contraintes qui immobilisent l'âme, mais un instrument par lequel elle s'échappe de l'abîme du péché pour renaître à une vie nouvelle. C'est peut-être à cause de cette nature profondément contradictoire que, dans le Catholicisme du XVIIe siècle, le filet devient une métaphore parfaite de la conversion, du changement radical de direction dans la vie spirituelle. Dans les arts, aucune œuvre n'exprime mieux cette métaphore que l'une des statues par lesquelles Francesco Queirolo orna, en 1753-54, la chapelle Sansevero à Naples. Intitulée « Il Disinganno », qu'on pourrait traduire par « Le Désabusement », elle est dédiée par son commanditaire, l'aristocrate napolitain Raimondo di Sangro, à la mémoire du père Antonio, lequel, après une vie aventureuse, s'était retiré dans le calme de la vie sacerdotale. Elle représente par une virtuosité sculpturale exceptionnelle un individu qui se dérobe d'un filet.
Tel est le statut du filet numérique des réseaux sociaux contemporains.

2. Ambiguïté des frontières

La sémiotique, qui s'intéresse à la relation entre les signifiants et les signifiés, étudie d'une part les différences de sens qui séparent un group humain de son environnement naturel et social, tandis que, d'autre part, se penche sur les signes par lesquels cette séparation est signifiée et communiquée. La communauté religieuse des chrétiens, par exemple, se conçoit à elle même comme étant distinguée du monde extérieur. Entrer dans la communauté, ou bien y faire entrer ses proches, oblige à adopter un rituel, celui du baptisme, signifiant par des manifestations tangibles le franchissement de la frontière entre l'extérieur et l'intérieur de la communauté. Pareillement, un autre conjoint de signes, un document d'excommunication, est nécessaire pour signaler à la communauté chrétienne que quelqu'un, du moins aux yeux de la hiérarchie, cesse d'y appartenir, ayant été placé et demeurant à l'extérieur de sa frontière.

Comme l'indique la sémiotique de la culture de Jury M. Lotman et de l'école de Tartu et Moscou, puisque la frontière est un dispositif sémiotique, manifestant une distinction conceptuelle invisible par des signes perceptibles, aucune frontière imperméabilise de façon totale la communauté qu'elle entoure. La communauté a besoin de se représenter à elle même ses propres confins conceptuels, de négocier et de déterminer en tout moment les dispositions nécessaires pour être à son intérieur. En même temps, celle-ci a besoin de représenter ses confins aux autres, à ceux qui n'appartiennent pas à la communauté et qui pourraient soit vouloir en braver par la violence les confins, soit accepter de se transformer, parfois radicalement, pour pouvoir les franchir. Dans la frontière, une communauté représente à la fois la crainte que des forces extérieures puissent la changer, et l'espoir que des forces intérieures puissent changer l'extérieur. De ce point de vue, les frontières communautaires fonctionnent souvent plutôt comme des seuils, qui filtrent et sélectionnent des éléments identitaires pour qu'ils restent cachés à l'extérieur, tandis que d'autres y sont affichés, permettant ainsi un certain degré de porosité entre l'intérieur et l'extérieur, entre la communauté et ses alentours.

Les plateformes comme Facebook, Instagram ou Twitter permettent aux individus de construire des simulacres numériques d'eux mêmes et d'adopter les formats pourvus par ces plateformes afin de représenter une connexion entre simulacres individuels. Tandis que plusieurs media de l'époque pré-numérique permettaient aux individus de créer une

[2] Dominguez Camargo, Hernando. 1666. *San Ignacio de Loyola, fvndador de la Compañía de Iesvs. Poema heroyco* (...) Obra postuma. Dala a la estampa (...) por Antonio Navarro Navarrete (...), Madrid : Ioseph Fernandez de Buendia.

connexion selon la topologie du couplage (dans une conversation téléphonique, par exemple) ou de l'étoile (dans la diffusion de la télévision analogique, par exemple), dans les réseaux sociaux numériques la topologie prédominante, prédéterminée par les formats préfabriqués des plateformes, est précisément celle du filet, du réseau. Une caractéristique intrinsèque en est que tout rapport dialogique y est exclu de façon structurale. Dans un réseau, l'individu a la certitude qu'il ne pourra entretenir aucun lien exclusif avec autrui, car il est absolument certain, et même encouragé par la rhétorique de la plateforme, que chacun sera lié simultanément à plusieurs individus, toujours par les biais des avatars numériques. Personne n'a qu'un contact sur Facebook, sinon au tout début de l'expérience dans ce réseau numérique, et personne ne se souvient de quel fut son premier contact dans un réseau social. Cela n'a aucune importance. On se souvient peut-être de son premier ami d'enfance, ou de son premier camarade de classe, mais dès que l'on accède à un réseau social numérique, l'on devient immédiatement destinataire de demandes multiples de connexions, ainsi que de suggestions algorithmiques pour les multiplier.

L'accès à une plateforme qui gère des réseaux sociaux numériques ne prévoit pas, cependant, un rituel mais une opération assez simple. Pour accéder à Facebook, par exemple, il faut pouvoir compter sur un dispositif numérique connecté au web, disposer d'une adresse email et, dans le cas d'accès à partir d'un portable, d'un numéro de téléphone ; au moment de la souscription, en outre, on doit déclarer son véritable nom, sa date de naissance véritable, et son genre. On peut, naturellement, mentir, par exemple pour braver l'impossibilité d'ouvrir un compte Facebook si l'on a moins de treize ans, mais Facebook déclare de procéder périodiquement à des vérifications lui permettant de purger de façon régulière les comptes qui appartiennent en réalité à des enfants, ou simplement à des individus qui, au moment de les créer, ont faussement déclaré leurs noms ou leurs dates de naissance. Qui entre dans la plateforme, en outre, accepte d'en respecter le code éthique. En particulier, les usagers s'engagent à utiliser le même nom qu'ils ont dans la vie « réelle » ou, mieux, dans la vie hors du web ; à n'avoir qu'un seul compte Facebook et à l'utiliser uniquement pour des buts personnels ; à ne pas transférer à autrui la possibilité d'accéder à ce compte ; les individus condamnés pour des crimes sexuels, par contre, sont exclus de Facebook, ainsi que ceux qui en reçoivent l'interdiction par la loi de leur société, ou ceux qui en sont bannis par Facebook même à cause d'en avoir enfreint les termes de services et de conduite.

Situé dans un croisement à la morphologie complexe et paradoxale entre vie hors du web et vie dans le web, cette plateforme pour la création de réseaux sociaux numériques adhère d'une part aux frontières que les communautés non-numériques imposent à leurs membres : dans Facebook, l'on doit respecter les lois de la société à laquelle l'on appartient avec son identité civile ; d'autre part, cependant, Facebook propose son propre cadre éthique d'appartenance, qui croise et parfois entre en conflit avec les premières frontières. Une articulation très complexe de seuils se configure donc lors de la superposition entre, d'une part, les confins déterminés par les appartenances des individus à des groups en dehors du web (groups lesquels souvent gèrent ces appartenances à la fois par des codes formels d'inclusion et exclusions, comme les cadres juridiques par exemples, et une normativité plus informelle liée au sens commun) et, d'autre part, une plateforme qui se propose également comme agent de promotion d'une communauté transversale, laquelle respecte les frontières pour ainsi dire locales mais y rajoute des confins dessinés par un code éthique et de conduite présenté en quelque sorte comme universel, et capable de fédérer les membres des groups locaux dans une communauté globalement interconnectée.

L'insertion de ce cadre de frontières éthiques globales par rapport à des frontières normatives locales entraine deux sortes de difficultés : en premier lieu, le premier cadre est assez mal connu, et souvent n'est connu que lors des difficultés d'ordre juridique surgissent ; la plupart des usagers de plateformes pour les réseaux sociaux numériques ne connaissent pas

les normes éthiques qui sont censées y gérer les échanges. En deuxième lieu, ces normes sont continuellement enfreintes, sans la possibilité que la plateforme puisse intervenir de façon efficace pour éliminer les comportements hétérodoxes. Un décalage moral majeur se glisse donc entre la façon dont la plateforme représente les frontières de l'appartenance à ses réseaux et les comportements communicatifs qui y ont lieu. Si Facebook fût une communauté civile, il serait alors comparable à l'un de ses états malheureux où des codes normatifs existent, mais personne ne le respecte, et l'état même n'a aucune efficacité pour sanctionner et interdire les comportements criminels.

Le croisement entre les frontières des communautés auxquelles les individus appartiennent en dehors du web (à partir de la famille jusqu'à l'état) et les frontières qui se créent suite à la formation de relations entre avatars numériques est donc compliqué et, souvent, contradictoire. Plusieurs questions sont à poser à ce propos : d'abord, la question de la différence entre un réseau et une communauté : peut-on définir « communauté », comme insiste à le faire la rhétorique officielle de Facebook, un ensemble de réseaux dont les membres soit ignorent les frontières de leur appartenance soit ne sont pas sujets à sanction lorsqu'ils les franchissent ? Ensuite, la question de la représentation des frontières : l'appartenance ou l'illusion de l'appartenance à des communautés ou bien à des réseaux numériques est-elle en train de reconfigurer également les modalités d'inclusion et d'exclusion, ainsi que de représentation des frontières communautaires en dehors du web ? Par exemple, est-il le cas que les citoyens considèrent de plus en plus l'état comme un gigantesque réseau social, dont ils tolèrent de moins en moins les caractéristiques qui contredisent les modalités d'interaction typiques du monde numérique ? Un corollaire fondamental de cette deuxième question, surtout vis-à-vis de la sémiotique, concerne la construction et la représentation de l'identité au croisement des frontières numériques et non-numériques. A qui s'adresse-t-on, lorsque on participe à des échanges à l'intérieur des réseaux sociaux ? Comment peut-on configurer l'auteur et le lecteur modèles de ces communications ?

Un cas particulièrement problématique dans ce domaine est celui de la création des nouvelles communautés religieuses numériques, avec leurs retombées, parfois néfastes, dans le monde « off-line ». Comment approcher, par le biais des sciences humaines, ces nouvelles configurations discursives et sociales ?

3. Désambiguïser les réseaux

Depuis les années soixante, la sémiotique d'Algirdas J. Greimas a été appliquée à l'étude des textes religieux. En ce qui concerne la France, depuis 1967 se poursuivent les recherches de l'équipe ASTRUC (sigle reproduisant le nom d'un médecin de Louis XV qui s'était intéressé à l'exégèse biblique et aussi jeu de mots sur a(nalyse) struc(turale)) ; le centre le plus important de recherche dans ce domaine a été, jusqu'à la mort de Louis Panier qui l'animait, le CADIR (« Centre pour l'analyse du discours religieux »). Aux Etats-Unis, ce genre d'études a été poursuivi surtout auprès de l'Université « Vanderbilt », par une équipe de chercheurs guidée par Daniel Patte. En Allemagne, un autre groupe de recherche s'est créé autour du linguiste et sémioticien Erhardt Güttgemans, qui a formulé une théorie éclectique et originale du signe religieux. Ces trois groupes de recherche ont produit plusieurs études, qui ont été publiés soit sous la forme de monographies, soit sous celle d'articles, recueillis dans les trois revues rattachées aux trois centres de recherche : respectivement, *Sémiotique et Bible* (la publication périodique la plus importante dans ce domaine) ; *Structuralist Research Information* ; *Linguistica biblica*. Ces approches et ces études, que des savants à la mode ont parfois jugés comme obsolètes, redeviennent centraux aujourd'hui, lorsque des interprétations fondamentalistes des textes « sacrés » sont utilisées pour justifier la violence la plus brutale. La sémiotique est dont derechef interpellée en raison de son savoir-faire rationnel : peut-on

dire quelque chose de sensé sur le sens religieux ? Y a-t-il des limites dans l'interprétation des textes « sacrés » ? Est-il légitime d'écarter certaines pratiques religieuses en raison de leur « irrationalité » ? Comment peut-on réagir à la diffusion, à l'échelle planétaire, du radicalisme « religieux », de sa propagande numérique et de ses actes de violence ? Répondre à ces questions revient à un acte de responsabilité à la fois théorique, analytique et éthique de la sémiotique contemporaine.

Les cultures religieuses diffèrent beaucoup quant à la quantité et à la qualité des signes que les croyants adoptent et déploient afin de communiquer leur foi. Dans la ville où je naquis, Lecce, dans les Pouilles, les façades des églises sont une sorte de tapisserie de pierre, où chaque centimètre carré est utilisé pour exprimer les sentiments du Catholicisme baroque. De l'autre côté de l'Europe, les églises protestantes de la Finlande environnent le fidèle d'un espace lisse, sobre, dépourvu de tout excès décoratif. L'on remarque la même asymétrie dans les autres langages de la foi : les processions catholiques du village de mes ancêtres, par exemple, avec leur exploit de couleurs, sons, mouvements, simulacres, jusqu'à la bizarre coutume de s'arracher la statue du saint en lui offrant de plus en plus de billets de monnaie, seraient déconcertantes pour les chrétiens Vaudois qui habitent mon quartier turinois. Les différences entre des religions admettant une plénitude de signes et d'autres qui pratiquent la sobriété sont encore plus frappantes lorsqu'on quitte le domaine du Christianisme et l'on explore les religions du monde. La liturgie presque diaphane de la méditation zen ne pourrait être plus éloignée de l'exubérance gestuelle des cortèges shiites de muharram.

Cependant, dans aucune religion, même la plus réticente, les hommes et les femmes ne renoncent complètement à la signification. La nécessité de signaler aux autres ce que l'on croit est attestée à travers les cultures et les époques historiques. Il ne suffit pas de croire ; il faut croire avec les autres, communiquer aux autres croyants que l'on établit la même relation avec la dimension spirituelle de l'existence. D'un côté, l'on veut trouver dans les mots, les gestes, les vêtements des autres une confirmation de sa propre identité religieuse. Il est difficile, en effet, de se confronter à l'invisibilité de la transcendance, ou du spirituel, dans une solitude totale ; même le mystique ressentit souvent l'exigence de dire aux autres son expérience extraordinaire et, dès lors, utilise des mots qui, quoique raréfiés par la parole mystique, sont tout de même les mots de tout le monde. De l'autre côté, c'est justement en raison de ce désir de communauté que l'on choisit d'adopter les signes qui la caractérisent. L'on récite les prières de la tradition parce que l'on veut la reconnaître dans les prières des autres mais également parce qu'on veut *se* reconnaître dans les prières des autres.

Cependant, dès que la croyance se manifeste, elle doit faire face aux contraintes de la matérialité. Comme Saussure, puis Barthes et Greimas nous l'ont enseigné, les signes sont des entités doubles, qui présentifient ce qui est absent par quelque chose de présent, visible, audible, touchable, etc. Dans la ville que j'habite, Turin, à chaque fois que l'Eglise catholique décide d'exposer le Saint Suaire, des milliers de pèlerins arrivent pour l'admirer, car ils veulent se rassembler autour du signe visible du corps invisible du Christ. Justement en raison de sa perceptibilité, toutefois, ce signe n'est pas sans risques ; des risques matériels : il pourrait brûler dans une incendie, comme il a fallu arriver aux années quatre-vingts du XXe siècle ; des risques symboliques : l'on pourrait en contester le véridicité, comme il est arrivé tout au long de l'histoire moderne de cette relique. Mais le risque le plus dangereux qu'une croyance doit affronter lorsqu'elle s'exprime est le risque de la compétition. Cela est évident dans le cas de l'espace, lequel aussi est une ressource matérielle de la signification religieuse : plusieurs communautés spirituelles souhaitent se reconnaître non seulement dans une parole, dans une gestualité, dans une liturgie, dans une façon de s'habiller, mais également dans un territoire.

Mais qu'est-ce qu'il arrive lorsque plusieurs communautés religieuses souhaitent se reconnaître dans le même espace, le marquer par ses propres signes et, en plus, le marquer de

façon exclusive, comme un espace sacré, fermé aux projets de significations des autres religions ? D'un côté, les conflits parmi les plus acharnés du monde portent sur l'ambition de s'emparer d'un espace considéré comme « sacré » de façon exclusive ; de l'autre côté, l'une des façons les plus efficaces de donner de la force rhétorique à n'importe quel conflit consiste exactement à le transformer dans un conflit concernant l'espace religieux. Le conflit entre Bouddhistes, Chrétiens et Tamil dans le Sri Lanka, par exemple, a des racines historiques, sociales, et économiques complexes, mais il s'exacerbe lorsque les premiers adhèrent à une vision de l'espace du pays comme étant « sacralisé » par les reliques bouddhistes. Dès que le territoire est reconnu comme « sacré », en effet, tout signe jugé comme pouvant en « contaminer » la pureté est reçu avec hostilité, voire avec haine, jusqu'à être pourchassé et éliminé par la violence. L'utopie d'une signification religieuse absolue et sans entraves, par exemple, anime les fondamentalistes islamiques violents qui, aujourd'hui, essayent de « purifier » leur territoire « sacré » non seulement de tout mécréant, mais aussi de toute vestige architecturale ou artistique des autres civilisations spirituelles. L'on ne doit pas oublier, en effet, que l'identité religieuse d'une communauté se construit souvent à la fois par la construction de ses propres signes (l'institution d'un calendrier liturgique, l'édification d'un bâtiment de culte, la prescription de certains vêtements) et par la destruction des signes des autres : l'interdiction des fêtes religieuses d'autrui, la démolition ou la reconversion des lieux de culte « idolâtres », l'interdiction de certaines façons de s'habiller). La sensibilité post-moderne peine à comprendre cette agressivité, laquelle cependant s'est manifestée tout au long de l'histoire des religions et continue de s'exercer.

Pourquoi ne peut-on pas vivre dans un espace où chaque communauté religieuse décide d'utiliser librement les ressources matérielles de l'environnement afin de signifier son identité et son appartenance religieuse, sans pour autant entrer en conflit avec les projets de signification des autres communautés spirituelles, à l'inclusion des projets de ceux qui n'adhèrent à aucune croyance ? Il serait sans doute merveilleux de vivre dans un espace aussi paisible ; cependant, cela demeure une utopie car, en premier lieu, comme on vient de le souligner, les ressources matérielles de la signification sont souvent limitées : soit l'on arrête de travailler le dimanche, soit le samedi, soit le vendredi, soit le jeudi ; respecter les jours fériés des toutes les religions à la fois peut créer de problèmes majeurs dans l'organisation du travail. Cependant, même si l'on arrivait — par une gestion de plus en plus rusée de la coexistence religieuse — à éliminer toute tension évidente autour des projets de signification spirituelle, sa nature conflictuelle ne disparaîtrait pas. Ce que les chercheurs et les chercheuses en sciences religieuses ont souvent négligé est le fait que, pour un croyant, la pluralité des signes religieux constitue souvent une menace à la fois cognitive et émotionnelle. Le phénomène est macroscopique dans les religions monothéistes : constater que le même dieu peut être vénéré d'une façon différente affaiblit sous-consciemment la vigueur identitaire de la croyance spirituelle. Pour le fondamentaliste, par exemple, il n'est pas suffisant de maîtriser toutes les ressources nécessaires à son propre projet de signification religieuse ; il faut également faire en sorte que des autres projets ne se manifestent point, car cette manifestation implicitement évoque l'impermanence et la relativité de sa propre croyance. La pluralité religieuse exprime un contenu de relativité que seule la conception post-moderne de l'existence a pu sous-estimer. Au contraire, accepter que, dans l'anthropologie humaine, la présence symbolique de l'autre menace de façon intrinsèque tout projet identitaire, notamment dans le domaine religieux, ne signifie pas renoncer à toute aspiration de coexistence paisible entre les diversités. En revanche, développer une conception réaliste, voire parfois pessimiste de la raison anthropologique et sociale peut emmener à un optimisme raisonnable de la volonté de politique religieuse.

Dans les derniers décennies, et dans plusieurs pays, lorsque des excès de signification religieuse se sont produits dans l'espace plural des société contemporaines, entraînant souvent

des conflits violents, on a cru trouver une solution tout simplement en réglementant la partie expressive des signes, leur matérialité. Dès qu'on a estimé, en France par exemple, que le porte du voile islamique dans les institutions scolaires publiques constituât une menace, voire un attentat au principe de la pluralité religieuse et surtout de la laïcité de l'espace commun, on a étudié la manifestation des signes religieux, et notamment leur taille, essayant de déterminer dans quelle mesure elle pût être considérée acceptable et donc légitime.

Cependant, l'on a souvent négligé de s'interroger sur le signifié de ce signifiant, notamment en se posant une question simple mais cruciale : pour quelle raison un nombre croissant d'individus, et surtout des jeunes, souhaitent que leur identité et appartenance religieuse se manifeste de façon radicale dans leurs mots, leurs gestes, leurs vêtements, mais aussi dans ce qu'ils consomment, dans ce qu'ils lisent, dans ce qu'ils mangent ?

Très actuelles, les enquêtes sur la radicalisation des jeunes français adhérant à l'Etat Islamique signalent souvent une obsession alimentaire. Interviewés par les chercheurs, les parents racontent que les jeunes adeptes de Daesh, avant leur départ pour la Syrie, s'occupaient obsessionnellement de leur nourriture. Voici l'un de ces témoignages :

> Les repas en commun sont devenus impossibles. Il avait une liste qui disait qu'il y avait du porc caché dans toutes les confiseries (bonbons, sucettes, barres chocolatées, barres de céréales…), nappages, pains, croissants, pains au chocolat, chaussons aux pommes, gâteaux, biscottes, pâtisseries, brioches, le cacao, biscuits, pain de mie, pâtes à pizza, beurre, plats cuisinés, margarine, crème fraîche, crème anglaise, crème dessert, boissons, chips, crème chantilly, glaces, pains à sandwichs, pâte feuilletée, soupes, chocolat, yaourts, mousses au chocolat, sauces … avec tout une liste de marques à boycotter (Nestlé, Danone, Haribo, Mikko, Delacre, etc.) et toute une liste des additifs susceptibles de contenir du porc qui n'en finissait pas : E100 E101 E102 E103 E110 E111 etc.[3]

Symétriquement, les appels à consommer une nourriture religieusement « pure » et à boycotter toute marque liée à Israël se multiplient dans la propagande djihadiste. En effet, constituer un groupe fondamentaliste entraîne également la création de signes alimentaires qui soient plus contraignants que les normes gastronomiques de la communauté religieuse majoritaire. Il ne suffit plus de ne pas manger du porc. Il faut dénicher du porc partout, et même inventer et alimenter des théories de la conspiration sur sa présence pernicieuse.

Pourquoi alors cette obsession pour une signification identitaire qui à la fois remplit l'environnement de marques d'appartenance idéologique et oblitère tout ce qui renvoie à des identités différentes, voire au projet social d'un espace sémiotique neutre et impartial ? Pourquoi ce désir violent d'extirper de l'existent tout ce qui contredit une utopie de pureté identitaire ? Les sociologues tout comme les psychologues s'évertuent à présent à répondre à cette question ; leur travail en ce moment historique est fondamental, car il aboutira, on l'espère, à des éléments nouveaux et utiles pour faire face à ce défi, l'un des plus brûlants de notre époque.

Cependant, le travail des sémioticiens dans ce domaine est fondamental, d'autant plus lorsque les dynamiques de constitution de frontières communautaristes n'utilisent plus uniquement des ressources « analogiques » mais également le signifiant protéiforme du numérique. Comment s'y prendre ? Et comment expliquer le succès des discours extrémistes et fondamentalistes dans ces nouvelles arènes de la communication globale ?

[3] Bouzar, Dounia et Cristophe Caupenne. 2014. « Une nouvelle forme d'embrigadement des mineurs et des jeunes majeurs dans le terrorisme », online. Rapport du Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'Islam ; accessible dans le site http://www.cpdsi.fr/ [dernier accès le 9 juin 2019].

4. Désambiguïser les frontières

Les causes sont multiples, leur interaction variée selon les cas ; du global au local : l'histoire de guerre, exploitation et injustice de plusieurs régions de la planète ; le déséquilibre social dans les sociétés ; l'influence néfaste des crises environnementales et économiques ; la désagrégation des communautés traditionnelles ; la crise des formes de vie centrées sur l'idée de succès individuel ; l'attrait de propositions idéologiques offrant une vision simplifiée de la réalité ainsi que des horizons de plénitude existentielle ; la rapidité de leur diffusion grâce aux nouvelles technologies de communication ; l'isolement des internautes dans leurs environnements idéologiques virtuels ; l'inefficacité des institutions traditionnelles de la communication et de la connaissance (média, arts, école, université) ; une certaine fragilité psychologique. Toutes ces causes se traduisent dans un seul mot : marginalité. Ceux qui adhèrent à des idéologies et à des formes de vie extrémistes et fondamentalistes le font car ils vivent, consciemment ou inconsciemment, le drame de se sentir à la périphérie de l'humanité : une périphérie sociale, économique, culturelle, urbaine, psychologique, existentielle. Ne pouvant regagner ce qu'ils voient comme le centre de leur communauté, ils commencent de la détester, de s'en éloigner davantage, voir de la combattre par tout moyen. Ils imaginent un nouveau centre, désigné par l'extrémisme idéologique, politique, religieux, à partir duquel ce combat doit être mené afin de transformer la marginalité en une nouvelle centralité. Comment fixer, donc, les limites légitimes de la liberté d'expression dans la construction identitaire communautariste, surtout lorsque elle se déploie moyennant des ressources numériques ?

Lorsque des idées, des manifestations et des actions extrémistes et fondamentalistes se répandent dans une société, cela est un signe non pas du fait que la liberté d'expression y est excessive mais, au contraire, qu'elle y est insuffisante. Le contraire de la violence n'est pas simplement la paix. Le contraire de la violence, et notamment de la violence terroriste, est la communication. Ceux qui essayent de vaincre par la terreur ont renoncé à convaincre par la parole. C'est la libre circulation des idées et de leurs expressions qui doit parvenir à marginaliser voire à expulser les propos extrémistes et fondamentalistes d'une société. Toute interdiction coercitive de leur diffusion risque, en effet, de les valoriser encore plus aux yeux de leurs souteneurs. En même temps, une société doit se doter de tous les moyens pour empêcher la circulation de propos exprimant de façon explicite un programme d'action violente. Les sciences du langage ont développé des concepts très fins pour distinguer entre une parole qui s'adresse au monde et une parole qui agit dans le monde. La distinction n'est pas toujours nette, mais elle devrait néanmoins guider les décisions de ceux qui fixent les limites de la liberté d'expression. En outre, puisque l'instigation à la haine et à la violence se répand aujourd'hui encore plus par l'image que par la parole, il faudrait que la réflexion politique et juridique à ce sujet tienne compte des spécificités des différents moyens d'expression. En conclusion, peut-on lutter efficacement contre la diffusion de discours haineux ? Quelle est, donc, la contribution de la sémiotique structurale dans ce domaine ?

Conclusions : la sémiotique pour le pluralisme identitaire

Les discours haineux se répandent de façon virale, encore plus aujourd'hui grâce aux modalités de la communication numérique. Lorsqu'on essaye de bloquer une épidémie, l'on peut agir sur trois éléments : les dynamiques de circulation du virus ; le virus lui-même ; les pré-conditions de son développement. Ainsi, l'on peut tâcher à établir des quarantaines, avec tous les risques évoqués dans la réponse précédente ; on peut s'efforcer de développer un antivirus, par exemple en élaborant une contre-propagande, avec toutes les difficultés de devoir contraster un discours irrationnel par des propos de rationalité ; ou bien, on peut se

concentrer sur les pré-conditions de la viralité, sur l'humus qui lui permet de se répandre. A long terme, cette troisième stratégie est la plus efficace. Elle se traduit dans deux notions-clefs : appartenance et « agentivité » (en anglais, « *agency* »). On doit faire tout effort pour transmettre aux individus d'une société, et surtout aux plus jeunes entre eux, le sentiment qu'ils y appartiennent. Mais ce sentiment est indissolublement lié au sentiment d'agentivité, à savoir, la conscience d'être capable de changer, par ses idées, ses expressions et ses actions, l'environnement dans lequel on vit. Il faut que la prévention de la diffusion des discours haineux passe par une série d'actions de contraste à toute forme de marginalité, qui doivent se traduire dans une distribution plus homogène des sentiments d'appartenance et d'agentivité sociales.

Plus concrètement : toute société est traversée par des lignes de différentiation économique, politique, religieuse, ethnique, linguistique, de genre, etc. Il faut absolument veiller à ce que ces lignes soient toujours des seuils et jamais des frontières. Pour ce faire, il faut considérer que, comme dans une société il y a toujours des clivages, ainsi il y a toujours des individus ou des groupes qui existent entre deux langues, deux religions, deux ethnies, deux classes sociales, deux sensibilités idéologiques, etc. Au lieu de forcer ces individus à renoncer à l'une ou à l'autre de leurs identités, il faudrait les encourager à devenir des médiateurs au sein de leur communauté, la preuve vivante que l'on peut appartenir à une société et y être efficace sans devoir renoncer à ses identités multiples. Tout projet social allant dans le sens de valoriser la cohérence des identités multiples, y compris dans l'univers numérique, doit être encouragé ; au contraire, tout projet social suggérant une incompatibilité de cette diversité est destiné à produire, dans le long terme, des divisions, voire des marginalisations ultérieures, humus des discours haineux. La rationalité structurale par laquelle la sémiotique aborde ces enjeux peut donner une contribution fondamentale en vue de leur reformulation, y compris pour la proposition de nouvelles démarches d'inclusion sociale.

Afin d'expulser l'insensé de la société il faut d'abord le comprendre comme phénomène de sens.

De Greimas à Jenni

Depuis *De l'imperfection* à *Son Visage et le tien,* l'avenir d'une « saisie exceptionnelle »

Françoise LEFLAIVE
CeReS, Université de Limoges

1. Quelques préalables

Cet article s'inscrit dans le thème du Congrès en établissant un pont entre deux textes assez distants par leur date de publication (1987 pour *De l'imperfection*, 2014 pour *Son Visage et le tien*), distincts par le contrat de lecture (extraits de textes littéraires pour Greimas, autobiographie pour Jenni), par le contexte épistémologique (linguistique pour Greimas, sciences de la nature pour Jenni) mais qui, partant tous les deux d'expériences sensibles extraordinaires, s'interrogent sur leur signification.

Ce qu'ont en commun ces expériences, c'est qu'elles s'inscrivent dans le corps, à travers des émotions qui affectent les sens : vue, ouïe pour les deux auteurs, toucher pour Greimas, odorat pour Jenni. Le goût est évoqué dans ses liens avec la connaissance[1].

La rupture qu'elles introduisent dans le quotidien s'étend aussi au savoir construit par les deux auteurs; de telles expériences constituent une ouverture sur une dimension qu'ils s'étaient jusque là interdite, à savoir l'ontologie, la métaphysique. Des questions sur la source de ces émotions et sur l'autre monde qu'elles semblent révéler surgissent. Greimas dans l'article « Immanence » du *Dictionnaire* déclarait déjà :

> L'affirmation de l'immanence des structures sémiotiques soulève un problème d'ordre ontologique, relatif à leur mode d'existence (…) la connaissance des structures sémiotiques peut être considérée *soit comme une description, c'est-à-dire comme une simple explicitation des formes immanentes, soit comme une construction*[2], si le monde est seulement structurable, c'est-à-dire susceptible d'être « informé » par l'esprit humain (Greimas & Courtés 1979, 181).

Précisons que, dans l'article « construction »[3], il admet la difficulté à séparer les deux et c'est ce que nous constatons dans les retours d'expérience des deux auteurs.

Poursuivant sa réflexion, Greimas, en 1979, date de publication du Dictionnaire, déclare vouloir « écarter de la théorie sémiotique toute querelle métaphysique » et choisit de nommer « univers sémiotique » le « il y a du sens » (question sur la source)[4].

Constatant que dans les références de Greimas figure Etienne Souriau (une fois dans *De l'imperfection*, à plusieurs reprises dans *Sémantique structurale*[5], nous nous autorisons à penser qu'une référence convoquée comme allant de soi – en effet Greimas ne prend pas la peine de préciser les ouvrages de Souriau auxquels il renvoie – est familière de sa pensée.

---

[1] Greimas (1987) : « Le goût s'applique, en effet, à l'ensemble des approches du monde, le latin *sapere* 'avoir de la saveur' devient *savoir* en français » (74). Jenni (2014) : est-ce un hasard si le chapitre « goûter » (33-48) suit directement le premier chapitre intitulé : « savoir » (9-31) ?

[2] Souligné par nous.

[3] Greimas et Courtés (1979) : « Dans le cadre de la théorie sémiotique, la description de l'objet, qui dévoile progressivement l'ordre immanent des significations, se confond, à la limite, avec la construction (…). » (65)

[4] Jenni (2014). L'auteur déclare ne pas s'intéresser à une vie éternelle post mortem : « La vie éternelle, si elle vient après, ne me concerne pas. » (22)

[5] Greimas : 1987, 93 et 1966/2002, par exemple dans le chapitre sur les rôles actantiels, pp. 175, 176, 177 ; voir aussi pp. 187, 189 et 207.

Précisons que Souriau était reconnu à son époque comme un philosophe et un spécialiste en matière d'esthétique. Mais il se trouve qu'il est aussi l'auteur d'un petit livre paru en 1947 qui pose la question des différents modes d'existence (question déjà abordée plus haut). Ce livre, longtemps oublié, a été réédité en 2009 par Bruno Latour et Isabelle Stengers (scientifique, collaboratrice du prix Nobel de chimie Prigogine) avec une préface abondante qui présente la pensée d'Etienne Souriau (2009). D'autre part, – est-ce un hasard ? – Jenni cite en exergue de son ouvrage une phrase de Latour qui appelle de ses voeux une démarche de « relecture » (en lien étymologique avec le terme religion) pour accéder au sens (Jenni 2014, 7).

Ces coïncidences font que nous pensons pertinent de convoquer Souriau pour relier les questions communes de métaphysique et d'esthétique soulevées par la description de la « saisie esthétique exceptionnelle » (Greimas 1987, 15), terme qui peut convenir aussi bien pour Jenni que pour Greimas.

Par ailleurs, d'autres sémioticiens ont accompagné (c'est le cas de Jacques Fontanille qui a écrit, conjointement avec Greimas, *Sémiotique des passions*, 1991) ou poursuivi la description des affects. Ainsi, Fontanille, également, rédige avec Zilberberg un ouvrage intitulé *Tension et signification* (1999) dans lequel un chapitre consacré aux émotions permet de les distinguer – sans nier les aspects communs – des passions. De plus, Fontanille, continuant sa description du monde sensible, construit une sémiotique du corps *Soma et Séma* (2004) en continuité avec ces précédentes recherches. Enfin, Zilberberg, dans *Des Formes de vie aux valeurs* (2011) pose des questions qui rejoignent les réflexions de Souriau – sans le nommer, c'est vrai – et de Greimas notamment sur la question de l'événement et des pratiques esthétiques.

L'ouverture constatée sur la métaphysique et l'ontologie d'un point de vue théorique est liée semble-t-il au contexte mystique des expériences relatées par Greimas et Jenni.

1.1. Un contexte mystique

Le terme de mystique[6] concerne-t-il les deux textes? Oui, parce que l'expérience décrit la révélation de l'être des choses via le paraître : ce qui « peut être » ainsi que le dit Greimas dans l'exergue[7]. Oui aussi pour Jenni qui décrit plusieurs moments d'intense bonheur liés à la présence de Dieu et à l'union avec lui (ou au contraire le mal-être profond dû au sentiment de son absence). Précisons que Jenni s'inscrit dans la tradition religieuse chrétienne tandis que Greimas s'en tient, au moins dans l'ouvrage qui nous concerne, à ce qu'on pourrait nommer, sans plus de précision, le surnaturel.

1.2. Une « saisie exceptionnelle »

Nous cherchons à éclairer la démarche (qui peut être considérée comme descriptive elle-aussi) d'Alexis Jenni dans *Son Visage et le tien* en recourant aux analyses de Greimas (dans *De l'imperfection)*. A l'origine, il y a ce que Greimas nomme « saisie exceptionnelle », qu'il qualifie d'esthétique et qu'il définit ainsi : « relation particulière s'établissant, dans le cadre actantiel, entre un sujet et un objet de valeur (Greimas 1987, 15). A la suite de Greimas, nous cherchons donc, dans le texte de Jenni, à « (...) reconnaître les principales articulations de la séquence discursive censée relater une saisie esthétique exceptionnelle » (Greimas 1987, 15).

---

[6] Voir le *Nouveau petit Robert* Rey-Debove et Alain Rey (éds.) (1993/2007) : article « mysticisme » (p. 1665) : « Ensemble des croyances et des pratiques se donnant pour objet une union intime de l'homme et du principe de l'être (divinité) ; ensemble des dispositions psychiques de ceux qui recherchent cette union (...). »

[7] Greimas (1987) : « Tout paraître est imparfait : il cache l'être, (...) Seul le paraître en tant que peut être – ou peut-être – est à peine vivable. Ceci dit, il constitue tout de même notre condition d'homme. (...) ce voile de fumée peut-il se déchirer un peu et s'entr'ouvrir sur la vie ou la mort, qu'importe ? » (9).

1.3. Des présupposés théoriques communs

Outre les rapprochements thématiques, la démarche intellectuelle des deux auteurs peut se comparer : tous deux ont la conviction des liens étroits et réciproques entre le sensible et l'intelligible. Ainsi Greimas déclare : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la perception comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » (Greimas 1966, 8). Jenni, lui, dit : « (...) les sens de mon corps[8] sont des outils à ma portée. » (Jenni 2014, 31)[9] Nous nous proposons donc d'examiner l'événement que constitue l'instant de la saisie exceptionnelle en relation avec le corps qui en est le lieu et le médiateur.

1.4. Plan et corpus

Dans un premier temps, nous aborderons cette séquence du point de vue de l'événement qu'elle relate : quel événement?

Dans une deuxième partie, nous relierons cet événement à ce que Jacques Fontanille dit du corps dans *Soma et Séma*[10]: dans quel corps? Nous faisons ainsi le choix d'un point de vue, d'un « axe » ; il se trouve que la sémiotique du corps développée par Fontanille met en lumière des relations qui s'ajustent à celles concernant l'événement et les pratiques esthétiques ; ce qui en renforce la cohérence.

Dans le cadre de ce présent article, nous retiendrons (bien que nous semble envisageable une correspondance entre les différents textes d'auteurs cités par Greimas : Tournier, Calvino, Rilke, Tanizaki, Cortazar) surtout le texte de Tournier relatant « l'éblouissement » de Robinson au sortir de la cabane, directement lié au silence inhabituel de la clepsydre, les deux phénomènes ouvrant sur la possibilité d'une « autre » île. Chez Jenni, nous nous arrêterons essentiellement au passage décrivant le vertige lié à la non-foi (Jenni 2014, 14-21) et à celui du bien-être absolu ressenti par opposition dans l'église silencieuse (*ibid.*, 72).

2. Du point de vue de l'événement?

Greimas appelait de ses voeux une définition structurale de l'événement et en soulignait la complexité. Il le décrivait comme une configuration discursive :

> Une définition structurale de l'événement nous paraît nécessaire du fait que certains sémioticiens, s'inspirant notamment des logiques de l'action, utilisent ce terme comme s'il désignait un donné simple et pour ainsi dire « naturel »; on voit au contraire, que l'événement est une configuration discursive et non une unité narrative simple : d'où l'impossibilité (…) de définir le récit comme une suite d'événements[11] (Greimas & Courtés 1979, 137).

Pour décrire l'événement de la « saisie exceptionnelle », ces lignes de Greimas constituent une présentation à laquelle nous pourrons revenir :

---

[8] Dans *De l'imperfection* : la vue ou son absence : « L'éblouissement » (1987, 13) ; « La couleur de l'obscurité », (45) ; « Le guizzo », (23) (regard comme « toucher ») ; l'olfaction : « l'odeur du jasmin » (35) ; le toucher : « Une main, une joue » (55). Dans *Son Visage et le tien* : le goût : « Savoir » (9), « Goûter » (33) ; la vue : « Voir », (49) ; l'ouïe : « Entendre », (69) ; l'olfaction et « tous les sens en général » : « Sentir » (91), le toucher : « Toucher » (109).

[9] Voir aussi les liens entre pensée, vision, signification, croyance (Jenni 2014, 52 et suivantes) : « la perception n'est pas un lien immédiat au monde mais toujours une construction ». Ou encore : « (...) qu'a-t-on d'autre que ce corps sensible ? (...) le plus merveilleux instrument de connaissance que l'on puisse imaginer. » (92)

[10] Fontanille (2004).

> Quelque chose arrive soudain, on ne sait quoi : ni beau, ni bon, ni vrai, mais tout cela à la fois. Même pas : *autre* chose. Cognitivement insaisissable, cette fracture dans la vie est susceptible, après coup, de toutes les interprétations : on croit y reconnaître l'attente insoupçonnée qui l'avait précédée, on croit y reconnaître la madeleine renvoyant aux sources immémoriales de l'être ; elle fait naître l'espoir d'une vie vraie, d'une fusion totale du sujet et de l'objet. En même temps que la saveur de l'éternité, elle laisse l'arrière-goût de l'imperfection (Greimas 1987, 72-73).

2.1. L'événement survient et surprend

En premier lieu, on pourrait dire que l'événement fonctionne sur le modèle du « survenir ». Zilberberg oppose « survenir » et « parvenir » parallèlement à « saisie » et « visée »[12] dans *Des formes de vie aux valeurs.* Il renvoie (Zilberberg 2011, 12) au dernier chapitre de l'ouvrage de Greimas qui nous intéresse, intitulé : « L'attente de l'inattendu » (Greimas 1987, 89-98), comme exemple du « parvenir » par opposition au survenir (Zilberberg 2011, 12) (car l'irruption de l'événement heureux provoque le désir de son retour). Précisons que Zilberberg qualifie de « mode d'existence » saisie et visée et « mode d'efficience » le parvenir et le survenir. Il oppose l'événement : « être pris » à ce qu'il appelle l'exercice : « prendre » Il associe ainsi discursivité et narrativité.

> Pour qu'une grandeur soit reçue comme objet, elle doit si possible survenir – mode d'efficience ; elle doit saisir le sujet qui devient par contiguïté un sujet du subir; enfin elle doit être authentifiée comme telle – mode de jonction. Si ces conditions sont remplies, alors nous sommes en mesure de poser l'événement qui est à la sémiotique discursive ce que le schéma narratif est à la narrativité (Zilberberg 2011, 12).

Dans les textes, concernant l'événement (saisie), nous mettons en regard « l'éblouissement heureux » de Robinson qui se lève, surpris par le silence insolite de la clepsydre[13] et l'expérience de Jenni qui, après un excès d'action, de chaleur, de bruit, (à l'occasion d'une performance cycliste) est touché par le silence, l'harmonie, d'une petite église de campagne dont le vide est habité.

> J'avais affronté le soleil et ses cymbales, les routes en pente, mon corps grinçant et pulsant, mon corps pétaradant, et j'étais arrivé là : l'esprit vidé par l'épuisement physique, disponible à ce qui est encore quand tout se tait. Le vide bruissait, il était tout imprégné d'un être profond qui n'avait nul besoin d'en dire plus et son silence était tout empreint de paroles avant qu'on les prononce – pas la peine – mais frémissantes (…). J'étais là et mon esprit flottait autour de mon corps calmé, et le monde soutenu de douze énormes piliers vibrait à mon unisson (Jenni 2014, 71-72)

Ce qui est en jeu, c'est la jonction avec l'être : avec l'être de « l'autre » île pour Greimas ; en effet un « bref instant d'indicible allégresse » lui suggère la possibilité de l'existence d' « une autre île derrière celle où il peinait solitairement... plus fraîche, plus chaude, plus fraternelle... » (Greimas 1987, 15) Pour Jenni la jonction se fait avec « Ceci » nommé aussi « le Fils » ou « Dieu » ou « vie éternelle ».

Ainsi, Zilberberg permet de préciser ce que Jenni décrit en explicitant davantage le mécanisme de la saisie et de ses liens avec l'événement :

> Dans ces conditions, la saisie ajuste trois strates signifiantes : la vivacité du tempo, la passivation du sujet et la religiosité dans la mesure où le religieux potentialise un événement prodigieux. (Zilberberg 2011, 14)

Le rythme rapide des interactions entre le sujet et le monde via la présence surnaturelle qui l'habite est signifié par le caractère répétitif et vif que dénotent les verbes « bruissait » ou

[12] Zilberberg (2011) : voir le tableau p. 14.

[13] Greimas (1987) : « (il) se leva et alla s'encadrer dans la porte. L'éblouissement heureux qui l'enveloppa le fit chanceler et l'obligea à s'appuyer de l'épaule au chambranle. » (13)

« frémissait » ; la passivité du sujet est exprimée par la voie passive « était imprégnée », la religiosité, par ces paroles non prononcées mais comme en puissance.

2.2. Rupture et ouverture

La « grandeur » survient « enchâssée » dans le quotidien et elle est en contraste avec lui (Greimas 1987, 22). Quotidienneté des actes répétitifs de Robinson dont l'emploi du temps régulier ordonne les journées accompagnées par la clepsydre; quotidienneté des nombreux efforts physiques imposés à son corps par Jenni (Jenni 1014, 69).

D'autre part, le temps semble « suspendu » : le silence de la clepsydre marque une pause pour l'ensemble de l'île[14] de Robinson; pour Jenni, le vide (interruption de l'action) et le silence de l'église (arrêt du « bruit » imposé au corps (Jenni 2014, 69) sont perçus comme possibilité d'accéder enfin à l'être. Dans les deux cas, c'est une autre vie qui commence. Souriau (2009), dans un monde conçu comme une dynamique des passages, percevait l'événement comme « achronal ».

Paradoxalement, cette négativité liée à la quotidienneté devient une sorte de préalable protensif à l'excès de béatitude. Zilberberg rappelle que Greimas, à la suite de Hjemslev, « envisage les grandeurs comme des intersections, la compénétration de deux dimensions : l'intensité comme somme des états d'âme, et l'extensité comme somme des états de choses.» Plus loin il redit que « (…) les valeurs sont tributaires des interactions de l'intensité et de l'extensité » (Zilberberg 2011, 2). Intersection entre répétition versus événement (état de choses) et ennui ou dégoût versus enthousiasme (état d'âme). Chez Jenni, le vertige/vide signe de l'absence de Dieu, de la non-foi de l'enfance ressenti physiquement dans le quotidien d'une excursion scolaire en haut d'un monument est perçu comme « terreur sacrée » (Jenni 2014, 20) ; le vide/repos, lâcher prise, dans la petite église après la suractivité sportive est ressenti comme accueil béat de l'invisible: « Je bus ce vide heureux comme une eau vivifiante » (*ibid.*, 70, 71)[15]. On voit par cet exemple que la même réalité, le vide, peut être polarisée négativement (absence de Dieu/ « terreur sacrée ») ou positivement. Souriau dit d'autre part que l'événement constitue un « absolu d'expérience » (Souriau 2009, 152).

2.3. Evénement et phénomène

En ce sens, il se rapproche du phénomène. Zilberberg (comme Souriau) montre les traits communs entre phénomène et événement en citant Deleuze :

> Tout phénomène renvoie à une inégalité qui le conditionne (...). Tout ce qui se passe et qui apparaît est corrélatif d'ordres de différences : différence de niveau, de température, de pression, de tension, de potentiel, *différence d'intensité.* Le principe de Carnot le dit d'une certaine façon, le principe de Curie le dit d'une autre façon. Partout, l'Ecluse[16].

Semblables aussi en leur « patuité » (Souriau 2009, 153)[17], ce qui les distingue cependant, outre le caractère transitif et dynamique de l'événement, c'est aussi ce que ce dernier a de définitif : « (...) le fait du fait, cela reste inéluctable » (*ibid.*).

Le caractère exceptionnellement heureux (ou malheureux) de l'événement en fait un repère : il y a un avant et un après. Il se charge d'une réalité signifiante supérieure à celle des

[14] Greimas (1987) : « (...) comme corollaire du *silence* et obtenue grâce à lui, la *pause* de « l'île toute entière (...) » (14)

[15] Voir aussi : « (...) le monde à l'état neuf, toujours vivant et fécond, mais au calme, le monde toujours présent et moi dedans, et lui en moi, sans plus d'avant ni d'après. »

[16] Deleuze (1989, 286), cité par Zilberberg (211, 172).

[17] « Patuité de cet irréductible, telle est l'existence du fait. Si pareille en sa patuité à celle du phénomène (...) ».

autres instants vécus dans la quotidienneté. Faut-il parler déjà de « surexistence » au sens de Souriau (Souriau 2009, 165) ?

Nous constatons du moins chez lui l'hypothèse (présente aussi chez Greimas) de ce que nous pourrions appeler une homologie entre les structures sémiotiques et linguistiques. Ainsi Souriau pour préciser les rapports entre phénomène et événement considère que le phénomène s'apparente à l'adjectif (« (...) séparable de tout l'ordre ontique que le substantif représente (...) » (Souriau 2009, 154) quand l'événement correspondrait à « l'essence propre du verbe » (*ibid.*, 154). Le phénomène est à ranger dans les « sémantèmes de l'existence » quand l'événement appartient à « l'ordre des morphèmes » ou du « synaptique ».

3. Dans quel corps ?

L'événement se passe d'abord dans le corps Il reste donc à préciser son rôle dans le processus de saisie/événement. Or il se trouve que les fondements de la sémiotique du corps que Jacques Fontanille a posés dans *Soma et séma* (2004) – déjà ébauchés dans *Sémiotique des passions* et *Tension et signification* – explicitent, notamment sur le plan dynamique, les oppositions déjà mentionnées. Partons de la définition que Fontanille donne du corps :

> (…) pour le poéticien, et pour une part croissante des sémioticiens (…) le corps est d'abord le siège de l'expérience sensible *et* de la relation avec le monde en tant que phénomène[18] dans la mesure où cette expérience peut se prolonger dans des pratiques signifiantes et/ou dans des expériences esthétiques (Fontanille 2004, 11. C'est nous qui soulignons).

Ce qui nous intéresse ici, c'est la double fonction du corps (« et ») ainsi que la relation entre deux réalités discursives (corps/monde) et l'idée que cette relation puisse avoir des correspondances notamment esthétiques.

3.1. Le Moi-chair

Premièrement, ce que Fontanille nomme le « moi-chair » concerne les manifestations sensibles : éblouissement, absence de bruits, olfaction. Il constitue le « centre de référence », « le siège du noyau sensori-moteur de l'expérience sémiotique » (Fontanille 2014, 22 ; voir aussi *ibid.*, 2011, 12-13). En ce sens, le Moi est l'objet rejoint par le sujet inconnu (« Ceci » pour Jenni, la lumière exceptionnelle pour Greimas) dans l'expérience de fusion. Fontanille déclare : « Le *Moi* est donc cette part d'ego qui est à la fois référence et pure sensibilité, soumise à l'intensité des pressions et des tensions qui s'exercent dans le champ de présence » (Fontanille 2004, 23).

En l'absence d'inertie définie respectivement par des seuils de rémanence et de saturation[19] (nous retrouvons l'image de l'écluse empruntée à Deleuze), ces pressions exercées sur le Moi-chair « (...) suscitent des irruptions phoriques brutales, apparemment incontrôlées (...) » (Fontanille 2004, 61). La polarisation – négative : terreur, ou positive : jouissance, sentiment de plénitude –, semble aléatoire, du moins dans l'instant de la survenue de l'événement. Ce n'est que par l'activité de la deuxième instance corporelle appelée par Fontanille le *Soi* qu'elle s'explique.

[18] Fontanille (2014), p.10, note 4 de bas de page : « Chez Jean-Claude Coquet notamment, dans *La quête du sens,* PUF, 1997 ».

[19] Fontanille (2014) : l'auteur développe le jeu des différences tensives qui s'exercent sur le corps et explique la passivité déjà relevée par l'absence d'inertie (p. 26).

3.2. Le Soi

Fontanille emprunte cette notion à la phénoménologie qui la désigne sous le vocable « corps propre ». C'est « (...) la part d'*Ego* qui se construit dans et par l'activité discursive » (Fontanille 2004, 23). Il décrit la réflexivité de l'activité du corps : « (...) le *Soi* est cette part de lui-même que le Moi projette hors de lui pour pouvoir se construire en agissant » (Fontanille 2004, 24). Il se réfère à Ricoeur pour distinguer l'instance des saisies : Soi idem et l'instance des visées : Soi ipse.

Dans le cas de Jenni, c'est le « Soi-idem » qui signale au sujet la réitération de l'expérience mystique. Le « Soi-idem » est en quelque sorte la mémoire corporelle. C'est pourquoi l'expérience est souvent teintée de nostalgie que l'on pourrait qualifier de « mythique ». Il y a quelque chose de la « vie antérieure » baudelairienne dans l'expérience de Robinson, comme un paradis perdu et retrouvé. Bien sûr nous reconnaissons ici la célèbre expérience proustienne (Jenni 2014)[20] du retour du même à travers le temps, hors du temps. Jenni évoque ainsi, comme en éclairage de l'expérience mystique, l'odeur merveilleuse de l'enfance qui le submerge lorsque revisitant sa maison totalement rénovée, il ouvre la porte du grenier dans lequel aucune modification n'a été faite.

> (...) L'odeur, comme un philtre transtemporel, est le dernier lien avec ce qui n'est presque plus, avec ce qui est en nous pourtant mais qui n'est plus disponible sous forme d'images et de mots. Je le sais bien, j'ai lu Proust (...) (Jenni 2014, 94).

Fontanille, dans un chapitre intitulé « Impressions proustiennes » (Fontanille 2004, 201-212) rappelle la force vitale, la « qualité de présence » de la sensation qui émerge et « se donne à saisir comme un autre actant » (Fontanille 2004, 202). Le corps (soi-idem) est opérateur de la saisie exceptionnelle. Greimas, on l'a vu dans une précédente citation (Greimas 1987, 20) faisait lui aussi référence à Proust.

Le corps est également actif lorsque le sujet, cherchant à retrouver l'euphorie, essaie de reconstituer les conditions de l'événement heureux. Il obéit alors au« Soi-ipse ». Ce qui est en jeu, c'est le désir, l'intention récurrente qui imprime une direction en continu (ordre sensori-moteur). Le schéma narratif de quête apparaît avec le corps-actant comme instance de visée. Ainsi Robinson arrête la clepsydre pour suspendre le temps et imprimer une pause à l'île, laissant émerger un ordre originel.

> (…) Cessant soudain de s'incliner les unes vers les autres dans le sens de leur usage – et de leur usure – les choses étaient retombées chacune de leur essence, épanouissaient tous leurs attributs, existaient pour elles-mêmes, naïvement, sans cherher d'autre justification que leur propre perfection (Greimas 1987, 14).

Malheureusement, ce « moment d'innocence » tel que le définit Greimas, ne peut pas toujours être revécu comme le souhaiterait le sujet. Ainsi, pour Jenni retournant dans le grenier, peu à peu, le parfum s'estompe. De même, revenant dans l'église pour revivre la plénitude entrevue, il ne trouve qu'une « mise en scène spirituelle » incapable de le faire accéder au divin (Jenni 2014, 73)[21]. Une condition préalable semble être comme on l'a vu, l'élément de surprise et la disponibilité du sujet à ce qui advient.

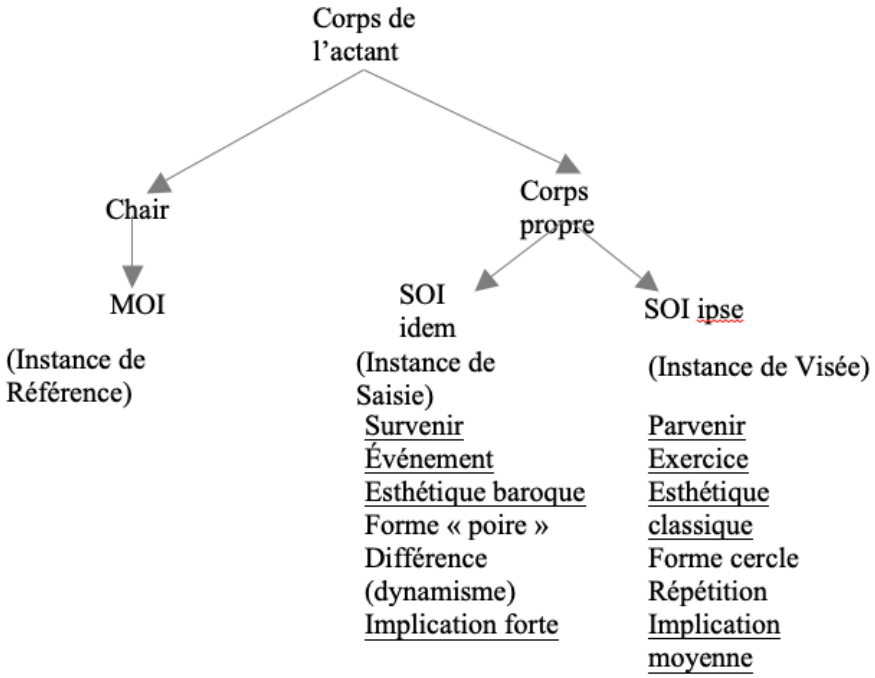
Mais la force vitale contenue dans la saisie exceptionnelle tient également à sa capacité à engendrer d'autres formes de vie.

[20] Jenni rappelle l'expérience proustienne explicitement p. 94.

[21] On peut opposer ici la « musique décorative » censée être spirituelle et celle de Bach qui le rapproche de sa mère dans une réelle communion spirituelle, lors d'un voyage en Allemagne.

3.3. «Prolongements dans des pratiques signifiantes et/ou des expériences esthétiques »

Fontanille, dans sa définition du corps notait que la relation du corps au monde peut se prolonger dans des pratiques signifiantes et/ou des expériences esthétiques. Greimas aussi bien que Jenni reconnaissent à l'expression artistique – littéraire dans les différents textes d'auteurs cités par Greimas, littéraire (Jenni 2014, 138-139) et musicale chez Jenni – la capacité d'atteindre ce principe vital au-delà et en deçà de la vie ordinaire et de faire émerger l'instant d'éternité[22]. Inversement, ou plutôt réciproquement, une lecture esthétique est faite par Greimas de l'événement exceptionnel de la goutte d'eau dans la clepsydre qui après s'être allongée remonte. Il y voit l'équivalent d'une alternance de codes esthétiques. La forme sphérique se rattache au clacissisme par sa régularité symbole de perfection tandis que la forme « en poire » rappelle l'esthétique baroque en raison du mouvement d'allongement et des nouvelles courbes qui l'accompagnent. II est intéressant de voir que Zilberberg éclaire cette opposition par un tableau qui associe : « art classique » et visée, versus « art baroque » et saisie (Zilberberg 2009, 175). De même que Souriau établissait des correspondances entre événement/phénomène et catégories linguistiques, de même nous proposons de relier les différentes instances corporelles aux catégories actantielles et esthétiques qu'elles sous-tendent.



D'après Fontanille (2004, 23).

Chez Jenni, le cercle inachevé tracé par Fabienne Verdier dans le tableau reproduit en couverture et se situant dans une série intitulée « ascèse silencieuse » peut être interprété comme l'expression de « l'exercice » de l'artiste qui s'efforce d'atteindre à la perfection (forme cercle) inaccessible.

De plus, l'expérience d'union avec le divin est figurée par ce qu'on pourrait appeler la fractalisation : chaque visage humain (« le tien ») renvoie à celle du modèle de l'humain « Son » visage, celui du Christ incarné.

[22] Ainsi, la force évocatrice de la musique de Bach pour Jenni (2014, 86-90) peut être comparée à celle de la littérature pour Greimas en particulier dans la nouvelle de Cortazar où la fiction rejoint la réalité (*ibid*., 55-68).

> C'était moi-tout-autre-que-moi, matrice de ma propre vie et de toute vie, qui était forme de vie, et j'en étais l'image. On peut lui donner un visage si l'on veut, mais ce serait le visage de tous les visages. (Jenni 2014, 77)

Jenni éprouve d'autre part le besoin d'ajuster ses phrases à la nature paradoxale de l'expérience vécue. Il se sert de la figure de l'anneau de Möbius pour les décrire.

> Mes phrases sont ondoyantes et reviennent sur elles-mêmes, elles ressemblent à des anneaux de Möbius qui se referment en échangeant le dedans et le dehors sans jamais changer de côté, mais exprimer quelque chose de divin ne peut se faire qu'en tordant la langue, de façon à lui faire rendre ces notions paradoxales qu'elle n'est pas faite pour dire (Jenni 2014, 164).

Par ce prolongement figuratif, il exprime dans « un autre idiome » la complexité de la relation du corps au monde telle que l'analyse Fontanille : « La proprioceptivité est considérée comme le terme complexe de la catégorie « intéroceptivité/extéroceptivité » (Fontanille 2004, 21). De même que l'on peut parler d'isomorphisme entre le plan de l'expression et le plan du contenu, nous pensons qu'il y a une continuité renouvelée entre l'expérience sensible et son expression en particulier esthétique. Si l'on en croit Souriau qui postule une « égalité des modes d'existence » (Souriau 2009, 163), on peut discerner avec lui une « dialectique unique » – Edgar Morin (2002-2006, 17-34, et plus particulièrement p. 20) lui préfère le terme de « dialogique » – de l'existence, valable à travers toutes ses modalités.

On retrouve les caractéristiques de la « saisie » qui apparaît comme la « prise en charge et la réassomption de quelque fragment métonymique du monde » (Greimas 1987, 55).

***

Les réflexions de Greimas sur la structure dans *Sémantique structurale* et l'analyse de la saisie esthétique exceptionnelle à travers les expériences perceptives multiples dans *De l'imperfection*, se répondent et se complètent. Si la structure est d'abord la « présence de deux termes et de la relation entre eux », alors chaque expérience perceptive, en tant que relation corps/monde peut être analysée comme une structure. Son caractère exceptionnel tient ici en ce qu'elle est une relation sujet/objet d'un genre particulier puisqu'elle intègre le divin – ou le surnaturel – comme objet de quête mais qu'elle voit aussi et paradoxalement en lui le sujet par excellence – ou le seul – qui advient de manière aléatoire – par grâce – et transforme le sujet premier (l'homme) en sujet du subir voire en objet de quête de Dieu lui-même. L'instabilité des modes actantiels et l'immanence du sensible sont vérifiées aussi à travers l'expérience de Jenni. Ce dernier met en valeur en tant que physicien le caractère métonymique de chaque expérience sensible et apporte un éclairage nouveau à l'hypothèse de Souriau concernant l'égalité des modes d'existence et la perspective d'une dialectique unique, ce que Souriau nomme la « surexistence » (Souriau 2009, 163).

La mise en perspective de ces deux ouvrages renforce aussi l'idée d'un dialogue possible entre « sciences de l'homme » et « sciences de la nature »[23] comme l'espérait Greimas. Une compatibilité possible entre métaphysique et science apparaît correspondant à des recherches récentes, comme le souligne Aurore Famy (2017) relisant Souriau et Latour.

Ces multiples convergences témoignent de l'extraordinaire fécondité de la pensée de Greimas et de sa remarquable cohérence.

[23] Greimas (1966) : « Une analyse qualitative de plus en plus rigoureuse ne peut que contribuer à combler le hiatus qui existe actuellement entre les sciences de la nature, considérées comme quantitatives et les sciences de l'homme qui, malgré les apparences souvent trompeuses, restent qualitatives. » (9)

Références bibliographiques

DELEUZE, Gilles (1989), *Différence et répétition*, Paris, PUF.

FAMY, Aurore (2017), « Guide à l'usage du sémioticien pour circuler dans l'*Enquête sur les modes d'existence* », *Actes sémiotiques* [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5864Références

FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et Séma, figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.

— et ZILBERBERG, Claude (1999), *Tension et Signification,* Paris, Mardaga.

GREIMAS Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

— (1987) *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.

— et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* Paris, Hachette.

— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil.

JENNI, Alexis (2014), *Son visage et le tien*, Paris, Albin Michel.

MORIN, Edgar (2002, 2006) *in* Réda Benkirane, *La Complexité, vertiges et promesses*, *18 histoires de sciences, entretiens avec Edgar Morin, Ilya Prigogine, Francisco Varela*, Paris, Le Pommier.

REY-DEBOVE, Josette et REY, Alain (éds.) (1993, 2007), *Nouveau petit Robert.*

SOURIAU, Etienne (2009), *Des Différents Modes d'existence* suivi de *L'œuvre à faire,* présentation d'Isabelle Stengers et Bruno Latour, Paris, PUF.

ZILBERBERG, Claude (2011), *Des Formes de vie aux valeurs*, Paris, PUF.

Beyond the freedom *vs* oppression opposition : the meaning of the Londoner hijabista look

Marilia JARDIM
University for the Creative Arts, Londres
Centro de Pesquisas Sociossemióticas

Hijabista: slangy neologism used mainly on the internet, a union of *hijabi* and *fashionista*, referring to girls and women who use the headscarf and, at the same time, are fierce followers of Western Fashion trends. The term, on the one hand, manifests a union between the following of a religious code, manifested by the use of the headscarf and modesty in dress; and the affiliation to high street and designer style. Although that could appear to be a simple combination, a matter of personal taste or, perhaps, a cosmopolitan take on Islam, the style encloses a contradiction: it implies, as this analysis purposes to present, that Fashion is worn modestly; and the headscarf is worn fashionably – a conflict concerning both the principles of Islam and the purposes of Fashion.

Both objects involved in the analysis reclaim justification, especially when it comes to the semiotic study of dress, which is typically dismissed as a topic of minor academic importance. Nevertheless, the matter has been a lively subject in the works of Algirdas Julien Greimas – starting with *La Mode en 1830*, his PhD thesis, and reappearing in *De L'imperfection*, his last individual book – and many of his contemporaries and collaborators – Roland Barthes, *Système de la Mode*; Jean-Marie Floch, *Identités Visuelles*; Eric Landowski, *Présences de L'autre*; to mention a few. As in many of the above-indicated studies, this paper uses dress as a starting point, inviting the analysis to focus on broader issues this particular manifestation of London's 21st century street style seems to put on display: the effect of migrations, the attempt at an intersection of different identities, the struggles for staying unique in a global and globalised metropolis. Inside Semiotics and other Social Sciences, the study of dress has proven to be of capital importance, as clothing and the presentation of self continue to be a privileged space to apprehend the conciliation of the irreconcilable.

A complex operation of combining paradigms to compose dress, as described by Greimas in *De L'imperfection* (1987) but also remitting to the polemic contract which is part of the canonic theory (1993) to match headscarves with high street Fashion goes beyond a feminine daily ritual. It challenges not only the fundamental levels of both systems – can Fashion be modest? Can religion be fashionable? – but seems to compromise the black and white relations created between Fashion and Religion, as well as West and Middle East as anti-subject of each other.

What is the meaning, thus, of creating a form of dress that unites two manifestations which became emblematic of each one of those geographic locations, traditions, and cultures? From the 1970's onwards, the returning to veiling became a powerful symbol of the Islamic movements in the Middle East, bringing back the headscarf to unveiled societies as a visible sign of the Islamic faith and customs. (Ahmed 2011). Useless to say that, more or less at the same time, in the late 1980s, fast-fashion started to gain speed, with Fashion becoming one of the leading industries in the West, with its brands, trends, and ideologies spread across the globe. The same industry, in a proper capitalist manner, sees no distinction of gender, race, or creed, with leading European fashion houses catering to the wealthy Oil nations, designing special modest collections featuring headscarves and other religious garments. On the pinnacle of that struggle, London, one of the world's Fashion capitals of our days, sees Muslim girls and women trying to choose the best from each tradition to create a form of dress which, in the hopes of embracing both systems, seem to deny them both simultaneously.

Such a complex object became widely available to the mainstream audience in 2015 when H&M entered history as the first brand to feature a *hijabi* model in one of their campaigns. This one second – the approximate duration of the model Mariah Idrissi appearance in the video – is the main corpus of this work. Although such choice may seem fragile, when it comes to exemplifying a practice, the life those frames gained far beyond the original video justifies its pertinence as an object of study: in a campaign featuring other celebrities (such as rock legend Iggy Pop), and in the sea of H&M adverts appearing in the same period (including two videos dedicated to established celebrities, such as TV personality Kendall Jenner and former footballer David Beckham), Mariah Idrissi's appearance made it to the headlines of papers all over the globe, with most articles featuring the image we chose to analyse. Secondly, whenever those articles discussed Idrissi's appearance – and that includes anything from a fundamentalist Islamic perspective to xenophobe anti-Islam points of view – that image was the one served as the main course. The reiterations of that frame made that one second eternalised in the press and social media, converting it from individual choice to the emblem of a practice.

The chosen image will be described and analysed in its visual aspects, following the works of Jean Marie Floch on plastic semiotics. Appearing in Floch in the study of other bits of the Fashion system, the notion o *bricolage* from Claude Lévi-Strauss will be fundamental to this paper, as much as the Socio-semiotic works of Eric Landowski, mainly his writings examining the use and practice of objects (Landowski 2009). As the year invites us to honour the works of Algirdas Julien Greimas, this paper will focus his production relating to dress, especially *De L'imperfection*, as well as his detailed studies of the anti-subject, presented in *Du Sens II* and the *Dictionnaire*. Adopting a standard semiotic method, we will study the oppositions encountered in our object, and the extent to which the phenomenon observed in dress can be emblematic of social practices, reflecting how the composition of an appearance can provide visual manifestation of broader cultural contexts.

1. Fashion and Islam, subject and anti-subject

In the summer of 2015, the Swedish Fast Fashion giant Hennes & Mauritz launched a 1 minute 30 seconds video to their « Close the Loop » campaign, promoting the brand's effort to encourage customers to recycle their unwanted clothes in store, in exchange for a £5.00 voucher. The video features dozens of different people, from various ages, sizes, genders, races, colours, ethnicities, faiths, famous and anonymous, while the voiceover prescribes formulas to break the established rules of dress. The ad closes with the sentence: « There are no rules in Fashion but one: Recycle your clothes ».



Figure 1. Mariah Idrissi models for H&M *Close the loop* campaign, in a performance lasting only one second[1].

The big sensation behind the video, however, was undoubtedly the appearance of Mariah Idrissi (above), a British-Moroccan-Pakistani woman who became, at the occasion, the first model to wear a *hijab* in a Western fashion campaign. A quick search on the newspaper database *Nexis* returns fifty-six news articles in the period between 1st September and 31st December 2015 mentioning Idrissi and her appearance at H&M[2]. The same period saw the launching of H&M campaigns, one featuring Kendall Jenner – which produced mere two mentions in the international press[3] – and football legend David Beckham – appearing eleven times in the news of the same period[4]. Such result is remarkable, considering that unlike Jenner and Beckham, who are well-known celebrities starring one-minute videos exclusively dedicated to them, Idrissi was known only in social media, mainly among other Muslim girls and women who followed her accounts about Muslim beauty and fashion.

Besides breaking into the media for her one-second appearance in the video like no other participant in the same campaign did, it is important to stress that the image above was also featured in most articles mentioning Idrissi and H&M, and many more if we exclude H&M from the search. As such, what used to be one second in a 1'30" video became an eternalised frame, with repetitive appearances in news and social media to date (back to *Nexis*, Idrissi's appearances on news count three hundred fifteen, between 1st September 2015 and 27th October 2018), meaning likewise that a significant portion of the debate surrounding the mixing of *hijab* and fashion after the H&M video happened around that particular image. As such, it is possible to claim that single frame is an emblematic enough corpus to permit an insightful analysis of a practice, even if it refers to one person alone: one who was forced to count for all in the media discourse.

With her appearance paired with the voice-over « Look chic », she wears high-waist, wide-leg black culottes, a cream top, cream boots, oversized rose jacket, a simple black handbag, hands and wrists heavily accessorised with a golden wristwatch, bangles, and rings. The face features light makeup, with terracotta shades of blush and contour, and light pink sheen lipstick, complemented with oversized round sunglasses. Dressed like a typical Londoner for spring/summer 2015, the only detail separating Idrissi from other fashionistas is the *hijab*: a printed cream, burgundy and dark brown neckerchief, with a geometric print suggesting simultaneously a Middle Eastern pattern or a classic *pied de poule*, wrapped around her head and neck, playing the roles of both veil and scarf, modestly covering the head, or ostentatiously adorning the neck, falling through the chest and waist, adding print to the predominantly solid look.

Continuing, Idrissi is leaning against the jamb of a restaurant on the side of Peters & Co. Gin Palace, a popular location in Broadway Market – a hipster site in East London's Borough of Hackney. In the background of our model, a number of typically British elements catches

[1] The few frames with Idrissi feature the long shot seen in this image and a face close-up. Idrissi poses in front of Peters & Co. Gin Palace at Broadway Market in East London, wearing an emblematic example of the street style this paper aims at analysing. Image: screenshot of the video « Close the Loop – Sustainable fashion through recycled clothes, » 0'55" from 2nd September 2015. Available at: https://www.youtube.com/watch?v=s4xnyr2mCuI (Last access: 17th November 2018).

[2] Nexis results page available at: https://www-nexis-com.ucreative.idm.oclc.org/search/homesubmitForm.do#0||BOOLEAN|||||| (last access 11/11/2018)

[3] Nexis results page available at: https://www-nexis-com.ucreative.idm.oclc.org/search/homesubmitForm.do#0|1|BOOLEAN|||||| (last access 11/11/2018)

[4] Nexis results page available at: https://www-nexis-com.ucreative.idm.oclc.org/search/homesubmitForm.do#0|1|BOOLEAN|||||| (last access 11/11/18)

the eye, even in the brief space of the frame: Union Jacks, the Gin Palace, the small pieces of paper advertising « small pie and mash £3.00 » – markers providing sufficient context to confirm this scene happens in Britain or, more specifically, in London. In this carefully chosen location and staging, a British-born Moroccan-Pakistani woman wears a headscarf, leaning against a small restaurant, evoking the image of the small business and the immigrant – another powerful element of a Londoner identity.

A perfect emblem of Fashion in the cosmopolitan capital of the United Kingdom, no doubt, Maria Idrissi in those brief frames of an H&M ad is also an emblem of the slang *hijabista*. The look created for the video, although the work of a stylist, is not at all distant from the way Idrissi presents herself in her social media[5], even before the sudden fame granted by her appearance. Her 84.8k Instagram followers[6] receive many images of her looks, clothes and makeup: always very fashionable; always urban, on the streets, shopping; and always wearing the headscarf, which appears in different colours, folds, and styles, always a part of the look, rather than a mandatory item of religious dress. The idea of a combination of two worlds, thus, is suggested both in the video and in the model chosen to feature in it. From her personal story – a daughter of immigrants, mixed-race, British-born Muslim – to the way she chose to present herself, between the world of Fashion and the world of faith, the negotiation of two systems of value is present and manifest in her virtual persona.

In *De L'Imperfection*, Greimas addresses the act of dressing oneself as the conjunction of the pressures of nature, especially its social representation, and the pressures of culture (Greimas 1987). For the author, the matter of nature, or function, relates to issues of comfort, or the problems posed by the weather; while social pressures relate to a context to which a woman belongs, the environment and circumstances that woman will face. If in Western Fashion the second dimension, the one of society and culture, could be read as one context, in the image of oneself created by the hijabista, that dimension is split in half: one half which tries to cope with the appropriateness of the religious code of *hijab*; and the other attempting at responding to the Western ideas of beauty, style, newness, and respect to trends. In other words, when it comes to the specific look we are analysing, the social context cannot be perceived as one, especially because this « context » tries to conjoint two symbolic spaces which are opposed in their fundamental levels: the space of consumption, the sacred space.

Still in De *L'Imperfection*, Greimas addresses the desire to please the other, which is the foundation of the act of dressing, as an operation of *seduction*: the risky adaptation of the image a woman has of herself, and the one others will make of her. The same word is used by Landowski in *Les Interactions Risquées* to describe one of the four possibilities in the mechanism of manipulation: to seduce is to focus on the euphorisation of the manipulated subject with the view of making that subject want [*faire vouloir*] (Landowski 2005). Again, the word relates to the *image* the manipulator makes of the manipulated (id. p .22), but also the image the manipulated has of oneself, or whether or not they are at the level of the positive simulacrum the manipulator attributes them. In the case we are presently analysing, the idea of image relates strongly to the concept of « presentation of self », meaning the aesthetical result is important: the final look, aiming at adorning the woman who wears it, creates an image of self which aims at aligning with the prevalent simulacra of beauty and appropriate curation of an appearance.

However, the same word will have a different use outside the scope of Standard and Socio-semiotics: in this risky combination between Fashion and Religion, *seduction* can have both euphoric and dysphoric values. For the Western system, to seduce seems to be the ultimate goal, both in the operations described by Greimas and in the regime of manipulation presented

[5] Her public account can be assessed at:
https://www.instagram.com/mariahidrissi/?hl=en (last access 12/11/2018)
[6] 12/11/2018 count.

by Landowski, both concepts firmly rooted in the Fashion operations. For Islam, on the one other hand, seduction in both senses is something to be avoided: in fact, the idea of modesty in dress, for both men and women as prescribed in the Qur'an[7] relates to the need of preserving the decorum, and avoiding the incitement of *fitna* – a word for the chaos caused by unrestrained feminine sexuality, in one of its many meanings (Shirazi 2003).

No matter how clear that boundary could be for a modest wearer, it is important to remark that in the eyes of the West, the veils could be perceived as sex appeal, erotic fetish, or even something to instigate the sexual desire, rather than preventing it. Similarly, modesty includes, in the Qur'an, avoiding to display adornments[8], which is an opposite operation to the one performed by Fashion, which encourages adornment to create/enhance beauty. Therefore, to merge both Islamic faith and Fashion in one look not only means to respond to two system of values with opposed views on what to do with adornments, but it also means a risky attempt at dealing with concepts – such as *seduction* – which are perceived as euphoric to one system, and dysphoric to the other.

Many authors studying the veil today are emphatic when it comes to its marked opposition to what is named a « Western way of life » or « Western decadence. » (Shirazi 2010) Well, aren't beauty and Fashion the epitome of such decadent way of life? The feminine discourse on the veil today is marked in that sense when it places itself in direct (and sometimes radical) opposition to the ideas of display of beauty, or the mere existence of beauty as a measurement of feminine worth. Fashion and consumerism appear as the same side of this coin, its denial emerging as a new form of feminine liberation (Tario 2005).

Taking the previous paragraphs into consideration, it becomes clear how a social narrative is outlined, in the best Standard Semiotics style, with both discourses adopting the role of the hero, and pointing the Other as the anti-subject. In Greimas, it is precisely in the ethnic literature that the opposition between subject and anti-subject is coded as a moralist dualism between good and evil (or positive and negative) (Greimas 1983) the same dualism re-utilised by the media in the addressing of Islam in the West, or the West and its Westerners in the Salafist Islamic ideology.

The dance between subject and anti-subject is further explained in the *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* as the *polemic* [*polémique*]. In that work of Greimas and Courtés, it is suggested that the polemic relates to the social life as confrontation, which could be the competition between social classes, or the exchange and social cohesion (Greimas, Courtés, 1993). That describes precisely the point we are trying to expose, by observing the use of the solid (ecstatic?) opposition of subject and anti-subject, or the polemic structure, in the narratives of the social conflicts between the Secular West and the Islamic East. Greimas continues his analysis by mentioning that such a clear opposition is neither necessary nor general, especially when characters stop being exclusively good or evil, but located in the sub-contraries *deixis*. Back to the hijabista, in a historical moment when the dominant discourse continually tries to push the absolute opposition between East and West, the brief frames of Idrissi leaning against an emblematic London location create not a conjunction of contraries or complex term, but a contradictory meta-term, or neutral term.

2. Engineers and *bricoleurs*

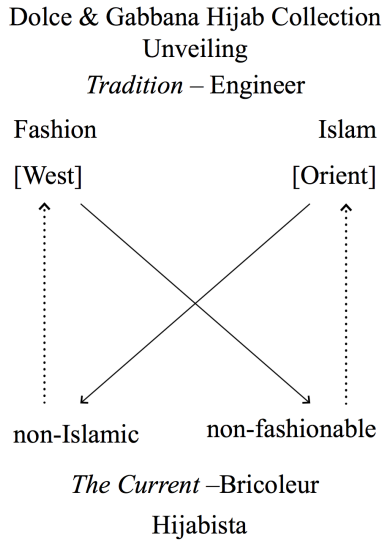
Contradiction, rather than opposition, is the most appropriate word to describe what happens in the hijabista look: it is not an accumulation of opposed identities, but an operation of union in which the base opposition is diluted. By making Fashion modest, and modesty

[7] See the *surah Al-Nur*, 24:30 and 24:31, in which the Prophet addresses first men and then women to require modesty in the gaze and dress. Abdel Haleem (2004 222).
[8] *Ibid.*, 222.

ostentatious, the resulting effect builds a relation of double denial (neither, nor) of the base opposition. Departing from a contrariety between Fashion – a term which stands for the West, and Islam – the Oriental or Middle Eastern term, we have two systems which manifest what Claude Lévi-Strauss named the *engineer* (1962). Fashion and Islam, when presented at their best, are the result of organised systems without limits when it comes to power, knowledge and means. Following Lévi-Strauss, the work of the engineer subordinates each task to the acquisition of tools and materials according to each project (*ibid*., 27-29) which translates the position occupied by both Fashion and organised religion, especially today.

What Idrissi does – which is similar to the doing of every Muslim girl in London following this style – fails to comply with both systems. The manner in which religion and Fashion are used relates more closely to another concept borrowed from Lévi-Strauss: the *bricolage*. Opposed to the *engineer*, the *bricoleur* creates from scraps and residues of other projects, subscribing to a mentality in which things can always have a use. The weakness of *bricolage* – but also its poetry, according to the author – is that the result of the *bricoleur*'s doing is never what was planned, due to the limited possibilities and the barriers of what cannot be executed.

The operation executed by the hijabista, thus, transforms not only the meanings and values of the objects she chooses to compose her look – with neckerchiefs turned into headscarves, oversized lines used to disguise the silhouettes, and so forth – but the meanings and values belonging to the two original systems are also transfigured. On the one hand, the use of the objects belonging to Western Fashion in a « modest » manner results in the creation of a subcontrary term Non-Fashionable, with the repurposing of the items causing the loss of the ostentatious value originally intended by its creators. On the one other hand, the same occurs when the strict religious dress is recreated using non-sacred items, with the choices in dress appearing as Non-Islamic (as well as Non-Oriental, considering this happens in a Western country and using garments created within the Western Fashion system). The *hijabista*'s look, thus, unites not Fashion and Islam, but the Non-Islamic and Non-Fashionable terms, with a neutral term resulting.



What is done by the hijabista speaks very closely to another innovative manifestation belonging to the scope of Fashion, analysed by Jean-Marie Floch in *Identités Visuelles*: the Chanel Total Look (Floch 1995, 107-144). Following Floch's analysis, Coco Chanel's attempt at uniting opposing values – Classical and Baroque – results in the denial of both, with choices occupying the axis of subcontraries' rather than merging in a complex term.

Following Lévi-Strauss, Floch proposes such visual identities are created by bricolage, an operation which he explained as « making new with the old ». When analysing the corset in Fashion systems in my 2014 work, the category I proposed resulted in two meta terms, a complex term manifesting *tradition*, and a neutral manifesting *the current* (Jardin 2014). Looking at the analysis presented above, it is possible to see that the discoveries I presented then can be overlapped to the present analysis, in which the *engineered systems* – Fashion and Islam as an organised religion – can be named the axis of *tradition*, whereas the doings of the *bricoleur*, the hijabista, appear as the axis where *the current* is produced: a statement which recaps a long history of street styles as opposing the hegemony of the Fashion system, through the neutralisations of its traditional oppositions, especially those relating to class and gender.

To validate this proposition, we must consider that both Fashion and organised religion are heavily regulated systems, which dictate the expected behaviour of its followers strictly, even when their prescriptions aim at breaking their own established rules – and that includes the changes in Fashion as much as the many dress reforms Islam experienced throughout the Westernisation of Middle Eastern countries, or the different interpretations of the Qur'an co-existing within the religion. Which means that, if a complex term between Fashion and Islam was to be presented, it wouldn't be the fragile (and yet current) *bricolage* appearing in the hijabista style, but a manifestation incorporating the power, means, and knowledge of both Fashion and Religion: two possible examples would be the process of unveiling and adoption of Western dress happening in the late 19th- and early 20th-century in Middle Eastern countries; or the union *de facto* between Fashion and Religion presented by Dolce & Gabbana in their 2016 *Hijab Collection*, in which each item of dress is carefully crafted to serve the purposes of religious modesty. In both cases, the assimilation of each system is complete, successfully merging both terms in one, unsurprisingly, traditional manifestation, creating and reproducing a new tradition, or a new heavily regulated system responding to long-established rules.

The hijabista, on the contrary, not only creates the new – through the operation carefully described by Lévi-Strauss and Floch, where their identity is exposed by the materials they choose and the figures they evoke – but creates such by rejecting the rules of both systems simultaneously. In intention, perhaps the aim was to achieve the complex term, and a double relation of belonging, simultaneously subscribing to two opposing ideas. Unavoidably, in the attempt at reconciling the irreconcilable, a new value emerges, one resulting from the neutralisation of the tradition of both systems: mainly, the idea of Islam as Oriental and modest, and the idea of Fashion as Western and ostentatious.

What is observed in the responses to this form of identity provides colour to the semiotic analysis: both systems evoked in this look respond with scepticism, with religious peers believing the excessive use of Fashion is something harmful to the commandment of *hijab*, while, on the one other hand, the resistance to the term « Modest Fashion » implies the incompatibility of both words. Even if the hijabista is marking in her look the double affiliation to Fashion and Religion, both systems tend to resist in recognising this affiliation, at least in their traditional versions, which must belong as opposed terms in a base opposition.

The neutralisation of at least two oppositions – West vs Orient, Fashion vs Islam – can be gauged in most elements composing the look in the image. The trousers, for example, could be interpreted both as culottes, which became very fashionable in 2015, or a reference to the traditional Pakistani dress; the scarf chosen by the stylist to (re)create Idrissi's look possess prints evoking both Western and Oriental traditional prints, and its use relates both to the sacred covering of the head, or the profane use of scarves in Fashion; thus the modesty finds its way through the fashionable use of oversized lines, a mark of Western Fashion since the end of the 1970s; and the fashionable is created in the appropriation of elements belonging to

the scope of the exotic, remitting to the vogue of Orientalism, inaugurated by Paul Poiret's view of the Ballets Russes in the 1910s and his overall fascination with the East (Milbank 2005). Which is the correct order of influence, however, is impossible to determine.

Notwithstanding, it is possible to affirm that this style is *admired*, especially when compared to what is named traditional Islamic dress – terminology generally used in London in reference to the *niqab* or the *chador*. The careful blending with Fashion, thus, helps the secular Westerner to accept ideas considered disturbing, alien, irreconcilable with *our* way of life – another argument for our analysis identifying the *hijabista* with the denial of tradition. That goes hand in hand with a matter we discussed above, the opposition Subject vs Anti-subject which, today, appears as fixated, with the West and its way of life identified with the hero of the narrative. Through the neutralisation of fundamental values achieved in the look, the confrontation between West and East, as well as the one Freedom and Oppression no longer makes sense. Rather, the very domain of such oppositions is the one of *tradition*, the black-and-white distinctions relating to heavily regulated systems. The *bricolage* of the hijabista, on the one other hand, communicates current conceptions of hardened terms, updating the expressions and contents of Fashion and Religion, operating within the contradictions of what it means to be free, and what it means to be Middle Eastern today.

Although the meta-opposition between *traditional* and *current* appears as isotopic in my work and seems to resolve the analysis presented in this section, it is also pertinent to ask if the uproar about this appearance relates to beauty created by the look, versus our crystalised idea of the «.Muslimwoman ». For Greimas, the appearance of things has the virtue of allowing us to glimpse the possibility of something beyond the meaning. It is evident, in the object of this investigation, that such possibility relates to the generation of the aesthetic value, which is something that urges to be studied separately. Here, we relate this value to the surpassing of the *use* of headscarves, which we will analyse in detail in the next section.

3. The practice of Hijab, the practice of Fashion

At the end of his section discussing dress in De *L'imperfection*, Greimas leaves us with the problem of *use* and *usury*. The *use* will be defined by the author as a functional utilisation, which « (...) transforms sensible gestures in insignificance (…) » (Greimas 1987) whereas *usury* is what corrodes the moments one wishes to dedicate to what could be called « life », implying that the other things we do, the repetition of a routine, are something other than life. The overall conclusion is that the iterativity (or repetition) threatens to become the dominant dimension of life. By observing the analysis we presented so far, it is possible to read that the act of dress performed by the hijabista positions itself in the opposite direction of the *use*, at least in the sense Greimas attribute to the word: it is, perhaps, the exit presented by the author as what « life » is, and not iterativity of the same gestures, uses, routines.

Landowski revisits the theme of use versus practice in his paper *Avoir prise, donner prise*: similarly to Greimas, he will define *use* as the utilitarian utilisation of something, according to the « correct » manner of doing so (Landowski 2009). In the context of our object, it is possible to say that the correct use of a headscarf is one according to the commandment of the Qur'an, preserving the charms, hiding the beauty or the person: a modest use. Fashion, likewise, has a correct use, one which will respond to its regulations relating to the rhythm of changes it imposes, as well as with the ideas of body and presentations of self created within its system – even when those predominant ideas appear as the denial of previous rules. What happens, however, when the ostentatious use of a headscarf, as we have been discussing throughout this work, is introduced? Or when the Fashion system is blended with codes of modesty, and items of dress considered as costume, instead of fashion?

Many strict Muslims will claim that the fashionable use of *hijab* doesn't observe *hijab* – the word in its correct use, not meaning « the headscarf » but the moral conduct related to the head covering. Another possible claim is that the headscarf use made by women who dress hyper fashionably is « not correct » precisely because it surpasses the expected use of a headscarf. Likewise, and as previously mentioned, the terminology « Modest Fashion » is rejected in the West, where it is preferred to used « dress » or « wear » to refer to the type of clothing coping with religious codes. The manifestation analysed in this work, thus, seems to belong to the domain of what Landowski defines as *practice*: not only the repetition of the use with the view of perfectioning the performance but the use in which the object is perceived as a partner which inter-acts with the performing subject.

In such relation, it is not the object (or the performing subject) who possesses the aesthetic value: it is in the union between the performing subject and the object-partner, and in the elevation of such practice, that the surplus of meaning is generated. For Landowski, the performer who develops the performance *with* an object to such level becomes the *virtuoso*, someone whose practice of an object surpasses the utilitarian utilisation of the same object to then invest it with aesthetic value. If we adopt this reasoning, it is possible to say the hijabista becomes twice a virtuoso: she is a connoisseur of both Fashion and Islam, performing in the edge of both systems. Her practice of both Fashion and *hijab* is admirable and full of aesthetic value precisely due to the mastery with which she combines elements belonging to both traditions, twisting the meanings of both. As a result, a new meaning is added to the one of fashionability and religious piety: a modest beauty, or perhaps, the beauty in modesty.

In this manner of dressing, the meanings of Fashion, and Islam and its commandments, are slowly stretched and (re)constructed in act, with new functions discovered in the object beyond its expected use. The line between one system and the other is challenged and, simultaneously, opposing and contradictory values are freely appropriated and rewritten: between flaunting and clouding, the meanings of clothing are *practised*, instead of *used*, to both accommodate and challenge established ideas about fashionability and religious piety.

Back to the beginning, Landowski himself evokes the importance of seeing beyond oppositions. The author remembers us, for example, that even if dichotomies are useful, they aren't definitive. That can lead us back to the problem of subject and anti-subject, which could be interchangeable, depending on the point of view adopted in the narrative. Or perhaps, we could recap Landowski himself in *Presenças do Outro*, where the idea of alterity is dismembered in several possibilities, beyond the opposition between one and the Other (Landowski 2012).

In that text, the author explores that, although every subject seems to need a *he* which is imagined as distant and foreigner, so that the *I* can be constructed by difference, there are no given borders between us and the Other, even though the dominant discourses insist in pushing such solid oppositions as definitive truths. Back to Idrissi, it is evident the effort of H&M in stating the lack of borders between West and Orient, not only through the composition of the look but the general staging of the scene. Throughout the sequence, the idea of union is pushed, rather than the separation.

As such, perhaps what is done by Idrissi in her look, and then validated and reproduced by H&M in their campaign, could be read as the *practice of Fashion* as well, opposed to its use. Under that light, it's not only the religious values which are being hijacked and bent but also the values and meanings of Fashion. Just like the neutralisation of both systems – Fashion and organised Religion – seemed to reverberate as neutralisation of a Subject vs Anti-subject opposition, here too the practice of Fashion and Hijab reverberate in the denial of the *use* of other values, such as nationality, ethnicity, and race.

The creation of this look denies the oppositions, or the *negotiations* surrounding the delicate relations between East and West. Rather than explicitly attempting at mediating the not always peaceful ties between East and West, the hijabista evokes both values and many more, making their union the value, rather than a strategic (perhaps engineered?) combination between both. Through the adjusted practice between the performer, Fashion, and Islam, the result is the *esthesic* union of both elements, both contexts, both traditions, and the emergence of a new aesthetic value arising from the act of union, and not from economic transactions of objects of value.

***

Our investigation started from a commonplace opposition when the issue of women and Islam is debated: the matter of « freedom versus oppression », followed by the idea that each term can be homologated to the Secular West or the Middle Eastern culture and custom. The manifestation we chose to analyse, on the contrary, challenges another opposition which unfolds from the first, one between Fashion and the Islamic religion which, as we hope to have argued, is neutralised through the performance of the hijabista who, like the Lévi-Strauss' *bricoleur*, creates the new with the old.

The static values from the base opposition – Freedom vs Oppression, but also West vs Islam, Fashion vs Religion, Subject vs Anti-subject – belong to an axis of *tradition*, which is reproduced through what we called, following Lévi-Strauss, *engineered systems*: the ones with means and materials to develop their projects with precision, which is the case of both Fashion as a system and an industry, and organised religion. The street style we analysed, on the one other hand, is formed through the *bricolage* of both systems, a process which causes the bending of the original uses of objects and meanings, thus creating *the current* as a meta-opposed neutral term.

Expanding from those concepts, it is possible to gauge that the neutralisation of the values of Fashion and religion in the look, which are replaced by the contradictory non-Fashionable and non-Islamic uses of objects, culminates in the neutralisation of other oppositions as well, which includes the idea of Subject vs Anti-subject from the fantastic tale analysed by Greimas, which seems out of place in this visual identity.

Between villains and heroes, the form of presenting oneself we analysed in this paper introduces forms of composing an appearance which denies the utilitarian use of objects, privileging their *practice* instead. Such practice, used in the sense Landowski attributes to it, happens throughout the elements in the look, from « hijab » as a name-of-use, to the manner in which Fashion is used religiously, and the religious requirements are used fashionably. According to the author, it is in the practice that meaning is created: through freely practising all the elements of her dress, the hijabista becomes the virtuoso, capable of adjusting both the values from Fashion and Religion, a performance which is then validated and reproduced by a giant in Fast-fashion retail, which makes us question how long the traditional values of the industry will be able to survive in the 21st-century.

When Fashion becomes *modest*, and piety becomes *trendy*, both Fashion and Islam are challenged, inviting the one who apprehends this look to reconsider the meanings of objects inside and outside their own systems, as well as what they can mean in the eyes of the Other. Beyond the ecstatic opposition «.freedom versus oppression », understood as a solid binary West vs Islam reoperated in the moralising « good vs evil » observed by Greimas, we find the aesthetic axiology as the agent revealing the freedoms of Islam and the oppressions of the West, without, however, completely reversing the original meanings of both systems. Would it then be possible to argue that the dilution of so many oppositions could be the path to the

dilution of Otherness? That this form of dress brings the Other closer to us, by exposing the fragility of *tradition*, versus the poetry of the *current* which is born from a bricolage?

What is possible to state, from now, is that the performance of the hijabista exists in the fine line between one and the Other, a performance which, attempting at conjoining Fashion and Faith without compromising none, results in the compromise of both. Nevertheless, it is impossible to deny that is precisely in the risk of such performance that the aesthetic value is allowed to emerge. In Greimas' aesthetic accident, the hijabista lives away from the mere practical use of an object, or the usury of repetition, showing through the composition of her dress the *échapatoire*, the exit to her portion of the lived life.

References

AHMED, Leila (2011), *A Quiet Revolutio. The Veil's Resurgence, from the Middle East to America* New Haven and London, Yale University Press.

FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, PUF.

GREIMAS, Algirdas-Julien (1987), *De L'Imperfection*, Perigueux, Pierre Fanlac.

— (1983), *Du Sens II. Essais Sémiotiques*, Paris, Seuil.

— et COURTÉS, Joseph (1993), *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

— et FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

HALEEM, Abdel, M. A. S. *The Qur'an. A new translation by M.A.S. Abdel Haleem.* Oxford: Oxford University Press, 2004.

JARDIM, Marilia (2014), *O Corset na Moda Ocidental: um estudo sociossemiótico sobre a constrição do torso feminino do século*, *XVIII ao XXI*, São Paulo.

LANDOWSKI, Eric (2006), *Les interactions risquées*, Limoges, Pulim.

— (2009), « Avoir prise, donner prise », *Actes Sémiotiques*, 112.

— (2012), *Presenças do Outro*, São Paulo, Perspectiva.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La Pensée Sauvage*, Paris, Plon.

MILBANK, Caroline Rennolds (2005), « Poiret, Paul », *Encyclopedia of Clothing and Fashion*, organised by Valerie Steele, New York, Scribner.

NEXIS results page available at:

— https://www-nexis-com.ucreative.idm.oclc.org/search/homesubmitForm.do#0||BOOLEAN|||||| (last access 11/11/2018)

— https://www-nexis-com.ucreative.idm.oclc.org/search/homesubmitForm.do#0|1|BOOLEAN|||||| (last access 11/11/2018)

— https://www-nexis-com.ucreative.idm.oclc.org/search/homesubmitForm.do#0|1|BOOLEAN|||||| (last access 11/11/18)

— Her public account can be assessed at: https://www.instagram.com/mariahidrissi/?hl=en (last access 12/11/2018)

SHIRAZI, Faegheh (2003), *The veil unveiled: the hijab in modern culture*, Gainesville, University Press of Florida.

— *The veil unveiled*, *op. cit.* and TARLO, Emma. *Visibly Muslim: fashion, politics, faith*, (2010), Oxford, Berg.

TARLO, Emma and Robert, Na'ima B. (2005), *From my sisters' lips*, London, Bantam.

8. De la littérature et des arts

Actualité de *Maupassant*

Dalia SATKAUSKYTE
Institut de la littérature et du folklore lituanien, Vilnius, Lituanie

Il n'y a aucun doute que *Maupassant* (1976)[1] d'Algirdas Julien Greimas est une œuvre très pertinente dans le cadre de son « projet scientifique » – de la sémiotique. Intitulé *La sémiotique du texte : exercices pratiques*, cet ouvrage représente, d'une part, le développement de la théorie sémiotique – il contient aussi bien les germes de la sémiotique des passions, qui ne s'était pas encore, à ce moment-là, séparée de la dimension cognitive, que ceux de la sémiotique tensive, en passant par le questionnement du modèle binaire et beaucoup d'autres choses encore. D'autre part, ce livre est une œuvre classique de la sémiotique dite standard ; il représente la consolidation des principes fondamentaux de l'analyse sémiotique, formulés avant elle, tels que la générativité, le programme narratif, la représentation des valeurs élémentaires par le carré sémiotique, etc.

Cependant, le plus important d'entre eux est probablement le principe dit de l'*analyse immanente*. Entre les œuvres scientifiques de Greimas, *Maupassant* est un des exemples les plus uniformes de ce type d'analyse. Presque 300 pages sont dédiées à l'analyse minutieuse d'un récit, « Deux amis », au bout de laquelle le lecteur, s'il a la compétence et réussit l'épreuve – lire l'analyse de Greimas assez attentivement –, obtient l'objet de valeur : il est récompensé par des conclusions étonnantes. Ou, inversement, il trouve que les conclusions ne sont qu'un supplément à l'autre objet de valeur – la lecture même qui n'est pas du tout facile mais qui fait s'épanouir un texte au premier regard très simple et très clair en le transformant peu à peu en une configuration sémantique complexe et hétérogène[2]. Et pourtant, est-ce qu'il existe beaucoup de lecteurs aujourd'hui qui entreprendraient une lecture aussi difficile, d'autant plus que l'analyse immanente et la lecture attentive, au moins dans les recherches littéraires contemporaines, sont devenues périphériques et marginales ?

Voici la question qui se pose : est-ce que *Maupassant* n'est qu'un monument de l'analyse sémiotique du texte basée sur le principe d'immanence, en d'autres termes – un fragment de l'histoire de la sémiotique ; ou un ouvrage qui n'a pas perdu sa pertinence et peut encore être un catalyseur de recherches littéraires de valeur ?

1. Le principe d'immanence du point de vue d'aujourd'hui : entre la critique extrême et la possibilité de retour

Le principe d'immanence a déjà été questionné par des sémioticiens eux-mêmes plus d'une fois (Jean-Claude Coquet –1991, 23-35 – un des premiers, suivi par Gianfranco Marrone – 2008 –, Eric Landowski – 1989 –, Jacques Fontanille – 2006, 13-75 et 2014 –, Denis Bertrand

[1] Par la suite, seules les initiales M et la date 1976, suivies de la page seront indiquées en référence. Le titre de l'article est une paraphrase d'un essai écrit en lituanien par Greimas « L'actualité de Corneille », 1955 (*in* Greimas 2017, 169-172).

[2] Greimas spécifie qu'il a choisi d'analyser la nouvelle de Maupassant stratégiquement et tactiquement (« les objets sémiotiques simples doivent être examinés avant les objets complexes », p. 11), donc il la considère comme un discours ordinaire. Par ailleurs, l'analyse de la nouvelle démontre son caractère de complexité cache ; des recherches plus approfondies sur ce sujet ont été menées par Juri Lotman (1999, 59).

– 2014 – et beaucoup d'autres[3] – nous n'avons mentionné ici que quelques disciples de Greimas). Aujourd'hui, presque tous les proches de Greimas sont d'accord pour dire que le principe d'immanence, qui a été ou peut être encore appliqué d'une manière entêtée, est une des causes du fait que la sémiotique a abandonné l'avant-scène intellectuelle ou qu'elle n'est pas toujours capable de relever les défis actuels (Fontanille 2015). Dans la plupart des cas, il est proposé de ne pas rejeter le principe d'immanence, la raison d'être du projet sémiotique de Greimas, mais de le reformuler – soit en modifiant la notion même de l'immanence, soit en élargissant la définition du texte, soit en réunissant les deux options.

Par contre, lorsque l'immanence ou, simplement, *close reading* (très souvent ils ne sont pas différenciés) est critiquée de l'extérieur, la démarche est différente. Il semble qu'au cours des vingt dernières années, les critiques qui s'opposent à la sémiotique aient disqualifié le principe de l'analyse immanente du texte. Au moins dans le cadre des recherches littéraires, ce sont les travaux dits contextuels ou historiques qui ont commencé à dominer, tandis que l'analyse immanente et les recherches littéraires basées sur cette dernière ont fait l'objet, pour maintes raisons et souvent non sans fondement, de critiques sévères. Ces critiques au sein des études littéraires ont probablement atteint leur apogée en 2002, quand le marxiste italien Franco Moretti a proposé l'alternative au principe de l'analyse immanente – un principe dit de *distant reading* (Moretti 2002, 54-68) Selon ce principe, qui a connu un rapide succès, surtout parmi les sociologues de la littérature, l'analyse scientifique doit avoir pour véritable objet des unités soit plus petites, soit plus grandes que le texte (on reconnaît ici la tentative de trouver, une nouvelle fois, un fondement scientifique des recherches littéraires ; du point de vue typologique, cela ressemble tout à fait à la tentative de trouver ce fondement en se basant sur l'analyse sémiotique et au principe d'immanence). Moretti déclare ouvertement qu'il est possible d'étudier la littérature sans avoir lu ni analysé un seul texte (Moretti 2002, 57).

Néanmoins, une dizaine d'années après cette déclaration radicale, les chercheurs littéraires et, avant tout, les sociologues littéraires eux-mêmes, se sont mis à se demander si le *distant reading* était possible sans le *close reading,* c'est-à-dire sans un certain niveau de l'analyse immanente. Comment pouvons-nous trouver ces unités plus grandes ou plus petites que le texte si ce n'est en lisant le texte ? demande le sociologue de la littérature John Frow. Il affirme que la lecture dite attentive reste la priorité méthodologique de toute interprétation littéraire :

> Taking the close reading of isolated and highly valued texts to be the key procedure of literary analysis, Moretti contrasts it with what he calls a "distant reading" which would be akin to the methodologies of the social sciences. In such a method, he writes, distance "*is a condition of knowledge* : it allows you to focus on units that are much smaller or much larger than the text – devices, themes, tropes or genres and systems." Yet this dichotomy of text to smaller or greater units seems to me to beg the question of the process by which units of analysis are constituted: devices, themes, tropes, genres, and systems are neither given in advance nor arbitrarily constructed by an analytic choice, but are, rather, necessarily implicated in and derived from a process of reading and interpretation. (Frow 2010, 238-239)

Très souvent, ce qui paraît nouveau n'est qu'une chose ancienne oubliée. Greimas et sa sémiotique affirmaient la même chose bien avant : « Il faut savoir ce que c'est qu'un texte, qu'on soit historien, linguiste ou logicien : le texte est le point de départ et le point d'ancrage de nos vociférations, si l'on peut dire, il les justifie et les fonde ». (Greimas 1983, 302)

[3] Trois volumes de *Topicos del Seminario* dirigés par Alessandro Zinna et Luisa Ruiz Moreno sont consacrés à la question d'immanence, « La inmanencia en cuestión », vol. 31, 32 et 33, XVI, Puebla, Benemérita Universidad Autónoma, 2014 et 2015. Disponible sur :
<http://www.topicosdelseminario.buap.mx/index.php/topsem/issue/archive?issuesPage=2#issues> (consulté le 03 décembre 2018).

Dans son article au titre provocant « Context Stinks! » (2011), Rita Felski, célèbre sociologue littéraire américaine et auteur du best-seller académique *The Uses of Literature* (2008), critique le principe du contexte-boîte et du texte-objet placé dedans pour affirmer qu'il faut réviser la question du texte et du contexte. Car les recherches actuelles dites historiques sont une construction intellectuelle au même degré que les études littéraires basées sur l'analyse immanente (Felski 2011, 573-594). La solution qu'elle y propose serait un sujet de discussion à part. Mais la critique même de la méthodologie des recherches dites contextuelles et l'appel à chercher son alternative fait paradoxalement penser à ce qu'on trouve dans le *Dictionnaire de sémiotique* de Greimas et Courtés, et notamment dans leur article consacré à la sociosémiotique :

> ... on peut se demander si les renseignements – insuffisants, mais sûrs – que nous offre l'analyse de l'énoncé, ne nous éclairent pas davantage sur la nature de l'énonciation que les paramètres sociologiques, tirés un peu au hasard et en nombre indéfini comme du chapeau d'un prestidigitateur. (Greimas et Courtés 1979, 356)

Alors Greimas propose de trouver le contexte dans le texte même. Quelle est sa procédure dans *Maupassant* ?

2. L'élimination du contexte dans *Maupassant,* ou les conditions d'immanence

Au premier regard, cela peut sembler étrange car, dans *Maupassant*, Greimas s'engage, dès l'Avant-propos, pour une analyse immanente, il déclare « un retour aux sources » (M 1976, 7). « Un retour aux sources » est la mise entre parenthèses du contexte créant des hypothèses anticipées d'interprétation et la construction du texte-objet (j'ai recours aux termes de Marrone – 2008), ou de l'immanence du texte. Il y a plusieurs contextes dont on se démarque. Le premier d'entre eux, c'est l'ensemble des interprétations ou des opinions créées par la critique littéraire, un ensemble qui détermine la place d'un auteur concret et de son œuvre dans ce qu'on appelle l'univers sociolectal de la littérature. D'une part, on s'engage, du point de vue méthodologique, à étudier les lois générales et, comme le croyait Greimas, universelles, de la syntagmatique du récit, des lois qui existent indépendamment du genre, du thème, du style individuel. Ainsi, il refuse de lire le récit de Maupassant comme étant écrit suivant les conventions littéraires du réalisme. Or, ici, on se trouve immédiatement devant le cas du retour du contexte : ayant rejeté l'interprétation réaliste du récit, Greimas retourne le texte, après son analyse, dans l'univers littéraire en expliquant la couche de poétique symboliste du récit.

Le deuxième contexte qu'on essaie de mettre entre parenthèses, est constitué par les implications référentielles, c'est-à-dire les évidentes implications historiques, géographiques et culturelles présentes dans le récit de Maupassant. L'action de « Deux amis » se passe dans des endroits géographiques concrets (le premier mot du récit est *Paris*), à une époque concrète, quoique non nommée explicitement (la guerre franco-allemande de 1870-1871). Il est possible que la plupart des recherches littéraires dites historiques, par exemple, le nouvel historicisme ou la géocritique, fassent de ce contexte un objet central d'interprétation, mais Greimas ne s'intéresse pas à la représentation géographique (« Ce lieu topique (...) en tant que nom propre est en principe vide de tout signification... », 21), mais à l'organisation de l'espace (l'analyse de la séquence I « Paris ») et au sens de cette organisation. De même, il s'intéresse non pas à la représentation des événements historiques mais à la structure du récit et aux conditions de la cohérence.

Le troisième contexte, qui ne peut être appelé ainsi que sous condition et qui est lié, dans une certaine mesure, au premier, serait tout ce qui nous forme en tant que lecteurs (les préférences de goût, les livres ayant influencé la formation de notre personnalité), ainsi que les habitudes de lecture grâce auxquelles nous concevons le texte soit comme naturellement

cohérent (pour le premier paragraphe, on ne soulève même pas la question de savoir si l'action des trois phrases se passe à Paris), soit comme incompréhensible.

3. L'apprivoisement du contexte, ou l'immanence comme construction

Néanmoins, en lisant attentivement Greimas, il est évident que ces différents contextes, de même que certains autres, pénètrent régulièrement dans son interprétation sémiotique. Greimas s'en rend compte et essaye sans cesse de maîtriser le processus de cette pénétration, c'est-à-dire de trouver une explication sémiotique pour un contexte qui a pénétré dans l'interprétation. Cependant, l'acte même de la tentative de maîtrise, dont je vais présenter quelques exemples, montre que l'immanence du texte est une construction – tel un cercle ou un cube (Greimas emploie cette métaphore, en faisant allusion à Merleau-Ponty, pour fonder le principe de l'immanence – Marrone 2008) dont les limites sont fragiles et vulnérables. Ces limites sont moins vulnérables dans les cas où l'on a recours au contexte culturel en tant qu'exemple, ou possibilité de comparaison. Ainsi, dans l'analyse de la séquence VIII « Réinterprétation », Greimas examine le rôle thématique de l'espion. Pour caractériser le fonctionnement de ce rôle, il fournit l'exemple d'un conte indien :

> C'est ici qu'intervient le masque ; ce chapelet que le chat met à son cou pour se faire passer pour un moine bouddhiste. Ainsi, les deux amis, dans leur rôle d'espions, auraient pu s'affubler, par exemple, d'uniformes prussiens. Ils ne l'ont pas fait, préférant camoufler non leur « être » mais leur « faire » : au lieu de mettre un masque sur le visage, ils sont censés avoir superposé le parcours thématique « pêche » au parcours thématique « espionnage », le premier de ces parcours recouvrant le statut véridictoire de /paraître+non-être/. (M 1976, 182)

L'indice contextuel fonctionne ici comme terme d'une comparaison typologique. Cela ne contredit pas la détermination de Greimas à chercher des éléments universels de structure du récit (dans l'exemple en question, un tel élément est la catégorie de la véridiction).

Mais dans d'autres cas, le contexte tente de pénétrer de manière plus audacieuse et il faut des explications plus pertinentes pour neutraliser l'effet de sa pénétration. Comme nous l'avons déjà mentionné, ayant rejeté le contexte littéraire en tant qu'univers sociolectal, Greimas soulève la question pouvant préciser l'organisation de cet univers :

> Cependant, on ne peut manquer de se demander naïvement comment il est possible que des hommes appartenant à la même génération, relevant d'un même univers sociolectal et participant à la même épistémé, soient si différents dans leurs productions et, ce qui plus est, dans les formes et les modes de leur pensée – car c'est de cela qu'il s'agit – métaphorique et métonymique, symboliste et réaliste. Comment est-il possible qu'un Zola ait pu être en même temps un écrivain soucieux de coller à la « réalité » et le critique ayant le mieux compris l'œuvre d'un Manet ? Car, si le langage poétique comporte ses propres exigences – la corrélation nécessaire, plus précisément, entre les plans de l'expression et du contenu –, on ne voit pas pourquoi l'organisation de l'univers sémantique et ses réalisations discursives, métaphoriques ou métonymiques, poétiques ne puissent être comparables dans les textes poétiques ou prosaïques. (M 1976, 12)

Ainsi, une explication est nécessaire dans le cas d'indices culturels évidents, tels que « gouaillerie parisienne » dans la séquence IV « La quête ». En ce cas, Greimas s'en sort d'une manière assez élégante : il se lance dans un excursus socioculturel mais en passe, presque imperceptiblement, à la description narrative de la fonction de l'humour :

> Cette gouaillerie parisienne ressemble suffisamment, d'ailleurs, à l'« esprit français » du XVIIIe siècle qui était, lui aussi, de nature antiphrastique, consistant à n'attribuer, en paroles, aucune importance aux choses graves, et inversement. Ce qui nous intéresse, c'est l'endroit précis du texte où elle est introduite. Or, nous avons déjà noté qu'elle se présentait comme la réponse de « Paris » à l'attaque des « Prussiens ». L'agression de l'*anti-destinateur* ayant eu pour effet de produire la « terreur superstitieuse », la réplique du *destinateur* « Paris » constitue à *désacraliser* l'image de l'ennemi « invisible et tout-puissant » : l'humour n'est pas

seulement le meilleur antidote contre la peur, il est chargé ici d'une fonction narrative précise : en déniant le vouloir contraire hypostasié, il restitue au S1 son /vouloir-faire/, son désir de poursuivre la quête. (M 1976, 113-114)

Dans le cas de l'isotopie patriotique, Greimas maîtrise le contexte ayant pénétré dans l'interprétation en lui conférant un rôle hypotaxique. En outre, il propose de concevoir la culture comme l'un des éléments macrosémiotiques constituant l'univers sémantique. Il explique le concept de « monde naturel », un autre composant macrosémiotique, comme la manière de conférer « une interprétation sémiotique plus générale aux notions de référent ou de contexte extra-linguistique »[4]. De même que le monde naturel, la culture devient un réseau de valeurs thématiques des figures (telles que la conception française de la liberté, la patrie), dont la reconnaissance requiert une compétence de la part du lecteur. Greimas fournit une argumentation semblable pour généraliser en partie le recours à la parabole chrétienne, en interprétant, de manière impressionnante, l'épisode de la mort des deux amis. Ayant présenté la liste des « analogies possibles » avec l'intertexte de l'Ecriture Sainte et avec le contexte chrétien, il soulève la question théorique de savoir comment une telle lecture est possible sur la base de la présupposition choisie de l'analyse immanente. Il explique ce problème comme la formation de l'isotopie culturelle de second degré :

En proposant une nouvelle interprétation du segment, nous venons de postuler l'existence d'une *nouvelle isotopie figurative* de lecture, sous-jacente à la première qui, elle aussi, est figurative. Celle-ci, ne correspondant pour l'instant qu'aux dimensions d'un segment, paraît comme *possible*, mais non nécessaire : elle ne deviendra acceptable que si, d'une part, une nouvelle lecture permet son élargissement aux limites du texte et que si, d'autre part, elle ne met pas en évidence l'existence d'éléments sémantiques ou narratifs qui seraient en contradiction avec la première isotopie figurative. (M 1976, 238)

Le sémioticien reconnaît qu'une telle procédure interprétative de second degré dépend beaucoup de la compétence du lecteur. Recourant à une parabole chrétienne en tant que clé de l'interprétation, Greimas tente, encore une fois, de maîtriser le contexte qui a pénétré, en le rendant « supplémentaire » et, d'autre part, en assignant de tels indices interprétatifs à l'énonciateur et au texte même:

La compétence de produire des textes pluri-isotopes peut être sans difficulté reconnue à... l'énonciateur. Le discours parabolique n'est, dans cette perspective, que l'institutionnalisation de cette compétence : « parler en paraboles » n'est autre chose que traduire successivement une isotopie figurative en une autre. (M 1976, 239)

Toutefois, essayer de trouver un modèle théorique, un contexte textualisant, revient en même temps à reconnaître qu'aucun texte n'existe isolé : il existe parmi d'autres textes de la culture et il n'existe qu'en étant lu. Toute interprétation, même l'analyse sémiotique qui prétend à la description des structures textuelles « objectives », laisse, semble-t-il, la trace du contexte historique, intellectuel, esthétique, etc., qui a formé l'interprète. On le voit très bien, par exemple, là où Greimas a recours au contexte de l'existentialisme. A partir de l'analyse de la séquence VI jusqu'à la fin du livre, il mentionne plusieurs fois Albert Camus et se sert des méthodes déjà mentionnées pour maîtriser la pénétration de celui-ci dans l'analyse. Pourtant, dans l'analyse de la séquence IX (« Le Refus »), la comparaison avec Camus apparaît sans que ses associations personnelles et son propre contexte interprétatif, en tant que lecteur, soient dissimulés :

Le parcours narratif se trouve ainsi accompli : en partant de l'« acte de silence », qui est la manifestation du /pouvoir ne pas faire/ et qui correspond à l'attitude de l'homme révolté de Camus, nous sommes parvenu à l'attitude du sujet « debout », face à la mort et en état de la nier : un « mourir debout », qui rappelle

[4] Greimas et Courtés (1979, 233).

étrangement, pour les gens de ma génération, le mot d'ordre pacifiste de l'entre-deux-guerres, selon lequel il valait mieux « vivre à genoux que mourir debout ». (M 1976, 212)

On voit comment l'itinéraire personnel de l'interprète commence à s'impliquer dans l'interprétation des parcours narratifs des acteurs. Dans ses essais lithuaniens, surtout dans ceux rédigés lors de la Seconde Guerre mondiale, Greimas traite des problèmes du choix, de l'engagement, de la responsabilité, en des termes proches de l'existentialisme[5]. Il affirmait lui-même que l'expérience de la guerre avait joué un rôle indirect mais important dans le projet de la sémiotique en tant que science du sens. A la fin du livre, il s'avère indirectement que l'analyse sémiotique de *Deux amis* est également l'interprétation de *Greimas*, intellectuel ayant mûri au XXe siècle dans l'atmosphère intellectuelle de l'Europe de l'Est, plus tard dans celle de la France, et ayant appartenu à deux cultures.

En guise de conclusion

On peut donc lire aujourd'hui *Maupassant* comme l'analyse immanente de la pénétration du contexte et comme l'histoire de la maîtrise de ce processus. D'une part, cette histoire est interprétable non pas comme le refus du principe de l'immanence, que Greimas, ayant adopté les idées de Louis Hjelmslev, considère à la base de l'analyse linguistique, mais comme l'adhésion systématique à ce principe. Car le principe d'immanence, au contraire de l'alternative extrême d'immanentisme[6], n'est pas simplement une tentative de rejeter le *hors du texte,* mais une assurance de rationalité et d'intersubjectivité : « how can an agreement about the meaning of something be reached, if this something is not seen as a structure, as a text, as a system that inherently forbids or discourages certain interpretations and encorages certain others, guiding the reader towards them » (Leone 2017, 73).

D'autre part, on peut supposer qu'elle représente l'alternative à l'abus de l'usage des contextes, critiqué par Felski. Le texte n'est pas placé dans un contexte-boîte ni tiré du chapeau d'un prestidigitateur (quant aux ressemblances et aux différences de ces métaphores utilisées pour la critique, on pourrait les analyser à part), il est accepté au cours de l'analyse, en enlevant petit à petit les parenthèses là où l'analyse l'exige elle-même, dirait-on, et dans le cas où la cohérence de l'analyse n'est pas violée.

Pour la conclusion finale je risque de dire que *Maupassant* anticipe le concept d'une situation sémiotique qui, selon Fontanille, « est une configuration hétérogène qui rassemble tous les éléments nécessaires à la production et à l'interprétation de la signification d'une interaction communicative » (Fontanille 2014, 25).

Références bibliographiques

BERTRAND, Denis (2014), « Narratologie, narrativité et régimes d'immanence », *Actes Sémiotiques*, 117 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5197

COQUET, Jean-Claude (1991), « Réalité et principe d'immanence », *Langages*, vol. 25, 103.

FELSKI, Rita (2011), « Context Stinks! » *New Literay History,* vol. 42, 4, pp. 573-594.

FONTANILLE, Jacques (2006), « Pratiques sémiotiques : immanence et pertinence, efficience et optimisation », *Nouveaux actes sémiotiques*, 104 -106, pp. 13-75.

— (2014), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

[5] Par exemple, « Cervantés et son Don Quichotte » (1944), « La notion de Résistance » (1953) ou « L'écrivain et la morale » (1955) *in* Greimas (2017), *Du sens en exil*, pp. 173-182, 97-100, 157-164.

[6] Cette distinction est proposée par Ahmed Kharbouch (2015).

— (2015) « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXIe siècle », *Actes sémiotiques*, 118 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320
FROW, John (2010), « On Midlevel Concepts », *New Literary History*, vol. 41, 2, pp. 238-239.
GREIMAS, Algirdas J. (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Seuil.
— (1983) « Greimas, mis à la question », *in* M. Arrivé et J.-Cl. Coquet (éds.), *Sémiotique en jeu,* Paris-Amsterdam, Hadès- Benjamins, pp. 301-236.
— (2017), *Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes*, Limoges, Lambert-Lucas.
GREIMAS, Algirdas J. et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* Paris, Hachette.
KHARBOUCH, Ahmed (2015), « Le principe d'immanence et la transitivité du langage », *Actes Sémiotiques*, 118 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5437
LANDOWSKI, Eric (1989), *La société réfléchie. Essai de socio-sémiotiques*, Paris, Seuil.
LEONE, Massimo (2017), « The clash of semiotic civilizations », *Sign Systems Studies*, 45 (1/2), pp.70-87.
LOTMAN, Juri (1999), *Vnutri mysliachich mirov*, Moskva, Jazyki russkoi kultury.
MARRONE, Gianfranco (2008), « L'invention du texte », *Actes Sémiotiques*, 111 [en ligne]. Disponible sur : http://epublications.unilim.fr/revues/as/1643
MORETTI, Franco (2000), « Conjectures on the World Literature », *New Left Review*, 1, pp. 54-68.
ZINNA, Alessandro et MORENO RUIZ, Luisa (éd.) (2014 et 2015), *Topicos del Seminario*, « La inmanencia en cuestión », vol. 31, 32 et 33, XVI, Puebla, Université Autonome de Puebla [en ligne]. Disponible sur : http://www.topicosdelseminario.buap.mx/index.php/topsem/issue/archive?issuesPage=2#issues

Sémiose esthétique : structuration et logos de l'art

L'anti-sculpture de Fausto Melotti

Stefania CALIANDRO
Ecole supérieure d'art des Pyrénées, Pau

La notion de structure, assez débattue dans le dernier demi-siècle, sera ici considérée en sémiotique de l'art et sa valeur, précisément observée en relation avec la sémiose esthétique. Une courte évocation historique orientera d'abord sur les hésitations concernant la pertinence de ce concept et son utilisation dans l'analyse des œuvres. Les questions épistémologiques seront ensuite mises à l'épreuve d'une création de Fausto Melotti, dont l'étude incite à déceler plutôt les dynamiques perceptives et de saisie du sens. Se faisant et variant, de façon morphodynamique, au sein de la perception, mais se reconfigurant aussi continuellement en fonction du potentiel interprétatif, une structuration paraît alors se produire en tant que modalité sémiotique d'appréhension du sensible et de stabilisation (temporaire) du sens.

1. Mise en perspective

Dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979), Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés relançaient la notion de structure pour son caractère opérationnel. Sans entrer, écrivent-ils en l'occurrence, dans le débat philosophique et idéologique suscité par cette notion, les auteurs définissent la structure comme une « entité autonome de relations internes, organisées en hiérarchies ». Ils soulignent la priorité accordée aux relations, au détriment des éléments, ainsi que le besoin de se passer du questionnement ontologique de la structure en tant qu'entité posée[1]. Or, pourquoi cette volonté de mettre délibérément entre parenthèses la dimension ontologique de la notion pour qu'elle soit opératoire ? Pourquoi survoler sur le débat philosophique et, comme ils le qualifient également, idéologique ?

En 1968 Umberto Eco avait consacré un ouvrage monumental à l'évolution historique et philosophique de la notion ; il en avait analysé de très près les enjeux ontologiques. Tout en cherchant à retenir, lui aussi, des poches d'utilisabilité, notamment en art l'idée d'*idiolecte esthétique* au sens d'un code propre à une œuvre – idée vouée plus tard à être revue puis définitivement reniée par son auteur –, Eco déclarait la crise de cette notion, clairement attestée dans le titre de cet ouvrage : *La structure absente*[2]. Le panorama qu'il délivrait était en effet dévastateur : dans le chapitre « L'autodestruction ontologique de la Structure » il affirme que la seule Structure est celle qui n'existe pas encore, autrement dit, l'Ur-code, le Code des Codes, téléologique et inatteignable, dont toute structure repérée et saisie n'est qu'un moment médian[3]. En accord comme rarement il l'est avec Jacques Derrida, Umberto Eco fait le constat suivant au vu de la rigueur de la pensée heideggérienne (sur la Différence mais aussi suite à des considérations sur l'Absence au sens lacanien) : « C'est en tout cas une expérience vaine de prôner des structures que *l'on prétend définitives* »[4].

Ces réflexions trouvent un certain écho dans *Du sens* (1970) d'Algirdas Julien Greimas, lorsqu'au sujet de « Structure et histoire » Greimas écrit que toute structure qui se manifeste dans un *hic et nunc* est limitée par rapport à ses virtualités : l'historicisation d'une structure

[1] Cf. Greimas et Courtés (1979, 347-353, spéc. 347).
[2] Cf. Eco (1968, notamment 275-276 pour la formulation d'idiolecte esthétique).
[3] Cf. *ibid.*, 323ss.
[4] *Ibid.*, 343 (ma traduction).

implique la limitation de ses possibilités de manifestation[5]. Pour le dire autrement dans les termes d'Eco, la fondation subjective et intersubjective de l'objectivité scientifique ne peut se faire sans reconnaître pour le moins le positionnement inévitable d'une perspective adoptée dans le choix des pertinences[6].

Cette orientation nous semble aujourd'hui pleinement assumée et travaillée par le *Principia Semiotica* (2015) du Groupe μ, ouvrant une brèche considérable à la recherche sémiotique expérimentale. Prenant en compte le double processus d'anasémiose et de catasémiose, les auteurs y soutiennent « que la perception n'est pas 'extérieure' à la structure », et même que la structure est « la mise en relation d'entités produites par la perception »[7]. C'est en fait le repérage, voire la définition de qualités translocales qui permet d'identifier les entités ; pareillement, des opérations de catégorisation et de mise en relation induisent à déterminer les zones où le sens se fait plus dense[8]. Ce dernier phénomène, que les auteurs nomment « barysémie », est donc une « construction » résultant à la fois des propriétés des organes de la perception et des propriétés de l'objet de la perception[9]. Encore plus explicitement, ils expliquent que « le processus de catégorisation passe nécessairement par une désensorialisation », que le « seuillage » est un acte mettant fin aux flux des sensations et qu'il produit la forme, celle-ci entendue au sens hjelmslévien du terme[10]. En articulant une continuité entre sémiotique et neurosciences, ils assument donc l'acte de détermination de la forme, produite, émergente dans les opérations propres à la perception.

Si la forme est produite, la structure ne peut être alors qu'extrapolée de la mise en relation des formes, voire de leur structuration architectonique en vue de la construction du sens. A ce point, il me paraît donc préférable de parler de structuration – ou de logos de l'art – plutôt que de structure ; cela permettra d'éviter aussi toute confusion avec le carré greimassien qui n'est, de mon point de vue, que l'un des modèles historicisés de construction du sens[11]. La réflexion proposée ici s'appuiera sur une brève analyse d'une œuvre de Fausto Melotti, dont l'art se prête à l'idée d'un logos qui régit et, pour ainsi dire, oriente la saisie des formes. Elle procèdera par une méthode heuristique cherchant à croiser l'appréhension esthétique avec, à la fois, le regard porté par des commentateurs et les déclarations de l'artiste.

2. Sémiose à l'œuvre

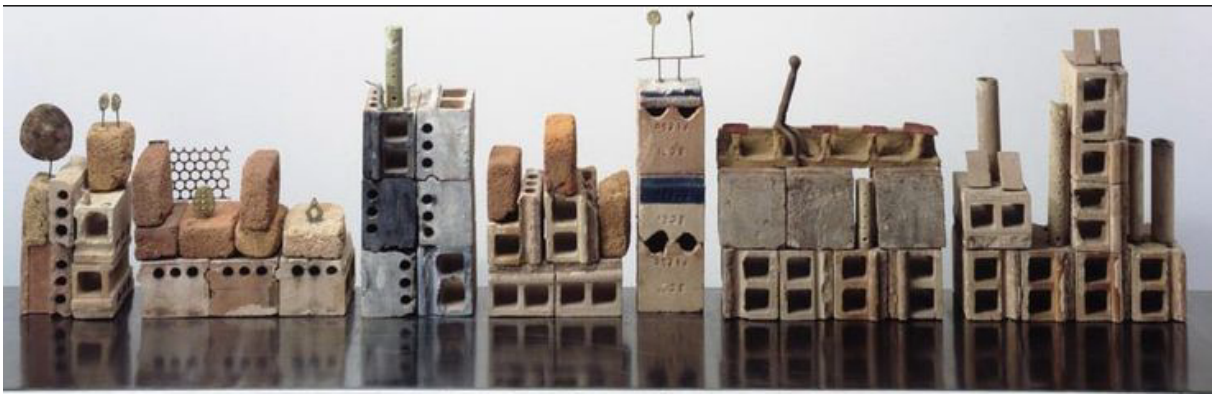
La critique a commenté à plusieurs reprises la tendance vers l'abstraction, la propension à se détacher de la phénoménalité des choses, qui caractérise une bonne partie de la production de Melotti. L'idée d'un principe structurant, continuellement suggéré et, en même temps, mis en échec par l'œuvre elle-même[12], me paraît bien rendre compte de la question de la singularité de l'objet artistique qui ne se laisse pas réduire à la définition de sa description sémiotique ni à la généralisation de sa loi générative.

---

[5] Greimas (1984, 116).
[6] *Cf.* Eco (1968, 269).
[7] Groupe μ (2015, 32).
[8] *Cf.* notamment *ibid.*, 75, 77 et 128.
[9] *Ibid.*, 128. Les auteurs décrivent la concentration du sens comme un endroit de catastrophes, au sens de René Thom ; de ce fait, la barysémie serait donc mensurable ; *cf. ibid.*, 130.
[10] *Ibid.*, 226.
[11] Cela permet peut-être de détourner le problème de l'incompatibilité, dénoncée par Eco, du structuralisme avec les procédés de l'art contemporain ; Eco (1968, 267).
[12] « Les assonances, les rythmes, les harmonies, le contrepoint ne sont pas toujours reconductibles à des lois parfaites » ; Fausto Melotti, extraits d'un manuscrit d'écrits variés, non rassemblés par l'auteur et pour lesquels il envisageait peut-être le titre *Linee, terzo quaderno* ; édités par Vanni Scheiwiller (1987, 87-95, spéc. 94) (ma traduction). *Cf.* aussi l'idée de Melotti que l'artiste doit avoir un crédo, mais qu'il *doit* aussi le trahir ; F. Melotti, extraits de *Linee*, Milan, 1975, publiés *in* Calvesi (éd.) (1976, 22-24, spéc. 23).

En 1963, Melotti réalise une œuvre qui semble faire de charnière entre sa production céramique (des années 1930 à 1970 environ), particulièrement travaillée dans l'après guerre, et son envie de reprendre certaines questions sculpturales, délaissées après la réception mitigée de ses œuvres abstraites des années 1930 (en particulier, son exposition de 1935 à la galerie Il Milione à Milan)[13]. Pour lui, la reprise de l'art sculptural se fait en douce, quasiment par dénégation, comme cela s'était passé par ailleurs pour ses *Teatrini* en céramique.

Dans l'œuvre mentionnée de 1963, des briques et de petits matériaux simples, presque bruts, sont précisément juxtaposés, empilés, ils créent des rythmes, un jeu de répétitions, cadences et variations que la perception ne cesse de constituer. Le regard suit la morphologie de l'œuvre, y fonde des relations, identifie les parties, repère les affinités, organise les isomorphies, par exemple par dimension ou orientation, et mesure les dissemblances. A la dimension poétique de rimes et variations plastiques ainsi constituées[14] s'ajoute la dimension ludique apportée par la connaissance du titre : *Il canal grande*. Ce dernier appréhendé, l'on apprécie alors la disposition ironique de représenter en miniature, par ses composantes rudimentaires, l'élévation des bâtiments sur le canal principal de Venise. La désignation fournie par le titre contribue également à la stabilisation du perçu en signe, désormais vu comme la représentation, même si allusive ou vaguement abstraite, d'un paysage urbain. Dans l'observation des détails, entre l'alignement horizontal et les superpositions en tours, en plus de la rhétorique visuelle d'allitérations, de symétries et de contrapositions scandées par les trous des briques et par les groupements en blocs, le regard s'arrête sur l'insertion iconiquement précieuse de petites formes métalliques en rondeur, de colonnes lisses ou forées, et de possibles silhouettes de figurines, inscrivant un potentiel d'habitabilité dans l'architecture de l'œuvre. Dernier aspect non moins intéressant, la surface réfléchissante sur laquelle les blocs sont posés, qu'à un premier regard l'on aperçoit à peine, devient un substitut presque subliminaire de l'élément majeur qui connote la ville : la présence de l'eau.



Fausto Melotti, *Il Canal Grande*, 1963
© Fondazione Fausto Melotti, Milan
Courtesy Fondazione Fausto Melotti and Hauser & Wirth

La structuration du perçu en une articulation signifiante transforme ainsi l'œuvre en objet sémiotique. Suivant l'optique que l'on adopte, l'on sera porté à y repérer un logos ou principe organisateur, potentiellement générateur mais aussi téléologiquement produit par l'appréhension esthétique de l'œuvre. Ce principe structurant sera éventuellement raffermi par le savoir que l'on détient sur elle. En continuité avec la description donnée, par exemple, la

[13] En 1956, Melotti écrivait : « en sculpture il n'y a plus rien à faire, à dire, après ce qui a été dit et fait. Elle est morte, pour le moment. Personne ne peut plus y croire… ». Fausto Melotti, cité dans Risaliti, « An 'espace Melotti' has come into being », dans Risaliti (éd.) (2008, 9-35, spéc. 10. Ma traduction.
[14] Melotti était aussi auteur de poèmes.

perception de rythmes plastiques engage une conception en *contrepoint*, congrûment à la notion que Fausto Melotti formule dans ses déclarations esthétiques et qu'il élabore probablement d'après la lecture des écrits de Kandinsky. La recherche d'un parallélisme avec les formes en musique, ses affirmations de s'intéresser en sculpture à la *modulation* au détriment du modelage[15] ou, encore, sa propension à un silence qui s'exprime dans les notes plutôt que dans la pause musicale[16], trouvent correspondance dans la *compréhension esthétique* de l'œuvre et contribuent ainsi à sa *compréhension interprétative*.

Tout en relevant les interactions et les interférences entre ces deux modes de saisie, il est opportun de graduer entre, d'une part, la saisie esthétique fondée sur l'observation des formes et, d'autre part, l'explication interprétative repérant des relations historiques, iconologiques, etc., pouvant renforcer la première. En l'occurrence, dans le développement interprétatif il est plausible d'inclure : la continuité et l'évolution de l'esthétique du contrepoint dans d'autres réalisations de Melotti (non seulement la série de *Contrepoints* dans années 1970 mais en général sa production de sculptures filiformes) ; la réflexion sur le plein et le vide, voire les cavités, fentes et béances plastiques, qu'à la fois Melotti et son ami Lucio Fontana avaient hérité dans leur formation à l'atelier d'Adolfo Wildt ; l'influence de l'œuvre de Picasso, considéré dans l'après-guerre comme un modèle pour la reprise de l'art contemporain et qui insufflait un nouvel élan à l'exploitation du medium céramique ; et ainsi de suite, d'autres rapprochements et explications d'ordre herméneutique. Ces moments interprétatifs relèvent en effet plus directement de l'épistème que le discours adopte, bien qu'ils puissent participer aussi à l'appréhension perceptive et l'orienter. Autrement dit, tandis qu'ils procèdent à l'analyse, ces moments interprétatifs choisissent et fondent les critères et la pertinence de l'énonciation critique en lien avec la définition de la sémiotique-objet.

En ce qui concerne plus directement la saisie esthétique en art, il est encore important de souligner que, comme le suggérait Eco, la perception d'une logique structurant l'œuvre ne peut être entendue comme définitive. Cela au vu de la polysémie, particulièrement présente dans la définition même de l'objet artistique, voire en raison de son potentiel sémiotique qu'une structuration rigide risquerait d'affaiblir. Mais aussi parce que, même au niveau esthésique le plus élémentaire, comme le précise le Groupe µ, les formes sont produites, émergentes dans la perception, pareillement aux opérations plus complexes qui s'en suivent, et qu'une petite variation dans la sensibilité de tout un chacun peut entraîner des orientations différentes dans la construction du sens.

Quant à l'économie de l'œuvre, l'émergence de diverses zones particulièrement denses pour la fondation du sens, ainsi que l'inférence d'une ou plusieurs structurations possibles accroît le potentiel d'action de l'œuvre, que le Groupe µ traduit en termes d'*énergie*[17]. Que l'on se souvienne de la définition de l'« œuvre comme *énergie* inépuisable », donnée par Derrida, ou du refus, par Cesare Brandi, d'étudier l'œuvre en tant que message, ces deux positions clairement opposées convergent selon Eco et invitent « à ne pas réduire l'œuvre à un jeu de signes structurés » pour qu'au contraire elle se lève de toutes ses déterminations possibles[18]. La haute potentialisation du travail de sémiose dont elle se fait alors véhicule assure ainsi la singularité constitutive propre à l'œuvre d'art.

[15] « Ce n'est pas le modelage qui a de l'importance, mais la modulation. » Fausto Melotti dans la présentation de son exposition solo à la galerie Il Milione en 1935 ; rééd. *in* Calvesi (éd.) (1976, 16). Ma traduction.
[16] « Le point de silence en musique est à l'intérieur des notes, il n'est pas dans une pause. ». F. Melotti, extraits d'un manuscrit appelé *Linee, terzo quaderno* ; *in* AA.VV (1987, 94). Ma traduction.
[17] *Cf.* Groupe µ (2015, 138-141).
[18] *Cf.* Eco (1968, 279).

Ouvertures

Une fois constatée l'impossibilité de concevoir la structure comme une fondation organisatrice autonome, constituée a priori et intemporelle, il est plausible de surmonter les impasses d'un certain structuralisme, de s'appuyer sur les déclarations des artistes au sujet d'un logos de l'art et de songer plutôt à des processus de structuration du perçu, se produisant et variant en fonction de la sémiose esthétique. Il s'agit en fait d'introduire une dimension *sensible* qui transforme, de fond en comble, le concept de structure et qui voit dans celle-ci la stabilisation temporaire d'une architectonique variable, modulable et modulée par rapport au perçu et à la signifiance de l'œuvre. Peut-être alors repenser à d'autres conceptions, telle la sémiotique esthétique praguoise de Jan Mukařovský qui entend la structure comme une configuration dynamique, d'équilibre au fond instable, inscrite dans un champ de forces[19]. La structure serait à la fois matérielle, c'est-à-dire construite à partir de la concrétion morphologique de l'œuvre, individuelle, ou relevant de l'idiosyncrasie et d'une participation particulière, et enfin collective, incluant partant le rapport avec la tradition. En tous cas, une reformulation paraît opportune pour que l'acte de structuration du perçu puisse être entendu dans sa valeur opératoire.

Références bibliographiques

CALVESI, Maurizio (éd.) (1976), *Fausto Melotti*, Parme, Università di Parma.

ECO, Umberto (1968), *La struttura assente. La ricerca semiotica e il metodo strutturale*, Milan, Fabbri Bompiani, réed. Milan, RCS, 1996.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (trad. ital. « Struttura » dans *Dizionario ragionato della teoria del linguaggio*, Florence, La casa Usher, 1986).

— (1970), *Du sens*, Paris, Seuil (trad. ital. *Del senso*, Milan, Fabbri Bompiani, 1984).

GROUPE μ (2015), *Principia Semiotica. Aux sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles.

PARRET, Herman (2018), « La phénoménologie comme toile de fond de la sémiotique structurale », *Acta Structuralica. International Journal for Structuralist Research*, numéro spécial : « Phenomenology & Structuralism », Freiburg/Padoue, pp. 9-28 [en ligne]. Disponible sur : http://acta.structuralica.org/2018/04/01/la-phenomenologie-comme-toile-de-fond-de-la-semiotique-structurale/#

RISALITI, Sergio (éd.) (2008), *Melotti. Catalogo generale della grafica, Incisioni, Volumi e Cartelle 1969-1986*, Milan, Archivio Melotti et Mondadori Electa.

SCHEIWILLER, Vanni (1987), « Antologia di scritti editi e inediti di Fausto Melotti », *in* AA.VV., *Fausto Melotti. L'acrobata invisibile*, PAC, Milan, Mazzotta.

[19] *Cf.* Parret (2018, 9-28), disponible sur : http://acta.structuralica.org/2018/04/01/la-phenomenologie-comme-toile-de-fond-de-la-semiotique-structurale/#.

Aspectualité dans l'art : quand la photographie capture la sculpture

Francesca POLACCI
Université de Sienne

1. Introduction[1]

Un des apports de Greimas est, entre autres, d'avoir étendu le concept d'aspectualité au-delà de son acception restreinte à la temporalité. Je voudrais ici interroger cette extension par rapport au domaine artistique ainsi qu'aux stratégies « transmédia » dans l'art. Si, en suivant Andrea Pinotti et Antonio Somaini, on entend par « transmédialité » la « *transposition* ou la *migration*, d'un médium à un autre, d'images, figures, motifs, procédures de composition ou formes de vision », alors on peut reconnaître que ce concept est déjà actualisé par des œuvres réalisées au début du XXe siècle[2]. Tout particulièrement, une partie de la production de Brancusi est pertinente à ce propos, puisque l'auteur réalise des œuvres en croisant sculpture, photographie et tournage. J'engagerai l'analyse de ces œuvres en portant une attention particulière à l'acception greimassienne de l'aspectualité, qui nous permettra de mettre en relief certains dispositifs de vision.

La problématique de l'aspectualité permet de reconnaître trois axes dans la production de Brancusi. Le premier concerne certaines photographies faites par lui-même et ayant pour objet ses propres sculptures, où la tension aspectuelle générée par la prise de vue contribue à créer une image nouvelle. On se demandera dans quelle mesure l'actant observateur, présupposé par la photo, peut avoir une fonction poïétique pour de nouvelles formes. Le deuxième axe concerne des œuvres où le dispositif de vision mis en place réalise une fonction d'« implémentation ». Par implémentation, je fais référence à Nelson Goodman, qui distingue la « réalisation » d'une œuvre de son « implémentation »[3]. Tandis que le premier processus comprend la production d'un objet d'art, le second recouvre tout ce qui permet à une œuvre de « fonctionner », par exemple sa publication ainsi que son exposition devant un public[4]. Le concept d'aspectualisation permettra ici de mettre en lumière certains dispositifs de vision que Brancusi prévoit pour ses sculptures au stade de leur exposition. Le troisième axe sera centré autour du film que Brancusi consacre à l'une de ses sculptures, *Léda*. Lorsque l'artiste filme une sculpture, les questions qui se posent sont autres que dans les deux cas précédents car ce qu'il faut alors envisager, c'est la manière dont le mouvement de l'image est valorisé pour obtenir, comme on le verra, à partir du film, une photographie. Brancusi réalise en pareil cas un processus transmédia par excellence : il obtient des épreuves photographiques en sélectionnant des photogrammes dans la continuité du film. La tension aspectuelle qui sous-tend le mouvement du film est synthétisée par ces photogrammes : ils saisissent l'*instant* et ils énoncent, sur la surface de l'image, le « hors champ » de la sculpture[5].

---

[1] Cet essai, présenté au congrès « Greimas aujourd'hui, l'avenir de la structure », UNESCO, Paris, 30 mai-2 juin 2017, est une réélaboration d'un travail publié en ligne le 30 juin 2018 sur *Actes Sémiotiques* n° 121/2018 (consultable à la page : http://epublications.unilim.fr/revues/as/6062). Je désire remercier Eric Landowski pour sa relecture méticuleuse et ses précieuses suggestions.

[2] Andrea Pinotti et Antonio Somaini, 2016, 160 (c'est moi qui traduis).

[3] Cf. Nelson Goodman, 2009.

[4] Dans l'original anglais, Goodman utilise le substantif « function » et le verbe « to work », respectivement traduits en français par « fonction » et « fonctionner ».

[5] Je reviendrai plus bas sur le concept de « hors champ » (§ 3).

2. Le point de vue en tant que générateur d'images

Etant donné que le spectateur peut, ou, mieux, doit tourner autour de l'objet sculpté, une sculpture peut, par construction, être regardée selon une multiplicité de points de vue. En revanche, la prise de vue d'une sculpture par un appareil à photo ne peut que choisir un point de vue spécifique dans l'espace. Cette contrainte, d'ordre esthétique, a été au centre d'un large débat critique qu'il n'est pas possible d'aborder ici en tant que tel [6]. Mais il faut souligner que d'un point de vue sémiotique, cette contrainte est décisive par rapport à l'aspectualité. De fait, la *traduction* d'une sculpture en photographie implique, dans l'image même, la présupposition d'un sujet observateur. A cet égard, la séquence de photos consacrées à *Femme se regardant dans un miroir* (1909, figures 1, 3 et 4) présente un très grand intérêt si on la met en rapport avec la sculpture *Princesse X* (fig. 2), dont nous ne pouvons voir qu'une unique photo.

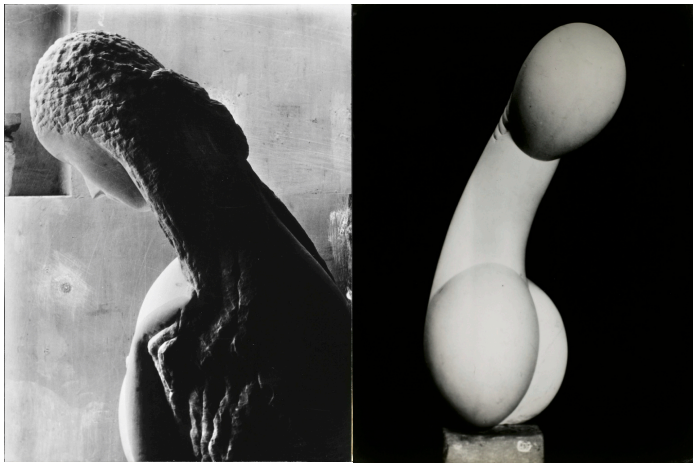


Fig. 1 Brancusi, *Femme se regardant dans un miroir* (1909), épreuve gelatino-argentique 39 x 30 cm, vers 1909, PH 407 A, Legs Brancusi, MNAM
Fig. 2 *Princesse X*, marbre (1909–1915), épreuve gelatino-argentique 39,8 x 29,8 cm, 1916 circa, PH 411 B, Legs Brancusi, MNAM

La sculpture *Femme se regardant dans un miroir* n'existe plus : elle a été transformée en *Princesse X*. Brancusi a donc retravaillé l'œuvre en marbre pour obtenir une seconde sculpture, apparemment toute différente de la première. Avant de retravailler *Femme se regardant dans un miroir*, il réalise cette séquence de photos qui est décisive pour la mise au point de *Princesse X*. Mon hypothèse est en effet que cette dernière est produite à partir de la précédente, et cela selon le point de vue du sujet observateur présupposé par et dans les photos.

[6] A propos de ce débat, cf. Ch. Baudelaire, « Pourquoi la sculpture est ennuyeuse » (1846, 184-188) ; H. Wölfflin (VII, 1896, 224-228, et VIII, 1897, 294-297) ; R. Wittkower (1977) ; A. Hughes et E. Ranfft (1997). Je reviendrai par la suite (§3) sur la différence entre unicité et pluralité de points de vue respectivement en photographie et en sculpture.



Fig. 3 *Femme se regardant dans un miroir* (1909), épreuve gelatino-argentique 25,5 x 19,2 cm, après le 1909, PH 408 D, Legs Brancusi, MNAM
Fig. 4 *Femme se regardant dans un miroir* (1909), épreuve gelatino-argentique 31,4 x 24,7 cm, après le 1909, PH 408 E, Legs Brancusi, MNAM

La première image (fig. 1) met en valeur la torsion du cou, et c'est la même torsion qu'on peut remarquer dans la forme du phallus. De plus, il faut souligner la transformation chromatique qui marque le passage de la figure 3 à la figure 4 : du lumineux au non lumineux, le changement a pour effet d'obstruer le regard. Plus précisément, du fait de la luminosité, la figure 3 fait l'objet d'une accessibilité du regard, d'un *pouvoir observer* ; inversement, la figure 4, en vertu du changement chromatique, présente une transformation du régime de visibilité qui aboutit à *ne pas pouvoir observer*, autrement dit à l'obstruction de la vision [7]. Cette transformation a une implication aussi sur la configuration de *Princesse X* (fig. 2). Chacune des prises de vue photographiques met donc en relief certains des traits plastiques de *Femme se regardant dans un miroir*, configuration plastique qui donne forme à *Princesse X*.

La sculpture est par conséquent mise au point en travaillant le niveau *plastique* de *Femme se regardant dans un miroir*, alors que le résultat – une sculpture en forme de phallus – est, lui, d'ordre *figuratif*. Ce processus nous invite à une réflexion sur le rapport entre plastique et figuratif. Il nous montre en effet que les deux niveaux sont strictement imbriqués : un trait plastique de *Femme se regardant dans un miroir* devient figuratif dans la sculpture. C'est donc la *configuration* qui qualifie en tant que plastique ou que figuratif un trait donné du plan de l'expression.

Les photos obtenues sont des objets esthétiques qui ont une vie autonome par rapport à la sculpture de départ. Mais on peut en même temps reconnaître là un processus de traduction intersémiotique, en ce sens que des traits relevant de la substance de l'expression sont transposés de la sculpture à la photographie, et *vice versa*. Plus spécifiquement, on a affaire ici à une traduction en tant que processus biunivoque qui transforme les deux systèmes sémiotiques impliqués, et pas seulement celui d'arrivée [8]. Par la photographie, Brancusi, si on peut dire, *re-sculpte* conceptuellement ses œuvres.

Cette transformation de la sculpture par la photographie débouche aussi sur une indistinction en termes de différence sexuelle : une jeune fille se trouve transformée en phallus. Le masculin qui s'engendre du féminin : voilà qui dépasse l'opposition fondatrice

[7] A propos du sujet observateur et des régimes de vision, cf. J. Fontanille, 1989. Pour ce qui concerne l'aspectualité, cf. A. J. Greimas et J. Courtés, « Aspectualisation » (1979, 21-22) ; Françoise Bastide, « Aspectualisation (a) », *in* A. J. Greimas et J. Courtés (1986, 19-20) ; F. Marsciani, « Aspetto », *in* L. Corrain (1994, 135-145).
[8] Pour ce qui concerne la traduction intersémiotique, cf. O. Calabrese (2000, 101-120) ; U. Eco (2003) ; N. Dusi (2015, 181-205). Sur la traduction en tant que processus biunivoque, cf. Paolo Fabbri (2000).

de la culture occidentale tout en réalisant une figure mythique qui, selon l'acception lévi-straussienne, synthétise les termes opposés d'une catégorie sémantique [9]. Le phallus a mémoire de la femme, non pas seulement sur le plan plastique, mais jusque dans son titre : cette princesse *« X »* est une in-connue.

3. Filmer l'instant, photographier le mouvement

Passons maintenant à l'examen de la sculpture *Léda* (fig. 5) ainsi que des photos et du film que Brancusi lui a consacrés. Mon intérêt porte en premier lieu sur ceux des aspects du dispositif de vision mis au point par l'artiste pour remplir une fonction d'*implémentation*.

Léda convoque à nouveau l'indistinction entre féminin et masculin. Si, dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Léda est la jeune fille qui est séduite par Jupiter transformé en cygne, ici Brancusi nomme Léda le cygne dont on peut reconnaître les formes stylisées. Il propose de la sorte une synthèse entre les deux figures.



Fig. 5. *Léda* (1926), épreuve gélatino-argentique 17,1 x 22,9 cm,
vers 1929, PH 392 A, Legs Brancusi, MNAM.

Une première version de cette sculpture a été faite en marbre et une seconde en bronze poli. Au début des années 1930, Brancusi pose la version en bronze sur un disque d'acier qui a pour fonction d'intensifier les reflets de l'œuvre et qui permet aussi la rotation sur son socle [10] (fig. 6).

[9] Nous faisons référence à l'acception structurale du mythe (cf. Cl. Lévi-Strauss, 1964) qui, dans le domaine des études visuelles, a été reprise notamment par F. Thürlemann (1982). A propos du mouvement d'hybridation sous-tendu par *Princesse X*, cf. A. Chave (1993, 93-96).

[10] Brancusi réalise pour *Léda* ce dispositif tournant pour l'exposition du 1933 à la Brummer Gallery de New York. La photo ici reproduite (fig. 6) est celle qui a été envoyée Outre-Atlantique en même temps que la sculpture dans le but de donner, par la photo, des indications concernant la façon d'exposer l'œuvre.



Fig. 6. *Léda* (1926), épreuve gélatino-argentique, 17,9 x 12,9 cm,
octobre1933, PH 406 A, Legs Brancusi, MNAM.

Il s'agit d'un dispositif qui n'implique pas le mouvement de la sculpture en tant que telle mais celui d'un sujet observateur tout autour de l'œuvre. Se trouvent ainsi engagées à la fois la structure de réception – un regard qui fait le tour – et celle de production, car le disque qui tourne semble reproduire les anciennes sellettes de sculpteur qui permettaient aux artistes de travailler autour d'une œuvre sans bouger. On le voit par là, Brancusi était extrêmement attentif aux modalités d'exposition de ses œuvres. Même quand il n'utilise pas cette base tournante, il donne des indications précises pour que les sculptures puissent être vues à 360 degrés [11].

Vers le milieu des années 1930, il développe davantage le dispositif de la base tournante en installant un petit moteur qui permet d'entraîner la pièce dans un mouvement perpétuel. Le régime de vision est ainsi modifié : le disque automatisé peut être qualifié en tant que sujet informateur qui suggère un *faire savoir*, auquel correspond un *ne pas pouvoir ne pas observer* de la part du sujet observateur. L'œuvre est ainsi placée dans un régime d'*exposition*.

A côté de cet aspect, il convient de considérer aussi la position du sujet phénoménologique qui regarde, entité anthropomorphe orientée entrant en relation avec l'œuvre. Sur ce point, les réflexions de Manar Hammad sont capitales [12]. Il montre comment la description de l'espace, faite sur la base des référentiels galiléens ainsi que de la physiologie de notre corps, détermine les trois axes que sont la verticalité (haut / bas), la latéralité (droite / gauche) et la prospectivité (devant / derrière).

Les objets, dès le moment où ils sont exposés dans un musée ou une galerie d'art entrent dans ce système de repères : ainsi la distinction entre le haut et le bas est-elle valorisée par le simple fait de placer une œuvre sur un socle à la hauteur des yeux du visiteur ; de même, la distinction entre le devant et l'arrière peut être marquée quand un objet est positionné contre un mur.

Alors que l'orientation est souvent considérée comme une qualité de l'objet, c'est au contraire, nous montre Hammad, le regard du sujet et sa projection anthropomorphe qui

[11] Cf. E. A. Brown (2004, 4).
[12] Cf. Manar Hammad (1985, 37-45) ; *id*. (2004, 36-49).

déterminent l'orientation des objets observés. L'orientation est donc le résultat d'un *débrayage* du sujet observateur [13].

Les aménagements muséaux concernent aussi la mise en lumière. L'éclairage est un *opérateur déictique* qui valorise la face avant ou arrière d'un objet, notamment en faisant ressortir ce qui est *forme* par rapport à ce qui est *fond*.

Léda, posée sur un socle rotatif, rend centrale la relation entre celui qui regarde et l'objet observé. Par comparaison avec une modalité traditionnelle d'exposition, l'axe haut / bas reste le même alors que l'axe horizontal (devant / derrière) n'est plus valorisé en tant que tel. En même temps, la mise en lumière change de fonction : l'éclairage ne marque plus une hiérarchie au sein de l'objet exposé (*forme* vs *fond*) mais, grâce aux reflets sur le disque d'acier, a pour effet de démultiplier les facettes de l'objet. La relation entre sculpture et visiteur change par conséquent en fonction à la fois du mouvement de l'une et de la position de l'autre : il s'agit de deux systèmes en mouvement qui s'entrelacent dans l'espace.

Et c'est selon ce régime de vision que Brancusi filme la sculpture à l'aide de sa caméra, une Zeiss Ikon Kinamo n° 25. Il s'agit d'un appareil hybride qui permet de filmer mais aussi de faire une séquence de photos [14].

Avant de concentrer mon attention sur un de ces photogrammes, remarquable par la tension aspectuelle qu'il comporte, il faut souligner que le tournage consacré à Léda a des points communs avec un film assez connu, de Lásló Moholy-Nagy, *Modulateur Espace-lumière*, qui est antérieur a celui de Brancusi : l'un et l'autre filment une sculpture en mouvement en montrant les éclats lumineux qui entourent l'œuvre [15]. Mais à cet élément factuel et évident il faut en ajouter un second, qui concerne la conception que Moholy-Nagy se fait des nouveaux média optiques, conception qu'il présente dans son livre de 1925, *Malerei, Photographie, Film* [16]. Il y souligne la capacité de la photographie et du film d'affiner la vision de notre œil : ces nouveaux média optiques augmentent nos possibilités de connaissance [17]. C'est justement cette capacité inédite de voir plus et mieux que notre œil que Brancusi met en valeur par son film. Le tournage lui permet d'enregistrer une œuvre en mouvement, puis d'en extraire des photogrammes qui impliquent le mouvement dans une image fixe. S'ouvre donc ici une question qui concerne strictement l'aspectualisation. Brancusi met en tension la *durativité* du tournage et la *ponctualité* de la photo. Autrement dit, les photogrammes qu'il extrait du *continuum* filmique sont des photos qui condensent le mouvement dans un *instant* [18].

Dans ce photogramme extrait du film (fig. 7), nous voyons qu'il choisit un cadrage

---

[13] Cf. Manar Hammad (2006, 203-279).

[14] A l'époque où Brancusi utilise la Kinamo n° 25, beaucoup de ces appareils « hybrides » sont utilisés par les photographes pour des portraits en ville ou pour photographier des passants en mouvement. Cf. Cl. Chéroux, « Mobilis in mobili », *in* Q. Bajac, Cl. Chéroux et Ph.-A. Michaud (2011, 27-28). Pour ce qui concerne les appareils techniques possédés par Brancusi et à propos de l'état de conservation du tournage originel, cf. A. Costantin (*Ibid*., 220-226).

[15] *Modulateur Espace-lumière* a été exposé pour la première fois à Paris, au Grand Palais, en 1930.

[16] L. Moholy-Nagy (1925).

[17] Cf. A. Somaini (2010, XXXVII-XLIV).

[18] Le tournage cinématographique, lui aussi, se sert d'une séquence de photogrammes discontinus, et la continuité n'est donc que l'effet obtenu par la projection de la pellicule. Au début du XXe siècle, en vertu aussi de la chronophotographie, la relation entre photographie et cinéma est en même temps historique et structurelle. Cf. sur ce point : M. Tortajada, « Photographie / cinéma : paradigmes complémentaires du début du XXe siècle », *in* L. Guido et O. Lugon (2010, 48-49). S'il est vrai que le photogramme est une photographie de l'instant, il est vrai aussi qu'une photo n'est plus telle à partir du moment où elle est intégrée dans le dispositif cinématographique. Ce que réalise Brancusi est particulièrement significatif dans la mesure où, en faisant ressortir, par la photo, une qualité propre du cinéma, son travail met en valeur un lieu d'indistinction entre ces deux médias.

suffisamment large pour que *Léda* capte tous les éclats lumineux environnants et réfracte la lumière autour d'elle.



Fig. 7. *Léda* (1926), photogramme, épreuve gélatino-argentique, 17,9 x 23,9 cm, vers 1936, PH 403 A, Legs Brancusi, MNAM.

Les reflets renvoyés sur le mur et qui se mélangent avec l'ombre tout autour du cou contribuent à installer le mouvement dans l'image. Si ce photogramme est décisif à nos yeux, c'est parce qu'il thématise des questions qui, là encore, concernent le mouvement, mais d'une manière tout autre que le dispositif qui servait précédemment à faire tourner la sculpture. Ce qui était alors en jeu, c'était le mouvement de l'œil d'un sujet observateur parcourant le pourtour de l'œuvre. Ici, il s'agit au contraire de créer l'effet du mouvement à partir d'un support planaire. Pourtant se posent dans les deux cas des questions analogues à celles, plus traditionnelles, qui concernent le traitement de la temporalité en peinture : comment rendre le temps d'une narration ou d'une action lorsque le plan de l'expression (en l'occurrence planaire) n'est pas coextensif à la linéarité temporelle ?

3. Le hors-champ de la sculpture

Le second ordre de questions thématisées par ce photogramme concerne la relation entre le mouvement impliqué par l'image et la multiplicité de points de vue qu'autorise (ou suppose) une sculpture. Selon l'hypothèse que je voudrais développer, les reflets tout autour du cou du cygne présupposent en négatif, dans l'image, la pluralité de points de vue dont la photo, en raison de ses contraintes, fait l'économie.

Cette hypothèse peut, je crois, être soutenue en s'appuyant sur ce que Jacques Aumont appelle le « hors champ » de la sculpture. Dans son essai « Où s'arrête la sculpture ? », il s'interroge à propos des limites d'une œuvre tridimensionnelle et se demande quel est son périmètre, s'il coïncide avec l'espace qu'elle occupe, ou bien s'il s'étend au-delà de ses contours physiques [19]. Il reprend à ce sujet la distinction proposée par Wittkower entre deux conceptions de l'espace sculptural, l'une selon laquelle les sculptures imposent un point de vue privilégié, l'autre qui postule qu'une œuvre n'impose pas un point de vue préétabli mais en admet plusieurs, tous potentiellement corrects. Selon Wittkower, le représentant incontesté de la première tendance est Le Bernin, et Giambologna celui de la seconde. Le Bernin impose un point de vue privilégié par un cadrage architectural qui

[19] Cf. J. Aumont, *in* M. Frizot et D. Païni (1993, 133-144).

oblige le spectateur à regarder la sculpture à partir d'une position préétablie dans l'espace, alors que Giambologna invite le spectateur à tourner autour de ses sculptures de façon à pouvoir apprécier la multiplicité des vues, toutes également intéressantes et pertinentes [20].

L'espace occupé par une sculpture est complexe non pas seulement du fait qu'elle se trouve placée dans le même espace phénoménal que celui qu'occupe le spectateur, mais aussi en raison de la multiplicité de points de vue dont il vient d'être question – multiplicité dont résulte ce que Jacques Aumont appelle l'« espace imaginaire » de la sculpture. C'est précisément cet espace qui s'étend au-delà de l'œuvre et qui doit être actualisé moyennant la « coopération » du sujet observateur qu'Aumont propose d'appeler le « hors champ » de la sculpture.

Bien que J. Aumont ne le cite jamais de façon explicite, il adapte ainsi, à la sculpture, ce que Noël Burch avait déjà théorisé à propos du cinéma en définissant le hors champ filmique précisément comme « espace imaginaire » [21]. En résumant considérablement la réflexion théorique de Burch, disons qu'au cinéma le hors champ peut être impliqué par les regards off, par les entrées et les sorties de champ, ou par un geste déictique qui renvoie à, et donc présuppose ce qui se trouve hors cadre.

Autre élément indiqué par Burch, et très intéressant pour nous, la possibilité que l'espace imaginaire du hors champ devienne, rétrospectivement, « concret » à partir du moment où il vient à être inclus dans le cadrage du film. Une telle transformation – passage de l'« imaginaire » au « concret » –peut en effet contribuer à expliquer certaines photos de sculptures. Ces photographies ont en effet le pouvoir de transformer en « concret » le hors champ imaginaire de la sculpture dans la mesure où elles l'énoncent en l'inscrivant sur la surface expressive de la photo même [22]. Dans le cas de la photo de Brancusi que nous examinons, le hors champ prend forme, selon mon hypothèse, à travers les reflets de lumière et les jeux d'ombre qui installent, en négatif, la multiplicité de points de vue prévue par la sculpture mais que, du fait de ses contraintes propres, la photo neutralise.

On pourrait pousser plus loin l'interprétation de cette photo : ce que Brancusi nous semble mettre en discours, c'est en définitive la « vision » même – une vision médiée par un appareil à photo qui en met en valeur la *profondeur*. Le rapprochement avec la description, par Merleau-Ponty, dans *L'œil et l'esprit*, des reflets de l'eau dans une piscine, paraît ici s'imposer :

> Quand je vois à travers l'épaisseur de l'eau le carrelage au fond de la piscine, je ne le vois pas malgré l'eau, les reflets, je le vois justement à travers eux, par eux. S'il n'y avait pas ces distorsions, ces zébrures de soleil, si je voyais sans cette chair la géométrie du carrelage, c'est alors que je cesserais de le voir comme il est, où il est, à savoir : plus loin que tout lieu identique. [23]

---

[20] Nous synthétisons ici une argumentation bien plus complexe. Par exemple, à propos du Bernin, Wittkower ne nie pas que dans certaines œuvres il y a des points de vue subordonnés à celui qui est le principal, mais il souligne le fait que le Bernin, surtout dans celles de ses œuvres qui comportent un cadrage architectural, construit un système de forces et de lignes qui suggèrent au spectateur le point de vue privilégié. Cf. R. Wittkower (1977).

[21] Cf. N. Burch (1969).

[22] Dans le domaine des théories du cinéma, les formulations de Burch on été reprises, quitte à être en partie revues. Gilles Deleuze soutient que la distinction entre espace imaginaire et espace concret ne suffit pas mais qu'il faut prévoir deux aspects qualitativement différents qui spécifient le hors champ, l'un, « relatif », pour lequel le hors champ implique un ensemble plus large qui l'étend dans l'espace, l'autre, « absolu », par lequel le hors champ s'ouvre à un « Ailleurs » plus radical, en dehors du temps et de l'espace. A partir de la réflexion de Deleuze, Hubert Damisch a proposé de penser le hors champ comme quelque chose qui *insiste* sur le champ de l'image et n'est donc pas un prolongement du champ mais son antithèse, un « tout » qui s'oppose à un autre « tout ». Cf. G. Deleuze (1983) ; H. Damisch (2001, 168-191).

[23] Cf. M. Merleau-Ponty (1964, 43).

En d'autres termes, le travail effectué par Brancusi à l'aide de différentes substances de l'expression (la photo, la sculpture, le film) paraît répondre à l'exigence fondamentale de « multiplier les systèmes d'équivalences » pour « rompre l'adhérence à l'enveloppe des choses » :

> L'effort de la peinture moderne n'a pas tant consisté à choisir entre la ligne et la couleur, ou même entre la figuration des choses et la création de signes, qu'à multiplier les systèmes d'équivalences, à rompre leur adhérence à l'enveloppe des choses, ce qui peut exiger qu'on crée de nouveaux matériaux ou de nouveaux moyens d'expression, mais se fait quelquefois par réexamen et réinvestissement de ceux qui existaient déjà. [24]

4. Pour conclure

Menée à partir d'œuvres représentatives d'une partie de la production de Brancusi où s'impose une conception de l'art transmédia par excellence, cette étude montre, nous semble-t-il, que la recherche de l'artiste ne porte pas séparément sur la sculpture, sur la photographie ou sur le tournage en eux-mêmes, mais que ce qui l'intéresse, ce sont certains dispositifs de vision transversaux à plusieurs substances expressives relevant d'une « grammaire du regard ». Cette grammaire, on peut en dégager les principes en termes d'*aspectualité*, concept dont on voit du même coup le pouvoir heuristique dans le domaine visuel.

Références bibliographiques

AUMONT, Jacques (1993), « Où s'arrête la sculpture ? », *in* M. Frizot et D. Païni (éds.), *Sculpter-Photographier. Photographie-Sculpture*, Paris, Marval.

BASTIDE, Françoise (1986), « Aspectualisation (a) », *in* A. J. Greimas et J. Courtés (éds.), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, vol. II, Paris, Hachette.

BAUDELAIRE, Charles (1921), « Pourquoi la sculpture est ennuyeuse », *Curiosités Esthétiques* (1846), Paris, Calmann-Lévy.

BROWN, Elizabeth A. (2004), *Brancusi Photographs*, New York, Assouline.

BURCH, Noël (1969), *Praxis du cinéma*, Paris, Gallimard.

CALABRESE, Omar (2000), « Lo strano caso dell'equivalenza imperfetta », *Versus*, 85-87.

CHAVE, Anna (1993), *Costantin Brancusi. Shifting the Bases of Art*, New Haven, Yale University Press.

CHÉROUX, Clément (2011), « Mobilis in mobili », *in* Q. Bajac, C. Chéroux et Ph.-A. Michaud (éds.), *Brancusi, film, photographie : images sans fin*, Paris, Centre national d'art et de culture Georges Pompidou.

COSTANTIN, Alexis (2011), « Brancusi cinéaste : un état des lieux », *in* Q. Bajac, C. Chéroux et Ph.-A. Michaud (éds.), *Brancusi, film, photographie : images sans fin*, Paris, Centre national d'art et de culture Georges Pompidou.

DAMISCH, Hubert (2001), « Trouer l'écran », *La Dénivelée. A l'épreuve de la photographie*, Paris, Seuil.

DELEUZE, Gilles (1983), *L'image-mouvement. Cinéma 1*, Paris, Minuit.

DUSI, Nicola (2015), « Intersemiotic Translation : Theories, Problems, Analysis », *Semiotica*, 206.

ECO, Umberto (2003), *Dire quasi la stessa cosa*, Milan, Bompiani.

FABBRI, Paolo (2000), *Elogio di babele*, Rome, Meltemi.

[24] *Ibid.*

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.
GOODMAN, Nelson (2009), *L'art en théorie et en action*, Paris, Gallimard.
GREIMAS, Algirdas J. et COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, vol. 1, Paris, Hachette.
HAMMAD, Manar (1985), « Le bonhomme d'Ampère », *Actes Sémiotiques Documents*, VIII, 33.
— (2004), « Présupposés sémiotiques de la notion de limite », *Documenti di lavoro e pre-pubblicazioni*, 330-332, Urbino, Centro Internazionale di Semiotica e Linguistica,.
— (2006), « Il museo della centrale Montemartini a Roma. Un'analisi semiotica », *in* I. Pezzini et P. Cervelli (éds.), *Scene del consumo : dallo shopping al museo*, Rome, Meltemi.
HUGHES, Anthony et RANFFT, Erich (1997), (eds.), *Sculpture and its Reproductions*, Londres, Reaktion Books.
LÉVI-STRAUSS, Claude (1964), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
MARSCIANI, Francesco (1994), « Aspetto », *in* Lucia Corrain (éd.), *Il lessico della semiotica. Controversie*, Bologne, Esculapio,.
MERLEAU-PONTY, Maurice (1964), *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard.
MOHOLY-NAGY, Lásló (1925), *Malerei, Photographie, Film*, Munich, Albert Langen Verlag, (tr. fr. *Peinture, photographie, film et autres écrits sur la photographie*, Paris, Gallimard, 2007).
PINOTTI, Andrea et SOMAINI, Antonio (2016), *Cultura visuale. Immagini, sguardi, media, dispositivi*, Turin, Einaudi.
SOMAINI, Antonio (2010), « Fotografia, cinema, montaggio. La "nuova visione" di Lásló Moholy-Nagy », *in* A. Somaini (éd.), *L. Moholy-Nagy. Pittura, fotografia, film* (n^{velle} éd.), Turin, Einaudi.
THÜRLEMANN, Felix (1982), *Paul Klee. Analyse sémiotique de trois peintures*, Lausanne, L'Age d'Homme.
TORTAJADA, Maria (2010), « Photographie/cinéma : paradigmes complémen-taires du début du XXe siècle », *in* L. Guido et O. Lugon (éds.), *Fixe / animé. Croisements de la photographie et du cinéma au XXe siècle*, Lausanne, L'Age d'Homme.
WITTKOWER, Rudolf (1977), *Sculpture. Processes and principles*, Harmondsworth, Penguin Books.
WÖLFFLIN, Heinrich (1896-97), « Wie man Skulpturen aufnehmen soll », *Zeitschrift für bildende Kunst*, VII, 1896 et VIII, 1897.

ENVOI

Finissons par le commencement : l'ouverture d'un congrès appelle, par convention, des discours liés à la circonstance. Mixte de récitatif et d'émotion, ces discours mettent en œuvre une énonciation d'un type particulier, au plus près des structures que l'usage a figées pour former le genre mais en prise aussi sur la parole singulière qui alors s'énonce. Denis Bertrand, qui était président de l'AFS lors du congrès du centenaire de la naissance de Greimas, propose ici, en reproduisant les trois discours qu'il a prononcés, de réfléchir sur l'entre-deux de structure et d'énonciation qui caractérise ces formes. Ses textes sont suivis du discours de « Lancement » du congrès par Jacques Fontanille, alors président du Comité organisateur.

Structure, praxis et discours de circonstance

Denis BERTRAND
Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

Tu choisis ton temps pour renaître !
Tout, de la fleur ivre et debout
Jusqu'au rayon de la fenêtre,
Sourit, et tu fais comme tout.
1892

Stéphane Mallarmé,
« Fêtes et anniversaires », 19,
Vers de circonstance (1998, 309)

Quatrains d'adresses postales suggérés par le format de l'enveloppe, octosyllabes à l'encre dorée sur des œufs de Pâques, courtes strophes ornant des gâteaux d'anniversaire, des livres d'étrennes, des cruches de Calvados ou des galets de Honfleur, le poème fait partie intégrante de l'objet et l'objet fait partie du poème, dans ce que Mallarmé appelait ses « vers de circonstance ». La parole est alors en situation, son matériau se fond dans celui des supports, des signes, des conduites, des saveurs et des valeurs. Le coup d'aile « prisonnier » de l'éventail devient métaphore de la poésie étant précisément, subtil mensonge, tenu dans la main qui bride son envol. Le paradoxe est évidemment de voir aussi étroitement mêlées la fonctionnalité sociale d'un geste et l'exaltation de l'écriture, pure esthesis. D'être ainsi immergé dans la pratique et pétri de tous les signifiants figés qui la traversent en chacun de ses niveaux d'immanence confère au vers une poéticité augmentée par la foison des langages. C'est pourquoi ces « vers de circonstance » balisent le chemin d'une réflexion sémiotique sur la relation entre ce à quoi l'usage a donné forme, le calcifiant en structure, et ce qui émerge de chaque acte singulier d'énonciation, même modeste, exprimant un style.

1. Considérations théoriques

1.1. La structure contre l'énonciation

Un des enjeux les plus manifestes de la crise qui a ébranlé le concept de structure est la situation alors réservée, par lui, au sujet de parole. Grande victime de l'objectivation du sens, il était, pensait-on, littéralement évacué de la structure. A ce titre, un des passages les plus fréquemment cités de *Sémantique structurale* est celui du rejet, hors du champ de pertinence

pour l'analyse, de l'énonciation et de l'ensemble de ses paramètres, y compris ceux, les plus subreptices, qui pourraient la réintroduire clandestinement.

> Tout discours présuppose, on le sait, une situation non linguistique de communication. Cette situation est recouverte par un certain nombre de catégories morphologiques, qui l'explicitent linguistiquement, mais en introduisant en même temps dans la manifestation un *paramètre de subjectivité*, non pertinent pour la description et qu'il faut par conséquent éliminer du texte (à moins que l'analyse n'ait choisi ce paramètre comme objet de description). (Greimas 1966, 154)

La reconnaissance contrainte de la « situation non linguistique de la communication » est payée au prix fort. Les mots choisis sont révélateurs, et implacables. L'enjeu étant de préserver le plan de pertinence de l'analyse dans sa limpide autonomie, il s'agit d'exclure et même d'« éliminer » les matériaux impurs qui pourraient l'obscurcir : éléments phatiques, catégorie de la deixis et affleurements du « maintenant » énonciatif, bref tout ce qui peut faire surgir les constituants de la personne, directs comme des pronoms ou indirects comme des adverbes ou autres qualifications. Les éléments qui manifestent « l'appréciation subjective du locuteur » sont donc radicalement « exclus du texte » (*Ibid.*, 154) sur la table de dissection. Et il faut veiller au soin de ce grand ménage avec d'autant plus d'attention que le « locuteur » sait déployer « mille ruses qui [lui] permettent d'intervenir ou de rester, masqué, dans le texte » (*Ibid.*, 153). Table rase de la subjectivité ? Pas vraiment car, la parenthèse finale de l'extrait cité l'indique, l'analyse peut précisément élire « ce paramètre comme objet de description ». Or, une telle élection n'empêche pas la séparation formelle de la structure et du sujet, ce dernier, lorsqu'il est étudié, étant rapporté à celle-là et lui assurant en définitive un triomphe sans partage.

Mais nous sommes en 1966, et depuis, les choses ont changé, les rapports de force se sont inversés, le sensible avec son double foyer, perceptif et passionnel, est monté sur le devant de la scène du sens. Et du même coup, par une sorte de retour de manivelle, c'est semble-t-il la structure qui a rendu l'âme face aux impératifs de l'expression incarnée.

Les choses, pourtant, ne sont pas aussi simples. Bien des changements ont eu lieu, dans les différents secteurs de la discipline, au cours des dernières décennies. La conception différentielle de la signification a vu la catégorisation ébranlée et ses stations désormais mouvantes, la transformation a intégré les variations d'intensité dans le flux modulé du continu, la dynamique transformationnelle a généralisé une narrativité hors-récit adossée à l'ossature modale du sens, l'approche sémiotique des passions a été fondée sur la sensibilisation des relations « jonctives » et a donc, accouplée avec l'action, renoué avec le sensible, les instances énonciatives, démultipliées, ont renouvelé les modes de prise en charge du discours et des interactions, l'iconicité a surgi dans la sémiose perceptive et a rénové, en l'intégrant, l'approche de la figurativité comprise initialement en termes de densité sémique…, tous ces prolongements parmi beaucoup d'autres, si bien connus des sémioticiens qu'on peut les évoquer allusivement, montrent que la conception originaire de la structure reste, plus ou moins enfoui, le moteur sous-jacent des mises en œuvre contemporaines de la sémiotique. Comment donc s'agence-t-elle avec le foyer énonciatif, son concurrent ?

1.2. Enonciation, sédimentation et praxis énonciative

En réalité, cette catégorisation qui opposerait la structure au sujet du discours en acte nous semble à la fois non pertinente et trompeuse.

Elle est non pertinente car elle pose sur un plan isotope des concepts qui ne relèvent pas de la même perspective analytique. Ils signalent même deux points de vue très disjoints : l'un est interne au discours énoncé (les structures), l'autre est externe à son avènement même (l'énonciation). L'un assume l'immanence comme un réseau différentiel de relations formelles et de déterminations réciproques, l'autre la met en question en faisant entrer le réel

– entre ontologie et transcendance – dans le champ de l'analyse. De plus, la focalisation de l'objet visé est dans chaque cas aussi différente que si l'on passait d'une observation au télescope à une observation au microscope : la structure est un objet formel de très haute généralité, qui dessine ses trames à de multiples niveaux dans les constellations textuelles, se présentant comme un principe transversal de cohérence ; l'énonciation, de son côté, isole un objet singulier qu'on appelle « sujet », d'une intense spécificité, dont la composition, particulièrement complexe, fait apparaître les instances d'un discours comme autant de facettes où se réfléchissent, parmi bien d'autres paramètres, des contraintes formelles, des habitus culturels, des stratégies de présence et des innovations créatives.

Cette catégorisation opposant structure et sujet est également trompeuse dans la mesure où elle hypertrophie la force oppositive du *versus*, masquant, du même coup, le fait essentiel que structure et énonciation appartiennent au même univers de la signification produite, matérialisée et interprétée. Dès lors, si on est convaincu de leur appartenance à une même réalité d'ensemble, c'est moins leur opposition que les voies graduelles de leur intégration qui deviennent objet de questionnement et d'étude.

Nous avons toujours été frappé, en ce qui nous concerne, par le statut particulier que Greimas accordait au concept d'*usage*. Il occupe une place modeste dans les définitions du *Dictionnaire* (Greimas et Courtés 1979, 412), se voyant attribuer seulement deux courts paragraphes, et il est absent du second volume du même dictionnaire, « Compléments, débats, propositions » (Greimas et Courtés 1986). Pourtant sa position est stratégique. Son cadre définitionnel est la dichotomie de Hjelmslev – « schéma / usage » – substituée par le linguiste danois à celle de Saussure, « langue / parole ». Catégorie dans les deux cas fondatrice : tout le reste en découle. Or, cette clef de voûte de la sémiotique est à l'origine d'une bifurcation qui, d'un côté, celui de la « parole », va donner naissance à un arc portant l'individualité du sujet parlant, l'*ego* benvenistien fondateur de la « personne » (« est *ego* qui dit "ego" … », etc.) (Benveniste 1976, 259-260), et de l'autre, celui de l'« usage », va se prolonger en un arc portant la part collective et impersonnelle de l'énonciation, ce socle compact des produits de la praxis sociale de la langue (ou de toute autre sémiotique) sur lequel chaque énonciateur va ériger sa parole propre et qu'il va, littéralement, s'incorporer pour s'exprimer.

L'enjeu de cette distinction est considérable, mais la réalité de ce qui oppose ces deux arcs est illusoire : une clef de voûte, par définition, a besoin de l'absolue solidarité de l'un et de l'autre pour remplir son office et tenir le bâtiment. Et on peut assumer qu'il n'y a pas, dans la conception greimassienne, la moindre opposition ni la moindre rupture entre structure et usage d'un côté, pas plus qu'entre usage et énonciation singulière de l'autre.

Particulièrement révélateur à ce sujet est le texte « Structure et histoire » (Greimas 1970) où l'auteur fonde précisément sa réflexion relative à l'historicité sur une approche de l'énonciation enracinée, d'abord et avant tout, dans l'usage dont elle est inévitablement tributaire. Le ressassement est la condition première de la parole en acte. Greimas écrit : « (...) La redondance, l'habitude qui fige à tout moment les structures en fonctionnement et les transforme en idiotismes, est certainement un des éléments explicatifs de l'historicité. » (1970, 110-111). L'usage, produit du retour du même, entretient donc avec la structure une relation particulière, réciproquement définitoire – même s'il reste une ambiguïté relative à l'antécédence de l'une sur l'autre. Il insiste ainsi sur le fait que « […] la structure sémantique (…) reste ouverte et ne reçoit sa clôture que de l'histoire. » (1970, 110), et il évoque ailleurs « (…) la structure fermée par l'histoire (…) ». Chez lui « (…) le concept d'usage s'identifie alors avec l'historisation de la structure (…) », engendrant la dimension superficielle de l'Histoire, le « (…) paraître historique (…) », qui n'est en définitive qu'un autre nom de l'usage (1970, 111). On comprend la profonde relativisation du discours historique à partir de cette double fermeture langagière. Fermeture de la structure par l'usage, d'une part : les explorations de l'histoire contrefactuelle (et si Napoléon avait gagné à Waterloo ?) peuvent

être interprétées comme des réouvertures de la structure à d'autres combinaisons possibles. Fermeture par les contraintes discursives de l'énonciation et de la textualisation, soumises à la perspective qui se distribue en points de vue et en focalisations, par définition variables.

Il nous semble donc qu'une possible synthèse se dessine, assurant, sans discontinuer, le passage du schéma à l'usage, et de l'usage à l'invention. En d'autres termes de la praxis énonciative à l'énonciation personnelle.

1.3. L'acte énonçant aux prises avec la structure

Avant de revenir au « discours de circonstance », notre objet, nous voudrions le situer dans une cartographie globale de l'énonciation, embrassant l'ensemble de ces paramètres. Une carte générative, en somme. C'est-à-dire disposée en couches de spécifications progressives, conduisant en quelque sorte, depuis l'anonymat figé de l'expression dans la masse parlante, à la « venue à soi » de la parole singulière. Et cela, à travers un tissu de contraintes associées aux marges de manœuvre qu'elles libèrent. Ces couches ne sont pas véritablement génératives en ce qu'elles n'appellent aucune conversion formelle d'un niveau à l'autre. En réalité, tous les niveaux sont co-présents (comme ils le sont aussi dans le classique parcours génératif greimassien), mais le passage de l'un à l'autre, de même que les variations au sein de chacun d'eux, se font de manière graduelle, quasiment insensible. Quoiqu'elles se fassent sentir parfois, ces « couches génératives » de l'énonciation, dans les paroles qui ne viennent pas, dans la fureur du silence contraint, dans la timidité ombrageuse d'un Julien Sorel ne maîtrisant pas les codes…

A la base d'abord, toute parole, comme toute expression, prend naissance dans un flux de paroles et d'expressions déjà constituées, elle surgit dans les « mots de la tribu » qu'elle réemploie : c'est le lieu de la praxis énonciative. On peut la définir comme le collectif d'énonciation institué, la part impersonnelle gisant au fond de toute énonciation, ou, pour reprendre, à l'envers, une célèbre image de Gilles Deleuze à propos de l'écriture de l'écrivain, comme ce qui ne bégaie pas dans la langue. Les apprentissages naturel et scolaire ont pour fonction de faire « prendre » ce matériau et de le consolider peu à peu. D'en fixer les bornes et d'en esquisser les lignes de fuite. La praxis énonciative, de même que toute praxis sociale, a une vocation intégrative. Apprendre une langue, ou un langage dramaturgique, ou une expression plastique, ou une pratique de la musique ou de tout autre matériau signifiant, c'est avant tout s'immerger dans un collectif. Collectif d'énonciation et collectif de structure. La communauté énonçante en ses infinis sociolectes précède toujours le locuteur natif.

Cités ici même, par Valeria de Luca dans une recherche sur la part de l'expression (au sens hjelmslévien de « plan de l'expression ») trop souvent minimisée dans l'activité sémiotique comprise comme un processus de constitution de formes, Victor Rosenthal et Yves-Marie Visetti, dans « Expression et sémiose pour une phénoménologie sémiotique », ne disent pas autre chose :

> L'expression n'est évidemment pas seulement spontanée, mais aussi instituée : ce qui introduit *l'exigence* de la réexpression et de la reprise (conformité et innovation, retour et rupture), avec la diversification des genres et des modalités. Par une sorte d'inversion paradoxale, c'est tout le phénomène de l'expression qui paraît tenir sa possibilité de l'institution. Ainsi toute expression, même neuve, est déjà *instituante*, prégnante d'un geste antérieur, anticipation d'une répétition possible, plus généralement préparation d'une autre expression à suivre, qui vaudra comme réexpression. (Rosenthal et Visetti, 2010, 25)

La « reprise » ou « réexpression », selon les termes de Rosenthal et Visetti, correspondent à ce qu'avec Greimas on a appelé en sémiotique la « convocation ». Le petit dispositif sémio-narratif sous-jacent à ce mot indique bien le caractère de soumission à l'« exigence » d'une

instance supérieure, d'un Destinateur. La convocation est, selon la définition du CNRTL[1], l'« acte d'une autorité par lequel [on est appelé] à se rendre auprès de cette autorité. » Le Destinateur c'est l'usage, c'est-à-dire les produits de la praxis, qui sont là, tout faits, bons à prendre, entrés dans la machine à ritournelle. De la phraséologie figée aux clichés en tous genres (comme celui-là même : « en tous genres »), menant jusqu'aux codifications de plus haut niveau comme les registres de discours et les genres qui, selon Aristote, en résultent, les moyens d'expression sont mis à disposition du locuteur. Certes, on peut considérer que c'est ce dernier qui « convoque » les matériaux en question pour les mettre au service de son intention de signifier… mais, quoi qu'il veuille dire, il lui faudra bien entrer dans le moule qu'ils prescrivent. Sauf, bien entendu, à « révoquer » ces formants disponibles, à en créer de nouveaux, à faire bouger l'édifice de la langue, à mettre, comme le disait Proust du grand écrivain, une sorte de langue étrangère dans la langue maternelle, ce qu'ici, modestement, Rosenthal et Visetti nomment « innovation » et « rupture ». Mais ils soulignent aussi que cette révocation des produits de l'usage a une vocation à son tour *instituante*, ce qui signifie que, si elles sont reprises et donc convoquées – comme l'ont été les pratiques figuratives innovantes de l'écriture naturaliste devenues monnaie courante au siècle suivant dans les romans de gare –, les innovations se sont déposées dans l'usage et sont devenues à leur tour, elles qui étaient rupture et nouveauté, normes en voie d'usure.

La gradualité traverse tous ces processus. Les produits qui se figent en catégories entrent dans le système (le schéma) et se confondent avec la structure quand d'autres s'estomperont et disparaîtront. Les locuteurs se distingueront aussi les uns des autres par les degrés de convocation-révocation : il y a ceux qui ne parlent que par clichés et ceux qui ne sont que paradoxe (à prendre ou à laisser) ; ceux qui maîtrisent à la perfection les codifications génériques de leur pratique et ceux qui cherchent en vain un juste accord. L'usage fait le tri. Lire Rousseau après deux siècles et demi donne encore le sentiment d'une langue toute neuve, quand tant de textes de ses contemporains nous seront devenus inaudibles.

Pur produit de la praxis, le discours de circonstance est parmi les plus codifiés, il peut même s'apparenter à un récitatif. On en trouve sur Internet les nombreuses matrices, assorties de recommandations de personnalisation[2]. Autant d'invitations à franchir une étape dans le parcours de l'énonciation.

En effet, au-dessus de ce niveau de la praxis, plus près du matériau lui-même, on trouve les opérations énonciatives du débrayage et de l'embrayage. Belle découverte conceptuelle de Greimas, donnant une extension décisive aux « embrayeurs » jakobsoniens. La découverte à nos yeux tient en ceci : l'embrayage qui flèche et installe le sujet de la première personne (« ego ») ne peut s'exercer que parce qu'il présuppose un débrayage antérieur : c'est grâce au monde en « il/elle » que le « je » peut transiter entre toutes les personnes et ne pas être considéré comme une propriété exclusive et inhérente à chacune d'elle.

Entre ces deux opérations en apparence oppositives (les premières et deuxièmes personnes opposables aux troisièmes), il y a en réalité tout un éventail de variations graduelles : on peut considérer, par exemple, que le rôle thématique du « savant » correspond à une culture particulièrement approfondie du débrayage, dont on peut bien constater que certains sont de véritables champions : pensons au débrayage temporel qu'a dû intérioriser Darwin pour dilater ainsi le temps et permettre à la transformation évolutive des organismes vivants de trouver leur place dans cette si longue et si lente chaîne de caractères retenus ou disparus ; ou au débrayage spatial de ceux qui peuvent convertir en voyage « représentable » les années

[1] Centre National de Ressources textuelles et Lexicales, CNRS (en ligne).

[2] « Les discours sont le plus souvent des moments très personnels, voire affectifs, il est donc très important de personnaliser votre discours selon la situation et les personnes concernées. » Cf. https://www.lettres-gratuites.com/modele-exemple-discours.html

lumières qui nous séparent des exo-planètes. A l'inverse, on aura les locuteurs proches de l'embrayage, les proto-embrayés, depuis ceux qui élaborent, comme Céline, une « écriture émotive » (en réalité, produit d'un débrayage savant) et ceux de l'énonciation quotidienne, les presque pas débrayés. Par exemple, les locuteurs qui, protégés par l'anonymat comme un curieux renoncement à la personne, se libèrent de leurs passions plus souvent haineuses qu'enthousiastes sur les réseaux sociaux. C'est un vaste champ ouvert à l'analyse des opérations énonciatives que celui de la relation avec l'*umwelt* (*cf*. Von Uexkull), le monde propre dans lequel chaque être est inexorablement enfermé – pour sa pleine satisfaction –, sans pour autant chercher, comme l'éthologue, à répondre à une question telle que : qu'est-ce que ça fait d'être une chauve-souris ?

Le débrayage commande le discours de circonstance, sur l'horizon étroitement codifié de la proximité immédiate du collectif. Mais par là, chez Mallarmé, cette condition est si inhérente qu'elle en devient matériau à travailler, et qu'émerge de son potentiel symbolique la possibilité du poème. Car à ce niveau de l'analyse de l'énonciation, voici les instances qui s'actualisent et se virtualisent, cette modulation fine et insistante des manières d'habiter sa propre parole, celle qui récite ou qui s'égare, qui s'assume ou qui crée, qui se contrôle ou s'évacue dans le lapsus.

Car par-dessus tout cela, à la surface la plus matérielle et sensible, trône la grande contrainte de la textualisation, sa linéarité temporelle ou spatiale impérieuse, ses exigences tenaces, ses stratégies que l'usage – et la science rhétorique – a figées en structures : le commencer et le finir, le dérouler, l'implacable page blanche des commencements, avec la foule des décisions à prendre qui détermineront la suite du flux. Alors, contre l'utopie d'une globalité instantanée du sens, qui dirait tout d'un vocable, qui couvrirait tout en un mot, qui éclairerait tous ses objets d'une lumière égale, voici la contrainte de la perspective, celle qui impose de voir le cendrier « sur » la table et non la table « sous » le cendrier, celle qui détermine notre monde propre, avec son régime de formes perçues, de couleurs, de vitesse : nous avons aujourd'hui sous les yeux le *slow-motion*, comme une excursion dans le monde d'une autre vision possible, c'est-à-dire d'une autre perspective.

Le dictionnaire de sémiotique la distingue du *point de vue* en ce que celui-ci exige la médiation d'un observateur, celle-là non : elle relève directement, lit-on, de la textualisation. Cela nous semble aujourd'hui limitatif. La perspective rejoint les conditions premières de la signification, elle est inhérente au sens en acte : et c'est elle qui commande, du côté du sujet, le point de vue, et du côté de l'objet, la focalisation. Les cinq siècles de perspective monofocale en peinture dans la culture occidentale illustrent son prestige bien justifié. Et ses codifications sont, elles aussi, entrées dans l'usage, comme des automates de notre perception. Mais ce pouvoir de la perspective, dont celle de la Renaissance en peinture n'est qu'une variante parmi d'autres, se vérifie dans bien d'autres domaines. Difficile d'échapper aux codifications qui commandent le bon ordre d'un discours de circonstance.

A tout cet immense matériau s'ajoutent, sur le plan de l'expression, les jeux du signifiant, du timbre, du débit, du tempo, de l'écriture, du tracé, des volumes et des lignes, toutes les morphologies issues du matériau lui-même qui, exploitées jusqu'à leurs capacités semi-symboliques, vont tracer des chemins mystérieux de connivence entre, d'un côté, le son, la pierre, la pâte, la texture et, de l'autre, le sens.

Voilà comment on peut se représenter ce que mobilise le moindre de nos actes d'énonciation, sans compter tout le reste bien entendu... et en premier lieu « l'entour pragmatique ». Cela même qui occupe le devant de la scène dans le discours de circonstance, lorsque, précisément, la *circonstance* dicte sa loi sous forme de programme, de rituel ou d'événement. La circonstance a alors valeur de matériau brut, elle est précisément matière au sens sémiotique, c'est-à-dire en voie de sémiose, prête à se transformer en substance d'expression, celle-ci présidant à sa mise en forme. Et sur ce substrat, la particularité du

discours de circonstance est de se présenter – et de se faire ainsi attendre – dans l'entrelacement de cette matière instituée (ses protocoles d'adresse, ses rites de reconnaissance, ses topoï, ses focalisations anecdotiques, ses péroraisons, etc.) avec la parole singulière qui en elle se cherche.

2. Paroles de circonstance

2.1. Inauguration de l'exposition « Le monde vu par un sémioticien »

Hall de l'EHESS, boulevard Raspail, Paris[3]

Merci Monsieur le chargé d'affaires de la Délégation lituanienne à Paris, Merci Monsieur le commissaire du Groupe créatif de cette exposition, merci à toutes les personnes si actives et si chaleureuses de la Délégation permanente de la Lituanie auprès de l'Unesco, et merci à Monsieur le Président de l'EHESS, d'avoir *ramené Greimas à la maison*, de l'avoir, pour ainsi dire, rapatrié à l'EHESS à l'occasion du centenaire de sa naissance. Pour un homme si fortement et si profondément marqué par l'exil, ce retour est riche de sens : ici s'est trouvé le foyer rayonnant de sa carrière, de sa pensée et plus encore de son œuvre. Ici se trouvait pour nous tous, ses étudiants et ses amis du monde entier, sa maison.

En organisant le congrès de l'Association Française de Sémiotique, qui s'ouvre demain, autour de ce centenaire, et alors même que nous allons parcourir, de l'Unesco à l'Hôtel de ville de Paris et à la Maison du Brésil qu'a dessinée Le Corbusier, tant de lieux prestigieux, nous étions un peu tourmentés à l'idée de ne pas avoir su entretenir le lien avec l'EHESS. Et voilà que c'est par la Lituanie qu'il s'est retissé. Concrétisé ce soir, avec l'ouverture de cette exposition. Faisant ainsi le trait d'union entre ses deux hauts lieux de vie, c'est la Lituanie qui a ramené Greimas chez lui.

Deux de nos amis, Veronica Estay et Raphaël Horrein, ont réalisé un beau film documentaire sur le Greimas vivant de nos mémoires. Il sera révélé demain. Or, ce film commence et finit par le 10 de la rue Monsieur le Prince, là où dans un très modeste bureau un peu décrépit, fermentait la créativité de la sémiotique greimassienne. C'était un lieu annexe de l'Ecole des Hautes Etudes, presqu'une banlieue pour cette grande institution, et à nos yeux il paraissait central. Il faut dire qu'un des aspects propres à l'univers de Greimas, c'était la territorialité. Il bâtissait l'espace. Il dressait une vision d'empire pour la sémiotique, avec ses régions, ses départements, ses missions. Autour du séminaire central se déployaient les ateliers de recherche en « sémiotique littéraire », en « sémiotique visuelle », en « sémiotique architecturale », en « sémiotique du discours politique », en « sémiotique et psychanalyse », et j'en passe, et chaque responsable d'atelier était un peu comme un officier d'empire. La dernière séance du séminaire, chaque année, était consacrée aux restitutions des travaux des ateliers. L'activité éditoriale se déployait jusqu'à la création d'une maison d'édition. Jean-Marie Floch avait été mandaté pour créer un institut international de formation en sémiotique. Cette force centrifuge était nourrie par les thématiques de recherche du séminaire, nouvelle chaque année. Et celles-ci nous paraissaient toujours anticiper les évolutions intellectuelles qui allaient ensuite s'imposer à toute la société. Nous étions plongés dans la création des *topoï* du futur. Et nous les promouvions avec l'enthousiasme des prosélytes. Sémiotique narrative et modale, sémiotique des parcours cognitifs, problématique des passions, tournant

[3] Se sont alors succédées les prises de paroles de Monsieur Jonas Skardinskas, chargé d'affaires de la Délégation lituanienne auprès de l'Unesco, de Madame Gintaute Zemaityte, Commissaire du groupe créatif de l'exposition, de Monsieur Denis Bertrand, Président de l'Association Française de Sémiotique et de Pierre-Cyrille Hautcoeur, Président de l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales).

phénoménologique et avènement du sensible au cœur de l'expérience signifiante, on se vivait au cœur des débats qui agitaient les sciences du langage et de la cognition.

Je me souviens des rapports d'activité que, chaque année, Greimas écrivait en un véritable volume, et qui donnaient cette vision de l'étendue. Vision déformante à coup sûr. Avec ses naïvetés et ses déceptions. Une des choses que nous avons apprises avec lui, qu'on retrouve différemment formulée depuis *Sémantique structurale* jusqu'à *De l'imperfection*, est bien cette dimension toujours inéluctablement multiplane de la signification. L'univocité est une quête dans le projet scientifique et, même là, l'atteinte de la chose se dérobe. Comme il l'écrit magnifiquement dans le texte d'ouverture de *Du sens*, « vivre sous la menace constante de la métaphore est un état normal, une condition de la "condition humaine" ». L'empire sémiotique, comme Perelmann parlait de l'empire rhétorique, est-il une métaphore ? Ce que nous allons faire ces jours-ci autour de la notion de structure, qui à bien des égards condense son œuvre, aura bien sûr une dimension d'évaluation et de bilan, mais aussi de prospective et peut-être de retrouvailles avec l'élan qu'il a si bien incarné à l'Ecole des Hautes Etudes.

Car aujourd'hui, grâce à nos amis lituaniens qui ont su trouver, par l'aimable entremise de Claude Calame, directeur d'études ici même, une résidence pour cette exposition, la résidence rêvée, voici que l'empire s'incarne dans un espace certes plus limité mais cette fois réel et aussi rayonnant, celui d'une exposition dont le titre rappelle l'ambition de son personnage central : « le MONDE vu par un sémioticien ».

2.2. Ouverture du congrès « Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure »

Palais de l'Unesco, Paris

Monsieur le Président de la Commission nationale française, Monsieur l'Ambassadeur de Lituanie, Monsieur le président du Conseil académique de la Comue-Université Paris Lumières et cher Bruno, chères et chers amis sémioticiennes et sémioticiens venus de vingt-quatre pays différents, je vous remercie chaleureusement de votre présence ici à l'ouverture de ce congrès, un peu solennel il est vrai en ces lieux prestigieux, mais que nous nous attacherons, j'en suis sûr, au fil de nos échanges, à rendre familier. J'aimerais retracer à grands traits la genèse de notre réunion, pour mieux mettre en contexte ces journées qui seront à la fois de reconnaissance et de recherche.

Le titre tout d'abord : « Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure ». La quasi-symétrie des deux segments séparés par les deux points n'échappe à personne. D'un côté un nom propre, de l'autre un nom commun, « Greimas » / « structure ». Et des deux côtés un régime de temporalité différent : le passé qui débouche dans l'aujourd'hui, le futur qui prend son départ dès cet instant.

Ce congrès se trouve clairement à la croisée de nos chemins de chercheurs et de sémioticiens. Si, d'une part, nous sommes amenés à nous retourner vers l'histoire de nos lectures et de notre formation, de l'autre nous sommes tendus vers nos interrogations, nos perspectives de recherche, voire nos inquiétudes. « Monsieur Greimas », comme nous l'appelions, occupe à coup sûr dans ce paysage une place cruciale. Il a été pour beaucoup d'entre nous, en direct ou en différé, la cheville ouvrière d'une pensée en gestation, étroitement présent ou imbriqué dans nos travaux. *Il était celui que nous citions sans le nommer.*

J'aimerais dire quelques mots en ouverture sur ces deux versants de notre intitulé, avant de donner la parole à Jacques Fontanille[4], président du comité organisateur de ce congrès, qui va en rappeler la conception générale et les orientations scientifiques.

Le versant figuratif, celui du nom propre, « Greimas aujourd'hui », il est dans le sac que vous avez reçu en entrant. A l'intérieur, il y a pour l'essentiel des objets textuels.

Un grand cahier : Thomas Broden a enquêté depuis plusieurs années pour reconstituer, en historien des idées, la biographie intellectuelle de Greimas. Il nous a donné l'autorisation de reproduire ici, pour les congressistes, les « bonnes feuilles » de ce livre à paraître : un chapitre sur la jeunesse, déjà traduit en français, et diffusé sur le site Internet de François Rastier. Vous retrouverez ici ce texte passionnant, augmenté d'une remarquable bibliographie des écrits de Greimas, dans toutes ses langues.

En montant d'un cran dans la figurativité, je veux dire en approchant d'un peu plus près l'inaccessible vécu, vous trouverez une enveloppe au logo de l'AFS avec, à l'intérieur, une clef argentée collée sur une carte noire : la « clef du sens ». Cette clef contient, outre le livre des résumés du congrès en version numérique, le film que Veronica Estay Stange et Raphaël Horrein ont tourné ces dernières semaines, en courant d'un témoin à l'autre, d'un pays à un autre, associant la manière réelle et la manière virtuelle, pour recueillir des récits, drolatiques et émouvants, qui *mettent en lumière* la singularité inattendue d'un homme. « Mehr Licht ! » est son titre, « plus de lumière ! » Citation récursive : celle des derniers mots de *De l'imperfection* qui citent les derniers mots de Goethe sur son lit de mort. Récursivité : signe d'une quête entêtante et toujours inaboutie.

Et il y a le livre, enfin, *Du sens en exil. Chroniques lituaniennes*, un recueil de textes de Greimas inédits en Français : son versant lituanien. C'est une découverte absolue pour nous autres qui ne connaissions que le versant français – tout en connaissant l'existence de l'autre, mais invisible comme la face cachée de la lune. Le projet de ce livre, Ivan Darrault-Harris en a eu l'initiative, il l'a porté, avec une obstination sans faille, et il en parlera cet après-midi dans une session intitulée « Histoire de la Sémiotique ». Notre traductrice lituanienne Lina Perkauskyte a fait un travail admirable, suivi d'une double relecture attentive, par Ivan et par moi-même, avec en sus celle de notre éditeur Marc Arabyan, qui a permis la réalisation de cet objet dont nous sommes fiers.

Il vous promet en effet un régal de lecture, car ce sera pour vous, lecteurs de l'autre Greimas, une lecture en abyme : vous le lirez à travers le filtre de celui que vous connaissez, vous livrant alors à un faire comparatif – exercice intellectuel bien connu – débouchant ici sur une expérience esthétique : voyage dans le temps, dans les concepts, dans les discours. On découvre par exemple que les grandes thématiques du sémioticien futur, celle des formes de vie par exemple, étaient déjà présentes dès les premiers écrits, avec « la notion de résistance » qui date de 1953, et même avec le beau geste : un essai intitulé « A propos des beaux gestes » date de 1963, et on voit ce qui le rattache à la tyrannie politique, mais aussi à l'éthique des déclassés. Car c'est surtout une écriture qui se manifeste, où la subjectivité s'exprime sans « état d'âme » pourrait-on dire : elle se fait lyrique dans un essai sublime sur Paul Verlaine, « Pauvre Lélian » son anagramme, qui fait structurellement écho à un autre déchu plus sublime encore, Don Quichotte. Bref, cette double lecture des deux Greimas, nous fait mesurer le fossé qui s'est creusé entre deux formes d'écriture, simultanées et, d'une certaine manière, aveugles l'une à l'autre : ici, expansive, figurative et lyrique, et là, retenue, abstraite et objectivante. Cette dernière exigée par la quête de scientificité, certes. Mais on ne peut s'empêcher de penser au déchirement du voyage contraint, façonnant une vie entière, et on se demande alors si la sémiotique, sous ses exigences méthodologiques, n'est pas, pour une part, une *discipline née de l'exil*.

[4] Cf. *infra*, « Lancement ! »

J'en viens au versant conceptuel « l'avenir de la structure ». Dans *Du sens en exil*, on trouve cette anecdote, connue de certains d'entre vous, à propos du titre *Sémantique structurale*. Greimas avait titré « *Sémantique* », tout simplement. La structure étant à la mode à l'époque, son éditeur avait insisté pour qu'il ajoutât « structurale » : « vous en vendrez le double ! » lui dit-il. Greimas a cédé, non sans protester. Car, pour lui c'était un ajout redondant et pléonastique : toute science n'est-elle pas par définition structurale ? Imagine-t-on un livre intitulé « Physique structurale » ? Pourtant, ladite tautologie n'empêchera pas Greimas-Courtés (que nous saluons) de consacrer dans leur dictionnaire, pas moins de cinq pages et demie, onze colonnes, à l'entrée « Structure ». Elle va être l'objet de nombreuses discussions au cours de ces quatre journées. Je rappellerai juste, à partir de l'inaltérable définition hjemslévienne de la structure comme « entité autonome de relations internes, constituée en hiérarchie », les quatre points de commentaire de cette définition que je regroupe deux à deux, et qui sous-tendent peut-être l'actualité et l'avenir d'un concept qui ne fait plus peur : la priorité des relations sur les éléments, les intersections entre elles instituant littéralement les termes. Prolongeant le sens négatif saussurien, cette position reste essentielle me semble-t-il, même en termes pratiques : elle permet la « suspension analytique » comme on parle de suspension phénoménologique, devenant par là clef de découverte ; elle implique aussi ce qu'on peut appeler « la suspension ontologique », sa « mise entre parenthèses » comme le dit explicitement le dictionnaire et dont on peut considérer qu'elle reste, même contre l'air du temps, une exigence première. Cette suspension est pour la théorie sémiotique, à l'arrière-plan, un fond de toile, un horizon, une « attitude » cognitive, à partir et à travers laquelle, dit le dictionnaire, « s'esquissent les démarches du chercheur ». Esquisse… c'est le tournant phénoménologique qui approche. Et c'est déjà un point de débat qui s'amorce. Je n'en dirai pas plus pour ma part.

Mais avant de céder la parole à Jacques, je voudrais revenir aux contraintes figuratives du sens, et à ce qu'il y a sous ce sac, à savoir la valeur : ces lieux, ces objets, ce congrès, ça coûte, ça vous coûte et ça nous a coûté ! Mais pour mener à bien cette entreprise, nous avons pu bénéficier de nombreux bienfaiteurs. En premier lieu, je veux citer Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, ainsi que la communauté d'université qu'elle forme avec Paris Ouest-Nanterre, sous le nom de « université Paris-Lumières ». L'appui considérable que nous en avons reçu a été décisif. C'est la marque d'une grande confiance pour la valeur même de ce que nous faisons en cherchant à redonner à Greimas la place qui lui revient dans l'histoire du courant structuraliste. Je les en remercie chaleureusement. Et puis il y a l'engagement des équipes des universités parisiennes où sont formés les doctorants en sémiotique : Paris 1-Panthéon Sorbonne, en premier lieu, puis Paris V-Paris Descartes. Au delà des aides matérielles, nous prévoyons la constitution d'un groupe transversal de recherche à partir de cette réunion, une piste pour l'avenir[5]. D'autres universités ont aussi aidé, indirectement ou directement : directement, c'est le CeReS de Limoges, à qui nous devons toutes les impressions papier, les plaquettes, les affiches, le programme, et en particulier ce beau livre des résumés que vous avez entre les mains. Et je veux remercier aussi le Ministère de la Culture, à travers la DGLFLF qui a été la première à nous soutenir, la Fondation La Poste qui finance notre spectacle de ce soir, la société Jim Thompson-Thai Silk Company de Bangkok, dirigée par un sémioticien superbe, un peu aventurier, grand admirateur de Jean-Marie Floch, Gerald Mazzalovo. Et aussi la Générale de Production qui a beaucoup aidé à la réalisation du film. Et encore la Commission nationale française pour l'Unesco qui a accompagné ce projet depuis le début, depuis la demande de patronage de l'Unesco jusqu'au nom de Greimas au titre des

[5] Ce groupe sera effectivement constitué en 2018, sous le nom de RD-GPS (Réseau Doctoral - Grand Paris Sémiotique), réunissant une trentaine de doctorants en sémiotique, issus, dans un premier temps, de Paris 1-Panthéon Sorbonne (B. Darras), de Paris IV-La Sorbonne (A. Hénault, A. Guillaume), de Paris V-René Descartes (V. Brunetière, J. Alonso), de Paris 8-Vincennes Saint-Denis (D. Bertrand, M. Costantini).

anniversaires de cette institution pour l'année 2017. Je remercie enfin la ville de Paris qui va nous accueillir ce soir. Une mention toute particulière pour le Centre Pompidou, qui nous a formidablement accueillis et aidés à mettre en place la « promenade sémiotique » demain soir au Musée d'art moderne. Merci à tous.

Un mot encore avant de laisser la parole. Ne pas oublier que cet événement en est un parmi d'autres : l'année Greimas est célébrée dans de nombreux colloques, séminaires et événements, hier au Brésil, demain en Lituanie, et bien ailleurs ; certains d'entre nous – d'entre vous – sont comme des pèlerins qui vont de station en station. Mais j'en termine et, après l'exposé de Jacques, nous ferons le point sur les aspects pratiques : l'espace, les pauses et les repas, et surtout la gestion du temps, rigoureuse et implacable, qui nous est ici imposée.

2.3. Soirée inaugurale du congrès

Prestation théâtrale de la comédienne Dominique Frot, à l'Hôtel de Ville de Paris[6], à partir d'un montage de textes de Greimas qu'elle a effectué, entre *Du sens en exil* et *De l'imperfection.*

Merci Marie-Christine, merci Jean-Louis, merci du bon accueil dans ce lieu somptueux – surtout un des soirs les plus longs de l'année – Merci à Madame Hidalgo, Maire de Paris, qui nous fait l'honneur de cet accueil, à nous sémioticiens.

Juste un mot : c'est à travers la sémiotique, que Jean-Louis Missika et moi-même nous sommes rencontrés. Ce fut à l'occasion d'un exercice de sémantique lexicale, l'étude comparative de trois dictionnaires – Larousse, Hachette, Robert –, dont l'un était en recherche de nouveauté pour le tournant du siècle qui approchait. Bref, l'excitation de la définition a été le moteur de cette rencontre. Le mot a ainsi laissé des traces, discursives, narratives, et bien d'autres depuis…

Mais en deçà du mot, il y a la lettre. J'ai eu l'occasion de dire que ce congrès reposait sur deux piliers : un nom de personne, et un concept. Greimas et la structure, un couple, masculin féminin. Ce couple en réalité, à l'origine ne formait qu'un, et il ne s'est divisé que peu à peu. C'est de cette fusion initiale et de cette division productrice que nous allons parler maintenant, et auxquelles nous allons si je puis dire assister. Dominique Frot nous fait le plaisir et l'honneur de venir nous faire entendre le parler Greimas, à nous qui l'avons lu. Dominique Frot est une comédienne dont le talent est aussi reconnu des collégiens quand elle incarne une proviseure de lycée dans une série si populaire dans les préaux que les sémioticiens n'en ont jamais entendu parler – je veux parler de la série « Soda » – bref, un talent aussi reconnu des collégiens qu'il peut l'être également des intellectuels lorsqu'elle incarne la *Folie* d'Erasme dans les nuits du château de Chambord, ou qu'elle met en scène des textes d'Hannah Arendt.

Dominique Frot a pris Greimas à la lettre. Elle a donc bien voulu mettre la lettre de Greimas en voix et en scène et je vais lui laisser vite la place. Mais auparavant, circonstance oblige, je veux remercier chaleureusement la Fondation d'entreprise La Poste qui a rendu ce spectacle possible. Cette belle fondation, vous le savez peut-être, soutient des activités culturelles réalisées autour de *la lettre*, sous toutes ses formes. Et ici, c'est bien en partie sur des lettres que la réalisation de Dominique Frot se fonde. De ces lettres d'exil, qui viennent de loin, qui sont parties il y a longtemps, de ces lettres qui parfois arrivent à leurs destinataires si

[6] Ce troisième discours de circonstance a suivi ceux de Marie-Christine Lemardeley, adjointe à la Maire de Paris pour les universités, la recherche et la vie étudiante, et de Jean-Louis Missika, adjoint à la Maire de Paris pour l'urbanisme, l'architecture, les projets du Grand Paris, le développement économique et l'attractivité.

tard qu'on avait même oublié qu'elles avaient été écrites et envoyées. C'est un peu ce qui s'est passé avec ces chroniques lituaniennes et ces autres textes que Dominique Frot, pour nous a découverts dans sa boîte aux lettres, et qu'elle nous fait revivre.

3. Ouvrir et conclure

Gilles Deleuze, en 1972, dans « A quoi reconnaît-on le structuralisme ? », affirme qu'« En vérité il n'y a de structure que de ce qui est langage », et il se demande, quelques lignes plus loin, « Comment font-ils, les structuralistes, pour reconnaître un langage en quelque chose, le langage propre à un domaine ? » (Deleuze 2002, 239). Les six critères formels de reconnaissance qu'il développe ensuite se fondent sur cette question première : comment trouver, identifier, saisir un langage en quelque chose ? Il y a ainsi le *discours* de circonstance et le discours *de la circonstance*. La circonstance, c'est le quelque chose, qui est donc aussi en lui-même langage, et qui ne l'est que sous la condition de la solidarité avec le discours qui en dégage les formants symboliques, positionnels, différentiels, relationnels, sériels et frappés d'un manque, lequel n'est pas à combler : la « case vide » (Deleuze 2002, 258). Ce dernier critère est le plus marquant, c'est la « place du mort » dans le jeu des positions, au bridge par exemple. Il en résulte une définition d'essence mouvante de la structure : le déplacement, les échanges, les circulations, les éléments fuyants, les signifiants flottants, les quasi- et les proto- et les virtuels, permettent de « définir la structure comme ordre des places sous la variation des rapports » (*Ibid*., 260). C'est de cet entrelacs que Mallarmé se saisit. Ainsi, revenons au quatrain cité en exergue, où la circonstance, tout comme celle d'un centenaire, est anniversaire :

> Tu choisis ton temps pour renaître !
> Tout, de la fleur ivre et debout
> Jusqu'au rayon de la fenêtre,
> Sourit, et tu fais comme tout.

La circonstance fonde et se dérobe, justifie et se dissipe. D'elle ne subsiste que la structure sémique du retour et de l'inchoatif, mais ce retour est aussi dans la langue : c'est le retour de « tout », à la fin du quatrième vers, qui révèle dans le premier, au début du deuxième vers, à la fois sa plénitude comme totalité du monde sensible et sa vacance comme signifiant sonore : tu « souris » comme « tout ». De l'épaisseur de la circonstance le discours s'est emparé, lui révélant ses lignes de fuite, en un sourire. Lorsque nous préparions un colloque en Pologne, avant la chute du mur de Berlin, sur « L'humour européen », Greimas avait prévu un exposé, qui ne prit jamais une autre forme, sur « Le sourire »...

Références bibliographiques

BENVENISTE, Emile (1976), *Problèmes de linguistique générale* (1966), t. 1, Paris, Gallimard.

DELEUZE, Gilles (2002), « A quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), L'île déserte. Textes et entretiens 1953-1974, Paris, Minuit, pp. 238-269.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

— (1970), « Structure et histoire » (1966, *Les temps modernes*, 246, p. 815-827), *Du sens*, Paris, Seuil, pp. 103-115.

— et COURTÉS, Joseph (1976), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

— et COURTÉS, Joseph (éds.) (1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 2, « Compléments, débats, propositions », Paris, Hachette.

MALLARMÉ, Stéphane (1920), *Œuvres complètes*, édition Marchal B., Paris, Gallimard, 1920.

ROSENTHAL, Victor et VISETTI, Yves-Marie (2010), « Expression et sémiose pour une phénoménologie sémiotique », *Rue Descartes,* 70, pp. 24-60.

Lancement !

Jacques FONTANILLE
Université de Limoges - IUF

Permettez-moi de vous dire que de vous voir aujourd'hui tous rassemblés, de nous trouver en ce lieu et pour ce congrès en hommage à Greimas, est pour moi très émouvant. Merci d'avoir répondu si nombreux à notre appel. Merci d'avoir compris que ce congrès n'est pas un congrès comme les autres, et merci à tous ceux qui auraient voulu y participer mais qui en ont été empêchés et qui nous ont envoyé des messages de soutien et d'amitié. Nous nous retrouvons pour honorer une forte personnalité qui a marqué notre pensée, et aussi, pour beaucoup d'entre nous, marqué et infléchi nos parcours intellectuels et professionnels, parfois même nos vies toutes entières.

Le congrès 2017 de l'Association Française de Sémiotique s'inscrit certes dans le cadre de l'hommage à l'œuvre de Greimas à l'occasion du centenaire de sa naissance, mais son projet scientifique va bien au-delà d'un « hommage ». Il s'agit pour nous d'interroger les fondements de cette œuvre, de situer ses propositions dans le contexte plus général des sciences du langage et de la signification, d'examiner la manière dont elle se prolonge et se dépasse, et continue à inspirer aujourd'hui des recherches, des travaux et des créations. Ce projet scientifique, qui sous-tend l'ensemble des conférences et contributions programmées ne consiste donc pas littéralement à « rendre hommage », mais à « mettre en discussion » et à ouvrir l'avenir. L'hommage à la personne, à l'ami, au savant, vous le trouverez dans les autres formes d'expression proposées par le congrès : le spectacle proposé par Dominique Frot, le film Mehr Licht réalisé par Véronica Estay-Stange et Raphaël Horrein, le livre *Du Sens en exil*, conçu et réalisé par Ivan Darrault-Haris, etc. La discussion scientifique porte non pas directement et exclusivement sur l'œuvre de Greimas, mais sur l'*Avenir de la structure*, un principe épistémologique, théorique et méthodologique dont il fut le promoteur convaincu, exigeant et constant, au-delà de la vogue structuraliste.

Car la structure est exigeante, et ses exigences sont régulièrement mises à l'épreuve, discutées, et souvent récusées, en raison même des contraintes qu'elles impliquent, et qu'on qualifie alors de « limites ». Oui, en effet, la structure a des limites, et elle ne permet pas de « penser-jouir sans entraves ». Elle exige notamment l'immanence, au moins une part d'immanence, et si la pluralité de cette immanence est admise, elle implique l'articulation entre les différents plans d'immanence. Elle exige aussi une forme de partage collectif non-conscient, massif, social qui a toujours fait problème, notamment eu égard au développement des recherches cognitives. Et la question tourne à l'énigme quand ce partage doit être envisagé avec d'autres existants que les humains, d'autres êtres vivants, ou même des non-vivants… La structure exige également une méthodologie qui soit susceptible de la construire, de la valider, et d'en apprécier le degré de spécificité ou de généralité. Or la méthodologie est une contrainte qui doit pourtant faire la place de l'imagination, de la créativité et de l'intuition, car le sens est toujours à construire, jamais donné, toujours en mouvement dans les opérations accomplies par l'interprète, qui lui-même ne peut jamais complètement s'abstraire de son implication dans les interactions qu'il analyse, et de l'intrication de sa propre démarche avec les données qu'il manipule.

Cette orientation générale se décline dans vos contributions en quatre grands thèmes où sont associées l'investigation théorique et l'étude d'objets et de domaines d'analyse qui, en retour, suscitent la recherche de modèles : les pratiques du quotidien, les arts et la littérature, les médias, le discours politique, l'architecture et l'urbanisme, les sciences du vivant, les mathématiques, entre autres.

Un premier ensemble de communications portent sur la postérité du principe structural porté par l'œuvre de Greimas, notamment au regard des transformations qui ont permis la transmission et l'actualisation permanente du projet intellectuel de la sémiotique structurale des années 1960-70 : ce sont vos contributions sur les nouveaux paradigmes sémiotiques, l'émergence des problématiques, l'évaluation des avancées, y compris bien entendu la remise en question du principe structural et de ses exigences.

Un deuxième ensemble repose sur le statut des questions de signification dans les sciences en général, et les sciences humaines et sociales en particulier. Transversalité ? Fédérativité ? Interdisciplinarité ? Du fait même de son caractère structural, la construction du sens est pour Greimas impliquée dans notre rapport au monde en général, ou aux mondes (au pluriel) en particulier, selon un processus le plus souvent singulier, mais qui doit toujours pouvoir être transposé, reformulé, transféré, ou traduit. Ce deuxième ensemble de contribution engage ou poursuit le dialogue avec toutes les autres sciences, considérées comme « sciences du sens », mettant en jeu et en question la capacité de la sémiotique à saisir, en chacune d'elles, la forme d'une sémiologie qui lui est propre. La sémiotique inspirée par Greimas poursuit et amplifie aujourd'hui cet objectif, en étendant progressivement son champ d'investigation à l'ensemble de ces sémiologies spécifiques, et elle rencontre ainsi, par exemple dans le domaine du vivant, de son milieu, et de l'environnement, d'autres recherches sémiotiques, antérieures, déjà bien développées, et qui ne reposent pas nécessairement sur le principe structural.

Un troisième ensemble de communications touche aux modèles descriptifs et explicatifs proposés par la sémiotique d'inspiration greimassienne (sémiotique tensive, sémiotique des instances énonçantes, des interactions, de l'iconicité, etc.). Les progrès réalisés depuis dans les différentes sciences humaines et sociales, notamment dans les neurosciences et les sciences cognitives, permettent d'envisager aujourd'hui un nouvel horizon de mise en discussion, et probablement, du moins peut-on l'espérer, des procédures de validation et de falsification de ces modèles au-delà de la seule efficacité des applications descriptives. Et c'est précisément dans cette perspective que se pose la question du statut de la structure, de son caractère non conscient, massif, partagé et social. La structure est-elle « dans » ou « entre » les esprits, « au-dessus », « au-dessous » ou « au milieu » ?

Le quatrième ensemble de communications concerne plus généralement les sciences de l'esprit de la culture et de la société. Les ouvertures vers l'anthropologie de la nature, vers l'éthologie, humaine et animale, et vers les sciences du vivant et celles de l'environnement, notamment, suscitent des interrogations majeures sur le statut présent et à venir du projet scientifique que Greimas a initié et contribué à fonder. Elles questionnent notamment la sémiotique sous trois aspects : (1) sa capacité à rendre compte de la spécificité des objets, des pratiques et des situations culturelles dont elle traite, en même temps que de la généralité des structures qu'elle en extrait, (2) sa capacité à rendre compte du pouvoir de transformation (politique, social, culturel) des formes sémiotiques sur les mondes auxquelles elles participent, et (3) la nature même des processus sur lesquels repose la construction du sens : inférences ? traductions ? interactions ? énonciations ? instaurations ? ou quoi d'autre ?

En général, les congrès des associations savantes sont vécus comme des « grand-messes », où le solennel des plénières côtoie la dispersion des sessions, parfois même une joyeuse confusion qui permet des rencontres inattendues et des retrouvailles inespérées. Ces congrès procurent aux participants l'étrange sentiment d'être embarqués dans un navire de croisière dont ils n'auront jamais le temps d'explorer tous les ponts et toutes les passerelles. Mais il y a aussi les escales, où toutes les excursions deviennent possibles.

Nous avons nous aussi notre navire, cette Maison de l'Unesco conçue par Bernard Zehrfuss, Marcel Breuer et Pier Luigi Nervi, et dont le projet a été validé par un comité international auquel Le Corbusier a participé. Nous avons aussi des escales, hier à l'EHESS, aujourd'hui à la Mairie de Paris, demain au Musée national d'art moderne du Centre

Pompidou, après-demain à la Maison du Brésil de la Cité Internationale, sans compter celles que vous saurez imaginer. Je n'oublierai jamais un moment étonnant du congrès de l'AIS à Berkeley, qui est à maints égards emblématique : c'était le soir du dîner officiel, dans une disposition très protocolaire, avec une salle VIP, où le dîner était accompagné d'un concert de musique de chambre et agrémenté par une conférence d'Umberto Eco, et avec une grande extension sous une tente pour les autres participants, mis à distance des solennités. Plus d'un tiers des congressistes (un tiers à forte majorité latino-américaine) ont décidé de rester à l'extérieur, se sont mis à chanter, à battre le rythme, à danser sous les fenêtres de la salle VIP. Un congrès réussi est une fête, c'était le message !

Ce congrès ne sera pas une « grand-messe », mais une fête internationale, cosmopolite, une fête de l'esprit, une fête de l'humanisme contemporain, une fête de la rencontre entre les cultures. Sémioticiennes et sémioticiens d'Amérique, d'Afrique, d'Asie, et d'Europe, heureux voyageurs migrants de la science et de la recherche, vous êtes les bienvenus, vous êtes ici chez vous, avec nous.

Et je remercie en votre nom tous les membres du comité d'organisation que je préside, et qui vous accompagneront tout au long de ces journées [7].

[7] Ont alors été successivement nommés : Juan ALONSO, Université Paris V ; Denis BERTRAND, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis ; Amir BIGLARI, CeReS - Université de Limoges ; Jean-François BORDRON Université de Limoges ; Grégory CARTEAUX, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis ; Michel COSTANTINI, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis ; Bernard DARRAS, Université Paris I ; Ivan DARRAULT-HARRIS, Université de Limoges ; Maria Giulia DONDERO, FNRS - Université de Liège ; Veronica ESTAY STANGE, Sciences Po-Paris ; Pauline HACHETTE, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis ; Raphaël HORREIN, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis ; Marie HUGUET, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis ; Deli LARA PENA, Université Paris IV ; Audrey MOUTAT, CeReS - Université de Limoges ; Françoise PLOQUIN, APIC-AFS ; Everardo REYES, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis ; Alessandro ZINNA, Université de Toulouse ; Jacques FONTANILLE, IUF, Université de Limoges (président).